

3 1761 11971934 2



Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761119719342>

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 1

Monday, October 28, 1985

Chairman: Scott Fennell

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 1

Le lundi 28 octobre 1985

Président: Scott Fennell

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Legislative Committee on*

BILL C-79

An Act respecting the provision of compensation to
depositors of Canadian Commercial Bank, CCB
Mortgage Investment Corporation and Northland
Bank in respect of uninsured deposits

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité législatif sur le*

PROJET DE LOI C-79

Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la
Banque commerciale du Canada, de la Compagnie
de Placements Hypothécaires CCB et de Norban-
que relativement aux dépôts non assurés

RESPECTING:

Order of Reference

CONCERNANT:

Ordre de renvoi

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985

LEGISLATIVE COMMITTEE ON BILL C-79

Chairman: Scott Fennell

COMITÉ LÉGISLATIF SUR LE PROJET DE LOI C-79

Président: Scott Fennell

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Don Blenkarn
Pierre H. Cadieux
Michael Cassidy
Murray Dorin
Raymond Garneau
Jim Hawkes
Jim Jepson
Donald Johnston
Bill Kempling

Claude Lanthier
Bill Lesick
George Minaker
Aideen Nicholson
Louis Plamondon
Nelson A. Riis
Gerry St. Germain
Bernard Valcourt
Norm Warner
Geoff Wilson

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee

Pursuant to Standing Order 70(6)(b)

On Thursday, October 24, 1985:

Michael Cassidy replaced Simon de Jong.

On Monday, October 28, 1985:

Bill Lesick replaced Nic Leblanc;

Gerry St. Germain replaced W. Paul McCrossan.

Conformément à l'article 70(6)b) du Règlement

Le jeudi 24 octobre 1985:

Michael Cassidy remplace Simon de Jong.

Le lundi 28 octobre 1985:

Bill Lesick remplace Nic Leblanc;

Gerry St. Germain remplace W. Paul McCrossan.



ORDERS OF REFERENCE

Thursday, October 10, 1985

ORDERED,—That the following Members do compose the Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits:

Members

Attewell	Lanthier
Blenkarn	Leblanc
Cadieux	McCrossan
de Jong	Minaker
Dorin	Nicholson (Trinity)
Garneau	Plamondon
Hawkes	Riis
Jepson	Valcourt
Johnston (Saint-Henri— West-Mount)	Warner
Kempling	Wilson (Swift Current ... Maple Creek—(20)

ATTEST

Tuesday, October 22, 1985

ORDERED,—That Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, be referred to a Legislative Committee.

ATTEST

ORDRES DE RENVOI

Le jeudi 10 octobre 1985

IL EST ORDONNÉ,—Que le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque Commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés soit composé des députés dont les noms suivent:

Membres

Attewell	Lanthier
Blenkarn	Leblanc
Cadieux	McCrossan
de Jong	Minaker
Dorin	Nicholson (Trinity)
Garneau	Plamondon
Hawkes	Riis
Jepson	Valcourt
Johnston (Saint-Henri— West-Mount)	Warner
Kempling	Wilson (Swift Current ... Maple Creek—(20)

ATTESTÉ

Le mardi 22 octobre 1985

IL EST ORDONNÉ,—Que le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque Commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés, soit déferé à un Comité législatif.

ATTESTÉ

pour Le Greffier de la Chambre des communes

MICHAEL B. KIRBY

for The Clerk of the House of Commons

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, OCTOBER 28, 1985

(1)

[Text]

The Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, met at 8:10 o'clock p.m. this day, the Chairman, Scott Fennell, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Pierre H. Cadieux, Jim Hawkes, Jim Jepson, Bill Kempling, Claude Lanthier, Bill Lesick, Aileen Nicholson, Nelson A. Riis, Gerry St. Germain, Geoff Wilson.

Witnesses: From the Surrey Credit Union: Mr. George Pedersson, Chairman of the Board; Mr. Wayne Carpenter, President and Chief Executive Officer.

Scott Fennell announced his appointment as Chairman of the Committee pursuant to Standing Order 70.

The Order of Reference dated Tuesday, October 22, 1985 being read as follows:

That Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, be referred to a Legislative Committee.

On motion of Don Blenkarn it was ordered,—That the Committee print 1,000 copies of its Minutes of Proceedings and Evidence.

On motion of Don Blenkarn it was ordered,—That the Chairman be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present.

Don Blenkarn moved,—That the Committee report the Bill to the House no later than November 7, 1985.

After debate, by unanimous consent, the motion was allowed to stand.

On motion of Don Blenkarn, it was ordered,—That at the discretion of the Chairman, reasonable travelling and living expenses be reimbursed to witnesses invited to appear before the Committee and that for such payment of expenses a limit of 3 representatives per organization be established.

On Clause 1

The witnesses made a statement and answered questions.

On motion of Jim Hawkes, the Committee agreed to invite the following witnesses to appear at the times indicated:

Monday, October 28, 1985: at 8:00 p.m., the Surrey Credit Union.

Tuesday, October 29, 1985: at 3:30 p.m. Mr. George Hitchman;

at 8:00 p.m., the Auditors of the Canadian Commercial Bank (Clarkson Gordon and Peat Marwick Mitchell and Co.).

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 28 OCTOBRE 1985

(1)

[Traduction]

Le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés, se réunit, ce jour à 20 h 10, sous la présidence de Scott Fennell, (président).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Pierre H. Cadieux, Jim Hawkes, Jim Jepson, Bill Kempling, Claude Lanthier, Bill Lesick, Aileen Nicholson, Nelson A. Riis, Gerry St. Germain, Geoff Wilson.

Témoins: De la «Surrey Credit Union»: George Pedersson, président du Conseil; Wayne Carpenter, président et chef de la direction.

Scott Fennell annonce sa propre nomination à la présidence du Comité conformément à l'article 70 du Règlement.

Lecture de l'ordre de renvoi du mardi 22 octobre 1985 est donnée en ces termes:

Que le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque Commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés, soit déferé à un Comité législatif.

Sur motion de Don Blenkarn, *il est ordonné*,—Que le Comité fasse imprimer 1000 exemplaires de ses Procès-verbaux et témoignages.

Sur motion de Don Blenkarn, *il est ordonné*,—Que le président soit autorisé à tenir des réunions, à recevoir des témoignages et à en permettre l'impression en l'absence du quorum.

Don Blenkarn propose,—Que le Comité rapporte le projet de loi à la Chambre au plus tard le 7 novembre 1985.

Après débat, par consentement unanime, la motion est réservée.

Sur motion de Don Blenkarn, *il est ordonné*,—Que, à la discrétion du président, les témoins invités à comparaître devant le Comité soient remboursés des frais de déplacement et de séjour jugés raisonnables, jusqu'à concurrence de 3 délégués par organisme.

Article 1

Les témoins font une déclaration et répondent aux questions.

Sur motion de Jim Hawkes, le Comité convient d'inviter les témoins suivants aux heures indiquées ci-après:

Le lundi 28 octobre 1985, à 20 heures, la «Surrey Credit Union».

Le mardi 29 octobre 1985, à 15 h 30, George Hitchman; à 20 heures, les vérificateurs de la «Canadian Commercial Bank (Clarkson Gordon and Peat Marwick Mitchell and Co.)».

Wednesday, October 30, 1985: at 3:30 p.m., the Hon. Barbara McDougall, Minister of State (Finance); at 6:00 p.m., the Curator of the Canadian Commercial Bank (Price Waterhouse).

Thursday, October 31, 1985: at 9:30 a.m., the Curator of the Northland Bank (Touche Ross and Co.); at 3:30 p.m., the Auditors of the Northland Bank (Clarkson Gordon and Thorne Riddell); at 8:00 p.m., the Chairman of the Northland Bank (Mr. W. Neapole).

Monday, November 4, 1985: at 8:00 p.m., the Governor of the Bank of Canada;

Tuesday, November 5, 1985: at 9:30 a.m., the Canada Deposit Insurance Corporation; at 3:30 p.m., the Inspector General of Banks; at 8:00 p.m., the Canadian Federation of Independent Business.

Questioning of the witnesses continued.

At 10:20 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Le mercredi 30 octobre 1985, à 15 h 30, l'hon. Barbara McDougall, ministre d'État (Finances); à 18 heures, le curateur de la «*Canadian Commercial Bank (Price Waterhouse)*».

Le jeudi 31 octobre 1985, à 9 h 30, le curateur de la Norbanque (Touche Ross and Co); à 15 h 30 les vérificateurs de la Norbanque (Clarkson Gordon and Thorne Riddell); à 20 heures, le président de la Norbanque (W. Neapole).

Le lundi 4 novembre 1985, à 20 heures, le gouverneur de la Banque du Canada.

Le mardi 5 novembre 1985, à 9 h 30, la Société d'assurance-dépôts du Canada; à 15 h 30, l'Inspecteur général des banques; à 20 heures, la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante.

L'interrogatoire des témoins se poursuit.

A 22 h 20, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee

EVIDENCE*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Monday, October 28, 1985

• 2009

The Chairman: I would like to bring this meeting to order to deal with setting up the committee, first of all. The first requirement is for me to announce the appointment of the Chairman. I received a letter from the Speaker of the House on October 17 to this effect:

Under Standing Order 70, this is to confirm your appointment as Chairman of the Legislative Committee on Bill C-79.

I now ask the Clerk of the Committee to read the order of reference.

• 2010

The Clerk of the Committee: Ordered that Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, be referred to a legislative committee.

The Chairman: Thank you. We have standard procedures to process. Mr. Blenkarn, could you move the first one?

Mr. Blenkarn: Mr. Chairman, I move that the committee print 1,000 copies of its Minutes of Proceedings and Evidence.

Motion agreed to

Mr. Blenkarn: I move, Mr. Chairman, that the Chairman be authorized to hold meetings and to receive and authorize the printing of evidence when a quorum is not present.

Motion agreed to

Mr. Blenkarn: Mr. Chairman, I move that the hearings of the committee be completed by November 7, 1985, and that the committee report to the House no later than November 7, 1985.

The Chairman: Agreed? Mr. Riis.

Mr. Riis: I would like some discussion on that which, I assume, you will accept, Mr. Chairman?

The Chairman: I thought there might be.

Mrs. Riis: I have no particular hesitation over that time limit, but I wonder why it is that before we even begin a set of hearings, we tie our hands by suggesting that we not continue beyond a point. It seems to me that this particular motion ought to be held for a few days and then, when the committee gets some sense as to how the hearings we will hold will be going, we can determine that. I cannot believe we can vote on when we will receive sufficient evidence on which to make a decision, before we even begin the process. My recommendation would be that we just table this for a few days.

TÉMOIGNAGES*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le lundi 28 octobre 1985

Le président: Je souhaite ouvrir la séance pour tout d'abord organiser le Comité. Il faut premièrement que j'annonce la nomination du président. J'ai reçu une lettre du Président de la Chambre en date du 17 octobre, et je cite:

Conformément à l'article 70 du Règlement, je confirme par la présente votre nomination à la présidence du Comité législatif saisi du projet de loi C-79.

Je vais demander au greffier du Comité de lire le mandat.

Le greffier du Comité: Ordonné que le Bill C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque Commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés, soit déferée à un comité législatif.

Le président: Merci. Nous devons adopter certaines motions de procédure. Monsieur Blenkarn, pouvez-vous présenter la première?

M. Blenkarn: Monsieur le président, je propose que le Comité imprime 1,000 exemplaires de ses procès-verbaux et témoignages.

La motion est adoptée

M. Blenkarn: Monsieur le président, je propose que le président soit autorisé à tenir des réunions, à recevoir des témoignages et à en autoriser l'impression en l'absence du quorum.

La motion est adoptée

M. Blenkarn: Monsieur le président, je propose que les travaux du Comité se terminent le 7 novembre 1985, et que le rapport du Comité soit déposé à la Chambre au plus tard le 7 novembre 1985.

Le président: Êtes-vous d'accord? Monsieur Riis.

M. Riis: Je pense, monsieur le président, que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que nous discussions quelque peu de cette question.

Le président: Je m'en doutais bien.

M. Riis: Rien ne me gêne dans l'imposition d'une date limite, mais je me demande s'il est opportun, avant même de commencer nos audiences, que nous nous engagions à terminer nos travaux à une certaine date. Il me semble qu'il conviendrait mieux que cette motion soit discutée dans quelques jours, et alors, quand le Comité aura une idée de l'orientation que prennent les audiences, nous pourrions prendre une décision. Je ne pense pas que nous puissions décider dès maintenant du moment où nous aurons recueilli assez de témoignages pour nous permettre de prendre une décision. Nous n'avons pas

[Texte]

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: This is on the same point of order, Mr. Chairman. We have no interest in prolonging these sessions unduly, but also would be uneasy at the thought of closing off our options before we have even begun. Perhaps it would be more reasonable to look again at this motion perhaps Wednesday or Thursday, when we might be able to agree to it.

Mr. Blenkarn: Mr. Chairman, may I point out to the committee that the committee will be receiving evidence, I am sure, from the various liquidators; that the delay in passing this bill is costing the country a great deal of money; that in a number of situations, where commercial depositors have money with the corporations, the accounts cannot be sold without guarantees that deposit money is at least secure.

Also, Mr. Chairman, I would point out to the committee that the week commencing November 11 is a holiday week, and I am suggesting really that this committee complete its examination and report to the House on November 7, 1985, being the day before the holiday. Now, I would be prepared to accept freely, Mr. Chairman, a report of November 8, but I think in all fairness to the House, we ought to be able to put our minds to this matter. It is relatively small in terms of the issue.

The issue, Mr. Chairman, really is the determination of the amount that is likely to be recovered on liquidation and how that is likely to be recovered. Surely this committee can come to a decision on that matter within the two-week period. I hate to foreclose the committee, but I think in the interests of expediting the business of the country it is important that the committee get down to brass tacks, do its work, complete its work, and report.

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Mr. Chairman, I think Mr. Blenkarn is setting up his own "Aunt Sally" and to knock it down, which is all a little unnecessary. I think both I and my colleagues in the New Democratic Party have said we have no interest in delaying this bill. But on the general principles of what Parliament is supposed to be about, to set a date for completion before we have even started would seem to be very undesirable and, particularly, it sets a very unfortunate precedent with this legislative committee.

When we agreed to legislative committees, there was never any suggestion that the scope of any inquiry would be less than that in a standing committee.

• 2015

I see no reason why we should not be finished our work on November 7, but I have trouble with this kind of a motion before we have even started. A motion like this I would be quite happy to look at on Wednesday or Thursday, but not now.

[Traduction]

encore commencé. Je recommanderais donc que cette motion soit réservée pour quelques jours.

Le président: Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Monsieur le président, toujours à ce sujet-là, je ne vois pas quel intérêt nous aurions à vouloir retarder indûment la fin de nos travaux. J'hésiterais cependant à accepter d'arrêter une date limite alors que nous n'avons même pas commencé. Il conviendrait mieux peut-être d'étudier cette motion mercredi ou jeudi, quand nous saurons mieux à quoi nous en tenir.

M. Blenkarn: Monsieur le président, je tiens à rappeler aux membres du Comité que nous allons entendre la déposition des liquidateurs. Il en coûte très cher au pays que nous retardions l'adoption de ce projet de loi. Dans certains cas, quand des déposants commerciaux ont des créances auprès de certaines sociétés, les comptes ne peuvent pas être liquidés sans une garantie expresse que l'argent déposé est visé.

En outre, monsieur le président, je tiens à signaler aux membres du Comité que la Chambre ne siégera pas pendant une semaine, à partir du lundi 11 novembre, et c'est pour cela que je demande au Comité de terminer son étude de la question et d'en faire rapport à la Chambre le 7 novembre 1985, juste avant le congé. Je serais prêt à accepter que le rapport soit déposé le 8 novembre, et je pense que par considération pour la Chambre, nous devrions finir nos travaux le plus tôt possible, car, comparée à l'enjeu, la somme de travail n'est pas énorme.

Monsieur le président, il s'agit ici de décider quelle somme sera recouvrée par les liquidateurs et comment les choses se dérouleront. Je suis sûr que le Comité pourra certainement se décider d'ici 15 jours. J'ai horreur d'imposer une date limite aux travaux du Comité, mais je pense que l'intérêt de la nation l'exige ici, si bien qu'il est vital que les membres du Comité s'attellent à la tâche, pour ensuite faire leur rapport.

Le président: Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Monsieur le président, je pense que M. Blenkarn, sans raison, se croit bousculé. Mes collègues du Nouveau parti démocratique et moi-même avons dit que nous n'avions nul intérêt à retarder l'adoption du projet de loi. Au nom des principes généraux qui guident les travaux parlementaires, il n'est pas souhaitable d'arrêter une date avant même que n'ait commencé l'étude d'un dossier, surtout quand cela crée un précédent malheureux au comité législatif.

Quand nous avons accepté le principe des comités législatifs, on ne nous a pas prévenus que la portée des enquêtes allait être plus restreinte que celle des enquêtes des comités permanents.

Je ne vois pas ce qui pourrait nous empêcher de finir notre travail avant le 7 novembre, mais j'ai toutefois du mal à comprendre la raison d'être de cette motion, alors que nous ne l'avons même pas commencé. Je serais tout à fait prête à

[Text]

Mr. Blenkarn: Mr. Chairman, I would be prepared to drop the motion on the understanding that the committee would accept the list of witnesses you have now produced to us—I do not know whether other members have received it, but I have—indicating the Surrey Credit Union for this evening; Mr. George Hitchman for 3.30 p.m. on Thursday; the Canadian Commercial Bank auditors, Clarkson Gordon and Peat Marwick, at 8 p.m. on Tuesday; on Wednesday the Hon. Barbara McDougall at 3.30 p.m. and at 6 p.m. the Canadian Commercial Bank curator, Price Waterhouse and Mr. McGirr; on Thursday at 9.30 a.m. the NorBank curator, Touche Ross, Mr. J.A. Morrison, followed at 3.30 p.m. by the NorBank auditors, Clarkson Gordon and Thorne Riddell, followed at 8 p.m. by the NorBank chairman, Mr. William Neapole. On Monday, Mr. Chairman, you have pointed out that there is the possibility of having the Governor of the Bank of Canada at 8 p.m., followed by the Canada Deposit Insurance Corporation at 9.30 a.m. on Tuesday and at 3.30 p.m. the Inspector General of Banks, Mr. Kennett and Mr. Grant.

I only point out that the normal hour for commencing on Wednesday evening is 8 p.m.

I am sure, Mr. Chairman, on that basis that the committee would accept those as the witnesses we should hear and that we should proceed to the examination of the bill clause by clause on Wednesday, November 6, 1985.

The Chairman: Just to correct one thing, I would like to bring up that you threw something in there on Wednesday; you would move that to 8 p.m. We are suggesting that possibly the Minister will be through by 5 or 5.30 and we could go straight on to McGirr then and arrange for sandwiches here to carry us through.

Mr. Blenkarn: If the committee is prepared to expend government funds to feed the committee, Mr. Chairman. I am sure that if the committee is not prepared to do that then you are prepared to do that personally. On the basis of course, Mr. Chairman, that you are prepared to do that personally, I am in agreement.

The Chairman: I have arranged with the clerk to look into this under our modest budget to see if it can be arranged.

Mr. Riis.

Mr. Riis: Mr. Chairman, I find it hard to believe this discussion is taking place. We are starting tonight to hear and to cross-examine one of the first witnesses. This is the first time this legislative committee has met to deal with a financial bill. We are experimenting here with a new process, and we have one member of the committee, not the chairman, coming in here and suggesting all kinds of limitations, suggesting that these are all of the witnesses we will hear, that we are committing ourselves tonight.

We might, for example, decide that the Surrey Credit Union ought to come back after we find out more evidence from subsequent witnesses.

[Translation]

étudier une motion comme celle-ci mercredi ou jeudi, mais pas maintenant.

M. Blenkarn: Monsieur le président, je suis prêt à retirer ma motion à condition que les membres du Comité adoptent la liste des témoins que vous avez préparée—je l'ai reçue, mais je ne sais pas si mes collègues l'ont reçue—et où je lis que nous accueillons ce soir les représentants de la caisse de crédit de Surrey. Ensuite, jeudi à 15 h 30, nous entendrons M. George Hitchman; mardi à 20 heures, les vérificateurs de la Banque commerciale du Canada, Clarkson Gordon et Peat Marwick; mercredi à 15 h 30, l'honorable Barbara McDougall, et à 18 heures, le curateur de la Banque commerciale du Canada, Price Waterhouse et M. McGirr; jeudi à 9 h 30, le curateur de la Norbanque, Touche Ross, M. J.A. Morrison, suivi à 15 h 30 des vérificateurs de la Norbanque, Clarkson Gordon et Thorne Riddell, suivis à 20 heures du président de la Norbanque, M. William Neapole. Lundi, monsieur le président, vous avez dit que nous pourrions peut-être entendre le gouverneur de la Banque du Canada à 20 heures, suivi, mardi à 9 h 30, de la Société d'assurance-dépôts du Canada, et à 15 h 30, de l'inspecteur général des banques, respectivement M. Kennett et M. Grant.

Je tiens à signaler que la séance commencera mercredi soir à 20 heures.

Monsieur le président, si les membres du Comité acceptaient cette liste de témoins, nous pourrions passer à l'étude du projet de loi article par article le mercredi 6 novembre 1985.

Le président: Je voudrais rectifier une chose: mercredi, vous avez prévu un témoin à 20 heures. Il est possible que le ministre ait fini de témoigner vers 17 heures ou 17 h 30, et nous pourrions dès lors entendre immédiatement après M. McGirr et prévoir qu'on nous apporte des sandwiches.

M. Blenkarn: Si le Comité est prêt à engager des deniers publics pour se faire nourrir, je veux bien, monsieur le président. Si le Comité n'est pas prêt à payer la facture, je suis convaincu que vous le ferez vous-même. Monsieur le président, cela étant, j'accepte, dans la mesure où vous êtes prêt à vous engager personnellement.

Le président: J'ai demandé au greffier de voir si notre modeste budget nous permet de le faire.

Monsieur Riis.

M. Riis: Monsieur le président, j'ai du mal à croire que nous sommes effectivement en train de discuter de cela. Ce soir, il est prévu que nous interrogeons nos premiers témoins. C'est la première fois que ce Comité législatif est réuni pour discuter d'un projet de loi financier. Nous mettons ici à l'essai une nouvelle formule, et il se trouve qu'un membre du Comité, qui n'est pas le président, se présente et propose toutes sortes de limites, laissant supposer que la liste des témoins est exhaustive et qu'il nous faut nous engager.

Par exemple, on pourrait décider que la caisse de crédit de Surrey doit revenir, suite aux témoignages de témoins que nous n'avons pas encore entendus.

[Texte]

I cannot imagine why we would want to say that these are the only witnesses we are going to hear, the only witnesses we are going to receive, and that we are committing ourselves to ending this examination. If we are going to approach it in that way, then I think we will be rightfully accused of going through a rather farcical process. I do not think any of us want that to happen, Mr. Chairman.

I would like to ask you to use the powers that have been given you in your office to bring this rather silly discussion to a close and get on with the meeting, and perhaps in a day or two we will be able to have some idea of how this is progressing and then make a decision at that point about when we are going to file our debate. I notice, for example, that the bill has 17 clauses to it.

The Chairman: Seventeen.

Mr. Riis: I do not necessarily speak for the representatives from the Liberal Party, but I know that I have a great deal to say on each of these. I am very concerned about every single clause, and in the spirit of co-operation and goodwill and attempting to deal with this as expeditiously as possible I would like to think we will keep our options open at this point and not tie ourselves up before we have to.

The Chairman: Thank you.

I have listened to both sides of the argument and I think Miss Nicholson came with an equitable solution that we would discuss this on Wednesday or Thursday. I do agree with you. I feel that to start a meeting and to announce the end of the meeting before it starts, I do not really feel comfortable sitting in this chair. So I would request of Mr. Blenkarn, if he would agree with the Chair to defer this discussion until Wednesday, we will reopen it at that time.

• 2020

Mr. Blenkarn: Mr. Chairman, as long as you understand that it is essential to the government that this bill be proceeded with expeditiously. I note and I think you ought to note, Mr. Chairman, Mr. Riis' admonition that he has 17 clauses to this bill and he wants to discuss each of them fully. That is an indication of an attempt to filibuster the bill. I do not intend to sit back and have this bill filibustered.

If there is new evidence to be brought forth, there is worthwhile argument to be brought forth, I believe that argument ought to be brought forth and discussed. But this is a matter of essential government policy and I think it ought to be heard and heard in full, but I do not want to see it filibustered. So, Mr. Chairman, I am quite prepared to defer this whole discussion until Wednesday some time in the evening, but I think it is imperative that we proceed. Let us get on with it and let us hear the Surrey Credit Union.

The Chairman: I think I would just like to thank you, Mr. Blenkarn. I believe there is a wish on behalf of everybody in this room; they know the importance of getting this bill

[Traduction]

Je ne peux pas imaginer pourquoi il nous faut absolument décider que ces témoins-là sont les seuls qui seront entendus, et que nous fermerons le dossier à date fixe. Si c'est comme ça que vous voulez procéder, on pourra à bon droit accuser le Comité d'être fantoche. Monsieur le président, je pense que personne ici ne tient à cela.

Je voulais vous demander d'exercer les pouvoirs que vous confère votre poste pour mettre un terme à cette discussion oiseuse et pour ouvrir la séance. Dans un jour ou deux, nous serons en mesure de déterminer les progrès réalisés et de prendre une décision sur le moment de déposer notre rapport. Par exemple, je remarque que ce projet de loi comporte 17 articles.

Le président: C'est cela, 17.

M. Riis: Sans vouloir parler au nom des représentants du Parti libéral, je vous signale que, pour ma part, j'aurai beaucoup à dire sur chacun de ces articles. J'ai des inquiétudes à l'égard de chacun des articles, et dans un esprit de collaboration et de bonne volonté et pour que les choses aillent bon train dans la mesure du possible, j'aimerais qu'on m'assure que nous n'allons pas nous enfermer dans un carcan dès maintenant, sans raison.

Le président: Merci.

J'ai écouté les deux points de vue, et je pense que M^{lle} Nicholson a proposé la meilleure solution, à savoir que nous reprenions cette question mercredi ou jeudi. Je suis tout à fait d'accord avec vous. Je pense qu'il ne sied pas d'ouvrir une séance en annonçant la fin d'emblée, et à vrai dire, je me sens assez mal à l'aise dans mon fauteuil. Voilà pourquoi je demanderais à M. Blenkarn, s'il y consent, que nous reportions cette discussion à mercredi.

M. Blenkarn: Monsieur le président, je veux bien. Il faut que nous sachions cependant que le gouvernement estime essentiel que ce projet de loi soit adopté dans les plus brefs délais. Je remarque, et je pense que vous devriez en faire autant, monsieur le président, que M. Riis vous a annoncé d'avance qu'il voulait une discussion approfondie pour chacun des 17 articles. J'y lis une tentative de faire obstruction au projet de loi. Je n'ai pas l'intention de demeurer impuissant pendant qu'on fait obstruction à ce projet de loi.

S'il y a d'autres faits qui méritent d'être présentés, si leur présentation est justifiée, je crois qu'il faudra certainement en discuter. Toutefois, il s'agit ici d'une politique fondamentale présentée par le gouvernement, et même si elle mérite une discussion exhaustive, je n'accepterai pas qu'on y fasse obstruction. Monsieur le président, je suis tout à fait prêt à reporter l'étude de cette motion à mercredi, en début de soirée, mais je pense qu'il est impératif que nous continuions nos travaux. Hâtons-nous donc de nous atteler à la tâche et d'écouter les représentants de la Caisse de crédit de Surrey.

Le président: Je tiens à vous remercier, monsieur Blenkarn. Vous avez parlé, je crois, au nom de tous les députés ici présents. Tout le monde reconnaît l'importance de l'adoption

[Text]

through. Whether they approve it or not, they realize the importance and so we will defer it until Wednesday evening.

Mr. Blenkarn: I have one further motion, Mr. Chairman. I move that at the discretion of the chairman, reasonable travelling and living expenses be reimbursed to witnesses invited to appear before the committee and that for such payment of expenses a limit of, I would think \$500 for representatives per organization be established.

The Chairman: Just to correct that, the limit is the number of witnesses.

Mr. Blenkarn: I see.

The Chairman: I think if they come from B.C., as these witnesses did . . .

Mr. Blenkarn: Well, how about a limit of witnesses, a limit of three witnesses, then, Mr. Chairman? It would seem to me there is a tendency sometimes to bring everybody and his brother.

The Chairman: Is everybody in agreement with that, a limit of three witnesses?

Motion agreed to

The Chairman: If there is no other business to get this meeting under way, the committee is now formally approved and sitting. Would the witnesses for the Surrey Credit Union sit at the other end?

Mr. Hawkes: A point of order, Mr. Chairman.

The Chairman: Yes.

Mr. Hawkes: Because legislative committees are a new phenomena, I think it is important that we have some sense from the Chair as to the purpose of the legislative committee. I assume that the principle of the bill is established and the purpose of witnesses and the purpose of questioning is related to items which deal with the specific wording of the bill, as to whether or not the specific wording currently before us or whether through amendment that specific wording can better meet the purpose of the bill or the principle of the bill, and that we are not engaged in a wide-ranging inquiry across all kinds of issues that might be related to whether or not the principle is important. But I assume that the passage through second reading through the House of Commons and the new set-up would indicate that members should be disciplined in terms of sticking with whether or not the bill does give effect to the principle in the manner that members would wish.

The Chairman: Mr. Riis, I saw your hand first.

Mr. Riis: Mr. Chairman, perhaps through you to Mr. Hawkes, I would ask him to explain what the Minister of Finance and the Minister of State for Finance meant or mean when they say repeatedly in the House, when questions regarding the CCB and Northland rescue packages are brought up, that the appropriate place to discuss these questions is in the committee. Now, I think what he is saying is

[Translation]

de ce projet de loi. Qu'on soit d'accord ou non, on se rend compte de son importance, et nous allons reporter l'étude de cette question à mercredi soir.

M. Blenkarn: Je voudrais présenter une dernière motion. Je propose qu'à la discrétion du président, on rembourse aux témoins invités à comparaître devant le Comité les frais de déplacement et de séjour qui seront justifiés, et ce, jusqu'à concurrence de 500\$ par groupe invité.

Le président: Il s'agit ici de limiter le nombre des représentants.

M. Blenkarn: Je vois.

Le président: Je pense que si les gens viennent de Colombie-Britannique, comme les témoins de ce soir . . .

M. Blenkarn: Monsieur le président, que pensez-vous d'une limite de trois représentants? Il me semble que parfois, on a tendance à amener toute la famille.

Le président: Êtes-vous d'accord pour une limite de trois témoins?

La motion est adoptée

Le président: Puisqu'il n'y a pas d'autres questions d'intendance à régler, la séance est ouverte. J'invite les représentants de la Caisse de crédit de Surrey à s'approcher de la table.

M. Hawkes: J'invoque le Règlement, monsieur le président.

Le président: Allez-y.

M. Hawkes: Étant donné que les comités législatifs sont relativement nouveaux, je pense qu'il est important que le président en explique un peu les objectifs. Je suppose que le principe du projet de loi est acquis, et nous savons pourquoi les témoins ont été convoqués, si bien qu'on sait qu'on doit limiter les questions à un libellé précis dans le projet de loi. Nous devons nous demander si le libellé que nous avons sous les yeux pourrait être amélioré grâce à des amendements qui ne trahiraient pas l'objectif du projet de loi. Nous devons en outre nous garder de nous engager dans une enquête générale qui nous amènerait à discuter de toute une gamme de questions connexes, et nous ne devons pas céder à la tentation de contester le principe du projet de loi. Je suppose néanmoins que l'adoption du projet de loi en deuxième lecture à la Chambre des communes et le recours à une nouvelle procédure suffisent à faire comprendre aux membres du Comité qu'ils doivent s'en tenir à notre mandat, qui est de décider si le projet de loi réalise bien, selon eux, le principe adopté.

Le président: Monsieur Riis, je vous ai vu d'abord.

M. Riis: Monsieur le président, par votre intermédiaire, j'aimerais demander à M. Hawkes de nous expliquer ce que le ministre des Finances et le ministre d'État aux Finances voulaient dire quand, à plusieurs reprises à la Chambre, en réponse à des questions concernant les mesures pour rescaper la BCC et la Norbanque, ils ont dit qu'il serait plus opportun de poser ces questions-là en comité. Ce qu'il veut dire, c'est que ceci n'est pas le lieu pour discuter de ces questions.

[Texte]

that this is not the place to discuss these issues that have been raised.

• 2025

Mr. Blenkarn: No, no, no.

The Chairman: Order, please.

Mr. Riis: I say through you to Mr. Hawkes that perhaps he could indicate what it is he is trying to say by saying we should limit the discussions to the bill before us or to the principle of the bill.

Mr. Blenkarn: He is saying you had better keep your questions in order.

The Chairman: Gentlemen, order.

Miss Nicholson.

Miss Nicholson: It is on the same point of order, Mr. Chairman. I also do not quite understand the purpose of Mr. Hawkes' intervention. Here we have an important money bill. We have all agreed that we will deal with it expeditiously, but carefully. In the House the government introduced time allocation when only one opposition member had spoken on the main motion. We had had an amendment on which several members had spoken, so I do not think anybody can say that this bill has been protracted or filibustered in the House.

Here we have met as a committee for the first time a new process—new legislative committees. There was never any suggestion that the scope of a legislative committee would be limited or different in any way from the traditional examination of a bill in a standing committee after second reading. We come here in good faith to deal with the bill carefully, but expeditiously, because we know it is one that needs to be dealt with, and then we now have had two government members behaving as though there is a conspiracy or a filibuster on the way before we have even started. Meanwhile, we have spent 25 minutes wrangling while our witnesses sit at the end of the table. Mr. Chairman, is it not time to get on?

The Chairman: Yes. I would like to interject here and say that in our working group, our steering group meeting, we discussed what we are trying to accomplish with these hearings, and that is the taxpayer is losing—it is a cost to the taxpayer that we are trying to protect—and we are trying to expeditiously solve this problem as quickly and as reasonably as possible. That is why we asked the liquidators and the curators to come here to make certain that everything is not sold off at 10¢ on the dollar which could increase the cost of this situation. That is, I think, what Mr. Hawkes was aiming towards rather than the wide rambling of re-covering the steps that you covered in the Finance committee in April of this year. I think we have a problem here; we have to deal with it, and I think, based on that, we have to look at all aspects of the actions that should be taken in the future.

[Traduction]

M. Blenkarn: Non, non, non.

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît.

M. Riis: Je réponds à M. Hawkes, par votre intermédiaire, de bien vouloir préciser ce qu'il entend par limiter les discussions au projet de loi dont nous sommes saisis, ou à l'esprit du projet de loi.

M. Blenkarn: Il dit que vous feriez bien de ne pas vous écarter du sujet.

Le président: Messieurs, à l'ordre.

Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Sur le même rappel au Règlement, monsieur le président. Je ne comprends pas non plus très bien l'intervention de M. Hawkes. Nous sommes ici saisis d'un projet de loi important sur des questions monétaires. Nous avons tous convenu de l'examiner rapidement, mais attentivement. À la Chambre, le gouvernement a imposé la clôture après qu'un seul député de l'opposition eut pris la parole. Nous avons un amendement sur lequel plusieurs députés sont intervenus, et je ne pense pas que quiconque puisse dire que nous retardons les choses ou avons fait de l'obstruction à la Chambre.

Voici maintenant que nous nous réunissons pour la première fois en Comité législatif, c'est-à-dire dans un cadre nouveau. Jamais il n'a été convenu que le champ d'étude d'un comité législatif serait réduit ou diffèrent du travail ordinaire d'un comité permanent saisi d'un projet de loi après la deuxième lecture. Nous venons ici de bonne foi pour scruter ce projet de loi de près, mais rapidement, car nous savons que le temps presse, et voilà que deux députés de la majorité se comportent comme si nous étions coupables de conspiration ou d'obstruction, avant même que nous ayons entamé nos travaux. Avec tout cela, nous avons déjà perdu 25 minutes à nous disputer, pendant que nos témoins attendent. N'est-il pas temps, monsieur le président, de passer aux choses sérieuses?

Le président: Oui. Si vous me permettez d'intervenir, dans notre groupe de travail, lors de la réunion du comité directeur, nous avons discuté de ce que nous voulions accomplir et du fait que le contribuable perd—c'est le contribuable que nous voulons protéger—et nous voulons résoudre ce problème de manière aussi rapide et raisonnable que possible. C'est pourquoi nous avons demandé aux liquidateurs et aux curateurs de venir, pour être certain que tout l'actif ne doit pas être liquidé à 10 p. 100 de sa valeur, ce qui ne ferait qu'accroître le coût assumé par le contribuable. Je crois que c'est à cela que M. Hawkes voulait en venir, éviter que l'on ne revienne sur les mêmes points déjà couverts par le Comité des finances au mois d'avril de cette année. Nous sommes devant un problème concret, nous devons le régler, et c'est dans cet esprit que nous devons aborder ce travail.

[Text]

Miss Nicholson: But, Mr. Chairman, is it not time enough to call someone to order if someone gets out of order? Here we have not even started.

The Chairman: I accept that. I just wanted to get that across. We have asked the witnesses here. We have spent half an hour trying to get the thing organized. I would like to start the meeting now and deal with this when we have some time, when there are no witnesses here.

Mr. Hawkes: Mr. Chairman, I have no objection to that. I would just like to emphasize that I asked for clarity. I was not part of any conspiracy of any kind. Because legislative committees are so new, I wanted just some sense from the Chair as to what is the proper purpose. If I offended the members of the opposition, I am sorry. It was not my intent. But I have been on four legislative committees and it has been my experience that it is best to get some of that clarity out in the open before we start and then members waste less time and are more functional—that is all.

Mr. St. Germain: Mr. Chairman, on this point, I think that clarity is really important, because I think our witnesses, as much as they would like to get on with it, would like to see a resolve and the passage of this particular legislation as quickly as possible, because it could possibly be in their best interests or the interests of all depositors or all those who are directly affected. And there has been a commission established for dealing with the broader aspect of the entire banking system, the Estey commission, so I think what Mr. Hawkes is trying to establish, Mr. Chairman, is really important in making certain that we do not get tied up in the entire banking scenario as opposed to dealing with what we have before us right now. I think that clarity is quite important.

Thank you.

• 2030

Miss Nicholson: Mr. Chairman, I am sorry to keep belabouring this, but in my 11 years in this Parliament I have never started off to examine a bill with limits being set before you even start. I am very uneasy about that kind of principle. In practice, you see, I think we are all on the same side. We are all quite prepared to deal with it quickly. But it is the principle that bothers me.

Mr. Blenkarn: Let us get on with the practice.

The Chairman: Let us get on with the practice and let us evolve through the working group that will meet shortly to discuss this principle, so we do not take up the time of the witnesses.

We have before us Mr. George Pedersson, the Chairman of the Board of the Surrey Credit Union, and Mr. Wayne Carpenter, the President and Chief Executive Officer. We sent introductory statements around to everybody.

Gentlemen, do you want to read your statement? I do not know if the members have had an opportunity to read it yet.

[Translation]

Mme Nicholson: Mais, monsieur le président, n'est-il pas temps de rappeler quelqu'un à l'ordre une fois que l'occasion se présente? Nous n'avons même pas encore commencé.

Le président: C'est vrai, je voulais juste vous faire saisir cela. Nous avons des témoins et nous avons déjà passé une demi-heure à essayer d'organiser la chose. J'aimerais maintenant les entendre, et nous pourrions régler toutes nos difficultés internes à un autre moment.

M. Hawkes: Je n'ai pas d'objection à cela, monsieur le président. Je tiens seulement à répéter que j'ai demandé que les choses soient claires. Il n'est nullement question de conspiration, mais puisque les comités législatifs sont quelque chose de nouveau, je voulais que la présidence nous indique de quelle manière ils doivent fonctionner. Si j'ai offensé les députés de l'opposition, je le regrette, ce n'est pas ce que je cherchais. J'ai déjà siégé à quatre comités législatifs et j'en ai tiré la leçon qu'il vaut mieux que les choses soient bien claires dès le départ, ce qui évite de perdre du temps par la suite—c'est tout.

M. St. Germain: Monsieur le président, je considère, moi aussi, qu'il est important que les choses soient claires, et nos témoins, en dépit de leur impatience, tiennent certainement aussi à ce que ce projet de loi soit adopté le plus rapidement possible, car ce pourrait être dans leur meilleur intérêt et dans l'intérêt de tous les déposants et de toutes les parties directement touchées. Une commission a été mise sur pied qui va se pencher sur l'ensemble du système bancaire—je veux parler de la Commission Estey—et ce que M. Hawkes essaie de mettre en lumière, monsieur le président, c'est que nous ne devons pas nous replonger dans toute la question bancaire, plutôt que de nous limiter au projet de loi dont nous sommes saisis. Il est important que ce soit bien clair.

Je vous remercie.

Mme Nicholson: Monsieur le président, je m'excuse de revenir là-dessus, mais en 11 années de Parlement, je n'ai jamais commencé à examiner un projet de loi avec des limites imposées d'avance. C'est le principe qui m'inquiète beaucoup. Je pense que, en réalité, nous sommes tous du même bord, nous voulons tous avancer rapidement. C'est le principe qui me gêne.

M. Blenkarn: Commençons donc avec la pratique.

Le président: Passons à la pratique et décidons au sein du Sous-comité, lequel doit se réunir d'ici peu, du principe afin de ne pas faire perdre leur temps aux témoins.

Nous entendons M. George Pedersson, le président du conseil de la *Surrey Credit Union* et M. Wayne Carpenter, président et directeur général. Nous avons fait distribuer à tout le monde la déclaration préliminaire.

Messieurs, voulez-vous lire votre déclaration? Je ne sais si tout le monde a eu l'occasion de la lire d'avance.

[Texte]

Mr. Blenkarn: I move the statement be taken as read, Mr. Chairman, and we proceed with the questioning.

The Chairman: Would you like to summarize your statement?

Mr. George Pedersson (Chairman of the Board, Surrey Credit Union): Yes, if I may, Mr. Chairman.

I am one of the nine directors elected by the membership of the Surrey Credit Union. Accompanying me today are the following members of the management of the credit union: Mr. Wayne Carpenter, the President and Chief Executive Officer, and Mr. Robert Perfonic, the Vice-President of Administration and Corporate Planning. In addition, we are accompanied by Bryan Carroll, of the law firm of Scott & Aylen. We would like to thank you for the opportunity to appear before your committee to discuss the position of the Surrey Credit Union and to present to you the position of the Surrey Credit Union on the proposed compensation legislation. It is my intention to make a brief opening statement outlining the position of the Surrey Credit Union and then to invite questions from the members of the committee on our position.

What is, or who is, the Surrey Credit Union? The Surrey Credit Union is a regionally based financial institution serving one of Canada's fastest-growing suburban areas, with a population of more than 275,000. Beginning with only 41 members in 1947, our membership base has grown to 68,000, reflecting a broad cross-section of the community. Today we have 10 modern branches, serving the Fraser Valley communities of Surrey, White Rock, Langley, Cloverdale, Fort Langley, Ocean Park, and North Delta.

The primary goal of our credit union is to provide a full range of banking and other financial services to the membership. While our original members were primarily rural, our membership has grown and become more diverse, reflecting the Fraser Valley's rapid evolution from a rural to a more urban community. At the present time Surrey Credit Union is the financial home for individuals and families from virtually all walks of life and for a wide spectrum of local businesses.

We are a leading residential mortgage lender in the communities we serve. In addition, we are filling a growing need for the small business community. We have earned the respect of our members by taking the extra time to help them with all aspects of their financial affairs and to attempt to demystify the business of banking.

The growth of our credit union has had a direct impact on the communities we serve. In 1984 we contributed in excess of \$200,000 in property and business taxes. We presently employ 275 people and we have an annual payroll in excess of \$5,750,000. We provide a further boost to the local community by purchasing materials and services locally whenever possible.

[Traduction]

M. Blenkarn: Monsieur le président, je propose que la déclaration soit considérée comme lue et que nous passions aux questions.

Le président: Voulez-vous résumer votre déclaration?

M. George Pedersson (président du Conseil, Surrey Credit Union): Oui, si vous le permettez, monsieur le président.

Je suis l'un des neuf membres du conseil d'administration élus par les membres de la *Surrey Credit Union*. Je suis accompagné des membres suivants de la direction de la caisse de crédit: M. Wayne Carpenter, président et directeur général, M. Robert Perfonic, le vice-président chargé de l'administration et de la planification. Nous sommes accompagnés également de Bryan Carroll du cabinet juridique *Scott & Aylen*. Nous tenons à vous remercier de l'occasion qui nous est donnée de comparaître devant votre Comité afin de présenter la position de la *Surrey Credit Union* sur le projet de loi d'indemnisation. Je vais commencer par esquisser brièvement la position de la *Surrey Credit Union* et nous serons disposés ensuite à répondre aux questions des membres de votre Comité.

Qu'est-ce que la *Surrey Credit Union*? C'est un établissement financier à caractère régional servant l'une des régions suburbaines qui connaît la croissance la plus rapide du pays, d'une population de plus de 275,000 habitants. Partant de 41 membres seulement en 1947, notre caisse de crédit s'est développée et compte aujourd'hui 68,000 membres appartenant à toutes les couches de la société. Nous possédons aujourd'hui 10 succursales modernes disséminées dans les villes de Surrey, White Rock, Langley, Cloverdale, Fort Langley, Ocean Park et North Delta de la vallée du Fraser.

La première raison d'être de notre caisse de crédit est d'offrir une pleine gamme de services bancaires et financiers à nos membres. Alors qu'à l'origine nos membres étaient principalement de milieu rural, nos adhérents aujourd'hui appartiennent à tous les milieux, cette évolution ne faisant que correspondre à la transition rapide de la vallée du Fraser passée d'une communauté rurale à une communauté plus urbanisée. Aujourd'hui, la *Surrey Credit Union* est l'établissement bancaire d'une clientèle appartenant à toutes les couches de la société, ainsi que de nombreuses entreprises locales.

Dans les localités que nous desservons, nous sommes un important détenteur d'hypothèques résidentielles. En outre, nous répondons à un besoin croissant dans le secteur de la petite entreprise. Nous avons mérité le respect de nos membres en les aidant à régler tous les aspects de leurs affaires financières et en leur expliquant et démystifiant pour eux les affaires bancaires.

La croissance de notre caisse de crédit a exercé un impact direct sur les localités que nous servons. En 1984, nous avons versé plus de 200,000\$ sous forme de taxes foncières et d'affaires. Nous employons aujourd'hui 275 personnes, pour une masse salariale supérieure à 5,750,000\$. Nous favorisons en outre l'économie locale en achetant localement nos matériaux et nos services chaque fois que possible.

[Text]

• 2035

Our credit union contributes to a number of worthwhile community projects through its community involvement fund, and we also provide scholarships to deserving students at 17 senior secondary schools. As a part of our ongoing commitment to our members and the community, we regularly sponsor public seminars on financial matters such as RRSPs, financial planning, tax planning and so forth.

The statement of purpose of our organization indicates that the mission of the credit union is to "foster the economic well-being of a growing number of individual and business members". We are a local institution which directs its energies towards providing the finest and most responsive service possible to our members and the community. Our policies and the direction of the credit union are set locally by the members through a democratically elected board of directors, and as a result, we respond quickly and efficiently to emerging local needs. Our profits are returned to members annually or are reinvested to develop new services to meet the needs of our membership.

We appear before you tonight to seek support for an amendment to the proposed compensation legislation to include in the class of individuals entitled to compensation those persons who acquired debentures issued by the Northland Bank on May 31, 1985.

In the latter part of February 1985, a preliminary prospectus relating to a proposed securities issue by the Northland Bank was filed with the securities commissions of the various provinces and with the Inspector General of Banks. The Northland Bank was proposing an offering of floating rate debentures in connection with an offering of retractable preferred shares and common share warrants. As part of a larger transaction dated April 2, 1985, the Surrey Credit Union agreed to acquire \$7.5 million of these debentures.

This initial offering was apparently oversubscribed. In the latter part of March 1985, a number of subscribers withdrew their support following announcements by the Government of Canada concerning the Canadian Commercial Bank.

On April 18, 1985, Northland withdrew its preliminary prospectus filed with the Inspector General of Banks, and on April 22, 1985, Northland issued a confidential offering memorandum with respect to \$16 million of floating rate debentures due in 1992. Surrey Credit Union agreed to acquire \$7.5 million of this issue and appointed Wood Gundy Inc. to act as its agent and to represent it at the closing of the transaction, which was scheduled to close on or about May 31, 1985.

In the latter part of March 1985 and through April and May 1985, statements were made by representatives of the Government of Canada which encouraged individuals dealing

[Translation]

Notre caisse de crédit contribue à un certain nombre de projets communautaires intéressants par le biais de notre fonds de participation communautaire et nous versons également des bourses d'études à des étudiants méritants de 17 écoles secondaires. Dans le cadre de nos activités communautaires, nous organisons régulièrement des séminaires publics sur des questions financières telles que les REER, la planification financière, la planification fiscale, etc.

L'énoncé des buts de notre organisation indique que la mission de notre caisse de crédit est de «promouvoir le bien-être économique d'un nombre croissant de membres, tant des particuliers que des entreprises». Nous sommes un établissement local qui concentre son énergie sur la fourniture du service le meilleur et le mieux adapté aux besoins de nos membres et de la collectivité qui nous entoure. Nos politiques et nos orientations sont déterminées localement par les membres, par l'intermédiaire d'un conseil d'administration démocratiquement élu, ce qui nous permet de réagir rapidement et efficacement aux besoins locaux nouveaux. Nos profits sont reversés aux membres annuellement ou bien réinvestis en vue de financer les services nouveaux dont nos membres ont besoin.

Nous comparaissons devant vous ce soir pour demander votre appui en faveur d'un amendement au projet de loi sur l'indemnisation, en vue d'étendre l'indemnisation aux personnes qui ont acquis des obligations émises par la Banque Northland le 31 mai 1985.

Dans la deuxième moitié du mois de février 1985, un prospectus préliminaire concernant une émission d'obligations par la Banque Northland fut déposé auprès des commissions des valeurs des diverses provinces et auprès de l'inspecteur général des banques. La Banque Northland proposait une émission d'obligations à taux d'intérêt flottant, simultanément à une émission d'actions privilégiées recouvrables et de certificats d'actions ordinaires. Dans le cadre d'une transaction d'ensemble datée du 2 avril 1985, la *Surrey Credit Union* a convenu d'acheter de ces obligations pour une valeur de 7.5 millions de dollars.

Cette émission initiale fut apparemment sursouscrite. Vers la fin du mois de mars 1985, un certain nombre de souscripteurs retirèrent leur offre à la suite d'annonces faites par le gouvernement fédéral concernant la Banque commerciale canadienne.

Le 18 avril 1985, la Northland a retiré son prospectus préliminaire déposé auprès de l'inspecteur général des banques et, le 22 avril 1985, émis une offre confidentielle portant sur 16 millions de dollars d'obligations à taux flottant parvenant à maturité en 1992. La *Surrey Credit Union* convint d'acheter pour quelque 7.5 millions de dollars de ces obligations et désigna *Wood Gundy Inc.* comme son mandataire chargé de la représenter à la clôture de cette transaction, clôture qui devait intervenir le 31 mai 1985.

Vers la fin du mois de mars 1985 et durant tous les mois d'avril et de mai suivants, des déclarations furent faites par des représentants du gouvernement du Canada encourageant les

[Texte]

with the Canadian Commercial Bank and other western-based regional banks to continue their involvement with these banks. In a press release dated March 25, 1985, the Hon. Barbara McDougall, Minister of State for Finance, stated:

I have full confidence that this co-operative support package involving Canada's largest chartered banks and the two governments will permit the Canadian Commercial Bank to continue its active and important role in the growing economy of western Canada. I have in addition been assured by Governor Gerald Bouey that as usual the Bank of Canada stands ready to provide liquidity for Canadian Commercial Bank, if requested, as well as for any other Canadian bank.

The Minister went on to say:

This support package represents a strong collective vote of confidence in the health of the economy of western Canada.

It is our position that the statements made by the Minister of State for Finance, the Governor of the Bank of Canada and the Inspector General of Banks were made to encourage confidence in the Canadian Commercial Bank and other banking institutions. Confidence in these institutions would encourage individuals dealing with the institutions to continue these business dealings.

These statements inspired confidence in the Canadian banking system and in the government's willingness to support Canadian banks. These statements encouraged us to continue with our dealings with the Northland Bank. As noted in the brief, we rely on not only the general representations made by or on behalf of the Government of Canada to encourage the placement of funds as continuing support for western-based banks, but also on specific representations which induced the completion of this particular transaction.

It is our understanding that Wood Gundy did not proceed to complete the placement of the \$16 million debenture without first having obtained assurances from representatives of the Inspector General of Banks concerning the viability of the Northland Bank. Specific representations from responsible officials of the Inspector General of Banks' office were relied upon by Wood Gundy Inc. before completing this particular transaction.

As a result of our reliance on both the general and specific representations made by representatives of the Government of Canada, we proceeded to close this debenture transaction. The \$7.5 million which had been placed on deposit with the Northland Bank was utilized to purchase the debentures and the debentures were issued. If the debenture had not been issued, if our deposit of \$7.5 million had remained with the Northland Bank, we would not be appearing before you today.

[Traduction]

particuliers à faire affaires avec la Banque commerciale canadienne et d'autres banques régionales de l'Ouest. Dans un communiqué de presse daté du 25 mars 1985, l'honorable Barbara McDougall, ministre d'État aux finances, déclara:

J'ai pleine confiance que cet ensemble de mesures de soutien, auxquelles participent les plus grandes banques à charte du Canada et les deux gouvernements, permettra à la Banque commerciale du Canada de continuer à jouer un rôle actif et important dans l'économie croissante de l'Ouest du Canada. J'ai en outre reçu une assurance du gouverneur Gerald Bouey que, comme à l'accoutumée, la Banque du Canada est prête à apporter des liquidités à la Banque commerciale canadienne ainsi qu'à toute autre banque canadienne.

Le ministre poursuivait en disant:

Cet ensemble de mesures de soutien constitue un net vote de confiance collective dans la santé de l'économie de l'Ouest du Canada.

Notre position est que les déclarations faites par la ministre d'État aux finances, par le gouverneur de la Banque du Canada et par l'inspecteur général des banques étaient destinées à renforcer la confiance envers la Banque commerciale canadienne et d'autres établissements bancaires. Cette confiance devait encourager les personnes à continuer à faire affaires avec ces établissements.

Ces déclarations ont inspiré la confiance envers le système bancaire canadien et a porté au public la conviction que le gouvernement était prêt à appuyer les banques canadiennes. Elles nous ont encouragés à conclure nos transactions avec la Banque Northland. Ainsi que nous l'avons noté dans le mémoire, nous nous en sommes remis non seulement aux déclarations générales faites par ou pour le compte du gouvernement fédéral visant à encourager le placement de fonds dans les banques de l'Ouest mais également à des engagements plus précis qui nous ont incités à conclure cette transaction en particulier.

Nous croyons savoir que Wood Gundy n'a procédé aux placements de l'émission d'obligations de 16 millions de dollars qu'après avoir obtenu des assurances concernant la viabilité de la Banque Northland de représentants de l'inspecteur général des banques. Wood Gundy s'est fié à des assurances précises données par des fonctionnaires responsables du bureau de l'inspecteur général des banques pour conclure cette transaction en particulier.

C'est ainsi pour avoir mis notre confiance dans les déclarations générales et spécifiques faites par les représentants du gouvernement du Canada que nous avons décidé de conclure cet achat d'obligations. Les 7,5 millions de dollars qui avaient été placés en dépôt auprès de la Banque Northland furent convertis en obligations. Si cette émission d'obligations n'avait pas eu lieu, si notre dépôt de 7,5 millions de dollars était resté dans notre compte de la Banque Northland, nous ne comparaitrions pas devant vous aujourd'hui.

[Text]

It is our belief that the fundamental rationale upon which the Government of Canada bases the proposed legislation to compensate uninsured depositors of the Northland Bank is founded upon the doctrine of injurious reliance.

On September 9, 1985, the Minister of State for Finance in addressing the government's rationale for the decision to extend compensation to uninsured depositors before the Standing Committee on Finance, Trade and Economic Affairs stated:

The Government of Canada made statements and encouraged those depositors and depended upon the support of those depositors who continued to participate in the effort to preserve the viability of an important regional, financial institution. This implied a commitment that the government did not, and does not, take lightly. We are honouring that implied commitment in the same spirit of responsibility in which it was first created.

In completing the debenture transaction with the Northland Bank, we realized, to our detriment, not only upon the general statements then being made by the Government of Canada concerning its support for Western-based banks, but also upon the specific representations made to our agents, Wood Gundy.

In these circumstances, we submit that our entitlement to compensation is at least as strong as, if not stronger than, that of uninsured depositors. The depositors relied upon the general encouragement given by the Government of Canada and, as a result, the Government of Canada recognizes an obligation to these depositors. We also relied upon the general encouragement given by the Government of Canada and, in addition, relied upon specific representations made with respect to this transaction. Since the rationale for this legislation is injurious reliance, then all those persons who relied upon the assurances made by the Government of Canada should be entitled to recover from the Government of Canada.

If an obligation is going to be acknowledged by the Government of Canada in this compensation legislation, then it should extend to all those who relied upon the assurances made and not be limited, as it is presently in the proposed legislation.

In summary, it is our position that the principle of reliance delineates the class to which the Government of Canada is obligated, not the nature or nationality of the individual or institution that responded favourably to the encouragement from the Government of Canada and its regulatory agents to continue to support the western-based banks.

As the depositors, we relied upon the general encouragement of the Government of Canada. In addition, we relied upon the specific encouragement of the Government of Canada. Therefore, we believe our credit union falls within the class of individuals who should be compensated under the proposed legislation.

Mr. Chairman, thank you very much for the opportunity to make my opening statement. I, Mr. Wayne Carpenter and Bob

[Translation]

Nous estimons que le motif essentiel pour lequel le gouvernement du Canada introduit cette législation visant à indemniser les déposants non assurés de la Banque Northland et fondée sur la doctrine de la confiance préjudiciable.

Le 9 septembre 1985, le ministre d'état aux finances, expliquant la décision du gouvernement d'indemniser les déposants non assurés, a déclaré au comité permanent des finances, du commerce et des affaires économiques:

Le gouvernement du Canada a fait des déclarations et a encouragé ces déposants, et fait appel à l'appui de ces déposants qui ont continué à s'efforcer de préserver la viabilité d'une importante banque régionale. Cela constituait un engagement que le gouvernement n'a pas pris, et ne prend toujours pas, à la légère. Nous honorons cet engagement implicite dans le même esprit de responsabilité que celui dans lequel nous l'avons pris.

En achetant ces obligations de la Banque Northland nous avons fait confiance, à notre détriment, non seulement aux déclarations générales alors faites par le gouvernement du Canada concernant son appui aux banques de l'Ouest mais également aux assurances spécifiques données à nos agents, Wood Gundy.

Dans ces circonstances, nous considérons que nous avons au moins autant droit, sinon plus, à l'indemnisation que les déposants non assurés. Ces derniers se sont fiés à l'encouragement général donné par le gouvernement du Canada et c'est pour cette raison que celui-ci se reconnaît une obligation à leur égard. Nous nous sommes nous-mêmes fiés à l'encouragement général donné par le gouvernement du Canada et, en sus, nous avons reçu des assurances précises concernant cette transaction. Puisque le fondement du projet de loi est la confiance préjudiciable, alors tous ceux qui ont cru aux assurances données par le gouvernement du Canada doivent être indemnisés par celui-ci.

Si, par cette loi d'indemnisation, le gouvernement du Canada se reconnaît une obligation, alors cette obligation doit couvrir tous ceux qui se sont fiés aux assurances données et ne pas être limitée à certains d'entre eux, comme c'est le cas à l'heure actuelle.

En résumé, notre position est que le principe de la confiance délimite la catégorie de personnes que le gouvernement du Canada doit indemniser, et non la nature ou la nationalité des personnes ou des établissements qui ont répondu favorablement à l'encouragement lancé par le gouvernement du Canada et ses représentants de continuer à soutenir les banques de l'Ouest.

De même que les déposants, nous avons répondu à l'encouragement général du gouvernement du Canada. En outre, nous nous sommes fiés à des encouragements spécifiques. Par conséquent, nous considérons que notre caisse de crédit fait partie de la catégorie des personnes lésées qui doivent être indemnisées.

Monsieur le président, je vous remercie beaucoup de l'occasion que vous m'avez donnée de faire cet exposé. M. Wayne Carpenter, Bob Perfonic et moi-même sommes à votre

[Texte]

Perfonic would be happy to answer any questions you may have.

The Chairman: Thank you, Mr. Pedersson.

Ms Nicholson, would you like to begin the questioning?

Ms Nicholson: Thank you, Mr. Chairman.

This is a very interesting brief and it certainly makes the points very well. The point about the reliance on the government's general statements, of course, this is something that we have all discussed a lot, because not only the Minister but a number of officials made very clear and unequivocal statements that the support package had made the Canadian Commercial Bank viable, that it would return to profitability.

• 2045

I would be particularly interested if you feel you can tell the committee more about the specific encouragements you feel you received in moving your money from on deposit to investing it in these debentures. You have referred to specific representations. You have referred to the fact that Wood Gundy had some kind of encouragement from the Inspector General of Banks. Are you able to say more about that?

Mr. Pedersson: Mr. Carpenter I think can answer that, since he was involved in it on a daily basis.

Mr. Wayne Carpenter (President and Chief Executive Officer, Surrey Credit Union): In the initial transaction that occurred with Wood Gundy, through their due diligence process they made contact with the Inspector General of Banks and the Bank of Canada. For us to complete our brief more thoroughly, when I was in Ottawa last I phoned to Wood Gundy's office in Calgary to ask for specific information on their discussions with officials here in Ottawa. I was able to make contact with a Mr. Steve Muley, from the Calgary office; and Mr. Muley at that time was somewhat reluctant to share too much information with me. He disclosed he was not in his office, but volunteered that on two occasions in the month of May they had been in the Inspector General's office here in Ottawa on personal visits, and on May 30 they had spoken with the Deputy Inspector General of Banks, Mr. Macpherson, and they had been given general assurances that to their knowledge the bank's situation had not materially changed. However, because he was not in his office, he was not able to give me any further details on it, and I would have to call him back the following day so he could refer to his notes.

When I phoned him back the following day, he informed me that he was not able to give me this information; that I would have to contact his lawyers in Toronto. We spoke to our lawyers here in Ottawa and asked them to make that representation. They made that representation to the law firm of McCarthy and McCarthy in Toronto and asked for more specific information, and they were generally told that at that particular time they were not able to release further information because of some undertakings that had been given to the Bank of Canada that this information would not be released on this transaction.

[Traduction]

disposition pour répondre aux questions que vous voudriez nous poser.

Le président: Je vous remercie, monsieur Pedersson.

Madame Nicholson, voulez-vous commencer?

Mme Nicholson: Je vous remercie, monsieur le président.

Ceci est un mémoire très intéressant qui expose très bien votre argumentation. Nous avons évidemment déjà beaucoup discuté de cette question de la foi accordée aux déclarations générales du gouvernement car non seulement le ministre mais également un certain nombre de responsables ont indiqué de manière claire et non équivoque que le train de mesures de soutien avait rendu la Banque commerciale canadienne viable et la rendrait de nouveau profitable.

J'aimerais que vous nous en disiez un peu plus concernant les encouragements précis que vous auriez reçus et qui vous auraient incités à convertir votre dépôt en obligations. Vous avez parlé de déclarations spécifiques. Vous avez dit que Wood Gundy aurait reçu des encouragements de l'inspecteur général des banques. Pourriez-vous nous en dire un peu plus?

M. Pedersson: Je crois que M. Carpenter pourra vous répondre, puisque c'est lui qui s'en est occupé le plus près.

M. Wayne Carpenter (président et directeur général, Surrey Credit Union): Dans le cadre de la transaction initiale, Wood Gundy a pris contact, de façon routinière, avec l'inspecteur général des banques et avec la Banque du Canada. Lors de mon dernier séjour à Ottawa, j'ai téléphoné au bureau de Wood Gundy à Calgary pour demander des renseignements précis concernant leurs entretiens avec les fonctionnaires d'Ottawa, aux fins de la rédaction de notre mémoire. J'ai pu parler à M. Steve Muley, du bureau de Calgary; M. Muley s'est montré quelque peu réticent à me donner des renseignements complets. Il m'a dit néanmoins qu'à deux reprises, dans le courant du mois de mai, ils avaient visité personnellement le bureau de l'inspecteur général ici à Ottawa et que, le 30 mai, ils ont parlé avec l'inspecteur général adjoint des banques, M. Macpherson, qui leur a donné l'assurance que, à sa connaissance, la situation de la banque n'avait pas sensiblement évolué. Mais, comme M. Muley ne se trouvait pas dans son propre bureau lorsque j'ai eu cette conversation avec lui, il a dit ne pouvoir me donner de détails précis et m'a demandé de le rappeler le lendemain afin qu'il puisse consulter ses notes.

Lorsque je l'ai rappelé le lendemain, il m'a informé qu'il n'était pas en mesure de me donner ce renseignement, que je devrais contacter ses avocats à Toronto. Nous avons parlé à nos avocats ici à Ottawa et leur avons donné instruction d'obtenir le renseignement. Ils se sont adressés au cabinet juridique McCarthy et McCarthy de Toronto pour demander ces renseignements; la réponse qu'ils ont obtenue est que ce renseignement ne pouvait nous être communiqué du fait que Wood Gundy aurait donné l'engagement à la Banque du Canada de ne pas divulguer ce renseignement à l'égard de cette transaction.

[Text]

That is where it currently stands. A letter was sent to McCarthy and McCarthy on October 7, I believe, and there has been no response from them to this point.

Miss Nicholson: But going back to the time of the decision to purchase the debentures, you had a firm understanding that Wood Gundy had firm information from the Inspector General of Banks.

Mr. Pedersson: That is right. In doing the due diligence on our behalf, as agents for us, we relied on them to do what was necessary to protect our investment. They told us it was fine. So we assumed they had made the appropriate inquiries and were satisfied. But we cannot give you the specific questions or discussions that were involved, at this time.

Miss Nicholson: And you had nothing in writing from anybody.

Mr. Carpenter: No, not at the time we completed the transaction. As I say, it is customary to rely on the firm of Wood Gundy to do their proper deeds, whatever they may be, prior to issuing the debenture. We relied on them. We signed an agent agreement with them, authorizing them to act on our behalf, which they were paid a commission for. This is the normal procedure for handling this type of transaction.

Mr. Blenkarn: You have assets of roughly \$500 million, according to your brief. Is that correct?

Mr. Pedersson: Yes.

Mr. Blenkarn: You have liabilities of \$470 million, according to your brief. Is that correct?

Mr. Carpenter: Roughly.

Mr. Blenkarn: So your equity would be somewhere around \$30 million.

• 2050

Mr. Carpenter: No, that is incorrect. The statements there with relationship to the liabilities, the assets of the Credit Union are approximately \$500 million and are liabilities that are outstanding other than deferred income tax, and some of the other parts of the equation represent about \$12 million.

Mr. Blenkarn: So, what is your equity?

Mr. Carpenter: Our equity at the present time is approximately \$9 million.

Mr. Blenkarn: Can you tell me and can you tell this committee how you could make such an improvident investment of your members' funds as to put \$7.5 million of \$9 million worth of equity in one investment which was a subordinated debt on a small bank? I point out to you that it was one of the smallest banks in the country and it was all your eggs in one basket. How were you so improvident? How can you possibly justify to your members your positions as executive members of a credit union having made such an investment in the first place?

[Translation]

Voilà où en sont les choses. Nous avons fait parvenir une lettre à McCarthy et McCarthy en date du 7 octobre, je crois, et nous n'avons pas encore reçu de réponse.

Mme Nicholson: Mais pour en revenir à l'époque où vous avez décidé d'acheter les obligations, vous aviez une assurance ferme de Wood Gundy à l'effet que l'inspecteur général des banques aurait confirmé la solidité de la Banque Northland.

M. Pedersson: C'est cela. Nous nous sommes fiés à Wood Gundy qui, en tant que notre mandataire nous devait sa diligence, pour faire tout le nécessaire en vue de protéger notre investissement. Wood Gundy nous a assurés que tout allait bien. Nous avons donc supposé qu'ils avaient pris les renseignements voulus mais je ne peux pas vous indiquer quelles questions ils ont posé ou quelles discussions ils ont eu précisément, à l'époque.

Mme Nicholson: Et vous n'aviez rien par écrit, de personne?

M. Carpenter: Non, pas à l'époque où nous avons conclu la transaction. Comme je l'ai dit, il appartenait à Wood Gundy de faire le nécessaire avant l'émission des obligations. Nous leur avons fait confiance. Nous avons signé un contrat de représentation avec eux, autorisant la firme à agir pour notre compte et lui avons versé une commission. C'est la procédure normale dans ce genre de transaction.

M. Blenkarn: Vous avez un actif d'environ 500 millions de dollars, selon votre mémoire. Est-ce exact?

M. Pedersson: Oui.

M. Blenkarn: Vous avez un passif de 470 millions de dollars, toujours selon votre mémoire. Est-ce exact?

M. Carpenter: Approximativement.

M. Blenkarn: Votre avoir propre est donc d'environ 30 millions de dollars.

M. Carpenter: Non, c'est inexact. Nos états financiers montrent un actif d'environ 500 millions et il faut ajouter à un passif d'autres chiffres tels que l'impôt sur le revenu prorogé et d'autres engagements totalisant environ 12 millions.

M. Blenkarn: Quel est donc votre capital propre?

M. Carpenter: Notre capital propre à l'heure actuelle est d'environ 9 millions.

M. Blenkarn: Pouvez-vous me dire et pouvez-vous dire au Comité comment vous avez pu investir de manière aussi imprudente les fonds de vos membres, allant jusqu'à placer 7.5 millions sur un avoir propre de neuf millions dans une créance de deuxième rang sur une petite banque? Je vous fais remarquer qu'il s'agissait là de l'une des plus petites banques du pays et que vous avez mis tous vos oeufs dans ce panier là. Comment avez-vous pu être si imprudents? Comment pouvez-vous justifier auprès de vos membres votre maintien dans vos fonctions de cadres de la Caisse de Crédit, après avoir fait un investissement aussi imprudent?

[Texte]

Mr. Carpenter: Yes, Mr. Chairman, I would certainly like to respond to that. The fact and, in summation, the rationale behind putting our eggs, so to speak, all in one basket was because of the reliance on government and because of the fact that we stated that at this particular time this investment would be equal to a treasury bill. A treasury bill is backed by the Government of Canada and we felt the statements that were made at the time this transaction was being concluded, that if we could not rely on those statements then we were having a very difficult time making any type of investment, even in a treasury bill.

Mr. Blenkarn: I thank you for that answer but I would like to know, because I have examined your brief in detail, where you have a single statement by any government official with reference to the Northland Bank. Now, you have reference to western banks . . .

Mr. Carpenter: Yes.

Mr. Blenkarn: —and you have reference to the Canadian Commercial Bank . . .

Mr. Carpenter: Yes.

Mr. Blenkarn: —but you have not got a single statement with reference to the credibility of the Northland Bank. Now, how do you conceivably relate this to a treasury bill, particularly in view of the fact that you are referring to a treasury bill? Now, you know, this is a subordinated debenture, clearly subordinated, clearly subordinated depositors, clearly of an equity nature . . .

Mr. Carpenter: Yes.

Mr. Blenkarn: —treated by the Inspector General of Banks as an equity type of bond. So how can you conceivably say to this committee that you relied on this as being something equivalent to a treasury bill?

Mr. Carpenter: Mr. Blenkarn, the answer there, I think, is that we were quite clear in our statement that it is not the class of the investment, regardless of its magnitude, that is really at issue. If the principle of the compensation is sound, then really we are included, in our understanding of that.

With respect to your other question on no documentation on Northland, we monitored the situation in the press and that greatly. And we did not want to provide you with a document full of hundred of pieces of clippings. There were statements made to the effect that the CCB was a unique situation. No other bank in Canada is in this situation and I think the government was constantly trying to leave Northland out of it so did not mention it specifically. So I think that explains why we have not provided you with all of the documentation you think you might need.

Mr. Blenkarn: Your view is that if the Bank of British Columbia went bankrupt, we would have to support the subordinated debentures there.

Mr. Carpenter: No, no.

[Traduction]

M. Carpenter: Oui, monsieur le président, j'aimerais répondre à cela. Le fait qui explique, pour résumer, le fait que nous ayons mis tous nos oeufs dans le même panier, comme vous dites, est que nous nous sommes fiés aux assurances du gouvernement qui faisaient de cet investissement l'égal d'un bon du trésor. Un bon du trésor est assorti de la garantie du gouvernement du Canada et nous considérerions que les déclarations faites par lui à l'époque où la transaction a été conclue étaient telles que, si l'on ne pouvait s'y fier, alors il ne serait plus possible d'investir nulle part, même dans des bons du Trésor.

M. Blenkarn: Je vous remercie de votre réponse mais j'aimerais savoir, ayant lu en détail votre mémoire, quelles déclarations précises d'un responsable gouvernemental quelconque faisait mention de la Banque Northland. Il a été question des banques de l'Ouest . . .

M. Carpenter: Oui.

M. Blenkarn: . . . il a été fait mention de la Banque Commerciale Canadienne . . .

M. Carpenter: Oui.

M. Blenkarn: . . . mais je ne vois pas une seule déclaration concernant la solidité de la Banque Northland. Comment pouvez-vous assimiler une obligation de la Northland à un bon du Trésor, comme vous le faites? Vous savez bien que ceci est une créance de deuxième rang, clairement subordonnée aux dépôts, qu'elle représentait clairement un capital-action . . .

M. Carpenter: Oui.

M. Blenkarn: . . . traité comme tel par l'inspecteur Général des Banques. Comment pouvez-vous prétendre en ce Comité que vous considériez une telle créance comme valant un bon du Trésor?

M. Carpenter: Monsieur Blenkarn, la réponse est, comme nous le disons dans notre mémoire, que ce n'est pas la nature de l'investissement qui est en jeu, peu importe son montant. Si le principe de l'indemnisation est juste, alors elle doit nous couvrir, de la façon dont nous voyons les choses.

En ce qui concerne votre autre question sur nos sources concernant Northland, nous avons suivi de très près l'évolution de la situation dans la presse. Nous n'avons pas voulu constituer pour vous tout un dossier qui compterait des centaines de coupures de presse. Mais des déclarations furent faites à l'effet que le cas de la BCC était tout à fait particulier, qu'aucune autre banque du Canada ne se trouvait dans cette situation et le gouvernement a toujours voulu laisser Northland en dehors de tout cela et ne l'a donc pas mentionné expressément. Cela explique pourquoi nous ne vous avons pas remis toute la documentation que vous souhaiteriez.

M. Blenkarn: Vous considérez donc que si la Banque de Colombie-Britannique faisait faillite, nous devrions indemniser les porteurs d'obligations non garanties aussi.

M. Carpenter: Non, non.

[Text]

Mr. Blenkarn: If the Canadian Bank of Commerce went bankrupt, we would have to support the subordinated debentures there.

Mr. Carpenter: No, quite clearly not.

Mr. Blenkarn: If the Bank of Montreal went bankrupt, we would have to support the subordinated debentures there.

Mr. Carpenter: I do not think, Mr. Blenkarn . . .

Mr. Blenkarn: Why not? Why not? Why would your argument not be the same?

Mr. Carpenter: No, because we have got a class delineation, Mr. Blenkarn. I might just comment that with relationship to specific representations, if you would like and while it was not stated specifically Northland, that in a press release by Mr. Bouey, I believe it was, on March 25—and I quote Mr. Gerald Bouey that:

• 2055

As usual, the Bank of Canada stands ready to provide liquidity for the Canadian Commercial Bank, if requested, as well as for any other Canadian bank.

and that . . .

Mr. Blenkarn: Yes, but that does not refer to solvency; that refers to liquidity. I do not want to go on to a big debate with you, but can you tell me how much your deposits were in the Northland Bank on April 30, 1985?

Mr. Carpenter: They were a net of \$2.5 million.

Mr. Blenkarn: And how many . . .

Mr. Carpenter: Hold it. They were a net of \$2.5 million in the deposit transaction. We had set aside in another deposit \$7.5 million in order . . .

Mr. Blenkarn: Ah! So you had \$10 million in the bank.

Mr. Carpenter: In deposits.

Mr. Blenkarn: In deposits.

Mr. Carpenter: In deposits at that point.

Mr. Blenkarn: Yes. On May 30 how much did you have in deposits—\$10 million?

Mr. Carpenter: Yes, as of May 30.

Mr. Blenkarn: And sometime in June you converted \$7.5 million into a debenture issue? Is that right?

Mr. Carpenter: May 31.

Mr. Blenkarn: And is it not a fact that you got three-quarters over bank prime for this?

Mr. Carpenter: No, we got banker's acceptance plus 30 basis points, which amounts to about 25 basis points over a T bill.

[Translation]

M. Blenkarn: Si la Banque Canadienne de Commerce faisait faillite, nous devrions indemniser tous les détenteurs d'obligations non garanties.

M. Carpenter: Non, évidemment pas.

M. Blenkarn: Si la Banque de Montréal faisait faillite, nous devrions indemniser tous les détenteurs d'obligations de cette banque?

M. Carpenter: Je ne pense pas, monsieur Blenkarn . . .

M. Blenkarn: Pourquoi pas? Pourquoi pas? Pourquoi votre argument ne s'appliquerait-il pas à ces cas-là?

M. Carpenter: Non, parce qu'il a une délimitation de catégories, monsieur Blenkarn. Puisque vous nous demandez des exemples précis, dans un communiqué de presse du 25 mars, je crois, M. Bouey a déclaré, bien que ne nommant pas expressément la Banque Northland, et je cite M. Gerald Bouey:

Comme d'habitude, la Banque du Canada est disposée à fournir des liquidités à la Banque commerciale du Canada, au besoin, de même qu'à n'importe quelle autre banque canadienne.

et que . . .

M. Blenkarn: Oui, mais on ne parle pas ici de solvabilité, mais seulement de liquidités. Je ne veux pas ouvrir un grand débat là-dessus, mais pouvez-vous me dire à combien se chiffraient vos dépôts à la Banque Northland, le 30 avril 1985?

M. Carpenter: Ils se chiffraient à un total net de 2,5 millions de dollars.

M. Blenkarn: Et combien . . .

M. Carpenter: Un instant. Il s'agissait d'un montant net de 2,5 millions de dollars pour la transaction de dépôts. Nous avions également mis de côté 7,5 millions de dollars de dépôts afin de . . .

M. Blenkarn: Ah! Vous aviez donc 10 millions de dollars dans cette banque.

M. Carpenter: En dépôts.

M. Blenkarn: Oui.

M. Carpenter: En dépôts, à cette date-là.

M. Blenkarn: Bien. Et le 30 mai, à combien se chiffraient vos dépôts? À 10 millions?

M. Carpenter: C'est cela, le 30 mai.

M. Blenkarn: Et en juin, vous en avez consacré 7,5 millions à l'émission d'obligations? Est-ce exact?

M. Carpenter: Oui, le 31 mai.

M. Blenkarn: N'est-il pas vrai que, pour ces obligations, vous aviez obtenu le taux préférentiel de la banque plus trois-quart de points?

M. Carpenter: Non, nous avons eu l'acceptation de banque plus 30 points décimaux, ce qui équivaut à peu près à 25 points décimaux de plus qu'un bon du Trésor.

[Texte]

Mr. Blenkarn: I see. What else did you get?

Mr. Carpenter: With relation to the debenture, we bought the debenture because it was a floating-rate debenture, which helped in our matching aspect of our assets and our liabilities.

Mr. Blenkarn: How?

Mr. Carpenter: In our type of organization our members want longer-term funds to borrow for buying homes and that sort of thing whereas, on the other side of the coin, when our members come in to deposit normally they want shorter-term deposits. So if interest rates went up, the deposit we had with Northland Bank would ride up with interest rates; it would also come down with interest rates, but it would coincide with our liabilities on the other side of the balance sheet.

Mr. Pedersson: It was essentially to eliminate the interest rate risk inherent in our business.

Mr. Blenkarn: Why did you take \$7.5 million of a \$16-million debenture? Why did you take nearly half of it?

Mr. Carpenter: Well, that . . .

Mr. Blenkarn: How do you explain that? How can we explain that to the public of Canada? You are asking us to bail you out. Right? You are asking us to bail you out, yet you—piggy, piggy—took over half the debenture and the debenture was not even publicly traded.

Mr. Carpenter: No . . .

Mr. Blenkarn: It was a private placement debenture. You grabbed nearly half of it. Why did you do that and how can you justify that as a prudential investor?

Mr. Carpenter: In the statement we have just made this evening we said it was part of a larger deal with the Northland Bank. At the original outset, when we started to talk to the Northland Bank, they were looking for longer-term, fixed-rate funds. We were very liquid within our organization; in other words, we had a lot of liquidity and we did not have the lending on the other side to look after that liquidity. So when the Northland Bank asked us for this amount of money it was not a lot of liquidity for us at that time.

Our point is that as a depositor any moneys over \$60,000 are at risk as well. This money was at risk. In other words, an investor knows that when they invest money over \$60,000 it is not backed by the Canadian Deposit Insurance Corporation and therefore it is at risk.

Mr. Blenkarn: But none of your deposits are backed by the CDIC anyway.

Mr. Carpenter: Our deposits . . .

Mr. Blenkarn: None of them.

Mr. Carpenter: —to our members?

Mr. Blenkarn: Are not backed by the CDIC.

[Traduction]

M. Blenkarn: Je vois. Qu'avez-vous eu de plus?

M. Carpenter: En ce qui concerne les obligations, nous les avons achetées parce qu'il s'agissait d'obligations à taux fluctuant, ce qui nous a aidés à équilibrer notre passif et notre actif.

M. Blenkarn: Comment?

M. Carpenter: Dans notre organisation, il nous faut pouvoir offrir des emprunts à long terme pour ceux de nos membres qui désirent acheter des maisons, par exemple, tout en offrant également des dépôts à court terme pour ceux d'entre eux qui désirent faire des dépôts ordinaires. Advenant le redressement des taux d'intérêt, nos dépôts à la Banque Northland grimperaient avec les taux d'intérêt; ils fléchiraient également avec une baisse des taux d'intérêt, mais ce fléchissement coïnciderait avec notre passif inscrit au bilan.

M. Pedersson: Il s'agissait, au fond, d'éliminer le risque que posait la fluctuation des taux d'intérêt et qui est tout à fait propre à une entreprise comme la nôtre.

M. Blenkarn: Mais pourquoi êtes-vous allés chercher 7,5 millions de dollars d'obligations sur un total de 16 millions? Pourquoi être allé en chercher presque la moitié?

M. Carpenter: Eh bien, c'est que . . .

M. Blenkarn: Comment pouvez-vous expliquer cela au public canadien? Vous nous demandez de vous renflouer, n'est-ce pas? Or, vous achetez près de la moitié des obligations, sans que celles-ci soient négociées publiquement.

M. Carpenter: Non . . .

M. Blenkarn: Il s'agissait d'investissements privés dont vous êtes allés chercher près de la moitié. Pourquoi avoir fait cela? Comment un investisseur prudent peut-il justifier cette action?

M. Carpenter: Dans notre exposé de ce soir, nous avons expliqué que cela faisait partie d'une transaction beaucoup plus vaste avec la Banque Northland. Au début de nos pourparlers avec la Banque Northland, cette dernière cherchait à acquérir des fonds à long terme et à taux fixes. Or, notre organisme jouissait de beaucoup de liquidités: nous n'avions pas non plus de prêts qui auraient pu épuiser ces liquidités. Par conséquent, lorsque la Banque Northland nous a demandé cette somme, cela ne représentait pas beaucoup de fonds liquides pour nous, à ce moment-là.

De toute façon, n'importe quel dépôt de plus de 60,000\$ est hasardeux. Le dépôt de cette somme était donc risqué. Autrement dit, tout investisseur qui dépose plus de 60,000\$ sait qu'il n'est pas assuré par la Société d'assurance-dépôt du Canada et que son investissement est risqué.

M. Blenkarn: Mais aucun de vos dépôts ne sont assurés par la SADC, de toute façon.

M. Carpenter: Les dépôts . . .

M. Blenkarn: Aucun d'entre eux ne l'est.

M. Carpenter: . . . de nos membres?

M. Blenkarn: Aucun d'entre eux n'est garanti par la SADC.

[Text]

Mr. Carpenter: No, they are backed by a credit union deposit insurance. But, Mr. Blenkarn, that is not what I am referring to; I am referring to the moneys that were placed in Northland Bank as deposits. The money over and above the \$60,000 in Northland for any of the depositors was not insured.

Mr. Blenkarn: Of course not.

Mr. Carpenter: No. So we see no class distinction or delineation between our debenture that was relied on by government as opposed to the depositors. Their money was just as much at risk as our debenture was.

Mr. Blenkarn: Except that you were a subordinated debenture. Your debenture specifically provides that you rank second to depositors.

Mr. Carpenter: Yes.

Mr. Blenkarn: In other words, you rank just ahead of the common shareholders.

Mr. Carpenter: Yes.

Mr. Blenkarn: You are not ahead of the depositors or equal to the debentures. You knew that going into it, and why should you now come and say that you had this reliance? Heavens, you knew when you went into it that you were not equal to depositors.

Mr. Carpenter: Yes, but why did the depositors have that similar reliance?

• 2100

Mr. Blenkarn: You mean the fact that we helped depositors means we should help you. In other words, are you arguing that we should not help the depositors? That is a good argument; that is a very good argument. But I want to know why we should help you.

Mr. Carpenter: The point is that I think the statements that have been made by government are that there was inducement and reliance made by government.

Mr. Blenkarn: Can you show us one statement that indicates that you relied and you put up your money? Just take your own evidence that you set your money aside prior to April for this. You set it aside prior to May 30; you put it up on May 31 for this particular investment. Now, where are the statements prior to May 30 that indicated that you relied on the Government of Canada to bail you out if there were any problems?

Mr. Carpenter: In our deliberations with our board of directors . . . While I do not have specific references, I am sure we can certainly file statements by our board of directors. When in fact we looked at the transaction with Northland Bank, we went through the normal process of a credit analysis

[Translation]

M. Carpenter: Non, ils sont garanti par une assurance-dépôt de caisse populaire. Mais, monsieur Blenkarn, ce n'est pas ce dont je parlais: je parlais plutôt des sommes que nous avons déposées auprès de la Banque Northland. Aucune somme de plus de 60,000\$ déposée à la Northland, quel qu'en soit le déposant, n'était assurée.

M. Blenkarn: Bien sûr que non.

M. Carpenter: Non. Il n'y a donc pas, d'après nous, de distinction à faire entre nos obligations, sur lesquelles comptait le gouvernement, et les autres dépôts. Les sommes investies par les déposants étaient aussi risquées que l'étaient nos obligations.

M. Blenkarn: Sauf que dans votre cas, il s'agissait d'une obligation subalterne qui vous place très précisément au second rang, derrière les autres déposants.

M. Carpenter: En effet.

M. Blenkarn: Autrement dit, vous ne faites qu'avoir le pas sur les détenteurs d'actions ordinaires.

M. Carpenter: En effet.

M. Blenkarn: Vous ne primez donc pas sur les déposants, ni n'occupez le même rang que les détenteurs d'obligations. Vous le saviez parfaitement bien, lorsque vous vous êtes lancés dans cette transaction. Dans ce cas, pourquoi venez-vous aujourd'hui nous dire que le gouvernement comptait là-dessus? Vous deviez bien savoir, lorsque vous avez conclu cette transaction, que vous n'occupiez pas le même rang que les déposants.

M. Carpenter: Oui, mais pourquoi les déposants comptaient-ils là-dessus eux-aussi?

M. Blenkarn: Autrement dit, puisque nous avons aidé les déposants, nous devrions vous aider également. Prétendez-vous que nous ne devrions pas aider les déposants? C'est un raisonnement qui se vaut. Mais expliquez-moi pourquoi nous devrions vous renflouer.

M. Carpenter: Mais je pense que le gouvernement a bien expliqué qu'il nous avait encouragé à conclure cette transaction et qu'il comptait sur ces obligations.

M. Blenkarn: Pouvez-vous nous montrer un seul de vos états financier qui prouverait que vous vous êtes fiés à la parole du gouvernement et que vous avez avancé l'argent? Revenons à ce que vous avez dit vous-même, à savoir que vous avez mis l'argent de côté, à cette fin, au mois d'avril. Vous l'aviez toujours de côté le 30 mai; en fait, vous avez utilisé cette somme le 31 mai pour investir de cette façon-là. Y a-t-il des documents antérieurs au 30 mai qui prouveraient que vous comptiez sur le gouvernement du Canada pour vous renflouer, en cas de problèmes.

M. Carpenter: Au cours de nos délibérations avec notre conseil d'administration? Je ne me rappelle pas d'incidents précis, mais je suis certain que l'on peut se reporter à nos comptes rendus du conseil d'administration. Lorsque nous avons commencé à étudier la possibilité d'une transaction avec

[Texte]

of Northland Bank and determined that they were profitable for every quarter for the last five years, that their debt equity ratios were good, that their new package of financing—and this was in early March—was oversubscribed to. So the general criteria was there, but the specific criteria that the board of directors in two meetings discussed and agreed to . . . If it were not for the assurances and the statements and the actions made by government with CCB—and the debenture holders were covered under CCB in that package—we would not have completed that transaction.

If you take the thing to an even further state, as of May 31, with representation—this is where our specific representation comes from the Inspector General's office—the Inspector General has agreed that discussions were held by our agent with the Inspector General's office which stated that, to his knowledge, they saw no reason why that debenture should not be issued. We are saying: From May 31 to September 1, tell me that the bank goes from being solvent to insolvent.

Mr. Blenkarn: Let us go back, then. Prior to the CCB refinancing package, it is alleged that Northland could have raised a subordinated debenture and other equity. But immediately after the Canadian Commercial Bank refinancing package, it is alleged that Northland was no longer capable of raising equity funds. Why did you stay aboard? Why did you stay aboard when everybody else abandoned ship? I would point out to you that there were only four purchasers of this debenture. You bought \$7.5 million of \$16 million.

Mr. Carpenter: Yes.

Mr. Blenkarn: Why would you take such a big package when nobody else would touch it?

Mr. Carpenter: I cannot speak for the others, Mr. Blenkarn. But the thing that was very important from the point of view of our organization was that, because we are in the financial business, we know how important public confidence is and how even an organization that has a 100% gold-plated loan portfolio could be in a great deal of difficulty if there is a loss of confidence. Also, because of the CCB situation, there was some question as to the believability of financial statements.

Two things were said that brought up the focus for the board of directors. First, it was stated categorically that the CCB situation was unique, and we remember talking about the valuation of loans and the income provisions, these sorts of things. Second, the Governor of the Bank of Canada said that the banking system was sound and no other bank was in that trouble, that they would stand behind any bank that was in liquidity trouble and they would become the only depositor . . . that was necessary.

So the view we took was that, if we could believe these words and if we believed the financial statements, and if the risk was that the Northland would be tarred by the same brush

[Traduction]

la banque Northland, nous avons analysé normalement le crédit de la banque et constaté qu'elle avait été rentable pendant chaque trimestre des cinq dernières années, que le ratio de la dette par rapport à l'avoir des actionnaires était bon, et que leur nouvelle trésorerie—au début mars—jouissait d'un excès de souscriptions. La banque répondait donc à nos critères généraux, mais notre conseil d'administration a choisi d'en discuter au cours de deux réunions et de s'entendre sur certains autres critères précis . . . N'eut été des assurances et des déclarations du gouvernement à l'égard de la BCC—les détenteurs d'obligations étaient en effet assurés par la Banque Commerciale selon les termes et conditions convenus—nous n'aurions jamais conclu cette transaction.

Si je pousse encore plus loin, à partir du 31 mai—et c'est là que notre position émane directement de discussions avec le bureau de l'inspecteur général—ce dernier a admis que lors de négociations avec notre agent, il aurait concédé, que d'après lui, il n'y avait aucune raison de refuser l'émission de ces obligations. Autrement dit, entre le 31 mai et le 1^{er} septembre, la Banque est passée d'une situation de solvabilité à une situation d'insolvabilité.

M. Blenkarn: Dans ce cas, faisons un retour en arrière. Avant le refinancement de la Banque Commerciale, il semble que la Northland aurait pu aller chercher des mises de fonds et des obligations subalternes. Mais immédiatement après, il semble que la Northland n'aurait plus été en mesure d'aller chercher ces mises de fonds. Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir lâché prise à ce moment-là alors que tout le monde abandonnait le navire? Je vous ferai remarquer que seulement quatre acheteurs semblaient s'intéresser à ces obligations, mais que vous avez acheté 7,5 des 16 millions à vendre.

M. Carpenter: En effet.

M. Blenkarn: Pourquoi avoir visé si haut, quand personne d'autre n'en voulait?

M. Carpenter: Je ne puis dire pourquoi les autres ne l'ont pas fait, monsieur Blenkarn. Mais en ce qui nous concerne, nous qui sommes dans les affaires et les finances, nous savons à quel point la confiance du public est un facteur déterminant et à quel point même une organisation qui a un portefeuille de prêts irréprochable peut se trouver dans l'eau bouillante si le public perd confiance en elle. En outre, la faillite de la Banque Commerciale a suscité des doutes au sujet de la véracité des états financiers bancaires.

Deux incidents sont venus cristalliser la décision de notre conseil d'administration. Tout d'abord, comme la situation de la Banque Commerciale était considérée comme unique, je me souviens que nous avons discuté de la valeur des prêts et des dispositions concernant les revenus bancaires, entre autres. Ensuite, le gouverneur de la Banque du Canada ayant assuré que le système bancaire canadien était stable, il déclarait aussi qu'il se porterait garant de toute banque qui aurait des problèmes de liquidités et qu'il en deviendrait l'unique déposant, au besoin.

Notre conseil d'administration a donc jugé que, dans la mesure où il pouvait avoir confiance dans la parole du gouverneur et dans les états financiers des banques, advenant

[Text]

as the CCB, we knew the Bank of Canada was not going to let a strong organization go down just because of a lack of confidence if it were a liquidity crisis. So that was what precipitated us to continue. We did not want to have a knee-jerk reaction and go back. If there were no insurances we would have, because we would not have risked that money.

Then the final piece of evidence was this. We could not ask directly ourselves what the situation was; we had to do that through our agent. When our agent did this on our behalf and came back to us and said yes, then I think we did what was necessary. All we are asking is that if the principle of compensating the uninsured depositors is because of this reliance, then there is no logical way that we would not fall in that ambit.

• 2105

Mr. St. Germain: A point of clarification. There is a question, Mr. Chairman, that I would like clarified that Mr. Blenkarn asked. You said that as far as you were concerned, when Mr. Blenkarn put it to you, the debenture holders in any other banking organizations, if they were to have failed, you do not feel that the debenture holders should be guaranteed—in the future. How do you determine that you should be guaranteed at this point in time if future failures had occurred? Why not them as well into the future? Why do you feel that your case is so unique, whereas saying another institution that had failed the debenture holders would have been exposed to the same situation that you are in?

Mr. Pedersson: The reason is because this specific legislation deals with two banks. We transacted business with one of the two banks. We believe that we were in a position to be classed as the uninsured depositors. We do not pretend to make any judgment on whether this is a precedent or whether it is a blank cheque.

Mr. St. Germain: Yes, but Northland Bank at this point in time had not been named, had they, when you made your decision, by anybody? It was just a general statement of fact that you alleged that the Governor of the Bank of Canada had stated that he would assist any banks that required assistance.

Mr. Pedersson: Yes. I think that is a hypothetical question. What if there had been three banks and we were talking about three banks here? I think our position would be the same if there is Bank A, B, and C and all the uninsured depositors. We do not know. It just turns out that there has only been two banks this time. I really cannot answer.

Mr. Blenkarn: You know, Mr. Pedersson that the . . .

The Chairman: Mr. Blenkarn, just a minute. Let Mr. St. Germain finish, and then you get one more question.

Mr. St. Germain: The question I am trying to get answered is why just Northland. You said that if other banks were named—which I do not like naming because of the fact of

[Translation]

que la Northland soit frappée par le même fléau que la Banque Commerciale, la Banque du Canada ne laisserait pas couler une institution aussi forte que la nôtre devant un éventuel manque de confiance du public et une crise de liquidités. Cela nous a donc poussé à continuer nos négociations. Nous ne voulions pas avoir une réaction-réflexe et revenir sur notre position. Mais en l'absence d'assurances de ce genre, il est évident que nous l'aurions fait, car nous n'aurions pas voulu risquer une telle somme.

Mais voici ce qui nous a finalement convaincus. Comme nous ne pouvions aller aux renseignements nous-mêmes, il nous fallait nous fier à notre agent. Celui ayant fait les recherches pour nous et nous ayant donné le feu vert, je pense que nous avons sincèrement entrepris toutes les démarches nécessaires. Tout ce que nous demandons, c'est que si le principe d'indemnisation des déposants non assurés repose là-dessus, il semble absolument illogique que nous ne soyons pas nous-mêmes inclus.

M. St. Germain: Un éclaircissement, s'il vous plaît. En réponse à M. Blenkarn vous avez déclaré qu'à votre avis, à ce moment-là, les détenteurs de débentures dans tout autre organisme bancaire, n'avaient aucune raison d'être à l'avenir assurés en cas de faillite. Comment alors pouvez-vous décider que vous, vous devriez l'être en cas de faillite future alors qu'eux ne devraient pas l'être? Pourquoi jugez-vous votre cas tellement unique en son genre alors que si c'est une autre institution qui fait faillite, les détenteurs de débentures se trouveraient exposés exactement aux mêmes risques que vous?

M. Pedersson: C'est parce que ce projet de loi précis traite de deux banques. Nous avons des intérêts dans l'une de ces banques. Nous estimons ainsi que nous pouvions entrer dans la catégorie des déposants non assurés. Nous ne prétendons pas dire qu'il s'agit là d'un précédent ou que cela revient à un chèque en blanc.

M. St. Germain: Oui, mais à ce moment-là la Nord Banque n'avait pas été encore désignée par quiconque? Vous avez simplement déclaré que le gouverneur de la Banque du Canada avait annoncé qu'il aiderait toute banque lui demandant assistance.

M. Pedersson: Oui. C'est une question qui me semble un peu hypothétique. Et s'il y avait eu trois banques et que nous parlions ici de trois banques? Nous adopterions probablement la même position s'il y avait la banque A, B, et C et tous les déposants non assurés. Nous ne savons pas. Il se trouve simplement qu'il n'y avait là que deux banques. Je ne puis vraiment vous répondre.

M. Blenkarn: Vous savez, monsieur Pedersson, que . . .

Le président: Monsieur Blenkarn, un instant. Laissez M. St. Germain terminer avant de poser une autre question.

M. St. Germain: Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi ce serait simplement la Nord Banque. Vous dites que si d'autres banques avaient été nommées—ce que je ne voudrais pas faire

[Texte]

confidence, but the fact is that other banks were named . . . That had they failed would their debentures have been guaranteed. You said no; that you did not feel that should be carried on in the case of anything else.

Mr. Pedersson: Let me step back. If the legislation was naming those three banks, or four banks, whatever they were, and the uninsured depositors were included in that, then if there was a debenture issued like ours at that time, logically we would consistently have to say, yes, they should be part of that. I am sorry if I misunderstood your question, but I hope that has clarified it.

Mr. St. Germain: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. St. Germain. One last question, Mr. Blenkarn.

Mr. Blenkarn: Your credit union is, aside from the caisse-populaire movement in the Province of Quebec, what, the second largest credit union in Canada?

Mr. Pedersson: Yes.

Mr. Blenkarn: And you have a fairly sophisticated, competent board of directors, in your view?

Mr. Pedersson: We would like to think so, yes.

Mr. Blenkarn: And what you did was take \$7.5 million of your capital of roughly \$9 million to \$10 million and put it in one subordinated debenture. What you are asking us to do is bail you out.

Mr. Pedersson: I think that the frame—

Mr. Blenkarn: Is that what you are asking?

Mr. Pedersson: Yes, we are asking to be included in the compensation. I do not think the size relative to our equity is the relevant factor here, because you may level the same kind of an argument at an uninsured depositor. I do not know whether some of those, even in your own estimation, would be worse off than us. I do not think that is the issue.

Mr. Blenkarn: And you knew that your subordinated debenture was subordinated to all depositors, and you still have a major deposit that under this legislation is to be covered anyway?

Mr. Pedersson: Yes, we know that.

Mr. Carpenter: Yes.

Mr. Blenkarn: Thank you very much.

The Chairman: Thank you, Mr. Blenkarn. Mr. Riis.

Mr. Riis: Mr. Chairman, I have three or four questions.

[Traduction]

vu le caractère confidentiel de ces informations, même si d'autres ont bien été nommées . . . Si elles avaient fait faillites, leurs débentures n'auraient pas été assurées parce que vous n'estimez pas que cela puisse s'appliquer à quoi que ce soit d'autre.

M. Pedersson: Permettez-moi de revenir un peu en arrière. Si le projet de loi nommait ces trois banques, ou s'il en nommait quatre ou plus, et que les déposants non assurés aient été inclus, si une débenture avait été émise comme la nôtre à ce moment-là, il nous faudrait donc logiquement dire qu'en effet elle devrait faire partie du groupe. Peut-être avais-je mal compris votre question et j'espère que les choses sont maintenant claires.

M. St. Germain: Merci.

Le président: Merci, monsieur St. Germain. Dernière question, monsieur Blenkarn.

M. Blenkarn: Votre *Credit Union* est, en dehors du mouvement des Caisses populaires au Québec, la caisse d'épargne la plus importante au Canada, n'est-ce-pas?

M. Pedersson: En effet.

M. Blenkarn: Et vous avez un conseil d'administration à votre avis assez compétent et averti?

M. Pedersson: C'est en effet ce que nous pensons.

M. Blenkarn: Or, vous avez pris 7,5 millions de dollars de votre capital d'environ 9 à 10 millions de dollars pour l'investir dans une obligation de second rang. Vous nous demandez en fait de vous renflouer.

M. Pedersson: Je crois que le cadre . . .

M. Blenkarn: Est-ce bien ce que vous nous demandez?

M. Pedersson: . . . oui, nous demandons d'être inclus dans le processus d'indemnisation. Je ne pense pas que le facteur pertinent soit de comparer le montant de l'obligation au total de notre capital car vous pouvez avancer ce même genre d'argument pour tout déposant non assuré. Je ne sais pas si même à vos yeux, ils s'en tireraient plus mal que nous. Je ne pense pas que ce soit là le problème.

M. Blenkarn: Et vous saviez que votre obligation de second rang venait après tous les déposants et vous avez néanmoins un dépôt important qui, aux termes de ce projet de loi, doit de toute façon être couvert?

M. Pedersson: Oui, nous le savons.

M. Carpenter: Oui.

M. Blenkarn: Merci beaucoup.

Le président: Merci, monsieur Blenkarn. Monsieur Riis.

M. Riis: Monsieur le président, j'aurais trois ou quatre questions.

• 2110

Mr. Pedersson, you must have a lot of faith in people, especially coming from British Columbia. I cannot believe because politicians and a couple of mandarins are saying

Monsieur Pedersson, vous devez vraiment faire confiance aux gens, surtout s'ils viennent de la Colombie-Britannique. J'ai du mal à croire que vous preniez pour paroles d'évangile

[Text]

something you would base so much on their words. You must be a very honourable gentleman.

Mr. Pedersson: Thank you.

Mr. Riis: In your introductory statement you said the credit union agreed to acquire the \$7.5 million of this issue and then appointed Wood Gundy to act as its agent. Did you receive their advice before you made your decision? In your comment here it implies afterwards.

Mr. Carpenter: If you recall, we go back to our negotiations in March, at which time the CCB announcement had not been made. There was a debenture issue that had been subscribed to, or over-subscribed to, and there was talk of that being increased. If the debenture was increased, we could have purchased it at that time. However, with the CCB announcement, that debenture was ultimately withdrawn. So our decision put the money into a deposit of \$7.5 million rather than in a debenture.

Had that debenture not been allowed to proceed—and we are saying it is very questionable why it should have been; if in 91 days the bank goes from being solvent to insolvent, something was known about the bank that was not conveyed to us... had that been the case, and had that been conveyed to us, we would not have proceeded with the debenture on May 31.

Mr. Riis: Going back to those days, just to take Mr. Blenkarn's line of questioning for a moment, things were so shaky in British Columbia and in Alberta... I am sure your own credit union was going through some very difficult periods with many of its loans. Rumours were rampant on the street that Northland was a shaky operation, in spite of what its audit statements and so on would have said. As you said earlier, you had confidence in certain aspects during your decision. Why on earth would you risk it at all, when there are obviously more solid institutions? Why would you feel any hesitation about moving your money out of that whole bank?

Mr. Pedersson: You raise a very good point. But we were asked about our management and our directors. I would not like to think we made decisions based on rumours. There may be rumours of any kind for any number of reasons, some of them with a sound factual basis, others with no basis. You weigh those against statements made by people in a position to know.

Mr. Riis: The thing is, Mr. Pedersson, we can identify financial institutions around which there was absolutely no rumour; not a single rumour about their solvency, let alone liquidity problems. I am curious to know why, if there was just the slightest element of doubt—and there must have been at least some element of doubt; the fact that they had to withdraw their preliminary prospectus earlier must have caused some... and the fact that not many people were responding to

[Translation]

les propos des politiciens et de quelques mandarins. Vous devez être une personne tout à fait honorable.

M. Pedersson: Merci.

M. Riis: Vous avez dit dans vos remarques préliminaires que la coopérative de crédit avait convenu d'acheter cette émission pour 7,5 millions de dollars, après quoi elle avait choisi Wood Gundy pour être son agent. Aviez-vous reçu leurs conseils avant de prendre votre décision? Il semblerait, d'après ce que vous dites ici, que les conseils sont venus plus tard.

M. Carpenter: Si vous vous souvenez, cela remonte aux négociations que nous avons tenues en mars, et à l'époque, l'annonce relative à la Banque commerciale du Canada n'avait pas encore été faite. Il y avait eu une émission d'obligations, mais il y avait eu trop d'acheteurs, et il était question de l'augmenter. Si l'émission avait été augmentée, nous aurions pu l'acheter à ce moment-là. Mais suite à l'annonce relative à la Banque commerciale, cette émission a été retirée. C'est pourquoi nous avons décidé d'utiliser cet argent pour faire un dépôt de 7,5 millions de dollars au lieu de l'investir dans une débenture.

Si l'émission de débenture n'avait pas été autorisée—et nous doutons fort que cela ait pu se produire—si dans un intervalle de 91 jours seulement, la banque était devenue non solvable, alors c'est qu'on nous aurait caché quelque chose au sujet de la banque... Donc, si c'avait été le cas et si nous en avions été saisis, nous ne serions pas allés de l'avant avec la débenture le 31 mai.

M. Riis: Pour revenir à cette époque, pour reprendre pendant quelques minutes les questions de M. Blenkarn, la situation était très instable en Colombie-Britannique et en Alberta... Je suis certain que votre coopérative de crédit a connu des moments très difficiles avec nombre des ces prêts. La rumeur voulait que la Northland ne soit pas très solide, malgré ce qu'en disaient les rapports des vérificateurs, etc. Comme vous l'avez dit tout à l'heure, lorsque vous avez pris votre décision, vous aviez confiance au moins en certains aspects de la chose. Pourquoi donc avoir tout risqué, lorsqu'il existait d'autres institutions qui étaient manifestement plus solides? Pourquoi hésiter à sortir tout votre argent de cette banque?

M. Pedersson: Vous soulevez une question très intéressante. Vous m'interrogez au sujet de la gestion de la coopérative, de son administration. Je ne voudrais pas croire que nous ayons pris des décisions en nous fondant sur des rumeurs. Il peut y avoir des rumeurs de toute sorte, et pour toutes sortes de raisons; certaines d'entre elles sont fondées et d'autres pas. Il faut les mesurer et les comparer avec les déclarations de ceux qui sont bien placés pour savoir.

M. Riis: Il n'en demeure pas moins, monsieur Pedersson, que nous pouvons identifier des institutions financières au sujet desquelles il ne court aucune rumeur, quelles qu'elles soient; pas une seule rumeur sur leur solvabilité, sans parler de problèmes de disponibilités de fonds. C'est pourquoi je me demande, si vous aviez le moindre doute... Et vous avez dû avoir des doutes à un moment donné... Le fait qu'ils aient à retirer très tôt leur prospectus préliminaire a dû soulever

[Texte]

that confidential offering—the fact that there was any doubt at all, knowing you were putting up such a large amount of money, why you would do that.

Mr. Pedersson: Again, we cannot explain why people backed away. What we did was we rethought the whole thing from scratch again, looking at the financials and then expecting us to have our interest looked after through an agent. We thought we would do a pragmatic, objective evaluation of the thing, rather than just say, well, because someone else has pulled out, we will pull out. That may have been the right decision. It also might have been the wrong one. But we thought the best thing would be to ask our own questions and to go through the appropriate process and on the basis of that make the decision.

Mr. Riis: Earlier you were saying about Wood Gundy that they had received assurances in three instances from the Inspector General, and when you pursued that now, Mr. Carpenter, you came up against a blind alley; Wood Gundy is not co-operating through their lawyers. Do you have any reason—after all, they played a major role in the decision to go ahead, in the transaction—why they would be hesitant to provide that information at this point? Three weeks is a long time to wait, particularly considering the importance of time in this matter.

Mr. Carpenter: We can only speculate. But obviously our concern is if this information is not readily available to an agent-client relationship, there must be some underlying reason why it is not being disclosed to us. Other than that, I cannot state any.

Mr. Riis: You said you could speculate. On what would you speculate?

Mr. Carpenter: I cannot.

Mr. Pedersson: I do not think that would be appropriate for us. It would have no basis.

• 2115

Mr. Riis: But it does raise a very major question. I mean, this is . . .

Mr. Carpenter: I might add to something Mr. Pedersson just indicated, too. Another reason for our decision was not only the statements that were made by government, but in fact the actions that were taken with relationship to CCB. When that package was put together for CCB, they did—along with the provincial governments of Alberta and B.C.—bail out, as it were, the debenture holders of those. I believe there were \$39 million which were picked up by the Alberta, B.C. and federal governments.

[Traduction]

quelques . . . Et le fait que les gens n'étaient pas très nombreux à vouloir profiter de la promotion confidentielle . . . Le fait que vous ayez eu ne serait-ce qu'un tout petit doute, tout petit doute, vu l'importance des sommes dont il était question . . . Pourquoi donc avez-vous agi de la sorte?

M. Pedersson: Comme je l'ai déjà dit, nous ne pouvons pas expliquer pourquoi les gens ont fait marche arrière. Nous, nous avons tout repensé et réexaminé depuis le début, en examinant les aspects financiers et en nous remettant à un agent pour la protection de nos propres intérêts. Nous voulions faire une évaluation objective et pragmatique de la chose plutôt que de dire: Nous allons nous retirer parce que quelqu'un d'autre s'est déjà retiré. C'aurait peut-être été la chose à faire. Mais pas forcément. Quoi qu'il en soit, nous pensons que la meilleure façon de procéder serait de poser nos questions, de suivre tout le processus et de prendre notre décision à l'issue de notre examen.

M. Riis: Vous disiez tout à l'heure que la Société Wood Gundy avait par trois fois été rassurée par l'inspecteur général et que lorsque M. Carpenter a voulu poursuivre la chose, il s'est vite trouvé dans une impasse. La Société Wood Gundy et ses avocats ont refusé de coopérer. Pourriez-vous nous dire pourquoi cette société a, à cette étape-ci, refusé de fournir des renseignements. Après tout, elle a joué un rôle important dans votre décision d'aller de l'avant avec la transaction. Trois semaines, c'est longtemps à attendre, vu l'importance du facteur temporel dans toute cette question.

M. Carpenter: Tout ce que nous pouvons faire, c'est essayer de deviner. Mais il est évident que si dans ce genre de rapport agent-client, des renseignements de ce genre ne sont pas automatiquement fournis, ce doit être pour une raison bien précise dont on ne veut pas nous mettre au courant. C'est tout ce que je vois.

M. Riis: Vous avez dit que vous pourriez essayer de deviner. À partir de quoi?

M. Carpenter: Je ne peux pas deviner.

M. Pedersson: Je ne pense pas qu'il serait bon pour nous d'essayer de deviner. Sur quels éléments pourrions-nous nous fonder?

M. Riis: Mais cela soulève une très importante question. Je veux dire par là que c'est . . .

M. Carpenter: Suite à ce que vient de dire M. Pedersson, j'aimerais ajouter que, si nous avons pris cette décision, c'est aussi à cause non seulement des déclarations qu'a faites le gouvernement, mais des mesures qui ont été prises concernant la BCC. Lorsque l'ensemble des mesures concernant la BBC ont été prévues, ils ont—de concert avec les gouvernements provinciaux de l'Alberta et de la Colombie-Britannique—renfloué en fait les détenteurs de débetures de ces gouvernements. Je crois que le gouvernement fédéral et les gouvernements de l'Alberta et de la Colombie-Britannique ont récupéré 39 millions de dollars.

[Text]

Mr. Blenkarn: Oh, no! Oh, no! That was part of the bail-out thing and I . . .

The Chairman: Order! Mr. Riis.

Mr. Riis: My last question, Mr. Chairman. Based on the logic of your presentation that the uninsured depositors are being rescued because of the assurances of a variety of people—and there was an obligation on the government to do that, which the government admits—you are suggesting that you made your decision based on those same assurances and therefore you should be compensated as the others were. Would that same principle apply to those people who heard those same assurances and became shareholders or expanded their shares of Northland or CCB, as the case may be, again based on those assurances? To take that principle onward, are they to be also rescued?

Mr. Pedersson: I do not know whether we can answer that. All we know is our specific circumstances. We know that we relied on people. I do not know whether any shareholders relied on the government or whether . . .

Mr. Riis: Based on the logic that you are placing forward—and I must say that it is logical; the principle, I think, that you make is a sound one—are you saying that if shareholders could demonstrate to us that they made their decisions based on the assurances of the Ministers or the Inspector General or the Governor or whomever, that we ought to consider also providing a rescue package for them?

Mr. Pedersson: I think logically, to be consistent, you would have to say yes. The only difference would be that we had specific assurances as well as general, so that might distinguish a little more . . .

Mr. Riis: And yet we are trying to determine those specific assurances.

Mr. Pedersson: Right, right, and I am assuming that we . . .

Mr. Riis: Somebody had specific assurances but we have not had the evidence of . . .

Mr. Pedersson: That is right.

Mr. Riis: —the nature of those specific assurances.

Mr. Carpenter: Well, to some extent they were given in testimony before the Standing Committee on Finance, Trade and Economic Affairs, on September 9, in which the Inspector General of Banks, Mr. Kennett, agreed in his testimony before that committee that he did make statements to Wood Gundy. That is in his testimony.

Mr. Riis: Thank you. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you. Mr. Wilson.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Thank you, Mr. Chairman. I just want to touch on three areas. The first one which rather intrigues me is this doctrine of injurious reliance. I am just wondering how far you would see that extending. For example, if a government states as a general policy that it will increase employment and it will reduce

[Translation]

M. Blenkarn: Oh non! Oh non! Ça faisait partie du programme de renflouement et je . . .

Le président: À l'ordre! Monsieur Riis.

M. Riis: Ce sera ma dernière question monsieur le président. En me fondant sur la logique de votre exposé selon laquelle les déposants non assurés sont secourus à cause des assurances données par diverses personnes—le gouvernement avait l'obligation d'agir ainsi, et il l'admet—vous semblez dire que vous avez pris votre décision en vous fondant sur ces mêmes assurances et que, par conséquent, il faudrait vous indemniser comme d'autres l'ont été. Est-ce que le même principe s'appliquerait à ceux qui ont entendu ces mêmes assurances et qui sont devenus actionnaires ou qui ont accru le nombre de leurs actions de Northland ou de la BCC, selon le cas, de nouveau à cause de ces assurances? En invoquant ce principe, ces personnes doivent-elles être également secourues?

M. Pedersson: Je ne sais si nous pouvons répondre à cette question. Nous connaissons simplement notre propre situation. Nous savons que nous nous sommes fiés à des gens. Je ne sais pas si des actionnaires se sont fiés au gouvernement ou si . . .

M. Riis: Si on invoque votre logique—et je dois dire que c'est logique, le principe que vous énoncez est solide, à mon avis—voulez-vous dire que si des actionnaires pouvaient nous prouver qu'ils ont pris leur décision en se fondant sur les assurances des ministres ou de l'inspecteur général ou du gouverneur ou de quiconque d'autre, il nous faudrait songer également à un programme de renflouement à leur égard?

M. Pedersson: Logiquement, je devrais vous répondre oui. La seule différence serait que nous avons reçu des assurances précises de même que générales, et il y aurait donc peut-être une petite distinction à faire . . .

M. Riis: Nous essayons pourtant de savoir quelles étaient ces assurances précises.

M. Pedersson: C'est exact, et j'estime que nous . . .

M. Riis: Quelqu'un a reçu des assurances précises, mais nous n'avons pas de preuves . . .

M. Pedersson: C'est exact.

M. Riis: . . . quant à la nature de ces assurances précises.

M. Carpenter: Dans une certaine mesure, ces assurances ont été formulées lors d'une réunion du Comité permanent des finances, du commerce et des questions économiques, le 9 septembre, au cours de laquelle l'inspecteur général des banques, M. Kennett, a convenu dans son témoignage qu'il avait fait des déclarations à Wood Gundy. Ça fait partie de son témoignage.

M. Riis: Merci. Merci monsieur le président.

Le président: Je vous remercie. Monsieur Wilson.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Merci monsieur le président. Je voulais aborder trois sujets. Le premier m'intrigue assez, et il s'agit de la doctrine de la confiance et des préjudices. Jusqu'où, d'après vous, peut-on aller dans l'application de cette doctrine? Par exemple, si un gouvernement déclare, dans un exposé de politique générale, qu'il

[Texte]

interest rates, can you see a business deciding that it would sue because it ran into trouble when these things did not come about?

Mr. Pedersson: No. I do not think you could draw that conclusion.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): All right. Do you think that your suggestion here that based on general statements in relation to the banking system you are somehow to be bailed out of your predicament, do you think that the doctrine extends to that extent?

Mr. Pedersson: I am sorry. Could you start that question again?

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Well, talking about injurious reliance, you seem to be saying that based on general statements made in relation to the banking system, you made what appears to be a pretty serious error in judgment and that you now seek to be bailed out, based on general statements. What is the difference between that and the example I posed to you a bit earlier?

Mr. Pedersson: I think there is quite a bit of difference. I do not think that anyone really expects that when there is a statement made, as you hypothesized, to lower interest rates or to create employment, there is no direct cause and effect by someone who might make that statement, but there is when the Governor of the Bank of Canada categorically says that CCB is unique. "No one else is in that situation". "The bank will backstop anyone with liquidity problems". "We will not let the bank fail". I mean, those are very categorical statements and they are ones that he could influence. He can actually make those statements happen, which is totally different from general statements of an economic nature, which you suggested earlier. So I think there is a causality and a process by which they can make their statements appear to be true.

• 2120

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I must confess to having some difficulty where you begin and end with that.

The second point I wanted to touch on is again the matter of equity. You seem to be asking us to cross the line here and go a step beyond paying out depositors. You seem to be saying that we should step over into the realm of equity—because in essence that is what you have, is it not?

Mr. Riis touched on that. He mentioned the matter of the shareholders. Do you think, for example, the preferred shareholders of the Canadian Commercial Bank ought to be paid out?

Mr. Pedersson: I do not think I can really say one way or the other at this stage because I do not know the facts

[Traduction]

augmentera le nombre d'emplois et réduira les taux d'intérêts, pensez-vous qu'une entreprise puisse décider d'intenter une action en justice parce qu'elle a eu des difficultés lorsque ces promesses ne se sont pas réalisées?

M. Pedersson: Non. Je ne crois pas qu'on puisse tirer cette conclusion.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Très bien. Croyez-vous, comme vous le proposez, que, du fait de déclarations générales sur le système bancaire, il faudra en quelque sorte vous secourir, croyez-vous que l'on doive aller aussi loin dans l'application de la doctrine?

M. Pedersson: Excusez-moi. Pouvez-vous reprendre votre question?

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): En invoquant la confiance et les préjudices, vous semblez dire que, en vous fondant sur les déclarations générales faites au sujet du système bancaire, vous avez commis ce qui semble être une erreur de jugement assez grave, et que vous invoquez maintenant ces déclarations générales pour demander qu'on vienne à votre secours. Quel est la différence entre ce cas-ci et celui que je vous ai donné un peu plus tôt?

M. Pedersson: Je crois qu'il y a une différence assez appréciable. Je ne crois pas que quelqu'un puisse s'attendre à ce que, lorsqu'une déclaration de ce genre est faite—pour reprendre votre exemple, diminuer les taux d'intérêts ou créer des emplois—il y ait une relation directe de cause à effet, mais elle existe lorsque le gouverneur de la Banque du Canada déclare catégoriquement que la BCC est unique. «Personne d'autre ne se trouve dans cette situation». «La banque apportera son appui à toute personne qui a des problèmes de liquidités». «Nous n'allons pas laisser la banque faire faillite». Ce sont là des déclarations très catégoriques, des déclarations qui peuvent influencer. Il peut faire en sorte que ces déclarations se concrétisent et c'est tout à fait différent des déclarations générales de nature économique que vous avez mentionnées plus tôt. Il y a donc un rapport de cause à effet, un processus qui fait que les déclarations peuvent sembler être vraies.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je dois avouer qu'il est difficile de comprendre où cela commence et où cela se termine.

La deuxième question que je voulais soulever a trait à nouveau à la question de capital-actions. Vous semblez nous demander de franchir cette ligne et de faire un peu plus que de payer les déposants. Vous semblez dire qu'il nous faudrait toucher au domaine du capital-actions—essentiellement, c'est bien ça n'est-ce pas?

Mr. Riis a déjà abordé ce sujet. Il a parlé des actionnaires. Croyez-vous par exemple que les actionnaires privilégiés de la Banque canadienne de commerce devraient être remboursés?

M. Pedersson: À ce moment-ci, je ne saurais vous répondre ni par oui ni par non, car je ne connais pas les raisons pour

[Text]

concerning why those debentures or those preferred shares were issued and under what conditions. So I am sorry; I cannot really say.

Mr. Carpenter: I think we did comment, though, in our statement that there is a class distinction between perhaps the debenture holders of Northland Bank as of February 1984 and these particular debentures that were issued on May 31, 1985. There is a definite class distinction between those two types of debentures.

Mr. Pedersson: There were no assurances in the earlier case in 1984 about the organization. They made their investment decisions strictly on the financial information or any other information at the time. There were no assurances by government authorities.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): What about the shareholder at June 1 who could say that he would have sold but for . . . ?

Mr. Pedersson: That is right. I do not know the answer to that question, honestly.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): The third point I wanted just to review here is some of these facts that I think I have heard. The first is that you are the second largest credit union in Canada with \$500 million on the asset side, obviously, I would think, possessing some considerable financial skills within your management.

The tab three in your presentation indicates in at least three places in the supporting documentation that the investment was subordinate in right of payment to the claims of depositors—no argument about that—and not insured as defined by CDIC. The purpose was to enlarge the bank's capital base.

I am having a great deal of difficulty understanding how you could possibly make an investment like that. It appears that 80% of the equity of your credit union has gone into this. You make the statement that somehow this investment is the equivalent of a government treasury bill. The inducements were 25 points over a T bill; that helped out your matching. You took almost half of the entire issue on a private placement basis.

I guess my question to you is what else was involved. Clearly there must have been some further benefit to your credit union to enter into a transaction like that.

Mr. Pedersson: Just let me answer part of that and then Mr. Carpenter can add anything if he wishes.

We accept the distinction between a debenture holder and a depositor. We know those distinctions; but, if you look at why the government decided to reimburse the uninsured depositors and what is the reasoning for that, the reasoning as stated by the Minister of State for Finance is because of assurances, and that was an integral, key aspect for us. That becomes, in our

[Translation]

lesquelles ces débentures ou ces actions privilégiées ont été émises et dans quelles conditions. Par conséquent, excusez-moi, je ne pourrais pas vraiment vous répondre.

M. Carpenter: Nous avons dit je crois, dans nos remarques, qu'il y a une distinction de catégories entre les débentures de la Northland Banque, en date de février 1984, et ces débentures particulières qui ont été émises le 31 mai 1985. Il y a définitivement une distinction de catégories entre ces deux genres de débentures.

M. Pedersson: Aucunes assurances n'avaient été données en 1984 au sujet de l'organisation, dans le premier cas. Ils avaient pris leurs décisions concernant les placements en se fiant strictement aux renseignements financiers ou à toute autre information dont ils disposaient à l'époque. Les autorités gouvernementales n'ont donné aucunes assurances.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Que pensez-vous de ceux qui étaient actionnaires au 1^{er} juin et qui pourraient dire qu'ils auraient vendu si . . .

M. Pedersson: C'est exact. Honnêtement, je ne peux pas vous répondre.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Comme troisième question, je voulais revoir certains faits dont j'ai entendu parler. Le premier, c'est que vous êtes la deuxième plus importante caisse de crédit au Canada avec des actifs de 500 millions de dollars, et que, de toute évidence, vous possédez des compétences financières considérables au sein de votre direction.

Dans la section 3 de votre exposé, vous soulignez qu'à au moins trois endroits dans les documents annexes, il est indiqué que, pour ce qui est du paiement, les investissements venaient après les réclamations des déposants—rien à dire à ce sujet—et n'étaient pas assurés selon la définition de la Société d'assurance-dépôts. Il s'agissait en fait d'élargir la base de capitalisation de la banque.

J'ai beaucoup de difficultés à comprendre comment vous pouvez faire un investissement semblable. Il semble que 80 p. 100 du capital de votre caisse de crédit soit engagée dans cet investissement. Vous dites dans votre déclaration que cet investissement est l'équivalent d'un bon de trésor du gouvernement. Les stimulants dépassent de 25 points un bon de trésor, ce qui vous a aidés à faire l'appariement. Vous avez pris près de la moitié de l'émission complète pour faire un placement privé.

J'aimerais bien savoir ce qu'il y avait d'autre. Il y avait certainement pour vous d'autres avantages si vous avez conclu ce genre de transaction.

M. Pedersson: Permettez-moi de répondre à une partie de cette question et je laisserai ensuite M. Carpenter ajouter quelque chose s'il le désire.

Nous avons accepté la distinction qui était faite entre un détenteur de débentures et un déposant. Nous connaissons ces distinctions, mais si vous voulez savoir pourquoi le gouvernement a décidé de rembourser les déposants non assurés, le ministre d'État aux Finances a déclaré que c'était à cause des assurances données, et pour nous c'est devenu le principe clé

[Texte]

opinion, the principle behind "bailing out" or "compensating", and really that is regardless of whether or not we are a common share holder, debenture holder or uninsured depositor. So I think it is very important to understand that we are not arguing the distinctions between deposit holders and equity holders.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Excuse me for a moment. I think my question really, though, relates to the decision you made back in May. We were not talking then about bailing anybody out. You were making a management decision on what to do with 80% of the equity of your credit union, which is certainly not a penny-ante operation. You have stated some reasons for it; but, in retrospect and based on the circumstances then, they appear to be rather feeble. They appear to involve serious error in judgment, unless more was involved. There must have been a benefit for your credit union other than what you stated. What was that?

• 2125

Mr. Carpenter: Yes, as I said, we started negotiations with the Northland Bank in February of this year. At that time, as I said earlier, we had liquidity. They were looking for longer-term funds. In the process of developing that transaction a deposit was made with them of a large amount of \$22.5 million and a loan-back, which netted out to \$2.5 million in deposits. They acted as an agent on behalf of property we held in south Surrey, which they found the purchaser for. They in fact sold that piece of property, and we, in part of the transaction, agreed to make the deposit and put the \$2.5 million net plus the \$7.5 million deposit with them as well.

Our point was at that point we still only had general reliances. The Minister of State has indicated that is all depositors have. We go beyond that, though, when we then decide that we will convert it from a deposit to a debenture at the point where these processes were taken by our agent to purchase this debenture. It is as if you have a contract to agree to deposit funds with them. It is as if you went to buy a home and at the time you were to close the deal the home was flooded and it no longer was in the same state as originally. If you knew that, you would not complete that transaction.

The point was, we would not have completed the debenture transaction on May 31 had statements been made that the bank was not solvent by the Bank of Canada or the Inspector General's office. If those statements had been made, the debenture would not have been issued. We would not be here today. We would be in the same class as everybody else. But because of those general reliances and the specific reliances, we say there is a very distinct case here.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): It is just not clear to me how this transaction worked; this netting out at \$2.5 million. Was there fee income, then, that came to the credit union, or some additional benefit?

Mr. Carpenter: Yes, that is what I said. We completed a sale of a piece of property which we earned money on. But the investment was on the other side of the coin. In other words,

[Traduction]

qui sous-tendait le «renflouement» ou «l'indemnisation», que nous soyons ou non des détenteurs d'actions ordinaires, des détenteurs de débentures ou des déposants non assurés. Il est donc très important, à mon avis, de comprendre que nous ne remettons pas en question les distinctions qu'on a faites entre les déposants et les détenteurs d'actions.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Excusez-moi un instant. Ma question avait trait à la décision que vous avez prise au mois de mai. Nous ne parlons pas de renflouement. Vous avez pris une décision au sujet de ce que vous deviez faire avec les 80 p. 100 du capital de votre caisse de crédit, il ne s'agit certainement pas d'une bagatelle. Vous avez dit pour quelles raisons vous l'aviez fait, mais après coup, et à la lumière des circonstances, vos raisons semblent un peu faibles. Il semble y avoir eu au moins une grave erreur de jugement. Il a dû y avoir une autre raison que celle que votre caisse de Crédit a indiqué.

M. Carpenter: Comme je l'ai déjà dit, nous avons amorcé les négociations avec la North Bank en février de cette année. À ce moment-là, nous avions une certaine liquidité. La North Bank, elle, cherchait des fonds à long terme. La transaction impliquait un dépôt important de 22.5 millions de dollars, provenant de la vente d'une propriété que nous détenions à South Surrey et pour laquelle la North Bank avait trouvé un acheteur. C'est donc la North Bank qui a vendu la propriété pour nous. Dans le cadre de l'entente, nous déposions les 2.5 millions de dollars nets plus 7.5 millions de dollars.

Ce que nous tenions à souligner, c'est qu'à ce moment-là nous n'avions que des assurances vagues, celles de tous les déposants, comme le ministre d'État a indiqué. Nous avons quand même été plus loin en décidant de transformer nos dépôts en débenture par le biais de notre agent. Cela revient à avoir un contrat nous obligeant à déposer des fonds auprès de la banque. Mais quand on décide d'acheter une maison, cependant, on s'attend de trouver cette maison au moment de la conclusion de la transaction, dans le même état que lorsqu'on a décidé de l'acheter. Si la maison a subi une inondation, c'est différent.

Tout cela pour dire que nous n'aurions pas conclu la transaction sur les débentures le 31 mai si la Banque du Canada ou le bureau de l'inspecteur général avaient indiqué que la North Bank n'était pas solvable. S'il y avait eu une déclaration en ce sens, les débentures n'auraient pas été émises. Nous ne serions pas dans cette situation aujourd'hui. Nous serions comme tous les autres. Nous estimons qu'à cause des assurances générales et spécifiques, notre cas doit être pris en considération.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je n'ai pas très bien compris cette transaction qui vous a permis de faire des profits de 2.5 millions de dollars. La caisse de Crédit avait-elle droit à des avantages supplémentaires?

M. Carpenter: Oui, comme je l'ai dit. Nous avons vendu une propriété sur laquelle nous avons réalisé des profits. Nous devons les placer à un taux d'intérêt concurrentiel. Il fallait

[Text]

we had to earn a competitive rate of interest; it had to be negotiable and have the floating rate on it. Those were things that met our objectives. If that had been a transaction in which we had to leave the deposit for a number of years at a fixed rate, we would not have done it.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): What was earned on this transaction? Were there other payments to any officers or directors of Surrey Credit Union to make this transaction work—to your knowledge, of course?

Mr. Carpenter: Would you repeat the question?

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I am asking you whether any other payments or inducements were made by Northland to the officers and/or directors of Surrey Credit Union for the Surrey Credit Union to enter into such an incredible transaction.

Mr. Pedersson: No. I can speak for the directors, and . . .

Mr. Carpenter: Categorically not.

Mr. Pedersson: —there was absolutely nothing.

Mr. Kempling: Are you saying to us that you felt somewhat obligated to continue with Northland because they had been involved in this land sale? Was there any obligation?

Mr. Carpenter: No.

Mr. Kempling: So we can look at them as separate transactions altogether?

Mr. Pedersson: The only obligation was that something was already in the works. If we found out that the debenture was not worth while entering into because of the risk, then we would have another problem: whether or not they would like to pursue us for not completing a deal. We would weigh that risk against the debenture. We decided that, everything having happened, that debenture was really not a bad investment.

Mr. Kempling: So your directors and yourselves looked at the debenture separate from the land sale and so forth.

Mr. Pedersson: No. They were together. The risk was that if we did not buy it, we could not complete the deal and we might have them come at us for not fulfilling our part of the bargain.

Mr. Carpenter: Mr. Kempling, I might add to this. You want to remember there is a timing element here.

Mr. Kempling: Yes.

Mr. Carpenter: In the original negotiations with Northland Bank an original offering of debenture, along with a preferred class of shares, was being offered. That was in our original discussion. At that point they were oversubscribed to and the intention was to increase that debenture issue. Had they been able to increase that debenture issue, at that particular time, we could have easily bought into that original debenture issue. However, as timing progressed, the CCB deal came along. Our

[Translation]

qu'il soit négociable et flottant. C'est le genre de transaction que nous recherchions. Si nous avions été obligés de laisser ce dépôt pendant un certain nombre d'années à un taux fixe, nous aurions procédé autrement.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Que rapportait cette transaction? Y a-t-il des représentants ou des administrateurs de la caisse de Crédit de ce Surrey qui ont reçu des paiements par suite de cette transaction, à votre connaissance, évidemment?

M. Carpenter: Voulez-vous répéter la question, s'il vous plaît?

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je veux savoir s'il a eu des paiements ou des faveurs consentis par la North Bank aux représentants ou aux administrateurs de la caisse de Crédit de Surrey pour être amenés à participer à une transaction aussi incroyable.

M. Pedersson: Non. Je puis parler pour les administrateurs . . .

M. Carpenter: Catégoriquement non.

M. Pedersson: . . . il n'y a absolument rien eu.

M. Kempling: Vous voulez dire que vous vous êtes sentis obligés de rester avec la North Bank simplement parce qu'elle avait eu quelque chose à voir avec la vente de la propriété? Y avait-il une obligation quelconque?

M. Carpenter: Non.

M. Kempling: Nous pouvons considérer qu'il s'agissait de transactions distinctes.

M. Pedersson: La seule obligation venait du fait que des négociations étaient déjà en cours. Si nous avions décidé de ne pas conclure la transaction impliquant les débentures à cause des risques, nous aurions pu nous trouver avec un autre problème. La North Bank aurait pu nous poursuivre. Tout compte fait, nous en sommes venus à la conclusion que l'achat des débentures n'était pas ainsi mauvais placement dans les circonstances.

M. Kempling: Les administrateurs et vous-mêmes avez quand même considéré que la débenture était une transaction distincte de la vente de la propriété.

M. Pedersson: Non, c'était un tout. Si nous n'achetions pas des débentures, nous ne respectons pas notre engagement. La North Bank pourrait nous poursuivre pour cette raison.

M. Carpenter: Je vous rappelle, monsieur Kempling, qu'il y avait un concours de circonstance.

M. Kempling: Oui.

M. Carpenter: Lors des premières négociations avec la North Bank, il avait été question de débenture et d'une émission d'actions privilégiées. A ce moment-là, la Northland Bank avait fait trop de souscriptions et désirait élargir son émission de débenture. Nous aurions pu très bien acheter de ces premières débentures. Entre temps, il y a eu l'affaire de la BCC. Notre transaction n'a pas été conclue le 24 mars. L'émission de débenture planifiée ne s'est pas matérialisée, de

[Texte]

transaction was not completed on March 24. The debenture issue that was originally planned was not able to be completed, so we put the money into a \$7.5 million deposit.

[Traduction]

sorte que nous avons placé les 7.5 millions de dollars sous forme de dépôt.

• 2130

As I said earlier, it was on our shoulders as to whether we invested that in a debenture. Had the debenture not been issued on May 31 and Wood Gundy not gone through the process of checking with the Bank of Canada and the Inspector General's office, getting some general assurances or whatever, we would not have purchased that debenture obviously.

Mr. Kempling: Let me ask you this: Did you have any other information, other than from Wood Gundy? Or did you rely totally on Wood Gundy?

Mr. Carpenter: No, we relied on the general statements by the government, by agents of the government . . .

Mr. Kempling: No, do not get me wrong. Did you hire Wood Gundy to act as your agent?

Mr. Pedersson: That is correct.

Mr. Kempling: Did you use, for instance, your own auditors? Did you run this by your own credit union auditors?

Mr. Carpenter: We ran it through when we were doing the credit analysis of Northland Bank, yes.

Mr. Kempling: And what was their report?

Mr. Carpenter: Their report was satisfactory.

Mr. Kempling: Did you get any other reports, from any other financial institutions, as to the credit worthiness of Northland Bank in view of what was going on?

Mr. Carpenter: No.

Mr. Kempling: You did not?

Mr. Carpenter: No.

Mr. Kempling: Are you incorporated under the laws of the Province of British Columbia?

Mr. Carpenter: That is correct.

Mr. Kempling: I assume that you have a corporations act out there, the same as we have in other provinces.

Mr. Pedersson: It is called the Credit Unions Act.

Mr. Carpenter: Yes, the Credit Unions Act.

Mr. Kempling: But are you, as directors, not responsible to your members under the Canada Corporations Act?

Mr. Pedersson: Yes, we are.

Mr. Carpenter: No, not under that act, under the Credit Unions Act.

Mr. Pedersson: Under the Credit Unions Act, not the Canada Corporations Act.

Mr. Kempling: You are not responsible under the Canada Corporations Act?

Il nous restait à décider si nous devions toujours acheter des débetures. Si les débetures en question n'avaient pas été émises le 31 mai, si Wood Gundy n'avait pas pris la peine de vérifier auprès de la Banque du Canada et du Bureau de l'inspecteur général, afin d'obtenir des assurances générales, nous n'aurions pas décidé d'aller de l'avant.

M. Kempling: Aviez-vous d'autres sources d'information que Wood Gundy? Dépendiez-vous totalement de Wood Gundy?

M. Carpenter: Nous avons les déclarations d'ordre général du gouvernement, des agents du gouvernement . . .

M. Kempling: Non, comprenez bien. Vous avez retenu les services de Wood Gundy pour agir en tant que votre agent?

M. Pedersson: En effet.

M. Kempling: Vous avez consulté également vos propres vérificateurs? Vous leur avez parlé de cette transaction?

M. Carpenter: Nous l'avons fait dans le cadre d'une analyse du crédit de la *Northland Bank*, oui.

M. Kempling: Quel a été le rapport?

M. Carpenter: Il a été satisfaisant.

M. Kempling: Vous avez obtenu d'autres rapports, d'institutions financières, par exemple, portant sur la cote de crédit de la *Northland Bank* à la lumière des événements?

M. Carpenter: Non.

M. Kempling: Non?

M. Carpenter: Non.

M. Kempling: Vous avez une charte de la province de la Colombie Britannique?

M. Carpenter: Oui.

M. Kempling: Je suppose qu'il y a en Colombie Britannique comme dans toutes les autres provinces une loi sur les corporations.

M. Pedersson: Il y a la loi sur les caisses de crédit.

M. Carpenter: En effet.

M. Kempling: En tant qu'administrateurs, vous aviez également des responsabilités en vertu de la Loi sur les corporations canadiennes?

M. Pedersson: C'est juste.

M. Carpenter: Non, pas en vertu de cette dernière loi, mais en vertu de la loi sur les caisses de crédit.

M. Pedersson: En vertu de la loi sur les caisses de crédit, pas en vertu de la Loi sur les corporations canadiennes.

M. Kempling: Vous n'aviez donc pas de responsabilités en vertu de la Loi sur les corporations canadiennes?

[Text]

Mr. Carpenter: No, I do not believe so. It is under the . . .

Mr. Pedersson: Specifically, the Credit Unions Act sets out the duties and responsibilities and obligations of directors.

Mr. Kempling: That is unusual, that you are not responsible to your members under the Canada Corporations Act as well. There are very stringent requirements there. Are you under any pressure from your membership because of the outcome of this decision that you made?

Mr. Carpenter: No, the membership would not be aggrieved in any way. The membership would lose the equity but it would not prevent them from doing the routine normal course of business that they would do on any other day.

Mr. Kempling: So you do not feel your job is in jeopardy?

Mr. Carpenter: I cannot answer that. But I can say that, as far as we are concerned, we did our due diligence, went through the due process, and relied on a lot of statements that were made in general and specific terms.

Mr. Kempling: No, I am sorry, if I just . . .

The Chairman: This is your last question, Mr. Kempling.

Mr. Kempling: I do not want to take advantage . . . but I have to pursue this just momentarily.

Mr. Carpenter: Yes.

Mr. Kempling: What you are telling us is that you ran this deal initially by your auditors.

Mr. Carpenter: Yes.

Mr. Kempling: The only other people you talked to were Wood Gundy and, beyond that, you are relying on statements made by the Inspector General of Banks, Governor Bouey, the Minister, and so forth?

Mr. Carpenter: Yes.

Mr. Pedersson: Yes.

Mr. Kempling: My God! I have been in business for years, and I sure as hell would not make an investment of \$7.5 million based on that. I would want more concrete information, in view of what is going on. I think you have great clarity in hindsight.

That is all, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Kempling.

The next questioner is Mr. Hawkes. But before he starts his questioning, I would like him to move a motion regarding the witnesses that the committee would like to invite before this committee.

Mr. Hawkes: It is my pleasure, Mr. Chairman, to move that the list of witnesses circulated to committee members be approved by the committee and the chairman be empowered to call those witnesses on the dates and times indicated.

Motion agreed to

[Translation]

M. Carpenter: Je ne crois pas. C'est quelque chose . . .

M. Pedersson: C'est la loi sur les caisses de crédit qui établit les devoirs, responsabilités et obligations des administrateurs.

M. Kempling: Il est assez curieux que vous n'ayez pas de responsabilités vis-à-vis de vos membres en vertu de la Loi sur les corporations canadiennes. Les conditions en sont assez strictes. Vous subissez des pressions de la part de vos membres par suite de la décision que vous avez prise?

M. Carpenter: Nos membres n'ont pas à s'en préoccuper. La caisse y perd de son capital actions, mais nos membres peuvent continuer de fonctionner de la même manière qu'auparavant.

M. Kempling: Vous ne pensez pas que votre poste est en danger?

M. Carpenter: Je ne saurais répondre à cette question. Tout ce que je peux dire, c'est qu'en ce qui nous concerne nous avons agi avec toute la diligence possible, nous avons suivi la procédure normale, nous nous sommes fiés à des assurances générales et spécifiques que nous avons reçues.

M. Kempling: Je m'excuse . . .

Le président: Ce sera votre dernière question, monsieur Kempling.

M. Kempling: Je ne veux pas abuser, mais j'aimerais revoir ces derniers faits.

M. Carpenter: Oui.

M. Kempling: Vous nous avez dit que vous aviez fait part de cette transaction au départ à vos vérificateurs.

M. Carpenter: Oui.

M. Kempling: Vous avez également parlé aux gens de Wood Gundy. Après, vous vous êtes fiés aux déclarations de l'inspecteur général des banques, du gouverneur Bouey, du ministre et d'autres.

M. Carpenter: En effet.

M. Pedersson: Oui.

M. Kempling: Je suis en affaires depuis des années. Je peux vous dire que je n'aurais jamais effectué un placement de 7.5 millions de dollars à partir de si peu. J'aurais voulu de l'information précise sur la situation. Les choses vous semblent très claires après coup.

C'est tout, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Kempling.

Le suivant est M. Hawkes. Avant de l'inviter à poser ses questions, je lui demanderai de présenter une motion relativement aux témoins que le Comité désire convoquer.

M. Hawkes: Avec plaisir, monsieur le président. Je propose que la liste des témoins distribuée aux membres du Comité soit approuvée par le Comité et que le président soit autorisé à les convoquer aux dates indiquées.

La motion est adoptée

[Texte]

The Chairman: I had to deal with that, Mr. Riis, because they have already been invited. So I apologize to you, including the witnesses who are before us.

Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman. Six and one-half years later, I continue to learn from parliamentary committee meetings.

• 2135

I was born in the city of Calgary some 13 years before your credit union was formed, and I have spent most of my life in that region of the country. I do not have the same trouble most committee members seems to have in understanding this chain of events and this sequence. I think the decisions made by the credit union board are in keeping with the cultural ethic, the political ethic and the business ethic that I see as part of the western Canadian culture and that I see more clearly coming from Calgary than perhaps other communities. But we have been through a period of history over a long period time where many multimillion dollar deals were sealed with a handshake, where all that was required was the word, the handshake, and you entered into the business arrangement. If paper were required, you might wait a year or two to get it done, but nobody violated the terms of a contract.

I think of a board of directors starting some 38 years ago with 41 members, and in that period of western Canadian history where you helped your neighbour and so on, we came to this point more logically. It may not affect what we can do with this bill in the Parliament of Canada, but I do not have the same trouble with it.

I would like to ask a series of questions. But first of all, there was a \$15 million debenture, of which you had \$7.5 million, on May 31 of this year. To the best of your knowledge, was the rest of the \$7.5 million picked up by western Canadian interests?

Mr. Carpenter: Yes, I might just respond. It is \$16 million, not \$15 million, Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Yes, \$16 million.

Mr. Carpenter: And yes, the balance of the debenture was picked up by the province of Alberta, by two trust companies in the province of Alberta.

Mr. Hawkes: Okay. So there was a western call to arms, if you like, that was not shared by the entire country, based on this thing.

Let me ask you another question about the business climate in western Canada and western Canadian financial institutions. Is there a predisposition amongst boards to be helpful to each other if they can be and with some sense of safety?

Mr. Pedersson: I am not quite sure I understand your question.

[Traduction]

Le président: Je devais régler ce point, monsieur Riis, parce qu'ils avaient déjà été invités. Je m'excuse auprès de vous et auprès des témoins présents également.

Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Merci, monsieur le président. Après six ans et demi, je continue d'en apprendre sur les réunions de comité.

Je suis né à Calgary 13 ans environ avant la naissance de votre caisse de crédit et j'ai passé presque toute ma vie dans cette région. Je n'ai pas autant de mal que les autres membres du Comité à comprendre cette chaîne d'événements, cette progression. Je pense que les décisions prises par le conseil d'administration de la caisse de crédit sont conformes aux règles de la morale culturelle, politique et commerciale qui prévalent dans la culture le l'Ouest du Canada, et peut-être encore plus à Calgary que dans d'autres villes. Cela dit, dans notre histoire passée, pendant très longtemps, des transactions de plusieurs millions de dollars se scellaient avec une simple poignée de main, pour conclure une entente commerciale, il suffisait de se mettre d'accord verbalement, de se serrer la main. Lorsqu'un document était nécessaire, il fallait parfois attendre un an ou deux pour l'obtenir, mais personne n'enfreignait les termes d'un contrat.

Je pense à un conseil d'administration qui s'installait il y a 38 ans avec 41 membres, c'était l'époque de l'histoire du Canada où l'on aidait son voisin, à l'époque on évoluait d'une façon plus logique. Cela n'a peut-être pas grand-chose à voir avec le sort de ce Bill au parlement du Canada, mais cela ne me pose pas les mêmes problèmes.

J'ai plusieurs questions à poser, mais pour commencer, je vais parler d'une débenture de 15 millions de dollars, dont vous aviez 7.5 millions de dollars le 31 mai de cette année. À votre connaissance, est-ce que ce sont des intérêts de l'Ouest du Canada qui ont repris le reste?

M. Carpenter: Oui, vous permettez? Il s'agit de 16 millions et non pas de 15 millions, monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Oui, 16 millions.

M. Carpenter: Effectivement, le reste de la débenture a été repris par la province de l'Alberta, par deux compagnies de fiducie de la province.

M. Hawkes: D'accord. Autrement dit, il y a eu une mobilisation de l'Ouest, si l'on peut dire, et dans ce cas-là, le reste du pays n'était pas en cause.

Je vais maintenant vous poser une autre question au sujet du climat commercial dans l'Ouest du Canada et dans les institutions financières de l'Ouest du Canada. Est-ce que les conseils d'administration sont souvent disposés à s'aider mutuellement, lorsque cela est possible, pour en tirer une certaine sécurité?

M. Pedersson: Je ne sais pas si je comprends bien votre question.

[Text]

Mr. Hawkes: You had \$7.5 million to plunk down into a floating-rate debenture.

Mr. Pedersson: Yes.

Mr. Hawkes: In the world community, there were a number of institutions where you could have plunked this money down into debentures. You moved it from a deposit to a debenture, okay? By moving it from a deposit to a debenture, you provided leverage to the Northland Bank to increase on a leverage basis its loan portfolio. It had a corporate plan at that particular time of rapid growth in an effort to diffuse its bad loans, and it would have been seeking people who would do what you did. In theory, at least, according to a business plan, it would have resulted in a healthier bank. If they could have had more debentures, grown faster with good loans, they could have diluted the negative impact.

Was this part of your consideration? Was this on your mind? Were you aware of this?

Mr. Pedersson: We certainly were aware of it, but I do not think that, just for the purpose of helping someone else, we would put ourselves at risk. It is not worth it. That is not our responsibility to our members. Our responsibility to our members is to make sure we preserve the value of their organization and that we enhance it in the future, and that is our first concern. We would help others if those two concerns were consistent. We would not trade off one against the other. We have to look after ourselves first.

Mr. Hawkes: Okay. But if you had two floating-rate debentures and the risk equivalent was equal, and one was in Hong Kong and one was in Alberta, would there be a predisposition?

Mr. Pedersson: I think there definitely would be, definitely, all other things being equal.

Mr. Hawkes: Canada first.

Mr. Pedersson: Yes.

Mr. Hawkes: All other things being equal, western Canada ahead of other parts of Canada.

Mr. Carpenter: Yes.

Mr. Hawkes: That is the nature of a regional financial institution.

Mr. Carpenter: I might just comment and add to that, Mr. Hawkes. As well, the Northland Bank would not take that money that we deposited with them and go to the street level and compete with us as directly as we would if we invested it in the major five chartered banks.

Mr. Hawkes: Would you explain that remark a little bit?

[Translation]

M. Hawkes: Vous aviez \$7.5 millions de dollars à verser sous forme de débenture à taux variable.

M. Pedersson: Oui.

M. Hawkes: Dans le reste du monde, il y avait un certain nombre d'institutions qui vous auraient repris ces débentures. Vous êtes passés d'un dépôt à une débenture, et ce faisant, vous avez donné à la *Northland Bank* une certaine marge, qui lui a permis d'augmenter son influence sur la base de son portefeuille de prêts. Pour tenter de minimiser les conséquences de certains prêts malheureux, la banque avait mis en place un plan de croissance rapide, et il était normal qu'elle cherche des gens prêts à faire ce que vous avez fait. En théorie, du moins, ce plan aurait dû assainir les opérations de la banque. Avec un plus grand nombre de débentures, il devenait possible de prendre de l'expansion grâce à des prêts avisés et, ce faisant, de minimiser les effets négatifs.

Est-ce que vous avez réfléchi à cette question. Est-ce que vous pensiez à cela à l'époque? Est-ce que vous étiez au courant?

M. Pedersson: Certainement, nous étions au courant, mais nous n'aurions sûrement pas couru un risque uniquement pour aider quelqu'un d'autre. Cela n'en vaut pas la peine. Cela va à l'encontre des responsabilités que nous avons envers nos membres. Dans le cadre de ces responsabilités, nous devons maintenir la valeur de l'organisme qui leur appartient, essayer de l'augmenter progressivement, c'est notre principal préoccupation. A condition que ces exigences là soient respectées, éventuellement, nous pouvons aider les autres. Mais nous ne pouvons pas abandonner l'un pour l'autre. Nous devons penser à nos propres intérêts avant tout.

M. Hawkes: D'accord. Mais si vous aviez deux débentures à taux variable et à risque équivalent, une à Hong Kong et l'autre en Alberta, est-ce que vous auriez un préjugé favorable?

M. Pedersson: Si toutes les autres conditions étaient rigoureusement égales, effectivement.

M. Hawkes: Le Canada d'abord.

M. Pedersson: Oui.

M. Hawkes: Et si toutes les autres considérations sont égales, l'Ouest du Canada avant le reste du Canada.

M. Carpenter: Oui.

M. Hawkes: C'est le fait d'une institution financière régionale.

M. Carpenter: Monsieur Hawkes, permettez-moi une autre observation à ce sujet. Il faut considérer également que la banque Northland ne risquait pas de prendre cet argent que nous déposions pour nous faire une concurrence directe, comme l'auraient fait les cinq principales banques à charte.

M. Hawkes: Voulez-vous développer cette dernière observation.

[Texte]

• 2140

Mr. Carpenter: If we through our investments place the money into one of the major chartered banks, the money could very easily be taken to the street level where we are a retail banker and be competitive with us in trying to secure loans, whereas the Northland Bank was not directly in our marketplace to compete with us in any way, shape or form.

Mr. Hawkes: Okay. To the best of your knowledge, did the other debenture holders—the May 31 debenture holders—use Wood Gundy?

Mr. Carpenter: To my knowledge, yes. I cannot be sure of that, but to my knowledge, yes.

Mr. Hawkes: Can I just confirm something I think you said earlier that Wood Gundy closed the door on information to you with the explanation that they had an undertaking with the Bank of Canada not to share the information with you? It is the Bank of Canada that they have that undertaking with?

Mr. Carpenter: That is what we understand, yes. That is what we were led to believe. We have not had anything in writing to that effect. We have merely had verbal statements to that effect.

Mr. Hawkes: What will you do as a corporate entity? What is your best guess as to what you will do if an amendment is proposed and for procedural reasons not allowed, or an amendment is proposed and not passed? In other words, if we get this bill back to the House of Commons and it becomes law as it sits, what does that do to your credit union?

Mr. Pedersson: If nothing else happened, then we would have to write off the \$7.5 million. But if your question is what is the next plan of attack, so to speak, we have not decided on any definitive action at this stage. We would have to review the situation and look at alternatives. But right now we cannot say what we would do.

Mr. Hawkes: Will it affect your ability to conduct business in the future?

Mr. Pedersson: To the extent that there is less equity, it means there is less of a cushion, so we would have to be even more concerned with risk than we have been in the past. So that obviously is an impact. But the ongoing operations of the credit union would continue, and we would continue to grow.

Mr. Carpenter: I might just add to that, Mr. Hawkes. If you know the history of credit unions, up until recent times it has been generally the format of credit unions to return earnings to members through patronage refunds and dividends rather than retain it in equity, because it was always felt it was earned by those members and it should be returned to those members. It reduces our level of equity substantially, but because it is a credit union, the broad base of depositors and the broad base of borrowing members we have, we still continue to function

[Traduction]

M. Carpenter: Si, par l'intermédiaire de nos investissements, nous placions cet argent dans l'une des grandes banques à charte, ces sommes auraient très facilement pu être offertes aux consommateurs, à qui nous offrons nous-mêmes des services bancaires. Ces banques auraient pu ainsi nous faire concurrence sur le marché des prêts, alors que la banque Northland ne nous faisait pas concurrence directement, de quelque façon que ce soit.

M. Hawkes: D'accord. À votre connaissance, les autres détenteurs d'obligations—les obligations du 31 mai—sont-ils passés par Wood Gundy?

M. Carpenter: À ma connaissance, c'est ce qu'ils ont fait. Je n'en suis pas certain, mais voilà ce que j'en sais.

M. Hawkes: Je voudrais m'assurer d'une chose que vous avez dite un peu plus tôt: la société Wood Gundy vous aurait refusé des renseignements parce que, selon elle, elle s'était entendue avec la Banque du Canada pour ne pas partager ces renseignements avec vous. C'est bien ce que vous avez dit? La Wood Gundy s'était-elle entendue avec la Banque du Canada?

M. Carpenter: C'est ce que nous pensons. C'est ce qu'on nous a laissé entendre. Nous n'avons rien d'écrit à ce sujet. Nous n'avons eu que des renseignements verbaux sur cette question.

M. Hawkes: Que ferait votre société? À votre avis, que ferez-vous si un amendement est proposé mais refusé pour des raisons de procédure, ou si un amendement est proposé mais non adopté? Autrement dit, si ce projet de loi est renvoyé à la Chambre des communes et est adopté dans sa forme actuelle, quelles conséquences cela aurait-il sur votre coopérative de crédit?

M. Pedersson: Si rien d'autre ne se produisait, nous devrions radier la somme de 7.5 millions de dollars. Cependant si vous nous demandez quel serait notre plan d'attaque, pour ainsi dire, nous n'avons pas encore pris de décision finale à ce sujet. Nous devrions revoir la situation et étudier diverses solutions de rechange. Pour l'instant, je ne saurais dire ce que nous ferions.

M. Hawkes: Cela nuirait-il à votre capacité de faire des affaires dans l'avenir?

M. Pedersson: Dans la mesure où nous aurions moins de capital propre, cela signifie que notre réserve serait moins grande, et nous devrions être encore plus prudents qu'auparavant. Voilà donc un des effets. Nous continuerions cependant à faire des affaires, et notre croissance ne serait pas interrompue.

M. Carpenter: Permettez-moi d'ajouter quelques mots à ce sujet, monsieur Hawkes. Si vous connaissez l'histoire des coopératives de crédit, vous savez que jusqu'à récemment, ces institutions retournaient leurs bénéfices à leurs membres par des ristournes ou des dividendes, plutôt que de se constituer un capital propre; on a toujours cru que les membres avaient réalisé ces bénéfices, qui devaient par conséquent leur être retournés. Cela réduit substantiellement notre capital propre, mais parce qu'il s'agit d'une coopérative de crédit, en raison du grand nombre de déposants et d'emprunts que nous consen-

[Text]

on the same basis as we would if we had it, because that is the nature of the credit union.

Mr. Hawkes: In normal times, like like prior to all of this, in lending money, would you take, on average, a little more risk than a big bank?

Mr. Pedersson: We do not know what the level of risk is that a big bank undertakes, so it is hard to answer that because we do not know what the standard is you are comparing us to.

Mr. Carpenter: Quite to the contrary, in the sense that we are a retail banker and as such the quality of our assets are impeccable because we have them lent out to an awful lot of individual members to finance homes of which we have only advanced 70% to 80% maximum, of which on the general routine of a family household the mortgage payment comes first. That type of asset is probably 80% of our base which requires a very good quality asset. It is broadly diversified; whereas I might comment that in the general sense of lending money in the commercial sense there is probably a greater degree of risk. So from our point of view we have probably less risk.

Mr. Hawkes: If you do not get the \$7.5 million back, you have said that you will be in a position of taking fewer risks in the future.

Mr. Pedersson: That is right.

Mr. Carpenter: That is right.

Mr. Hawkes: And does this mean that from a 30% equity and a 70% mortgage you are going to have to go to a 35% equity and a 65% mortgage? What is the implication of funds for the future?

Mr. Pedersson: I do not know if we can say exactly. We would have to look at it. Those are obvious possible alternatives, but we just do not know exactly how it would be manifested.

Mr. Hawkes: Is one of the considerations for your board the issue of law suits?

• 2145

You have an argument here which strikes me as a potential legal argument, I would suspect directed against Wood Gundy in the first instance but I do not know. Is this an option which you in a corporate sense would feel you would have to pursue in the best interests of your shareholders, your members?

Mr. Pedersson: We would do anything we thought was consistent with acting in the best interests of our shareholders. We would have to review all of the information and we would make that appropriate decision.

The Chairman: Mr. Hawkes, this is your last question.

Mr. Hawkes: Okay.

[Translation]

tons, nous fonctionnons de la même façon que si nous disposions d'un capital propre, car c'est là la nature des coopératives de crédit.

M. Hawkes: En temps normal, par exemple, avant toute cette affaire, acceptiez-vous des risques un peu plus élevés que les grandes banques lorsque vous prêtiez de l'argent?

M. Pedersson: Nous ne savons pas quels risques les grandes banques sont disposées à accepter, et il est donc difficile de répondre à cette question parce que nous n'avons pas de points de comparaison.

M. Carpenter: Au contraire, nous offrons nos services bancaires aux consommateurs et par conséquent, la qualité de nos actifs est impeccable; en effet, nous prêtons notre argent à un grand nombre de membres pour financer l'achat de maisons; nous avançons au maximum 70 p. 100 à 80 p. 100 du prix de la maison, et en règle générale, dans une famille, le paiement hypothécaire a la priorité. Ce genre d'actif représente probablement 90 p. 100 de l'ensemble, ce qui nous donne un actif de très bonne qualité. Nos investissements sont donc largement diversifiés; les risques sont probablement plus élevés dans le cas de prêts commerciaux. Alors d'après nous, nous prenons probablement moins de risques.

M. Hawkes: Si on ne vous rembourse pas ces 7.5 millions de dollars, vous dites que vous ne pourrez pas prendre autant de risques à l'avenir.

M. Pedersson: C'est exact.

M. Carpenter: C'est exact.

M. Hawkes: Cela signifie-t-il que l'actuelle proportion de 30 p. 100 de capital propre et de 70 p. 100 de prêts hypothécaires devra être modifiée et devenir 35 p. 100 de capital propre et 65 p. 100 de prêts hypothécaires? Qu'est-ce qui arriverait à ces fonds dans l'avenir?

M. Pedersson: Je ne saurais dire exactement. Il nous faudrait examiner la situation. Il s'agit là évidemment de solutions de rechange possibles, mais nous ne savons pas encore exactement comment cela se manifesterait.

M. Hawkes: Votre conseil envisage-t-il des poursuites judiciaires?

Vous présentez là un argument qui me semble pouvoir être utilisé comme argument juridique. Je présume qu'il serait adressé en premier à Wood Gundy mais je n'en suis pas certain. Est-ce là une option que votre société devrait adopter dans le meilleur intérêt de vos actionnaires, de vos membres?

M. Pedersson: Nous ferons toute chose que nous croyions compatible avec le meilleur intérêt de nos actionnaires. Nous devrions analyser toute l'information disponible et prendre une décision opportune.

Le président: Monsieur Hawkes, vous en êtes à votre dernière question.

M. Hawkes: D'accord.

[Texte]

At one point—and I missed perhaps the beginning of the statement—there was some sense that you had a mind-set that this debenture was the equivalent of a treasury bill in terms of its safety. I did not know if someone said that to you or that is a conclusion your board came to or it is in the minutes of your board meeting or it was just pulled out for us tonight. Where does that sense that this debenture was the equivalent of a treasury bill come from?

Mr. Pedersson: Go ahead.

Mr. Carpenter: I said that in the general discussions with our board the comment was made that, with the assurances that were made and the actions that were taken with relationship to CCB and following that CCB situation, we felt, with the statements that were made by government and by the representatives of government through the Bank of Canada and the Inspector General's office, giving us the assurances that the banking system, and especially the major chartered banking system, the Schedule A banks, were in reasonably good and sound shape . . . that led you to believe that if the government makes those statements, the Bank of Canada makes those statements, the Inspector General makes those statements, then they have as good assurances as a T bill. And that is in a general context that that statement is made.

Mr. Hawkes: Did you bring a suggested wording for an amendment?

Mr. Carpenter: Yes, we did. We left that with Mr. Lanthier to have it translated and I am not sure if he has it or not.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes.

Mr. Lanthier is up now. We are just, actually, in the process of studying the amendment. I think it has not been translated.

Mr. Lanthier: It has been translated a little.

The Chairman: A little. Well, let me talk about the amendment, just generally. We have a number of cases under *Beauchesne*, which is the rules we follow in the House, and there are about five places where the amendment is actually out of order and cannot be accepted. The one I can state is that an amendment is out of order if it imposes a charge upon the public treasury or if it extends the objects and purposes or relaxes the conditions and qualifications as expressed in the Royal Recommendation, which your amendment does. That is *Beauchesne*, citation 773.(7). So under that I am afraid we could not accept the amendment anyway.

Mr. Lanthier, would you like to proceed?

Mr. Lanthier: Yes. I would like to proceed in French because anyhow they will have to translate my bad English into good English so they might as well translate in French.

Je n'ai pas de tradition, personnellement; j'entendais des membres dire qu'ils étaient ici depuis 12 ans, un autre depuis six ans et demi . . . Cependant j'ai une certaine petite expérience au point de vue du Comité permanent des finances, du

[Traduction]

Un peu plus tôt—et j'ai peut-être manqué le début de cette affirmation—vous sembliez dire que, du point de vue de la garantie, cette obligation était l'équivalent d'un bon du Trésor. Je ne sais pas si c'est quelqu'un qui vous a dit cela ou si votre conseil en est venu à cette conclusion. Je ne sais pas si cela fait partie du compte rendu des délibérations de votre conseil, ou si cette affirmation a été faite pour nous ce soir. Qui a dit que cette obligation était l'équivalent d'un bon du Trésor?

M. Pedersson: Allez-y.

M. Carpenter: J'ai dit que, lors d'une discussion générale avec notre conseil, on a affirmé que, considérant les assurances offertes et les mesures prises relativement à la BCC, considérant les déclarations des représentants du gouvernement par l'intermédiaire de la Banque du Canada et du bureau de l'inspecteur général, ces derniers nous assurant que le système bancaire, et particulièrement les grandes banques à charte, celles de l'annexe A, étaient dans une situation raisonnablement sûre . . . Puisque le gouvernement, la Banque du Canada et l'inspecteur général faisaient de telles déclarations, nous avons été menés à croire que ces obligations étaient aussi sûres que les bons du Trésor. Cette affirmation a été faite dans un contexte général.

M. Hawkes: Avez-vous préparé une proposition d'amendement?

M. Carpenter: Nous l'avons fait. Nous l'avons donné à M. Lanthier pour qu'il la fasse traduire, et je ne suis pas certain qu'il l'ait en sa possession.

Le président: Merci, monsieur Hawkes.

M. Lanthier est maintenant debout. De fait, nous sommes en train d'étudier l'amendement. Je ne crois pas qu'il ait été traduit.

M. Lanthier: Il a été traduit un peu.

Le président: Un peu. Je vais faire quelques observations générales à propos de l'amendement. Un certain nombre de cas sont exposés dans *Beauchesne*, c'est-à-dire les règles que nous respectons à la Chambre, et il y a environ cinq dispositions en vertu desquelles cet amendement n'est pas réglementaire et ne peut être admis. En vertu de l'une de ces dispositions, un amendement n'est pas réglementaire s'il impose une charge au Trésor ou s'il n'est pas conforme à la recommandation royale dans la mesure où il en étendrait l'objet ou la portée ou rendrait moins rigoureuses les conditions qu'elle prescrit; c'est l'effet de votre amendement. Il s'agit de la disposition 773.(7) de *Beauchesne*. Je crains bien qu'en vertu de cette disposition, nous ne puissions accepter cet amendement de toute façon.

Monsieur Lanthier, vous voulez prendre la parole?

M. Lanthier: Oui, je m'exprimerai en français puisque de toute façon, ils devront traduire mon mauvais anglais en bon anglais; ils feraient donc aussi bien de traduire du français.

Personally, my background is limited; I hear some members say they have been here for 12 years, another for six and a half years . . . However, I have a certain short experience with this Standing Committee on Finance, Trade and Economic Affairs

[Text]

commerce et des questions économiques pour avoir entendu, depuis un an à peu près, tout ce qui s'est passé à ce comité.

Je vais vous dire, monsieur le président, que je crois qu'éventuellement il y aura un litige juridique autour de toute cette affaire. Ce qui se dit ici, est-ce que c'est sans préjudice c'est-à-dire sous toute réserve? Parce que j'ai entendu, au début, les gens dire que leurs conseillers juridiques étaient présents. Vous n'avez pas de traduction?

M. Cadieux: Immunité parlementaire!

The Chairman: Yes.

M. Lanthier: Nous avons l'immunité parlementaire pour nous, personnellement. Bien! Mais est-ce que tout ce qui se dit ici peut servir dans une cause de règlement de litige, éventuellement? Je voudrais qu'on me le dise.

The Chairman: I have already checked that, and witnesses have the same protection as we do under the House of Commons. So it is parliamentary protection here in the committee system.

M. Lanthier: Très bien, merci. Maintenant, monsieur le président, on doit admettre à la lecture de votre document qu'il y a un chaînon manquant.

• 2150

On peut suivre la documentation jusqu'à un moment donné où cela devient du oui-dire, des choses qui nous ont été rapportées comme ayant été dites par d'autres, si je comprends bien. Mais il me semble que vous avez laissé entendre qu'il y avait eu des confirmations écrites entre l'inspecteur général des banques et votre agent d'affaires Wood Gundy. Je voudrais bien le faire confirmer. Est-ce qu'il y a eu un échange? Êtes-vous au courant s'il y a eu un échange écrit pour confirmer les conversations orales qu'ils avaient eues précédemment? Est-ce qu'il y a eu un échange d'écrits, de missives quelconques concernant la réassurance qu'ils auraient eue, soit de la Banque du Canada ou de l'inspecteur général des banques, à savoir que vous étiez spécifiquement au courant de ce qui avait déjà été dit, généralement, à l'ensemble des citoyens canadiens?

Mr. Carpenter: The assurances given by Wood Gundy were in the verbal sense and not in the written sense. When we asked for written confirmation of these detailed discussions and the documentation that took place between the Inspector General's office and the Bank of Canada, we were given the information that there had been an undertaking with the Bank of Canada that this information would not be released.

Mr. Lanthier: You are not sure if it was written or verbal?

Mr. Carpenter: No, we are not.

M. Lanthier: Très bien, merci.

L'autre question, monsieur le président, concernant le précédent: Est-ce que votre société avait déjà fait affaire avec la société Wood Gundy ou était-ce la première fois?

Mr. Carpenter: No.

[Translation]

since, for roughly the last year, I have heard everything that happened in this committee.

I should tell you, Mr. Chairman, that in my opinion, we will eventually have a court case about this business. Are statements made here made without prejudice, that is, without committing one's self? At the outset, I heard people say that their legal advisers were here. You do not have any translation?

Mr. Cadieux: Parliamentary immunity!

Le président: Oui.

Mr. Lanthier: We have parliamentary immunity for us personally. Very well! But, could anything being said here possibly be used in court? I would like to know.

Le président: J'ai déjà vérifié cette question, et les témoins reçoivent la même protection que nous-même à la Chambre des communes. Le système des comités offre donc la protection parlementaire.

Mr. Lanthier: Very well, thank you. Now, Mr. Chairman, one must admit that after reading this document, there is a missing link.

Everything is documented up to a point and after that you have to rely on hearsay, or at least so I gather. But it seems to me that you have implied that there was written confirmation of what occurred between the Inspector General of Banks and your agent, Wood Gundy. I would like you to confirm that. Was there a written exchange? Do you know whether anything was exchanged in writing confirming their previous conversations? Was anything exchanged in writing or was there any correspondence about the reinsurance that they were supposed to get either from the Bank of Canada or the Inspector General of Banks, anything that would advise you of the specifics of what the Canadian public had already been told in general terms?

M. Carpenter: Les représentants de Wood Gundy nous ont donné des confirmations orales, mais non pas écrites. Lorsqu'on leur a demandé de confirmer, par écrit, que des discussions avaient eu lieu et qu'il y avait eu un échange de documents entre le bureau de l'inspecteur général et la Banque du Canada, on nous a dit qu'on avait promis aux représentants de la Banque du Canada que tout cela resterait confidentiel.

M. Lanthier: Et vous ne savez pas si on s'est entendu verbalement ou par écrit?

M. Carpenter: Non.

Mr. Lanthier: Fine, thank you.

I also asked, Mr. Chairman, whether there was a precedent for this. Was it the first time? Had your company dealt with Wood Gundy before?

M. Carpenter: Non.

[Texte]

Mr. Lanthier: Bon! Je dois comprendre que pour la première fois que vous faites affaire avec un agent, vous vous fiez sur sa parole seulement, pour investir une aussi importante part de votre équité.

Mr. Carpenter: It is not the first time we have dealt with agents or dealt through brokerage firms, but this is the first time we have dealt with Wood Gundy.

M. Lanthier: Très bien.

Mr. Carpenter: And relying on them as acting as a brokerage firm, we know they are under certain requirements to do certain things with securities they market and sell. So we believed they had done it.

M. Lanthier: Vous avez répondu à ma question.

Mr. Blenkarn: A supplementary, Mr. Chairman. Are they suing Wood Gundy?

Mr. Pedersson: Nothing has been initiated.

M. Lanthier: Maintenant une autre question. Au point de vue précédent, est-ce que vous avez déjà investi une aussi importante part de votre équité, dans l'histoire de votre société, ailleurs? Est-ce qu'il vous est déjà arrivé, par exemple, d'investir, si j'ai bien compris tout à l'heure, 7.5 millions de dollars sur une équité globale de quelque 12 millions, je crois? Est-ce qu'il est déjà arrivé que vous ayez investi 60 p. 100 de votre équité dans un seul placement dans toute l'histoire de votre compagnie?

Mr. Carpenter: We are required to invest outside of the credit union movement, and in the sense of investing equity, we did not invest equity; we invested deposits, or, in this particular case, from a deposit it flowed to a debenture. We have to invest all our liquidity outside of the credit union. It cannot be in another credit union. We can invest in major or Schedule A banks, which include all the spectrum we have talked about. We also invest in our B.C. Central. We have to invest a minimum of 10% of our assets, which are roughly \$50 million, in liquidity, which can be deposited in any number of Schedule A banks.

• 2155

Mr. Lanthier: Let me rephrase it then. Did you ever invest such a big chunk of your equity—that is, 60% of your equity; \$7 million on \$12 million is 60% of your equity—did it ever occur before that you have invested such a big part of your equity in a single investment? Is it frequent?

Mr. Carpenter: No.

Mr. Lanthier: No. Did you ever, even once before, invest 60% of your equity in one investment?

Mr. Carpenter: Yes, we have had deposits in other chartered banks representing more than \$7.5 million.

[Traduction]

Mr. Lanthier: I see! So this was the very first time you dealt through an agent and yet you invested a large portion of your equity on their say-so.

M. Carpenter: Ce n'est pas la première fois que nous faisons affaire avec un agent ou une maison de courtage, mais c'est la première fois que nous traitons avec Wood Gundy.

Mr. Lanthier: Fine.

M. Carpenter: Si l'on s'y est affiliés, c'est qu'on savait que le marché des valeurs est soumis à certaines règles, que les maisons de courtage sont tenues de respecter. On croyait justement que Wood Gundy les avait respectées.

Mr. Lanthier: That answers my question.

M. Blenkarn: J'ai une question supplémentaire à poser, monsieur le président. Est-ce que vous poursuivez Wood Gundy?

M. Pedersson: On n'a pas intenté de poursuite.

Mr. Lanthier: I have another question for you. Has there been any precedent for this? Have you ever, in the history of your organization, invested such a large chunk of your equity elsewhere? Have you ever before invested \$7.5 million of your total equity, which I believe is about \$12 million? Have you ever, in the history of your company, invested 60% of your equity in one place?

M. Carpenter: Nos placements doivent se faire à l'extérieur du secteur des caisses de crédit. Vous avez dit, d'ailleurs, qu'on avait placé notre avoir propre, alors que ce n'est pas le cas. Nous avons placé des dépôts ou plutôt, en l'occurrence, une obligation qu'on avait achetée à même les dépôts. Nous sommes tenus de placer nos liquidités à l'extérieur de la caisse de crédit. On ne peut les investir dans une autre caisse de crédit. On peut les placer dans une banque de l'annexe A, ce qui comprend à peu près tout ce dont nous avons parlé. Nous avons également investi dans la centrale de la Colombie-Britannique. Un minimum de 10 p. 100 de nos actifs, qui s'élèvent environ à cinquante millions, doivent être placés en liquidités; cette portion peut donc être déposée dans l'une ou l'autre des banques de l'annexe A.

M. Lanthier: Laissez-moi vous poser la question en d'autres termes. Avez-vous déjà investi une part très importante de vos avoirs, c'est-à-dire 60 p. 100, ce qui revient à \$7 millions sur \$12 millions? Avez-vous déjà investi une part aussi importante de vos avoirs en un seul investissement? Cela arrive-t-il souvent?

M. Carpenter: Non.

M. Lanthier: Non. Avez-vous déjà, même une seule fois investi 60 p. 100 de vos avoirs en une seule transaction?

M. Carpenter: Oui, nous avons déposé de l'argent dans d'autres banques à charte pour une valeur de plus de \$7.5 millions.

[Text]

Mr. Lanthier: No, no. I am talking about debentures, not deposits. That is another thing. I am asking about investments.

Mr. Carpenter: No, never.

Mr. Lanthier: Never. It was the very first time.

Mr. Carpenter: Yes.

M. Lanthier: Merci, monsieur le président.

The Chairman: Thank you. Just to correct the record, I think Mr. Lanthier I would like to point out that it was 80% of their equity. Their equity is only \$9 million; they clarified that at the beginning and you might have missed it then.

Mr. Lanthier: Okay.

The Chairman: I just wanted to clarify that for the record.

M. Lanthier: Merci.

The Chairman: Mr. Riis and then Mr. Attewell. Just a supplementary.

Mr. Riis: Just a quick snapper to Mr. Pedersson.

The linkage that the credit union had with the debenture was the land arrangement that Northland purchased from you. What was the size of that arrangement? Can you tell us that?

Mr. Pedersson: Would you mind if I asked Mr. Carpenter to answer that?

Mr. Carpenter: Northland did not purchase anything from us.

Mr. Riis: I do not understand the reference to the land purchase or the real estate purchase.

Mr. Carpenter: Okay. The land transaction in which Northland acted as an agent and found a buyer was \$6.7 million.

Mr. Riis: Right. That was the beginning of the attachment, then, that the credit union had and the sense of some obligation with Northland, and then that eventually flowed through to a decision to continue on with the debenture acquisition.

Mr. Carpenter: That is correct.

Mr. Riis: Because there are a number of events, could you provide for our record, at your convenience, a timetable documenting the arrangement with Northland to arrange the purchase of the property? We have had so many dates going through here tonight, I am afraid we are going to lose sight of that. A little time line would be helpful for us to determine how these relationships evolved one into another.

Mr. St. Germain: Mr. Chairman, is there any verification on this land?

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. St. Germain: Just a brief question, Mr. Chairman. Was this land something that you were selling, that you owned . . .

Mr. Carpenter: Yes.

[Translation]

M. Lanthier: Non, non. Je parle de débentures et non de dépôts. Il s'agit donc d'autre chose, d'investissements.

M. Carpenter: Non, jamais.

M. Lanthier: C'était la première fois.

M. Carpenter: Oui.

Mr. Lanthier: Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Merci. Pour la rigueur des comptes rendus, monsieur Lanthier, j'aimerais préciser qu'il s'agissait de 80 p. 100 des avoirs, qui ne valent que \$9 millions. Cela a été précisé au début de la séance, mais vous n'étiez peut-être pas ici.

M. Lanthier: Bien.

Le président: Je tenais tout simplement à ce que cela soit rectifié.

Mr. Lanthier: Thank you.

Le président: M. Riis, puis M. Attewell. Une question supplémentaire seulement.

M. Riis: Une très brève question à l'intention de M. Pedersson.

Le lien existant entre la coopérative de crédit et la débenture et l'achat d'une propriété de votre entreprise par la Northland. Quelle était l'importance de cette transaction? Pouvez-vous nous le dire?

M. Pedersson: Si vous permettez, j'aimerais demander à M. Carpenter de répondre.

M. Carpenter: La Northland ne nous a rien acheté.

M. Riis: Je ne comprends pas l'allusion à l'achat d'un terrain ni celle à une transaction immobilière.

M. Carpenter: Bien. La transaction immobilière dans laquelle la Northland a agit comme courtier afin de trouver un acquéreur s'est chiffrée à \$6.7 millions.

M. Riis: C'est donc à partir de cela que la coopérative de crédit a commencé à se sentir liée à la Northland et avoir des obligations à son endroit, après quoi on a fini par décider de continuer pour l'acquisition de débentures.

M. Carpenter: C'est exact.

M. Riis: Étant donné le grand nombre de faits, auriez-vous l'obligeance de nous fournir un calendrier précisant les arrangements intervenus avec la Northland pour l'acquisition de cette propriété? On nous a présenté tellement de dates ce soir que je crains que nous n'oublions cela. Un calendrier nous serait donc utile, car il nous permettrait de voir comment ces divers rapports ont évolué.

M. St. Germain: Monsieur le président, a-t-on vérifié ce qui se rapporte à ce terrain?

M. Riis: Merci, monsieur le président.

M. St. Germain: Une brève question, monsieur le président. Le terrain en question était-il à vendre, vous appartenait-il . . .

M. Carpenter: Oui.

[Texte]

Mr. St. Germain: —that you had speculated in or something that you had obtained through a loan, or security on a loan?

Mr. Carpenter: We had obtained it through through the security on a loan.

Mr. St. Germain: Okay. Thank you. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Attewell.

Mr. Attewell: I have nothing more, Mr. Chairman, thank you.

The Chairman: Oh!

Mr. Attewell: With all due deference.

The Chairman: I would like to ask a question on the same point. This \$6.75 million. Was an appraisal done on this property before Northland arranged to sell it?

Mr. Carpenter: They did their appraisal or had their people do an appraisal.

The Chairman: There was no outside appraisal done?

Mr. Carpenter: I do not know if they did one. We did not do one because we were the vendor, we were the seller.

The Chairman: Earlier on, you kept talking about specifics, and I notice you drifted away from that statement. Were there any specifics from Wood Gundy given to you, in writing or verbally, to lead you to believe that this should be the same basis as a treasury bill?

Mr. Pedersson: They did not use that kind of analogy. I think we should make that clear; that was used in order to create a picture of what the perception was. They did not use that description.

The Chairman: We are trying to identify some reason to believe why you invested 80% of your equity in a small bank and so far, I regret to say, I have not heard any specific information. Are you able to come up with anything that is going to satisfy this committee?

Mr. Pedersson: We are attempting to. We have requested the specific information from Wood Gundy but at this time they have not provided that information to us. We have requested it, sir.

The Chairman: Thank you. Mr. Lesick.

Mr. Lesick: Thank you very much, Mr. Chairman. There is just one question I would like to ask you. You mentioned that you depended much on government statements. Did you have official statements? Did you read this in the newspapers or what did you have? You have quoted the official quotation here, but where did you originally base your decision in so far as the government is concerned?

[Traduction]

M. St. Germain: ... avait-il fait l'objet de spéculations ou l'aviez-vous obtenu grâce à un prêt ou encore à une garantie sur un prêt?

M. Carpenter: Nous l'avions obtenu par une garantie sur prêt.

M. St. Germain: Bien. Merci. Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Attewell.

M. Attewell: Je n'ai pas d'autres questions, monsieur le président, je vous remercie.

Le président: Oh!

M. Attewell: Je vous dis cela avec tout le respect qui s'impose.

Le président: J'aimerais poser une question sur le même sujet, c'est-à-dire cette somme de \$6.75 millions. Le terrain en question a-t-il fait l'objet d'une évaluation avant que la Northland ne se soit occupée de le vendre?

M. Carpenter: Ils ont fait l'évaluation, ou l'ont fait faire par leurs employés.

Le président: Aucune évaluation de l'extérieur n'a donc été effectuée?

M. Carpenter: J'ignore s'il y en a eu une. Nous n'en avons pas fait une parce que c'est nous qui vendions la propriété en question.

Le président: Plus tôt vous êtes constamment revenus sur des précisions, et je remarque que vous vous en êtes éloigné. J'aimerais donc savoir si la Wood Gundy vous a fourni de telles précisions, soit par écrit soit verbalement, et vous a laissé entendre qu'une telle transaction devait être considérée comme un bon du trésor.

M. Pedersson: La Wood Gundy n'a pas fait cette comparaison. Il importe de souligner qu'on s'est servi de ce terme pour donner une idée des choses, mais on ne s'en ait pas servi dans la description.

Le président: Nous essayons de voir pourquoi vous avez investi 80 p. 100 de vos avoirs dans une petite banque, et jusqu'à maintenant, j'ai le regret de vous dire que nous n'avons pas entendu de renseignements précis. Seriez-vous capable de trouver quelque chose de satisfaisant pour le Comité?

M. Pedersson: C'est ce que nous nous efforçons de faire. Nous avons demandé à la Wood Gundy de nous fournir les renseignements précis là-dessus, mais ils ne nous ont pas encore été envoyés. Je le répète cependant, nous les avons demandés, monsieur le président.

Le président: Merci.

M. Lesick: Merci beaucoup, monsieur le président. Je n'ai qu'une question à vous poser. Vous avez mentionné que vous vous êtes beaucoup fié à des déclarations gouvernementales. Or disposiez-vous de déclarations officielles? Avez-vous lu cela ou aviez-vous en main des documents quelconques. Vous avez bien cité des propos officiels, mais sur quoi avez-vous fondé votre décision par rapport au gouvernement?

[Text]

• 2200

Mr. Carpenter: Yes, there were press releases at the time of the CCB thing and then subsequently thereafter.

Mr. Lesick: So you depended on the press releases. Now, was this in the newspaper that you had read it, or was this an actual press release you had received?

Mr. Carpenter: I think if you look, for example, under tab . . .

Mr. Lesick: I have no tab; I am sorry.

Mr. Carpenter: Under tab 6, if you can make a note of that, there is an official communiqué or press release that was stated on March 25, immediately after the CCB announcement.

Mr. Lesick: I just wanted to clarify where you received this from, again whether it was *The Globe and Mail* newspaper or whether you received the actual communication from the government.

Mr. Carpenter: Yes, we have the actual communication.

Mr. Lesick: This is after the fact. I am stating . . . before, to make your decision.

Mr. Carpenter: This is March 25.

Mr. Lesick: Yes, I understand that. What I am trying to get at is this. You saw the statement or you heard the statement; I am trying to clarify this. You have the statement now, but did you have it when you were making your decision? What type of statement did you have, then?

Mr. Pedersson: There were official press releases by the Governor of the Bank of Canada with respect to their providing liquidity. That is in the *Bank of Canada Review*; there are copies of the press release from the Governor. Also, as you quite rightly identify, we listened to television; we listened to news reports; we monitored the newspapers, the financial press, to try to get anything. We were not looking for assurances; we were looking for anything that would impact on our decision. So we monitored that closely, yes.

Mr. Lesick: Yes. That monitoring, of course, is very unofficial. What I am trying to get from you is much more official, if you want to call it that. That is what I am trying to establish. So you did have official statements from the Governor of the Bank of Canada.

Mr. Carpenter: We were receiving communiqués from our MP, Mr. Friesen, on behalf . . . Now, I cannot say those were exactly on March 26. I do not have it marked down that this was the date received. But we were receiving communiqués from our MP, Mr. Friesen, who was able to keep this flow of information to us because, obviously, of our interest in it.

[Translation]

M. Carpenter: Oui, il y a eu des communiqués de presse à l'époque de la Banque Commerciale, et il y en a eu aussi après.

M. Lesick: Vous vous êtes donc fié à des communiqués de presse. Or avez-vous lu cela dans un journal ou dans un communiqué de presse qu'on vous avait envoyé?

M. Carpenter: Si vous regardez, par exemple, à l'onglet . . .

M. Lesick: Je m'excuse, mais je n'ai pas cet onglet.

M. Carpenter: À l'onglet 6, si vous voulez en prendre note, on trouve un communiqué officiel ou un communiqué de presse daté du 25 mars soit immédiatement après l'annonce relative à la Banque Commerciale du Canada.

M. Lesick: Je tenais simplement à tirer au clair vos sources, s'il agissait du *Globe and Mail* ou d'un communiqué provenant du gouvernement.

M. Carpenter: Oui, nous disposons d'un communiqué.

M. Lesick: Il est cependant postérieur au fait en question. Je songeais à un communiqué antérieur, vous aidant à prendre votre décision.

M. Carpenter: Il s'agit du 25 mars.

M. Lesick: Oui, je le comprends. J'essaie d'obtenir ceci: ou vous avez vu un déclaration, ou vous en avez entendu une; c'est ce que j'essaie de savoir. Vous avez bien ce texte en main maintenant, mais l'aviez-vous au moment où vous avez pris votre décision? De quel genre de déclaration disposiez-vous alors?

M. Pedersson: Il y avait le communiqué de presse officiel provenant du gouverneur de la Banque du Canada et portant sur la possibilité que la Banque fournisse des liquidités. Cela figure dans la Revue de la Banque du Canada; on y trouve des exemplaires des communiqués de presse provenant du gouverneur. En outre, ainsi que vous l'avez fort bien indiqué, nous avons regardé les bulletins de nouvelles télévisés, nous avons lu les journaux, la presse financière, enfin nous avons fait tout cela pour essayer d'obtenir quelque chose. Je précise que nous ne cherchions pas à obtenir des assurances, mais bien n'importe quoi qui pouvait influencer sur notre décision. Nous avons donc surveillé de très près tout cela, oui.

M. Lesick: Oui. Bien entendu, cette surveillance n'avait qu'un caractère officieux. Or ce que j'essaie d'obtenir de vous est beaucoup plus officiel, si vous me passez ce terme. C'est justement ce que j'essaie d'établir. Vous avez donc reçu des déclarations officielles de la part du gouverneur de la Banque du Canada.

M. Carpenter: Nous avons reçu des communiqués de notre député, M. Friesen, de la part de . . . Je ne puis cependant vous dire si nous les avons reçus précisément le 26 mars. Je n'ai pas indiqué que nous avions reçu ces renseignements à cette date. Toutefois, nous recevions des communiqués de notre député, M. Friesen, qui a été en mesure de nous renseigner, car, bien entendu, la question nous intéressait.

[Texte]

Mr. Pedersson: If I can just add this, in respect to the assurances you are asking as to whether or not we have documented evidence of official... In terms of the general assurances, we received whatever the depositor received in terms of assurances by the government. As for the specific assurances through due diligence, we have identified to the chairman that we do not have that yet, although it was given. So in terms of those specific assurances, we cannot tell you exactly what they were, but we are attempting to find out. But in terms of the general assurances, we had exactly the same assurances as the general public, which is the rationale for compensating the uninsured depositors.

Mr. Lesick: I just want to know, though, Mr. Chairman, if it was the official documentation. I must pursue it, I guess, so that I will understand it. It had to be official that you received it and nothing that is unofficial.

Mr. Carpenter: In our testimony or in our statement, we stated that it was general statements from the point of view of the initial discussion. The specific statements come in terms of the debenture, when it was issued on May 31. The general statements were comfort enough for us to complete the transaction with Northland Bank on April 2, I believe it was. Those were the general statements, at which time the \$7.5 million was still on deposit, and we relied then on the same general statements...

Mr. Lesick: Where did you receive these general statements, if I may ask?

Mr. Carpenter: In the press.

Mr. Lesick: In the press. So you relied on the press, then.

Mr. Carpenter: To the same extent that the depositors did, yes.

Mr. Lesick: Yes, but the press is not official.

Mr. Carpenter: No, I know, but in the statement made by Mrs. McDougall to the Standing Committee on Finance, Trade and Economic Affairs, the Government of Canada made statements and encouraged those depositors and depended upon the support of those depositors who continued to participate in the effort to preserve the viability of an important regional financial institution, and we are no less and no more saying we depended in the same context as they did.

• 2205

Mr. Riis: You believed...

Mr. Carpenter: Yes, we believe that, and that is her statement.

Mr. Lesick: In other words, from the newspapers or from the media or whatever, rather than...

[Traduction]

M. Pedersson: Si vous le permettez: au sujet des assurances que vous demandez quant à savoir si nous disposons de documents officiels, de preuves... Pour ce qui est des assurances générales, nous avons reçu la même chose que ce que le gouvernement a fourni aux déposants. Pour ce qui est des assurances précises que nous avons cherché à obtenir, nous avons déjà dit au président ne pas les avoir encore reçues. Nous ne savons donc pas encore quelles ont été ces assurances précises, mais nous nous efforçons d'obtenir les renseignements là-dessus. Pour ce qui est de cette question générale cependant, nous avons reçus les mêmes assurances que le public en général, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles on indemnise les déposants non assurés.

M. Lesick: J'aimerais cependant savoir, monsieur le président, si ces renseignements étaient officiels. Je dois obtenir ces éclaircissements afin de comprendre la question. Il faut qu'on ait officiellement confirmé la réception de tels renseignements, il ne peut s'être agi de quelque chose de simplement officieux.

M. Carpenter: Lors de notre témoignage, comme dans notre déclaration, nous avons affirmé qu'il s'agissait de déclarations générales dans le cas des discussions initiales. Ensuite des documents plus précis nous sont parvenus au sujet des débentures lorsque ces dernières ont été émises le 31 mai. Les déclarations générales étaient suffisamment rassurantes pour nous permettre de conclure la transaction avec la *Northland Bank* le 2 avril, je crois. Il s'agissait alors des déclarations générales, alors que le montant de \$7.5 millions était encore en dépôt; nous nous fondions alors sur les mêmes déclarations générales.

M. Lesick: Quand avez-vous reçu ces dernières, si vous permettez?

M. Carpenter: Dans la presse.

M. Lesick: Dans la presse. Vous dépendiez donc de la presse alors?

M. Carpenter: Dans la même mesure que les déposants, oui.

M. Lesick: Oui, mais la presse n'a pas de caractère officiel.

M. Carpenter: Non, je le sais, mais lors du témoignage de M^{me} McDougall devant le Comité permanent des finances, du commerce et des questions économiques, le gouvernement du Canada a fait des déclarations et encouragé les déposants; il comptait d'ailleurs sur l'appui de ces déposants pour maintenir à flot une importante institution financière régionale, et tout ce que nous disons, c'est que nous y comptions de la même façon qu'eux.

M. Riis: Vous croyez...

M. Carpenter: Oui, nous avons cru cela, et cela figure d'ailleurs dans ses déclarations.

M. Lesick: Autrement dit, vos sources étaient davantage les journaux ou d'autres médias d'information plutôt que...

[Text]

Mr. Carpenter: I do not know what she is referring to, with regard to her statements, to her reliances. If that is what she is referring to, yes, that is what we relied on.

Mr. Lesick: You relied on Wood Gundy. You relied on the general statements that you had read, but not directly received from either Wood Gundy or from the government, or from any other source.

Mr. Pedersson: We received official press releases. I received them from the Department of Finance. We have indicated one. I am sorry, I cannot say whether . . .

Mr. Lesick: Yes.

Mr. Pedersson: —we have had 10 or 11 at this time.

Mr. Lesick: I am just trying to establish if the official statements were part of your decision-making, or the unofficial statements, such as you would see in the press.

Mr. Carpenter: I would say it is a combination of all of those things.

Mr. Pedersson: That is right.

The Chairman: Thank you, Mr. Lesick.

Mr. Cadieux.

Mr. Cadieux: Whom did you deal with at Wood Gundy?

Mr. Carpenter: I spoke with Mr. Steve Muelly.

Mr. Cadieux: In Toronto?

Mr. Carpenter: No, in Calgary.

Mr. Cadieux: Did you deal with the attorneys of Wood Gundy?

Mr. Carpenter: No.

Mr. Cadieux: Thank you.

The Chairman: Mr. St. Germain.

Mr. Carpenter: Now, just a minute. We have asked them for information. They have not provided it.

Mr. Cadieux: Which attorney, do you know?

Mr. Carpenter: It is McCarthy and McCarthy.

Mr. Cadieux: You do not know which one specifically?

Mr. Carpenter: Brad Crawford.

Mr. Cadieux: In Toronto?

Mr. Carpenter: We wrote to him on October 7 of this year, requesting additional information. We have not had a reply back.

Mr. Cadieux: When did you ask the specific representations from Wood Gundy, at what time?

Mr. Carpenter: It would have been around—I cannot recall the dates we were here—but it was around October 4th or 5th, in that neighbourhood. I am not positive of those dates.

[Translation]

M. Carpenter: J'ignore ce qu'elle veut dire au sujet de ses déclarations et assurances. Si c'est à cela qu'elle fait allusion, oui, c'est là-dessus que nous nous appuyés.

M. Lesick: Vous vous êtes fié aux renseignements de la Wood Gundy. Vous avez aussi compté sur les déclarations générales que vous avez lues, mais que vous n'avez pas reçu directement, soit de la Wood Gundy, soit du gouvernement, ni encore d'autres sources.

M. Pedersson: Nous avons reçu des communiqués de presse officiels. Je les recevais du ministère des Finances. Nous en avons mentionné un. Je m'excuse, je ne puis dire si . . .

M. Lesick: Oui.

M. Pedersson: Nous en avons alors reçu 10 ou 11 à ce moment-là.

M. Lesick: J'essaie simplement de savoir si les déclarations officielles ont été prises en compte lorsque vous avez pris vos décisions, ou les déclarations officieuses comme celles qu'on peut lire dans la presse.

M. Carpenter: À mon avis, il s'agit d'une combinaison de toutes ces choses.

M. Pedersson: C'est exact.

Le président: Merci, monsieur Lesick.

Monsieur Cadieux.

M. Cadieux: Avec qui étiez-vous en contact à la Wood Gundy?

M. Carpenter: J'ai parlé avec M. Steve Muelly.

M. Cadieux: À Toronto?

M. Carpenter: Non, à Calgary.

M. Cadieux: Avez-vous fait affaire avec les avocats de la Wood Gundy?

M. Carpenter: Non.

M. Cadieux: Merci.

Le président: Monsieur St. Germain.

M. Carpenter: Un moment, s'il vous plaît. Nous avons demandé des renseignements aux témoins, et ils ne les ont pas fournis.

M. Cadieux: Quel avocat connaissez-vous?

M. Carpenter: Il s'agit du bureau McCarthy et McCarthy.

M. Cadieux: Vous ne savez pas lequel précisément?

M. Carpenter: Brad Crawford.

M. Cadieux: À Toronto?

M. Carpenter: Nous lui avons écrit le 7 octobre courant afin de lui demander des renseignements supplémentaires. Nous n'avons pas encore reçu de réponse.

M. Cadieux: Quand avez-vous demandé des recommandations précises à la Wood Gundy, à quel moment?

M. Carpenter: Je ne me souviens pas des dates exactes, mais ce devait être le 4 ou le 5 octobre environ. Je ne suis toutefois pas sûr.

[Texte]

Mr. Cadieux: You had never asked for specifics before in writing?

Mr. Carpenter: Not in writing, no.

Mr. Cadieux: Thank you.

The Chairman: Mr. St. Germain, and then Mr. Kempling.

Mr. St. Germain: Obviously, you have taken these statements to heart that are alleged to have been made. In your deliberations, did you ever discuss the difference between an investor, which a debenture-holder is, and a depositor?

Mr. Pedersson: Yes, we knew the difference. That is why we did not make the decision until we could satisfy ourselves we were not at risk because of some run or whatever. That was why the bank statements were so important and the Minister's statements weighed so heavily. We knew that difference.

Mr. St. Germain: But you knew at the time that the Minister's alleged statements pertained only to depositors.

Mr. Pedersson: No.

Mr. St. Germain: She was seeking the co-operation of depositors. She never mentioned the investors in the bank, whether it would be by way of shareholders or debenture-holders.

Mr. Pedersson: I do not think the Minister would have tried to exclude shareholders and say, do not listen to me when I am talking about shareholders. The purpose of the statements is to engender general confidence and support. What attitude she had in terms of how that should be manifested, I do not know. We took it to mean in the general sense.

Mr. St. Germain: Do you not feel that Wood Gundy, based on what you have said here tonight, have a responsibility to you people?

Mr. Carpenter: We believe there is an agent-client relationship, yes, and as such, we have signed an agreement with them to ask as our agent, yes.

Mr. St. Germain: Are there any terms of reference that would require them to bring forward the information or that would make them responsible in some way, shape or form for the well-being of your investment?

Mr. Carpenter: I do not know how we can bring that forward if they refuse to provide it to us, Mr. St. Germain.

Mr. St. Germain: I, like Mr. Hawkes, am very concerned with western institutions. Mr. Chairman, I ask these questions in hopes of finding a solution. Where the solution may come from certainly will not rest with my decision.

[Traduction]

M. Cadieux: Vous n'aviez jamais auparavant demandé de renseignements par écrit?

M. Carpenter: Par écrit, non.

M. Cadieux: Merci.

Le président: Monsieur St. Germain, puis monsieur Kempling.

M. St. Germain: Il est manifeste que vous avez pris les déclarations mentionnées au sérieux. Lors de vos discussions, avez-vous essayé d'établir la différence entre un investisseur, ce qu'est le détenteur d'une débenture, et un déposant?

M. Pedersson: Oui, nous connaissions la différence entre les deux. C'est pour cela que nous n'avons pas pris de décision avant d'être convaincus de ne pas être en situation de risque à cause de quelque chose. C'est pour cela que les déclarations des banques étaient si importantes et que les déclarations ministérielles ont eu tant de poids. Nous connaissons en effet les différences entre les deux.

M. St. Germain: Toutefois, à l'époque, vous saviez que les déclarations attribuées au ministre ne portaient que sur les déposants.

M. Pedersson: Non.

M. St. Germain: Elle cherchait à obtenir la collaboration des déposants. Elle n'a jamais mentionné ceux qui avaient investi dans la banque, qu'il se soit agit d'actionnaires ou de détenteurs de débentures.

M. Pedersson: Je ne crois pas que le ministre aurait essayé d'exclure des actionnaires ni qu'elle aurait dit de ne pas l'écouter lorsqu'elle parlait de ces derniers. Le but de ces déclarations est d'inspirer la confiance générale et de conserver des appuis. Quant à savoir ce qu'elle voulait comme manifestation de cette confiance, je ne le sais pas. Nous avons pris cela comme une affirmation générale.

M. St. Germain: D'après ce que vous avez dit ici ce soir, n'estimez-vous pas que la Wood Gundy a une responsabilité à votre endroit?

M. Carpenter: Nous estimons qu'il y a ici des rapports courtiers-clients, oui, et à cet égard, nous avons signé une entente avec la Wood Gundy au terme de laquelle cette dernière agissait en notre nom, oui.

M. St. Germain: Dans son mandat, la Wood Gundy est-elle tenue de fournir les renseignements ou de s'acquitter de certaines responsabilités pour mener à bien les investissements que vous lui aviez confiés?

M. Carpenter: Je ne vois pas comment nous pouvons obtenir des renseignements si on refuse de nous les fournir, monsieur St. Germain.

M. St. Germain: Tout comme M. Hawkes, je suis très préoccupé par le sort des institutions de l'Ouest. Monsieur le président, si je pose ces questions, c'est dans l'espoir de trouver une solution. La solution ne dépendra certainement pas de ma décision.

[Text]

• 2210

However, I feel that when you were making this decision, that investor aspect . . . when you are purchasing, moving from this deposit . . . is there anything else that you could explain to us in your deliberations that made you go from a depositor to an investor, which is really a major move? Anybody in the business world knows . . . an individual like myself, I have never bought a share . . . I have bought one set of shares in my life, and from there on I have never bought any . . . I hold no common shares in any company other than my own. So it would have to be a critical decision.

Mr. Pedersson: You are absolutely right; and we knew the distinction. If the proposed legislation were only to cover up to \$60,000, I do not think we would have a legitimate complaint here. But because the uninsured depositor is covered, and the reasoning is that you listened and put yourself at risk because of what we said, which is what we did, we think we are part of that. That is despite the fact that we know the difference between an investor and a depositor.

Mr. St. Germain: In spite of the fact that the statements you acted on clearly stipulated depositors; it made no reference to investors at all.

Mr. Carpenter: No, that was at a time after the investment was made. What we are saying is in the general statements and the press releases there was no class delineation of shares, equity, or anything of that nature. The overall characteristic of the statements was to give general confidence in the banking system in western Canada. It was not to delineate among debenture holders, preferred share issues, or depositors.

Mr. Kempling: Just a couple of short questions. You are the chairman of the board and the president and chief executive officer of this credit union. When you made your recommendation to the directors to make this move from a deposit to a purchase of debentures, did you prepare for them a minute or a memorandum on this? Did you give them options? Did you say we can put it in this subordinate debenture, or we can put it in treasury bills, or we can put it in a Schedule A bank? Did you give them any options at all?

Mr. Carpenter: It was in a Schedule A bank, and that is one of the reasons we selected the bank.

Mr. Kempling: Did you give your directors any options at all?

Mr. Carpenter: As to doing it with something else?

Mr. Kempling: That is right.

Mr. Carpenter: No, because of the fact that we could not get a floating rate from the other chartered banks with that amount of money.

[Translation]

Cela dit, lorsque vous avez pris votre décision, au sujet de l'aspect des investisseurs . . . lorsque vous acquérez quelque chose passant du dépôt à . . . y a-t-il autre chose que vous puissiez nous dire au sujet de vos délibérations et de la décision qui vous a fait passer d'un déposant à un investisseur, ce qui représente un départ important? Quiconque travaille dans le domaine des affaires le sait . . . même quelqu'un comme moi qui n'a jamais acheté d'actions . . . enfin, j'ai déjà acheté une série d'actions dans ma vie, et rien depuis . . . Je ne détiens aucune action ordinaire dans quelque entreprise que ce soit, à part la mienne. Il s'agit donc d'une décision de première importance.

M. Pedersson: Vous avez tout à fait raison; nous savions d'ailleurs la distinction entre les deux catégories. Si le projet de loi ne devait protéger que jusqu'à 60,000\$, je ne crois pas que nous aurions un motif légitime de nous plaindre ici. Toutefois, étant donné que le déposant non assuré est protégé et que vous avez pris des risques à cause de ce que nous avons affirmé, comme c'est bien le cas, nous estimons être partie intégrante à cela, bien que nous connaissions la différence entre un investisseur et un déposant.

M. St. Germain: Même si les déclarations vous ayant incité à agir parlaient clairement de déposants et ne mentionnaient nullement des investisseurs.

M. Carpenter: Non, c'est après que l'investissement a été effectué. Ce que nous disons, c'est que les déclarations générales et les communiqués de presse ne précisaient pas ce qu'on entendait par les actions, les avoirs ou autre chose de cette nature. Les déclarations cherchaient avant tout à susciter la confiance à l'endroit du système bancaire de l'Ouest canadien. Il ne faisait pas de distinction entre les détenteurs de débetures, les émissions d'actions privilégiées ou encore les déposants.

M. Kempling: Quelques brèves questions. Vous êtes le président du conseil d'administration ainsi que le président et le secrétaire administratif de cette coopérative de crédit. Lorsque vous avez présenté des recommandations aux membres du conseil d'administration afin de passer des dépôts à l'achat de débetures, avez-vous rédigé un procès-verbal ou une note de service sur le sujet? Avez-vous donné le choix? Avez-vous dit qu'on pouvait choisir ces débetures subordonnées ou investir plutôt dans des bons du Trésor ou encore dans une banque de l'Annexe A? Avez-vous offert un choix?

M. Carpenter: Il s'agissait d'une banque de l'Annexe A, et c'est une des raisons pour laquelle nous avons choisi la banque.

M. Kempling: Avez-vous présenté un minimum de choix aux membres du conseil d'administration?

M. Carpenter: Pour ce qui est d'investir sous d'autres formes?

M. Kempling: Oui.

M. Carpenter: Non, car nous ne pouvions obtenir un taux flottant des autres banques à charte avec une telle somme.

[Texte]

Mr. Kempling: Well, you know, things move back and forth all the time. Because you could not get a floating rate today . . . you might have got a floating rate 30 days from now.

Mr. Carpenter: No.

Mr. Kempling: You see, what I am trying to get through in my mind is I am trying to visualize this meeting of your board of directors. You as president and chief executive officer and chairman of the board come before your directors and you say, we recommend to you that we put this money from a deposit into a subordinate debenture, \$7 million-odd dollars; we have some mixed information from the agent we have hired for the first time, Wood Gundy; we do not have a clear picture; but regardless of that, because of statements made by the Minister of Finance and the Governor of the Bank of Canada and the Inspector General of Banks that I have read in the newspaper, we think this is a good investment.

Is that the way it went? Surely it did not go that way. What sort of recommendation did you make to the directors?

Mr. Carpenter: Would there be something wrong with that recommendation?

Mr. Kempling: It is your decision, not mine. I just could not believe I would invest \$7.5 million, or whatever it was, based on that. I mean . . . God!

Mr. Pedersson: We looked at alternatives, if you do this or if you do not do it. So we looked at what does it do for us in this volatile interest rate environment to reduce our interest-rate risk. We knew if we did this it would reduce our interest-rate risk, compared with putting it into the traditional kind of deposit.

• 2215

Mr. Kempling: But you could have put it in 30-day, 60-day or 90-day treasury notes, and perhaps the market would have turned over by this time. You had many options.

Mr. Pedersson: Yes, but . . .

Mr. Kempling: You could have put it in the Bank of B.C.

Mr. Pedersson: Yes, but at least in this instance we knew what the rates would be. We did not know whether over the next five or six years . . .

Mr. Kempling: You are not doing it forever. It is not for life. It is not a 25-year . . . The market changes, surely.

Mr. Pedersson: Yes, that is right.

The Chairman: Thank you, Mr. Kempling.

[Traduction]

M. Kempling: Eh bien, vous savez, les choses fluctuent tout le temps. Vous ne pouvez peut-être pas obtenir un taux flottant aujourd'hui, mais ce sera peut-être possible dans un mois.

M. Carpenter: Non.

M. Kempling: Vous voyez, ce que j'essaie de faire, c'est d'imaginer cette réunion de votre conseil d'administration. Vous étiez président et secrétaire administratif ainsi que président du conseil d'administration; à ce titre, vous vous êtes présenté devant les membres et leur avez dit que vous leur recommandiez de faire passer la somme de 7 millions de dollars d'un compte de dépôt dans des débetures; vous pouviez alors leur dire que vous aviez des renseignements mitigés de la part du courtier auquel vous aviez confié la transaction, soit la *Wood Gundy*. Vous pouviez leur dire que la situation n'était pas claire, mais que malgré cela, étant donné les déclarations faites par le ministre des Finances, le gouverneur de la Banque du Canada et l'inspecteur général des Banques, déclarations disponibles dans les journaux, vous estimiez qu'il s'agissait d'un bon placement.

Est-ce ainsi que les choses se sont passées cependant? Certainement pas. Quel genre de recommandations avez-vous fait aux membres de votre conseil?

M. Carpenter: Y aurait-il quelque chose de répréhensible à une telle recommandation?

M. Kempling: C'est vous qui avez pris la décision, pas moi. Je ne puis tout simplement pas croire que j'investirais 7.5 millions de dollars ou quelque chose d'approchant en me fondant sur ce genre de renseignements. Enfin . . . tout de même!

M. Pedersson: Nous avons envisagé des solutions de rechange, c'est-à-dire si telle chose est préférable à telle autre. Nous nous sommes demandés si, compte tenu de la grande fluctuation des taux d'intérêt, il était de notre avantage de réduire notre risque à cet égard. Nous savions que si nous le faisons, cela allait réduire notre risque à l'égard des taux d'intérêt par opposition au maintien de l'argent dans les comptes de dépôt habituels.

M. Kempling: Mais vous auriez pu les transformer en bons du trésor à 30, 60 ou 90 jours, et peut-être que le marché aurait connu un redressement d'ici là. Plusieurs possibilités s'offraient à vous.

M. Pedersson: Oui, mais . . .

M. Kempling: Vous auriez pu effectuer un dépôt auprès de la banque de la Colombie Britannique.

M. Pedersson: Oui, mais nous connaissons au moins les taux. Nous ne savions pas si au cours des cinq ou six prochaines années . . .

M. Kempling: Mais ce n'est pas illimité, ce n'est pas pour la vie. Il ne s'agit d'un engagement de 25 ans . . . Le marché doit changer.

M. Pedersson: Oui, c'est juste.

Le président: Je vous remercie, monsieur Kemling.

[Text]

It is 10.15 p.m. and I am trying to wind this up.

Mr. Hawkes, just a short supplementary and then I think we will adjourn.

Oh, Mr. Cadieux. You are good: brief.

Mr. Hawkes: I want a little more clarity on the floating-rate debenture just to be sure I understand. I do not think you have told us why your institution needed that kind of instrument, why a floating-rate debenture versus a fixed-rate debenture or whatever, and I would appreciate that clarity.

Also, I would appreciate clarity on what you started to say but did not finish. I think you were starting to say that the big banks, the big five or the big six, did not offer floating-rate debentures, and I think you were moving to "and would not"—in your judgment—"offer those". Could you enlighten us on that?

It is interesting that you said you could have put it into the Bank of British Columbia. Small institutions regionally based have to use those kinds of debenture instruments; great big banks do not have to: I think that is part of what I heard and I would like you to clarify those things for us.

Mr. Carpenter: The answer to the first part of the question is that we invested in a floating-rate debenture because in the nature of our operation we have an appetite from our members to take fixed-term, long-term mortgages. In other words, they want their payment fixed, their interest rate fixed for a long period of time. On the other side of the balance sheet, when they deposit funds with us they want to have the flexibility to be able to move those rates up if the market goes up. So when we buy an asset that is floating we have the liability on the other side of the balance sheet that will float as well so when we get a quick increase in rates we can float up with that as well as float down with it. So we guarantee a margin on those funds at all times with that floating rate. That is the main purpose behind getting a floating-rate debenture.

To our knowledge—to my knowledge—at the time we got this floating-rate debenture from Northland Bank there was no other such vehicle or instrument in the marketplace from the major five.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes.

Mr. Riis, and then Mr. Cadieux.

Mr. Riis: I will pass.

The Chairman: Okay.

Mr. Cadieux.

Mr. Cadieux: Just one question: Are there any regulations in your institution with respect to the kinds of investments you can make and the amount of equity you can invest in a single investment?

[Translation]

Il est maintenant 22h15, et j'essaie de mettre fin à cette séance.

Monsieur Hawkes, je vous accorde une brève question supplémentaire, et nous lèverons ensuite la séance.

Oh, monsieur Cadieux. Soyez gentil et soyez bref.

M. Hawkes: J'ai besoin de quelques éclaircissements sur cette question d'obligation flottante. Je ne suis pas certain d'avoir compris. Est-ce que vous nous avez dit pourquoi votre institution avait besoin d'une débenture à taux flottant par opposition à une débenture à taux fixe? Je vous saurais gré d'être clair à cet égard.

Je vous saurais également gré de terminer l'explication que vous avez commencée tout à l'heure. J'ai l'impression que vous avez commencé à dire que les grosses banques, les cinq ou six grandes institutions n'offraient pas de débenture à taux flottant et j'ai l'impression que vous alliez dire qu'elles n'avaient pas l'intention d'en offrir. Pouvez-vous nous éclairer là-dessus?

J'ai trouvé cela très intéressant quand vous avez dit que vous auriez pu déposer ces fonds à la banque de la Colombie Britannique. Les petites institutions régionales ont besoin de ce genre de débenture, mais pas les grandes. En fait c'est ce que j'ai l'impression d'avoir entendu et j'aimerais que vous me le confirmiez.

M. Carpenter: Nous avons choisi les débentures à taux flottant parce que nos membres préfèrent les hypothèques à taux fixe et à long terme. Nos clients préfèrent des modalités fixes et des taux d'intérêt fixes qui s'étalent sur de longues périodes. Mais ils préfèrent un peu plus de souplesse pour leurs dépôts. Si les taux du marché augmentent, ils veulent que leurs taux augmentent aussi. Donc lorsque nous achetons des valeurs flottantes, nos obligations flottent également, et nous suivons donc les fluctuations de taux. Mais nous offrons cependant une garantie quant à la marge de ces fonds déposés à un taux flottant. C'est pourquoi nous avons investi dans des débentures à taux flottant.

Que je sache, aucune des cinq grandes institutions n'offraient des débentures à taux flottant lorsque nous en avons acheté à la Northland.

Le président: Je vous remercie, monsieur Hawkes.

Monsieur Riis, suivi de monsieur Cadieux.

M. Riis: Je passe.

Le président: D'accord.

Monsieur Cadieux.

M. Cadieux: J'ai une seule question à poser. Avez-vous des règlements sur la nature de vos investissements et le montant maximal autorisé de chaque investissement?

[Texte]

Mr. Carpenter: As long as it met the criteria as a major Schedule A chartered bank, then, yes, we were permitted to invest in a Schedule A bank.

Mr. Cadieux: Regardless of the amount . . .

Mr. Carpenter: Regardless of the amount.

Mr. Cadieux: —and regardless of your equity?

Mr. Carpenter: That is correct.

Mr. Cadieux: Thank you.

The Chairman: Thank you.

Gentlemen, I would like to thank you very much for coming before this committee. If you have any additional information to submit, please send it to the clerk of the committee. That has been requested. We will send you a copy of the transcript from this committee so you can then check through and see some of the questions that you might have missed as we were going through it.

Mr. Pedersson: Mr. Chairman, I would like to thank you and the committee for the opportunity to present our case to you tonight and to field the questions you provided. Thank you very much.

Mr. Carpenter: And we would be quite willing to meet with you again at some time in the future if you so choose.

The Chairman: Thank you.

Mr. Carpenter: Thank you.

The Chairman: This meeting stands adjourned until tomorrow at 3.30 p.m. in Room 112-N.

[Traduction]

M. Carpenter: Nous étions, bien sûr, autorisés à investir dans une banque de l'annexe A.

M. Cadieux: Sans égard au montant . . .

M. Carpenter: Sans égard au montant.

M. Cadieux: . . . et sans égard à votre actif?

M. Carpenter: C'est juste.

M. Cadieux: Merci.

Le président: Merci.

Je vous remercie, messieurs, d'être venus comparaître devant le Comité. Si vous avez d'autres renseignements à nous transmettre, veuillez les faire parvenir au greffier du Comité. Une demande a déjà été faite en ce sens. Nous vous enverrons une copie de la transcription de cette séance, ce qui vous permettra de vérifier si vous avez manqué des questions.

M. Pedersson: Monsieur le président, je tiens à vous remercier, vous et le Comité, de nous avoir invités à venir témoigner ce soir et à répondre à vos questions. Merci beaucoup.

M. Carpenter: C'est avec le plus grand plaisir que nous reviendrons comparaître devant vous si vous le souhaitez.

Le président: Merci.

M. Carpenter: Merci.

Le président: La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

From the Surrey Credit Union:

Mr. George Pedersson, Chairman of the Board;
Mr. Wayne Carpenter, President and Chief Executive
Officer.

De la «Surrey Credit Union»:

George Pedersson, président du Conseil;
Wayne Carpenter, président et chef de la direction.

3
5-211

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 2

Tuesday, October 29, 1985

Chairman: Scott Fennell

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 2

Le mardi 29 octobre 1985

Président: Scott Fennell

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Legislative Committee on*

BILL C-79

**An Act respecting the provision of compensation to
depositors of Canadian Commercial Bank, CCB
Mortgage Investment Corporation and Northland
Bank in respect of uninsured deposits**

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité législatif sur le*

PROJET DE LOI C-79

**Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la
Banque commerciale du Canada, de la Compagnie
de Placements Hypothécaires CCB et de Norban-
que relativement aux dépôts non assurés**

RESPECTING:

Order of Reference

CONCERNANT:

Ordre de renvoi

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985

LEGISLATIVE COMMITTEE ON BILL C-79

Chairman: Scott Fennell

COMITÉ LÉGISLATIF SUR LE PROJET DE LOI C-79

Président: Scott Fennell

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Don Blenkarn
Pierre H. Cadieux
Michael Cassidy
Murray Dorin
Raymond Garneau
Jim Hawkes
Jim Jepson
Donald Johnston
Bill Kempling

Claude Lanthier
Nic Leblanc
W. Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Louis Plamondon
Nelson A. Riis
Bernard Valcourt
Norm Warner
Geoff Wilson

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee

Pursuant to Standing Order 70(6)(b)

On Tuesday, October 29, 1985:

Nic Leblanc replaced Bill Lesick;
W. Paul McCrossan replaced Gerry St. Germain.

Conformément à l'article 70(6)b) du Règlement

Le mardi 29 octobre 1985:

Nic Leblanc remplace Bill Lesick;
W. Paul McCrossan remplace Gerry St. Germain.



MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, OCTOBER 29, 1985

(2)

[Text]

The Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, met at 3:34 o'clock p.m. this day, the Chairman, Scott Fennell, presiding.

Members of the Committee present: Pierre H. Cadieux, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Aileen Nicholson, Nelson A. Riis, Geoff Wilson.

Witness: Mr. George Hitchman.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, October 22, 1985 (*see Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, October 28, 1985, Issue No. 1*).

On Clause 1

The witness answered questions.

At 5:00 o'clock p.m. the Committee adjourned until 8:00 o'clock p.m. this day.

EVENING SITTING

(3)

The Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, met at 8:03 o'clock p.m. this day, the Chairman, Scott Fennell, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Pierre H. Cadieux, Michael Cassidy, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Aileen Nicholson, Nelson A. Riis, Norm Warner, Geoff Wilson.

Witnesses: From Clarkson Gordon: Mr. Robert Lord. From Peat Marwick Mitchell and Co.: Mr. Douglas Carr.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, October 22, 1985 (*see Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, October 28, 1985, Issue No. 1*).

On Clause 1

The witnesses made a statement and answered questions.

At 10:27 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAUX

LE MARDI 29 OCTOBRE 1985

(2)

[Traduction]

Le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés, se réunit, ce jour à 15 h 34, sous la présidence de Scott Fennell, (*président*).

Membres du Comité présents: Pierre H. Cadieux, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Aileen Nicholson, Nelson A. Riis, Geoff Wilson.

Témoin: M. George Hitchman.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 22 octobre 1985 (*voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 28 octobre 1985, fascicule n° 1*).

Article 1

Le témoin répond aux questions.

A 17 heures, le Comité interrompt les travaux pour les reprendre aujourd'hui à 20 heures.

SÉANCE DU SOIR

(3)

Le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés, se réunit, ce jour à 20 h 03, sous la présidence de Scott Fennell, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Pierre H. Cadieux, Michael Cassidy, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Aileen Nicholson, Nelson A. Riis, Norm Warner, Geoff Wilson.

Témoins: De Clarkson Gordon: Robert Lord. De Peat Marwick Mitchell et Cie.: Douglas Carr.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 22 octobre 1985 (*voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 28 octobre 1985, fascicule n° 1*).

Article 1

Les témoins font une déclaration et répondent aux questions.

A 22 h 27, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Tuesday, October 29, 1985

• 1534

The Chairman: Order. I would like to bring this meeting to order. It is a continuation of . . . [Inaudible—Editor]

We have here today Mr. George Hitchman. He is the former Deputy Chairman of the Bank of Nova Scotia. He has had an opportunity to review in detail some of the findings from the Canadian Commercial Bank. With that, I would like to ask Mr. Hitchman if he has an opening statement to make.

Mr. George C. Hitchman (former Deputy Chairman, Bank of Nova Scotia): Mr. Chairman, I have no opening statement. As I explained, I go down there a number of days. With your permission, I do sincerely hope I can leave here and catch an airplane back to Toronto by 5 p.m.

The Chairman: That is one of my goals, and that is why the meeting started very promptly. I am going to ask Mr. Nelson Riis, our only opposition person here today, to start the questioning.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman. I appreciate starting early in order to allow Mr. Hitchman time to depart. I will keep my questioning brief to allow everyone here an opportunity to raise the questions on their minds.

Let me start off, Mr. Hitchman, by recognizing that at the end of July you had submitted an interim report to Ms McDougall, the Minister of State for Finance, on your observations. In that interim report, can you remind me—I do not recall at the moment—whether you had outlined and detailed some of the problems you had recognized by that point? And what action followed after the submission of that interim report?

• 1535

Mr. Hitchman: At that time we had made a substantial study of the loans in one geographical area, eastern Canada, and our findings there gave us great cause for concern. We then moved into some additional loans in western Canada, and with more concern. I had a meeting and said to the Minister that here is a brief picture and this is what the trend looks like. I had compiled the data on the loans, how we classified the loans and what provisions we thought would be necessary, and I had some general remarks that I presented to her verbally along with a brief written report. With that she said she would really like me to give her the final report at the earliest date possible.

Mr. Riis: If I recall correctly, Mr. Hitchman, when you submitted that interim report you recommended a task force be assembled. Did you have to wait for that task force to be assembled until after the final report?

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le mardi 29 octobre 1985

Le président: À l'ordre. La réunion va maintenant commencer. Nous poursuivons . . . [Inaudible—Éditeur]

Nous recevons aujourd'hui M. George Hitchman. Il était autrefois vice-président du conseil d'administration de la Banque de Nouvelle-Écosse. Il a eu l'occasion d'examiner en détail certains résultats de l'étude sur la Banque commerciale du Canada. Cela dit, je voudrais savoir si M. Hitchman ferait une déclaration liminaire.

M. George C. Hitchman (ancien vice-président Banque de Nouvelle-Écosse): Monsieur le président, je n'ai pas de déclaration liminaire. Comme je l'ai expliqué, je vais là-bas pour un certain nombre de jours. Avec votre permission, j'espère bien pouvoir quitter cette réunion et prendre un avion pour Toronto à 17 heures.

Le président: C'est l'un de mes objectifs, et c'est pourquoi cette réunion a commencé à l'heure. Je demande maintenant à M. Nelson Riis, le seul membre de l'Opposition présent aujourd'hui, de poser la première question.

M. Riis: Merci, monsieur le président. J'aime bien commencer tôt afin de permettre à M. Hitchman de partir à l'heure. Je poserai des questions brèves afin d'offrir à tout le monde présent la possibilité de soulever les questions qui les préoccupent.

Monsieur Hitchman, je commencerais en précisant qu'à la fin de juillet, vous aviez déjà soumis un rapport provisoire à M^{me} McDougall, ministre d'État aux Finances. Parce que la chose m'échappe pour l'instant, pourriez-vous me rappeler si, dans ce rapport provisoire, vous avez présenté en détail certains problèmes que vous aviez déjà relevés? Qu'est-ce qui s'est produit après la présentation de ce rapport provisoire?

M. Hitchman: À ce moment-là nous avions déjà effectué une étude détaillée des prêts consentis dans une région géographique, l'Est du Canada, et nos constatations nous causaient une grande inquiétude. Nous avons ensuite étudié certains prêts consentis dans l'Ouest du Canada, et nous étions encore plus inquiets. J'ai rencontré le ministre pour lui présenter un bref aperçu de la situation et des tendances. J'avais compilé les données sur les prêts, sur la façon dont nous allions classer les prêts et sur les mesures que nous estimions nécessaires; je lui ai présenté verbalement quelques observations générales et lui ai donné un bref rapport écrit. Elle m'a alors dit qu'elle voudrait vraiment que je fournisse le rapport final le plus tôt possible.

M. Riis: Si ma mémoire est fidèle, monsieur Hitchman, lorsque vous avez soumis ce rapport provisoire vous avez recommandé la création d'un groupe de travail. Avez-vous dû

[Texte]

Mr. Hitchman: The recommendation at that time was not too much unlike the final recommendation. At that time I said the alternatives were to liquidate the bank or to clean the house, and my recommendation was to appoint a task force with the real authority to do certain things.

Mr. Riis: And which did the government act upon?

Mr. Hitchman: Those recommendations were not in the final report in that manner. In the final report I had alternatives. The first alternative was really one, I guess, to liquidate or to clean the house and lay the groundwork for the future. Alternative two was to assign the assets—that is, all the loans—to all the banks that had been involved in the bail-out for the purpose of asking them to manage those and collect them and do whatever was necessary to do over a period of time at the least possible cost so that we could see what the true picture was at the end.

Mr. Riis: You indicated at that time, of course, that there would be some significant costs unknown in terms of the final amount at that time. I have two questions. Just to go back for a moment, you recommended a task force in the interim report but no task force was assembled coming out of that recommendation. Is that correct?

Mr. Hitchman: Yes, sir.

Mr. Riis: Secondly, your alternative two, which you have just explained—as a prudent banker, Mr. Hitchman, why did you recommend that?

Mr. Hitchman: One of the biggest things in a bank in trouble or anything in trouble is to determine as closely as possible exactly what is the picture, exactly what is the loss, exactly what is the bill to pay or the deficit to be assumed. In making the test as we did of a given number of loans and a given sum of money, we came up with a figure that indicates that is somewhere in that range where the potential loss will be. By doing it this way it would speed up and get that figure at a very early date.

Mr. Riis: In terms of that alternative two recommendation, presumably that is the type of recommendation that is followed in the normal course of events when a bank gets into some difficulty. I am thinking about jurisdictions other than our own here in Canada.

Mr. Hitchman: I cannot answer that, because I am not familiar with... I think in the United States when some of this happens, generally speaking they find a bank to take it over or they put in liquidators. So they have two options down there very quickly.

Mr. Riis: Mr. Hitchman, on page six of the report you indicate that the problem loans at the Canadian Commercial Bank did not become problem loans in the past year; rather,

[Traduction]

attendre la présentation du rapport final avant que ce groupe de travail soit créé?

M. Hitchman: La recommandation faite à ce moment-là était très semblable à la recommandation finale. À ce moment-là je disais que les solutions possibles étaient de liquider la banque ou d'y mettre de l'ordre, et j'ai recommandé la création d'un groupe de travail disposant d'une véritable autorité pour faire certaines choses.

M. Riis: Laquelle de ces recommandations le gouvernement a-t-il acceptée?

M. Hitchman: Ces recommandations n'étaient pas présentées de cette façon dans ce rapport final. Dans le rapport final je présentais diverses possibilités. La première de ces possibilités menait, en fait, à liquider la banque ou à y mettre de l'ordre et à établir les fondements pour l'avenir. La deuxième possibilité était de transférer les actifs—c'est-à-dire tous les prêts—à toutes les banques ayant participé au renflouement, et ce en leur demandant de gérer ces prêts, de se faire rembourser et de prendre finalement les mesures nécessaires au moindre coût possible afin que nous puissions savoir à la fin exactement ce qu'il en était.

M. Riis: À ce moment-là, vous avez évidemment dit que cette affaire entraînerait des dépenses importantes et impossibles à quantifier pour l'instant. J'ai deux questions à ce sujet. Revenons en arrière pour l'instant. Dans votre rapport provisoire vous avez recommandé la création d'un groupe de travail, mais rien n'a été fait, n'est-ce pas?

M. Hitchman: Exactement.

M. Riis: Deuxièmement, vous venez de nous expliquer la deuxième possibilité que vous aviez recommandée—en votre qualité de banquier prudent, monsieur Hitchman, pourquoi avez-vous fait cette recommandation?

M. Hitchman: Lorsqu'une banque est en difficulté, l'un des facteurs les plus importants est de déterminer le plus exactement possible la nature de la situation, la perte possible, la facture à payer ou le déficit à absorber. En procédant à l'examen d'un certain nombre de prêts représentant une somme définie, nous avons obtenu un chiffre approximatif des pertes possibles. En procédant ainsi, nous avons accéléré le processus et obtenu un chiffre très facilement.

M. Riis: Parlons de cette recommandation d'une deuxième possibilité. Je présume que c'est le genre de recommandations que l'on fait normalement lorsqu'une banque a des difficultés. Je parle ici de ce que l'on fait dans des pays autres que le Canada.

M. Hitchman: Je ne saurais répondre à cette question, car je ne connais pas très bien... Je pense qu'aux États-Unis, lorsqu'une situation semblable surgit, on tente généralement de trouver une banque qui prendra le contrôle, ou encore on procède à la liquidation. Ils disposent donc très rapidement de deux possibilités.

M. Riis: Monsieur Hitchman, à la page 6 de votre rapport, vous affirmez que les prêts critiques de la Banque commerciale du Canada ne sont pas devenus critiques au cours de la

[Text]

some were problem loans the day they were made. Then the report goes on and rather brutally describes the scene of mismanagement and so on that was involved.

Is it fair for me to summarize that view by saying that the problems with CCB were in fact the inappropriate approach the bank used in terms of writing its loans, the support of loans that perhaps they should not have been involved with at all, as opposed to what some people have alleged was the general state of the economy?

• 1540

Mr. Hitchman: I would say, in answer to that question, generally yes, and I would add that the bank, through their lawyer at the Estey commission, laid before us an exhibit that gave the basis on which they make their real estate loan, for example. It described what percentage you make on unserviced raw land—50%—and they described how you must have the interest protected and collateralized. They said the maximum term of that loan could not be more than 12 months, and then they moved into serviced raw land, which was almost exactly the same. And those manual instructions—I believe every financial organization has guidelines you follow. I guess I would say that if you had made all the loans in Alberta or any place else on 50% of the cost of the raw land and had the interest guaranteed collateralized, yes, you could have some losses, but they would not be of much magnitude.

Mr. Riis: So in a sense they did not follow the proven guidelines they ought to have.

Mr. Hitchman: That appears to be what it was.

Mr. Riis: Thank you. I raise that point, Mr. Hitchman, for the benefit of my colleagues. Those of us from the west have always wondered whether it was the state of the western economy that precipitated this collapse or if in fact it was some of the questionable practices of the bank that essentially precipitated the collapse. I think you have answered that question.

Mr. Hitchman: The downturn in real estate values and other downturns across Canada would have an effect, but only a degree.

Mr. Riis: Yes, I appreciate that. In your earlier testimony back in the early part of October you had a great deal to say about the external auditors. They did not personally go through the loan files and assess the portfolios, but instead took information supplied by the officers of the bank. We are going to have an opportunity to discuss with the auditors their role and work shortly, but would you take a moment or two and just provide us with a caption of your observations regarding the external auditors.

Mr. Hitchman: If I may, I would like to make one correction to your opening remarks. I had a great deal to say. I tried to have very little to say, because my assignment was not to find out what the auditors did or did not do or how they should do it, so I was very careful not to get into that area. But I did have a meeting with the auditors and I have a memorandum of

[Translation]

dernière année; il semble plutôt que certains de ces prêts étaient critiques le jour même où ils ont été consentis. Par la suite votre rapport décrit assez brutalement les cas de mauvaise gestion qui ont été observés.

Aurais-je raison de résumer cette situation en affirmant que les problèmes à la Banque commerciale du Canada découlaient non pas de l'état général de l'économie, comme certains l'ont affirmé, mais plutôt d'une approche inadéquate aux opérations bancaires, lorsqu'il s'agissait d'approuver des prêts qui n'auraient jamais dû être consentis?

M. Hitchman: Je dirais que, de façon générale, vous avez raison, et j'ajouterais qu'à l'enquête Estey, la banque a fait déposer par son avocat un document exposant sa politique en matière de prêts immobiliers. On y précisait le pourcentage concernant les terrains non viabilisés—50 p. 100—et la façon de protéger et de garantir les intérêts. On y apprenait que l'amortissement maximal de ces prêts ne pouvait dépasser 12 mois, et on passait ensuite aux terrains viabilisés dont la politique était presque exactement la même. Et pour ce qui est des instructions, je pense que toute institution financière a ses lignes directrices. Si tous les prêts avaient été consentis en Alberta, ou ailleurs, en fonction de 50 p. 100 du coût des terrains, et si les intérêts avaient été garantis, je dirais que oui, il y aurait peut-être eu des pertes, mais pas très substantielles.

M. Riis: D'une certaine façon, donc, on n'a pas suivi les lignes directrices éprouvées.

M. Hitchman: Cela semble être le cas.

M. Riis: Merci. J'ai soulevé cette question, monsieur Hitchman, pour le bénéfice de mes collègues. Les députés de l'Ouest se sont toujours demandé s'il fallait imputer cette faillite à l'état de l'économie dans l'Ouest ou à quelque pratique douteuse de la banque. Je pense que vous avez répondu à cette question.

M. Hitchman: La baisse des valeurs immobilières et d'autres replis économiques au Canada y sont pour quelque chose, mais jusqu'à un certain point seulement.

M. Riis: Oui, je comprends. Dans votre témoignage précédent au début du mois d'octobre, vous aviez beaucoup à dire au sujet des vérificateurs de l'extérieur. Au lieu de vérifier personnellement les dossiers de prêt et d'évaluer les portefeuilles, ils ont pris l'information que leur ont fournie les agents de la banque. Nous allons bientôt avoir l'occasion de discuter avec les vérificateurs au sujet de leur rôle et de leur travail, mais j'aimerais que vous nous expliquiez un peu comment vous voyez la situation, en ce qui concerne les vérificateurs de l'extérieur.

M. Hitchman: Si vous me permettez, j'aimerais corriger une de vos remarques. J'avais effectivement beaucoup à dire. J'ai essayé de ne pas trop en dire, parce que mon mandat n'était pas de déterminer ce que les vérificateurs avaient fait ou pas fait, ou comment ils devaient procéder; et c'est pourquoi j'ai fait bien attention de ne pas aborder cette question. Mais j'ai

[Texte]

the meeting in some detail, which was submitted to the commission. We met for one hour on July 22, and the real purpose of this meeting... We had such unusual, almost serious, trouble in finding in the files what we wanted to find and getting answers to something and getting a picture on which we could base a judgment of a loan. So I said since the auditors are in there looking at loans, how do they do it? What are we missing or what are we doing wrong? That was the real basis of the meeting with the auditors. They dealt with that, and I guess the minutes of that meeting might be something you should take a look at yourself. I think it would be fair to say only what is in the minutes.

Mr. Riis: Were you surprised, Mr. Hitchman, or perhaps even shocked when you found out to what extent the external auditors examined the books with the bank as a regular course of events?

Mr. Hitchman: I do not think I was surprised; I do not think I was shocked. They said it took the auditors eight persons working for five solid weeks to review the loans. Now that is 40 weeks. I submit to you that if one senior man was in there for 40 weeks reviewing those loans, he should have a pretty good idea of what the loans are like. But that is what they said they had done.

Mr. Riis: Mr. Hitchman, perhaps some of my colleagues would want to pursue that as well.

Let me finish off with your turn today with just a couple of quick questions. In one part of your report, Mr. Hitchman, on page 3, I do not understand what is meant by the phrase "in all the accounts reported on, the bank had not provided a dollar in reserve for losses". Can you elaborate on that to assist me?

Mr. Hitchman: We were provided by the bank with a detailed list by name, amount and classification of all loans rated five and six. Of the list of loans, which totalled \$574 million as of October 31, we had examined \$187 million. Of the \$187 million, we had set up provisions of \$109 million.

• 1545

We checked each name to see if there were, in those provisions, any one of those names. The answer is no, there were not. So there was not a dollar provision established against any of the loans we dealt with.

Mr. Riis: There should have been, though.

Mr. Hitchman: Based on the analysis of my appraisal, very definitely, yes. Even in loans rated 1 to 4, which are good, we reviewed about \$235 million. We rated \$135 million doubtful, and we asked for provisions of \$53 million.

Mr. Riis: But under normal prudent banking practices those reserves would have been provided, would they not?

Mr. Hitchman: In the way in which I have lived all my life, definitely yes.

[Traduction]

rencontré les vérificateurs et j'ai fait un compte rendu assez détaillé de la réunion, que j'ai présenté à la Commission. La réunion a duré une heure le 22 juillet, et avait pour but... nous avions tellement de difficultés, voire de graves problèmes à trouver dans les dossiers des indices qui nous auraient permis d'établir sur quoi les décisions de prêt étaient fondées. Alors, je me suis dit que vu que les vérificateurs étaient déjà là à étudier le portefeuille de prêts, j'allais voir comment ils procédaient. Je me demandais ce qui nous échappait ou ce que nous faisions de mal. C'était le but véritable de la réunion avec les vérificateurs. C'est ce dont nous avons discuté, et je pense que vous devriez lire le compte rendu de la réunion pour en savoir davantage. Je ne crois pas que je devrais en dire plus que le compte rendu.

M. Riis: Avez-vous été surpris, monsieur Hitchman, ou peut-être même scandalisé d'apprendre combien de temps les vérificateurs de l'extérieur avaient passé à examiner les livres de la banque?

M. Hitchman: Je ne crois pas avoir été surpris; pas scandalisé non plus. On a dit qu'il avait fallu aux vérificateurs huit personnes pendant cinq semaines entières pour examiner le portefeuille des prêts. Cela veut dire quarante semaines. Je pense qu'un vérificateur d'expérience qui passerait quarante semaines à étudier les prêts devrait avoir une assez bonne idée de ce portefeuille. Mais c'est ce qu'on dit avoir fait.

M. Riis: Monsieur Hitchman, certains de mes collègues auraient peut-être des questions à vous poser eux aussi.

Je vous poserai donc quelques petites questions pour terminer. Dans une partie de votre rapport, monsieur Hitchman, à la page 3, vous dites quelque chose que je ne comprends pas tout à fait. J'aimerais que vous m'expliquiez ce que vous entendez par «dans tous les comptes, la banque n'avait pas prévu un seul dollar en réserve pour les pertes».

M. Hitchman: La banque nous a fourni une liste détaillée avec le nom, le montant et la catégorie de tous les prêts cotés 5 et 6. Parmi la liste des prêts qui s'élevaient à 574 millions de dollars au 31 octobre, nous en avons examiné pour 187 millions de dollars. Pour ces 187 millions de dollars, nous avions établi des réserves de 109 millions de dollars.

Nous avons vérifié chaque nom pour voir si, dans ces réserves, nous en trouverions un. Nous n'en avons pas trouvé. Il n'y avait pas un seul dollar en réserve au titre d'aucun de ces prêts.

M. Riis: Alors qu'il aurait dû y en avoir.

M. Hitchman: D'après mon analyse, bien sûr que oui. Même pour les prêts de catégorie 1 à 4, qui seraient censés être bons, nous en avons examiné pour environ 235 millions de dollars. Nous avons coté de douteux 135 millions de dollars de prêts, et demandé des réserves de 53 millions de dollars.

M. Riis: Mais en temps normal, ces réserves auraient dû être là, n'est-ce pas?

M. Hitchman: De la façon dont j'ai toujours travaillé, bien sûr que oui.

[Text]

Mr. Riis: In summary, Mr. Hitchman, as an individual with a reputation as being a rather tough, prudent banker—which I suppose is a compliment that one ought to have as a banker—how would you describe the banking practices as practised by the senior management of the Canadian Commercial Bank? What term would come to mind to describe those practices?

Mr. Hitchman: I would not like to pick one word or two words, because they will be a headline. I do not think we need more headlines today.

I would say this to you. Without any doubt in the world, management of a bank is more critical than anything. Without good management and good people, you are dead. This is the first ingredient in the bank. The second ingredient is getting deposits.

Mr. Riis: So without good management and good people you are dead. This bank is dead. Therefore, shall we assume we had neither good people nor good management?

Mr. Hitchman: Whether you assume it or not, I do not know; only time will tell.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Hitchman, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I wonder if you could just elaborate on two earlier questions. First, when you commented about the 50% loan on raw land, did you say it was a policy of the Canadian Commercial Bank?

Mr. Hitchman: It was in what they call a loan manual.

Mr. Dorin: But was it CCB internal policy?

Mr. Hitchman: It was CCB internal policy. It was headlined "corporate lending guidelines". This was taken from their loan manual. It was put into the exhibit at the Estey commission.

Mr. Dorin: How would the policy of 50% on raw land compare with that of other banks, based on your experience?

Mr. Hitchman: I said at the Estey hearing and I repeat now that if you lend 50% of the cost by raw land today or last year or two years ago, if you have arrangements for repayment within a year and if you have a source of outside income to pay the interest on the loan it would be a reasonable loan to make. If the people who are making it have the experience and the reputation to do business in raw land, there is nothing wrong with it. It would be quite ordinary.

Mr. Dorin: In other words, you would draw the conclusion that it was their failure to follow their own guidelines. It is not the guidelines or the written policies of the section that were the problem.

Mr. Hitchman: Yes. Mr. McLaughlan said that the appraised value of real estate was a big handicap to the bank. Appraised values of real estate are appraised values. It just depends what day of the week you appraise them.

[Translation]

M. Riis: En résumé donc, monsieur Hitchman, en tant que banquier qui a la réputation d'être assez sévère et prudent—ce qui doit sûrement être un compliment pour un banquier—comment décririez-vous les pratiques bancaires des cadres supérieurs de la Banque commerciale du Canada? En un mot, comment décririez-vous ces pratiques?

M. Hitchman: Je ne voudrais pas les décrire en un mot ou deux, parce que cela ferait les grands titres des journaux, et je ne crois pas que nous ayons besoin de cela aujourd'hui.

Mais je vous dirais ceci. La gestion d'une banque est plus importante que toute autre chose dans le monde. Sans une bonne gestion et de bons cadres, vous êtes fini. C'est ce qui compte le plus dans une banque. Après, ce sont les dépôts.

M. Riis: Vous dites donc que sans une bonne gestion et de bons cadres, vous êtes fini. La banque a fait faillite. Peut-on en déduire que la gestion n'était pas saine et que les cadres n'étaient pas compétents?

M. Hitchman: Vous pouvez en conclure ce que vous voulez, je ne sais pas; seul le temps nous le dira.

M. Riis: Merci, monsieur Hitchman. Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Dorin.

M. Dorin: J'aimerais quelques précisions sur deux questions qui ont déjà été posées. Premièrement, au sujet des prêts de 50 p. 100 sur les terrains vagues, avez-vous dit que c'était la politique de la Banque commerciale du Canada?

M. Hitchman: C'est ce qui figure dans leur Guide des prêts.

M. Dorin: Mais était-ce la politique interne de la BCC?

M. Hitchman: C'était la politique interne de la BCC. Elle s'intitulait Directives concernant les prêts commerciaux. Nous avons pris cela dans le guide des prêts. Cela a été déposé comme pièce à l'enquête Estey.

M. Dorin: Comment cette politique de 50 p. 100 du coût des terrains vagues se compare-t-elle à celle d'autres banques, d'après votre expérience?

M. Hitchman: J'ai dit à l'enquête Estey, et je le répète ici: les prêts équivalant à 50 p. 100 du coût des terrains vagues aujourd'hui, ou l'an dernier ou il y a deux ans, peuvent constituer des prêts raisonnables si le remboursement s'effectue en moins d'un an et si les intérêts sur les prêts peuvent être payés grâce à une source de revenu de l'extérieur. Si les prêteurs ont de l'expérience et une bonne réputation dans le domaine des terrains vagues, il n'y a rien de mal là-dedans. C'est tout à fait ordinaire.

M. Dorin: Cela revient donc à dire que l'on n'a pas suivi les directives. Ce ne sont pas les directives ou les politiques qui sont à la base du problème.

M. Hitchman: Oui. M. McLaughlan a dit que la valeur appréciée de l'immeuble constituait un gros handicap pour la banque. Les valeurs appréciées de l'immeuble sont des valeurs

[Texte]

Mr. Dorin: The second question goes back to your earlier statement or comment in answer to Mr. Riis regarding the loans being made some time ago. This was not a new problem; the bank had problems at such times. Can you give any indication of . . . ? Were the bulk of the loans made five years ago, three years ago, one year ago? Can you make a comment on that just with the relative timing of the various . . . ?

• 1550

Mr. Hitchman: I do not have a specific answer to that question, and I do not have with me the growth of the bank in the last five years. But if you took a look at the growth of the bank in the last five years, it would show some very steady rapid growth.

Mr. Dorin: I guess the point I am getting at here is did you notice any change in bank policy in reviewing loans that were made five years ago when there may have been other people and other management versus loans that have been made more recently in the past year? Was there any noticeable change in practice from what you observed?

Mr. Hitchman: I cannot answer how any one loan was made. I do not know. I do not know if present management was there or somebody else.

Mr. Dorin: Yes, I realize you do not know who necessarily was responsible for the loan; I was just wondering if you noticed any apparent change in policy from older loans to newer loans.

Mr. Hitchman: The answer to your question is no.

Mr. Dorin: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Dorin. Mr. Garneau.

M. Garneau: Monsieur Hitchman, quelles responsabilités précises la ministre d'État aux Finances vous avait-elle confiées dans le cas de la Banque Commerciale du Canada? Vous avait-on demandé d'analyser la gestion de la banque, les mauvais prêts? Quel mandat la ministre vous avait-elle confié dans le cadre de l'enquête que vous avez faite?

Mr. Hitchman: We were asked by the Inspector General of Banks—they gave us the terms of reference, which I do not have in this small package today. In the final report it said, in brief form, we were asked to review credit files, accounting records, and such other data as necessary to form an opinion on the quality of the loan portfolio and the adequacy of the provision for losses. That was more defined by saying all loans in excess of \$1 million, with the understanding that we would sample other loans and then go down lower if we started to find trouble there. But we never got to analyzing all the loans over \$1 million. That is the basic thing in the terms of reference.

[Traduction]

appréciées. Tout dépend du jour de la semaine où l'évaluation est faite.

M. Dorin: Ma deuxième question porte sur ce que vous avez dit à M. Riis, à savoir que ces prêts avaient été consentis il y a déjà quelque temps. Ce n'était donc pas un nouveau problème; la banque avait des problèmes déjà à ce moment-là. Pourriez-vous nous dire, approximativement . . . ? La majorité des prêts ont-ils été accordés il y a cinq ans, trois ans, ou un an? Pourriez-vous nous donner vos impressions quant au moment où les divers . . . ?

M. Hitchman: Je n'ai pas de réponses précises à votre question, et je n'ai pas avec moi de chiffres quant à la croissance de la banque au cours des cinq dernières années. Mais si vous regardiez de ce côté-là, vous verriez qu'il y a eu croissance rapide et continue pendant cette période.

M. Dorin: Voici où je veux en venir: avez-vous constaté qu'il y avait eu changement dans la politique de la banque quand vous avez passé en revue les prêts qui avaient été accordés il y a cinq ans quand la gestion était peut-être différente, et ceux accordés au cours de l'année qui vient de s'écouler? D'après vos observations, y a-t-il eu un changement évident dans la pratique de la banque quant aux prêts?

M. Hitchman: Je ne peux pas vous parler des conditions rattachées à un prêt en particulier. Je ne sais pas. Je ne sais pas si la gestion actuelle était en place, ou s'il s'agissait de quelqu'un d'autre.

M. Dorin: Je comprends que vous ne savez pas nécessairement qui était responsable du prêt; je me demandais simplement si vous aviez remarqué un changement manifeste dans la politique de la banque quant aux prêts accordés il y a quelques années et ceux accordés plus récemment.

M. Hitchman: La réponse à votre question est non.

M. Dorin: Merci.

Le président: Merci, monsieur Dorin. Monsieur Garneau.

Mr. Garneau: Mr. Hitchman, what specific responsibilities had the Minister of State for Finance entrusted to you with regard to the Canadian Commercial Bank? Had you been asked to analyze the management of the bank, or the bad debts? What were the terms of reference of the work the Minister had asked you to do in your investigation?

M. Hitchman: L'inspecteur général des banques nous a demandé . . . ils nous ont confié un mandat, que je n'ai pas avec moi dans cette petite liasse de documents. Dans le rapport final, il était dit, brièvement, qu'on nous demandait de revoir les dossiers de prêts, les registres comptables, et toutes autres données nécessaires pour nous permettre de formuler une opinion quant à la qualité du portefeuille des prêts et des provisions pour pertes. Plus précisément, on nous demandait de revoir tous les prêts de plus d'un million de dollars, et il était entendu que nous ferions une vérification ponctuelle d'autres prêts moins élevés, que nous étudierions à leur tour si nous rencontrions des problèmes. Mais nous n'avons pas terminé

[Text]

M. Garneau: Dans ce mandat, il n'y avait rien qui vous autorisait à analyser la qualité de l'administration elle-même?

Mr. Hitchman: To my recollection, the answer is no. We were asked to look at the procedures followed and how they were operating, but not the management. I do not recall the word management being in the assignment.

M. Garneau: Durant la période pendant laquelle vous et certains de vos collègues avez rempli le mandat qui vous avait été confié, est-ce qu'il y avait, à la Banque Commerciale, des agents de l'inspecteur général des banques ou encore des agents du ministère qui supervisaient l'administration de la banque?

Mr. Hitchman: The answer is no. There are not, to my knowledge, officers from the Inspector General's office there supervising the operations of the bank. The head of the Inspector General's office, Mr. Neville Grant, met with us on the first day this committee met to start working. He was very helpful to us in establishing how and when we were going to start the study. Mr. Grant also spent two days in Edmonton with me; he was present at the interview we had with the auditors, he was present at what I felt was a long meeting with the president of the bank, and he was very helpful in making detailed minutes of both of those meetings. He was also present to come back to Toronto with me and he spent the better part of one day assisting me in making the preliminary report to the Minister.

• 1555

M. Garneau: Entre le moment où la tentative de *bail-out* a été effectuée, au mois de mars, et le moment où vous étiez vous-même à la banque pour accomplir votre mandat, il n'y avait personne du gouvernement ou de l'inspecteur général des banques qui était sur place à Edmonton pour superviser de près les pratiques au nom du groupe qui avait injecté 255 millions de dollars pour tenter de sauver la banque. Si je comprends bien, personne n'avait cette responsabilité, autant que vous sachiez.

Mr. Hitchman: No, nobody was there to my knowledge; I did not see anybody. However, they did have a transaction when I was in Edmonton, which involved two loans, each for \$15 million, for a total of \$30 million. They did communicate with the Inspector General in Ottawa and the Office of the Inspector General called Edmonton and asked them to refer those two applications to me, which they did. Other than that, I have no knowledge of what they were doing.

M. Garneau: On vous a demandé votre opinion sur la valeur du crédit de ces deux prêts-là. Avez-vous autorisé l'émission des prêts? Était-ce votre responsabilité de le faire ou si vous avez seulement émis une opinion qui a pu être suivie ou non par l'administration?

[Translation]

l'analyse de tous les prêts de plus d'un million de dollars. C'est là l'essence de notre mandat.

Mr. Garneau: Was there anything in the terms of reference which authorized you to analyze the quality of management as such?

M. Hitchman: Si ma mémoire est bonne, la réponse est non. On nous a demandé d'évaluer les procédures et pratiques de la banque, mais non pas la gestion. Je ne me souviens pas d'avoir vu le mot gestion dans notre mandat.

Mr. Garneau: During the period you and your colleagues carried out the responsibilities which had been entrusted to you, were there, at the Commercial Bank, representatives of the Inspector General of Banks or officials from the department supervising the management of the bank?

M. Hitchman: La réponse est non. Que je sache, personne n'avait été détaché du bureau de l'inspecteur général des banques pour surveiller les activités de la banque. Le directeur du bureau de l'inspecteur général, M. Neville Grant, nous a rencontrés quand le comité s'est réuni la première fois pour commencer son travail. Il nous a aidés à déterminer quand et comment nous allions commencer cette étude, et cela nous a été fort utile. M. Grant a aussi passé deux jours avec moi à Edmonton; il était présent quand nous avons rencontré les vérificateurs, et aussi lors d'une rencontre, assez longue à mon avis, avec le président de la banque, et il nous a beaucoup aidés en rédigeant dans le détail le compte rendu de ces deux réunions. Il s'est aussi rendu avec moi à Toronto et a passé presque toute une journée à m'aider à préparer le rapport préliminaire pour le ministre.

Mr. Garneau: Between the moment when the bail-out was attempted, in the month of March, and the moment when you were actually at the bank to carry out your mandate, there was no government representative or official from the office of the Inspector General of Banks in Edmonton to supervise bank practices closely on behalf of the group which had invested \$255 million to attempt to save the bank. If I understand correctly, no one had this responsibility, as far as you know.

M. Hitchman: Non, il n'y avait personne, que je sache; je n'ai vu personne. Toutefois, alors que j'étais à Edmonton, il y a eu deux demandes de prêt de quinze millions de dollars chacune, totalisant trente millions de dollars. La banque a communiqué avec l'inspecteur général à Ottawa et le bureau de l'inspecteur général a téléphoné à Edmonton pour demander à la banque de me soumettre ces deux demandes de prêt, ce qui a été fait. Mais à part cela, je ne sais pas ce qu'ils faisaient.

Mr. Garneau: You were asked to assess those two loan applications. Did you authorize the loans? Was it your responsibility to do so or did you only express an opinion which the bank's management may or may not have accepted?

[Texte]

Mr. Hitchman: There was no clear definition on what they said, but the word was to refer it to me. They did refer it to me. I very, very definitely declined the two applications they had, which I thought were way out yonder, and there is no doubt that the senior management who brought the transactions to me were somewhat disappointed; however, the loans were not made.

M. Garneau: Je ne sais pas si vous avez remis votre rapport à l'inspecteur général des banques ou au ministre, mais j'ai cru comprendre, d'après les témoignages que vous avez faits ailleurs, que vous aviez eu une rencontre avec la ministre d'État aux Finances vers la fin de juillet, pour lui remettre verbalement ou par écrit un rapport préliminaire. Est-ce exact? Si oui, ce rapport préliminaire était-il du même genre que celui qui a été rendu public ultérieurement?

Mr. Hitchman: I was engaged by the Inspector General of Banks and I was instructed by the Minister to deliver to her and only to her the preliminary report. When I had the final report, only one copy was made. That one copy was delivered personally to the Minister in Ottawa—nobody else.

Mr. Garneau: Was this report you gave to the Minister different from the final one, or did it have the same types of findings you gave to the Minister?

Mr. Hitchman: The preliminary report had the same types of findings but not . . . We had covered a lot more accounts by the time we got to the final report.

Mr. Garneau: At that point, when you met with the Minister, had you made any suggestions in terms of having someone on the side make decisions on the new loans that were accepted by the bank? Had you discussed this matter with her?

Mr. Hitchman: I said that time was of the essence, that we should move quickly to establish what was going on so unsatisfactory loans could not, would not, should not be made.

• 1600

Mr. Garneau: In your report you gave us a number of evaluations of the loans that had been made in the past by the bank, and you gave a number of examples where provision should have been made. On what basis have you analysed those loans? Did you consider your analysis to be made on what we call ongoing business or was it an evaluation made on liquidation value as opposed to ongoing business?

Mr. Hitchman: It was very, very definitely on an ongoing basis.

Mr. Garneau: It was a liquidating . . .

Mr. Hitchman: Our assignment was to do it on an ongoing basis. The only basis on which we looked at each and every loan was on an ongoing basis.

[Traduction]

M. Hitchman: Le bureau de l'inspecteur général des banques n'a pas défini précisément ce qu'il me demandait de faire, mais on demandait à la banque de me soumettre les demandes de prêt. C'est ce que la banque a fait. J'ai rejeté ces deux demandes sans ambages, car elles me semblaient parfaitement farfelues, et il ne fait aucun doute que les cadres qui avaient soumis ces demandes de prêt à mon approbation étaient quelque peu déçus; quoi qu'il en soit, les prêts n'ont pas été accordés.

Mr. Garneau: I do not know if your report was given to the Inspector General of Banks or to the Minister, but I thought I understood, from testimony you have given elsewhere, that you had met with the Minister of State for Finance around the end of July, to give her a preliminary report, either verbally or in writing. Is that correct? If so, was this preliminary report similar to the one which was made public subsequently?

M. Hitchman: L'inspecteur général des banques a retenu mes services et la ministre m'a prié de lui remettre mon rapport préliminaire en main propre. Il n'y a qu'un seul exemplaire du rapport définitif. Cet exemplaire unique a été livré en main propre au ministre à Ottawa . . . Et à personne d'autre.

M. Garneau: Ce rapport que vous avez présenté au ministre diffèrait-il du rapport final, ou contenait-il le même genre de renseignements?

M. Hitchman: Le rapport préliminaire contenait le même genre de renseignements, mais non . . . Au moment de préparer le rapport final, nous avons analysé un plus grand nombre de comptes.

M. Garneau: Au moment où vous avez rencontré la ministre, lui avez-vous proposé de retenir les services d'une personne de l'extérieur à qui on confierait la responsabilité d'accepter ou de rejeter les nouvelles demandes de prêt adressées à la banque? Avez-vous discuté de cette question avec elle?

M. Hitchman: Je lui ai dit qu'il fallait absolument agir rapidement, et qu'il était essentiel de déterminer dans l'immédiat ce qui se passait, pour empêcher la banque de consentir des prêts non recouvrables.

M. Garneau: Dans votre rapport, vous nous avez fourni un certain nombre d'évaluations des prêts consentis par la banque, et donné des exemples de cas où il aurait dû y avoir des réserves. Sur quoi était fondée votre analyse? Portait-elle sur ce qu'il est convenu d'appeler les affaires courantes, ou sur une évaluation de la valeur à la liquidation?

M. Hitchman: C'était nettement une analyse en fonction de la situation courante.

M. Garneau: C'était une analyse à la liquidation . . .

M. Hitchman: Nous étions chargés de faire une analyse en fonction des affaires courantes. Chaque prêt a été examiné de la même façon.

[Text]

Mr. Garneau: When reading your report, it seemed to me that the provisions were not enough; that is the least we can say. Your point of view is that it would need the total of \$1 billion or something in that range to cover the losses.

At the time of the bail-out, the Office of the Inspector General stated that it would take something like \$350 million instead of \$250 million to really bail out the bank. Would you say that things had changed a lot between March 24 and July in the bank situation? The difference is somewhere around \$400 million and \$500 million. Is the difference based on the fact that Mr. Grant's analysis had been made as though the bank was going to stay alive and yours was on the basis of liquidation? Do you have any idea what created the difference between your analysis and that of Mr. Grant?

Mr. Hitchman: I think that is a very good question. When we got there in August, the preliminary report was made up of the fiscal 1984, which showed a total of about \$471 million—largely unsatisfactory. The October 31 statement showed a total of \$574 million; the May 31 showed a total of \$722 million after having transferred \$255 million, which made a total of \$977 million. Yes, there was a substantial increase in that given period of time.

I know of nothing in the geographical area in which the bank was operating—where real estate went down or other things went down—that would do this. So why did we get more names and more amounts? There is no doubt the bank was analysing its portfolio and putting special people on it, so perhaps that is what did it. I do not know.

Mr. Garneau: I have just a couple of questions. Perhaps I can come back later on.

The Chairman: Yes, you can come back later.

Mr. Garneau: I would like to touch on the recommendations.

The Chairman: Yes. I will tell you that we are dealing with a tight timeframe, and I would like to give everybody an opportunity to get in. Therefore, if you do not mind, we could come back to you. Mr. Riis has already put his name in for supplementaries.

Mr. Garneau: All right, I will come back later.

The Chairman: Thank you. Jim Hawkes is next on my list.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman. I just want to clarify something that happened when I first came in, which I may have missed. There was a manual of instructions that loans officers were to follow. Did you conclude they were not following that manual?

Mr. Hitchman: I cannot say I can conclude that they were not following it. I would say that when all the loans were examined I failed to find any—not just one, but any—that

[Translation]

M. Garneau: En lisant votre rapport, j'ai eu l'impression que les réserves n'étaient pas suffisantes; c'est le moindre qu'on puisse dire. Vous avez exprimé l'avis qu'il faudrait tout le milliard de dollars, ou à peu près, pour couvrir les pertes.

Au moment du renflouement, le Bureau de l'inspecteur général a déclaré qu'il faudrait quelque chose comme 350 millions de dollars, plutôt que 250 millions de dollars, pour renflouer la banque. Diriez-vous que la situation de la banque avait beaucoup changé entre le 24 mars et le mois de juillet? Il y a une différence d'environ 400 ou 500 millions de dollars. Cette différence s'expliquerait-elle par le fait que l'analyse de M. Grant reposait sur l'hypothèse que la banque resterait en affaires, alors que la vôtre retenait l'hypothèse de la liquidation? Comment expliquez-vous la différence entre votre analyse et celle de M. Grant?

M. Hitchman: Je pense que c'est une très bonne question. Quand nous sommes arrivés là, au mois d'août, le rapport préliminaire portait sur l'année financière 1984 et faisait état d'un total d'environ 471 millions de dollars de prêts largement insatisfaisants. L'état financier du 31 octobre montrait un total de 574 millions de dollars; celui du 31 mai, un total de 722 millions de dollars après un transfert de 255 millions de dollars, ce qui portait le total à 977 millions de dollars. Alors, oui, il y a eu une augmentation substantielle au cours de cette période.

A ce que je sache, il ne s'est rien passé dans le secteur géographique où travaillait la banque, que ce soit dans l'immeuble ou dans d'autres domaines, pour expliquer cela. Alors, pourquoi avons-nous obtenu plus de noms et plus de montants? Il ne fait aucun doute que la banque analysait son portefeuille et affectait des effectifs spéciaux à cette tâche; et c'est peut-être ce qui explique la différence. Je ne sais pas.

M. Garneau: J'ai quelques autres questions à poser. J'y reviendrai peut-être plus tard.

Le président: Oui, il vaudrait mieux que vous y reveniez plus tard.

M. Garneau: J'aimerais parler des recommandations.

Le président: Oui. Nous n'avons pas tellement de temps, et j'aimerais que tout le monde puisse avoir son mot à dire. Alors, si vous n'y voyez pas d'objection, nous y reviendrons. M. Riis a déjà mis son nom pour des questions supplémentaires.

M. Garneau: Très bien, j'y reviendrai plus tard.

Le président: Merci. Jim Hawkes est le prochain sur ma liste.

M. Hawkes: Merci, monsieur le président. Je voudrais clarifier quelque chose que j'ai peut-être manqué lorsque je suis arrivé. Les agents de prêt avaient un guide d'instructions à suivre. Avez-vous conclu qu'ils ne l'avaient pas suivi?

M. Hitchman: Je ne peux pas dire que j'en suis arrivé à cette conclusion. Mais après avoir examiné tous les prêts, j'ai constaté qu'aucun d'entre eux n'avait été fait conformément

[Texte]

were made in accordance with the instructions laid down in the loan manual. You know, I would not have problems . . .

Mr. Hawkes: The common characteristic was that they loaned more money than the instructions would have indicated they should have loaned. Is that correct?

Mr. Hitchman: They loaned more money and on different values, yes.

Mr. Hawkes: A different value . . . One of the newspaper headlines about some of your earlier testimony is that you did not find enough information in the files. They were not following good management practice in terms of putting information into these files that should have been there.

• 1605

Mr. Hitchman: These files were very, very voluminous. They had paper, paper, paper. There was no order to it.

If you have a loan outstanding, you would normally have a spreadsheet. On it would be the assets and liabilities for the last three or four years so you could see where they have come from. Besides this, you would show what their sales were and what their profit or losses were, so you could follow the history of the account.

In these files, we could not find these in the majority of cases. In some cases where we did find them, the audit statements were not audited. We found statements for substantial loans where the information was not audited and we found some where there were no financial statements at all. You cannot look at a piece of paper and say where the collateral is held. It would be normal to have a piece of paper showing what the collateral is so that you can glance at it and see what one is in relation to the other.

Now, their manual did call for all of these things to be done. They had a manual for part of it, which dealt with the real estate I spoke about. The other manual said thou shalt have the spread sheet; thou shalt have this and that. But we could not find it in these files. I examined one or two. Some of the submissions were 20 to 40 pages long. After reading 20 to 40 pages, you have to ask yourself what it was that you read. What is it all about? What do they want the money for? It is a very difficult job. It passes through three, four, five or six lenders. They are all reading the same thing and getting confused. It ends up in a confused answer, I guess.

Mr. Hawkes: Can you explain to me how you can classify a loan? You have described very graphically an absence of very necessary information. If you do not have the information on file, how can you go about deciding whether it was a good or bad loan?

Mr. Hitchman: If I had a name or an amount, I started there. If I could not find a file with a financial statement, I got a little nervous. Now, the president of the bank maintains that when you are financing a loan you do not necessarily need the financial statement. I totally disagree with him.

[Traduction]

aux instructions prescrites dans le guide concernant les prêts. Vous savez, je n'aurais pas de problème . . .

M. Hawkes: Le dénominateur commun est que l'on a prêté plus d'argent que ne le permettaient les instructions. Est-ce exact?

M. Hitchman: Oui, on a prêté plus d'argent, et sur des valeurs différentes.

M. Hawkes: Des valeurs différentes . . . L'un des grands titres des journaux au sujet de votre témoignage disait que vous n'aviez pas trouvé suffisamment d'information dans les dossiers. Les dossiers ne renfermaient pas l'information qu'on aurait dû y retrouver si l'on avait suivi de bonnes pratiques de gestion.

M. Hitchman: Ces dossiers étaient très volumineux. Il y avait plein de documents, et pas d'ordre du tout.

Lorsqu'un prêt vous est dû, vous avez normalement une fiche descriptive. Vous y trouveriez les éléments d'actif et de passif des trois ou quatre dernières années, pour vous permettre de comprendre. Vous auriez aussi les chiffres de vente et un état des profits ou des pertes, pour voir comment évolue le compte.

Dans la majorité des dossiers que nous avons examinés, ces renseignements ne s'y trouvaient pas. Dans les quelques cas où ils s'y trouvaient, ils n'avaient pas été vérifiés. Nous avons trouvé des états de compte pour des prêts substantiels où les renseignements n'avaient pas été vérifiés, et nous en avons trouvé d'autres où il n'y avait même pas d'états financiers. Nous n'avons pas vu de documents concernant les garanties. Il serait normal de trouver un document faisant état des garanties attachées aux prêts.

D'après le guide d'instructions, tous ces renseignements auraient dû y être. Il y avait un guide qui portait justement sur l'immobilier. Dans l'autre guide, on disait qu'il fallait ceci et cela, une fiche descriptive, etc. Mais nous n'avons rien trouvé de tout cela dans les dossiers. J'en ai examiné un ou deux. Certaines demandes comptaient entre 20 et 40 pages. Après avoir lu de 20 à 40 pages, vous devriez savoir de quoi il retourne. Vous devriez savoir pourquoi on demande l'argent. C'est une tâche très difficile. La demande est transmise à trois, quatre, cinq ou six prêteurs. Ils lisent tous la même chose, et c'est la confusion. Et je pense que cela vous donne aussi une réponse confuse.

M. Hawkes: Pouvez-vous nous expliquer comment vous arrivez à classer un prêt? Vous avez fait état d'un manque d'information absolument nécessaire. A défaut de cette information, comment pouvez-vous déterminer s'il s'agissait d'un bon ou mauvais prêt?

M. Hitchman: Si j'avais un nom ou un montant, je commençais par cela. Si je ne trouvais pas de dossier avec un état financier, je commençais à m'énerver. Maintenant, le président de la banque soutient qu'on n'a pas nécessairement besoin de l'état financier pour financer un prêt. Je ne suis absolument pas d'accord avec lui.

[Text]

The first thing I have to see is a financial statement showing the assets and the liabilities, whether they are solid or not, what is the income and what is the profit or loss. Besides these, I have to turn around and see what the security is. If I do not know the first, I do not know when the land was bought and so on. All I can do is look at the asset today. When I look at the asset today, I would know where it was and that it was raw land and so forth. There would be enough words picked up to say whether the loan was good or bad.

Now, let me tell you that when experienced bankers assess loans, some of it is a judgment call. When you make a provision for a loan, you might over-provision one and under-provision another. So if you did 100, you would not be very far off in the total. If you have experienced people doing it, the total should not be very far off. If we had enough information, or maybe enough of the lack of information, we could arrive at a picture to tell us whether the loan was good or bad and the amount of provision needed.

Mr. Hawkes: You confuse me, Mr. Hitchman. In your response to Mr. Garneau I thought you made a clear-cut statement that your valuation base was as an ongoing entity. Then you give me the information that you do not have profit-and-loss statements and cash flow statements and so on. I would take these to be critical to the valuation of an ongoing entity. You switched ground on me in saying that it is essentially the security information on which you based your estimate of the value of an ongoing situation. There is the circle in the conundrum, and I wonder if you could lead me out of it.

• 1610

Mr. Hitchman: I do not know a problem . . . I am sorry I created that in your mind, but if we have a piece of real estate and we do not have the statement, I would have to have some idea about how they got valued. I would want to know where the acres are, the raw land or what. What was the status of the interest? Was the loan rewritten? There is enough information in that file to tell me the status of that loan. It is not going to be exactly correct as I would like to have it or should have it, but I can make a judgment call on it.

Mr. Hawkes: Can I ask you, Mr. Hitchman, I guess a background piece of information? Was there a portion of your career you spent mostly in the energy industry in terms of loans, or was there a part of your team that is familiar with the energy industry and the value of farm-outs and all the complexities that relate to that particular form of security?

Mr. Hitchman: My experience was many years in the field from Edmonton to Toronto to London, England, to New York, and my experience in head office was travelling across this country from east to west. Up until four years ago I was deeply involved in all the loans in every category of the bank I was

[Translation]

La première chose qu'il me faut, c'est un état financier me montrant les éléments d'actif et de passif, qu'ils soient bons ou mauvais, les revenus, les profits ou les pertes. Ensuite, je veux savoir quelles sont les garanties. Si je n'ai pas l'état financier, je ne peux pas savoir notamment quand le terrain a été acheté. Tout ce que je peux faire alors, c'est examiner l'avoir d'aujourd'hui. En regardant cela, je saurais quel est l'emplacement du terrain, sa nature, et ainsi de suite. J'aurais alors suffisamment d'informations pour déterminer s'il s'agit d'un bon ou d'un mauvais prêt.

Laissez-moi vous dire que quand des banquiers d'expérience évaluent des prêts, ils font souvent appel à leur jugement. Quand on établit les réserves pour un prêt, on en exige trop dans un cas et pas assez dans l'autre. Mais sur 100 prêts, la différence n'est pas tellement grande. Si ce sont des gens d'expérience qui font l'évaluation, la différence ne peut pas être trop grande au bout du compte. Avec suffisamment d'informations, ou peut-être avec une trop grande insuffisance d'informations, on peut arriver à déterminer s'il s'agit d'un bon ou d'un mauvais prêt, et à établir le montant à prévoir comme réserve.

M. Hawkes: Vous me mêlez, monsieur Hitchman. Dans votre réponse à M. Garneau, je pensais que vous aviez affirmé clairement que votre évaluation était fondée sur les opérations courantes. Ensuite, vous venez me dire que vous n'avez pas l'état des profits et des pertes, le chiffre des liquidités, et ainsi de suite. Pour moi, ce sont là des éléments importants d'une évaluation. Vous me dites alors que votre évaluation de la valeur d'un dossier repose essentiellement sur les garanties. C'est un véritable labyrinthe, et j'aimerais que vous m'aidiez à m'en sortir.

M. Hitchman: Je ne vois pas . . . Je m'excuse, si je n'ai pas été clair; mais quand j'ai une transaction immobilière, si je n'ai pas d'état financier, je veux savoir comment la propriété a été évaluée. Je veux savoir où se trouve la propriété, quelle est sa nature, et ainsi de suite. Je veux savoir quel est l'état des intérêts. Je veux savoir si le prêt a été refinancé. Je dois trouver suffisamment d'informations dans le dossier pour déterminer l'état du compte. Même si je n'ai pas exactement tout ce que je veux, je peux quand même exercer mon jugement.

M. Hawkes: Permettez-moi de vous poser une question au sujet de votre expérience. Avez-vous passé une partie de votre carrière à vous occuper des services de prêt dans l'industrie de l'énergie, ou cette tâche était-elle confiée à une partie de votre équipe spécialisée dans ce domaine et dans la valeur des contrats et dans toutes les complexités afférentes à ce secteur d'activités particulier?

M. Hitchman: J'ai passé de nombreuses années dans les bureaux régionaux à Edmonton, à Toronto, à Londres, en Angleterre, à New York, et mon travail au siège social m'a amené à parcourir le pays d'est en ouest. Jusqu'à il y a quatre ans, je m'occupais de tous les prêts de toutes les catégories offerts par la banque, que ce soit dans le domaine du pétrole ou

[Texte]

with in this country, whether it be oil and gas or real estate or whatever it was, and I would know those loans in Canada.

Mr. Hawkes: Did you employ anybody that had been involved in the loan business to the energy sector in the preceding 24 months? It is a very volatile situation. The energy sector and the valuation of assets changed dramatically and remarkably with the National Energy Program, and then there was a constant stream of policy decisions that flowed from that initial budget in the fall of 1980 right up to today. Those policy decisions had impact on the value of an energy holding.

Many of my constituents are in the industry, and they have had enormous difficulty in their own lives in deciding what something is worth in that industry over that period of time because it has had such highs and valleys and so on. I am just wondering what kind of expertise specifically related to current valuation of energy securities was available to you and how it was used.

Mr. Hitchman: You mean now in analysing these loans?

Mr. Hawkes: Yes.

Mr. Hitchman: You asked me another question: had we employed experts? I was not active in the bank from January 1981 on. I think that is the period of time you are asking about. Did we employ experts? The answer is I was not involved at that time.

In the case here of the oil and gas loans, where they had bought or had an asset in production generally speaking we accepted the figures which have been arrived at on a discounted basis. I had then and I still have some real concern, because most of these estimates, as you are likely aware, are made up on an inflationary factor being built in, and oil or gas would be at a higher price year by year. That gave me cause for concern. I do not believe you heard that we turned around . . . The category is one of those needing a revision. But I have some concern that we will need some provisions for that type of a loan, because most of them are made on the basis that oil and gas are going to jump, jump, jump, which it did not do.

Mr. Hawkes: I have the sense in here we are dealing with files without cashflow figures, etc., etc. We are doing an evaluation on an ongoing basis. We are using some sense of the security value of an energy loan, and now you have just introduced the concept that the figures were arrived at on a discount basis. I guess my final question before the next round is how do we arrive at a figure on a discount basis for an energy sector loan? What is it to start with, and how do we arrive at it in the absence of information.

• 1615

Mr. Hitchman: Let me see if I can give you an example. Here is one which shows a loan for \$1 million. We hold the debenture security. The position of the company is zero-zero-

[Traduction]

du gaz ou de l'immobilier, ce qui fait que je connais le domaine des prêts au Canada.

M. Hawkes: Avez-vous embauché quelqu'un qui avait travaillé au service des prêts dans le secteur énergétique au cours des 24 mois précédents? C'est un secteur très volatile. Le secteur énergétique et l'évaluation des actifs ont changé considérablement avec le programme énergétique national, puis il y a eu toute une série de décisions de politique qui ont découlé du premier budget de l'automne 1980. Ces décisions ont eu une incidence sur la valeur des avoirs dans le domaine énergétique.

Beaucoup de mes commettants travaillent dans cette industrie, et ils ont eu énormément de difficulté à déterminer la valeur des choses dans ce secteur au cours de cette période, à cause des nombreuses fluctuations. J'aimerais savoir à quel genre de spécialistes vous avez fait appel pour l'appréciation des valeurs énergétiques.

M. Hitchman: Vous voulez dire maintenant, pour l'analyse de ces prêts?

M. Hawkes: Oui.

M. Hitchman: Vous m'avez posé une autre question: à savoir si nous avions embauché des spécialistes? Je ne suis pas au service de la banque depuis janvier 1981. Je pense que c'est cette période qui vous intéresse. Vous voulez savoir si nous avons embauché des spécialistes? Ma réponse est que je n'y étais pas à ce moment-là.

Maintenant, pour ce qui est des prêts dans le domaine du pétrole et du gaz, nous avons accepté les chiffres actualisés concernant les achats ou les actifs dans le domaine de la production en général. J'avais eu à ce moment-là et j'ai toujours de sérieuses réserves, parce que la plupart de ces évaluations, comme vous le savez sans doute, sont faites en fonction d'un facteur d'inflation intégré, de sorte que les prix du pétrole ou du gaz sont plus élevés d'année en année. Cela me préoccupait. Je ne crois pas que nous ayons changé de politique . . . Il s'agit de revoir cette catégorie de prêts. Mais je pense qu'il nous faudra des réserves pour ce genre de prêts, parce que la plupart d'entre eux reposent sur l'hypothèse que les prix du pétrole et du gaz augmenteront constamment, et ce n'est pas le cas.

M. Hawkes: J'ai l'impression que nous avons ici des dossiers qui ne font pas état des liquidités et de bien d'autres choses. Nous faisons une évaluation fondée sur les opérations en cours. Nous tenons compte de la valeur des prêts dans le domaine énergétique, et maintenant, vous introduisez la notion de calcul actualisé. Ma dernière question pour ce tour-ci serait donc de savoir comment on en arrive à un chiffre actualisé pour un prêt dans le secteur énergétique? Qu'est-ce que c'est que cette valeur actualisée, pour commencer, et comment y arrive-t-on en l'absence d'information?

M. Hitchman: Voyons voir si je peux vous trouver un exemple. En voilà un d'un prêt de 1 million de dollars. Nous détenons les titres d'obligations. La valeur nette de la compa-

[Text]

zero net worth... and secured by fully in charge over all assets. We have the authorization of the company's interests in gas reserves, loan value \$2.544 million. I do not have on this piece of paper what the loan value is based at, but the man who did it, I am willing to pass and say a \$1 million loan on loan value... that interest and gas reserves is okay.

Mr. Hawkes: You mean a \$1 million loan on an interest position of \$2.5 million.

Mr. Hitchman: Yes, that is correct.

Mr. Hawkes: Would that be a good loan or a bad loan in your...?

Mr. Hitchman: That is classified as a good loan.

Mr. Hawkes: That is a good loan.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes. Mr. Garneau on a quick supplementary, and really quick.

Mr. Garneau: Is it possible that the information which you could not find in the file—would that be in some of the branches of the bank, or was it their policy to hold all the documentation at the head office?

Mr. Hitchman: It had been suggested to us by the auditors that a lot of this information was in the branch files. There was information in the head office files, and head office was reviewing these loans. I would expect, I am pretty sure, that the head office must have information adequate to approve or not approve a loan. Where have they got the head office files? There were files there and they were passing on the loans as they were, whether good or bad. There could have been cases where you could get more detailed information from the branch files—in particular the collateral security. But the two people we had doing it said to me that there was enough information in the head office files for them to make a decision on it.

The Chairman: Thank you, Mr. Garneau. Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: Thank you. Mr. Hitchman, I am hearing Mr. Hawkes suggest that because there was so little information in the files it was impossible for you to reach a judgment—that the provision for the net losses which may be incurred will be far greater than the government had originally thought.

Mr. Hawkes: Ask Mr. [inaudible—Editor].

Mr. Cassidy: You are in effect trying to knock down Mr. Hitchman's testimony, and I do not accept that. It seems to me that a bank needs to have that kind of information there. I know my bank keeps pretty good records on me, about how I am paying it and so on, and I would expect that. There were only 550 loan accounts in this bank at the time you surveyed it, I believe. Is that right, Mr. Hitchman?

Mr. Hitchman: That figure was given to me by the president of the bank. When we started it was Mr. Grant's view that maybe 150 to 200 loans would take care of the majority of it. At that time we were talking about \$3 million. When we get into \$1 million, the president of the bank said there would be a little over 500. So I used the figure 550. Mr. Estey inquired

[Translation]

gnie est nulle... et les garanties sont entièrement au titre des actifs. Nous avons une attestation des intérêts de la compagnie en réserves de gaz; valeur du prêt: 2.544 millions de dollars. Le document que j'ai en main ne me dit pas sur quoi est basée la valeur du prêt, mais l'agent de la banque consent un prêt de 1 million de dollars en fonction de la valeur des intérêts et des réserves de gaz.

M. Hawkes: Vous voulez dire un prêt de 1 million de dollars sur des intérêts d'une valeur de 2.5 millions de dollars.

M. Hitchman: Oui, c'est bien ça.

M. Hawkes: D'après vous, ce serait un bon prêt ou un mauvais prêt?

M. Hitchman: C'est classé comme un bon prêt.

M. Hawkes: C'est un bon prêt.

Le président: Merci, monsieur Hawkes. Monsieur Garneau, une question supplémentaire, très brève.

M. Garneau: Est-il possible que l'information que vous ne trouviez pas dans le dossier puisse se trouver dans une succursale de la banque, ou était-ce la politique de conserver toute la documentation au siège social?

M. Hitchman: Les vérificateurs nous ont donné à entendre qu'une bonne part de cette information se trouvait dans les dossiers des succursales. Il y avait de l'information dans les dossiers du siège social, et c'est là qu'on revoyait ces prêts. Je suis à peu près convaincu qu'il y a suffisamment d'information au siège social pour permettre d'approuver ou de refuser un prêt. Mais où se trouvent les dossiers du siège social? C'est au siège social qu'on faisait les prêts, bons ou mauvais. Dans certains cas, il y avait plus d'information détaillée dans les dossiers de la succursale, en particulier en ce qui concerne les garanties. Mais les deux personnes qui travaillaient là-dessus m'ont dit qu'il y avait suffisamment d'information au siège social pour leur permettre de prendre une décision.

Le président: Merci, monsieur Garneau. Monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Merci. Monsieur Hitchman, M. Hawkes semble dire que les dossiers renfermaient tellement peu d'informations qu'il vous était impossible de déterminer... que les pertes nettes éventuelles seraient de beaucoup supérieures à ce qu'avait d'abord prévu le gouvernement.

M. Hawkes: Demandez à M. [Inaudible—Éditeur].

M. Cassidy: Vous mettez en doute le témoignage de M. Hitchman, et je n'accepte pas cela. À mon sens, une banque a besoin de ce genre d'information. Je sais que ma banque tient un dossier assez complet sur moi, sur la façon, notamment, dont je m'acquitte de mes engagements, et je dois m'attendre à cela. Je pense qu'au moment de votre vérification, il n'y avait que 550 comptes de prêt à la banque. N'est-ce pas, monsieur Hitchman?

M. Hitchman: Ce chiffre m'a été donné par le président de la banque. Quand nous avons commencé, M. Grant pensait qu'il y avait entre 150 et 200 comptes dans le portefeuille de prêts. À ce moment-là, nous parlions d'environ 3 millions de dollars. Pour les prêts d'un million de dollars, le président de la banque avait déclaré qu'il y en aurait plus de 500. C'est

[Texte]

the other day. I was told there were 2,100 loans but they would have to be smaller loans.

Mr. Cassidy: A few hundred loans accounted for 80% or 90% of the bank's assets.

Mr. Hitchman: Yes, that is correct.

Mr. Cassidy: You were appointed on June 26. I believe you and your two colleagues actually got into the CCB just after the beginning of July. Is that correct?

Mr. Hitchman: July 2 we met to establish what we were going to do and how we were going to do it, and to draft a form on which they could put the information down to come to a decision as to classifying the loan.

Mr. Cassidy: Did you have access to the reports from Mr. Neville Grant or from Mr. Johnston of the Toronto-Dominion Bank? Did you have access to the auditors' reports to the audit committee of the board of directors or other documentation which has subsequently been referred to publicly or been made public?

Mr. Hitchman: I had no access to any reports of any kind, nor did I ask. If I had been given them, I would not have looked at them. My assignment was to go in there and make my appraisal, my assessment, of these loans.

• 1620

Mr. Cassidy: In July, did you have any preconceptions from your wide knowledge of banking about the nature of the management, or the nature of the bank, or the quality of either its operations or its loan portfolio prior to going in?

Mr. Hitchman: I had read the transcript of the testimony, in Ottawa, immediately following the bail-out. Looking at that, the last prospectus and the balance sheets, was the only information I had.

Mr. Cassidy: Once you went in, Mr. Hitchman, how long did it take you, after July 6, before you reached an intuitive conclusion that this place was in a really wretched mess?

Mr. Hitchman: It took place on July 15 and 16 and they went in on July 18, so it took one week.

Mr. Cassidy: It took you one week. You are an experienced banker. You are known as being tough, and a man of integrity. How long would it take any other experienced banker, or person who knows the industry, to have arrived at similar conclusions?

Mr. Hitchman: About the same amount of time.

Mr. Cassidy: I asked that question because I was not on the Finance committee when it went through this in the spring. I have read its report and the matters, which are not made public, raised before the audit committee.

Other indications here indicated this was a bank whose practices I can only class with such pillars of the financial

[Traduction]

pourquoi j'ai parlé de 550. Le juge Estey a vérifié l'autre jour. Je me suis laissé dire qu'il y avait 2,100 prêts, mais de moindre importance.

M. Cassidy: Quelques centaines de prêts représentaient 80 ou 90 p. 100 des actifs de la banque.

M. Hitchman: Oui, c'est exact.

M. Cassidy: Vous avez été nommé le 26 juin. Je pense que vous et vos collègues êtes arrivés à la BCC au tout début de juillet. Est-ce bien cela?

M. Hitchman: Le 2 juillet, nous nous sommes réunis pour déterminer ce que nous allions faire, et comment; et pour établir un formulaire sur lequel on inscrirait l'information qui nous permettrait de classer les prêts.

M. Cassidy: Avez-vous eu accès aux rapports de M. Neville Grant ou de M. Johnston, de la Banque Toronto-Dominion? Avez-vous eu accès aux rapports des vérificateurs destinés au comité de vérification du conseil d'administration, ou à d'autres documents dont on a entendu parler ou qui ont été rendus publics?

M. Hitchman: Je n'ai eu accès à aucun de ces rapports, et je ne l'ai pas demandé. On me les aurait donnés, et je ne les aurais pas regardés. Ma tâche consistait à faire ma propre évaluation de ces prêts.

M. Cassidy: En juillet, avant de vérifier sur place, aviez-vous une idée quelconque, de par votre vaste expérience de l'industrie bancaire, de la qualité de l'administration, de la qualité de la banque elle-même, de ses opérations ou de son portefeuille de prêts?

M. Hitchman: J'avais lu les procès-verbaux et témoignages émanant d'ici, à Ottawa, tout de suite après le sauvetage. C'est tout ce que j'avais avec le dernier prospectus et le dernier bilan.

M. Cassidy: Une fois sur place, monsieur Hitchman, après le six juillet, vous avez mis combien de temps pour vous rendre compte de la condition lamentable de la banque?

M. Hitchman: J'en suis venu à cette conclusion le 15 et le 16 juillet, puis le 18, il m'a donc fallu une semaine.

M. Cassidy: Il vous a fallu une semaine. Vous êtes un banquier expérimenté. Vous êtes connu comme un homme dur, un homme intègre. Il aurait fallu combien de temps à un autre banquier comme vous, une personne qui connaisse bien l'industrie, pour en arriver aux mêmes conclusions?

M. Hitchman: À peu près le même temps.

M. Cassidy: Je vous pose la question parce que je ne faisais partie du Comité des finances au moment où cette affaire est venue sur le tapis. J'ai lu son rapport, ainsi que ce qui se trouve dans le rapport du Comité de vérification, lequel n'a pas été rendu public.

Toutes ces données et d'autres m'amènent à croire que les pratiques de la banque la rangeaient parmi les autres piliers de

[Text]

establishment as Seaway Trust and Greymac, and in latter days, Crown Trust.

In other words, I find it hard to know how people in the government, to whom large amounts of money were entrusted, could have gone on putting money into the CCB, given the fact that with one week's exposure you had reached the judgment that this place was in a wretched mess, and that any other banker or expert would have reached the same conclusion very quickly.

Mr. Hitchman: I am afraid I cannot help you on that, but over my lifetime I have seen branches and regions of the bank; when you walk in and find trouble, you better make up your mind whether the trouble at the front door is going to be trouble at the back door. It just flows right through. It does not stop. One little trouble, and there is more trouble.

Mr. Cassidy: On page 9 of your report you recommend there be a review of directors, senior management and branch closures; that there be a drastic cut in people, and that there be a business plan in future operation. Was there any strength anywhere in the management of that bank that you could share with us, given the fact that you pretty much hit every area I can see, and said this place was a walking disaster?

Mr. Hitchman: To review these things, I was and am still at a loss. How did all this take place? Why did it take place?

There are two sources we must start looking at. The people needed this. It did not happen by itself. It did not happen through a computer. People made the bad loans. Or they did not depend on them, and they did not do the things necessary. To me, the first thing to do when you find some trouble is to ask: how did the trouble get there? Who did it? One must walk in whether it is a bank, a company or whatever, and take the trouble out.

Mr. Cassidy: Were you able to conclude how that occurred?

Mr. Hitchman: No. I think that is for the Estey commission to establish.

Mr. Cassidy: Mr. Hitchman, we are told that evaluations of loans were being made on the basis of the future value of real estate assets. That is, they were looking at what the valuation would be a couple of years down the line, and then perhaps paying 80% or 90% of the value rather than the present value. Is that normal in the banking industry?

Mr. Hitchman: I think it is the most unknown, unheard-of, never-heard-of item in the world. I did not hear that in my examination. I only read it in the paper last week.

Mr. Cassidy: Did you see any policy documents within the bank which indicated it was an accepted practice?

Mr. Hitchman: No document was shown to me by my people.

[Translation]

l'Establishment financier comme Seaway Trust, Greymac et plus tard Crown Trust.

En d'autres termes, je vois mal comment les gens du gouvernement, qui avaient la charge de vastes sommes d'argent, ont pu décider de placer l'argent dans la BCC, alors qu'après seulement une semaine vous en étiez venu à la conclusion qu'elle se trouvait dans un état lamentable et que n'importe quel autre banquier ou expert en serait venu exactement et très rapidement à la même conclusion.

M. Hitchman: Je ne puis malheureusement pas vous aider à cet égard. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai visité beaucoup de succursales et de régions au cours de ma vie. Je puis vous dire que lorsqu'on se rend quelque part et qu'on constate un problème, il faut se faire une idée de la situation rapidement. En effet, les problèmes ont tendance à se multiplier à tous les niveaux.

M. Cassidy: À la page 9 de votre rapport, vous recommandez une révision des administrateurs et des cadres supérieurs, la fermeture de succursales, une réduction importante du personnel et un plan des opérations futures. Avez-vous vu des points forts dont vous pouvez nous parler quelque part dans l'administration de la banque, parce que vous avez critiqué à peu près tous les aspects de ces opérations et avez conclu au désastre finalement, d'après ce que je peux voir?

M. Hitchman: Je me suis posé des questions et je me pose toujours des questions. Comment la situation a-t-elle pu en venir là? Qu'est-ce qui s'est produit?

On peut toujours commencer par deux causes possibles. Il s'est passé quelque chose au départ. Il est impossible de blâmer les ordinateurs. Ce sont des gens qui ont effectué les mauvais prêts. Il faut supposer qu'ils n'ont pas fait tout le nécessaire. Personnellement, lorsque je vois des problèmes, je me pose toujours la question: comment ces problèmes sont-ils survenus? Qui sont les responsables? Que ce soit une banque ou une compagnie quelconque, il faut essayer de trouver la source des problèmes.

M. Cassidy: Vous pouvez émettre une opinion à ce sujet?

M. Hitchman: Non. C'est quelque chose que fera la Commission Estey.

M. Cassidy: On vous a dit, monsieur Hitchman, que l'évaluation des prêts tenait compte de la valeur future des biens immobiliers. En d'autres termes, on se fiait à l'évaluation future, puis on consentait des prêts à 80 ou 90 p. 100 de la valeur future plutôt que de s'en tenir à la valeur actuelle. C'est un procédé normal dans l'industrie bancaire?

M. Hitchman: Je n'en avais jamais entendu parler avant de le lire dans les journaux la semaine dernière. Je n'avais rien vu de tel lors de mon examen.

M. Cassidy: Vous avez vu des directives de la banque indiquant que ce pouvait être une pratique acceptée?

M. Hitchman: Mes collaborateurs ne m'ont rien montré.

[Texte]

Mr. Cassidy: You mentioned that valuations of energy assets were being based on projections of future prices for oil and gas, assuming substantial increases. Is that correct?

• 1625

Mr. Hitchman: I think that is the way the trade does it. In other words, you get a forecast on oil and gas by a geologist and he will show you that based on the expected flow, the expected costs, and the expected inflation factors, you end up with the present-day value.

Mr. Cassidy: In other words then, something which would be abnormal for real estate might be accepted practice in oil and gas. Is that right?

Mr. Hitchman: Oil and gas, yes, because there is a reasonable possibility of forecasting the amount of oil or gas coming out of a well.

Mr. Cassidy: But they are also forecasting increasing price; they are not forecasting at all at the existing prices.

Mr. Hitchman: No, all bankers do not make loans on increasing prices.

Mr. Cassidy: You stated that of the 84 loans you looked at, more than half were doubtful. Were the weak and doubtful loans mainly in energy or mainly in real estate? Do you have a breakdown?

Mr. Hitchman: No, I do not, but the answer is mainly in real estate.

Mr. Cassidy: I see.

Mr. Hitchman: I do not know the figures, but I can tell you offhand it is mainly in real estate and some other industries now, too. You know there are other accounts here. It is not all energy and real estate.

Mr. Cassidy: You say some of the loans were problem loans the day they were made, and refer to some loans which were accounted for by 100% of equity, for which there was no equity at all. What proportion of the loans would fall into those categories?

Mr. Hitchman: I did not work on a percentage. I gave some examples and that was it.

Mr. Cassidy: If I can return to your original statement, because I think this is the question our committee has to look at as well, that Mr. Grant spent some time in the bank just around the time of the bail-out. Mr. Johnston at the request of the Inspector General of Banks was in the bank for two and a half months before you came in. Both of those gentlemen were there for quite amply long enough to have arrived at an opinion very similar to yours about the quality of the bank's operations, management and assets. Is that right?

Mr. Hitchman: I do not know. I have not seen the report, so I do not know.

[Traduction]

M. Cassidy: Vous avez bien dit que les évaluations des actifs dans le domaine de l'énergie étaient fondées sur des projections des prix futurs du pétrole et du gaz, et supposaient des augmentations considérables au départ.

M. Hitchman: Je pense que c'est une pratique connue dans le secteur. On demande l'avis d'un géologue sur les réserves possibles de pétrole et de gaz. Selon le débit, le coût, l'inflation attendue, on a une valeur actuelle.

M. Cassidy: En d'autres termes, ce qui pourrait être considéré comme anormal dans le domaine immobilier pourrait être une pratique courante dans le domaine du pétrole et du gaz.

M. Hitchman: Oui, parce qu'il y a une méthode qui permet assez bien de prévoir le débit de pétrole et de gaz.

M. Cassidy: Mais ils se fient au fait qu'il y aura des augmentations de prix; leurs prévisions ne reposent pas sur les prix actuels.

M. Hitchman: Ce ne sont pas tous les banquiers qui consentent des prêts dans l'hypothèse de prix accrus.

M. Cassidy: Vous avez indiqué que des 84 prêts que vous avez examinés, plus de la moitié étaient douteux. Les prêts à la limite ainsi que les prêts douteux étaient-ils surtout dans le domaine de l'énergie ou dans le domaine de l'immobilier? Vous avez une ventilation quelconque?

M. Hitchman: Non, mais je puis vous dire que la majorité étaient dans le domaine de l'immobilier.

M. Cassidy: Je vois.

M. Hitchman: Je n'ai pas les chiffres, mais je suis en mesure de dire que c'était principalement dans le domaine de l'immobilier. Mais il y avait également d'autres domaines, d'autres comptes. Tous les prêts n'étaient pas dans les domaines de l'énergie et de l'immobilier.

M. Cassidy: Vous signalez qu'il y a des prêts qui étaient des problèmes depuis le premier jour, en ce sens qu'ils étaient censés être garantis à 100 p. 100, alors qu'il n'y avait absolument pas d'avoir en contrepartie. Il y en avait combien de ces prêts?

M. Hitchman: Je n'ai pas établi le pourcentage. J'ai simplement donné quelques exemples.

M. Cassidy: Je reviens maintenant à votre déclaration initiale. C'est quelque chose qui doit intéresser le Comité, le fait que M. Grant ait passé quelque temps à la banque au moment du sauvetage. En outre, M. Johnson, à la demande de l'inspecteur général des banques, s'est rendu sur place deux mois et demi avant vous. Ces messieurs ont dû avoir largement le temps d'en arriver à la même opinion que vous au sujet de la qualité des opérations, de l'administration et des actifs de la banque. Ne le croyez-vous pas?

M. Hitchman: Je ne sais pas. Je n'ai pas vu le rapport.

[Text]

Mr. Cassidy: I am just saying that they . . .

The Chairman: Thank you, Mr. Cassidy. We are trying to give everybody a chance, and you have had your time.

Mr. Cassidy: Okay, put me on the second, please.

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you. Mr. Hitchman, you said your report of July 30 was delivered personally to the Minister.

Mr. Hitchman: Yes.

Miss Nicholson: You delivered that personally to the Minister? I mean, you had a discussion with the Minister at that time?

Mr. Hitchman: Yes, she was in Toronto and I delivered it to her and spoke to her verbally and then handed it to her.

Miss Nicholson: Thank you.

Could I ask you about some figures? You have been quoted as saying on July 30 that it was your view the Canadian Commercial Bank should take write-downs of as much as \$500 million on their loan assets.

Now, I have put together some figures from various sources and I wonder if you could help me add this up and confirm them. Canadian Commercial Bank's original estimate of loan losses was \$240 million. That was the time they approached the government wanting help.

Mr. Tolman's visit of March 20 to 21, where he examined 15 files . . . Apparently on that basis he recommended writing off a further \$61 million. Your examination of 84 files . . . I gather you recommended \$162 million be written off there. Then there was \$25 million additional in the U.S.

Now that adds up to \$488 million, but I am wondering, are those figures all separate and discrete or could any have been counted twice? I just want to understand it for myself. Is this the same as the \$500 million you talked to the Minister about?

Mr. Hitchman: The \$500 million figure I cannot identify. You say I talked to the Minister about a \$500 million figure on July 30.

Miss Nicholson: This comes from the chronology the Inspector General of Banks filed with the Estey Commission, and it is somebody else's note. On July 30, it says:

Minister and OIGB receive preliminary report from Hitchman, Farthing and Taylor regarding their evaluation of the loan portfolio. On the basis of extrapolation of their findings, it was their view that CCB should take write-downs of as much as \$500 million on their loan assets.

[Translation]

M. Cassidy: Je veux simplement dire . . .

Le président: Merci, monsieur Cassidy. Nous essayons de donner le même temps à tout le monde, vous avez eu votre tour.

M. Cassidy: Inscrivez-moi pour un deuxième, si vous voulez bien.

Le président: Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci. Vous dites, monsieur Hitchman, que votre rapport du 30 juillet a été présenté à la ministre en personne.

M. Hitchman: Oui.

Mme Nicholson: Vous le lui avez remis en personne? Vous avez dû en profiter pour avoir un entretien avec elle.

M. Hitchman: Oui, elle était à Toronto, et je le lui ai remis en échangeant quelques mots.

Mme Nicholson: Merci.

Puis-je maintenant revenir avec vous sur certains de vos chiffres? On vous a fait dire qu'au 30 juillet vous aviez calculé que la banque commerciale du Canada devait accepter une perte pouvant atteindre jusqu'à 500 millions de dollars sur ses prêts.

J'ai réuni certains chiffres moi-même, et j'aimerais que vous me disiez ce que vous en pensez. Les prévisions initiales de la banque commerciale du Canada relativement aux pertes sur ses prêts étaient de 240 millions de dollars. C'était ses prévisions au moment où elle s'adressait au gouvernement pour obtenir une aide.

Il y a eu la visite de M. Tolman les 20, 21 mars, alors qu'il a examiné 15 dossiers . . . À la suite de cet exercice, il recommandait la soustraction de 61 millions de dollars de plus. En ce qui vous concerne, vous avez revu 84 dossiers . . . Et si je comprends bien, vous avez recommandé la soustraction de 162 millions de dollars. Ensuite, il y a eu la soustraction de 25 millions de dollars de plus en dollars américains.

J'obtiens un total de 488 millions de dollars. Je me demande cependant si ces chiffres sont tous valables ou s'il est possible qu'ils aient été comptés deux fois. Je cherche simplement à comprendre. Ce sont les 500 millions de dollars dont vous avez parlé à la ministre?

M. Hitchman: Je ne sais pas ce qu'il en est de ces 500 millions de dollars. Vous dites que j'ai cité le chiffre de 500 millions de dollars à la ministre le 30 juillet.

Mme Nicholson: C'est dans le récit des événements cités par l'inspecteur général des banques devant la commission Estey. C'est dans les notes de quelqu'un d'autre. Le 30 juillet, le rapport dit ceci:

Le ministre et le Bureau de l'inspecteur général des banques reçoivent de Hitchman, Farthing et Taylor le rapport préliminaire de l'évaluation du portefeuille des prêts. À la lumière des conclusions des experts, ils ont estimé que la Banque Commerciale devrait accepter des réductions des

[Texte]

Mr. Hitchman: This is on July 30.

• 1630

Miss Nicholson: Yes. So then I took the \$500 million and I tried to work it out and relate it to other things.

Mr. Hitchman: I can double-check it myself, but I remember saying at the time that I did not have a figure for the overall bank. I said I would need to do some more work to arrive at a figure. At the time, it shows here, I said on July 30, under reviews conducted to date, we had \$138 million of loans. There were \$37 million saved, \$21 million weak, \$79 million doubtful and reserves of \$50 million. This was all that was in the preliminary report. It was later that we had sufficient reports to make the final report. But this is all the information I had at the time. I repeat, of this amount, we did about 84% of the loans in one week. From there we moved back into Alberta to do more. This is the only public figure I had at the time on the work we did. I did not forecast the total on July 30.

Miss Nicholson: So somebody has made an error with this then.

Mr. Hitchman: Yes.

Miss Nicholson: You will obviously get it corrected.

There is a further report on the same chronology. The Minister—I presume it is the Minister of State—and Mr. Kennett met in Toronto with Mr. Paine, the chief executive officer of the CCB. According to this:

Mr. Paine explained that with the anticipated write-offs and losses, capital of the bank will be exhausted by the end of the year.

With this statement plus your warnings of July 30, were you surprised that on August 9 the Minister was writing to shareholders telling them that the government's actions on March 25 had ensured long-term viability at the bank?

Mr. Hitchman: I am sorry; I know nothing about it. I was not involved and I do not know anything about it.

Miss Nicholson: Shifting to another ground, in the time you were at the bank, Mr. Hitchman, you were of course aware of the amount of equity being provided by the Bank of Canada. The Bank of Canada takes security for the money it advances.

Mr. Hitchman: I am not familiar with what they take or how they take it.

[Traduction]

actifs que constituent leurs prêts pouvant aller jusqu'à 500 millions de dollars.

M. Hitchman: Ça c'est le 30 juillet.

Mme Nicholson: C'est cela. Voilà pourquoi j'ai fait des calculs avec cette somme de 500 millions de dollars et que j'ai essayé de voir ce que cela donnait.

M. Hitchman: Je pourrais vérifier, mais je crois me rappeler avoir dit à l'époque que je n'avais pas de chiffres pour l'ensemble de la banque et qu'il me faudrait faire des recherches supplémentaires avant de pouvoir donner un chiffre. Le 30 juillet, j'ai même dit, comme vous pouvez le voir vous-même dans le rapport, que d'après l'évaluation, la banque comptait pour 138 millions de dollars de prêts, dont 37 millions étaient garantis, 21 millions étaient d'une valeur moins sûre et 79 millions étaient hasardeux; en outre, les réserves se chiffraient à 50 millions de dollars. Voilà tout ce que disait le rapport préliminaire. C'est plus tard, après des recherches suffisantes, que nous avons pu émettre notre rapport final. Mais voilà toute l'information que nous avions à cette époque-là. Je répète que cela représentait à peu près 84 p. 100 de prêts en une semaine. À partir de là, nous sommes retournés en Alberta pour poursuivre nos recherches. C'était le seul chiffre connu du public que j'avais à l'époque. Je ne pouvais pas donner de total le 30 juillet.

Mme Nicholson: Quelqu'un a donc fait une erreur.

M. Hitchman: En effet.

Mme Nicholson: Vous la corrigerez sans aucun doute.

Il y a un autre rapport qui porte sur la même période. Le ministre—j'imagine qu'il s'agit du ministre d'État—et M. Kennett ont rencontré M. Paine, président-directeur général de la BCC, à Toronto. D'après ce que je puis lire:

M. Paine a expliqué qu'étant donné les radiations et les pertes prévues, le capital de la banque serait épuisé à la fin de l'année.

Étant donné la déclaration de M. Paine et vos avertissements datés du 30 juillet, n'avez-vous pas été surpris de voir le ministre écrire aux actionnaires, le 9 août, pour les avertir que le gouvernement avait pris des mesures le 25 mars pour assurer la rentabilité à long terme de la banque?

M. Hitchman: Je ne sais rien de cela, je m'en excuse. Comme je n'étais pas partie prenante, je ne sais rien de tout cela.

Mme Nicholson: Passons à autre chose: au cours de la période que vous avez passée à la banque, monsieur Hitchman, vous avez sans doute été mis au courant de la mise de fonds fournie par la Banque du Canada. Or, la Banque du Canada doit prendre certaines garanties, chaque fois qu'elle avance de l'argent.

M. Hitchman: Je ne sais pas quelles garanties elle prend ni comment elle le fait.

[Text]

Miss Nicholson: Let me put it another way. Mr. Bouey has stated that by the time the Bank of Canada had advanced \$1.3 billion to the Canadian Commercial Bank it had taken all of the CCB's loan assets, \$1.8 billion, as security. I was wondering if you knew at what point this was reached, but you do not.

Mr. Hitchman: I have no idea how it takes the security or anything to do with it. I do not know where CDIC ranks. I cannot help you because I do not know.

Miss Nicholson: Thank you. Last question. You were appointed on June 26 or thereabouts, and you stopped work on July 2, with your two colleagues, Messrs Farthing and Taylor. The previous monitors had left. So there was a hiatus of about how long? Or do you know?

Mr. Hitchman: I do not know when they left.

Miss Nicholson: Right. Thank you very much.

The Chairman: Thank you, Miss Nicholson. You are a very prompt questioner and you always stay within your time. I will take note of it.

• 1635

The Chairman: Next, I would like to say in the second round, I am going to keep everybody to five minutes, and please bear with me because we are trying to get the witness out of here by 5 p.m. at the latest.

Mr. Riis: Thank you Mr. Chairman. Mr. Hitchman, if asked back in, say, March to sit on the Board of CCB to have a look at their operations, would you have done that?

Mr. Hitchman: I believe it was May 22 when I was invited by the Minister to do that. I met the Minister in Ottawa and she explained to me that something was going on. I said I do not know enough about the bank to give you an answer tonight. I do know that every sick company, bank . . . I have been taught so many lessons I want to know how sick it is. To find out how sick it is, I have to know what the assets are. I do not know what the assets of that bank are. I am concerned; I know the bank is solid today. I am not disputing that. What I am concerned about, being a director, is the solvency of the bank down the road. I do not want to get involved in something that is not going to be here six months or a year down the road. I am suggesting to you that I do not know enough about where we are today, where we are going.

She arranged for me to meet with the Chairman of the bank in Toronto, Mr. Paine. I did that and he talked to me about the directors. I knew most of the directors, directly or indirectly, and I told him my views. I said there was no use in putting any more money in the bank. The first thing to do is find out where

[Translation]

Mme Nicholson: Je pose ma question différemment. M. Bouey a déclaré qu'au moment où la Banque du Canada avançait 1,3 milliard de dollars à la Banque Commerciale du Canada, elle décidait de prendre en garantie tous les actifs que représentaient les prêts de la Banque Commerciale et qui se chiffraient à 1,8 milliard de dollars. Je me demandais si vous saviez quand exactement ces garanties ont été prises, mais vous ne le savez visiblement pas.

M. Hitchman: Je n'ai aucune idée de la façon dont on va chercher des garanties. Je ne sais même pas quelle cote a la SADC. Je ne puis vous aider, car je ne sais rien.

Mme Nicholson: Merci. Ma dernière question: vous avez été nommé aux environs du 26 juin, et vous et vos deux collègues, MM. Farthing et Taylor, avez cessé votre travail le 2 juillet. Or, les vérificateurs précédents étaient partis depuis longtemps. Savez-vous pendant combien de temps il n'y a eu personne?

M. Hitchman: Non, car je ne sais pas quand les autres sont partis.

Mme Nicholson: Bien. Merci beaucoup.

Le président: Merci, madame Nicholson. Vous posez vos questions très rapidement et vous ne dépassez jamais le temps qui vous est imparti. J'en prends note.

Le président: Nous commençons maintenant notre deuxième tour de questions, et je n'accorderai aux intervenants que cinq minutes. Veuillez m'en excuser, mais je voudrais laisser partir le témoin à 17 heures au plus tard.

M. Riis: Merci, monsieur le président. Monsieur Hitchman, si l'on vous avait demandé au mois de mars dernier de siéger au conseil d'administration de la Banque Commerciale pour étudier ses opérations, auriez-vous accepté?

M. Hitchman: C'est le 22 mai que la ministre m'a invité à y siéger. En fait, c'est lorsque je l'ai rencontrée à Ottawa qu'elle m'a expliqué que la banque avait des problèmes. Je l'ai avertie que je n'en savais pas suffisamment sur la banque pour pouvoir lui répondre le soir même. Je sais que ce ne sont pas toutes les entreprises et banques chancelantes . . . Avant de me prononcer, mon expérience me dictait d'essayer de déterminer à quel point la banque était en mauvaise posture. Et pour ce faire, il me fallait en connaître les actifs. J'ai expliqué à la ministre que je ne connaissais pas le total de ses actifs, mais que je savais, sans contredit, que la banque était stable à ce moment-là. Mais ce qui m'inquiétait, en tant qu'administrateur, c'était de savoir quelle serait la solvabilité de la banque à moyen terme. Je ne voulais pas non plus me lancer dans une entreprise qui pourrait faire faillite dans les six ou douze mois. J'ai fait comprendre à la ministre que je n'en savais pas suffisamment sur la situation de la banque ni sur son orientation.

La ministre a donc organisé pour moi une rencontre avec le président de la banque, M. Paine, à Toronto. Au cours de cette rencontre, M. Paine m'a parlé de ses administrateurs que je connaissais pour la plupart, directement ou indirectement. Je lui ai donc dit ce que je pensais d'eux, et lui expliquai qu'il

[Texte]

we are and where we are going to go. I did not hear from Mr. Paine in a few days so I called the Minister back. She was absent so I left a message. I was negative. I would not be a director of the bank. I came back to what I said to the Minister in Ottawa.

Mr. Riis: You said that one of the things you did read before you took on the assignment was the Finance committee's report on the CCB. After reading that, if you were a depositor, would you have deposited money in the CCB?

Mr. Hitchman: Personally, no.

Mr. Riis: If there was an organization that had \$9 million in assets on deposit in CCB, and moved \$7.5 million into a subordinated debenture half-way through the summer, would you call that a prudent decision?

Mr. Hitchman: Deposits of the bank into a subordinated debenture of the same bank?

Mr. Riis: There is a financial institution whose total assets are \$9 million. Most of that \$9 million is presently on deposit in, let us say, the Canadian Commercial Bank or the Northland Bank, and you decide to put \$7.5 million into subordinated debentures, would you consider that to be a prudent decision?

Mr. Hitchman: If I had that much money and I did that, I should know what I was doing.

Mr. Riis: Yes. He probably would not have done that.

Mr. Hitchman: I do not know. I am just saying that it is a big switch. That is a lot of money and I think you should know exactly what is going on, because that is one big drop down from deposits to debentures. They clearly state that.

Mr. Riis: Especially in the summertime, this summer.

Mr. Hitchman: In the wintertime too.

Mr. Riis: You have looked at the books or a sample of the books of the bank. Would you have any sense of what percent the assets will essentially amount to when they are eventually collected?

Mr. Hitchman: That is like picking something out of the air, and I do not like doing that.

Mr. Riis: If it took you one week, Mr. Hitchman, to figure out that this was something very serious, perhaps more serious than originally anticipated—I think that is what you indicated earlier—if you had, in a sense, that same opportunity the last week in March, would you likely have determined that same thing? Were you of the opinion that much had changed in terms of the banking operation? You would likely have drawn that same conclusion.

The Chairman: Thank you Mr. Riis. Mr. Garneau.

[Traduction]

était inutile de renflouer encore plus la banque, puisqu'il fallait tout d'abord connaître la situation de la banque et déterminer son orientation. Comme M. Paine ne m'avait pas rappelé quelques jours après, j'ai appelé moi-même la ministre, à qui j'ai dû laisser un message, en son absence. Je lui ai fait savoir que je refusais son offre de devenir administrateur de la banque, pour les raisons que je lui avais exposées à Ottawa.

M. Riis: Vous avez dit avoir lu entre autres, avant de prendre le poste, le rapport du Comité des finances sur la BCC. Si vous aviez lu ce rapport en tant que déposant éventuel, auriez-vous investi dans la Banque Commerciale?

M. Hitchman: Personnellement, non.

M. Riis: Supposons qu'une institution ait déposé 9 millions de dollars à la Banque Commerciale, puis qu'elle décide d'en transformer 7,5 millions en obligations subalternes, au cours de l'été. Considérez-vous cela comme une décision prudente?

M. Hitchman: Est-ce une institution qui aurait acquis des obligations subalternes de la même banque où elle a effectué ses dépôts?

M. Riis: Il s'agit d'une institution financière dont le total des actifs se chiffre à 9 millions de dollars. Supposons que la plus grande partie de cette somme soit actuellement déposée, par exemple, à la Banque Commerciale ou à la Norbanque et que l'on décide d'acheter pour 7,5 millions de dollars d'obligations subalternes. Serait-ce une décision prudente, d'après vous?

M. Hitchman: Si j'avais en main autant d'argent que cela et que je décide d'effectuer cette transaction, j'imagine que j'aurais de bonnes raisons de le faire.

M. Riis: Oui. Mais vous ne l'auriez probablement pas fait.

M. Hitchman: Je n'en sais rien. Mais c'est une grosse transaction qui suppose beaucoup d'argent. Il est donc important de savoir exactement quelle est la situation de la banque en question, puisqu'il y a loin des dépôts aux obligations. C'est très clair.

M. Riis: Surtout lorsque la transaction a lieu en été.

M. Hitchman: Ou en hiver.

M. Riis: Vous avez étudié quelques-uns des livres de la banque. Avez-vous une idée de ce que pourront représenter les actifs, lorsqu'ils seront monnayés?

M. Hitchman: Je ne voudrais pas vous donner de chiffres dans le vague.

M. Riis: Monsieur Hitchman, si l'on vous avait donné une semaine pour déterminer que quelque chose se passait sérieusement, peut-être plus sérieusement que prévu au début—c'est ce que vous aviez pressenti—et que l'on vous ait fait la même proposition la dernière semaine de mars, auriez-vous conclu la même chose? Aviez-vous l'impression que les opérations bancaires avaient changé? Je vois que vous auriez tiré les mêmes conclusions.

Le président: Merci, monsieur Riis. Monsieur Garneau.

[Text]

• 1640

Mr. Garneau: When you started your mandate with the bank, were you aware of this memo prepared by Mr. Macpherson, the Assistant Inspector General of Banks, dated March 14, and that at that date the bank had classified nearly 30% of its loans as marginal or unsatisfactory? Were you aware of that?

Mr. Hitchman: At the time I accepted the assignment, no, but I learned about it shortly after—when I got to Edmonton.

Mr. Garneau: The 30% at that time has to be compared with your figure at the end of your mandate of around... What were the figures you arrived at?

Mr. Hitchman: When I got there, there was a figure of \$471 million in Canada alone; then on October 31, their figure for Canada was \$467 million and for the United States, \$106 million, for a total of \$574 million. The next figure we got was in May, and the figure in Canada at that time was up to \$531 million; I repeat this is after transferring out \$255 million, so the figure was \$780 million. The American figure had gone up to \$191 million, so the total in May was \$722 million, plus the \$255 million, or \$977 million altogether.

Mr. Garneau: I guess you looked at two alternatives. The first one was to assign loans, which was your recommendation, and the other to liquidate. Could you elaborate on the difference between the two options? Can you make any comparisons? Had you made any cost analysis or was it an intuitive conclusion when you said that liquidation would cost more than the other proposals you had made?

Mr. Hitchman: I do not know what a liquidator is going to charge, but I think all of us have seen some bills for liquidators. My suggestion was to go to the banks and instead of asking for more money—whether it was \$100 million or \$200 million or what—to say to the banks that here are the loans now, take them, hand them to your best people, collect them. I said to pay each bank 2%, or to be negotiated, but get some... well, 2% is peanuts. I said that as they collect it *Inaudible—Editor* immediately turn it over to the bank.

If he did that... you know, within one day of turning these assets over, you start to collect—not on a liquidation basis, but on a gradual basis. At the end of three months, your people at each bank can then tell you what their views are on it. You would have absolute independent views and they would have to stand up to them. They would have to say that is a final figure so, after six months time, you know the true picture of the bank. About that period of time, you also know if there is a basis to put people back in, to resurrect the bank or not.

[Translation]

M. Garneau: Lorsque vous avez commencé à travailler pour la banque, saviez-vous alors que la banque avait estimé que près de 30 p. 100 de ses prêts devaient être considérés comme marginaux ou insatisfaisants? Le saviez-vous?

M. Hitchman: Non, je l'ignorais au moment où j'ai accepté le mandat, mais je l'ai appris peu de temps plus tard, lorsque je suis arrivé à Edmonton.

M. Garneau: Il faut comparer ces 30 p. 100 au chiffre auquel vous êtes arrivé à la fin de votre enquête... Quel était ce chiffre?

M. Hitchman: Lorsque je suis arrivé, il y avait 471 millions de dollars rien qu'au Canada; puis le 31 octobre, c'était 467 millions pour le Canada et 106 millions de dollars pour les États-Unis, donc un total de 574 millions de dollars. Nous avons eu de nouveaux chiffres en mai, et à ce moment-là, le total était passé à 531 millions de dollars pour le Canada; ce chiffre, je le répète, a été obtenu après le transfert de 255 millions de dollars, le montant était donc en fait de 780 millions de dollars. Pour les États-Unis, nous en étions maintenant à 191 millions de dollars; donc, en mai, le total s'élevait à 722 millions, plus les 255 millions de dollars, soit en tout 977 millions de dollars.

M. Garneau: Vous avez, je suppose, envisagé deux possibilités. La première étant la cession des prêts que vous avez recommandée, et l'autre, la liquidation. Pouvez-vous nous expliquer quelle est la différence entre ces deux solutions? Pouvez-vous nous donner des points de comparaison? Lorsque vous avez dit que la liquidation coûterait plus cher que votre proposition, vous basiez-vous sur une analyse des coûts, ou sur votre intuition?

M. Hitchman: Je ne sais combien prendra le liquidateur, mais je crois que nous avons tous eu l'occasion de voir des factures de liquidateurs. Je suggérais de s'adresser aux banques, et plutôt que de leur demander encore de l'argent—que ce soit 100 millions ou 200 millions de dollars—de leur proposer de prendre en charge les emprunts, de les confier à leurs meilleurs employés et de se faire rembourser. J'ai suggéré de leur verser à chacune 2 p. 100, ou un pourcentage à négocier, mais de... enfin, 2 p. 100 ce n'est rien du tout. Je suggérais qu'à mesure qu'elles obtiendraient les remboursements... [*Inaudible—Editeur*] de les remettre immédiatement à la banque.

Si nous avions fait cela... vous savez, un jour après la cession des biens, la collection aurait commencé, non pas en liquidant les biens, mais graduellement. Au bout de trois mois, on aurait pu demander aux employés des banques concernées ce qu'ils pensaient de la situation. On aurait eu ainsi des avis tout à fait indépendants et qu'ils devraient appuyer. Ils devraient pouvoir dire, voilà le chiffre final, et au bout de six mois, on saurait quelle est véritablement la situation de la banque. On saurait également, à peu près vers la même période, si le sauvetage de la banque est justifié.

[Texte]

I am reasonably certain that when that is done, you are going to have a bankrupt bank; you are going to have a deficit. I repeat however, a deficit does not always mean the debt of a company. I have financed many companies with deficits and restored them to health. Some you do not restore to health, but the majority you do. You go back in with the proper people and the proper way of doing it, and by cutting, you save a lot of people, even though they are in a deficit position. I do not know whether that could have been done here or not, but it was my recommendation.

Mr. Garneau: You gave your final report to the Inspector General of Banks or to the Minister of State (Finance), somewhere around August 12 or 14. Have you ever been called upon to discuss your proposal, which was to assign loans instead of liquidating the bank? Have you been called upon to voice your point of view and how you would . . . ?

Mr. Hitchman: I know, from a telephone call the next morning, that she got the report. I have had no acknowledgement of the report. I have had no telephone calls. I have had no letters of any shape whatsoever. The only telephone call I got from Ottawa was to ask if these loans were valued on an ongoing basis. The answer is positively, yes.

Mr. Garneau: If the government had followed your proposal by assigning that loan to a major bank, how would the government have dealt with the deposit side of the balance sheet? I mean, you take for granted that the liquidity which was given to the bank by the Bank of Canada will stay there and cover the loan that would have been assigned to the major bank. Was this your assumption?

• 1645

Mr. Hitchman: The money was in there.

Mr. Garneau: Yes.

Mr. Hitchman: I can not get it out. It is a nice bankruptcy. You just keep on collecting your assets and if they want to put them in bankruptcy, that is their choice.

Mr. Garneau: Your assumption then did not mean that the government would have to appoint a curator.

Mr. Hitchman: That is correct—not until somebody starts to put it in receivership.

Mr. Garneau: Do you have any idea why your proposal was not kept or used?

Mr. Hitchman: No, I do not.

Mr. Garneau: You have no idea; you have not been asked for advice or anything.

Mr. Hitchman: No, I have not.

The Chairman: Thank you, Mr. Garneau. Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman. I have two or three hopefully short questions. I wrote down that on the energy loans, you felt the information available to you was based on increasing prices. I think you said "I think that is the way industry does it" and that all bankers do not make loans

[Traduction]

Je suis à peu près certain que cela fait, on aura une banque en faillite; il y aura un déficit. Je répète cependant encore une fois qu'un déficit ne signifie pas nécessairement la mort d'une entreprise. J'ai financé de nombreuses compagnies déficitaires et je les ai remises sur la bonne voie. Certaines ne se remettent pas, mais la plupart reprennent bien. Il faut reprendre les choses en main avec un personnel compétent et faire les choses selon les règles, et en faisant des coupures, on sauve bien des gens, même s'ils sont dans une position déficitaire. Je ne sais pas si ma méthode aurait pu réussir dans ce cas précis, mais c'est ce que je recommandais.

M. Garneau: Vous avez remis votre rapport final à l'Inspecteur général des banques ou au ministre d'État aux finances vers le 12 ou le 14 août. Vous a-t-on consulté au sujet de votre proposition de céder les prêts plutôt que de liquider la banque? Vous a-t-on demandé votre point de vue et comment vous . . . ?

M. Hitchman: J'ai su par un appel téléphonique que j'ai reçu le lendemain matin qu'elle avait reçu le rapport. Elle n'a jamais accusé réception. Personne ne m'a appelé, je n'ai reçu aucune lettre. La seule fois où on m'a appelé d'Ottawa c'était pour me demander si les emprunts étaient évalués de façon continue. La réponse est oui.

M. Garneau: Si le gouvernement avait suivi votre recommandation et cédé les emprunts à une grande banque, qu'aurait-il fait des dépôts? Je veux dire, vous supposez que les liquidités reçues de la Banque du Canada resteront intouchées pour couvrir le prêt cédé à une grande banque, n'est-ce pas?

M. Hitchman: L'argent était là.

M. Garneau: Oui.

M. Hitchman: Il ne peut pas être retiré. C'est une bien jolie faillite. Vous continuez simplement à encaisser votre actif et si l'on veut vous mettre en faillite, libre à eux.

M. Garneau: Votre proposition n'aurait donc pas nécessairement entraîné la nomination d'un curateur.

M. Hitchman: C'est cela, pas avant que l'on ne vous mette en faillite.

M. Garneau: Savez-vous pourquoi on n'a pas retenu votre proposition?

M. Hitchman: Non, je l'ignore.

M. Garneau: Vous n'avez aucune idée; personne ne vous a demandé conseil, ne vous a consulté.

M. Hitchman: Non, personne.

Le président: Merci, monsieur Garneau. Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Merci, monsieur le président. J'ai deux ou trois questions qui seront brèves, je l'espère. J'ai pris note de ce que vous avez dit à propos des prêts dans le secteur de l'énergie: vous estimiez que les données que l'on vous avait remises étaient fondées sur une augmentation des prix. Vous avez dit,

[Text]

on increasing prices. Was that a kind of assumption in your head as you looked at this?

Mr. Hitchman: Perhaps I am not young enough to make loans on gas prices or oil prices going up to \$90 a barrel, or on house prices going up to unbelievable figures. The fact of the matter is some people did it—I guess some people in all banks. I do not know how much they do, but it should never have been done. Common sense says you do not speculate on that; it is too much.

Mr. Hawkes: Even with financial projections at that point, were you dealing with projections which were made at the historical point the loan was made?

Mr. Hitchman: If you drill a gas well or an oil well, which comes in today at today's prices and can repay the loan, that should be about the maximum you borrow. You are satisfied there is some nominal increase for inflation. However, to turn around and drill an oil and gas well for \$150,000, only to find the gas flow is going to produce \$250,000 at these substantially increased prices, and to take all that money out of the bank loan, is wrong in my books. You can borrow and should borrow the cost of that well and use it to drill another well, but not to borrow on that one well to drill two or three wells.

Mr. Hawkes: It depends on how many barrels a day it produces as to whether or not it is a good loan.

Mr. Hitchman: Whatever it produces, make a loan on it.

Mr. Hawkes: I am missing you, I think, with my question. Perhaps I will put it in another context for you. In July and August, 1985, those people who were putting together business deals in the oil patch in my city were working on the assumption of a decline in prices. Oil had been deregulated, gas was due to be deregulated, so any current deal would not have an assumption of rising prices but an assumption of declining prices.

Mr. Hitchman: That is right.

Mr. Hawkes: I am interested in finding out what information you were referring to. You left me with the impression that the bankers at the Canadian Commercial Bank were dealing with increasing prices. Was that information in the files or was it an assumption? You talked about discounting in the same context some time ago. Were you looking at them as current appraisals of potential values provided by those companies or were you looking at historical information?

Mr. Hitchman: I would say the loans we got were made . . . I do not know if they were made a few months ago, but they were certainly not made in 1985. They were made in 1984-1983, and at that time they were still forecasting an increase of some extent in oil and gas prices—in the cases we have here.

Mr. Hawkes: However, you were valuating these loans on an ongoing basis in July and August, 1985.

Mr. Hitchman: We were also accepting them on the basis on which they were made. I repeat, in my view some of the loans

[Translation]

je crois: «c'est ainsi que procède l'industrie, je crois» et que tous les banquiers ne consentent pas des prêts en fonction d'une éventuelle augmentation de prix. Était-ce ce que vous aviez en tête lorsque vous avez examiné la situation?

M. Hitchman: Je ne suis peut-être plus assez jeune pour accorder des prêts sur la présomption que les prix du pétrole ou du gaz atteindront 90\$ le baril, ou que le marché immobilier atteindra des sommets vertigineux. Mais certaines personnes l'ont fait, sans doute dans toutes les banques. Je ne sais pas si cela arrive souvent, mais cela ne devrait pas arriver. Le bon sens interdit ce genre de spéculation; c'est trop risqué.

M. Hawkes: Et même pour les projections financières, vous êtes-vous basé à ce moment-là sur les projections établies au moment où le prêt a été consenti?

M. Hitchman: Si vous forez un puit gazier ou pétrolier qui produit aujourd'hui aux prix actuels et qui vous permet de rembourser l'emprunt, vous ne devriez pas emprunter au-delà. Vous savez que l'inflation va entraîner une légère augmentation. Mais forer un puit gazier ou pétrolier qui coûte 150,000\$ et parce que vous vous rendez compte qu'il va vous en donner 250,000 à la suite d'une augmentation importante des prix, et emprunter tout cet argent, est une erreur à mon avis. Vous pouvez et devez emprunter le coût du puits, et vous en servir pour en forer un autre, mais pas deux ou trois autres.

M. Hawkes: La qualité de l'emprunt dépend donc du nombre de barils quotidiens qui sortent du puits.

M. Hitchman: Il faut accorder l'emprunt sur la production.

M. Hawkes: Je crois que vous avez mal compris ma question. Je vais peut-être l'exprimer autrement. En juillet et août 1985, dans ma ville, les milieux où se traitent les affaires pétrolières prédisaient une baisse des prix. Le secteur pétrolier avait été déréglementé, le secteur gazier devait l'être bientôt, toute affaire ne pouvait donc être traitée qu'en supposant une baisse des prix, et non pas une augmentation.

M. Hitchman: C'est exact.

M. Hawkes: Je voudrais savoir à quoi vous faisiez référence. Vous m'avez donné l'impression qu'à la Banque Commerciale du Canada, on prévoyait une augmentation des prix. Avez-vous trouvé ces renseignements dans les dossiers, ou est-ce une supposition de votre part? Vous avez parlé de la même façon de l'actualisation, plus tôt. Aviez-vous des évaluations courantes de valeurs éventuelles fournies par les entreprises ou aviez-vous des données remontant à l'époque du prêt?

M. Hitchman: Je dirais que les emprunts que nous avons examinés . . . Je ne sais pas s'ils dataient de quelques mois, mais ils n'avaient certainement pas été consentis en 1985. Ils dataient de 1984 ou 1983, et à l'époque, on prévoyait encore une certaine augmentation des prix du pétrole et du gaz, dans les cas qui nous intéressent.

M. Hawkes: Toutefois, en juillet et août 1985, vous avez fait une évaluation des prêts fondée sur la durée.

M. Hitchman: Nous les avons aussi acceptés sur la même base à partir de laquelle ils avaient été consentis. J'ai dit et je le répète qu'à mon avis, certains des prêts n'étaient pas bons,

[Texte]

will not be good. It is a little too difficult to start changing the situation. I did not stop a reserve on those accounts.

• 1650

I and the man who was making up the thing worked together to see whether the reserves we put up were not, and in each case they did not. I accepted the fact there was reason not to set up a reserve at the time. I can tell you that some of them were in trouble. For example, I am looking at one here. It is for \$5.8 million and it is a section 177 security loan with a value of \$7.247 million on a cashflow discount of 15%, with a value of approximately \$11 million. Then there are the remarks:

Security value based on an independent subsidiary's report indicate loans are safe. However, the very substantial debt loan on a drop in revenue from \$3.1 million to \$1.9 million for the first quarter of 1985 is a concern.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes. Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: Thank you. Mr. Hitchman, did you review the U.S. subsidiary of CCB, and did you have any evidence that it was either worse or better in its management or lending practices than the Canadian parent?

Mr. Hitchman: We did not review any assets. There are no files in Canada for U.S. dollar loans. When I questioned Mr. McLaughlan, the only comment I had from him was that the position down there was not good.

Mr. Cassidy: I see. Do you accept their judgment that the proportion of loans in the United States that were bad or marginal at 5 or 6 was in fact significantly less than that in Canada?

Mr. Hitchman: The percentage probably pulled the loans down. They were less, I believe.

Mr. Cassidy: Did you accept it, or do you have any means to judge?

Mr. Hitchman: I just do not. I do not know whether or not these sheets show the the total amount of U.S. dollar loans.

Mr. Cassidy: It was \$1.2 billion.

Mr. Hitchman: They do not show a breakdown in total U.S. dollar loans here. I imagine it is available here some place.

Mr. Cassidy: Mr. Hitchman, on page 3 of your report you referred to a number of unacceptable practices, such as moving a loan to a new name and showing it as a good loan when it was bad. How frequently was it done?

Mr. Hitchman: I do not know the numbers and frequency, but it happened too many times.

[Traduction]

mais on ne pouvait pas commencer à tout changer. Il n'y avait pas de réserve pour ces comptes-là.

Moi et celui qui était responsable avons essayé de voir s'il y avait des réserves, mais il n'y en avait dans aucun cas. J'ai accepté les raisons qu'on m'a données et essayé de ne pas prévoir de réserves à ce moment-là, mais certaines créances étaient particulièrement véreuses. J'ai l'exemple ici d'une somme de 5,8 millions de dollars; il s'agit d'un prêt octroyé en vertu de l'article 177, d'une valeur de 7,247 millions de dollars pour un taux d'escompte de 15 p. 100 sur la marge brute et d'une valeur approximative de 11 millions de dollars. Je lis les observations correspondantes:

La valeur de la caution calculée à partir d'un rapport indépendant d'une filiale indique que ces prêts sont sûrs. Cependant, la valeur considérable des prêts non remboursés, qui a fait chuter les revenus de 3,1 millions de dollars à 1,9 million de dollars au cours du premier trimestre de 1985, pose un problème.

Le président: Merci, monsieur Hawkes. Monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Merci. Monsieur Hitchman, avez-vous vérifié les comptes de la filiale américaine de la BCC et en avez-vous conclu que ses pratiques de gestion et de prêt étaient meilleures ou pires que celles de la société mère canadienne?

M. Hitchman: Nous n'en avons pas vérifié l'actif. Il n'y a pas de dossiers au Canada sur des prêts accordés en dollars américains. Lorsque j'ai interrogé M. McLaughlan à ce sujet, il m'a seulement dit que la situation de la filiale américaine n'était pas particulièrement bonne.

M. Cassidy: Je vois. Pensez-vous, comme eux, que la filiale américaine avait 5 p. 100 ou 6 p. 100 de créances véreuses ou marginales, soit bien moins que la société mère au Canada?

M. Hitchman: Oui, je pense qu'il y en avait moins à la filiale.

M. Cassidy: Avez-vous simplement accepté ce jugement ou avez-vous pu le constater de vous-même?

M. Hitchman: Je n'ai pas pu le faire moi-même. Je ne sais pas si ces bilans indiquent le montant total des prêts octroyés en dollars américains.

M. Cassidy: Il s'agit d'une somme de 1.2 milliard de dollars.

M. Hitchman: Certes, mais on n'indique pas ici combien représentent, au total, les prêts octroyés en dollars américains. Ce chiffre doit pourtant bien exister quelque part.

M. Cassidy: Monsieur Hitchman, à la page 3 de votre rapport, vous parlez d'un certain nombre de pratiques inacceptables, comme le transfert d'un prêt sous un nouveau nom pour indiquer qu'il ne s'agit plus d'un créance véreuse. Cela était-il courant?

M. Hitchman: Je ne sais pas exactement, mais en tout cas, cela s'est produit beaucoup trop souvent.

[Text]

Mr. Cassidy: How frequently was the amount of a loan increased in order to provide the borrower with money to pay off interest that was owing?

Mr. Hitchman: Too many times.

Mr. Cassidy: Can you tell us what proportion of the \$250 million in interest income showed by the bank in 1984 might have come through such questionable practices?

Mr. Hitchman: I cannot add it up.

Mr. Cassidy: Okay. Your estimate was that 40% of the CCB B loans ranked 1 to 4 should be set aside as a provision for losses. Therefore, the loss factor on loans in the 1 to 4 category is not very far off from what you suggested should be provided for loans in the 5 and 6 category. How on earth could they have categorized loans as 1 to 4 when they were so bad that a 40% provision for losses would be provided? What would be a normal provision for losses on loans in the 1 to 4 category in a well-run bank?

Mr. Hitchman: It should be zero.

Mr. Garneau: Zero value?

Mr. Hitchman: On good loans, there should be no provisions at all.

Mr. Cassidy: I see. How on earth could they then have 40% . . . ?

Mr. Hitchman: They did not say it; I said it. Of the \$235 million in loans we examined, we put \$135 million in the "doubtful" category. We said that we needed \$53 million of provisions against those loans.

Mr. Cassidy: I guess I am still scratching my head. Was it prudent for the government in the critical weekend of March 22 to look only at the portfolio as defined by CCB management? Knowing what was known about the bank at the time, should they have gone in some way into the rest of the portfolio?

Mr. Hitchman: I cannot answer the question.

Mr. Cassidy: What would you have done if you had been involved at the time in giving advice to, let us say, your former bank as one of the participants in the bail-out?

• 1655

Mr. Hitchman: It is not a fair question. I do not know what the hell I would have done, really.

Mr. Cassidy: If you had been opposed to this . . .

Mr. Hitchman: I guess I can say that I would do what I always do.

Mr. Cassidy: What do you mean?

Mr. Hitchman: I would find out and tell you.

[Translation]

M. Cassidy: Combien de fois a-t-on augmenté un prêt afin de permettre à l'emprunteur de rembourser l'intérêt qu'il devait?

M. Hitchman: Trop souvent.

M. Cassidy: Sur la somme de 250 millions de dollars que la banque a déclarée comme revenus d'intérêt en 1984, ces pratiques douteuses représentent quel pourcentage?

M. Hitchman: Je n'en sais rien.

M. Cassidy: Vous avez estimé que 40 p. 100 des prêts de catégorie B de la BCC classés 1 à 4 auraient dû être assortis d'une provision pour perte. En conséquence, le pourcentage de perte sur les prêts de la catégorie 1 à 4 n'est pas très éloigné de ce qu'on devrait prévoir, à votre avis, pour les prêts des catégories 5 à 6. Comment ont-ils pu considérer ces prêts comme appartenant aux catégories 1 à 4 alors qu'ils étaient si risqués qu'il aurait fallu une provision pour perte de 40 p. 100? Dans une banque bien gérée, les prêts appartenant aux catégories 1 à 4 devraient être assortis de quelle provision pour perte?

M. Hitchman: Nulle.

M. Garneau: Aucune?

M. Hitchman: Pour de bons prêts, il est inutile d'avoir une provision pour perte.

M. Cassidy: Je vois. Alors pourquoi avaient-ils une provision de 40 p. 100 . . . ?

M. Hitchman: Ils ne le reconnaissent pas, c'est moi qui le dis. Sur la somme de 235 millions de dollars de prêts que nous avons examinée, nous en avons mis 135 millions dans la catégorie des créances «douteuses». Nous en avons conclu qu'il fallait une provision pour perte de 53 millions de dollars pour ces prêts-là.

M. Cassidy: J'ai beaucoup de mal à comprendre tout cela. Était-il prudent de la part du gouvernement, au cours de ce fameux week-end du 22 mars, de ne prendre en considération que le portefeuille présenté par la BCC? Sachant ce qu'on savait de la banque, à l'époque, le gouvernement n'aurait-il pas dû examiner le reste du portefeuille?

M. Hitchman: Je ne peux pas répondre à cette question.

M. Cassidy: Qu'auriez-vous fait si vous aviez été chargé de conseiller votre ancienne banque, par exemple, en ce qui concerne le plan de sauvetage envisagé?

M. Hitchman: C'est une question injuste. Franchement, je ne sais pas ce que j'aurais fait.

M. Cassidy: Si vous y aviez été opposé . . .

M. Hitchman: Je dirais que j'aurais agi comme j'agis normalement.

M. Cassidy: C'est-à-dire?

M. Hitchman: J'aurais obtenu les renseignements pertinents et je vous les aurais communiqués.

[Texte]

Mr. Cassidy: This is my final question. Suppose your organization was making a very major loan or taking a very major stake in something like this, and you felt extremely strongly that it was unwise and that you were exposing your organization to grave losses which could go to \$1 billion or more. If your organization ignored your advice and went ahead with the action you opposed, and if the costs of its action could be as high as \$1 billion, would you consider resigning in protest?

Mr. Hitchman: You can drop the word "considering". I would be out, fast.

Mr. Cassidy: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Cassidy. Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Hitchman, I believe you said that you had confirmed with the Minister's office the next day that she had received your report of August 14 or whenever it was—August 12 or 14. Does this mean you mailed it or something, rather than having a meeting?

Mr. Hitchman: I sent it down by courier service to Ottawa.

Miss Nicholson: So it was not like the July 30 one where you had a face-to-face meeting with the Minister.

Mr. Hitchman: That is right.

Miss Nicholson: Do you have any knowledge, Mr. Hitchman, of what went on in the period between March 25, when this bail-out agreement was signed, and April 26, when the Inspector General of Banks signed his letter—a letter of comfort, essentially—to the banks confirming that with the support package the CCB would be profitable and viable? Do you have any knowledge of what transpired in the meantime.

Mr. Hitchman: The answer is no. I was out of the country when the March date came along. The first and only time I was involved was when I came to Ottawa to meet the Minister on May 22.

Miss Nicholson: But in the course of your work in the bank, did you not uncover previous examinations or anything? You simply concentrated on assessing the loans.

Mr. Hitchman: I had nothing to do with the previous examination at all. I did not want to know, and did not know; I just did the work in our style.

Miss Nicholson: One last question. We heard that the activities of the Canadian Commercial Bank in the United States involved a rather complicated corporate structure. Did you have any occasion to examine either the structure itself or any of the loans?

Mr. Hitchman: None.

Miss Nicholson: Do you have any information on whether any assets were transferred from the United States to Canada, or vice versa, from February on?

Mr. Hitchman: None.

Miss Nicholson: Thank you very much.

[Traduction]

M. Cassidy: C'est ma dernière question. Mettons que votre organisme consentait un prêt important ou risquait gros dans une entreprise comme celle-ci et que vous étiez fermement convaincu qu'il s'agissait d'un trop grand risque et que votre société serait exposée à de graves pertes qui auraient pu totaliser 1 milliard de dollars et plus. Si la société passait outre à vos conseils et y allait quand même, et si les conséquences de son geste lui coûtait 1 milliard de dollars, envisageriez-vous de démissionner en signe de protestation?

M. Hitchman: Je ne l'aurais pas tout simplement envisagé, comme vous dites, je me serais barré et vite.

M. Cassidy: Merci.

Le président: Merci, monsieur Cassidy. Madame Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président.

Monsieur Hitchman, je crois vous avoir entendu dire que vous aviez confirmé avec le bureau du ministre le lendemain qu'elle avait bien reçu votre rapport du 14 août ou plutôt du 12 août, peu importe. Cela veut-il dire que vous l'aviez mis à la poste au lieu de convoquer une réunion avec elle?

M. Hitchman: Je l'avais envoyé par courrier à Ottawa.

Mme Nicholson: Donc, ce n'était pas la même situation que le 30 juillet où vous aviez un face à face avec la ministre?

M. Hitchman: C'est ça.

Mme Nicholson: Monsieur Hitchman, savez-vous ce qui s'est passé entre le 25 mars, date de la signature de l'accord de sauvetage, et le 26 avril, date où l'Inspecteur général des banques a signé sa lettre visant essentiellement à rassurer les banques qu'avec les efforts de renflouement, la BCC serait rentable et viable? Avez-vous eu connaissance des événements durant ce délai-là?

M. Hitchman: La réponse est non. Je n'étais pas au pays le 25 mars. Je n'ai été mêlé à cette affaire que lorsqu'on m'avait invité à rencontrer la ministre à Ottawa le 22 mai.

Mme Nicholson: Mais n'avez-vous pas découvert des examens antérieurs durant votre séjour à la banque? Vous vous êtes simplement concentré sur l'évaluation des prêts?

M. Hitchman: Je n'avais rien à voir avec les examens antécédents. Je ne voulais rien savoir et je n'ai rien su. J'ai fait le travail comme d'habitude.

Mme Nicholson: Une dernière question. On nous a appris que les activités de la Banque Commerciale du Canada aux États-Unis reposaient sur une structure corporative plutôt compliquée. Avez-vous eu l'occasion d'étudier soit la structure soit les prêts qui avaient été consentis?

M. Hitchman: Du tout.

Mme Nicholson: Avez-vous des renseignements sur l'éventuel transfert d'actifs des États-Unis vers le Canada ou vice versa à partir du mois de février?

M. Hitchman: Du tout.

Mme Nicholson: Merci beaucoup.

[Text]

The Chairman: Thank you, Mr. Hitchman. I really appreciate the time you have given this committee.

It is now exactly, I think, one minute to 5 p.m., so we tried to live up as close as we could. We used almost every last second of your time, because it is very valuable evidence. I really want to express, on behalf of the committee, our sincere thanks for your appearing before us today.

Mr. Hitchman: I am grateful to you and the members for letting me out of here because I have not been home for three weeks. I am sure I will be welcomed back tonight. Thank you very much.

The Chairman: The committee will reconvene in this room at 8 p.m. to hear from the auditors of the Canadian Commercial Bank; that is, Clarkson Gordon and Peat Marwick. Please be on time, because I will be starting at 8 p.m. sharp.

The meeting is adjourned.

EVENING SITTING

• 2002

The Chairman: I would like to bring this meeting to order.

Tonight we have before us the auditors of the Canadian Commercial Bank. From Clarkson Gordon we have Mr. Robert Lord, and from Peat, Marwick, Mitchell, Mr. Douglas Carr. There is an opening statement which we have been given. It is rather extensive. I would suggest, gentlemen, that you walk through that statement with us, and following that we will have questions. Mr. Carr, Mr. Lord, would you like to proceed?

Mr. Robert Lord (Clarkson Gordon): Thank you, Mr. Chairman.

Just so you have the two of us straight, for those of you who have not seen us before, I am Bob Lord, and Doug Carr is on my right. We are going to take a moment if we may, Mr. Chairman, to go through this, but you will be pleased to know that we are not going to read all of it. We will not read the appendix.

We are here at the invitation of this committee to attend and answer questions that the committee may have in connection with our role as auditors of Canadian Commercial Bank. With the permission of the chairman, we would appreciate the opportunity to make a few comments before answering your questions.

We believe we can best utilize your time by addressing two fundamental issues:

1. How did the Canadian Commercial Bank, a going concern until recently, reach a position where it was placed in liquidation in September 1985?

2. What was our role as auditors of CCB, and how did we discharge our duties?

[Translation]

Le président: Merci, monsieur Hitchman. Je vous suis fort reconnaissant de tout le temps que vous avez consacré au Comité.

Il est maintenant précisément 16h59 d'où la preuve que nous essayons de tenir nos promesses. Nous avons épuisé chaque instant de votre temps car votre témoignage nous a été fort précieux. Je tiens à exprimer au nom du Comité nos remerciements les plus sincères.

M. Hitchman: Je vous sais gré ainsi qu'aux membres du Comité de m'avoir libéré à l'heure prévue car je n'ai pas mis les pieds à la maison depuis trois semaines. Je suis sûr que l'on me réserve un accueil chaleureux ce soir. Merci beaucoup.

Le président: Le Comité reprendra ses travaux à 20 heures dans cette pièce; nos témoins seront les vérificateurs de la Banque Commerciale du Canada, c'est-à-dire la firme Clarkson, Gordon et Peat Marwick. Je vous prie d'être à l'heure car j'ai l'intention d'ouvrir la séance à 20 heures pile.

La séance est levée.

SÉANCE DU SOIR

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît.

Nous entendons ce soir les vérificateurs de la Banque Commerciale du Canada: M. Robert Lord, de Clarkson Gordon, et M. Douglas Carr, de Peat, Marwick, Mitchell. Ils feront une déclaration préliminaire, dont vous avez tous reçu un exemplaire. Elle est plutôt longue. Je vous invite à la passer en revue, après quoi nous passerons aux questions. Voulez-vous commencer, Monsieur Carr ou Monsieur Lord?

M. Robert Lord (Clarkson Gordon): Merci, monsieur le président.

Je vais commencer par faire les présentations, car il y en a sûrement d'entre vous qui ne nous connaissent pas. Je suis Bob Lord et le collègue assis à ma droite, c'est Doug Carr. Je vais prendre quelques moments pour revoir le document avec vous, et vous serez ravis d'apprendre que nous n'avons pas l'intention de tout lire. Nous allons laisser tomber l'appendice.

C'est à la demande du Comité que nous sommes venus, en notre qualité de vérificateurs de la Banque Commerciale du Canada, pour répondre à vos questions. Avant de passer aux questions, nous ferons, avec la permission du président, un bref exposé.

Pour profiter le plus possible du temps qui nous a été alloué, nous allons nous pencher sur deux questions fondamentales:

1. Comment se fait-il que la Banque Commerciale du Canada qui, jusqu'à récemment, était une entreprise en activité s'est trouvée dans une situation où l'on a dû, en septembre 1985, entreprendre sa liquidation?

2. En tant que vérificateurs de la BCC, quelles étaient nos fonctions et comment nous en sommes-nous acquittés?

[Texte]

Our impression of what happened: In our view, CCB was a troubled bank, but with the prospect of improvement. Available information clearly demonstrated the extent of its problems. The 1984 financial statements showed a loss from operations and a deterioration in a number of respects from 1983. A review of the statements for the last three years indicates a trend of declining net income and a rapidly escalating loss experience on loans, coupled with very substantial increases in the total of non-earning loans and the percentage of non-earning loans to total loans. The 1984 annual report clearly indicates that the bank was faced with significant problems and challenges that had to be overcome before it would be able to report results comparable to industry performance.

Industry observers were aware of the bank's problems. Although a new management team had been in place since January 1983, legacies of the past in terms of both loans and the Westlands involvement, together with media attention to the previous connections with the Crown Trust affair, continued to tarnish the image of the bank. The bank's portfolio was concentrated in the troubled economy of western Canada and in the energy sector of the southwestern United States. Similar to all Canadian banks, CCB was highly levered. Its capital at October 31, 1984 represented only 5% of its loan portfolio, making it vulnerable to any sudden significant deterioration in that portfolio.

In spite of these difficulties there was cause for optimism in the fall of 1984. The bank's work-out program for drilling rig loans in the southwestern United States was progressing satisfactorily. In Canada, drilling activity was up significantly, and there was increased optimism in western Canada. The two new leaders of national political parties indicated a more favourable approach to business, and the prospect of a new energy accord contributed to the optimism. Real estate values appeared to have bottomed out, and prospects for recovery had improved. It appeared that business in general was improving.

Then, on Monday, March 25, 1985, a statement delivered in the House of Commons by the Minister of State for Finance explained how the bank had recently experienced a sharp deterioration in its U.S. loan portfolio, particularly as a result of expected lower oil prices and reduced drilling activity. The Minister announced details of a support arrangement to allow the bank to remain viable.

• 2005

The bank had exposure on loans to drilling contractors of approximately U.S. \$85 million, and apparently expected that these contractors would not be able to lease their rigs once current contracts had expired. While the bank had expected that its real estate loans in western Canada would represent a manageable drag on earnings over the next year or two, it now recognized that it could not survive without the revenue from the drilling rig loans, if they became non-earning.

[Traduction]

Voici donc notre impression de ce qui s'est produit: Nous croyions que la BCC était en difficulté, mais que sa situation pouvait s'améliorer. Les documents permettaient de constater l'envergure des problèmes auxquels elle faisait face. On a constaté, dans les états financiers de 1984, une perte d'exploitation et une nette détérioration par rapport à 1983. Un examen des états financiers des trois dernières années permet de cerner une décroissance progressive des bénéfices nets et une croissance rapide des pertes découlant des prêts, ainsi qu'une croissance importante des prêts improductifs et du pourcentage de ceux-ci dans l'ensemble des prêts consentis. Il est clairement indiqué, dans le rapport annuel de 1984, que la banque était en difficulté et qu'elle aurait bien des obstacles à surmonter avant que son rendement ne soit comparable à celui de l'ensemble de l'industrie.

Les observateurs de l'industrie étaient au courant de ces problèmes. Malgré la nomination, en janvier 1983, d'une nouvelle équipe de dirigeants, les antécédents de la banque—les prêts et ses liens avec la Westlands—et l'attention accordée par les médias au rôle qu'elle a joué dans l'affaire de la Crown Trust, ont continué à ternir sa réputation. Ses investissements étaient concentrés dans l'ouest du Canada, où la conjoncture était plutôt mauvaise, et dans le secteur énergétique du Sud-Ouest américain. Le coefficient d'endettement était très élevé, mais c'était le cas de toutes les banques canadiennes. Le 31 octobre 1984, son capital ne représentait que 5 p. 100 des prêts consentis, ce qui la rendait vulnérable à une détérioration subite et prononcée de la situation des prêts.

Malgré ces difficultés, il y avait lieu, à l'automne de 1984, d'être optimiste. Le plan que la banque avait mis au point pour remédier à la situation dans le sud-ouest des États-Unis, où l'on avait prêté à des propriétaires de plate-forme de forage, semblait marcher assez bien. Au Canada, les activités de forage avaient repris et la situation dans l'ouest du Canada était un peu plus reluisante. Au niveau fédéral, les nouveaux chefs des deux principaux partis politiques étaient plutôt favorables à l'entreprise et la perspective d'un nouvel accord énergétique renforçait cet optimisme. Les prix immobiliers avaient atteint leur nadir et il y avait lieu de s'attendre à une reprise. On avait l'impression que les affaires allaient mieux.

Or, le lundi 25 mars 1985, le ministre d'État aux Finances expliquait à la Chambre des communes qu'en raison de la baisse du prix du pétrole et du ralentissement des activités de forage, le portefeuille des prêts consentis par la banque aux États-Unis avait grandement détérioré. Le ministre a annoncé les détails d'un plan en vue de permettre à la banque de se maintenir.

La banque avait consenti des prêts d'environ 85 millions de dollars US à des entrepreneurs en forage; elle s'attendait, apparemment, à ce que ces entrepreneurs ne puissent pas trouver à louer leur équipement une fois leurs contrats courants terminés. La Banque avait prévu qu'au cours de la prochaine année ou deux, ses prêts immobiliers dans l'Ouest du Canada mangeraient ses revenus, mais qu'elle réussirait à s'en sortir; toutefois elle a fini par comprendre qu'elle ne survivrait

[Text]

Thus the bank was faced with a liquidity crisis. It approached the Inspector General of Banks, and the support package followed. The support package removed part of these more difficult loans from the bank's portfolio, with the objective of accelerating a return to profitability. A review of the loan portfolio by the Inspector General of Banks, supported by personnel from major Canadian banks, was apparently undertaken at the time of the support package.

On the impact of the support package, we believe the support package was a genuine attempt to assist the bank in overcoming its liquidity problems and to buy some time to see if it could be reorganized or merged, thus militating against the possibility that a very costly liquidation would be required. We as auditors were not involved in any aspect of the design or evaluation of the March 1985 support package.

The terms of the support package, and public knowledge that the support package was required, became major factors affecting the ability of the bank to continue to be viable. Although the support package removed \$255 million from the individual loans, aggregating \$530 million in the bank's portfolio, the remaining \$275 million was to be treated as non-earning until the principal was repaid. The result was that the bank was faced with interest costs of some \$30 million annually without any offsetting interest income, and this depressed the reported earnings and estimates of future operating results.

As well, the public airing of the problems, together with criticism of the bank's lending and accounting practices, placed management's credibility in doubt and eroded confidence in the bank's viability. Negative rumours about the CCB, such as the rapidly increasing level of Bank of Canada support, exacerbated the situation, resulting in the withdrawal of many deposits.

In some cases the bank's problems impacted negatively on the bank's customers. For example, knowledge that certain companies were customers of the bank caused their trade credit to be withdrawn or curtailed, with the result that some marginal loans became bad loans for CCB. Management of the bank spent an increasing amount of time in dealing with regulators, special examiners, public relations with their depositors and lenders, etc., rather than normal banking activities.

All the above factors had a negative impact on the bank's performance and created a situation where it was almost impossible for it to continue to be viable. The deterioration accelerated and a curator was appointed on September 1, 1985.

[Translation]

pas sans les paiements sur les prêts consentis aux foreurs, si jamais ces prêts cessaient d'être remboursés.

La banque s'est donc retrouvée en pleine crise de liquidité. Elle a communiqué avec l'inspecteur général des banques et un plan de soutien de la banque a été mis en place. Dans le cadre de ce plan, on retirait les prêts les plus difficiles du portefeuille de la banque, dans le but d'accélérer le retour à des activités rentables. Il semblerait que l'inspecteur général des banques avec l'aide de représentants des principales banques canadiennes avait revu le portefeuille de prêts au moment de la préparation de ce plan de secours.

Quant à l'incidence de ce plan de secours, nous croyons qu'on a vraiment tenté d'aider la banque à surmonter ses problèmes de liquidité et qu'on a réussi à lui acheter du temps pour voir s'il était possible de réorganiser ou de fusionner la banque, afin justement d'éviter l'éventualité d'une liquidation très coûteuse. Comme vérificateurs, nous n'avons pas participé du tout à la conception ou à l'évaluation du plan de secours du mois de mars 1985.

Les conditions de ce plan de secours et le fait que le public avait maintenant appris qu'un tel plan était nécessaire ont constitué les principaux facteurs influant sur la capacité qu'avait la banque de demeurer viable. Bien que le plan prévoyait le retrait de 255 millions de dollars de prêts à des particuliers, sur un total de 530 millions de dollars dans le portefeuille de la banque, jusqu'à ce que le capital soit remboursé, les 275 millions de dollars restants devaient être considérés comme non productifs. Par conséquent, la banque devait prendre à sa charge des coûts en intérêts se chiffrant à quelque 30 millions de dollars par année, sans revenus compensatoires tirés des intérêts, ce qui a réduit les revenus portés au bilan et les prévisions de résultats.

En outre, le fait d'avoir étalé les problèmes en plein jour, de même que les critiques portant sur les pratiques de prêt et de comptabilité de la banque, ont créé des doutes quant à la crédibilité de la direction et miné la confiance qu'on aurait pu avoir dans la viabilité de la banque. Les rumeurs négatives qui ont circulé au sujet de la BCC, par exemple au sujet de l'augmentation rapide du niveau de soutien donné par la Banque du Canada, ont exacerbé la situation et entraîné le retrait d'un grand nombre de dépôts.

Dans certains cas, les problèmes de la banque ont eu des répercussions négatives sur les clients de la banque. Par exemple, lorsqu'on a su que certaines entreprises faisaient affaire avec la banque, leurs autres créanciers leur ont retiré ou diminué leur marge de crédit, ce qui a fait de certains prêts marginaux des mauvais prêts pour la BCC. La direction de la banque consacrait toujours plus de temps à des entretiens avec les responsables de la réglementation, des évaluateurs spéciaux, ses déposants et ses prêteurs, etc., au lieu de s'adonner à ses activités bancaires normales.

Tous les facteurs susmentionnés ont nui à la performance de la banque et ont créé une situation telle qu'il lui était quasi impossible de demeurer viable. Les choses ont continué à se gâter et le 1^{er} septembre 1985, on nommait un curateur.

[Texte]

Mr. Douglas Carr (Peat, Marwick, Mitchell and Co.): Mr. Chairman, I would like to describe our role as auditors of Canadian Commercial Bank.

We appeared before the House Standing Committee on Finance, Trade and Economic Affairs in May of this year and discussed our role as auditors. We do not plan to review that in detail again now, although there are some points we would like to deal with. Appendix 1 to this statement summarizes the roles of the bank, shareholders, auditors, and the Inspector General of Banks. We therefore refer you to the appendix but do not propose to read it.

Recent newspaper articles have indicated to us that there are some misconceptions about what an auditor's unqualified report means. The report states that in the opinion of the auditors the financial statements present fairly the financial position and results of operations of a business entity. The report does not say, as has been implied in the media, that all is well, or that there is nothing to be concerned about in the operations of an enterprise.

• 2010

Nor is it true that auditors must always qualify their report on financial statements with any company that runs into difficulties. A company may lose money for several years or suffer liquidity problems and, although there is risk, in cases where there is no immediate threat of liquidation the financial statements would not normally be prepared on a liquidation basis and there would not be a qualification of the auditor's report if the financial statements adequately disclosed the situation.

Our role is to report whether the statements present fairly the financial position at a point in time and the results of operations for the year then ended.

In our view, the 1984 financial report clearly indicates that the bank was faced with significant problems and challenges that had to be overcome before it would be able to report results comparable to industry performance. Notwithstanding these significant difficulties, it was management's view, with which we concurred, that the bank would be able to continue as a going concern.

Our audit report for the 1984 fiscal year of the bank was signed on December 4, 1984. This is the date of completion of our audit work at the bank. Our opinion was arrived at taking into account only such audit evidence as was available up to December 4, 1984. Our audit opinion does not, and cannot, take into consideration events or changed circumstances which occur subsequent to the date on which we report.

Appendix II deals with our audit of loans. However, we wish to comment on some issues related to our work with respect to loans.

[Traduction]

M. Douglas Carr (Peat, Marwick, Mitchell et Cie): Monsieur le président, j'aimerais décrire notre rôle de vérificateurs de la Banque commerciale du Canada.

Nous avons déjà comparu au mois de mai de cette année devant le Comité permanent des finances, du commerce et des questions économiques où nous avons parlé de notre rôle comme vérificateurs. Nous n'avons pas l'intention de tout répéter maintenant, bien qu'il y ait certains points que nous aimerions souligner. À l'Annexe 1 de ce mémoire, vous trouverez le résumé des rôles de la banque, des actionnaires, des vérificateurs et de l'Inspecteur général des banques. Nous vous renvoyons donc à cette annexe que nous ne nous proposons pas de lire.

Des articles parus récemment dans les journaux nous portent à croire qu'on comprend mal ce qui signifie l'opinion sans réserve d'un vérificateur. Il s'agit pour les vérificateurs de donner leur opinion voulant que les bilans financiers représentent avec exactitude la position financière et les bénéfices d'une entreprise. L'opinion ne signifie pas comme on l'a sous-entendu dans les médias que tout va bien, ni qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter des activités d'une entreprise.

Il n'est pas vrai non plus que les vérificateurs doivent toujours émettre des réserves lorsqu'ils évaluent les bilans financiers d'une entreprise en difficulté. Il se peut qu'une entreprise perde de l'argent pendant plusieurs années ou éprouve des problèmes de liquidité; bien qu'il y ait un risque, lorsque la menace de liquidation n'est pas immédiate, le vérificateur ne prépare pas normalement les bilans financiers comme s'il devait y avoir liquidation. Si les bilans financiers divulguent parfaitement la situation, le vérificateur n'émettrait pas une opinion assortie de réserves.

Notre rôle consiste simplement à affirmer que les bilans présentent avec exactitude la situation financière, à telle date, ainsi que le résultat des activités au cours de l'année qui se termine.

A notre avis, le bilan financier de 1984 montrait clairement que la banque faisait face à des problèmes et à des défis considérables qu'il lui fallait surmonter afin de pouvoir afficher des résultats qui se comparent à ceux de l'industrie. Nonobstant ces difficultés considérables, la direction était d'avis, et nous aussi, que la banque pourrait demeurer solvable.

Nous avons signé le 4 décembre 1984 notre rapport de vérification sur la banque pour l'année financière 1984. C'est à cette date que nous avons terminé notre vérification de la banque. Nous avons formulé notre opinion en tenant compte des éléments à notre disposition jusqu'au 4 décembre 1984. Notre opinion ne porte pas et ne peut porter sur les événements ou les circonstances qui ont pu changer après la date à laquelle nous avons présenté cette opinion.

L'annexe 2 porte sur notre vérification des prêts. Toutefois nous souhaitons ajouter quelques précisions à ce sujet.

[Text]

Recent media coverage of the report prepared in the summer of 1985 by Mr. George Hitchman as agent for the Inspector General of Banks has suggested that the external auditors of CCB did not look at the bank's detailed loan files but relied solely on what auditors of the bank told them. This is a serious misstatement of fact. We made extensive reference to detailed loan files to support our review of management's loan evaluations. At October 31, 1984, we reviewed over 60% of the bank's loans with a special emphasis on the bank's problem loans, and in many cases reference was made to the detailed loan files. The review of the loan portfolio took in excess of 300 man-days of professional time, much of which was spent by partners of both firms.

One of the fundamental concepts underlying the preparation of financial statements of a bank or any other enterprise is that it will be able to realize its assets and discharge its liabilities in the normal course of business for the foreseeable future. This is commonly referred to as the "going concern" assumption. In the past, banks have experienced liquidity problems or incurred operating losses but, nevertheless, continued operating in an orderly manner.

The 1984 annual financial statements of CCB were prepared using the going concern concept because management was of the opinion, with which we concurred, that the bank would continue as a going concern. Had such a conclusion not been reached, it would have been necessary to prepare the financial statements on a liquidation basis, valuing all assets at forced sale basis values, thereby ensuring the failure of the bank.

Under both the going concern and liquidation bases, generally accepted principles would require that loans should be written off when they are known to be uncollectable and a provision made for shortfalls where it is probable that loans will not be collected in their entirety. It should be noted that no provision is required if it is possible that a loss may be incurred. Rather, such a loss must be probable; that is, likely to occur.

At the conclusion of our 1983 and 1984 audits we prepared a memorandum for discussion with the audit committee of the bank's board of directors. The purpose of these memoranda was to bring to the attention of the audit committee matters arising out of the audit that merited discussion. Our comments covered a variety of topics, including the valuation of loans, loan loss provisions, accounting for loan interest and loan fees. While we conveyed our view that we would have preferred the bank's policies to be more conservative, it is important to note that we were satisfied that the bank's practices were consistent with accounting practices in the banking industry and that the financial statements on which we reported fairly presented the bank's financial position and results of operations in accordance with prescribed accounting principles.

[Translation]

On a laissé entendre récemment dans les médias en parlant du rapport préparé à l'été de 1985 par M. George Hitchman, pour le compte de l'inspecteur général des banques, que les vérificateurs externes de la BCC n'avaient pas examiné en détail le portefeuille de prêts de la banque, mais s'étaient fiés uniquement à ce que les vérificateurs de la banque leur avaient dit. C'est tout à fait erroné. Nous avons largement puisé dans les dossiers détaillés des prêts afin d'étoffer notre révision des évaluations que la direction avait faites. Au 31 octobre 1984, nous avons revu plus de 60 p. 100 des prêts de la banque en accordant une importance particulière aux prêts problèmes de la banque, et dans de nombreux cas, nous nous sommes référés au dossier détaillé des prêts. Il a fallu plus de 300 journées-personnes de temps professionnel, surtout du temps des associés des deux firmes, pour revoir le portefeuille de prêts.

L'un des principaux principes subjacents à la préparation du bilan financier d'une banque ou de toute autre entreprise, c'est que l'établissement va pouvoir réaliser ses actifs et s'acquitter de ses responsabilités dans le cours normal de ses affaires et ce, pour l'avenir prévisible. C'est ce qu'on appelle communément «la convention de la continuité de l'exploitation». Par le passé, les banques ont connu des problèmes de liquidité ou ont subi des pertes d'exploitation, mais ont néanmoins continué à fonctionner d'une façon bien ordonnée.

Dans la préparation des bilans financiers annuels de 1984 de la BCC, nous nous sommes fondés sur la convention de la continuité de l'exploitation puisque la direction était d'avis, et nous aussi, que la banque allait demeurer une entreprise en exploitation. Et si nous n'étions pas parvenus à cette conclusion, il aurait fallu préparer les bilans financiers en supposant la liquidation, donnant une valeur de bradage à tous les actifs, entraînant ainsi la faillite de la banque.

Que l'on suive la convention de la continuité de l'exploitation, ou les principes de la liquidation, il faut tenir compte de principes généralement acceptés voulant que les prêts soient rayés lorsqu'ils sont manifestement non percevables et qu'il faut prévoir des pertes dans les cas où il est probable que les prêts ne seront pas entièrement remboursés. Il est à noter qu'aucune mesure spéciale n'est prévue s'il n'est que possible que perte s'ensuive. Il faut que la perte soit probable.

Suite à nos vérifications de 1983 et de 1984, nous avons préparé un document à des fins de discussion avec le comité de vérification du Conseil d'administration de la banque. Nous voulions attirer l'attention du comité de vérification sur certaines questions découlant de la vérification. Nos remarques portaient sur toute une gamme de sujets, y compris l'évaluation des prêts, les provisions pour pertes, la comptabilité des intérêts et des droits de prêts. Bien que nous ayons fait part de notre opinion voulant que nous aurions préféré des politiques plus conservatrices à la banque, il est important de noter que nous étions d'avis que les pratiques de la banque se conformaient aux pratiques comptables dans l'industrie bancaire et que les bilans financiers que nous avons examinés présentaient avec exactitude la situation financière de la banque et le résultat de ces activités conformément aux principes comptables prescrits.

[Texte]

Mr. Lord: Communications with the Inspector General of Banks: The Inspector General of Banks has various responsibilities under the Bank Act relating to the safety of the interests of the depositors, creditors and shareholders of the bank. He receives regular reports from the bank. At least once a calendar year he carries out an on-site investigation and inquiry into the business and affairs of the bank and meets with the external auditors. Traditionally in the case of CCB, this has been in the spring.

• 2015

In our annual meeting with the Inspector General of Banks in May 1984, we discussed with him the bank's problem loans, work-out arrangements, accounting for loan losses and capitalization of interest as outlined in our memorandum to the audit committee. The bank provided him with a copy of our audit committee memorandum. These items had also been discussed in detail at a meeting on April 11, 1983. In addition, we understand that senior management of the bank regularly informed the Inspector General of Banks of the bank's condition. In conjunction with the 1984 annual financial statements, we attended a meeting in Ottawa between the bank's management and the Assistant Inspector General of Banks, at which the bank sought approval to increase the appropriations for contingencies through a transfer from contributed surplus and discussions were held concerning the accounting for loan losses on the consolidation of Westlands Bank.

We have previously stated before the House of Commons Standing Committee on Finance, Trade and Economic Affairs that we were not consulted by the Inspector General of Banks in the matter of the solvency of the bank between December 4, 1984, the date of completion of our 1984 year-end audit, and March 25, 1985, the date the support arrangements were announced. The Inspector General of Banks arranged for such reviews of the bank's loan portfolio as he considered necessary at the time of the support agreement, but we were not asked to participate in any such review.

On April 10 and 11, 1985, telephone conversations were held to discuss the appropriate accounting to be used for the support package. The regular meeting with the Office of the Inspector General of Banks, originally scheduled for May 1985, was postponed until September at the request of that office. On June 20, a meeting was held with Mr. Neville Grant of the Office of the Inspector General of Banks to discuss their review of the status of the support package loans. At a meeting with the Inspector General of Banks in July 1985, we informed him as to our concern about the viability of the bank.

The Hitchman report: Mr. Hitchman's recent report suggested that the bank's loan loss provisions were understated by approximately \$1 billion and that the bank's loan files were incomplete and disorganized. These are extremely damaging

[Traduction]

M. Lord: Communication avec l'Inspecteur général des banques: L'Inspecteur général des banques détient en vertu de la Loi sur les banques diverses responsabilités quant à la protection des intérêts des déposants, des créanciers et des actionnaires de la banque. Il reçoit des rapports réguliers de la banque. Au moins une fois par année civile, il effectue une enquête sur place sur les affaires de la banque et s'entretient avec des vérificateurs de l'extérieur. Traditionnellement, dans le cas de la BCC, cela se passait au printemps.

Lors de notre réunion annuelle avec l'Inspecteur général des banques en mai 1984, nous avons discuté des prêts problématiques de la banque, essayé de parvenir à certains arrangements en tenant compte des pertes sur les prêts et de la capitalisation de l'intérêt indiqué dans notre note de service au Comité de vérification. La banque lui a donné copie de cette note de service. Ces points avaient également été discutés dans les détails lors d'une réunion le 11 avril 1983. En outre, il semble que la haute direction de la banque ait régulièrement informé l'Inspecteur général des banques de sa situation. Au moment du dépôt des états financiers annuels de 1984, nous avons assisté à une réunion à Ottawa entre la direction de la banque et l'Inspecteur général adjoint des banques. La banque y demandait l'autorisation d'accroître les montants affectés aux dépenses imprévues grâce à un transfert à même le surplus d'apport. On a discuté alors de la façon de tenir compte des pertes réalisées sur les prêts lors de la consolidation de la *Westlands Bank*.

Nous avons déclaré au Comité permanent de la Chambre des communes des finances, du commerce et des questions économiques que nous n'avions pas été consultés par l'Inspecteur général des banques sur la question de la solvabilité de la banque entre le 4 décembre 1984, date de la fin de la vérification de l'année 1984, et le 25 mars 1985, date à laquelle ont été annoncés les arrangements pris en vue de venir en aide à la banque. L'Inspecteur général des banques a fait faire les études qu'il a jugés nécessaires sur le portefeuille de prêts de la banque avant cette entente sur ces arrangements, mais l'on ne nous a pas demandé de participer à cette étude.

Les 10 et 11 avril 1985, nous avons eu des conversations téléphoniques sur le genre de comptabilité à utiliser pour l'opération de sauvetage. La réunion ordinaire avec le bureau de l'Inspecteur général des banques, initialement prévue pour mai 1985, fut reportée à septembre à la requête du bureau de l'Inspecteur. Le 20 juin, lors d'une réunion avec M. Neville Grant du bureau de l'Inspecteur général des banques, nous discutons de l'examen fait par ce bureau de la situation des prêts ayant fait l'objet de l'opération de sauvetage. À l'occasion d'une réunion avec l'Inspecteur général des banques en juillet 1985, nous avons informé ce dernier de nos inquiétudes quant à la viabilité même de la banque.

Le rapport Hitchman: Le récent rapport de M. Hitchman indique que les pertes de la banque sur ses prêts avaient été sous-évaluées d'environ 1 milliard de dollars et que les portefeuilles de prêts de la banque étaient incomplets et mal

[Text]

statements, and we are astounded that Mr. Hitchman made such statements.

Mr. Hitchman's report is based on a review of 1984 head office files, which he stated were deficient in a great many respects. Those deficiencies, says the report, make it extremely difficult to properly assess a loan and, says Mr. Hitchman, result in extreme difficulty in establishing the value of security.

Mr. Hitchman met briefly with us on July 22, 1985, and we told him that many of the detailed loan files were kept in the bank's regional offices. We also told him that much of the detailed loan information he required would be found in the regional office loan files and that he should ask to have this information brought in. Mr. Hitchman did not bother to do so, and his report therefore is obviously not based on an examination of all relevant information available on the bank.

Moreover, an examination of the loan review reports prepared by Mr. Hitchman and his associates demonstrates numerous instances in which the specific provisions recommended are patently unsupportable. For example, in a number of his loan review reports, the stated value of the security relating to a loan exceeds the loan balance, and yet Mr. Hitchman has recommended provisions of 50% to 100% of the loan balance. Clearly, such loan assessments and security valuations were not made on a going concern basis, and in several instances the valuations of security are at even less than forced liquidation values.

In addition, Mr. Hitchman has compounded the error by projecting inappropriate provisions based on his sample of 1984 loans to arrive at an estimated overall provision required in the total loan portfolio. Obviously, an appropriate overall provision cannot be determined by an extrapolation of inappropriate provisions based on his sample of 1984 loans.

We believe we properly discharged our obligations as shareholders' auditors of CCB. We reported to the shareholders, under date of December 4, 1984, on financial statements that were prepared in accordance with accounting principles prescribed under the Bank Act and the rules and regulations issued thereunder by the Minister of Finance.

• 2020

The annual report for the bank for 1984 told the story of a troubled bank. The audit committee of the board of directors and the Inspector General of Banks were fully informed of our views and findings.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you. My first questioner, I would assume, was . . . Mr. Garneau was here first, and if he would like to start.

Mr. Garneau: I can start. Your statement is very nice; I understand it perfectly. But I cannot understand why from

[Translation]

présentés. Il s'agit là de déclarations très dommageables qui nous ont énormément surpris.

Le rapport de M. Hitchman se fonde sur un examen des dossiers du siège social réalisé en 1984, lesquels dossiers, dit-il, laissent beaucoup à désirer à bien des égards. Il poursuit que cela rend extrêmement difficile une évaluation convenable des prêts et qu'il est ainsi tout aussi difficile d'évaluer les nantissements.

M. Hitchman est venu nous faire une brève visite le 22 juillet 1985 et nous lui avons dit que beaucoup des dossiers détaillés de prêts se trouvaient aux bureaux régionaux de la banque. Nous lui avons également dit que beaucoup des détails qu'il nous demandait concernant les prêts étaient contenus dans ces dossiers, qu'il devrait se faire soumettre. M. Hitchman n'en a pas pris la peine et son rapport n'est donc évidemment pas fondé sur un examen de toute l'information pertinente dont disposait la banque.

D'autre part, un examen des rapports préparés par M. Hitchman et ses associés montre que dans de nombreux cas les dispositions précises qu'ils recommandent sont tout simplement inapplicables. Par exemple, dans un certain nombre de ces rapports, la valeur déclarée du nantissement d'un prêt dépasse le solde du prêt mais M. Hitchman recommande des réserves de 50 à 100 p. 100 du solde des prêts. Il est évident que ces évaluations de prêts et de titres n'ont pas été faites selon la convention de la continuité de l'exploitation; même que dans plusieurs cas, les titres ont été évalués à moins que leur valeur de liquidation forcée.

En outre, M. Hitchman a aggravé l'erreur en projetant des réserves inappropriées fondées sur son échantillonnage des prêts de 1984 pour parvenir à une réserve globale obligatoire pour l'ensemble du portefeuille de prêts. Il est évident que l'on ne peut déterminer cette réserve en extrapolant des réserves inappropriées calculées à partir d'un échantillon de prêts de 1984.

Nous estimons nous être convenablement acquittés de nos obligations de vérificateurs des actionnaires de la BCC. Nous avons présenté nos rapports aux actionnaires le 4 décembre 1984 à partir d'états financiers préparés conformément aux principes de comptabilité prescrits dans la Loi sur les banques et aux règlements émis par le ministre des Finances aux termes de cette loi.

Le rapport annuel de la banque pour 1984 indiquait que celle-ci avait déjà des difficultés. Le comité de vérification du conseil d'administration et l'Inspecteur général des banques étaient pleinement informés de nos opinions et de nos conclusions.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci. Je vais d'abord donner la parole à M. Garneau, puisque c'était le premier.

M. Garneau: Merci. Votre déclaration a été très intéressante, et je la comprends parfaitement. Par contre, ce que je

[Texte]

December 4 until March 14 the discrepancy between your analysis and the one made by the Inspector General was so great. You know, you said that we find it in the annual report dated October 31, 1984, that the non-productive loans represents 7.9% of the total assets. And on March 14 a memorandum tabled at the Estey Commission suggests that the bank itself said that nearly 30% of its loans was classified as marginal and unsatisfactory.

It is very difficult for an outsider to believe that in the period of a few months the value of those loans increased by almost \$500 million.

Mr. Lord: Perhaps we can help you a little bit with that.

There is a mixture of terminology here. The figure that you refer to in the year end annual report is for non-earning loans. Non-earning loans form only part of the total of marginal and unsatisfactory loans. The figure for marginal and unsatisfactory loans at the year end was not reported. It was the non-earning loan figure.

Mr. Garneau: But it is even worse then, because you add to the non-productive loans the reserve that should have been required to cover the losses; it should have been greater than that. This is what I cannot understand, that you went through 60% of the total loans of the bank and accepted that the reserve was substantial enough to even consider the bank as a going concern.

Mr. Lord: You may be referring to a comparison of the year end position with the situation on March 15 and the amount identified for the support package. Is that what you are talking about?

Mr. Garneau: No, I am talking in general terms, because when you have 7.9% of the total assets that are unproductive and on top of that you have to add the bad loans, for me it seems impossible that the external auditors did not really express that in their report to the shareholders. I have read the financial statement of the bank as of October 31, 1984, and in your comments, in the note on the balance sheet, we do not find anything that will lead the reader of those financial statements, say that the reserves were sufficient and things like that. We have to read the management report to get a certain number of other details. I do not understand how you have given an unrestricted report in the financial statement when a few months later all the reports we have show us the bad debt was horrible, terrible, and nothing in your report gives an indication of that.

Mr. Carr: Perhaps I could try and answer the question, and I should point out that we were not involved with the bank, as we have said in the statement here, we were not involved with the bank at all at the time of the putting in place of the support arrangement in March, so we have not looked at any of those figures. Our understanding of what seems to have happened, and it is the story told by the bank's management, is that the sudden deterioration in the U.S. energy loans caused a large portion of loans that were previously earning to become non-earning. That then caused them to look at a number of other loans, primarily real estate loans in western Canada, on a

[Traduction]

n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi votre analyse de la situation entre le 4 décembre et le 14 mars est si différente de celle de l'Inspecteur général. Vous avez dit que le rapport annuel du 31 octobre 1984 indiquait déjà que les prêts non productifs représentaient 7.9 p. 100 du total des actifs. Le 14 mars, un mémoire soumis à la commission Estey indique que la banque elle-même reconnaissait que près de 30 p. 100 de ses prêts étaient considérés comme marginaux et insatisfaisants.

Il est très difficile pour un simple profane de croire qu'en l'espace de quelques mois, la valeur de ces prêts a augmenté de près de 500 millions de dollars.

M. Lord: Je vais essayer de vous aider un peu.

Il faut d'abord appeler les choses par leur nom. Le chiffre que vous venez de citer, et qui figure dans le rapport annuel de fin d'année, concerne les prêts improductifs. Cette catégorie de prêt ne constitue qu'une partie des prêts marginaux et insatisfaisants. Le chiffre concernant les prêts marginaux et insatisfaisants ne figurait pas dans le rapport de fin d'année. Ce rapport ne mentionnait que les prêts improductifs.

M. Garneau: Dans ce cas, c'est encore pire, car si vous ajoutez aux prêts non productifs la provision qui était nécessaire en cas de perte, ce chiffre sera encore plus élevé. Voilà ce que je ne comprends pas. Vous avez examiné 60 p. 100 de la totalité des prêts de la banque et vous avez considéré que la provision était largement suffisante pour considérer la banque comme une affaire qui marchait.

M. Lord: Vous parlez peut-être d'une comparaison entre la situation du 15 mars, telle que décrite dans le rapport de fin d'année, et la somme déterminée pour le plan de sauvetage. Est-ce bien de cela dont vous parlez?

M. Garneau: Non, mes remarques sont d'ordre plus général. Si vous avez 7.9 p. 100 de vos actifs totaux qui sont inproductifs et qu'il faut ajouter à cela toutes les créances véreuses, je n'arrive pas à comprendre pourquoi les vérificateurs externes ne l'ont pas indiqué clairement dans leur rapport aux actionnaires. J'ai lu l'état financier de la banque en date du 31 octobre 1984, j'ai lu vos observations au bas de ce bilan, et rien ne permet au lecteur de croire que les réserves étaient suffisantes. Il faut se reporter au rapport de la direction pour avoir un certain nombre de détails. Je ne comprends pas pourquoi vous avez fait un rapport sans aucune réserve sur cet état financier, alors que quelques mois plus tard, tous les rapports que nous avons montrent que les mauvaises créances étaient horribles, terribles. Rien ne l'indique dans votre rapport.

M. Carr: Permettez-moi de répondre à votre question et de vous dire tout d'abord, comme nous l'avons déclaré tout à l'heure, que nous n'avions absolument rien à voir avec la banque à l'époque où le gouvernement a décidé de mettre en place ce plan de sauvetage, en mars dernier, et que par conséquent nous n'avons pas vu ces chiffres. D'après ce que nous a dit la direction de la banque, la détérioration soudaine des prêts américains en matière d'énergie a rendu une grande partie des prêts non productifs. C'est ce qui a poussé la banque à examiner de plus près les autres prêts, surtout les prêts accordés dans l'immobilier dans l'Ouest du Canada, et à se

[Text]

different basis, on the basis that these loans would have to be realized in a much shorter timeframe than would otherwise be the case.

• 2025

As a result, there was a package of some \$530 million in loans identified, of which the support group took a participation of \$255 million. So \$275 million became the bank's portion, the portion retained by the bank in those support package loans. That amount would all go into the figure you are referring to, the total marginal unsatisfactory loans at the date in March that you were referring to.

Mr. Garneau: You are telling us that the situation deteriorated at a very rapid pace then. The change has been so big in only a few months, it is difficult for us to believe.

Mr. Carr: I am suggesting there was a rapid change and, again, all I am doing here is really giving you the story that has been told. The rapid change in the energy loans in the U.S. then required support to be arranged for the bank and it was done in the form of a participation in these other loans.

The Chairman: Thank you.

Mr. Blenkarn.

Mr. Blenkarn: Thank you, Mr. Chairman.

I want to carry on from Mr. Garneau's questioning. You indicated to us and, indeed, Mr. McLaughlin indicated to this committee, there was a rapid change in the value of the loan. I think you will agree with me, Mr. Carr, that economic conditions both in Canada and the United States have done nothing but improve since the fall of 1983. Indeed, from the fall of 1984 until now, economic conditions in western Canada have done nothing but improve.

You tell us there was a rapid depletion or reduction in the value of loans, to the extent that the statements you have produced for October 31, 1984 really were not realistic when it came to the support package. But I point out to you that you allowed those financial statements to be used in market-oriented prospectuses, for the sale of shares to the public, on a prospectus dated February 1984; that you did not do anything to prevent those statements being used.

I suspect that as auditors of a company you aided and abetted the company in producing those prospectuses. Would you explain to this committee, indeed, to the country, how that kind of statement, in terms of the rapid deterioration of values, could take place when presumably the values and the reduction in values had not taken place by February 6, 1985.

Mr. Lord: Let me try to respond to that, Mr. Chairman.

There are a couple of factors we should clarify. The statements that were in the prospectus to which you refer are the same statements on which we reported at October 31, 1984. We do not carry out audit procedures following the completion of our audit, but would carry out certain limited review procedures relating to the prospectus, which would not

[Translation]

demandeur si ces prêts ne devraient pas être réalisés beaucoup plus rapidement qu'auparavant.

Par conséquent, on a réussi à identifier quelque 530 millions de dollars en prêts, dont le groupe d'intervention a acquis 255 millions de dollars. Par conséquent, la banque retenait 275 millions de dollars de ses prêts aux fins du renflouement. Cette somme était comprise dans le total que vous avez mentionné, c'est-à-dire le total des prêts marginaux et insatisfaisants à la date que vous avez citée.

M. Garneau: Vous êtes en train de nous dire que la situation s'est détériorée très rapidement. Il est difficile pour nous de croire qu'elle ait pu changer aussi rapidement en l'espace de quelques mois.

M. Carr: Effectivement, le changement a été très rapide, mais encore une fois, je ne fais que répéter ce qui m'a été dit. Le changement rapide dans la valeur des prêts en matière d'énergie aux États-Unis exigeait alors que l'on renfloue la banque, et c'est ce qui a été fait sous forme d'une participation aux prêts.

Le président: Merci.

Monsieur Blenkarn.

M. Blenkarn: Merci, monsieur le président.

Je veux poursuivre dans la même veine que M. Garneau. Vous-même et M. McLaughlin avez dit au Comité avec quelle rapidité la valeur des prêts a changé. Vous conviendrez sans doute avec nous, monsieur Carr, que la situation économique au Canada et aux États-Unis n'a fait que s'améliorer depuis l'automne de 1983. En outre, depuis l'automne de 1984 à ce jour, l'économie de l'Ouest du Canada n'a fait que progresser, elle aussi.

Vous nous avez dit que la valeur des prêts avait fléchi à un tel point que le rapport que vous avez émis le 31 octobre 1984 n'était plus réaliste, en ce qui concerne le renflouement. Je vous ferai cependant remarquer que vous avez permis à vos états financiers de figurer dans les prospectus qui devaient être distribués sur le marché et qui visaient à vendre des actions au public, et en particulier dans un prospectus daté de février 1984; or, vous n'avez rien fait pour empêcher que l'on reprenne vos propres chiffres.

Je soupçonne qu'en tant que vérificateurs, vous avez aidé et encouragé votre société à produire ces prospectus. Pourriez-vous expliquer au Comité et à tous les Canadiens comment vous aviez pu évaluer la détérioration rapide de la valeur des prêts, alors que cette détérioration n'avait pas encore eu lieu, semble-t-il, le 6 février 1985?

M. Lord: Monsieur le président, je vais tenter de répondre.

Je voudrais d'abord éclaircir quelques points. Les états financiers publiés dans le prospectus sont ceux qui ont fait l'objet de notre rapport, le 31 octobre 1984. Nous n'effectuons pas de vérification supplémentaire à la suite de notre vérification principale, mais nous revoyons dans une certaine mesure les détails publiés dans le prospectus, sans pour autant

[Texte]

include any detailed review of the loan portfolio. So the situation really comes back to the December 4 date on which we completed our audit, which was the last date on which we had detailed knowledge of the bank's loan portfolio.

The matter of the decline in value of the loan portfolio is really a twofold thing. At the year-end we were aware, and think the annual report made it perfectly clear, that the bank was having continuing problems with its western Canadian real estate loans; that those loans, which would be carried on a going concern basis . . . Clearly, the bank would have had an impossible situation on its hands had it had to liquidate those loans in that market, and it was intending to dispose of that real estate in an orderly fashion in the future.

• 2030

On the basis of an apparently improving Canadian economy, that seemed like a reasonable prospect. Nonetheless, those loans represented to a significant degree a drag on the earnings of the bank because many of those loans were non-earning.

The situation with respect to the U.S. drilling rig loans is somewhat different. At the year-end those loans which had presented problems to the bank in the past were showing signs of improvement. Their performance was better than it had been at the previous year-end. In fact, the bank has tabled information before the House of Commons committee, and since then more information is publicly available to show, notwithstanding your earlier comments, sir, about the improvements in all sectors of the economy, that in fact the U.S. energy sector did show, up until December 1984, a gradually improving trend in the utilization of drilling rigs, followed in early 1984, and I believe up until very recently, by a sharp and dramatic decline in the utilization of drilling rigs.

Mr. Carr: Early 1985.

Mr. Lord: Early 1985; I stand corrected.

Therefore, what we understand happened was that the bank obtained information with respect to the declining situation in the energy loans in late February, recognized that contracts which they expected would be renewed on an ongoing basis, which is a normal expectation in that industry, would likely not be renewed because of the declining utilization of drilling rigs, and therefore they went to the Inspector General.

Mr. Blenkarn: When did they decide that? When in 1985 did they decide that?

Mr. Lord: I think, sir, you will have to direct that question to the bank.

Mr. Blenkarn: Well, you are ongoing auditors for this bank and presumably you had conversations with them prior to the issue of the February 6 prospectus . . .

Mr. Lord: Yes, and at no time . . .

Mr. Blenkarn: —so did they decide that after February 6 or before February 6?

[Traduction]

examiner en détail le portefeuille des prêts. Il faut donc se reporter au 4 décembre, date à laquelle nous avons terminé notre vérification, et dernière date à laquelle nous connaissions en détail l'état du portefeuille de prêts de la banque.

Le fléchissement de la valeur du portefeuille des prêts est à deux tranchants. À la fin de l'année, comme l'explique clairement le rapport annuel, nous savions que les prêts dans l'immobilier de l'Ouest du Canada posaient constamment des problèmes à la banque; prêts qu'il fallait évaluer en fonction de la continuité de l'exploitation . . . Il était évident que la banque aurait été dans l'impossibilité de liquider ces prêts sur le marché, et c'est pourquoi elle avait l'intention de vendre ces avoirs immobiliers de façon dirigée, à une date ultérieure.

Cela semblait raisonnable, dans la mesure où l'on pouvait se fier à un semblant de relance économique au Canada. Néanmoins, ces prêts représentaient, dans une grande mesure, un ralentissement sur les bénéfices de la banque, parce que bon nombre d'entre eux étaient improductifs.

Ce n'est pas tout à fait la même chose qui s'est passée dans le cas des prêts pour des puits de forage aux États-Unis. À la fin de l'année, ces prêts qui avaient semblé susciter des problèmes pour la banque par le passé, montraient des signes de raffermissement. Le rendement dépassait celui qui avait été obtenu à la fin de l'année précédente. En fait, la banque avait même déposé des renseignements auprès d'un des comités de la Chambre des communes, et depuis lors, on a rendu public encore plus de données. Malgré ce que vous avez dit au sujet de la relance économique dans tous les secteurs, il se trouve que le secteur énergétique aux États-Unis a connu des progrès graduels en ce qui concerne l'utilisation de puits de forage, jusqu'en décembre 1984, mais que ces progrès ont été suivis, au début de 1984 jusqu'à très récemment, par un fléchissement soudain et notable.

M. Carr: Au début de 1985, plutôt.

M. Lord: Vous avez raison, à partir du début de 1985.

Par conséquent, d'après ce que nous avons pu comprendre, la banque a su que les prêts énergétiques fléchissaient, à la fin février, ce qui l'a obligée à reconnaître que les contrats qu'elle s'attendait à pouvoir renouveler sur une base permanente—ce qui est normal dans cette industrie—ne le seraient pas, justement à cause du déclin dans l'utilisation des puits de forage; c'est ce qu'il l'a incitée à se présenter devant l'inspecteur général.

M. Blenkarn: Quand la banque a-t-elle décidé cela? À quel moment, en 1985?

M. Lord: Je pense que vous devrez vous adresser à la banque.

M. Blenkarn: Mais n'êtes-vous pas les vérificateurs permanents de la banque? J'imagine que vous avez eu des conversations avec elle avant l'émission du prospectus du 6 février . . .

M. Lord: Oui, mais jamais . . .

M. Blenkarn: . . . la banque a-t-elle pris sa décision avant ou après le 6 février?

[Text]

Mr. Lord: They decided it, I would presume, after because nothing was said to . . .

Mr. Blenkarn: Did they decide it between February 6 and February 20, when the U.S. regulators decided to blow the whistle?

Mr. Lord: I cannot answer that question, sir. I do not know when they decided it except that I read in the paper on March 26—or, more correctly, heard on the radio—that a support package had been announced. We heard nothing about these problems and I cannot give you a date. I suggest you ask them.

Mr. Blenkarn: I appreciate that.

Mr. Lord: I might say one thing: while we are auditors of the bank, our role relates to the year-end financial statements and is not one of ongoing audit. We do not audit the bank on a continuous basis.

Mr. Blenkarn: Can you tell us from your audit—and I appreciate that you have not done very much work for the bank since your year-end of October 31—what were the real estate assets held by the bank that were non-producing or in possession or in foreclosure at that time?

Mr. Carr: Sorry, sir; is your question the dollar amount of real estate assets?

Mr. Blenkarn: Real estate assets in the possession of the bank, either by physical possession without foreclosure or with foreclosure. What were the assets actually held by the bank as a result of defaulted loans?

Mr. Carr: I do not believe we ever . . .

Mr. Blenkarn: You must have done an analysis in your analysis of assets. Surely you have a physical analysis of the real estate held that you examined when you prepared your financial statement for October 31, 1984: real estate in possession, real estate loans where people had walked away from their mortgages or situations where the bank had foreclosed and actually obtained title.

Mr. Carr: There would be very few instances of mortgages where people walked away. This bank was a commercial lender and there were no loans of significance to home owners secured by mortgages.

Our loan review is based on a review of individual loans and . . .

Mr. Blenkarn: Could you give us the dollar value that you had placed to real estate that the bank had in possession as of October 31 and what that represented in terms of actual dollars of loans?

• 2035

Mr. Lord: You mean real estate the bank had in its possession?

Mr. Blenkarn: That is right.

Mr. Lord: As opposed to loans to people.

[Translation]

M. Lord: J'imagine que c'est après, parce que rien n'avait été dit à . . .

M. Blenkarn: La décision a-t-elle été prise entre le 6 et le 20 février, date à laquelle les agents de réglementation américains ont décidé de sonner l'alarme?

M. Lord: Je ne puis répondre. Je ne sais pas quand la décision a été prise, mais j'ai lu dans les journaux, le 26 mars—ou plutôt je l'ai entendu à la radio—qu'un train de mesures de renflouement avait été annoncé. Nous n'avons rien su de ces problèmes, et je ne puis vous donner de date précise. Je vous suggère de demander à la banque.

M. Blenkarn: Je vous en remercie.

M. Lord: Permettez-moi une précision. Bien que nous soyons les vérificateurs de la banque, notre rôle se limite à évaluer les états financiers de la fin de l'année et non pas à effectuer une vérification permanente. Nous ne vérifions pas la banque de façon continue.

M. Blenkarn: Je sais que vous n'avez pas beaucoup travaillé pour la banque depuis votre rapport de fin d'année du 31 octobre, mais pouvez-vous nous dire, au vu de votre vérification, quels étaient les actifs en immobiliers détenus à ce moment-là par la banque qui étaient soit improductifs ou en sa possession ou encore qui faisaient l'objet d'une saisie?

M. Carr: Pardon, monsieur: est-ce que vous voulez savoir à combien ce chiffrerait les actifs en immobiliers?

M. Blenkarn: Oui, et je parle des actifs que possédait la banque, qu'ils aient fait l'objet d'une saisie ou non. Quels actifs détenaient alors la banque, à la suite du défaut du paiement des prêts?

M. Carr: Je ne pense pas que nous ayons jamais . . .

M. Blenkarn: Je suis sûr que vous avez analysé les actifs. Vous avez sans aucun doute étudié les biens immobiliers que détenait la banque, au moment de la préparation de vos états financiers du 31 octobre 1984; je parle des biens immeubles que la banque avait en sa possession, et de prêts immobiliers ayant fait l'objet d'abandons d'hypothèques, ou de saisies à la suite desquelles la banque avait obtenu le titre de propriété.

M. Carr: Il y a eu très peu d'abandons d'hypothèques. La banque étant un prêteur commercial, elle n'accordait pas beaucoup de prêts hypothécaires importants à des propriétaires.

Nous avons analysé les prêts individuellement et . . .

M. Blenkarn: Pouvez-vous nous dire à combien se chiffraient les biens immobiliers qu'avait en sa possession la banque, le 31 octobre, et quelle valeur monétaire cela représentait, en termes de prêts?

M. Lord: Vous parlez des biens immobiliers que la banque avait en sa possession?

M. Blenkarn: C'est exact.

M. Lord: Par opposition aux prêts consentis.

[Texte]

Mr. Blenkarn: Collateral it had to seize, property it had to take possession of because people did not pay their payments, property it had the keys to the door of. If it did not have keys, they would have had to send a locksmith out to make keys.

Mr. Lord: I do not think it was a major amount. The bank either disposed of such property or . . .

Mr. Blenkarn: Mr. Lord, I did not ask you whether it was a major amount. I asked you how many dollars worth of real estate on October 31, 1984 was actually in possession. I appreciate you only showed a \$6 million or \$9 million loss. The fact is there were nearly \$3 billion of assets. How much of that was in real estate that was actually in possession of the bank?

Mr. Carr: We do not have that figure.

Mr. Blenkarn: Can you obtain that figure?

Mr. Lord: Yes, I would presume we could.

Mr. Blenkarn: Could we have an undertaking to obtain that?

Mr. Riis: It would seem from the discussions in the Hitchman report that the loans he looked at represented about 20% of the outstanding loans, \$423 million worth, including 84 different packages. He described the files in the office where he was looking at them, the head office, as very bulky files—thick, big files—and you say there are other files in the regional offices; presumably additional information. He said 28 had no financial statement even in the file, 11 had financial statements that were at least a year old, and on and on: no summary of the history of the loan, the original purpose of the loan was sometimes unavailable. You know the situation. He goes on and on and describes a very peculiar situation in these files, at least the ones he was looking at.

Yet, Mr. Carr, you said when you were before us before, that:

I would say, based on the way the bank keeps its financial records, we had no concern with that. In terms of the management of the loan portfolio and their approach in dealing with some of the more troublesome areas, we would have no cause to question their competence.

Do you still stand by those two points you made at the previous hearing, that as far as the financial records are concerned, everything is quite appropriate and quite fine?

Mr. Carr: Yes. For the loans we reviewed, we were able to obtain the information we wanted. In the cases where the information was not available in the head office files we made reference to the lending platform files.

[Traduction]

M. Blenkarn: Je voudrais savoir quels nantissements elle a dû saisir, quelles propriétés elle a dû prendre en sa possession à la suite de défaut de paiements, autrement dit de quelles propriétés elle a pu obtenir les clés. Et quand je parle de clés, il se peut que la banque ait dû embaucher un serrurier pour lui en faire une.

M. Lord: Je ne pense pas qu'il y en avait beaucoup. Soit que la banque ait vendu ses propriétés ou que . . .

M. Blenkarn: Monsieur Lord, je ne vous ai pas demandé si cela représentait beaucoup ou non. Je vous ai demandé à combien se chiffraient les biens immeubles qu'avait en sa possession la banque le 31 octobre 1984. Je sais que n'avez inscrit des pertes que de 6 ou de 9 millions de dollars, mais le fait est que la banque avait près de 3 milliards de dollars d'actif. Quelle proportion représentait des biens immeubles que la banque avait en sa possession?

M. Carr: Je ne puis vous donner de chiffres.

M. Blenkarn: Pourriez-vous me l'obtenir?

M. Lord: Je suppose que oui.

M. Blenkarn: Pourriez-vous vous engager à nous le faire parvenir?

M. Riis: D'après ce que dit le rapport Hitchman, il semble que les prêts examinés par ce dernier représentaient environ 20 p. 100 des emprunts non remboursés, d'une valeur de 423 millions de dollars, et incluaient 84 groupes de prêts. M. Hitchman a décrit les dossiers du bureau principal où il se trouvait comme étant très volumineux; et vous, vous dites qu'il y a également d'autres dossiers dans les bureaux régionaux qui contiennent présumément des renseignements supplémentaires. M. Hitchman a déclaré que 28 dossiers ne contenaient pas d'états financiers, et que les états financiers de 11 d'entre eux remontaient déjà à un an au moins, entre autres. En outre, il était parfois impossible de trouver dans le dossier un résumé de la demande de prêt et à quoi devait servir l'emprunt. Vous êtes au courant de la situation. M. Hitchman décrit longuement l'état bien particulier dans lequel se trouvaient ces dossiers, du moins ceux qu'il était en train d'examiner.

Or, Monsieur Carr, vous avez prétendu, lorsque vous avez comparu devant nous:

que cela ne vous intéressait aucunement, étant donné la façon dont la banque gardait ses dossiers financiers. Autrement dit, vous n'aviez aucune raison de remettre en question la compétence de la banque, étant donné la façon dont elle gérât son portefeuille de prêts et la façon dont elle avait l'habitude de résoudre ses problèmes.

Depuis votre dernière comparution, votre point de vue a-t-il changé? Maintenez-vous toujours que les dossiers financiers de la banque étaient bien tenus et conformes à la règle?

M. Carr: Oui. Nous avons pu obtenir toute l'information désirée dans le cas des prêts que nous avons examinés. Et lorsque les dossiers du bureau principal ne contenaient pas toute l'information, nous allions nous reporter aux dossiers sur les seuils de crédit.

[Text]

Mr. Riis: So when you went out and you looked at many files—an extensive examination—did all the files you were looking into have financial statements? Did they all have financial statements that were up to date? Were all of the balance sheets available for you, and so on?

Mr. Carr: I cannot say they were all there, all up to date. What I did say was that the information necessary to assess the loan was there. There has been reference to the fact that some of these loans were to newly incorporated companies where no financial statements would be prepared as yet. In fact, I believe in testimony before the Estey inquiry today two gentlemen who were working for Mr. Hitchman made reference to that; that a number of the files they were referring to where they made the comment that financial statements were not available referred to new companies.

If I might just elaborate as well, there may be a number of other cases where a loan would essentially be a real estate loan and where the appraisal of the real estate is of more significance than the financial statements.

Mr. Riis: You do not have much good to say about Mr. Hitchman's examination. You said this is a serious misstatement of facts, in the comments he has made. One could have other words to describe that phrase, as a "serious misstatement of fact", but I appreciate what you are saying. You are saying the kind of report he presented to us earlier and to the Minister is really not an accurate situation regarding the bank at all. I think that is what you are saying this evening.

Mr. Lord: We can only give you our observations on the Hitchman report and the attached schedules which we have seen and examined. As we have mentioned to you—and we have not been provided with the names of the customers, but we recognize some of those accounts—we can only say that on the face of the information we have seen on the summaries, on which Mr. Hitchman based his conclusions, we would arrive at very different conclusions in the valuation of those loans.

• 2040

We can also observe that there were several bankers who looked at the bank's portfolio in the course of the support package, and we are hearing testimony from a number of them at the Estey inquiry and we are seeing, for example, that a number of bankers reviewed loans which were not in the support package—the larger amounts, \$4 million and over—and concluded that maybe a further \$27 million on those was required—this is back in March. And we heard from one of those reviewers, who is also on Mr. Hitchman's team, today that he recommended \$20 of the \$27 million, which is to say, almost by inference, that the remaining \$7 million can be equated to the \$800 or \$900 million that Mr. Hitchman is proposing. I would simply raise this to say that there have been a number of bankers who have ventured their opinion on what provisions might be required on the loans outside the support package, and they are very, very different.

[Translation]

M. Riis: Lorsque vous avez entrepris d'examiner les nombreux dossiers, est-ce qu'ils contenaient tous des états financiers? Leurs états financiers étaient-ils tous à jour? Avez-vous pu y trouver tous les bilans, entre autres?

M. Carr: Je ne puis dire si tous les états financiers se trouvaient dans les dossiers et s'ils étaient tous à jour. Mais j'ai déjà dit que nous avons trouvé dans les dossiers toute l'information suffisante pour évaluer l'emprunt. Nous avons même expliqué que dans certains cas, les emprunts étaient accordés à des entreprises nouvellement constituées qui n'avaient pas encore eu l'occasion de préparer un état financier. Je pense même que deux des témoins qui comparaissaient aujourd'hui devant la Commission d'enquête Estey et qui travaillaient pour M. Hitchman en ont parlé et ont expliqué que dans un certain nombre de cas, les dossiers étudiés étaient ceux de nouvelles entreprises n'ayant pas de comptes rendus financiers.

Permettez-moi quelques précisions: il s'agissait peut-être, dans certains cas, de prêts immobiliers pour lesquels l'évaluation du bien immobilier a beaucoup plus d'importance qu'un état financier.

M. Riis: Vous ne semblez pas dire beaucoup de bien de l'évaluation de M. Hitchman. Vous avez même dit que ces propos déformaient les faits. J'aurais peut-être dit la chose autrement, mais je comprends ce que vous avez essayé de nous expliquer. Vous dites que le rapport présenté par M. Hitchman au Comité et au Ministre ne traduit pas exactement la situation de la banque. C'est bien ce que vous nous dites ce soir, n'est-ce pas?

M. Lord: Nous vous faisons part uniquement de nos observations devant le rapport Hitchman et devant les annexes que nous avons pu étudier. On ne nous avait pas fourni le nom des clients, mais nous avons quand-même pu reconnaître certains de ces comptes. Je répète qu'à la lumière de l'information que nous avons recueillie dans les résumés, information sur laquelle s'est fondé monsieur Hitchman dans ses conclusions, nos conclusions à nous sur l'évaluation de ces prêts seraient tout à fait différentes.

Nous faisons également remarquer que divers banquiers ont étudié le portefeuille de la banque avant l'annonce du train de mesures, et que beaucoup d'entre eux témoignent actuellement devant la commission d'enquête Estey. Nous constatons également qu'un certain nombre d'entre eux ont revu des emprunts qui ne faisaient pas partie des mesures de renflouement—et je parle des emprunts plus élevés, de quatre millions de dollars et plus—et ont conclu qu'il était peut-être nécessaire d'aller chercher 27 millions de dollars de plus; je vous rappelle que c'était en mars. Et l'un de ceux qui ont fait cet examen et qui fait partie de l'équipe de M. Hitchman a révélé aujourd'hui avoir recommandé de renflouer 20 millions de dollars sur les 27 millions de dollars, ce qui laisse croire que les sept millions de dollars qui restaient peuvent équivaloir aux 800 ou 900 millions que mentionne M. Hitchman. Ce n'est qu'un exemple prouvant que les nombreux banquiers qui se sont prononcés sur la façon de récupérer les prêts qui ne faisaient pas partie du

[Texte]

Mr. Cassidy: If I can make one comment, Mr. Chairman. The witnesses seem to ignore the fact that we have a bill in front of the House right now, which we are studying here, which provides for \$875 million on top of the support package, because of the degree of failure of the CCB.

Mr. Hawkes: . . . reinsured depositors. It had nothing to do with loans.

Mr. Cassidy: I just cannot believe this

Mr. Riis: Mr. Chairman, I will continue with . . . points.

The Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: Again, back to Mr. Carr, in an earlier discussion a few weeks ago, you made the point: The loans in western Canada, we felt, were also represented by adequate security on an on-going basis. It seems from the evidence we have seen and heard so far that security perhaps was not there; or do you still stand by that, that adequate security on an on-going basis was in fact in place?

Mr. Carr: At October 31, yes.

Mr. Riis: So a lot changed between October and March with the Canadian Commercial Bank.

Mr. Carr, you also said last time in discussing reserves:

Mr. Hitchman said that in all the accounts reported on, the bank had not provided a single dollar in reserves for losses.

Do you have any comment in terms of that comment of his?

Mr. Carr: I believe he made that in reference to the 1984 loans that he looked at. I have two comments, I guess. One is within my knowledge as a result of attending at the Estey inquiry where it has been pointed out to Mr. Hitchman that at least one of the loans that he looked at, the loan sheet provided by his reviewers in fact makes reference to a provision on the loan. Notwithstanding that, the other point is that the loans reviewed by Mr. Hitchman are loans outside the support package and the provision for loans at the year-end obviously would have been against non-earning loans, most of which, I imagine, would have been included in the support package.

Once again, we have had no direct involvement with the bank, or no review of these loans. Our knowledge of the Hitchman report is based on a review of the expurgated version which has been provided at the Estey inquiry. This is simply based on reviewing these sheets with the names of the borrowers deleted.

Mr. Riis: Do you think we should have any concerns about the practices that you folks pursued? The impression one gets is that indeed the job that you did and the auditing that you did and the statements that you made were quite appropriate and adequate and fine and described the situation as it was. So can one surmise from this that you have done your job and we need not be concerned about any changes in the future,

[Traduction]

train de mesures de renflouement ont émis des opinions tout à fait différentes.

M. Cassidy: Permettez-moi une observation, monsieur le président. Les témoins semblent oublier que nous avons à l'étude un projet de loi qui prévoit une aide de 875 millions de dollars qui viendraient s'ajouter aux mesures de renflouement, ce qui souligne l'énormité de la faillite de la BCC.

M. Hawkes: . . . les déposants réassurés. Cela n'a rien à voir avec les prêts.

M. Cassidy: Je ne peux tout simplement pas vous croire.

M. Riis: Monsieur le président, puis-je poursuivre . . . ?

Le président: Monsieur Riis.

M. Riis: Monsieur Carr, au cours d'une discussion qui remonte à quelques semaines, vous avez mentionné que, d'après vous, les prêts dans l'Ouest canadien étaient suffisamment garantis sur une base permanente. Or, les témoignages entendus semblent montrer qu'il n'y avait pas suffisamment de garanties. Persistez-vous à dire qu'il y avait suffisamment de garanties sur une base permanente?

M. Carr: C'était le cas, le 31 octobre.

M. Riis: Il y a donc eu un changement dramatique de situation, à la Banque commerciale du Canada, entre les mois d'octobre et de mars.

Monsieur Carr, lors de la discussion que nous avons eue la dernière fois sur les réserves,

vous avez également fait valoir que pour tous les comptes qui avaient fait l'objet d'une analyse, M. Hitchman aurait révélé que la banque n'avait prévu aucune réserve en cas de pertes.

Que dites-vous de cette révélation de M. Hitchman?

M. Carr: Je pense que M. Hitchman parlait des emprunts de 1984 qu'il avait examinés. J'ai deux choses à dire. Comme j'ai assisté à la commission d'enquête Estey, je sais que l'on a signalé à M. Hitchman qu'au moins un des dossiers de prêt examinés par ses enquêteurs mentionnait que l'on avait mis de côté des réserves. Ensuite, je ferais remarquer que les emprunts étudiés par M. Hitchman ne sont pas compris dans le train de mesures de renflouement et que les réserves mises de côté en fin d'exercice auraient sans doute correspondu à des prêts non productifs dont la plupart, j'imagine, auraient été inclus dans le train de mesures de renflouement.

Je répète que nous ne nous sommes pas occupés directement de la banque ni n'avons examiné ses prêts. Ce que nous savons du rapport Hitchman se fonde sur une version épurée distribuée lors de la commission d'enquête Estey. Autrement dit, nous avons simplement revu les dossiers de ces prêts desquels on avait retiré les noms des emprunteurs.

M. Riis: Pensez-vous que nous devrions nous inquiéter de vos pratiques de travail? On a l'impression que votre travail de vérification et les états financiers que vous avez publiés sont très appropriés, suffisants et conformes à la règle, et décrivent la situation telle qu'elle était. On peut donc supposer que vous avez fait votre travail et qu'il ne faut plus s'inquiéter de revirements de situation éventuels, puisque ce qui s'est passé

[Text]

because what happened was a result of the changing economy in western Canada and in California after you filed your report? Are you people saying that there was no problem whatsoever?

• 2045

Mr. Lord: No, I do not think we ever said there was no problem whatsoever, sir. I think we believed that at the end of 1984 a review of the financial statements would indicate that this bank was having serious problems, that it had a steady trend of increasing non-earning loans. The earnings picture was a steady decline in profits into operating loss for 1984. We did not say at that time there were no problems.

Mr. Riis: In other words, somebody else presumably should have looked at your report and drawn some conclusions. But, in terms of the work you did as auditors, are you happy with the way that work was done and would you suggest there was no need for changes in terms of your role in the evaluative process?

Mr. Carr: We are certainly satisfied that we performed an appropriate audit on the financial statements at the end of October 1984. There is a certain amount of communication between ourselves as auditors of the bank and the Inspector General as the regulator of the bank, and I would not like, by simply saying that we did an appropriate audit, to preclude the possibility that there might be some improvements to the existing system, the tripartite system we have at the moment between the bank, its external auditors and the Inspector General. But nonetheless I believe, as I stated, that we did an appropriate audit.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Riis.

Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

You gentlemen presumably agree that you are responsible to the shareholders of the bank, do you? You are appointed or reappointed at each annual meeting so they are your prime source of direction, really—"accountability" is perhaps the word I should use. Do you agree that you are working for the shareholders?

Mr. Lord: I think our prime function is to report to the shareholders, although we do have other responsibilities under the Bank Act.

Mr. Attewell: You mention your management letters. Could you share with the committee specifically some of the concerns you had in your 1982, 1983 and 1984 management letters? Secondly, did you express some concerns that, for whatever reason, you did not put into that management letter?

Mr. Carr: The concerns that were expressed in our 1983 and 1984... I am sorry; were you referring to the management letter or the memorandum to the audit committee, both of which I think have been referred to in the report of the House committee?

[Translation]

résulte d'un changement dans l'économie de l'Ouest du Canada et de la Californie, changement survenu après que vous ayez déposé votre rapport. N'est-ce pas? Êtes-vous prêt à dire qu'il n'y a jamais eu de problèmes?

M. Lord: Je ne pense pas avoir prétendu qu'il n'y a jamais eu de problèmes. Je pense qu'en analysant les états financiers à la fin de 1984, on aurait pu conclure que la banque était en sérieuse difficulté puisque ces prêts improductifs ne faisaient que croître de façon continue. En 1984, ses profits se sont transformés de façon persistante en pertes. Nous n'avons pas dit à l'époque qu'il n'y avait pas de problèmes.

M. Riis: Autrement dit, quelqu'un d'autre aurait dû examiner votre rapport et tirer des conclusions. Mais êtes-vous satisfait du travail que vous avez effectué en tant que vérificateur? Estimez-vous qu'il n'y a rien à changer dans le rôle que vous avez joué au cours du processus d'évaluation?

M. Carr: Nous sommes en tout cas convaincus d'avoir évalué de la façon appropriée les états financiers de la banque, à la fin d'octobre 1984. Mais comme nous communiquons régulièrement, en tant que vérificateurs de banques, avec l'inspecteur général qui est, lui, doté d'un pouvoir de réglementation, je ne voudrais pas laisser entendre—tout simplement parce que notre évaluation était conforme à la règle qu'il est impossible d'améliorer le système actuel tripartite qui met en scène la banque, ses vérificateurs externes et l'inspecteur général. Mais je répète que notre évaluation était tout à fait convenable.

M. Riis: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Riis.

Monsieur Attewell.

M. Attewell: Merci, monsieur le président.

Vous êtes sans doute d'accord pour dire que vous êtes comptable devant les actionnaires de la banque, n'est-ce pas? Vous êtes nommé ou confirmé dans votre poste lors de chaque réunion annuelle, et, par conséquent, vous êtes imputable au premier chef aux actionnaires, si j'ose dire. Êtes-vous d'accord?

M. Lord: Notre premier rôle est de rendre compte aux actionnaires, même si la Loi sur les banques nous accorde d'autres responsabilités.

M. Attewell: Vous avez parlé de lettres à la direction. Pouvez-vous dire au Comité quelles étaient les inquiétudes que vous avez exprimé dans vos lettres à la direction datées de 1982, de 1983 et de 1984? Deuxièmement, se peut-il que certaines de vos inquiétudes n'aient pas été exposées, peu en importe la raison, dans ces lettres à la direction?

M. Carr: Les inquiétudes exprimées dans nos lettres de 1983 et 1984... Pardon, mais parlez-vous des lettres à la direction ou des notes de service au Comité de vérification? Le rapport du Comité mentionne les deux.

[Texte]

Mr. Attewell: Well, whatever. It is common on both. I am trying to get at a forum where you would be showing your concerns or your recommendations for whatever reason they were. Is that the forum to express your official concern?

Mr. Carr: Yes, that is right. I think the concerns we had and we addressed in the 1983 and 1984 memoranda to the bank's audit committee had been addressed here. Basically we suggested that the bank could have been more conservative in its evaluation of loans and . . .

Mr. Attewell: Excuse me; could you just pause there and be more specific? That is a pretty general statement.

Mr. Carr: Well, we believed the bank could have justified additional provisions for loans. We felt that the evaluation of loans is a judgment matter and, as has been pointed out, any two people looking at a loan situation can arrive at different judgments as to whether or not a loss is likely and, if it is likely, the magnitude of the loss and the appropriate reservation that should be recorded.

Mr. Attewell: In your experience, though, do you not find that you get to be able to believe a person after working with them for one, two, three years; in other words, they build up some credibility? I am sure that is likely the case in your experience. You rotate, and I do not know how long you had been with each of the firms, but was that a one-time thing? Did you bring it up only in 1984? Did you agree with their loan loss provisions in 1982 and in 1983?

• 2050

Mr. Lord: I think these concerns were raised in each of 1982, 1983, and 1984. I think it is understandable that . . .

Mr. Attewell: Excuse me. Was the gap getting larger each year or smaller, as for what you thought the provision should be?

Mr. Blenkarn: The write-offs got smaller.

Mr. Lord: No, I do not think that comment, Mr. Blenkarn, is correct. The write-offs did not get smaller. The loan loss experience, which is the amount the bank provides in each year, rose steadily throughout that period; and quite significantly. In fact, we probably have those numbers available to share with you.

Mr. Attewell: You would likely recall, I would think, at the beginning of that type of discussion, how far apart your recommendation was from what the management believed it should be. Was it \$20,000? Was it \$300,000? Those are normal processes to go through. You go through an independent audit. Could you share with us some idea of what that gap was, say at the end of 1984?

Mr. Lord: Recognizing that we are talking about a judgment matter on a portfolio of \$2.5 billion, I think we can say

[Traduction]

M. Attewell: Peu importe, cela touche les deux. J'essaie de déterminer à quelle tribune vous deviez vous adresser pour exposer vos inquiétudes ou vos recommandations. Est-ce la tribune à laquelle vous vous adressez officiellement?

M. Carr: En effet. Je pense que nous avons effectivement exposé nos inquiétudes dans les notes de service de 1983 et 1984 adressées au Comité de vérification de la banque. Nous avons laissé entendre que la banque aurait dû être plus prudente dans les prêts qu'elle avait évalués et que . . .

M. Attewell: Pardon, mais pourriez-vous être plus précis? C'est assez général, comme affirmation.

M. Carr: Eh bien, nous pensons que la banque aurait pu prévoir et justifier des réserves supplémentaires pour tous ces prêts. Bien sûr, l'évaluation d'une demande d'emprunt est une question de jugement; et comme nous l'avons déjà dit, deux évaluateurs différents d'une demande d'emprunt peuvent arriver à différentes conclusions et juger différemment de la probabilité ou non de courir des pertes; ils peuvent également évaluer différemment l'ampleur de ces pertes de même qu'énoncer différentes réserves à l'égard de la demande d'emprunt.

M. Attewell: Mais, votre expérience ne vous permet-elle pas de croire qu'il est possible de bien juger une personne, après avoir travaillé avec elle pendant un, deux ou trois ans? Ne lui est-il pas possible d'acquérir une certaine crédibilité, avec le temps? Je suis sûr que vous en avez déjà fait l'expérience. Bien sûr, vous faites la rotation, et je ne sais pas combien de temps vous restez avec chacune des entreprises que vous évaluez; mais est-ce que cela ne vous est arrivé qu'une seule fois, en 1984, d'avoir ces inquiétudes? Étiez-vous d'accord avec les réserves prévues en 1982 et en 1983 en cas de perte?

M. Lord: Je pense que nous avons fait valoir nos inquiétudes dans chacune des lettres de 1982, 1983 et 1984. Vous comprenez que . . .

M. Attewell: Pardon, mais est-ce que l'écart s'amenuisait ou grandissait chaque année, par rapport aux réserves que vous estimiez normales?

M. Blenkarn: Les amortissements diminuaient.

M. Lord: Non, monsieur Blenkarn, ce n'est pas exact. Les amortissements ne diminuaient pas. Les pertes sur les prêts, qui équivalent à l'argent que la banque perd chaque année, ont augmenté considérablement et de façon continue au cours de toute cette période. Nous pourrions sans doute vous faire parvenir les chiffres exacts.

M. Attewell: Vous vous rappellerez, qu'au début de nos discussions, nous avons pu constater à quel point vos recommandations s'éloignaient de celles de la banque. Parlons-nous de 20,000 ou de 300,000 dollars? Après tout, il y a un processus normal à suivre. On peut avoir recours à un vérificateur indépendant. Pouvez-vous nous donner une idée de ce que représentait l'écart, à la fin de 1984?

M. Lord: N'oublions pas que nous jugeons un portefeuille de 2,5 milliards de dollars. Mais je pense qu'il aurait été possible

[Text]

the amount of those differences would be more than adequately covered by the appropriation for contingencies, which is a cushion for unforeseen losses in the shareholders' equity section of the financial statement.

Mr. Attewell: So when you finished your audit statement, you were quite happy. You had no continuing concerns in your accountability to report accurately to the shareholders. Is that what you are telling the committee?

Mr. Lord: We felt the statements fairly presented the situation. But that did not mean we did not have continuing concerns about the bank and its performance. It had problems.

Mr. Attewell: Let me pause and go back to my first question, on the concern you expressed in the audit committee letter. What other things did you mention?

Mr. Lord: All the concerns we had were expressed in the memoranda we prepared for the audit committee and our management letter on recommendations for internal control improvements.

Mr. Attewell: They must have differed by degree on seriousness. Can you share with the committee what some of those were?

Mr. Lord: Some of which?

Mr. Attewell: Your concerns.

Mr. Carr: I might just refer you to the statement we used at the opening of our session this evening. I am referring to the top of page 7 of that, which says that at the conclusion of the 1984 and 1983 audits we prepared these audit committee memoranda to bring to their attention the matters we thought merited some discussion. They covered a variety of topics, including the valuation of loans, loan loss provisions, accounting for loan interest, and loan fees.

Mr. Attewell: The Hitchman report had something to say about the loan fees, for instance. Could you explain some of that, as far as the allegation of wrongly taking into income some of these fees is concerned? I gather there were some instances of money being lent, if my memory does not fail me... actually lending money and then taking that fee into income. Could you perhaps tell us a little about what the renewal procedure was, or restructuring of loans? I would like a little detail on this: how they did it and whether you agreed with it.

Our suspicion—let us keep it on the table—is that a lot of doubtful accounts were covered up for several years. What were their renewal and restructuring procedures?

Mr. Carr: I think it is fair to say that the practice of taking fees for arranging credit authorizations, or renewing credit authorizations, is one which is becoming increasingly prevalent in the banking system. This bank has been...

[Translation]

de compenser adéquatement cet écart par des réserves pour les dépenses imprévues qui auraient permis d'amortir les pertes imprévues aux avoirs des actionnaires inscrits aux états financiers.

M. Attewell: Vous étiez donc très satisfait de vous-même, à la fin de la vérification. Vous ne vous préoccupez pas outre mesure de rendre des comptes exacts aux actionnaires, n'est-ce pas? Vous ai-je bien compris?

M. Lord: Nous étions d'avis que les états financiers représentaient avec une certaine exactitude la situation. Cela ne signifie pas pour autant que nous avions cessé de nous inquiéter du rendement de la banque. La banque avait des problèmes.

M. Attewell: Laissez-moi revenir à ma première question, c'est-à-dire aux inquiétudes que vous avez exposées dans votre lettre au Comité de vérification. Quels sont les autres points que vous avez mentionnés?

M. Lord: Toutes nos inquiétudes ont été exposées dans les notes de service à l'intention du Comité de vérification et dans notre lettre à la direction; nous y avons recommandé des mesures visant à améliorer le contrôle interne.

M. Attewell: Mais vos inquiétudes n'étaient sans doute pas toutes du même ordre. Pouvez-vous nous en exposer quelques-unes?

M. Lord: Quelques-unes?

M. Attewell: De vos inquiétudes.

M. Carr: Reportez-vous, je vous prie à notre exposé de ce soir. Au haut de la page 7, vous verrez qu'après avoir mis un terme aux vérifications de 1984 et de 1983, nous avons rédigé des notes de service à l'intention du Comité de vérification pour attirer son attention sur des points qui nous semblaient importants, notamment l'évaluation des prêts, les dispositions gouvernant les pertes sur les prêts, la comptabilité des intérêts découlant des prêts et les frais d'emprunt.

M. Attewell: Le rapport Hitchman parle, entre autres, des frais d'emprunt. Pourriez-vous nous en parler et nous expliquer pourquoi on prétend qu'il ne fallait pas considérer comme revenus certains de ces frais? Je crois me rappeler, si je ne me trompe, qu'on a dans certains cas prêté de l'argent et que l'on a considéré les frais d'emprunt comme des revenus. Pouvez-vous nous dire quelques mots de la restructuration des emprunts? Pouvez-vous nous expliquer comment procédait la banque et si vous étiez d'accord avec cette façon de faire?

Soyons honnêtes: nous soupçonnons que l'on a voulu cacher de nombreux comptes douteux et ce pendant de nombreuses années. Comment procédait-on pour les faire renouveler ou restructurer?

M. Carr: Soyons justes et précisons qu'il devient de plus en plus courant, dans le système bancaire, de réclamer des honoraires pour les autorisations de crédit ou les renouvellements. La banque en question a été...

[Texte]

Mr. Attewell: Excuse me. Walk us through a loan. What criteria would there be for them to renew a loan that was many months in arrears?

Mr. Carr: The criteria to renew a loan.

Mr. Attewell: Yes.

Mr. Carr: The second part of your question was that the loan was in arrears?

Mr. Attewell: Yes, for a few months. It is not up to date. It is not up to date. What would have to happen for them to be able to restructure? Pick a period, let us say they are four months past due, or whatever.

• 2055

Mr. Carr: I think in a case like that the bank would essentially have three options. One would be to call the loan and realize on the security. The second would be to extend the authorization but with no change in circumstances, in which case it would obviously continue to have a troubled loan. Or third, it could attempt to work out of the problem. By working out of the problem, that would likely involve bringing something additional to bear. It might be that somebody with additional expertise would be involved as to takeover, management of the piece of real estate, for example, and bring a project to development, whatever. But with additional expertise. And in a case like that there might well be a fee charged by the bank for their work involved in restructuring that, but such a fee would obviously be borne by the new owner of the property and agreed to by them.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): But it could be part of the restructured loan. In fact, what the bank would be doing is lending the original principal and the overdue interest plus a loan fee. Is this possible?

Mr. Carr: If the bank were satisfied as to the value of the security, then that would be possible.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): And this was going on, clearly.

Mr. Carr: There would be some examples of that.

The Chairman: Thank you, Mr. Wilson. Your time is almost up, Bill. Would you like to come back for a second round?

Mr. Attewell: All right. If I could just ask if they could share with the committee the . . . According to some reports we have heard, the growth of that fee income was really very high the last four or five years. Have you got some numbers you could share with us? Fee income.

Mr. Lord: I am just looking for that number. It is in "other income", which is not necessarily all fee income. And that other income caption, my numbers tell me, was \$12 million in 1981; \$17 million in 1982; \$24 million in 1983 and \$21.5 million in 1984. So it actually declined in 1984. I am not sure we have any more details on that.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

[Traduction]

M. Attewell: Pardon, mais expliquez-nous comment obtenir un prêt. Par quels critères peut-on justifier le renouvellement d'un emprunt en arrérages depuis plusieurs mois?

M. Carr: Quels sont les critères pour renouveler un emprunt?

M. Attewell: Oui.

M. Carr: Dans le cas d'un emprunt souffrant d'arrérages?

M. Attewell: Oui, depuis quelques mois. Les remboursements sont en retard. Il y a du retard. Que faudrait-il pour qu'il puisse être restructuré? Choisissez une période, supposons qu'il y ait un retard de quatre mois, par exemple.

M. Carr: Dans un cas de ce genre, la banque aurait trois options principales. D'une part, rappeler le prêt et réaliser les valeurs qu'il représente: la deuxième option serait de prolonger l'autorisation mais sans changement des conditions, et dans ce cas, les difficultés ne seraient pas applanies. Troisièmement, elle pourrait essayer de résoudre le problème. En résolvant le problème, elle se chargerait probablement d'un fardeau supplémentaire. Il pourrait s'agir d'une reprise par une personne compétente, la gestion d'un bien immobilier, par exemple, et le développement, le cas échéant. Mais avec de nouvelles compétences. Et dans un cas de ce genre, la banque pourrait exiger un paiement pour le travail de restructuration, mais ce paiement serait forcément à la charge du nouveau propriétaire.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Mais dans le cadre du prêt restructuré. En fait, la banque prêterait le principal de départ et les intérêts en retard plus une Commission sur le prêt. Est-ce que c'est possible?

M. Carr: Si la banque était certaine de la valeur de la garantie, ce serait possible.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Et de toute évidence, c'est ce qui s'est produit.

M. Carr: On en a vu des exemples.

Le président: Merci, monsieur Wilson. Bill, votre temps est pratiquement écoulé. Vous voulez un second tour?

M. Attewell: Très bien. Si vous le permettez, j'aimerais leur demander de nous donner . . . D'après des rapports que nous avons entendus, depuis quatre ou cinq ans, ce type de Commission est devenu de plus en plus important. Est-ce que vous avez des chiffres à nous soumettre? Les revenus tirés des Commissions.

M. Lord: Je cherche ce chiffre. Cela figure dans les «autres revenus», et il ne s'agit pas forcément de Commissions uniquement. D'après les chiffres que j'ai, ces autres revenus se sont élevés à 12 millions de dollars en 1981, 17 millions de dollars en 1982, 24 millions de dollars en 1983 et 21.5 millions de dollars en 1984. Il y a donc eu une baisse en 1984. Je ne sais pas si nous avons d'autres détails à ce sujet.

M. Attewell: Merci, monsieur le président.

[Text]

The Chairman: Thank you, Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman. There is mention in your statement tonight that on April 10 and April 11, 1985 you had telephone consultations to discuss the appropriate accounting to be used for the support package. Was that the extent of the discussion? I mean, have you any knowledge of what examination, if any, the government made of the CCB between the announcement of the support package of March 25 and the signing by the Inspector General of Banks on April 26 of a letter to the effect that with the support package the CCB would be viable?

Mr. Carr: We had no contact with the Inspector General's department or anybody else on that subject, other than the conversation that is referred to here concerning the accounting.

Miss Nicholson: So it was strictly a matter of how information would be presented, rather than the nature or quality of that information.

Mr. Carr: That is correct.

Mr. Lord: The question was: Given the support arrangements, how do you think this should be accounted for in the financial statements of the bank, in terms of the appropriations account and that sort of thing? So we cannot answer your question.

Miss Nicholson: Thank you. You say your regular meeting with the office of the Inspector General of Banks, originally scheduled for May, 1985, was postponed until September at the request of the OIGB. Did they give you any reasons?

Mr. Lord: I think they felt at the time that with the support arrangement in place and with the monitors they had appointed under the support arrangements, they would like to let that process go forward before having their own annual inspection. The meeting with the external auditors is tied into the annual on-site inspection of the Inspector General's department.

• 2100

Miss Nicholson: September would be about a year after you had done your audit, so your information at that point would not be current.

Mr. Lord: That is correct. Our information is never current, even in normal circumstances when the Inspector General's office makes its inspection. Our information is usually six months out of date at that point.

Miss Nicholson: At the meeting on June 20 with Mr. Neville Grant at the Office of the Inspector General of Banks to discuss their—meaning the OIGB's—review of the status of the support package loan, did you request that meeting or did they?

Mr. Carr: We did.

Miss Nicholson: For what reason?

Mr. Carr: Mr. Grant explained that his office had had monitors in the bank reviewing the loans that had been

[Translation]

Le président: Merci, Madame Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président. Dans votre déclaration ce soir, vous nous avez dit que le 10 et le 11 avril, vous avez eu des consultations téléphoniques au sujet des mesures comptables à prendre pour l'opération de renflouage. Quelle a été la mesure de ces consultations? Savez-vous si le gouvernement a étudié la situation de la BCC entre le moment où le renflouement a été annoncé le 25 mars et le moment où l'inspecteur général des banques a signé une lettre, datée du 26 avril, et expliquant que la BCC deviendrait viable grâce au renflouement?

M. Carr: Nous n'avons eu aucun contact avec le département de l'inspecteur général ni avec personne d'autre, sinon la conversation dont vous nous avez parlé et qui portait sur la comptabilité.

Mme Nicholson: Il s'agissait donc uniquement de savoir comment les informations seraient présentées, et ce n'était pas la nature ou la qualité de ces informations qui était en cause.

M. Carr: Exactement.

M. Lord: La question était: étant donné les mesures de renflouement, comment pensez-vous que cela doit figurer dans le bilan financier de la banque, comment faut-il organiser la comptabilité, etc. Nous ne pouvons donc pas répondre à votre question.

Mme Nicholson: Merci. Vous dites que votre réunion régulière avec le bureau de l'inspecteur général des banques, qui a l'origine était prévue pour mai 1985, a été remise en septembre à la demande du bureau de l'inspecteur général des banques. Vous a-t-on donné des raisons?

M. Lord: À l'époque, étant donné que les opérations de renflouement avaient été amorcées, que des surveillants avaient été nommés pour suivre l'évolution de la situation, ils ont pensé qu'il valait mieux attendre un peu pour effectuer l'inspection annuelle. La réunion avec les vérificateurs externes est liée à l'inspection annuelle sur place du Bureau de l'Inspecteur général.

Mme Nicholson: Autrement dit, septembre, c'est environ un an après votre vérification, et vos informations ne devaient plus être à jour.

M. Lord: C'est exact. Nos informations ne sont jamais à jour, même dans des circonstances normales d'inspection par le Bureau de l'Inspecteur général. Nos informations sont d'ordinaire six mois en retard.

Mme Nicholson: Vous avez eu une réunion le 20 juin, avec M. Neville Grant, au Bureau de l'Inspecteur général des banques, pour discuter de la révision par le bureau du statut du renflouement; est-ce que c'est vous qui avez réclamé cette réunion ou bien eux?

M. Carr: C'est nous.

Mme Nicholson: Pour quelle raison?

M. Carr: M. Grant a expliqué que son bureau avait dans la banque des surveillants qui suivaient le sort des prêts de

[Texte]

included in the support package. I believe he was then coming to Edmonton on June 20 and 21 to review the findings of the monitors and to meet with the bank, and he asked for a meeting with us to review with us what the monitors were doing.

Miss Nicholson: Did you have any occasion between the announcement of the support package and June 20 to do any independent examination of these loans?

Mr. Carr: No, we did not.

Miss Nicholson: So at that meeting again, your participation would be based on the information you had acquired in your examination prior to October 1984? There was no opportunity to update that at all.

Mr. Lord: Other than through informal discussions with management, we had no audit knowledge of those particular loans following October 1984.

Miss Nicholson: Then at the meeting in July when you expressed some doubts about the viability of the bank, that was also based on your discussions with management, not on audit notes?

Mr. Lord: That is correct. It was based on our understanding of the impact of the support arrangements on the non-earning loans of the bank, which was very substantial. The portion the bank retained of the support package loans was treated as non-earning, and funds, even if they were paid by way of interest, would be required to be taken off the principle balance, and there could be no interest income on that. It was based on the second quarter results which showed very substantial losses for the bank. Our impression was that this information, taken together, suggested it would be some time before the bank would return to profitability and that this would continue to erode confidence and would threaten the viability of the bank.

Miss Nicholson: This was in July 1985. Right, thank you.

Now, I have one last question, if I may. The relationships between this bank and its wholly owned subsidiary in the United States and the agencies in the United States all form a somewhat complex corporate structure. In the course of your audit of the Canadian Commercial Bank in Edmonton, how much did you examine of the U.S. operations, or what information did you have about them?

Mr. Lord: We examined all of the U.S. operations. We had agents appointed to review the agencies' portfolio, and the same agents were auditors of Westlands Bank in 1984.

Miss Nicholson: Do you then have information about exchanges of assets in 1985? No, because your last information was October 1984.

Mr. Lord: Yes.

Miss Nicholson: So if there had been any transfer of assets from Canada to the United States or vice versa in 1985, you would not be aware of it.

[Traduction]

renflouement. Je crois qu'il devait venir à Edmonton le 20 et le 21 juin pour étudier les conclusions des surveillants et rencontrer les dirigeants de la banque, et il a demandé à nous rencontrer pour discuter avec nous des activités des surveillants.

Mme Nicholson: Est-ce que vous avez eu l'occasion entre le moment où l'opération de renflouement a été annoncée et le 21 juin d'étudier ces prêts d'une façon indépendante?

M. Carr: Non, nous ne l'avons pas fait.

Mme Nicholson: Par conséquent, votre participation à cette séance se fondait sur les informations que vous aviez acquises lors de votre examen avant octobre 1984? Vous n'avez pas eu l'occasion de mettre cela à jour.

M. Lord: Uniquement lors de discussions officieuses avec la direction; nous n'avons pas pris connaissance des vérifications effectuées sur les prêts après octobre 1984.

Mme Nicholson: Ensuite, à la réunion de juillet, vous avez exprimé des doutes quant à la viabilité de la banque et, là encore, vous vous fondiez sur vos discussions avec la direction et non pas sur des notes de vérification?

M. Lord: C'est exact. Nous considérons les effets du renflouement sur les prêts improductifs de la banque, des effets très considérables. La portion des prêts de renflouement que la banque conservait était considérée comme improductive, et les fonds, même s'ils étaient versés sous forme d'intérêts, seraient à déduire du principal restant, et il ne serait pas possible de les inscrire comme intérêts. Cela se fondait sur les résultats du second trimestre où la banque avait subi des pertes substantielles. Nous avions l'impression que ces informations, considérées dans leur ensemble, prouvaient qu'il faudrait attendre un certain temps avant que la banque ne redevienne rentable et que cela risquait de porter atteinte à la confiance et de menacer la viabilité de la banque.

Mme Nicholson: C'était en juillet 1985. Très bien, merci.

Maintenant, j'ai une dernière question, si vous le permettez. Les liens qui existent entre cette banque et sa filiale à part entière aux États-Unis, et les organismes américains, tout cela forme une structure très complexe. Dans le cadre de vos vérifications concernant la Banque commerciale canadienne à Edmonton, dans quelle mesure avez-vous étudié les opérations américaines, quelles sont les informations que vous avez recueillies à leur sujet?

M. Lord: Nous avons étudié toutes les opérations américaines. Nous avons nommé des agents que nous avons chargés de passer en revue le portefeuille de ces organismes, et c'est eux également qui ont vérifié les comptes de la Banque Weslands en 1984.

Mme Nicholson: Dans ces conditions, vous devez avoir des informations sur les échanges d'actifs en 1985? Non, parce que vos informations les plus récentes remontaient à octobre 1984.

M. Lord: Oui.

Mme Nicholson: Alors, s'il y avait eu transfert d'actifs entre le Canada et les États-Unis ou vice versa en 1985, vous ne le saviez pas.

[Text]

Mr. Lord: We would not.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Thank you, Miss Nicholson.

I just want to get in a question that is bothering me.

• 2105

On May 7, 1985, before the Finance, Trade and Economic Affairs Committee, Mr. Carr, you stated:

We go through a detailed evaluation of the loan portfolio.

You further state:

The primary objective is obviously to assure ourselves as to the existence of the loans and then subsequently to identify the ones about which we and the bank would have concerns.

Do you go through on an independent basis, or are you led through the dangerous loans by the bank?

Mr. Carr: The bank has a system of classifying its loans.

The Chairman: I accept that. I am asking you, do they lead you through the loans they want you to look at?

Mr. Carr: No, they do not. We take the loans they have identified by those classifications and we concentrate our audit effort on the ones they have identified as being marginal and unsatisfactory. We do, however, assure ourselves on the integrity of that classification system, and we review a number of the loans that are not rated as marginal or unsatisfactory by the bank.

The Chairman: You came up with a pretty positive approach to the bank on October 31, 1984, and you have been stating that Mr. Hitchman is way out of line in his report, and it is inaccurate . . . and discrepancies and everything else. All I can say is I cannot understand how your reserve was so low on October 31 that Mr. Hitchman, who may be saying \$1 billion today, is an awful lot closer to the true loss this bank is going to suffer than you were six months earlier. Can you explain that? And why are you saying he is so incompetent? You have indicated he is incompetent.

Mr. Lord: Mr. Chairman, I do not think we have said he is incompetent. We are saying we disagree with his conclusions. I do not think we are in a position to state that a banker is incompetent, particularly someone of Mr. Hitchman's reputation. We are saying we do not agree with his conclusions.

On the difference between those two numbers, we should make one thing perfectly clear. There is a big difference between the bank today and the bank at October 31, 1984. Today the bank is in liquidation. Although Mr. Hitchman does not say so in his report, we believe what he has done is to calculate on a liquidation basis the realizable value of the assets of the bank.

The Chairman: I just want to interject here that this is not what he told us this afternoon.

[Translation]

M. Lord: Nous ne le savions pas.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Merci, madame Nicholson.

J'aimerais poser une question qui m'intrigue.

Le 7 mai 1985, M. Carr, vous avez déclaré devant le Comité des finances, du commerce et des affaires économiques:

Nous effectuons une évaluation poussée du dossier des prêts.

Vous dites ensuite:

Nous cherchons avant tout à vérifier l'existence de ces prêts puis à déceler ceux qui sont une source d'inquiétude pour nous-mêmes et la banque.

Est-ce que vous effectuez ces recherches de façon indépendante, ou bien est-ce que c'est la banque qui vous signale les prêts dangereux?

M. Carr: La banque a un système de classement de ces prêts.

Le président: Je comprends cela; je vous demande si c'est la banque qui vous soumet les prêts qu'elle veut vous faire étudier?

M. Carr: Non, pas du tout. Nous prenons les prêts que la banque a identifiés dans son classement et nous concentrons nos efforts sur les prêts qui, d'après la banque, sont marginaux et insatisfaisants. Toutefois, nous vérifions l'intégrité de ce système de classement et nous passons en revue un certain nombre de prêts que la banque ne considère pas comme marginaux ou insatisfaisants.

Le président: Le 31 octobre 1984, votre opinion sur la situation de la banque était assez positive, et vous aviez dit que M. Hitchman s'était tout à fait trompé dans son rapport, qu'il était inexact, qu'il y avait des erreurs, etc. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je ne comprends pas comment votre réserve pouvait être si basse le 31 octobre, que M. Hitchman, qui peut parler d'un milliard de dollars aujourd'hui, connaissait beaucoup mieux l'ampleur des pertes que la banque allait subir que vous ne les connaissiez six mois plus tôt. Pouvez-vous nous expliquer cela? Et pourquoi dites-vous qu'il est tellement incompetent? Vous nous avez dit qu'il était incompetent.

M. Lord: Monsieur le président, je ne crois pas que nous ayons dit qu'il était incompetent. Nous ne sommes pas d'accord avec ses conclusions. Nous ne pouvons pas nous permettre de dire qu'un banquier est incompetent, surtout quelqu'un de la réputation de M. Hitchman. Nous disons que nous ne sommes pas d'accord avec ses conclusions.

Quant à la différence entre ces deux chiffres, il faut expliquer une chose. Il y a une grosse différence entre la banque aujourd'hui et la banque telle qu'elle existait le 31 octobre 1984. Aujourd'hui, la banque est en cours de liquidation. Bien que M. Hitchman n'en parle pas dans son rapport, je crois qu'il s'est fondé sur la valeur réalisable des actifs de la banque en cours de liquidation pour effectuer ses calculs.

Le président: Je dois préciser que ce n'est pas ce qu'il nous a dit cet après-midi.

[Texte]

Mr. Lord: I recognize that, sir, and that is not what he mentioned to the Estey inquiry either. We are making that statement based on a review of the individual loans he valued; and as I think we may have said in our opening comments, we have seen situations where he has attributed no value whatsoever to security that we believe has a value. We believe the liquidator will . . .

Mr. Blenkarn: A supplementary. Have you work sheets to indicate that and demonstrate that to this committee?

Mr. Lord: I do not have work sheets with me, but . . .

Mr. Blenkarn: You have work sheets, though.

Mr. Lord: We have Mr. Hitchman's report, and we were given . . .

Mr. Blenkarn: You have your working sheets on these particular loans that would demonstrate, for the particular loans that Mr. Hitchman analysed, that your view is different from Mr. Hitchman's and why. Have you or have you not?

Mr. Lord: We have our working papers at October 31, 1984, and they would indicate how we arrived at our conclusions at that time. As I have tried to say to this committee, we do not have the names of the accounts Mr. Hitchman looked at. We have sheets that are attached to his report and that have been made available to certain of the interested parties in the Estey inquiry. We have made our assessment reviewing those sheets alone, on which Mr. Hitchman says very clearly he has based his entire conclusions. We have looked at the same schedules he has based his conclusions on and come to quite a different conclusion. That is all I have said.

Mr. Hawkes: Welcome, from a western Canadian.

Sometimes when we look at numbers or look at a situation we can draw different conclusions from it. There was an earlier set of questions from Mr. Attewell about firms that were not able to make the payment on a loan, so they took out a bigger loan. I think you responded that there were situations in which the security was large enough that it really warranted a larger loan. That struck a responsive chord in me, as someone who owned a business through the difficult years in the Province of Alberta. If you had a good equity position and a cashflow problem, turning some of that equity into cash through a slightly larger loan was not an uncommon kind of experience.

• 2110

I just wonder if you could step outside your shoes as auditors for one moment and into your shoes as partners in chartered accountancy firms and tell me whether or not, through your business practice and your business advice, this was a reasonably common thing for periods of time in the last four or five years in Alberta, where people had cash needs and solved them in that way.

[Traduction]

M. Lord: Je le sais bien, monsieur, ce n'est pas non plus ce qu'il a déclaré à la Commission Estey. Nous déclarons cela en nous fondant sur une révision des prêts qu'il a évalués et nous pensons, comme nous l'avons probablement dit dans notre déclaration d'ouverture, que, dans certaines circonstances, il n'a attribué aucune valeur à certains titres qui, à notre avis, en ont une. Nous pensons que le syndic . . .

M. Blenkarn: Une question supplémentaire. Est-ce que vous avez des documents de travail qui pourraient prouver cela au Comité?

M. Lord: Je n'ai pas les documents comptables, mais . . .

M. Blenkarn: Mais vous avez des documents comptables, n'est-ce pas?

M. Lord: Nous avons le rapport de M. Hitchman et on nous a donné . . .

M. Blenkarn: Vous avez la comptabilité sur ces prêts qui prouve, pour les prêts que M. Hitchman a analysés, que votre position est différente et pour quelle raison elle est différente. Vous les avez?

M. Lord: Nous avons notre comptabilité au 31 octobre 1984, et elle indique comment nous sommes parvenus à nos conclusions à cette date. Comme j'ai essayé de l'expliquer au Comité, nous n'avons pas le nom des comptes que M. Hitchman a étudiés. Nous avons les feuilles qui sont annexées à son rapport et qui ont été soumises à certaines parties intéressées lors de l'enquête Estey. Nous avons fait nos calculs uniquement à partir de ces feuilles et M. Hitchman a déclaré très clairement que toutes ses conclusions se basaient sur ces feuilles. Nous avons étudié les mêmes documents que lui, et nous sommes parvenus à des conclusions très différentes. C'est tout ce que j'ai dit.

M. Hawkes: Je souhaite la bienvenue à un Canadien de l'Ouest.

Parfois, quand nous étudions des chiffres, quand nous nous penchons sur une situation, il arrive que nous en tirions des conclusions différentes. M. Attewell vous a posé des questions tout à l'heure sur les compagnies qui n'ont pas pu effectuer leur remboursement, et qui ont donc pris un plus gros prêt. Vous avez répondu que dans certaines situations les garanties étaient suffisantes pour justifier un prêt plus important. Moi qui ai dirigé une entreprise pendant des années difficiles en Alberta, cela m'a rappelé des souvenirs. Les gens qui avaient une bonne base mais des problèmes de liquidités utilisaient une partie de leur actif pour obtenir un prêt un peu plus important, cela se faisait.

Pouvez-vous enlever votre casquette de vérificateur un instant et la remplacer par votre casquette de partenaire dans des firmes de comptables agréés? Dans le courant de vos activités est-ce que vous n'avez pas vu cela fréquemment au cours des quatre ou cinq dernières années en Alberta, des gens qui avaient besoin de liquidités et qui trouvaient cette solution.

[Text]

Mr. Lord: I think your question is one I would like to answer, because I believe we are not, as auditors of this bank, limited necessarily to our experiences with that bank. We have a number of other clients, many of whom have had difficult circumstances to contend with over the last four or five years in the province of Alberta. Our experience has been that most banks take the view that, rather than foreclosing or driving a customer into bankruptcy, if they can find a way of providing further accommodation in order to wait a better day they will do so. We do not find banks liquidating their loans on all their customers. Accordingly, we find that it is normal practice for banks to work out of situations, sometimes extending further credit where they believe that is warranted in the long term.

Mr. Hawkes: There has been some discussion tonight about the importance of \$85 million worth of loans on drilling rigs in the United States. Can I again draw on your experience for the earlier part of the 1980s in the province of Alberta, when drilling rigs were the basic security on amounts which are far in excess of \$85 million throughout that system? They had no contracts for drilling. What was the business response to the lender? How did the lenders react to the fact that they were stuck with rigs as security and there was not much of a market for rigs? What did they do in that period of time?

Mr. Lord: I think there was a variety of responses. I think in some cases they took control of the rigs and tried to dispose of them; in other cases, they found operators that they believed were competent to operate the rigs and to obtain some business with them, and they provided some accommodation to allow that to happen.

Mr. Hawkes: So again, the lender worked in partnership with the borrower to try to achieve as much as they could on those assets and wait for a better day.

Mr. Lord: Attempting to forestall the need to sell the assets into a market that placed minimal value on them. I think that is correct.

Mr. Hawkes: There are only certain markets in North America, such as Dallas, Texas, and the province of Alberta, where people would be experienced in this kind of lending practice. I guess maybe that is the . . .

Mr. Carr: In so far as the energy loans are concerned, I think . . .

Mr. Blenkarn: Was that the practice? In other words, was there a different practice for Alberta and Texas that did not apply to the rest of the country? Therefore, was there a separate practice for Alberta and Texas . . .

Mr. Carr: No. No, the point I was going to make . . .

Mr. Blenkarn: —which represents the loans on that basis? If that is the case . . .

The Chairman: Order! Order, Mr. Blenkarn. Mr. Hawkes is on this, please.

Mr. Carr: Mr. Blenkarn, the point I was going to make was that I would regard the discussion on the energy loans as simply one example of the larger subject of work-outs. This is

[Translation]

M. Lord: J'aimerais bien répondre à votre question car je suis convaincu que nous ne devons pas nous limiter à notre expérience de vérificateurs de cette banque. Nous avons d'autres clients, et certains d'entre eux ont traversé des circonstances difficiles depuis quatre ou cinq ans en Alberta. Nous pensons que la plupart des banques préfèrent conclure un arrangement pour attendre des jours meilleurs au lieu d'accuser un client à la faillite ou d'exiger un remboursement. Les banques ne liquident pas les prêts de tous leurs clients. Par conséquent, les banques recherchent souvent une solution, parfois elles prolongent un crédit lorsqu'elles pensent qu'à long terme cela se justifie.

M. Hawkes: Nous avons discuté ce soir de l'importance de tours de forage valant quelque 85\$ millions et qui sont aux États-Unis. Je vais encore une fois faire appel à votre expérience, pouvez-vous nous parler de la situation au début des années 80 en Alberta, à l'époque où les tours de forage constituaient la principale garantie pour des prêts qui dépassaient de beaucoup \$85 millions? Ces compagnies n'avaient pas de contrats de forage. Comment réagissait-on face aux prêteurs? Comment les prêteurs réagissaient-ils quand ils se retrouvaient avec des tours ou des plates-formes dont personne ne voulait vraiment? Que faisaient-ils à cette époque?

M. Lord: Il y avait des réactions diverses. Dans certains cas, les compagnies reprenaient le contrôle des tours et essayaient de les revendre; dans d'autres cas, elles trouvaient des exploitants qu'elles jugeaient compétents et cherchaient à leur trouver du travail, elles faisaient des arrangements pour trouver une solution.

M. Hawkes: Encore une fois, donc, le prêteur travaillait en association avec l'emprunteur pour essayer de réaliser ses actifs dans les meilleures conditions en attendant de meilleurs jours.

M. Lord: Et essayer d'éviter de vendre de force des actifs sur un marché qui ne leur accordait pas une très grande valeur. Je crois que c'est exact.

M. Hawkes: En Amérique du Nord, les marchés sont limités, il y a Dallas au Texas, la province de l'Alberta, ce sont les endroits où l'on trouve des gens qui ont l'expérience de ce genre de prêts. J'imagine que . . .

M. Carr: Les prêts dans le secteur de l'énergie, je pense . . .

M. Blenkarn: C'était courant? Autrement dit, les choses se passaient différemment en Alberta et au Texas et dans le reste du pays? Autrement dit, y avait-il une méthode à part pour l'Alberta et le Texas . . .

M. Carr: Non, non, ce que j'allais dire . . .

M. Blenkarn: . . . qui traite les prêts sur cette base là? Si c'est le cas . . .

Le président: À l'ordre! À l'ordre, monsieur Blenkarn. C'est M. Hawkes qui a la parole, je vous en prie.

M. Carr: Monsieur Blenkarn, j'essayais de vous expliquer que le cas des prêts dans le domaine de l'énergie était un simple exemple d'arrangement sur une large échelle. C'est un

[Texte]

a work-out scenario. We have been talking about how it applies to drilling rigs, but it is quite common in banking for it to apply to any particular problem loan.

Mr. Hawkes: Two of the major firms in this country . . . As I read your statement on page 6, essentially you are saying that on December 4, 1984, you concurred with management that the bank would continue as a going concern. You reached that conclusion, if I read your appendix, and in particular the last page, on the basis of in excess of 300 person-days, evaluating 60% of the loans in this bank, using, I assume, partners and staff primarily from the city of Edmonton who were familiar with the Alberta business climate, not just the auditing of the banks but the entire climate. You reviewed those loans at that point in terms of the probability that, given your knowledge of the business climate and the contractual arrangements between the bank and the borrower, those loans for the most part were good. Certainly, you had no sense that those loan portfolios were in such bad shape that the bank would cease to be a going concern. This was the conclusion you could reach on December 4, on the basis of your October 31 close-off date for your audit. Two firms, using partners, reached this conclusion. You had no disagreement between you?

• 2115

Mr. Carr: That is correct, sir, and I would agree with your conclusion. Just for clarity, I would like to point out though that, in your list of assumptions, you made reference to the amount of time spent by people in Edmonton. In fact, the time here relates to the total audit of the bank and as such would include people from the U.S. involved in the assessment of the U.S. portion of the portfolio.

Mr. Hawkes: On page eight, in July of 1985, you say, in terms of the Inspector General of Banks:

We informed him as to our concern about the viability of the bank.

That is six months later, maybe a little more. What was the new information that came into your hands or into your thinking in that six-month period that enabled you to reach such a drastically different conclusion? What are the elements of that very different conclusion, some six months later?

Mr. Carr: The most important aspect, of course, is the support package which was announced on March 25. I think flowing from that we had two concerns which we have mentioned here. The first was that the terms of the support package required the bank to treat the non-syndicated portion of the support package loans as non-earning loans. Despite the fact that the bank might continue to collect interest on those loans, they would not be able to record it as interest, it would be recorded as a reduction of principal. Accordingly, that would increase the cost of carrying non-earning loans, as far as the bank was concerned.

[Traduction]

sénario d'arrangement. Nous avons discuté de la façon dont ce scénario s'applique aux tours de forage, mais dans les milieux bancaires, c'est une solution assez commune pour n'importe quel prêt.

M. Hawkes: Deux des principales compagnies de ce pays . . . Si j'ai bien compris votre déclaration à la page 6, vous dites que le 4 décembre 1984, vous étiez d'accord avec la direction pour reconnaître que la banque survivrait. Vous êtes parvenu à cette conclusion, et je lis votre annexe, en particulier la dernière page, en étudiant plus de 300 journées-personnes, en évaluant 60 p. 100 des prêts de cette banque, et en faisant appel, j'imagine, à des partenaires et à du personnel de la ville d'Edmonton surtout, des gens qui connaissaient bien le climat commercial en Alberta; vous ne vous êtes pas contentés de vérifier la situation des banques, mais vous vous êtes penchés sur l'ensemble de la situation. Vous avez étudié ces prêts, vous avez calculé les probabilités, et vous avez considéré que, dans les circonstances commerciales de l'époque, compte tenu des arrangements conclus entre la banque et l'emprunteur, la plupart de ces prêts étaient solides. En tout cas, vous ne pensiez pas que ces portefeuilles de prêts étaient en si mauvaise posture que la banque pourrait vaciller. C'était la conclusion à laquelle vous arriviez le 4 décembre, en vous fondant sur la date limite du 31 octobre pour votre vérification. Deux entreprises et leurs partenaires sont arrivés à cette même conclusion. Vous n'étiez pas en désaccord?

M. Carr: C'est exact, monsieur, et je suis d'accord avec votre conclusion. À titre d'éclaircissement, je dirais cependant que, parmi vos hypothèses, vous avez mentionné le temps consacré par les gens d'Edmonton. En fait, ce temps porte sur la vérification totale de la banque et englobe donc la participation des gens des États-Unis à l'évaluation du volet américain du portefeuille.

M. Hawkes: À la page 8, en juillet 1985, vous affirmiez au sujet de l'Inspecteur général des banques ce qui suit, et je cite:

Nous lui avons fait part de nos inquiétudes au sujet de la viabilité de la banque.

Cela date de six mois plus tard, peut-être de plus encore. J'aimerais donc savoir à quels renseignements vous avez eu accès pendant cette intervalle de six mois pour en arriver à une conclusion aussi radicalement différente. Quels sont les éléments de cette conclusion à laquelle vous arriviez quelques six mois plus tard?

M. Carr: Bien entendu, l'aspect le plus important, c'est le train de mesures d'aide annoncé le 25 mars. C'est à la suite de cela que nous avons exprimé deux préoccupations. La première était que les conditions accompagnant ces mesures d'aide exigeaient de la banque qu'elle traite la partie hors consortium des mesures de renflouement comme des prêts improductifs. En dépit du fait que la banque pourrait continuer à percevoir des intérêts sur ces prêts, elle ne serait pas autorisée à les inscrire comme intérêts mais elle devrait plutôt les défalquer du principal. Conséquemment, cela augmenterait les coûts des prêts improductifs pour la banque.

[Text]

Secondly, there was concern regarding all the black clouds, if you will, hanging over the bank in the wake of the support arrangement: the loss of credibility, allegations concerning management, the effect on the customers of the bank.

Mr. Hawkes: Was your concern related to the flight of depositors at that point or the impact it was having on the borrowers and their capacity to keep up their interest payments? Or some combination of both?

Mr. Carr: Both really, because the depositors were leaving... On the asset side of the bank, it was to be expected, I think, that quality borrowers would be concerned about the future of the bank and might take their business elsewhere. Marginal borrowers, when it was known that they were banking with the CCB, would experience a reduction in credit extended by their trade suppliers, which might force them into a more difficult position than they were before.

Mr. Lord: If I may just add one thing, in order for the bank to get out from under this very sizeable portfolio of non-earning loans, much of which was defined by the support package to be non-earning, the bank had to liquidate those loans as quickly as possible. The sooner it could exchange those loans for cash, the quicker it could replace that with earning loans or reduce its cost of funds requirements, in terms of borrowings from the Bank of Canada or other depositors. That meant that the bank was in a major liquidation mode from almost the date of the support package on, as it relates to those loans.

We believe this did not go unrecognized in terms of the business community. Those who might have been prepared to offer a higher value for certain assets of the bank had decided they could offer less. Accordingly, we felt that there was a tendency for the bank to realize the worst case of its estimates on liquidation, because I think the business community knew that the bank had to get out from underneath those loans.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes. I have to move on to Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: Thank you, Mr. Chairman.

In your auditor's opinion on the 1984 statement of the CCB, you stated, without any reservations or qualifications, that the statements fairly reflected the business of the bank.

• 2120

Can you explain why it is that on October 31, at a time when the annual report indicated non-earning loans of \$190 million, the bank was reporting non-current loans, which generally are more severely in arrears, of \$272 million in its report to the Office of the Inspector General of Banks?

Mr. Lord: I think you will find that so many different terms are used to describe non-performing loans that it is necessary to distinguish what is meant in each case.

[Translation]

En second lieu, on s'est également préoccupé au sujet de tous ces nuages noirs amoncelés au-dessus de la banque à la suite de l'adoption des mesures d'aide: au sujet de la perte de crédibilité, des allégations relatives à l'administration et des répercussions de tout cela sur les clients de la banque.

M. Hawkes: Est-ce que vous craignez la fuite des déposants ou la répercussion de leurs retraits sur les emprunteurs et sur la capacité de ces derniers de continuer à payer leurs intérêts? Ou les deux à la fois?

M. Carr: Les deux vraiment car les déposants s'en allaient... Pour ce qui est de l'actif, je crois qu'il était à prévoir que les emprunteurs solides s'inquiéteraient de l'avenir de la banque et songeraient peut-être à faire affaire avec d'autres institutions bancaires. Quant aux petits emprunteurs, lorsque leurs fournisseurs savaient qu'ils faisaient affaire avec la Banque Commerciale du Canada, ils leur réduisaient le crédit, ce qui risquait de les mettre dans une situation plus difficile qu'auparavant.

M. Lord: Si vous permettez, j'aimerais ajouter que pour que la banque s'extirpe de ce portefeuille très lourd de prêts improductifs, c'est-à-dire dont bon nombre avaient été considérés comme improductifs dans les mesures de renflouement, la banque devait les liquider le plus vite possible. Plus vite elle échangeait ces prêts contre du comptant, plus rapidement elle pouvait les remplacer par des prêts productifs ou réduire ses coûts au titre de ses besoins en liquidités, sous forme d'emprunts à la Banque du Canada ou auprès d'autres déposants. Cela signifie que la banque avait déjà commencé à liquider dès le début des mesures de renflouement, tout au moins en ce qui concerne ces prêts.

Nous croyons que cela n'est pas passé inaperçu dans le milieu des affaires. Ceux qui étaient disposés à acheter certains avoirs de la banque à un prix plus fort ont décidé qu'ils pouvaient offrir moins. En conséquence, nous pensons que la banque a très mal évalué ce qu'elle pouvait tirer de la liquidation, car je crois que le milieu des affaires était au courant qu'elle devait se sortir de ces prêts.

Le président: Merci, M. Hawkes. Je vais maintenant accorder la parole à M. Cassidy.

M. Cassidy: Merci, monsieur le président.

D'après l'avis de votre vérificateur au sujet des états financiers de la Banque Commerciale du Canada pour 1984, sans aucune réserve, ces états reflètent fidèlement les activités de la banque.

Pouvez-vous nous dire pourquoi le 31 octobre, alors que le rapport annuel mentionnait des prêts improductifs de 190 millions de dollars, la banque déclarait des prêts non courants, lesquels ont en général un arriéré beaucoup plus important, de 272 millions de dollars, dans son rapport présenté au Bureau de l'Inspecteur général des banques?

M. Lord: Je crois que vous vous rendrez bien compte qu'on se sert de tellement de termes différents pour décrire les prêts

[Texte]

The non-current loan report to which you refer—and I believe the amount filed was \$272 million—is based on a definition in the Bank Act under subsection 58(2). That definition includes not only loans which are in arrears for two years or more on interest but it also includes any loan on which the bank has commenced legal action to recover its funds. There are situations where the bank has commenced legal action but still is collecting interest on loans and, accordingly, the larger number would include such loans. So we are not talking about the same thing at all; we are talking about two different kinds of numbers.

Mr. Cassidy: I think it is fair to say, then, that if legal actions had been commenced then the sum of non-current loans is perhaps more material than the sum of non-earning loans because in the bank's judgment and the Bank of Canada's standards it is pretty serious if the loan is overdue by two years or if proceedings have begun. Is that not correct?

Mr. Lord: It would depend on the situation. It is not necessarily more serious simply because the bank has taken action to take control of a situation. It depends on the circumstances. I think you might find several situations where the bank may have assets under its control—for example, in receivership—where, after the situation has been properly analysed, new management may be brought to bear. There are some examples of this in the case of CCB where these companies, once in receivership, have been restored to profitability and have become fully earning loans. So it is not necessarily so, to say that that is the more important number in terms of non-performing.

Mr. Cassidy: As a non-accountant I am not sure if I agree with you. By how much did the bank overstate its income by accounting for interest on an accrual basis rather than a cash basis in 1984?

Mr. Lord: I think the accrual basis of accounting for income is appropriate and I take exception to your suggestion that any income included on an accrual basis necessarily misstates the income or overstates it.

Mr. Cassidy: In your note to the audit committee did you say in 1984 that with respect to drilling rig loans you would prefer that interest be accounted for on a cash basis on such loans until the collateral security was at least equal to the loan balance?

Mr. Lord: We suggested that for the reason that in those loans there was some exposure that we believed should be provided for properly and we therefore recommended a cash basis.

[Traduction]

improductifs qu'il est nécessaire de distinguer entre chaque usage.

Le rapport portant sur les prêts non courants auxquels vous faites allusion et mentionnant je crois un montant de 272 millions de dollars se fonde sur une définition du paragraphe 2 de l'article 58 de la Loi sur les banques. Cette définition englobe non seulement les prêts dont les intérêts n'ont pas été payés depuis 2 ans ou plus, mais également tout prêt pour lequel la banque a entrepris une action en justice afin de recouvrer son argent. Dans certains cas, la banque a entrepris des poursuites juridiques mais continue à percevoir des intérêts sur les prêts et par conséquent les sommes les plus importantes engloberont de tels prêts. Nous ne parlons donc pas du tout de la même chose, mais bien de deux séries différentes de chiffres.

M. Cassidy: Il me paraît donc juste de dire qu'étant donné les actions en justice engagées, la somme des prêts non courants est peut-être plus importante que la somme des prêts improductifs, étant donné qu'aux yeux de la banque et en vertu des normes de la Banque du Canada, la situation est assez grave si les intérêts des prêts n'ont pas été payés depuis deux ans ou si des mesures juridiques ont été entreprises. N'est-ce pas cela?

M. Lord: Cela dépend de la situation. Les choses ne sont pas nécessairement plus graves parce qu'une banque a pris des mesures pour contrôler la situation. Cela dépend des circonstances. Je crois que vous découvrirez peut-être plusieurs situations où la banque réussira à contrôler ses avoirs, par exemple, dans les cas de règlement judiciaire, où après avoir analysé attentivement la situation, on décidera peut-être de mettre en place une nouvelle administration. On trouve quelques exemples de cela dans le cas de la Banque commerciale du Canada, c'est-à-dire que ces entreprises, dont l'une était en règlement judiciaire sont redevenues rentables et figurent donc dans la catégorie des prêts productifs. Il n'est donc pas juste de dire que les prêts les plus considérables figurent dans la catégorie improductive.

M. Cassidy: Bien que je ne sois pas comptable, je ne suis pas d'accord avec vous. De combien la banque a-t-elle surestimé ses revenus en se fondant sur la comptabilité d'exercice plutôt que sur la comptabilité de caisse pour 1984?

M. Lord: Le calcul des revenus en fonction de la comptabilité d'exercice me paraît approprié et je ne suis pas d'accord avec vous pour dire que tout revenu comptabilisé d'après la comptabilité d'exercice est inexact ou surestimé.

M. Cassidy: Dans le texte que vous avez envoyé au comité de vérification, ne disiez-vous pas qu'en 1984, en ce qui a trait aux prêts accordés au titre du matériel de forage, vous préféreriez que l'intérêt soit comptabilisé d'après la comptabilité de caisse jusqu'à ce que le cautionnement réel soit au moins égal au solde des prêts?

M. Lord: Nous avons recommandé cela parce que certains de ces prêts étaient vulnérables et, en conséquence, il fallait en tenir compte et donc recommander une comptabilité de caisse.

[Text]

Mr. Cassidy: So your recommendation to the audit committee in fact is in disagreement with what you just stated. Is that correct?

Mr. Lord: I do not see it that way, sir. I am not sure . . . maybe I did not hear your first question.

Mr. Cassidy: Were you concerned about the loan loss provisions of the bank in 1984?

Mr. Lord: I think we have covered that before. Yes.

Mr. Cassidy: Were you concerned about the accrual and capitalization of uncollected interest?

Mr. Lord: I think we have discussed that before too. Yes, we have raised the matter with the bank.

Mr. Cassidy: By how much did the bank add to its interest income by taking into income interest which it received only because it increased the loan to those particular borrowers?

Mr. Carr: I am not sure we have that figure available. Certainly, again in the context of the financial statements, we did not regard that as a material amount. There were situations where we would have preferred that they not record the interest.

Mr. Cassidy: What would be a material amount in the case of this bank, given its size?

Mr. Carr: Materiality is a matter of judgment. The bottom line answer is that it is something that would influence a person who was looking at the financial statements of the bank as to whether to invest or not.

Mr. Cassidy: Well, you were the auditor for the bank. What was a material amount in this particular case? How much would interest income have to be overstated in order that it be a material amount, using the technique I have just described?

Mr. Carr: I am not sure we can give you a figure for that, sir.

• 2125

Mr. Cassidy: Sir, I think you should be able to give a figure, given the seriousness of the matter, and given the fact that we are now talking about something like \$1 billion of taxpayers' money which is going out to uninsured depositors. And in this case one of the reasons we are in this mess is precisely because of the failure of your two firms to do your job, I would contend, in terms of alerting the shareholders and alerting the necessary authorities about what needed to be done, and specifically in not qualifying the opinion that you gave on the 1984 accounts.

And I would like to suggest that what you were doing in the last hour here was seeking to cover your ass, if I can put it bluntly. In terms of the answers that you are giving, I think your performance has been unsatisfactory. I think the

[Translation]

M. Cassidy: En conséquence, la recommandation que vous avez faite au comité de vérification diffère de ce que vous venez de dire à l'instant. Est-ce exact?

M. Lord: Ce n'est pas ainsi que je vois la chose, monsieur Cassidy. Je ne suis pas sûr . . . peut-être n'ai-je pas bien entendu votre question.

M. Cassidy: Étiez-vous préoccupé par les dispositions relatives aux pertes sur prêts prises par la banque en 1984?

M. Lord: Je crois que nous avons déjà abordé cette question. Oui.

M. Cassidy: Étiez-vous préoccupé par la comptabilisation et la capitalisation d'intérêts non perçus.

M. Lord: Je crois que nous en avons aussi déjà discuté. Oui, nous avons soulevé la question auprès de la banque.

M. Cassidy: Combien la banque a-t-elle ajouté à ses revenus tirés des intérêts en comptabilisant parmi ces revenus des intérêts qu'elle avait reçus seulement parce qu'elle avait augmenté les sommes prêtées à ces emprunteurs particuliers?

M. Carr: Je ne suis pas sûr que nous disposions de ces chiffres. Il n'empêche que, dans les états financiers, nous n'avons certainement pas considéré ces sommes comme appréciables. Il s'agissait de situations où nous aurions préféré ne pas comptabiliser l'intérêt.

M. Cassidy: Dans le cas de cette banque, étant donné sa taille, qu'est-ce qui constituerait une somme appréciable?

M. Carr: C'est une question de jugement. Au fond, il s'agit de quelque chose qui influencerait sur la décision d'une personne qui examine les états financiers d'une banque afin de savoir si elle doit y investir.

M. Cassidy: Eh bien, c'était vous qui effectuiez la vérification de la banque. Or, en l'occurrence, quelle somme constituait un montant appréciable? Dans quelle mesure les recettes tirées des intérêts devaient-elles être surestimées pour figurer comme montant appréciable, grâce au moyen que je viens de mentionner?

M. Carr: Je ne suis pas sûr de pouvoir vous donner un chiffre, monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Je crois que vous devriez être en mesure de nous fournir des chiffres, monsieur, étant donné la gravité de la question et du fait aussi qu'on parle de donner environ 1 milliard de dollars, de la part des contribuables, à des déposants non assurés. L'une des raisons pour lesquelles nous nous retrouvons dans ce pétrin c'est justement que vos deux entreprises n'ont pas bien fait leur travail d'après moi. J'entends par là que vous n'avez pas alerté les actionnaires ni n'avez avisé les autorités des mesures à prendre; vous n'avez pas non plus nuancé l'avis que vous aviez donné au sujet des comptes de 1984.

Je suis même d'avis que vous essayez à la 25^e heure de protéger vos arrières, si vous me passez l'expression. Je crois que les réponses que vous avez données étaient insatisfaisantes.

[Texte]

taxpayers are going to be paying a great deal, all of us, as a consequence of that, and I have to say I regret it very much.

I note the fact in your letters to the audit committee that you spoke specifically about exactly the same things about which Mr. Hitchman raised his concerns. And Mr. Hitchman is a banker. He is somewhat crusty; he has been in the business for a long time; he speaks perhaps a bit vividly, but he says quite explicitly that moving a bad loan to a new name and showing it as a good loan was unacceptable to us. In your awareness, was that done by the bank, and is it unacceptable to you?

Mr. Lord: Moving a bad loan to another name and calling it a good loan would be unacceptable to the bank and ourselves.

Mr. Cassidy: I see. Mr. Hitchman found that was done. Did you?

Mr. Lord: No, we did not find that they did that. We found that the bank sometimes arranged to have new operators take over certain assets, people they believed brought some expertise to the table, and they arranged new financing on that. We think that is quite different from converting a bad loan to a good loan by changing the name.

Mr. Cassidy: What proportion—how much income did the bank take in fees where in fact the fees were charged as by increasing the amount of the loan? How much income would it have accounted for in 1984 on that basis?

Mr. Carr: Again, I do not think we have a figure, nor would the banks . . .

Mr. Blenkarn: You would have that figure in your working papers, though, would you not?

Mr. Carr: No, sir. Let me make this clear, that in terms of both . . .

Mr. Cassidy: . . . loans, did you not?

Mr. Carr: In terms of both interest capitalization and loan fees, in each case these are perfectly legitimate business transactions for a bank to either capitalize interest in a construction project or to charge fees for the negotiation of a new line of credit, and the test is really one of whether, after that transaction has taken place, the carrying value of the loan is going to be recovered from the borrower.

Mr. Cassidy: I think everybody in this room would agree that the capitalization of interest in certain cases is acceptable. The reason for the concern expressed by Mr. Hitchman is because of his perception, on the basis of a substantial sample of loans, that this was a widespread practice and it was being done by the bank in order to conceal the real state of its affairs. Now, I see in your notes to the bank's audit committee that you had the same concerns.

Mr. Lord: We believe that the bank's practices were acceptable, but we believed that they could have been more

[Traduction]

Les contribuables, c'est-à-dire nous tous, devront payer cela très cher, et cela me paraît très regrettable.

Dans les lettres que vous avez adressées au Comité de vérification, je remarque que vous avez mentionné les mêmes choses que celles qui inquiétaient M. Hitchman, et ce dernier est un banquier. Il est peut-être un peu bourru mais il a une longue expérience de ce milieu; son verbe est peut-être un peu haut mais il dit très clairement que conserver un prêt douteux sous un autre nom et essayer de le faire passer pour un prêt sûr est inacceptable. Or, à votre connaissance, est-ce ce que la banque a fait, et cela est-il aussi inacceptable pour vous?

M. Lord: Accoler un autre nom à un prêt douteux pour essayer de le faire passer pour un prêt sûr serait inacceptable pour la banque et pour nous-mêmes.

M. Cassidy: Je vois. M. Hitchman est cependant d'avis que c'est ce qui a été fait. Est-ce bien cela?

M. Lord: Non, nous ne sommes pas d'avis que c'est ce qui a été fait. Nous avons observé que la banque s'arrangeait parfois pour que de nouvelles personnes s'occupent de certains avoirs, c'est-à-dire des spécialistes qui pouvaient faire bénéficier la banque de leurs connaissances et qui réaménageaient le financement. Cela me paraît être très différent de la transformation d'un prêt douteux en un prêt sûr en lui donnant un autre nom.

M. Cassidy: Quelle proportion de ses revenus la banque a-t-elle tirée des droits qu'elle a imposés lors de la hausse du prêt? A quelle proportion des revenus de 1984 cela correspond-il?

M. Carr: Encore une fois, je ne crois pas que nous disposions de chiffres là-dessus, ni les banques d'ailleurs . . .

M. Blenkarn: N'auriez-vous pas cependant ces chiffres dans vos documents de travail?

M. Carr: Non, monsieur Blenkarn. Soyons clair, précisons que par rapport au deux . . .

M. Cassidy: . . . Dans le cas des prêts, n'avez-vous pas procédé ainsi?

M. Carr: Pour ce qui est à la fois de la capitalisation des intérêts et des droits liés aux prêts, dans chaque cas, soit la capitalisation de l'intérêt dans un projet de construction ou l'imposition de droits relatifs à la négociation de nouvelles facilités de crédit, il s'agit de transactions bancaires tout à fait légitimes, et il s'agit vraiment de savoir si une fois que la transaction a eu lieu, le prêt sera recouvré.

M. Cassidy: Je crois que tout le monde ici convient que la capitalisation des intérêts est acceptable dans certains cas. La raison pour laquelle M. Hitchman s'en est inquiété est qu'après avoir étudié un nombre important de prêts, il a eu l'impression que cette capitalisation était très répandue et effectuée par la banque de façon à dissimuler sa situation réelle. Or, je remarque que vous avez fait part des mêmes préoccupations dans vos notes envoyées au Comité de vérification de la banque.

M. Lord: Nous croyions que ces pratiques bancaires étaient acceptables, mais nous estimions aussi qu'elles auraient pu être

[Text]

conservative. I guess the biggest problem that we have in terms of assessing the impact of these things is on placing a reasonable value on security in a bank that has a very difficult marketplace in which to operate. If you merely took, in cases of for example real estate in the Province of Alberta, the value you could get today if you had to sell a piece of property, then most loans would appear to be unreasonably valued on that basis, because there just is not a market for some of that security. We believe the bank took a reasonable—

Mr. Cassidy: I am sorry. Alberta accounted for only 20% of the bank's outstanding loans. Is that not correct?

Mr. Lord: I do not have the exact number.

Mr. Cassidy: That is what is recorded in the report of the committee.

Mr. Lord: That is a very significant percentage of loans, though, out of a \$2.5 billion portfolio.

Mr. Cassidy: That may be significant, but real estate, for example, did not suffer the same kind of collapse of values in Ontario or in California, which were two other major places where the bank was operating.

• 2130

Mr. Lord: I cannot speak to Ontario. But I know that real estate in the State of California did suffer a setback, although not as significant and not as prolonged as in the Province of Alberta and British Columbia, I might say.

Mr. Cassidy: Mr. Hitchman told us today that he went into the bank and after a week came to the conclusion that the bank was in a disastrous mess. He also stated that had he gone in and looked through the bank in March, he would have come to that conclusion, as would any experienced and mature banker. Now, you gentlemen state that as far as you are concerned—and this would go up until the end of January, 1985, when you agreed to put your imprimatur on the prospectus offering—you saw no substantial problems with the management of the bank. Is that correct?

Mr. Lord: I do not think we ever said, sir, that we saw no substantial problems with the management of the bank. But to carry on with your line of questioning, you suggested that Mr. Hitchman said that any reasonable banker would have concluded in March of 1985 that his provisions, as suggested, were required. I put to you, sir, that a number of bankers looked at that portfolio in March of 1985 and none of them came up with provisions that equate to Mr. Hitchman's. So we have bankers disagreeing with bankers.

Mr. Cassidy: The bankers who came before us . . .

The Chairman: Mr. Cassidy, thank you. You are over your time.

Mr. Cassidy: May I go down on the list again, please?

[Translation]

un peu plus prudentes. Le problème le plus grave que nous avons sur le plan de l'évaluation de ces choses est d'accorder une valeur raisonnable à un titre bancaire lorsque la banque évolue dans un marché très difficile. Si par exemple vous prenez la situation de l'immobilier en Alberta, et si vous vouliez y vendre une propriété aujourd'hui, vous remarqueriez que la plupart des prêts sont surévalués, tout simplement parce qu'il n'existe pas de marché pour certains de ces titres. Nous estimons que la banque s'est donc comportée de façon raisonnable . . .

M. Cassidy: Je m'excuse mais la part de l'Alberta ne correspondait qu'à 20 p. 100 des prêts non remboursés de la banque. N'est-ce pas cela?

M. Lord: Je n'ai pas les données exactes là-dessus.

M. Cassidy: C'est ce qui figure dans le rapport du comité.

M. Lord: Il s'agit d'un pourcentage très significatif des prêts dépendant sur un total de 5 milliards de dollars.

M. Cassidy: Cela peut être significatif mais tout de même, l'immobilier n'a pas connu le même effondrement de valeurs en Ontario ni en Californie, les deux autres endroits où la banque exerçait ses activités.

M. Lord: Je ne puis parler au nom de l'Ontario. Toutefois, je n'ignore pas que la situation de l'immobilier en Californie s'était dégradée, bien que pas autant et pas aussi longtemps qu'en Alberta et en Colombie Britannique.

M. Cassidy: M. Hitchman nous a dit aujourd'hui même qu'après une semaine de présence à la banque, il en était arrivé à la conclusion qu'elle se trouvait dans une situation désastreuse. Il a également dit que s'il avait pu parcourir le dossier en mars, il serait arrivé à cette même conclusion comme tout autre banquier d'expérience. Or, vous messieurs, vous n'avez pas vu de problèmes considérables dans la gestion de la banque et ce jusqu'à la fin de janvier 1985. C'est bien cela?

M. Lord: Je ne crois pas que nous ayons jamais dit qu'il n'y avait pas de problèmes considérables dans la gestion de la banque. Toutefois, pour poursuivre sur la même lancée que vos questions, vous avez laissé entendre que M. Hitchman avait dit que tout banquier raisonnable aurait conclu dans le même sens que lui en mars 1985, c'est-à-dire que ces réserves s'imposaient. Or un certain nombre de banquiers ont examiné ce portefeuille en mars 1985 et aucun d'entre eux n'est arrivé au même chiffre que M. Hitchman. Il y a donc un désaccord entre banquiers.

M. Cassidy: Les banquiers qui ont témoigné devant nous . . .

Le président: Je vous remercie, monsieur Cassidy. Vous avez dépassé votre temps de parole.

M. Cassidy: Auriez-vous l'obligeance de m'inscrire sur la liste une autre fois, s'il vous plaît?

[Texte]

The Chairman: Thank you. I will put you back on. Mr. Wilson.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Thank you, Mr. Chairman. I believe earlier in response to Mr. Blenkarn you indicated that you did not have a breakdown of the loan portfolio by category. Is this so? Specifically he was asking you about real estate loans.

Mr. Carr: I think his question was with respect to foreclosed real estate, I believe. We do not have that figure, no.

In terms of the allocation of the loan portfolio, the different industry segments . . .

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): That is right, yes.

Mr. Carr: Well, that information I think is contained in the prospectus to which reference has been made.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I wonder if you could just give us that in terms of the way it is set up, how much to real estate, how much to commercial and so on?

Mr. Lord: I have the prospectus dated February 4, 1985 which, on page 13, has a reference to the bank's \$2.4 billion of loans outstanding at October 31, 1984, and that analysis, by industry, is commercial and industrial, 27.6%; energy 8%; real estate 11.6%; construction 10.5%; financial institutions . . . I am sorry, this is the table of authorizations. I will try to find you the outstanding . . .

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Well, the point is it is either there or you can make it available.

Mr. Carr: If you are speaking to the bank, I would suggest it is probably more appropriate to get the information from them.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Well, presumably these are coming out statements that result from your examination. .

Mr. Lord: We have this information, sir, as at September 30, 1984. The prospectus states that of the \$2.2 billion outstanding on that date, 22.5% or nearly \$500 million are commercial and industrial; \$76.9 million or 3.5% are energy; \$540 million or 24.5% are real estate and construction; \$61 million or 2.8% are financial institutions; \$59.7 million or 2.7% are other loans. In addition, there are foreign currency loans of \$972 million.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Thank you. I guess I am concerned about the audit procedure relating, say, to a commercial loan or to a real estate loan.

[Traduction]

Le président: Merci. Je vous réinscrirai. Monsieur Wilson.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Merci, monsieur le président. Je crois qu'en réponse à une question de M. Blenkarn, vous avez dit ne pas disposer d'une ventilation des prêts selon la catégorie. Est-ce bien cela? Il vous interrogeait plus particulièrement au sujet des prêts immobiliers.

M. Carr: Je crois que la question portait sur les saisies en réalisation de la garantie d'hypothèque, et à cet égard, nous ne disposons pas des chiffres là-dessus, non.

Pour ce qui est de la répartition des prêts, les catégories des diverses industries . . .

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): C'est exact, oui.

M. Carr: Et bien, ces renseignements figurent, je crois, dans le prospectus déjà mentionné.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Pouvez-vous dire dans quelle proportion on répartit ces prêts, quelle part est affectée à l'immobilier, quelle part aux prêts commerciaux, etc.?

M. Lord: J'ai en main le prospectus du 4 février 1985 qui, à la page 13, mentionne des prêts non remboursés d'une valeur de 2.4 milliards de dollars au 31 octobre 1984, et il donne la ventilation suivante par industrie: les prêts commerciaux liés à l'industrie, 27.6 p. 100; à l'énergie 8 p. 100; à l'immobilier 11.6 p. 100; au bâtiment 10.5 p. 100; aux institutions financières . . . je m'excuse, il s'agit ici du tableau des autorisations. Je vais essayer de vous trouver les prêts en souffrance . . .

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Eh bien, soit que vous avez ces renseignements, soit que vous pouvez les obtenir et nous les fournir.

M. Carr: Au sujet de la banque, je crois qu'il serait probablement plus approprié d'en obtenir directement les renseignements.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Eh bien, ces états financiers résultent probablement de votre étude.

M. Lord: Monsieur Wilson, nous disposons de ces renseignements datés du 30 septembre 1984. D'après le prospectus, sur ces 2.2 milliards de dollars à percevoir à cette date, 22.5 p. 100, soit près de 500 millions, correspondent aux prêts commerciaux et à l'industrie; 76.9 millions, soit 3.5 p. 100, sont accordés au domaine énergétique; 540 millions, soit 24.5 p. 100, représentent les prêts immobiliers et aux bâtiments; 61 millions, soit 2.8 p. 100, sont affectés aux institutions financières, et 59.7 millions, soit 2.7 p. 100, constituent la catégorie des autres prêts. En outre, il y a des prêts en devises de 972 millions de dollars.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Merci. Ce qui me préoccupe à propos de la vérification, c'est la procédure relative aux prêts commerciaux ou immobiliers.

[Text]

• 2135

I wonder if you can just briefly describe the process you go through to satisfy yourselves that there is something behind that loan. I assume that there is an appraisal of some sort relative to real estate and there is other obvious income projection documentation relating to, say, a commercial operation. Can you briefly describe how you satisfy yourselves as to the validity of the loan asset?

Mr. Carr: The audit procedures would be designed to verify the existence and the valuation of that loan asset. The procedures we would take would vary depending on the type of loan it was. As you suggest, there would be quite a difference for a commercial loan or a real estate loan or an energy loan.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Take a real estate loan, for example. What do you do to satisfy yourself as to the value of that asset?

Mr. Carr: In the case of a real estate loan normally an appraisal would be available.

Mr. Blenkarn: Do you go out and make your own appraisal on a spot basis?

Mr. Carr: No, we would review the file for the existence of independent appraisals obtained by the bank.

Mr. Blenkarn: When the loan or the real estate is in possession of the bank, do you then go out and take a look at the property to see what, in your opinion or the opinion of experts you retain, it would be worth for the purpose of your certifying the assets of that bank?

Mr. Carr: I do not recall a great deal of real estate that would have been in the possession of the bank. In cases where perhaps it had been foreclosed, our procedures would still be to review most recent external independent appraisals that had been obtained.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Okay.

I think that roughly 25% of the portfolio related to real estate. I am concerned about the validity, the accuracy and the integrity of the appraisals. When they are looked at, do you check who has done them? Are these accredited appraisers, or can they be anyone off the street?

Mr. Lord: They should be accredited appraisers, but that is not to say that any two appraisers could not give quite different valuations on the same property. I might say there is an element of judgment involved as well in situations where there may be an appraisal but it is obvious that there is no present market for that particular property.

I may say there is room as well in a judgment sense for suggesting that an "as is" appraisal of certain kinds of property may not be the only appropriate basis of evaluation. For example, if you have an office building that is half leased then you can look at an appraisal on an "as is" basis and that would give you one value, but it may not make sense to sell that particular piece of property while it is half filled. It may make more sense to make certain assumptions about the lease-

[Translation]

Pouvez-vous brièvement décrire le processus auquel vous recourez pour vérifier qu'il y a quelque chose derrière un prêt. Je suppose qu'on évalue d'une façon quelconque l'immobilier et qu'on utilise les documents permettant de projeter les recettes aux activités commerciales. Pouvez-vous décrire brièvement comment vous vérifiez la validité des avoirs garantissant un prêt?

M. Carr: Les procédures de vérification sont conçues de façon à vérifier l'existence et la valeur de cette garantie. Quant aux procédures, elles varient selon le genre de prêts. Comme vous l'indiquez, il y a toute différence entre un prêt commercial et un prêt immobilier, ou encore un prêt accordé dans le domaine l'énergie.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Prenons un prêt immobilier, par exemple. Que faites-vous pour vérifier la valeur des avoirs dans ce cas?

M. Carr: Dans le cas d'un prêt immobilier, en règle générale, on effectue une évaluation.

M. Blenkarn: L'effectuez-vous vous-mêmes sur le terrain?

M. Carr: Non, nous examinons le dossier des estimations indépendantes obtenues par la banque.

M. Blenkarn: Lorsque le prêt ou le titre de propriété est en la possession de la banque, vous rendez-vous sur la propriété même afin de voir si d'après vous ou les experts dont vous avez retenu les services, cette propriété suffit pour garantir les avoirs de la banque?

M. Carr: Je ne me souviens pas que la banque ait possédé beaucoup de biens immobiliers. Dans le cas où il y a peut-être eu des saisies, nous réexaminons quand même les évaluations indépendantes effectuées par des tiers pour le compte de la banque.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Bien.

Je crois qu'environ 25 p. 100 des prêts correspondaient au domaine de l'immobilier. Je suis préoccupé par la validité, l'exactitude et l'intégrité des évaluations. Lorsqu'on les examine, est-ce qu'on vérifie qui les a effectuées? S'agit-il d'évaluateurs accrédités ou est-ce que n'importe qui peut faire ce travail?

M. Lord: On est censé recourir à des évaluateurs accrédités, mais cela ne signifie pas que deux évaluateurs différents en arriveront nécessairement au même chiffre pour la même propriété. Il y a toujours une part de jugement là-dedans ainsi que dans les situations où malgré l'évaluation de la propriété, il n'existe manifestement pas de marché permettant sa vente.

J'ajouterais aussi que le jugement intervient également dans l'évaluation de certains types de propriété, car l'évaluation stricte des faits n'est parfois pas le seul moyen approprié. Ainsi par exemple, si vous disposez d'un immeuble dont les locaux sont à moitié loués, alors vous pouvez effectuer une évaluation stricte, qui vous fournira une série de chiffres, mais il ne sera peut-être pas indiqué de vendre cette propriété seulement à moitié louée. Il sera peut-être plus indiqué d'adopter certaines

[Texte]

up timeframe for that particular building and the kind of rents you would probably have and take a look at a longer-term valuation on that basis, and appraisers will do both kinds of appraisals for you.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): I guess I am concerned as to, in a sense, the timeliness of the appraisals as well. If you have a loan in front of you that you are examining, do you have any rules as to the dating of an appraisal? Do you have to have it updated on an annual basis, for example, according to your standards?

Mr. Lord: It is not a hard and fast requirement that such appraisals be updated on an annual basis, but certainly in reviewing the value of assets in a case such as the western provinces over the last three or four years it would be inappropriate to use a 1980 appraisal to evaluate something in 1984. But it would not be a hard and fast requirement that the lending institution obtain an annual appraisal necessarily.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): When you examined the real estate loans of this bank, did you determine that the appraisal values were updated for those loans which, say, were taken out prior to 1983 or 1984?

• 2140

Mr. Lord: We generally found that the bank obtained regular new appraisals. Now, that does not mean they were annually done, but they did have a practice of obtaining these and in some cases they did not obtain appraisals every year because they did not believe there had necessarily been a major change. You might say, for example, between early 1983 and late 1984 in the Province of Alberta, there were no major changes in the value of real estate. The assumption would be that the market was probably about where it was, but there still were not very many buyers.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Did you discover in the course of the audit situations that the 1981 values were still in the file, as far as an appraisal went?

Mr. Carr: Well, they might be in the file, but certainly that would not be the . . . You know, a full valuation at 1981 would not be the basis on which to value a security in 1984, for Alberta real estate.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Were the appropriate write-downs made then by the institution, based on the diminution of the security value?

Mr. Carr: The security would be valued at something less than it would have been appraised at in 1981.

Mr. Wilson (Swift Current—Maple Creek): In your opinion, were adequate loan loss provisions made relative to what you saw in 1984?

Mr. Lord: They were, although I think one of the problems that the Estey Commission may be having on this matter is that we are valuing loans and the bank is valuing loans, and on

[Traduction]

hypothèses au sujet des probabilités de location à terme en tenant compte du niveau des loyers, ce qui donnera des chiffres à plus long terme, et d'ailleurs les estimateurs effectueront les deux genres d'évaluation.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Je crois que ce qui me préoccupe, c'est aussi la ponctualité des évaluations. Si vous étudiez un prêt, avez-vous des règles précises pour ce qui est de dater votre évaluation? Faut-il que cette estimation soit mise à jour à tous les ans, par exemple?

M. Lord: La mise à jour annuelle n'est pas une exigence indispensable, mais il est certain que lorsqu'il s'agit de réexaminer la valeur des avoirs dans un cas comme celui des provinces de l'Ouest ces trois ou quatre dernières années, il serait inapproprié de se servir d'une estimation de 1980 pour évaluer quelque chose en 1984. Cependant, je le répète, on n'exige pas impérativement qu'une institution de prêt obtienne une évaluation annuelle.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Lorsque vous avez examiné les prêts immobiliers de cette banque, les chiffres de l'estimation avaient-ils été mis à jour dans le cas des prêts consentis avant 1983 ou 1984?

M. Lord: En général, nous avons observé que la banque obtenait de nouvelles évaluations à intervalles réguliers. Cela ne signifie pas qu'il y avait des évaluations annuelles mais la banque avait l'habitude d'obtenir ces évaluations, et si elles n'étaient pas toujours annuelles, c'était parce qu'on n'estimait pas qu'il y avait eu une évolution suffisamment importante du dossier. Ainsi par exemple, entre le début de 1983 et la fin de 1984 en Alberta, la valeur de l'immobilier n'a que très peu fluctué. L'hypothèse était donc que le marché était resté à peu près le même, mais il n'y avait pas encore beaucoup d'acheteurs.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Au cours des vérifications, vous êtes-vous rendu compte que les valeurs de 1981 étaient encore au dossier, j'entends par là les chiffres de l'évaluation?

M. Carr: Eh bien, ces chiffres étaient peut-être au dossier, mais ils n'étaient certainement pas . . . Vous savez, une évaluation au niveau de 1981 ne constituerait pas le fondement utilisé pour estimer un titre immobilier de 1984 en Alberta.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): Est-ce que l'institution a alors procédé aux réductions appropriées de la valeur de l'actif en se fondant sur la diminution de la valeur des titres?

M. Carr: Dans un tel cas, le titre serait évalué à un niveau inférieur à celui de 1981.

M. Wilson (Swift Current—Maple Creek): À votre avis, a-t-on pris des dispositions suffisantes relatives aux pertes subies par les prêts par rapport à ce que vous avez observé en 1984?

M. Lord: Oui, bien que l'un des problèmes que la commission Estey aura peut-être à cet égard soit que nous effectuons des évaluations des prêts et la banque fait la même chose et

[Text]

that basis they look to the question of ultimate repayment of the loans. They do not necessarily look to a measure of loss as being the difference, if any, between the balance of the loan and today's appraised value. If there is some expectation that the logical workout of that loan would involve a more orderly market and a possible appreciation in value, for a variety of reasons—either something that is being done to the property, some leasing activity that is taking place or a development, if that is the case—they would look to that as well. It is not appropriate for this committee or anyone else to assume that in valuing loans in a bank you simply take today's appraised value of a particular piece of property and, if there is a difference, assume there is a loss. That is not necessarily an appropriate way to value loans.

The Chairman: Thank you, Mr. Wilson. Mr. Dorin.

Mr. Cassidy: May I have a short supplementary?

The Chairman: Very short. Just 30 seconds.

Mr. Cassidy: I just note that in your 1984 audit note to the Audit Committee you stated that deficiencies were most often noted in loan files which were non-current financial statements and old collateral appraisals. You say now this is not a problem, but then you said it was a problem.

Mr. Lord: I am very glad you raised this, sir, because there are some matters in this report that we believe require clarification, and that is one of them. I think, if you take a look at the detailed recommendations that we made to management, you will find that those particular comments were directed toward the Westlands Bank and not toward the bank as a whole. As you appreciate, that bank has 15% of the assets of the bank on consolidation at the end of the year. That bank was acquired during 1984 and it was acknowledged by all at the CCB that improvements in internal control were needed there. The comments, unfortunately, have worked their way into this report in a way that we believe is out of context.

The Chairman: Thank you. Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I do not have too many questions in that Mr. Wilson has been looking over my shoulder; he asked all my questions from my notes.

I will just ask a couple of quick questions. Did you say earlier that 3.4% of the loans were in energy, or a figure somewhere around that?

Mr. Lord: I read this from page 12 of the prospectus, which breaks down the Canadian portfolio but does not provide details of the foreign currency loans. And so I guess, of the Canadian loans, \$77 million would be related to energy.

Mr. Dorin: That does not include the U.S. My question was in that area.

Mr. Lord: Yes.

[Translation]

elle s'occupe de vérifier si on remboursera les prêts. Elle n'estime pas nécessairement que la perte correspond à la différence entre le solde du prêt et la valeur estimée d'aujourd'hui. Si on estime qu'un réaménagement logique de ce prêt créerait un marché plus harmonieux et une évaluation à la hausse, ce pour diverses raisons comme des améliorations à la propriété, des activités de location ou la mise en valeur de la propriété, alors il faudra que cela soit aussi pris en considération. Il ne convient pas que ce Comité ou quelque autre groupe suppose que lorsqu'une banque évalue des prêts, elle se contente de prendre la valeur estimée actuelle d'une propriété, et suppose que s'il y a une différence, il y a perte. Il n'est pas nécessairement approprié d'évaluer ainsi des prêts.

Le président: Merci, monsieur Wilson. Monsieur Dorin.

M. Cassidy: Me permettez-vous une brève question supplémentaire?

Le président: Très brève. Seulement 30 secondes.

M. Cassidy: J'ai remarqué que dans la note de vérification de 1984 que vous avez envoyée au comité de vérification, il est affirmé que les insuffisances avaient été relevées le plus souvent dans les dossiers de prêts relatifs aux vieux états financiers et aux vieilles évaluations des garanties. Vous affirmez maintenant que ce n'est pas un problème, mais vous avez alors dit que c'en était un.

M. Lord: Je suis très heureux que vous en parliez, monsieur Cassidy, car d'après nous, il s'agit de l'une des questions de ce rapport qui exigent des éclaircissements. Si vous examinez les recommandations détaillées que nous avons faites à la direction de la banque, vous vous rendrez compte que ces observations portaient sur la Westlands Bank et non sur la banque dans son ensemble. Or, vous n'ignorez pas que cette banque détient 15 p. 100 des avoirs de la banque lors de la fusion à la fin de l'année. Elle a été acquise en 1984 et tout le monde à la Banque commerciale du Canada était d'avis qu'il fallait améliorer ses mécanismes de contrôle interne. Malheureusement, ces remarques ont été glissées dans ce rapport sans qu'on ait tenu compte de leur contexte.

Le président: Merci. Monsieur Dorin.

M. Dorin: Je n'ai pas beaucoup de questions à poser, étant donné que M. Wilson a répondu d'avance aux questions que j'avais notées sur papier.

Je vais donc me contenter de lui poser deux brèves questions. Avez-vous dit plus tôt que 3.4 p. 100 des prêts étaient affectés au secteur de l'énergie ou quelque chose d'approchant?

M. Lord: J'ai lu cela à la page 12 du prospectus, où l'on trouve une ventilation du portefeuille canadien mais aucun détail sur les prêts en devises. Je suppose donc sur les prêts canadiens, 77 millions de dollars étaient affectés au secteur de l'énergie.

M. Dorin: Cela n'englobe pas les États-Unis. C'est à cela que je veux en venir.

M. Lord: Oui.

[Texte]

Mr. Dorin: One question that I asked you back on May 7 when you were here, which I was interested in . . . I believe I asked Mr. Carr whether you had ever seen a situation of an acquisition where good will was booked, when the book value of assets was less than the liabilities. And you said you had seen that situation. I just wondered if, in your spare time since then, you have happened to come across, or if you remember, any examples.

• 2145

Mr. Carr: I am sorry, Mr. Dorin, there has not been a great deal of spare time since then. But we will attempt to do that.

Mr. Garneau: Were you in touch with the bank administration during the time of the bail-out and after that? You may remember the comments and the way the borrowers reacted. Have you been in touch with the bank to monitor what was going on with borrowers changing banks or transferring their borrowing from the CCB to another bank? Have you had any information about that?

Mr. Carr: We have not been in formal contact with the bank in any audit sense. We have had some informal discussions with them. But more to the point, we have seen this happen with other clients of our two firms; clients which were customers of the Canadian Commercial Bank and which have experienced their own liquidity problems as a result of trade credit being withdrawn from them.

Mr. Garneau: But what you said earlier was based on other experience, not particularly on what was going on with the CCB?

Mr. Lord: No, the particular example I have in mind relates to another client situation we have where the client is in receivership, in effect, because of trade creditors refusing to extend credit because they knew this particular enterprise was financed by Canadian Commercial Bank.

Mr. Garneau: But the experience you were sharing with us is not one that was involved with the CCB?

Mr. Lord: Yes, it was.

Mr. Garneau: It was?

Mr. Lord: Yes.

Mr. Garneau: Have you had any discussion with the Inspector General of Banks before the bail-out? You told us earlier that even though you signed the financial statement without reservation, you were preoccupied with the situation at the bank. Did you talk with the Inspector General about your preoccupation before the bail-out, or did you never tell him?

Mr. Carr: I am not sure of your word "preoccupation". We talked about a number of signals, if you will, that were represented in the financial statements; but we did not have any discussion with the Inspector General until after the support package was announced.

[Traduction]

M. Dorin: Le 7 mai je vous ai posé une question qui m'a intéressé alors . . . Je crois alors avoir demandé à M. Carr si vous aviez observé une acquisition où la valeur comptable de l'actif était inférieure au passif. Et vous affirmez avoir observé cette situation. J'aimerais savoir si, dans vos temps libres depuis, vous avez trouvé quelques exemples.

M. Carr: Je suis désolé, monsieur Dorin, nous n'avons pas eu beaucoup de temps libre depuis. Nous essaierons quand-même de vous trouver des exemples.

M. Garneau: Êtes-vous entré en communication avec l'administration de la banque pendant l'opération de renflouement ou par après? Vous vous rappelez peut-être la façon dont les emprunteurs ont réagi. Avez-vous communiqué avec la banque pour surveiller la réaction des emprunteurs qui changeaient de banque ou qui transféraient leurs emprunts de la BCC à une autre banque? Avez-vous reçu des renseignements à ce sujet?

M. Carr: Nous n'avons pas eu de contact officiel avec les représentants de la banque dans le contexte d'une vérification. Cependant, nous avons tenu des discussions informelles avec eux. Ce qui est plus pertinent, c'est que nous avons constaté la même situation chez d'autres clients de nos deux sociétés; il s'agit de clients qui faisaient affaire avec la Banque commerciale du Canada et qui ont eu des problèmes de liquidités parce que leur crédit commercial leur a été retiré.

M. Garneau: Ce que vous avez dit plus tôt reflétait d'autres expériences, pas nécessairement ce qui s'est produit à la BCC?

M. Lord: Non, l'exemple auquel je pensais est celui d'un autre de nos clients qui est en faillite, et ce essentiellement parce que ses créanciers commerciaux refusaient de lui accorder le crédit car ils savaient que l'entreprise en cause était financée par la Banque commerciale du Canada.

M. Garneau: Mais l'expérience dont vous nous avez fait part n'a rien à voir avec la BCC?

M. Lord: Si, au contraire.

M. Garneau: Il y a un lien?

M. Lord: En effet.

M. Garneau: Avez-vous eu des discussions avec l'inspecteur général des banques avant le renflouage? Un peu plus tôt, vous nous avez dit que même si vous avez signé l'état financier sans hésitation, vous vous préoccupiez de la situation à la banque. Avez-vous discuté avec l'inspecteur général de vos préoccupations avant le renflouage, ou n'avez-vous pas eu l'occasion de le faire?

M. Carr: Je ne suis pas certain du sens que vous donnez au mot «préoccupations». Nous avons indiqué un certain nombre de signes, pour ainsi dire, que l'on pouvait observer dans les états financiers; cependant, nous n'avons discuté avec l'inspecteur général qu'après la présentation du programme de renflouement.

[Text]

Mr. Garneau: You did not feel it was your responsibility to share those signals with the Inspector General?

Mr. Lord: Oh, absolutely. I think we say in our opening statement that we met annually with the Inspector General of Banks. It is our view that the Inspector General was very well informed about the affairs of this bank and was aware of any concerns that we had. All we are saying is that between the date of signing our financial statements for the October 31, 1984 year end... other than sending the Inspector General the necessary letters for the prospectus, we had no contact after that and did not hear about the difficulties of the bank experienced in mid-March until after we heard publicly about the support package.

Mr. Carr: Just for clarification, we have talked about some of the things referred to in the 1984 audit committee memorandum. You will note that most of those were also referred to in the 1983 audit committee memo and were discussed with the Inspector General at the time of his inspection during 1984.

Mr. Garneau: Would you say the bank was in a better situation on October 31, 1983 compared with 1984?

Mr. Lord: It all depends, sir, on...

Mr. Garneau: It is a question of judgment, but...

Mr. Lord: —which loans you are looking at, and it is a question of judgment. It is very hard to generalize.

• 2150

Mr. Garneau: But I understood that between December 4, when you signed your financial statement, and the day of the bail-out you did not have any discussion with the Inspector General of Banks about the whole situation. You never talked with him.

Mr. Lord: No.

Mr. Garneau: You were expecting a call from him on his annual visit to the bank.

Mr. Lord: Yes.

Mr. Garneau: Could you share with us some explanation about... in the financial statement, the consolidated statement of appropriations for contingencies, we start the year with \$23,947,000, and then you have this loss experience on loans, \$25 million. Could you give us some explanation for this \$25 million?

Mr. Lord: Yes, I would like to explain that, because I think there have been some other inferences in the report we referred to earlier, the House of Commons committee report, that are somewhat confusing on this, because bank accounting is, frankly, quite confusing when it comes to this particular account.

The account opens with a balance. The loss experience number is the provisions made by the bank on specific accounts, less the recoveries during the year and any write-

[Translation]

M. Garneau: Vous n'avez pas cru qu'il était de votre responsabilité de faire part à l'inspecteur général de ces signes inquiétants?

M. Lord: Oh si. Je pense que nous établissons dans notre déclaration liminaire que nous rencontrons annuellement l'inspecteur général des banques. À notre avis, l'inspecteur général était très bien informé des affaires de cette banque et connaissait toutes nos préoccupations. Nous affirmons simplement qu'entre la date de signature de nos états financiers pour l'année se terminant le 31 octobre 1984... sauf l'envoi à l'inspecteur général des lettres nécessaires à l'établissement du prospectus, nous n'avons eu aucun contact subséquent et nous n'avons pas entendu parler des difficultés que connaissait cette banque à la mi-mars qu'après qu'on eut annoncé publiquement la mise en place de ce programme de renflouage.

M. Carr: Une précision: nous avons discuté de certaines questions soulevées dans le mémoire de 1984 du comité de vérification. Vous remarquerez que la plupart de ces questions ont également été soulevées dans le mémoire de 1983 du comité de vérification, et nous en avons discuté avec l'inspecteur général au moment de son inspection en 1984.

M. Garneau: Diriez-vous que la banque se trouvait dans une situation plus favorable le 31 octobre 1983 qu'en 1984?

M. Lord: Cela dépend...

M. Garneau: C'est une question de jugement, mais...

M. Lord: ... des prêts qu'on analyse, et finalement c'est une question de jugement. Il est très difficile de généraliser.

M. Garneau: Si j'ai bien compris, entre le 4 décembre, date à laquelle où vous avez signé votre rapport financier, et le jour où le renflouage a été annoncé, vous n'avez eu aucune discussion avec l'inspecteur général des banques au sujet de cette situation. Vous n'en avez jamais discuté avec lui.

M. Lord: C'est exact.

M. Garneau: Vous attendiez un appel de sa part lors de sa visite annuelle à la banque.

M. Lord: Oui.

M. Garneau: Pourriez-vous nous fournir quelques explications sur... Dans l'état financier, au titre des réserves, nous commençons l'année avec 23,947,000\$, puis il y a cette perte de 25 millions de dollars tenant aux mauvaises créances. Pourriez-vous nous expliquer en quoi consiste cette perte de 25 millions de dollars?

M. Lord: Oui, j'aimerais bien vous donner des explications car le rapport dont nous avons parlé plus tôt, le rapport du comité de la Chambre des communes renferme certaines conclusions qui peuvent prêter à confusion car, pour être franc, il faut dire que la comptabilité bancaire est assez vague quand on arrive à la question de ce compte.

Quand il est ouvert, ce compte présente un solde. Le montant de la réserve pour pertes est établi par la banque relativement à certains comptes, moins les sommes recouvrées

[Texte]

offs. That amount is charged against this account. In an ordinary enterprise which would be subject to generally accepted accounting rules, that would be the same number that would be charged to earnings—the \$25 million. The Bank Act, however, requires that earnings be charged with the losses on a five-year moving average basis, and accordingly that figure is calculated to be \$14,832,000.

It is important to note that this is not a judgment call by the bank. It is not an attempt by the bank to understate the provision for losses in the income statement. It is a number calculated under the Bank Act, and it is the only possible number to charge to earnings.

To the extent that the number is charged against the earnings statements, this account is credited with the amount charged to income. So you have the actual charges or write-offs going into this account, you relieve it with the amount charged to earnings, and that is what gives you your closing balance—with one exception: it is possible to transfer amounts from retained earnings, at the discretion of management of the bank, to increase this appropriation for contingencies account.

You can see, by examining the consolidated statement of appropriations for contingencies, that in the year 1984 a transfer of \$3 million was made, and in the previous year there was a transfer of \$7 million.

Mr. Garneau: The contributed surplus is after tax, I guess.

Mr. Lord: The contributed surplus? Are you looking at . . .

Mr. Garneau: You said \$3 million had been transferred.

Mr. Lord: The \$3 million comes from retained earnings. If you look down at the consolidated statement of changes in shareholders' equity, you will see a \$3 million charge from retained earnings. If you look further down, you will see that it virtually exhausted the retained earnings of the bank at that date.

Mr. Garneau: What would be the reason why the \$25 million was the maximum you could take?

Mr. Lord: The \$25 million is the amount of actual write-offs on loans for the year. The \$14 million number which appears below that and which is a credit to the appropriations account . . .

Mr. Garneau: I understand that.

Mr. Lord: —is from the profit and loss statement. If your question is how could you have made the appropriations for contingencies account larger at the end of 1984, under the Bank Act and rules and regulations there is no way you can do that, although we made a suggestion to the Inspector General of Banks that consideration might be given to taking some of the \$25 million of contributed surplus and transferring it to the appropriation for contingencies account.

[Traduction]

pendant l'année et toute perte consommée. Ce total est déduit de ce compte. Dans une entreprise ordinaire assujettie à des règles comptables généralement acceptées, il s'agirait ici de la même somme que celle déduite des revenus—à savoir 25 millions de dollars. Cependant, la Loi sur les banques exige que les revenus soient calculés en même temps que les pertes en faisant une moyenne flottante sur une période de cinq ans. Ainsi, ce calcul nous a conduits à la somme de 14,832,000\$.

Il est important de noter qu'il ne s'agit pas ici d'une décision relevant du jugement de la banque. La banque n'essaie pas de sous-estimer les réserves pour les pertes dans son état de revenus. Ce calcul est fait en vertu de la Loi sur les banques, et c'est la seule somme qu'on puisse déduire des revenus.

Dans la mesure où cette somme est déduite des états de revenus, ce compte est crédité de la même somme. Donc, les véritables pertes sont imputées à ce compte, ce qu'on compense avec les sommes déduites des revenus; voilà comment on obtient le solde final—avec une exception: il est possible de transférer certaines sommes des revenus non répartis, au gré de la direction de la banque, et ce afin d'augmenter les réserves pour pertes.

En examinant le relevé consolidé des réserves pour pertes, vous pouvez constater qu'en 1984, on a effectué un transfert de 3 millions de dollars, et que pour l'année précédente, il y a eu un transfert de 7 millions de dollars.

M. Garneau: L'exédent versé est calculé après impôt, j'imagine.

M. Lord: L'exédent versé? Vous pensez à . . .

M. Garneau: Vous dites qu'une somme de 3 millions de dollars a été transférée.

M. Lord: Cette somme de 3 millions provient des revenus non répartis. Si vous examinez le rapport consolidé sur les changements dans l'avoir propre des actionnaires, vous constaterez qu'une somme de 3 millions de dollars a été déduite des revenus non répartis. Si vous regardez un peu plus loin, vous constaterez que cette opération a pratiquement épuisé le compte des revenus non répartis de la banque à cette date.

M. Garneau: Pourquoi la somme de 25 millions de dollars était-elle la plus élevée qu'on puisse inscrire?

M. Lord: Cette somme de 25 millions de dollars représente l'ensemble des pertes sur prêts pour l'année. La somme de 14 millions de dollars qu'on voit plus bas et qui est un crédit au compte des affectations . . .

M. Garneau: Je comprends cela.

M. Lord: . . . est tirée de l'état des profits et pertes. Si vous voulez savoir comment il aurait été possible de grossir les réserves pour pertes à la fin de 1984, vous devez savoir qu'en vertu de la Loi sur les banques et des règlements connexes, cela est impossible. Toutefois, nous avons proposé à l'Inspecteur général des banques d'envisager la possibilité de transférer aux réserves pour pertes une partie de cette somme de 25 millions de dollars tirée de l'exédent versé.

[Text]

[Translation]

• 2155

Mr. Garneau: But this possibility would have been offered to you by the Inspector General of Banks. You would have done that because you thought that the reserve was not large enough?

Mr. Lord: This reserve, or this appropriation is not for specific losses, but for unforeseen losses, and it was our view that it should be at least equal to the prior year, because we believed that the bank still had a way to go before it would return to normal loss ratios.

Mr. Carr: You will note that in the memorandum to the audit committee of 1984 we made that suggestion, that we would have preferred to have seen the appropriations for contingencies restored to the level that it had been in the previous year. Now, taken together that is a transfer within two elements of the capital of the bank. When it comes from contributed surplus to the appropriations account it does not affect the total capital of a bank, but, as Mr. Lord indicates, it is kind of the first line of defence. It is the level you look to as a reserve for potential loan loss after the specific provisions have been made.

The Chairman: Mr. Garneau, this will be your last question.

Mr. Garneau: Okay.

The reason I am asking those questions is that in fact you felt that the provision was not large enough. Is there not any possibility for you, as an external auditor, to put that in a note or in a balance sheet? My feeling is that you did not raise any flag, or if you did, you did that through the audit committee, the board of directors. I am sure that if the—well, you left only \$112,000 in the contributed surplus, and you are telling us that you asked the Inspector General to transfer a part of the contributed surplus to the appropriation for contingencies. That would indicate to me that you really felt the bank was in bad shape and you were trying to increase the reserve contingencies.

Mr. Carr: We would have preferred to have seen the appropriation for contingency increased to a level at least equal to that of the previous year. The Inspector General's position, I think it fair to say, was that he was more concerned simply with the total capital of the bank, and therefore a transfer from one element of capital to another was not viewed as being overly important.

Mr. Lord: In fact, I think the word used by one member of the Inspector General's department was that kind of transfer would really just be cosmetic, that it would not change the overall picture, which I guess is so; that the total capital would not change.

Mr. Garneau: I agree, but it would have raised a flag about the situation of the bank.

Mr. Lord: Well, that may be your opinion, sir. I am not sure that everybody agrees.

M. Garneau: Cette possibilité vous aurait été offerte par l'inspecteur général des banques. L'auriez-vous fait parce que vous pensiez que la réserve n'était pas suffisante?

M. Lord: Cette réserve, ou cette affectation n'est pas désignée pour des pertes précises, mais plutôt pour des pertes imprévues, et à notre avis, elle aurait dû être au moins égale à la réserve de l'année précédente, car nous pensions que la banque avait encore beaucoup à faire avant de revenir à un taux de perte normal.

M. Carr: Vous remarquerez que dans le mémoire de 1984 au comité de vérification, nous avons affirmé que nous aurions préféré que les réserves pour pertes aient été établies au niveau de l'année précédente. Dans l'ensemble, il s'agit d'un transfert entre deux éléments du capital de la banque. Lorsque cette somme provient de l'excédent versé au compte d'affectations, cela n'a aucune influence sur le capital total de la banque, mais comme l'indiquait M. Lord, c'est un peu comme la première défense. C'est à ce niveau qu'on cherche une réserve pour contrer les pertes sur prêts possibles après que les dispositions précises ont été prises.

Le président: Monsieur Garneau, ce sera votre dernière question.

M. Garneau: D'accord.

Si je pose ces questions, c'est que vous étiez d'avis que cette réserve n'était pas suffisante. En votre qualité de vérificateur externe, ne vous aurait-il pas été possible d'indiquer ce fait dans une note ou dans un état financier? À mon avis, vous n'avez pas signalé cette affaire, ou si vous l'avez fait, ce fut par l'intermédiaire du comité de vérification, du conseil d'administration. Je suis certain que si le—eh bien, vous n'avez laissé que 112,000\$ dans l'excédent versé, et vous affirmez avoir demandé à l'inspecteur général de transférer une partie de cet excédent versé aux réserves pour pertes. Je pense que cela révèle qu'à votre avis, la banque était en mauvaise posture et vous essayiez d'accroître les réserves.

M. Carr: Nous aurions préféré que les réserves soient portées à un niveau au moins équivalent à celui de l'année précédente. Je pense qu'il faut préciser que l'inspecteur général était plus préoccupé par le capital total de la banque, et par conséquent un transfert d'un élément de capital à l'autre n'était pas considéré comme très important.

M. Lord: En fait, je pense que l'un des membres du bureau de l'inspecteur général a dit que ce genre de transfert aurait été décoratif, sans plus, et qu'il n'aurait rien changé à la situation d'ensemble, au capital total de la banque; il avait probablement raison.

M. Garneau: Je suis d'accord, mais cela aurait attiré l'attention sur la situation de la banque.

M. Lord: C'est votre opinion, monsieur. Je ne suis pas certain que tout le monde soit d'accord.

[*Texte*]

Mr. Garneau: But I feel it was your opinion, too. The Inspector General—how do you say it—forbade you to do that.

Mr. Lord: It was not permitted.

The Chairman: *Merci, M. Garneau.* Miss Nicholson.

Miss Nicholson: I have just one short question, Mr. Chairman.

Would you care to express an opinion on whether the CCB's categorization of loans was such that . . . because they had, I believe, four or five different categories, did they not?

Mr. Lord: There were six.

Miss Nicholson: Six. Thank you. Was it sufficiently clear that by looking at a small sampling one could extrapolate with reasonable accuracy on to the total portfolio?

Mr. Lord: We did not believe that, because we looked at a very significant part of the portfolio and did not use a random sampling of a small portion. But I think it would be fair to say that we did place some reliance on the bank's classification system, and as such we would have tended to think that the lower end of that scale, which is the higher end in quality—the one, two, and three loans—that you would be able to get by with a smaller sampling of those loans because it would be unlikely that significant provisions would be required, but that as you moved into the less satisfactory portion of the loans you would need to look at a much larger sampling to get an individual feel for the kinds of provisions necessary.

• 2200

Mr. Carr: In fact, because the loan evaluation is a matter of judgment, looking at each individual file, the approach of sampling is one which is not used in the conduct of bank audits. No bank sets up a provision on loan evaluation for commercial loans on the basis of sampling.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman.

The Auditor General of Canada audits the systems of government, and I take it from your testimony that you audited the bank's system of classifying loans and found it satisfactory?

Mr. Lord: We review the bank's system of classification. The detailed checking of the bank's classification on an ongoing basis is done by the internal inspection group of the bank. We review their programs; we review the quality of their personnel; and we review the outcome of their internal inspection process and place some reliance on that in terms of the classification system. But, as Mr. Carr said earlier, we do other things to make sure that loans which are out of order, if

[*Traduction*]

M. Garneau: Mais je pense que c'était votre opinion aussi. L'inspecteur général—comment dire—vous a interdit de le faire.

M. Lord: Ce n'était pas permis.

Le président: *Merci, monsieur Garneau.* Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: J'ai juste une brève question, monsieur le président.

Pourriez-vous nous dire si, à votre avis, la BCC catégorisait ces prêts de façon telle que . . . Je pense qu'on avait établi quatre ou cinq catégories, n'est-ce pas?

M. Lord: Il y avait six catégories.

Mme Nicholson: Six. *Merci.* Était-il évident qu'en examinant un petit échantillon, il était possible d'extrapoler la situation de l'ensemble du portefeuille avec un degré d'exactitude raisonnable?

M. Lord: Nous n'étions pas de cet avis, parce que nous avons analysé une part très importante du portefeuille et nous n'avons pas fait un échantillonnage au hasard, ni examiné une petite partie des prêts. Toutefois, il est juste de dire que nous avons accordé une certaine confiance au système de classification de la banque. Ainsi, nous avons présumé qu'au bas de l'échelle, c'est-à-dire les prêts de meilleure qualité—les prêts de catégories 1, 2 et 3—il suffirait de prendre un échantillon plus petit car il était peu probable que d'importantes réserves fussent nécessaires. Cependant, pour les autres catégories de prêts moins sûrs, il serait nécessaire de prendre un échantillon beaucoup plus important pour avoir une opinion assez précise du niveau des réserves nécessaires.

M. Carr: De fait, parce que l'évaluation des prêts est une question de jugement, puisqu'il faut examiner chaque dossier, l'échantillonnage n'est pas utilisé quand on effectue une vérification bancaire. Aucune banque n'utilise l'échantillonnage pour déterminer le niveau des réserves nécessaires pour les prêts commerciaux.

Mme Nicholson: *Merci.*

Le président: Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: *Merci, monsieur le président.*

Le Vérificateur général du Canada est responsable de la vérification du système gouvernemental, et d'après votre témoignage, je pense que vous avez vérifié le système de classification des prêts de cette banque que vous avez jugé satisfaisant. C'est exact?

M. Lord: Nous analysons le système de classification de la banque. La vérification détaillée du système de classification de la banque est faite en continu par le service d'inspection interne de la banque. Nous analysons leurs programmes, la qualité de leur personnel, de même que le résultat de leur inspection interne; nous accordons une certaine confiance à ce résultat en fonction du système de classification. Cependant, comme le disait M. Carr un peu plus tôt, nonobstant le système de classification en place, nous prenons d'autres

[Text]

you will, where things are in arrears are spotted, notwithstanding whatever classification they have.

Mr. Hawkes: Mr. Hitchman said earlier today that he dealt with central office files and found them to be incomplete and unsatisfactory. You have said to us that the detailed information required to do your job was in the regional offices.

Mr. Lord: In some cases. I think we used a combination of the head office files and the regional files and were able to obtain the information we needed in that way.

Mr. Hawkes: You indicate you reviewed in excess of 60% of these loans.

Mr. Lord: By dollar value, yes.

Mr. Hawkes: Okay. Would you say there was sufficient information for your attestation...

Mr. Lord: Yes.

Mr. Hawkes:—about the situation in 100% of those, 95% of those, 90% of them? If you went to both places, did you find the information you really required?

Mr. Lord: Yes. I think we found the information we required, and we would not arrive at our opinion without seeking all of that information.

Mr. Hawkes: Okay. You have 300 person-days into 60% of the value—I thought maybe it was 60% of the loans—which tells me you cannot do more than four loans a day, and I guess it is considerably less because the value was higher. That is to do a going concern evaluation, as I understand it.

Mr. Carr: That is correct.

Mr. Hawkes: Does it take less time to do a liquidation evaluation?

Mr. Lord: If you assume you have the information at hand to make the assessment of what the forced sale value of the asset is—there are not many considerations about the ongoing nature of operations and future expectations—then liquidation values could be done fairly rapidly.

Mr. Hawkes: So that is faster. The extra time required to do a going concern evaluation, as I understand it, involved you in a review of the plans for realization, talking to the management or the loans officer who knows most about the business, and the decision you have to reach on each of those loan files is a decision about collectability.

Mr. Carr: That is correct.

Mr. Hawkes: In Mr. Hitchman's testimony before the Estey commission, does he reach decisions about collectability? Is that clear from his testimony?

[Translation]

mesures pour nous assurer que nous décelons les prêts délinquants, pour ainsi dire, lorsqu'il y a des arriérés.

M. Hawkes: Un peu plus tôt aujourd'hui, M. Hitchman me disait qu'il jugeait incomplets et insatisfaisants les dossiers qu'il a examinés au bureau central. Vous nous avez affirmé que les renseignements détaillés nécessaires à votre examen se trouvaient dans les bureaux régionaux.

M. Lord: Dans certains cas. Nous avons eu recours aux dossiers du siège social et des bureaux régionaux pour obtenir des renseignements nécessaires.

M. Hawkes: Vous avez dit avoir analysé plus de 60 p. 100 de tous les prêts.

M. Lord: Oui, en fonction de leur valeur monétaire.

M. Hawkes: D'accord. Croyez-vous qu'il y avait là suffisamment d'information pour vous permettre de porter un jugement sur...

M. Lord: Oui.

M. Hawkes: ... la situation de 100 p. 100 de ces prêts, de 95 p. 100 ou de 90 p. 100 d'entre eux? En consultant les dossiers des deux sources, avez-vous trouvé toute l'information dont vous aviez vraiment besoin?

M. Lord: Oui. Je pense que nous avons trouvé l'information nécessaire, et nous n'aurions pas porté de jugement sans obtenir tous ces renseignements.

M. Hawkes: D'accord. Vous avez consacré 300 jours-personnes pour analyser des prêts dont la valeur monétaire représente 60 p. 100 du total—je pensais que vous auriez examiné 60 p. 100 du nombre total de prêts—ce qui m'indique que vous ne pouvez analyser plus de quatre prêts par jour, et probablement beaucoup moins parce que la valeur des prêts était plus élevée. Sauf erreur, c'est ce qu'il faut pour réaliser l'évaluation d'une entreprise en activité.

M. Carr: C'est exact.

M. Hawkes: Faut-il moins de temps pour faire une évaluation de liquidation?

M. Lord: En présumant que vous disposez facilement de toute l'information nécessaire pour faire une évaluation de la valeur de l'actif en situation de vente forcée—il n'est pas nécessaire de réfléchir longuement sur la nature courante des opérations et sur les possibilités futures—alors l'évaluation de la liquidité peut-être réalisée assez rapidement.

M. Hawkes: C'est donc plus rapide. Si j'ai bien compris, le temps supplémentaire nécessaire pour faire l'évaluation d'une entreprise en activité a été consacré à l'examen des plans de réalisation ainsi qu'à des discussions avec les gestionnaires ou avec les agents de prêts qui connaissent mieux leurs dossiers; pour chacun de ces dossiers de prêt, vous devez porter un jugement sur la possibilité de recouvrement.

M. Carr: C'est exact.

M. Hawkes: Dans son témoignage devant la Commission Estey, M. Hitchman porte-t-il un jugement sur la possibilité de recouvrement? Son témoignage est-il clair là-dessus?

[Texte]

Mr. Carr: I am not sure we can comment on the effect of Mr. Hitchman's testimony.

Mr. Hawkes: You have reviewed it and unfortunately I have not. Does he use the word "collectability", do you recall? Maybe that is an unfair question.

Mr. Lord: It is not an unfair question, sir. It is a perfectly reasonable question. It is one I have great difficulty answering, though, because Mr. Hitchman in his testimony has used a variety of different terms in saying how he goes about what he does but most of them come back to common-sense evaluations he arrives at on the basis of the information he has before him. I really cannot comment on whether or not he takes into account all those considerations.

• 2205

He did say he did not spend a great deal of time talking to bank officers, that he spent very little time examining detailed loan files himself, and that he made most of his decisions based on the information his agents' assistants had prepared for him. We have examined that information, and that information consists of a balance sheet, an income statement and some comments about security value, and then a provision is made. It is not possible for us to relate the quantity of the provision to the value of the security and the judgment call on the particular amount of the reservation.

Mr. Hawkes: Okay. Out of your business experience, if you had a client company you were advising which was in some kind of financial trouble and wanted to merge or something of that kind, would the potential merging group normally consult the auditors of the company with which they were intending to merge?

Mr. Lord: Very frequently they would; In fact, I think in most cases. Would you not, Mr. Carr . . .

Mr. Carr: Yes.

Mr. Lord: —think that some contact would be made with the auditors and maybe even provision made in the merger agreements for a detailed review of the auditor's papers to see what they found in the course of the audit, maybe as a basis for forming an opinion on whether or not you wanted to proceed with the merger?

Mr. Hawkes: I come back to the support package. You have pointed out in your testimony that you were not consulted.

Mr. Lord: Correct.

Mr. Hawkes: Would banks normally consult the auditors in circumstances like this?

Mr. Lord: Unfortunately, there are not many circumstances like this on which to base a response.

Mr. Hawkes: No, but if the bank were considering participation in a bail-out package for a private sector firm which you represented, would the banks normally want to consult the auditors of that private sector firm?

[Traduction]

M. Carr: Je ne suis pas certain que nous puissions faire des observations sur les conséquences du témoignage de M. Hitchman.

M. Hawkes: Vous l'avez lu, alors que je n'ai malheureusement pas pu le faire. Vous souvenez-vous s'il utilise l'expression «possibilité de recouvrement»? Ma question est peut-être injuste.

M. Lord: Ce n'est pas une question injuste, monsieur. Toutefois j'ai beaucoup de difficulté à y répondre, parce que, dans son témoignage, M. Hitchman a utilisé bon nombre d'expressions pour expliquer ses méthodes de travail; mais dans la plupart des cas, ils fondent ses évaluations sur le gros bon sens, en utilisant l'information dont il dispose. Je ne saurais vraiment dire s'il tient compte de toutes ces considérations.

Il a dit ne pas avoir longuement discuté avec les cadres de la banque, avoir consacré personnellement très peu de temps à l'examen détaillé des prêts et avoir fondé la majorité de ses décisions sur les renseignements préparés par les assistants de ses agents. Nous avons examiné ces renseignements, et ces renseignements consistent en un bilan financier, un état des revenus et certains commentaires sur la valeur des garanties. C'est sur cette base que la provision a été établie. Il ne nous est pas possible de lier le montant de cette provision à la valeur de la garantie et à l'appréciation du montant de la réserve.

M. Hawkes: D'accord. Selon votre expérience, si un de vos clients connaissait des difficultés financières et voulait fusionner avec un groupe ou s'y associer, serait-il normal que le groupe sollicité consulte les vérificateurs de la compagnie de votre client?

M. Lord: Très souvent, c'est ce qui se passe; en fait, c'est ce qui se passe dans la majorité des cas. Monsieur Carr . . .

M. Carr: Oui.

M. Lord: . . . ne pensez-vous pas que les vérificateurs seraient contactés et qu'éventuellement, même, une des dispositions des ententes de fusion prévoirait une étude détaillée des documents des vérificateurs leur permettant de se former une opinion, et de décider ou non de procéder à la fusion?

M. Hawkes: Je reviens à l'ensemble des mesures proposées. Vous dites dans votre témoignage ne pas avoir été consultés.

M. Lord: C'est exact.

M. Hawkes: Dans de telles circonstances, les banques consultent-elles normalement les vérificateurs?

M. Lord: Malheureusement, les circonstances de ce genre ne sont pas suffisamment nombreuses pour vous donner une réponse.

M. Hawkes: Non, mais si une banque envisageait de participer au renflouage d'une firme du secteur privé cliente de votre cabinet, ne voudrait-elle pas normalement consulter les vérificateurs de cette firme du secteur privé?

[Text]

Mr. Lord: I think they might well. I am not sure in every case.

Mr. Hawkes: But the reason you put that in tonight, I assume, is that you wanted to draw to our attention that you were not consulted. I guess I am really asking the question: Do you find it a little odd, a little discrepant, from normal business practices that in a situation like this auditors were not consulted? Would your expectation have been that you might have been consulted? Is that why you put in that line there?

Mr. Lord: I think we put in the line, sir, to make it clear that we did not participate in the support package and can give no opinion as to why it was put together or whether or not it was an appropriate kind of package.

I have thought many times about why we may not have been consulted, and I assume that the bank, when it discovered its U.S. problems, felt there was a reason to keep as few people informed as possible; in other words, to speak only to those who had to know, because obviously, the more people who become informed of these matters the more chance there is for this information to become public knowledge, and as soon as it does, the confidence that you are trying to restore is lost.

I assume the bank felt the Inspector General was the person they should see since he is responsible for the ongoing monitoring of the solvency of the bank. I cannot explain why no one would have contacted us after that. I certainly can see the sequence up to that point.

Mr. Hawkes: You leave me with the impression in your written brief and your testimony that it was the support package itself that alone could have made the bank non-viable, in the sense that the the \$30 million outgo for interest payments to depositors with no offsetting income of any kind was sufficient to push the bank under. Is that an accurate impression?

Mr. Carr: I think we are speculating that this is one of the factors and perhaps a fairly important factor, but the other part of it, obviously, is just the lack of confidence in the ability of the bank to continue that seemed to come from a variety of sources during the months after the support package was put in place.

Mr. Hawkes: Can I put that in a different context? If the bank as you knew it on October 31, 1984 had incurred an ongoing annual expenditure of \$30 million without offsetting income, what would that have done to your evaluation of it as a going concern—if you had known that was there, there was a liability of \$30 million a year without offsetting income?

• 2210

Mr. Carr: I think that was, as we said, one of the factors that led to the conclusion expressed to the Inspector General in the meeting in July that given the way things were going it was highly unlikely the bank could continue as a going concern.

[Translation]

M. Lord: C'est fort possible. Je n'en suis pas sûr dans tous les cas.

M. Hawkes: Je suppose que si vous nous dites cela ce soir, c'est parce que vous vouliez attirer notre attention sur le fait que vous n'aviez pas été consultés. Je crois qu'en réalité la question est la suivante: ne trouvez-vous pas un peu bizarre, un peu contraire aux pratiques habituelles, que dans une telle situation ces vérificateurs n'aient pas été consultés? Pensiez-vous que vous seriez consultés, et est-ce la raison pour laquelle vous nous en parlez dans votre mémoire?

M. Lord: Nous en parlons dans notre mémoire, monsieur, pour qu'il soit bien clair que nous n'avons pas participé au renflouage et que nous n'avons pas été consultés quant à son opportunité ou à ses raisons.

J'ai souvent réfléchi aux raisons éventuelles pour lesquelles nous n'avons pas été consultés, et je suppose que la banque, lorsqu'elle a découvert les problèmes américains, a estimé prudent d'informer un minimum de personnes; en d'autres termes, a estimé ne devoir en parler qu'à ceux qui devaient savoir, car de toute évidence, plus il y aurait de personnes informées, plus les occasions de publication de ces renseignements deviendraient grandes, réduisant à néant tous les efforts de restauration de confiance.

Je suppose que la banque a estimé que l'Inspecteur général était la personne qu'elle devrait voir, étant donné qu'il a la responsabilité de surveiller en permanence la solvabilité des banques. Je ne peux expliquer pourquoi personne ne nous a contactés par après. Je peux comprendre jusque là.

M. Hawkes: Vous me laissez l'impression dans votre mémoire et dans votre témoignage que ce sont les mesures de renflouage elles-mêmes qui auraient pu rendre la banque non viable, dans la mesure où les 30 millions de dollars déboursés pour verser les intérêts aux déposants sans aucun revenu en contrepartie étaient suffisants pour pousser la banque à la faillite. Mon impression est-elle exacte?

M. Carr: Nous pensons que c'est un des facteurs et peut-être un facteur assez important, mais d'autre part, il est évident qu'il y a ce manque de confiance dans les possibilités de survie de cette banque qui semble avoir été exprimé par toutes sortes de spécialistes pendant les mois suivant la mise en place de l'ensemble des mesures de renflouage.

M. Hawkes: Pourrais-je présenter les choses dans un contexte différent? Si la banque comme vous la connaissiez au 31 octobre 1984 avait subi une dépense annuelle de 30 millions de dollars sans recette équivalente pour compenser cette sortie, quelle en aurait été l'incidence sur votre évaluation—si vous aviez su que le passif était de 30 millions de dollars par an sans recette équivalente pour le compenser?

M. Carr: Je crois, comme nous l'avons dit, que c'est un des facteurs qui a conduit à dire à l'Inspecteur général lors de la réunion de juillet que compte tenu de l'évolution des événements il était fort vraisemblable que cette banque puisse survivre.

[Texte]

Mr. Garneau: Do you realize how important this statement is in this forum? You assume that the package killed the bank.

Mr. Lord: I do not think it is quite that straightforward, sir.

Mr. Garneau: It seemed to me to be what you said.

Mr. Lord: We are saying that the structure of the package left the bank short term with a serious problem in terms of non-earning loans, that the only way for the bank to resolve that problem—and perhaps this is what was contemplated in the support package—was to liquidate the remaining value of those loans as quickly as possible. The bank attempted to do that, we understand, but the liquidation was not proceeding as quickly as they had hoped. So what may have been visualized as a minor matter back in March loomed larger as time went on.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes.

Thank you, Mr. Garneau.

I just wanted to interject a thought. You said there are not too many banks like this. However, there are not too many A banks in Canada, and I understand you have two of them that happen to be in the same situation. That is quite a large percentage.

Mr. Lord: Well, sir, it is. There are, I guess, a number of Schedule B banks as well.

The Chairman: Yes. I am not talking about Schedule B ones; I am talking about Schedule A only.

Mr. Lord: Yes. There have been two and they are both located in the same province; their head offices are both in the same province.

The Chairman: Thank you.

Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: Thank you, Mr. Chairman.

Can you give us some idea of your communications with the Inspector General of Banks in 1983 and 1984? Also, to what extent should the Inspector General, as a result of reading your audit letters and the other material you provided him, have been aware of a number of, shall we say, unusual and perhaps questionable practices in the bank? You are stating that in your opinion these were still within the bounds of acceptability, but to what extent should the Inspector General have had a pretty good idea of the way the bank was running its affairs?

Mr. Carr: First, our contact with the Inspector General is primarily through the annual inspection he does of the bank. In 1983 we had a meeting with his representatives and in May 1984 that occurred again. The Inspector General maintains much more frequent contact with the management of the bank.

Mr. Cassidy: Do you meet with the Inspector General at these meetings, or is it with his staff but not with him?

[Traduction]

M. Garneau: Vous rendez-vous compte de l'importance de votre déclaration? Vous supposez que ce sont ces mesures de renflouage qui ont tué cette banque.

M. Lord: Ce n'est pas tout à fait ce que nous disons, monsieur.

M. Garneau: C'est pourtant ce qu'il me semble.

M. Lord: Nous disons que ces mesures de renflouage ont posé un grave problème à court terme pour la banque au niveau des prêts improductifs et que la seule manière de résoudre ce problème—et c'est peut-être ce qu'envisageait cet ensemble de mesures de renflouage—était de liquider au plus vite ce qu'il restait de ces prêts. C'est ce que la banque a essayé de faire, d'après ce que nous croyons comprendre, mais cette liquidation ne s'est pas fait aussi vite qu'elle l'avait espéré. Donc ce problème qui pouvait avoir été considéré comme mineur en mars a pris de plus en plus de proportions.

Le président: Merci, monsieur Hawkes.

Merci, monsieur Garneau.

J'aimerais vous livrer une réflexion. Vous avez dit qu'il y a trop de banques de ce genre. Cependant, il n'y a pas tellement de banques de l'annexe A au Canada, et je crois comprendre qu'il y en a deux d'entre elles qui se trouvent dans la même situation. Cela fait un gros pourcentage.

M. Lord: Oui, monsieur. Je crois qu'il y a également dans ce même cas un certain nombre de banques de l'annexe B.

Le président: Oui. Ce ne sont pas les banques de l'annexe B qui m'intéressent, celles qui m'intéressent ce sont celles de l'annexe A.

M. Lord: Oui. Il y en a eu deux et elles se trouvent dans la même province; leur siège social est situé dans la même province.

Le président: Merci.

Monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Merci, monsieur le président.

Pouvez-vous nous donner une idée de vos communications avec l'Inspecteur général des banques en 1983 et en 1984? Également, dans quelle mesure l'Inspecteur général, après avoir lu vos lettres de vérification et les autres documents que vous lui avez fournis, aurait dû être informé d'un certain nombre de pratiques, dirons-nous, inhabituelles et peut-être contestables dans la banque? Vous dites qu'à votre avis elle restait aux limites de l'acceptable, mais dans quelle mesure l'Inspecteur général aurait dû avoir une assez bonne idée de la manière dont cette banque gérait ses affaires?

M. Carr: Premièrement, notre contact avec l'Inspecteur général se fait avant tout par l'intermédiaire de l'inspection annuelle à laquelle il soumet la banque. En 1983, nous avons rencontré ses représentants et nous les avons rencontrés de nouveau en mai 1984. L'inspecteur général maintient un contact beaucoup plus fréquent avec la direction de la banque.

M. Cassidy: Lors de ces réunions rencontrez-vous l'inspecteur général ou seulement son personnel?

[Text]

Mr. Lord: It tends to be the Inspector General one year and the next year it might be the Assistant Inspector General. But either one of those two is present at the meeting, as well as usually some of his staff.

Mr. Cassidy: He should have been aware and the files could have easily led him to look into such things as what you raised in 1984 where you spoke about the very substantial amount, \$350 million, of limited recourse work-outs.

Mr. Lord: The Inspector General did have these audit committee memos, although, in fairness, it is clear that he did not receive the 1984 memorandum from the bank until March 7. I believe that is his evidence. Therefore, I do not think you can say that at October 31, 1984 he was necessarily aware of everything that is in that memorandum.

On the other hand, most of what is in that memorandum was in the previous year's memorandum. These matters had been discussed in some depth in May 1984, and the Inspector General was getting in fact some information directly from the bank on a number of these accounts where work-outs were involved.

• 2215

Mr. Cassidy: Again, this is your 1984 memorandum where you raised questions with respect to . . . I am sorry. In your 1983 memorandum, where you spoke about the uncollected interest being added into income, you actually provided a schedule, and it gave some amounts of such capitalization. What was the total amount of interest income that accrued to the bank and which you recorded in that memorandum?

Mr. Carr: I am afraid we do not have that with us.

Mr. Cassidy: Okay. I am not sure, I was not on the Finance committee in the spring. It may in fact have been in at that time. It relates to the question I asked you earlier about materiality. But you stated at the time that it is not yet possible to know how much, if any, of such capitalized interest may not be collected in the future.

Now, given the language of chartered accountants and of bankers, a number of the things that you said, it seems to me, may well have been understated, but people are used to getting the code and understanding that the understatement should not disguise some serious concerns. Would I be fair to say that?

Mr. Carr: I think it is fair to say that there was a concern there, and that is why it is expressed in a memorandum to the audit committee, but that taken in the context of the financial statements as a whole we felt they fairly presented the financial position.

Mr. Cassidy: In your discussions with the Inspector General, to what degree did he seem to express or reflect concern? After all, this was the ninth or tenth largest bank in the country, and it was one of the only two or three Schedule A banks which looked as though they were really being rocked by the situation

[Translation]

M. Lord: Généralement, une année c'est l'Inspecteur général, et la suivante l'Inspecteur général adjoint. L'un des deux est toujours présent lors de cette réunion ainsi qu'une partie de son personnel, généralement.

M. Cassidy: Il aurait dû être au courant et les dossiers devraient l'avoir facilement incité à étudier ces problèmes que vous évoquiez en 1984, ceux de ces comptes à réaménagement très très montant à la coquette somme de 350 millions de dollars.

M. Lord: L'Inspecteur général avait ces mémos du comité de vérification mais, en toute justice, il faut bien reconnaître qu'il n'a pas reçu le memorandum de 1984 de la banque avant le 7 mars. Je crois que c'est ce qu'il a dit lors de son témoignage. Par conséquent, je ne pense pas que vous puissiez dire que le 31 octobre 1984 il était forcément au courant de tout ce qui se trouvait dans ce memorandum.

En revanche, la majorité de ce qui se trouve dans ce memorandum se trouvait dans celui de l'année précédente. Ces questions avaient été longuement discutées en mai 1984, et l'Inspecteur général était directement informé par la banque sur un certain nombre de ces comptes faisant l'objet de réaménagement.

M. Cassidy: Encore une fois, c'est dans votre memorandum de 1984 que vous avez soulevé des questions l'égard de . . . je m'excuse. C'est dans votre memorandum de 1983, que vous avez dit que l'intérêt non perçu était ajouté aux recettes. Vous avez même fourni des renseignements en annexe, y compris certains montants de la capitalisation. Quel est le total de ces recettes en intérêt dont il est question dans ce memorandum?

M. Carr: Je suis désolé, mais nous n'avons pas les chiffres ici.

M. Cassidy: Très bien. Je ne suis pas certain, car je n'étais pas membre du Comité des finances au printemps, et il se peut que ma question ait été posée à ce moment-là. Elle est liée à ma question de tout à l'heure sur les faits importants. Vous nous avez dit qu'il n'est pas encore possible de prédire combien d'intérêt capitalisé ne sera pas perçu à l'avenir.

Les comptables agréés et les banquiers ont l'habitude de faire des affirmations en-dessous de la vérité; mais nous nous y accoutumons et nous comprenons que cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Ai-je raison?

M. Carr: Il y avait de l'inquiétude, comme nous l'avons indiqué dans notre mémo au comité de vérification, mais nous avons estimé que l'ensemble des états financiers reflétaient bien la situation financière.

M. Cassidy: Pendant vos discussions avec l'Inspecteur général, ce dernier s'est-il montré inquiet? Après tout, il s'agit de la dixième ou de la neuvième banque en importance au pays. Il n'y avait que deux ou trois banques de l'annexe A qui étaient dérangées par la situation, car ce sont des banques plus

[Texte]

because it was rather more specialized banks. The big five banks could balance one region's problems off against another region's better situation.

Mr. Lord: I think it is fair to say that the Inspector General of Banks was very concerned about this bank and watched it very carefully. His concerns would be the same as any reasonable observer of the economic situation at the time. The western part of Canada was under significant economic stress at the time and that meant that any bank that had a concentration of loans in that particular part of the country would be a bank to be watched closely, and we believe the Inspector General was doing that.

I might say that perhaps this is the time for me to point out that the Canadian system of regulation of banks is a system based on early warning of problems and is not a system based on protection against failure or the possibility of failure. If we had a system that protected against failure, we would have much larger capital requirements; we would not allow banks to lend 20 to 25 times the capital they have and finance it through borrowings. Such thin capitalization is common in banking internationally, and it does mean that risks are there, and it means that the system cannot be foolproof and cannot be expected to necessarily prevent failure.

The Canadian system of banking is based on one of early warning. We believe that the Inspector General was monitoring this particular bank carefully, was watching it closely, and we believe, though, that he did not see the events of March of 1985, nor did we; and consequently there was at that time a crisis of solvency.

Mr. Cassidy: Did any alarm bells go off in your minds because of the manner of the failures of Seaway and Greymac—the nature of the dealings they were carrying on—and the way in which the traditions of Crown Trust were completely upset and violated with the new ownership after Leonard Rosenberg took over; and did you draw any parallels between that and the somewhat questionable practices that were engaged in by the CCB?

Mr. Lord: I think each one of those is different, of course. The Crown Trust affair is well known to involve a rapid change in the portfolio of the trust company, which involved a large package of real estate, which in the course of a very short period of time apparently was valued upwards from a quarter of a billion dollars to half a billion dollars. Yes, I think any auditor of a financial institution would watch very carefully for that kind of thing and to ensure that it did not happen. I do not think it did happen here at all. I do not think we are talking about a situation that is at all parallel to my understanding of the Crown Trust situation.

• 2220

Mr. Cassidy: Perhaps I can ask a final question. It is obvious Mr. Hitchman takes issue with your judgment on these things, and that has been exposed . . .

Mr. Lord: It is not just our judgment, sir; I think it is with a number of others.

[Traduction]

spécialisées. Les cinq grandes banques sont en mesure de mettre en balance les difficultés financières d'une région et la bonne situation d'une autre.

M. Lord: Je pense qu'il est juste de dire que l'Inspecteur général des banques s'inquiétait de cette banque et il la surveillait de très près. Ses préoccupations seraient les mêmes que toute personne raisonnable qui voyait la conjoncture de l'époque. L'ouest du Canada a connu de dures épreuves économiques à ce moment. Cela veut dire que n'importe quelle banque qui consentait des prêts dans cette région aurait été surveillée de très près, et nous croyons que l'Inspecteur général l'a fait.

Il faut se rappeler que notre système bancaire est basé sur un avertissement précoce des problèmes, au lieu d'être basé sur des protections contre l'échec ou la possibilité d'échec. Si notre système offrait des protections contre l'échec, nous exigerions beaucoup plus de capital; nous ne permettrions pas aux banques de prêter 20 ou 25 fois leurs capitaux, et de financer ces prêts au moyen d'emprunts. Une capitalisation faible est courante partout dans le monde; il existe des risques, et le système n'est pas infaillible. On ne peut s'attendre qu'il empêche l'échec.

Notre système bancaire est donc un système de préavis. Nous croyons que l'Inspecteur général a surveillé cette banque de très près et nous pensons, de plus, qu'il n'a pas prévu les événements de mars 1985, pas plus que nous. Ensuite, il y a eu une crise de solvabilité.

M. Cassidy: Avez-vous ressenti de l'inquiétude à cause des échecs de Seaway et de Greymac, et de la nature de leurs transactions? Est-ce que la façon dont le nouveau propriétaire, Leonard Rosenberg, a renversé et violé les traditions de la Crown Trust vous a inquiétés? Avez-vous établi des comparaisons entre ces transactions et les pratiques douteuses de la BCC?

M. Lord: Je pense que chaque cas est différent, bien sûr. Dans le cas de Crown Trust, il s'agit d'un changement rapide dans le portefeuille de la compagnie fiduciaire, à savoir des transactions immobilières où on a augmenté la valeur d'un quart de milliard de dollars jusqu'à un demi milliard de dollars sur une période très courte. Oui, j'estime que tout vérificateur d'établissements financiers surveillerait de près ce genre de transaction et qu'il prendrait bien soin de ne pas le permettre. Je ne pense pas qu'il s'agit d'une telle transaction ici. Je ne pense pas que la situation que nous analysons soit la même que la situation de *Crown Trust*, telle que je l'ai comprise.

M. Cassidy: Une dernière question. Il est évident que M. Hitchman n'est pas d'accord avec votre évaluation des choses, comme l'a démontré . . .

M. Lord: Plusieurs sont de notre avis, monsieur.

[Text]

Mr. Cassidy: But Mr. Hitchmen has also endured a great deal of very close examination or cross-examination, and in two or three committees, as he said, there seems to be a proliferation of these things.

Can I conclude by just asking: Did you at any time in 1983-84 consider qualifying your opinion on the CCB's accounts; and if you decided then not to, why did you not qualify in any way, given the quite substantial problems that existed at that time with the company?

Mr. Lord: I think clearly we did not qualify because we were satisfied that the financial statements adequately portrayed the situation as it was. The financial statements indicated a bank that was having problems, and that is the message we felt should be conveyed.

Mr. Cassidy: Mr. Carr, you were with Peat Marwick. Can you answer that question as well, since there were two watchdogs? The purpose of having two was in fact so that we did not get caught with one auditor who said it was all right. You were meant to complement each other, and possibly, if one firm was prepared to go on alone the other firm would in fact say: No, we have to qualify. In your opinion, why was it not necessary to qualify the accounts in 1984?

Mr. Carr: We reviewed the accounts of the bank. We came to the conclusion that the bank would continue as a going concern. It was appropriate to value the loan portfolio on that basis. This is a joint audit, and we jointly concluded that this was an appropriate basis of valuation and that there was no need to qualify the audit opinion.

The Chairman: Thank you, Mr. Cassidy.

Mr. Cadieux: Mr. Chairman, I would like just one question.

The Chairman: Yes, I will allow you one. You have been very quiet all evening.

Mr. Cadieux: Thank you very much.

The Chairman: You always like to get the last kick at the can.

Mr. Cadieux: Yes, thank you. Hopefully, this question was not asked while I was away. On page 9 where you refer to the Hitchman report, at about the middle of the last paragraph, you say:

Clearly, such loan assessments and security valuations were not made on a going concern basis, and in several instances, the valuations of security are at even less than forced liquidation values.

Can you be precise about what you mean by "several instances"?

Mr. Lord: Yes, we can give as an example two or three, and I will give you one for starters. There would be some loans where there is indicated security. There is no explanation as to why there would be no value attached to it, but the provision is sufficiently large to write off the account. We believe that is below liquidation because most security has some value.

[Translation]

M. Cassidy: Mais M. Hitchman a subi de durs contre-interrogatoires, et il a dit dans deux ou trois comités qu'il semble y avoir une prolifération de ces activités.

Ma dernière question est la suivante. À n'importe quel moment en 1983-84, avez-vous songé à formuler des réserves sur les comptes de la BCC? Si vous avez décidé de ne pas le faire, pourquoi n'avez-vous pas donné un avis assorti de réserves, puisqu'il y avait des problèmes majeurs dans l'entreprise?

M. Lord: Nous n'avons pas donné d'avis assorti de réserves car nous étions convaincus que les états financiers reflétaient la situation de façon adéquate. Les états financiers ont démontré que la banque avait des difficultés, et nous avons estimé qu'il fallait communiquer ce message.

M. Cassidy: Monsieur Carr, vous avez travaillé avec la *Peat Marwick*. Voulez-vous répondre à cette question aussi puisqu'il y avait deux «chiens de garde»? La raison d'être de ces deux vérificateurs était de s'assurer, en fait, qu'il y aurait plus d'un avis sur la viabilité. On visait des opinions complémentaires, où une entreprise pourrait dire qu'il fallait donner un avis avec réserve. Selon vous, pourquoi n'a-t-on pas exprimé des réserves sur les comptes en 1984?

M. Carr: Nous avons passé les comptes de la banque en revue. Nous avons conclu que la banque marcherait. Il était tout à fait approprié d'évaluer le portefeuille de prêts sur cette base. Nous avons fait une vérification conjointe, et nous avons conclu que c'était une base d'évaluation appropriée, et qu'il n'était pas nécessaire de donner un avis avec réserve.

Le président: Merci, monsieur Cassidy.

M. Cadieux: Monsieur le président, j'aimerais poser une question.

Le président: Très bien, vous êtes resté tranquille toute la soirée.

M. Cadieux: Merci beaucoup.

Le président: Vous aimez toujours dire le dernier mot.

M. Cadieux: Oui, merci. J'espère que la question n'a pas été posée pendant mon absence. Vous faites référence au rapport Hitchman, à la page 9, au milieu du dernier paragraphe, et vous dites:

Il est évident que de telles évaluations des prêts et des estimations de garanties n'étaient pas faites pour une entreprise florissante et, dans bien des cas, les estimations des garanties étaient au-dessous des prix de liquidation forcée.

Pourriez-vous nous dire ce que vous voulez dire par «bien des cas»?

M. Lord: Oui, il y a deux ou trois cas qui me viennent à l'esprit, et je vais vous donner un exemple. Il y a des prêts assortis de garanties. Il n'y a pas de raison de ne pas leur accorder une valeur, mais la provision est suffisante pour radier le compte. Nous estimons que le prix est au-dessous de

[Texte]

Mr. Cadieux: Now, out of the 84 loans—I understand Mr. Hitchman studied about 84 loans—several instances with respect to those 84 loans would be what, 10%, 15%, 30%, 50%?

Mr. Carr: In the 84 loans Mr. Hitchman reviewed—and I am afraid I do not have the figures at my fingertips here—I believe he wound up recommending a reservation in the case of, say, somewhere between 45 and 50 of those. The other ones he regarded as being good or good and weak and with no reservation required.

Again, it was very difficult to assess these loans just on the basis of the page or page and a half of information that is included with the report. But certainly, there are quite a number of examples among those 45 or 50 where reservations are suggested, where it is impossible to determine how a reservation was determined on the basis of the information that is presented.

Mr. Cadieux: Do you still maintain that if Mr. Hitchman had bothered he could have obtained the information that he testifies he did not have?

Mr. Lord: We think he said that, in fact, in his testimony. We think he said that he might have been able to get more information. We believe—at least I believe—he also said he did not ask for more information, and he said he made his decision on what he had. I think those are his words.

Mr. Cadieux: Thank you.

• 2225

Mr. Hawkes: Just for clarification . . . Mr. Cassidy raised the issue of the \$276 million that was classified because either legal proceedings were undertaken or it had no interest for two years. I think there is something peculiar about Alberta law in the relationship between lenders and borrowers affecting real estate that might account for the need to move more quickly on legal action. It is a peculiarity of the Alberta business climate, and I wonder if the witnesses could put it on the record for us just so it is available.

Mr. Lord: I would rather leave it the way you have put it, sir. I could not comment on that.

The Chairman: We have now been at this exactly two hours and twenty-five minutes. I would like to thank the witnesses very much for appearing before us and bearing with us for this length of time at this time of night. I really appreciate the time you have given and the trouble you have gone to to get up here. We will consider your remarks in our deliberations. Thank you very much.

This meeting is adjourned until 3.30 p.m. Wednesday, October 30, 1985.

[Traduction]

la valeur de liquidation, car la plupart des garanties ont une certaine valeur.

M. Cadieux: De ces 84 prêts—je crois savoir que M. Hitchman a étudié environ 84 prêts—est-ce que «bien des cas» veut dire 10 p. 100, 15 p. 100, 30 p. 100, ou 50 p. 100 de ces 84 prêts?

M. Carr: Dans les 84 prêts que M. Hitchman a étudiés—et je suis désolé car je n'ai pas les chiffres sous les yeux—je pense qu'il a recommandé un avis réservé dans le cas de 45 ou 50. Dans les autres cas, il les a trouvés bons, ou bons et faibles sans nécessité de formuler une réserve.

Il est très difficile d'évaluer ces prêts d'après les renseignements d'une page ou d'une page et demie qui contient le dossier. De ces 45 ou 50 cas, il y en a bien sûr un bon nombre avec réserve, mais il est difficile de comprendre comment on a décidé de donner un avis avec réserve.

M. Cadieux: Pensez-vous encore que si M. Hitchman avait essayé, il aurait pu trouver les renseignements qu'il a dit ne pas avoir?

M. Lord: Nous pensons qu'il l'a dit dans son témoignage. Nous estimons qu'il a dit qu'il aurait pu obtenir plus de renseignements. Nous croyons savoir—au moins, je crois savoir—qu'il a dit qu'il n'a pas demandé plus de renseignements, il a dit qu'il a pris ses décisions d'après les renseignements disponibles. Je pense que ce sont ses paroles.

M. Cadieux: Merci.

M. Hawkes: J'aimerais une précision. M. Cassidy a parlé du fait que 276 millions de dollars ont été mis de côté car il y avait des poursuites ou qu'il n'y avait pas d'intérêts depuis deux ans. Il y a quelque chose qui ne marche pas dans la loi albertaine entre les prêteurs et les créanciers dans le domaine de l'immobilier. Il faut peut-être prévoir des mécanismes pour agir plus rapidement. La situation est unique en Alberta, et je me demande si les témoins peuvent nous donner des précisions pour les fins du compte rendu.

M. Lord: Je n'ajouterais rien à ce que vous avez dit, monsieur. Je ne peux pas donner de commentaires.

Le président: Ça fait exactement deux heures et vingt-cinq minutes que nous siégeons. J'aimerais remercier les témoins d'avoir comparu et d'être restés si longtemps ce soir. Je leur suis très reconnaissant du temps qu'ils ont pris pour venir nous rencontrer. Nous allons tenir compte de vos commentaires dans nos délibérations. Merci beaucoup.

La séance est levée jusqu'à 15h30 le mercredi 30 octobre 1985.



*If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES—TÉMOINS

At 3:30 p.m.

Mr. George Hitchman.

At 8:00 p.m.

From Clarkson Gordon:

Mr. Robert Lord.

From Peat Marwick Mitchell and Co.:

Mr. Douglas Carr.

A 15h30

M. George Hitchman.

A 20 heures

De Clarkson Gordon:

M. Robert Lord.

De Peat Marwick Mitchell et Cie.:

M. Douglas Carr.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 3

Wednesday, October 30, 1985

Chairman: Scott Fennell

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 3

Le mercredi 30 octobre 1985

Président: Scott Fennell

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Legislative Committee on*

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité législatif sur le*

BILL C-79

**An Act respecting the provision of compensation to
depositors of Canadian Commercial Bank, CCB
Mortgage Investment Corporation and Northland
Bank in respect of uninsured deposits**

PROJET DE LOI C-79

**Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la
Banque commerciale du Canada, de la Compagnie
de Placements Hypothécaires CCB et de Norban-
que relativement aux dépôts non assurés**

RESPECTING:

Order of Reference

CONCERNANT:

Ordre de renvoi

APPEARING:

The Honourable Barbara McDougall,
Minister of State (Finance)

COMPARAÎT:

L'honorable Barbara McDougall,
Ministre d'État (Finances)

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the

Thirty-third Parliament, 1984-85

Première session de la

trente-troisième législature, 1984-1985

LEGISLATIVE COMMITTEE ON BILL C-79

Chairman: Scott Fennell

COMITÉ LÉGISLATIF SUR LE PROJET DE LOI C-79

Président: Scott Fennell

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Don Blenkarn
Pierre H. Cadieux
Michael Cassidy
Murray Dorin
Raymond Garneau
Jim Hawkes
Jim Jepson
Donald Johnston
Bill Kempling

Claude Lanthier
Nic Leblanc
Doug Lewis
W. Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Louis Plamondon
Nelson A. Riis
Norm Warner
Geoff Wilson

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee

Pursuant to Standing Order 70(6)(b)

On Wednesday, October 30, 1985:
Doug Lewis replaced Bernard Valcourt.

Conformément à l'article 70(6)b) du Règlement

Le mercredi 30 octobre 1985:
Doug Lewis remplace Bernard Valcourt.



MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, OCTOBER 30, 1985

(4)

[Text]

The Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, met at 3:35 o'clock p.m. this day, the Chairman, Scott Fennell, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Pierre H. Cadieux, Michael Cassidy, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Bill Kempling, Claude Lanthier, Nic Leblanc, Doug Lewis, Aideen Nicholson, Nelson A. Riis and Geoff Wilson.

Appearing: The Hon. Barbara McDougall, Minister of State (Finance).

Witnesses: From the Department of Finance: Gordon King, General Director—Financial Sector Policy Branch. *From the Department of Justice:* Hy Calof, Assistant Deputy Minister, Legal Services—Department of Finance.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, October 22, 1985 (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, October 28, 1985, Issue No. 1*).

On Clause 1

The Minister made a statement and, with the witnesses, answered questions.

At 5:51 o'clock p.m., the Committee adjourned until 6:00 o'clock p.m. this day.

EVENING SITTING

(5)

The Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, met at 6:10 o'clock p.m. this day, the Chairman, Scott Fennell, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Pierre H. Cadieux, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Bill Kempling, Doug Lewis, Aideen Nicholson, Nelson A. Riis, Norm Warner and Geoff Wilson.

Witness: From Price Waterhouse: Garth McGirr.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, October 22, 1985. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, October 28, 1985, Issue No. 1*).

On Clause 1

The witness answered questions.

On motion of Bill Attewell, it was agreed,—That the Chairman be authorized to issue a summons at his discretion

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 30 OCTOBRE 1985

(4)

[Traduction]

Le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés, se réunit, ce jour à 15 h 35, sous la présidence de Scott Fennell, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Pierre H. Cadieux, Michael Cassidy, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Bill Kempling, Claude Lanthier, Nic Leblanc, Doug Lewis, Aideen Nicholson, Nelson A. Riis, Geoff Wilson.

Comparaît: L'hon. Barbara McDougall, ministre d'État (Finances).

Témoins: Du ministère des Finances: Gordon King, directeur général, Direction de la politique du secteur financier. *Du ministère de la Justice:* Hy Calof, sous-ministre adjoint, Services juridiques, ministère des Finances.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 22 octobre 1985 (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 28 octobre 1985, fascicule n° 1*).

Article 1

La Ministre fait une déclaration, puis elle-même et les témoins répondent aux questions.

A 17 h 51, le Comité interrompt les travaux pour les reprendre à 18 heures.

SÉANCE DU SOIR

(5)

Le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés, se réunit, ce jour à 18 h 10, sous la présidence de Scott Fennell, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Pierre H. Cadieux, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Bill Kempling, Doug Lewis, Aideen Nicholson, Nelson A. Riis, Norm Warner, Geoff Wilson.

Témoin: De «Price Waterhouse»: Garth McGirr.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 22 octobre 1985. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 28 octobre 1985, fascicule n° 1*).

Article 1

Le témoin répond aux questions.

Sur motion de Bill Attewell, *il est convenu*,—Que le président soit autorisé à envoyer une assignation, à sa discrétion

to any witness who refuses to comply with the Committee's invitation to appear before it.

Questioning of the witness resumed.

At 7:42 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

tion, à tout témoin qui refuse de donner suite à l'invitation que lui envoie le Comité de comparaître devant lui.

L'interrogatoire du témoin reprend.

A 19 h 42, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Wednesday, October 30, 1985

• 1534

The Chairman: I would like to bring the meeting to order. I apologize for my tardiness. We have today before us, in the continuation of the study of the legislative committee on Bill C-79, the Minister of State for Finance. I understand she has an opening statement. Are there copies of the statement available, Madam Minister?

• 1535

Hon. Barbara McDougall (Minister of State for Finance): No. I will be reading from notes, Mr. Chairman, so my scratches and scrawls would probably be less than helpful.

Miss Nicholson: I guess we have to accept that, but I cannot say that I find it very impressive. The Minister has been stonewalling all questions in the House by saying she will answer them at committee; then not even to give us a prepared statement to look at as we prepare our response is perhaps a little sloppy.

The Chairman: Miss Nicholson, I would like to state that you are starting to sound like another member did one other day in prejudging a meeting before it started. So I think the best thing is there is no statement and we must accept that. If we may, we would like to proceed with the witness.

Mr. Riis: What does that mean?

The Chairman: I do not pinpoint certain people. I would not pinpoint you either, Mr. Riis. I would in private, but not in public. Madam Minister.

Ms McDougall: Okay. First of all, I should introduce some of the people here at the table. We have John Sargent, who is an assistant deputy minister in charge of financial institutions; Gordon King, the director general of the financial sector policy branch; and Hy Calof, who is the head of our legal division in the Department of Finance.

The reason my remarks are coming from notes is that I know there are going to be many questions, Mr. Chairman. I am going to keep my introduction as general and as brief as possible, and then the members of the committee will be able to get into the questions, which is I am sure where members would like to be.

Let me begin by restating the principle of the bill. It proposes to compensate uninsured depositors in the Canadian Commercial Bank, the Northland Bank, and CCB Mortgage Investment Corporation if the latter cannot resolve its liquidity and other problems because of the failure of the CCB. The bill is before the House and before this committee because the government concluded that small businesses, municipalities, credit unions, labour unions across Canada, but I think

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mercredi 30 octobre 1985

Le président: J'aimerais ouvrir la séance, mais commencez par m'excuser pour mon retard. Nous poursuivons notre étude en Comité législatif du projet de loi C-79 et nous recevons la ministre d'État aux Finances. Elle a je crois une déclaration à nous lire. En avez-vous des copies pour nous, madame?

L'honorable Barbara McDougall (ministre d'État aux Finances): Non, je vais me servir de notes manuscrites, monsieur le président, et mes griffonnages ne vous seraient sans doute pas très utiles.

Mlle Nicholson: Je pense que nous n'avons pas le choix, mais j'aimerais ajouter que je trouve cela assez désarmant. La ministre a esquivé toutes les questions qui lui avaient été posées à la Chambre en disant qu'elle y répondrait en Comité, et le fait qu'elle ne nous donne même pas son texte pour nous préparer est un signe de laissez-aller.

Le président: Mademoiselle Nicholson, j'aimerais vous dire que vous commencez à ressembler à cet autre député qui, l'autre jour, avait tiré des conclusions d'une séance avant même qu'elle n'ait commencé. Je pense que le plus simple pour nous est d'accepter le fait qu'il n'y a pas de déclaration à distribuer et, ne vous en déplaît, j'aimerais donner la parole aux témoins.

M. Riis: Qu'est-ce que cela veut dire?

Le président: Je ne veux montrer du doigt personne, ni vous, ni un autre, monsieur Riis. En privé peut-être, mais pas en public. Madame la Ministre, vous avez la parole.

Mme McDougall: Parfait. Pour commencer, j'aimerais vous présenter certains des collaborateurs qui sont à mes côtés. John Sargent est le sous-ministre adjoint responsable des institutions financières, Gordon King est le directeur général de la Direction des politiques du secteur financier et Hy Calof dirige le service du contentieux du ministère des Finances.

Si je pars de notes, et non pas d'un texte officiel, monsieur le président, c'est que je sais que les questions seront très nombreuses et je vais donc être aussi générale et aussi brève que possible dans mon introduction, ce qui permettra aux membres du Comité de passer rapidement aux questions, ce qui est j'en suis sûre leur vœu.

J'aimerais commencer en rappelant le principe du projet de loi. Le projet de loi se propose d'indemniser les déposants non assurés de la Banque commerciale du Canada, de la Banque Northland et de la Société d'investissements hypothécaires de la BCC si cette dernière ne parvient pas à régler ses problèmes, notamment celui des liquidités, en raison de la faillite de la BCC. Le projet de loi a été soumis à la Chambre et au Comité parce que le gouvernement en est venu à la conclusion que les

[Text]

particularly in western Canada, would incur some serious economic difficulties were it not for the proposals in the bill.

I want to repeat what I have said on many occasions: that we did not participate in the saving of the CCB last March without considering all the options that were available to us at that time. Similarly, we did not come before the House with this bill without serious consideration of other alternatives. I think the government weighed very carefully the impact on confidence in other financial institutions if depositors in the two banks were to absorb losses, and these depositors did include municipalities, credit unions, labour unions, religious, charitable, ethnic organizations, and other institutions, representing thousands of individual Canadians. The depositors also included a number of small companies. So we concluded after considerable thought that compensation of depositors was the most appropriate action. It should, of course, be borne in mind that the full and final compensation will be delayed until April 1986, no interest is being paid after September 1, 1985, and the first payment will not be paid until the bill is passed; so there is some penalty being borne by those depositors.

• 1540

We are also aware of the current economic situation in western Canada. The recent economic recovery might have been seriously impaired had the government not chosen this course of action. We have made the decision, Mr. Chairman, to compensate all of the uninsured depositors. It is our view that we cannot discriminate among depositors or among certain classes of depositors by paying some and not paying others.

That leads me to the major issue that was posed earlier by the opposition parties: that the names of all these depositors be made public, as well as the amounts that will be paid to them. Both opposition parties have emphasized that the public has a right to know where and to whom those tax dollars are being directed.

This government, Mr. Chairman, believes very strongly in the principle of accountability to the people of Canada. But another important principle to which we adhere is the right of individuals in our financial institutions to privacy. We have respected the Canadian taxpayers' right to know how the proceeds from this bill will be accounted for by publicly disclosing a list of depositors by categories. But to expose to public scrutiny the private financial affairs of individual depositors would lead or could lead to a loss of privacy for all depositors on other occasions.

[Translation]

petites entreprises, les municipalités, les coopératives de crédit et les syndicats de tout le pays, mais surtout de l'ouest du Canada, se trouveraient dans une situation économique très difficile si nous n'intervenions pas ainsi.

Je tiens à répéter ce que j'ai déjà dit à de nombreuses reprises: nous n'avons pas participé au renflouage de la BCC au mois de mars sans avoir tenu compte de toutes les solutions qui nous étaient apparues à l'époque. De la même façon, nous n'avons pas saisi la Chambre de ce projet de loi sans avoir au préalable considéré avec beaucoup d'attention les autres solutions possibles. Le gouvernement a, je crois, pondéré très soigneusement les répercussions de la situation du point de vue de la confiance dont jouissent les autres institutions financières si les déposants de ces deux banques devaient eux-mêmes absorber les pertes, et au nombre de ces déposants figurent des municipalités, des coopératives de crédit, des syndicats, des organismes religieux, des oeuvres de charité, des organisations ethniques et bien d'autres encore, qui représentent des milliers et des milliers de Canadiens. Au nombre des déposants figurent également un certain nombre de petites entreprises. Nous avons donc conclu, après mûre réflexion, que l'indemnisation des déposants était la solution qui convenait le mieux. Il faut évidemment se souvenir que l'indemnisation finale à 100 p. 100 n'aura lieu qu'en avril 1986, qu'aucun intérêt ne sera payé après le 1^{er} septembre 1985 et que le premier versement ne sera effectué qu'après adoption du projet de loi. Ainsi, les déposants seront-ils quand même sanctionnés.

➤ Nous sommes également au fait de la conjoncture économique actuelle dans l'ouest du pays. La reprise de l'économie que nous avons enregistré dernièrement aurait pu être sérieusement entravée si le gouvernement n'avait pas agi comme il l'a fait. Monsieur le président, nous avons décidé d'indemniser tous les déposants non assurés. Nous sommes en effet d'avis que nous ne saurions faire montre de discrimination à l'endroit des déposants ou de certaines catégories de déposants en n'en indemnisant certains mais non d'autres.

Voilà qui m'amène à parler du problème fondamental qui a été posé déjà par les partis d'opposition: ceux-ci en effet ont demandé que le nom de tous ces déposants soit rendu public, ainsi que le montant de l'indemnisation que nous leur verseront. Les deux partis d'opposition ont insisté sur le fait que la population avait le droit de savoir où et à qui ces deniers publics allaient aller.

Notre gouvernement, monsieur le président, fait sien le principe de la responsabilité à l'endroit de la population canadienne. Il y a néanmoins un autre principe important qui nous tient à coeur, et c'est le droit pour les clients de nos institutions financières de conserver leur anonymat. Nous avons respecté toutefois le droit qu'ont les contribuables canadiens de savoir de quelle manière les montants déboursés en vertu du projet de loi vont être comptabilisés, en divulguant la liste des déposants par catégorie. Mais si nous divulguons au grand jour les affaires financières privées des déposants, nous risquerions de devoir plus tard priver tous les autres déposants de leur droit à l'anonymat.

[Texte]

The maintenance of the confidentiality of information concerning the identity of depositors in our financial institutions I believe is fundamental not only to the protection of individual privacy but to the effective supervision of the banking system.

People or institutions who provide depositor information to the Inspector General of Banks do so knowing that the information will remain proprietary. The Bank Act recognizes the confidential nature of the information depositors provide to the banks. This information is given in confidence and it should be treated with confidence.

There is also the risk that public disclosure of depositors' names would provide an unintended advantage to their actual or potential business competitors. On balance, we take the view that given conflicting principles, the individuals concerned and the public at large can best be served by providing the House of Commons with a detailed breakdown of categories of depositors and the gross amounts of compensation for each category. Surely, Mr. Chairman, this is the kind of information that is important for taxpayers, and the public interest is not served by providing additional names of what is private information.

There have been many questions raised as well about the sufficiency or adequacy of the information provided to the government last March, information on which the government based its decision to support the Canadian Commercial Bank. I have already spoken many times about the limited amount of time we had to make this decision to try to return the CCB to stability. A full and complete audit was not possible in the space of time we had to make that decision. The preliminary and partial audit conducted by representatives of the chartered banks under the supervision of the Office of the Inspector General indicated that the information that had been provided by management was essentially correct. The members of the support group concluded, based on this information, that a reasonable effort should be undertaken jointly by the private and public sectors to support the CCB.

• 1545

Turning to the Northland, I have already indicated the Inspector General of Banks had been in frequent contact with the bank since its inception. Following the CCB support package announcement, the office of the Inspector General undertook a comprehensive examination of the quality of the Northland's assets; that review indicated that in the final analysis Northland's viability was in jeopardy. Following the announcement of the CCB liquidation on September 1, the government worked very closely with the Northland Bank's management to try to find satisfactory solutions to its particular problems, which we recognized were different than the CCB's. In fact, even following the decisions announced on September 1, we continued to treat the Northland separately and differently and we did lend every possible assistance to the

[Traduction]

Le respect du caractère confidentiel des dossiers relatifs à l'identité des déposants de nos institutions financières est à mon avis absolument fondamental, non seulement pour protéger l'anonymat des particuliers, mais également pour pouvoir assurer une surveillance efficace du système bancaire.

Les citoyens ou les institutions qui renseignent l'Inspecteur général des banques au sujet des déposants savent très bien en effet que ces renseignements resteront privilégiés. La Loi sur les banques reconnaît d'ailleurs le caractère confidentiel des renseignements fournis aux banques par les déposants. Ce sont des renseignements qui sont ainsi communiqués à titre confidentiel et il doivent donc être traités comme tels.

Nous risquerions également, en divulguant le nom des déposants, de donner un avantage indu à leurs concurrents actuels ou futurs. Dans l'ensemble, nous partons du principe que, puisque nous nous trouvons en présence de principes contradictoires, nous protégerons le mieux les intéressés et la population dans son ensemble en fournissant à la Chambre des communes la liste détaillée des catégories de déposants et l'indemnisation brute totale versée pour chacune de ces catégories. Il est évident, monsieur le président, que c'est là le genre de renseignements qui importe pour le contribuable, et la population n'aurait rien de plus à gagner si nous rendions public des noms qui représentent un renseignement à caractère privé.

Bon nombre de questions ont été également posées à propos de la qualité des données fournies au gouvernement au mois de mars, données sur lesquelles le gouvernement avait tablé pour décider de venir en aide à la Banque commerciale du Canada. À bien des reprises déjà j'ai dit que nous avions dû prendre cette décision, tenter de rendre sa stabilité à la BCC, dans un délai très bref. Dans le laps de temps que nous avions pour prendre cette décision, il nous était impossible de procéder à une vérification complète des livres. La vérification préliminaire et partielle effectuée par les représentants des banques à charte sous la surveillance du bureau de l'Inspecteur général avait révélé que les données qui avaient été ainsi communiquées par la direction de la banque étaient dans l'ensemble exactes. Les membres du groupe de soutien en avaient conclu qu'un effort raisonnable méritait d'être consenti conjointement par les secteurs privés et publics pour venir en aide à la BCC.

Pour parler maintenant de la Northland, j'ai déjà signalé que l'Inspecteur général était resté en contact très étroit avec cette banque depuis sa création. Après l'annonce de l'intervention de soutien destinée à la BCC, le bureau de l'Inspecteur général procéda à un examen qualitatif complet du portefeuille de la Northland et cet examen révéla qu'en fin de compte, la viabilité de cette banque était également compromise. Après l'annonce de la liquidation de la BCC le 1^{er} septembre, le gouvernement travailla de la main dans la main avec la direction de la banque Northland pour tenter de trouver une solution satisfaisante aux problèmes qui lui étaient propres, problèmes qui étaient, nous le savons, différents de ceux de la BCC. En fait, même après les décisions annoncées le 1^{er} septembre, nous avons continué à traiter la Northland sur un plan tout à fait

[Text]

Northland's attempts to develop merger or re-organization proposals.

Faced with the Northland's deteriorating situation and in light of the fact we could not indefinitely extend to the bank time to seek merger partners, we were faced with no other choice but to seek liquidation of the Northland Bank.

Before I conclude, I want to address another issue that concerns me very much; it is the situation with respect to the regulation and the supervision of Canada's financial institutions.

In 1980, changes to the Bank Act allowed many new financial institutions to enter the Canadian marketplace. In 1980 we had 11 banks; now we have 70. At the same time, there were no changes to the powers of the Inspector General of Banks. In fact, at that time the staff of the office of the IGB actually declined. This government did increase the staff of the OIGB from 33 to 39 person-years and increased the budget by nearly \$300,000. Modernizing our regulatory environment and our supervisory capability remains a high priority of this government. Within months of taking office I asked the Wyman Committee to look at the operations of the Canada Deposit Insurance Corporation. I tabled a green paper on financial institutions which deal with regulatory and supervisory issues. Proposals in that paper were amplified and a technical paper was released in June with more details as to how those objectives might be met. I remind you that the first principle in that green paper was enhanced consumer protection.

I have discussed new approaches to regulations with provincial counterparts and we will be preparing legislation shortly to augment the powers of the Inspector General and the Superintendent of Insurance to provide greater depositor protection and to move the CDIC towards financial health. While this legislation proceeds, broader discussions on further reforms will continue. I would emphasize that the steps we have indicated for legislation in the new term are the first steps and not the last steps. I expect the parliamentary committee reviewing the green paper will also have some thoughts on how this capability could be increased. I think Mr. Justice Estey may make recommendations to improve the process. I look forward to receiving the recommendations of both the parliamentary committee and of Mr. Justice Estey and I have a few ideas of my own.

Finally, I should repeat that I believe the most effective action we could have taken in the circumstances—because we do take this matter very seriously—was asking Mr. Justice Estey to look into the bank failures under the powers of the

[Translation]

distinct, et nous avons dans toute la mesure du possible prêté main forte à la direction de cette banque pour tenter de concrétiser certaines propositions de réorganisation ou de fusion.

Comme la situation de la Northland continuait à se dégrader et puisque nous ne pouvions pas continuer indéfiniment à accorder des sursis à cette banque pour lui permettre de réaliser une fusion, nous n'avions d'autres recours que de demander la liquidation de la Northland.

Avant de conclure, il y a autre chose qui me touche de très près et dont je voudrais vous entretenir: il s'agit de la réglementation et de la surveillance des institutions financières du Canada.

En 1980, certaines modifications apportées à la Loi sur les banques ont permis à de nouvelles institutions financières de pénétrer le marché canadien. En 1980, nous avions 11 banques; actuellement, nous en avons 70. Mais nous n'avons pas pour autant changé les pouvoirs de l'inspecteur général des banques. À l'époque d'ailleurs, le personnel de ce bureau était même en diminution. Notre gouvernement a fait passer le personnel de l'inspecteur général des banques de 33 à 39 années-personnes et a relevé son budget de près de 300,000\$. La modernisation de notre cadre réglementaire et de nos pouvoirs de surveillance restent pour notre gouvernement une priorité. Dans les mois qui suivirent mon entrée en fonction, j'ai demandé au comité OMN de se pencher sur les activités de la Société d'assurance-dépôts du Canada. J'ai déposé un Livre vert sur les institutions financières, qui était consacré aux questions de réglementation et de surveillance. Les propositions de ce Livre vert furent étoffées et un document de discussion technique fut publié au mois de juin pour exposer d'une manière plus détaillée la façon dont ces objectifs pouvaient être atteints. Je vous rappelle que le premier principe du Livre vert était l'amélioration de la protection du consommateur.

J'ai discuté avec mes homologues provinciaux des nouvelles options possibles pour cette réglementation et nous allons très bientôt élaborer un projet de loi destiné à étoffer les pouvoirs de l'inspecteur général des banques et du Surintendant des assurances afin précisément de mieux protéger les déposants et de rendre à la Société d'assurance-dépôts du Canada sa stabilité financière. Pendant que cette mesure législative franchira les étapes successives, des discussions plus larges encore sur les réformes suivantes se poursuivront. Je dois souligner que les mesures que nous avons indiquées sur un plan législatif sont une première intervention mais non point une dernière. J'espère que le comité parlementaire chargé d'étudier le Livre vert aura également quelques idées à lui quant aux possibilités d'amélioration de la situation. Monsieur le juge Estey formulera peut-être mieux aussi des recommandations dans ce sens. Je suis impatiente de recevoir les recommandations du comité et de M. le juge Estey, et moi aussi j'ai quelques idées à ce sujet.

Enfin, je dois vous répéter qu'à mon sens, l'intervention la plus efficace de notre part dans ces circonstances—car il s'agit d'un dossier que nous prenons très au sérieux—a été de demander à M. le juge Estey d'étudier la question de la faillite

[Texte]

Inquiries Act. We are co-operating fully with his commission in every respect. We will continue to do so until his investigation is complete. I have said I will appear before his commission if he asks me to do so. I appeared before the Finance Committee the day after the announcements to give some preliminary insights into how we had proceeded. I am here today to provide further insights and to answer any questions you may have. Contrary to the view that has been put about, I am prepared to deal with this issue as openly as possible within the context of all the events. Thank you very much.

• 1550

The Chairman: Thank you, Madam Minister. The first questioner is Mr. Garneau.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, I do not know how you intend to deal with the question today. Is it a five-minute round?

The Chairman: No. I am going to see how you go.

Mr. Garneau: If the questions are too good, you will change?

The Chairman: No. I think I expressed my own viewpoint right at the beginning of these meetings. I would like to start with 10 minutes. However, if you feel you are on something you wanted to continue, I will consider it.

M. Garneau: Très bien. Monsieur le président, je voudrais d'abord dire que je suis en désaccord avec M^{me} la ministre concernant la liste des déposants pour lesquels ce projet de loi C-79 prévoit le remboursement de la partie non assurée de ces dépôts.

Nous vivons une situation hors de l'ordinaire, puisque le projet de loi C-79 est complètement en dehors des règles normales de la Loi sur l'assurance-dépôts. Je serais d'accord avec M^{me} la ministre pour que la confidentialité demeure en ce qui concerne les dépôts assurés, mais comme il s'agit d'une loi spéciale, je ne vois pas comment la publication des noms des déposants qui bénéficieront de cette loi-là pourrait compromettre la confidentialité future pour les déposants des banques. Il n'y avait pas eu de faillite de banques depuis 60 et quelques années. Donc, on ne créerait certainement pas un précédent. S'il devait y avoir, dans quelque temps, un autre sauvetage de cette nature, mon opinion demeurerait la même, car il s'agit d'une loi d'exception.

Je voudrais entrer dans le vif du sujet. Madame la ministre, vous avez demandé à un banquier d'expérience, M. Hitchman, d'étudier la situation de la Banque Commerciale du Canada. M. Hitchman nous a dit hier qu'un rapport préliminaire vous avait été remis, que ce rapport préliminaire ne contenait pas de recommandations et que les recommandations étaient dans son rapport final.

[Traduction]

des banques sous l'égide des dispositions de la Loi sur les enquêtes. Nous coopérons sans réserve aucune avec cette commission. Nous allons continuer à le faire jusqu'à ce que l'enquête soit terminée. J'ai déclaré que j'allais déposer devant la commission si M. le juge Estey me demandait de le faire. J'ai déjà déposé devant le Comité des finances le lendemain des annonces en question afin de lui donner une idée préliminaire de la façon dont nous avons procédé. Je comparais devant vous aujourd'hui pour faire la même chose et pour répondre à toutes vos questions. Contrairement à ce qui a été dit, je suis disposée à traiter de cette question le plus ouvertement possible dans le contexte des événements. Merci beaucoup.

Le président: Merci, madame la ministre. M. Garneau posera la première question.

M. Garneau: Monsieur le président, quelle est votre intention quant à la procédure d'aujourd'hui; s'agit-il d'un tour de cinq minutes?

Le président: Non. Je vais voir comment les choses vont se passer.

M. Garneau: Si les questions sont trop bonnes, vous allez changer le système?

Le président: Non. Je pense avoir exprimé mon point de vue au début de nos réunions. J'aimerais commencer avec des tours de dix minutes. Toutefois, si vous désirez poursuivre plus longtemps sur un sujet qui vous intéresse, je pourrais vous le permettre.

Mr. Garneau: Very well. Mr. Chairman, I would like to say first of all that I disagree with the Minister concerning the list of depositors who will be compensated for uninsured deposits under the terms of Bill C-79.

This is an unusual situation, as Bill C-79 differs completely from the usual provisions of the Deposit Insurance Act. I would agree with the Minister that the confidentiality of insured depositors should be protected, but as this is a special act, I fail to see how the publication of the names of the depositors who will benefit from this act could compromise the confidentiality of bank depositors in future. There had not been a bankruptcy for some 60 years. Thus, we would certainly not be setting a precedent. Should there be, at some time in the future, another bail-out of this type, my opinion would remain the same, as this is an exceptional bill.

But let me get down to business. Madam Minister, you asked an experienced banker, Mr. Hitchman, to study the situation of the Canadian Commercial Bank. Mr. Hitchman told us yesterday that a preliminary report had been given to you, that there were no recommendations in it, but that these recommendations were to be found in his final report.

[Text]

Pourquoi la ministre, après avoir retenu elle-même les services de M. Hitchman, après l'avoir rencontré le 30 juillet d'après ce qu'on nous dit, et après avoir reçu son rapport vers le 12 du mois d'août, n'a-t-elle pas suivi les recommandations de M. Hitchman qui, au lieu de suggérer la liquidation de la BCC, recommandait plutôt d'assigner les prêts en difficulté aux grandes banques qui auraient eu la responsabilité de les administrer et d'en disposer ou de les acheter elles-mêmes? Pourquoi a-t-elle choisi une solution qui, de l'avis de l'expert qu'elle avait elle-même retenu, était beaucoup plus coûteuse que de procéder à la liquidation?

Ms McDougall: Let me say that when Mr. Hitchman came with his recommendations we did examine them. I have the utmost respect for his analysis of the bank and for the conclusions he came to. We were looking at some other options at the same time. If you look carefully at his suggestions, they are essentially variations on the liquidation theme. The question was whether this should be done through the chartered banks. Essentially, it would have been a work-out of the loans through the banking system instead of through a liquidator. If you look at his task force recommendation, it also is an attempt to come to grips with a way to do a work-out of the bank rather than a saving of the bank.

• 1555

There are a number of kinds of expertise required in any process of liquidation, whether you call it a task force, a work-out by the banks, or an actual formal liquidation. I think the objective of the task force and the objective of the work-out by the banks was ultimately the same, to maximize the return over time.

The undertaking we have from the curator and eventually the liquidator is the assets will be worked out over time with the assistance of banking advice where needed. The task force option was a variation on that theme. Our view was an orderly liquidation over time, and we certainly had no intention of any fire sale. This is not only because of the value we would hope to gain for the creditors of the bank, but also given the state of the marketplace it would be irresponsible to have a fire sale of assets. We recognized that.

It was a case of how that got worked out, not whether it got worked out. We therefore felt an experienced liquidator—this being his area of expertise, not mine—who I understand uses the banks as vehicles and as advisers was more appropriate than asking banks to essentially do the liquidation, as they are not liquidators and would probably have done the reverse, seeking the help of someone with liquidation experience. It was a case of coming up with the best combination of expertise that would work out the situation over time.

M. Garneau: Monsieur le président, dans ses recommandations, M. Hitchman dit justement qu'aucun liquidateur n'avait d'expérience dans la liquidation de banque.

Ms McDougall: I am not getting the translation.

[Translation]

Why did the Minister, after having retained Mr. Hitchman herself, after having met him on July 30, according to what we were told, and after having received his report on around August 12, not follow Mr. Hitchman's recommendations, which were, rather than to liquidate the CCB, to assign problem loans to the major banks who would have had the responsibility of managing them, of disposing of them or of purchasing them themselves? Why did she choose a solution which, in the opinion of the expert she had herself hired, was much more costly than liquidation?

Mme McDougall: Permettez-moi de dire que quand M. Hitchman nous a soumis ses recommandations nous les avons étudiées. Je n'ai que le plus grand respect pour son analyse de la banque et pour ses conclusions. Mais, au même moment, nous étions en train d'étudier d'autres solutions possibles. Si vous regardez ses suggestions de près, vous verrez qu'il s'agit essentiellement de variations sur le thème de la liquidation. Fallait-il avoir recours aux banques à charte pour ce faire, voilà la question qui se posait. Essentiellement, cela signifiait qu'on aurait disposé des prêts par le biais du système bancaire plutôt qu'en ayant recours à un liquidateur. Si vous regardez la recommandation de son groupe de travail, vous verrez qu'il s'agit plutôt d'une tentative de réaménagement de l'actif de la banque que d'une tentative de remise à flot.

Pour effectuer une liquidation il faut avoir divers genres d'experts, vous pouvez appeler cela un groupe de travail si vous le voulez, ou une réorganisation par les banques, ou une liquidation pure et simple. Je crois qu'en fin de compte le groupe de travail et le réaménagement par les banques visaient un même objectif, soit le plus grand rendement possible.

Le curateur, qui deviendra le liquidateur, s'est engagé à réaménager les actifs sur une certaine période, avec l'aide des banques, si nécessaire. L'idée du groupe de travail était simplement une variation sur le même thème. Nous voulions une liquidation progressive et bien organisée, et notre intention n'était certainement pas d'avoir des soldes. Ce n'est pas seulement que nous espérons obtenir le plus possible pour les créanciers de la banque, mais compte tenu de l'état du marché, il serait irresponsable de mettre les éléments d'actif en solde. Nous en sommes conscients.

Il s'agissait de déterminer comment procéder, non pas de savoir si nous allions procéder. Nous avons donc jugé qu'il serait préférable de faire appel à un liquidateur compétent—puisque c'est son domaine de compétence, pas le mien—qui travaillerait en collaboration avec les banques plutôt que de demander à ces dernières de prendre en main la liquidation, puisque ce n'est pas leur métier, et qu'elles auraient probablement à leur tour fait appel à un liquidateur expérimenté. Nous avons cherché à réunir le meilleur mélange de compétences possible, pour résoudre le problème, avec le temps.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, in his recommendations, Mr. Hitchman says that there were no experienced bank liquidators.

Mme McDougall: La traduction est en cours.

[Texte]

Mr. Garneau: Mr. Hitchman in his report said there were no specialists in bank liquidation because we did not liquidate a bank since 1920-something. So I find your argument rather weak. If you had used the large banks they would have had the experience to look after bad loans with probably a lower cost, as Mr. Hitchman said.

Aside from everything, the possibility of the survival of the bank at a certain point was kept open. Now you have decided to cut the throat. It is too late. You did not give a chance to the institution and particularly to the Northland Bank, a regional institution, to survive.

My other question concerns the amount of money of the bail-out. In March you came to the House of Commons with the proposal of a bail-out of \$255 million—on March 25, the day before you had received from your own adviser a report saying that \$255 million was not enough and it would take at least \$116 million more to cover the bad loans that had been identified at that time. Can you tell us why you have never mentioned that during the debate or in committee? Why have you not shared this information with the House of Commons?

M. Lanthier: Monsieur le président, est-ce que je peux invoquer le Règlement?

A point of order, please. Is this question in line with the purpose of our committee? I am raising the point whether this in line with the purpose of our committee. Is our committee not supposed to aim at the bill itself?

• 1600

The Chairman: We discussed in the first meeting very clearly . . .

Mr. Lanthier: Yes, we did. We did indeed.

The Chairman: Excuse me. We did discuss in the first meeting the terms of reference we were working under. We were paying attention to our responsibility to the taxpayers of the country to make sure they maximized the amount of money recovered from the liquidation of the bank. Those were the words we discussed at the first meeting. So I feel that because this came up yesterday it does fall in the terms of reference we discussed at our standing committee meeting.

Mr. Lanthier: Very well.

The Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: The Minister gladly offered in her opening remark that she was here to answer any questions, that she was here to deal as openly as possible with the whole matter. So in that spirit, surely the question put by my friend is acceptable, as you have ruled.

The Chairman: Yes.

Mr. Riis: I hope I do not get into a discussion of which questions are appropriate. The Minister herself has said any question is.

[Traduction]

M. Garneau: Monsieur Hitchman, soumet dans son rapport qu'il n'existe aucun spécialiste en liquidation de banques, puisqu'il n'y a pas eu de liquidation depuis les années 1920. Votre argument me paraît donc plutôt faible. Si vous aviez fait appel aux grandes banques, elles auraient su comment traiter les mauvaises créances, à moindre frais, comme le suggère M. Hitchman.

A part tout cela, on a envisagé pendant un certain temps de garder la banque ouverte. Vous avez maintenant décidé de lui couper la gorge. Il est trop tard. Vous n'avez laissé aux institutions, et notamment à la Northland, une institution régionale, aucune chance de survie.

J'ai une autre question qui porte sur la somme consacrée au renflouage. Le 25 mars, vous avez présenté à la Chambre des communes une proposition de renflouage pour 255 millions de dollars; la veille même, votre propre conseiller vous avait remis un rapport disant que 255 millions de dollars ne suffisait pas et qu'il en faudrait au moins 116 millions de dollars de plus pour couvrir les mauvaises créances identifiées jusque là. Pouvez-vous nous dire pourquoi, ni pendant les débats de la Chambre, ni en comité, vous n'avez mentionné ce rapport? Pourquoi n'avez-vous pas donné ce renseignement à la Chambre des communes?

Mr. Lanthier: Mr. Chairman, are we allowed to make a point of order?

J'en appelle au Règlement. Cette question est-elle en rapport avec nos travaux? Ne sommes-nous pas sensés étudier le projet de loi?

Le président: Lors de notre première réunion, nous avons très clairement . . .

M. Lanthier: Oui, oui effectivement.

Le président: Excusez-moi. Lors de notre première réunion, nous avons parlé de notre ordre de renvoi. Il a été décidé que nous avions la responsabilité envers les contribuables canadiens de nous assurer que l'on retire le plus d'argent possible de la liquidation de la banque. C'est exactement ce que nous avons décidé à notre première réunion. Alors, comme la question a été soulevée hier, j'estime qu'elle entre dans le cadre de notre ordre de renvoi, tel que nous l'avons défini en comité directeur.

M. Lanthier: Très bien.

Le président: Monsieur Riis.

M. Riis: Dans sa déclaration préliminaire, la ministre a dit qu'elle était prête à répondre à toutes nos questions et qu'elle comparaisait avec l'intention d'être aussi ouverte que possible. Alors je suis sûr que la question qu'a posée mon collègue est recevable, comme vous l'avez jugé.

Le président: Oui.

M. Riis: J'espère que nous n'allons pas nous lancer dans une discussion pour savoir si les questions sont recevables. La ministre a dit elle-même qu'elle était prête à répondre à toutes les questions.

[Text]

The Chairman: I am listening very carefully, and when I feel they are inappropriate as per the guidelines we discussed, then . . .

Mr. Riis: We discussed them. It does not mean we agree to them.

The Chairman: We did agree to them.

Mr. Riis: We discussed them.

Mr. Lanthier: We did agree to them, yes.

The Chairman: We did agree to them.

Mr. Riis: No, the record will show quite the contrary.

Miss Nicholson: Mr. Chairman, I do not want to prolong this either, because I would like to hear the Minister's answers. You will remember I made the point very clearly at the initial meeting that when the government set up these legislative committees and when we agreed to go along with them, there was never any question that the scope of the inquiry on the bill would be any less than that of a standing committee in the past, and in the past the examination by a standing committee of a bill has always included a broad discussion of the purpose.

The Chairman: Can I get back to that? Several of your members, including Mr. Marcel Prud'homme, were at the meeting yesterday. The real purpose of these legislative committees is to get straight into the bill and deal only with the technical aspect of the bill. And technically . . .

Miss Nicholson: No, no.

The Chairman: Miss Nicholson, I have expressed the concern of this committee and your concern. They have told us they never planned on budgeting for a large number of witnesses to a legislative committee. They felt it was wrong. They are reviewing this whole process, and because they are reviewing it I am being lenient. You know that, Miss Nicholson. Let us continue. Let us get on with the answer, which was already ruled on. That way it will allow many more people to get discussion and input into the final result of this deliberation.

Miss Nicholson: Well, we did not . . .

Mr. Blenkarn: Let her answer the question.

Ms McDougall: I think there were a number of numbers involved in the discussion between the Inspector General and his people and the other officials who were discussing the situation with the banks. If you want to get into an intricate discussion of the numbers, I will ask Gordon to do that.

If we were going to provide a support package for the bank, our objective was that the amount of money involved had to be sufficient to make it a solvent institution. That does not necessarily mean taking all the bad loans off the books. You will find in many bank statements and in their annual reports provisions for losses. The estimated amount of the loan loss varied during the course of that discussion. As I recall, the \$356 million was regarded as a worst-case basis based on the information presented as to what the loan losses would be, which is somewhat different from a capital injection or taking

[Translation]

Le président: Je suis de très près les discussions, et si j'estime que certaines questions sortent du cadre de notre ordre de renvoi, alors . . .

M. Riis: Nous en avons parlé, cela ne veut pas dire que nous étions d'accord.

Le président: Oui, il y a eu une entente.

M. Riis: Nous en avons parlé.

M. Lanthier: Oui, nous les avons acceptées.

Le président: Nous les avons acceptées.

M. Riis: Non, le compte rendu prouvera le contraire.

Mme Nicholson: Monsieur le président, je ne tiens pas à prolonger cette discussion, parce que j'aimerais entendre la réponse de la ministre. Vous vous souviendrez que j'ai dit très clairement, à notre première réunion, que, lorsque le gouvernement a décidé de créer ces comités législatifs et que nous avons accepté de collaborer, il n'a jamais été question de réduire la portée de l'examen d'un projet de loi par rapport à ce que faisaient autrefois les comités permanents; et par le passé, l'étude d'un projet de loi par un comité permanent a toujours compris une discussion des objectifs.

Le président: Puis-je vous interrompre là-dessus? Plusieurs députés de votre parti, y compris M. Marcel Prud'homme, ont assisté à la réunion d'hier. Le but des comités législatifs est d'examiner un projet de loi et de traiter seulement de ses aspects techniques. Et sur le plan technique . . .

Mme Nicholson: Non, non.

Le président: Madame Nicholson, j'ai déjà exprimé le point de vue du Comité et le vôtre. On nous a dit que l'intention n'était pas de donner aux comités législatifs un budget suffisant pour convoquer de nombreux témoins. On estime que ce n'est pas nécessaire. La question est actuellement à l'étude, et c'est pourquoi je me montre indulgent. Vous le savez, madame Nicholson. Entendons la réponse à cette question qui a déjà été jugée recevable. Davantage de gens pourront ainsi participer à la discussion et contribuer au résultat de nos travaux.

Mme Nicholson: Eh bien, nous n'avons pas . . .

M. Blenkarn: Laissez-là répondre.

Mme McDougall: Je crois que plusieurs chiffres ont été avancés dans les entretiens entre l'inspecteur général, ses fonctionnaires, et les autres représentants qui ont participé aux discussions avec les banques. Si vous voulez entrer dans les détails des chiffres, je céderai la parole à Gordon.

Nous estimions que si nous voulions aider la banque, il fallait lui fournir suffisamment d'argent pour la rendre solvable. Il n'est pas nécessaire pour cela de couvrir toutes les mauvaises créances. Les états financiers et les rapports annuels de bien des banques font état d'une réserve pour pertes. La perte sur le portefeuille de prêts a été évaluée à différentes sommes dans le courant de la discussion. Si ma mémoire est bonne, les 356 millions représentaient la perte possible dans la pire des hypothèses; il y a une différence entre un apport de

[Texte]

bad loans off the books, which would make the banks solvent. This was the key question to us.

If someone had said to us to make the bank solvent it is \$400 million, we might have constructed it differently. But the discussion and the case presented to us, and I believe presented to the people who were doing the negotiating, was the judgment of officials who had looked at the books that \$255 million was sufficient. It would have given the bank a positive net worth and made it, in the judgment of the people who were doing the negotiating, a solvent institution and would have enabled it to carry on its operations.

• 1605

M. Garneau: Monsieur le président, le chiffre de 116 millions de dollars que M. Grant a avancé n'est pas venu d'une personne de l'extérieur. Il est venu d'une personne qui travaille au gouvernement, au ministère des Finances, à la Banque du Canada ou chez l'inspecteur général des banques. Comment avez-vous pu soutenir, à la Chambre des communes, que le montant de 255 millions de dollars était suffisant alors que votre propre inspecteur, d'après ce que nous avons appris de la Commission Estey, vous a donné son rapport le dimanche ou le samedi? On n'avait pas pu en discuter avec les collaborateurs des autres institutions bancaires ou des autres gouvernements. Comment avez-vous pu affirmer que 255 millions de dollars suffisaient alors que des personnes de votre propre ministère vous avaient dit que 255 millions de dollars, c'était loin d'être suffisant, puisqu'on parlait d'un montant additionnel de 100 millions de dollars? Ce n'est pas une petite erreur de 2 ou 3 p. 100; c'est presque la moitié du montant que vous proposiez. Étant donné que le montant de 255 millions de dollars n'était pas suffisant, la banque n'a pas pu régler ses problèmes et elle s'est retrouvée dans une situation encore plus grave. C'est ce que je ne comprends pas. Je comprendrais si c'était venu de sources extérieures, mais c'est votre propre ministère qui a fait l'analyse. Très peu de gens avaient analysé la situation. Il semble que la personne de votre ministère soit la seule à avoir analysé d'une façon détaillée, à la dernière minute, les livres de la BCC, et vous avez mis de côté la conclusion à laquelle elle était arrivée. En même temps, vous dites à la Chambre et à la population canadienne que 255 millions de dollars suffisent. J'aimerais que vous étoffiez votre réponse, car elle ne me semble pas correspondre à la gravité de la situation.

Ms McDougall: With respect, I do find the situation involving these banks... I take it very seriously and regard it gravely. The numbers as reported by Mr. Grant to I believe Mr. Kennett were taken into account in the discussions as the package was being constructed. I had no reason to believe, given the kinds of the accounting principles and the provisions for losses on books and turning the bank into a solvent bank, that the conclusion that came out of that meeting was that \$255 million was adequate. So I believe I in no way misled the House, nor did I expect or have any reason to believe it was not sufficient.

Mr. Grant was making an assessment, as I understand it... It is difficult for me to comment on what he has said to Mr. Estey in that context. As I understand it, there were a number

[Traduction]

capital et la radiation des mauvaises créances; ce que nous voulions, c'était de rendre à la banque sa solvabilité.

Si l'on nous avait dit qu'il fallait pour cela 400 millions de dollars, nous aurions peut-être agi différemment. Mais l'on nous a dit, comme on l'a dit, je crois, également aux négociateurs, que 255 millions de dollars suffiraient, de l'avis des inspecteurs qui avaient examiné les livres de la banque. Cette somme devait suffire à donner à la banque une valeur nette positive et, de l'avis des négociateurs, à en faire une institution solvable, en mesure de continuer ses opérations.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, this figure of \$116 million which Mr. Grant submitted did not come from an outsider. It came from an official of the Department of Finance, the Bank of Canada or the Office of the Inspector General. How could you continue to assure the House of Commons that \$255 million would suffice when your own inspector, as we have learned from the Estey Commission, had presented his report on the Sunday or the Saturday? It could not have been discussed with officials from the other banks or other levels of government. How could you assure the House that \$255 million were sufficient when your own people had told you that it was far from sufficient and had mentioned the need for another \$100 million? It is not a marginal error of 2% or 3%; we are talking here about almost half of the proposed amount. Since those \$255 million were not sufficient, the bank was unable to resolve its problem and found itself in an even worse situation. That is what I cannot understand. I can understand it if it had come from outsiders, but the analysis was made by your own department. Very few people had examined the situation. It seems that your official was the only one who at the last minute did a detailed analysis of the CCB's books and you ignored his conclusion. And at the same time you tell the House of Commons and the people of Canada that \$255 million will be sufficient. I would like you to tell us a little more about this because your answer does not seem to match the gravity of the situation.

Mme McDougall: Permettez-moi de vous dire que je prends la chose très au sérieux et que je me rends compte de la gravité de la situation. Il a été tenu compte dans les négociations avec les banques des chiffres que M. Grant avait cités à M. Kennett, je crois. Compte tenu des principes comptables et des prévisions pour pertes inscrites dans les livres de la banque, les négociateurs ont conclu à la fin de cette réunion que 255 millions de dollars suffiraient à assurer la solvabilité de la banque. Je n'ai donc pas donné de faux renseignements à la Chambre, et je n'avais aucune raison de penser que ce montant serait insuffisant.

M. Grant a fait une évaluation, si j'ai bien compris... Il m'est difficile de faire des commentaires sur son témoignage devant M. Estey. D'après ce que j'ai compris, il y a eu diverses

[Text]

of assessments of what it would take to make the bank solvent. It was not necessarily, nor should it have been, to take every single bad loan off the books. The objective was to turn the bank into a solvent bank with an injection of capital that would suffice to enable it to carry on operations.

There were lower numbers presented at some point. So we relied on our officials who were negotiating the agreement in discussion with the banks to produce what was the realistic total. We had no reason to believe then that we were not dealing with a realistic target.

The Chairman: Thank you, Mr. Garneau.

M. Garneau: Monsieur le président, est-ce qu'il y aura un deuxième tour?

The Chairman: Yes, there will be a second round. You have used almost 20 minutes because of the interjection.

Mr. Garneau: Okay.

Miss Nicholson: He did not use it; Mr. Lanthier used it.

The Chairman: Only a portion. It went over . . .

Mr. Lanthier: My turn is not up yet. My turn is not up yet, please.

The Chairman: We have used over 15 minutes of his time purely. Thank you. Mr. Blenkarn.

Mr. Blenkarn: Mr. Chairman, thank you.

• 1610

Madam Minister, I would like to get down to the cause of this bill. I think you have been most frank to Mr. Garneau, but I think we ought to get down to the amount of money we are talking about and what the state of the nation is with respect to the winding up of these two unfortunately insolvent banks. I was wondering if you could supply, as of today, up-to-date, fresh-off-the-press numbers as to where we seem to be going on these liquidations. First of all, with respect to the Canadian Commercial Bank, what is the estimate of the assets available?

Ms McDougall: I am sorry, but I do not have those numbers. I have asked for them. It is obviously very complex around the liquidation and I do not have fresh numbers on how the assets are being valued or on what they are receiving in terms of cents on the dollar. I apologize for that. I would have liked to have had it for you. I understand it simply has been a complex task for the liquidators and I do not have final numbers.

Mr. Blenkarn: Do you have a final number on the dollars that will be put out by the Canada Deposit Insurance Corporation for the CCB?

Ms McDougall: We can get that if you will just wait a minute. If you want to proceed with your question, I think I can have that . . .

Mr. Blenkarn: Perhaps if your official could give us . . . You must have the exact numbers at this point for the CCB and the Northland on the Canada Deposit Insurance portion of the liabilities.

[Translation]

évaluations de ce qu'il faudrait pour remettre la banque dans une position de solvabilité. Il n'y avait aucune raison de vouloir éliminer toutes les mauvaises créances. Notre objectif était de rendre la banque solvable grâce à un apport de capitaux suffisants pour qu'elle puisse continuer à fonctionner.

On a même à certains moments cité des chiffres plus bas. Nous nous sommes donc fiés au jugement de nos représentants qui négociaient l'entente avec les banques. Nous n'avions aucune raison de croire que leur cible n'était pas réaliste.

Le président: Merci, monsieur Garneau.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, will we have a second round?

Le président: Oui, il y aura un deuxième tour. Vous avez eu presque 20 minutes, à cause de l'intervention qu'il y a eue.

M. Garneau: Très bien.

Mme Nicholson: Oui, mais c'est M. Lanthier qui en a profité.

Le président: En partie seulement. Il a dépassé . . .

M. Lanthier: Je n'ai pas encore eu mon tour, je vous en prie.

Le président: M. Garneau a eu plus de 15 minutes. Merci. Monsieur Blenkarn.

M. Blenkarn: Merci, monsieur le président.

Madame la ministre, je voudrais que nous en venions à la raison d'être du projet de loi. Vous avez été très franche avec M. Garneau, mais je crois qu'il nous faut maintenant en venir à la somme qui nous intéresse et à l'état de la nation face à la liquidation de ces deux malheureuses banques. Pouvez-vous nous donner les toutes dernières nouvelles sur l'état des liquidations. Tout d'abord, en ce qui concerne la Banque Commerciale du Canada, à combien évalue-t-on les actifs disponibles?

Mme McDougall: Je suis désolée, je n'ai pas ces chiffres. Je les ai demandés. La liquidation est bien sûre complexe, et je n'ai pas les derniers chiffres sur l'évaluation des actifs ou sur le pourcentage de réalisation. Je vous prie de m'en excuser. J'aurais voulu pouvoir vous les donner. Je sais que la tâche des liquidateurs n'est pas facile, et je n'ai pas les tout derniers chiffres.

M. Blenkarn: Pouvez-vous nous dire combien devra en fin de compte verser la Société canadienne d'assurance-dépôts pour la BCC?

Mme McDougall: Si vous voulez bien attendre une minute, nous pourrons vous le dire. Si vous voulez continuer vos questions, je crois que nous pourrons . . .

M. Blenkarn: Si vos collaborateurs pouvaient . . . Vous devez maintenant savoir exactement quelle sera la part de la Société d'assurance-dépôts en ce qui concerne le passif de la BCC et de la Northland.

[Texte]

Ms McDougall: I do not want to go from memory, so if you will give me a minute I will—and it will be a gross number once again, not a net number.

Mr. Blenkarn: Yes.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, could I ask a supplementary on this first question?

The Chairman: Yes, Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Although you do not have numbers available yet, you know that a lot of Canadians are concerned that the amount could be higher because of a so-called fire sale approach. Could you comment on what direction you have given as far as the prudent evaluation and disposal of properties are concerned?

Ms McDougall: I have asked the liquidators for both banks . . . In our earlier discussions, I was most concerned on two counts, as I said earlier. One is the return to the creditors of the banks and the other is the impact on the local market of the sale of assets. I think in terms of how they proceed with that, they are professionals. I am not trying to avoid the question, but I think they know my feelings on this subject and . . .

Mr. Attewell: [Inaudible—Editor] . . . Madam Minister, for instance, to use the work-out approach on certain loans that in a good number of cases perhaps would really be the least expensive approach?

Ms McDougall: If that is possible for them, yes. I think they understand their job and they understand my concerns for both the creditors and other people within that market. A fire sale is not in anybody's interest, and I also do not think it is in the liquidator's interest. Perhaps they could give you my . . . I look on my role as trying to provide some direction around the interests of the taxpayers and the interests of the local economy. I do not want to try to tell them how to do their job, but I would hope there would be some work-out based on their best professional assessment of what the best way to do this is.

Mr. Attewell: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Blenkarn.

Mr. Blenkarn: Thank you, Mr. Chairman. You would also . . .

Ms McDougall: Before you go on . . . I am sorry, Mr. Blenkarn. The gross numbers on the CCB are \$275 million and on the Northland \$308 million. Those are insured deposits.

Mr. Blenkarn: Those are insured deposits. This bill deals with the uninsured portion of deposits . . .

Ms McDougall: Yes, it does.

Mr. Blenkarn: —and you have come up with a figure of \$875 million. That presumably is some kind of a net after some hope of recovery on the receiverships and sale of the assets of the banks.

Ms McDougall: No, the \$875 million is a gross figure. The only thing the number has been reduced by is the application of offsets between assets and liabilities, where someone has a

[Traduction]

Mme McDougall: Je ne veux pas me fier à ma mémoire, mais si vous voulez bien attendre une minute . . . Encore une fois nous vous donnerons le chiffre brut, pas net.

M. Blenkarn: Oui.

M. Attewell: Monsieur le président, puis-je poser une question complémentaire?

Le président: Oui, monsieur Attewell.

M. Attewell: Vous ne pouvez pas encore nous donner des chiffres, mais vous savez que bien des Canadiens craignent que le total ne soit beaucoup plus élevé que prévu parce que les éléments d'actif sont bradés. Pouvez-vous nous dire quels ordres vous avez donnés pour faire en sorte que les biens seront évalués et vendus à un prix raisonnable?

Mme McDougall: J'ai demandé aux liquidateurs des deux banques . . . lors de nos premières discussions, deux choses m'intéressaient principalement, comme je l'ai dit tout à l'heure. Il y avait, d'une part, le remboursement des créanciers et, d'autre part, l'incidence qu'aurait la vente des éléments d'actif sur le marché local. Les liquidateurs sont des professionnels. Je n'essaie pas de contourner la question, mais ils connaissent mes sentiments et . . .

M. Attewell: [Inaudible—Éditeur] . . . A-t-on envisagé, madame la ministre, la possibilité de réaménager certains prêts, ce qui, dans bien des cas, pourrait être la solution la moins coûteuse?

Mme McDougall: Si c'est possible, oui. Je crois qu'ils savent ce que nous attendons d'eux et ils savent que j'ai à coeur les intérêts des créanciers et des autres intervenants sur le marché. Il n'est dans l'intérêt de personne de brader l'actif, et je ne pense pas que ce soit celui des liquidateurs non plus. Il pourrait peut-être vous donner mon . . . Pour moi, mon rôle est de veiller aux intérêts des contribuables et de l'économie locale. Je n'ai pas l'intention de leur dire comment ils doivent faire leur travail, mais j'espère qu'ils procéderont à des réaménagements, s'ils jugent que c'est la meilleure solution possible.

M. Attewell: Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Blenkarn.

M. Blenkarn: Merci, monsieur le président. Pourriez-vous aussi . . .

Mme McDougall: Avant que vous ne poursuiviez . . . pardonnez-moi, monsieur Blenkarn. Les chiffres bruts sont 275 millions de dollars pour la BCC et 308 millions pour la Northland. Ce sont les montants des dépôts assurés.

M. Blenkarn: Ce sont les dépôts assurés. Ce projet de loi porte sur la part non assurée des dépôts.

Mme McDougall: Oui, c'est bien cela.

M. Blenkarn: . . . et vous êtes arrivée au total de 875 millions de dollars. Je présume que c'est un chiffre net compte tenu de ce que l'on espère recouvrer de la vente de l'actif des banques.

Mme McDougall: Non, c'est un montant brut. La seule chose que l'on ait déduite, c'est le montant des compensations entre les éléments d'actif et les éléments de passif, lorsque

[Text]

loan and also a deposit. Once again, that was a fairly complex formula to work out.

• 1615

I have never tried to hide the fact that this would be a costly exercise; it would be irresponsible to do so. I think it would be equally irresponsible to try to assess at this stage if the liquidator is going to do a useful work-out over time and if he is going to try to maximize the return on the assets to try to make some ballpark number. In the committee last time I did try to provide some kind of general parameter. I was very uncomfortable with doing it then, and I am uncomfortable with doing it now. I think much will depend on the quality of the assets, much will depend on market for the assets, and much will depend on the professionalism of the liquidators. I am trying to put a number on that. I think it would be more misleading to do that than to pick a number out of the air or try to make one as of today, which is not the day all the sales are going to take place.

Mr. Blenkarn: The Bank of Canada had as a deposit with the Canadian Commercial Bank on the date of closing \$1.31 billion, and I believe it was \$510 million on the Northland. Or was it \$500 million?

Ms McDougall: It would be about that. We will check that. Yes, it is very close to that. I just do not want to go from memory.

Mr. Blenkarn: In your calculations, do those calculations contemplate paying the Bank of Canada out in full?

Ms McDougall: Yes, it does, but these are secured by specific assets.

Mr. Blenkarn: I appreciate that, but the fact is that to the extent the Bank of Canada sells assets are to get paid off, there are fewer assets for the other creditors.

Ms McDougall: Yes.

Mr. Blenkarn: Are you then effectively saying that the gross amount—the gross amount now—will be \$875 million, which would be subject to certain offsets and there may be some recoveries beyond that depending on the liquidation, so you really do not expect to spend anything like \$875 million?

Ms McDougall: If I were an optimistic person I would not expect that, but I think it is really unfair to speculate. I may also say, though, that the Bank of Canada reports a profit or loss to the Government of Canada every year, so that whatever they receive or do not receive would also be reflected at some point to the government and therefore to the taxpayer.

We are therefore talking about two different accounts owned by the same people. We could perhaps . . . if we realize 100% on the Bank of Canada, there may be less for the amounts due on the insured deposits, or coming back on the uninsured deposits. However, if we did not realize it on the Bank of Canada—and legally, we of course cannot change that. I am just trying to indicate that one way or another, the return on the assets either will flow through the Bank of

[Translation]

quelqu'un est à la fois débiteur et déposant. Encore une fois, la formule était plutôt complexe.

Je n'ai jamais cherché, car ce serait irresponsable de ma part, à cacher le fait que cet exercice serait extrêmement coûteux. Il serait tout autant irresponsable d'essayer de déterminer maintenant si le liquidateur va être efficace et s'il va chercher à optimiser le rendement des actifs. La dernière fois, j'ai essayé de vous donner des paramètres généraux, mais cela me gênait tout autant qu'aujourd'hui. Tout dépendra de la qualité de l'actif, de la demande qui se présentera et également du professionnalisme des liquidateurs. À mon avis, il serait moins trompeur de choisir n'importe quel chiffre ou d'essayer d'en calculer un aujourd'hui, car ce n'est pas aujourd'hui que les ventes auront lieu.

M. Blenkarn: Le jour de clôture, la Banque du Canada avait 1.31 milliard de dollars dans la Banque commerciale du Canada et 510 millions de dollars dans la Norbanque. Était-ce 500 millions de dollars?

Mme McDougall: À peu près, nous vérifierons. En tout cas, c'est un chiffre très proche. Je ne m'en souviens plus exactement.

M. Blenkarn: Envisagez-vous, selon vos calculs, de rembourser la Banque du Canada en totalité?

Mme McDougall: Oui, mais les dépôts de la Banque du Canada sont garantis par des actifs spécifiques.

M. Blenkarn: Peut-être, mais dans la mesure où la Banque du Canada est complètement remboursée, il restera moins d'actifs pour les autres créanciers.

Mme McDougall: En effet.

M. Blenkarn: Voulez-vous donc dire en fait que le montant brut du remboursement sera de 875 millions de dollars, mais que vous récupérerez peut-être davantage que ce que vous pensez au moment de la liquidation, et que, finalement, vous ne dépenserez pas cette somme-là?

Mme McDougall: Si j'étais optimiste, je dirais que je ne pense pas dépenser autant, mais il ne faut pas spéculer de cette façon. Je me permets d'ajouter que la Banque du Canada soumet chaque année au gouvernement un bilan excédentaire ou déficitaire, de sorte que, quel que soit le remboursement qui lui sera versé, c'est finalement le gouvernement, et donc le contribuable, qui paiera le reste.

Il s'agit donc ici de deux comptes différents qui appartiennent à la même personne. Nous pourrions peut-être . . . Si nous remboursons la totalité des dépôts de la Banque du Canada, il restera peut-être moins d'argent pour les dépôts assurés ou pour les dépôts non assurés. Cependant, si nous ne remboursons pas la Banque du Canada—légalement, nous ne pouvons pas changer cela. J'essaie simplement de vous faire comprendre que, d'une façon ou d'une autre, ce remboursement à la Banque du Canada finira par figurer dans les comptes du

[Texte]

Canada to the government accounts or come through against the \$875 million.

Mr. Blenkarn: The Bank of Canada has on CCB an assignment of assets. Can you tell us how much they have assigned to them to support their roughly \$1.3 billion loan to the CCB?

Ms McDougall: Well, they would have 100 cents worth of assets. They cannot land unsecured. Is that correct?

Mr. Gordon King (Director General, Financial Sector Policy Branch, Department of Finance): That is correct.

Ms McDougall: They would . . .

Mr. Blenkarn: Is that in excess of their loan?

Mr. G. King: Yes, it is.

Mr. Blenkarn: How much do they have in excess of their loan?

Mr. G. King: They have \$1.8 billion.

Mr. Blenkarn: Is that on on CCB?

Mr. G. King: I am sorry, but that is not in excess. The total amount is \$1.8 billion; the excess is the difference between \$1.8 billion and the \$1.31 billion.

Mr. Blenkarn: I see. Have you had conversations with the Bank of Canada with respect to its valuation of the assets the Bank of Canada holds on this liquidation?

Ms McDougall: I personally have not. I would like to ask Gordon if he could perhaps touch on that.

Mr. G. King: I think implicit in their making the loans on a fully secured basis . . . this implies that they expect they will be able to recover their entire loans. So they would value them at least at the amount of the loan, and they would normally want to have some margin of safety.

• 1620

Mr. Blenkarn: Is the receiver looking after the payment of their loans as part of his obligation?

Mr. G. King: Yes. The liquidation process has been organized so that the Bank of Canada, CDIC, and the government are all using the same firm so as to minimize the cost and run the liquidation in the most effective manner.

Mr. Blenkarn: I see. So you have managed to do it as cheaply as you can.

May I ask you one further question? Then I will let my colleagues carry on. I was speaking at a dinner the other day and I ran into one of the employees of the liquidator of the CCB. He told me he was having some difficulty because of the delay in the passing of this bill. Could you comment on that? What is the problem with selling assets? Is it because you cannot guarantee the payment of the uninsured deposits yet?

[Traduction]

gouvernement ou par être déduit de la somme de 875 millions de dollars.

M. Blenkarn: La Banque du Canada a prêté 1.3 milliard de dollars à la BCC; pourriez-vous nous dire quelle partie de ce prêt est garantie par les actifs de la BCC?

Mme McDougall: La totalité, je pense, car la Banque du Canada ne peut pas prêter de l'argent sans garantie. C'est bien cela?

M. Gordon King (directeur général, Politique du secteur financier, ministère des Finances): C'est exact.

Mme McDougall: La Banque . . .

M. Blenkarn: En plus de son prêt?

M. G. King: Oui.

M. Blenkarn: L'actif de la BCC garantissant le prêt de la Banque du Canada est supérieur à ce prêt?

M. G. King: Oui, l'actif placé en garantie s'élève à 1.8 milliard de dollars.

M. Blenkarn: L'actif de la BCC?

M. G. King: Je m'excuse, je n'ai pas été très clair. L'actif placé en garantie s'élève à 1.8 milliard de dollars, alors que le prêt de la Banque du Canada s'élève à 1.31 milliard de dollars, de sorte que l'excédent est la différence entre les deux.

M. Blenkarn: Je vois. La Banque du Canada vous a-t-elle fait savoir à combien elle évalue les actifs qui lui reviennent au moment de la liquidation?

Mme McDougall: Pas à moi personnellement. Je vais demander à Gordon de vous répondre.

M. G. King: Si la Banque du Canada a octroyé un prêt en exigeant une garantie sur la totalité de ce prêt, je suppose qu'elle s'attend à récupérer la totalité de ce prêt. Je suppose donc que la Banque du Canada évalue l'actif qui lui revient à l'équivalent du prêt, plus, sans doute, une marge de sécurité.

M. Blenkarn: Le liquidateur estime-t-il que le remboursement du prêt de la Banque du Canada fait partie de ses obligations?

M. G. King: Oui. Le processus de liquidation a été organisé de façon que la Banque du Canada, la SADC et le gouvernement fassent tous les trois appel au même cabinet, afin de minimiser les coûts et d'assurer le maximum d'efficacité à tout ce processus.

M. Blenkarn: Je vois. Vous avez donc choisi le procédé le moins coûteux.

J'aimerais vous poser une autre question; ensuite, je laisserai la place à mes collègues. J'ai prononcé l'autre jour un discours, lors d'un dîner, et j'ai rencontré l'un des employés du cabinet chargé de la liquidation de la BCC. Il m'a dit que le fait que ce projet de loi ne soit pas encore adopté lui posait des difficultés. Qu'en pensez-vous? Pourquoi a-t-il des difficultés à vendre

[Text]

Mr. G. King: It is not obvious to me. You would have to talk to the gentleman who made the remark.

Mr. Blenkarn: He was indicating to me that while you are selling a loan to another bank—for example, the Hong Kong Bank is buying loans and the Alberta Treasury Branch is buying loans—that the borrower would also have a deposit on hand. And unless he had a guarantee on his offset, you could not sell the loan. As a consequence, the liquidation was being held up by virtue of the delay in the passage of this bill.

Ms McDougall: Yes, I understand the question now. That would be true only of the offset portion. That could be significant, and it certainly is significant to the businesses involved in terms of getting on with their lives.

The Chairman: Thank you, Mr. Blenkarn. Mr. Riis.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman. On many occasions, Madam Minister, in the House you made the point that you were very concerned about the economy of western Canada and consequently that is what led you and the government to make this decision. Yet in a memo from Mr. Macpherson, the Deputy Inspector General of Banks, before the Estey committee, he says you were “concerned about the use of public funds for a support package”. That was on March 18. On March 20, in other notes he presented before the Estey committee he said:

We met in the morning with the Minister for further discussions. She was inclined to liquidate the bank. She wanted no investment of government money but neither did she want the disruption of borrowers and businesses.

Now, “she was inclined to liquidate the bank” . . . You did not like the idea of using public funds for the support package.

Somebody is not quite telling the straight story here. In public you say you were concerned about the western economy and therefore wanted to provide a support package. In private, behind closed doors, presumably in your discussions, you had a hesitancy about providing a support package with public funds.

Ms McDougall: I think that is a very cryptic summary of a fair amount of mental anguish around conflicting principles. What do I owe the economy of Alberta? What are the options and the downside and the upside of two not very pleasant choices? I think it would have been irresponsible of us, as members of the government, not to consider all the options. My philosophical inclination is one thing, and the impact in Red Deer, Alberta, is also a matter of conscience. And what it came down to was weighing all those factors in the balance. We came to a collective agreement on saving the bank rather than putting it down, and later came to a collective agreement around paying the depositors rather than not paying. That does not mean we did not approach the issue with a number of concerns, many of which were in conflict.

[Translation]

l'actif de la banque? Est-ce parce que vous ne pouvez pas encore garantir l'indemnisation des dépôts non assurés?

M. G. King: Je n'en sais rien, vous devriez le demander à celui qui vous en a fait la remarque.

M. Blenkarn: Il m'a dit que s'il vend un prêt à une autre banque, par exemple la Banque de Hong Kong, ou le Trésor de l'Alberta, l'emprunteur a toujours un dépôt et, à moins que la contrepartie ne soit garantie, il ne peut pas vendre le prêt. En conséquence, tout le processus de liquidation est retardé jusqu'à ce que le projet de loi soit adopté.

Mme McDougall: Je comprends votre question. Ce n'est toutefois valable que pour la contrepartie, mais je reconnais que cela peut être important pour les entreprises concernées.

Le président: Merci, monsieur Blenkarn. Monsieur Riis.

M. Riis: Merci, monsieur le président. Vous avez dit plusieurs fois à la Chambre, madame le ministre, que vous vous préoccupez beaucoup de l'économie de l'Ouest du Canada et que c'est pour cette raison que le gouvernement avait pris cette décision. Or, dans un mémoire adressé par le sous-inspecteur général des banques au Comité Estey, M. Macpherson déclare que vous «aviez certaines réserves quant à l'utilisation de deniers publics dans ce plan de sauvetage». C'était le 18 mars. Le 20 mars, dans un autre mémoire qu'il a soumis au Comité Estey, il a ajouté:

J'ai eu d'autres discussions avec la ministre dans la matinée, et elle semblait être en faveur de la liquidation de la banque. Elle ne voulait pas que le gouvernement y investisse de l'argent, mais elle ne voulait pas non plus affoler les emprunteurs et les entreprises.

Donc, vous sembleriez en faveur de la liquidation de la banque . . . et vous aviez des réserves quant à l'utilisation de deniers publics dans ce plan de sauvetage d'une banque.

J'ai l'impression que certaines personnes ne disent pas toute la vérité. En public, vous prétendez être préoccupée par l'économie de l'Ouest et que c'est pour cette raison que vous avez approuvé ce plan de sauvetage. Par contre, en privé, dans les coulisses, vous semblez hésiter avant d'utiliser des deniers publics pour financer ce plan de sauvetage.

Mme McDougall: C'est un résumé plutôt simpliste du dilemme moral dans lequel je me suis trouvée face à des principes contradictoires. Que dois-je faire pour l'économie de l'Alberta? Quelles sont les options qui s'offrent à moi, leurs avantages et leurs désavantages? Le choix n'était guère agréable à faire. Il aurait été tout à fait irresponsable de la part des membres du gouvernement de ne pas envisager toutes les options. Mes principes personnels sont une chose, les conséquences de cet événement sur Red Deer, en Alberta, en sont une autre. Il nous a donc fallu, en dernière analyse, peser tous ces facteurs dans la balance, et c'est ainsi que nous en sommes arrivés à décider, tous ensemble, qu'il valait mieux sauver la banque plutôt que de la laisser tomber, et par la suite, qu'il valait mieux rembourser des déposants que de les laisser tomber eux aussi. Cela ne veut pas dire que nous

[Texte]

Mr. Riis: So the "inclined to liquidate the bank" is simply taken to mean that . . . Were you inclined to liquidate the bank? Can you give us a straight answer for that?

• 1625

Ms McDougall: Well, what is a straight answer? I think I have given you a straight answer. I was inclined to liquidate the bank. There were a number of considerations. You may recall some of the other concerns we discussed at the time as well.

This is a very cryptic summary of many hours of discussion. The unsteadiness in U.S. financial institutions was a factor; the interest rate situation was a factor; the potential impact on the system was a factor. All those things weighed in the balance brought me out the other side, but that does not mean we did not look at all those things on the way through.

Mr. Riis: You were inclined to liquidate?

Ms McDougall: I was inclined to liquidate while going through the process of looking at what the impact might be, and came out the other end with a different conclusion.

Mr. Riis: We have had witnesses, the Surrey Credit Union most recently, but the community of St. Catharines and other municipalities that have communicated with members have indicated that the decision to participate with either the Canadian Commercial Bank or Northland were based by and large on public utterances by yourself and others that you would stand behind the bank. I presume many depositors kept their funds in there based on that as well. In a sense, because you made the public commitment that you would stand behind the bank, then you had an obligation to provide a bail-out package eventually to all of the uninsured depositors.

Ms McDougall: That was one factor. It was not the only factor. When the . . .

Mr. Riis: Madam Minister, when you, Minister of State, and others—the highest positions in the land on these issues—say you will stand behind the bank, it gives depositors, investors, and debenture holders a sense of security and therefore, I assume, an obligation. So we are debating \$755 million today to uninsured depositors.

My question is: Why did you not follow the usual practice on these kinds of matters and provide maybe 70 cents on the dollar? Surely no one out there expected you were going to bail them out 100 cents on the dollar. It never happens in bail-out provisions or bankruptcy provisions. I suspect the depositors would have been quite pleased to get 70, 75 cents on the dollar. You gave 100 cents on the dollar.

[Traduction]

n'avons pas envisagé toutes les options possibles et tous les intérêts en jeu, dont beaucoup étaient contradictoires.

M. Riis: Donc, lorsque M. Macpherson prétend que vous «semblez en faveur de la liquidation de la banque», cela veut simplement dire que . . . Étiez-vous vraiment en faveur de la liquidation de la banque? Pouvez-vous nous répondre par oui ou par non?

Mme McDougall: Je pense vous avoir déjà donné une réponse assez simple. J'étais en faveur de la liquidation de la banque. Il y avait un certain nombre de facteurs à prendre en considération, et vous vous souvenez sans doute de ceux dont nous avons discuté à l'époque.

Pour résumer très sommairement toutes ces heures de discussion que nous avons eues, je peux vous dire que nous avons notamment tenu compte de l'instabilité des établissements financiers américains, des taux d'intérêt, des répercussions que cette décision risquait d'avoir sur l'ensemble du système, etc. Tous ces facteurs m'ont fait pencher de l'autre côté de la balance, mais cela ne veut pas dire que nous ne les avons pas tous examinés de façon très approfondie.

M. Riis: Vous étiez en faveur de la liquidation de la banque?

Mme McDougall: Oui, mais quand je me suis rendu compte des conséquences que cela pourrait avoir, j'en suis arrivée à une conclusion différente.

M. Riis: Nous avons entendu toutes sortes de témoins, notamment la Caisse populaire de Surrey, la ville de St. Catharines et d'autres municipalités, qui ont dit que leur décision de participer au sauvetage de la Banque commerciale du Canada ou de la Norbanque émanait en grande partie de vos engagements publics de soutenir cette banque. Je suppose que bon nombre de déposants n'ont pas retiré leurs dépôts à cause de ces déclarations également. Dans un certain sens, vous vous êtes publiquement engagée à appuyer la banque et, par conséquent, vous vous retrouviez obligée d'indemniser tous les déposants non assurés.

Mme McDougall: C'était un facteur, mais pas le seul. Lorsque . . .

M. Riis: Madame la ministre, lorsque vous, en tant que ministre d'État, et d'autres membres importants du gouvernement, affirmez votre soutien à la banque, vous donnez par là aux déposants, aux investisseurs et aux détenteurs d'obligations un certain sentiment de sécurité, et vous contractez à leur égard une certaine obligation. C'est la raison pour laquelle, aujourd'hui, nous discutons de cette somme de 755 millions de dollars que vous envisagez de verser aux déposants non assurés.

Ma question est la suivante: pourquoi n'avez-vous pas fait comme on fait d'habitude, c'est-à-dire pourquoi n'avez-vous pas décidé de rembourser ces déposants à raison, peut-être, de 70 c. pour chaque dollar investi? Personne ne pensait que vous alliez les rembourser à 100 p. 100. Cela ne s'est jamais vu pour une caution, pas plus que pour une faillite. Je suppose que les déposants auraient été satisfaits d'être remboursés à raison de

[Text]

Ms McDougall: Remember, we were giving 100 cents over time. Some of them are now complaining we are not paying them fast enough. Some of them have suggested they would like their interest. You cannot please all of the people all of the time.

We decided on a two-part payment so there is a loss of the use of that capital, and we are not paying the interest from September 1. I do not think if you asked the uninsured depositors involved they feel they are getting away scot-free.

Mr. Riis: But 100 cents on the dollar is not a bad deal when you were totally uninsured. I say, Madam Minister, it was your commitment that led us to this. I guess what I am trying to determine is in the spirit of ministerial responsibility someone somewhere has to accept the responsibility for this. Are you accepting the responsibility for this action yourself? Are you prepared to?

Ms McDougall: This government made a collective decision in the spring. We discussed all the aspects of the situation with many people involved. Our responsibility is to look not only at the past, but also at the future. We have made some strides toward improving our regulatory system, which was also a factor.

Mr. Riis: Only for this \$875 million taxpayer bail-out.

Ms McDougall: The responsibility for making these decisions is a government responsibility. I accept this is . . .

Mr. Riis: You mean Andrée Champagne, Minister of Youth, is part of the responsibility for this? Surely not.

Ms McDougall: Surely in Cabinet government, you would agree . . .

Mr. Riis: Ministers accept responsibilities for the tuna affair, or whatever. You cannot hide behind a Cabinet decision.

• 1630

Ms McDougall: I am not attempting to hide behind anything. I am suggesting we came to the best decisions we could. We accepted the responsibility of coming to those decisions.

Mr. Riis: I know. But no Minister, including you, is prepared to accept the responsibility.

Ms McDougall: Well I think we are all prepared to accept the responsibility. I think that is what we are saying.

Mr. Riis: Yes, but is it fair for me to go Andrée Champagne and say she has to accept the responsibility for this bank bail-out? Surely not.

[Translation]

70 ou 75c. pour chaque dollar. Or, vous leur proposez de les rembourser à 100 p. 100.

Mme McDougall: N'oubliez pas que nous les remboursons, en totalité certes, mais pas tout de suite. Certains d'entre eux se plaignent déjà de ne pas être remboursés assez vite. D'autres vont même jusqu'à suggérer que nous devrions leur payer leurs intérêts. On ne peut pas faire plaisir à tout le monde en même temps.

Nous avons décidé de verser cette indemnité en deux parties, de sorte que les déposants ne disposent pas tout de suite de la totalité de leur capital; de plus, nous ne payons pas les intérêts qui se sont accumulés depuis le 1^{er} septembre. Les déposants non assurés ne vous diraient certainement pas qu'ils s'en sortent sans aucun dommage.

M. Riis: Pourtant, être remboursé à 100 p. 100 lorsqu'on n'est pas du tout assuré, ce n'est pas si mal que ça. Je prétends, madame la ministre, que c'est à cause de votre engagement public que nous nous retrouvons dans cette situation. J'estime tout simplement que le principe de la responsabilité ministérielle devrait être reconnu ici. Acceptez-vous la responsabilité de tout cela? Êtes-vous prête à le faire?

Mme McDougall: Notre gouvernement a pris une décision collective au printemps dernier. Nous avons tenu compte de tous les facteurs en jeu, et notre responsabilité est de nous tourner non pas vers le passé, mais vers l'avenir. Nous avons réussi, j'estime, à améliorer notre système de réglementation, ce qui était également un facteur.

M. Riis: Simplement pour ce plan d'indemnisation qui coûtera 875 millions de dollars aux contribuables.

Mme McDougall: Le gouvernement a pour responsabilité de prendre des décisions. J'accepte cela . . .

M. Riis: Voulez-vous dire qu'Andrée Champagne, ministre à la Jeunesse, détient une partie de cette responsabilité? Certainement pas.

Mme McDougall: C'est le principe de la responsabilité collective du Cabinet . . .

M. Riis: Certains ministres ont reconnu leurs responsabilités dans l'affaire du thon . . . Vous ne pouvez pas vous retrancher derrière une décision collective du Cabinet.

Mme McDougall: Je ne cherche pas à me retrancher derrière quoi que ce soit. Je dis simplement que nous avons essayé de prendre la meilleure décision possible. Nous acceptons maintenant la responsabilité de cette décision.

M. Riis: Je sais, mais aucun ministre, vous y compris, n'est prêt à accepter cette responsabilité.

Mme McDougall: Nous sommes tous prêts à le faire; c'est exactement ce que je viens de dire.

M. Riis: Peut-être, mais je ne peux certainement pas demander à Andrée Champagne si elle accepte la responsabilité de cette décision.

[Texte]

Ms McDougall: It was a government decision. What can I say?

Mr. Riis: And that is what you consider ministerial responsibility?

Ms McDougall: I think ministerial responsibility consists of . . .

Mr. Riis: I am sorry if it is embarrassing to you, Bill, but somebody has to accept this responsibility.

Mr. Kempling: It is a dumb line of questioning; that is what is embarrassing.

Mr. Riis: I have had years of practice alongside you.

Ms McDougall: I think ministerial responsibility consists of wrestling with tough problems and coming up with the best answers one can. It is attempting to ensure the policy matters within one's area are dealt with. That includes building up a better capability than we have had before. I think that is a real responsibility.

Mr. Riis: Before Mr. Hitchman indicated he felt it appropriate to submit an interim report at the end of July to recommend a task force to examine virtually every loan and transaction. This is a result of the problems he had encountered, which seemed so severe at the time. When you received that recommendation for the task force to look into every transaction and virtually every loan, what action did you take?

Ms McDougall: In this case it is what he asked for, because in that conversation he asked for two more weeks. He wanted to continue his examination before he came to a final conclusion. The recommendations were at that point only partly formed. There were discussions around what some of the options might be. He wanted two more weeks to look at the books before he came to any final conclusion.

We looked at a number of things while he was doing that. We did examine a merger possibility, among others. When he was ready with his final report we mulled over some things he had said on that earlier occasion. At that point other options were not closed off.

Mr. Riis: This will be my last question, Minister. After the March weekend various chief executive officers of the bank appeared before us after your first visit. I think each one indicated he had offered you personnel to go in and have a more thorough look because they all felt very uncomfortable with the information provided by the Inspector General. They felt it was inadequate, but it was the best information they had on which to make a decision. They offered staff and they offered experienced bankers to go and work with the department to do a thorough evaluation. They said that offer was never taken.

Ms McDougall: I am not sure what you are talking about. Are you talking about an offer made that weekend or a later offer?

Mr. Riis: Following the weekend.

Ms McDougall: Okay, because two bankers did go in after that with the Inspector General. That was part of the agree-

[Traduction]

Mme McDougall: C'est une décision que le gouvernement a prise, que puis-je vous dire d'autre?

M. Riis: Et c'est ce que vous appelez responsabilité ministérielle?

Mme McDougall: La responsabilité ministérielle consiste . . .

M. Riis: Je suis désolé si cela vous gêne, Bill, mais il faut bien que quelqu'un accepte cette responsabilité.

M. Kempling: Vos questions sont tout à fait stupides, et c'est cela qui est gênant.

M. Riis: Je suis à bonne école avec vous, Bill.

Mme McDougall: La responsabilité ministérielle consiste à oser s'attaquer à des problèmes délicats et à trouver les meilleures solutions possibles. Elle consiste également à essayer de s'assurer que les politiques applicables à chaque secteur sont bien respectées, et à améliorer nos systèmes. Voilà ce qu'est la responsabilité ministérielle.

M. Riis: M. Hitchman nous a déclaré qu'il avait jugé bon de soumettre un rapport provisoire à la fin de juillet recommandant qu'un groupe de travail soit chargé d'examiner pratiquement toutes les transactions et tous les prêts de la banque. Lorsque vous avez reçu cette recommandation de confier cette tâche à un groupe de travail, qu'avez-vous fait?

Mme McDougall: C'est ce qu'il demandait dans son rapport provisoire, mais au cours d'une conversation, il demandait deux semaines de plus. Il voulait continuer son travail avant de tirer une conclusion définitive. Ses recommandations n'étaient pas encore définitives, et on discutait encore des options possibles. Il voulait donc avoir deux semaines de plus pour examiner les livres, avant de tirer une conclusion finale.

Nous avons envisagé plusieurs choses pendant ce temps, notamment la possibilité d'une fusion. Lorsqu'il nous a soumis son rapport final, nous sommes revenus sur certaines des choses qu'il avait dites au début, et, à ce moment-là, les autres options n'étaient pas abandonnées.

M. Riis: Ce sera ma dernière question, madame la ministre. Après ce fameux week-end du mois de mars, plusieurs directeurs de la banque ont comparu devant nous. Chacun d'entre eux nous a dit qu'il avait offert de mettre des employés à votre disposition pour vous permettre d'avoir une idée plus approfondie de tout ce qui se passait, car ils estimaient tous que les informations données par l'inspecteur général n'étaient pas satisfaisantes. Ils ont donc offert de mettre du personnel à votre disposition, et plus précisément à la disposition du ministère, pour faire une évaluation approfondie de la situation. Or, ils prétendent que cette offre n'a jamais été acceptée.

Mme McDougall: Je ne sais pas de quoi vous parlez. S'agit-il d'une offre qui aurait été faite ce week-end-là, ou plus tard?

M. Riis: Plus tard.

Mme McDougall: Bien. Deux banquiers ont en effet collaboré avec l'inspecteur général pour faire une évaluation de

[Text]

ment. This was followed by two other bankers directed by Mr. Hitchman. So in fact that did happen.

Mr. Riis: The impression they left with us, considering the Westlands Bank in California as well as the CCB, was if they had the opportunity to send in the staff they had offered, in a short amount of time—some said a week, some said two weeks—they could have determined the situation was much worse than they had been presented with as a result of Mr. Kennett's information.

Ms McDougall: I think it was Mr. Ritchie who said before this committee that all bankers always want more information. I think if you go back and look at their testimony you will find that there were varying opinions in the bank around who should go in, when and how many and how long it would take.

It is the role of the Inspector General to examine the banks, and as part of that agreement bankers were sent in. We then engaged Mr. Hitchman to go in. So it is not as though we were either ignoring their recommendation or ignoring our responsibility to take a look at the bank.

• 1635

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Riis. Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman, and welcome to Madam Minister.

Just as an opening comment, the calls to my office on the privacy issue have come from that large group of depositors—the largest group, I believe—who fall between \$1 and \$59,999 of uninsured deposits. In the case of calls to my office, those have come from senior citizens and people like that who have at a later stage in life sold their assets and maybe got \$100,000 for their home. It is critically important to them. The thrust of those phone calls are that their privacy be maintained. Their fear is that they would become victims of kidnappings and robberies and things of this kind if indeed their names were published. So I hope you hang tough on that principle for that set of reasons. I think it may not be the largest dollar amount, but it certainly is the largest number of people involved. I would like you to stay there, in accord with your statement.

There are a number of rumours around about possible attempts to salvage, particularly the Northland in most recent history, and that some of the possible proposals could not be looked at because the current state of Canadian banking law would not permit certain kinds of takeovers or arrangements, in particular the principle of 10% ownership. I just wondered if you can confirm that present Canadian law could be a problem for potential salvage of not only these banks but other banks that might get into trouble. Are there things in the law that affect banks generally that are maybe not appropriate for smaller financial institutions in the regions in terms of these kinds of arrangements?

Ms McDougall: Yes, I think it is safe to say that if one could go to one or two entrepreneurial bankers or entrepreneurial investors with access to funds who were

[Translation]

la situation, conformément à l'entente. Ensuite, deux autres banquiers ont pris leur place. Voilà ce qui s'est passé.

M. Riis: D'après ce qu'ils nous ont dit, aussi bien au sujet de la Banque Westlands, en Californie, que de la BCC, s'ils avaient eu la possibilité de détacher le personnel qu'ils avaient offert, pour une ou deux semaines, ils auraient pu se rendre compte que la situation était bien pire que ne le laissaient envisager les informations données par M. Kennett.

Mme McDougall: Je crois que c'est M. Ritchie qui a déclaré devant votre Comité que tous les banquiers n'ont jamais assez d'informations. Si vous vous reportez à leurs témoignages, vous constaterez qu'à la banque, ils n'étaient pas tous d'accord pour savoir qui devrait être détaché, pendant combien de temps, etc.

L'inspecteur général a pour tâche de vérifier les comptes des banques, et des banquiers ont été détachés auprès de lui, dans le cadre de l'entente qui a été conclue. Nous avons ensuite engagé M. Hitchman. Ce n'est donc pas comme si nous avions ignoré leurs recommandations ou notre responsabilité de jeter un coup d'oeil sur la banque.

M. Riis: Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Riis. Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Je vous remercie, monsieur le président, et bienvenue à M^{me} la ministre.

En guise de préliminaire, les appels que j'ai reçus concernant la confidentialité émanent du groupe nombreux de déposants—le plus nombreux, je crois—qui avaient entre 1\$ et 59,999\$ de dépôts non assurés. Il s'agit là surtout de personnes âgées, et autres, qui ont liquidé leurs avoirs au soir de leur vie et ont peut-être vendu leur maison pour quelque 100,000\$. Ils attachent beaucoup d'importance à cette confidentialité, craignant de devenir les victimes d'enlèvement et de cambriolage, et de choses de cette sorte, si leur nom est publié. J'espère donc que vous allez rester ferme sur ce principe. Ces déposants font partie de la catégorie la plus nombreuse, même si les montants en jeu ne sont pas les plus importants. J'aimerais beaucoup que vous restiez ferme sur vos positions à cet égard.

Il y a toutes sortes de rumeurs qui circulent en ce moment concernant des tentatives de sauvetage, particulièrement de Norbanque, bien que certains de ces projets soient irréalisables du fait que la législation bancaire canadienne ne permet pas certains types d'acquisitions ou prises de contrôle, et notamment en raison du principe de 10 p. 100 de la propriété. Pourriez-vous nous confirmer que la législation canadienne actuelle risque de gêner non seulement le sauvetage de ces banques, mais d'autres banques susceptibles de connaître les mêmes difficultés? Y aurait-il des dispositions de la législation régissant les banques dont il vaudrait mieux exempter les petits établissements financiers à caractère régional?

Mme McDougall: Oui, s'il était possible de s'adresser à un ou deux banquiers ou investisseurs entreprenants, disposant de fonds et qui voudraient... cela est tout à fait hypothétique,

[Texte]

prepared . . . This is hypothetical, which I try not to get into, but the simplest solution always is to go to an investor and ask if he can put together a deal: will you put your money in, and will you as the controlling shareholder ride the board and the management and make sure things work out the way they are supposed to work out? Hindsight is always wonderful; it is the best forecasting tool in the world. But if there were the possibility of going to a strong potential investor, I think that can be helpful. I think it also has to be combined with a better regulatory climate and a way of maybe forcing action based on superior knowledge at an earlier stage.

So I think the combination of a strong shareholder control who has put his own money at risk combined with the kind of supervisory climate that I would like to build in this country can help prevent a lot of future problems. I guess I would rather relate it to the future than to the past; then it is less hindsight and more forward planning.

Mr. Hy Calof (Counsel, Department of Finance): Mr. Chairman, I could just add one comment to that. Of course there are specific provisions in the Bank Act, which is a highly complex piece of legislation, relating to equity ownership and 10% limitations, etc. The amalgamation and merger provisions are indeed very specifically structured.

Mr. Hawkes: And a potential problem for cases like this.

Mr. Calof: There are specific policy provisions that are set out relating to share limitations, which indeed could under certain situations create problems, yes.

Mr. Hawkes: I think we learn from history. Certainly historians who teach at universities would make that claim. So hindsight can be useful.

• 1640

Listening to our witnesses over the previous three days and again today, I think it becomes clearer that the parliamentarians of the day who began the revisions of the Bank Act back in the early 1970s and concluded in 1980—their thought processes were dominated by a desire to have growth, growth in competition. The figures you gave us today of 11 banks then and 70 today certainly mean that the legislators of the time achieved that goal.

I guess I am also hearing testimony that persuades me that it was not a complete package; when you attempt to induce competition and specifically regional financial institutions, regional banks, you are inviting a different level of risk. If a bank is physically located in a particular region such as Alberta and does most of its business in a particular region such as Alberta, its liquidity problems over time, at varying times, are likely to be much greater than a world-class bank. It disturbs me sometimes to see that people have negative comments about the management of a regional bank because essentially it did not operate like a world-class bank. It did not

[Traduction]

mais la solution la plus simple serait d'aller trouver un bailleur de fonds, de l'inviter à acheter un gros paquet d'actions et, devenant ainsi l'actionnaire principal, à exercer une surveillance sur le conseil d'administration et sur la direction de la banque pour vérifier que tout va bien. La rétrospective est quelque chose de merveilleux, c'est le meilleur instrument de prévision du monde. Mais s'il était possible de faire intervenir un gros investisseur potentiel, cela pourrait être un moyen utile. Il faudrait également que ces possibilités soient combinées avec une réglementation plus stricte et les moyens d'intervenir plus tôt, au vu de renseignements plus étoffés.

Je pense donc que la combinaison d'un contrôle strict exercé par un actionnaire qui accepte de risquer son argent avec un contrôle plus strict comme celui que j'aimerais établir contribuerait à prévenir beaucoup de problèmes à l'avenir. J'aime mieux réfléchir à ce genre de possibilités par rapport à l'avenir que par rapport au passé, sur un plan prospectif plutôt que rétrospectif.

M. Hy Calof (conseiller, ministère des Finances): Monsieur le président, j'aimerais ajouter une chose à cela. Il existe certes des dispositions précises dans la Loi sur les banques, qui est une législation hautement complexe, intéressant la propriété du capital et imposant un plafond de 10 p. 100, etc. Les dispositions concernant les fusions sont effectivement structurées de façon très rigide.

M. Hawkes: Elles constituent un obstacle dans les cas comme celui-ci.

M. Calof: Il y a notamment des dispositions qui limitent la proportion d'actions qu'une même personne peut détenir, et elles pourraient effectivement constituer une gêne dans certains cas.

M. Hawkes: Nous pouvons tirer les leçons du passé. Les historiens qui enseignent dans nos universités ne me contrediront pas. Une vision rétrospective peut donc avoir son utilité.

Après avoir écouté nos témoins durant ces trois derniers jours et de nouveau aujourd'hui, il devient de plus en plus manifeste que la pensée du législateur qui a réalisé la refonte de la Loi sur les banques dans les années 70 et au début des années 80 était dominée par le souci de la concurrence. Les chiffres que vous nous avez donnés aujourd'hui, indiquant qu'il existait onze banques alors et soixante-dix aujourd'hui, montrent bien que cet objectif a été réalisé.

Ce que j'ai appris durant ces derniers jours m'a convaincu également que cette réforme est restée incomplète; lorsqu'on veut favoriser la concurrence, et particulièrement la création d'établissements financiers régionaux, et de banques régionales, on crée un niveau de risque différent. Une banque qui est implantée localement dans une région donnée, comme l'Alberta, où elle a fait la plus grande partie de ses affaires, va rencontrer des problèmes de liquidités, à divers moments, beaucoup plus grands qu'une banque qui opère à l'échelle mondiale. Cela me fâche parfois d'entendre les gens critiquer la gestion de ces banques régionales, car celles-ci ne peuvent pas du tout fonctionner comme une banque d'envergure

[Text]

diversify its loan portfolio over the whole universe of the geography or the sectors or whatever.

In your comments about change and legislative change related to Inspector General and so on, can we expect a strong thrust from you in terms of this whole legislative package as it gradually unfolds, but a strong thrust that will enable us to respond to regional institutions in a way for the future, in a way that will be different from the way we have to respond to world-class banks and world-class institutions?

Ms McDougall: I would certainly like to think we can do that. Even regional banks have a responsibility to their region, but they do have a banking responsibility to solvency. If they are running into difficulties, they have to be in a position and have the will to make decisions around how they deal with the solvency, as well as that sensitivity to regional needs. Banks or any credit institution can diversify in a number of ways, geographically or through the nature of the assets. In some of these cases I guess that was not possible; there were other factors too, they were founded in an inflationary time and then had to deal with what in that part of the country was essentially deflationary.

I would like to look forward around building a framework for regional institutions. And yes, I think it probably should be different from national institutions. I think one of the regulators who visited the standing committee from the U.S. suggested some kind of regional supervision and regulation so that there was more sensitivity at the regulatory level, as well.

I think that certainly a driving shareholder who has an active involvement in protecting his investment can also be of benefit in that kind of institution. I am not all the way along with where I think that kind of thing could go but I would hate to see the concept of regional banking in this country disappear, because we have run into really what is a tragic situation with these two banks.

Mr. Hawkes: My own suspicion is for the next 20 years they are going to need special help if they are going to be strong and if they are going to survive, because this particular set of events weakens all of them to a greater or lesser extent. It certainly creates problems for them.

• 1645

Can I ask you questions about three specific clauses in the bill?

The Chairman: This is your last question, Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Okay. With regard to clause 11, which deals with the Income Tax Act, and clause 14, which deals with the liquidator, I just wondered if those are normal powers. I also wonder, in clause 17, why the CCB Mortgage Investment is pulled out as requiring a special date for proclamation. I would like to know the significance of these clauses.

Ms McDougall: I think I will ask Hy to deal with some of those questions. The one on the CCB Mortgage Investment

[Translation]

mondiale. Elle a beaucoup moins de facilité à diversifier son portefeuille de prêts, elle ne peut pas le diversifier autant au plan géographique et sectoriel.

Dans toute cette refonte législative concernant le rôle de l'inspecteur général, etc., pouvons-nous nous attendre à ce que l'on applique des modalités et des règlements différents aux banques régionales et aux banques d'envergure mondiale?

Mme McDougall: Je le souhaite. Les banques régionales exercent une responsabilité dans leur région, mais elles doivent également rester solvables. Si elles rencontrent des difficultés, elles doivent avoir les moyens et la volonté de prendre des décisions propres à préserver leur solvabilité, tout en restant sensibles aux besoins des régions. Les banques et les établissements de crédit peuvent diversifier leur portefeuille de diverses façons, soit au plan géographique, soit à celui de la nature de leur actif. J'imagine que cette possibilité n'existe pas dans les cas qui nous occupent; d'autres facteurs sont intervenus également: ces banques ont été fondées dans une période d'inflation, mais se sont retrouvées très vite, dans leur région, dans une phase d'inflation.

Je souhaite créer un cadre réglementaire différent pour les établissements régionaux, différent de celui des établissements nationaux. Je crois que l'un des responsables américains de la réglementation des banques qui vous a parlé a suggéré une surveillance et une réglementation distinctes pour les banques régionales.

Je pense également qu'un actionnaire dominant qui a un intérêt direct à protéger son investissement pourrait également jouer un rôle utile dans ce genre de banque. Je ne sais pas trop jusqu'où l'on pourrait aller à cet égard, mais je ne souhaite pas voir le concept de banque régionale disparaître dans notre pays simplement pour avoir connu la tragédie de ces deux banques.

M. Hawkes: J'ai l'impression qu'il faudra leur accorder une aide spéciale pendant les vingt prochaines années si on veut qu'elles restent fortes et survivent, car ces derniers événements les ont toutes affaiblies dans une mesure plus ou moins grande. Toutes en ressentent certainement le contrecoup.

Pourrais-je vous poser des questions sur trois clauses précises du projet de loi?

Le président: Ce sera votre dernière question, monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Bien. En ce qui concerne l'article 11, qui traite de l'impôt sur le revenu, et de l'article 14, les pouvoirs du liquidateur, j'aimerais savoir si ce sont là des pouvoirs normaux. Je me demande également pourquoi la date de proclamation de la loi relativement à la Compagnie de placements hypothécaires CCB est différente.

Mme McDougall: Je crois que je vais demander à Hy de répondre. La date de proclamation pour la compagnie de

[Texte]

Corporation is different because the decision regarding CCB Mortgage has not yet been made. Our hope was that we could proceed with the bill, leaving aside the CCB Mortgage Investment Corporation, which is undergoing a special examination. As I understand it, Gordon, its business comes directly from the CCB. It has some reasonably good assets but its funding becomes a problem without the CCB. Is this correct or is it the other way around?

Mr. G. King: The mortgage investment corporation has a fairly large capital base. It is regulated by the Department of Insurance. Initially, it was managed by the CCB. I think it has two problems. The first is that it has joint investments with CCB; the other factor is that the CCB name is not a particular asset in raising deposit funds.

Ms McDougall: It is being looked at with a view to determining whether there is or is not another solution. Only if there is not will this part of the bill come into effect.

Hy, do you want to address the other clauses?

Mr. Calof: You referred to two specific clauses. First of all, clause 11 provides that:

Subsection 137.1(10) of the Income Tax Act does not apply in respect of any payment made under this Act.

The rule under 137.1(10) of the Income Tax Act is that where a depositor of a financial institution is paid off by the CDIC in respect of the institution, the financial institution must include in its income the amount of the payment. In other words, if CDIC makes a payment to an insured depositor in respect of a deposit with the *X* institution, it is included in income of the *X* institution. The reason is that the *X* institution makes payments that are deductible to the insurance fund.

Now, in this situation of course CDIC is acting as our agent. However, these are not being made out of the insurance fund. In order to ensure that you do not have the incredible result of including those payments made to the uninsured depositors in the income of the CCB and of the Northland Bank, it was necessary to clarify that this provision would not apply to those flows of payments.

Mr. Hawkes: Therefore you would not have to pay tax on your own money when you got it back, essentially.

Mr. Calof: You would not have received any tax under the income. It was a clarification of the situation. The other clause was clause 14?

Mr. Hawkes: Yes.

Mr. Calof: All right. Let me make a clarification about some observations that might have been made earlier on in the game regarding references to CCB and Northland being in liquidation. In the case of Northland, of course, we have a curator; we do not have a liquidator yet appointed. In the case of CCB, we have the provisional liquidator appointed. The concern was that the curator does not have the full extent of the powers of the liquidator. We wanted to ensure that the curator could effect the set-offs that the Minister referred to

[Traduction]

placements hypothécaires est différente, car la décision en ce qui la concerne n'a pas encore été prise. Nous espérons pouvoir adopter le projet de loi, en laissant de côté pour le moment cette compagnie de placements hypothécaires, qui fait l'objet d'une étude spéciale. Si j'ai bien compris, Gordon, ses affaires lui viennent directement de la Banque commerciale du Canada. Son actif est relativement bon, mais son financement risque de devenir problématique en l'absence de celle-ci. Ai-je raison, ou bien est-ce l'inverse?

M. G. King: La compagnie de placements hypothécaires dispose d'un capital relativement important. Elle est réglementée par le Département des assurances. Elle était gérée au début par la BCC. Elle est confrontée à deux problèmes: le premier est qu'elle a des investissements conjoints avec la BCC et l'autre facteur est que le nom CCB ne lui facilite pas la tâche de trouver des dépôts.

Mme McDougall: Nous essayons de trouver une solution autre dans son cas. Ce n'est que si nous n'en trouvons pas que le projet de loi s'appliquera à elle.

Hy, voulez-vous parler des autres clauses?

M. Calof: Vous avez mentionné deux clauses précises. Tout d'abord, l'article 11 stipule que:

Le paragraphe 137.1(10) de la Loi de l'impôt sur le revenu ne s'applique pas à un paiement fait au titre de la présente loi.

Ce paragraphe stipule que lorsqu'un déposant auprès d'un établissement financier est indemnisé par la SADC, la banque doit inscrire dans son revenu le montant du paiement. En d'autres termes, lorsque la SADC indemnise un déposant assuré, le montant de l'indemnité est considéré comme faisant partie du revenu de la banque. La raison en est que celle-ci verse une cotisation à la SADC qui est déductible de l'impôt.

En l'occurrence, évidemment, la SADC est notre mandataire. Toutefois, les indemnités qu'elle verse ne sont pas prélevées sur le fonds d'assurance. Pour éviter d'inclure les paiements versés aux déposants non assurés dans les revenus de la BCC et de Norbanque, ce qui aurait été tout à fait paradoxal, il a fallu stipuler que cette disposition ne s'appliquerait pas à ces indemnités.

M. Hawkes: Cela évite donc aux indemnisés de devoir payer l'impôt sur leur propre argent au moment de la restitution.

M. Calof: De toute façon, aucun impôt n'aurait été payable. Il s'agit là simplement de préciser la situation. L'autre clause dont vous parliez était l'article 14?

M. Hawkes: Oui.

M. Calof: Bien. Je dois clarifier ici quelques remarques qui ont été faites précédemment concernant la liquidation de la BCC et de Norbanque. Dans le cas de Norbanque, elle est aux mains d'un curateur, le liquidateur n'ayant pas encore été désigné. Dans le cas de la BCC, nous avons nommé un liquidateur intérimaire. Le problème est que le curateur n'a pas exactement les mêmes pouvoirs que le liquidateur. Nous voulons assurer par cette clause que le curateur pourra effectuer les compensations, par exemple à l'égard des dépôts

[Text]

initially, where you have a deposit in respect of which there is a security interest with the financial institution. In this respect, it is not a standard usual clause. But we conferred additional power on the curator to effect the set-offs basically for the purposes of this provision.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes. Miss Nicholson.

• 1650

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman. When the Minister was before the Finance Committee on September 9 she said that part of her reason for introducing a bill to compensate the uninsured depositors was:

The Government of Canada made statements and encouraged these depositors and depended on the support of those depositors. This implied a commitment.

Therefore, we have this bill before us in part because of ministerial statements by this Minister and others. I would like to ask some questions about what these statements were based on.

On March 23 the decision was taken to bail out the CCB. On April 26 the Inspector General of Banks issued the letter, which was required as a condition of the memorandum of intent, guaranteeing that the amount of the bail-out was adequate to make the CCB solvent. Between March 23 and April 26, what further examination of the bank's assets was made?

Ms McDougall: I am sorry I cannot be very specific about the date, but I think that the Inspector General had his two inspectors going in in April. They were starting to go in and to build terms of reference. He was working with the banks to get the two people in place to go in to take a look.

Miss Nicholson: If these were the two monitors, I do not think their terms of reference were set up until the end of April, and they were not in until May. Or am I wrong?

Ms McDougall: They may not have been in until May 1, but I know that there was work being done on getting people in place and on the terms of reference to send them in during this time.

Miss Nicholson: But you cannot guarantee that they had actual work available. The Inspector General of Banks could have looked at this before he signed his letter on April 26.

Ms McDougall: I cannot guarantee it. No.

Miss Nicholson: Now, on March 24, we have a statement from Mr. Grant of the OIGB, which has already been referred to. Having reviewed \$900 million worth of the bank's \$1.50 billion Canadian loans and also part of the U.S. loans, he suggested that another \$116 million in loan loss provisions should be added to the rescue package. Were the participating banks advised of this?

Ms McDougall: All the discussions with the banks were carried on by the officials who had worked with them in

[Translation]

assortis d'une garantie. Il ne s'agit donc pas ici d'une clause standard, mais nous avons voulu donner au curateur le pouvoir supplémentaire d'effectuer les compensations.

Le président: Je vous remercie, monsieur Hawkes. Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Je vous remercie, monsieur le président. Lorsque le ministre a comparu au Comité des finances le 9 septembre, elle a déclaré que la raison d'indemniser les déposants non assurés est que:

Le gouvernement du Canada a fait des déclarations et a encouragé ces déposants et les a incités à garder leur appui à la banque. Cela constituait un engagement implicite.

Si nous sommes donc saisis de ce projet de loi, c'est parce que ce ministre et d'autres ont fait certaines déclarations. J'aimerais poser quelques questions concernant le fondement de celles-ci.

Le 23 mars a été prise la décision de secourir la BCC. Le 26 avril, l'inspecteur général des banques a émis la lettre exigée par le protocole d'intention, garantissant que le montant du renflouement suffirait à rendre la BCC solvable. Quelle vérification de l'actif de la banque a été entreprise entre le 23 mars et le 26 avril?

Mme McDougall: Je regrette de ne pouvoir donner de date très précise, mais je crois que l'inspecteur général a dépêché deux inspecteurs en avril. Il se concertait avec les banques pour définir le mandat de ces deux inspecteurs et leur préparer le terrain.

Mme Nicholson: S'il s'agit là des deux contrôleurs, je ne pense pas que leur mandat ait été décidé avant la fin du mois d'avril, et ils ne sont allés sur place qu'en mai. Est-ce que je me trompe?

Mme McDougall: Peut-être ne sont-ils arrivés sur place qu'après le 1^{er} mai, mais je sais que des travaux préliminaires ont été réalisés pour préparer le terrain et définir leur mandat avant cette date.

Mme Nicholson: Mais vous ne pouvez garantir qu'ils ont effectivement commencé le travail. L'inspecteur général des banques aurait pu s'en inquiéter avant de signer sa lettre le 26 avril.

Mme McDougall: Je ne peux le garantir. Non.

Mme Nicholson: Ensuite, le 24 mars, nous avons la déclaration de M. Grant, du Bureau de l'inspecteur général des banques, dont on a déjà parlé. Ayant examiné une tranche de 900 millions de dollars sur le total de 1,5 milliard de prêts canadiens, et également une partie des prêts américains, il a indiqué qu'il faudrait ajouter encore 116 millions de dollars au montant de l'aide. Est-ce que les banques participantes en ont été informées?

Mme McDougall: Toutes les négociations avec les banques ont été tenues par ceux qui ont collaboré à la mise sur pied du

[Texte]

designing the support package. I do not know it was ever suggested that the support package should be redesigned on the basis of any new information.

Miss Nicholson: Well, \$116 million is quite a large proportion of the support package. It is about half of it. By the way, the chronology of the OIGB says that the special OIGB representatives Cockburn and Johnson started their review on behalf of the support group on May 14. This was long after the letter of comfort had been signed. I am left with the impression that the letter of comfort was signed on April 26, without anything much having happened between March 23 and this date, even though Mr. Grant's report on April 24 must certainly have raised questions. Although the Minister has said in the House that there was no indication before March 14 of serious problems within this bank—perhaps serious is a matter of definition—there are reports available, going back as far as March 6. An official in the Office of the Inspector General of Banks expressed doubts whether the bank could continue in its present form. Therefore, I am left with the impression that there were signals before March 14. There was a very serious report on March 24, yet none of this was investigated between the weekend of March 22-24 and April 26, when the letter of comfort was signed. So I have to ask, did the Inspector General sign that letter freely, or was he ordered to do so—and if so, by whom?

• 1655

Ms McDougall: Goodness, I do not think he was ordered to do so—certainly not by me. It was part of the arrangement that had been made in the support group that he would stand beside the statements that had been made. Just to clarify the dates, I think the specific problem of the CCB was brought to the Inspector General—or the Deputy Inspector General, I guess, in his absence—on March 14, and it was then brought to my attention; that is when we began to move ahead on whether we could come to some kind of decision.

Miss Nicholson: I am sorry to interrupt the Minister, but there is a report in existence dated March 6 from Mr. Neville Grant to Mr. D.M. Macpherson that states the bank will be hard-pressed to survive in its present form. So there were worries before March 14. The agreement was arrived at essentially—at least it was authorized by the Prime Minister—on March 23. On March 24 there is a report that says the support package may need to be increased by \$116 million, but that was not investigated at all. The Inspector General nevertheless signed his letter on April 26 without doing anything further to check in those four weeks. Is that correct?

Ms McDougall: Well I am going to ask Gordon to comment on the numbers. I had no reason to believe the Inspector General was not doing his job in that month, and had every confidence in the advice that was being given to me. The problem was initially brought to me on March 14. If the key words in that—and I am taking your word for it—are that the bank has problems in its present form, or cannot survive in its

[Traduction]

plan de secours. Je ne sais pas si l'on a jamais suggéré de réorganiser celui-ci sur la foi de renseignements nouveaux.

Mme Nicholson: C'est que 116 millions représentent une grosse proportion des mesures de secours, presque 50 p. 100. D'ailleurs, selon la chronologie des événements donnée par le BIGB, les deux représentants spéciaux de l'inspecteur des banques, Cockburn et Johnson, n'ont commencé leur travail que le 14 mai, c'est-à-dire bien après la lettre de garantie. J'ai l'impression que celle-ci a été signée le 26 avril sans que rien n'ait été entrepris depuis le 23 mars, et sans tenir compte des rapports de M. Grant du 24 avril, qui auraient dû susciter quelques interrogations. Par ailleurs, le ministre a déclaré à la Chambre que rien ne permettait de pressentir avant le 14 mars que la banque connaissait des difficultés sérieuses—il faudrait voir encore ce que l'on entend par «sérieuses»—on possédait déjà des indications dès le 6 mars. Un fonctionnaire du Bureau de l'inspecteur général des banques a exprimé des doutes que la banque puisse continuer d'exister dans sa forme actuelle. J'ai donc l'impression que le signal d'alarme a été tiré avant le 14 mars. Le 24 mars il y a eu un communiqué dont le ton était très grave et pourtant on n'a rien fait pour enquêter entre le week-end du 22-24 mars et le 26 avril, quand le protocole a été signé. Je suis forcé de vous demander si l'Inspecteur général a signé cette lettre de son plein gré ou bien si on lui a signifié de le faire. Dans l'affirmative, qui était-ce?

Mme McDougall: À la vérité, je ne pense pas qu'on lui ait signifié de le faire, et en tout cas ce n'était pas moi. Cela faisait partie des aménagements prévus au sein du groupe d'appui, à savoir que l'Inspecteur corroborerait les déclarations qui avaient été faites. Au sujet des dates, le problème précis de la BCC a été porté à l'attention de l'Inspecteur général, ou en son absence de l'Inspecteur général adjoint, le 14 mars, et c'est à ce moment-là qu'on m'en a parlé. À partir de ce moment-là, on a commencé à réfléchir à ce que pourrait être notre décision.

Mme Nicholson: Je suis désolée d'interrompre le ministre mais il existe un rapport en date du 6 mars de M. Neville Grant à M. D.M. Macpherson qui signale que la banque aura du mal à se maintenir à flot dans les circonstances. On constate qu'on s'inquiétait donc avant le 14 mars. L'entente a été conclue, c'est-à-dire qu'elle a été autorisée par le Premier Ministre, le 23 mars. Il existe un rapport en date du 24 mars qui signale qu'il pourrait se révéler nécessaire d'ajouter 116 millions de dollars aux aménagements financiers prévus mais dans ce cas-là il n'y a pas eu d'enquête. Néanmoins, l'Inspecteur général a signé sa lettre le 26 avril sans avoir pour autant poussé son enquête pendant ces quatre semaines. Est-ce exact?

Mme McDougall: Je vais demander à Gordon de répondre pour ce qui est des chiffres. Rien ne me portait à croire que l'Inspecteur général ne faisait pas son travail pendant ce mois-là et j'avais pleine confiance en ceux qui me conseillaient. On m'a signalé le problème pour la première fois le 14 mars. Si les mots importants—et je me fie à ce que vous me dites—sont que la banque éprouvait des difficultés dans les circonstances,

[Text]

present form, the support package was designed to deal with that situation, beginning with what came to me as a result of Mr. Macpherson's meeting with management on March 14. Gordon, do you want to expand on the numbers?

Mr. G. King: Yes. I think the concern I have is that the numbers are being given a degree of precision they do not have. I think it has to be recognized that these are judgments about the value of loans. The judgment about each individual loan depends upon how the affairs of a particular business that borrowed that money are likely to evolve in the future. So there is a strong element of forecasting in there. I must admit to being an economist, and I think it is well known that forecasting economic events is very difficult. So I think the number you are quoting is a . . .

Miss Nicholson: Mr. Chairman, I am sorry to interrupt, because I am sure this is meant to be helpful, but my time is going and I have another question for the Minister.

The Chairman: That is fine. I would like to just interject for a minute and say that the yellow light is flashing on and off behind you, which you cannot see, and all the members sitting around here are excited. There is a motion for the House to adjourn put forward by Mr. Baker. We are finding out when the vote may be. With the agreement with this committee, I would like to continue sitting until I get an exact time that we are going to have a vote and give ourselves ample time to get back to the House to vote. Because we have the Minister here today, I do not want to lose this opportunity because of a motion in the House. I almost put another word in there, which I was very careful . . . In view of that, I would like to continue on and we will find out and we will get you there in lots of time. Thank you. Go ahead, Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Well, I do not think there is any point in my belabouring this, but the Minister has said in the House and she also said in committee on September 9 that at the time the bail-out agreement was reached, on March 23, there was insufficient time to do a complete examination of assets. The Inspector General of Banks in fact did not issue his letter of comfort, which was crucial to the agreement, until April 26, and apparently that four weeks was not used to do a further examination and to make sure that the figures given to the bail-out group in fact were as accurate as they could be. Nothing happened in those four weeks.

• 1700

May I go on then to another issue? On September 9 the Minister, when before the Standing Committee on Finance, mentioned that she had received the Hitchman report in mid-August, but she did not mention that she had had an interim report from him on July 30 and had met with him at that time.

Could she tell us how seriously the July 30 information was appraised? I mean, was there much difference between his

[Translation]

ou bien qu'elle ne pouvait pas se maintenir à flot dans les circonstances, des modalités financières étaient prévues pour pallier cela, et en premier lieu, je pouvais compter sur le rapport de la réunion entre M. Macpherson et les directeurs de la banque, le 14 mars. Gordon, avez-vous quelque chose à ajouter sur les chiffres?

M. G. King: Oui. Ce qui m'inquiète c'est qu'on veut à tout prix que les chiffres aient une précision qu'ils n'ont pas. Je pense qu'on sait depuis qu'ils reflètent des jugements concernant l'importance des prêts. Le jugement que l'on porte sur un prêt donné dépend de l'évaluation de l'entreprise du débiteur pendant les mois à venir. On constate donc que les prévisions sont fort importantes ici. Je dois vous avouer que je suis économiste et tout le monde sait que les prévisions en matière économique sont très risquées. Ainsi je pense que le chiffre que vous citez . . .

Mme Nicholson: Monsieur le président, excusez-moi d'interrompre car je suis sûre que mon interlocuteur veut se rendre utile. Toutefois, le temps file et j'ai une autre question à poser au ministre.

Le président: Comme vous voudrez. Je voudrais vous signaler que la lumière jaune clignote derrière vous, et vous ne pouvez pas la voir. Tous les députés assis autour de la table s'agitent. La Chambre est saisie d'une motion d'ajournement présentée par M. Baker. Nous essayons de savoir quand le vote aura lieu. Si vous êtes d'accord, j'aimerais poursuivre la séance jusqu'à ce qu'on nous dise à quelle heure exactement nous devons voter et je veillerai à ce que vous ayez tout le temps nécessaire pour vous rendre à la Chambre. La ministre vient témoigner aujourd'hui et je ne veux pas qu'une motion présentée à la Chambre écoule notre temps. J'ai failli apporter des réserves à la dernière affirmation . . . Cela étant, je voudrais poursuivre mais soyez assurés que nous allons nous renseigner et vous donner tout le temps nécessaire pour vous rendre à la Chambre. Merci. Allez-y, madame Nicholson.

Mme Nicholson: Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de rabâcher la même chose mais la ministre a dit à la Chambre, et elle l'a répété en Comité le 9 septembre, qu'au moment où l'accord de renflouement a été conclu, le 23 mars, on a manqué de temps pour étudier les actifs d'une manière exhaustive. De fait, l'inspecteur général des banques n'a pas envoyé sa lettre d'accord présumé, essentielle pour l'entente avant le 26 avril et, apparemment, pendant les quatre semaines qui ont précédé, on n'a pas jugé utile de poursuivre l'enquête pour s'assurer que les chiffres fournis au groupe de renflouement étaient aussi justes que possible. On n'a rien fait pendant ces quatre semaines.

Puis-je passer à une autre question? Le 9 septembre, la ministre, qui comparaisait devant le comité permanent des finances, a dit qu'elle avait reçu le rapport Hitchman à la mi-août, mais elle n'a pas révélé qu'elle avait reçu de lui un rapport provisoire le 30 juillet et qu'elle l'avait rencontré à ce moment-là.

Peut-elle nous dire dans quelle mesure on a accordé de l'importance aux renseignements fournis le 30 juillet? J'aime-

[Texte]

report of July 30 and the one of mid-August in terms of the future of the bank?

Ms McDougall: The July 30 meeting was more an oral briefing based on the loan data that he had. To my recollection, he was still formulating his thoughts toward a final report. He did want two more weeks with Masters, Farthing and Taylor to continue to look at the bank. It was not in any sense a complete report. He was the one who asked for more time, and it was not organized really as a report. However, if you are asking me if I took it seriously, yes, I took it seriously.

Miss Nicholson: It was not an optimistic report, whether verbal or written.

Ms McDougall: No, but he was still looking at a number of . . . he wanted to keep the door open on the conclusions that he eventually reached, and I think the recommendations as they came were really only partially formed in his mind, at that stage.

Miss Nicholson: Thank you.

On August 9 the Minister, I understand, met in Toronto with the CEO of the Canadian Commercial Bank . . .

Ms McDougall: I met with the chairman of the board, yes.

Miss Nicholson: At that meeting were you told that the bank was in very serious difficulty and that it might not be able to last much longer?

Ms McDougall: At that point, they still had capital and said that they felt they were going to run out of capital without a capital injection of some kind. There was, as I say, the possibility of a merger at that time as well. Once again the door was not in any way closed, although the problems were recognized.

Miss Nicholson: This was August 9. On that same day, the Minister wrote a letter to a shareholder saying that she was confident the actions of the bank in March had ensured the long-term viability of the bank, and also that the Bank of Canada would continue to provide liquidity until confidence in the bank was assured. Was that letter signed before or after the meeting with the chairman of the board?

Ms McDougall: I believe it was signed before, but I might read you a couple of other lines from that letter:

However, you are no doubt aware that capital certainty for an investor in marketable securities is never guaranteed. Indeed, as an owner, an investor should be aware that the shareholder's return and risk involve participation in both profits and losses.

I then go on to point out that without the support package, shareholders might well have lost the entire value of their

[Traduction]

rais savoir si les renseignements fournis le 30 juillet et concernant l'avenir de la banque étaient très différents de ceux qu'elle a obtenus à la mi-août?

Mme McDougall: La réunion du 30 juillet était plutôt un échange verbal portant sur les prêts. Si je me souviens bien, à ce moment-là, il n'avait pas fini de réfléchir au contenu du rapport définitif. Il voulait disposer de deux semaines supplémentaires avec Masters, Farthing et Taylor pour continuer d'étudier la situation. Le rapport du 30 juillet n'était absolument pas complet. C'est lui qui a demandé un sursis afin de formuler son point de vue sous forme de rapport. Néanmoins, puisque vous le demandez, je vous dirai qu'effectivement j'ai accordé toute l'importance nécessaire à ces renseignements.

Mme Nicholson: Ce rapport n'était pas optimiste, qu'il fût verbal ou écrit.

Mme McDougall: Non, effectivement, mais il mains quant aux conclusions qu'il allait tirer et je pense que les recommandations qu'il a faites plus tard n'étaient que partiellement formulées dans son esprit à ce moment-là.

Mme Nicholson: Merci.

Si je ne m'abuse, le ministre a rencontré à Toronto, le 9 août, le président directeur général de la Banque Commerciale du Canada.

Mme McDougall: J'ai rencontré le président du conseil d'administration, effectivement.

Mme Nicholson: Lors de cette réunion, vous a-t-on signalé que la banque se trouvait dans une très mauvaise passe et qu'elle ne pourrait peut-être pas se maintenir très longtemps encore?

Mme McDougall: À ce moment-là, la banque avait encore du capital mais elle a signalé que sans une injection de capital quelconque, elle serait à sec bientôt. À ce moment-là, on envisageait la possibilité d'une fusion. Une fois de plus, rien n'était définitif, même si les problèmes étaient repérés.

Mme Nicholson: C'était le 9 août. Le même jour, la ministre a écrit à un actionnaire qu'elle était certaine que ce que la banque avait fait en mars lui permettait d'assurer sa viabilité à long terme et elle ajoutait que la Banque du Canada continuerait d'approvisionner la BCC tant que la confiance ne serait pas restaurée. Avez-vous signé cette lettre avant ou après la réunion où se trouvait le président du conseil d'administration?

Mme McDougall: Je pense que je l'ai signée avant, mais je puis vous lire quelques lignes encore de cette lettre:

Toutefois, vous savez sûrement que ceux qui investissent dans des valeurs boursières ne peuvent jamais compter avec certitude sur des garanties pour leur capital. En effet, en tant que détenteur d'actions, l'investisseur doit savoir que les risques et les gains signifient qu'il faut accepter à la fois les profits et les pertes.

Je poursuis en disant que sans ces modalités de financement, les actionnaires auraient pu perdre toute la valeur de leurs investissements bien plus tôt; vous voyez donc que la lettre

[Text]

investments earlier, so there was more information in the letter than just that statement.

Miss Nicholson: Yes.

Ms McDougall: There was also one . . . it was a letter that had been sent to other preferred shareholders before that time as well.

Miss Nicholson: Thank you.

• 1705

As for my final question, the Bank of Canada, of course, takes security back when it advances liquidity.

Ms McDougall: Yes.

Miss Nicholson: Sometime in August—I do not know the precise date, but perhaps the Minister could give it to me—the Bank of Canada had advanced \$1.3 billion and had taken the entire loan assets of the CCB, amounting to \$1.8 billion, as security.

Can the Minister describe to me the state of play for August 9?

Ms McDougall: The state of play?

Miss Nicholson: With regards to those numbers. I think the numbers I have given are accurate for the end of August. What was the proportion as of August 9?

Ms McDougall: I cannot give you a precise number. It would have been less.

Miss Nicholson: Would it not have been . . .

Ms McDougall: We would have to dig them out of the Bank of Canada records.

Miss Nicholson: I do not think it would have been too much less, though, Minister. This is what puzzles me. You were able to write these letters expressing such confidence on August 9, thereby creating the kind of obligation that calls this bill.

Ms McDougall: At the time of writing the letter, no decision had been made in any sense as to the final outcome of the facts that were still coming at us. As I say, there was still the possibility of a merger. Until the decision was made, it had to be business as usual. I think any other statement or anything that would have prejudged a situation which had not reached its conclusion could of itself have precipitated a failure. I mean, you cannot say to somebody that a bank is partially solvent. It is solvent until it is insolvent. The statement was true as it stands.

The Chairman: I have gone way over the amount of time that I was permitting after the original three. So if I may, I would like to interject, before I go on to Mr. Cassidy, and state that the bells are ringing. The opposition at this point have not shown up in the House. I have been advised that there is unlikely to be a vote between now and six p.m. and that we will

[Translation]

contenait plus de renseignements que les quelques phrases que vous avez citées.

Mme Nicholson: Je vois.

Mme McDougall: D'autre part . . . Il y a une lettre qu'on a envoyée à d'autres actionnaires privilégiés avant ce moment-là aussi.

Mme Nicholson: Merci.

Ce sera ma dernière question. La Banque du Canada, je suppose, exige des garanties quand elle avance des fonds, n'est-ce pas?

Mme McDougall: Oui.

Mme Nicholson: À un moment ou à un autre au mois d'août—je ne sais pas quand précisément, la ministre pourra peut-être me renseigner—la Banque du Canada a avancé 1,3 milliard de dollars et elle a accepté en garantie tout l'actif des prêts de la BCC, qui représentait 1,8 milliard de dollars.

La ministre peut-elle me décrire le scénario du 9 août?

Mme McDougall: Le scénario?

Mme Nicholson: Du point de vue de ces chiffres. Les chiffres que j'ai cités valent pour la fin du mois d'août. Quelle était la situation le 9 août?

Mme McDougall: Je ne puis pas vous donner de précision. C'était sans doute moins.

Mme Nicholson: Se pourrait-il que . . .

Mme McDougall: Il nous faudrait puiser ces chiffres dans les dossiers de la Banque du Canada.

Mme Nicholson: Madame la Ministre, je ne pense pas que c'était beaucoup moins. C'est cela qui m'intrigue. Le 9 août, vous étiez en mesure d'écrire des lettres pleines de confiance, et par là, vous avez créé des obligations qui ont rendu ce projet de loi nécessaire.

Mme McDougall: Au moment où j'écrivais ces lettres, aucune décision n'avait été prise quant au résultat définitif de l'étude des faits que nous étions encore en train de réunir. Comme je l'ai dit, on envisageait encore la possibilité d'une fusion. Tant que la décision n'a pas été prise, les choses se déroulaient comme de coutume. Je pense que toute autre affirmation, toute autre chose qui aurait révélé l'issue d'une situation qui n'était pas encore parvenue à son terme, aurait déclenché l'effondrement de la banque. Comprenez-moi, on ne peut pas dire à quelqu'un qu'une banque est partiellement solvable. La banque est solvable, jusqu'à ce qu'elle ne le soit plus. L'affirmation était vraie, telle quelle.

Le président: J'ai dépassé le temps que je devais allouer à ceux qui intervenaient au deuxième tour. Permettez-moi, avant de donner la parole à M. Cassidy, de vous rappeler que la sonnerie se fait entendre. Jusqu'à maintenant, l'opposition ne s'est pas présentée à la Chambre et on m'a dit qu'il était peu probable qu'on vote avant 18 heures. De toute façon, on nous avisera ici en temps utile, si le vote a lieu.

[Texte]

be notified here on whether there is going to be a vote in order to give us ample time to get over to the House.

I move we continue this meeting. We have other witnesses to come on right afterwards, if I have the agreement from the committee.

Anybody opposed?

Motion agreed to

The Chairman: Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: Thank you. I have one question, which I think is of general interest, but is perhaps a bit to one side. Then I will go to the matter at hand.

Madam Minister, knowing what you know now, is it proper for the cost of the Office of the Inspector General of Banks to be paid for the banking industry? Does the government intend to change this?

Ms McDougall: I have no intention of changing it at this point. As you know, there are a lot of changes I would like to make on how the office functions. At this point, this is not one of them. I would take this as a representation; is this correct?

Mr. Cassidy: I have representation for action now, yes. I think it ought to be done.

Ms McDougall: Do you think this should be borne by the government, by the taxpayers, and not by the banks?

Mr. Cassidy: Consumer protection and other areas of regulation are not normally paid for by having a banking industry association pay for it.

Ms McDougall: It is true of all federal financial institutions, of insurance and trust companies and, I believe, of provincial institutions also. To change it in one area would mean that we would have to change it in other areas as well. I will take it as a representation.

Mr. Cassidy: The vehicle, in that it is paid by the CBA, is, I think, particularly questionable.

I would like to go back to the matters at hand.

Madam Minister, did the government anticipate in March that you might be compensating uninsured depositors at the time the bail-out took place, in the event the bail-out did not succeed?

Ms McDougall: I think we considered a number of possibilities. We considered liquidating the bank and not paying; we considered liquidating the bank and paying; and we considered putting together a package to keep the bank functioning. It would have been irresponsible not to consider all those possibilities.

Mr. Cassidy: In March, were you in fact considering a possibility of compensating the uninsured depositors?

[Traduction]

Je propose que nous continuions la séance. Nous attendons d'autres témoins tout de suite après et je vous demande si vous êtes d'accord.

Y en a-t-il qui s'oppose?

La motion est adoptée

Le président: Monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Merci. Je voudrais poser une question que je crois être d'intérêt général bien qu'elle soit peut-être un peu tendancieuse. Ensuite, j'aborderai le sujet qui nous réunit ici.

Madame la Ministre, forte de ce que vous savez maintenant, pensez-vous qu'il convienne que le budget du bureau de l'inspecteur général des banques soit fourni par les banques elles-mêmes? Le gouvernement a-t-il l'intention de changer cela?

Mme McDougall: Je n'ai nullement l'intention de changer quoi que ce soit pour l'instant. Comme vous le savez, il y a bien des choses que je voudrais changer dans le fonctionnement du bureau. Pour l'instant, cela ne fait pas partie de la liste. Dois-je comprendre que vous faites une démarche pour que j'envisage de le faire?

M. Cassidy: Effectivement. Je pense qu'il faut absolument y voir.

Mme McDougall: Pensez-vous que le gouvernement devrait y consacrer des deniers publics, l'argent des contribuables et que ce budget ne devrait pas être la responsabilité des banques?

M. Cassidy: D'ordinaire, quand il s'agit de protection du consommateur ou d'autres domaines réglementés, ce n'est pas une association de banquiers qui se charge du budget.

Mme McDougall: C'est le cas de toutes les institutions financières fédérales, du secteur de l'assurance et de la fiducie et, si je ne m'abuse, aussi des institutions provinciales. Si l'on changeait dans un secteur, il faudrait le faire dans tous les autres. Je prends acte de votre intervention.

M. Cassidy: On peut sûrement contester que c'est l'ABC qui assume ce budget.

Mais je voudrais revenir au sujet qui nous occupe.

Madame la Ministre, le gouvernement avait-il prévu au mois de mars qu'il allait peut-être indemniser les déposants non assurés au cas où le renflouement échouerait?

Mme McDougall: Je pense que nous avons envisagé plusieurs possibilités. Nous avons envisagé de liquider la banque et de ne pas indemniser. Nous avons envisagé de liquider la banque en indemnisant. Nous avons envisagé des modalités pour que la banque soit maintenue à flot. Si nous n'avions pas envisagé toutes ces possibilités, nous aurions manqué à nos responsabilités.

M. Cassidy: En mars, envisagiez-vous, d'indemniser les déposants non assurés?

[Text]

• 1710

Ms McDougall: It was one of the things that was discussed; it never got to the stage of being a conclusion.

Mr. Cassidy: Did you have estimates before you of what the cost to the treasury might be of compensating uninsured depositors at that time or subsequently?

Ms McDougall: In that case it would have been the whole value of the righthand side of the balance sheet, because there was no Bank of Canada which simply replaced depositors. I assume it would have amounted to insured and uninsured together. I have forgotten what the breakdown might have been. Insured and uninsured together would have . . .

Mr. Cassidy: Did you have estimates of the net cost?

Ms McDougall: The net cost?

Mr. Cassidy: Yes.

Ms McDougall: I am not sure that we would have reached the stage of trying to refine the figures, because as we moved through this we moved in another direction. The gross cost would have been about \$2 billion.

Mr. Cassidy: Last night the representatives of Gordon Clarkson and Peat Marwick suggested the form of the bail-out entailed a loss of \$30 million in interest income to the bank, and as a consequence this impaired or had a very substantial impact on the viability of the CCB. Was that matter considered at all, and did you have some estimates of how it would impact on the profitability of the bank if it had survived thanks to the bail-out?

Ms McDougall: It would have had an impact. I think they were talking about—correct me if I am wrong, Gordon—interest accruals. I do not know if interest was actually being paid. It would have been an accrued amount, so it was not a cashflow item. It would have been a deferred payment; it was not cash that was coming every month. Is that correct?

Mr. G. King: I have not seen the transcript, but it is my understanding an accounting change is being considered. Interest that was not being paid was added to the value of the loan. Once a loan in some sense had been classified as a non-performing or problem loan, you were no longer able to treat the interest in that way. I do not think it made a difference to the underlying business reality, but it may have made a difference to the way the accounts were treated.

Mr. Cassidy: I think they were talking about something a bit different, but perhaps I can say this to the Minister. Was the Minister aware of the problems of the CCB? They had been reported by the auditors to the Inspector General as early as 1983. Did she see the audit letters that were given by the auditors to the audit committee of the board? Why did you not have any consultation with the auditors?

Ms McDougall: First of all, no, I did not. Secondly, I am not a bank examiner. I am a Minister of the Crown with a policy responsibility. The function of the Regulator is to interpret the

[Translation]

Mme McDougall: C'est une des possibilités dont nous avons parlé. À ce moment-là, nous n'avons rien conclu.

M. Cassidy: Disposiez-vous alors d'estimations vous indiquant ce que l'indemnisation des déposants non assurés à ce moment-là ou ultérieurement représenterait pour le Trésor public?

Mme McDougall: À ce moment-là, il aurait fallu conclure que c'était toute la valeur de la partie droite du bilan, parce qu'on ne pouvait pas compter sur la Banque du Canada pour remplacer les déposants. Je suppose que cela aurait signifié le total des dépôts assurés et non assurés. J'ai oublié quelle était la répartition mais ensemble, les dépôts assurés et non assurés auraient . . .

M. Cassidy: Aviez-vous une estimation du coût total?

Mme McDougall: Du coût total?

M. Cassidy: Oui.

Mme McDougall: Je crains que nous n'ayons pas eu à ce moment-là la possibilité de ventiler les chiffres car cela aurait signifié une toute autre orientation. Le coût brut aurait été d'environ 2 milliards de dollars.

M. Cassidy: Hier soir, les représentants de la firme Gordon Clarkson et Peat Marwick ont parlé d'un million en revenus d'intérêts pour la banque et par conséquent, cela a entravé ou plutôt a eu une incidence très importante sur la viabilité de la BCC. A-t-on tenu compte de ce facteur? Aviez-vous des estimations de ce que cela représentait pour la rentabilité de la banque à supposer qu'elle serait remise à flot grâce au renflouement?

Mme McDougall: Cela aurait certainement eu une incidence. Gordon, reprenez-moi si je me trompe mais je pense qu'on parlait des intérêts accumulés. Je ne sais pas si l'intérêt a effectivement été versé. Il se serait agi d'une accumulation, si bien que cela ne pouvait pas être imputé à la marge brute. Cela aurait représenté un paiement différé; il ne s'agissait pas d'encaisses mensuelles. C'est cela, n'est-ce pas?

M. G. King: Je n'ai pas vu le compte rendu, mais si j'ai bien compris, on envisage une modification comptable. L'intérêt qui n'était pas touché était ajouté à la valeur du prêt. Une fois qu'un prêt, d'une manière ou d'une autre, est mis dans la catégorie des prêts risqués, rien n'obligeait à traiter l'intérêt de cette façon. Je ne pense pas que cela a fait une grande différence en réalité mais il se peut que cela ait signifié une différence dans la façon dont les comptes étaient traités.

M. Cassidy: Je pense qu'ils faisaient allusion à quelque chose d'un peu différent et je voudrais dire ceci à la ministre. La ministre était-elle au courant des difficultés de la BCC? Les vérificateurs les avaient signalées à l'inspecteur général dès 1983. Avez-vous vu les rapports que les vérificateurs ont envoyé au comité de vérification du conseil? Pourquoi n'avez-vous pas consulté les vérificateurs?

Mme McDougall: Tout d'abord, je n'ai pas vu ces rapports. Deuxièmement, je ne suis pas vérificateur des banques. Je suis ministre de la Couronne, responsable des politiques. Celui qui

[Texte]

information available from auditors and other sources in discussions with me on policy regarding banks. I had some sense, as in my discussions with the Inspector General, that there were problems in the western Canadian economy—forgive me, Nelson—for a number of banks. They were not represented as critical.

Mr. Cassidy: Did the Inspector General pass on to you the very serious allegations about management practices within the bank that were being passed on to the audit committee of which his inspectors, or the auditors, were aware?

Ms McDougall: We talked more about the general ramifications of the bank than about a specific report.

Mr. Cassidy: So you had an idea the bank was badly managed relative to other banks of its size or other chartered banks?

Ms McDougall: No. I will accept your premise that the bank was badly managed. My understanding was the bank was attempting to work its way out of what had been a very difficult situation; the Inspector General was monitoring the bank and monitoring practices, and I expected over time that these problems would be worked out.

Mr. Cassidy: Your initial view was that the bank should be liquidated. When did you change your mind and why?

Ms McDougall: I think if you read the other part of that document it did not say I wanted to liquidate the bank. It said:

I am inclined to liquidate the bank, but I have a very real concern around the impact on that economy and on the middle market in Alberta at that time.

What I was doing was weighing a number of factors. There were other concerns as well, which maybe are not expressed but which I have certainly expressed in the standing committee and in the House, I believe. There was a concern for interest rates. There was a concern for some systemic effect based on what was happening in the United States. There was a nervousness among financial institutions around the world.

• 1715

Mr. Cassidy: You said you quite agree that you were inclined to liquidate. In other words, you were overruled, it would appear, by other people among the members of Cabinet who were . . .

Ms McDougall: Mr. Cassidy, I am surprised that you have sat across from me in the House for a year and you think I am some kind of Minnie Mouse. We all discussed what our concerns were and what our options were. If you read this, it says:

She expressed strong concern for the bank's borrowers, fearing great disruption for small business and the Alberta

[Traduction]

est responsable de la réglementation doit interpréter les renseignements fournis par les vérificateurs ou provenant d'autres sources quand nous discutons ensemble de politiques concernant les banques. Tout comme lors de mes discussions avec l'Inspecteur général, j'ai bien senti que l'économie de l'Ouest du pays éprouvait des difficultés—pardonnez-moi, Nelson—et que cela avait des répercussions dans certaines banques. On ne m'a pas dit que la situation était critique.

M. Cassidy: L'Inspecteur général vous a-t-il signalé les allégations très graves portées contre la direction de la banque et dont on avait saisi le comité de vérification et que connaissaient ces inspecteurs ou vérificateurs?

Mme McDougall: Nous avons parlé des conséquences générales pour la banque sans nous attarder à un rapport précis.

M. Cassidy: Vous étiez donc au courant que la banque était plus mal gérée que les autres banques de la même taille ou encore les autres banques à charte?

Mme McDougall: Non. Je reconnais que la banque était mal gérée. J'ai cru comprendre que la banque essayait de se tirer d'une situation très difficile. L'Inspecteur général surveillait la banque et ses décisions, et je m'attendais à ce que les difficultés soient aplanies avec le temps.

M. Cassidy: Au départ, vous étiez d'avis que la banque soit liquidée, n'est-ce pas? Quand avez-vous changé d'avis et pourquoi?

Mme McDougall: Je pense que si vous aviez lu la deuxième partie de ce document, vous sauriez que je ne voulais pas que la banque soit liquidée. Je cite:

Je serais tenté de liquider la banque mais je m'inquiéteraient des conséquences sur l'économie et sur le marché moyen en Alberta.

Je soupesai plusieurs facteurs. Il y en avait d'autres bien sûr que l'on a pas exprimés mais dont j'ai certainement fait état devant le Comité permanent et devant la Chambre, je crois. On s'inquiétait à cause du taux d'intérêts et à cause des effets systémiques découlant de la situation qui prévalait aux États-Unis. Bref, une certaine nervosité planait sur toutes les institutions financières du monde.

M. Cassidy: Vous convenez donc que vous étiez tentés de liquider. Autrement dit, il semblerait que la décision des autres membres du Cabinet a prévalu contre vous.

Mme McDougall: Monsieur Cassidy, bien que vous soyez en face de moi à la Chambre depuis une année, vous semblez croire que je suis une personne timide. Vous m'étonnez. Nous avons tous discuté des aspects qui nous préoccupaient et des options qui s'ouvraient à nous. Si vous lisez bien le document, vous trouveriez la citation suivante:

Elle a exprimé ses craintes au sujet de l'impact sur les emprunteurs de la banque ainsi que de la perturbation de la petite entreprise et de l'économie albertaine. D'un autre

[Text]

economy. On the other hand, she was concerned about the use of public funds for a support package.

I mean, there were a number of considerations. And to try to paint this as some kind of fight or quarrel or overruling is totally dishonest in reflecting the tone of the discussions. We knew we had a serious matter on our hands.

Mr. Cassidy: Madam Minister, if you were in the private sector and the organization that you worked for overruled your recommendation and made a decision that you were convinced was wrong and would be extremely costly to the organization—say \$500,000 or \$1 billion in losses—what would you do? Would you not in fact resign in protest?

Ms McDougall: First of all, that is hypothetical. It does not reflect the tone or the nature of the conversations we had that week, not at all. If the hon. member is finding another way of asking for my resignation, he is not getting it today.

Mr. Cassidy: Well, Madam Minister, let me talk about ministerial responsibility. In the parliamentary system if in fact on a fundamental issue affecting your responsibility... And quite clearly this has been your responsibility; you have been spokesperson for the Cabinet on this issue all the way along, and action is taken over your recommendation...

Mr. Blenkarn: On a point of order, Mr. Chairman, this is not a question of ministerial responsibility, it is member irresponsibility. And this line of questioning has nothing to do with the bill. This Minister has been more than fair in coming forward, and this harassment by Mr. Cassidy just does not have any place here.

Mr. Cassidy: It is a very direct question. I have not noticed this exchange from Mr. Blenkarn... I would like the Minister to answer.

The Chairman: Order. With respect, I was advised by Mr. Hawkes, who took the Chair for me for a short time, that you are asking questions regarding the witnesses' statements last night. We have not had a chance to read those statements yet, nor has the Minister had a chance to know what was stated last night. I wish you would stay on the parameters that we tried to set for this committee as closely as you can; that is, to deal with how we save the taxpayers the maximum amount of money.

Mr. Cassidy: Well my question now is certainly in order in that line, Mr. Chairman. It does not relate to any statements made yesterday.

Ms McDougall: I am sorry. I have lost the question.

Mr. Cassidy: My question is quite simply: Under the doctrine of Ministerial responsibility, if you are in fact on the wrong side of a decision or are overruled on a decision that directly affects your responsibility, then as a Minister do you not have an obligation to register that by resigning?

Ms McDougall: You are making the assumption that I was overruled. It is a wrong-headed assumption and I have no intention of resigning. Can I say it more clearly than that?

[Translation]

côté, l'utilisation des fonds publics pour le renflouage la préoccupait également.

Il y avait quand même un certain nombre de considération. De laisser entendre qu'il y a eu des disputes et des bagarres ou un rapport de forces quelconques brosse un tableau tout à fait faux des discussions que nous avons eues. Nous avons pris la question bien au sérieux.

M. Cassidy: Madame la Ministre, si vous travailliez dans le secteur privé et votre société faisait prévaloir sa décision sur votre recommandation et prenait une décision qui vous paraissait entièrement erronée et qui pouvait coûter extrêmement cher à la société, disons 500,000\$ ou \$1 milliard, que feriez-vous? Ne prendriez-vous pas la porte pour protester?

Mme McDougall: D'abord, vous décrivez une situation hypothétique. Elle ne reflète ni le ton ni le fond des échanges que nous avons eus cette semaine-là. Si l'honorable député cherche un autre moyen de demander ma démission, eh bien je peux l'assurer qu'il ne l'aura pas aujourd'hui.

M. Cassidy: Madame la Ministre, permettez-moi donc de parler de la responsabilité ministérielle. Dans le système parlementaire, pour les questions relevant directement de votre compétence... Il s'agit manifestement d'un domaine qui relève de votre compétence car vous êtes le porte-parole du Cabinet depuis le début de l'affaires et on a néanmoins fait prévaloir une autre décision contre votre recommandation.

M. Blenkarn: J'invoque le Règlement, monsieur le président. Ce n'est pas une question de responsabilité ministérielle mais d'irresponsabilité parlementaire. Le sens de ces questions n'a rien à voir avec le projet de loi. La Ministre a fait preuve d'un esprit ouvert et équitable en comparaisant devant le comité et le harcèlement de M. Cassidy est tout à fait déplacé.

M. Cassidy: La question est très directe. Je n'ai pas remarqué cet échange de M. Blenkarn et je voudrais que la Ministre me réponde.

Le président: À l'ordre s'il vous plaît. Si vous permettez, M. Hawkes, qui a assuré la présidence pendant ma brève absence m'apprend que vous posez des questions au sujet des déclarations faites par les témoins hier soir. Or, nous n'avons pas encore eu l'occasion de lire ces déclarations pas plus que la Ministre ce qui a été dit hier soir. Je vous demanderais de respecter les paramètres du mandat du Comité dans la mesure du possible. C'est-à-dire, de vous limiter à l'étude des méthodes d'économiser l'argent des contribuables.

M. Cassidy: Mes questions sont admissibles, monsieur le président. Elles ne portent pas sur les déclarations faites hier.

Mme McDougall: Excusez-moi mais j'ai perdu la question.

M. Cassidy: Eh bien elle est très simple: en vertu de la responsabilité ministérielle, si vous êtes opposé à une décision ou si on rejette une décision qui engage directement votre responsabilité, n'avez-vous pas l'obligation, en tant que ministre, de remettre votre démission?

Mme McDougall: Vous prenez pour acquit que l'on a rejeté une de mes décisions. C'est une présomption tout à fait fausse

[Texte]

Mr. Cassidy: No. You have said it; that is fine.

Ms McDougall: Thank you.

Mr. Cassidy: I would like to ask two final questions related to depositors. The Minister has made a strong argument with respect to the confidentiality of depositors in viable functioning banks. We have suggested that no depositor who wishes to have confidentiality preserved be denied that privilege. But can the Minister explain why she is opposed to having this bill require that any depositor who chooses to get the money back when in fact there was no insurance on those deposits should not be required to sign a release or to agree to the name of that depositor being made public?

• 1720

Ms McDougall: Well I think that is a kind of intimidation or a kind of blackmail against the public. I am not sure the public interest is served by knowing that corporation *x* is being paid \$60,001. I think I have provided a substantial breakdown.

When people make a deposit with the bank they do it under the Bank Act, which then moves into the Winding-up Act. The depositors list is, as I had committed to do, a part of the documentation that we have presented to Mr. Justice Estey. Since I think the legal interpretation is not entirely clear, although I think it is leaning my way, I would like to preserve the privacy principle until I am told for some legal reason I cannot do it.

Mr. Cassidy: In a bankruptcy, Madam Minister, the creditors in fact do have their identities revealed, and they only get 10, 15, 25, or if they are lucky 50 or 75 cents on the dollar. They get less than the full amount. Why should it be different in this case, where you have a bankruptcy of a bank and it is being liquidated? Why should the privacy be preserved in that case? If the bank had simply gone into bankruptcy without special legislation, the names of the depositors would have been revealed.

Ms McDougall: In a normal bankruptcy where trade creditors have entered into a trade agreement under the Corporations Act there is no guarantee of confidentiality to begin with. So moving from the Corporations Act into the Winding-up Act is consistent. That is not consistent between the Bank Act and the Winding-up Act.

The other factor is that information that comes from institutions to the Inspector General is intended to be kept confidential. I believe the Estey commission is the place to determine this. I recognize that the law is not totally clear. The interpretations I have had suggest that is the correct interpretation, but also recognize that this has never been tested. I am prepared to let Mr. Justice Estey make that decision.

[Traduction]

et je n'ai aucunement l'intention de démissionner. Est-ce que j'aurais pu m'exprimer plus clairement?

M. Cassidy: Non. Vous l'avez bien dit.

Mme McDougall: Merci.

M. Cassidy: J'aurais deux dernières questions portant sur les déposants. Le Ministre a apporté un argument percutant en faveur de la confidentialité des déposants dans les banques viables. Nous avons proposé que le privilège de la confidentialité ne soit pas nié au déposant qui souhaite le préserver. La ministre peut-elle cependant expliquer pourquoi elle s'oppose à la disposition proposée visant à exiger la divulgation des noms des déposants qui autorisent la banque à libérer leurs fonds et dont les dépôts n'ont pas été assurés?

Mme McDougall: C'est une mesure qui pourrait intimider ou exercer un chantage sur le public. Je ne suis pas convaincue que l'on dessert l'intérêt public en divulguant qu'une société *x* reçoit 60,001\$. Je croyais vous avoir remis une ventilation suffisamment détaillée.

Lorsqu'on fait un dépôt dans une banque, on agit en vertu de la Loi sur les banques qui est ultérieurement régie par la Loi sur les liquidations. Or, comme j'avais promis de le faire, j'ai soumis une liste des déposants dans la documentation que nous avons remise au juge Estey. Puisque l'interprétation juridique n'est pas tout à fait limpide, bien qu'elle incline vers la mienne, je voudrais respecter le principe de la confidentialité jusqu'à ce qu'on me donne des raisons juridiques me permettant de faire le contraire.

M. Cassidy: En cas de faillite, madame la ministre, les noms des créanciers sont divulgués. Avec un peu de chance, les créanciers reçoivent 10c., 15c., 25c. par dollar et avec énormément de chance 50c. ou 75c. Ils ne sont pas remboursés du plein montant. Pourquoi la procédure doit-elle être différente dans ce cas-ci alors qu'il s'agit de la faillite d'une banque qui sera liquidée? Pourquoi préserver la confidentialité dans ce cas-ci? Si la banque avait tout simplement fait faillite sans l'adoption de mesures législatives extraordinaires, on aurait bien divulgué les noms des déposants.

Mme McDougall: Normalement, en cas de faillite où les comptes fournisseurs font l'objet d'un accord en vertu de la Loi sur les corporations, la garantie de confidentialité n'existe même pas au départ. Donc, c'est logique lorsqu'on passe de la Loi sur les corporations à la Loi sur les liquidations. Par contre, ce n'est pas logique lorsqu'on passe de la Loi sur les banques à la Loi sur les liquidations.

D'ailleurs, on est censé respecter la confidentialité des renseignements communiqués à l'inspecteur général par les institutions. La commission Estey est justement l'instance appropriée pour trancher cette question. Je sais bien que la loi n'est pas tout à fait éloquente à cet égard. D'après mes conseils, on lui avait accordé l'interprétation correcte mais on reconnaît par ailleurs qu'elle n'a jamais été mise à l'épreuve. Je suis prête à laisser au juge Estey le soin de prendre cette décision.

[Text]

Mr. Cassidy: The Bank Act does not provide for a bail-out; we know that. Does the Bank Act have any provisions that would govern this in terms of the manner in which a bank will be liquidated, or in fact does a bank that does go down the chutes go over onto the Winding-up Act? Will we in fact possibly see a Schedule B bank, a small bank, go into bankruptcy sometime in the near future and have its depositors identities revealed because it was not big enough to justify a bail-out by the government?

Ms McDougall: That is hypothetical. I am really interested in the fact that you are pressing on this issue now and it was never raised with Pioneer Trust, which is the only precedent we have. No one asked for their names. That is maybe a modest precedent, but it is a precedent.

Hy, do you want to talk about the legal part of this?

Mr. Cassidy: My response to that is that Pioneer Trust was not a commercial bank, it was regional, and the depositors over \$60,000 were for the most part farm people and small business people who had perhaps another \$60,000 or \$75,000 in Pioneer Trust. It did not have large commercial deposits, nor were there foreign bankers who had invested in Pioneer Trust as they did in the CCB.

The Chairman: Mr. Cassidy, I would like to interject. You have had more time than anyone else.

Mr. Cassidy: You have been extremely generous. If you are cutting me off, Mr. Chairman, I would just like to get an answer to that question.

Ms McDougall: I guess I think differentiating among depositors is not the route I would like to see us go in this country, whether it is foreign banks or farmers or anyone else. A depositor is a depositor is a depositor.

The Chairman: Thank you. Mr. Garneau.

M. Garneau: Monsieur le président, il est 17h25. Je sais qu'un autre témoin doit venir à 18h00. La question de la Norbanque n'a pas encore été débattue. Dois-je comprendre que M^{me} la ministre est disposée à revenir devant le Comité pour aborder cette question? C'est que j'aurais d'autres questions à poser sur la CCB et je me demande si une demi-heure pourrait nous suffire. Je voudrais me concentrer encore sur la CCB. Mais, M^{me} la ministre sera-t-elle là pour la Norbanque?

• 1725

The Chairman: Mr. Garneau, we actually scheduled . . . The only time we scheduled the Minister was for this hearing. The next witness is here. This meeting was intended to go to 6 p.m., but in the hope that we could close off at 5.30 p.m. we asked him if he could be here at 5.30 p.m. I think you can go ahead then and ask the questions on the Northland Bank right now.

Mr. Garneau: No, I have another question on the CCB. This is why I was anxious to know if Madam Minister could come back to the committee before we finish with this . . .

[Translation]

M. Cassidy: La Loi sur les banques ne prévoit pas de sauvetage et nous le savons. Toutefois, la Loi sur les banques prévoit-elle une méthode de liquidation dans le cas des banques ou, rendu à ce point-là, est-elle automatiquement régie par la Loi sur les liquidations? Ce peut-il qu'un jour nous assistions à la divulgation des noms des déposants dans une banque de l'annexe B, une petite banque, qui a fait faillite simplement parce qu'elle n'était pas assez grande pour mériter le renflouement par le gouvernement?

Mme McDougall: C'est hypothétique. Je suis fascinée par votre insistance sur cette question alors que l'on n'a jamais soulevé le cas de la Pioneer Trust, le seul précédent qui soit. Personne n'a demandé une liste des noms à l'époque. Le précédent est peut-être modeste, mais il est néanmoins un précédent.

Hy, voulez-vous aborder l'aspect juridique de la question?

M. Cassidy: Pioneer Trust n'était pas une banque commerciale, mais une banque régionale et la plupart des dépôts dépassant 60,000\$ appartenaient à des agriculteurs et des petits entrepreneurs qui avaient peut-être déposé quelque 60,000\$ ou 75,000\$ dans la compagnie de fiducie Pioneer. Elle ne disposait pas d'importants dépôts commerciaux ni d'investissements de banques étrangères comme la BCB.

Le président: Monsieur Cassidy, je vais vous interrompre car vous avez disposé de plus de temps que tous les autres.

M. Cassidy: Vous avez fait preuve d'une extrême générosité. Puisque vous m'interrompez, monsieur le président, je demanderais simplement que l'on m'accorde le temps d'une réponse.

Mme McDougall: Je ne voudrais pas que l'on se mette à distinguer les différents déposants, qu'il s'agisse de banques étrangères, d'agriculteurs ou d'autres. Un déposant est un déposant.

Le président: Merci. Monsieur Garneau.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, it is 5.25 p.m. I know we are expecting another witness at 6 p.m. We have not yet discussed the NorBank issue. Does this mean that Madam Minister is willing to appear before the committee again to deal with the same matter? I have other questions to ask concerning the CCB and I really wonder whether half an hour will be enough. I would like to concentrate more on the CCB. Will the Minister be here for Northland?

Le président: Monsieur Garneau, nous avons prévu . . . Nous n'avions prévu qu'une seule réunion avec la ministre. De plus, le témoin suivant est déjà arrivé. La réunion devait se terminer à 18 heures mais nous espérons quand même lever la séance à 17h30 heure à laquelle nous avons convoqué le prochain témoin. Vous pouvez poser vos questions sur la Northland Bank tout de suite si vous voulez.

M. Garneau: Non, j'aurais une autre question sur la BCC. Voilà pourquoi je tenais à savoir si M^{me} la ministre pouvait

[Texte]

The Chairman: To make a suggestion, if you made some brief questions, I think we could fit them in.

Mr. Garneau: Well . . .

Mr. Blenkarn: Mr. Chairman, on that very point of order, there have not been very many questions from the opposition that had any relevance to this bill. We went tooting around the countryside on what happened in the original bail-out arrangements for the CCB. That was all decided back in March. Now, why do we not get some questions . . .

The Chairman: Thank you. Let us get on. We have only a limited time, so let us get away from . . .

Mr. Garneau: I disagree completely with what Mr. Blenkarn said. It goes right to the bill. We are going to spend perhaps a billion dollars of taxpayers' money, and if we have to adopt this bill I think we ought to know why we are involved in this matter today. In fact, if we have this bill today it is because of the statement you made in the committee on September 9. You said yourself that if we have to reimburse the uninsured depositor today it is because of the commitment made by the government on March 25. It therefore is quite related to the bill. This is why I would like to go back to that.

You have repeated constantly in the House of Commons that you have made your decision to put in this rescue package the best available information that you have. I really wonder, after having heard it this afternoon for about two hours, where you got that best available information. You did not consult the external auditor. We were told that by the external auditor yesterday. The external auditor did not discuss its letter to the audit committee with the Inspector General of Banks. You did not take into consideration the report from Mr. Grant. You did not inquire about the value of the asset of that bank between March 25 and the beginning of May from the two people you sent there, and you appointed Mr. Hitchman only at the end of June.

I wonder where in the hell you got the best available information? From where have you taken this \$255 million? Did it come out of the hat like that? We were told by Mr. Hitchman that, according to the CCB's file, on October 31, for the fiscal year 1983-1984, they had \$471 million of loan classified five and six, which are the worst categories they have in the bank. I wonder where you got the information to tell with authority the House and the Canadian people that \$255 million would be sufficient to bail out this bank.

It is a question of trust, and I do not want to go as far as my colleague, Mr. Cassidy, went in term of responsibility. However, we have to adopt or take close to a billion dollars of taxpayers' money, and yet we do not know where you got the best available information you could have in making such a decision, such a strong commitment to the Canadian people and to the CCB depositors, the CCB shareholders. I do not know from where you have taken your information. This is a

[Traduction]

revenir devant le Comité avant que nous ne terminions l'étude . . .

Le président: Si vous le permettez, si vous aviez des petites questions, nous pourrions sans doute vous accommoder.

M. Garneau: Eh bien . . .

M. Blenkarn: Monsieur le président, sur le même point d'ordre, les députés de l'opposition n'ont pas posé beaucoup de questions portant directement sur le bill à l'étude. En fait, à la place nous avons eu droit à un tour d'horizon sur les mesures initiales du renflouement de la BCC. Or la décision avait été prise au mois de mars. Donc, revenons-en aux questions précises.

Le président: Merci. Il est temps de passer à autre chose. Nos minutes sont limitées donc quittons le sujet . . .

M. Garneau: Je m'inscris en faux contre M. Blenkarn. Les questions ont porté directement sur le bill. Si nous voulons dépenser un milliard des dollars des contribuables et si nous voulons adopter le projet de loi, nous avons à tout le moins le droit de savoir ce qui nous a mené jusqu'ici. En fait, si nous sommes saisis de ce projet de loi, c'est bien à cause de la déclaration que vous avez faite devant le Comité le 9 septembre. Vous aviez dit vous-même que si nous sommes obligés de rembourser le déposant non assuré aujourd'hui c'est bien parce que le gouvernement s'y était engagé le 25 mars. Donc, c'est un sujet lié au bill. Voilà pourquoi je voudrais y revenir.

Vous avez sans cesse répété devant la Chambre des communes que vous aviez décidé de remettre les meilleurs renseignements possibles au service de ce renflouement. Après vous avoir écouté pendant environ deux heures aujourd'hui, je me demande où vous avez obtenu ces meilleurs renseignements disponibles. Vous n'aviez même pas consulté le vérificateur externe. D'ailleurs, il nous l'a dit hier. Le vérificateur externe n'a pas discuté de la lettre envoyée au comité de vérification avec l'inspecteur général des banques. Vous n'avez pas tenu compte du rapport de M. Grant. Vous n'avez pas demandé à vos deux délégués la valeur des actifs de la banque entre le 25 mars et le début mai et vous n'avez nommé M. Hitchman qu'à la fin juin.

Où avez-vous donc obtenu les meilleurs renseignements disponibles? Où avez-vous pris ces 255 millions de dollars? Par un tour de passe-passe? D'après M. Hitchman, les dossiers de la BCC auraient révélé, le 31 octobre, que pour l'année financière 1983-1984, elle en avait pour 471 millions de dollars en prêts portant la classification 5 et 6, les pires catégories qui soient. Où avez-vous donc obtenu ces renseignements vous autorisant à affirmer à la Chambre et à la population canadienne que 255 millions de dollars seraient suffisants pour renflouer cette banque?

Il s'agit essentiellement d'une question de confiance. Je ne voudrais pas aller aussi loin que mon collègue, M. Cassidy, qui a soulevé la question de responsabilité. Toutefois, nous devons prendre près d'un milliard de dollars de l'argent des contribuables sans pour autant savoir où vous avez obtenu les meilleurs renseignements disponibles vous permettant de prendre une telle décision, de vous engager si fermement devant la population canadienne et les déposants et actionnaires de la BCC. Je

[Text]

question of trust. I told you that in the House. After those two hours of discussion, I am more and more convinced that it was a panic decision and you could not in any way give the strong statement you gave to the House of Commons and to the Canadian people that you made the best effort you could to get the right figures, the real situation of the bank.

Ms McDougall: Mr. Chairman, I think when all this is over I will probably be better qualified than anybody in the country to be a bank examiner.

At that time, we had information from our officials who are responsible for monitoring the bank and keeping in touch with the auditors, who, through the management of the bank and their own people, through their discussions among themselves and with whatever resources they chose to use, told us that this was an adequate amount.

• 1730

I think the numbers were worked out with . . . Certainly Mr. Grant was in touch with the Inspector General. As I understand it—and I do not want to preclude anything Mr. Kennett may tell you, because I believe he is appearing—for me to try to fix personally on a number would have been totally inappropriate. I mean, then we would have been pulling a number out of the air. The officials involved I think examined what they felt was the appropriate material and discussed it with the banks in the meetings they had with them. We had every reason to believe that those numbers were correct.

M. Garneau: Tout à l'heure, vous avez dit que lors de votre rencontre du 9 août dernier avec le président de la BCC, vous aviez discuté de la possibilité d'une fusion de la BCC avec d'autres institutions financières.

Is that correct?

Ms McDougall: Yes.

M. Garneau: Quel aide le gouvernement était-il prêt à offrir à l'institution financière qui se serait éventuellement fusionnée avec la BCC?

Ms McDougall: At that point we did not have a proposal in front of us. We had one institution that was interested in discussing a merger with the CCB, and we did discuss the possibility of approaching other people. I had been approached by a bank around a potential merger with the CCB, and had suggested that they talk to the bank and discuss what potential was there for them. In the end, they backed away from the table. So we did not get to the details of a proposal for a merger.

M. Garneau: Je ne sais pas si le coût du remboursement de tous les déposants avait été analysé de façon très précise à ce moment-là. On avait le rapport Hitchman qui indiquait que dans le cas d'une liquidation, les pertes seraient de 900 millions à 1 milliard de dollars. Même si les liquidateurs prennent plus

[Translation]

me demande quelle est la source de ces fameux renseignements. C'est une question de confiance. Je vous l'ai dit à la Chambre d'ailleurs. Après deux heures de réunion, je suis plus que jamais convaincu que c'était une décision de panique et que vous n'étiez pas vraiment en mesure de déclarer fermement devant la Chambre des communes et la population canadienne que vous aviez fait de votre mieux pour obtenir les chiffres exacts et pour connaître la véritable situation de la banque.

Mme McDougall: Monsieur le président, lorsque cette affaire sera terminée, je serai probablement la plus compétente inspecteur des banques au Canada.

À l'époque, les responsables de la surveillance des banques et de la communication de renseignements à jour au vérificateur nous avaient fourni des données. Or, d'après les renseignements obtenus auprès de la direction de la banque et leurs employés, après avoir fait appel aux ressources disponibles, les auditeurs nous ont annoncé que c'était suffisant.

Je pense que les chiffres ont été mis au point avec . . . M. Grant a certainement communiqué avec l'inspecteur général. Si j'ai bien compris . . . et je ne voudrais pas parler au nom de M. Kennett, car je crois qu'il va comparaître devant vous . . . Il aurait été tout à fait inopportun pour moi de tenter de fixer un chiffre. Cela aurait été un choix tout à fait arbitraire. Les hauts fonctionnaires ont je crois examiné les documents qui leur semblaient nécessaires et en ont discuté avec les représentants des banques au cours de leurs réunions. Nous avons toute raison de croire que ces chiffres étaient exacts.

Mr. Garneau: You said earlier that when you met on August the 9th with the chairman of the board of the CCB, you discussed the possibility of merging the CCB with other financial institutions.

Est-ce exact?

Mme McDougall: C'est exact.

Mr. Garneau: What assistance was the government willing to offer the financial institution which might have merged with the CCB?

Mme McDougall: À ce moment-là, nous n'avions aucune proposition en main. Il y avait bien une institution qui était disposée à discuter d'une fusion avec la BCC, et nous avons discuté de la possibilité de le proposer à d'autres. Une banque s'était mise en rapport avec moi pour discuter d'une fusion éventuelle avec la BCC, et je leur avais proposé d'en parler à la banque et de voir si la chose pourrait leur être profitable. Finalement, cette autre banque a retiré son épingle du jeu. Nous n'en sommes donc jamais venus à une discussion des détails de cette proposition de fusion.

Mr. Garneau: I wonder if the cost of compensating all of the depositors had been accurately assessed at that time. The Hitchman report indicated that liquidation would mean losses of from \$900 million to \$1 billion. Even if the liquidators take their time and do not hold a fire sale, the loss must be substantial.

[Texte]

de temps et ne font pas une vente de feu, la perte doit quand même être assez considérable.

La ministre nous a dit qu'elle croyait aux banques régionales. Le gouvernement a-t-il étudié la possibilité de garder la banque en vie au même coût? Le coût pour les contribuables canadiens pourrait être de 700 millions ou 600 millions de dollars. Le gouvernement a-t-il d'argent pour garder la banque en vie plutôt que de la liquider?

Ms McDougall: I think by that time that was not really an option. Our expectation in the spring when we put together a support package was that would be sufficient to bring market confidence back to the bank. That was not so. I mean, the essential problem of the bank in the end was the asset side of the balance sheet. But you also need to have confidence in the marketplace to bring it back on the right-hand side of the balance sheet. I think it would have been unrealistic at that stage to think that another government support package would have brought confidence back to that particular bank.

M. Garneau: La ministre croit-elle que ce *support package*, qui était considéré comme des dépôts, pouvait avoir une chance de succès?

• 1735

Si on regarde les états financiers, au 31 octobre 1984, il restait 112,000\$ seulement de *retain earning*, de profits accumulés. Il y avait donc plus de marge pour absorber d'autres pertes à même les provisions. L'inspecteur général avait refusé d'utiliser le *contributed surplus* pour augmenter les provisions pour éventualités. La ministre n'aurait-elle pas dû considérer l'hypothèse de mettre de l'argent dans l'équité au lieu de le mettre dans les dépôts? M. Cassidy a posé la question, tout à l'heure. Le problème est que dans votre entente avec les banques, si je l'ai bien compris, les revenus potentiels des prêts ainsi assignés allaient en diminution du prêt de 255 millions de dollars, pour rembourser les banques. Ce qui privait la banque CCB des revenus gagnés sur ses prêts qui auraient pu redevenir profitables. Cela plaçait aussitôt la banque dans une situation impossible. Elle perdait 30 millions de dollars de revenus. Elle devenait complètement non viable.

Je pose encore ma question: Plutôt que de prendre l'argent des contribuables canadiens, pour rembourser les déposants et tuer la banque CCB—on le verra tout à l'heure pour la Norbanque, si on a le temps—pourquoi le gouvernement n'a-t-il pas pris ces mêmes sommes d'argent pour tenter de sauver la banque, et, éventuellement, récupérer ces sommes. C'est une perte sèche non seulement pour les payeurs de taxes; c'est une perte sèche pour l'économie de l'ouest du pays, pour le même prix.

Je ne comprends pas comment, dans une situation où le gouvernement avait mis son autorité derrière la banque CCB en mars, on puisse changer soudainement de route pour prendre le rang des payeurs de taxes. Il payera tous les mauvais prêts et il ne restera rien. Pourquoi n'avez-vous pas considéré cette hypothèse?

Ms McDougall: I think I have lost track of the question.

[Traduction]

The Minister told us that she believed in regional banks. Did the government study the possibility of saving the bank at the same cost? Canadian taxpayers are going to have to pick up a \$700 or \$600 million tab. Did the government study the possibility of using the same amounts of money to keep the bank open rather than liquidating it?

Mme McDougall: Je pense qu'à ce moment là ce n'était plus réellement possible. Quand nous avons mis au point les mesures de renflouement au printemps nous croyions que cela suffirait à rétablir la confiance des marchés à l'égard de la banque. Ce n'était pas le cas. À la fin, c'est l'actif qui constituait le problème essentiel de la banque. Mais la confiance des déposants est aussi nécessaire si vous voulez qu'une entreprise redevenue profitable. Il n'aurait pas été réaliste, à ce stade-là, de penser qu'une autre intervention gouvernementale aurait suffi à rétablir la confiance à l'égard de cette banque.

Mr. Garneau: Does the Minister believe that this support package, which was considered to be a deposit, could have been successful?

If one looks at the financial statements, on October 31st, 1984, there is only \$112,000 in retained earnings, in profits. Thus, provisions were no longer sufficient to absorb other losses. The Inspector General had refused to use the contributed surplus to increase contingency provisions. Should the Minister not have considered the possibility of injecting funds into equity rather than into deposits? Mr. Cassidy raised the same question earlier. The problem is that in your agreement with the banks, if I understand it correctly, the potential income generated by the loans assigned would have been used to reimburse the banks for the \$255 million loan. This deprived the BCC of income on such of its loans as might have become profitable again, and immediately put the bank in an impossible situation. It lost \$30 million in income. It lost all viability.

I will put my question to you again. Rather than take money from Canadian taxpayers to compensate depositors and close the CCB . . . we will see about the Northland Bank later, if we have time . . . why did the government not use these sums of money to attempt to save the bank, and eventually recoup the funds advanced? Otherwise, you have a dead loss, not only for taxpayers, but for the economy of western Canada, and the sums involved are the same.

I do not understand how, when the government had decided to stand behind the CCB in March, they could suddenly change direction and dun the taxpayer. All of the bad debts will be paid off and there will be nothing left. Why did you not consider that avenue?

Mme McDougall: Je pense que j'ai perdu le fil de la question.

[Text]

Mr. Garneau: I can repeat it if you want.

Ms McDougall: Please do not. I think what you are saying is did we consider equity or did we consider some other kind of structure. The structure that seemed the most appropriate was a support package. The people who negotiated the agreement, which included the officials and the banks and the governor and that group, presented us with a package they felt would make the bank viable. Sure, it is easy to say on October the whatever it is that on March 25 we should have done x, y, or z instead of a, b, or c. But the information that was available and the judgment that was brought by officials and by the banks was that this would have a chance of working.

Mr. Garneau: I am not looking back to March 25 or 31, I am going back to September 1, when you decided to bail out all the depositors. Have you considered the possibility of taking the same amount of money that corresponds to the bad loans of the bank, the amount of money that is going to be lost in this operation, and putting the same amount of money into the equity of the bank to try to save this regional bank?

Ms McDougall: Yes, that was something that was a possibility, but once again we get back to market confidence. Our view by this time, based on our experience with the support package before, was that trying to put together another bail-out package would not be appropriate for this institution.

The Chairman: Mr. Garneau, we have two other questions, and I have given you quite an extensive period of time on the second round, so I think I will have to go on to Mr. Riis and then Miss Nicholson.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman. I will just take a few moments.

When Mr. Taylor, the president of the Royal Bank, appeared before the standing committee he indicated that the Inspector General had ensured the bank representatives in the weekend discussions that the \$255 million represented all of CCB's bad loans. Now during that weekend Mr. Grant indicated in writing that another \$16 million would have been needed, presumably in the support package, in order to ensure a rescue of the bank. Was there obviously inadequate information presented perhaps to yourself and certainly, as Mr. Taylor would indicate, to the banks involved when the Inspector General said that 255 represented all of the CCB's bad loans?

• 1740

Ms McDougall: I will not second guess what was said among the bankers and the Inspector General and what particular words were used. I know the discussion was long and I am sure there was a discussion on various figures presented. Certainly our view was the group had the capability of

[Translation]

M. Garneau: Je peux vous la répéter si vous le désirez.

Mme McDougall: Surtout n'en faites rien. Vous nous demandez, je pense, si nous avons envisagé une participation au capital-actions ou un autre type de mesure. Le renflouement nous a semblé la mesure la plus appropriée. Ceux qui ont négocié l'entente, y compris les hauts fonctionnaires, les représentants des banques, le gouverneur, et ainsi de suite, nous ont soumis un ensemble de mesures qui allaient, à leur avis, remettre la banque à flot. Bien sûr, c'est facile maintenant, en octobre, de dire que le 25 mars nous aurions dû faire telle ou telle chose plutôt qu'une autre. Mais d'après les renseignements dont nous disposons, et le jugement des hauts fonctionnaires et des banques, il était vraisemblable que les mesures envisagées avaient une chance de réussir.

M. Garneau: Je ne remonte pas au 25 ou au 31 mars, mais simplement au 1^{er} septembre, quand vous avez décidé de rembourser tous les déposants. Avez-vous envisagé la possibilité d'utiliser ces mêmes sommes d'argent, qui correspondent aux mauvaises créances de la banque, la somme d'argent qui sera perdue suite à cette intervention, pour participer au capital-actions de la banque et tenter de sauver cette banque régionale?

Mme McDougall: Oui, c'était une possibilité, mais j'en reviens à la question de la confiance des déposants. En nous fondant sur l'expérience acquise lors de la première tentative de renflouement, nous en sommes venus à la conclusion qu'une deuxième formule d'intervention ne constituait pas une solution pour cet établissement.

Le président: Monsieur Garneau, deux autres députés désirent poser des questions, et je vous ai alloué une période de temps assez longue pendant ce deuxième tour, et vous me voyez donc dans l'obligation de donner la parole à M. Riis et ensuite à M^{me} Nicholson.

M. Riis: Merci, monsieur le président. Je serai bref.

Quand M. Taylor, le président de la Banque Royale a comparu devant le comité permanent, il a dit que l'Inspecteur général avait assuré les représentants des banques lors des discussions qui ont eu lieu pendant le week-end, que la somme de \$255 millions de dollars représentait toutes les mauvaises créances de la BCC. Mais pendant ce même week-end M. Grant a signalé par écrit qu'il faudrait ajouter 16 millions de dollars à la somme prévue pour le renflouement, je suppose, afin d'assurer la survie de la banque. Vous aurait-on peut-être fourni des renseignements insuffisants, ce que M. Taylor semble prétendre, aussi bien qu'aux banques intéressées lorsque l'Inspecteur général a dit que les 255 millions de dollars représentaient la totalité des prêts douteux de la BCC?

Mme McDougall: Je n'essayerai pas de deviner les propos qu'ont tenus les banquiers et l'Inspecteur général, ni les mots précis qu'ils auraient utilisés. Je sais qu'ils ont discuté longuement et je suis sûr qu'ils ont parlé des divers chiffres présentés. Nous sommes d'avis que ce groupe de personnes était en

[Texte]

assessing the situation as they best could given circumstances and arrive at a final number.

Mr. G. King: Just a small technical point when you talk about all the bad loans: the support package included some 550-odd million loans, if I remember the number correctly, and the 255 was an estimate on the write-down.

Mr. Riis: Perhaps Mr. Taylor indicated to the committee different information. When the Inspector General said to us the total of bad loans was 255, perhaps he did not mean what he was saying.

Mr. G. King: I have not read his transcripts. I am simply saying I am puzzled because I believe the support package included some \$550 million in loans and the 255 was in fact a write-down on those loans provided by the management.

Mr. Riis: When Mr. Mulholland of the Bank of Montreal appeared before the committee he said the commitment to compensate all the uninsured depositors was a highly undesirable situation. This is not only because it costs taxpayers a lot of money but it also tends to undermine the discipline of the banking system, particularly when most of your depositors were not unsophisticated individuals.

My question, Minister, considering there were a variety of alternatives discussed, involves taking out an equity position with the bank perhaps to keep the bank in place and also the suggestion of a hardship fund for those small trust companies or institutions of one kind or another that would experience difficulty without a bail-out or consideration of a partial compensation package as indicated earlier or an early partial pay out to ease the concerns of some of the more problematic institutions involved.

Why again would you not consider something that would, in Mr. Mulholland's view, probably be a more prudent decision in terms of maintaining confidence in the bank system?

Ms McDougall: Mr. Mulholland is always entitled to his opinion. Our view was we wanted those funds back into the system and the principle of deposit insurance was an important one. I myself have not seen a list of depositors. I had asked for a sampling of the kinds and nature of the depositors, for instance the credit unions represent individual peoples, and among others there were hospitals and charities. I do not know what criteria you would establish around a hardship fund. It is a bit like having a means test on the GIS; I am not sure that would be an appropriate solution.

By paying off the uninsured depositors for reasons I have outlined would put the funds back into the system. We have retained the principle by a partial payment now and a partial payment later and a loss of interest. I think those uninsured

[Traduction]

mesure de bien évaluer la situation, étant donné les circonstances, et de décider d'un chiffre définitif.

M. G. King: J'aimerais soulever un point technique, d'ordre mineur. Lorsque vous parlez de tous ces prêts douteux: les mesures de renflouement comprenaient environ 550 millions de dollars en prêts, si je me souviens bien du chiffre, et un chiffre de 255 millions de dollars représentait une évaluation de la valeur réduite des prêts.

M. Riis: Il se peut que M. Taylor ait donné des renseignements différents au Comité. Lorsque l'Inspecteur général nous a dit que le montant total des prêts douteux était de 255 millions de dollars, ce n'est peut-être pas ce qu'il entendait.

M. G. King: Je n'ai pas lu la transcription de son témoignage. Je suis tout simplement perplexe parce que j'ai l'impression que le programme de renflouement comprenait environ 550 millions de dollars en prêts et que le chiffre de 255 millions de dollars représentait, en fait, la réduction de la valeur des prêts accordée par la direction.

M. Riis: Lorsque M. Mulholland de la Banque de Montréal a comparu devant ce Comité il a déclaré qu'il était fort peu souhaitable de s'engager à indemniser tous les déposants non assurés. Cela coûte non seulement très cher aux contribuables mais mine aussi la discipline du système bancaire, surtout lorsque la plupart des déposants ne sont pas sans expérience.

Étant donné que l'on a discuté de plusieurs solutions de rechange ma question au ministre porte sur la possibilité d'acquiescer des actions banque afin de lui permettre de survivre ainsi que d'établir une réserve de prévoyance pour les petites sociétés de fiducie ou les différentes institutions qui pourraient difficilement survivre sans être renflouées. On pourrait aussi envisager une indemnisation partielle telle qu'on l'a mentionnée plus tôt, ou une coupure partielle au niveau de la paye afin de soulager certaines des institutions qui souffrent le plus de la situation.

Encore une fois, pourquoi n'auriez-vous pas envisagé des solutions qui, aux dires de M. Mulholland, auraient sans doute été plus prudentes pour ce qui est de maintenir la confiance dans le système bancaire?

Mme McDougall: M. Mulholland a toujours droit à son opinion. Nous étions d'avis que ces fonds devraient être relancés dans le système et que le principe de l'assurance dépôt était importante. Je n'ai pas vu personnellement de liste des déposants. J'avais demandé un échantillon du type de déposant, et de la nature des investissements, car les caisses populaires, par exemple représentent des individus, aussi bien que des hôpitaux et des oeuvres de bienfaisance. Je ne sais pas quels critères vous adopterez pour une réserve de prévoyance. C'est comme si l'on essayait d'établir des critères pour l'admissibilité au supplément de revenus garantis; je ne suis pas convaincu que cela serait une solution satisfaisante.

En remboursant les déposants non assurés pour les raisons que j'ai décrites, nous rendons les fonds au système. Nous avons maintenu le principe d'un paiement partiel maintenant suivi d'un paiement partiel plus tard, avec une perte d'intérêt.

[Text]

depositors are sweating a little and they have not escaped scot-free.

Mr. Riis: This is my last question, Minister. First, it is interesting to see application of the principle of universality applied to the uninsured depositors in this case. There have been some discussions and I do not plan to raise the same questions about ministerial responsibility. That might be inappropriate at this point. Would you give us your definition of ministerial responsibility, as my final question?

• 1745

Ms McDougall: I think my responsibility within this is to build the best policies I can, to make the best decisions I can, to stand by those decisions, to bring my personal principles to bear, and to leave this portfolio at some point with the best regulatory system I can provide. I have been working toward it from the beginning. I think I have fully accepted my responsibilities in this area. I have attempted to be open on the issues, on how they arose and on how we came to our answers. I think I stand on it.

Mr. Riis: Thank you.

The Chairman: Are you finished, Mr. Riis?

Mr. Riis: Yes, thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman. I want to return briefly to the question of disclosure. I would look at the situation very differently from the Minister. I do not think the issue here is privacy for the financial affairs of people who are dealing with the financial institution.

The issue here is that these are people who are dealing with an institution that has failed. They are people whose entitlement is to compensation by the Canadian Deposit Insurance Corporation up to a maximum of \$60,000. But the government is proposing to give them *ex gratia* payments over and above the \$60,000. It seems to me that since the bill before us requires that they complete an application form in a prescribed form, at some point the names of those people who have applied should be made public, in the same way that the names of creditors who apply to a bankruptcy hearing are public information.

We know the Canadian Commercial Bank was primarily a wholesale bank. The Minister has referred to some of the kinds of institutions that have money on deposit there, such as credit unions, hospitals and municipalities. But there were also individuals. There was one private citizen with \$1,423,668 on deposit at the Canadian Commercial Bank when it closed its doors. Another had \$2,154,555 at the Northland Bank. My constituents, many of whom are raising families on a total family income of \$25,000, cannot begin to understand why their hard-earned tax dollars should go out to gladden the hearts and fatten the pocketbooks of somebody who has \$1

[Translation]

Je crois que ces déposants non assurés souffrent un peu et qu'ils ne s'en sont pas sortis indemnes.

M. Riis: C'est la dernière question que je poserai au ministre. Tout d'abord, il est intéressant de voir la façon dont le principe d'universalité est appliqué aux déposants non assurés dans ce cas. On a déjà discuté de la responsabilité ministérielle et je ne compte pas reposer les mêmes questions. Ce ne serait peut-être pas opportun. Pourriez-vous nous donner votre définition de la responsabilité ministérielle? C'est ma dernière question.

Mme McDougall: J'estime que ma responsabilité est d'élaborer les meilleures politiques possibles, de prendre les meilleures décisions possibles, de rendre compte de ces décisions, d'être fidèle à mes principes personnels, et de quitter ce portefeuille le moment venu après avoir mis en place le meilleur système de réglementation possible. C'est mon objectif depuis le début. Je crois avoir entièrement assumé mes responsabilités dans ce domaine. J'ai tenté de parler franchement de ces problèmes, de leur origine et de la façon dont nous les avons abordés. Je crois pouvoir en répondre.

M. Riis: Merci.

Le président: Avez-vous terminé, M. Riis?

M. Riis: Oui, merci, monsieur le président.

Le président: Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président. Je veux revenir brièvement à la question de la divulgation. J'envisage la situation un peu différemment du ministre. Je ne crois pas qu'il s'agisse ici de protéger le secret des affaires financières de personnes qui traitent avec une institution financière.

Il s'agit plutôt du fait que ces personnes font affaire avec une institution qui a fait faillite. Ce sont des personnes qui ont droit à être indemnisées par la Société d'assurance-dépôt du Canada jusqu'à concurrence de 60,000\$. Cependant, le gouvernement propose qu'on leur effectue des paiements *ex gratia* supérieurs à 60,000\$. Il me semble que puisque le projet de loi que nous étudions stipule qu'ils doivent présenter une demande en bonne et due forme, les noms des déposants qui présentent ces demandes devraient éventuellement être rendus publics, de la même façon que les noms des créanciers qui présentent une demande lors d'une audience sur la faillite sont disponibles au public.

Nous savons que la Banque Commerciale du Canada était essentiellement une banque d'affaires. Le ministre a fait allusion à certains types d'institutions qui avaient des dépôts à la BCC tels que les caisses populaires, les hôpitaux et les municipalités. Mais il y avait aussi des particuliers. Il y avait un simple citoyen qui avait un dépôt de 1,423,668\$ à la Banque Commerciale du Canada lorsqu'elle a fermé ses portes. Quelqu'un d'autre avait un dépôt de 2,154,555\$ à la Nordbanque. Mes mandants, qui sont nombreux à élever une famille avec un revenu total de 25,000\$, ne comprennent absolument pas pourquoi l'argent qu'ils gagnent si durement et qui sert à payer leurs impôts devrait servir à réchauffer le

[Texte]

million or \$2 million loose cash to put into a bank, and neither do I.

Ms McDougall: I think I have answered the question as best I can around the privacy considerations. It is a thought-provoking issue. I have not denied it. One can only speculate on whether it is somebody who has just sold a business with the possibility of buying another one. I do not know, because I do not know who the individual is. This information is private . . .

Miss Nicholson: Do we know whether they are Canadians?

Ms McDougall: —from myself as well as from others. This is why I believe it is up to Mr. Justice Estey to decide what I think is a complex issue. What I have said before I stand by. I will stand by the privacy provision unless a legal or judicial opinion tells me otherwise.

• 1750

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Thank you, Miss Nicholson. We have been here for two hours and twenty minutes. We need a break. We are coming right back to continue on with Price Waterhouse, the curator. I would like to adjourn now for 10 minutes.

Mr. Garneau: Just before you adjourn, as you know, we did not ask you any questions about the Northland Bank. I am still anxious to know if . . .

The Chairman: We have adjourned, but I will answer this one off the record.

EVENING SITTING

• 1809

The Chairman: Order. I want to call this meeting to order following the brief adjournment. This evening we have the CCB curator and I believe the liquidator from Price Waterhouse and Company, Mr. Garth McGirr. Do you have an opening statement, Mr. McGirr?

Mr. Garth McGirr (Price Waterhouse and Co.): No, I do not, Mr. Chairman. I would just to make one comment, though, if I may, that as the court-appointed liquidator of Canadian Commercial Bank I have a very large and very complex job to perform, one that would be difficult at any time. However, I must tell you in all candor that it is doubly difficult to try and do it in the glare of the spotlight—the royal commission, of course, this committee, and indeed the House of Commons.

• 1810

Although I am here quite cheerfully and happily to assist the committee in any possible way I can, I am sure there

[Traduction]

cœur et remplir les poches de quelqu'un qui a un million de dollars ou deux millions de dollars en liquide à déposer dans une banque, et moi non plus.

Mme McDougall: Je crois avoir répondu dans la mesure du possible à la question relative aux considérations en matière de protection de la vie privée. C'est une question qui donne matière à réflexion. Je ne le nie pas. On ne peut que spéculer sur la possibilité qu'il s'agisse de quelqu'un qui venait de vendre un commerce en pensant en acheter un autre. Je ne sais pas, parce que je ne connais pas la personne en question. Ce renseignement est protégé . . .

Mme Nicholson: Savons-nous si ce sont des Canadiens?

Mme McDougall: . . . de moi aussi bien que d'autres. C'est pour ça que je pense que nous devons nous en remettre au Juge Estey car il s'agit d'une question complexe. Je maintiens ce que j'ai déjà dit. Je maintiens la disposition sur le droit à la vie privée à moins qu'une opinion juridique ou judiciaire me démontre le contraire.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Merci, mademoiselle Nicholson. Nous siégeons depuis deux heures et 20 minutes. Nous avons besoin d'une pause. Nous reviendrons immédiatement pour entendre le curateur de Price Waterhouse. J'aimerais maintenant suspendre la séance pour 10 minutes.

M. Garneau: Avant de suspendre nos travaux, j'aimerais ajouter que, comme vous le savez, nous ne vous avons pas posé de questions sur la Northland Bank. Je tiens tout de même à savoir . . .

Le président: La séance est levée, mais je vous donnerais une réponse officieuse.

SÉANCE DU SOIR

Le président: À l'ordre. Je déclare la séance ouverte après cette petite pause. Nous entendrons ce soir le curateur de la BCC qui est, je crois, aussi le liquidateur, M. Garth McGirr, de *Price Waterhouse*. Monsieur McGirr, avez-vous une déclaration liminaire à faire?

M. Garth McGirr (Price Waterhouse and Co.): Non, monsieur le président. Mais si vous le permettez, je voudrais simplement vous signaler qu'à titre de liquidateur de la Banque commerciale du Canada, nommé par le tribunal, je fais face à une tâche énorme et complexe, qui est déjà en soi bien difficile. Mais je dois vous dire en toute franchise qu'elle est encore compliquée du fait de l'attention qu'elle attire, en raison de la commission d'enquête, bien sûr, mais aussi du comité et même de la Chambre des Communes.

Bien que je sois venu très volontiers pour aider le Comité dans toute la mesure du possible, je suis sûr que je serai parfois

[Text]

probably will be some areas in which my answers will have to be something less than complete, simply in the area of confidentiality and particularly in areas where it might adversely affect the realization of assets. After all, my real and main job is to maximize the realization of assets because that is the only place where the Government of Canada and the taxpayers of Canada are going to recoup the money that has been paid out. Thank you, sir.

The Chairman: Thank you. I understand that you have Mr. Goodman with you today. If there are legal problems, you may want to request advice from him.

Mr. McGirr: Thank you, Mr. Chairman. It is kind of you.

The Chairman: That is considered. Mr. Garneau.

M. Garneau: Monsieur McGirr, lorsque vous êtes entré en fonctions, vous avez sans doute établi un bilan, ou bien un bilan avait été établi par quelqu'un d'autre. Quelle était l'état des actifs en chiffres ronds? Par exemple, le 31 octobre 1984, les actifs étaient de 3,086,616,000\$ dont 2,415,927,000\$ constituaient des prêts. Quelle était la situation au moment où vous êtes entré en fonctions?

Mr. McGirr: Yes, sir. We were appointed curator of the bank on September 1, 1985; two days later, on September 3, 1985, we were appointed provisional liquidator of the bank, as we remain today.

The books of the bank have now been brought up to date and the books show—and I emphasize the books show—total assets of some \$2.3 billion, of which approximately \$1.8 billion are loans. Those are book values and should not in any way be related to real values, which will depend upon circumstances.

Mr. Garneau: If I understand this part of the equity, which is composed of cash and deposits with the Bank of Canada, deposits with the other bank—check on other other items in transit—it must be zero or almost zero now. The security issues are guaranteed by Canada or other security. Are they still there or have they been sold?

Mr. McGirr: Are they deposits from other banks, sir?

Mr. Garneau: When I look at the balance sheet, as of October 31, 1984 the asset was composed of cash resources, securities, loans and others. I guess the cash resources have been liquidated. Did you give us any figures on that?

Mr. McGirr: First of all, when you are talking about the cash resources of a bank, it is a figure that changes not only daily but indeed swings quite wildly. The secret of any banking institution is to maintain the right amount of cash resources, but not too many.

Mr. Garneau: What I would like to know is what the situation was when you started your responsibilities on September 2.

[Translation]

obligé de vous donner des réponses incomplètes, pour protéger le caractère confidentiel des renseignements, surtout lorsque cela pourrait avoir un effet négatif sur la réalisation de l'actif. Après tout, ma principale responsabilité est d'obtenir le meilleur prix possible pour les éléments d'actif de la banque, puisque après tout, c'est le seul espoir qu'ont le gouvernement et les contribuables canadiens de recouvrer leur argent. Merci, monsieur.

Le président: Merci. Vous êtes accompagné de M. Goodman, et si vous avez de difficultés d'ordre juridique, vous pourrez lui demander conseil.

M. McGirr: Merci, monsieur le président, c'est bien aimable à vous.

Le président: Monsieur Garneau.

Mr. Garneau: I assume, Mr. McGirr, that when you started your job you drew a balance sheet or it may have been done by someone else. What were the assets, in rounded off figures? For example, as of October, 1984 the bank had assets of \$3,086,616,000 of which \$2,415,927,000 were loans. What was the situation when you took over?

M. McGirr: Nous avons été nommé curateur de la banque le 1^{er} septembre 1985; deux jours plus tard, c'est-à-dire le 3 septembre, nous avons été nommé liquidateur provisoire, et nous le sommes encore aujourd'hui.

Les livres de la banque ont maintenant été mis à jour et ils indiquent—et je dis bien que les livres indiquent—un actif d'environ 2.3 milliards de dollars, dont environ 1.8 milliard sous forme de prêts. Ce sont là des valeurs comptables qui n'ont aucun rapport avec les valeurs réelles, lesquelles dépendront des circonstances.

M. Garneau: Si j'ai bien compris ce aspect de la valeur nette, qui comprend l'argent liquide et les dépôts auprès de la Banque du Canada, les dépôts auprès des autres banques—chèques sur autres articles en transit—l'actif doit être à peu près nul actuellement. Les titres émis sont garantis par le Canada ou par d'autres valeurs. Sont-ils toujours là ou ont-ils été vendus?

M. McGirr: S'agit-il de dépôts des autres banques, monsieur?

M. Garneau: D'après le bilan établi au 31 octobre 1984, l'actif était constitué d'argent liquide, de valeurs mobilières, de prêts et autres. Je présume que les espèces ont été liquidées. Avez-vous des chiffres à nous donner?

M. McGirr: Tout d'abord, non seulement les ressources liquides d'une banque varient quotidiennement, mais elles sont en fait sujettes à de fortes fluctuations. Le secret du succès pour une banque est d'avoir sous la main les liquidités nécessaires, sans plus.

M. Garneau: Je voudrais savoir quelle était la situation lorsque vous êtes entré en fonction le 2 septembre.

[Texte]

Mr. McGirr: On September 1, there was approximately \$67 million worth of cash or cash equivalents on deposit with the Bank of Canada.

Mr. Garneau: Securities had been sold, and as of October 31, we had \$66 million in securities issued or guaranteed by Canada and \$205 million in other securities. Where they still there when you . . . ?

Mr. McGirr: The \$67 million—I am sorry, you have the advantage over me—I do not have a copy of the financial statement, but I believe we are talking about short-term securities, probably treasury bills. The equivalent figure at August 31 was \$45 million in treasury bills and \$22 million in cash balance.

• 1815

Mr. Garneau: Is it around \$70 million roughly?

Mr. McGirr: About \$67 million. Now I believe the \$205 million are simply investments in other companies. I am sorry, I just do not have the balance sheet in front of me, so I cannot respond.

Mr. Garneau: Up to now, have you sold securities since you have been appointed regulator?

Mr. McGirr: Yes, indirectly. We sold the \$45 million of treasury bills and applied that on the indebtedness to the Bank of Canada.

Mr. Garneau: Roughly speaking, what is the debt to the Bank of Canada today?

Mr. McGirr: It was roughly \$1.3 billion on the date of our appointment. We have paid down the Bank by approximately \$120 million since September 1. There will be some interest accrual. I do not know exactly what that is.

Mr. Garneau: I understand that the Bank of Canada is the first entity to seek the security you will have on the asset side of the balance sheet in that we have been told they had \$1.8 billion to secure their \$1.3 billion being advanced to the CCB. Do you think there are enough good assets to cover the \$1.3 billion?

Mr. McGirr: As I indicated earlier, the assets that are pledged to the Bank of Canada is the loan portfolio, and that has a book value of \$1.8 billion. We are probably a long way from determining with any degree of precision whatsoever what those assets will bring.

Mr. Garneau: If the Bank of Canada has first claim, who has the second?

Mr. McGirr: The Bank of Canada is the only significant secured creditor. All other creditors are unsecured.

Mr. Garneau: I do not know if you have had the opportunity to read the agreement that was signed in April, but it goes back to the bailout situation, and this agreement on page 25, Article 13, stated:

Notwithstanding the provision of Section 277 of the Bank Act or any other rule of law, each of the participants agree that in the case of the insolvency or winding up of CCB

[Traduction]

M. McGirr: Au 1^{er} septembre, il y avait environ 67 millions de dollars en liquide ou l'équivalent déposé auprès de la Banque du Canada.

M. Garneau: Les valeurs mobilières avaient été vendues et au 31 octobre, nous avions pour 66 millions de dollars de titres émis ou garantis par le Canada et pour 205 millions de dollars d'autres valeurs. Les avez-vous trouvées lorsque vous . . . ?

M. McGirr: Les 67 millions de dollars—excusez-moi, vous avez des chiffres et je ne les ai pas, mais je crois qu'il s'agit de titres à court terme, probablement de bons du Trésor. Le chiffre au 31 août était de 45 millions de dollars de bons du Trésor et de 22 millions de dollars de liquide.

M. Garneau: Environ 70 millions de dollars.?

M. McGirr: Environ 67 millions de dollars. Je crois que les 205 millions de dollars sont simplement des investissements dans d'autres sociétés. Je n'ai pas le bilan sous les yeux et je ne peux donc pas vous répondre.

M. Garneau: Avez-vous vendu des titres depuis que vous avez été nommé?

M. McGirr: Oui, indirectement. Nous avons vendu les 45 millions de dollars de bons du Trésor pour rembourser une part de la dette vis-à-vis de la Banque du Canada.

M. Garneau: En gros, à quoi se chiffre aujourd'hui cette dette?

M. McGirr: Elle était d'environ 1,3 milliard de dollars lorsque nous avons été nommé. Nous avons remboursé à la banque environ 120 millions de dollars depuis le 1^{er} septembre. Il y aura certains intérêts courus. Je ne sais pas exactement ce que cela représente.

M. Garneau: Si je ne m'abuse, la Banque du Canada est la première à demander la garantie que vous aurez sur l'actif du bilan. On nous a en effet dit qu'elle avait 1,8 milliard de garanties pour les 1,3 milliard de dollars avancés à la BCC. Pensez-vous qu'il y a suffisamment d'éléments d'actif solides pour couvrir 1,3 milliard de dollars?

M. McGirr: Comme je le disais, l'actif garanti à la Banque du Canada est le portefeuille de prêts et celui a été évalué à 1,8 milliard de dollars. Nous ne pourrions probablement pas déterminer précisément avant longtemps ce que nous pourrions retirer de cet actif.

M. Garneau: Si la Banque du Canada est la première remboursée, qui vient ensuite?

M. McGirr: La Banque du Canada est le seul créancier important ayant des garanties. Tous les autres n'en ont pas.

M. Garneau: Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de lire le protocole d'entente signé en avril mais il est question du renflouement et je vous cite l'article 13 à la page 25:

Par dérogation à la disposition de l'article 277 de la Loi sur les banques ou à toute autre règle de droit, chacun des participants convient qu'en cas d'insolvabilité ou de faillite

[Text]

neither Canada, CDIC nor Alberta shall in connection with any money owing to it under this agreement claim any charge on the assets of CCB.

And, second:

The right of each of the participants other than the CDIC to money owing to it under this agreement shall rank *pari passu* with the right of the depositor of CCB to payment in full of the deposit liability of the CCB.

It continues like this for a few pages.

It seems to me that if the Bank of Canada has the first claim, and the CDIC and the Alberta government have agreed to come *pari passu* with the other creditor, there would be no money left, as far as I can see, to reimburse a part of the CDIC cash disbursement.

Mr. McGirr: Well, just follow the arithmetic, sir. If we could realize more than \$1.3 billion off the loan portfolio, then that surplus would go to the other creditors. In addition to that, there are other assets which have a book value of some \$500 million which must be liquidated and will produce something, and that will then go for distribution among the other creditors.

Mr. Garneau: Perhaps I should ask an opinion because you have not reached that point yet, but do you consider that the participants to the bailout have a priority in terms of claims against the assets before CDIC, as it is written here?

• 1820

Mr. McGirr: With respect, sir, I have a somewhat contrary reading. I believe it is the opposite. What the agreement is saying is that in the event of insolvency of CCB, which is now a given, they shall not have a secured claim, the participants shall not have a secured claim.

Mr. Garneau: Yes, but the way I understand it, it says they will come *pari passu* with the other depositors.

Mr. McGirr: That is the normal rule of law in any insolvency.

Mr. Garneau: But your interpretation is that they will come *pari passu* with the CDIC.

Mr. McGirr: The CDIC has a privilege or a preference over other creditors by virtue of being in the shoes of the depositors. A depositor of a bank is unsecured, but has a preference or a priority over non-deposit liabilities. So the CDIC, by paying out the depositors, stands in the shoes of those depositors and enjoys that priority.

If I may help you, there are crudely three rankings. There is the Bank of Canada, with a first secured charge over the loan portfolio; then there is CDIC, and at the moment, unless and until this bill passes, there are the other depositors that are in excess of the \$60,000 limit, who are sitting in this unsecured but priority class of creditors; and then below that is everybody else.

[Translation]

de la BCC, ni le Canada, ni la SADC ni l'Alberta ne réclamera quoi que ce soit sur l'actif de la BCC pour les fonds qui lui sont dus aux termes de ce protocole.

Deuxièmement:

Le droit de chacun des participants autres que la SADC à un remboursement aux termes de ce protocole d'entente sera considéré sur le même pied que le droit des déposants de la BCC à être pleinement remboursés du passif dépôts de la BCC.

Il y en a quelques pages.

Il me semble que si la Banque du Canada a priorité et que la SADC et le gouvernement albertain aient convenu d'être considérés sur le même pied que les autres créanciers, il ne restera pas d'argent pour rembourser une part des débours de la SADC.

M. McGirr: Prenons simplement les chiffres, monsieur. Si nous pouvions réaliser plus de 1,3 milliard de dollars sur le portefeuille de prêts, l'excédent irait aux autres créanciers. En outre, il y a d'autres actifs qui ont été évalués à quelque 500 millions de dollars et qui doivent être liquidés. Cela produira quelque chose qui pourra ensuite être distribué entre les autres créanciers.

M. Garneau: Peut-être devrais-je demander seulement un avis car vous n'en êtes pas encore là, mais pensez-vous que les participants à l'opération de renflouement devraient, aux termes de cette entente, avoir priorité sur l'actif de la banque et passer avant la SADC?

M. McGirr: Sauf votre respect, monsieur, je n'interprète pas du tout les choses ainsi. Je crois que c'est le contraire. L'entente stipule qu'en cas d'insolvabilité de la BCC, ce que nous avons maintenant, les participants ne bénéficieront pas d'un remboursement garanti.

M. Garneau: D'accord, mais d'après ce que je comprends, ils devraient être sur le même pied que les autres déposants.

M. McGirr: C'est la règle normale dans toute situation d'insolvabilité.

M. Garneau: Mais d'après vous, ils sont sur le même pied que la SADC.

M. McGirr: La SADC a un privilège ou une préférence par rapport aux autres créanciers puisqu'elle est considérée comme un déposant. Un déposant n'a pas de garantie mais il a priorité sur le passif autre que les dépôts. La SADC en payant les déposants prend leur place et jouit donc de cette priorité.

Permettez-moi de m'expliquer. Il y a trois catégories: la Banque du Canada qui a un droit garanti sur le porte-feuille de prêts; vient ensuite la SADC et, pour le moment, tant que le projet de loi n'aura pas été adopté, il y a les autres déposants dont les dépôts dépassent 60,000\$, ils n'ont pas de garantie mais sont considérés comme des créanciers prioritaires; et après cela, il y a tous les autres.

[Texte]

Mr. Garneau: So your interpretation of this agreement is that the banks that participated in the bail-out will come *pari passu* with the CDIC.

Mr. McGirr: That is correct. That is my interpretation.

Mr. Garneau: I do not know if I can ask this general question, but we have had all types of assessments of the quality of the assets. I do not want to ask you any questions about the management of the bank before, but the Hitchman report gave us very important figures about the write-off that should be taken in the asset. Some other people say that with time it may improve. What is the situation today?

Mr. McGirr: The situation today, quite frankly, is that the Hitchman report is causing me a great deal of difficulty in collecting the assets, because it is being bruited about this country that the assets of CCB are worth 40 cents on the dollar. I literally have had a number of borrowers, debtors, come to us and say here is my 40¢; give me a discharge on my security. I have had to say please go away; from you I expect 100 cents on the dollar plus interest.

Mr. Garneau: Yes, but I am not sure you have answered my question. What is the situation? Is it as bad as Mr. Hitchman thought? Or is it as bad as the . . . ? On October 31, 1984, the management of the bank at that time stated they had \$471 million of loans classified five and six. Do you think that is the real situation, or it is worse than that?

Mr. McGirr: It is really too early, quite candidly, for me to make any kind of definitive opinion about that.

I think it is important that the committee know the nature of these figures that were being bruited about. This is a very complex situation, but I could reduce it to something quite simple for a moment. Most of us own a piece of real property, usually our home, and we might from time to time seek an appraisal of that house, that property. You go to an appraiser or someone who is knowledgeable about real estate and he gives you an appraisal or an opinion of value. That is not the same as an offer to purchase; it is simply an individual with some knowledge making his best guess as to what that property would bring if it were exposed to the marketplace. It has not been exposed to the marketplace, but if you did he thinks that is what it would bring. I have been in the insolvency business for about 20 years, and I have seen a lot of appraisals. When I finally go to sell the asset in question, just as often I realize more than I do less what the appraisal was. Appraisal at best gives you an approximation.

Mr. Garneau: I understand that you think your responsibility up to now has been one of management of the bank more than spending time to analyse the real value of the asset that you could sell today.

• 1825

Mr. McGirr: This is correct, sir. In the two months I have been there, almost 100% of our activity has been spent, first of all, in working out control of the operations of the bank, and subsequently in setting up a management team of our choosing

[Traduction]

M. Garneau: Votre interprétation de ce protocole d'entente est donc que les banques qui ont participé au renflouement sont sur le même pied que la SADC.

M. McGirr: C'est cela. C'est ainsi que j'interprète l'entente.

M. Garneau: Je ne sais si je puis vous poser une question aussi générale, mais nous avons entendu toutes sortes d'avis sur la qualité de l'actif. Je ne vous interrogerai pas sur la gestion de la banque avant, mais le rapport Hitchman nous a donné des chiffres très importants sur la réduction de l'actif. D'autres disent qu'avec le temps les choses pourraient s'améliorer. Où en sommes-nous aujourd'hui?

M. McGirr: Très franchement, aujourd'hui, le rapport Hitchman me complique beaucoup les choses car il court dans tout le pays la rumeur que l'actif de la BCC vaut 40c. par dollar. J'ai eu des emprunteurs, des créanciers qui sont venus m'offrir leur 40c; qui m'ont demandé d'être libérés ainsi. J'ai dû leur répondre que j'attendais au contraire 100c. du dollar plus intérêts.

M. Garneau: Cela n'empêche que je ne suis pas certain que vous ayez répondu à ma question. Quelle est la situation actuelle? Est-elle aussi mauvaise que l'a décrite M. Hitchman? Ou aussi mauvaise que . . . ? Le 31 octobre 1984, la direction de la banque a déclaré qu'elle avait 471 millions de dollars de prêts de cote 5 et 6. Estimez-vous que c'est vrai ou est-ce pire que cela?

M. McGirr: Il est vraiment trop tôt pour vous donner un avis définitif là-dessus.

Il est important que le Comité sache ce que représentent les chiffres qui circulent ainsi. La situation est extrêmement complexe mais je pourrais, si vous voulez, vous fournir une explication très simple. La plupart d'entre nous sont propriétaires d'un bien immobilier, habituellement notre résidence et il peut nous arriver de demander une évaluation de cette propriété. Vous allez voir un évaluateur ou quelqu'un qui s'y connaît en immobilier et qui vous donne un avis ou une évaluation. Cela n'est pas la même chose qu'une offre d'achat; c'est simplement quelqu'un qui s'y connaît et qui vous dit ce qu'à son avis, pourrait rapporter votre propriété si vous la mettiez sur le marché. Elle ne l'a pas été mais il pense que si vous la mettiez sur le marché, elle vous rapporterait tant. Je m'occupe d'insolvabilité depuis 20 ans et j'ai vu beaucoup d'évaluations semblables. Lorsque je vends finalement l'actif en question, il m'arrive tout aussi souvent d'en obtenir plus que moins que ce qui avait été évalué. Une évaluation ne peut être qu'approximative.

M. Garneau: Je crois comprendre que vous estimez que jusqu'ici, votre responsabilité a été davantage de gérer la banque que de passer votre temps à analyser la valeur réelle de l'actif que vous pourriez vendre aujourd'hui.

M. McGirr: C'est exact, monsieur. Depuis deux mois que je suis là, presque 100 p. 100 de mon temps a été consacré tout d'abord à essayer de contrôler les opérations de la banque puis de constituer une équipe de direction qui contrôlera les

[Text]

that will control the operations of the bank and collect the loans over time, which is the biggest part of it.

Mr. Garneau: How many people did you hire from Price Waterhouse and other firms to form the team to look after the liquidation of the bank?

Mr. McGirr: On September 1, 1985, the day we went in, there were approximately 150 Price Waterhouse people. There are now today about 40 in the Canadian operation. There were at the same time about 300 bankers from CCB. Today there are just slightly fewer than 200 bankers from CCB working under our control.

Mr. Garneau: Did you sign your contract with the Inspector General of Banks?

Mr. McGirr: No, sir. We are appointed by court order. The Bank Act gives the power to the Minister of Finance to appoint a curator. On September 1, 1985, the Minister appointed us as curator. On September 3, on application to the court by CDIC, the Court of Queen's Bench of the Province of Alberta appointed us liquidator, provisionally.

Mr. Garneau: Who pays you?

Mr. McGirr: All of the cost of the administration, including our fees, have to be approved by the Alberta court. They are paid out of the estate. But first they have to be paid by the court.

Mr. Garneau: Just a last question. Was this done before the Bank of Canada?

Mr. McGirr: I am sorry?

Mr. Garneau: If there was no other money, would the Bank of Canada be behind you?

Mr. McGirr: No. In addition to our appointment as liquidator by the court, we are also acting as a limited agent for the Bank of Canada in realizing on their security interests. To this extent, they have postponed their claim to our fees and costs.

The Chairman: Thank you, Mr. Garneau. Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman. I appreciate coming second. I have a committee to chair at 7 p.m. I vowed I would not miss a minute of these hearings. I guess I am going to have to break the vow.

Mr. McGirr: I do not know much about you. Could you just tell me what you were doing two or three months before accepting this assignment?

Mr. McGirr: I head up the Insolvency Division of Price Waterhouse Canada. We have 17 offices with about 150 Insolvency people across Canada. My last claim to fame was reorganizing the affairs of United Cooperatives of Ontario, which is, I am happy to say, alive and well today.

Mr. Hawkes: You say you have 40 employees now in the bank; you started with 150. Are those 40 basically people from the Alberta area? Is there some mixture of the two?

[Translation]

opérations de la banque et petit à petit se fera rembourser les prêts qui représentent l'essentiel de ses opérations.

M. Garneau: Combien avez-vous embauché de gens de chez Price Waterhouse et d'autres cabinets pour constituer l'équipe chargée de la liquidation de la banque?

M. McGirr: Le 1^{er} septembre 1985, lorsque nous avons assumé nos fonctions, il y avait environ 150 personnes de chez Price Waterhouse. Il y en a environ 40 aujourd'hui pour les activités canadiennes. Il y avait également environ 300 banquiers de la BCC. Aujourd'hui, il y en a juste un peu moins de 200 qui travaillent sous nos ordres.

M. Garneau: Avez-vous signé votre contrat avec l'Inspecteur général des banques?

M. McGirr: Non, monsieur. Nous sommes nommés par ordonnance du tribunal. La Loi sur les banques donne au ministre des Finances le pouvoir de nommer un curateur. Le 1^{er} septembre 1985, le ministre nous a nommés curateur. Le 3 septembre, à la demande de la SADC au tribunal, la Cour du banc de la Reine de l'Alberta nous a nommés provisoirement liquidateur.

M. Garneau: Qui vous paie?

M. McGirr: Tous les frais d'administration, y compris nos honoraires, doivent être approuvés par le tribunal de l'Alberta. Tout est payé sur les biens. Il faut toutefois d'abord que ce soit payé par le tribunal.

M. Garneau: Une dernière question. Cela avait-il été fait devant la Banque du Canada?

M. McGirr: Pardon?

M. Garneau: S'il n'y avait pas d'autre argent, la Banque du Canada vous paierait?

M. McGirr: Non. Outre notre nomination à titre de liquidateur, nous représentons dans une certaine mesure la Banque du Canada afin de l'aider à récupérer les garanties qu'elle avait obtenues. En ce sens, elle ne réclame pas pour le moment le remboursement de nos honoraires et de nos frais.

Le président: Merci, monsieur Garneau. Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Merci, monsieur le président. Je vous remercie de me faire passer en second. J'ai un comité à présider à 19 heures et j'ai juré que je ne manquerais pas une minute de ces audiences. J'ai comme l'impression que je vais devoir rompre ce serment.

Monsieur McGirr, je ne sais pas grand-chose à votre sujet. Pourriez-vous simplement me dire ce que vous faisiez deux ou trois mois avant d'accepter ce poste?

M. McGirr: Je dirigeais la Division des faillites de *Price Waterhouse Canada*. Nous avons 17 bureaux et environ 150 spécialistes des faillites au Canada. Mon dernier exploit fut de réorganiser les affaires de *United Corporatives of Ontario* qui marchent très bien aujourd'hui.

M. Hawkes: Vous dites que vous avez actuellement 40 employés à la banque; vous avez commencé avec 150. Ces 40 sont-ils essentiellement des gens de l'Alberta? Ou y a-t-il un mélange?

[Texte]

Mr. McGirr: They are primarily from western Canada, but there is some flavouring from the east. I myself am based in Toronto.

Mr. Hawkes: Thank you. Just to follow up on one of Mr. Garneau's questions with a slightly different slant, if you could separate the Canadian operation and the Westlands just for a second, in terms of the Canadian operation, how did you find those loan files? Were they reasonably standard in the types of information and so on available to you?

Mr. McGirr: The files themselves were in pretty good shape. The CCB had quite a good reporting process. The files, on the whole, seemed to be complete and well cared for. With respect, I do not think this necessarily means that the underlying loan is any good. But at least on a housekeeping basis, they are fine.

Mr. Hawkes: Okay. Was it the same situation at Westlands? Or were those files less—?

Mr. McGirr: No. The Westlands we refer to is in fact the Commercial Centre Bank. It changed its name about a year ago. The Commercial Centre Bank is a wholly owned subsidiary of CCB. It operates in the city of Santa Ana, which is a suburb of Los Angeles. It has assets of about \$350 million U.S. Except for capital, it is almost entirely funded by U.S. depositors.

• 1830

It has been under fairly close surveillance by the FDIC for the last couple of years. I believe they consider it to be virtually rehabilitated from its previous difficulties and at the moment it is profitable, it is certainly solvent, and operating under our very—there is an outside board of directors, but we are obviously keeping a close eye on it.

Mr. Hawkes: The testimony last night indicated that the bank had a system, a manual for classifying loans, one through six. The auditors indicated that as of October 31, the principles inherent in that manual were, in their opinion, being attended to; therefore, I guess the sense of that was the loans were classified reasonably accurately.

Was there anything in your investigation that would be discrepant from that kind of conclusion? Were the loans classified roughly according to the system?

Mr. McGirr: The classification of loans is almost by nature a somewhat subjective exercise, and of course in some instances we have the advantage of hindsight. We have not really attempted to make a comparison.

First of all, we really have not made any attempt to try to set our own valuation on these loans. What we have really spent all of our time on is trying to understand the difficulties of the loan so that we can manage the account. Almost on a daily basis, we have to make decisions about some of these loans. I want to emphasize that this is not a static situation. Unlike, for example—someone mentioned Pioneer Trust a few

[Traduction]

M. McGirr: Ce sont essentiellement des gens de l'ouest du Canada, mais il y a également quelques personnes de l'Est. Je suis moi-même à Toronto.

M. Hawkes: Merci. Pour revenir sur une des questions de M. Garneau en envisageant peut-être la chose un peu différemment, pourriez-vous un instant distinguer les opérations canadiennes de Westlands des autres et nous dire ce que vous avez pensé de ces prêts? Les dossiers vous ont-ils semblé raisonnablement standard pour le genre d'information, etc., à votre disposition?

M. McGirr: Les dossiers eux-mêmes se présentaient assez bien. La BCC avait un très bon système de dossiers. Dans l'ensemble, ceux-ci semblaient complets et bien tenus. Je ne pense pas toutefois que cela signifie nécessairement que le prêt lui-même était bon. Toutefois, pour ce qui est de la présentation, il n'y avait rien à dire.

M. Hawkes: D'accord. Était-ce la même chose chez Westlands? Ou leurs dossiers étaient-ils moins...

M. McGirr: Non. Westlands dont nous parlons est en fait la Commercial Centre Bank. Elle a changé de nom il y a environ un an. La Commercial Centre Bank est une filiale entièrement contrôlée par la BCC. Elle opère à Santa Ana, banlieue de Los Angeles. Elle a un actif d'environ 350 millions de dollars américains. À l'exception de son capital, elle est presque entièrement financée par des déposants américains.

Elle a été surveillée d'assez près au cours des deux dernières années par la FDIC. Je crois que cet organisme considère qu'elle s'est maintenant presque tout à fait remise de ses difficultés précédentes et qu'elle réalise maintenant des bénéfices, qu'elle est du moins solvable et que nous la surveillons évidemment de près même s'il y a déjà un conseil d'administration étranger à la banque.

M. Hawkes: Les témoignages que nous avons entendus hier semblent indiquer que la banque avait un système, un système de classification des prêts, allant de un à six. Les vérificateurs ont dit qu'au 31 octobre, les principes inhérents à ce système étaient à leur avis respectés; cela doit donc probablement vouloir dire que les prêts étaient cotés avec suffisamment de précision.

Votre enquête vous aurait-elle appris quelque chose qui soit contraire à ce genre de conclusion? Les prêts étaient-ils en gros cotés en fonction de ce système?

M. McGirr: La classification des prêts est de par sa nature même un exercice quelque peu subjectif et il arrive bien sûr que dans certains cas nous ayons l'avantage du recul. Nous n'avons pas vraiment essayé de comparer.

Tout d'abord, nous n'avons pas tenté d'évaluer nous-mêmes ces prêts. Nous avons consacré tout notre temps à essayer de comprendre les difficultés que présentent ces prêts afin de gérer le compte. Presque quotidiennement, nous devons prendre des décisions sur certains de ces prêts. J'insiste sur le fait qu'il s'agit d'une situation tout à fait évolutive. Contrairement, par exemple, à *Pioneer Trust* dont on parlait il y a un

[Text]

moments ago. The bulk of their assets were mortgage loans. A mortgage loan is basically an advance of x dollars repayable over five, ten, fifteen, twenty years, and it is pretty easy to look at because if the monthly payment has been made, all other things being equal, there is not much to talk about.

However, as soon as you move into a bank, you have a totally different ball game because the loans are dynamic, not static. We are really funding primarily current assets, receivables and inventories, and they literally go up and down on a daily, weekly, monthly basis.

On any account, and particularly ones that may be in the weaker category, you have to monitor closely. You may have concerns today and less concerns tomorrow, but more the day after that. It is not a simple, one-shot "gee, that is a good loan and that is a bad loan" situation, because the loans change all the time.

Mr. Hawkes: There is quite a difference between receivables as collateral and real estate, which you point out. I suspect there is quite a difference, after testimony between valuation of a loan on a going concern basis and a liquidation basis, but...

Mr. McGirr: Yes, although I want to emphasize that on a question of semantics, I think it is very important that we do not equate liquidation with fire sale. There is no fire sale at CCB, or at least not as long as I am in charge.

Mr. Hawkes: May I ask you...

Mr. McGirr: To just finish the point, liquidation means that you have taken the decision to sell the asset—perhaps not today, perhaps not tomorrow, perhaps not next week, but you have taken the decision to sell it. Therefore, you are going to move it into the marketplace as soon as your judgment indicates that it is possible.

With most assets—not all—if you want to wait long enough, inflation will take care of it for you and you can skate on the side, but meanwhile the carrying costs will eat you alive. You have to balance the two.

Mr. Hawkes: I was going to come to the crunch question. You have a small business, it has receivables, it needs a cashflow, it needs to pay its creditors and so on. On the day you took over, if that bank had remained in operation, there was good reason to believe it would have made enough profit in that situation to pay the interest on its loans and perhaps start to pay down the principal.

Do you have a mechanism as a liquidator to allow that situation to continue for six months or a year, or two years, if you feel that is the best way to recover the most from the situation? Can you do that?

Mr. McGirr: Yes. As a matter of fact, it might interest the committee to know that I have a limited authority from the Bank of Canada to make additional advances for credit-worthy customers where it is necessary and desirable to do so to protect the advances that are already out there. An example would be a small business, as you suggest, which has to meet a

[Translation]

instant. Le gros de son actif représentait des prêts hypothécaires. Un prêt hypothécaire est essentiellement une avance de « x » dollars remboursable sur cinq, 10, 15, 20 ans et c'est assez facile à examiner car si les paiements mensuels sont faits, s'il n'y a rien d'autre d'anormal, il n'y a pas grand lieu de s'inquiéter.

Toutefois, dès que vous parlez d'une banque, la situation est totalement différente car il s'agit de prêts qui ne sont pas statiques. Nous finançons essentiellement les actifs courants, les effets à recevoir et les stocks et les fluctuations sont quotidiennes, hebdomadaires et mensuelles.

Quel que soit le compte, et en particulier pour ceux de la catégorie la plus faible, il faut surveiller les choses de près. Vous pouvez être inquiet, et moins demain, mais plus le lendemain. Il ne s'agit pas de dire une bonne fois «voici un bon ou un mauvais prêt» car ces prêts changent tout le temps.

M. Hawkes: Il y a toute une différence entre les effets à recevoir et l'immobilier quand vous parlez de garanties. Je suppose qu'il y a une belle différence aussi entre la valeur d'un prêt d'une entreprise florissante et sa valeur de liquidation mais...

M. McGirr: Oui, même si du point de vue sémantique, je crois qu'il est extrêmement important de ne pas confondre liquidation et vente après incendie. Il ne s'agit pas à la BCC de vente après incendie et il n'en sera pas question tant que je serai responsable.

M. Hawkes: Puis-je vous demander...

M. McGirr: Permettez-moi de finir. Liquidation signifie que vous avez pris la décision de vendre l'actif—peut-être pas aujourd'hui, peut-être pas demain, peut-être même pas la semaine prochaine mais que vous avez décidé de vendre. Ainsi, vous allez mettre cet actif en vente dès que vous jugerez que c'est possible.

Pour la plupart de l'actif—mais pas pour tout—si vous voulez attendre suffisamment longtemps l'inflation fera le nécessaire pour vous mais pendant ce temps-là les frais vous dévoreraient vivant. Il faut équilibrer ces deux aspects.

M. Hawkes: J'allais en venir à la question clé. Vous avez une petite entreprise qui a des effets à recevoir, qui a besoin de liquidités, qui doit payer ses créanciers, etc. Le jour où vous avez assumé vos fonctions, si cette banque était restée en activité, on peut penser qu'elle aurait réalisé suffisamment de bénéfices pour payer l'intérêt sur ses prêts et peut-être commencer à rembourser le capital.

A titre de liquidateur, disposez-vous d'un mécanisme qui permette à une telle situation de continuer pendant six mois, un an ou deux ans, si vous estimez que c'est la meilleure façon de recouvrer le maximum? Pouvez-vous le faire?

M. McGirr: Oui. D'ailleurs, peut-être le Comité sera-t-il intéressé d'apprendre que j'ai reçu de la Banque du Canada un pouvoir limité d'offrir des avances supplémentaires aux clients qui ont un bon crédit lorsque cela est jugé nécessaire et souhaitable pour protéger les avances qui ont déjà été faites. Un bon exemple serait, comme vous le suggérez, une petite

[Texte]

payroll on Friday. If that payroll is not met, it is game over; that business is gone. So we have in fact made smaller advances within the authorized line of credit to some of those businesses where it was necessary and desirable to do that.

• 1835

Mr. Hawkes: The 200 employees from the original bank that are still on staff working under your direction are in essence carrying on a banking function in relationship to some of those loans.

Mr. McGirr: On a restricted basis. I mean, they are certainly carrying on some of the former activities. They are sure not accepting deposits anymore, and they are not making advances and they are not taking new customers, but on selected cases they are topping up a loan where it seems desirable to do so.

Mr. Hawkes: As a liquidator, if someone came along and offered you *x* dollars for the whole asset picture, would you take a look at that?

Mr. McGirr: Can I take this as an offer?

Mr. Hawkes: I wish. But that is a decision you are empowered to make—you could sell the entire loan asset package, for instance, to a single buyer if you felt that was a reasonable . . .

Mr. McGirr: Subject to court approval, I could make that decision, yes. I must get court approval for a decision of that magnitude.

Mr. Hawkes: So you would have to go back with an argument to the court.

Mr. McGirr: I think a pretty cogent one.

Mr. Hawkes: A pretty cogent one. What is the difference, if any, between this liquidation assignment . . . ? The Home Bank was the last bank situation. What is the difference between this liquidation and other liquidations you have been responsible for? Is there anything cogent we should know about?

Mr. McGirr: Well the first difference that pops into my mind is that it is the biggest insolvency in Canada so far. The committee might be interested to know that the total liabilities in the Home Bank were \$19 million. The liabilities here are \$2.5 billion. So we are just not on the same scale whatsoever. True, it is a bank, and the bank is probably unlike any other business entity in the world. But at the same time I think I have to tell the committee that liquidating a bank is really not that much different from liquidating almost any business of any size complexity. It has its own special problems, but the basic ground rules are the same. Our procedures are the same, the acts or the statutes under which we operate are the same, the laws we are bound by are the same. Most importantly of all, the same professional principles are applied—or should be applied.

Mr. Hawkes: You threw out a \$2.5 billion liability figure; earlier you threw out \$2.3 billion book-value figure. If all these

[Traduction]

entreprise qui doit payer ses employés vendredi. Si elle ne les paie pas, c'est fini; l'entreprise disparaît. Par conséquent, nous avons conformément à la ligne de crédit autorisée consenti de plus petites avances à certaines de ces entreprises, lorsque cela a été nécessaire et souhaitable.

M. Hawkes: C'est donc dire que les 200 employés qui travaillent toujours pour la banque sous votre autorité s'adonnent à des activités bancaires liées à certains de ces prêts.

M. McGirr: De façon limitée, oui. Certains employés exécutent aussi d'autres fonctions. Bien sûr, ils n'acceptent plus de dépôt, ne consentent plus d'avance et n'acceptent plus de nouveaux clients, mais dans certains cas, ils réaménagent des prêts lorsque cela semble souhaitable.

M. Hawkes: Vous êtes liquidateur et je me demande si quelqu'un vous offrait un certain montant pour l'ensemble de l'actif, seriez-vous intéressé?

M. McGirr: S'agit-il d'une offre?

M. Hawkes: Malheureusement, non. Il reste cependant que vous pouvez prendre une telle décision et vendre, par exemple, l'ensemble des prêts à un acheteur si vous estimiez une telle transaction raisonnable.

M. McGirr: Il est certain que je suis en mesure de prendre cette décision, sous réserve de l'approbation du tribunal car il s'agit d'une décision lourde de conséquences.

M. Hawkes: Il vous faudrait donc présenter des arguments devant le tribunal.

M. McGirr: Oui, et des arguments fort convaincants.

M. Hawkes: En effet. Quelle est la différence, s'il y en a, entre cette liquidation . . . ? Le dernier cas semblable était celui de la *Home Bank*. Quelle est la différence entre cette liquidation et les autres dont vous avez été chargé? Y a-t-il des différences probantes dont nous devrions prendre connaissance?

M. McGirr: Tout d'abord, il s'agit du plus grave cas d'insolvabilité qu'a jamais connu le Canada. En effet, le passif de la *Home Bank* s'élevait au total à quelque 19 millions de dollars, par opposition à 2,5 milliards dans le cas qui nous occupe. C'est donc dire qu'il n'y a pas de comparaison possible. Certes, il s'agit d'une banque et les banques sont probablement des entités commerciales tout à fait uniques dans le monde des affaires. Je dois néanmoins signaler au Comité que la liquidation d'une banque ne diffère pas tellement de la liquidation de toute entreprise relativement grande et complexe. Il y a des problèmes particuliers rattachés à la liquidation d'une banque, mais les principes de base sont les mêmes, les procédures également, de même que les lois et règlements régissant la liquidation. Ce qui importe le plus, c'est qu'on applique les mêmes principes professionnels, ou du moins, on devrait le faire.

M. Hawkes: Vous avez parlé du passif, qui s'élève à 2,5 milliards de dollars et également de la valeur comptable, se

[Text]

things were to come true then the ultimate net cost to the taxpayers would be \$200 million plus fees.

Mr. McGirr: I misspoke myself; I think the liabilities are \$2 billion, in that neighbourhood: 1.3 plus about 0.7, I believe.

Mr. Blenkarn: In assets, in the asset side.

Mr. McGirr: Yes, in the asset side.

Mr. Blenkarn: Would that include the American accounts, deposits, agency business in the United States?

Mr. McGirr: Yes, which was a non-depository business. It was simply a lending platform.

Mr. Blenkarn: So the whole ball of wax is \$2.3 billion in assets and roughly \$2 billion in liabilities.

Mr. McGirr: That is correct, sir, according to the books of the bank at August 31.

Mr. Blenkarn: Yes. Why did they run down from over \$3 billion since March, or from a year ago?

Mr. McGirr: I do not know; I was not there.

Mr. Blenkarn: Was there a fair amount of run-off?

Mr. McGirr: I think there was some shrinkage, yes. Of course there was a huge amount of shrinkage between March 25 and August 31. That is how the Bank of Canada's advances came into being; as the various depositors withdrew their money it was being refunded by Bank of Canada advances.

Mr. Blenkarn: They must have had a fairly good success in collecting on their assets, though. I mean, as of roughly the March period it was roughly a \$3 billion balancing act. Now you have a \$2.3 billion balancing act. There must have been a fair run-off of assets. I was wondering, in your examination were they being successful in collecting on these assets? What happened to those assets?

Mr. McGirr: I do not think the bank was in a liquidation mode prior to August 31—at least as best as I can tell. I think the fact of the matter is that they were not blessed with an unlimited supply of money during that period, because there was more going out than was coming in. As a result, I think the bulk of their efforts was spent managing the existing portfolio and not searching out new accounts because, frankly, they would not have had the cash to make those advances if they did have new accounts. And I think you have to remember that in a bank, period, and certainly in a bank of this size—this is the tenth-largest bank in Canada—there is a tremendous amount of cashflow. The amount of cash that, if you did nothing, would just simply passively accept payments coming from your debtors—it would amount to a substantial sum of money on a daily, weekly, monthly basis. So I do not think I would see anything abnormal about that shrinkage, given what was happening or what we understood was happening.

[Translation]

chiffrant à 2,3 milliards de dollars. Si tout se déroule comme prévu, les contribuables devront déboursier au total 200 millions de dollars plus les frais.

M. McGirr: Je me suis trompé. Je crois savoir que le passif s'élève à deux millions de dollars environ, c'est-à-dire 1,3 milliard plus 0,7 milliard.

M. Blenkarn: Vous parlez de l'actif.

M. McGirr: Oui, il s'agit de l'actif.

M. Blenkarn: Est-ce que cela comprend les comptes, dépôts et activités liés à la succursale américaine?

M. McGirr: Oui, il s'agissait d'une entreprise qui n'acceptait pas de dépôts et qui ne faisait que consentir des prêts.

M. Blenkarn: Au total, cela donne donc un actif évalué à 2,3 milliards de dollars et un passif évalué à 2 milliards de dollars.

M. McGirr: C'est exact, du moins selon les livres de la banque en date du 31 août.

M. Blenkarn: Oui. Il y a environ un an, ou en mars, je ne sais trop, l'actif se chiffrait à plus de 3 milliards de dollars et je me demande pourquoi il a chuté depuis.

M. McGirr: Je ne sais pas, car je n'étais pas sur place.

M. Blenkarn: Y a-t-il eu une importante fuite des éléments d'actif?

M. McGirr: Je crois qu'il y a eu en effet une certaine compression de l'actif, notamment entre le 25 mars et le 31 août. Au fur et à mesure que les déposants ont retiré leurs dépôts, la Banque du Canada a consenti les avances requises.

M. Blenkarn: Oui, mais la banque a dû réaliser son actif sans trop de difficultés car en mars, celui-ci s'élevait à environ 3 milliards de dollars, tandis qu'à la liquidation, il se chiffrait à 2,3 milliards de dollars. Il a dû y avoir une importante fuite d'éléments d'actif. Au cours de votre examen, avez-vous constaté que la banque avait réalisé certains éléments d'actif et dans l'affirmative, qu'en est-il advenu?

M. McGirr: Que je sache, la banque n'était pas liquidable avant le 31 août. Le fait est que pendant cette période, la banque ne disposait pas de fonds illimités du fait que les sorties de capitaux étaient supérieures aux entrées. Le résultat, c'est que la banque a consacré le gros de ses efforts à gérer le portefeuille existant et qu'elle n'a pu s'attirer de nouveaux comptes parce que, franchement, elle n'avait pas les fonds nécessaires pour consentir les avances requises, même si les nouveaux comptes avaient existé. Il ne faut pas oublier que dans toute banque, et surtout dans le cas de celle-ci, la dixième en importance au Canada, les mouvements de trésorerie sont vraiment énormes. Si une banque se contentait de ne rien faire, sauf d'accepter les paiements versés par les créanciers, ses seules transactions représenteraient un montant substantiel sur une base quotidienne, hebdomadaire ou mensuelle. Par conséquent, cette compression ne me semble pas du tout anormale étant donné l'évolution de la situation à l'époque.

[Texte]

• 1840

The Chairman: Thank you Mr. Blenkarn. Mr. Hawkes, are you through?

Mr. Hawkes: I had a couple more quick questions. Like, \$180 million worth of income a year is a lot per month. Anyhow, to come back to something you said at the beginning, in other words, you have disposed of about 6% of assets of roughly that kind of figure. So the bank is 94% together at this point, in terms of its asset situation.

Mr. McGirr: Yes. Relating to book values, yes.

Mr. Hawkes: Relating to book values. Okay.

Mr. McGirr: And I should add, with one exception, so far we have realized book value or better on all of our asset disposals.

Mr. Hawkes: Book value or better on all disposals to this point.

Mr. McGirr: We have actually sold loans to other financial institutions at premiums.

Mr. Hawkes: You are getting class one, two, and three sold. Is that it?

Mr. McGirr: Actually, believe it or not, we sold some fours at a premium.

Mr. Hawkes: That is an interesting piece of information.

Can you tell me just roughly what you are doing in California? I assume you have a situation where you have non-performing loans and the basic security is drilling rigs and oil well drilling equipment.

Mr. McGirr: Splitting the California situation into two parts, as Mr. Blenkarn said, the agency operation and then the subsidiary bank operation, because they really are quite separate and distinct. The agency operation, which is about \$300 million U.S., is not really much different, as a general statement, from the portfolio we have in western Canada. Many of the loans are energy-related and/or real estate-related and suffer from much the same problems.

Mr. Hawkes: What would you do in a situation with a non-performing loan and a drilling rig as security at this point?

Mr. McGirr: Do you know what the market for drilling rigs is right now?

Mr. Hawkes: It is better in Alberta than it is in California.

Mr. McGirr: Really, there is maybe a good example of the kind of problem that faces us. The money that has been loaned on the security primarily of drilling rigs, and absent any other circumstances—a covenant to pay by responsible party or other collateral. But let us just take an example, if there is such a thing, of a sum of money secured solely by drilling rigs. I see at this moment no great purpose in rushing out to sell those. At this moment, I would probably get scrap value for most of them. And if that is all you are going to get, why not

[Traduction]

Le président: Merci, monsieur Blenkarn. Monsieur Hawkes, avez-vous d'autres questions?

M. Hawkes: J'ai quelques brèves questions. Des revenus mensuels de 180 millions de dollars, c'est beaucoup. Enfin, je reviens à ce que vous disiez au début, soit que vous avez réalisé environ 6 p. 100 de l'actif, ce qui veut dire que 95 p. 100 de l'actif reste intègre.

M. McGirr: Oui, en termes de valeur comptable.

M. Hawkes: Très bien.

M. McGirr: Je dois ajouter que, à une exception près, nous avons liquidé ces éléments d'actif en réalisant la valeur comptable ou davantage.

M. Hawkes: Donc, jusqu'à ce jour, vous avez réalisé la valeur comptable ou un montant supérieur.

M. McGirr: Nous avons même pu vendre des prêts à d'autres institutions financières en exigeant une prime.

M. Hawkes: Est-ce dire que vous avez pu vendre les prêts des catégories 1, 2 et 3?

M. McGirr: En fait, croyez-le ou non, nous avons vendu certains prêts de la catégorie 4 en exigeant une prime.

M. Hawkes: C'est fort intéressant.

Pourriez-vous me dire brièvement ce qui se passe en Californie? Je suppose qu'il y a des prêts inactifs et que la garantie consentie sur ceux-ci est constituée d'installations de forage de puits de pétrole.

M. McGirr: Les opérations californiennes comportent deux grands volets, comme l'a dit M. Blenkarn, à savoir les opérations liées à l'agence elle-même et les opérations liées à la filiale de la banque, les deux étant en fait totalement distincts. Les opérations de l'agence, qui représentent environ 300 millions de dollars U.S., ne sont pas tellement différentes en règle générale du portefeuille pour l'Ouest canadien. Bon nombre des prêts sont liés au secteur énergétique ou au secteur immobilier et les problèmes sont les mêmes.

M. Hawkes: Aujourd'hui, quelles mesures prendriez-vous à l'égard d'un prêt improductif avec une installation de forage comme garantie?

M. McGirr: Connaissez-vous la situation actuelle sur le marché des installations de forage?

M. Hawkes: Ce marché se porte mieux en Alberta qu'en Californie.

M. McGirr: C'est peut-être là un excellent exemple du type de problèmes auxquels nous faisons face. Contrairement à la plupart des cas, où un tiers se porte garant aux termes d'un engagement écrit, ces prêts ont été consentis sur dépôt seulement d'une installation de forage. Si l'on considère un tel prêt, dont la garantie est constituée uniquement d'une installation de forage, on constate qu'il est vraiment inutile aujourd'hui d'essayer de vendre la garantie car on n'obtiendrait tout au plus la valeur de la ferraille. En pareil cas,

[Text]

sit on them and wait for the market opportunities? They are tangible assets. A small amount of maintenance will look after them. Sure, the interest is mounting and probably will never get repaid, but that is going to happen regardless.

Mr. Hawkes: Banks did that in Alberta and it proved to be a wise decision, if you go back two or three years.

Just one last question. The real estate law in Alberta—mortgages tend to be different from any other province. It would be helpful, I think, if you could explain to the committee what the differences are in Alberta real estate law and what repercussions that might have had for actions which you responsibly must take, which might have been different in other provinces.

Mr. McGirr: Well, in most of the provinces of Canada, other than Alberta, a mortgagee has basically two options. One is to foreclose, which is to accept the collateral in lieu of the debt. And that is it. The other alternative is to sell by way of power of sale or some similar proceeding, which means that you then dispose of the asset and if there is a deficiency, you can then sue on the covenant. You recover from the debtor if he has other assets or other ability to pay. In Alberta, there are restrictions on that latter right to a mortgagee. In many cases, particularly those dealing with residential mortgages, the right either does not exist or is severely curtailed. If this was a trust company, it would probably give me a lot of concern because the bulk of the mortgage loans would probably be residential. The mortgage loans we do have, directly or indirectly, are almost entirely commercial. As a result, the covenant does not mean very much. You are really looking at the underlying security. It does have an effect but not a huge effect.

• 1845

Mr. Hawkes: You go to court a little faster under those circumstances. I have seen it; I am from Calgary. It pushes lenders into the position of going to court more quickly. The Bank Act gives it a certain rhythm. If there has not been payment for two years on a loan, you go to court. You have to put it in a certain category. The prudent lender in Alberta, because of this thing, in some situations at least, goes to court much, much faster than those in any of the other nine provinces. This does affect the view that you have of those kinds of loans.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes. Mr. McGirr is confirming it with a nod. It has to get on the record.

Mr. McGirr: I am sorry. I am not used to these proceedings.

The Chairman: I understand you have to leave now for another meeting. Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: I am speaking to a meeting of schizophrenics later tonight, Mr. Chairman. I am not sure whether it is

[Translation]

pourquoi ne pas attendre que le marché reprenne du poil de la bête? Il s'agit d'un bien corporel exigeant peu d'entretien et, si les intérêts s'accumulent et ne seront probablement jamais remboursés, cela est inévitable.

M. Hawkes: Il y a deux ou trois ans, c'est ce que les banques ont fait en Alberta et cette décision s'est avérée sage.

Voici ma dernière question. Aux termes de la loi pertinente en Alberta, les modalités hypothécaires diffèrent de celles des autres provinces. Je crois qu'il serait utile d'expliquer au Comité quelles sont les particularités de la loi de l'Alberta en matière de biens immobiliers et quelles sont les répercussions de celle-ci sur les mesures que vous devez prendre, et qui seraient peut-être différentes dans une autre province.

M. McGirr: Eh bien, dans la plupart des provinces du Canada, sauf l'Alberta, le créancier hypothécaire peut se prévaloir de deux options, soit la saisie, c'est-à-dire accepter la garantie en remplacement de la créance, ou vendre par voie de procuration ou par un autre moyen, ce qui signifie que vous liquidez l'élément d'actif et s'il y a un problème, vous pouvez tenter des poursuites en invoquant la convention accessoire, ce qui vous permet de recouvrer la somme en question à même les autres éléments d'actif ou les fonds entre les mains du créancier. En Alberta, les droits du créancier hypothécaire sont limités à ce chapitre. Dans bien des cas, surtout lorsqu'il s'agit d'hypothèques résidentielles, ce droit n'existe tout simplement pas ou il comporte des restrictions rigides. S'il s'agissait d'une fiducie et non d'une banque, je serais peut-être davantage préoccupé car la majorité des prêts hypothécaires concerneraient probablement des immeubles résidentiels. Dans le cas qui nous occupe, les prêts hypothécaires concernent, directement ou indirectement, des immeubles commerciaux, presque sans exception. Par conséquent, la disposition accessoire ne veut pas dire grand-chose et il faut surtout regarder du côté de la garantie offerte. Les répercussions sont là, mais elles ne sont pas importantes.

M. Hawkes: En pareil cas, on est porté à tenter des poursuites plus rapidement. J'ai vu cela se produire car je suis de Calgary. Les prêteurs sont davantage enclins à faire appel aux tribunaux. Aux termes de la Loi sur les banques, si on n'a pas effectué de versement sur un prêt pendant une période de deux ans, on tente des poursuites. La situation dans cette province est assez particulière. En effet, les prêteurs prudents ont tendance souvent à recourir aux tribunaux beaucoup plus rapidement que les prêteurs dans les neuf autres provinces. Cela change un peu le portrait de ce genre de prêts.

Le président: Merci, monsieur Hawkes. Monsieur McGirr a dit que vous avez raison.

M. McGirr: Pardonnez-moi, mais je n'ai pas l'habitude de ces audiences.

Le président: Monsieur Cassidy, je crois savoir que vous devez maintenant nous quitter pour assister à une autre réunion.

M. Cassidy: Je dois prendre la parole ce soir devant un groupe de schizophrènes. Cette conférence pourrait peut-être

[Texte]

relevant to what we are doing in this committee. Not with regard to you, Mr. McGirr; I am speaking in general.

Perhaps I could start by asking about what I see is a real conflict of testimony. The auditors were in last night. In your comments, you said, for example, that the files were in good shape, that there seemed to be a relatively good management information system and so on. Mr. Hitchman's report was quite to the contrary. To some extent, the auditors also took issue with Mr. Hitchman's findings. Yet it was on the basis of Mr. Hitchman's findings that the government felt something had to be done. It in fact acted shortly after the final report was submitted by Mr. Hitchman and his colleagues.

Can you comment on this conflict? When you went in, was the place in a mess and on the brink of disaster, as Mr. Hitchman's report indicated to the government? Or was this a bank which was actually just barely surviving—but nonetheless surviving—if it had not been pushed over the edge by a nasty retired banker?

Mr. McGirr: I think we may have a problem with semantics. As I understood the question from over here, they asked me what the files were like; not what the loans were like, but what the files were like. I gave a simple answer. Generally speaking, the files were complete and up-to-date. I do not have any problem with it. I was not present to hear Mr. Hitchman's testimony. As I read his report, which I saw only a few weeks ago, he was really more concerned with the state of the lending practices or the quality of the loans as opposed to the files. I am not sure we are quarrelling over this.

Mr. Cassidy: Would you agree with Mr. Hitchman that there were widespread examples of lending practices which you, in your knowledge of banking, would find questionable?

Mr. McGirr: Right now, we are busy going through the 1984 loans, which Mr. Hitchman examined. We have been asked by the Estey commission to give them the information and the background out of those files so a judgment can be made. I candidly do not have the information right now. In all candor, I think I would have to say that, if I did, I would really have to postpone my comments until I advised the Estey commission.

Mr. Riis: I will ask my colleagues to check to see whether or not my question is accurate. It seemed to me that Mr. Hitchman was saying that the bank had established a very appropriate procedure for the loan officer to go through. In his findings, he found that very few people had actually followed the procedure. Was this not what they were doing?

Mr. Hawkes: The auditors attested to the fact that the bank officers were following the proper procedure for classification.

Mr. Riis: However, Mr. Hitchman said exactly the opposite. He said the procedure was not followed at all.

[Traduction]

s'inscrire dans le cadre des débats de ce Comité. Cette remarque ne vous vise pas en particulier, monsieur McGirr, mais plutôt l'ensemble des intervenants.

Au départ, j'aimerais signaler ce qui constitue pour moi un réel conflit entre les témoignages entendus. Hier soir, nous avons entendu les vérificateurs. Quant à vous, vous avez dit entre autres que les dossiers étaient bien tenus, qu'il semblait exister un bon système d'information de gestion, et ainsi de suite. Cependant, le rapport de M. Hitchman indique tout le contraire. Dans une certaine mesure, les vérificateurs aussi n'étaient pas d'accord avec les conclusions de M. Hitchman, mais c'est par suite de celles-ci que le gouvernement a décidé d'agir. En fait, il a agi peu de temps après le dépôt du rapport final par M. Hitchman et ses collègues.

Qu'avez-vous à dire au sujet de ces renseignements contradictoires? Lorsque vous êtes arrivé sur place, est-ce que c'était la pagaille, la banque était-elle au bord de l'abîme, comme l'a indiqué M. Hitchman dans son rapport, ou s'agissait-il plutôt d'une banque qui arrivait tout juste à survivre et qui l'aurait fait si un désagréable banquier à la retraite n'avait pas donné le coup de pouce final?

M. McGirr: Je crois qu'il y a un problème de terminologie. Si j'ai bien compris la question, on m'a demandé dans quel état se trouvaient les dossiers et non dans quel état se trouvaient les prêts. J'ai répondu simplement. En règle générale, les dossiers étaient complets et à jour. Pour moi, il n'y avait aucun problème. Je n'ai pas entendu le témoignage de M. Hitchman. J'ai lu son rapport il y a quelques semaines seulement et j'ai constaté qu'il s'était penché davantage sur les pratiques utilisées pour consentir les prêts et sur la qualité de ceux-ci, et non sur les dossiers. Je crois que nous nous entendons là-dessus.

M. Cassidy: Croyez-vous comme M. Hitchman que dans bien des cas, les pratiques appliquées aux demandes de prêts sont, à votre connaissance, douteuses?

M. McGirr: Actuellement, nous étudions les prêts de 1984, qui ont été étudiés aussi par M. Hitchman. La Commission Estey nous a demandé de lui transmettre les renseignements dégagés de ces dossiers de sorte qu'elle puisse prendre une décision. Franchement, je n'ai pas en main les renseignements que vous demandez et je vous dirai en toute candeur que si je les avais, je ne pourrais vous répondre avant de les avoir transmis à la Commission Estey.

M. Riis: Je demanderai à mes collègues de vérifier si ma question est exacte ou non. Il me semble que M. Hitchman a déclaré que la banque avait mis sur pied une excellente procédure à l'intention des agents de prêts. Dans le cours de son examen, il a cependant déterminé que peu d'agents suivaient cette procédure. Est-ce que ce n'est pas cela qui s'est passé?

M. Hawkes: Les vérificateurs ont confirmé que les agents de la banque respectaient les procédures appropriées pour la classification.

M. Riis: Oui, mais M. Hitchman a dit tout le contraire. Selon lui, on faisait fi de la procédure.

[Text]

The Chairman: He maintained the documents were not in the file he needed to approve loans of this size.

Mr. Riis: Yes.

• 1850

The Chairman: For instance, financial statements where you give a case; I think 25 of them had no financial statements within the last year.

Mr. Hawkes: Mr. Chairman, on a point of order. It might be relevant to ask the witness whether those files have been consolidated. The difference is explainable if Mr. Hitchman dealt solely with head office files. The auditor dealt with a combination of head office and regional and, if the liquidator has consolidated those files, that would accord with the testimony we heard last night. The information was available, but Mr. Hitchman did not look at it all.

Mr. Cassidy: Perhaps Mr. McGirr could comment on that, particularly since he had a chance to look at the branch office files.

Mr. McGirr: That particular one is really just a question of fact and not a question of opinion. I think I can assist you to a degree.

Many of the chartered banks in Canada operate either on a totally centralized, partially centralized, partially decentralized, or totally decentralized, system. They all have their own style. There is no right or wrong to these things.

CCB was a decentralized bank. In each major centre they had a regional credit committee, which passed on, subject to board approval, the creditworthiness of applications submitted to that region. As a result, the files in the regions were to some extent more complete than the files in head office. In pure theory, the files in head office should have been more or less a duplicate of the files in the regions. In fact, that is not always the case, particularly with loans that were under certain limits.

I cannot give you specific figures on this, but I am advised that at least in some cases, if not many cases, where Mr. Hitchman could not find financial statements, they did exist in the regional files. The regional files were more complete than the head office file. In a few weeks I will probably have a more definitive answer, because we are literally going through and checking everything off.

Mr. Cassidy: One of the questions which you may not be able to answer now is about the loans that Mr. Hitchman examined. The size of the loans in the CCB was large. The loans he examined had an average value of about \$5 million apiece. This means a lot of them were probably above the limit within which regional credit committees were able to work. Given this was a relatively small bank with less than 1000

[Translation]

Le président: Il a prétendu que le dossier ne renfermait pas les documents nécessaires à l'approbation d'un prêt d'un montant aussi élevé.

M. Riis: Oui.

Le président: Prenez les états financiers, par exemple. Je crois qu'il en manquait 25 l'an dernier.

M. Hawkes: Monsieur le président, j'invoque le Règlement. Il serait peut-être opportun de demander au témoin si les dossiers en question avaient été consolidés. En effet, la différence s'explique peut-être du fait que M. Hitchman a pu n'étudier que les dossiers du siège social. Quant au vérificateur, il a étudié les dossiers du siège social et des succursales régionales et si le liquidateur avait consolidé les dossiers, cela expliquerait le témoignage entendu hier soir. Les renseignements auraient été disponibles, mais M. Hitchman n'aurait pas eu l'occasion de les étudier.

M. Cassidy: M. McGirr pourrait peut-être nous dire ce qu'il en pense parce qu'il a eu l'occasion d'étudier les dossiers des succursales.

M. McGirr: Il s'agit d'une question de fait et non d'opinion. Je peux vous aider dans une certaine mesure.

Au Canada, bon nombre de banques à charte ont un système entièrement centralisé, partiellement centralisé, partiellement décentralisé ou totalement décentralisé. Chacun adopte son propre style et il n'y a rien de mal à cela.

La Banque Commerciale du Canada était une banque décentralisée. Dans chaque grand centre, elle avait mis sur pied un comité régional du crédit qui transmettait, sous réserve de l'approbation du comité, les renseignements quant à la solvabilité des requérants dans les régions. Par conséquent, les dossiers régionaux étaient dans une certaine mesure plus complets que ceux au siège social. En principe, les dossiers de l'administration centrale auraient dû être plus ou moins identiques à ceux dans les régions. Dans la réalité, ce n'était pas toujours le cas, particulièrement en ce qui concerne les prêts inférieurs à certaines limites.

Je ne peux vous donner de chiffres exacts, mais on m'informe que sinon dans un grand nombre de cas, du moins dans quelques-uns, M. Hitchman n'a pu trouver d'états financiers, mais que ceux-ci existaient bel et bien dans les dossiers des succursales régionales qui sont plus complets que ceux du siège social. J'aurai peut-être une réponse plus complète d'ici quelques semaines car nous sommes en train de tout passer au peigne fin.

M. Cassidy: J'aimerais vous poser une question au sujet de la taille des montants étudiés par M. Hitchman, et à laquelle vous ne pouvez peut-être pas répondre dès maintenant. La BCC avait consenti des prêts importants, la moyenne de ces prêts étudiés par M. Hitchman étant d'environ 5 millions de dollars. Cela signifie que bon nombre de prêts étaient probablement supérieurs à la limite imposée au comité régional du

[Texte]

loans of any size, when you have a loan of \$1 million or more, that much exposure, should there not be an up-to-date summary of what is going on with that loan in head office?

Mr. McGirr: A loan of \$1 million is not very large in today's world. Depending on the size of the bank, \$5 million starts to get interesting; \$10 million probably more so. I am not here to apologize for CCB, and I am not trying to. I can only tell you what I have found. They had their style and philosophy of operating. I suppose, given the results, one might say that it is somewhat suspect. I will tell you that all of the banks have their own style, whatever that might be.

Mr. Cassidy: Mr. Hitchman testified that an experienced banker like himself would have only waited a week or so in the bank, doing what he was doing, to establish the place was in a very serious situation indeed. Would you support this judgment he gave us?

Mr. McGirr: I am not an experienced banker. I am an experienced liquidator. I can tell you what we found, and I can tell you we have not had any serious difficulties in using those files to do what we have to do. I take Mr. Hitchman at face value. If he says that they were not satisfactory to him, they were not satisfactory to him.

Mr. Cassidy: Basically I am saying that he is therefore judging either the information as inadequate or the loans themselves to be of such questionable quality it would have only taken him a short time to realize there was too much amiss, even on a sample basis, for this bank to be in good shape.

Mr. McGirr: Just like you, I read his comments. It will be interesting to see how they prove. One of the things you might be interested to know is that, I believe, one or two of the 84 loans we have already sold to another institution.

Mr. Cassidy: What portion of the loans with the bank right now are non-earning? What portion are non-current, and what portion are non-performing? I believe those are three different and technical definitions used in the industry.

Mr. McGirr: Yes, they are. In some respects they mean different things to different people, and they are used for different purposes. The other caveat I would mention is that you are talking about an ongoing bank, and we have a bank which is obviously in liquidation, and to my dismay, everybody knows about it.

• 1855

For example, one problem we have with debtors is almost psychological in nature: Why should I pay if the bank is in liquidation? In other words, you may have problems today which are totally unrelated to the quality of the credit, but simply the psychology of the problem.

[Traduction]

crédit. Étant donné qu'il s'agissait d'une banque relativement petite ayant consenti moins de 1,000 prêts au total, si une telle banque consent un prêt supérieur à un million de dollars, ne faudrait-il pas avoir un rapport d'étape à jour de l'évolution du prêt, rapport qui serait déposé auprès du siège social?

M. McGirr: Dans le monde d'aujourd'hui, un prêt d'un million de dollars n'est pas un prêt très important. Selon la taille de la banque, c'est à environ 5 millions de dollars, et peut-être même 10 millions de dollars, que les prêts sont à proprement parler importants. Je ne suis pas là pour faire l'apologie de la BCC et ce n'est pas ce que je m'efforce de faire. Je ne peux vous faire part que de mes conclusions. Cette banque avait son propre style et sa propre approche des opérations bancaires et étant donné les résultats obtenus, on pourrait conclure que le style et l'approche étaient un peu douteux. Je réitère que toutes les banques ont leur propre style, quel qu'il soit.

M. Cassidy: M. Hitchman nous a dit que son expérience du domaine bancaire l'aurait amené à attendre une semaine ou plus, pendant qu'il était sur place à la banque, avant de déterminer que la banque était en fait dans une situation grave. Êtes-vous d'accord avec son point de vue?

M. McGirr: Je ne suis pas banquier d'expérience, mais plutôt liquidateur. Je peux vous dire ce que nous avons découvert et je réitère que nous avons consulté sans difficulté les dossiers pour faire notre travail. Je prends M. Hitchman au pied de la lettre. S'il estime les dossiers insatisfaisants, c'est sans doute ce qu'il veut dire.

M. Cassidy: Selon lui, les renseignements ne sont pas suffisants ou les prêts eux-mêmes sont si douteux qu'il aurait pu dans un court laps de temps déterminer que trop de choses allaient mal, même sur la foi d'un simple échantillonnage, et que la banque ne pouvait être en bonne santé financière.

M. McGirr: J'ai lu comme vous ses commentaires. Il sera intéressant de voir s'ils seront confirmés ou infirmés. Vous serez intéressé d'apprendre que nous avons déjà vendu à d'autres institutions un ou deux des 84 prêts en cause.

M. Cassidy: Quelle fraction des prêts consentis par la banque est improductive? Quelle fraction n'est pas à jour et quelle fraction n'est pas productive? Je crois savoir que ce sont les trois définitions techniques qui ont cours dans le secteur.

M. McGirr: Oui, c'est le cas. À certains égards, le sens de ces expressions varie selon l'utilisateur et selon l'objectif recherché. J'aimerais formuler une autre mise en garde. Vous parlez d'une banque dont les portes sont toujours ouvertes, tandis que la banque en question est bien entendu en cours de liquidation, chacun le sait, et cela me bouleverse quelque peu.

Par exemple, un des problèmes que nous posent les débiteurs est de nature presque psychologique; ceux-ci se disent, pourquoi faudrait-il que je paie si la banque est en liquidation? En d'autres termes, il se peut que vous ayez aujourd'hui des problèmes qui n'ont rien à voir avec la qualité de crédit, mais ont simplement un caractère psychologique.

[Text]

We have a number of credits where the loan is already at or near its authorized credit limit. It should be coming down now, but it is not, and we have evidence to believe these debtors are putting their cashflow with another institution. Their basis is they can use it and they leave the credit at CCB as long as they are able.

Now, it is true this is really a default in the credit and I could probably legally call that loan and put that debtor at some jeopardy. But I have no desire to start that kind of process unless all else fails.

Mr. Cassidy: Can you give me an answer to this question? What percentage of loans are non-earning, that have not paid interest for 90 days or more? I think that was the definition.

Mr. McGirr: I was trying to answer that we are not receiving the kind of payments we should be. I cannot give you a hard figure right now.

Mr. Cassidy: Can you then give us a figure as of August 31 or September 1 of the amount of or the proportion of the loans that were non-earning or non-performing?

Mr. McGirr: I do not have those figures with me.

Mr. Cassidy: I see. Do you have any of the banks co-operating by actually taking over some of the loan portfolio?

Mr. McGirr: Yes.

Mr. Cassidy: Is that just the 6% of the assets you referred to?

Mr. McGirr: Right now we have offers for loans with a face value of something in excess of \$135 million, and there are more to come. We have not accepted all those offers and we may not accept some of them for various reasons.

Mr. Cassidy: How long is the liquidation likely to take?

Mr. McGirr: How high is up? That is a question I have been asked both seriously and not seriously many times, and I find it very difficult to answer. It is not going to be a year or two. But where do I go from there? Will it be five or 10 years?

I will tell you this. My firm, along with two major accounting firms in Canada, was involved in the liquidation of the IOS empire, Investors Overseas Services, that started in 1972, as you may recall. Those files have not been finished yet. We are still liquidating assets in the section we are dealing with. We have paid out about 150 cents on the dollar to the people who put the money into IOS, but there are still assets to liquidate.

Mr. Cassidy: You paid out more than they . . .

Mr. McGirr: Yes. They were equity shares and they put in 10 and we paid out I think close to 150 cents on the dollar.

[Translation]

Nous avons un certain nombre de comptes de crédit dont la limite est déjà atteinte, ou presque. Ils devraient diminuer maintenant, mais ce n'est pas ce qui se produit, et nous avons la preuve que ces débiteurs confient leurs liquidités à un autre établissement. Leur raisonnement est qu'ils peuvent utiliser ce crédit et conserver leur compte à la BBC aussi longtemps qu'ils le peuvent.

C'est manifestement là un cas de manquement aux clauses du crédit et je pourrais probablement réclamer légalement le remboursement de ce prêt et mettre le débiteur en difficulté. Mais je ne tiens pas du tout à recourir à ce genre de méthode, sauf en désespoir de cause.

M. Cassidy: Pouvez-vous répondre à la question suivante? Quel est le pourcentage des prêts qui ne vous rapportent pas d'argent, pour lesquels un intérêt n'a pas été versé depuis 90 jours ou plus? Je crois que c'est comme cela qu'on les définit.

M. McGirr: Ce que j'essayais de dire, c'est que nous n'obtenons pas le genre de paiement que nous devrions. Pour l'instant, je ne peux pas vous donner des chiffres précis.

M. Cassidy: Pouvez-vous nous dire quel est le montant ou quelle est la proportion des prêts inactifs ou qui ne rapportent rien au 31 août ou au premier septembre?

M. McGirr: Je n'ai pas ces chiffres sous la main.

M. Cassidy: Je vois. Y a-t-il des banques qui coopèrent en se chargeant d'une partie du portefeuille de prêts?

M. McGirr: Oui.

M. Cassidy: S'agit-il là des 6 p. 100 de l'actif auxquels vous avez fait allusion?

M. McGirr: En ce moment même, en ce qui concerne les prêts, on nous fait des offres dont la valeur nominale est supérieure à 135 millions de dollars, et nous en recevrons d'autres. Nous n'avons pas accepté toutes ces offres et il se peut que nous en rejetions certaines, pour diverses raisons.

M. Cassidy: Combien de temps pensez-vous que la liquidation va prendre?

M. McGirr: Dieu seul le sait! C'est une question qu'on m'a bien souvent posée, parfois sérieusement, parfois pas, et il m'est difficile d'y répondre. Ce n'est pas une simple question d'un an ou deux. Mais je serais bien en peine de vous dire si cela prendra cinq ou 10 ans.

Tout ce que je peux vous dire, c'est que ma société, ainsi que deux grands cabinets d'experts-comptables, a participé à la liquidation de l'empire des *Investors Overseas Services*, qui a commencé en 1972, comme vous vous en souvenez peut-être. Eh bien, les dossiers ne sont pas encore clos. Nous continuons encore à liquider des éléments d'actifs dans la section dont nous nous occupons. Nous avons remboursé environ 150 cents par dollar aux personnes qui avaient investi dans les IOS, mais tout n'est pas encore liquidé.

M. Cassidy: Vous avez payé plus qu'ils n'ont . . .

M. McGirr: Oui. Il s'agissait d'actions privilégiées participantes et ils en avaient mis dix et nous avons, je crois, payé près de 150 cents du dollar.

[Texte]

Mr. Cassidy: You have been in there for six weeks.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, could I have a supplementary on this question?

The Chairman: Please.

Mr. Attewell: With the approval of Mr. Cassidy, I have a short one. Mr. McGirr, I realize you cannot be specific with the timeframe, but would it not be the case that a fairly high percentage be dealt with in four or five years? It would go down quite rapidly over the timeframe.

The Chairman: He hopes it would.

Mr. McGirr: There are so many intangibles or imponderables in that. Let me start with the western economy. Is it going to turn around in a year? I do not know. There is a lot of real estate in energy-related loans in western Canada. If I try to force that liquidation or push it, it will not serve any useful purpose. If the market is not there, it is not there. I cannot create the market.

Mr. Attewell: What is the average term of most of the loans?

Mr. McGirr: There are very few, if any, that go beyond five years. Most of the loans are demand in nature. There are some term loans and few, if any, go beyond five years. But that is not the issue; it is not the legal or the contractual relationship but the ability to borrow, repay or alternatively enforce payment by liquidating the underlying assets.

• 1900

Mr. Cassidy: When the Bank, with some cooperation from the IG, went to realize the sell-off of the portfolio problem loans, they found they were getting considerably less than the dollar than they expected. You have been in for about six weeks now. Can you give us an indication of how much in the dollar you can expect to realize on the assets of the bank?

Mr. McGirr: I am sorry, I did not quite understand the first part. When the Inspector General . . . ?

Mr. Cassidy: Back in the spring with the \$550 million problem loan portfolio, they got less than the dollar. That was one of the main problems . . .

Mr. McGirr: But, Mr. Cassidy, as I understand it, what someone did was go through the bank's portfolio and pick out the \$550 million of the worst loans, and then they in effect funded that to the extent of \$255 million. So the relationship between \$255 million and \$550 million is almost coincidental and would not necessarily relate to anything. It could surely not possibly be extrapolated to represent the whole portfolio.

[Traduction]

M. Cassidy: Vous vous occupez de tout cela depuis six semaines.

M. Attewell: Monsieur le président, puis-je poser une question supplémentaire?

Le président: Je vous en prie.

M. Attewell: Avec l'autorisation de M. Cassidy, je veux vous poser une brève question. Monsieur McGirr, je me rends bien compte qu'il vous est impossible de nous donner des délais précis, mais n'est-il pas vrai qu'un pourcentage assez élevé des affaires pourrait être réglé en quatre ou cinq ans? Passé ce cap, les choses iraient très vite.

Le président: C'est ce qu'il espère.

M. McGirr: Il y a tant d'éléments intangibles et d'impondérables qui interviennent. Prenons l'économie occidentale. Va-t-il y avoir un redressement d'ici un an? Je n'en sais rien. Il y a beaucoup de biens immobiliers impliqués dans les prêts liés à l'énergie dans l'Ouest du Canada. Cela ne servirait à rien que j'essaye de forcer ou d'accélérer cette liquidation. Il n'y a pas de marché et je ne peux pas en créer un de toutes pièces.

M. Attewell: Quel est la durée moyenne de la plupart des prêts?

M. McGirr: Il n'y en a pratiquement aucun qui dépasse cinq ans. La plupart sont remboursables sur demande. Il y a quelques prêts à terme et pratiquement aucun ne dépasse cinq ans. Mais ce n'est pas là le problème; ce ne sont pas les liens juridiques ou contractuels qui sont importants, mais la capacité d'emprunter, de rembourser ou alors d'imposer le paiement en assurant la liquidation des éléments d'actifs sur lesquels reposent les prêts.

M. Cassidy: Lorsque la banque, avec une certaine aide de l'IG, a décidé de liquider les prêts à problème de son portefeuille, elle a constaté qu'elle obtenait beaucoup moins du dollar qu'elle ne s'y attendait. Volà environ six semaines que vous vous occupez de la question. Pouvez-vous nous dire combien du dollar vous espérez pouvoir tirer des éléments d'actifs de la banque?

M. McGirr: Je vous prie de m'excuser, je n'ai pas bien compris la première partie. Lorsque l'inspecteur général . . . ?

M. Cassidy: Au printemps dernier avec un portefeuille de prêts à problème de 550 millions de dollars, ils n'ont pas obtenu la parité. Cela a été un des principaux problèmes . . .

M. McGirr: Mais, monsieur Cassidy, d'après ce que je comprends, quelqu'un a examiné le portefeuille de la banque et y a prélevé les prêts les plus difficiles à recouvrer, qui représentaient un total de 550 millions de dollars. La somme offerte pour les reprendre a été de 255 millions de dollars. Le rapport entre 255 millions de dollars et 550 millions de dollars est donc presque une coïncidence et n'a pas nécessairement de rapport avec le reste. On ne pourrait certainement pas en conclure que cela représente l'ensemble du portefeuille.

[Text]

Mr. Cassidy: No, I can accept that. But they found that rather than getting 55 cents on the dollar, as they had hoped to, they were getting 40 cents or 35 cents on that problem loan portfolio.

Mr. Hitchman's judgment was that a 40% loss requirement reserve should be set aside on the class 1 to 4 loans. I would like to ask you: For the assets you are administering, how much on the dollar do you expect to realize?

Mr. McGirr: I am going to do my very best to meet or beat Mr. Hitchman's projection.

Mr. Cassidy: In other words, you are saying that his estimate, a billion-dollar loss provision for the bank, while you expect to come in less than that; nonetheless his ballpark figure "ain't" that bad. Is that right?

Mr. McGirr: I think what I meant was that Mr. Hitchman is an experienced, tough, hard-nosed banker, and if he says that is what his judgment is, I accept that as judgment. But as I explained to you earlier, that cannot be anything more than an appraisal. When we go to market those assets, then we will find out what they are really worth.

Mr. Cassidy: And at this point, you cannot give us anything more precise than that?

Mr. McGirr: No, sir.

Mr. Cassidy: What are the provisions of the Winding-up Act with relation to the winding up of a bank? Specifically, do the creditors—which I presume include the depositors—if this was a normal winding up without a special bill, would those creditors be exposed to public view the way the trade creditors are in the case of a commercial bankruptcy?

Mr. McGirr: First of all, you are talking about two different acts, sir, and commercial bankruptcy is handled under the Bankruptcy Act of Canada, and that statute is very precise as to the kind of information that must be compiled and given to creditors and filed with regulatory bodies and so on. The Winding-up Act is probably 80-plus years old and is pretty long in the tooth as far as its procedures. In fact, outside of a couple of basic things, it really gives the liquidator almost no guidance whatsoever. In the jargon of my trade, it is a court-regulated proceeding. Basically the act says that the court may make an order, and it goes on, etc., giving the liquidator powers, setting out the procedures to be followed, etc. So what happens is that you do whatever the court orders you to do; whereas in the Bankruptcy Act, the statute says so.

The Chairman: Thank you, Mr. Cassidy. I am sorry, I have given you your time and I have to keep moving.

Mr. Cassidy: The specific question there relates to the question which is before the committee about an amendment that we will bring . . .

The Chairman: Quickly.

Mr. Cassidy: Does the Winding-up Act require disclosure, or does it prohibit disclosure of the names of creditors?

[Translation]

M. Cassidy: Non, je le reconnais. Mais ils ont constaté qu'au lieu d'obtenir 55 cents du dollar, comme ils l'espéraient, ils n'en tiraient que 35 ou 40 cents de ces prêts à problème.

Monsieur Hitchman estimait qu'il fallait prévoir une réserve correspondant à une perte de 40 p. 100 pour les prêts de classes 1 à 4. À votre avis, combien de cents du dollar escomptez-vous tirer des éléments d'actifs que vous administrez?

M. McGirr: Je vais faire tout mon possible pour atteindre ou dépasser les prévisions de M. Hitchman.

M. Cassidy: En d'autres termes, lorsque M. Hitchman prévoit une provision pour un passif d'un milliard de dollars, vous pensez pouvoir mieux faire que cela; et vous pensez aussi que ce n'est pas si «catastrophique». Est-ce exact?

M. McGirr: Ce que je voulais dire, c'est que M. Hitchman est un banquier d'expérience, qui connaît la musique, et si c'est là son avis, je l'accepte. Mais comme je vous l'ai déjà expliqué, ce n'est rien de plus qu'une simple évaluation. C'est lorsque nous mettrons ces éléments d'actif sur le marché que nous verrons ce qu'ils valent réellement.

M. Cassidy: Et pour le moment, vous ne pouvez rien nous dire de plus précis?

M. McGirr: Non, monsieur.

M. Cassidy: Quelles sont les dispositions de la *Loi sur la liquidation* en ce qui concerne la liquidation d'une banque? Plus précisément, l'identité des créiteurs—qui, je le suppose, comprennent les déposants—s'il s'agissait d'une liquidation normale sans projet de loi spécial, serait-elle exposé au grand jour comme l'est celle des créiteurs, lorsqu'il s'agit d'une faillite commerciale?

M. McGirr: Pour commencer, vous parlez là de deux lois différentes, monsieur. La faillite commerciale est soumise aux dispositions de la *Loi sur la faillite*, loi qui détermine de manière très précise le genre données qui doivent être réunies, fournies aux créiteurs, et déposées auprès des organismes de réglementation, etc. La *Loi sur la liquidation* a probablement 80 années d'existence et ses procédures commencent à montrer leurs rides. En fait, à part une ou deux questions fondamentales, elle ne donne pratiquement aucune directive aux liquidateurs. Dans le jargon de mon métier, c'est une procédure qui est déterminée par les tribunaux. Essentiellement, la loi stipule que le tribunal peut prendre une décision, puis donne certains pouvoirs au liquidateur, fixe les procédures à suivre, etc. Finalement, vous faites ce que le tribunal vous ordonne de faire alors que la *Loi sur la faillite* fixe les modalités d'intervention.

Le président: Merci, monsieur Cassidy. Je regrette de ne pas pouvoir vous accorder plus de temps, mais il faut aller de l'avant.

M. Cassidy: La question précise a trait à celle dont est saisi le Comité à propos d'une modification qui apportera . . .

Le président: Faites vite.

M. Cassidy: La *Loi sur la liquidation* exige-t-elle la communication du nom des créiteurs, ou l'interdit-elle?

[Texte]

Mr. McGirr: The act is silent on the subject.

The Chairman: Thank you. Mr. Kempling.

Mr. Kempling: If I may continue on the matter of disclosure, you made an opening statement on that subject. I would like you to go through it again, because the matter of confidentiality and this list of depositors and debtors has been in the House, as I am sure you are aware, for a number of weeks. I would like you to thoroughly take us through that and explain to us if it is creating difficulties for you in your duties and what effect it has on the value of assets which you are trying to dispose.

• 1905

Mr. McGirr: First of all, on a policy level I would not presume to tell this group or any group how I think it ought to have happened. I am speaking only really from the practical difficulties it causes me in my duties as liquidator. I guess there are two or three aspects that come to mind, and then I will give you a couple of real examples that have already occurred to us.

Mr. Blenkarn made reference to a colleague of mine talking to him a few days ago. I do not think that was fully made clear to the committee, and it is useful that maybe you know what that was all about. We have a fairly sizeable number of loans that we are trying to sell at a premium to several banking institutions. But we cannot close the sales because those debtors also have, aside from their bank loans with CCB, deposits with CCB, and they are unwilling to have that account transferred or in any way altered while their status is in limbo. We have gone to them and asked them to sign what are crudely called estoppel certificates. This is a certificate to the new purchaser saying yes, I agree that is the amount I owe and I will pay it according to the terms of the agreement. They are saying no, I will not sign that, because you have not told me yet what is going to happen to my deposit. So we are just stopped cold. The discrepancy between what was sold and what we would like to sell, that is a major part of it right there.

The problem, of course, is we are dealing within the financial community and it would become explosive if the names of those various people were suddenly becoming public. The banking institutions who are interested would quickly lose interest, and we would totally alienate the borrower. That is one real example.

Another example we have are people who themselves are located in western Canada and perhaps have some financial difficulties. If it were known that a significant sum of their assets was on deposit with CCB, I do not think there is any question that their viability would then start to be in some doubt. All we would get is a snowball effect, so again the loans I am trying to collect would just become that much more dubious. So if we are not careful, I think we could have a self-fulfilling prophecy; that is really what I am concerned about. I

[Traduction]

M. McGirr: La loi est muette sur ce point.

Le président: Merci, monsieur Kempling.

M. Kempling: Permettez-moi de reprendre cette question de divulgation sur laquelle vous avez fait une remarque préliminaire. J'aimerais que vous y reveniez à cause de l'importance que revêt la question du caractère confidentiel de certains renseignements, et du fait que cette liste de déposants et de débiteurs se trouve à la Chambre, comme vous le savez certainement, depuis un certain nombre de semaines. J'aimerais que vous repreniez la question en détail et que vous nous expliquiez si cela vous crée des difficultés dans l'exercice de vos responsabilités et quel en est l'effet sur la valeur des éléments d'actifs que vous essayez de vendre.

M. McGirr: Pour commencer, sur le plan des politiques, je ne me permettrais pas de dire à ce groupe, ou à n'importe quel autre, comment les choses auraient dû se passer. Je veux uniquement parler des difficultés pratiques que cela me cause comme liquidateur. Deux ou trois points me viennent à l'esprit... Voici un ou deux exemples concrets de ce qui nous est déjà arrivé.

Monsieur Blenkarn a fait allusion à un de mes collègues qui lui a parlé il y a quelques jours. Je ne crois pas qu'on ait clairement expliqué les choses au Comité, et il serait peut-être bon de vous dire de quoi il retourne. Nous avons un nombre assez important de prêts que nous essayons de vendre à prime à plusieurs établissements bancaires. Mais nous ne pouvons pas conclure ces ventes parce que, outre les prêts que leur a fait la BCC, les débiteurs y ont également un compte de dépôts et ils ne tiennent pas du tout à ce que ce compte soit transféré ou modifié de quelque manière que ce soit, tant que leur situation n'est pas réglée. Nous leur avons demandé de signer ce que l'on appelle crûment des certificats d'irrecevabilité. C'est un certificat que l'on remet au nouvel acheteur en lui disant que oui, je reconnais que c'est le montant que je dois et je le paierai conformément aux dispositions de l'accord. Et ils vous répondent non, je ne signerai pas ça, car vous ne m'avez pas encore dit ce qui va arriver à mon compte de dépôts. Nous sommes donc coincés. C'est surtout cela qui explique l'écart entre ce qui a été vendu et ce que nous aimerions vendre.

Le problème, bien sûr, tient au fait que nous traitons avec les milieux financiers et que cela mettrait le feu aux poudres si le nom de ces diverses personnes était soudain rendu public. Les établissements bancaires intéressés cesseraient très vite de l'être, et nous aliénerions complètement l'emprunteur. Voilà c'est un exemple concret.

En voici un autre: Il y a des gens qui se trouvent dans l'ouest du Canada et qui ont peut-être des difficultés financières. Si l'on apprenait qu'une part importante de leur actif est en dépôt à la BCC, je suis convaincu que leur viabilité se trouverait compromise. Cela produirait, tout simplement, un effet de domino, et il serait encore plus difficile de recouvrer ces prêts. Si nous ne nous montrons pas prudents, le pire risque d'arriver, et c'est ce que je crains. Ce dont je parle n'a rien à voir avec la politique; il s'agit de questions purement pragmatiques.

[Text]

am not talking on a policy level whatsoever; this is just pure pragmatics.

Mr. Kempling: If you would, I would like you to take us through what is happening, we will say, to a small or medium-sized business that had a line of credit with the CCB say of \$400,000 or \$500,000 and has given as security for that loan receivables, fixed assets, inventory, and a floating charge debenture. Where are they at today? I mean, you said earlier that you are helping some of them continue to operate. But are you able to transfer that account to another bank? And what happens to the security they have given? Or are you actually taking action to sell off some of that security?

Mr. McGirr: I suppose a short answer, sir, is we are probably doing all those things—not on the same account, but we are doing all those things as circumstances dictate.

For the last 30 or 40 days we have been, and certainly for the next 60 days we are going to be actively pursuing the sale of good accounts to other banking institutions. That is not only the fastest way in which I can convert these assets into cash, but I think it is also the most responsible in terms of keeping those businesses alive. They all require a banking connection; if it is not CCB, it has to be somebody else. So that is our first and foremost objective.

I emphasize again that we are not in a fire-sale mode, and we will not be for a long, long time, if ever. So we are asking for par or better. There are acquisition costs in acquiring a borrowing connection, and we are trying to recoup some of those costs that have been laid out in the past.

In some cases we are assisting the borrower in making his affairs more palatable to the other financial institutions. Some of them . . . I mean, you get just about every permutation and combination imaginable—for example, a loan that is otherwise fairly credit-worthy but maybe is at or maybe slightly over its margin requirements. What we are doing is we are working with them to try to get their loan back down within their margin requirements, to use the banking jargon—putting it back in order . . . getting it out of the out-of-order category. Suddenly, it now becomes much more attractive to a banking institution. They do not want to take on someone else's problem, so if you can clean it up a little bit, it starts to look very attractive. We are doing a lot of that kind of remedial work. It is slow and painful, but it can be done.

• 1910

In other cases, the problems are a little more deep-rooted. The business is in a locality or in an industry that is going through some tough times right now. You do not come up with a quick fix on that sort of thing, but what we are trying to do is to find ways of doing that.

[Translation]

M. Kempling: Si vous le voulez bien, j'aimerais que vous nous expliquiez ce qui arrive, disons, à une petite ou moyenne entreprise qui a une ligne de crédit à la BCC de l'ordre de 400,000 à 500,000 dollars et que vous prenez comme garantie ses prêts à recouvrer, son actif fixe, ses stocks, ses obligations flottantes. Où en est une telle entreprise aujourd'hui? Vous avez dit tout à l'heure que vous aidiez certaines d'entre elles à continuer à fonctionner. Mais êtes-vous en mesure de transférer leurs comptes à une autre banque? Et qu'arrive-t-il à la garantie donnée? Prenez-vous effectivement des mesures pour en vendre certains des éléments?

M. McGirr: En bref, monsieur, nous faisons probablement tout cela—pas pour un seul et même compte, bien sûr, mais nous utilisons ces diverses méthodes en fonction des circonstances.

Depuis trente ou quarante jours nous nous efforçons de vendre les comptes sains à d'autres établissements bancaires, et c'est certainement ce à quoi nous allons continuer à nous employer au cours des deux mois qui viennent. Ce n'est pas seulement parce que c'est le moyen le plus rapide dont je dispose pour transformer ces éléments d'actifs en argent liquide, mais parce que, à mon avis, c'est la méthode la plus raisonnable d'assurer la survie de ces entreprises. Elles ont toutes besoin d'une banque; si ce n'est pas la BCC, c'est quelqu'un d'autre. C'est donc là notre objectif primordial.

Je tiens, encore une fois, à souligner qu'il ne s'agit pas d'une vente de panique, et que nous en sommes très, très loin, à supposer que cela arrive jamais. Nous demandons donc la parité, ou mieux. Acquérir des contacts qui vous permettent de faire des emprunts, cela se paie, et nous essayons de récupérer les dépenses engagées dans le passé.

Dans certains cas, nous aidons l'emprunteur à rendre son entreprise plus attrayante pour les autres établissements financiers. Certains d'entre eux . . . Dites-vous bien que vous avez tout des permutations et combinaisons imaginables—par exemple, un prêt qui repose sur un crédit acceptable, mais qui dépasse peut-être légèrement la marge fixée. Ce que nous essayons de faire, c'est de les aider à ramener le montant de leur prêt selon leurs limites et, pour utiliser le jargon bancaire . . . de les remettre en ordre . . . de les sortir de la catégorie de ceux qui ne le sont pas. D'un seul coup, tout cela devient beaucoup plus attrayant pour un établissement bancaire. Les banques ne tiennent pas à reprendre à leur compte les problèmes des autres, mais si vous réussissez à y mettre un peu d'ordre, cela commence à paraître très intéressant. C'est le genre de replâtrage auquel nous consacrons beaucoup de temps. C'est long et difficile, mais cela peut se faire.

Dans d'autres cas, les problèmes ont des causes un peu plus profondes. L'entreprise se trouve dans une localité ou appartient à un industrie qui traverse une période difficile. Ce n'est pas là le genre de problème qui se règle en un tour de main, mais nous essayons de trouver des moyens de le faire.

[Texte]

In some cases it is repackaging. There is more than a small amount of salesmanship involved in all this. As someone in this room remarked earlier today, the name CCB does not instantly grab everybody's attention—or I guess it does, but in the wrong way. We have a stigma to overcome. We are talking to an institution, and of course they start off with the premise . . . They read the papers; most bankers know Mr. Hitchman and they respect him.

I am not being critical of Mr. Hitchman when I say this, but his comments before the Estey committee have really hurt us. They have hurt us badly because outsiders cannot tell the difference between the loans he is talking about and the loans he is not talking about. As a result, we have to do an awful lot of fancy footwork to convince people that these loans are good loans. That is what we are doing.

The Chairman: Mr. Kempling, can I just interfere for a moment?

Mr. Attewell has a motion at this point, which I would like to get approved by this committee while I still have a quorum. Do you want to read the motion?

Mr. Attewell: Yes, Mr. Chairman. I have it in writing here and I will deliver it to the clerk in a moment.

I move that the chairman be authorized to issue a summons at his discretion, to any witness who refuses to comply with the committee's invitation to appear before it.

The Chairman: I wanted to explain this. I will use this motion carefully, but I would like to have it in my possession because I am having a little bit of a problem. I want to make sure I can live up to my promise to you all that we will have before this committee the witnesses I told you about. With your approval, I can proceed.

Motion agreed to

Mr. Kempling: I have just a couple of short questions.

Have you had any bankruptcies of these small businesses as the result of the CCB difficulties, or have you been able to keep them afloat?

Mr. McGirr: There are approximately 3,000 files so I cannot say with total certainty there has not been any. However, there are none to my knowledge which are directly and solely attributable to the CCB's difficulties.

Mr. Kempling: Finally, we are endeavouring, with co-operation from the other parties in the House, to get this bill passed out of this committee by November 7, so that we will have it back in the House and hopefully passed through its stages there. How important is the passage of this bill to your job?

Mr. McGirr: As I indicated earlier, we are definitely held up in our sale of good loans to other financial institutions because of the uncertainty that is being created by . . . I mean, everyone can read the bill, but they say to us that it is only a

[Traduction]

Dans certains cas, c'est une question de présentation sous une forme nouvelle. Pour cela, il faut des talents de vendeur qui ne sont pas négligeables. Comme quelqu'un dans cette pièce l'a fait remarquer tout à l'heure, CCB est un nom qui ne retient pas immédiatement l'attention—ou plutôt, il le fait, mais pas pour les bonnes raisons. Nous avons là un stigmate à effacer. Ce dont nous parlons, c'est d'un établissement, mais bien sûr, les banquiers partent du principe que . . . Eux aussi, lisent les journaux; la plupart d'entre eux connaissent M. Hitchman et le respectent.

Je ne veux pas critiquer M. Hitchman, mais ses commentaires devant le comité Estey nous ont vraiment fait du mal. Ils nous ont beaucoup nui parce que les profanes sont incapables de faire la différence entre les prêts dont il parle et ceux dont il ne fait pas mention. Nous avons donc été obligés de nous montrer très « vite sur nos patins » pour convaincre les gens que ces prêts étaient de tout repos. C'est ce que nous faisons en ce moment.

Le président: Monsieur Kempling, puis-je vous interrompre un instant?

M. Attewell a une motion à présenter, et je voudrais que le Comité l'approuve pendant que nous avons le quorum. Voulez-vous la lire?

M. Attewell: Oui, monsieur le président. Je l'ai ici par écrit et je la remettrai au greffier dans un moment.

Je propose que le président soit autorisé à convoquer, à son gré, tout témoin qui refuse de répondre à l'invitation du Comité de comparaître devant lui.

Le président: C'est ce que je voulais expliquer. J'utiliserai cette motion avec mesure, mais je voudrais pouvoir disposer de ces pouvoirs car j'ai un petit problème. Je tiens à pouvoir respecter la promesse que je vous ai faite à tous de faire comparaître devant ce comité les témoins dont je vous ai parlé. Avec votre accord, je peux aller de l'avant.

Motion approuvée

M. Kempling: J'ai deux petites questions à poser.

Avez-vous rencontré des cas de petites entreprises qui ont fait faillite à cause des difficultés de la CCB, ou avez-vous réussi à les maintenir à flot?

M. McGirr: Il y a environ 3000 dossiers, je ne puis donc affirmer en toute certitude que cela ne se soit pas produit. Cependant, à ma connaissance, il n'y a pas de faillite qui puisse être uniquement et directement attribuée aux difficultés de la CCB.

M. Kempling: Finalement, nous essayons, avec la coopération des autres partis de la Chambre, de faire examiner ce projet de loi par ce comité d'ici le 7 novembre, de manière qu'il repasse devant la Chambre et, espérons-le, qu'il y franchisse toutes les étapes de la procédure. L'adoption de ce projet de loi est-elle très importante pour votre travail?

M. McGirr: Comme je l'ai dit tout à l'heure, nous sommes indiscutablement freinés dans notre vente de prêts fiables à d'autres établissements financiers, à cause de l'incertitude créée par . . . Après tout, tout le monde peut lire le projet de

[Text]

bill and there is no guarantee it will become legislation. It is strictly a wait-and-see operation.

Mr. Kempling: It is vital to the success of what you are doing, in other words.

Mr. McGirr: Absolutely. I will not be able to close these sales without it.

Mr. Kempling: I have finished my questions, Mr. Chairman.

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman.

Could I ask Mr. McGirr if the hotline which was providing information to CCB depositors is still functioning?

Mr. McGirr: It was not for CCB. We set that up jointly with our colleague at Touche Ross to handle both CCB and Northland. Forgive me, I do not have the exact date, but on or about October 15 we discontinued our involvement in it and I cannot tell you at this moment whether Touche Ross have continued or not. But we did set it up originally, yes.

• 1915

Miss Nicholson: So the costs of that would be part of the liquidation. Were new staff hired for that, or were existing bank staff used?

Mr. McGirr: No, they were almost entirely Price Waterhouse and Touche Ross people. We agreed to split the costs between us.

Miss Nicholson: Would you know how many complaints you have from depositors who had U.S. funds in certificates which had been made out on the wrong forms, so that they had a form saying they were eligible for CDIC insurance when in fact they were not? I understand there were several branches of the CCB involved and possibly several hundred depositors.

Mr. McGirr: I am sorry, that is new information to me.

The hotline was an attempt not to take complaints so much as to try to provide information on a timely basis. It seemed to us to be the fastest way we could deal with literally thousands of different situations.

During September I was getting, on an irregular basis, a synopsis of the calls that were coming in, so we could make sure we were giving as much information as we reasonably could. I had not heard that particular problem before. I will look into it, but I am afraid I cannot answer.

Miss Nicholson: Thank you. Can you tell me what the situation is in California? There were reports the California

[Translation]

loi, mais on nous dit qu'il ne s'agit que d'un projet et qu'il n'est pas du tout garanti qu'il soit promulgué. Nous sommes vraiment dans l'expectative.

M. Kempling: En d'autres termes, il est absolument indispensable à votre réussite.

M. McGirr: Absolument. Sans lui, je ne pourrai pas conclure ces ventes.

M. Kempling: Je n'ai plus de question à poser, monsieur le président.

Le président: Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président.

Puis-je demander à M. McGirr si la ligne réservée qui permettait de renseigner les déposants à la CCB fonctionne toujours?

M. McGirr: Elle n'était pas destinée à la CCB. Nous l'avions fait installer conjointement avec notre collègue de Touche Ross pour les appels concernant la CCB et la Norbanque. Excusez-moi, je n'ai pas la date exacte, mais c'est vers le 15 octobre que nous avons cessé de l'utiliser et je ne peux pas vous dire si Touche Ross a continué à s'en servir. Mais au départ, c'est effectivement nous qui l'avions fait installer.

Mme Nicholson: Les coûts de cette ligne feraient donc partie de la liquidation. A-t-on engagé du personnel nouveau pour cela, ou a-t-on utilisé le personnel de la banque?

M. McGirr: Non, c'était presque exclusivement des employés de Price Waterhouse et de Touche Ross. Nous nous sommes mis d'accord pour partager les coûts.

Mme Nicholson: Savez-vous combien de plaintes vous avez reçues de déposants qui avaient versé des devises américaines et obtenu des certificats qui n'avaient pas été établis sur les bons formulaires, si bien qu'ils avaient un formulaire selon lequel ils pouvaient prétendre à l'assurance de la CDIC, alors que ce n'était pas le cas? D'après ce que je comprends, cela touchait plusieurs services de la CCB, et peut-être, plusieurs centaines de déposants.

M. McGirr: Je regrette, c'est là quelque chose de tout à fait nouveau pour moi.

La ligne réservée était moins destinée à recevoir des plaintes qu'à nous permettre d'essayer de fournir des renseignements en temps opportun. Elle nous avait paru être le moyen le plus rapide de traiter littéralement des milliers de cas différents.

En septembre, je recevais, de manière irrégulière, un sommaire des appels reçus. Cela nous permettait de nous assurer que nous fournissions autant de renseignements que nous étions en mesure de le faire. C'est la première fois que j'entends parler de ce problème. Je vais m'en occuper, mais je ne suis malheureusement pas en mesure de répondre pour le moment.

Mme Nicholson: Merci. Pouvez-vous me dire quelle est la situation en Californie? On prétend que les autorités californi-

[Texte]

regulatory authorities were trying to institute some prior claim for U.S. citizens on Westlands. Is this accurate?

Mr. McGirr: Only in part. You said Westlands, and the regulators had nothing to do with the little bank down there. Its correct name is Commercial Center Bank. It used to be Westlands.

What the California regulators did—this is the Superintendent of Banks for the State Banking Commission of the State of California—on or about September 1 they sent a number of their people into the agency and they took control of the files and the records. They remained in control of those records until about the first week in October. Under the California state financial code they are required to do that in respect of any foreign bank. CCB, the agency, was considered to be a foreign bank. They are required to do that if it comes to their attention that either the bank is insolvent or the interest of the creditors in California would be jeopardized by their not doing so. They acted totally within the laws of California. What we pointed out to them was that to the best of our knowledge and belief there were no creditors in California, or if there were, they were *de minimis*.

The agency was a non-deposit-taking agency and all of the money used to fund the loans out of the agency came down from Canada. Now they were all U.S. denominated. Those funds may have come from a variety of sources, but they were deposits taken in Canada by the Canadian bank and then taken down there. Our point was that even if there were U.S. creditors they really were creditors of the Canadian operation and not the U.S. operation.

We also argued at some length that we were the court-appointed liquidator of the bank and therefore we were the fit and proper person to be left in control of these assets so we could get about our business. Our final argument was that if we did not do that very quickly, the assets would dissipate because we are talking about something that is not static.

As Mr. Goodman will attest, we argued long and we argued hard. We brought our colleagues from the Bank of Canada down, who joined us in our long discussions. I am embarrassed to say it took the better part of four weeks, but I am happy to tell you that we did in fact succeed. They did return the assets to us and we have been functioning that way ever since.

• 1920

Miss Nicholson: I understand that Westlands, which now has another name as of September 1, was profitable. Does it mean there are assets to which the CCB creditors can lay claim, since it is a fully owned subsidiary, is it not?

[Traduction]

niennes essayaient de faire donner la priorité aux créances des citoyens américains à l'égard de Westlands. Est-ce exact?

M. McGirr: Partiellement, seulement. Vous avez dit Westlands, et les organismes de réglementation n'ont rien à voir avec la petite banque, ici. Son nom correct est la *Commercial Center Bank*. C'était autrefois la Westlands.

Ce que les organismes de réglementation californiens ont fait—il s'agit en fait du surintendant des banques de la *State Banking Commission* de l'État de Californie—c'est la chose suivante: aux alentours du 1^{er} septembre, ils ont dépêché un certain nombre de leurs employés à l'agence, et ceux-ci ont pris en main les dossiers. Ils les ont conservés jusque dans le courant de la première semaine d'octobre. En vertu du Code financier de l'État de Californie, ils sont tenus de le faire s'il s'agit d'une banque étrangère. Pour eux, la CCB était une banque étrangère. Ils sont tenus de procéder ainsi s'ils apprennent que la banque est insolvable ou que les intérêts des créateurs en Californie seraient compromis s'ils n'intervenaient pas. Ils ont strictement respecté les lois californiennes. Ce que nous leur avons fait observer c'est qu'à notre connaissance et à notre avis, il n'y avait pas de créateurs en Californie, ou que s'il y en avait, ils représentaient un nombre minime.

L'agence n'acceptait pas de dépôt et tout l'argent utilisé pour financer les prêts qu'elle accordait venait du Canada. Ces prêts étaient en devises américaines. Ce sont des fonds qui pouvaient provenir de sources diverses, mais il s'agissait de dépôts acceptés au Canada par la Banque canadienne et ensuite utilisés ici. L'argument que nous faisons valoir était que même s'il y avait des créateurs américains, ils étaient en fait créateurs de la Banque canadienne et non de sa filiale américaine.

Nous avons également insisté sur le fait que nous étions le liquidateur de la banque, nommé par le tribunal et que nous étions donc la personne appropriée pour assurer le contrôle de ces éléments d'actif de manière à pouvoir faire notre travail. Nous avons enfin fait valoir que si nous ne procédions pas très rapidement, ces éléments disparaîtraient car nous parlons là de quelque chose qui n'est pas statique.

Comme M. Goodman pourra en témoigner, nous avons discuté longuement, et nous avons discuté ferme. Nous avons demandé à nos collègues de la Banque du Canada de venir participer à nos longues discussions. Je regrette de devoir reconnaître que cela a pris près de quatre semaines, mais je suis heureux de vous dire que nous avons réussi. On nous a rendu l'actif et c'est comme cela que nous fonctionnons depuis.

Mme Nicholson: Je crois comprendre que la Westlands, qui a changé de nom le 1^{er} septembre, était rentable. Est-ce que cela signifie qu'il y a des actifs que les créanciers de la BCC peuvent revendiquer du fait qu'il s'agit d'une filiale en propriété exclusive, car c'est une filiale de ce genre, n'est-ce pas?

[Text]

Mr. McGirr: Yes, we own the shares. It is 100% owned. It is profitable and still is.

In perfect fairness, it is probably not producing the kind of return on investment that I think a business person would want to see, but it is profitable and it is solvent.

Miss Nicholson: Thank you. The agency seems to have a rather complicated corporate structure. At some point, it was in Santa Ana, and then there was something else registered in Delaware, and there was something else in Denver. Could you explain this to us or to me?

Mr. McGirr: Okay. Let me tell you what I found. At the time of our arrival, the agency had an office in Santa Ana, which is a suburb of Los Angeles. It had another office in Century City, which is a suburb of Los Angeles. It had an office in San Francisco, and still does. The Century City office has been closed since September 1 and consolidated into the Santa Ana operation.

I apologize that I cannot give you precise dates. Approximately six months prior to our involvement, they had an office in Denver, which was closed. About a year or 18 months earlier, they had an office in Dallas, Texas, I believe, which they closed. I do not know about the Delaware connection. It does not ring a bell with me, but I do not deny it. I just do not know.

Miss Nicholson: Thank you. My last question, Mr. Chairman.

The Chairman: You have time.

Miss Nicholson: Since you are doing so well at selling some of the loans, Mr. McGirr, including some of the class 4 ones, are we maybe arriving at the point where it seems as though the bank should not have been liquidated?

Mr. McGirr: I think we have a way to go yet before we could reach such a conclusion. As someone here mentioned, so far, we are talking about 4% of the assets. Even if we are fortunate to clear up some of our difficulties and sell some more of what I currently have on hand, you are probably talking about 10% or 20% of the assets. It is an interesting speculation. I just do not have an answer for you.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Thank you, Miss Nicholson. You are very prompt. I will remember it in the future.

Miss Nicholson: I do not always get answers, but I know how to ask questions.

The Chairman: Actually, I must commend the witness tonight. We are getting excellent answers from him. This is going very quickly and I really appreciate it. Mr. Blenkarn.

Mr. Blenkarn: I have only about two questions. First of all, you have 200 employees on hand at the present time who are former employees of the bank.

[Translation]

M. McGirr: Oui, les actions nous appartiennent. C'est une filiale en propriété exclusive. Elle était rentable et elle l'est toujours.

Pour être tout à fait juste, il faut avouer qu'elle ne donne probablement pas le genre de rendement sur l'investissement que les gens d'affaires aimeraient voir, mais elle est rentable et elle est solvable.

Mme Nicholson: Merci. L'agence semble avoir une structure plutôt compliquée. À un moment donné, elle se trouvait à Santa Ana, puis il y a eu autre chose enregistré au Delaware, puis encore autre chose au Colorado. Pourriez-vous nous expliquer ou m'expliquer ce qui s'est produit?

M. McGirr: Je vous dirai ce que j'en sais. Lorsque nous sommes arrivés, l'agence avait un bureau à Santa Ana, en banlieue de Los Angeles. Elle avait un autre bureau à Century City, en banlieue de Los Angeles. Elle avait à San Francisco un autre bureau, qui existe toujours. Le bureau de Century City a été fermé le 1^{er} septembre et consolidé avec celui de Santa Ana.

Je regrette de ne pouvoir vous donner de dates précises. Environ six mois avant que nous nous occupions de ce dossier, il y avait un bureau à Denver, qui a été fermé. Environ douze à dix-huit mois auparavant, il y avait aussi un bureau à Dallas, au Texas, si je ne m'abuse. Je n'ai pas entendu parler de bureau au Delaware. Cela ne me dit rien, mais je ne nie pas l'existence d'un bureau au Delaware. Je n'en sais rien, c'est tout.

Mme Nicholson: Merci. Une dernière question, monsieur le président.

Le président: Vous avez le temps.

Mme Nicholson: Étant donné que vous réussissez si bien à vendre certains prêts, y compris quelques-uns de catégorie 4, sommes-nous en train d'arriver au point où il semble que la banque n'aurait pas dû être liquidée?

M. McGirr: Je crois qu'il faudra attendre encore un bon bout de temps avant que nous ne puissions arriver à une telle conclusion. Comme quelqu'un l'a déjà mentionné, jusqu'ici nous parlons de 4 p. 100 des actifs. Même si nous réussissons à éliminer certaines difficultés et à vendre davantage des actifs que j'ai en main actuellement, le total ne dépassera probablement pas 10 à 20 p. 100 des actifs. Votre proposition est intéressante. Mais je ne peux vous donner de réponse.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Merci, mademoiselle Nicholson. Vous êtes très diligente. Je m'en souviendrai.

Mme Nicholson: Je n'obtiens pas toujours de réponses, mais je sais poser des questions.

Le président: De fait, je dois féliciter le témoin de ce soir. Il nous donne d'excellentes réponses. Nous procédons très rapidement et je l'apprecie. Monsieur Blenkarn.

M. Blenkarn: Je n'ai que deux questions. D'abord, vous avez 200 employés qui sont d'anciens employés de la banque.

[Texte]

Mr. McGirr: This is in Canada.

Mr. Blenkarn: Yes. Do you have employees in the branch the United States as well?

Mr. McGirr: Yes, in the subsidiary and in the agency.

Mr. Blenkarn: And in the agency. The subsidiary, of course, is operating as a regular bank.

Mr. McGirr: This is correct.

Mr. Blenkarn: So you cannot touch it, really.

Mr. McGirr: I really cannot because the state and federal regulatory authorities down there are watching us very closely.

Mr. Blenkarn: How long are you going to be keeping these 200 employees employed? What is your winddown on employment in view of the fact that you are not taking deposits, making loans or selling off assets?

Mr. McGirr: Since September 1, we have reduced . . .

Mr. Blenkarn: Selling off space, I suppose.

Mr. McGirr: Yes, this, too. Leasehold interest. Bear in mind that we have already reduced the Canadian operations by one-third since September 1. There were almost 300 people when we went in and there are less than 200 now. Right away, we have made a significant reduction. We went through the staff, and we attempted to make some qualitative decisions about them. We identified people, particularly in major credit areas, whom we felt were indispensable to the liquidation. If not their judgment, at least what they knew in their heads was indispensable. These people we approached. We gave them employment contracts—that is, the liquidator did—for varying periods up to two years: some six, some twelve, some eighteen and some twenty-four months.

• 1925

Another major group, which were more in the administrative, less important role, we retain on a month-to-month basis. The last group we terminated, because as you say, they were involved in the deposit-taking functions, they were involved in the money markets, which we are not in, foreign exchange operations, etc., which we are not doing now. So those jobs became redundant, and we terminated them either almost immediately or very shortly after our appointment.

We have had, and we will continue to have, a certain amount of attrition—regretfully among the better employees, because they will get job offers from other people. You cannot bind them to stay with you. We have tried to induce them by some bonus payments to stay as long as we want, and that has had some success. We will continue to have attrition, some of it instituted by the employees and some of it by us.

Mr. Blenkarn: It is substantially cheaper, I suppose, to keep the employees than hire high-priced chartered accountants.

[Traduction]

M. McGirr: Au Canada s'entend.

M. Blenkarn: Oui. Avez-vous aussi du personnel à la filiale américaine?

M. McGirr: Oui, dans la filiale et à l'agence.

M. Blenkarn: Et à l'agence. La filiale, bien sûr, fonctionne comme une banque ordinaire.

M. McGirr: C'est exact.

M. Blenkarn: Alors vous ne pouvez pas y toucher, en réalité.

M. McGirr: Je ne peux pas, parce que les autorités réglementaires de l'État et du pays nous surveillent très étroitement.

M. Blenkarn: Pendant combien de temps allez-vous garder ces 200 employés à votre service? Comment allez-vous réduire votre personnel, compte tenu du fait que vous n'acceptez plus de dépôts, ne consentez pas de prêts et ne vendez pas d'actifs?

M. McGirr: Depuis le 1^{er} septembre, nous avons réduit . . .

M. Blenkarn: Vendu de l'espace je suppose.

M. McGirr: Cela aussi. Des intérêts dans les propriétés louées à bail. Rappelez-vous que nous avons déjà réduit nos opérations canadiennes du tiers depuis le 1^{er} septembre. Il y avait environ 300 employés quand nous sommes arrivés et il en reste moins de 200. Déjà, nous avons effectué une réduction importante. Nous avons étudié les dossiers du personnel et avons tenté de prendre des décisions qualitatives à propos des employés. Nous avons déterminé quels employés, surtout dans les grands secteurs du crédit, nous paraissaient indispensables pour la liquidation. Si leur jugement n'était pas indispensable, leur savoir tout au moins l'était. Nous avons pressenti ces gens et avons retenu leurs services à contrat, c'est-à-dire que le liquidateur les a embauchés, pour des durées allant jusqu'à deux ans; il y a des contrats de six, douze, dix-huit et vingt-quatre mois.

Dans un autre grand groupe qui se chargeait plutôt d'opérations administratives moins importantes, les contrats sont mensuels. Nous avons licencié le dernier groupe, parce que, comme vous le dites, il se chargeait des fonctions de dépôt, des opérations sur le marché monétaire et des opérations de change, par exemple, que nous avons délaissées. Ces employés sont donc devenus superflus et nous les avons licenciés presque immédiatement ou très peu de temps après avoir été nommés.

Nous avons eu et nous continuerons d'avoir un certain nombre de départs naturels, malheureusement parmi les meilleurs employés, qui reçoivent des offres d'autres employeurs. Nous ne pouvons les obliger à rester avec nous. Nous avons tenté de les inciter à rester en leur offrant des primes pour qu'ils demeurent à notre service tant que nous voulons d'eux, et nous avons eu assez de succès. La réduction naturelle des effectifs se poursuivra, certains départs étant provoqués par les employés eux-mêmes, d'autres par nous.

M. Blenkarn: Il revient nettement moins cher, je suppose, de garder les employés plutôt que d'embaucher des comptables agréés dont les honoraires sont élevés.

[Text]

Mr. McGirr: I guess that is right, although these bankers are not that inexpensive either. It is really a question of having the right people to do the job. I suppose if I had my total druthers I probably would have gone in with about five of my partners and tried to run it that way. The fact of the matter is we have only known these people for a few weeks, and if we do not have enough Price Waterhouse people to keep an eye on the operations at the critical points then we really do not know what they are up to. Without being accusatory in any way, shape or form, these people were around during the problem area, and therefore we do not want to have another problem. So we have tried to balance it between our people, who we can trust, and the bankers who probably really have the skills that are necessary to do this.

Mr. Blenkarn: Thank you very much.

The Chairman: Thank you, Mr. Blenkarn. Mr. Riis.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman. I just have one question. Mr. McGirr, you have been looking at the loans for 1985 and now you said you are into the 1984 loans . . .

Mr. McGirr: No, I am sorry. I was using a number, not a date: the 84 loans that Mr. Hitchman looked at.

Mr. Riis: Oh, I see.

Mr. McGirr: I am sorry.

Mr. Riis: From October 31, when we had the last audit statement describing the situation, from then to the March rescue package, would you say from your recollection that there was a massive deterioration in the quality of the loan portfolio?

Mr. McGirr: I have no recollection; I was not there.

Mr. Riis: You must be going through the loans and seeing what is in place; you must have some sense in terms of that time sequence of how things went.

Mr. McGirr: We have been asked by the Estey commission to try to develop that sense. That is why I mentioned the 84 loans; I perhaps should have said Mr. Hitchman's selection of 84 loans. We are scheduling those loans, and what we are trying to do is to look at their origin, the progress of the loan, does it go up, does it go down, has it always been the same debtor, has it been split off, what has been the history of it. We are trying to do that at various dates to get the very sense you are talking about. We still have some weeks to go before we finish that.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Riis. Mr. Cadieux.

Mr. Cadieux: I just have two very small questions. You said you sold 2 loans out of the 84 loans Mr. Hitchman referred to. Did you sell those loans with a premium?

Mr. McGirr: Yes, sir.

Mr. Cadieux: Both of them?

[Translation]

M. McGirr: Vous avez probablement raison, bien que ces banquiers ne travaillent pas pour une bagatelle non plus. Il s'agit plutôt d'avoir les bonnes personnes pour faire le travail. Je suppose que si j'avais eu vraiment le choix, je serais arrivé avec mes cinq associés et j'aurais essayé de me débrouiller avec eux. Mais nous ne connaissons ces gens que depuis quelques semaines et si nous ne pouvons compter sur les employés de *Price Waterhouse* pour jeter un coup d'oeil sur les opérations aux moments critiques, nous ne savons vraiment pas ce qu'ils mijotent. Sans vouloir lancer quelque accusation que ce soit, je me dis que ces gens étaient là quand il y a eu des problèmes et, par conséquent, nous ne voulons pas qu'un autre problème surgisse. Nous avons donc tenté d'arriver à un équilibre entre notre personnel, en qui nous pouvons avoir confiance, et les banquiers, qui ont probablement toutes les compétences nécessaires pour accomplir la tâche qui nous est confiée.

M. Blenkarn: Merci beaucoup.

Le président: Merci, monsieur Blenkarn. Monsieur Riis.

M. Riis: Merci, monsieur le président. Je n'ai qu'une question. Monsieur McGirr, vous avez examiné les prêts de 1985 et maintenant vous dites que vous vous occupez des prêts de 1984 . . .

M. McGirr: Non, désolé. Je faisais allusion à un chiffre et non à une date: les 84 prêts que M. Hitchman a examinés.

M. Riis: Je vois.

M. McGirr: Désolé.

M. Riis: Entre le 31 octobre, lorsque nous avons eu le dernier rapport du vérificateur décrivant la situation, jusqu'aux mesures de sauvetage en mars, diriez-vous que, d'après vos souvenirs, la qualité du portefeuille des prêts s'est fortement détériorée?

M. McGirr: Je ne me souviens pas; je n'y étais pas.

M. Riis: Vous devez passer les prêts en revue et constater ce qui existait; vous devez avoir une idée de l'ordre dans lequel les choses se sont passées.

M. McGirr: On nous a demandé à la Commission Estey d'essayer de nous faire une idée de ce genre. C'est pourquoi j'ai mentionné les 84 prêts. J'aurais peut-être dû préciser les 84 prêts retenus par M. Hitchman. Nous sommes en train de les situer dans le temps, de déterminer leur origine, leur progression, de voir s'ils augmentent ou diminuent, si le débiteur est toujours le même, s'ils ont été fractionnés, enfin, d'en reconstituer l'évolution. Nous essayons d'effectuer cette reconstitution pour diverses dates afin de nous faire cette idée dont vous parlez. Nous avons besoin de quelques semaines encore avant d'y arriver.

M. Riis: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Riis. Monsieur Cadieux.

M. Cadieux: Deux brèves questions seulement. Vous dites que vous avez vendu deux des 84 prêts auxquels M. Hitchman a fait allusion. Les avez-vous vendus à prime?

M. McGirr: Oui monsieur.

M. Cadieux: Les deux?

[Texte]

Mr. McGirr: Yes, sir.

Mr. Cadieux: On the other hand, you are saying you are having some difficulties with the depositors versus the loans you are trying to sell. Do I understand that you cannot sell a loan because the debtor also has a deposit in your bank?

Mr. McGirr: We cannot close the sale. The terms of the sale contract require us to provide the new borrowing institution with an estoppel certificate, and the customer refuses to sign it until he knows where he stands on the deposit.

Mr. Cadieux: In other words, you cannot establish yourself with the buyer that the amount of the loan outstanding is so much without the acknowledgment of the borrower?

Mr. McGirr: Yes, that is correct. It has been suggested to me that I should try to work out some kind of discount arrangement and we should take the risk. First of all, I think that is inappropriate; but perhaps more importantly, I would have to go through court approval. It would be a very difficult and probably expensive operation. I just do not think it is practical.

• 1930

Mr. Cadieux: Excuse my ignorance, but is it a standard procedure in banking that if you are selling a particular asset or bank loan, you need the acknowledgement of the borrower?

Mr. McGirr: Yes, that is true of almost anything, of almost any receivable you might ever sell or be included in a sale. I will give you an example. If I owned a piece of property—I will just take the reverse—sold it to you and it had a mortgage on it, when you looked at the face amount of the mortgage you would say that it is \$50,000. I would say that I do not owe \$50,000; I owe \$23,000. You then would ask if you could see a certificate signed by the mortgagee saying that it is \$23,000. It is the same thing, only in reverse.

Mr. Cadieux: In other words, you cannot be 100% sure that what the book indicates as the outstanding debt is really that amount owed. Is that . . .

Mr. McGirr: Oh, no, that is not my problem. It is the status of the deposit. If this bill does not pass and the deposit remains uninsured, then the debtor wants to reserve his rights to set off.

Mr. Cadieux: Yes, I understand.

Mr. McGirr: However, the problem is that he may not have that right. In fact, I am advised by my legal counsel that in many instances it is a very arguable right. The problem is that he is not going to move until he knows where he sits. Either we are going to have a fight with him, or he is going to get paid by the government.

Mr. Blenkarn: He is not being co-operative, that is for sure!

[Traduction]

M. McGirr: Oui monsieur.

M. Cadieux: Par contre, vous déclarez que les déposants posent des difficultés dans la vente des prêts. Dois-je comprendre que vous ne pouvez vendre des prêts parce que les débiteurs ont aussi des dépôts dans votre banque?

M. McGirr: Nous ne pouvons conclure la vente. Les modalités du contrat de vente nous obligent à fournir à la nouvelle institution financière un certificat d'irrecevabilité et le client refuse de le signer tant qu'il ne sait pas à quoi s'en tenir à propos du dépôt.

M. Cadieux: Autrement dit, vous ne pouvez déterminer vous-même avec l'acheteur le montant du prêt exigible sans le consentement de l'emprunteur?

M. McGirr: Vous avez bien compris. Certains m'ont proposé de tenter d'arriver à une entente à escompte et que nous devrions courir le risque. D'abord, je crois que cette façon de procéder ne convient pas; mais plus important encore, je devrais la faire approuver par les tribunaux. Ce serait une opération très difficile et probablement très coûteuse. Je ne crois pas que ce soit pratique.

M. Cadieux: Excusez mon ignorance, mais est-ce monnaie courante dans le domaine bancaire de demander l'autorisation de l'emprunteur lorsqu'on veut vendre un actif ou un prêt en particulier?

M. McGirr: Oui, c'est vrai de la plupart des actifs, de la plupart des comptes-clients que vous pourriez vendre ou inclure dans une vente. Je vous donne un exemple. Si j'avais une propriété—la situation est inverse, mais prouve la même chose—si je vous la vendais et si elle était hypothéquée, en examinant la valeur nominale de l'hypothèque, vous constateriez qu'elle est de 50,000\$. Je vous dirais que je ne dois pas 50,000\$, mais seulement 23,000\$. Vous demanderiez alors un certificat signé par le créancier hypothécaire attestant que ma dette est bien de 23,000\$. C'est la même chose, mais à l'inverse.

M. Cadieux: Autrement dit, vous ne pouvez être tout à fait certain que le montant de la dette qui figure dans les livres comptables correspond réellement au montant dû. Est-ce . . .

M. McGirr: Non. Le problème ne se pose pas en ces termes. Le problème touche l'état du dépôt. Au cas où ce projet de loi ne serait pas adopté et que les dépôts ne seraient pas assurés, le débiteur veut se réserver le droit à une compensation.

M. Cadieux: Je comprends.

M. McGirr: Mais le problème, c'est qu'il n'a peut-être pas ce droit. De fait, mes conseillers juridiques m'informent que, bien souvent, ce droit peut être contesté. Mais le débiteur ne bougera pas tant qu'il ne sait pas à quoi s'en tenir. Il faudra se battre contre lui ou le rembourser à même les deniers publics.

M. Blenkarn: Il ne nous aide pas beaucoup, c'est le moins qu'on puisse dire.

[Text]

Mr. McGirr: He is not co-operative. He is hostile, as a matter of fact.

Mr. Blenkarn: He is very hostile. If you do not let him have his set off, he will be very hostile, I can assure you.

Mr. Cadieux: Those loans we are referring to, and those borrowers and depositors, are most of those deposits over the \$60,000 limit?

Mr. McGirr: Yes, they are. In the case of CCB, almost all of the \$60,000s have been paid.

Mr. Cadieux: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Cadieux. Mr. Warner.

Mr. Warner: Thank you, Mr. Chairman.

Would you be able to tell us what the amount of the largest loan to any individual or company and their associates would be?

Mr. McGirr: I will tell you the amount, but not the name.

Mr. Warner: That is right; I just want the amount.

Mr. McGirr: The amount is \$35 million.

Mr. Warner: What would be, say, the next three or four large loans? Are they in that range?

Mr. McGirr: They are in the high 20s.

Mr. Warner: Of these loans, were any made to the associates of the previous president?

Mr. McGirr: Do you mean Mr. Eaton?

Mr. Warner: Yes, or his associates.

Mr. McGirr: I do not really know who all his associates are. I am afraid I just do not have an answer for you. We are looking into those files. We are doing what is called in the banking business a "connection program". What we are really doing is identifying all of the people who either are or were behind each of the major loans, and we are putting it on a computer; then in effect we will do a run and just see what matches. However, we have not done that yet.

Mr. Warner: Of those major loans, let us say those five or ten major loans which are in excess of \$20 million, are those loans long outstanding loans or loans that would have been taken out in the last two years?

Mr. McGirr: It is a mixed bag. I do not think there is any—I cannot give you a general answer.

For whatever it is worth, at this moment I do not believe that any of the larger loans have any connection with insiders, to the best of my knowledge.

Mr. Warner: With respect to all of these loans, are you able to deal with the borrower? You are not having the problem that our chairman is having, in that some of the witnesses may not want to appear and he is having to subpoena them. Are you having any problems with some of these customers that you would not mind some . . . ?

[Translation]

M. McGirr: Il ne nous aide pas. De fait, il est hostile.

M. Blenkarn: Il est très hostile. Si on ne lui donne pas sa compensation, il sera très hostile, je puis vous l'assurer.

M. Cadieux: Ces prêts auxquels nous faisons allusion, dans le cas de ces emprunteurs et de ces déposants, la majorité des dépôts dépassent-ils la limite de 60,000\$?

M. McGirr: Oui. Dans le cas de la BCC, presque tous ceux qui avaient déposé moins de 60,000\$ ont été remboursés.

M. Cadieux: Merci.

Le président: Merci, monsieur Cadieux. Monsieur Warner.

M. Warner: Merci, monsieur le président.

Pourriez-vous indiquer la valeur du plus gros prêt accordé à un particulier ou à une entreprise ou à des associés?

M. McGirr: Je vous dirai le montant, mais pas le nom de l'emprunteur.

M. Warner: Très bien, je ne veux connaître que le montant.

M. McGirr: Le plus gros prêt se chiffre à 35 millions de dollars.

M. Warner: Quels seraient les trois ou quatre prêts qui viendraient ensuite. Sont-ils de même ampleur?

M. McGirr: Ils frisent les trente millions.

M. Warner: Est-ce que certains de ces prêts ont été consentis aux associés de l'ancien président?

M. McGirr: Parlez-vous de M. Eaton?

M. Warner: M. Eaton ou ses associés.

M. McGirr: Je ne sais pas vraiment qui sont tous ses associés. J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous répondre. Nous sommes en train d'examiner les dossiers. Nous exécutons ce qui s'appelle dans le jargon des banquiers un «programme de relations». Nous identifions tous les grands emprunteurs ou ceux qui se cachent derrière ces emprunts et entrons ces renseignements dans un ordinateur; nous ferons ensuite un passage-machine pour voir s'il existe des liens. Mais nous ne sommes pas encore rendus à cette étape.

M. Warner: Ces grands prêts, disons les cinq ou dix qui dépassent 20 millions de dollars, sont-ils des prêts qui existent depuis longtemps ou ont-ils été consentis depuis deux ans?

M. McGirr: Il y a des deux. Je ne crois pas qu'il y en ait—je ne peux vous donner de réponse générale.

Pour ce que vaut le renseignement, je peux vous dire que d'après moi, aucun des prêts importants n'a de rapport avec des gens de l'intérieur, pour autant que je sache.

M. Warner: En ce qui concerne tous ces prêts, pouvez-vous traiter avec l'emprunteur? Vous n'avez pas de difficultés comme celles de notre président, qui doit forcer des témoins à se présenter devant nous parce qu'ils refusent de comparaître. Avez-vous des difficultés de ce genre avec certains de ces clients et aimeriez-vous . . . ?

[Texte]

Mr. McGirr: My problem is the reverse. Many of them phone about ten times a day.

Unfortunately, what they are asking for is something I often cannot deliver.

Mr. Dorin: Are they asking for advances?

Mr. McGirr: Yes, in some cases . . . making arrangements, you know.

• 1935

I cannot overestimate the degree of uncertainty that exists, particularly in western Canada right now, among people who formerly dealt with CCB and I guess Northlands too, for that matter. It manifests itself in a thousand different ways, either by these people being colossal pests, or by being hostile, being unco-operative—what they really are is frightened. It is very popular in western Canada to write stories in the media about doomed companies; that is their favourite expression. I swear when I fly west I must grow two horns and a tail, because just about every motive is ascribed to us that you can possibly imagine. The best one I have heard is that instead of collecting loans, what we are going to do is liquidate them, because we can make more money liquidating them than collecting them. Well, I wish it were so. I mean nothing could be further from the truth; you liquidate as a last resort.

Mr. Blenkarn: It has something to do with putting insurance on the body, does it, and then killing him.

Mr. McGirr: Well, I have not tried that yet. But this uncertainty does cause a great deal of problems and it does make them difficult to deal with, yes.

Mr. Warner: As a liquidator, you are able to restructure a lot of these loans; you are allowed to change a demand loan to a term loan; you have already mentioned that you are going to be there for several years and could be well beyond five years. Quite presumably, as well as structuring the term, you can restructure interest, you can restructure pretty well whatever you want to do, and this would most likely be your intention, is that right?

Mr. McGirr: Well, where it is appropriate to do so. I mean, I start off with the premise that the debtor owes 100 cents on the dollar. Now, if I can be convinced that there is no earthly way that he will ever pay 100 cents on the dollar, then some of the things you have just mentioned start to make a bit of sense. It is not too difficult to extend payment, because frankly, that is what is going to happen anyhow, whether you do anything or not; I mean that is *de facto* what is going to happen. Altering interest is probably nothing more than recognizing reality—if you cannot pay interest, then you are never going to pay principal.

Accepting compromises is the tough one, because everybody would love to sell their debts for something less than 100 cents on the dollar. The difficulty is in differentiating between those situations where that is the only alternative, and those situations where, simply, the debtor would like a break. You

[Traduction]

M. McGirr: C'est tout le contraire. Bon nombre d'entre eux téléphonent environ dix fois par jour.

Malheureusement, ils demandent parfois ce que je ne peux leur donner.

M. Dorin: Demandent-ils des avances?

M. McGirr: Oui, dans certains cas, ils essaient de s'arranger, vous savez.

Je ne peux surestimer le degré d'incertitude qui existe actuellement, en particulier dans l'Ouest canadien, parmi les gens qui faisaient affaire avec la BCC et probablement aussi avec la Norbanque. Cette incertitude se manifeste de milliers de façons. Les gens sont de vraies pestes, ou encore ils sont hostiles et ne veulent pas collaborer; au fond, il ont peur. Il est très fréquent d'écrire des articles dans les journaux de l'Ouest au sujet des entreprises «condamnées», pour reprendre l'expression favorite des journalistes. Je vous jure que lorsque je me rends dans l'Ouest, je dois me faire pousser deux cornes et une queue, parce qu'on nous attribue tous les motifs possibles et imaginables. La meilleure que j'ai entendue c'est qu'au lieu de recouvrer les prêts, nous allons les liquider parce que nous pouvons faire plus d'argent de cette façon. Je souhaiterais qu'il en soit ainsi. Mais rien n'est plus loin de la vérité. La liquidation est une mesure de dernier ressort.

M. Blenkarn: C'est un peu comme assurer quelqu'un avant de le tuer.

M. McGirr: C'est une solution que je n'ai pas encore tentée. Mais cette incertitude cause de nombreux problèmes et les rend difficiles à résoudre, il faut en convenir.

M. Warner: En tant que liquidateur, vous pouvez restructurer un grand nombre de ces prêts; vous pouvez transformer un prêt à vie en un prêt à terme; vous avez déjà mentionné que vous allez être dans le paysage pendant des années, peut-être même plus de cinq ans. On peut supposer que non seulement vous rééchelonnez les échéances, mais encore vous pouvez restructurer les intérêts, vous pouvez restructurer à peu près tout ce qui vous chante, et c'est fort probablement votre intention, n'est-ce pas?

M. McGirr: Lorsqu'il convient de le faire. Je pars de l'hypothèse que le débiteur doit 100 cents au dollar. Si l'on peut me convaincre que rien au monde ne pourra l'amener à rembourser toute sa dette, alors certaines des solutions que vous avez proposées commencent à avoir du sens. Il n'est pas difficile de rééchelonner les paiements, parce que franchement, c'est ce qui va arriver de toute façon, quoi que l'on fasse; c'est ce qui va arriver obligatoirement. Modifier les taux d'intérêt n'est probablement rien d'autre que reconnaître la réalité—s'il est impossible de payer les intérêts, il va de soi que le principal ne peut être remboursé.

Il est difficile d'accepter des compromis, parce que tout le monde aimerait bien vendre ses dettes à une valeur inférieure à la valeur nominale. Ce qui est difficile, c'est de distinguer les situations où il n'y a pas d'autre solution que celle où le débiteur cherche simplement à s'en tirer à bon compte. Vous

[Text]

know, you get all sorts of marvellous psychology going; the favourite one is: Well, the bank loaned me too much money, therefore I should not have to pay it back. Believe me, I am serious; that is more often than not: It is the bank's fault that I owe all this money.

Mr. Warner: I would love to comment on that.

The Chairman: Thank you Mr. Warner. I would just like to announce to committee that the motion I requested you to pass is provided for in the legislative committee book, but I want to tell you I already have already an answer that accomplished what I needed, so thank you very much for your co-operation.

I would like to ask a question. Have you uncovered any loans which were bad loans to new names increasing the amount, paying up the interest and showing them as a current loan—have you uncovered any of these yet?

Mr. McGirr: Yes, sir. Those, in the jargon, are called newco loans. This is a device that, under certain circumstances and subject to certain safeguards, is a perfectly legitimate and sensible thing to do, given that you have a loan in difficulty. Often it is done for purposes of security-taking, tax reasons, or whatever. What I think the difficulty is, first of all, is whether or not more money is advanced and secondly, as to whether interest is capitalized and taken into income. There is nothing wrong with capitalizing interest, as long as you do not take it into income. I am told, but I have not checked this myself, that in some cases it was taken into income; also significantly large fees were charged and taken into income.

• 1940

I want to make it clear that we are aware of a number that have all these features. Whether they are totally justified in the circumstances, totally unjustified, or somewhere in between, I cannot comment at this moment. But on a fact basis, yes, we have seen some of those.

The Chairman: Is it not a common practice in banking? I mean, on a frequent basis.

Mr. McGirr: Oh, I would not say so. It is not uncommon in workout situations. Of the two hallmarks I mentioned, it is the taking into income of uncollected interest that is the problem here as well as fees.

The Chairman: Yes. Thank you, Mr. Dorin.

Mr. Dorin: This is just a clarification on my earlier question. Coming back to those two 1984 loans identified by Mr. Hitchman that you have sold, you said you had sold them at a premium. Was it a premium as to book value, or a premium as to Mr. Hitchman's value?

Mr. McGirr: Face.

[Translation]

savez, il y a toutes sortes de raisonnements; le plus fréquent est: Eh bien, la banque m'a prêté trop d'argent, par conséquent, je ne devrais pas être tenu de rembourser. Croyez-moi, je suis sérieux; c'est une rengaine plus fréquente que vous ne le pensez: c'est la faute de la banque si l'emprunteur est tellement endetté.

M. Warner: Je serais ravi de formuler une remarque à ce propos.

Le président: Merci, monsieur Warner. J'aimerais simplement annoncer au Comité que la motion soumise à votre approbation est prévue dans le Règlement sur les comités législatifs, mais je tiens à vous préciser que j'ai déjà obtenu une réponse qui répond à mes besoins. Je vous remercie donc de votre collaboration.

J'aimerais poser une question. Avez-vous découvert des prêts qui étaient des prêts irrécouvrables consentis à de nouveaux emprunteurs, pour lesquels le principal avait été majoré et les intérêts payés et qui figuraient dans les prêts à court terme; en avez-vous découvert jusqu'ici?

M. McGirr: Oui monsieur. Dans le jargon, il s'agit de prêts à de nouvelles entreprises. C'est un mécanisme qui, en certaines circonstances et moyennant certaines précautions, est tout à fait légitime et sensé lorsqu'un emprunteur est en difficulté. On se sert souvent de ce mécanisme pour les besoins des garanties, pour des motifs d'ordre fiscal ou autre. Le problème qui se pose, selon moi, est de savoir si de l'argent frais a été avancé et si les intérêts sont capitalisés ou imputés au revenu. Il n'y a rien de mal à capitaliser les intérêts, tant que ces intérêts ne sont pas considérés comme un revenu. On me dit, mais je ne l'ai pas vérifié moi-même, qu'il est arrivé que les intérêts soient imputés au revenu, et que des honoraires assez importants aient été exigés et imputés au revenu.

Je tiens à préciser que nous savons qu'un certain nombre de prêts possèdent toutes ces caractéristiques. Que cette façon de procéder ait été tout à fait justifiée, tout à fait injustifiée ou moyennement justifiée dans les circonstances est un point sur lequel je ne peux me prononcer pour l'instant. Mais pour ce qui est des faits, oui nous avons vu de tels prêts.

Le président: N'est-ce pas une pratique courante dans le domaine bancaire? Une pratique fréquente?

M. McGirr: Je dirais que non. Ce n'est pas inhabituel dans des situations où il n'y a pas d'offre et de demande ferme. Des deux caractéristiques que j'ai mentionnées, c'est le fait de considérer comme un revenu des intérêts qui n'ont pas encore été perçus qui constitue le principal problème, ainsi que les honoraires.

Le président: Merci, Monsieur Dorin.

M. Dorin: Juste une clarification à une question antérieure. Pour revenir aux deux prêts de 1984 retenus par M. Hitchman et que vous avez vendus, vous avez déclaré les avoir vendus à prime. S'agissait-il d'une prime sur la valeur comptable ou d'une prime sur la valeur établie par M. Hitchman?

M. McGirr: Nominale.

[Texte]

Mr. Dorin: As to face value.

Mr. McGirr: Yes.

Mr. Dorin: How had Mr. Hitchman treated those loans?

Mr. McGirr: I think as good loans. I cannot recall now, but I believe they were in the "good" category.

Mr. Dorin: Thank you.

The Chairman: Thank you. This completes the questioning for this meeting. I would like to express, on behalf of the committee, our sincere thanks to you, Mr. McGirr. I can only say that this committee is 100% behind your efforts to get 100% of the money that is outstanding, which in turn would enable us to reduce the amount that we require under this bill. So we wish you the best of luck. Keep at it. Hit them hard. Thank you very much.

Mr. McGirr: I need all the help I can get.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[Traduction]

M. Dorin: Sur la valeur nominale.

M. McGirr: Oui.

M. Dorin: Comment M. Hitchman avait-il traité ces prêts?

M. McGirr: Comme des prêts recouvrables, je crois. Je ne peux me souvenir avec certitude maintenant, mais je crois qu'ils étaient dans la colonne des prêts recouvrables.

M. Dorin: Merci.

Le président: Merci. Voilà qui termine la période de questions. Au nom du Comité je vous remercie sincèrement, monsieur McGirr. Je ne peux que vous rappeler que le Comité appuie entièrement vos efforts en vue de recouvrer tout ce qui n'est pas réglé, puisque cela réduirait le montant nécessaire aux termes du projet de loi. Nous vous souhaitons donc bonne chance. Continuez votre travail. Ne les lâchez-pas d'une semelle. Merci beaucoup.

M. McGirr: J'ai besoin de toute l'aide qu'on veut bien m'apporter.

Le président: La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

At 3:30 p.m.:

From the Department of Finance:

Gordon King, General Director, Financial Sector Policy
Branch.

From the Department of Justice:

Hy Calof, Assistant Deputy Minister, Legal Services—
Department of Finance.

At 6:00 p.m.:

From Price Waterhouse:

Garth McGirr.

A 15 h 30:

Du ministère des Finances:

Gordon King, directeur général, direction de la politique du
secteur financier.

Du ministère de la Justice:

Hy Calof, sous-ministre adjoint, Services juridiques,
ministère des Finances.

A 18 heures:

De «Price Waterhouse»:

Garth McGirr.

3
C11
HOUSE OF COMMONS

Issue No. 4

Thursday, October 31, 1985

Chairman: Scott Fennell

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 4

Le jeudi 31 octobre 1985

Président: Scott Fennell

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Legislative Committee on*

BILL C-79

An Act respecting the provision of compensation to
depositors of Canadian Commercial Bank, CCB
Mortgage Investment Corporation and Northland
Bank in respect of uninsured deposits

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité législatif sur le*

PROJET DE LOI C-79

Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la
Banque commerciale du Canada, de la Compagnie
de Placements Hypothécaires CCB et de Norban-
que relativement aux dépôts non assurés

RESPECTING:

Order of Reference

CONCERNANT:

Ordre de renvoi

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985

LEGISLATIVE COMMITTEE ON BILL C-79

Chairman: Scott Fennell

COMITÉ LÉGISLATIF SUR LE PROJET DE LOI C-79

Président: Scott Fennell

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Don Blenkarn
Pierre H. Cadieux
Michael Cassidy
Murray Dorin
Raymond Garneau
Jim Hawkes
Jim Jepson
Donald Johnston
Bill Kempling

Claude Lanthier
Nic Leblanc
Doug Lewis
W. Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Louis Plamondon
Nelson A. Riis
Norm Warner
Geoff Wilson

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee



MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, OCTOBER 31, 1985
(6)

& Text &

The Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, met at 9:35 o'clock a.m. this day, the Chairman, Scott Fennell, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Doug Lewis and Nelson A. Riis.

Witnesses: From Touche Ross Ltd.: James A. Morrison and Frank R. Brown.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, October 22, 1985 (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, October 28, 1985, Issue No. 1*).

On Clause 2

The witnesses made a statement and answered questions.
At 11:09 o'clock a.m., the Committee adjourned until 3:30 o'clock p.m. this day.

AFTERNOON SITTING
(7)

The Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, met at 3:32 o'clock p.m. this day, the Chairman, Scott Fennell, presiding.

Members of the Committee present: Michael Cassidy, Raymond Garneau, Jim Hawkes and Nelson A. Riis.

Witnesses: From Thorne Riddell: W.K. Detlefsen; Roderick J. McKay. *From Clarkson Gordon:* J. Crawford Smith; H. Graham Lebourveau.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, October 22, 1985. (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, October 28, 1985, Issue No. 1*)

On Clause 2

The witnesses made a statement and answered questions.
At 6:05 o'clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAUX

LE JEUDI 31 OCTOBRE 1985
(6)

& Traduction &

Le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés, se réunit, ce jour à 9 h 35, sous la présidence de Scott Fennell, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Doug Lewis, Nelson A. Riis.

Témoins: De Touche Ross Ltée: James A. Morrison; Frank R. Brown.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 22 octobre 1985 (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 28 octobre 1985, fascicule n° 1*).

Article 2

Les témoins font une déclaration et répondent aux questions.
A 11 h 09, le Comité interrompt les travaux pour les reprendre à 15 h 30.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(7)

Le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés, se réunit, ce jour à 15 h 32, sous la présidence de Scott Fennell, (*président*).

Membres du Comité présents : Michael Cassidy, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Nelson A. Riis.

Témoins :De Thorne Riddell: W.K. Detlefsen; Roderick J. McKay. *De Clarkson Gordon:* J. Crawford Smith; H. Graham Lebourveau.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 22 octobre 1985. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 28 octobre 1985, fascicule n° 1*).

Article 2

Les témoins font une déclaration et répondent aux questions.
A 18 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Thursday, October 31, 1985

• 0936

The Chairman: Order, please.

Gentlemen, we are reconvening the legislative committee on Bill C-79, an Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits.

Today we have with us the curator of the Northland Bank, and representing Touche Ross we have Mr. James Morrison and Mr. Frank Brown. They have provided us with an opening statement. Unfortunately, it is in English only, and I would like to have the approval of the committee to distribute the testimony from the witnesses.

M. Garneau: Est-ce qu'il sera traduit ultérieurement?

The Chairman: I would just like to point out to Mr. Garneau that there was a problem with this committee getting under way so quickly. The witnesses have come on very short notice. As you know, we are trying to get this thing as much wrapped up before the break as we could. So I apologize to you, Mr. Garneau. Are you in agreement with the distribution?

Mr. Garneau: Oh, yes.

The Chairman: We also have with us Mr. Barry Pepper, who is the legal representative on whom witnesses may call if they need him.

Mr. Morrison.

Mr. James A. Morrison (Touche Ross Ltd.): Thank you very much for the opportunity of appearing before you to discuss Bill C-79 and its implications for the Northland Bank.

I thought in preparation for this meeting that some background information was warranted. In this regard I have this opening statement to make. During the course of the statement I will make reference to some information I have prepared for the chairman for distribution to the members of the committee at an appropriate time.

Touche Ross Ltd., having being appointed by the Minister of Finance on September 1, 1985 as curator of the Northland Bank, is not an officer of the court. Rather, its responsibility is to carry out a supervisory function within the bank. From the date of our appointment to the date hereof we have had at least 45 representatives of Touche Ross involved in carrying out those procedures and reviews deemed necessary for us to fulfil our duties and responsibilities as curator.

In addition, we used the services of some 45 employees of the Royal Bank in effecting our review of Northland's loan portfolio.

During the period of curatorship we have issued a preliminary letter dated September 27, 1985 to the Minister of State

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le jeudi 31 octobre 1985

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît.

Le Comité législatif sur le Projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque commerciale du Canada, la compagnie de placements hypothécaires CCB et de Norbank relativement aux dépôts non assurés, reprend ses travaux.

Nous accueillons aujourd'hui le curateur de Norbank, et les représentants de Touche Ross, MM. James Morrison et Frank Brown. Ils nous ont remis une déclaration d'ouverture. Malheureusement, elle est en anglais seulement. Je voudrais l'accord du Comité pour la faire distribuer.

Mr. Garneau: Will it be translated eventually?

Le président: J'aimerais rappeler à M. Garneau qu'il y a des problèmes du fait que le Comité a dû commencer ses travaux très rapidement. Les témoins ont eu un très court préavis. Comme chacun le sait, nous essayons de faire avancer les choses le plus rapidement possible avant le congé. Je m'excuse donc auprès de M. Garneau. Vous êtes quand même d'accord pour que la déclaration soit distribuée?

M. Garneau: Certainement.

Le président: Nous avons également parmi nous M. Barry Pepper, conseiller juridique, auquel les témoins pourront faire appel.

Monsieur Morrison.

M. James A. Morrison (Touche Ross Ltd.): Merci beaucoup de nous donner l'occasion de comparaître devant vous pour discuter du Projet de loi C-79 et de ses répercussions sur Norbank.

En vue de cette réunion, nous avons jugé indispensable de vous donner certaines informations de base. C'est l'objet de la déclaration que je m'apprêtais à faire. Au cours de cette déclaration, je ferai allusion à un document que j'ai préparé pour le président et qui sera distribué aux membres du Comité en temps opportun.

Touche Ross Ltd. a été nommé curateur de Norbank par le ministre des Finances le 1^{er} septembre 1985. Nous ne sommes pas fonctionnaires judiciaires. Notre rôle consiste plutôt à exercer une fonction de surveillance auprès de la banque. Au cours de la période écoulée depuis notre nomination, nous avons eu au moins 45 représentants de Touche Ross impliqués dans le processus et les examens jugés nécessaires dans l'accomplissement de notre mandat en tant que curateur.

En outre, nous avons eu recours au service de quelques 45 employés de la Banque royale dans notre examen du portefeuille de prêts de Norbank.

En cours de mandat, nous avons envoyé une lettre préliminaire datée du 27 septembre 1985 à la ministre d'État aux

[Texte]

for Finance and the Inspector General of Banks. On October 20, 1985 we issued a letter to legal counsel to the Minister. Copies of both these letters are included in the material being submitted to the chairman.

Unlike Canadian Commercial Bank, Northland Bank is not in liquidation. As you will be aware, Northland Bank was allowed a limited period of time to permit its management and others to seek to find a way to rescue Northland Bank. Substantially all of the employees who were on the payroll at the end of August remain on the payroll of the Northland Bank today. Some loans are still being advanced. Northland Bank may not be doing much banking business, but it still is technically a bank under the Bank Act, with a banking licence.

There have been many endeavours by management and others to find a white knight to save Northland Bank. All these efforts to date have been unsuccessful. However, it must be understood that some management, directors, and shareholders may still believe there is hope for a rescue of Northland Bank and have continued to the present time to see if there is some way to find the white knight.

• 0940

CDIC made application on September 3, 1985, for Northland Bank to be wound up under the Winding-up Act. Pursuant to a court order issued by the Court of Queen's Bench in Manitoba, meetings of the creditors and shareholders of Northland Bank have been called for November 25, 1985. The court has also set December 11, 1985, as the date for the court hearing at which a determination is to be made as to the issuance of a winding-up order and the appointment of liquidator or liquidators for Northland Bank. The notices to shareholders are being mailed and the advertisements to creditors are in today's papers.

From the foregoing comments and materials referred to, it will be apparent that there are a number of matters which under common law, the Bank Act, and good business practice, or a combination thereof, it would be inappropriate or possibly illegal for me to speak to. In this regard I am thinking particularly of such things as the identity and particulars of borrowers and depositors and particulars of their business and affairs with or known to the Northland Bank.

To assist you in carrying out your mandate, we have prepared for the chairman a document setting out a substantial amount of detailed information on Northland Bank. Although I have only brought one copy for the chairman, I would like to circulate to each of you an index to that document so you may see what the contents of the document are. That index is attached to the copy of this statement, which you have.

You will see in the document there is a listing of loans by geographic area of Canada, details of loans within specified ranges as set out, and details of deposit liabilities in specific ranges. There is also other information in the document as indicated by the index, such as information on the history of

[Traduction]

finances et à l'inspecteur général des banques. Et le 20 octobre 1985, nous avons fait parvenir une autre lettre au conseiller juridique du ministre. Des copies de ces deux missives sont jointes aux documents que nous avons remis au président.

Contrairement à la Banque commerciale du Canada, Norbank n'est pas en liquidation. Comme vous le savez sûrement, Norbank s'est vu accorder une période de grâce pour permettre à sa direction et à d'autres instances de trouver un moyen de la sauver. Essentiellement, tous les employés faisant partie de l'effectif de Norbank à la fin d'août en font encore partie aujourd'hui. Norbank ne fait peut-être pas beaucoup d'affaires, mais elle reste techniquement une banque en vertu de la Loi sur les banques et détient un permis de banque.

La direction et d'autres instances ont fait de nombreuses tentatives en vue de trouver un sauveur à la Norbank. Ces efforts n'ont cependant pas eu de succès. Malgré tout, il faut comprendre que certains directeurs, administrateurs et actionnaires continuent de croire à la possibilité de sauver la *Northland Bank* et cherchent encore le valeureux chevalier qui leur permettra de le faire.

Le 3 septembre 1985, la SADC a présenté une demande en vue de la liquidation de la *Northland Bank* selon la Loi sur les liquidations. En vertu d'une ordonnance émise par la Cour du Banc de la Reine du Manitoba, des réunions des créanciers et des actionnaires de la *Northland Bank* ont été convoqués pour le 25 novembre 1985. La Cour a également fixé au 11 décembre 1985 la date de l'audience au cours de laquelle elle prendra une décision sur la délivrance d'une ordonnance de liquidation et la nomination d'un liquidateur ou deux liquidateurs pour la *Northland Bank*. Les avis aux actionnaires ont été postés et les annonces à l'intention des créanciers sont publiées dans les journaux d'aujourd'hui.

Il apparaîtra à la lumière de ces observations et du document auquel j'ai fait allusion qu'en vertu du *Common Law*, de la Loi sur les banques et d'une bonne pratique des affaires, ou d'une combinaison de tous ces facteurs, il pourrait être inoppotun et même illégal de ma part de révéler certains faits. Je songe ici à des choses comme l'identité et la description des emprunteurs et des déposants ainsi que les détails sur leurs transactions passées avec *Northland Bank* ou connues par *Northland Bank*.

En vue d'aider le Comité dans son étude, nous avons préparé pour le président un document livrant passablement de détails sur la *Northland Bank*. Il n'y a qu'un seul exemplaire du document, mais je pourrais faire distribuer à chacun des membres du Comité un index révélant son contenu. L'index est joint à l'exemplaire de cette déclaration que vous avez reçu.

Vous constaterez que le document contient une liste des prêts selon les régions au Canada, des détails sur ces prêts à l'intérieur de certains paramètres et des détails sur les dépôts à l'intérieur de certains paramètres. Comme vous pouvez le constater également par l'index, le document contient aussi des

[Text]

the bank, its structure, its systems, and shareholders' and creditors' meetings to be held on November 25.

Much media attention has been given to the role of the auditors of the two banks which are the subject of your deliberations. We have had some, but limited, discussions at this point with the external auditors of Northland Bank. These discussions have centred around Northland Bank's activities during 1985.

At this point, Mr. Chairman, I would be willing to entertain any questions which you may have.

The Chairman: Thank you, Mr. Morrison. When I receive that information on which there is an index, I will review it, and if I feel it is something that should be attached to the . . . I will just have a look at it and see if we need it, and . . .

Mr. Blenkarn: I do not know why members should not be able to have it, Mr. Chairman.

The Chairman: I just wanted to look at it, and then . . .

Mr. Blenkarn: It has been referred to, and I would think members should have the opportunity to make their own determination. Surely the clerk could take the copy from Mr. Morrison and perhaps even have it photostated and circulated this morning. It is only 30 pages or so. It should not take long to have done.

The Chairman: It is in English only again, because of the short timeframe within which they were . . .

Mr. Blenkarn: That is what they are presenting. They are presenting it in one official language.

The Chairman: But if we do table it subsequently, it will then be translated automatically, is that correct? Yes, as an appendix, it will be translated at that time.

Mr. Riis: Mr. Morrison, you have had an opportunity to look at the loan portfolio of the bank. Can you give us some descriptions of the state of the loan portfolio?

Mr. Morrison: Could I answer that by giving the process; how we went about reviewing the loan process?

Mr. Riis: Yes.

Mr. Morrison: As mentioned in the statement, we had up to 45 people—the Royal Bank with ourselves—to review the loans of the Northland Bank. We have reviewed substantially all the loans of the Royal Bank. By “substantially” I mean around 95%. The process of reviewing the loans was that representatives of our office and the Royal Bank who resided in British Columbia reviewed the loans there, in Alberta the same, and elsewhere.

The loans, when they were reviewed at the branches, were . . . the comments and input were received by the branch managers of the Northland Bank with our agents and ourselves. The comments in turn were then forwarded to head office where the results were consolidated. We met with management on either September 19 or September 20 and

[Translation]

renseignements sur l'histoire de la banque, sa structure, ses systèmes ainsi que les assemblées d'actionnaires et de créanciers qui se tiendront le 25 novembre.

Les médias ont accordé beaucoup d'attention au rôle des vérificateurs des deux banques qui feront l'objet de vos délibérations. En ce qui nous concerne, nous avons eu des entretiens, limités sans doute, avec les vérificateurs externes de *Northland Bank*. Ces entretiens ont porté sur l'activité de *Northland Bank* au cours de l'année 1985.

A ce stade-ci, monsieur le président, nous sommes disposés à répondre aux questions du Comité.

Le président: Merci, monsieur Morrison. Lorsque j'aurai le document pour lequel il y a un index, je l'examinerai, et si je juge qu'il doit être joint . . . Je vais quand même voir s'il nous est utile . . .

M. Blenkarn: Je ne vois pas pourquoi les membres du Comité ne pourraient pas l'avoir, monsieur le président.

Le président: Je veux seulement l'examiner auparavant.

M. Blenkarn: Comme il en a été question dans la déclaration, les membres du Comité devraient avoir l'occasion de se faire eux-mêmes une idée. Le greffier peut certainement faire des photocopies de l'exemplaire de M. Morrison et les faire distribuer ce matin. Après tout, il ne contient guère qu'une trentaine de pages. Ce n'est pas quelque chose qui devrait prendre tellement de temps.

Le président: Encore une fois, c'est en anglais seulement, à cause du court préavis dont ont bénéficié les témoins . . .

M. Blenkarn: C'est le document qu'ils ont présentés. Ils l'ont fait dans une langue officielle.

Le président: Il est déposé, il sera traduit d'office, n'est-ce pas? Il sera traduit comme annexe à ce moment-là.

M. Riis: Vous avez eu l'occasion d'examiner le portefeuille de prêts de la banque, monsieur Morrison. Vous pouvez nous donner une idée de l'état dans lequel il se trouve?

M. Morrison: Puis-je vous répondre en vous indiquant comment nous avons procédé?

M. Riis: Oui.

M. Morrison: Comme je l'ai indiqué dans ma déclaration, il y a eu au moins 45 personnes, de la Banque royale et de notre société, à avoir examiné les prêts de la *Northland Bank*. Nous avons revu presque tous les prêts de la Banque royale, par là je veux dire à peu près 95 p. 100 d'entre eux. Ce qui s'est passé, c'est que les représentants de notre bureau et de la Banque royale en Colombie-Britannique ont examiné les prêts en Colombie-Britannique. Et la même méthode a servi en Alberta et ailleurs.

Au moment de cette révision dans les succursales il y a évidemment eu des échanges entre les directeurs de ces succursales de la *Northland Bank* et nos représentants. Le tout a été envoyé au siège social où un rapport a été préparé. Le 19 ou le 20 septembre, nous avons rencontré les directeurs pour leur expliquer la façon dont nous avons procédé et leur

[Texte]

reviewed with them the process which we had followed and made available to management copies of all the documents which we had at that point in order for them to review and come back and rebut the results of our endeavours.

• 0945

They did that over the weekend following September 20 and then I met with Frank Brown of Touche Ross and John Easton of The Royal Bank for the better part of three days with two of the senior officers of the Northland Bank and the senior officer of their subsidiary, Epicon Properties Inc., and reviewed their comments as to the review which we had carried out in detail.

In those situations where we had differences of opinion—and there were differences of opinion—we then went on those particular ones to the internal chief inspector of the bank to see if indeed he may have reviewed those particular loans over the last one-year period. We asked his input as to the ratings which we had given to those loans and that was the process we followed. We then summarized our position.

Mr. Riis: How do you describe the shape of the loan portfolio? I understand the process that you have gone through.

Mr. Morrison: Yes. I think in the preliminary letter to the Minister dated September 27, we made reference that at that point the loan losses in the portfolio, on a going concern basis, would be an amount which would exceed the capital and reserves of the bank, based on the most recent published interim financial statement which was dated July 31, 1985. So the capital and reserves were approximately \$100 million. We said that the loan provision required exceeded that.

Mr. Riis: I see. Having had a chance to look at the bank, I am curious. Having watched CCB and Northland behave differently, the impression one has is that the profit performance of the Northland was better although CCB was involved in a very similar part of the country and involved in similar types of loans. Do you have any sense why Northland was better than CCB, why its profit performance was in fact better?

Mr. Morrison: I do not have the information on CCB to really respond to that.

Mr. Riis: Perhaps then I will ask, Mr. Morrison, about some of the strategies that Northland used to deal with its problems. For example, did it not in 1983-84 add a substantial quantity of assets in an effort to grow out of its problem, so to speak?

Mr. Morrison: I think in the material which I forwarded to the chairman, if you are referring to the increased assets . . .

Mr. Riis: Yes.

Mr. Morrison:—during the last two or three-year period, the total assets of the Northland Bank, by way of example, in 1983 were approximately \$742 million. In 1984,

[Traduction]

remettre des exemplaires de toute la documentation que nous avons réunie à ce moment-là pour leur permettre de vérifier et de réfuter au besoin les conclusions de nos efforts.

Les directeurs y ont consacré la fin de semaine du 20 septembre; après quoi, Frank Brown, de Touche Ross, John Easton, de la Banque Royale et moi-même avons passé près de trois jours avec deux cadres supérieurs de la *Northland Bank* ainsi que le cadre supérieur de sa filiale *Epicon Properties Inc.* pour connaître leurs réactions sur le travail que nous avons effectué.

Quand il y avait divergence d'opinions, et c'est arrivé, on vérifiait auprès de l'inspecteur en chef interne de la banque s'il avait examiné ces prêts au cours de la dernière année. On comparait avec lui les cotes que nous avions donnés aux prêts en question, pour résumer ensuite notre position.

M. Riis: Je comprends le processus par lequel vous êtes passé, mais dans quel état se trouvait le portefeuille de prêts?

M. Morrison: Eh bien, dans la lettre préliminaire que nous avons fait parvenir à la ministre en date du 27 septembre, nous avons fait état du fait que les pertes sur les prêts contenus dans le portefeuille, sur une base courante, dépassaient le montant du capital et des réserves de la banque, selon les derniers états financiers préliminaires disponibles qui remontaient au 31 juillet 1985. À cette date, le capital et les réserves de la banque se chiffraient à environ 100 millions de dollars. Nous faisons état du fait que la provision pour les pertes sur les prêts devait dépasser ce montant.

M. Riis: Je vois. Je suis intrigué par le fait que la BCC et le *Northland Bank* ont eu des expériences quelque peu différentes. J'ai l'impression que la *Northland Bank* s'en est quand même mieux tirée que la BCC, malgré le fait que son marché local était à peu près le même et que ses prêts étaient dans la même catégorie. Vous savez pourquoi la *Northland Bank* s'est mieux tirée d'affaire que la BCC?

M. Morrison: Je n'ai pas suffisamment de renseignements sur la BCC pour répondre à la question.

M. Riis: Dans ce cas, je puis peut-être demander à M. Morrison son opinion sur les stratégies employées par la *Northland Bank* pour solutionner ses problèmes. En 1983—1984, par exemple, n'a-t-elle pas augmenté considérablement ses actifs afin d'améliorer sa situation?

M. Morrison: Si vous voulez faire allusion à l'augmentation des actifs dont il est question dans le document remis au président . . .

M. Riis: Oui.

M. Morrison: . . . laquelle augmentation est survenue au cours des deux ou trois dernières années; je vous rappelle que les actifs totaux de la *Northland Bank* en 1983 étaient

[Text]

\$1,000,080,000 and at July 31, 1985, the total assets were \$1.36 billion.

Mr. Riis: How do you describe the quality of those loans? In other words, as they were trying to grow out of this problem what was the quality of the loans that were being written?

Mr. Morrison: That is a very difficult question to answer in very broad terms. I mean, there are good loans, but also there are a lot of . . .

Mr. Riis: Overall, you must have a sense, having watched that growth take place and now going through the records, as to the quality. You must have some general view.

Mr. Morrison: I think there are a lot of loans on real estate properties in western Canada where the market had gone down dramatically for other reasons, where additional funding was given on those particular loans where perhaps a loss could have been recognized on those particular assets at a particular point in time. There were instances of assets—properties—which were on the books which may have been sold to a company, and that particular company in turn would sell it to a third party, but the financing to the third party, by way of example, would come back onto the books of the Northland Bank.

• 0950

Mr. Riis: Do I seem to recall that a director was involved recently in that type of transaction?

Mr. Morrison: Which transaction is that?

Mr. Riis: The packaging of loans and then selling them off, financing them and—

Mr. Blenkarn: The Rondex effort with Mr. Dickerson and one other director.

Mr. Morrison: Yes. There have been published comments with respect to the Rondex transaction. But I think getting into a specific transaction, in my role I think I have to avoid that.

Mr. Blenkarn: It is a rather large transaction, though, would you not say, Mr. Morrison?

Mr. Morrison: That was a proposed transaction. That transaction has not gone through.

Mr. Riis: That transaction was stopped, was it not?

Mr. Morrison: That transaction was approved by the board in the financing in August of 1985, with a closing date of September 30, 1985. The curator did not concur with the closing of that transaction.

Mr. Riis: Have you noticed or recognized much self-dealing that had been going on with that bank?

Mr. Morrison: What is your definition of self-dealing?

Mr. Blenkarn: A fixed deal would be self-dealing.

Mr. Riis: Yes, that, but loan transactions with parties close to the bank management.

[Translation]

d'environ 742 millions de dollars. En 1984, ils s'établissaient à 1,000,080,000\$ et au 31 juillet 1985, à 1.36 milliard de dollars.

M. Riis: Quelle était la qualité de ces prêts? En vu de régler ces problèmes, la *Northland Bank* sacrifiait-elle à la qualité des prêts?

M. Morrison: Il est très difficile de répondre à cette question d'une façon générale. Il y avait de bons prêts, mais il y en avait également . . .

M. Riis: Vous devez quand même avoir une idée, après avoir constaté cette augmentation et avoir vérifié les comptes de la *Northland Bank*. Vous devez avoir une idée quelconque de la qualité de ces prêts?

M. Morrison: Il y a eu beaucoup de prêts consentis sur des biens immobiliers dans l'Ouest Canada alors que le marché de l'immobilier avait subi une chute spectaculaire pour d'autres raisons. Ces prêts ont été refinancés, alors qu'on aurait peut-être pu anticiper une perte à ce stade. Il y a également eu des cas où des actifs, des biens ont été vendus à une compagnie, qui les a revendus à un tiers, et les prêts se sont retrouvés au nom de la troisième compagnie dans les livres de la Norbanque.

M. Riis: N'y a-t-il pas eu un administrateur qui a été impliqué récemment dans une telle transaction?

M. Morrison: Laquelle?

M. Riis: Le groupement de prêts pour les revendre et finalement les financer . . .

M. Blenkarn: L'affaire Rondex impliquant M. Dickerson et un autre administrateur.

M. Morrison: Il y a en effet eu des comptes rendus au sujet de la transaction Rondex. Je dois cependant éviter de parler de transactions particulières en mon rôle de curateur.

M. Blenkarn: C'était quand même une transaction assez importante, n'est-ce pas, monsieur Morrison?

M. Morrison: C'était un projet de transaction. La transaction n'a pas été conclue.

M. Riis: Elle a donc été stoppée?

M. Morrison: La transaction a été approuvée par le conseil en août 1985, la conclusion devant intervenir le 30 septembre 1985. Le curateur n'a pas donné son accord à la conclusion de la transaction.

M. Riis: Avez-vous eu l'occasion de constater un grand nombre de transactions intéressées à l'intérieur de la banque?

M. Morrison: Quelle est votre définition d'une transaction intéressée?

M. Blenkarn: Un arrangement serait une transaction intéressée.

M. Riis: Je comprends, mais je parle de prêts à des intérêts proches de la direction de la banque.

[Texte]

Mr. Morrison: In response to that, in our letter to the Minister, of September 27, we made reference, although we have not seen any evidence of wrongdoing, that there is information which may be required beyond the powers of a curator to get information from a third party, which was beyond our power to come to that sort of conclusion.

Mr. Riis: But some evidence that sort of thing had been taking place?

Mr. Morrison: Mr. Blenkarn mentioned Rondex. If that is the—

Mr. Riis: But I am asking beyond that. Is it fair to draw the conclusion that this was one example but there would be others as well?

Mr. Morrison: There may be others, yes.

Mr. Riis: Did Northland go in for the practice of capitalizing interest, as we have seen in other cases?

Mr. Morrison: Yes, there has been capitalizing of interest.

Mr. Riis: Did they charge additional fees for this process?

Mr. Morrison: In some situations, yes.

Mr. Blenkarn: Were the fees taken into income immediately?

Mr. Morrison: In some instances, yes.

Mr. Blenkarn: In all instances? Or were there instances where the fees were amortized, or were they normally just taken straight into income?

Mr. Morrison: I am looking at 1985 in response to that. I think there were some instances where some may have been amortized over a short period of time.

The Chairman: Mr. Riis, I am sorry, Mr. Blenkarn never recognized the Chair. I hope he is not interrupting your train of thought. If so, would—

Mr. Riis: I recognize the supplementary question, or points.

Mr. Hawkes: May I have a supplementary on the same theme?

The Chairman: With his approval.

Mr. Hawkes: In most cases of the capitalization of interest, did the security warrant that procedure? In other words, was there sufficient flexibility in the security that the capitalization was warranted?

Mr. Morrison: I would have instances where our assessment of loans would conclude that the negative—

Mr. Hawkes: Some positive, some negative.

Mr. Morrison: I am trying to think of the positive. There may very well be. I am not trying to . . .

By way of example, on a construction loan, it is not uncommon to capitalize interest during that period of construction. There is nothing I would suggest would be improper in that. But there may very well be a piece of property, which is just a piece of property, which has been sitting and may have been transferred to a company, to a third party, come back and

[Traduction]

M. Morrison: Dans notre lettre du 27 septembre à la ministre, nous avons fait allusion au fait que même si nous n'avions pas de preuves de méfait il y avait certains renseignements potentiellement utiles que nous ne pouvions pas obtenir en tant que curateur. Nous n'étions donc pas en mesure de vérifier.

M. Riis: Mais il y avait des signes de telles transactions?

M. Morrison: M. Blenkarn a parlé de Rondex. Si c'est ce dont . . .

M. Riis: Je voudrais savoir s'il y a eu d'autres transactions de ce genre. C'est un exemple, mais y en a-t-il eu d'autres?

M. Morrison: C'est possible.

M. Riis: La Norbanque a-t-elle utilisée comme d'autres la pratique qui consiste à capitaliser l'intérêt?

M. Morrison: Il y a eu des intérêts qui ont été capitalisés.

M. Riis: La Banque a-t-elle exigé des suppléments dans ce cas?

M. Morrison: Dans certains.

M. Blenkarn: Ces suppléments ont-ils été calculés comme revenus tout de suite?

M. Morrison: Dans certains cas.

M. Blenkarn: Dans tous les cas? Ont-ils été amortis ou considérés comme revenus immédiatement?

M. Morrison: Je regarde ce qui s'est passé en 1985. Je pense qu'il y a eu des cas où ces suppléments ont été amortis sur une brève période.

Le président: Je m'excuse, monsieur Riis, M. Blenkarn n'avait pas officiellement la parole. J'espère qu'il ne vous a pas fait perdre le fil de vos idées. Si c'est le cas . . .

M. Riis: J'accepte les questions supplémentaires.

M. Hawkes: Puis-je en poser une dans ce cas?

Le président: Si M. Riis est d'accord.

M. Hawkes: Dans la plupart des cas où les intérêts ont été capitalisés, y avait-il suffisamment de garanties? La pratique était-elle justifiée, compte tenu des circonstances?

M. Morrison: Notre examen des prêts a révélé que ce n'était pas toujours le cas . . .

M. Hawkes: Dans certains cas oui, dans certains cas non.

M. Morrison: J'essaie de me souvenir de cas où c'était oui. Il a pu y en avoir . . .

Dans le cas de prêts à la construction, par exemple, il n'est pas rare que les intérêts soient capitalisés pour la période de construction. Il n'y a rien de mal à cela. Mais il a pu y avoir des propriétés déjà construites qui ont été revendues par une compagnie à un tiers et pour lesquelles les intérêts ont pu être

[Text]

capitalizing interest where the values really are not there. That is why I am responding in that manner.

Mr. Riis: Mr. Bellamy of Burns Fry was brought in to seek out a possible merger, or somebody to take over the bank. Why was that unsuccessful? Why could no one be found who was interested in Northland? Was it in bad shape, or were there other circumstances that prohibited someone coming in and rescuing the bank?

• 0955

Mr. Morrison: I think really any comment I have on that would be hearsay. I was not involved in those deliberations.

Mr. Riis: Let me rephrase it. You know the state of the loan portfolio.

Mr. Morrison: Yes.

Mr. Riis: You know how healthy or how sick the bank was.

Mr. Morrison: Yes.

Mr. Riis: Was that a major factor? Was the bank so sick that no one wanted it? Or would you say the loan portfolio was healthy? Therefore, other circumstances must have prohibited someone coming in and buying the bank.

Mr. Morrison: I would assume, in those discussions that took place, the potential purchasers would be looking at the loan portfolio, what may be in there, what the whole financing may have been on the possible takeover, what degree of financing the federal government would have on that. So it was probably a combination of all of those factors, but I was not involved in those meetings.

Mr. Riis: I appreciate that, but I guess I am thinking of the loan portfolio itself. How healthy or unhealthy was it?

Mr. Morrison: I have difficulty answering because of those definitions of a loan portfolio—healthy and unhealthy.

Mr. Riis: Perhaps you could use a more appropriate definition, rather than healthy or unhealthy. I am trying to get some impression of why the bank could not find a purchaser.

Mr. Morrison: Perhaps a couple of numbers here may give a flavour—it is in the material that has been distributed. We have put out a schedule of loans greater than \$10 million, loans between \$5 million and \$10 million, going down by scales, down to loans less than \$1 million.

There were 14 loans, as at August 31, which represent \$320 million or an average of \$22.8 million. In the next category, \$5 million to \$10 million . . .

[Translation]

capitalisées alors que les garanties n'étaient pas suffisantes. C'est la raison pour laquelle j'ai répondu comme je l'ai fait.

M. Riis: M. Bellamy de Burns Fry a été appelé en vue d'organiser une fusion ou une acquisition possible de la banque. Pourquoi n'a-t-il pas pu réussir? Pourquoi personne ne s'est-il montré intéressée par la Norbanque? Est-ce qu'elle s'est trouvée dans une très mauvaise situation ou y avait-il d'autres circonstances qui empêchaient quelqu'un de la renflouer?

M. Morrison: Tout ce que je pourrais vous dire là-dessus serait vraiment du oui-dire car je n'ai pas participé aux discussions.

M. Riis: Je vais reformuler ma question. Vous connaissez la situation du portefeuille des prêts.

M. Morrison: Oui.

M. Riis: Vous savez dans quelle mesure la banque était en bonne ou en mauvaise posture.

M. Morrison: Oui.

M. Riis: Est-ce que cela a été un facteur très important? La banque était-elle en si mauvais état que personne n'en voulait? Ou diriez-vous plutôt que le portefeuille des prêts était sain, ce qui signifierait que d'autres facteurs auraient empêché que quelqu'un rachète la banque?

M. Morrison: Je suppose que lors de ces discussions, les acheteurs en puissance ont examiné le portefeuille des prêts afin de voir comment s'était effectué le financement dans le cas d'une acquisition et dans quelle mesure le gouvernement fédéral y avait participé. En conséquence, il y avait probablement une conjugaison de tous ces facteurs mais je n'ai pas participé aux réunions.

M. Riis: Fort bien mais je pensais au portefeuille des prêts en soi. Quelle était sa situation au juste, bonne ou mauvaise, et dans quelle mesure?

M. Morrison: J'ai de la difficulté à répondre étant donné que je ne sais pas ce qu'on entend par un portefeuille en bon état ou en mauvais état.

M. Riis: Peut-être pourriez-vous utiliser une définition plus appropriée qu'un portefeuille en bon ou en mauvais état. Ce que j'essaie de savoir, c'est pourquoi la banque ne trouvait pas acquéreur.

M. Morrison: Peut-être que certains des chiffres qui figurent dans les documents que j'ai distribués peuvent vous en donner une idée. Nous avons émis des prêts de diverses catégories, soit de plus de 10 millions de dollars soit entre 5 et 10 millions de dollars et par ordre descendant de barème jusqu'à moins d'un million.

Au 31 août, 14 prêts représentaient 320 millions de dollars, soit en moyenne 22.8 millions de dollars. Dans la catégorie suivante, celle des 5 à 10 millions de dollars . . .

[Texte]

Mr. Garneau: Is the \$320 million the book value on August 31, including accrued interest?

Mr. Morrison: Including accrued interest, correct.

Loans between \$5 million and \$10 million, there were 44 such loans, an aggregate \$287 million, with an average of \$6.5 million each. So if you look, there were 58 loans representing close to 50% or more of the loan portfolio. Actually, 58 customers represent 46%-47% of the loan portfolio. So they did have a lot of significant individual accounts. Now, to what degree representatives, purchasers, looked at those particular ones or had dialogue—I am sure they must have, to come to their conclusions.

Mr. Riis: That 46% . . . what percentage roughly would be in real estate?

Mr. Morrison: I do not have those figures here, but it would be substantial.

Mr. Riis: More than 50%?

Mr. Morrison: I would say the half.

Mr. Riis: It is important in terms of the valuing of that real estate. In valuing the real estate, were their estimates conservative—I am not intending to use a pun here—or more liberal?

Mr. Morrison: The latter.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Riis. Mr. Blenkarn.

Mr. Blenkarn: Thank you, Mr. Chairman.

You have told Mr. Riis that the number of loans in the relatively large category represented 46% of the portfolio, and at least half of that involved real estate. Is that correct?

Mr. Morrison: The latter part was my estimate. Without going back, probably half would be real estate related.

Mr. Blenkarn: Yes.

Now, how many other loans were there? Was the rest of the portfolio fairly small, or was it fairly large—in other words, over \$0.5 million in size?

• 1000

Mr. Morrison: At August there were approximately 1,100 customers. The loans were greater. One customer may have two or three loans. So I think there were about 1,800 loans and about 1,100 customers. On this tabulation, about 822 customers, or roughly 75%, represented in numbers of customers about \$193 million.

Mr. Blenkarn: Where are most of the customers located? Where is the business?

Mr. Morrison: We have that in here. I will just try to locate it, Mr. Blenkarn.

Mr. Blenkarn: All right.

[Traduction]

M. Garneau: Est-ce que les 320 millions de dollars constituent la valeur figurant dans les livres au 31 août, y compris les intérêts accumulés?

M. Morrison: Y compris les intérêts accumulés, c'est exact.

Dans la catégorie des prêts s'échelonnant entre 5 et 10 millions de dollars, il y avait 44 prêts totalisant 287 millions de dollars, soit en moyenne 6.5 millions de dollars par prêts. Ces 58 prêts représentaient donc près de 50 p. 100 du portefeuille, plus précisément 46 ou 47 p. 100. La banque comptait donc un nombre important de comptes individuels. Cela dit, quant à savoir dans quelle mesure les représentants et les acheteurs ont examiné ces comptes et en ont discuté avant d'en arriver à leurs conclusions—je suis sûr qu'ils l'ont fait.

M. Riis: Sur ces 46 p. 100 . . . quelle proportion correspond à l'immobilier?

M. Morrison: Je n'ai pas de chiffres en main là-dessus mais je crois qu'il est important.

M. Riis: Supérieure à 50 p. 100?

M. Morrison: Je dirais à peu près la moitié.

M. Riis: Ce qui est important à cet égard, c'est la valeur attribuée à ces biens immeubles. J'aimerais donc savoir si les estimations étaient prudentes ou conservatrices, sans jeu de mots ici, ou plus généreuses ou libérales.

M. Morrison: C'est le dernier cas.

M. Riis: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Riis. Monsieur Blenkarn.

M. Blenkarn: Merci, monsieur le président.

Vous avez dit à M. Riis que les prêts élevés représentaient 46 p. 100 du portefeuille et qu'au moins la moitié de ceux-ci avaient trait à des biens immobiliers. Est-ce exact?

M. Morrison: C'est moi qui ai évalué cette dernière proportion. En fait, la moitié des prêts ont probablement été accordés pour des transactions immobilières.

M. Blenkarn: Oui.

Maintenant, combien d'autres prêts y avait-il? Est-ce que le reste du portefeuille était assez peu important ou assez considérable; autrement dit correspondait-il à plus de 0.5 million de dollars?

M. Morrison: Au mois d'août, il y avait environ 1,100 clients. Les prêts étaient plus importants et un client pouvait en avoir obtenu deux ou trois. Il y avait donc environ 1,800 prêts et environ 1,100 clients. D'après cette comptabilisation, environ 822 de ces clients, soit près de 75 p. 100 se partageaient environ 193 millions de dollars.

M. Blenkarn: Où se trouvent la plupart de ces clients? Où sont situées leurs entreprises?

M. Morrison: Nous avons cela ici. Je vais essayer de vous le trouver, monsieur Blenkarn.

M. Blenkarn: Bien.

[Text]

The Chairman: Could I interrupt for a minute? Has anybody a financial statement as of October 31, 1984? I think this would answer some of the questions that are coming up.

Mr. Blenkarn: I do not know whether it would or not.

The Chairman: It gives an indication; that is all.

Mr. Blenkarn: I will skip the question.

Is it fair to say that most of the business, the loans, were in Alberta?

Mr. Morrison: The higher percentage would be in Alberta, yes, but you did have, out of the offices . . . About \$178 million of loans were booked in Toronto, and about a couple of hundred million in B.C., but most would be western Canada.

Mr. Blenkarn: What are the total liabilities, first of all to ordinary depositors?

Mr. Morrison: They are \$670 million, plus the Bank of Canada.

Mr. Blenkarn: You owe the Bank of Canada \$510 million?

Mr. Morrison: It was \$540 million at August.

Mr. Blenkarn: So the total liabilities we are really talking about are \$1.2 billion.

Mr. Morrison: Yes. There were about \$31 million of debenture holders.

Mr. Blenkarn: Let us talk about those. What kinds of debentures are they? Are there some deferred or subordinated debentures? Are they subordinated or what?

Mr. Morrison: Yes.

Mr. Blenkarn: They are subordinated debentures?

Mr. Morrison: Yes. There were two issues. One was in the spring of 1985 of \$16 million and one issue in 1984 of \$15 million, or the amounts were reversed.

Mr. Blenkarn: The spring one was \$16 million.

Mr. Morrison: Yes.

Mr. Riis: Spring would mean what period of . . . ?

Mr. Morrison: I believe the issue date was May 1985.

Mr. Blenkarn: You say debentures. Are they clearly subordinated to the depositors?

Mr. Morrison: Yes, I believe so.

Mr. Blenkarn: Go ahead. I am getting into what you were getting into.

Mr. Riis: How many—I am not sure of the wording—people were involved or groups were involved in purchasing the debentures, the \$16 million? To what extent is it divided up, Mr. Morrison?

[Translation]

Le président: Me permettez-vous d'intervenir ici un moment? Quelqu'un dispose-t-il de l'état financier du 31 octobre 1984? Je crois que cela nous fournirait les réponses à certaines des questions qu'on va poser.

M. Blenkarn: J'ignore si cela pourrait être utile ou non.

Le président: Cela donne certaines indications, c'est tout.

M. Blenkarn: Je vais renoncer à ma question.

Est-il exact que la plupart des entreprises ayant bénéficié des prêts étaient situées en Alberta?

M. Morrison: Oui, la majorité de ces prêts ont été accordés à des entreprises de l'Alberta mais une proportion des bureaux . . . Environ 178 millions de dollars en prêts ont été accordés à Toronto et quelques centaines de millions aussi à la Colombie-Britannique, mais la plupart ont été acheminés vers les autres provinces de l'Ouest.

M. Blenkarn: Quels ont été les engagements financiers totaux, d'abord à l'endroit des déposants ordinaires?

M. Morrison: Ils atteignent 670 millions de dollars, plus ceux contractés à l'endroit de la Banque du Canada.

M. Blenkarn: Vous devez 500 millions de dollars à la Banque du Canada?

M. Morrison: C'était 540 millions de dollars au mois d'août.

M. Blenkarn: Vos dettes totales se chiffrent donc à 1.2 milliard de dollars.

M. Morrison: Oui. Il y avait donc pour environ 31 millions de dollars d'obligations non garanties.

M. Blenkarn: Parlons-en. De quelles sortes d'obligations non garanties s'agit-il? D'obligations de deuxième ordre ou différées?

M. Morrison: Oui.

M. Blenkarn: Il s'agit d'obligations différées?

M. Morrison: Oui. Il y a eu deux émissions. L'une, de 16 millions de dollars a eu lieu au printemps de 1985 et l'autre, de 15 millions de dollars en 1984, ou c'est peut-être l'inverse.

M. Blenkarn: Celle du printemps se chiffrait à 16 millions de dollars?

M. Morrison: Oui.

M. Riis: Le printemps signifie quel mois?

M. Morrison: Je crois que l'émission a eu lieu en mai 1985.

M. Blenkarn: Vous parlez d'obligations non garanties. Sont-elles liées aux déposants?

M. Morrison: Oui, je le crois.

M. Blenkarn: Allez-y. Je commence à vous suivre.

M. Riis: Combien de personnes ou de groupes ont acheté ces 16 millions d'obligations? Qui s'est partagé cela, monsieur Morrison?

[Texte]

Mr. Blenkarn: The \$16 million is in four parts. What is the \$15 million? How many pieces are there in the \$15 million?

Mr. Morrison: I do not have that here. I think somewhere around 10, to my recollection.

Mr. Blenkarn: Have you looked at the issue of that debenture in the end of May 1985 at all and determined to whom it is held and how the money was arranged for that debenture in terms of being tied into other transactions like real estate transactions?

Mr. Morrison: On the surface, because I think some answers there . . . We did not have the authority or the power to go back to meet with third parties. We are not in the role of an investigator, but I think there are some questions which gave rise that we have not gone back to third parties because that is beyond our mandate.

• 1005

The Chairman: I would like to advise the witness that some testimony did come out during one of our hearings which we will send to you so you will know what is being referred to.

Mr. Riis: A supplementary. I guess what we are wondering, Mr. Morrison, is: Why on earth would anybody, considering the time, take out a subordinate debenture, unless there was some other reason; some deal that was being made? Who in their right mind would do something like that, considering the state of affairs in March and April and May in that part of Canada?

Mr. Morrison: I guess the people who bought those debentures.

Mr. Riis: In their right mind, I said. No one in their right mind would do that. That is a fair question. Earlier this week we sensed that there were other arrangements and obligations and so on. That was with one of them, and I was wondering about the others.

Mr. Morrison: Perhaps I am repeating a response to an earlier question. I am referring to the last paragraph of the September 27 letter, where we did not suggest any evidence of wrongdoing but there were questions we could not get answers to. If you have a real estate transaction which may involve a third party . . . it would be nice to have the answer in terms of what we are doing, but we were not . . . we were investigators, but it would have been nice to have those answers on that. We did not have the mandate to go back into those third parties.

Mr. Blenkarn: When would you have that mandate?

Mr. Hawkes: On a point of order, Mr. Chairman, I just think our records should be very precise. "The arrangements and obligations" were I think the words Mr. Riis used, and I do not think the testimony would show even in the one case that there were obligations; and there are four different

[Traduction]

M. Blenkarn: La somme de 16 millions de dollars se répartit en quatre. Pour ce qui est de celle de 15 millions de dollars, à combien d'acheteurs correspond-elle?

M. Morrison: Je n'ai pas ces renseignements en main. Je crois cependant qu'il s'agit de 10, si ma mémoire est fidèle.

M. Blenkarn: Avez-vous étudié l'émission de fin mai 1985 afin de voir qui s'en est porté acquéreur et comment s'est effectuée la transaction, c'est-à-dire à quelle autre transaction a-t-elle été liée comme dans le domaine de l'immobilier?

M. Morrison: De prime abord étant donné que certaines des réponses . . . Nous n'étions pas autorisés à rencontrer les tiers. Nous ne sommes pas des enquêteurs et n'avons donc pas posé certaines questions étant donné que cela outrepassait notre mandat.

Le président: J'aimerais aviser le témoin qu'on a discuté de cela avec des témoins pendant l'une de nos audiences, et nous vous en enverrons le procès-verbal afin que vous sachiez de quoi il est question.

M. Riis: Une question supplémentaire. Monsieur Morrison, je crois que ce que nous nous demandons c'est étant donné la situation, pourquoi souscrire une obligation subordonnée à moins que ce soit pour d'autres raisons comme par exemple une autre transaction? Quelle personne saine d'esprit pouvait faire cela étant donné la situation en mars et avril dans cette région du Canada?

M. Morrison: Ceux qui ont acheté ces obligations non garanties, j'imagine.

M. Riis: J'ai parlé cependant d'une personne saine d'esprit et à mon avis, elle ne ferait pas ce genre de chose. C'est une question légitime. Plus tôt cette semaine, nous avons eu l'impression que d'autres arrangements, entre autres, avaient été pris dans ce dossier. C'était là un cas parmi d'autres, je m'interroge donc au sujet du reste.

M. Morrison: J'ai peut-être déjà répondu à cela, en réponse à une question qu'on m'a posée plus tôt. Je songe ici au dernier paragraphe de la lettre du 27 septembre, où nous ne mentionnons nullement avoir décelé des manoeuvres illicites mais où nous disons cependant ne pas avoir obtenu de réponses à certaines des questions que nous nous sommes posées. S'il y a une transaction immobilière à laquelle participe peut-être un tiers . . . ce serait une bonne chose d'avoir la réponse, c'est-à-dire de savoir ce que nous faisons, mais nous ne pouvions pas . . . nous n'étions pas des enquêteurs mais nous aurions aimé avoir des réponses à cet égard. Cependant, nous n'avions pas le mandat d'interroger les tiers.

M. Blenkarn: Quand comptez-vous obtenir un tel mandat?

M. Hawkes: Monsieur le président, un rappel au Règlement. Je crois que le procès-verbal devrait consigner ce qui suit. M. Riis a parlé d'«arrangements et obligations», or le témoignage n'indique nullement qu'il y avait de telles obligations, mais qu'il y a quatre détenteurs d'obligations non garanties. Il me

[Text]

debenture holders. There is some sense of aspersion there that I would hope we could keep clear on the record. I do not think we had testimony about obligations. We did have testimony . . .

Mr. Blenkarn: We may not have had testimony . . .

Mr. Hawkes: And we are only dealing with one out of the four cases.

Mr. Blenkarn: —but it may be that we have found other information since.

Mr. Riis: In one of the four cases it certainly appeared to me that there was a sense of obligation even in the testimony, but I think subsequent information has led one to believe that even more enthusiastically. But only one; you are correct. The others we do not know about. But we understand a bit more clearly why one at least did something which on the surface appeared to be rather odd. But it is an important clarification.

Mr. Blenkarn: In any event, when do you get the authority, or who gets the authority, to investigate these transactions, which may have another flavour to them that is not too savoury?

Mr. Morrison: I assume that will be part of the Estey inquiry. If a liquidator is appointed for the Northland Bank to go back into third parties, I do not know whether the liquidator would have the power even there to go back into third parties. I would have to take advice of legal counsel on that. Whether there is or not, I do not know.

Mr. Blenkarn: If he thought there was a possibility of suing or recovering from a third party, would he not have a obligation to go back and make those enquiries and if necessary call in the RCMP . . .

Mr. Morrison: Yes, I would think so.

Mr. Blenkarn: —leaving him an opportunity to recover from someone who has benefited perhaps improperly out of the transaction?

Mr. Morrison: I would think so.

Mr. Blenkarn: Right now you have a difficult position, Mr. Morrison. You are there under the direction of the Minister of Finance, but you cannot wind up the bank and you cannot sell the bank's assets. You really cannot do very much. I suppose you could continue to operate the bank—leave the doors open and take deposits and pay bills—if you wanted to, could you not?

Mr. Morrison: The bank does not have insurance.

Mr. Blenkarn: No deposit insurance.

Mr. Morrison: Correct.

Mr. Blenkarn: It does not seem to matter, with this bill around.

[Translation]

semble donc qu'il y a une critique implicite ici et j'aimerais qu'il en soit fait mention dans le compte rendu. À mon avis nous n'avons entendu aucun témoignage au sujet de telles obligations. Nous avons bien entendu des témoignages . . .

M. Blenkarn: Nous n'avons peut-être pas entendu de témoignages . . .

M. Hawkes: Et nous ne sommes saisis que d'un des quatre cas.

M. Blenkarn: . . . mais il se peut que nous ayons trouvé d'autres renseignements là-dessus depuis.

M. Riis: Dans l'un des quatre cas, il m'a certainement semblé qu'on a parlé d'obligations lors du témoignage mais de toute façon, les renseignements que nous avons obtenus ultérieurement n'ont fait que renforcer cette impression. Cela dit, vous avez raison, nous n'avons entendu qu'un des quatre détenteurs et nous ne savons rien des autres. Nous savons tout de même pourquoi l'un de ceux-ci a pris des dispositions qui nous paraissent de prime abord assez étranges. Toutefois votre mise au point est importante.

M. Blenkarn: De toute façon, quand recevez-vous une telle autorisation en ce sens ou encore qui se fait autoriser à faire enquête sur ces transactions et aurait pu arriver à la conclusion que quelque chose de louche se passait?

M. Morrison: Je crois que cela fera partie de l'enquête Estey. Si on nomme un liquidateur pour s'occuper de la banque Northland, j'ignore si même alors il sera autorisé à interroger les tiers. Il faudra que je consulte un avocat à cet égard. J'ignore donc si c'est possible ou non.

M. Blenkarn: S'il pense que l'on peut tenter des poursuites contre un tiers ou d'en recouvrer de l'argent, ne sera-t-il pas obligé d'effectuer des enquêtes et si nécessaire de s'adresser à la GRC . . .

M. Morrison: Oui, je le pense.

M. Blenkarn: . . . ce qui lui donnera la possibilité de récupérer des sommes de quelqu'un qui a bénéficié peut-être d'une façon illicite de la transaction?

M. Morrison: Je le pense.

M. Blenkarn: À l'heure actuelle vous êtes dans une position difficile, monsieur Morrison vous relevez du ministre des Finances mais vous ne pouvez pas liquider la banque ni vendre ses avoirs. Vous ne pouvez vraiment pas faire grand-chose. Je suppose que vous pouvez toujours permettre à la banque de continuer à opérer, c'est-à-dire lui permettre de rester en affaires, d'accepter des dépôts et des chèques, si vous le voulez, n'est-ce pas?

M. Morrison: La banque n'a pas d'assurance.

M. Blenkarn: Pas d'assurance-dépôts.

M. Morrison: C'est exact.

M. Blenkarn: C'est sans importance, il me semble, étant donné le projet de loi dont nous sommes saisis.

[Texte]

[Traduction]

• 1010

In any event, though, you are making some advances on loan commitments and are collecting, presumably, payments on loans and so on.

Mr. Morrison: Yes. We have the authority . . . not to make new loans, we have not made new loans, but in those situations where the bank has commitments and where they are on a priority basis, if they come up through the process which we have established within the bank and those customers are creditworthy and it preserves the assets, then we will fund, and have done so . . . would concur with the funding of additional loans. But no new loans.

Mr. Blenkarn: What do the employees do? You have all these employees hanging around; there are no customers coming to the wicket. What do they do?

Mr. Morrison: I think, going back to our appointment of September 1 where the bank had time to look for the white knight, as I used, you would come back and say: What are the assets of the bank, its loan portfolio and its branch network and its employees? So that is what we have, or the bank has, to sell to someone that would want to take over the Northland Bank or, if the Northland Bank goes into liquidation, in order to sell to another institution of some sort. So, the specific people you have referred to in the deposit-taking institution have been on the payroll and there is very little, if anything, for those people to do at this point.

Mr. Blenkarn: Why do you not lay them off?

Mr. Morrison: That has not been proposed by management.

Mr. Blenkarn: But you are entitled to take over, are you not? Are you not in charge of that bank now?

Mr. Morrison: We are in a supervisory role but we do not have the authority to fire people. Some resignations have come about in the last two or three weeks—not too many—probably three since the date of our appointment. There had been discussions as recently as up to a couple of weeks ago of possibly someone . . . negotiations of taking the bank in that function where you would need those people.

After Judge Kennedy's decision on October 4 that meetings of the shareholders and the creditors should be called, we had meetings with all the senior management to say that we have to get on with a strategy in order to save what jobs there may be and loan portfolio, to sell those, or what is their strategy in the event of the appointment of a liquidator. We need to get on with that. But at that time management had negotiations with others for a possible white knight, if you like, with the bank and efforts were expended in that area.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, I have a supplementary on this topic, if I may.

Have you been able to ascertain what liabilities there might be under contracts with some of the senior executives?

De toute façon, vous effectuez certaines avances relatives aux engagements et percevez aussi, je présume, les paiements liés aux prêts etc.

Mr. Morrison: Oui. Nous avons l'autorité . . . non d'effectuer de nouveaux prêts, et d'ailleurs nous ne l'avons pas fait mais lorsqu'une banque a déjà des engagements prioritaires et que ces engagements s'intègrent au processus que nous avons établi par rapport à celle-ci, que les clients en question sont solvables et que cela permet de conserver ses avoirs, alors nous pouvons accorder des fonds et nous l'avons déjà fait . . . Cela signifie donc qu'il y aurait financement de prêts supplémentaires. Toutefois, il n'y aurait pas de nouveaux prêts.

Mr. Blenkarn: Que font les employés? Cela fait beaucoup d'employés mais pas un seul client. Que font-ils donc?

Mr. Morrison: Pour en revenir à notre nomination à partir du 1^{er} septembre alors que la banque avait encore le temps de se chercher un sauveteur, on pouvait se demander quels étaient les avoirs de la banque, son porte-feuille de prêts, son réseau de succursales et ses employés. C'est donc la situation dont nous sommes saisis, ou plutôt dont la banque est saisie, c'est-à-dire si elle veut se fusionner à une autre ou, dans le cas où elle serait liquidée, si elle veut vendre ses avoirs à une autre institution du même genre. En conséquence, ceux que vous avez mentionnés et qui font partie de l'institution acceptant les dépôts demeurent en service mais ils ont très peu de choses à faire en ce moment.

Mr. Blenkarn: Pourquoi ne les licenciez-vous pas?

Mr. Morrison: L'administration ne l'a pas proposé.

Mr. Blenkarn: Vous avez cependant le droit de vous substituer à elle, n'est-ce pas? N'est-ce pas vous qui administrez cette banque maintenant?

Mr. Morrison: Nous surveillons son fonctionnement mais nous n'avons pas l'autorité nécessaire pour congédier des gens. Ces deux ou trois dernières semaines, il y a bien eu quelques démissions mais probablement pas plus de trois depuis notre nomination. Jusqu'à ces deux dernières semaines, on a bien discuté de la possibilité de . . . d'orienter la banque vers des fonctions où on aurait besoin de ces gens.

Après que le juge Kennedy eut rendu son jugement le 4 octobre, il a été décidé de réunir les actionnaires, les créanciers et les cadres supérieurs afin de concevoir une stratégie de sauvetage des emplois et des prêts, de vendre ces prêts ou enfin de savoir ce qu'ils envisagent de faire dans l'éventualité où un liquidateur serait nommé. Nous devons donc faire cela. Toutefois, les administrateurs étaient alors en négociation avec d'autres, à la recherche d'un sauveteur, si vous voulez, ce qui exigeait beaucoup d'efforts.

Mr. Attewell: Monsieur le président, j'ai une question supplémentaire à poser là-dessus, si vous permettez.

Savez-vous s'il existe des dettes découlant de contrats signés avec certains des cadres supérieurs?

[Text]

Mr. Morrison: At the present time, some of the senior executives do have contracts and those contracts would come into play if they were removed for unjust cause. But in the event of a liquidation, those contracts would presumably just be an unsecured creditor at that point in time.

Mr. Riis: I was not clear about what has happened to the insured depositors, under the under \$60,000 deposits. Are they being paid out?

Mr. Morrison: They are being paid out.

Mr. Riis: I see.

Mr. Morrison: I believe the cheques have gone out. That started early this week or on the weekend, yes. And during that period of time, you are aware that payments were paid by CDIC on a hardship basis.

Mr. Riis: Yes.

Mr. Morrison: During the month of September.

Mr. Blenkarn: Getting back to this question of employment. How many employees have you got then at this point?

Mr. Morrison: Today, about 160.

Mr. Blenkarn: And in addition to that there are 45 of your people there?

Mr. Morrison: In September there were. We are down now to about 18 or 20.

• 1015

Mr. Blenkarn: In other words, all these people are sort of collecting pay every week and sort of sitting around and not doing anything until eventually we get a winding-up order and living on the income of the bank, increasing the losses? Is that what is happening?

Mr. Morrison: That was the reason we had those strategy meetings with management in the middle of October, to cut that . . .

Mr. Blenkarn: As a result of those meetings was any strategy developed to come to grips with that clearly wasteful program?

Mr. Morrison: They were programs which we believed were going to be brought forth for us to concur with and ideas which were given, but a lot of the efforts of management were spent in seeing if they could salvage the selling of the bank with a group that came up at the time when we had the meetings to suggest that a strategy be formed. So their efforts were spent at that time.

Mr. Blenkarn: So there is no strategy right now to come to grips with the continuing loss; in other words, paying rent on space you really cannot use, having people hanging around reading books presumably, and that type of thing?

Mr. Morrison: That is being worked on now.

Mr. Blenkarn: You have no agreement with Mr. Neapole on that yet?

[Translation]

M. Morrison: À l'heure actuelle, certains des cadres supérieurs disposent effectivement de contrats et les dispositions de ces derniers interviendraient si l'on licenciait ces cadres supérieurs sans justification. Toutefois, dans l'éventualité d'une liquidation, ces contrats seraient présumément considérés comme une créance non garantie.

M. Riis: Je n'ai pas très bien compris ce qui est arrivé aux déposants assurés, c'est-à-dire ceux qui ont déposé moins de 60,000\$. Sont-ils remboursés?

M. Morrison: Ils le sont.

M. Riis: Bien.

M. Morrison: Je crois que les chèques ont été envoyés. Cela a d'ailleurs commencé tôt cette semaine ou au cours de la fin de semaine. Oui. En outre, vous n'ignorez pas que la société d'assurance-dépôts a également effectué des paiements en raison de cette situation de force majeure.

M. Riis: Oui.

M. Morrison: En septembre.

M. Blenkarn: J'aimerais revenir à cette question des emplois. Combien y a-t-il d'employés en ce moment?

M. Morrison: Aujourd'hui il y en a environ 160.

M. Blenkarn: Et en plus de cela, il y a 45 personnes de votre entreprise?

M. Morrison: En septembre, oui. Toutefois, maintenant nous sommes 18 ou 20.

M. Blenkarn: En d'autres termes, tous ces gens-là touchent un salaire hebdomadaire, vivent aux dépens de la banque, accroissent ses pertes, tout en se tournant les pouces dans l'attente de l'ordonnance de liquidation?

M. Morrison: C'est la raison pour laquelle nous avons eu des réunions de stratégie avec la direction au milieu d'octobre, afin . . .

M. Blenkarn: Ces réunions ont-elles résulté en des stratégies destinées à mettre fin à ce gaspillage évident?

M. Morrison: La direction proposait des programmes et des idées avec lesquels nous avons pu être d'accord, mais une grande partie des efforts de la direction à ce moment-là semblaient voués à la recherche d'un groupe quelconque qui puisse racheter la banque. C'était ce qui semblait préoccuper la direction à ce moment-là.

M. Blenkarn: Il n'y a donc pas de stratégie en vue de ralentir les pertes, au titre de la location des bureaux, des salaires des employés qui ne servent plus à rien et tout le reste.

M. Morrison: C'est ce qu'on tente de faire actuellement.

M. Blenkarn: Vous n'en êtes cependant pas encore venu à une entente avec M. Neapole à ce sujet?

[Texte]

Mr. Morrison: I think the reaction of senior management this last week after they were unsuccessful was that, as I said, we have to get back onto the strategies we were speaking of a couple of weeks ago and let us get at it. I have not been in Calgary since last Thursday.

Mr. Riis: I am trying to conjure up the image of all of these folks staying in place. Are people still hoping for the white knight you described, Mr. Morrison? Is that a possibility yet?

Mr. Morrison: I think the morale has to be getting poorer and poorer as each day goes on. We did have a period in September when everyone wanted to see if there was some way the bank could be saved. As I mentioned earlier, the bank has people and has a loan portfolio so you want to keep them together. It was a very trying day on September 4 when we met each of the branches across the country in small meetings at head office to explain to the employees what was going on because everyone had all the anxieties in terms of their employment and where they were going. There was a lot of dialogue in terms of how can we keep these people, because the company, if it is to be saved, needs those people. We did not want the good people to start bailing ship.

In meetings with senior management we concurred with a memo which went to all the employees, which is in this material, which basically is saying that in these times when we are looking for someone we see that there will be employment for at least a 60-day period and if a liquidator is appointed they believe the liquidator may go along with that 60-day period.

Mr. Riis: Surely the good people will have already left?

Mr. Morrison: We thought possibly more may have gone by this stage than actually have. But I think we wanted to maintain that semblance of a bank and that is why we concurred with that 60-day period, Mr. Blenkarn.

Mr. Blenkarn: One final question. The Bank of Canada has advanced you \$540 million. They have security against some loans, the direct security, their prime security under the Bank Act. What amount of loan value has the Bank of Canada or what security is the Bank of Canada holding for that \$540 million?

Mr. Morrison: Approximately 90% of the assets.

Mr. Blenkarn: Was it 90% of the assets?

Mr. Morrison: It was 90% of the loans.

Mr. Blenkarn: How much is that of the loan portfolio?

Mr. Morrison: A billion, approximately.

Mr. Blenkarn: Roughly \$1 billion of loan portfolio?

Mr. Morrison: Yes, \$900 million to \$1 billion.

Mr. Blenkarn: Has the Bank of Canada instructed you to sell those loans for them on their behalf?

Mr. Morrison: No.

[Traduction]

M. Morrison: Au cours de la dernière semaine, après ces insuccès, la réaction de la haute direction a été de revenir à ces stratégies dont il avait été question un peu plus tôt. Je suis moi-même à Calgary depuis jeudi dernier.

M. Riis: J'essaie de me faire une idée de la situation de toutes ces personnes qui sont restées sur place. Elles espèrent encore un sauveur, monsieur Morrison? C'est encore possible?

M. Morrison: Le moral des employés se détériore sans doute de jour en jour. Il y a eu un moment en septembre où tout le monde s'est demandé s'il n'y avait pas possibilité de sauver la banque. Comme je l'ai dit, la banque a des employés et un portefeuille de prêts. C'est un tout. Un moment particulièrement pénible a été la journée du 4 septembre alors que nous avons rencontré chacune des filiales nationales en petits groupes au bureau chef pour expliquer aux employés ce qui se passait. Ils se posaient en effet beaucoup de questions sur leur situation et sur la suite des événements. À ce moment-là, pour sauver la banque, il aurait fallu qu'elle puisse garder un certain nombre d'employés. Il ne fallait pas que les bons employés abandonnent le navire. Il était beaucoup question de cela, de la possibilité de garder des employés.

Lors de réunions avec la haute direction, nous avons approuvé une note de service qui a été envoyée à tous les employés et dont une copie est jointe à la documentation que vous avez en main. Cette note de service disait que dans la situation actuelle une période d'emploi d'au moins 60 jours pourrait être garantie. Selon la haute direction, le liquidateur éventuel était susceptible d'accepter une telle période.

M. Riis: Les bons employés sont sûrement déjà partis.

M. Morrison: Nous aurions cru qu'il y en aurait eu plus qui seraient partis. Nous voulions quand même sauver les apparences. C'est la raison pour laquelle nous avons donné notre accord à la période de 60 jours, monsieur Blenkarn.

M. Blenkarn: Une dernière question. La Banque du Canada fournit des avances de 540 millions de dollars. En vertu de la loi sur les banques, elle a des garanties directes pour ce montant. Quelle est la valeur des garanties contre le montant de 540 millions de dollars avancé par la Banque du Canada?

M. Morrison: Environ 90 p. 100 des actifs.

M. Blenkarn: Vous avez bien dit 90 p. 100 des actifs?

M. Morrison: C'est-à-dire 90 p. 100 des prêts.

M. Blenkarn: Et cela représente quel part du portefeuille de prêt?

M. Morrison: Environ un milliard.

M. Blenkarn: Environ un milliard de dollars du portefeuille de prêts?

M. Morrison: Oui, de 900 millions à un milliard de dollars.

M. Blenkarn: La Banque du Canada vous a-t-elle demandé de vendre ces prêts en son nom?

M. Morrison: Non.

[Text]

Mr. Blenkarn: Are you acting for the Bank of Canada?

• 1020

Mr. Morrison: I guess they as secured creditors . . . the only source of funding we have is from the Bank of Canada. So to fund anyone, we have to get those funds from the Bank of Canada, yes.

Mr. Blenkarn: Mr. McGirr was here last evening in connection with the CCB, and he said he was also acting on behalf of the Bank of Canada in realizing their securities. When they are paid off, what is left is the bank's.

In view of the delays you are having, has the Bank of Canada talked to you about proceeding with the liquidation of the loan portfolio to pay off the Bank of Canada's claim?

Mr. Morrison: No. Obviously we are not in liquidation as CCB is.

There has been some dialogue, Mr. Blenkarn, with the Bank of Canada in the event of liquidation.

Mr. Blenkarn: But the Bank of Canada has no intention of doing anything about collecting their loan, at this point, until that November meeting?

Mr. Morrison: They have not advised us of any of those intentions.

Mr. Garneau: Mr. Morrison, I have just had a quick look at the document you tabled this morning and I could not find—maybe I did not look carefully enough—any evaluation of the loan portfolio. This bank is now under directorship, and I understand there is a request to appoint a liquidator. You have been at the bank since September 1 with a lot of people, experts of all sorts. What is the situation now? You are telling us that on September 30 there was \$1.2 billion of loans at book value. What is your evaluation of those loans today? If you are appointed liquidator, you will have to liquidate those loans. What is the situation today?

We do not have any information on how much money Bill C-79 will cost the taxpayers. The only way we could get an idea is to have from you an evaluation of the quality of the loans. What is the liquidating value of those loans?

Mr. Morrison: A response I gave earlier was the process we followed in valuing the loans on a going-concern basis. We are not in any way suggesting a fire sale, or what have you, of assets of the bank, because no one wins in that sort of approach. But about the loan portfolio, in our report we mention the loan losses are there in an amount to exceed the capital and reserves. To come out and state categorically and specifically what was the result of that review in terms of what were the weak, doubtful, and bad loans, and then for someone to extrapolate that and say it would be more than that in a fire sale, I do not think is anything which would assist in getting the best realization of those loans in themselves if the bank goes into liquidation, because people will use that as a starting point.

[Translation]

M. Blenkarn: Vous n'agissez pas au nom de la Banque du Canada?

M. Morrison: La Banque du Canada est un créancier nanti . . . Nous sommes payés par la Banque du Canada. Donc, avant de faire quoi que ce soit, nous devons obtenir des fonds de la Banque du Canada.

M. Blenkarn: M. McGirr était ici hier soir pour la BCC. Il nous a dit qu'il représentait également la Banque du Canada dans la réalisation de ses garanties. Une fois les garanties vendues, le solde va à la banque.

Compte tenu de tous ces retards qui surviennent, la Banque du Canada vous a-t-elle demandé de procéder à la liquidation du portefeuille de prêts pour se payer?

M. Morrison: Non. Nous ne sommes pas en liquidation comme la BCC.

Il y a quand même eu des discussions avec la Banque du Canada en vue de la liquidation, monsieur Blenkarn?

M. Blenkarn: Mais la Banque du Canada n'a pas l'intention de faire quoi que ce soit pour recouvrer son argent avant les réunions de novembre?

M. Morrison: Elle ne nous a avisé d'aucune intention de ce genre.

M. Garneau: Monsieur Morrison, je viens de revoir brièvement le document que vous nous avez présenté ce matin. J'ai peut-être mal cherché, mais je n'ai pas vu d'évaluation du portefeuille de prêts. Cette banque est maintenant sous une administration externe. Si je comprends bien, une demande a été présentée en vue de la nomination d'un liquidateur. Vous y êtes, vous, depuis le 1^{er} septembre, avec un groupe d'experts de toutes sortes. Quelle est la situation actuelle? Vous nous dites qu'au 30 septembre il y avait des prêts d'une valeur comptable de 1.2 milliards de dollars. Que valent vraiment ces prêts actuellement? Si vous êtes nommé liquidateur, il faudra bien liquider ces prêts.

Nous n'avons rien qui nous permette de dire combien coûtera le projet de loi C-79 aux contribuables. La seule chose qui pourrait nous aider, ce serait votre évaluation de la qualité de ces prêts. Combien rapporteraient-ils à la liquidation?

M. Morrison: En réponse à cette question précédemment j'ai repris le processus que nous avions suivi pour évaluer les prêts sur une base courante. Nous ne préconisons évidemment pas un solde après incendie pour vendre les actifs de la banque, parce que ce n'est pas une solution qui risque de rapporter beaucoup. En ce qui concerne le portefeuille de prêts lui-même, nous indiquons dans notre rapport que les pertes qu'il représente dépassent le montant du capital et des réserves de la banque. Indiquer de façon très précise quels sont les prêts faibles, les prêts douteux, les mauvais prêts permettrait à n'importe qui d'extrapoler en vue d'un solde possible après incendie. N'importe qui pourrait à ce moment là se fixer un point de départ. Ce n'est pas quelque chose qui serait très utile lors de la réalisation de ces actifs au moment de la liquidation de la banque.

[Texte]

Mr. Garneau: I am not asking you any specific question about one loan. But we will have to vote on a bill that may cost taxpayers money—well, I think the uninsured deposits are \$426 million, as stated on page 24 of your document. But if the only information we have is that the losses are higher than the equity of the bank's capital and reserve, that does not give much information to us about the amount of money the taxpayers will have to pay.

So I repeat my question. Can you give us a figure? You certainly have made this evaluation. You told us at the beginning that you had gone through 95% of the loans. So you certainly said something to the Minister to enable her to make a decision to ask for liquidation. So could you share this information with us, because we are going to have vote on this bill?

• 1025

Mr. Morrison: When you made reference to the number \$426 million in the report, I believe you were speaking of a gross number, because when you have a chance to go into more depth in that report, you will see there is the reference to the offsets of approximately \$80 million to \$100 million; that at such time that payments by the federal government of the \$426 million they will be getting the offsets of some \$80 to \$100 million. And that is part of Bill C-79, the definitions, which would reduce that \$426 million down by the amount of those offsets and then plus whatever the ultimate realizations of the assets of the bank goes into liquidation.

Mr. Garneau: But you did not answer my question. Is it because you do not want to tell us any figures, or that you do not have any figures?

Mr. Morrison: We have the figures which we come up to, but I believe it would be inappropriate for me to state that at this meeting for the reasons I elaborated on a few moments ago.

The Chairman: Mr. Garneau, if I may interject for a minute. When we were dealing with the previous bank, we had figures ranging from almost zero to \$1 billion. I do not think at this point to really identify—these people, and particularly the curators, are in a poorer position to identify exactly what the potential of recovery is as compared to the liquidator who was here last night. He has been able to deal with third parties, get more in detail into appraisals, etc., and know the length of time he may have to work through. So I think trying to identify with the curator only—and you may correct me on this—is very difficult for him at this time.

Mr. Riis: Where else would we go to get a bit more and better information?

Mr. Garneau: Yes, who is going to tell us the truth on this situation? You have been at the bank with a lot of experts and you cannot give us even a ballpark figure of the additional reserve that should be taken on those loans that will correspond to the losses that the bank, even though you cannot consider . . . Well, maybe today. But if the court appointed you as a liquidator, even though you take two or three years to

[Traduction]

M. Garneau: Je ne vous demande pas de répondre à une question portant sur un prêt particulier. Nous allons devoir voter sur un projet de loi qui pourrait coûter très cher aux contribuables. Les dépôts non assurés sont de l'ordre de 426 millions de dollars, comme vous l'indiquez à la page 24 de votre document. Si tout ce que nous savons, c'est que les pertes sur les prêts sont plus élevées que le capital et les réserves de la banque, nous ne sommes pas tellement avancés. Nous ne savons toujours pas ce que les contribuables auront à payer.

Je vous repose donc ma question. Pouvez-vous nous donner le chiffre? Vous avez certainement procédé à cette évaluation. Vous nous avez dit que vous aviez revu 95 p. 100 des prêts. Vous avez sans doute également conseillé la ministre afin de lui permettre de prendre une décision sur la liquidation. Pouvez-vous partager vos conclusions avec nous? Nous allons devoir voter sur ce projet de loi.

M. Morrison: Vous avez fait allusion aux 426 millions de dollars du rapport. C'est un chiffre brut. Si vous examinez plus avant le rapport, vous allez vous rendre compte qu'il y a des compensations d'environ 80 à 100 millions de dollars. Au moment où le gouvernement fédéral payera les 426 millions de dollars, il y aura des compensations de 80 à 100 millions de dollars. Ces compensations, qui sont définies dans le projet de loi C-79, réduiront les 426 millions de dollars, d'où il faudra aussi déduire le montant de la réalisation ultime des actifs de la banque lorsqu'elle sera mise en liquidation.

M. Garneau: Vous n'avez quand même pas répondu à ma question. C'est parce que vous ne voulez pas nous révéler les chiffres ou parce que vous ne les avez pas?

M. Morrison: Nous avons les chiffres qui forment ce total, mais je ne pense pas être en mesure de les révéler ici pour les raisons que j'ai déjà indiquées.

Le président: Vous permettez, un instant, monsieur Garneau. Dans le cas de l'autre banque, nous avons entendu des chiffres qui allaient de zéro à un milliard de dollars. Ces témoins sont des curateurs, et ils sont encore moins en mesure d'évaluer avec précision la somme qui sera récupérée que le liquidateur que nous avons entendu hier soir. Ce dernier a pu faire affaire avec des tierces parties, obtenir beaucoup plus de détails sur les évaluations, etc. Il connaît le délai dans lequel il est appelé à travailler. Pour le curateur, c'est autre chose. Vous pouvez me reprendre si je me trompe, mais je pense que la situation est beaucoup difficile pour lui.

M. Riis: Qui donc peut nous donner plus de renseignements et des renseignements plus fiables?

M. Garneau: Qui nous dira la vérité? Vous êtes à la banque avec un grand nombre d'experts et vous ne pouvez même pas nous donner une idée approximative des réserves supplémentaires qui doivent être prévues pour couvrir les pertes sur les prêts de la banque? Si la Cour vous nommait liquidateur, même s'il vous faudrait deux ou trois années pour liquider la banque, vous auriez comme valeur de liquidation celle qui se trouve

[Text]

liquidate the bank, it is a liquidated value that we have to work with in this bill. If you cannot give us any information after having been in this bank for almost 45 days, since the beginning of September, I wonder who is going to tell us.

Mr. Riis: Mr. Chairman, can I add a point to my colleague's?

The Chairman: Yes, sure.

Mr. Riis: It seems that this is probably the most relevant question that has been asked during these sessions. In other words, we are here with \$875 million before us and we are asked to keep our questions to the bill. I appreciate the frustration because of the sensitivity of the answer, and yet what we are here for is to try to find out what this is going to cost the taxpayers of Canada, as closely as we can determine.

The Chairman: I accept the frustration. I was just pointing out that I think to get an identified, exact number—

Mr. Riis: Just a ballpark figure would be a . . .

The Chairman: If it could be a global, a high and low, it may be the best approach, if that is acceptable to committee. But I think you are trying to nail him down too closely. I know your frustration and what you want, but would you be satisfied with a high and low, Mr. Garneau?

Mr. Garneau: I left the door open. I asked for a ballpark figure.

Mr. Riis: But I think to have no answer . . . I mean, is it 90, 10%?

The Chairman: He sort of intimated at one point it was less than 440.

Mr. Garneau: He can defend himself, I guess.

The Chairman: Until he gets to talk to the third party, I think it is very difficult.

Mr. Morrison, what we are looking for is a range—high and low. Do you feel there is sufficient appropriation under the bill to cover the shortfall; and if not, what is the highest you may anticipate could be the loss, and what is the lowest?

Mr. Morrison: In Bill C-79 where there is reference of \$875 million in aggregate, how much of that is allocable to the Northland Bank?

Mr. Hawkes: About half.

The Chairman: It is less than half. It is about \$445 million, I think.

Mr. Morrison: Okay. If that base is \$400 million, and if we refer back to the materials we presented to you at \$426 million gross, and then there are offsets of approximately \$80 to \$100 million—we do not know what claims may come in in the future—I would answer that with the information I have at this point in time that would be sufficient.

[Translation]

dans ce projet de loi. Si vous ne pouvez pas nous donner de renseignements après avoir été à la banque presque 45 jours, soit depuis le début du mois de septembre, je me demande qui le pourra.

M. Riis: Puis-je ajouter quelque chose à ce sujet, monsieur le président?

Le président: Certainement.

M. Riis: Pour moi, c'est probablement la question la plus importante qui ait été posée au cours de toutes ces séances. Nous avons devant nous un montant de 875 millions de dollars et nous sommes censés, dans nos question, nous en tenir strictement au projet de loi. Je comprends la position des témoins, à quel point certaines de leurs réponses peuvent être délicates, mais nous sommes ici pour essayer de savoir avec le plus de précision possible ce qu'il en coûtera aux contribuables canadiens.

Le président: Je comprends votre sentiment de frustration. Je disais seulement que d'essayer d'obtenir un chiffre précis . . .

M. Riis: Tout ce que nous voulons, c'est un chiffre approximatif . . .

Le président: Peut-être que la meilleure façon de procéder, si le Comité était d'accord, serait d'avoir une fourchette. Il ne faudrait pas s'attendre à ce que les témoins soient trop précis. Seriez-vous d'accord avec un minimum et un maximum, monsieur Garneau?

M. Garneau: J'ai laissé toute la latitude possible au témoin. J'ai demandé un chiffre approximatif.

M. Riis: Pas de réponse du tout . . . Est-ce 90 p. 100, est-ce 10 p. 100?

Le président: À un moment donné, le témoin a laissé entendre que c'était moins de 440.

M. Garneau: Il peut se défendre tout seul.

Le président: D'ici à ce qu'il puisse parler à la tierce partie, il est dans une situation très difficile.

Ce que nous voudrions, monsieur Morrison, c'est un ordre de valeur, un minimum et un maximum. Selon vous, le projet de loi prévoit-il un montant suffisant pour couvrir les pertes? Sinon, quel est le montant maximum qui devrait être prévu, quel est également le montant minimum?

M. Morrison: Du total de 875 millions de dollars qui est prévu dans le projet de loi C-79, combien servirait à couvrir les pertes de la Norbanque?

M. Hawkes: Ce serait à peu près la moitié.

Le président: Un peu moins que la moitié. Environ 445 millions de dollars.

M. Morrison: En prenant comme base 400 millions de dollars, et en tenant compte des 426 millions de dollars bruts dont il est question dans la documentation que je vous ai soumise, moins des compensations de 80 à 100 millions de dollars—nous ne savons pas encore quelles pourront être les réclamations qui seront faites à l'avenir—selon les renseigne-

[Texte]

[Traduction]

ments que je possède actuellement, je pourrais dire que c'est suffisant.

• 1030

The Chairman: So what you are saying is that it is 426 less . . . I am giving a maximum of 100 deposit set-offs. So the minimum would be 326 at this time.

Mr. Morrison: Maximum; correct.

The Chairman: Maximum. That is the minimum, though.

Mr. Morrison: Correct.

The Chairman: Because you said other claims could come in.

Mr. Morrison: Other claims could come in out of the blue. I do not know what they may be, though.

The Chairman: So it is ranging between 426 and 326.

Mr. Garneau: But when you are talking in terms of claims, what do you mean exactly?

Mr. Morrison: No, I am speaking in terms of . . . As I understood your question, it was: What was the exposure of the government in respect of the amount of the 875 allocatable to the Northland Bank, and if that amount allocatable to the Northland Bank is \$400 million, then I am saying that on the information which we have given here it would indicate that the exposure gross is \$426 million in this booklet, less the amount at the times of payments where there are offsets to that. So you are going to pay out a depositor and he also has a loan. The amount of those offsets are ranging somewhere \$80 million to \$100 million and that is in the materials. So that would come up with a net of somewhere around \$325 million, plus whatever claims come in out of the blue and the recovery. So in response, the number you are asking about, of \$400 million at this point in time, would appear to be reasonable. Is that . . .

Mr. Riis: I think you refer to them as claims that could come out of the blue. I do not understand. What would be an example of a claim that could come out of the blue?

Mr. Morrison: Contingent liabilities which may exist, law suits. In the information which was sent out in anticipation of the creditors' meeting on November 25, creditors were asked for amounts of their claims and the proof of their claims. So if someone has a claim of some sort, be it litigious or what have you, then it will be up to the bank and ourselves to assess the validity of that claim. We do not know what those are.

Mr. Riis: Thank you.

Mr. Garneau: You were appointed on September 1, and during the first period of your mandate you certainly looked at the files and made an evaluation of the loans and then you got in touch with the Minister and told the Minister that the bank could not be viable.

In your communications with the Minister, did you tell the Minister how much money would be lost on the loans? You know, it is very difficult for us. Some people talk about \$125

Le président: C'est donc 426 moins . . . Je prends le maximum de 100 pour les compensations. Le minimum pour les pertes s'établirait à ce moment-ci à 326.

M. Morrison: Avec le maximum pour les compensations.

Le président: Ce serait quand même le minimum pour les pertes.

M. Morrison: C'est juste.

Le président: Parce que vous avez dit qu'il pourrait y avoir d'autres réclamations.

M. Morrison: Il pourrait y avoir des réclamations inattendues. J'ignore en quoi elles pourraient consister cependant.

Le président: Ce serait donc entre 426 et 326.

M. Garneau: Que voulez-vous dire par réclamations?

M. Morrison: Je veux parler . . . Je ne sais pas si j'ai bien compris votre question. Vous vouliez savoir quelle part des 875 millions de dollars le gouvernement utiliserait pour la Norbanque. Le montant établi serait de l'ordre de 400 millions de dollars. Selon les renseignements que nous avons les pertes brutes seraient de 426 millions de dollars, c'est dans cette documentation, moins le montant des compensations. C'est-à-dire qu'il y aurait des déposants qui ont également un prêt. Le montant de ces compensations serait de l'ordre de 80 à 100 millions de dollars. Les pertes nettes s'établiraient donc à près de 325 millions de dollars, plus les autres réclamations qui n'auraient pas été prévues. Compte tenu de tous ces éléments, les 400 millions de dollars sembleraient raisonnables. Est-ce que . . .

M. Riis: Vous parlez toujours de réclamations inattendues. Je ne comprends pas très bien. Pourriez-vous nous donner un exemple?

M. Morrison: Le passif éventuel, les poursuites qui pourraient être intentées. Dans la documentation qui s'adresse aux créanciers en prévision de la réunion du 25 novembre, on leur demande d'établir le montant de leurs créances et d'en donner la preuve. Nous aurons, la banque et nous-mêmes, à juger de la validité des réclamations qui seront présentées, qu'elles soient litigieuses ou non. Nous ne savons pas encore.

M. Riis: Merci.

M. Garneau: Vous avez été nommé le 1^{er} septembre. Au cours de cette période, vous avez certainement examiné les dossiers et procédé à une évaluation des prêts. Ensuite, vous avez communiqué avec la ministre pour lui indiquer que la banque n'était pas rentable.

Dans vos échanges avec la ministre, lui avez-vous dit combien représentaient les pertes sur les prêts? Vous devez comprendre que notre position est très difficile. Il y a des gens

[Text]

million in losses. Others have talked about \$250 million. What was your evaluation? I ask this because you made the recommendation and your recommendation has been instrumental in the decision to liquidate the bank or ask for liquidation. So could you share with us the indication that you gave to the Minister, to the government, to help them to make the decision?

Mr. Morrison: We mentioned that the provision for loss would exceed that of the capital and the reserves of the bank.

I guess the reason I am hesitant is because I have to seek legal advice on that particular point. I have the number. I would like to just say what that number was which we had, in those ranges, but we do have a practical problem with the liquidator of the bank and whatever number you do come out with. If you say x percent, and then you are in the position of wanting to dispose of a significant part of the assets, people may extrapolate on that and say this is going to be their best offer. So you do have a practical problem on setting that information out because, hopefully, the liquidator is going to be able to market those assets in a fashion that is not just one loan here and one loan there. Granted, that will be the case on the soft loans, but you hope to get the best markets by having a large bulk of the good assets. I have a business concern about tabling that amount for those reasons. There are two numbers you are looking at. One is: What is the amount of the weak, doubtful, bad loans, in our judgment? And of those, what is the amount of the provision for loss which is required on these weak, doubtful and bad loans? So there are two numbers. We are saying that the provision required in our report of September 27 exceeded the capital and reserves, which were roughly \$100 million.

• 1035

Mr. Attewell: Mr. Chairman, I have a supplementary.

Mr. Garneau: Personally, I have no other question. If you cannot get this answer, I am losing my time here. I do not know who is going to answer that question. If it is only the amount of capital and reserve, we may suggest other routes. I do not have the figure of capital and reserve on August 31, when you were appointed. Do you have this figure?

Mr. Morrison: Capital reserves are approximately \$100 million.

Mr. Garneau: \$100 million . . . ?

Mr. Morrison: That number includes the \$31 million of debentures.

Mr. Garneau: But if the losses were only \$125 million, I do not know why we would liquidate the bank. If the losses were \$400 million, it would be another situation. I really do not know what we are talking about.

Mr. Morrison: There have been a number of groups who have come in and looked at the operation in terms of getting

[Translation]

qui nous disent que les pertes sont de l'ordre de 125 millions de dollars, d'autres, qu'elles atteignent 250 millions de dollars. Quelles sont ces pertes selon vous? Je vous pose la question parce que vous avez présenté une recommandation qui a servi à prendre la décision de liquider la banque ou de demander la liquidation. Pouvez-vous nous dire le chiffre que vous avez indiqué à la ministre et au gouvernement afin de les aider à prendre leur décision?

M. Morrison: Nous avons indiqué que la provision pour les pertes dépasserait le capital et les réserves de la banque.

Si j'ai l'air d'hésiter, c'est que je désire auparavant avoir une opinion juridique sur ce point. J'ai le chiffre. J'aimerais pouvoir vous l'indiquer, à l'intérieur de certains paramètres. Il pourrait cependant y avoir un problème avec le liquidateur. À partir du chiffre que je pourrais citer, il y a des gens qui pourraient extrapoler. Ils pourraient faire de ce chiffre un maximum au moment de la liquidation. Il pourrait donc y avoir un problème d'ordre pratique pour le liquidateur. Parce que le liquidateur ne vendrait pas le portefeuille de prêts, prêt par prêt. Il le ferait peut-être pour les prêts à faible taux d'intérêt, mais ses meilleures chances consisteraient à vendre les actifs intéressants par bloc. C'est pour cette raison que j'hésite à donner le chiffre. Il y a deux séries de chiffres qu'on examine. D'abord, à combien s'élèvent les prêts faibles, douteux ou irrécouvrables. Et ensuite, à combien se chiffrent les réserves correspondant à ces prêts faibles douteux ou irrécouvrables. On cherche donc à obtenir deux sommes. Or, d'après nous, les réserves exigées dans notre rapport du 27 septembre étaient supérieures au capital et aux réserves, qui s'établissaient à environ 100 millions de dollars.

M. Attewell: Monsieur le président, j'ai une question supplémentaire.

M. Garneau: Pour ma part, je n'ai pas d'autres questions à poser. Si vous ne pouvez me fournir de réponses, je perds mon temps. Je ne sais d'ailleurs pas qui pourrait me répondre. Si nous n'avons que le montant du capital et des réserves, nous pourrions suggérer autre chose. Je ne dispose cependant pas des données relatives au capital et aux réserves disponibles le 31 août lorsque vous avez été nommé. Avez-vous ces chiffres?

M. Morrison: Le capital et les réserves atteignent environ 100 millions de dollars.

M. Garneau: Cent millions de dollars?

M. Morrison: Cette somme englobe les 31 millions de dollars en obligations non garanties.

M. Garneau: Cependant, si les pertes n'étaient que de 125 millions de dollars, je ne vois pas pourquoi nous devrions liquider la banque. Si les pertes se chiffraient à 400 millions de dollars, alors ce serait tout à fait différent. Je ne vois vraiment pas de quoi nous parlons.

M. Morrison: Un certain nombre de groupes ont examiné les moyens à prendre pour contrôler la Banque Northland. Ils

[Texte]

control of the Northland Bank. They have seen some aspects of the loan portfolio and dialogue, and have chosen not to proceed.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, a supplementary, if I may.

Mr. Morrison, have you found, having spent a month pouring over these loans, any instances of conflict of interest or abuse of self-dealing?

Mr. Morrison: I am not in the position to respond to that at this point. I think there are transactions in which officers and directors have been involved. Mr. Blenkarn made reference to the Rondex transaction earlier this morning. For me to apply a conflict of interest or not on that . . . There are transactions in which officers and directors have had investments, yes. But whether that is a conflict of interest per se, I cannot respond to that at this particular time.

Mr. Attewell: You do comment that it is an unusual loan portfolio in that something like only 5% of the customers represent about 47%—is it 47%?—of the dollar amount out there.

Mr. Morrison: Yes.

Mr. Attewell: Are the possible problems related primarily to these large loans?

Mr. Morrison: The greater dollar effect would be, but there are some throughout the whole profile of the loan portfolio.

Mr. Attewell: Is there just the odd, isolated instance, or might this be one of the significant, underlying problems of the bank?

Mr. Morrison: No, I think on the schedule of provision for losses, there is a reasonable amount of homogeneity throughout the portfolio.

Mr. Attewell: Okay.

The Chairman: Are you finished? I would like to just interject for a minute. I would like to clear up what the opposition were trying to identify. It is hard to satisfy them.

I think the question that will solve it—you say you came out with \$125 million. Is there the remote possibility, and be very general in this answer, that by the time you have liquidated all the assets and all the liabilities, there could be an amount of money left over, that the government would not have a loss?

Mr. Morrison: Would not have a loss?

The Chairman: Yes, other than the CDIC.

Mr. Morrison: In the numbers you are talking about, \$426 million less the offset, to get the \$325 million?

The Chairman: He got it down somehow to . . . I was not listening, I was still reading, trying to get through this. He got it down to \$125 million, which almost equalled the paid in capital.

[Traduction]

ont eu certains aspects du portefeuille de prêts, ont discuté là-dessus, et ils ont finalement décidé de ne pas aller de l'avant.

M. Attewell: Monsieur le président, une question supplémentaire, si vous permettez.

Monsieur Morrison, après avoir passé un mois à étudier attentivement ces prêts, avez-vous découvert des cas de conflits d'intérêts ou d'abus de transactions intéressées?

M. Morrison: Je ne suis pas en mesure de répondre à cette question pour le moment. Je crois que certains membres du conseil d'administration et de cadres supérieurs ont participé à des transactions; ils ont investi dans certaines transactions, c'est sûr. Ainsi par exemple, M. Blenkarn a mentionné la transaction Rondex plus tôt ce matin. Cependant, quant à savoir s'il y a un conflit d'intérêts au sens strict, je ne suis pas en mesure de vous répondre pour le moment.

M. Attewell: Vous avez bien dit qu'il s'agit d'un portefeuille assez peu habituel en ce sens que seulement 5 p. 100 des clients correspondent à 47 p. 100, c'est bien cela, des sommes.

M. Morrison: Oui.

M. Attewell: Les problèmes éventuels sont-ils reliés d'abord à ces sommes importantes?

M. Morrison: Cela aura certainement des répercussions sur les sommes en jeu, mais on retrouve certains problèmes dans l'ensemble du portefeuille.

M. Attewell: N'y a-t-il qu'un cas isolé de temps à autre ou s'agit-il d'un des problèmes les plus fréquents dans cette banque?

M. Morrison: Non, je crois que les réserves en prévision de pertes sont assez uniformes dans l'ensemble du portefeuille.

M. Attewell: Bien.

Le président: Avez-vous terminé? J'aimerais intervenir ici un moment. J'aimerais obtenir un éclaircissement au sujet d'une question posée par l'Opposition. Il est difficile de la satisfaire.

Vous avez dit que vous avez obtenu le chiffre de 125 millions de dollars. Serait-il le moindrement possible qu'une fois que vous aurez liquidé tout l'actif et le passif, il reste de l'argent, c'est-à-dire que le gouvernement n'ait pas de pertes?

M. Morrison: N'ait pas de pertes?

Le président: Oui, à part la Société canadienne d'assurance-dépôts.

M. Morrison: Vous songez aux chiffres de 426 millions de dollars moins les compensations, ce qui donnerait 325 millions de dollars?

Le président: Je crois qu'il en est arrivé à . . . Je n'écoutais pas, j'étais en train de lire, j'essayais de terminer la lecture de ce document. Il est arrivé à 125 millions de dollars, ce qui est presque l'équivalent du capital d'apport.

[Text]

Mr. Morrison: He was going up the other way, I thought.

Mr. Attewell: Given that at the start there was capital of \$131 million, he was guessing that, if the additional loss were \$125 million, the negative net worth would be \$25 million. It might have been viable. But the Minister has commented several times that there was a negative net worth. She has not mentioned the amount, but presumably it is significant enough that the enterprise was not viable.

• 1040

The Chairman: What he was looking for is whether there is any possibility. Through the liquidation, it could still be viable. That is really what he was looking for.

Mr. Attewell: Or reasonable possibility.

The Chairman: Yes; anything is possible.

Mr. Morrison: I think you gave your answer: anything is possible. I think you are saying that if \$325 million is the number net of the \$100 million offsets then will there be some recovery of the \$325 million. If that is the question . . .

The Chairman: Yes.

Mr. Morrison: —hopefully there will be some recovery. And that is going to depend on the marketing of those assets at a time when the bank is in liquidation.

The Chairman: Good. That is the information I wanted on the record. Thank you very much. I think that covers the question he was trying to get at, and they walked out in frustration. But it was not your fault; they were trying to get something which you are not in a position to give.

Mr. Morrison: Correct.

The Chairman: You have not progressed far enough along. So I just wanted to get that on the record.

Mr. Attewell: Just for clarification, Mr. Chairman, on that \$325 million number, given \$100 million of capital, is that like saying a negative net worth of \$225 million?

Mr. Morrison: I am sorry?

Mr. Attewell: I mean this 325 number that has been expressed regarding additional losses beyond the insurance. Is that the 325 number we are talking about?

Mr. Morrison: I guess part of Bill C-79, as I understand it, is the definition of "deposit" and "depositor" and what have you. That will have a bearing on how much of those offsets of \$80 million to \$100 million will be taken by the federal government to reduce that amount. So that is part of your further deliberations on Bill C-79.

[Translation]

M. Morrison: Je pensais qu'il allait dans l'autre direction.

M. Attewell: Étant donné qu'il y avait d'abord des capitaux se chiffrant à 131 millions de dollars, il a songé que, si les pertes supplémentaires atteignaient 125 millions de dollars, on aurait alors une valeur nette négative de 25 millions de dollars. Cela aurait pu être viable. Toutefois, la ministre a dit à plusieurs reprises que la valeur nette était négative. Elle n'a pas mentionné la somme en question, mais je crois qu'elle était suffisante pour affirmer que l'entreprise n'était pas viable.

Le président: Ce qu'il cherchait, c'était de savoir s'il y a une possibilité quelconque. Même après la liquidation, la banque pourrait demeurer viable et c'est précisément ce qu'il cherchait.

M. Attewell: Ou tout au moins une possibilité raisonnable.

Le président: Oui; tout est possible.

M. Morrison: Je crois que c'est là votre réponse: tout est possible. Je crois que vous affirmez par là que, si les 325 millions de dollars sont le chiffre après déduction des entrées compensatoires de 100 millions de dollars, on récupérera une partie les 325 millions de dollars. Si telle est votre question . . .

Le président: Oui.

M. Morrison: On espère qu'on pourra recouvrer certaines sommes. Cela dépendra de la commercialisation des avoirs au moment où la banque sera en liquidation.

Le président: Bien. Ce sont les renseignements que je voulais faire consigner au procès-verbal. Merci beaucoup. Je crois que cela répond à la question que vous posaient les membres de l'opposition, qui nous ont d'ailleurs quitté tellement ils étaient irrités. Ça n'est toutefois pas de votre faute; ils essayaient d'obtenir quelque chose que vous n'êtes pas en mesure de donner.

M. Morrison: C'est exact.

Le président: Vous n'avez pas progressé suffisamment pour cela. Je tenais simplement à faire consigner cela au procès-verbal.

M. Attewell: À titre d'éclaircissement, monsieur le président, au sujet de ce montant de 325 millions de dollars, étant donné qu'il y a 100 millions de dollars en capitaux, est-ce que cela signifie qu'il y a une valeur nette négative de 225 millions de dollars?

M. Morrison: Auriez-vous l'obligeance de répéter?

M. Attewell: Je me rapportais à ce montant de 325 millions de dollars, qui exprime je crois des pertes supplémentaires excédant les assurances. Est-ce bien les 325 millions de dollars dont nous parlions?

M. Morrison: Je crois qu'une partie du projet de loi C-79 précise la définition de «dépôt», de «déposant» etc. Cela influera certainement sur le gouvernement lorsqu'il s'agira de décider quelle portion de ces entrées compensatoires de 80 à 100 millions de dollars il faudra prendre pour réduire cette

[Texte]

Mr. Attewell: Yes, but as to the \$325 million, which is kind of like additional losses, given a starting point of capital of \$100 million, is that something close to saying that the negative net worth is about \$200 million? Or is it greater?

Mr. Morrison: No. I think we are mixing a few things in there.

The Chairman: You are throwing capital into the mix here that is now eroded. It is gone. We are talking net figures now.

Mr. Attewell: I appreciate that, but the bottom number eventually is going to be a negative net worth of x , which is our net loss.

The Chairman: I think Mr. Hawkes has the numbers identified, so I will let him go ahead and then you can "sup" him.

Mr. Hawkes: I could have come at the same issue in a somewhat different way, but the Bank Act requires certain things to happen when you get to a negative net worth. For example, you talk about legal impediments in your statement, and there is a trigger here.

Mr. Morrison: Yes. If you are in a negative equity position, the whole borrowing base of a bank is the multiple which you are allowed times basically your equity.

Mr. Hawkes: Okay.

Mr. Morrison: And if there is no equity, there is no borrowing limit, so you cannot be a bank.

Mr. Hawkes: So it would be fair to say, if the Members of Parliament in their wisdom decided to put \$425 million into equity, that legal impediment would be overcome. We would not be in a negative net worth position at that point.

Mr. Morrison: That would be correct, yes.

Mr. Hawkes: So somewhere in between \$425 million and zero is the current negative net worth of that bank. Right?

Mr. Morrison: Correct.

Mr. Hawkes: Now we could play a nice game from that point! But let me come at you in a slightly different way and ask a series of questions in some ways relating to testimony of the Canadian Commercial Bank. You have had a chance to examine those files, and in the normal course of business would you say those files are complete and reasonably well kept in terms of the loans?

Mr. Morrison: We had a lot of comments as to additional information which should be in those files. There were many comments on individual files which we have reviewed with management.

Mr. Hawkes: Did the bank have a manual inside the bank for the categorization of loans? In the Canadian Commercial

[Traduction]

somme. Cela fera donc partie de vos délibérations ultérieures sur le projet de loi C-79.

M. Attewell: Oui, mais pour ce qui est des \$325 millions, qui correspondent à des pertes supplémentaires, si l'on prend comme point de départ des capitaux de 100 millions de dollars, est-ce que cela signifie que la valeur nette négative est d'environ 200 millions de dollars ou est-elle supérieure à cela?

M. Morrison: Non. Je crois que nous mêlons certaines choses ici.

Le président: Vous ajoutez des capitaux à des fonds qui sont déjà érodés, qui ont disparus. Il est question de chiffres nets ici.

M. Attewell: Je le comprends mais, en dernière analyse, on arrivera à une valeur nette négative de tant, qui correspondra à la perte nette.

Le président: Je crois que M. Hawkes a les chiffres, je vais donc le laisser prendre la parole, après quoi vous pourrez poser votre question supplémentaire.

M. Hawkes: J'aurais pu aborder la même question de façon différente mais la Loi sur les banques exige certaines choses lorsqu'on en arrive à une telle situation de valeur nette négative. Ainsi par exemple, votre déclaration mentionne des obstacles juridiques, et il y a un déclencheur ici.

M. Morrison: Oui. Si vous vous trouvez dans une situation négative, la base d'emprunt d'une banque est obtenue en multipliant votre capital par le chiffre qu'on vous permet d'utiliser.

M. Hawkes: Bien.

M. Morrison: Et s'il n'y a pas de capital, s'il n'y a pas de limite d'emprunt, on ne peut donc être une banque.

M. Hawkes: En conséquence, si les députés décident de verser 425 millions de dollars au capital, alors l'obstacle juridique se trouvera contourné. Il n'y aura pas de valeur nette négative.

M. Morrison: C'est exact, oui.

M. Hawkes: En conséquence, la valeur nette négative actuelle de cette banque se situe quelque part entre 425 millions de dollars et 0. C'est bien cela?

M. Morrison: C'est exact.

M. Hawkes: Il y aurait moyen de jouer un petit jeu très subtil à partir de cela! Je vais maintenant aborder la question sous un angle quelque peu différent et vous poser des questions liées aux témoignages des représentants de la Banque Commerciale du Canada. Vous avez eu l'occasion d'étudier les dossiers de cette institution et en tant que professionnel, à votre avis, ces dossiers en ce qui a trait aux prêts sont-ils complets et assez bien tenus?

M. Morrison: On a dit à maintes reprises que des renseignements supplémentaires auraient dû figurer dans ces dossiers. On a aussi fait beaucoup de remarques au sujet de certains dossiers précis que nous avons réexaminés avec les gestionnaires.

M. Hawkes: La banque disposait-elle d'un manuel servant à l'établissement des catégories de prêts? Au sein de la Banque

[Text]

Bank, they had a six-point scale that ranged from one being very good through six being . . .

Mr. Morrison: Yes. There is a document setting out their rating system, yes.

Mr. Hawkes: Thank you. In your examination of those files, had they adhered to that document reasonably well?

• 1045

Mr. Morrison: Based on the results which we came through, there were significant differences.

Mr. Hawkes: Significant differences?

Mr. Morrison: We thought their categorization was more positive than ours, and I think in the letter of September 27 we made reference to information the internal chief inspector had in his files which, we state in that letter, supported the conclusions we had.

Mr. Hawkes: Do you have any sense of whether that phenomenon relates more clearly to the loans of long standing or loans of recent standing?

Mr. Morrison: I think that is a little too general to respond. I think there would be some in both categories, but it is a very general statement.

Mr. Hawkes: You are unable to detect a direction as to whether they were getting better or worse on that dimension?

Mr. Morrison: I guess just in absolute dollars, where the numbers I mentioned earlier . . . where the assets in 1983 of the Northland Bank were approximately \$253 million—1981, \$515 million; 1982, \$653 million; 1983, \$742 million; 1984, \$1,000,080,000; 1985, \$1,300,000,000. So the bigger dollars would be . . .

Mr. Hawkes: More recent.

Mr. Morrison: Yes.

Mr. Hawkes: You made a statement about your evaluation of this portfolio. You have had 90 people working on it. You have completed 95% of the files in reaching your own evaluation. I think you also said that you evaluated those on a going concern basis.

Mr. Morrison: Yes, that is correct.

Mr. Hawkes: Did that give you some difficulty because it was not a true going concern at the point when you were doing it? How do you make that adjustment?

Mr. Morrison: First, the 90 people were not reviewing the loan files. There were about 45 of our people and 45 of the Royal Bank. There were many things which were being conducted as curator in addition to looking at the loan files, a lot of other things. But the process to take a look at the loans was on the basis that we were going into a branch of the Royal

[Translation]

Commerciale du Canada, il y avait une échelle de six niveaux. De un, qui était considéré comme très bien, jusqu'à six . . .

M. Morrison: Oui. Il existe d'ailleurs un document expliquant leurs normes d'évaluation, oui.

M. Hawkes: Merci. Lorsque vous avez examiné ces dossiers avez-vous observé que la banque s'était assez bien conformée à ce document?

M. Morrison: D'après les résultats que nous avons obtenus, il y avait de grosses différences.

M. Hawkes: De grosses différences?

M. Morrison: Nous avons jugé que leur classement était plus positif que le nôtre, mais dans la lettre du 27 septembre, je crois, nous avons parlé d'informations que l'inspecteur interne en chef avait dans ses dossiers et qui confirment nos conclusions; c'est ce que nous précisons dans la lettre.

M. Hawkes: Savez-vous si ce phénomène existe surtout pour les prêts anciens ou pour les prêts plus récents?

M. Morrison: Je pense qu'on ne peut pas généraliser. Il y en a dans les deux catégories, mais c'est un peu trop général.

M. Hawkes: Vous ne pouvez pas déceler une tendance, vous ne savez pas si, dans ce sens, la situation s'aggravait ou s'améliorait?

M. Morrison: En dollars absolus, lorsque les chiffres que j'ai cités plus tôt . . . lorsque les actifs de la Banque Northland en 1983 s'élevaient à environ 253 millions de dollars; en 1981, 515 millions de dollars; en 1982, 653 millions de dollars; en 1983, 742 millions de dollars; en 1984, un milliard quatre-vingt mille dollars; en 1985, un milliard trois cent millions de dollars. Dans ces conditions, les sommes les plus considérables . . .

M. Hawkes: Sont plus récentes.

M. Morrison: Oui.

M. Hawkes: Vous avez parlé de l'évaluation que vous avez faite de ce portefeuille. Vous avez eu 90 personnes qui ont travaillé sur ce dossier. Avant de produire votre propre évaluation, vous avez passé en revue 95 p. 100 des dossiers. Vous avez dit également, je crois, que vous effectuiez ces évaluations d'une façon permanente.

M. Morrison: Oui, c'est exact.

M. Hawkes: Est-ce que vous avez eu des problèmes? En effet, au moment où vous y travailliez, il n'y avait pas lien de les faire de façon permanente. Comment faites-vous cet ajustement?

M. Morrison: Pour commencer, les 90 personnes en question n'étaient pas toute occupées à étudier les dossiers de près. Quarante-cinq d'entre elles venaient de chez nous et quarante-cinq, de la Banque Royale. Le curateur ne s'est pas contenté d'étudier les dossiers de près, il a tenu compte de beaucoup d'autres choses. Mais entre autres, il a étudié les prêts comme

[Texte]

Bank and assessing the loans on the basis they would use in assessing the loans.

Now, if you had a piece of property or a building where there was insufficient cash flow to service the debt of that particular property then you would not assess that on a fire sale basis; but if that loan was, let us say, \$5 million then you may categorize some of it as weak, some as doubtful and some as bad and maybe some as safe in terms of the servicing of the debt on that particular loan.

Mr. Hawkes: In other words, you take the one \$5-million loan and divide it into three categories?

Mr. Morrison: Yes. We would not necessarily take the whole \$5 million and say this bad unless it was bad, but where the loan was not servicing the debt on it you knew that at some point if they could not repay the interest on that particular loan there would be a loss and you will categorize that as either weak, doubtful or bad.

Mr. Hawkes: Let us just stay with that example for a second. Say you have an apartment building as a particular piece of real estate and the loan on it is \$5 million but its vacancy rate is 50%. How does that relate to the loss provisions? What are you likely to do with that kind of a situation? Are you likely to say that \$2.5 million of that should be in the loss provision or . . .

Mr. Morrison: The collectability . . .

Mr. Hawkes: —the whole \$5 million?

• 1050

Mr. Morrison: If the cashflow is dramatically insufficient, which would appear to be the example you gave, the market value of that property based on appraisals, if they were available, would show a value substantially less than that \$5 million, or a combination of both. Then some of that loan would be categorized as doubtful and bad.

Mr. Hawkes: But you would not put the whole . . .

Mr. Morrison: You would not write off the whole \$5 million because there is still some value there, yes.

Mr. Hawkes: What are you likely to come to as a criterion? Would it be the current market value if you took it as security and tried to sell it? Is that really the positive value you are going to put on it? You could sell it in the current market for \$3 million, therefore, \$2 million of it is a loss. How does the going concern come into liquidation, at this point, in this situation?

Mr. Morrison: I guess, the business of the bank is to earn interest. You are not going to earn interest on that particular loan. It is going to cost you money, going down the road on that particular loan. If you are getting insufficient income to service that debt, you are going to have losses in the future on that particular loan, because you have to borrow money to finance that particular loan.

[Traduction]

s'il s'agissait d'une succursale de la Banque Royale, et qu'il fallait évaluer les prêts selon la procédure habituelle.

Maintenant, supposons que vous ayez eu une propriété ou un immeuble mais pas assez de liquide pour assurer le service de la dette sur cette propriété; vous n'auriez pas fait votre évaluation comme dans le cas d'une vente d'incendie. Supposons maintenant que le prêt se soit élevé à 5 millions de dollars; vous pouvez faire bien des choses, dire qu'une portion est faible, une portion est douteuse, une portion est irrécouvrable et peut-être même qu'une portion est remboursable.

M. Hawkes: Autrement dit, vous prenez ce prêt de 5 millions de dollars et vous le divisez en trois catégories?

M. Morrison: Oui. Nous ne décidons pas forcément que la totalité des 5 millions de dollars est irrécouvrable, mais lorsque le prêt ne réussit pas à assurer le service de la dette, vous savez que l'emprunteur ne réussira pas à rembourser les intérêts, qu'il y aura perte, et à ce moment-là, vous inscrivez cela dans la catégorie faible, douteuse ou irrécouvrable.

M. Hawkes: Restons un instant sur cet exemple. Vous dites que vous avez un immeuble, une propriété immobilière, sur laquelle on a emprunté 5 millions de dollars, mais il n'est occupé qu'à 50 p. 100. Quel rapport cela a-t-il avec les provisions pour pertes? Dans ce genre de situation, que ferez-vous? Allez-vous décider d'inscrire 2.5 millions de dollars au titre de la provision pour pertes ou bien . . .

M. Morrison: Les possibilités de recouvrement . . .

M. Hawkes: . . . la totalité des 5 millions de dollars?

M. Morrison: Si les liquidités sont nettement insuffisantes, ce qui semble être le cas dans l'exemple que vous avez donné, la valeur de ce bien sur le marché, d'après les évaluations, si elles sont disponibles, apparaîtra comme bien inférieure à 5 millions de dollars, ou bien une combinaison des deux. Dans ces conditions, une partie de ce prêt serait inscrite à la catégorie douteuse et désespérée.

M. Hawkes: Mais vous ne considérez pas que l'ensemble . . .

M. Morrison: Vous n'inscrivez pas la totalité des 5 millions de dollars aux profits et pertes, car il y a toujours une certaine valeur, effectivement.

M. Hawkes: Et quel genre de critères risquez-vous de retenir? La valeur courante, si vous essayez de vendre? Est-ce que c'est la valeur positive que vous allez donner à la propriété? Vous pourriez la vendre sur le marché pour 3 millions de dollars, par conséquent, il s'agit d'une perte de 2 millions de dollars. Comment l'entreprise en activité entre-t-elle en liquidation, à partir de ce moment-là, dans cette situation?

M. Morrison: La banque est là pour gagner des intérêts. Or, sur ce prêt-là, il devient impossible de gagner des intérêts. Au contraire, cela va coûter de l'argent, à un moment ou à un autre. S'il n'y a pas suffisamment de revenu pour assurer le service de la dette, des pertes sont inévitables pour l'avenir, car il faudra emprunter pour financer ce prêt-là.

[Text]

Mr. Hawkes: Let me give you the following circumstances. The cashflow is such that they can pay the interest on \$3.5 million of the \$5 million. A market appraisal tells you that, if you take it as security and sell it, you can get \$3 million. What is your loss provision related to that loan? Is it a \$2 million loss provision or is it \$1.5 million?

Mr. Morrison: If it is the servicing of \$3.5 million of debt and the market value was \$3 million of that property...? Your intentions were not to sell that particular building or you were... I would have to look at the specific facts of that, because there may be more facts concerning that particular transaction. There would be categorization of that loan, some of it as doubtful and bad. Then, to the degree you are going to say what percentage of those doubtful and bad loans should be provided for, that is the second step.

Mr. Hawkes: Okay, I will put a hypothetical question to you. I have noted that in your statement the words "legal impediment" appears several times. There is a piece of legislation called the Bank Act and a business called a bank, which operates under that piece of legislation, and there are specific parameters which do not apply to other kinds of businesses. Maybe this is for a good reason or maybe for a bad reason. That is something that Parliament is going to have to argue about.

If this were not a bank bound by the provisions of the Bank Act, and if you were given five years to manage the loan portfolio, do you believe you could bring it into a positive net worth position?

Mr. Morrison: Your question is: If we were not a bank, but were something else...?

Mr. Hawkes: If you were not bound by the Bank Act sort of thing, if this were a corporation in private sector hands, where they had the deposits necessary to back their loans... Let us say, they had borrowed that money at rates that depositors normally get. If you had those interest payments owed to you...

Mr. Morrison: I guess, the other sort of business, if it is not a bank—it could be a real estate company, which is different from a commercial manufacturing company, which may in turn have some extra money put aside and a passive investment in a property or a real estate company. So the response may be different to those.

I think with the bank, there is a question of the matching of your interest income and your interest expense, which are coming through. Here you are in a position of borrowing, let us say, at 12% and getting 8%. That is not a very good business. You are going to have the loss continuing down on that.

• 1055

Mr. Hawkes: But let us say you were a private lender and you had borrowed money at normal deposit rates and you had these loans out there—good, bad, the total package. If you were given five years, with your spread and your cashflow and all of those kinds of things over a five-year period of time, would you likely return to a positive net worth position?

[Translation]

M. Hawkes: Je vais vous citer des circonstances: supposons que les liquidités soient suffisantes pour payer les intérêts sur 3,5 des 5 millions. D'après une évaluation, vous savez que vous pouvez vendre la propriété 3 millions de dollars sur le marché. Quelle provision pour perte avez-vous pour ce prêt? S'agit-il d'une provision de 2 millions de dollars ou de 1.5 million de dollars?

M. Morrison: S'il est possible d'assurer le service de la dette à 3,5 millions de dollars, si la valeur sur le marché est de 3 millions de dollars...? Vous n'aviez pas l'intention de vendre cet immeuble ou bien vous... Il faudrait étudier les détails, car beaucoup d'autres facteurs peuvent entrer en ligne de compte. On séparerait le prêt en catégories, une partie douteuse, une partie sans espoir. Ensuite, dans la mesure des pourcentages retenus, vous allez choisir une provision, c'est la deuxième étape.

M. Hawkes: D'accord, je vais vous poser une question hypothétique. Dans votre déclaration, vous parlez d'obstacles légaux; cela revient à plusieurs reprises. Il y a une loi qui s'appelle la Loi sur les banques, et une entreprise qu'on appelle une banque, qui est régie par cette loi; à cette entreprise s'appliquent des paramètres qui ne s'appliquent pas à d'autres types d'entreprises. Il y a peut-être une bonne raison à cela, peut-être une mauvaise raison. Ça, c'est au Parlement d'en discuter.

S'il ne s'agissait pas d'une banque assujettie aux dispositions de la Loi sur les banques, si vous aviez cinq ans pour gérer le portefeuille de prêts, pensez-vous que vous réussiriez à redresser la situation?

M. Morrison: Vous voulez dire: s'il ne s'agissait pas d'une banque, mais de quelque chose d'autre?

M. Hawkes: Si vous n'étiez pas tenu de respecter les dispositions de la Loi sur les banques, s'il s'agissait d'une société du secteur privé, qui possède les dépôts nécessaires pour financer ses prêts... Supposons que vous ayez emprunté cet argent aux taux qui sont normalement consentis aux déposants. Si on vous devait ces versements d'intérêt...

M. Morrison: L'autre sorte d'entreprise, s'il ne s'agit pas d'une banque, il peut s'agir d'une compagnie immobilière, et c'est différent d'une compagnie manufacturière, qui peut avoir de l'argent de côté et des investissements passifs dans des propriétés ou une compagnie immobilière. Dans tous ces cas, la réponse pourrait être différente.

Avec la banque, il importe d'équilibrer les revenus tirés des intérêts et les dépenses qui découlent des intérêts. Dans ce cas, vous avez la possibilité d'emprunter à 12 p. 100 et d'obtenir 8 p. 100, c'est un exemple. Ça, ce n'est pas une pratique très saine. Si vous continuez, vous aurez forcément des pertes.

M. Hawkes: Mais supposons que vous soyez un prêteur privé, vous avez emprunté de l'argent aux taux de dépôt normaux, et vous aviez ces prêts, dont une partie est saine, une partie en difficulté. Si on vous donnait cinq ans, avec l'étalement de vos transactions, avec vos liquidités, toutes ces

[Texte]

Mr. Morrison: I am not sure I understand your question.

Mr. Hawkes: Okay. If you sit on this committee and hear all the testimony and have some knowledge of the business climate out there . . . You have certain kinds of situations; I guess the easiest for me to think of is a drilling rig. At particular points in time in the business climate in western Canada in the last five years, a \$2 million drilling rig, if you had to sell it at that moment in time, would have been worth scrap metal value because there simply was no market. But markets turn around. You lose the interest in the interim, so you have a negative cashflow if you are carrying that on your books. But there comes a time two or three years down the road when you can resume payment on that loan because the rig gets a contract and goes into business and you can resume payments on it. At that point in time it is an asset worth selling for something more than scrap.

I guess I am sort of digging here into . . . You have a lot of people on your staff who are familiar with the western Canadian business climate. I am sort of saying if the thing had enough time and were managed well enough, would it come back over to the other side of the ledger in time?

Mr. Morrison: Well, then you have to determine the speculation out to what that timeframe may be, and how you can afford to keep what you referred to as scrap value in that scenario. It may be very good down the road, but at what time may the recovery come so that rig could be used? If that rig can be used ten years down the road or five years down the road or three years down the road, the business decision may be different in terms of that. Can you afford to finance that rig for that period of time, or do you have to recognize the situation you are in at the present time on that? If you dispose of it, obviously you are going to get scrap value. But if you anticipate that there may be a period of time when the recovery may come back, you may look at that and say fine, maybe we can do something to carry that for a shorter period of time. But you are into speculation at that point.

Mr. Hawkes: I think that was at the heart of Mr. Garneau's question, in a sense. He was really asking are the taxpayers going to be out the \$425 million or the \$325 million or are they going to be out somewhat less than that, and is there any chance they may not be out a dime? I guess you are into certain assumptions. If the basic kinds of assets involved in this situation such as real estate come back at the rate of 10%, if there is a 10% inflationary . . .

Mr. Morrison: I am sorry, I cannot . . .

Mr. Hawkes: I guess the answer to that is partly dependent on certain assumptions. If real estate values in that part of the world, for instance, were to climb at a rate of 10% per year over the next 3 or 4 years, then holding onto those securities might prove to be a wise decision and might indeed return all the taxpayers' money.

[Traduction]

circonstances sur une période de cinq ans, est-ce que vous risquez de redresser la situation?

Mr. Morrison: Je ne sais pas si je comprends bien votre question.

Mr. Hawkes: D'accord. Vous siégez à ce Comité, vous entendez tous les témoignages, vous avez une certaine connaissance du climat commercial . . . Il y a des situations . . . J'imagine que le meilleur exemple est celui d'une tour de forage. Depuis cinq ans, le climat commercial dans l'ouest du Canada a beaucoup évolué; prenons une tour de forage de 2 millions de dollars, supposons que vous soyez forcé de la vendre, il y a eu des périodes où vous l'auriez vendue au prix de la ferraille, parce qu'il n'y avait pas de marché. Cela dit, les marchés évoluent. En attendant, vous perdez de l'intérêt, vos liquidités sont négatives si vous conservez cela dans vos livres. Mais vient un moment, deux ou trois ans plus tard, où vous pouvez reprendre les paiements sur ce prêt, parce que votre plate-forme obtient un contrat, entre en activité, et cela vous permet de reprendre les paiements. À ce moment-là, c'est un actif qui peut être vendu pour plus que le prix de la ferraille.

Je suis en train d'essayer d'approfondir . . . Vous avez parmi votre personnel beaucoup de gens qui connaissent la situation dans l'ouest du Canada. Ce que je dis, c'est qu'avec le temps, avec une bonne gestion, est-ce qu'il serait possible de redresser la situation?

Mr. Morrison: Eh bien, les délais nécessaires sont une affaire de spéculation; comment pouvez-vous vous permettre de conserver dans vos livres ce que vous appelez la valeur de la ferraille. Cela peut devenir très intéressant plus tard, mais combien de temps faudra-t-il attendre pour que la tour de forage reprenne ses activités? S'il est possible d'utiliser cette tour dans cinq ans, dans dix ans, ou dans trois ans, dans chaque cas, la décision sera différente. Pouvez-vous vraiment financer cette tour pendant tout ce temps, ou bien devez-vous vous résigner à la situation actuelle? Évidemment, si vous vendez, vous vendrez pour le prix de la ferraille. Mais si vous prévoyez une période de redressement, vous pouvez décider, effectivement, de garder la tour pendant une courte période. Mais à partir de là, cela devient de la spéculation.

Mr. Hawkes: D'une certaine façon, c'est en fait ce que M. Garneau vous demandait. Il voulait savoir si les contribuables auraient à payer 425 ou 325 millions de dollars ou bien si ce serait moins, et y a-t-il une chance pour qu'ils ne paient rien du tout? Vous avez forcément fait des suppositions. Si la majorité des actifs dans cette situation, par exemple les biens immobiliers, remontent à 10 p. 100, s'il y a une tendance inflationniste de 10 p. 100 . . .

Mr. Morrison: Excusez-moi, je ne . . .

Mr. Hawkes: J'imagine que la réponse dépend de certaines suppositions. Si les valeurs immobilières dans cette partie du monde devaient augmenter de 10 p. 100 par an pendant les trois ou quatre prochaines années, il serait peut-être sage de conserver ces valeurs, et le contribuable aurait peut-être une chance de rentrer dans ses frais.

[Text]

The Chairman: Mr. Hawkes, are you getting close to the end?

Mr. Hawkes: I could probably ask questions all day.

The Chairman: Yes, I know you can.

Mr. Hawkes: Are you familiar with chapter 11 in the United States . . .

Mr. Morrison: I have some familiarity, yes.

Mr. Hawkes: If we had that kind of legislation in place in this country at this time, would some of the legal impediments currently in your way . . . Would you have a better situation, or do you know enough about it to comment?

Mr. Morrison: I would rather study that question before I would respond to that.

Mr. Hawkes: Any comment from anybody else on your team? Has anybody else more familiarity with the difference in law?

• 1100

The Chairman: Mr. Hawkes, as you are normally able to get into a great, wide variety of hypothetical questions which I think should not be dealt with in this legislative committee, I am going to ask some specific questions and give you time to think up some questions that pertain to the legislation before us.

I want to get you to turn to page 25. This is very important. I am sorry; it is again on the same issue, because I want the answers if you are not here.

In your first paragraph, on the second line, there is "ct". What is that supposed to be?

Mr. Morrison: It should not be there.

The Chairman: Okay. Could you read the next sentence; the first one? Maybe we are stupid at the table, but we cannot figure out what it is saying. We think we know, but we want to be clear.

the amounts that will be agreed to be set-off on the insured deposits by the depositors as there is no legal right of set-off on insured deposits.

Is something not missing? Are you trying to say these set-offs cannot be set off against the insured deposits? Is that what it is saying? In other words, none of this can go back to CDIC; is that . . .

Mr. Morrison: I think that is subject to legal interpretation.

The Chairman: What I am trying to identify . . . you talked about your \$426 million. I found your \$426 million, and this \$100 million is the \$100 million you are referring to.

Mr. Morrison: Yes.

[Translation]

Le président: Monsieur Hawkes, est-ce que vous pensez terminer assez vite?

M. Hawkes: Je pourrais probablement poser des questions toute la journée.

Le président: Oui, je sais que vous le pouvez.

M. Hawkes: Est-ce que vous connaissez le chapitre 11 aux États-Unis . . .

M. Morrison: Dans une certaine mesure, oui.

M. Hawkes: Si nous avons ce genre de mesures législatives à l'heure actuelle, est-ce qu'une partie des obstacles légaux auxquels vous vous heurtez . . . Est-ce que vous seriez dans une meilleure situation? En savez-vous suffisamment pour répondre?

M. Morrison: Je préfère étudier cette question avant de répondre.

M. Hawkes: Est-ce que l'un de vos collègues peut répondre? Est-ce que l'un d'entre vous connaît bien les différences entre les deux pays?

Le président: Monsieur Hawkes, comme d'ordinaire vous réussissez à vous lancer dans toute une gamme de questions hypothétiques qui ne relèvent pas vraiment directement de ce comité législatif, je vais me permettre de poser quelques questions précises, cela vous donnera le temps de penser à des questions qui ont trait au projet de loi que nous étudions.

Je me réfère à la page 25; c'est très important. Excusez-moi, c'est encore une fois le même problème, mais je veux avoir les réponses quand vous ne serez plus là.

Dans votre premier paragraphe, à la deuxième ligne, je vois la mention «ct». Qu'est-ce que cela représente?

M. Morrison: Ça ne devrait pas être là.

Le président: D'accord. Pouvez-vous lire la phrase suivante, la première? Nous sommes peut-être tous très stupides, mais je ne comprends pas ce que cela veut dire. Nous croyons comprendre, mais nous voulons en être certains.

Les sommes qui constitueront la compensation sur les dépôts assurés par les déposants étant donné qu'il n'y a pas de droit légal de compensation sur les dépôts assurés.

Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose qui manque? Est-ce que vous essayez d'expliquer que ces compensations ne peuvent exister sur les dépôts assurés? C'est bien ce que vous voulez dire? Autrement dit, dans aucun cas cela ne peut retourner à la SADC, est-ce que . . .

M. Morrison: C'est une affaire d'interprétation juridique.

Le président: Ce que j'essaie de comprendre . . . Vous avez parlé de vos 426 millions de dollars. J'ai trouvé vos 426 millions, et ces 100 millions-ci sont les 100 millions dont vous parlez.

M. Morrison: Oui.

[Texte]

The Chairman: I do not know if you are saying here that the \$100 million is fully deductible from the government's \$426 million or it could be shared with somebody else.

Mr. Frank R. Brown (Touche Ross Ltd., Curator of Northland Bank): The subject of set-off is not always clear. What it is doing here is if there is not a legal right of set-off, the liquidator may apply to the government and/or CDIC to receive the cheque to deduct the amount owing to the bank by the depositor before the net amount is forwarded to the depositor. So in the instance of \$60,000 the bank would not want to see the \$60,000 go to the depositor if he still owes the bank some amount up to \$60,000. He would like the \$60,000 to come to the bank; he can deduct the amount owing to the bank, and then say a net of something less should go to the depositor.

The Chairman: It is not the way I understood it in the first place. I wanted to clarify it.

Going to the bottom of this page, you have the Bank of Canada, \$540 million. Against that \$540 million... are you applying that against the \$1.63 billion in assets?

Mr. Morrison: No. The security of the Bank of Canada is approximately 90% of the assets of the Northland.

The Chairman: So it is about \$1.2 billion. I am really globalizing, so I do not pin you down. You are hoping to recover at least 50% of the assets of the bank.

Mr. Morrison: We have made no comment on that, Mr. Chairman.

The Chairman: But you would like to.

Mr. Morrison: I think you would like to recover it all, if you could.

The Chairman: You would like to recover 50%.

Let us take the worst-case scenario: that you recover only \$540 million. Then the Bank of Canada would be paid off.

Mr. Morrison: Correct; assuming it is all in the 90% assets that those recoveries came through, yes.

The Chairman: Yes, that is what I am talking about.

Anything over and above that amount—where does it go? Does it go to the Government of Canada, or to CDIC, or is it split between the two?

Mr. Morrison: My understanding is that it splits.

The Chairman: On a pro rata basis?

Mr. Morrison: I think it is *pari passu*.

[Traduction]

Le président: Je ne sais pas si vous prétendez que les 100 millions en question sont entièrement déductibles des 426 millions du gouvernement ou s'il y a possibilité de partage avec quelqu'un d'autre.

M. Frank Brown (Touche Ross Ltée, curateur de la Norbanque): Le sujet des compensations n'est pas toujours très clair. Dans ce cas, en l'absence d'un droit légal de compensation, le liquidateur peut demander au gouvernement ou à la Société d'assurance-dépôts un chèque à déduire des sommes dues à la banque par le déposant avant que la somme nette ne soit envoyée au déposant. Dans le cas de 60,000\$, par exemple, la banque ne veut pas que les 60,000\$ soient versés au déposant s'il doit encore à la banque des sommes qui peuvent aller jusqu'à 60,000\$. Elle veut que les 60,000\$ lui restent, elle peut les déduire des sommes dues à la banque, et dire ensuite que la somme due au déposant est de tant, moins quelque chose.

Le président: C'est ce que j'avais toujours compris. Je voulais m'en assurer.

Au bas de cette page, pour la Banque du Canada, vous inscrivez 540 millions de dollars. Ces 540 millions de dollars... est-ce que vous les défalquez du 1.63 milliard d'actifs?

M. Morrison: Non. La garantie de la Banque du Canada représente environ 90 p. 100 de l'actif de la Norbanque.

Le président: Autrement dit, environ 1.2 milliard de dollars. Je vous donne des chiffres globaux, pour ne pas trop vous limiter. Vous espérez récupérer au moins 50 p. 100 des actifs de la banque.

M. Morrison: Monsieur le président, nous n'avons pas fait d'observations à ce sujet.

Le président: Mais vous aimeriez bien pouvoir le faire.

M. Morrison: Je pense que vous aimeriez récupérer la totalité, si c'était possible.

Le président: Vous aimeriez récupérer 50 p. 100.

Prenons le pire scénario possible: vous ne récupérez que 540 millions de dollars. Dans ce cas, la Banque du Canada est remboursée.

M. Morrison: Exact. À condition qu'il s'agisse des 90 p. 100 d'actifs qui ont permis ces recouvrements, respectivement.

Le président: Oui, c'est ce que je dis.

Tout ce qui vient s'ajouter à cette somme, qu'est-ce que cela devient? Est-ce que cela va au gouvernement du Canada, à la Société d'assurance-dépôts, ou bien est-ce partagé entre les deux?

M. Morrison: Je crois que c'est partagé.

Le président: Au prorata?

M. Morrison: À parité, je crois.

[Text]

The Chairman: So what you were trying to tell them earlier was there was \$426 million from the Government of Canada less the \$100 million write-off . . .

Mr. Morrison: Offset. In the range of . . .

The Chairman: I meant offset; I am sorry. In addition to that, you could possibly reduce that below the \$326 million by additional recovery from the assets that are pledged to the Bank of Canada on a *pari passu* basis with the CDIC?

Mr. Morrison: That is correct.

The Chairman: That is the point I wanted to get clearly stated because that is about as close as I would ask you to get to the amount at this time.

Mr. Hawkes: have you thought up relevant questions?

Mr. Hawkes: I would just like to correct the record. I said that in the statement the witnesses had referred to legal impediments. That is not correct. It is in the letter to the Minister of State for Finance on September 27, 1985 where you make reference to legal impediments. I am sorry for that confusion.

You indicate in that letter that in the absence of a major restructuring in the immediate future—I think those are the words—you would recommend moving to the Winding-up Act. Can you just share with the committee your view of some of the parameters of the kind of major restructuring which would have to occur? Is it essentially a capital infusion, or is it a capital infusion plus . . .

Mr. Morrison: You are referring to the discussions and dialogues which were going on with the ministry and their agents, Bellamy, in terms of the various alternatives they were talking about. I do not know all of the alternatives they were suggesting for restructuring. If they were unsuccessful in those then we were recommending the liquidation.

Mr. Hawkes: You did not have a view of what that might entail? It was Bellamy's job to do that?

Mr. Morrison: No.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes.

Mr. Morrison, Mr. Brown, Mr. Pepper, I would like to express my sincere thanks to you for your openness. I appreciate the way you allowed us to try and get a point down clearly. I appreciate your openness as much as you can be under the present circumstances. It is a great help to us to try and get this bill through and assist you in solving the problem of the Northland Bank. So on behalf of the committee I want to express my sincere thanks to you, gentlemen, for attending today.

Mr. Morrison: Thank you very much.

The Chairman: The meeting is adjourned until 3.30 p.m.

[Translation]

Le président: Par conséquent, ce que vous avez essayé d'expliquer tout à l'heure, c'est qu'il y a 426 millions de dollars du gouvernement du Canada moins 120 millions de dollars qui passent aux profits et pertes, n'est-ce pas? . . .

M. Morrison: Compensation. De l'ordre de . . .

Le président: Je voulais dire compensation, excusez-moi. En plus de cela, vous pourriez peut-être ramener cela en dessous de 326 millions de dollars en récupérant une partie des actifs qui sont engagés envers la Banque du Canada à parité avec la Société d'assurance-dépôts?

M. Morrison: C'est exact.

Le président: C'est ce que je voulais vous faire dire, car pour l'instant, je ne vous demanderai pas de préciser plus.

M. Hawkes: est-ce que vous avez pensé à d'autres questions qui sont dans le sujet?

M. Hawkes: Je veux seulement apporter une rectification. J'ai dit que les témoins avaient parlé d'obstacles légaux dans leur déclaration. Ce n'est pas exact. Il s'agit d'une lettre du ministre d'État aux Finances datée du 27 septembre 1985, c'est là qu'il est question d'obstacles légaux. Excusez-moi pour cette imprécision.

Dans cette lettre, vous dites qu'en l'absence d'une restructuration majeure dans un avenir proche—je crois que ce sont vos termes—vous recommandez d'appliquer les dispositions de la Loi des liquidations. Pouvez-vous nous expliquer quels sont les paramètres de cette restructuration qui serait nécessaire? S'agit-il surtout d'une injection de capital, ou bien d'une injection de capital plus . . .

M. Morrison: Vous parlez de discussions et d'entretiens entre le ministère et ses agents, Bellamy, sur les différentes options. Je ne connais pas toutes les options de restructuration qui ont été avancées. Si toutefois ces tentatives devaient échouer, nous recommandions la liquidation.

M. Hawkes: Vous ne saviez pas en quoi cela consisterait? C'était à Bellamy de s'en charger?

M. Morrison: Non.

Le président: Merci, monsieur Hawkes.

Monsieur Morrison, monsieur Brown, monsieur Pepper, je vous remercie très sincèrement pour votre franchise. J'apprécie que vous nous ayez permis d'essayer de cerner étroitement certaines choses. J'apprécie votre ouverture, autant qu'il est possible dans les circonstances actuelles. Pour nous, c'est très utile et cela devrait nous aider à adopter ce projet de loi et à vous aider à résoudre les problèmes de la Norbanque. Ainsi, au nom du Comité, je vous remercie très sincèrement, messieurs, d'être venus aujourd'hui.

M. Morrison: Merci beaucoup.

Le président: La séance est levée jusqu'à 15h30.

[Texte]

AFTERNOON SITTING

• 1532

The Chairman: Order. Today we have before us in the continuation of the legislative committee on Bill C-79, with the auditors of Northland Bank, Mr. W.K. Detlefsen, Mr. Roderick J. McKay, Mr. Crawford Smith, and Mr. Graham LeBourveau.

Mr. W.K. Detlefsen (Senior Partner, Thorne Riddell): Mr. Chairman, Thorne Riddell and Clarkson Gordon were joint auditors of Northland Bank. I am the designated member of my firm to conduct the audit of Northland Bank, and Mr. Crawford Smith, of Clarkson Gordon, has the same responsibility at that firm.

Mr. Smith and I, together with our partners, Rod McKay of Thorne Riddell and Graham LeBourveau of Clarkson Gordon, were directly involved in the audit of Northland Bank. We have attached our personal profiles to this statement as appendix A.

Considering Canada's banking record, over 60 years without a bank failure, it is natural to ask, what happened? What caused these bank failures? Is anyone responsible?

Northland is in serious financial difficulty, and perhaps it will close permanently. This is the result of a series of events of varying consequences.

Throughout 1985 and as early as in 1982, it was general knowledge that banks and financial institutions whose business was centred in western Canada were in difficulties. The economy of the West, and Alberta in particular, had been in a severe recession. The year 1985 started in the hope that a modest recovery had begun, and then events came to a head in the banking system.

We have attached as appendix B a summary of the significant economic events in Alberta from 1982 through to 1985. Those events tell the tale; and the following stand out in particular.

First, the March 1985 announcement of the support package for the Canadian Commercial Bank told the public how bad the problem was not just for trust companies and credit unions, but now for a federal schedule A bank.

Second, there was the hope that the CCB support package would succeed; but a growing nervousness about Alberta's financial institutions, especially its banks.

Third is the flight of deposits from Alberta-based banks, particularly Northland, which was clearly being lumped by the public with CCB.

[Traduction]

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît. Nous reprenons aujourd'hui notre étude du projet de loi C-79 et nous accueillons les vérificateurs de la Norbanque, MM. W.K. Detlefsen, M. Roderick J. McKay, M. Crawford Smith et M. Graham LeBourveau.

M. W.K. Detlefsen (associé principal, Thorne Riddell): Monsieur le président, les cabinets Thorne Riddell et Clarkson Gordon étaient les covérificateurs de la Norbanque. Notre cabinet m'a désigné pour effectuer la vérification de la Norbanque et M. Crawford Smith, de Clarkson Gordon, a été chargé des mêmes fonctions pour son cabinet.

Monsieur Smith et moi-même, de concert avec nos associés, Rod McKay, de Thorne Riddell, et Graham LeBourveau, de Clarkson Gordon, avons participé directement à la vérification de la Norbanque. Vous trouverez nos curriculum vitae à l'annexe A.

En considérant le passé excellent des activités bancaires au Canada, plus de soixante ans sans faillite, il est normal et justifié de se poser la question suivante: «Que s'est-il passé? Quelle est la cause de ces faillites? Quelqu'un en est-il responsable?»

La Norbanque a de graves problèmes financiers et va peut-être fermer ses portes de façon définitive. C'est le résultat d'une série d'événements aux conséquences variées.

Au cours de l'année 1985, et dès 1982, il était de notoriété publique que les banques et les institutions financières dont les opérations étaient concentrées dans l'ouest du Canada connaissaient des difficultés. L'économie de l'Ouest, de l'Alberta en particulier, subissait une récession grave. L'année 1985 a commencé avec l'espoir qu'une reprise modérée était amorcée; cependant, la situation des banques s'est rapidement détériorée.

Vous trouverez, à l'annexe B, un résumé des événements économiques importants qui ont eu lieu en Alberta de 1982 à 1985. Ces événements montrent les faits; ce sont en particulier les suivants:

Premièrement, l'annonce faite, en mars 1985, du plan de soutien à l'intention de la Banque Commerciale du Canada informait le grand public de la gravité du problème, non pas seulement dans le cas des sociétés de fiducie et des coopératives de crédit, mais aussi dans le cas d'une banque fédérale de l'annexe A.

Deuxièmement, l'espoir que le plan de soutien réussirait, accompagné d'une anxiété croissante relativement aux institutions financières de l'Alberta, en particulier aux banques.

Troisièmement, la fuite des dépôts des banques dont le siège social se trouvait en Albert, en particulier la Norbanque, qui était associée par le grand public à la BCC.

• 1535

[Text]

And fourth, there was the announcement in August 1985 that the CCB was closed and that Northland was probably about to close.

The CCB's failure was a financial earthquake that created an atmosphere of fiscal apprehension, unease and distrust. Its after-shocks are still being felt. In our view, it was clearly the important factor triggering Northland's decline.

Mr. Chairman, your committee has heard many representations with respect to the role of the internal auditor, and our remarks are short to that point. But the role of external auditors in these events has been generally questioned, and I would like to explain what we do and the different roles of external auditors and bank management; explain how the loan valuation system worked; detail and document the working relationship that Thorne Riddell and Clarkson Gordon, as auditors, had with the Inspector General of Banks throughout the entire audit and post-audit period.

In many ways, it is fair to think of the Inspector General as the third and most senior auditor. We, as shareholders' auditors, receive guidelines or rules on important accounting and loan valuation questions from him on an ongoing basis. For our part, we took care to keep his office informed of important information we found and of conclusions we were reaching. We value his views and we expected his office to express disagreement or, at least, caution, if it was troubled in any way with those conclusions, based on the extensive knowledge it had from many sources.

I will not repeat everything that has been said here and in other forums about our role. But let me make one important point. A bank audit opinion is not a prediction, nor is it a guarantee of a bank's future viability. And no matter what the media reports, an audit opinion is not in any way a promise that all is well, or that there is nothing to worry about. An audit opinion, simply put, is a professional assessment—an assessment based on generally accepted professional auditing procedures to determine if a bank's financial statement is a fair reflection of its business dealings for a specific period of time.

Bank management provides the financial statements. It is management which discloses the existence of uncertainties concerning its ability to continue to operate in the future. The bank prepares the statements. We assess them.

Under the Bank Act, the auditor has additional responsibilities when auditing a bank. And we have elaborated on those in Appendix C. Thorne Riddell and Clarkson Gordon are satisfied with our 1984 Northland audit. We have fulfilled the additional responsibilities under the Bank Act.

[Translation]

Et, quatrième, l'annonce, en août 1985, de la fermeture de la BCC et de la fermeture probable de la Norbanque.

La faillite de la Banque commerciale du Canada a constitué un tremblement de terre financier qui a créé une atmosphère de crainte, de gêne et de méfiance financière. On en ressent encore les effets. À notre avis, il est évident que c'est la faillite de la BCC qui a constitué le facteur important qui a déclenché le déclin de la Norbanque.

Monsieur le président, d'autres vous ont expliqué le rôle que joue le vérificateur interne et nos observations à ce sujet seront brèves. Par contre, le rôle des vérificateurs externes a, en général, été remis en cause à la suite de ces événements et j'aimerais vous expliquer ce que nous faisons, ainsi que les différents rôles que jouent les vérificateurs externes et les dirigeants d'une banque; j'aimerais également vous expliquer la manière dont fonctionne le système d'évaluation des prêts et enfin vous donner les détails et la documentation relative aux relations de travail qu'entretenaient les vérificateurs Thorne Riddell et Clarkson Gordon, avec l'inspecteur général des banques tout au long de la vérification et de la période qui a suivi cette vérification.

À de nombreux égards, il est juste de considérer l'inspecteur général des banques comme étant le troisième vérificateur principal. C'est de lui que les vérificateurs nommés par les actionnaires reçoivent, de manière continue, les directives et règlements portant sur les questions relatives à l'évaluation de la comptabilité et des prêts. Pour notre part, nous avons pris soin de tenir son bureau au courant des renseignements importants que nous avons trouvés et des conclusions auxquelles nous sommes parvenus. Nous apprécions son point de vue et nous nous attendions à ce que son bureau indique son désaccord, ou du moins ses doutes s'il n'était pas d'accord avec nos conclusions, fondés sur sa vaste connaissance et ses nombreuses sources de renseignements.

Je ne vais pas répéter tout ce qui a été déjà dit, ici et ailleurs, à propos de notre rôle. Permettez-moi cependant de faire la remarque importante suivante: l'opinion des vérificateurs d'une banque ne constitue pas une prévision, ni ne garantit la solvabilité future d'une banque. Et, quoi que rapportent les médias, ce n'est en aucune manière une promesse que «tout va bien» ou «qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter». Tout simplement, c'est une évaluation professionnelle, une évaluation fondée sur des procédures professionnelles de vérification généralement reconnues, servant à déterminer si les états financiers d'une banque reflètent bien ses transactions commerciales pour une période donnée.

Les dirigeants d'une banque nous remettent les états financiers et ce sont eux qui nous exposent leurs doutes quant à la solvabilité de leur banque. La banque prépare les états financiers. Nous les évaluons.

En vertu de la Loi sur les banques, tout vérificateur possède des responsabilités supplémentaires lorsqu'il effectue la vérification d'une banque. L'annexe C décrit ces responsabilités. Thorne Riddell et Clarkson Gordon sont satisfaits de la vérification de la Norbanque qu'ils ont effectuée en 1984.

[Texte]

In considering the external auditor's responsibilities, three facts are important. One is that a bank's financial statements are audited once a year—not weekly, not monthly. A second is that the auditors also do limited reviews at other times in connection with offering documents or quarterly statements of the bank.

And again, Mr. Chairman, we have attached in Appendix D the details of the work we have done subsequent to our 1984 audit. A third fact is that, at no time did the Inspector General ever, formally or informally, require that we prepare any special reports on Northland's future viability. The basic assumption made by the bank that it would continue in business was considered reasonable.

I would like to say a few words about the valuation of loans which, in a bank audit, is certainly the most important single item in determining that management's estimate for losses on loans is within reasonable limits. And because Northland's loans were concentrated in a troubled economy, our review was comprehensive.

• 1540

We examined all loans in excess of \$1 million contractually past due 90 days, all loans where a significant amount of interest was contractually past due by 90 days, all loans rated "5" by Northland's internal inspector, all loans which we had reviewed in detail in the preceding year in 1983, all loans discussed in meetings of the directors of the bank and all loans which are greater than 0.5% of the bank's capital and reserves.

So, in summary, all significant non-performing loans were reviewed and, in terms of a total overall scope determination, 10% of all loans whether they were non-performing or not, representing 25% of the total loan portfolio, were reviewed.

There has been discussion and speculation on how loans are valued by banks. We believe there are two points to remember about this.

First, the asset of the bank is the loan, not the collateral securing the loan. While the value of collateral held is significant, other important factors must be considered: the other resources of the creditor including its management history, cash resources, earning capacity, in case of a troubled loan the work-out plans the creditor might have and marketing prospects.

Second, management of a bank estimates the amount of losses and loans on the assumption that the bank will continue to operate as a going concern. We and the Inspector General accepted that as reasonable when we did our audit of Northland Bank. It was appropriate to arrive at a loss provision on this basis as long as the bank continued to operate as a going concern. But if the loans have to be liquidated quickly either

[Traduction]

Nous nous sommes acquittés de toutes les responsabilités supplémentaires énoncées dans la Loi sur les banques.

Quand on considère les responsabilités d'un vérificateur externe, les trois faits suivants sont importants. Premièrement, les états financiers d'une banque sont vérifiés une fois l'an et non pas toutes les semaines ni tous les mois. Deuxièmement, les vérificateurs effectuent également des vérifications restreintes à des périodes différentes lorsqu'ils examinent des documents ou des états financiers trimestriels de la banque.

Là encore, monsieur le président, vous trouverez à l'annexe D les détails des travaux que nous avons effectués après la vérification de 1984. Troisièmement, l'Inspecteur général ne nous a jamais demandé, ni officiellement, ni officieusement, d'établir des rapports spéciaux sur la solvabilité de la Norbanque. La banque estimait qu'elle pourrait survivre et cette hypothèse nous a semblé raisonnable.

Je voudrais maintenant vous dire quelques mots sur l'évaluation des prêts qui constitue, lors de toute vérification d'une banque, l'élément le plus important qui nous permet de déterminer si les estimations effectuées par la direction, relativement aux pertes sur prêts, étaient raisonnables. Et, étant donné que les prêts de la Norbanque étaient concentrés dans une économie en crise, nous avons fait un examen complet.

Nous avons examiné tous les prêts, dépassant un million de dollars, échus depuis plus de 90 jours, tous les prêts où un montant important des intérêts était échu depuis plus de 90 jours, tous les prêts auxquels l'inspecteur de la Norbanque avait accordé la cote «5», tous les prêts que nous avons examinés en détail en 1983, tous les prêts discutés au cours de réunions des directeurs de la banque et tous les prêts supérieurs à 0,5 p. 100 du capital et des réserves de la banque.

En résumé, nous avons examiné tous les prêts importants non productifs ainsi que 10 p. 100 de tous les prêts, que ceux-ci soient productifs ou pas, représentant 25 p. 100 du total du portefeuille de prêts de la banque.

Les discussions et les conjectures sur la manière dont les prêts sont évalués par les banques n'ont pas manqué. Deux points importants doivent être gardés à l'esprit.

Premièrement, l'actif de la banque est le prêt et non pas le bien donné en nantissement. Bien que la valeur des nantissements retenus soit importante, d'autres facteurs essentiels doivent être pris en considération: les autres ressources du créancier, y compris son passé de gestionnaire, ses liquidités, sa rentabilité, les plans de redressement établis par le créancier au cas où un prêt serait en difficulté et ses perspectives de commercialisation.

Deuxièmement, la direction d'une banque évalue le montant des pertes sur prêts en se fondant sur l'hypothèse que la banque va continuer à exercer ses activités. Lorsque nous avons effectué la vérification de la Norbanque, l'Inspecteur général et nous-mêmes pensions que cette hypothèse était raisonnable. On pouvait donc établir une provision pour pertes en se fondant sur cette hypothèse tant que la banque continuait

[Text]

by calling on the collateral or selling a portfolio to another financial institution then different values will apply to any bank.

There have been reports that the provision for loan losses accrued by Northland turned out to be too small. We do not know how those new estimates have been determined. We, Clarkson Gordon and Thorne Riddell, have not been consulted. However, we do know that the losses a bank sustains will be much larger once it closes its doors.

As I said earlier, Clarkson Gordon and Thorne Riddell had a good working relationship with the Inspector General throughout the entire period. We took care to keep his office informed of important information we found and conclusions we were reaching in the course of reaching those conclusions.

The Inspector General was given opportunities to agree or disagree with the methods followed and our conclusions. For example, we made sure he was informed and agreed that even though the Northland was facing tough times it would survive and that its financial statement should be prepared on that assumption and the provision for losses on its loans should be based on the Northland having time for a work-out to be applied.

It was not until August 1985 that the Office of the Inspector General advised that these basic concepts were no longer appropriate, that loan loss provisions should be calculated on the liquidation basis. It was not until August 14, 1985 that he indicated to us for the first time that he was concerned about Northland's ongoing viability, when he asked us to do a special review.

We are concerned that there is a notion that the Canadian bank regulatory system is a simple one-way chain of reliance, and particularly that there is the notion that the Inspector General of Banks as part of that one-way chain relies on the external auditors. That is both overly simplistic and inaccurate. As external auditors we make up our own minds about a bank's financial statements. That is our responsibility. However, we take issue with the suggestion that the Inspector General relies solely on opinions of external auditors, reached once a year, and that reliance flows in only one direction.

The Inspector General has several tools at his disposal, such as meetings with bank management, direct review of bank files, a knowledge of what is going on in each Schedule A bank in the country. Surely he relies on all of this information. The Inspector General is expected to express his opinion if he is troubled in any way with the information or conclusions reached by external auditors. Mr. Chairman, we have an Appendix E, a record of our discussions with the Inspector General.

[Translation]

à exercer ses activités. Cependant, si les prêts doivent être liquidés rapidement, soit en réclamant les nantissements, soit en vendant le portefeuille à une autre institution financière, des valeurs différentes s'appliquent alors à toute banque.

Selon certains rapports, la provision pour pertes sur prêts établie par la Norbanque s'était révélée insuffisante. Nous ne savons pas de quelle manière les auteurs de ces rapports sont parvenus à ces conclusions. Nous, Clarkson Gordon et Thorne Riddell, n'avons pas été consultés. Nous savons toutefois que les pertes subies par une banque seront beaucoup plus importantes si elle ferme ses portes.

Comme je l'ai dit plus tôt, les cabinets Clarkson Gordon et Thorne Riddell entretenaient de bons rapports de travail avec l'Inspecteur général des banques tout au long de cette période. Nous avons pris soin de tenir son bureau au courant des renseignements importants que nous obtenions et des conclusions auxquelles nous parvenions au cours de notre travail.

L'Inspecteur général a eu le loisir d'approuver ou de désapprouver les méthodes suivies et les conclusions auxquelles nous parvenions. Par exemple, nous avons veillé à ce qu'il soit tenu au courant et à ce qu'il approuve que, même si la Norbanque traversait une période difficile, elle survivrait, que ses états financiers soient établis selon cette hypothèse et que la provision pour les pertes découlant de ses prêts soit établie en tenant compte du fait que la Norbanque avait le temps de mettre en oeuvre un plan de redressement.

Ce n'est qu'en août 1985 que le Bureau de l'Inspecteur général des banques nous a informés que ces concepts fondamentaux n'étaient plus appropriés, que les provisions pour pertes sur prêts devaient être calculées en fonction d'une liquidation éventuelle. Ce n'est que le 14 août 1985 qu'il nous indiqua pour la première fois qu'il s'inquiétait de la solvabilité de la Norbanque, date à laquelle il nous a demandé de procéder à un examen spécial.

Nous sommes inquiets de ce que certains pensent que le système canadien de réglementation bancaire n'est qu'une simple chaîne à sens unique où l'on compte sur l'autre et, en particulier, qu'ils pensent que l'Inspecteur général des banques, qui fait partie de cette chaîne à sens unique, compte sur les vérificateurs externes. C'est une façon à la fois simpliste et inexacte de voir les choses. Les vérificateurs externes établissent leurs propres rapports sur les états financiers d'une banque. C'est notre responsabilité. Toutefois, nous n'approuvons pas ceux qui suggèrent que l'Inspecteur général compte uniquement sur l'opinion des vérificateurs externes, établie une fois par an, et que cette dépendance ne va que dans un sens.

L'Inspecteur général a plusieurs outils à sa disposition, dont la possibilité de s'entretenir avec les dirigeants de la banque et d'examiner lui-même les dossiers de la banque, et c'est ce qui se passe dans chaque banque de l'annexe A au Canada. Il compte sûrement sur tous ces renseignements. L'Inspecteur général peut exprimer son opinion s'il conteste les renseignements obtenus ou les conclusions établies par les vérificateurs externes. Monsieur le président, vous trouverez à l'Annexe E la liste des réunions que nous avons eues avec l'Inspecteur général.

[Texte]

• 1545

The explanations of why Northland failed will be many, but the significant factor, in our opinion, is the CCB. Banks are very dependent on the joint factors of economic stability and public confidence. When both these factors become imperilled, as they did in Alberta, then all banks, particularly new and small banks, find great danger no matter what safeguards or management exist. The event of a recession in recent years in Alberta, coupled with the devastating news surrounding the CCB, brought that danger to Northland and made its continuing existence almost impossible.

We believe the Canadian banking system has worked well for over 60 years. That is not to say we would not support changes, but the degree of change must take into account what type of banking system will serve the public interest. Regulations can be passed which will provide such a degree of safety that no new banks will start and small banks may cease. Weighed against that is the need for new banks and for a competitive environment in banking which will provide alternate sources of financing for businesses and individuals.

Mr. Chairman, that is the end of my statement on behalf of my colleagues and myself. We are ready to answer the committee's questions, and if I might field them, answer them and perhaps redirect them, we believe that as a group we can respond adequately to the questions of your committee.

The Chairman: So that is a combined statement. There are no remarks from Clarkson Gordon.

Mr. Detlefsen: That is a combined statement on behalf of both our firms.

The Chairman: Fine. Thank you.

We will proceed, then, with questioning. Mr. Garneau.

Mr. Garneau: Thank you, Mr. Chairman.

I have listened to your opening statement, but I have not had time to look at the other pages. I do not know what is in there. But my first question would be this. After your audit at the end of 1984, on October 31, 1984, you certainly prepared a memorandum for the management. Could you share with us what was in this memorandum after the audit of the books of the bank, what type of facts you noticed and wanted to discuss with management and later on with the Inspector General of Banks?

Mr. Detlefsen: Yes, Mr. Chairman, we prepared a management letter. I do not have a copy here. It was issued, I believe, in July of the following year, because subsequent to the audit we had involvement with management in connection with quarterly reports and offering a memorandum. We had communicated to management verbally our concerns and committed them to writing at a much later date. The matters were, I believe, principally of a housekeeping nature.

[Traduction]

Le facteur capital qui a conduit la Norbanque à la faillite est, à notre avis, la Banque Commerciale du Canada. Les banques dépendent beaucoup de la stabilité économique et de la confiance publique. Lorsque ces deux facteurs sont en danger, comme ils l'étaient en Alberta, alors toutes les banques, et plus particulièrement les banques nouvelles et petites, courent un grand risque malgré toutes les garanties et compétences qui peuvent exister. La récession qu'a traversée l'Alberta ces dernières années ainsi que la faillite de la Banque Commerciale du Canada, ont déstabilisé la Norbanque et ont rendu son existence presque impossible.

Nous croyons que le système bancaire du Canada a bien fonctionné au cours des 60 dernières années. Cela ne signifie pour autant que nous ne souhaiterions pas de changements, mais ces changements doivent être apportés dans l'intérêt public. Il est possible d'adopter des règlements qui fournissent un degré de sécurité tel qu'aucune nouvelle banque ne puisse être créée et que les petites banques soient amenées à fermer leurs portes. En contrepartie, le Canada a besoin de banques nouvelles, d'un milieu concurrentiel, qui permettront aux entrepreneurs et aux particuliers de trouver d'autres sources de financement.

Monsieur le président, voilà qui met fin à cet exposé que j'ai fait au nom de mes collègues et de moi-même. Nous sommes maintenant prêts à répondre à vos questions et si je puis y répondre et de temps à autre demander à mes collègues d'y répondre, nous croyons que nous pouvons, tous les quatre, répondre de façon satisfaisante aux questions que poseront les membres de votre Comité.

Le président: Votre déclaration était donc commune; le cabinet Clarkson Gordon n'a rien à ajouter.

M. Detlefsen: Non, cette déclaration a été faite au nom de nos deux cabinets.

Le président: Bien. Merci.

Nous allons donc entamer la période de questions. Monsieur Garneau.

M. Garneau: Merci, monsieur le président.

J'ai lu votre exposé, mais je n'ai pas eu le temps de parcourir le reste. Je ne sais pas ce qui s'y trouve. Mais voilà ma première question. Vous avez sans doute envoyé un mémoire à la direction de la banque après avoir procédé le 31 octobre 1984 à la vérification des comptes de la banque. Pourriez-vous nous dire ce que contenait ce mémoire, quels faits vous aviez remarqués et dont vous vouliez discuter avec la direction de la banque et plus tard avec l'Inspecteur général des banques?

M. Detlefsen: En effet, monsieur le président, nous avons envoyé une lettre à la direction. Je n'en ai pas de copie ici. Je crois qu'elle a été envoyée en juillet 1985 car après la vérification à laquelle nous avons procédé, nous avons rencontré la direction au sujet de rapports trimestriels et d'un mémoire. Nous avons exprimé de vive voix nos inquiétudes aux dirigeants de la banque et nous leur avons ensuite adressé un

[Text]

Mr. McKay, would you have a response?

Mr. Roderick J. McKay (Thorne Riddell): I think there were about three matters contained in the letter. One dealt with loan loss provisions and fee income; the other one, which we would regard as housekeeping, dealt with some of the accounting and bookkeeping practices within one of the subsidiaries; and the other was with respect to comments on the management information system that was operating in the bank.

Mr. Garneau: Could you elaborate on your remarks in your management letter about the loans, provision for losses, and the fee income? You said there were three points, that the first one dealt with the provision for losses on loans and the second one with fee income. Could you elaborate a little bit on that?

• 1550

Mr. McKay: I believe the discussions with respect to the remarks regarding the loan-loss provisions and the fee income put on the record the discussions we had at the finalization of the 1984 audit and the accounting for those—the fact of the recognition of income, the qualifications, the items or the criteria that would have to be present with respect to the recognition of fee income by the bank.

Mr. Garneau: Did you suggest at any time that the provision for losses was too low and they should take more provision? You said in your opening remarks that you went through 25% of the total loan portfolio; but in this management letter, did you point out to the management that their provision was not high enough, or they should have taken more provision on certain specific loans?

Mr. Detlefsen: No. Had we not been satisfied with the loan provision as of October 31, 1984, we would have required correction in the financial statements.

Mr. Garneau: About the fee income, I understand you have accepted the statement on this matter, but the fee income, when one looks at the financial statements, particularly at the consolidated statement of income, page 28 of the financial statement, we find an item called "Other Income" that went from \$2.4 million in 1983 to \$8.1 million in 1984. The fee income will go into "Other Income", I guess. Is that it?

Mr. Detlefsen: That is correct, sir.

Mr. Garneau: In your management letter, did you deal with this large increase?

Mr. Detlefsen: No, we did not deal with that item per se. I believe we dealt with the criteria for taking fee income into the income statement.

Mr. Garneau: I have been led to believe that the restructuring of loans was a tool that was used to show revenue. In other words, if you a bad loan, \$1 million, with the high amount of interest that has not been paid, you would sell the loan to a

[Translation]

mémoire beaucoup plus tard. Ces questions étaient surtout d'ordre administratif, je crois.

Monsieur McKay, avez-vous quelque chose à ajouter?

M. Roderick J. McKay (Cabinet Thorne Riddell): Je crois que cette lettre renfermait trois points. L'un portait sur les provisions pour pertes sur prêts et sur les revenus tirés des droits; l'autre, d'ordre administratif, portait sur les pratiques comptables et la tenue des livres dans une des filiales de la banque, et le dernier point concernait le réseau d'information de la banque mis en place par la direction.

M. Garneau: Pourriez-vous nous donner davantage de détails sur ce que renfermait votre lettre à propos des prêts, de la provision pour pertes et des revenus d'honoraires? Vous avez dit que cette lettre renfermait trois points, que l'un portait sur la provision pour pertes sur prêts et le deuxième sur les revenus d'honoraires. Pourriez-vous nous donner davantage de détails?

M. McKay: Je crois que les discussions relatives aux observations sur les provisions pour pertes sur prêts et les revenus tirés des honoraires ont établi les discussions que nous avons eues à la fin de la vérification de 1984 et la comptabilité de ces... la reconnaissance des revenus: les réserves, les éléments ou les critères nécessaires pour la reconnaissance des revenus tirés d'honoraires par la banque.

M. Garneau: Est-ce que vous avez dit à un moment ou à un autre que les provisions pour pertes étaient trop basses, qu'il fallait en constituer de nouvelles? Vous avez dit dans votre déclaration d'ouverture que vous aviez passé en revue 25 p. 100 du portefeuille des prêts; mais dans cette lettre à la direction de la banque, avez-vous précisé que les provisions n'étaient pas suffisantes, que pour certains prêts particuliers, elles auraient dû être plus élevées?

M. Detlefsen: Non. Si au 31 octobre 1984 nous n'avions pas été satisfaits des provisions pour prêts, nous aurions réclamé une modification des états financiers.

M. Garneau: A propos des revenus tirés des honoraires, vous avez approuvé le bilan, mais les revenus tirés des honoraires, quand on consulte les états financiers, en particulier la déclaration globale de revenus, à la page 28 des états financiers, nous voyons un poste intitulé «Autres revenus» qui est passé de 2.4 millions en 1983 à 8.1 millions en 1984. J'imagine que les revenus tirés d'honoraires figurent dans «autres revenus» n'est-ce pas?

M. Detlefsen: C'est exact, monsieur.

M. Garneau: Dans votre lettre à la direction de la banque, est-ce que vous parlez de cette grosse augmentation?

M. Detlefsen: Non, nous ne parlons pas de cela, je crois que nous parlons du critère qui permet d'insérer les revenus tirés d'honoraires dans l'état des revenus.

M. Garneau: J'ai entendu dire que la restructuration des prêts était un outil qui pouvait servir à établir des revenus. Autrement dit, si vous avez un mauvais prêt, 1 million de dollars, sur lequel une grosse somme d'intérêts reste impayée,

[Texte]

third company, to another company, and then the same owner becomes involved in that other company and they capitalize the interest so they can show revenue on the statement. Is that a type of thing you noticed in your audit?

Mr. Detlefsen: No. Where there was a change in the loan circumstances, that change invariably was of substance in terms of additional security, additional management of the borrower, substantive changes which invariably improved the loan security, or the collateral, or the circumstances surrounding the collectibility of the loan.

Mr. Garneau: But you did not notice bad management practices that would use the restructuring of a loan to show income on their books?

Mr. Detlefsen: No.

Mr. Garneau: We were told the contrary this morning by another witness. I do not know if it had been done after your audit of October 31, 1984, but we have been told it has been used. When you follow the evolution of the loan, you found the same people in the new company who were in the first company. It was a way to capitalize interest and show a revenue. But you say you have not seen that during your audit?

Mr. Detlefsen: I am not aware of the circumstances that were mentioned this morning, the specifics, Mr. Chairman.

Mr. Garneau: How do you explain that the "Other Income" went from \$2 million to \$8 million in one year for a small bank like that?

• 1555

Mr. Detlefsen: There was a significant increase in the type of activities, which I believe the bank in its annual report referred to as merchant banking, venture capital type activities, by which the bank earned that source of income, and that activity increased during 1984 to generate that income figure.

Mr. McKay: And I might add that the \$8 million consists of about \$3 million of merchant banking fees, about \$3 million of commitment fees and \$2 million of other income, and that compares, I think, with the 1983 year of approximately the same amount of income with respect to the commitment fees. So that it was really into the merchant banking activities that are mentioned in the annual report that caused the substantial increase.

Mr. Garneau: You said on August 14, 1985 that the Inspector General of Banks was not too sure about the viability of the Northland Bank. Have you been asked by the Inspector General to make a review of the situation of the loan portfolio and try to fix a certain amount of money on a liquidation basis for those loans?

Mr. Detlefsen: No, we were not. But I might ask my partner, Rod McKay, to elaborate on the events in August for clarification, Mr. Chairman. Clarkson Gordon, my colleagues on my left, were auditors for the fiscal year October 31, 1984,

[Traduction]

vous pouvez vendre ce prêt à une autre compagnie; c'est alors le même propriétaire qui s'occupe de cette autre compagnie et qui capitalise l'intérêt pour pouvoir inscrire un revenu dans l'état des revenus. Est-ce que vous avez vu ce genre de chose dans votre vérification?

M. Detlefsen: Non. Quand les circonstances du prêt changent, c'est invariablement une modification de base, garantie supplémentaire, surveillance accrue de l'emprunteur, changements fondamentaux qui améliorent invariablement les garanties, le nantissement, ou les circonstances qui permettent le recouvrement, du prêt.

M. Garneau: Mais vous n'avez pas trouvé qu'il y avait de mauvaises pratiques de gestion, qu'on ait utilisé la restructuration d'un prêt pour inscrire un revenu dans les livres?

M. Detlefsen: Non.

M. Garneau: Un autre témoin nous a dit le contraire ce matin. Je ne sais pas si cela s'est fait après votre vérification du 31 octobre 1984, mais on nous a dit que cela s'était fait. Quand vous suivez l'évolution du prêt, vous voyez que ce sont les mêmes personnes dans la nouvelle compagnie que dans l'ancienne. C'est un moyen de capitaliser les intérêts et d'inscrire un revenu. Mais vous dites que vous n'avez pas vu ce genre de chose pendant votre vérification?

M. Detlefsen: Je ne connais pas les circonstances qui ont été mentionnées ce matin, je ne connais pas les détails, monsieur le président.

M. Garneau: Comment expliquez-vous que la rubrique «autres revenus» soit passée de 2 à 8 millions de dollars en l'espace d'un an dans une petite banque comme celle-ci?

M. Detlefsen: Il y a eu une grosse augmentation du type d'activités, et je crois que la banque dans son rapport annuel a parlé d'activités dans le domaine des banques d'affaires et du capital-risque, qui a permis à la banque de gagner un certain revenu, activités qui ont augmenté pendant 1984, ce qui justifie ce chiffre.

M. McKay: J'ajoute que ces \$8 millions se subdivisent en \$3 millions d'honoraires en tant que banque d'affaires, \$3 millions d'honoraires d'engagement et \$2 millions d'autres revenus et, je pense que cela se compare à la situation pour l'année 1983. Par conséquent, ce sont surtout les activités dans le domaine des banques d'affaires figurant dans le rapport annuel qui sont à l'origine de cette grosse augmentation.

M. Garneau: Vous avez dit le 14 août 1985 que l'Inspecteur général des banques n'était pas certain de la viabilité de la Banque Northland. Est-ce que l'Inspecteur général des banques vous avait demandé de passer en revue la situation du portefeuille de prêts pour essayer d'évaluer la valeur de liquidation?

M. Detlefsen: Non, on ne nous l'a pas demandé. Mais je vais demander à mon associé, Rod McKay, de vous expliquer les événements du mois d'août, monsieur le président. Clarkson Gordon, mon collègue de gauche, était vérificateur pour

[Text]

and in the course of normal rotation of audit responsibilities, withdrew following the January, 1985 shareholders' meeting. The second firm of auditors now is Deloitte Haskins & Sells. So with respect to 1985's specific events, Clarkson Gordon had no audit responsibilities. But I might ask Mr. McKay to respond to the question with respect to the August, 1985 events.

Mr. McKay: As is indicated in Appendix E, page 7, we received a call—that is, “we” being Thorne Riddell and Deloitte Haskins & Sells each received separate calls from the Inspector General of Banks—indicating that he was concerned about the continued viability of Northland and requested that we prepare ourselves to conduct specific monitoring procedures with respect to its affairs. We then began to develop those procedures over later that day and the following day, August 15—the Thursday—at which time we worked with representatives of the Inspector General's office and with representatives of management to attempt to put into place a monitoring system that would be appropriate to both the management of the bank and satisfy the concern of the Inspector General. We also urged on that day a meeting between the Inspector General, Northland management, Northland directors and the shareholders' auditors to discuss the concerns that were seen to be evident in the call that we had from the Inspector General. Having agreed to general procedures, we were never asked to put those procedures into place. We awaited the call from the Inspector General that, yes, he wanted us to do that work, but he never asked us to do any specific work.

Mr. Garneau: When you met in August with the management of the bank and the board of directors, it was only to discuss the procedures that you could use to monitor the situation. In fact, you did not audit anything; you did not look at the situation of the portfolio. So it was only a procedural discussion.

Mr. McKay: There was discussion of the procedures, trying to determine which procedures would be satisfactory to all concerned, that there would be concurrence from management that those procedures should be put in place, that they met the wishes of the Inspector General, but we certainly never did do any work. We never received the call to proceed.

• 1600

Mr. Garneau: Before this call from the Inspector General of Banks on August 14, had you had any discussion with him concerning or around the bail-out, the rescue package of the CCB? Did you meet with the Inspector General of Banks in those days?

Mr. Detlefsen: Yes, Mr. Chairman, but not directly in relation to CCB. In Appendix E we have documented the meetings that we have had with the Inspector General of banks, his staff, and the telephone discussions. There is one formal meeting per annum in relation to the preceding fiscal year, and that meeting, with respect to the 1984 fiscal year, occurred on May 23, 1985.

[Translation]

l'année financière se terminant le 31 octobre 1984 et, dans la rotation normale des responsabilités de vérification, il s'est retiré au mois de janvier suivant, en 1985, lors de la réunion des actionnaires. La deuxième firme de vérificateurs est maintenant Deloitte Haskins & Sells. Par conséquent, en 1985, Clarkson Gordon n'avait pas de responsabilité de vérification. Mais je vais demander à M. McKay de vous parler des événements d'août 1985.

M. McKay: Comme c'est indiqué à l'Annexe E, à la page 7, nous avons reçu—quand je dis «nous», c'est Thorne Riddell et Deloitte Haskins & Sells, qui ont chacun reçu un coup de téléphone de l'Inspecteur général des banques—; l'Inspecteur nous disait qu'il s'inquiétait de la viabilité de la Northland et nous demandait de nous préparer à surveiller les affaires de cette banque. Nous avons donc commencé à mettre ces procédures en place ce jour-là, et le lendemain, le 15 août, un jeudi, nous avons travaillé avec des gens du bureau de l'Inspecteur général des banques et avec des représentants de la direction de la banque pour essayer de mettre en place un système de surveillance qui satisfasse à la fois la direction de la banque et l'Inspecteur général. Ce jour-là, nous avons également réclamé une réunion entre l'Inspecteur général, la direction de la Northland, le Conseil d'administration de la Northland et les vérificateurs des actionnaires pour discuter des préoccupations qui semblaient évidentes d'après l'appel de l'Inspecteur général. Après nous être mis d'accord sur les procédures générales, on ne nous a jamais demandé de les mettre place. Nous avons attendu l'appel de l'Inspecteur général, mais il ne nous a jamais rappelé pour nous demander d'effectuer un travail particulier.

M. Garneau: Quand vous avez rencontré la direction de la banque et le Conseil d'administration en août, c'était uniquement pour discuter des procédures que vous pourriez utiliser pour surveiller la situation. En fait, vous n'avez rien vérifié; vous n'avez pas étudié le portefeuille. Il s'agissait uniquement de procédures.

M. McKay: Il s'agissait de procédures, nous cherchions à déterminer quelles procédures seraient satisfaisantes pour toutes les parties en cause, c'est à dire la direction de la banque et l'Inspecteur général, mais en tout cas, nous n'avons pas travaillé sur la question. On ne nous a jamais demandé de poursuivre.

M. Garneau: Avant cet appel de l'Inspecteur général des banques le 14 août, aviez-vous discuté avec lui de l'opération de sauvetage de la BCC? Est-ce que vous avez rencontré l'Inspecteur général des banques pendant cette période?

M. Detlefsen: Oui, monsieur le président, mais non exactement au sujet de la BCC. Dans l'Annexe E, nous faisons la liste des réunions que nous avons eues avec l'Inspecteur général des banques, avec son personnel, et également les discussions téléphoniques. Il y a une réunion officielle chaque année qui porte sur l'année financière précédente, et cette réunion, au sujet de l'année financière 1984, a eu lieu le 23 mai 1985.

[Texte]

There is an outline in that appendix of the issues and topics that were discussed at that time.

In addition to that one formal meeting . . .

Mr. Garneau: What page and what appendix?

Mr. Detlefsen: It is Appendix E, sir, page 3.

In addition to that, on the following pages there is a record of the other meetings, the more informal meetings, discussions with the Inspector General of Banks, with his staff, and the discussions by telephone.

Mr. Garneau: Have you been told by the Inspector General of Banks that in the middle of July he had sent a special officer to look over the loan portfolio, to try to evaluate each loan and put a figure on it?

Mr. Detlefsen: Yes.

Mr. McKay: Certainly we knew that process had begun or was perhaps almost concluded, when we received a call from the Inspector General of Bank's office to determine whether or not we would be available to meet with them. We arranged to meet with them on August 7, at which time there were two representatives of the Office of the Inspector General of Banks; Mr. Detlefsen and myself, representing Thorne Riddell; and two partners from Deloitte Haskins & Sells.

The items that were discussed at that meeting are also set out in Appendix E at page 6. We did not discuss specifics loans in that review, but certainly the issues discussed and the loan review process that was being used by the Inspector General of Banks were the subject of about a three-hour meeting.

Mr. Garneau: During this meeting, I think it was Mr. Adamson who . . .

Mr. McKay: The gentleman who was here.

Mr. Garneau: Yes. Did he tell you what type of report he intended to make to the Inspector General of Banks?

Mr. Detlefsen: No, sir.

Mr. Garneau: Did he tell you that he intended to show that the loan portfolio was over-evaluated by \$250 million?

Mr. Detlefsen: No, he did not.

Mr. Garneau: And you have never been aware of that figure during your conversations with the Inspector General of Banks?

Mr. Detlefsen: We are not aware of any number that indicates a write-down or the basis for any evaluation.

Mr. Garneau: And you did not discuss the way that the Inspector General of Banks or his officers evaluated those loans?

Mr. Detlefsen: No, sir. Is that correct?

Mr. McKay: Yes.

The Chairman: Mr. Hawkes.

[Traduction]

Dans cette annexe, vous voyez une liste des sujets et des questions dont on a discuté ce jour-là.

En plus de cette réunion officielle . . .

M. Garneau: À quelle page de l'annexe?

M. Detlefsen: L'Annexe E, monsieur, page 3.

En plus, dans les pages suivantes, vous avez la liste des autres réunions, des réunions moins officielles, discussions avec l'Inspecteur général des banques, son personnel et entretiens téléphoniques.

M. Garneau: Est-ce que l'Inspecteur général des banques vous a dit qu'au milieu de juillet, il avait envoyé un agent spécial pour étudier le portefeuille de prêts, pour essayer d'évaluer chaque prêt?

M. Detlefsen: Oui.

M. McKay: Effectivement, nous savions que cela avait commencé, peut-être même que c'était presque terminé, quand nous avons reçu un appel du Bureau de l'Inspecteur général des banques nous demandant s'il nous serait possible de les rencontrer. Nous nous sommes mis d'accord pour les rencontrer le 7 août, et à cette réunion assistait deux représentants du Bureau de l'Inspecteur général des banques; M. Detlefsen et moi-même, au nom de Thorne Riddell, et deux associés de la firme de Deloitte Haskins & Sells.

Les questions dont nous avons discuté à cette réunion figurent également à l'Annexe E, page 6. Nous n'avons pas discuté des détails des prêts, mais en tout cas, pendant environ trois quarts d'heure, nous avons discuté du processus de révision des prêts mis en place par l'Inspecteur général des banques.

M. Garneau: Pendant cette réunion, je crois que c'est M. Adamson qui . . .

M. McKay: Le monsieur qui était ici.

M. Garneau: Oui. Vous a-t-il dit quel genre de rapport il avait l'intention de présenter à l'Inspecteur général des banques?

M. Detlefsen: Non, monsieur.

M. Garneau: Vous a-t-il dit qu'il avait l'intention de démontrer que le portefeuille de prêts était surévalué d'environ 250 millions de dollars?

M. Detlefsen: Non, il ne nous a pas dit cela.

M. Garneau: Et vous n'avez jamais entendu ce chiffre pendant vos conversations avec l'Inspecteur général des banques?

M. Detlefsen: Nous ne sommes pas au courant d'un chiffre qui indique une rectification de l'évaluation.

M. Garneau: Et vous n'avez pas discuté de la méthode d'évaluation de ces prêts adoptée par l'Inspecteur général des banques et ses agents?

M. Detlefsen: Non, monsieur. C'est bien cela?

M. McKay: Oui.

Le président: Monsieur Hawkes.

[Text]

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman. Welcome to our witnesses.

I would like to turn to Appendix E, page 3. On May 17, 1984, you met with the Inspector General of Banks and discussed with him the loan valuation methods and impending modification of rules regarding non-productive loans and Northland's loan evaluation process and asset evaluation methods. Those are two items in that discussion.

• 1605

Mr. Detlefsen: Yes, sir.

Mr. Hawkes: Is it fair to say your description of those methods and the impending changes were things with which he agreed? Is that a conclusion I can draw?

Mr. Detlefsen: That is correct. That was not the only time, incidentally, that we discussed approaches of valuation and basic principles. We did it on several occasions. But you are correct in your statement.

Mr. Hawkes: And I may assume the rules or the modification in rules regarding non-productive loans were put in place by that point, or soon after?

Mr. Detlefsen: No, they were put in place effective November 1, 1984, which is for the next fiscal year.

Mr. Hawkes: So your audit on October 31 was under the old rules?

Mr. Detlefsen: Yes. But by way of clarification, it was obviously a matter of concern to us whether there would be substantial changes in the application of new rules; and we determined that there would not be.

Mr. J. Crawford Smith (Clarkson Gordon): We effectively gave effect, I guess, to the new rules as of October 31, 1984, in anticipation of their immediate adoption.

Mr. Hawkes: For examination under audit at that date, you were using the new rules for your own assessment of the situation.

Mr. Detlefsen: I should say for clarification, the bank put those new rules into effect; and we ensured that they did.

Mr. Hawkes: And they would make no significant material difference.

Mr. Detlefsen: That is correct.

Mr. Hawkes: One of the things auditors do is audit systems. There was a system in place for these two kinds of events, the asset valuation methods and the rules regarding non-productive loans. So as of October 31, can we assume in your judgment the bank was following those rules and those methods in its classifications?

Mr. Detlefsen: Which year is that, sir?

Mr. Hawkes: Your audit; the audit you completed as of October 31, 1984. The bank was following those systems to your satisfaction?

[Translation]

M. Hawkes: Merci, monsieur le président. Bienvenue à nos témoins.

Je me réfère à l'Annexe E, page 3. Le 17 mai 1984, vous avez rencontré l'Inspecteur général des banques et vous avez discuté des méthodes d'évaluation des prêts et des modifications des règles sur les prêts non productifs ainsi que du processus d'évaluation des prêts de la Northland et des méthodes d'évaluation de l'actif. Voilà deux choses dont vous avez discuté ce jour-là.

M. Detlefsen: Oui, monsieur.

M. Hawkes: Peut-on dire s'il était d'accord avec votre description de ces méthodes et les modifications imminentes? Est-ce que je peux tirer cette conclusion?

M. Detlefsen: C'est exact. Soit dit en passant, ce n'est pas la seule fois que nous avons discuté des méthodes d'évaluation et des principes fondamentaux. Nous l'avons fait à plusieurs reprises. Mais ce que vous dites est exact.

M. Hawkes: Et puis-je penser également que les règles ou la modification des règles sur les prêts non productifs ont été mises en place à ce moment-là, ou peu de temps après?

M. Detlefsen: Non, elles ont été mises en place le 1^{er} novembre 1984, c'est-à-dire pour l'année financière suivante.

M. Hawkes: Par conséquent, votre vérification du 31 octobre avait été faite avec les anciennes règles?

M. Detlefsen: Oui, mais je précise que nous étions très conscients des modifications importantes qui étaient imminentes; nous nous sommes assurés qu'il n'y aurait pas de conflit.

M. J. Crawford Smith (Clarkson Gordon): En fait, nous avons commencé à appliquer les nouvelles règles le 31 octobre 1984 puisque leur adoption était imminente.

M. Hawkes: Autrement dit, vous avez évalué la situation en utilisant les nouvelles règles.

M. Detlefsen: Je précise que c'est la banque qui met ces règles en vigueur, et nous nous sommes assurés qu'elle le faisait.

M. Hawkes: Mais, en fait, cela ne fait pas de différence significative.

M. Detlefsen: C'est exact.

M. Hawkes: Une des tâches des vérificateurs, c'est la vérification des systèmes. Il y avait un système en place pour ces deux événements, les méthodes d'évaluation de l'actif et les règles relatives aux prêts non productifs. Par conséquent, à partir du 31 octobre, vous étiez convaincus que la banque suivait ces règles et ces méthodes pour sa classification?

M. Detlefsen: Quelle année, monsieur?

M. Hawkes: Votre vérification, la vérification que vous avez menée à bien le 31 octobre 1984. Vous étiez satisfaits de la façon dont la banque suivait ces systèmes?

[Texte]

Mr. Detlefsen: That is correct.

Mr. Hawkes: Have you encountered anything since then that would indicate they left that system, or ceased to do those things which you were satisfied with on October 31?

Mr. Detlefsen: Not to our knowledge. We made limited reviews—and again I must say for the record that Clarkson Gordon were not involved in those reviews; the other auditors were—following the October 31, 1984 audit work, not on audit, and we as part of those reviews would track certain loans which had been on our list of loans for review for one or two years, to determine the success or otherwise of stated work-out programs. There were some loans on which we wrote to management—and maybe Mr. McKay can give you the details of the date and the nature of that letter—where we advised management. In the absence of success in work-out programs, different valuation principles might apply as of the end of the 1985 fiscal year. Of course, that has not as yet happened.

Did I state that correctly?

Mr. McKay: Yes. We were, through the course of our work, identifying and determining what the work-out programs were for particular loans, and monitoring the progress that was being made with that work-out program. The work-out program was of course in a time frame, and we were always wanting to ensure that the time frame was being adhered to. When we felt there was perhaps some slippage in that time frame, we felt it important to communicate in discussions with management and to confirm those discussions in writing.

Mr. Hawkes: Work-out situations are bad loans. Is that a fair statement to make? If you come to a work-out situation, that is a loan you are concerned about... maybe we should not call it a bad loan.

Mr. Detlefsen: Yes, indeed.

Mr. Hawkes: So those are trouble loans, from a bank's point of view. In your review of those trouble loans, the work-out loans, were those time tables being adhered to in a high percentage of the cases, a low percentage of the cases? In other words, were the work-out plans working in a high or a low percentage of cases?

• 1610

Mr. Detlefsen: I would say that often they did, and sometimes not. Certainly those that did not were a topic of a communication or ongoing communications with management.

Crawford, do you have any addition to that?

Mr. Smith: Certainly during 1984 the timetables were for the most part being met. This is unfortunately all the time period I can speak to, and of course, a great number of the loans at that point were just entering, if you will, a work-out stage. So the monitoring of the progress in their work-out strategy or work-out plan had essentially just began.

[Traduction]

M. Detlefsen: C'est exact.

M. Hawkes: Et depuis lors, avez-vous trouvé des choses qui indiqueraient que la banque s'est écartée de ce système, ou a cessé de suivre des procédures qui vous satisfaisaient le 31 octobre?

M. Detlefsen: Pas que nous sachions. Nous avons fait des révisions limitées—et encore une fois, je précise que Clarkson Gordon n'a pas, contrairement aux autres vérificateurs, participé à ces révisions—après la vérification du 31 octobre 1984, mais pas sur la vérification, et dans le cadre de ces révisions, nous avons retracé la situation de prêts qui figuraient sur notre liste de prêts à réviser depuis un ou deux ans, pour déterminer si les programmes de redressement fonctionnaient bien. Pour certains prêts, nous avons écrit à la direction de la banque, et peut-être que M. McKay pourra vous donner les détails, la date et le contenu de cette lettre, et nous leur avons dit ce que nous en pensions. Si les programmes de redressement ne semblent pas fonctionner, il est possible qu'à la fin de l'année financière 1985, des principes d'évaluation différents s'appliquent. Évidemment, nous n'en sommes pas encore là.

Je ne me suis pas trompé?

M. McKay: Non. Dans le cours de notre travail, nous cherchions à retrouver les programmes de redressement pour certains prêts, à déterminer dans quelle mesure ces programmes fonctionnaient bien. Évidemment, les programmes de redressement suivent un calendrier, et nous cherchons toujours à nous assurer que ce calendrier est respecté. Lorsque nous trouvions des retards, il nous semblait important d'en discuter avec la direction et de confirmer ces discussions par écrit.

M. Hawkes: Les programmes de redressement, c'est pour les prêts non remboursés, n'est-ce pas? Si on en arrive à un programme de redressement, c'est qu'on a des inquiétudes pour le prêt, peut-être que je ne devrais pas dire qu'il s'agit d'un mauvais prêt.

M. Detlefsen: Absolument.

M. Hawkes: Par conséquent, ce sont des prêts en difficulté, du point de vue de la banque. En révisant ces prêts en difficulté, les prêts qui nécessitaient un programme de redressement, avez-vous remarqué que les calendriers étaient respectés dans une majorité des cas, ou dans une minorité des cas? Autrement dit, est-ce que les programmes de redressement fonctionnaient le plus souvent ou ne fonctionnaient pas?

M. Detlefsen: Le plus souvent oui, mais parfois non. Dans ce cas, nous en parlions avec la direction.

Crawford, avez-vous quelque chose à ajouter à cela?

M. Smith: Il ne fait aucun doute que pendant l'année 1984, les échéanciers étaient pour la plupart respectés. Je ne peux que parler de cette période-là, malheureusement, mais je dois dire qu'à cette époque, un grand nombre de prêts venaient d'être réaménagés, si bien que nous avions tout juste com-

[Text]

Mr. Detlefsen: I might add, Mr. Chairman, that work-out plans, of course, would differ from loan to loan and would be predicated upon future events happening, which sometimes, as Mr. McKay said, would slip or would have to be modified. Certainly, the timetable of accomplishment of the plan would be of concern to us because the plan would be essential to us in verifying management's loan provision.

Mr. Hawkes: Okay. So your most solid information is really 1984, and management's decision about the timetable and the method of work-out seemed to be good ones at that point. If you were close to 100%, then you can assume management was exercising good judgment at that point.

Mr. Detlefsen: That is correct, sir.

Mr. Hawkes: I am gathering that you do not have much information about the situation after that date in relationship to those work-outs?

Mr. Detlefsen: We have not completed an audit since the last complete fiscal year.

Mr. Hawkes: Okay. We had some testimony from other people before this committee which indicated that after the bail-out date there might have been more trouble with a work-out because people psychologically make different assumptions about their obligations.

Mr. Detlefsen: I wish again to refer you to the record of subsequent involvement. We certainly were involved, but again, as I stated earlier, it was not by way of an in-depth audit.

Mr. Hawkes: Okay. Is there anything significant in your view in that May 23, 1985, meeting that you would like to point out?

Mr. Detlefsen: Which one is that, sir?

Mr. Hawkes: May 23, 1985. I was dealing with the May 17, 1984, and your subsequent examination. But is there anything there you would like to bring to our attention specifically?

Mr. Detlefsen: Perhaps the thing that is significant with respect to that meeting, which again was a formal meeting . . . To be precise, the Inspector General of Banks himself did not attend that meeting; it was conducted by the Assistant Inspector General of Banks, Mr. Macpherson. But again, that was the formal meeting with respect to 1984, the last complete fiscal year. Perhaps the one thing that might not come out all that clearly in this document is that we discussed with the Assistant Inspector General the loan provisioning, the basic principle of time requirement for work-out, etc., and had no indication that those assumptions were not valid.

Would you make a comment on that?

Mr. McKay: That is a fair summary.

[Translation]

mencé à les suivre, pour voir si le plan de redressement établi était bon.

M. Detlefsen: Permettez-moi d'ajouter, monsieur le président, que les plans de réaménagement diffèrent évidemment selon les prêts et, comme l'a dit M. McKay, étaient modifiés si la situation changeait. Mais l'échéancier fixé nous intéressait au premier chef, car il nous était essentiel de posséder ce plan de réaménagement pour vérifier les provisions pour pertes établies par la direction.

M. Hawkes: Bien. Vous êtes donc sûr de ce que vous avancez pour l'année 1984, et il vous a semblé à cette époque que les décisions prises par les dirigeants de la banque à propos des plans de réaménagement étaient bonnes. Si vous approchiez les 100 p. 100, vous pouviez donc supposer que la direction avait bien jugé la situation.

M. Detlefsen: Absolument, monsieur.

M. Hawkes: Je suppose que vous n'avez pas beaucoup de renseignements sur la situation de ces plans de réaménagement après cette date?

M. Detlefsen: Nous n'avons procédé à aucune vérification des comptes depuis l'année dernière.

M. Hawkes: Bien. Certains témoins nous ont dit que les plans de réaménagement auraient été plus difficiles à établir après l'annonce de l'opération de sauvetage, car les gens voient leurs obligations sous un jour différent, psychologiquement parlant.

M. Detlefsen: Je voudrais vous dire de nouveau ce qui s'est passé. Nous avons participé à cet exercice, mais comme je l'ai dit antérieurement, nous n'avons procédé à aucune vérification approfondie.

M. Hawkes: Bien. S'est-il passé quoi que ce soit d'extraordinaire lors de cette réunion du 23 mai 1985?

M. Detlefsen: Quelle réunion, monsieur?

M. Hawkes: Celle du 23 mai 1985. Je faisais allusion à ce que vous aviez fait après la réunion du 17 mai 1984. Mais s'est-il passé quelque chose que vous voudriez porter à notre attention?

M. Detlefsen: Lors de cette réunion, qui était une réunion officielle, je le répète, le plus important . . . Pour tout vous dire, l'inspecteur général des banques n'assistait pas à cette réunion; il était représenté par l'inspecteur général adjoint, M. Macpherson. Mais là encore, cette réunion portait officiellement sur les comptes de l'année 1984, dernier exercice financier. Ce qu'il faut peut-être préciser à propos de ce document, c'est que nous avons discuté, avec l'inspecteur général adjoint, des provisions pour pertes, des délais requis pour établir un plan de réaménagement, et l'inspecteur ne nous a pas donné à penser que nous avions tort.

Avez-vous autre chose à ajouter?

M. McKay: Non, je pense que vous avez bien résumé la situation.

[Texte]

Mr. Detlefsen: You attended that as well, did you not, Graham?

Mr. H. Graham LeBourveau (Clarkson Gordon): Yes, I attended it also, and I think that is a good summary.

Mr. Hawkes: This morning the curator handed us a copy of a letter which he wrote to the Minister of State for Finance on September 27, and I think a critical clause was that "appropriate provisions for loan losses would exceed the capital base". A lot of conclusions follow from that statement.

What was the situation at the time of your last complete audit? What was the relationship between loan-loss provisions and that capital base?

Mr. Detlefsen: They were such, as is shown in the 1984 financial statement, that the remaining equity was at \$68,696,000. That is the amount shown in the October 31, 1984, financials, on the balance sheet.

Mr. Hawkes: Yes, and in May, there was an additional infusion of \$60 million in debentures.

• 1615

Mr. Detlefsen: That is correct, sir.

Mr. Hawkes: There is about \$84 million or \$85 million . . .

Mr. Detlefsen: There was, of course, also \$15 million of subordinated debt in addition to the capital and reserves. So \$68,696,000 plus \$15,000,000 would be \$83,696,000 as of October 31, 1984, and then there was the additional infusion, as you said, in May.

Mr. Hawkes: So all of that \$83 million plus would have to disappear for the curator to make the statement he made this morning. The loan loss provisions would have to grow. There did not seem to be any loss on the capital base side.

Mr. Detlefsen: I am not sure if the curator included the debentures in that . . .

Mr. Garneau: Yes, he did, but he used \$100 million of capital. So he certainly did include . . .

Mr. Detlefsen: I see.

Mr. Hawkes: Something very significant happened to those files between your audit and his coming in effectively 10 months later.

Mr. Detlefsen: I am not aware of the curator's basis for evaluation or the circumstances around the time when he evaluated it. So I am sorry; I cannot make a comparative analysis.

Mr. Hawkes: One of the statements which intrigues me in your opening statement to us is that the asset is the loan and not the collateral. Can you expand on that just a little? Tell me the significance of that.

Mr. Detlefsen: Certainly. I am trying to say that, for example with respect to my bank loans, which are usually

[Traduction]

M. Detlefsen: Vous aviez également assisté à cette réunion, Graham, n'est-ce pas?

M. H. Graham LeBourveau (cabinet Clarkson Gordon): Oui, j'y étais, et ce que vous avez dit me semble complet.

M. Hawkes: Ce matin, le curateur nous a remis copie d'une lettre qu'il a adressée à la ministre d'État aux Finances, le 27 septembre dernier, où il y est dit que «les provisions pour pertes sur prêts dépasseraient le capital lui-même». On peut en tirer énormément de conclusions.

Quelle était la situation lorsque vous avez procédé à votre dernière vérification complète? Quel était le ratio entre les provisions pour pertes sur prêts et le capital?

M. Detlefsen: Les états financiers de 1984 montraient un capital-actions évalué à 68,696,000\$. C'est le chiffre qui figurait au bilan daté du 31 octobre 1984.

M. Hawkes: Oui, mais en mai, il a fallu y injecter 60 millions de dollars d'obligations.

M. Detlefsen: C'est exact, monsieur.

M. Hawkes: Environ 84 ou 85 millions de dollars . . .

M. Detlefsen: Mais il ne faut pas oublier d'ajouter au capital et aux réserves en capital les 15 millions de dollars de dettes subordonnées. Au 31 octobre 1984, il y avait donc 68,696,000\$, plus 15,000,000\$, ce qui fait un total de 83,696,000\$, auxquels il faut ajouter l'injection de capital du mois de mai, comme vous l'avez dit.

M. Hawkes: Pour que le curateur puisse faire l'observation qu'il a faite ce matin, ces 83 millions de dollars ou plus devraient disparaître. Les provisions pour pertes sur prêts devraient augmenter. Je ne pense pas qu'il y ait eu de pertes du côté capital.

M. Detlefsen: Je ne sais pas si le curateur avait englobé les obligations dans ce . . .

M. Garneau: Oui, il l'a fait, mais il a indiqué que le capital était de 100 millions de dollars. Il a donc certainement englobé . . .

M. Detlefsen: Je vois.

M. Hawkes: La situation de la banque aurait donc dû changer énormément entre le moment où vous avez procédé à votre vérification et le moment où il est intervenu, 10 mois plus tard.

M. Detlefsen: Je ne sais pas comment le curateur a évalué les prêts de la banque, ni quelle était la situation financière de la banque à l'époque où il les a évalués. Je suis donc désolé, mais je ne peux faire de comparaison.

M. Hawkes: Dans vos remarques d'ouverture, vous avez dit que les prêts consentis par toute banque sont portés à son actif et non pas les garanties de ces prêts, ce qui m'intrigue. Pouvez-vous approfondir votre pensée? À quel point est-ce important?

M. Detlefsen: Lorsque je demande un prêt à ma banque, par exemple, prêt remboursable à vue en général, ce qui importe

[Text]

demand loans, my ability to repay is the asset my bank has, not any collateral I might lodge, which in my case occasionally is zero. It is my ability to repay.

I might wish perhaps to give you an example with respect to Northland Bank. This is drawn from one of the situations. The example might be a defunct real estate development which has gone into receivership. In terms of realizable value, the value of the loan would be perhaps significantly reduced from its face value. But in terms of the ability of the bank to revive the project, to add value to it by, for example, inserting new management—and I am drawing from a real-life example—perhaps advancing additional funds to see the project to completion in the example I am describing to you—perhaps even funding the acquisition of oil and gas properties to merge with the project in order to have their combined cashflow service both loans and then have new management put in by the bank begin a leasing up program and creating in effect a greater asset than they had before—that process speaks to me as an enhancement of the collateral security; but also, more importantly, an enhancement of the value of the loan, because the loan now is dependent not on the realization value of the real estate but on the ability of the real estate to generate cashflow in the future and pay out.

Mr. Hawkes: It is really a measure of collectability in a sense and the collateral is the collectability.

Mr. Detlefsen: Yes, indeed, but collectability in the long run, over a period of time through operations.

Could you add to that?

Mr. Smith: I do not think I can add to it other than perhaps to elaborate on your own personal example. In my own case, if the bank were to call my borrowings today then they would be in trouble. However, they are satisfied that I will continue to earn money, for a little while anyway, sufficient that I can repay the loan. Essentially that is the basis on which a number of loans have been valued in the loan portfolio. And the comment that we make is that it is the loan and the ability to recover or realize that loan over time which is the real asset of the bank, notwithstanding the fact that in some cases, on an immediate-realization basis or a liquidation basis, the security could not be realized.

• 1620

Mr. Hawkes: If you come as a complete stranger to that set of loan files, is there information in there, if you do not talk to anybody and you do not know any of the names on the sheet of paper or anything like that, can you make a good judgment about collectability? Or do you need information that goes beyond the files to make a good judgment about collectability?

Mr. Detlefsen: Mr. Chairman, it is fair to say that it is important to have information with respect to bank management's plans. It is also fair to say that documentation of those plans perhaps is not always perfect. And we have certainly had

[Translation]

pour ma banque, c'est de savoir si je peux rembourser le prêt qu'elle me consent, et non pas quelle garantie je peux donner, qui est nulle dans certains cas. L'important, c'est de savoir si je peux rembourser les prêts qui me sont consentis.

Le mieux serait peut-être de vous donner un exemple concret tiré de Norbanque. Prenons un projet immobilier mis sous séquestre. Pour ce qui est de sa valeur réalisable, la valeur du prêt serait peut-être inférieure de beaucoup à sa valeur réelle. Mais si la banque voulait ranimer ce projet, en augmenter la valeur, elle pourrait, par exemple, renouveler la direction—et je vous donne là un exemple vécu—et injecter de l'argent supplémentaire pour que le projet puisse se réaliser, ou même procéder à une fusion, en acquérant des biens pétroliers et gaziers, pour que les deux prêts puissent être remboursés à même leur *cash-flow* commun; ainsi, les garanties sur prêts seraient beaucoup plus sûres et le bien en question aurait davantage de valeur si ces mesures étaient prises et si la nouvelle direction mise en place par la banque lançait un programme de location; ce qui est plus important toutefois, c'est que la valeur du prêt aurait augmenté, étant donné qu'il dépendrait non pas de la valeur de réalisation du projet immobilier, mais de la possibilité qu'il aurait d'être rentable à l'avenir et de rembourser le prêt consenti.

M. Hawkes: Cela dépend donc de la possibilité de récupérer l'argent consenti, et c'est là que la garantie sur prêt intervient.

M. Detlefsen: En effet, mais c'est un processus à long terme, qui demande du temps.

Avez-vous autre chose à ajouter?

M. Smith: Je ne crois pas pouvoir y ajouter quoi que ce soit, sauf peut-être revenir sur l'exemple personnel que vous avez donné. Dans mon cas, si la banque devait exiger le remboursement immédiat des prêts qu'elle m'a consentis, elle serait dans le pétrin. Cependant, elle sait que je vais continuer à gagner de l'argent, pendant un certain temps au moins, à gagner suffisamment d'argent pour me permettre de rembourser ces prêts. Grosso modo, c'est ainsi qu'un certain nombre de prêts du portefeuille ont été évalués. Et pour nous, ces prêts, ou les possibilités de recouvrement des prêts, constituent l'actif véritable de la banque, même si, dans certains cas, il est impossible de réaliser une garantie, de tirer un bénéfice immédiat d'une liquidation.

M. Hawkes: Supposons que vous ne connaissiez absolument pas un dossier de prêt, un dossier qui contient des informations, supposons que vous n'avez parlé à personne, que vous ne connaissiez aucun des noms qui figurent dans le dossier, est-il possible de se faire une idée juste des perspectives de recouvrement? Ou bien avez-vous besoin d'informations qui ne figurent pas dans le dossier pour porter un jugement avisé sur les perspectives de recouvrement?

M. Detlefsen: Monsieur le président, il est important d'avoir des informations sur les plans de la direction de la banque. On peut dire également que la documentation qui accompagne ces plans n'est pas toujours parfaite. De toute façon, nous avons eu

[Texte]

extensive discussions with bank management on the specifics that supplemented loan file documentation.

Crawford, would you . . . ?

Mr. Smith: I think it would vary from case to case, honestly. In some files there is enough evidence, externally-generated evidence, which makes it abundantly clear to the uninformed reader, if you will, that adequate security exists and that a recovery of the loan is all but certain.

In other cases, that needs to be elaborated upon by discussions with management and other sources that may be available to us.

Mr. Hawkes: So if you came into a set of files cold and you did not talk to the people with knowledge about those loans, and if there was information missing, then the direction of your conclusions on collectability would probably be in one direction, basically, and that direction would be less collectable than they might really be.

Mr. Smith: I would think that would be a fair assumption to make, yes.

Mr. McKay: Certainly a key part of the work we do is to take the documentation and have the discussions with various levels of management. And in our audit approach, its design, we feel that is a significant step or a significant aspect of our audit approach. This is how we react to it and is what we have done in connection with rendering our opinion.

Mr. Hawkes: Is that approach unique to banks? Or do you do a variant of that, something analogous in other kinds of audits, in other kinds of businesses?

Mr. McKay: In every sort of audit that we would do, we think that discussions with management is a key aspect of rendering an opinion.

Mr. Hawkes: The Auditor General does that with the Government of Canada, too. Those of us who sit on that committee are frequently reminded of the importance of the discussion with management to get some sense of what he believes to be the true picture of events.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Second round, please.

The Chairman: Yes. Mr. Cassidy, did Mr. Riis leave?

Mr. Cassidy: Mr. Riis had to do a radio interview, so I will take the first round of questioning.

The Chairman: Okay.

Mr. Cassidy: Gentlemen, I appreciate your being here. To some extent I think we are trying to compare what happened to Northland with what happened to CCB. I accept what you say, that if CCB had weathered the storm you may well not be here today and that Northland might well have been able to survive. And that really leads to, I guess, the first couple of questions I have.

[Traduction]

de longues discussions avec l'administration de la banque sur les détails, discussions qui complétaient les données contenues dans les dossiers.

Crawford, vous voulez . . . ?

M. Smith: Honnêtement, cela varie d'un cas à l'autre. Dans certains dossiers, il y a suffisamment de données, de données venant de l'extérieur, et il est absolument évident aux lecteurs non avertis, si vous le voulez, que des garanties suffisantes existent, que le recouvrement du prêt est pratiquement certain.

Dans d'autres cas, on a besoin de détails supplémentaires de la part des services de gestion, et parfois, d'autres sources auxquelles nous pouvons faire appel.

M. Hawkes: Si vous ouvrez une série de dossiers sans préparation, si vous n'avez pas parlé avec les gens qui connaissent ces prêts, et si certaines informations manquent dans ces dossiers, à ce moment-là, vos conclusions sur les perspectives de recouvrement risquent de pencher d'un côté, et vous risquez de conclure que les perspectives sont moins bonnes qu'elles ne le sont en réalité.

M. Smith: Effectivement, c'est probable.

M. McKay: En tout cas, l'élément clé de notre travail, c'est de prendre la documentation, et de discuter avec les différents échelons de la gestion. Et dans notre vérification, dans la conception de ce travail, nous pensons que c'est également un aspect important. Voilà comment nous abordons le problème, et c'est de cette façon que nous parvenons à une opinion.

M. Hawkes: Est-ce que cette démarche est utilisée uniquement pour les banques? Ou bien, est-ce que vous utilisez une démarche analogue, comparable, pour d'autres types de vérification, d'autres types d'entreprises?

M. McKay: Dans toutes les vérifications que nous faisons, les discussions avec les services de gestion sont un aspect clé.

M. Hawkes: Le vérificateur général le fait également avec le gouvernement du Canada. Ceux d'entre nous qui siègent à ce comité connaissent l'importance des discussions avec la direction pour obtenir un reflet fidèle de la réalité.

Le président: Merci, monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Un second tour, s'il vous plaît.

Le président: Oui, monsieur Cassidy, est-ce que M. Riis est parti?

M. Cassidy: M. Riis avait une entrevue à la radio, il a été forcé de partir; je prendrai donc le premier tour.

Le président: D'accord.

M. Cassidy: Messieurs, j'apprécie votre présence ici. Dans une certaine mesure, nous sommes en train d'essayer de comparer ce qui est arrivé à Norbanque et ce qui est arrivé à la BCC. Je reconnais avec vous que si la BCC avait survécu, vous ne seriez peut-être pas ici aujourd'hui, et Norbanque aurait peut-être survécu également. En fait, c'est le fond de mes deux premières questions.

[Text]

I am afraid I was not on the committee back in the spring, and of course the committee did not look—the Finance Committee as it was, although some of the membership is the same—at Northland, because Northland was the victim of the run but had not been subject to the bail-out that took place in March. We were told on many occasions, however, about how the government came in to help CCB because it was a regional bank and because of a feared impact on the economy of Alberta, in particular, if the CCB were allowed to go down.

Now, the CCB had only 20% of its loans in Alberta and its annual report shows that only 20% of its loans were in the energy and real estate sectors, which are the sectors that by common consent are those that were most heavily affected by the decline and by the recession in Alberta, which was very severe. I accept that.

• 1625

The Northland report: once you get back from the extraordinary rhetoric at the beginning and the pretty pictures and so on, when you get to the financial statements, they had 47% of their loans in 1984 in real estate and in energy, and in particular a third of their total loan portfolio was in real estate. And their proportion of their loans in Alberta—in fact, the banks aggressive effort to grow in 1983-84 led them to increase the proportion of their portfolio in Alberta to about 58%, and about 76% in Alberta and in British Columbia. It is fair to say, therefore, that whereas CCB was no longer a regional bank, Northland was very much a regional bank.

Mr. Detlefsen: Yes, sir. In terms of geographic concentration it was, if you include Manitoba and Saskatchewan, almost exclusively in those provinces, certainly heavy concentration in Alberta and B.C.

Mr. Cassidy: Now to follow up, and we had your colleagues who audited the CCB here yesterday. You have two banks which are at the small end of the Class A banks in Canada, which both eventually had to be liquidated; nonetheless, one gets the impression that the Northland was a good deal more successful in keeping out of trouble than the CCB, despite the fact that the Northland was by a very significant margin much more a bank with a regional concentration in the areas of the country where the problems were the worst. Can I draw the conclusion that if that is the case, if Northland was considered to be viable by the Inspector General up to mid-August, which I believe is what your testimony is, that therefore there must have been substantial difference in terms of the quality of management and quality of banking activity between the two banks? Can you comment on that?

Mr. Detlefsen: I certainly do not have any direct knowledge of management—or, rather, no knowledge of management at CCB—and it is very difficult for me, sir, to draw a comparative analysis since I do not have a basis. Take the example of reliance on the line of credit that was provided to Northland by the Big Six. I do know that line consistently declined until

[Translation]

Je regrette de n'avoir pas fait partie du Comité au printemps, et évidemment, à cette époque, le Comité des finances, qui n'était pas constitué exactement des mêmes personnes, n'étudiait pas Norbanque, car celle-ci a été victime de la débandade, mais elle ne faisait pas partie des opérations de sauvetage du mois de mars. Toutefois, on nous a souvent dit comment le gouvernement en est venu à aider la BCC, car il s'agissait d'une banque régionale, parce qu'il craignait les répercussions d'une faillite sur l'économie de l'Alberta, en particulier.

Maintenant, 20 p. 100 seulement des prêts de la BCC étaient en Alberta, et d'après son rapport annuel, 20 p. 100 seulement de ses prêts étaient dans le secteur de l'énergie et de l'immobilier, secteurs qui ont été les plus lourdement affectés par le déclin et la récession en Alberta. Je reconnais cela.

Le rapport de la Norbanque: quand on s'est écarté de la rhétorique extraordinaire au début du rapport, quand on fait abstraction des jolies images, quand on s'attaque au bilan financier proprement dit, on constate que 47 p. 100 des prêts de cette banque, en 1984, étaient dans le secteur immobilier et l'énergie, et en particulier, un tiers de son portefeuille de prêts dans l'immobilier. Et la proportion des prêts de cette banque en Alberta... en fait, des efforts de croissance considérables, en 1983-1984, avaient conduit la banque à augmenter la proportion de son portefeuille en Alberta, pour atteindre 58 p. 100, et environ 76 p. 100 en Alberta et en Colombie-Britannique. Par conséquent, on peut dire que si la BCC n'était plus vraiment une banque régionale, Norbanque l'était tout à fait.

M. Detlefsen: Oui, monsieur. Du point de vue de la concentration géographique, c'est exact, si l'on comprend le Manitoba et la Saskatchewan, des opérations exclusivement dans ces provinces, avec une très grosse concentration en Alberta et en Colombie-Britannique.

M. Cassidy: Maintenant, vos collègues qui ont fait la vérification de la BCC nous ont rendu visite hier. Voilà deux banques qui sont à la queue des banques de la catégorie A au Canada, et qui, toutes deux, ont dû être liquidées. Néanmoins, on a l'impression que Norbanque réussissait beaucoup mieux que la BCC à se tirer d'affaire, bien que ses opérations aient été concentrées lourdement dans la région la plus affectée économiquement. Dans ces conditions, si l'inspecteur général des banques considérait que Norbanque était viable jusqu'à la mi-août,—c'est ce que vous nous avez dit, je crois—puis-je conclure que la qualité de l'administration et la qualité des activités bancaires étaient extrêmement différentes dans une banque et dans l'autre? Qu'en pensez-vous?

M. Detlefsen: Je ne connais pas personnellement les responsables de la gestion, ou plutôt la gestion de la BCC, et par conséquent, j'hésiterais à faire une analyse comparée. Prenons par exemple la façon dont la marge de crédit concédée par les six grosses banques à Norbanque était utilisée. Je sais que cette marge a baissé régulièrement jusqu'au 22 mars 1985,

[Texte]

March 22, 1985, and then increased dramatically following the CCB arrangement, which brought with it a great number of problems in terms of funding, in terms of cost of funds, etc. I really do not know how else I can answer your question in terms of making a comparison.

Would you have any observations on that?

Mr. LeBourveau: No. I think, Bill, you have summed it up very well, because you know just one side of the picture, and it is very difficult to make a comparison with only knowing that one side.

Mr. Cassidy: Perhaps I could ask you this, then. I am sure you have had a chance to be acquainted with the Hitchman report, the report which Mr. Hitchman submitted to the Inspector General and to the Minister on the CCB in August. As you know, that report was extremely critical of the quality of management activity and the banking practices at the CCB. May I ask, were there practices which were similar, or which would have gotten similar criticism by yourselves as auditors that you learned of at the Northland in the course of your audits?

Mr. Detlefsen: The answer is no. I am not familiar with details of Mr. Hitchman's testimony in terms of what precisely his concerns were with management, but I certainly can say that we had no concerns as to any wrongdoings or management practices that we would take issue with. Perhaps Crawford Smith would . . .

• 1630

The Chairman: Mr. Smith.

Mr. Smith: I think quite so. What little has been available to us in the way of information regarding Mr. Hitchman's report—his allegations, if you will, of wrongdoing—was sufficiently vague that we certainly found no parallels in the Northland Bank.

Mr. Cassidy: Was there a consistent use or the practice of lending to holders of problem loans, in order to enable them to pay interest, so that the loans could be classified as being current, within the Northland?

Mr. Detlefsen: Not for that purpose alone. There certainly were lending practices which, in the course of restructuring a loan, in the course of making substantial changes in the security underlying the loan—such as additional management, work-out programs—in the course of substantive changes in the loan arrangement, yes, there would be a capitalization of interest. But I mean not in order to merely create a different form without a difference in substance.

Mr. Cassidy: Okay. I think Mr. Hawkes would probably agree that there is some distinction there. And it would appear, although we did not get a complete picture, that at the CCB they were wallpapering some of those loans in order to make them look good—when, in fact, they were not—simply by increasing the loan in order to allow the holder to cover the interest.

Mr. Detlefsen: We have no information on that, sir, with respect to CCB.

[Traduction]

puis, après l'accord avec la BCC, il y a eu une remontée très soudaine, qui a provoqué de gros problèmes de financement, pour le coût des fonds, etc. En fait, c'est la seule comparaison que je crois pouvoir faire.

Est-ce que vous avez des observations?

M. LeBourveau: Non. Bill, je crois que vous avez très bien résumé la situation, car vous ne connaissez qu'un aspect de la situation, et il est très difficile de faire une comparaison dans ces conditions.

M. Cassidy: Dans ce cas, je vais vous poser la question suivante: je suis certain que vous avez eu l'occasion de lire le rapport Hitchman, un rapport qui a été soumis par M. Hitchman à l'inspecteur général et au ministre, au mois d'août, sur la BCC. Comme vous le savez, ce rapport critiquait sévèrement la qualité de la gestion et les pratiques bancaires de la BCC. Est-ce que les pratiques de Norbanque étaient semblables, est-ce qu'elles auraient mérité des critiques semblables, d'après ce que vous avez eu l'occasion d'apprendre lorsque vous avez effectué vos vérifications?

M. Detlefsen: La réponse est non. Je ne connais pas les détails du témoignage de M. Hitchman, je ne sais pas précisément ce qu'il reprochait à la gestion, mais je peux vous dire que de notre côté, nous n'avons rien trouvé à redire sur les pratiques de gestion de Norbanque. Peut-être Crawford Smith voudrait-il . . .

Le président: Monsieur Smith.

M. Smith: Tout à fait. À en juger d'après le peu de renseignements que nous avons concernant le rapport de M. Hitchman—ses allégations de conduite répréhensible, si vous voulez—c'était tellement vague que nous n'avons pu trouver aucun parallèle avec Norbanque.

M. Cassidy: La banque prêtait-elle fréquemment à des débiteurs non solvables, pour leur permettre de payer les intérêts sur leurs dettes et pouvoir classer ses créances comme en règle?

M. Detlefsen: Pas dans ce but exclusif. Il est certainement arrivé que, en restructurant une dette, en adaptant le nantissement des prêts et en réorganisant tout le montage financier inhérent à certains prêts, la banque a accepté de capitaliser l'intérêt. Mais cela n'était pas simplement un procédé artificiel qui n'était accompagné d'aucun changement de substance.

M. Cassidy: D'accord. Je pense que M. Hawkes reconnaîtra qu'il y a là une distinction. Il semble, en tout cas, que la BCC «blanchissait» certains de ses prêts pour les faire paraître recouvrables alors qu'ils ne l'étaient plus, simplement en augmentant le montant, pour permettre aux débiteurs de payer les intérêts. Nous n'avons toutefois jamais pu déterminer la fréquence de cette pratique.

M. Detlefsen: Nous n'avons pas de renseignements à ce sujet, dans le cas de la BCC.

[Text]

Mr. Cassidy: I know. Within the Northland, though . . .

Mr. Detlefsen: No.

Mr. Cassidy: —you are stating that it was as a consequence of what appeared to be good faith restructuring for workout plans and that kind of thing.

Mr. Detlefsen: That is correct. Would any of my colleagues comment on that?

Mr. LeBourveau: I agree with that.

Mr. Cassidy: Was there a significant use of the technique of increasing loans in order to permit fees to be paid by borrowers, and then taking those fees into income for the Northland?

Mr. Detlefsen: As was mentioned earlier, Mr. Chairman, fee income is a significant factor in the income statement. However, there are two types of fees—one being “up front” fees which, if they were part of the return on the loan per se would be amortized over the life of the loan. Then there were other fees which were the result of specific management, merchant-banking type, activities that created a value-added situation with respect to the loan or the financing plan. And those were taken into income as earned, which would mean “up front”.

Mr. Cassidy: So there is a significant number of occurrences where fees that were immediately taken into income in that way . . . well, the borrower was able to pay the fee by means of an increase in their loan. Is that right?

Mr. Detlefsen: Yes. That was in some cases the pattern; in other cases, the fee was paid in cash not related to the loan; and in still other cases, there was a combination. Mr. McKay, can you comment on that?

Mr. McKay: Mr. Chairman, the only additional comment I would make is that, in a situation where the fee became part of the loan, there was additional security provided to cover the fee. It was not a case of the same security covering a bigger loan. So you would have to put up more security in order for the bank to realize the fee.

Mr. Cassidy: I have the feeling that everything Mr. Hitchman described could be an acceptable banking practice, but that the problem he saw was that it was like Seaway and Greymac. I was on a committee like this on those collapses in Ontario two or three years ago. And it was the questionable use of those techniques, or the consistent use of those techniques, to either generate income on the income statement for the institution, or to keep loans on side.

So where fee income was the result of an increase in loan, were there instances that you were aware of where you questioned the bank's judgment in those related transactions?

Mr. Detlefsen: Crawford Smith may like to take this one?

[Translation]

M. Cassidy: Je sais. Mais à Norbanque, par contre . . .

M. Detlefsen: Non.

M. Cassidy: . . . vous dites que cela résultait d'une restructuration de bonne foi des prêts, et de ce genre de choses.

M. Detlefsen: Oui. Mes collègues voudraient-ils donner leur avis?

M. LeBourveau: Je suis d'accord.

M. Cassidy: Arrivait-il souvent à la banque d'augmenter le montant d'un prêt afin de permettre aux débiteurs de lui verser des honoraires, que l'on faisait ensuite figurer dans les revenus de la banque?

M. Detlefsen: Ainsi qu'on l'a déjà vu, monsieur le président, les revenus d'honoraires représentaient une part importante des recettes de la banque. Toutefois, il faut distinguer entre deux types d'honoraires: il y a d'une part les redevances «initiales», qui, si elles faisaient partie du rapport du prêt lui-même, seraient amorties sur la durée de celui-ci. Ensuite, il y a les honoraires qui se rapportaient à des activités de conseil, de gestion, c'est-à-dire qui représentent une valeur ajoutée par rapport aux prêts ou au montage financier. Ces honoraires étaient portés aux états des recettes au fur et à mesure qu'elles étaient gagnées, c'est-à-dire sans étalement.

M. Cassidy: Il arrivait donc assez souvent que des honoraires soient inscrits immédiatement dans les revenus de la banque . . . En donnant au débiteur le moyen de les payer par une augmentation du montant de son prêt. Est-ce exact?

M. Detlefsen: Oui, parfois; dans d'autres cas, ces honoraires étaient dissociés du prêt; dans d'autres cas encore, il y avait une combinaison des deux. Monsieur McKay, pouvez-vous nous en parler?

M. McKay: Monsieur le président, la seule chose que je puisse ajouter est que, dans les cas où les honoraires étaient couverts par le prêt, on augmentait le nantissement de celui-ci. Ce n'était pas le même nantissement qui garantissait un prêt plus élevé. Le débiteur devait donc apporter de nouvelles garanties pour couvrir les honoraires dus à la banque.

M. Cassidy: J'ai l'impression que tout ce que M. Hitchman a décrit pourrait être une pratique bancaire acceptable, mais que le problème qu'il percevait était une situation similaire à celle qui régnait chez Seaway et Greymac. J'ai siégé à un comité similaire à celui-ci sur les faillites de ces établissements en Ontario, il y a deux ou trois ans. Ce que l'on a mis en cause, c'est l'usage douteux de ces techniques, ou la trop grande fréquence de celles-ci, soit pour dégager des revenus en vue de gonfler l'état des recettes, soit en vue de faire paraître en règle des prêts qui ne l'étaient plus.

Donc, dans les cas où les honoraires perçus par la banque provenaient d'une augmentation du prêt, vous est-il arrivé de mettre en doute la qualité du jugement de la banque?

M. Detlefsen: Peut-être M. Crawford Smith voudrait-il répondre à cette question?

[Texte]

Mr. Smith: Mr. Chairman, I think perhaps the questioning of a bank's judgment might sound a little overly critical.

• 1635

In the course of our audit we would discuss each of those particular situations you describe with management, to satisfy ourselves that management's judgment, in other words, in recording those fees as income up front, so to speak, was appropriate.

One thing that has not perhaps come out as clearly as it might have is that a number of the fees were earned with brand new loans. I was not sure you were not implying that all these fees were earned as a result of increasing loans. Many of the fees earned were with new customers and new loans, and the loan was sufficiently large to cover the fee. I did not want to leave the impression that no fees were earned that were not on new loans.

Mr. LeBourveau: To put it another way, we were satisfied that the total, overall package, which would include the loan and the fee, if you could break them down like that, was adequately secured. So it would be equivalent to a loan of the aggregate being given to one person with the same security.

Mr. Cassidy: Appendix C or D refers to the management letters to the audit committee of the board, does it not?

Mr. Detlefsen: To management.

Mr. Cassidy: To management. Would those be shared with the audit committee of the board?

Mr. Detlefsen: Yes.

Mr. Cassidy: The regular annual report to management also goes to that audit committee.

Mr. McKay: That is correct.

Mr. Cassidy: You do question loan valuation methods on a number of occasions. Were your questions technical, or did you feel the bank was taking liberties in its loan valuation methods which led you to question whether their valuation of assets or of security was adequate or not?

Mr. Detlefsen: Certainly the valuation of assets, the evaluation of the success of work-out plans, would be an integral part of our determination of whether the provision for loan losses would be adequate. We discussed with management the circumstances where the loan files perhaps did not contain adequate information about work-out plans, for example, but we did not question management in the sense of attacking their decisions as much as we questioned management in the sense of getting more information to satisfy our audit procedures.

Mr. Cassidy: As a consequence of your discussions, did you feel the Northland on an unreasonable number of occasions

[Traduction]

M. Smith: Monsieur le président, l'expression «mettre en doute le jugement de la banque» est peut-être un peu trop forte.

Dans le courant de notre vérification, nous discutons de tous ces cas particuliers avec la direction, afin de nous assurer que la décision de la banque d'inscrire ces honoraires dans les recettes, sans étalement, était fondée.

Une chose qui n'a peut-être pas été dite assez clairement, c'est qu'un certain nombre de ces honoraires intéressaient des prêts entièrement nouveaux. J'ai l'impression que vous sous-entendiez que ces honoraires portaient tous sur des prêts anciens renégociés. Au contraire, une bonne partie de ces honoraires étaient versés par des clients nouveaux, à l'égard de prêts nouveaux, dont le nantissement était suffisamment important pour couvrir les honoraires. Je ne voulais pas donner l'impression que tous ces honoraires mettaient en jeu des prêts anciens.

M. LeBourveau: En d'autres termes, nous avons vérifié si le montant global du prêt, c'est-à-dire le prêt initial, plus les honoraires, si on peut faire cette distinction, était assorti d'un nantissement suffisant, c'est-à-dire équivalent à celui exigible pour un prêt simple, ne donnant lieu à aucun paiement d'honoraires, qui seraient accordés à la même personne.

M. Cassidy: Les annexes C et D de votre mémoire sont des lettres au comité de vérification du conseil d'administration, n'est-ce pas?

M. Detlefsen: À la direction.

M. Cassidy: À la direction. Est-ce qu'elles étaient communiquées au comité de vérification du conseil?

M. Detlefsen: Oui.

M. Cassidy: Le rapport annuel ordinaire adressé à la direction est également communiqué à ce comité?

M. McKay: Oui.

M. Cassidy: Vous avez mis en question à plusieurs reprises les méthodes d'évaluation des prêts. Est-ce que vos objections étaient d'ordre technique, ou bien estimiez-vous que la banque prenait des libertés avec ses méthodes d'évaluation des prêts qui vous auraient amenés à mettre en doute le chiffrage de l'actif ou la suffisance du nantissement?

M. Detlefsen: L'évaluation de l'actif, la détermination du succès des plans de réorganisation, sont une partie intégrante de notre tâche de déterminer si les provisions pour pertes sont suffisantes. Nous avons parlé avec la direction des cas où les dossiers de prêt manquaient de données adéquates sur les plans de réorganisation, par exemple, mais il ne s'agissait pas tant de contester les décisions de la direction que d'obtenir les renseignements supplémentaires dont nous avons besoin aux fins de notre vérification.

M. Cassidy: Avez-vous retiré de ces discussions l'impression que Norbanque faisait preuve, dans un nombre déraisonnable

[Text]

was being excessively optimistic in its valuations of security to justify the size of loans it was giving?

Mr. Detlefsen: No.

Mr. Smith: No.

Mr. Cassidy: Were there instances you became aware of where the bank was lending 100%, or virtually 100%, of valuation, and therefore going into deals in which the client or borrower had no, or effectively no, equity?

Mr. McKay: I think the answer is no.

Mr. Cassidy: These are points raised in the Hitchman report on the CCB.

Were you aware that the bank at any point was valuating real estate on the basis of future anticipated value rather than on the basis of value at the time the loan was entered into?

Mr. Detlefsen: Yes, certainly. But I might add that I think the so-called "baseline" method, if I understand CCB's method from the description in the testimony—and I am not sure I do understand it—was not followed by Northland Bank. But as I explained earlier in the example, certainly part of the valuation of security is prospects of future earnings capacity. Certainly collateral security was not valued exclusively on the basis of current market values, and it was certainly a very significant factor in Northland's determination of loan loss provisions: what they expected a real estate project, for example, to develop into and what they expected the project to generate in future cashflows to service the loan.

Mr. Cassidy: This would be a construction type of loan, is that correct?

Mr. Detlefsen: It could be. It could also be a restructured loan of a project that was finished yet where project management, for example, would be insufficient to effect proper leasing and sale of, say, condominium units.

• 1640

Mr. Cassidy: My time is beginning to run out. In your audits and your knowledge of the bank—and I guess these meetings with the AG went on until May or June 1985—the liquidity of the bank began to be in question, but we know from American experience that authorities there have in fact at times held hands with banks that became illiquid for a long time so long as they were satisfied as to the solvency of the bank. Did you have any questions as to the basic solvency of the Northland up until the AG's approach in mid-August when he asked you to start valuating on a liquidation basis?

Mr. Detlefsen: No. I believe the question really was not before us in terms of reporting that requirement, but the answer is no. We were satisfied up to the point of time when we were advised that the future viability of the bank was in question that . . .

[Translation]

de cas, d'un optimisme excessif quant à la valeur des biens engagés à titre de nantissement de ces prêts?

M. Detlefsen: Non.

M. Smith: Non.

M. Cassidy: Avez-vous eu connaissance de cas où la banque prêtait 100 p. 100, ou virtuellement 100 p. 100, de la valeur du nantissement, c'est-à-dire concluait des contrats de prêt avec un client ou un emprunteur qui ne possédait donc aucun, ou pratiquement pas, d'avoir propre?

M. McKay: Je crois que la réponse est non.

M. Cassidy: C'est là un reproche fait par M. Hitchman à la BCC.

Êtes-vous tombés sur des cas où la banque chiffrait la valeur des propriétés immobilières en se fondant sur la valeur estimative future plutôt que sur la valeur au moment de l'octroi du prêt?

M. Detlefsen: Oui, certainement. Mais j'ajouterais que Norbanque ne suivait pas la même méthode que la BCC, du moins dans la mesure où je peux juger de celle-ci d'après la description donnée dans le témoignage. Mais comme je l'ai déjà expliqué tout à l'heure, on tient compte dans l'évaluation du nantissement des perspectives de rapports futurs. Les biens donnés en nantissement n'étaient pas évalués exclusivement en fonction de leur valeur courante sur le marché, et cet écart se reflétait très largement dans les provisions pour pertes de Norbanque. Elles tenaient compte, dans le cas d'un projet immobilier par exemple, de ce que serait sa valeur, une fois réalisé, et des revenus qu'il dégagerait en vue de rembourser la dette.

M. Cassidy: Il s'agirait là de prêts à la construction, n'est-ce pas?

M. Detlefsen: Notamment, mais il pourrait s'agir également d'une restructuration d'un prêt concernant un projet immobilier déjà terminé, mais dont la commercialisation se faisait mal, la location des appartements, ou la vente des logements en copropriété.

M. Cassidy: Mon temps de parole est presque épuisé. D'après vos vérifications et ce que vous saviez de la banque—j'imagine que ces réunions avec l'inspecteur général se sont poursuivies jusqu'en mai ou juin 1985—vous saviez que la banque manquait de liquidités, mais nous savons aussi, d'après l'expérience américaine, que les autorités y ont souvent secouru les banques qui manquaient de liquide aussi longtemps que leur solvabilité ne faisait pas de doute. Aviez-vous des craintes quant à la solvabilité générale de Norbanque jusqu'à ce que l'inspecteur général vous ait demandé à la mi-août de commencer à chiffrer l'actif de la banque dans l'optique d'une liquidation?

M. Detlefsen: Non. La question ne nous a jamais été posée, mais la réponse est non. Nous n'avions aucun doute jusqu'au moment où l'on nous a informés que la viabilité future de la banque était incertaine.

[Texte]

Mr. Smith: I was not directly involved in a professional way with the bank during that period so I . . .

Mr. Cassidy: I see, okay.

Maybe I can ask two questions then. First, why then was it necessary to sink the bank? If in fact it was apparently viable or solvent until August, why was it not possible to find it another partner? Can you respond to those questions?

Mr. Detlefsen: With difficulty. We were not privy to the discussions, we understand, for example, with one other bank, nor the criteria that were applied by other banks or other partners in evaluating Northland. I really do not know the answer to that question.

Mr. Cassidy: Can you estimate for us what you think the amount of losses is likely to be; that is, how much the taxpayer and the CDIC is going to have to accept in terms of losses or net costs after the work at liquidation?

Mr. Detlefsen: I would have no basis for even making an informed estimate. We have not . . .

Mr. Cassidy: Mr. Smith?

Mr. Detlefsen: —been in touch at all with the loan portfolio.

Mr. Smith: No, I am sorry, I cannot. I might add that I am not sure it was necessary to fold the bank or to use whatever words you use. I do not think we can even comment on that. So many events have happened around us, if you will, or without our involvement or without the kind of knowledge we would have to have to make an opinion on that kind of thing that the opinions we offer are pretty ambivalent. I do not know whether it was necessary to fold the bank, if indeed it is folded.

Mr. Cassidy: You make that comment in your statement. You suggest that the bank may in fact not be dead. I thought it was dead. Have I misunderstood?

Mr. Detlefsen: Under the curatorship it has not as yet been placed in liquidation, I believe. That is the only basis.

Mr. Smith: That is what I meant.

Mr. Cassidy: I see.

Mr. Smith: Perhaps I was a bit too technical.

Mr. Cassidy: Okay. That depends then on the actions of the shareholders according to the Manitoba court decision? Is that right?

Mr. Smith: Partly.

Mr. Detlefsen: Partly.

Mr. Cassidy: Have you been consulted in any way by the Ministry of State or by the Department of Finance or by the bank or by the AG since mid-August?

[Traduction]

M. Smith: Je n'avais pas de relations professionnelles avec la banque durant cette période, si bien que . . .

M. Cassidy: Je vois, d'accord.

Pourrais-je poser deux questions, dans ce cas? Première-ment, pourquoi a-t-il fallu couler la banque? Si elle était apparemment viable ou solvable jusqu'en août, pourquoi n'a-t-il pas été possible de trouver un autre partenaire? Pouvez-vous répondre à ces questions?

M. Detlefsen: Difficilement. Nous n'étions pas au courant des discussions qui se sont déroulées, croyons-nous savoir, avec une autre banque, ni des critères appliqués par d'autres banques, ou d'autres partenaires éventuels, pour évaluer Norbanque. Je ne connais vraiment pas la réponse à cette question.

M. Cassidy: Pouvez-vous nous donner une estimation du montant probable des pertes, c'est-à-dire quelles pertes le contribuable et la SADC devront essayer une fois la liquidation terminée?

M. Detlefsen: Je n'en ai pas la moindre idée. Nous n'avons pas . . .

M. Cassidy: Monsieur Smith?

M. Detlefsen: . . . eu à connaître du tout le portefeuille de prêts.

M. Smith: Non, je regrette, je ne peux pas. J'ajouterais que je ne sais pas du tout s'il était nécessaire de fermer la banque ou, comme vous dites, de la couler. Nous ne pouvons absolument pas nous prononcer. Tant de choses se sont passées autour de nous dont nous n'étions pas informés que nous manquons totalement des éléments qui nous permettraient de seulement nous faire une opinion sérieuse. Je ne sais pas s'il était nécessaire de liquider la banque, si c'est effectivement ce qui va arriver.

M. Cassidy: Vous avez déjà dit cela dans votre mémoire. Vous pensez que la banque n'est pas nécessairement perdue. Je croyais le contraire. Ai-je mal compris?

M. Detlefsen: Elle est placée sous l'autorité d'un curateur, mais n'est pas encore en liquidation, je crois. C'est tout ce que je sais.

M. Smith: C'est ce que je voulais dire.

M. Cassidy: Je vois.

M. Smith: Je faisais une distinction peut-être un peu trop technique.

M. Cassidy: Bien. Cela dépend donc de la décision que les actionnaires prendront après le jugement de la cour du Manitoba? Est-ce exact?

M. Smith: Partiellement.

M. Detlefsen: Partiellement.

M. Cassidy: Avez-vous jamais été consultés en quoi que ce soit par le ministère d'État, ou par le ministère des Finances, ou par la banque, ou par l'inspecteur général, depuis la mi-août?

[Text]

Mr. Detlefsen: No. We had one meeting with the curator. I was not in the country at the time.

Mr. McKay: We had two meetings with the curator in September, I think around the middle of September and right at September 27, the last Friday in September. I believe our last meeting with the management of the bank was between representatives of Deloitte, Haskins & Sells and our firm, and I believe there were two meetings subsequent to curatorship. That is the extent of our involvement.

Mr. Cassidy: How important was the problem of problem loans? The bank itself states that their non-performing loans were 16% of assets and fell to 8% or 9% of assets between the beginning and the calendar end or the fiscal year end in 1984. Your provision for losses, however, was only 0.5% of the outstanding loans. There is a very large gap between the non-performing category and your loss provision. Can you explain that discrepancy or the last provision you accepted in the bank statements?

• 1645

Mr. Detlefsen: Yes. I am not sure how to tackle that question. The first statement in response is that we were satisfied with the level of the loan provision. We were satisfied also, as part of that process of audit, with the plans that were in place and that had been in place for some time with respect to troubled loans that would eventually, in our judgment, lead to a successful work-out. I am really not sure if I can . . .

Mr. Cassidy: You are saying that in the case of those problem loans you were satisfied that management was doing a pretty fair job of getting those back on-side. Is that right?

Mr. Detlefsen: Yes. In each particular case—I would say in most cases—management had a specific plan of action which, of course, varied from loan to loan because the circumstances varied, which in our judgment had reasonable expectation for pay-out of the loan. The plans varied greatly. They ranged from completion of a project with additional funding to actual management of most of their real estate loans through a specialized subsidiary, *Epicon Properties Inc.*, in which they placed special expertise in that industry.

Mr. Cassidy: What was your evaluation of the quality of management of the bank? Here was a bank that was in some pretty severe trouble, certainly in difficult times, in the midst of a regional economy and a real mess, and their response to that problem between 1983 and 1984 was in fact to turn on the turbines and to increase their assets by some 45% or 50% in the course of that year and to proclaim, quite defiantly, in their year-end 1984 annual report that they knew what they were doing and that this was the kind of organization that made sense in today's world. Some might say that was foolhardy.

But I would just like to ask this. Perhaps in both your cases, you obviously had intimate contact with the management of the bank. How would you categorize the quality of management at the Northland from your knowledge of them?

[Translation]

M. Detlefsen: Non. Nous avons rencontré une fois le curateur, mais j'étais à l'étranger la plupart du temps.

M. McKay: Nous avons rencontré deux fois le curateur en septembre, la première fois vers le milieu du mois et la deuxième fois le 27 septembre, le dernier vendredi de septembre. Notre dernière réunion avec la direction de la banque a mis en présence les représentants de Deloitte, Haskins & Sells et notre firme, et je crois qu'il y a eu deux autres réunions après la mise sous tutelle. Notre rôle s'est limité à cela.

M. Cassidy: Quelle était la gravité du problème des prêts non remboursés? La banque elle-même dit que les prêts non remboursés représentaient 16 p. 100 de son actif et que cette part est tombée à 8 ou 9 p. 100 entre le début et la fin de l'année civile 1984. Par contre, la provision pour pertes ne s'élevait qu'à 0.5 p. 100 des prêts. Il existe un très large fossé entre la proportion de prêts non remboursés et votre provision pour pertes. Pouvez-vous nous l'expliquer ou nous dire pourquoi vous avez accepté cette provision dans les comptes de la banque?

M. Detlefsen: Oui. Je ne sais pas trop comment répondre. La première chose c'est que nous étions insatisfaits du niveau de la provision pour pertes. Nous étions satisfaits également, dans le cadre de notre vérification, des plans qui avaient été mis en place depuis quelque temps déjà pour sauver les prêts en défaut de paiement qui devaient permettre, jugions-nous, de les recouvrer. Je ne sais vraiment pas trop si je puis . . .

M. Cassidy: Vous dites donc que la direction a pris les mesures qui s'imposaient pour recouvrer les prêts en défaut de paiement, est-ce bien cela?

M. Detlefsen: Oui. Dans chaque cas particulier—je dirais dans la plupart des cas—la direction avait un plan d'action précis, qui variait évidemment d'un prêt à l'autre puisque les circonstances étaient variables, mais qui donnait un bon espoir d'en recouvrer le montant. Ces plans variaient énormément, allant de l'achèvement d'un projet par l'injection de fonds supplémentaires jusqu'à la prise en main de la gestion de portefeuilles immobiliers par l'intermédiaire d'une filiale spécialisée, *Epicon Properties Inc.* qui possédait les connaissances spécialisées requises.

M. Cassidy: Comment jugiez-vous la qualité de la gestion de la banque? Vous aviez là une banque qui connaissait des difficultés assez graves, dans une période de crise économique profonde dans la région, qui a réagi à cette situation entre 1983 et 1984 en ouvrant grand les vannes et en augmentant son portefeuille de prêts d'environ 45 ou 50 p. 100 en une seule année et qui proclamait fièrement, dans son rapport annuel 1984, qu'elle savait ce qu'elle faisait et que c'était ce genre d'exploitation qui s'impose dans le monde d'aujourd'hui. Certains jugent cette politique imprudente.

J'aimerais vous demander simplement ceci. Vous avez eu tous deux des contacts intimes avec les directeurs de la banque. Comment jugez-vous la qualité de leur gestion, d'après ce que vous en saviez?

[*Texte*]

Mr. Detlefsen: I would like to answer on my behalf and then pass it on to Mr. Smith. I believe the quality of the Northland's management was of a high order. I believe they were aggressive in their approaches to their problems and I also believe they were successful. Mr. Smith.

Mr. Smith: Recognizing that this particular bank—and perhaps others as well—was facing some pretty difficult times, I think the management of Northland performed extremely well. They are very hard-working, innovative, creative people who managed to take a lot of problem loans that they had identified and turn them around to something that, indeed, became viable, and there were more than reasonable expectations that they would work out. They were extremely diligent in that respect.

The Chairman: Mr. Cassidy, I got carried away with your questioning. It was very good, and I forgot the time myself.

Mr. Cassidy: I would be happy to go on, but anyway, I will be happy to come back later on.

The Chairman: Mr. Garneau is waiting, and I think it is only fair. I was quite involved with the questioning and the answers, so I apologize to Mr. Garneau.

Mr. Hawkes: May I have a brief supplemental for just one second?

Mr. Cassidy: Could I just make a comment before that? I think the responses here are interesting because the picture the auditors paint of the bank, which I find rather more convincing than the picture we got of the CCB from their auditors, is that basically this was not a bad bank in a much more difficult situation regionally than the CCB was in, which was managing to survive and yet somehow got dumped, maybe in the wash of the other one, maybe by panicky federal regulators and Ministers.

The Chairman: Yes, I think we have to address this to Mr. Kennett and to Mr. Bouey when they come before . . .

Mr. Cassidy: Maybe Mrs. McDougall.

The Chairman: Yes, but those two principally because they give the advice. They were out there.

Mr. Hawkes: Can I do my brief supplementary?

The Chairman: Yes.

Mr. Hawkes: Regarding the figures Mr. Cassidy put out, the non-performing loans moving from 16% to 8%, is that a good statistical indicator of your statements about management? Would you take that as a positive assessment of management?

• 1650

Mr. Detlefsen: You have to realize, sir, that the basis upon which the percentage was calculated increased dramatically, so

[*Traduction*]

M. Detlefsen: Je vais répondre en mon nom personnel puis demander à M. Smith d'en faire autant. Je pense que la gestion de la Norbanque était de toute première qualité. La direction s'attaquait de façon dynamique aux problèmes de la banque et je crois qu'elle était en passe de réussir. Monsieur Smith.

M. Smith: Sachant que cette banque en particulier—et d'autres peut-être également—se trouvait confrontée à une économie en pleine crise, je trouve que la direction de Norbanque s'en est extrêmement bien tirée. C'étaient des gens qui travaillaient beaucoup, qui faisaient preuve d'imagination et d'esprit créateur qui ont réussi à sauver un grand nombre de créances qui paraissaient douteuses et à les viabiliser, de telle manière qu'il y avait plus qu'un espoir raisonnable de les recouvrer. La direction s'est montrée extrêmement diligente à cet égard.

Le président: Monsieur Cassidy, je me suis laissé emporter par le flot de vos questions. Elles étaient excellentes et j'ai oublié moi-même l'heure.

M. Cassidy: J'aimerais bien continuer mais, tant pis, j'attendrai le prochain tour.

Le président: Je ne peux pas faire attendre M. Garneau plus longtemps. J'ai été trop absorbé par les questions et les réponses et je présente mes excuses à M. Garneau.

M. Hawkes: Pourrais-je poser juste une brève question supplémentaire, qui ne prendra qu'une seconde?

M. Cassidy: Pourrais-je dire juste une chose auparavant? Je considère ces réponses comme intéressantes car la situation que les vérificateurs de la banque décrivent me paraît beaucoup plus convaincante que celle que nous ont donné les vérificateurs de la BCC, à savoir qu'il s'agissait d'une banque relativement saine, plongée dans une situation régionale beaucoup plus difficile que la BCC mais qui réussissait à survivre; elle s'est fait couler, pour une raison ou pour une autre, peut-être dans la foulée de la première, par des réglemmentateurs fédéraux et des ministres qui ont paniqué peut-être trop vite.

Le président: Oui, je crois qu'il faudra poser la question à M. Kennett et à M. Bouey lorsqu'ils viendront . . .

M. Cassidy: Peut-être également à M^{me} McDougall.

Le président: Oui, mais surtout aux deux premiers car ce sont eux qui donnent des conseils. Ils connaissaient la situation.

M. Hawkes: Puis-je poser ma petite question supplémentaire?

Le président: Oui.

M. Hawkes: En ce qui concerne les chiffres que M. Cassidy a indiqués, à savoir la réduction de 16 p. 100 à 8 p. 100 de la proportion de prêts en arrérages, cela est-il un bon indicateur statistique de la qualité de la gestion? Considérez-vous cela comme une preuve de bonne gestion?

M. Detlefsen: Il faut savoir, monsieur, que le portefeuille auquel ce pourcentage s'applique a énormément augmenté, si

[Text]

it was not a reduction in absolute terms, only in relative terms. I think it was indicative of the efforts that were put in by management during 1984, in particular with respect to their creation of Epicon Properties Inc., which was a pool of real estate experts, and the placement under that guardianship of troubled real estate loans and the beginning of workout arrangements.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes. Mr. Garneau.

Mr. Garneau: I think you can appreciate how difficult it is for us to bear judgment on this situation. Looking at the financial statements and from what I have heard from you this afternoon, I wonder how we should conclude. You told us that as of October 31 you were satisfied with the loan provisions and you are telling us that the bank had a good management, yet on September 27, another firm, Touche Ross & Co, Mr. Morrison was writing to the Minister of State for Finance and he was stating—and for the record I will read the paragraph:

The book value of Northland's loan portfolio does not reflect an adequate provision for loan losses.

which is in contradiction with what you told us this afternoon. And I continue this paragraph, it is page 2 of a letter from Mr. Morrison to Mrs. McDougall:

It appears to us that the amount required to give recognition to such loan losses would exceed the amount of Northland's capital base (consisting of "Capital and Reserves" and subordinated debt) . . .

Which is \$100 million.

—as shown in the interim report to the shareholders of Northland as at July 31, 1985. In this regard it should be noted that the loan portfolio analysis conducted by our representatives and by representatives of The Royal Bank of Canada is supported by the assessments contained in a document prepared by the internal Chief Inspector of Northland as a result of his branch inspections during the period April 1984 to July 1985.

Which covers part of the year that you were in charge. And I continue the letter:

If recognition was given in Northland's accounts to the foregoing assessments, such accounts would show that the liabilities of Northland exceed its assets, with the result that there would be, among other things, a legal impediment to Northland accepting or holding deposits and a major limitation as to the capacity of Northland to borrow money other than from the Bank of Canada.

That is a very strong statement by a group of people, and we have been told that since the beginning of September they had 45 people from Touche Ross and 45 people from The Royal Bank that spent all their time evaluating the loan portfolio. What I find difficult to accept is the fact that, as external auditor, you did not wave any flag about those difficulties, particularly when I have seen this paragraph that, you know, "the evaluation was prepared by the internal Chief Inspector of Northland" and based on that report, the equity of the bank plus the debenture, without being washed out.

[Translation]

bien qu'il s'agit là d'une réduction en termes relatifs seulement et non en termes absolus. Il est néanmoins révélateur des efforts consentis par la direction en 1984, particulièrement avec la création de Epicon Properties Inc., qui était en fait un groupement d'experts en immobilier auxquels la banque a confié les prêts immobiliers en défaut de paiement, avec une mission de les sauver.

Le président: Je vous remercie monsieur Hawkes. Monsieur Garneau.

M. Garneau: Je pense que vous pouvez comprendre combien il nous est difficile de former un jugement. Il est vraiment difficile de se faire une opinion lorsqu'on regarde les états financiers et ce que vous nous avez dit cet après-midi. Vous dites que le 31 octobre vous étiez satisfait des provisions pour pertes et vous nous dites que la banque était bien gérée mais, le 27 septembre, un autre cabinet d'experts-comptables, Touche Ross & Co. écrivait au ministre d'État des Finances, sous la plume de Morrison,—et je vais lire ce paragraphe:

La valeur nominale du portefeuille de prêts de Norbanque n'est pas couverte par une provision pour pertes suffisantes.

cela est en contradiction avec ce que vous nous avez dit. Je poursuis ma lecture, la page 2 d'une lettre de M. Morrison à M^{me} McDougall:

Il semble que le montant requis pour couvrir ces pertes excède le montant capital de Norbanque (composé du «capital et réserves» et de la dette subordonnée) . . .

C'est-à-dire 100 millions de dollars.

. . . indiqué dans le rapport intérimaire aux actionnaires de Norbanque en date du 31 juillet 1985. À cet égard, il convient de noter que l'analyse du portefeuille de prêts effectuée par nos représentants et par des représentants de la Banque Royale du Canada et confirmée par des appréciations exprimées dans un document rédigé par le chef de la vérification interne de Norbanque à la suite de ses inspections des succursales durant la période avril 1984 à juillet 1985.

Ce qui couvre une partie de l'année où vous étiez les vérificateurs. Je poursuis:

Si les comptes de Norbanque reflétaient les évaluations précédentes, il apparaîtrait que le passif de Norbanque excède son actif, avec pour conséquence, notamment, l'empêchement juridique pour la banque d'accepter ou de conserver les dépôts et la possibilité pour elle d'emprunter à quiconque d'autre que la Banque du Canada.

C'est là un jugement très dur rendu par un groupe d'experts et l'on nous a dit que depuis le début du mois de septembre 45 comptables de Touche Ross et 45 comptables de la Banque Royale ont passé tout leur temps à évaluer le portefeuille de prêts. Ce qui me paraît difficile à accepter et que, en tant que vérificateur externe, vous n'avez jamais donné l'alerte concernant ces difficultés, et j'en suis d'autant plus surpris lorsque je lis ce paragraphe disant que «l'évaluation fût faite par le chef de la vérification interne de Norbanque» qu'il en ressort que la Banque était insolvable.

[Texte]

How is it possible that on October 31 you were able to sign financial statements and a few months later, nine or ten months later, we learn that the equity of the bank plus the subordinated debenture would be washed out by bad loans? We learned that the equity of the bank plus the subordinate debenture would be washed out by bad loans. It might not be an easy question to ask, but I do not know how you can deal with that aspect. It has to do with the confidence the shareholders and the other people who look at the financial statement have in that statement. What kind of confidence can the reader have in a financial statement like that?

• 1655

Mr. Detlefsen: Sir, I will try to begin to give you an answer to this very important question, and I will draw on the help of my colleagues for additional information.

We certainly had the benefit of the internal inspector's reports and used the information in those reports in verifying the adequacy of the loan loss provision as of October 31, 1984. I think it is a fact that the internal inspector merely classified the loans. He did not put a provision on it himself. Is that correct?

Mr. McKay: That is correct, yes.

Mr. Detlefsen: The process itself, of course, is a highly subjective process, but certainly we used the internal inspector's information on his inspection visits. I really am not certain if I can go beyond that statement, because what I do not have is the basis upon which the curator and the staff that worked at Northland in August and September conducted their evaluation. I do not know, for example, if they adequately took into consideration work-out programs. It is stated that it was an evaluation on the basis of growing concern. But even that basis may have ranges of conservatism and ranges of opinions.

So beyond that, I really do not have a proper basis for comparison. The third factor, of course, you mentioned; that is, since the evaluation of the loan portfolio by management, upon which we reported as of October 31, 1984, and the curator's work, 10 or 11 months may have expired or did expire.

Mr. Smith, I guess you were not involved at all.

Mr. Smith: I can only perhaps provide some help through the end of the October fiscal year, during which time we would refer to reports prepared by the internal inspector, as Mr. Detlefsen has mentioned. In some of those cases where he did, in fact, classify a loan as being bad, in Mr. Hawkes' words, it was often on the basis of inadequate documentation. This we subsequently obtained, in order to satisfy ourselves that, together with management, the loan was good. But in no instance did the internal auditor ever estimate an amount of a provision which may or may not be necessary. That did not appear to be his job. We certainly relied upon, through that period at least, his work that he did at branches throughout the bank's organization.

[Traduction]

Comment se fait-il que vous ayez pu signer le 31 octobre ces états financiers et que quelques mois plus tard, neuf ou dix mois plus tard, nous apprenions que le capital propre, augmenté des obligations subordonnées, ne suffisait pas à couvrir les mauvaises créances? Ce n'est peut-être pas une question à laquelle il vous est facile de répondre mais je ne vois pas comment expliquer ce fait. Cela met en jeu toute la confiance que les actionnaires, et quiconque d'autre lit ces états financiers peuvent avoir dans le travail des vérificateurs. Quelle sorte de confiance le lecteur peut-il faire à un état financier comme celui-ci?

M. Detlefsen: Je vais tenter de répondre à cette question très importante et je vais faire appel à mes collègues afin qu'ils la complètent.

Nous connaissions certainement les rapports du vérificateur interne et nous nous en sommes servis pour vérifier la suffisance de la provision pour pertes établie au 31 octobre 1984. Mais le vérificateur interne n'a fait que catégoriser les prêts. Il n'a pas chiffré de provision à leur égard lui-même. Est-ce exact?

M. McKay: Oui, c'est exact.

M. Detlefsen: Le processus lui-même est évidemment hautement suggestif mais nous avons utilisé les rapports du vérificateur interne rédigés après ses visites d'inspection. Je ne sais pas si je puis en dire beaucoup plus car je ne sais pas sur quoi le curateur et les comptables qui ont travaillé à la Norbanque en août et en septembre fondent leur évaluation. Je ne sais pas, par exemple, s'ils ont tenu compte suffisamment des programmes de réorganisation. Il est dit que cette évaluation a été réalisée sur la base d'une inquiétude croissante. Mais, même alors, il peut y avoir des divergences d'opinions et une certaine fourchette d'écarts.

Je ne puis pas vous en dire plus sans posséder d'une base de comparaison. Le troisième facteur, bien sûr, vous l'avez mentionné: il s'est écoulé de 10 à 11 mois entre l'évaluation du portefeuille de prêts par la direction dont nous avons fait rapport le 31 octobre 1984 et le travail du curateur.

Monsieur Smith, je crois que vous n'avez pas participé à ce travail du tout.

M. Smith: Je ne peux que parler de ce qui s'est passé jusqu'à la fin de l'année financière, en octobre, et pendant tout ce temps-là nous avons tenu compte des rapports de l'inspecteur interne, ainsi que M. Detlefsen l'a mentionné. Dans certains cas de créances qu'il qualifiait de douteuses, selon les mots de M. Hawkes, c'était uniquement parce que la documentation était insuffisante. Ayant obtenu ultérieurement cette documentation, nous avons pu acquérir la conviction, d'accord avec la direction, que le prêt était bon. Mais jamais le vérificateur interne n'a chiffré le montant de la provision pour pertes qu'il faudrait établir. Cela ne paraissait pas être son travail. Quoi qu'il en soit, nous avons tenu compte du travail qu'il a effectué dans les succursales de la banque.

[Text]

Mr. Garneau: At the end of the fiscal year, what was the number of loans classified five and six, which are supposed to be the worst ones. What was the total amount of those loans?

Mr. Detlefsen: I do not have that number, sir. Mr. McKay, do you have it?

Mr. McKay: No. I think there are a couple of things we should point out. The inspector was doing his work over a series of months, over the entire fiscal year. The document that is referred to by Mr. Morrison in his report of September 1, or the September 2 document that was provided... As I mentioned earlier, Mr. Morrison met with me in mid-September and showed me that document. I had never seen that document before, and I did not know that...

Mr. Garneau: Which document are you referring to?

Mr. McKay: He referred to a letter, the report of the internal inspector. That was a document that certainly we had never seen before. If it had been prepared by the internal chief inspector, he certainly had not made that privy to us.

• 1700

Another thing that should be pointed out with respect to the classification system is that in the 12-month period, or the period that is referred to in that report of the internal inspector's report, the classification methods that were used by the chief inspector changed, and changed I think relatively significantly in mid-1984. So the very methods and the criterion were changing and had changed. I am just pointing out to you the fact that if you take different information—you may have apples and oranges in referring to chief inspectors' reports over a 10-month period.

Mr. Garneau: From your opening statement, I understand you went through all the loans classified at the bottom of the list, the worst ones, so you would have gone through the loans classified 5 and 6.

Mr. Detlefsen: Yes.

Mr. Garneau: But yet you do not have any recollection about the total amount. Could you recall a ball-park figure—5 million, 10 million, 100 million?

Mr. McKay: I really have no idea, sir.

Mr. Detlefsen: We will have to supply it to you. I am sorry, we do not have that information now.

Mr. Garneau: It has to be more than 100 million, because Touche Ross officials say that it will wash out the total liquidity plus subordinated debentures.

Mr. McKay: I think it is appropriate to add that we did have discussions with the inspector as to the methods he was using to classify the loans; and it has been pointed out, by the time at the conclusion of our work for the 1984 year, we had had those discussions to determine whether or not there had been any resolution of issues and the supplying of additional information to the inspector, and were advised that, yes, he had received additional information subsequent to his report which caused him to change his views. He did not reissue his report, but he certainly had changed his views with respect to two specific

[Translation]

M. Garneau: À la fin de l'année financière, quel était le nombre de prêts placés dans la catégorie 5 et 6, c'est-à-dire les plus douteux. Quel était le montant total de ces prêts?

M. Detlefsen: Je n'ai pas ce chiffre, monsieur. Monsieur McKay, l'avez-vous ici?

M. McKay: Non. Il faut signaler ici un certain nombre de choses. L'inspecteur a effectué son travail sur plusieurs mois, sur l'ensemble de l'année financière. Le document dont parle M. Morrison dans son rapport du 1^{er} septembre, ou le document du 2 septembre qui a été fourni... Comme je l'ai dit, j'ai rencontré M. Morrison au milieu du mois de septembre et il m'a montré ce document. Je ne l'avais jamais vu auparavant et je ne savais pas que...

M. Garneau: De quel document parlez-vous?

M. McKay: Il m'a montré une lettre, le rapport de l'inspecteur interne. Je ne l'avais jamais vu auparavant. S'il a été rédigé par le chef de la vérification interne, celui-ci ne me l'a, en tout cas, jamais communiqué.

Une autre chose qu'il faut dire au sujet du système de classification est que dans cette période de 12 mois, c'est-à-dire celle qui est visée par ce rapport de l'inspecteur interne, les méthodes de classification employées ont été modifiées de façon relativement sensible, au milieu de l'année 1984. Les critères et les méthodes d'évaluation eux-mêmes étaient donc en pleine mutation. Je dis cela simplement pour vous montrer que si l'on prend des données différentes—de comparer les rapport de l'inspecteur interne à 10 mois de distance revient peut-être à comparer des pommes et des oranges.

M. Garneau: Si j'ai bien compris votre exposé préliminaire, vous avez passé en revue tous les prêts classés au bas de la liste, c'est-à-dire les pires, et vous avez donc examiné les prêts classés dans la catégorie 5 et 6.

M. Detlefsen: Oui.

M. Garneau: Mais vous ne vous souvenez pas du montant total. N'avez-vous une idée approximative: 5 millions, 10 millions, 100 millions?

M. McKay: Je n'en ai pas la moindre idée, monsieur.

M. Detlefsen: Je regrette, nous n'avons pas ces chiffres ici, nous vous les remettrons plus tard.

M. Garneau: Le chiffre doit être supérieur à 100 millions puisque Touche Ross a déclaré qu'il était supérieur au capital propre et obligataire.

M. McKay: Je dois ajouter que nous avons discuté avec l'inspecteur des méthodes qu'il employait pour classer les prêts vers le fin de notre travail pour l'année 1984, nous lui avons demandé si certains points en suspens avaient été réglés et s'il avait reçu les renseignements supplémentaires dont il avait besoin, et il nous a répondu que oui, qu'il avait reçu des renseignements complémentaires qu'ils l'avaient amené à changer sa position. Il n'a pas rédigé un nouveau rapport mais il a changé d'avis concernant deux prêts en particulier. Nous

[Texte]

loans. The other thing we had discussed with the inspector was the methods he was using. I think that in early—

Mr. Garneau: Just for the record, when you talk about the inspector, is it the Inspector General of Banks, or . . . ?

Mr. McKay: No, the chief inspector of the bank.

In our discussions in the conduct of our work for the 1984 year, we did discuss with him the valuation method and whether or not it was going-concern, work-out type of style, or whether or not it was liquidation, and he expressed the view that his reports and his approach were more towards a liquidation type of value, looking at the bottom, looking at the worst type of scenario.

Mr. Cassidy: This is with the chief inspector within the bank at what time?

Mr. McKay: Those discussions, I believe, and it is just recollection now, would have been September 1984, during the course of finalizing and expressing our opinion on the 1984 financial statements.

Mr. Garneau: You certainly read the letter signed by Mr. Morrison to Mrs. McDougall.

Mr. Detlefsen: I have read it. I do not recall the details, but I have it somewhere in my file.

Mr. Garneau: We have been inclined to believe this morning that there were a certain number of self-dealings in the bank, and the last paragraph of Mr. Morrison's letter referred to that, without specific examples. But during your audit, do I understand that you have not been able to pinpoint any self-dealing—the management of the bank or members of the board borrowing from the bank at special conditions, or the bank lending money to a company where members of the board were involved—that you have not been able to see any wrongdoing in that direction?

Mr. Detlefsen: No wrongdoings, sir, although there were loans to directors under normal commercial rates.

Mr. Garneau: The financial statement, and I do not know if you can advise us on that, but for a person who reads the financial statement, do you find anything in there that would wave a flag that the bank could be in difficulty?

• 1705

Mr. Detlefsen: I think there are quite a few areas in the financial statements, in fact also in subsequent quarterly reports, which are indicative of difficulties. I might refer to the cost of loan, cost of funding, the spread, which is very small, the increase in non-interest expense; a reasonable number of items. For example, in the 1984 annual report, which I have here, certainly there was ample reference to the basic principle of approach: the work-out scenario, the requirement of time. There was a reference to the merchant banking activities, which certainly was reference to the general policy and approach by the bank. There were statistics on the concentration of the loan portfolio in real estate and the concentration of

[Traduction]

avons également discuté avec lui des méthodes qu'il employait. Je crois qu'au début . . .

M. Garneau: Quand vous parlez de l'inspecteur, parlez-vous de l'Inspecteur général des banques ou bien . . . ?

M. McKay: Non, de l'inspecteur en chef de la banque.

Dans nos discussions sur la façon de mener notre travail sur l'année 1984, nous avons parlé avec lui des méthodes d'évaluation et dans quelle optique il allait les réaliser, c'est-à-dire celui d'une réorganisation du prêt, d'un plan de sauvetage du créancier ou dans l'optique d'une liquidation. Il nous a dit que, dans ses rapports, il estimait une valeur de liquidation, c'est-à-dire le minimum que rapporterait une propriété dans le pire scénario possible.

M. Cassidy: C'était l'optique de l'inspecteur en chef de la banque à l'époque?

M. McKay: Ces discussions se sont déroulées, si je me souviens bien, en septembre 1984, au moment où nous finalisons et exprimons notre avis sur les états financiers 1984.

M. Garneau: Vous avez sûrement lu la lettre de M. Morrison à M^{me} McDougall.

M. Detlefsen: Je l'ai lue. Je ne me souviens pas des détails mais je l'ai quelque part dans mon dossier.

M. Garneau: Nous avons été amenés à croire ce matin qu'il s'est produit un certain nombre de transactions intéressées au sein de la banque et le dernier paragraphe de la lettre de M. Morrison en parle également, sans donner d'exemples précis. Est-ce qu'il est exact que durant votre vérification vous n'êtes tombé sur aucun exemple de transactions intéressées—de cadres de la banque ou de membres du conseil d'administration empruntant à des conditions spéciales, ou la banque prêtant de l'argent à une compagnie dans laquelle les membres du conseil avaient des intérêts—et que vous n'avez pas constaté d'agissements de cette sorte?

M. Detlefsen: Rien d'illicite, monsieur, mais il y avait effectivement quelques prêts à des membres du conseil d'administration à deux taux d'intérêt normaux.

M. Garneau: Dans les états financiers—je ne sais pas si vous pouvez répondre à cela—mais est-ce qu'une personne qui lit les états financiers peut y trouver l'indice que la banque est en difficulté?

M. Detlefsen: Je crois qu'il y a pas mal d'indications dans les états financiers, de même que dans les rapports trimestriels suivant, de difficultés. Prenez par exemple le coût des emprunts, l'écart entre les intérêts perçus et payés, qui est très faible, l'augmentation des dépenses autre que d'intérêt et plusieurs autres indicateurs. Par exemple, dans le rapport annuel de 1984, que j'ai ici, il fait maintes fois mentions de l'approche fondamentale suivie: le scénario de sauvetage, le besoin de temps. Il y a une référence aux activités de banque d'affaires, qui indique bien la politique générale et l'approche suivie par la banque. Il y a les statistiques sur la concentration du portefeuille de prêts sur l'immobilier et la concentration de

[Text]

the loan portfolio in the West. There were indications of loan losses. There was a reference to the volatility of funding; how the targets to shift funding to the retail sector had not been met; an earnings-per-share decline; an interest profit margin decrease; a return on average asset decrease; a non-interest expense increase. Yes, there were many "flags", as you call them, or indications of difficulties—and indeed, also indications of positive trends.

Mr. Garneau: But nothing that even a well-informed person could find that would have indicated this bank would be in bankruptcy nine months later?

Mr. Detlefsen: I do not think so, sir. No.

Mr. Garneau: That was my point of view too.

We have been told that in November 1984 the management of the bank went to the Inspector General of Banks of the government to restructure the bank. Were you aware of that?

Mr. Detlefsen: I am sorry; to restructure the bank?

Mr. Garneau: To restructure the bank. And that request was declined by the government, or government officials, who said the bank was in good shape, there was no need to restructure.

Mr. Detlefsen: You may be referring to the proposal to have a restructuring similar to the Bank of British Columbia?

Mr. Garneau: Yes, that is it.

Mr. Detlefsen: Yes, we are aware of that.

Mr. Garneau: And did you agree with this proposal?

Mr. Detlefsen: We were not asked for an opinion, and I am sure we did not offer one.

Mr. Smith: I think, Bill, we were made aware of it after the fact. It was well after the fact before we were even aware the bank was considering such a proposal.

Mr. Garneau: In January, Wood Gundy approached Northland Bank and proposed a new issue of shares, while in the prospectus . . . I do not have the prospectus here, but the prospectus was based on the financial statement of October 31, 1984.

Mr. Detlefsen: That is correct.

Mr. Garneau: It was the same. So even though it was in January or February, at that time the quarterly report was not available yet.

Mr. Detlefsen: The first-quarter report was available, and I believe information on first-quarter results was included in the confidential offering memorandum, in addition to other financial information beyond October 31, 1984.

• 1710

Mr. Garneau: I will go ahead, then, because I have a whole series of questions about the restructuring of the bank and a

[Translation]

ces prêts dans l'Ouest. Il y a des indications de pertes essuyées sur les prêts. Il y a une mention de la volatilité des dépôts, du fait que l'objectif d'attirer les dépôts de particuliers qui n'a pas été atteint, il y a la diminution des revenus par action, la diminution de la marge bénéficiaire, la diminution du rendement de l'actif moyen, l'augmentation des dépenses autres que d'intérêts. Oui, il y avait beaucoup de clignotants qui étaient passés au rouge, beaucoup d'indices de difficultés—mais aussi pas mal d'indications positives.

M. Garneau: Mais rien qui aurait permis à une personne, même bien informée, de conclure que la banque serait en faillite neuf mois plus tard?

M. Detlefsen: Je ne pense pas, monsieur. Non.

M. Garneau: C'était mon point de vue également.

On nous a dit qu'en novembre 1984 la direction de la banque s'est adressée à l'Inspecteur général des banques en vue de restructurer celle-ci. Le saviez-vous?

M. Detlefsen: Je vous demande pardon? Pour restructurer la banque?

M. Garneau: Pour restructurer la banque. Le gouvernement, ou les fonctionnaires de l'État, ont refusé, disant que la banque était saine, qu'il n'y avait nul besoin de restructuration.

M. Detlefsen: Vous parlez peut-être là d'une proposition de restructuration similaire à celle de la Banque de Colombie-Britannique?

M. Garneau: Oui, c'est cela.

M. Detlefsen: Oui, nous étions au courant.

M. Garneau: Étiez-vous d'accord avec ce projet?

M. Detlefsen: On ne nous a pas demandé notre avis et je suis sûr que nous ne l'avons pas donné.

M. Smith: Je crois, Bill, que nous avons été informé après coup. C'est bien après le refus que nous avons été informés que la banque avait envisagé un tel projet.

M. Garneau: En janvier, Wood Gundy a approché la Norbanque et lui a proposé une nouvelle émission d'actions, alors que le prospectus . . . Je n'ai pas ici le prospectus mais il se fondait sur les états financiers du 31 octobre 1984.

M. Detlefsen: C'est exact.

M. Garneau: C'était les mêmes états. Donc, bien que l'on était alors en janvier ou en février, le dernier rapport trimestriel n'était pas encore disponible.

M. Detlefsen: Le premier rapport trimestriel était disponible et je crois que les résultats financiers du premier trimestre étaient reproduits dans l'offre confidentielle, ainsi que d'autres renseignements financiers pour la période postérieure au 31 octobre 1984.

M. Garneau: Alors, allez-y; j'ai en effet toute une série de questions à poser sur la restructuration de la banque, et sur

[Texte]

certain number of proposals. We have tried to get information from here and there, but I would like to have your point of view. I will come back later on.

The Chairman: If you would come back. Again I did not watch the clock.

I would like to interject my two bits' worth at this point.

The curator kept emphasizing the 58 loans over \$10 million and between \$5 million and \$10 million. I would address this, I guess, to the last auditor. Did you have an opportunity of reviewing those loans on October 31, 1984?

Mr. Detlefsen: I do not know the loans that were included in the curator's numbers. I have not seen the details, but I...

The Chairman: The 58 largest loans represent about 47%...

Mr. Detlefsen: I would say that our criteria for selection of loans for review during our audit, which I outlined earlier, would include all loans of that size. They included loans in excess of \$1 million contractually past due. So major loans which were problem loans were part of our review. If the loans were non-problematic and did not fall into any of the other categories then they might have been excluded.

There is of course the provision that we also looked at all loans greater than 0.5% of the bank's capital and reserves.

The Chairman: That would have picked that up.

Mr. Detlefsen: That would have picked that up.

Mr. McKay: The other thing, too: A large loan would come before the board through the credit policies of the bank that certain levels of approvals are required and that large loans will come to the board. We review the minutes of the board to determine those loans that are coming for approval and conduct certain work with respect to those loans.

Mr. Detlefsen: So I would think the answer to your question is that, yes, we had reviewed all those loans as of October 31 provided they were in existence at that time.

The Chairman: Fine. Thank you.

Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to bring up a hypothetical, but I am sure you have all faced it. I am seeking to understand how you make a decision for a loan provision. The hypothetical would run something like the following: You have a tool push in the province of Alberta who takes at some point in time every asset he has, turns it into cash and it is a down payment on a deep well drilling rig worth \$2.5 million. So he gets a \$2-million loan. He has a contract for a year and everything goes swimmingly. Then he hits the bust time in Alberta. He cannot get a contract; he cannot make his interest payments, and he

[Traduction]

certain autres projets. Nous avons essayé, ici et là, de rassembler quelques éléments d'information, mais j'aimerais également avoir votre point de vue là-dessus. J'y reviendrai plus tard.

Le président: Si vous voulez bien, oui. Une fois de plus, j'ai oublié de surveiller ma montre.

J'aimerais tout de même glisser, dès maintenant, une petite observation.

Le curateur a beaucoup parlé de ces 58 prêts de 5 à 10 millions ou plus. J'aimerais poser cette question au dernier vérificateur à avoir pris la parole. Avez-vous pu, le 31 octobre 1984, vérifier la valeur de ces prêts.

M. Detlefsen: Je ne sais pas exactement de quels prêts le curateur a tenu compte dans ses calculs. Je n'ai pas vu les détails, mais...

Le président: Il s'agissait des 58 prêts les plus importants, qui représentaient environ 47 p. 100...

M. Detlefsen: J'imagine que toutes les créances de cette valeur-là ont été soumises à vérification. C'est-à-dire toute créance de plus d'un million de dollars dont l'échéance est déjà passée. Tous ces prêts en souffrance ont été soumis à notre vérification. Certaines créances non douteuses, ou d'une importance minime, auraient pu effectivement échapper à notre travail de vérification.

Nous avons également, en raison de cette disposition, pour tâche de vérifier toutes les créances de plus de 0.5 p. 100 du capital et des réserves de la banque.

Le président: Cela comprendrait donc les prêts dont je vous parle.

M. Detlefsen: Oui.

M. McKay: Et il y a aussi que le conseil d'administration devait approuver tout crédit d'une certaine importance. Nous avons donc pris connaissance des comptes rendus du conseil d'administration, pour savoir quels prêts on était en train d'octroyer, et pour éventuellement faire notre travail de vérification là-dessus.

M. Detlefsen: Pour répondre à votre question, je dirais donc que oui, nous avons effectivement au 31 octobre, eu la possibilité de procéder à une vérification de ces créances, dans la mesure où les prêts avaient déjà été approuvés.

Le président: Très bien, merci.

Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Merci, monsieur le président.

Je vais essayer de vous soumettre une situation fictive, mais je suis sûr que vous avez tous l'occasion de faire face à ce genre de problèmes. J'aimerais savoir à partir de quoi vous décidez qu'il faut inscrire des provisions pour pertes. Imaginons donc la situation suivante: un foreur de la province d'Alberta liquide tous ses actifs possibles, pour pouvoir disposer de suffisamment d'argent et faire un versement au comptant sur une installation de forage de 2.5 millions de dollars. Vous lui accordez un prêt de 2 millions de dollars. Il a signé, par ailleurs, un contrat de travail d'une année, et tout va très bien. Puis c'est la récession

[Text]

has not made any for, say, six or nine months. There is no possibility of contracts on the horizon.

You encounter that \$2-million principal owed, plus interest at that point I guess, and you are doing your audit. What do you do with that situation in terms of a loss provision?

Mr. Smith: You paint a pretty bleak picture in your example.

Mr. Hawkes: Well, it is one that comes to mind; it is a real one.

Mr. Smith: I am sure it is.

Mr. Hawkes: It is a situation I know.

Mr. Smith: I think the operative words in there were that there was "no prospect" of a drilling contract for that rig, and that is why I used the words "pretty bleak".

In a similar example perhaps, where the rig was stacked, not working at the moment, but there was prospect for work because of increased drilling activity in Alberta as a result of the gradual phase-out of the PIP program, as an example, and there was reasonable prospect, and the push you speak of was a good operator with a good reputation, all those factors would add up to having us perhaps determine that over a period of time that loan could indeed be realized as the rig went back to work. But we would have to be satisfied that there are a number of other positive factors surrounding that particular situation, and the one you just described sounds kind of rotten.

Mr. Hawkes: Let us take the bleakest picture first. The loan outstanding at this point is \$2 million. The interest owed, plus the principal, is \$2 million. That is the bleak picture. And there is no market for rigs at that point. There is a surplus of rigs, obviously. And what do you do? Is that a \$2-million loss provision at that point? Or is it some portion of the \$2 million—the scrap value taken off . . .

• 1715

Mr. Detlefsen: Minus scrap value.

Mr. Hawkes: I see. Minus scrap value.

Mr. Detlefsen: I would imagine that bank management, in determining the loan loss provision, would have to present to us something more positive than what you are describing, in order for us to express an opinion on the adequacy of the provision on that loan.

Mr. McKay: There would have to be overwhelming evidence that there was something that caused some future. In the way you describe it, there is not any overwhelming evidence. You would be almost unmoved from a position of provisioning in the way you describe the loan.

Mr. Hawkes: Okay. Let us move to an apartment building at the point where vacancy rates in Calgary were at 15%—Cross's apartment building. So this guy has an apartment and the bank has loaned him the money—let us say a \$5 million

[Translation]

en Alberta. Plus moyen de trouver un seul contrat, si bien qu'il n'arrive pas à payer ses intérêts, et qu'il accumule disons six ou neuf mois de retard. Par ailleurs, rien ne semble indiquer que la situation puisse se débloquer.

Au moment où vous venez faire votre vérification, il doit 2 millions de principal, plus les intérêts. Quel genre de provisions pour pertes êtes-vous prêts à comptabiliser?

M. Smith: Voilà un tableau assez désespéré.

M. Hawkes: C'est tout à fait le genre de situation qui se présente; je pense que c'est très réel.

M. Smith: Je n'en doute pas.

M. Hawkes: J'en ai vu des exemples.

M. Smith: Ce qui me semble important ici, c'est que l'on ne s'attend plus à faire d'autres forages dans ce gisement, et voilà pourquoi je dis que la situation est assez désespérée.

En effet, dans d'autres cas de ce genre, il a pu se produire, alors que l'exploitation d'un puits était interrompue, que les activités de forage n'en redoublent pas moins en Alberta parce qu'on savait que le PEP allait être progressivement abandonné, et si l'on avait affaire à un bon foreur, à la réputation bien établie, on pouvait escompter que le prêt soit finalement remboursé, notamment lorsque ce gisement serait remis en exploitation. Mais dans le cas que vous nous citez, il semble bien qu'il n'y ait aucune autre possibilité de reprise, et que la situation soit assez désespérée.

M. Hawkes: Imaginons d'abord le pire. Vous avez pour le moment un prêt non remboursé de 2 millions de dollars. Les intérêts, plus le principal, tout cela pour 2 millions de dollars. La situation est assez désespérée, et on constate effectivement que l'on ne fore plus. De toute évidence on a déjà trop foré. Qu'est que vous faites, à ce moment-là? Est-ce que vous inscrivez une provision pour pertes de 2 millions de dollars? Ou est-ce qu'une partie de cette somme, qui correspondrait à la valeur de revente du matériel . . .

M. Detlefsen: Oui, on déduirait la valeur de revente.

M. Hawkes: Très bien.

M. Detlefsen: Je suppose que la direction de la banque, au moment de décider des provisions pour pertes, nous présenterait un dossier un petit peu plus complet, afin que nous puissions lui dire ce que nous pensons quant à la provision à inscrire.

M. McKay: Il faudrait que l'on ait des éléments de preuve permettant de penser que la situation va s'améliorer. Mais de la façon où vous décrivez les choses, rien ne permet de le penser. Vous n'auriez d'autre solution que d'inscrire effectivement des provisions pour pertes.

M. Hawkes: Très bien. Prenons maintenant l'exemple d'un immeuble, à Calgary, au moment où 15 p. 100 des appartements n'étaient pas loués; l'immeuble Cross, par exemple. Voilà donc un monsieur qui a emprunté de l'argent à la

[Texte]

apartment building—and it is half full at that point. Obviously he cannot keep up the interest payments on the totality of that loan but, let us say, he can keep them up on half the loan. The building is half full; he can keep it up on half the loan. What do you do when you encounter that loan? What do you do in terms of loss provision?

Mr. Detlefsen: We would expect management to present us with evidence that there are better prospects in the future to service the loan than at present. In our experience with the Northland Bank, and I do not recall the precise analogy to your example, but in our experience, Northland Bank often encountered somewhat similar situations. It resolved the matter, in some examples, by taking over the project under the terms of the debenture or the loan, placing it under the auspices of its real estate arm to improve the management, and at least to bring the occupancy rate in your example, perhaps up to the 85%, because there seems to be indication of poor management or poor quality. They might even have advanced additional funds to improve the actual asset in terms of improvements and repairs in order to . . .

Mr. Hawkes: Landscape it? That kind of thing?

Mr. Detlefsen: Yes. And to provide the kind of added value added to enhance the security in order to improve the chances for payout.

Mr. McKay: I think we observed situations very much like that, and did discuss with them their plans for those situations. The situation I am thinking of was not in Calgary, but it was clearly a problem piece of real estate; rentals were not there; they had a program which they put into place to begin to resolve that problem within their loan. We watched them design the program and, also achieve success in the program over an extended period of time.

[Technical Difficulty—Editor]

• 1720

Mr. Hawkes: Does the loss provision come about on the basis of risk?

Mr. Detlefsen: Oh, I would think so, yes.

Mr. Hawkes: There is some risk in what you are doing with the change in management and so on, and yet there is not a loss provision there.

Mr. Detlefsen: Well, I guess each situation would have to be evaluated as to its risk. Certainly, the risk inherent in the program is a significant part of the evaluation of the provision.

Mr. Hawkes: Okay. Let us take raw, unserviced land; that has been the collateral, and the bank has taken possession of that collateral. It was a \$5 million land assembly. An appraiser tells you you can get \$2.5 million for it, and you have it on the market trying to realize the \$2.5 million. At the point where you do your year-end, do you write that down? Is that a loss provision of \$2.5 million?

[Traduction]

banque—imaginons qu'il s'agisse d'un immeuble de 5 millions de dollars—et cet immeuble est à moitié vide. Évidemment il ne va pas pouvoir verser ses intérêts sur la totalité de l'emprunt, mais supposons qu'il arrive à honorer ses échéances pour la moitié de la valeur du prêt. L'immeuble est à moitié plein; et il paie des intérêts sur la moitié de l'emprunt. Qu'est-ce que vous faites à ce moment-là? Quelles provisions pour pertes prévoyez-vous?

M. Detlefsen: Nous attendrions que la direction nous donne la preuve qu'il y a une possibilité d'amélioration de la situation. Je sais que dans le cas de la Norbanque, nous nous sommes heurtés à ce genre de situation. Dans certains cas, et lorsque les termes du contrat de prêt le permettaient, la direction de la banque a pu confier la gestion de l'immeuble à son service immobilier, et faire monter le taux d'occupation à 85 p. 100, ce qui jusqu'ici n'avait pas été possible, en raison d'une mauvaise gestion. Dans certains cas, elle a même avancé des capitaux supplémentaires, qui ont servi à certaines améliorations, certaines réparations . . .

M. Hawkes: Du type paysagiste?

M. Detlefsen: Par exemple. Et pour permettre une meilleure exploitation de l'actif en question, et donc augmenter les chances de remboursement du prêt.

M. McKay: Nous avons effectivement eu affaire à des situations très semblables à celle que vous décrivez, et nous en avons discuté avec la direction de la banque. Le cas auquel je pense ne concernait pas Calgary, mais il s'agissait également d'un problème de location insuffisante; la direction a alors mis sur pied un plan de redressement de la situation, qui a donné—à la longue—de bons résultats.

[Difficultés techniques—Traducteur]

M. Hawkes: Y a-t-il un élément de risque qui est inclus dans le calcul de la provision?

M. Detlefsen: Très certainement.

M. Hawkes: Mais les mesures que vous prenez, remplacement de la direction, etc, comportent également une part de risque, et pourtant je ne vois aucune provision pour pertes de prévue.

M. Detlefsen: Il faut effectivement, à chaque fois, pouvoir évaluer le risque que l'on prend. C'est à partir de cela que les provisions pour pertes seront décidées.

M. Hawkes: Très bien. Prenons maintenant l'exemple d'une parcelle non viabilisée, qui servait de garantie, et que la banque a finalement saisie. Il s'agissait de terrains inscrits pour une valeur de 5 millions de dollars. Finalement, un évaluateur vous dit que vous pouvez en tirer 2.5 millions de dollars, après à quoi vous mettez le terrain en vente pour essayer de récupérer 2.5 millions de dollars. Au moment où

[Text]

Mr. McKay: I think the key to your question is that it be intent, that you have it on the market to sell, and if you have it on the market to sell, then you are looking at the market value. If you are going to place that piece of property into the market—and that is your intent, I think, in your illustration—there would have to be a write-down against the thing. If it were not your intent, if you were going to do something else, then the situation is different. Clearly, intent is a very key factor in determining value and provisions.

Mr. Hawkes: So if you wrote that down \$2.5 million and they got lucky and sold it for \$3 million, then on the following year at year-end \$0.5 million would come back out of the loan-loss provision and back into the other side of the ledger.

Mr. Detlefsen: That is correct.

Mr. Hawkes: And so that is how it works. Okay.

We have a judgment by the curator, which he laid out here this morning, that occurs 10 or 11 months after your judgment. If I put on my statistician's hat for a minute, it tells me that 10% or more of the face value of the loans you looked at, plus any subsequent new ones, had to be moved to a loss for him to draw such a different conclusion than the one you were able to draw at the end of October. That is an enormous difference across an entire loan portfolio. If collectability stayed as the measure, is it possible?

Mr. Detlefsen: It is really very difficult to answer that question because we do not know the basis upon which the curator has evaluated the portfolio.

Mr. Smith: I think we understand, Mr. Hawkes, how the arithmetic is done; that is fairly clear. But in answer to your question of whether or not it could happen, I guess the last close involvement we had in terms of an audit was at the end of October, and we did not believe that could happen.

Mr. Hawkes: So someone could say collectability is their criterion, but they could have a very different view of collectability and that could account for it.

Mr. Detlefsen: That could be a possibility, yes.

Mr. Hawkes: Could that different view be a consequence of lack of familiarity with the particular market and the players in the market? If you brought a bunch of strangers from Hong Kong, would they be able to use the same set of criteria in a sense? But their lack of familiarity with the business climate might lead to . . . This is really a 10% different conclusion, and it is enormously large if you say there was a lot of that money in class 1, 2 and 3 loans with no possibility of loss provisions, or very limited, and you are dealing with a smaller proportion of that portfolio. If you were dealing with \$500 million of it, then there has to be a 20% difference in judgment, 20% plus. I seek to understand how that can be.

[Translation]

vous faites votre bilan de fin d'année, est-ce que vous inscrivez 2.5 millions de dollars de provisions pour pertes?

M. McKay: Ce qui compte ici, c'est que vous mettez effectivement votre terrain en vente, et tout dépend alors de sa valeur marchande. De toute évidence, si vous le mettez en vente, il faudra que cela soit comptabilisé quelque part. C'est donc de cette intention de vendre, et de la valeur marchande putative, que vont dépendre les provisions.

M. Hawkes: Imaginons que vous ayez prévu 2.5 millions de dollars, et que vous ayez la chance de le vendre pour 3 millions; à la fin de l'année suivante vous retrouverez 500,000\$ qui vous reviendront, sur cette provision pour pertes, et qui seront alors comptabilisés de l'autre côté du bilan.

M. Detlefsen: Oui.

M. Hawkes: C'est bien comme cela que ça marche.

J'aimerais maintenant en revenir à une déclaration du curateur, ici même ce matin, c'est-à-dire dix ou onze mois après que vous eûtes vous-mêmes porté un jugement sur la situation. Si je me mets dans la peau du statisticien, je vois que 10 p. 100 ou plus de la valeur nominale des prêts vérifiés par vos services, plus quelques autres consentis depuis, ont fait l'objet de provisions pour pertes; les conclusions du curateur sont donc très différentes de ce qu'étaient les vôtres à la fin du mois d'octobre. Rapporté à l'ensemble des créances, cela fait tout de même une différence énorme. Comment cela est-il possible?

M. Detlefsen: Il est difficile de répondre à la question, étant donné que nous ne savons pas comment le curateur a procédé pour évaluer la situation de ces créances.

M. Smith: Je comprends très bien, monsieur Hawkes, comment le calcul permet d'arriver à ce chiffre; ce n'est pas là qu'est le problème. La dernière fois que nous avons pu vérifier les comptes de la banque, c'était à la fin du mois d'octobre, et à l'époque nous ne pensions pas que les choses puissent évoluer dans ce sens.

M. Hawkes: C'est-à-dire que l'on peut avoir des avis qui divergent lorsqu'il s'agit de savoir si les créances pourront être recouvrées.

M. Detlefsen: Sans doute.

M. Hawkes: Cela peut-il tenir au fait que les uns ou les autres puissent plus ou moins bien connaître les conditions du marché? Est-ce que des étrangers, arrivés tout droit de Hong Kong par exemple, pourraient évaluer la situation à partir des mêmes critères? J'imagine qu'ils ne connaîtraient pas aussi bien la situation du marché . . . On a ici une différence de 10 p. 100, ce qui est énorme, lorsque l'on considère que d'après vous, une partie importante de ces prêts, des catégories 1, 2 et 3, ne pouvaient absolument pas faire l'objet de provisions pour pertes, si ce n'est dans des proportions très limitées, et il ne s'agit ici que d'une petite partie de l'ensemble des créances. Si vous aviez à faire à 500 millions de dollars, cela ferait une

[Texte]

Mr. Smith: If I may, I guess we have attempted to suggest to you how we went about assessing management's valuations of their loans and the adequacy of the loan-loss provisions, and that is about as far as we can go because we do not know how someone else may have done it.

Mr. Hawkes: Let me ask you the question maybe in reverse. If you had not talked to management during the audit, if you had just dealt with the files, would there have been a 10% judgment call? If you had just dealt with the file, would there have been a 10% judgment call? Does management's ability to provide additional facts to you make that 10% difference?

• 1725

Mr. Detlefsen: I do not know, Mr. Chairman, if it makes the 10% difference, but certainly information from management and discussions with management are a crucial part of our audit work in coming to a conclusion on the adequacy of the loan loss provision.

Mr. Hawkes: You look at the file before you talk to management . . .

Mr. Detlefsen: Yes.

Mr. Hawkes: —and may have a negative vibe about the file, but are satisfied after the talk with management. That can happen.

Mr. Detlefsen: We have to take the entire package of information in the file, given to us subsequently, in order to pass judgment on the adequacy.

Mr. Hawkes: Thank you very much.

The Chairman: Thank you Mr. Hawkes.

Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: Thank you.

The Chairman: I would like to try to keep yours to 15 minutes so that I can get back to Mr. Garneau. I will then come back again to you if you want to ask some more questions.

Mr. Cassidy: I was going to say how difficult you are being with the NDP, but then you said 15 minutes . . .

The Chairman: It was 24 the last time.

Mr. Cassidy: Okay, that is fine.

The Chairman: I am trying to be reasonable. I have been cutting them off earlier.

Mr. Cassidy: Mr. Detlefsen, as I understand it, Mr. Morrison, in September, came to the conclusion that the loan portfolio's provision for loan losses was so inadequate that, in fact, there was a deficiency equal to the entire capital base, which is capital reserves and subordinated debt. I believe that is an amount something in the vicinity of \$85 million to \$95 million. I cannot remember the exact amount.

[Traduction]

différence de 20 p. 100 ou plus. Je voudrais comprendre comment cela est possible.

M. Smith: Nous vous avons expliqué comment nous évaluons nous-mêmes les décisions de la direction en matière de prêts et de provisions pour pertes sur créances non recouvrées, et c'est à peu près tout ce que nous pouvons faire, ne sachant comment d'autres ont pu procéder.

M. Hawkes: Je vais peut-être vous poser la question d'une autre manière. Si vous n'en aviez pas discuté avec la direction pendant votre travail de vérification, et si vous vous en étiez tenu simplement aux dossiers qui vous ont été confiés, est-ce que vous seriez également arrivés à ce pourcentage de 10 p. 100? Est-ce que cette différence de 10 p. 100 tient au fait que vous en avez discuté avec la direction?

M. Detlefsen: Je ne sais pas, monsieur le président, si cela peut se traduire par une différence de 10 p. 100, mais c'est un fait que nos discussions avec la direction font intimement partie de notre travail de vérification, et que nous en tenons compte avant de juger les provisions pour pertes inscrites.

M. Hawkes: Vous consultez les dossiers avant de discuter avec la direction . . .

M. Detlefsen: Oui.

M. Hawkes: . . . il peut parfois suffire, lorsque vous avez des doutes, d'en discuter avec la direction pour que l'affaire soit classée. Cela peut évidemment se produire.

M. Detlefsen: Nous devons évidemment tenir compte de toute l'information qui nous est fournie, avant de décider si les provisions pour pertes sont suffisantes.

M. Hawkes: Merci beaucoup.

Le président: Merci, monsieur Hawkes.

Monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Merci.

Le président: J'aimerais que vous vous en teniez à vos quinze minutes, afin que nous puissions redonner la parole à M. Garneau. Si vous avez encore d'autres questions à poser, nous pourrions vous repasser ensuite la parole.

M. Cassidy: J'allais justement dire que vous étiez dur avec le NPD, mais lorsque vous avez offert quinze minutes . . .

Le président: La dernière fois c'était 24.

M. Cassidy: Très bien.

Le président: J'essaie d'être raisonnable même si j'ai été obligé d'interrompre certains intervenants.

M. Cassidy: Monsieur Detlefsen, au mois de septembre, M. Morrison—si je ne me trompe—a conclu que les provisions pour pertes sur créances non recouvrables étaient insuffisantes, au point que cette insuffisance était équivalente à la somme des capitaux propres et de la dette de deuxième rang. C'est-à-dire que cela se situait entre 85 et 95 millions de dollars. Je ne me souviens plus exactement du chiffre.

[Text]

In other words, where you had allowed a loan loss provision in 84 accounts of \$4 million and a contingencies account of about \$11 million, they were saying that something approaching \$100 million was needed to cover loan losses. Can you explain such a substantial discrepancy, given what you have said previously about basically supporting the quality of the management end of the operations of the bank?

Mr. Detlefsen: I really cannot explain it, because I do not have the basis nor the details of the curator's evaluation. I just do not know what additional answer I can give you, because I do not have a proper basis of comparison.

Mr. Cassidy: Through the period from 1981 to 1984, the provision for loan losses went up from about 0.2% of outstanding loans to 0.5% and then held there. Is there any evidence in the operations of the bank that was somehow concealing the true loan loss experience of the bank?

Mr. Detlefsen: No.

Mr. Cassidy: Although 0.5% is considerably higher than the big five banks would have allowed, nonetheless, it is within the kinds of magnitude the bankers were dealing with at that time, is it not? They would have perhaps been running at 0.2% or 0.3%.

Mr. Detlefsen: I do not really know, I do not have comparisons. I believe there were no significant differences in the provisioning. Do you have data?

Mr. McKay: I do not have them here, no. Certainly I would say that we were very much aware of the statistics that were in the other banks, and that was something we considered in doing our work. There was some comparison going on. It is very difficult, however, once you have the statistics, to determine what they mean when you compare Northland with the Bank of Montreal.

Mr. Cassidy: Now, it could be that the \$4.5 million loan loss provision in the account was actually losses that were experienced, where you finally had to write the damn thing off because the account went bankrupt, or something like that. There was a deterioration in the quality of the loan assets, but that was not yet reflected in the actual losses of the bank. Was there, in your experience, a deterioration in the quality of the loan portfolio of the bank, let us say, between 1983 and 1984?

• 1730

Mr. Detlefsen: No, I would say on the contrary. But you have to realize, sir, that the loan loss provision is a number calculated under the rules issued by the Inspector General of Banks based on a five-year average, whereas the loan loss experience may go up and down and does not find its way directly into the income statement of any given year.

Mr. Cassidy: Can you give us the actual loan loss year by year over those four years?

Mr. Detlefsen: Yes, I believe they are part of the confidential offering memorandum supporting the \$16 million floating

[Translation]

Bref, là où vous aviez autorisé des provisions pour pertes de 4 millions de dollars—pour 84 comptes—et un compte d'imprévu de 11 millions de dollars, on nous dit qu'il aurait fallu prévoir 100 millions de dollars. Après nous avoir dit que la banque était bien dirigée, comment pouvez-vous expliquer une telle divergence dans les appréciations?

M. Detlefsen: Je ne peux pas l'expliquer, car je ne sais pas comment le curateur a fait son évaluation. Je n'ai pas les éléments de comparaison qui me permettraient de répondre à la question.

M. Cassidy: De 1981 à 1984, les provisions pour pertes sont montées de 0.2 à 0.5 p. 100 des prêts non remboursés. Certains événements auraient-ils permis de masquer l'ampleur réelle des pertes pour prêts non remboursés?

M. Detlefsen: Non.

M. Cassidy: Même si ce pourcentage de 0.5 p. 100 est beaucoup plus élevé que ce que les cinq grandes banques auraient normalement elles-mêmes prévu, c'est tout de même voisin des pourcentages qui se pratiquaient à l'époque, n'est-ce pas? C'est-à-dire qu'on se trouvait aux alentours de 0.2 à 0.3 p. 100.

M. Detlefsen: Je ne peux pas vraiment vous répondre, je n'ai pas d'éléments de comparaison. Je pense que ces pourcentages pouvaient beaucoup varier. As-tu les chiffres?

M. McKay: Non, je ne les ai pas ici. Mais à l'époque nous étions certainement au courant des chiffres des autres banques, et nous en tenions compte dans notre travail. C'est-à-dire que nous comparions. Mais une fois en possession des statistiques, il est très difficile d'en tirer des conclusions lorsqu'il s'agit de faire des comparaisons entre la Norbanque et la Banque de Montréal.

M. Cassidy: Se pourrait-il alors que ces 4.5 millions de dollars de provisions pour pertes soient en fait des pertes réelles déjà subies, qu'il fallait s'empresse de déduire et de passer par pertes et profits. En dépit de cette détérioration de la qualité des actifs sous forme de prêts, rien n'était encore visible dans les pertes véritablement inscrites aux comptes de la banque. Y avait-il, d'après vous, effectivement détérioration de la valeur de ces créances sous forme de prêts consentis, entre 1983 et 1984?

M. Detlefsen: Non, bien au contraire. Mais n'oubliez pas, monsieur, qu'en matière de prêts, les provisions pour pertes sont calculées d'après le règlement de l'Inspecteur général des banques, à partir d'une moyenne de cinq ans, tandis que d'une année sur l'autre, les pertes réelles fluctuent sans qu'on puisse s'en apercevoir directement d'après le bilan qui est publié chaque année.

M. Cassidy: Pourriez-vous nous chiffrer ces pertes d'année en année, pendant cette période de quatre ans?

M. Detlefsen: Oui, je pense que ces chiffres sont inscrits dans la note d'information confidentielle qui accompagne

[Texte]

rate debenture that is dated April 22. The provision for loan losses went from \$153,000 in 1980 . . .

Mr. Cassidy: Is this the provision according to the Bank Act provisions or is this the actual?

Mr. Detlefsen: No. That is the calculated provision which is in essence a moving average.

Mr. Cassidy: That is in the annual report. I would like to know if you can give us the actual loan losses year by year.

Mr. Detlefsen: Yes.

Mr. Smith: Excuse me, Bill. You are in the annual report, Mr. Cassidy. It is on page 45.

Mr. Cassidy: Is that not the smoothed out figure?

Mr. Smith: No, they are both there.

Mr. Cassidy: Oh, they are both there.

Mr. Detlefsen: Yes. The actual, the calculated number, the moving average number . . .

Mr. Cassidy: Once again, the actual loan losses, which actually went down a bit in 1984, do not reveal any terrible deterioration in the experience over the previous year.

Mr. Detlefsen: No.

Mr. Cassidy: The quality of loans that were being made in 1984 and in 1985, the bank was aggressively expanding; a lot of its expansion was in its home markets of Alberta and B.C. Other chartered bankers in the big five banks told me, with relation to CCB, that they could tell that the quality of CCB's business was deteriorating because of the loans that they refused and CCB picked up, or because of marginal and shakey customers who left them in order to go and deal with CCB because CCB would be kinder to them. Now, some of that is street gossip and that kind of thing, but do you have any evidence that there was a marked deterioration in the quality of the lending business that Northland carried out in the loans that it extended to grow so rapidly in 1984 and then again in the 10 months or so of 1985 before it was folded?

Mr. Detlefsen: The information we have with respect to 1985 is very limited, because we had no direct involvement of substance with the loan portfolio and the lending practices. In 1984, again I do not believe that I have information that would indicate or an opinion that would indicate that there was a marked deterioration. I would like to—

Mr. Cassidy: You do not have information?

Mr. Detlefsen: No, I do not have . . . I do not believe that there was a marked deterioration . . .

Mr. Cassidy: There was not.

[Traduction]

l'émission obligataire de 16 millions de dollars du 22 avril. Les provisions pour pertes sur prêts sont passées de 153,000\$ en 1980 . . .

M. Cassidy: Me parlez-vous ici de provisions faites conformément aux dispositions de la Loi sur les banques, ou de pertes effectives?

M. Detlefsen: Il s'agit ici d'un calcul de provisions, et en fait c'est une moyenne mobile.

M. Cassidy: Mais cela se trouve dans le rapport annuel. Est-ce que vous pourriez nous donner en fait le chiffre de ces pertes, d'année en année?

M. Detlefsen: Oui.

M. Smith: Excusez-moi, Bill. Vous êtes au rapport annuel, monsieur Cassidy, page 45.

M. Cassidy: Est-ce que ce n'est pas précisément le chiffre qui a été arrondi?

M. Smith: Non, les deux chiffres sont bien là.

M. Cassidy: Oh! oui.

M. Detlefsen: Oui. C'est-à-dire d'une part les pertes réelles, et d'autre part cette moyenne mobile . . .

M. Cassidy: Mais je répète, d'après ce qui est inscrit ici, je vois que les pertes réelles ont un peu fléchi en 1984, et donc la situation ne s'est pas véritablement détériorée par rapport à l'année précédente.

M. Detlefsen: Non.

M. Cassidy: Si nous parlons de la qualité des prêts, rappelons-nous qu'en 1984 et 1985, la banque avait une politique d'expansion agressive, notamment dans le secteur de l'immobilier d'Alberta et de Colombie-Britannique. Certains banquiers des cinq grandes banques, lorsque nous discutons de la BCC, m'ont dit qu'ils savaient que la qualité des prêts qu'elle consentait baissait, du jour où elle consentait certains prêts qu'eux-mêmes avaient refusés, parce qu'ils estimaient que les clients en question n'étaient pas très solides. Ce sont peut-être des rumeurs, mais j'aimerais savoir si dans le cas de la Norbanque, vous auriez vous-même constaté une baisse évidente de qualité de ses prêts massivement consentis en 1984 et pendant quelque 10 mois de 1985, avant que les choses ne tournent mal?

M. Detlefsen: Pour ce qui est de l'année 1985, nous ne disposons que de renseignements très limités, n'ayant rien eu à faire, pour ainsi dire, avec tout ce qui concernait les prêts de la banque. Pour ce qui est de l'année 1984, je le répète, je n'ai aucun élément d'information permettant de penser que la situation des créances de la banque se soit nettement détériorée. J'aimerais . . .

M. Cassidy: Vous n'avez aucun renseignement là-dessus?

M. Detlefsen: Non, . . . je ne pense pas qu'il y ait eu détérioration aussi nette . . .

M. Cassidy: Bien.

[Text]

Mr. Detlefsen: —in the lending practices, but I would like to defer that question to my colleagues, certainly Mr. McKay and Mr. LeBourveau, who have had closer contact.

Mr. Cassidy: Then the specific question is: In the new lending of 1984, when they were aggressively expanding, did that reflect a lower quality of business in order to grow so fast?

Mr. LeBourveau: Based on the results of our examinations, we did not find there was any deterioration.

Mr. Cassidy: Mr. McKay?

Mr. McKay: I would agree with that.

Mr. Cassidy: Okay. In the discussions with the Inspector General of Banks, up until August or in the discussions in August, were other options considered to shutting the Northland Bank down and was there any examination that you could see, let us say the costs and benefits, of perhaps running the bank under Bank of Canada trusteeship or some other similar type of arrangement, or even a temporary alteration of the Bank Act to permit the bank to have a stronger key shareholder who could see it through?

Mr. Detlefsen: I do not recall that being raised in a discussion with the Inspector General. I would like, though, to refer to Mr. McKay—again, Clarkson Gordon were not directly involved in those discussions—to confirm or elaborate on my answer.

• 1735

Mr. McKay: At the meeting of August 16 the possibility of a merger was certainly discussed. The press certainly followed that. Following it, we had no ongoing involvement or discussion. But that was certainly the thing that was mentioned at that meeting in August.

Mr. Cassidy: Could you perhaps elaborate... you state in the memorandum here that the auditors—that is, yourselves—had expressed concern that there had not been discussions between the IG and management regarding the specifics that gave rise to the concern by the IG that the bank was not viable.

Mr. Detlefsen: Yes. That is referred to in...

Mr. McKay: I think that is the letter of August... Certainly we confirmed that in our letter of August 9, and we then confirmed it again in telephone discussions on August 14. Our concern was that there was a disparity of views and that the people who were coming to views and coming to conclusions were not comparing the same information or discussing that information and determining where they varied and why they varied. We then were urging both in writing and in our discussions with the Inspector General that it was very important that those discussions take place and that those differences be resolved, if they could be.

Mr. Cassidy: In other words, to put it in simpler language, the IG was coming to the conclusion that the bank was not

[Translation]

M. Detlefsen: ... du compte prêts à recouvrer, mais j'aimerais que mes collègues qui ont été en rapport plus étroit avec la banque, MM. McKay et LeBourveau, répondent à la question.

M. Cassidy: Pensez-vous que ce soit grâce à une politique de prêts imprudente que la banque ait pu, en 1984, enregistrer une croissance aussi importante de son volume d'affaires?

M. LeBourveau: Nous n'avons pas constaté, lorsque nous avons procédé à l'examen des comptes de la banque, de détérioration de cet ordre.

M. Cassidy: Monsieur McKay?

M. McKay: Je suis du même avis.

M. Cassidy: Très bien. A-t-on envisagé, lors des discussions avec l'Inspecteur général des banques—jusqu'au mois d'août, ou dans le courant du même mois—d'autres solutions que celle de la fermeture de la Norbanque; a-t-on réfléchi, à votre connaissance, aux avantages et aux inconvénients qu'il y aurait à confier la gestion de la banque à la Banque du Canada, ou même à modifier provisoirement la Loi sur les banques pour autoriser à un gros actionnaire de reprendre les affaires de cette banque, ce qui lui aurait donné la possibilité de voir plus clair?

M. Detlefsen: Je ne me souviens pas qu'il ait pu en être question lors des discussions avec l'Inspecteur général. Mais là encore, la firme Clarkson Gordon n'était pas directement associée à ces discussions, et j'aimerais demander à M. McKay de confirmer, ou même de compléter ma réponse.

M. McKay: Il a certainement été question de fusion lors de la réunion du 16 août. La presse en a fait état. Il n'y a cependant pas eu de suite à cette proposition. Il reste que c'est définitivement venu sur le tapis en août.

M. Cassidy: Vous pouvez peut-être nous donner plus de détail... Vous indiquez ici dans cette note que les vérificateurs, c'est-à-dire vous-mêmes, s'inquiétaient du fait qu'il n'y avait pas eu de discussions entre l'Inspecteur général et la direction relativement aux questions qui faisaient conclure à l'Inspecteur général que la banque n'était pas rentable.

M. Detlefsen: C'est effectivement indiqué...

M. McKay: Dans la lettre d'août... Nous l'avons confirmé une fois dans notre lettre du 9 août, puis une autre fois lors d'un entretien téléphonique le 14 août. Nous nous inquiétons du fait qu'il y avait divergence de vues, et que les gens qui avaient des vues divergentes et qui en venaient à des conclusions différentes ne comparaient pas leurs notes ou n'en discutaient pas afin de voir les raisons de leurs divergences. Nous soulignons donc à l'Inspecteur général tant dans nos lettres que dans nos entretiens avec lui l'importance de rencontres en vue de régler ces divergences.

M. Cassidy: En d'autres termes, plus simplement, l'Inspecteur général en venait à la conclusion que la banque n'était pas

[Texte]

solvent, management disagreed, and you as auditors disagreed as well. Is that correct?

Mr. Detlefsen: I am not sure we as auditors disagreed, but we certainly were left with the impression that while everybody looked at the same basis of information, different conclusions were being reached. As my partner has indicated, we wrote to the Inspector General at that time, August 9 . . .

Mr. Garneau: Do we have this letter in the package?

Mr. Detlefsen: No, there is only a reference to it in appendix E.

Mr. Cassidy: Would you be able to give us a copy of that letter?

Mr. Detlefsen: Certainly. We will be able to produce it.

We wrote suggesting that the supervisory processes of the Inspector General . . . I am not sure if we used those particular words, but the idea was that the supervisory processes of the Inspector General could be strengthened by involving all four parties that have interests in the bank, namely management, board of directors, shareholders' auditors, and the Inspector General, in common discussions with the purpose of reaching consensual decisions. We still believe that is one of the several improvements in the system, if you wish, that could be achieved with very little effort.

We had a response from the Inspector General on August 20, agreeing with our suggestion and suggesting that the meetings which had been held between management, us, and the Inspector General between those two letters were indicative of the kind of improved communications which he could see.

Mr. Cassidy: But I gather the meeting of August 16 was tantamount to the obituary or the funeral.

Mr. Detlefsen: That was a meeting that did not leave much room for manoeuvring at that time.

Mr. Cassidy: Can you say basically that was not to consult but to inform the Northland that in the opinion of the IG it was not . . . what was to be determined was not whether the bank was going to cease to exist in its present form but how it would cease to exist in its present form?

Mr. Detlefsen: I was not at that meeting. I would like Mr. McKay to answer that question.

Mr. McKay: I think that is a fair summary of what we left the meeting with. Certainly there was talk about a curator, there was talk of a merger, and there was mention of the fact that the bank would no longer be viable in its present form.

• 1740

Mr. Cassidy: You met with the IG in July of 1985 and in August of 1985. In July of 1985, did the IG indicate that was the direction in which the Inspector General of Banks' assessment of the bank was going?

Mr. Detlefsen: No.

[Traduction]

solvable contrairement à ce que pensaient la direction et les vérificateurs.

M. Detlefsen: Je ne sais pas si c'était contrairement à ce que pensaient les vérificateurs, mais nous avions eu l'impression qu'à partir de la même information tout le monde n'en venait pas aux mêmes conclusions. Comme mon associé l'a indiqué, nous avons écrit à l'Inspecteur général le 9 août . . .

M. Garneau: Nous avons une copie de cette lettre dans la documentation?

M. Detlefsen: Non, il en est seulement question à l'Annexe E.

M. Cassidy: Vous pourriez nous fournir une copie?

M. Detlefsen: Certainement. Nous vous la remettons.

Nous indiquions que les processus suivis par l'Inspecteur général . . . Nous n'utilisons peut-être pas exactement ces termes, mais nous faisons valoir que les processus utilisés par l'Inspecteur général pouvaient être renforcés par des discussions entre les quatre parties en présence, c'est-à-dire la direction, le conseil d'administration, les vérificateurs des actionnaires et l'Inspecteur général, en vue d'en arriver à un consensus. Nous pensons toujours que ce pourrait être facilement une des améliorations à apporter au système.

Le 20 août, nous avons reçu une réponse de l'Inspecteur général indiquant qu'il était d'accord avec notre suggestion et que les réunions qui avaient eu lieu entre la direction, nous-mêmes et l'Inspecteur général, dans la période écoulée lors de l'échange de lettres étaient encourageantes en vue d'une meilleure communication.

M. Cassidy: Il reste que la réunion du 16 août aurait pu être comparée à des funérailles.

M. Detlefsen: C'est la réunion au cours de laquelle la marge de manoeuvre s'est rétrécie considérablement.

M. Cassidy: Diriez-vous qu'il ne s'agissait plus d'une consultation, mais d'une communication de l'opinion de l'Inspecteur général selon laquelle la Norbanque n'était plus . . . il ne s'agissait plus de savoir si la banque devait cesser d'exister sous sa forme actuelle, mais comment elle devait cesser d'exister sous sa forme actuelle.

M. Detlefsen: Je n'étais pas à la réunion. Je dois laisser M. McKay répondre à la question.

M. McKay: C'est à peu près l'impression que nous avons eue à ce moment-là. Il avait été question d'un curateur, d'une fusion, certainement du fait que la banque ne pouvait plus être rentable sous sa forme actuelle.

M. Cassidy: Vous avez rencontré l'inspecteur général en juillet 1985 et en août 1985. En juillet 1985, l'inspecteur général vous a-t-il laissé entendre que c'était son évaluation de l'évolution prochaine de la banque?

M. Detlefsen: Non.

[Text]

Mr. Cassidy: In other words, as far as you were concerned, the first realization you had that such was the way the IG was going was in August. Is that correct?

Mr. Detlefsen: That is correct. Do you agree with that, Mr. McKay?

Mr. McKay: Yes. It was on August 14, when we got the call.

Mr. Cassidy: On August 14? Not even on August 7? There is a meeting listed on August 7.

Mr. McKay: No.

Mr. Cassidy: At that point the IG was... well, can you describe what the IG was indicating or doing at that time?

Mr. McKay: On which day?

Mr. Cassidy: On August 7. You record a meeting that day.

Mr. McKay: That was the discussion, or an indication, of the review process which had been going on, the loan portfolio of the bank. I think one thing he indicated was the uniqueness of that process. That was the first time. We asked him if he had done this sort of procedure before and, as I recall, he said, No, it was a unique procedure, and that this was the first bank it had been applied to in the system. Essentially all the discussion focused around those.

The Chairman: Mr. Cassidy, your last question.

Mr. Cassidy: Okay. Around August 7 the Inspector General of Banks commenced a procedure which had not been undertaken before and which was intended to review the solvency, or the viability, of the bank by examining the loan portfolios and other aspects of the bank. And between then and August 15, they concluded that the bank had to be wound up or, in other ways, terminated.

Mr. McKay: I do not think that is quite correct. August 7 I would regard as the date for an interim report upon the work that his office was doing. The two representatives were not Mr. Kennett or Mr. Macpherson, but two representatives of his office attended that meeting. I would typify the meeting as being an interim report on where they were going and what they were doing.

The meeting on July 9 was with Mr. Kennett himself, and the meeting on the 16th was Mr. Kennett and Mr. Macpherson. So between August 7 and August 14, I think was the time when it may be fair to say conclusions were being reached.

Mr. Detlefsen: Mr. Chairman, it might be important to put on the record that Appendix E, dealing with meetings and discussions with the Inspector General of Banks, is meant to include discussions and meetings with his staff, and not strictly with Mr. Kennett himself.

The Chairman: Thank you, we will make a note of that, and we have it on the record.

[Translation]

M. Cassidy: Autrement dit, en ce qui vous concerne, vous avez appris pour la première fois en août que c'était l'évaluation de l'inspecteur général.

M. Detlefsen: C'est juste. Vous seriez également d'accord, monsieur McKay?

M. McKay: Oui. Nous avons reçu la communication le 14 août.

M. Cassidy: Le 14 août? Même pas le 7? Il y a eu une réunion le 7 août.

M. McKay: Non.

M. Cassidy: Que faisait l'inspecteur général ou quelles étaient ses intentions à ce moment-là?

M. McKay: Quel jour?

M. Cassidy: Le 7 août. Vous indiquez qu'il y a eu une réunion ce jour-là.

M. McKay: C'était pour indiquer le résultat du processus de révision du portefeuille de prêts de la banque. L'inspecteur soulignait le caractère assez exceptionnel de ce processus. C'était la première fois. Nous lui avons effectivement demandé si c'était la première fois qu'un tel processus avait été suivi. Si je me souviens bien, il a indiqué que c'était exceptionnel. C'était la première banque pour laquelle on avait procédé ainsi. La discussion ce jour-là portait essentiellement sur cette question.

Le président: Ce sera votre dernière question, monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Très bien. Donc, vers le 7 août, l'inspecteur général des banques a amorcé un processus qui n'avait encore jamais été utilisé et qui consistait à juger de la solvabilité, ou de la rentabilité, de la banque en réexaminant son portefeuille de prêts et d'autres opérations. Et c'est entre cette date et le 15 août qu'on en est venu à la conclusion que la banque devait mettre fin à ses opérations d'une façon ou d'une autre.

M. McKay: Ce n'est pas tout à fait juste. Le 7 août aura été la date à laquelle le bureau de l'inspecteur aurait présenté un rapport provisoire sur son activité. Les deux représentants présents n'étaient pas M. Kennett ou M. Macpherson, mais il y avait deux représentants du bureau de l'inspecteur. Je dirais qu'il s'agissait lors de cette rencontre d'un rapport provisoire sur les progrès des travaux et leur résultat possible.

La réunion du 9 juillet a été avec M. Kennett lui-même, et la réunion du 16, avec M. Kennett et M. Macpherson. Je dirais que c'est entre le 7 août et le 14 août qu'on en est arrivé à certaines conclusions.

M. Detlefsen: Il conviendrait de souligner, monsieur le président, qu'à l'annexe E il n'est pas question seulement des réunions et des entretiens avec l'inspecteur général des banques, mais également avec son personnel. Donc, ces réunions et ces entretiens n'étaient pas seulement avec M. Kennett lui-même.

Le président: Merci, ce sera consigné au compte rendu.

[Texte]

Just before I go to the next questioner, I would like to know if you have a timeframe whereby you have to get away at 6 p.m. prompt.

Mr. Detlefsen: No, sir. We are at your disposal.

The Chairman: No, I just want your permission to extend it for only a moderate time.

Mr. Detlefsen: Certainly. We are entirely at your disposal, sir.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Garneau, 15 minutes.

Mr. Cassidy: I am facing time-binds because of other commitments. There are elections in this province and that kind of thing, and I tend to get involved.

Mr. Hawkes: Nothing important!

Mr. Cassidy: I may have to leave very shortly, and the meeting can continue without me, is that right?

The Chairman: Yes.

Mr. Garneau: Sir, between July 7 that you referred to and August 14 when you were aware for the first time that the intention of the Inspector General of Banks was to wind up the bank, would it be correct to say that it was during that period of time that he received the report from Mr. Adamson?

Mr. Detlefsen: We have never seen the report of Mr. Adamson. In fact, during that time, our involvement with Northland Bank was minimal. I was on vacation during part of the time and I would like to defer to Mr. McKay to elaborate.

Mr. McKay: Mr. Chairman, I do not think we had any discussions with management at Northland Bank between July 7 and the August meetings.

• 1745

Mr. Garneau: I am referring to your discussion with the Inspector General of Banks.

Mr. McKay: There were no discussions . . .

Mr. Garneau: No reference to that report has been made.

Mr. McKay: No, sir.

Mr. Garneau: I would like to come back to the restructuring of the bank, if you want, and just before asking other questions on that subject I would like to know if during your audit you noticed any important mismatch between the maturity of assets and the maturity of deposits? Was it a problem for the bank?

Mr. Detlefsen: I do not believe so. I believe the funding was on a basis that matched the loans, but I do not have specific information, I am afraid.

Mr. Garneau: It is not in the prospectus. Normally this a point that is made in the prospectus, to see if the maturity on both sides of the balance sheet are on an equal footing. What is bothering me a bit is the importance of the real estate and the fact that, between March or early April and the end of

[Traduction]

Avant de passer à l'intervenant suivant, j'aimerais savoir si votre programme prévoit que vous devez quitter à 18 heures pile.

M. Detlefsen: Non. Nous sommes à votre disposition.

Le président: Je vous demande simplement la permission de prolonger la réunion un peu.

M. Detlefsen: Certainement. Nous sommes à votre service.

Le président: Merci beaucoup.

Monsieur Garneau, pour 15 minutes.

M. Cassidy: J'ai malheureusement d'autres engagements en ce qui me concerne. Il y a, entre autres, des élections dans cette province, et j'ai tendance à m'impliquer.

M. Hawkes: Ce n'est pas important!

M. Cassidy: Il se pourrait que j'aie à quitter très bientôt, mais je pense que la réunion peut continuer.

Le président: Oui.

M. Garneau: N'est-ce pas entre le 7 juillet auquel vous avez fait allusion et le 14 août, date à laquelle vous avez appris pour la première fois l'intention de l'inspecteur général des banques de mettre fin aux opérations de la banque, que le rapport de M. Adamson a été reçu?

M. Detlefsen: Nous n'avons jamais vu le rapport de M. Adamson. De fait, nous avons eu très peu à voir avec la Norbanque au cours de cette période. En ce qui me concerne, j'étais en vacances à ce moment-là. M. McKay a peut-être plus de détails.

M. McKay: Je ne pense pas que nous ayons eu des entretiens avec la direction de la Norbanque entre le 7 juillet et les réunions d'août.

M. Garneau: Je veux parler de vos entretiens avec l'inspecteur général des banques.

M. McKay: Il n'y a pas eu d'entretiens . . .

M. Garneau: Il n'a pas été question de ce rapport.

M. McKay: Non.

M. Garneau: Je reviens à la question de la restructuration de la banque, mais auparavant je voudrais savoir si lors de votre vérification vous avez remarqué un déséquilibre important entre l'échéance des actifs et l'échéance des dépôts. Était-ce un problème pour la banque?

M. Detlefsen: Je ne crois pas. Le financement était approprié pour les prêts qui étaient consentis. Je ne peux cependant pas être plus précis sur ce point.

M. Garneau: Ce n'est pas dans le prospectus. Habituellement, c'est quelque chose qui figure dans le prospectus, l'équilibre dans l'échéance de ces deux colonnes dans le bilan. Ce que je trouve assez curieux, c'est l'importance des prêts immobiliers, et le fait qu'entre le mois de mars ou le début du

[Text]

August, the Bank of Canada had to pour a lot of money into the bank. So I was wondering if there was a mismatch between the maturity of the mortgage loan and the maturity of the GIC?

Mr. Detlefsen: The additional funding from the Bank of Canada, which had declined to a very nominal amount just prior to the CCB arrangement, was put in place, to my knowledge, simply to replace wholesale funding which had not been renewed.

Mr. Garneau: And that wholesale funding was on a short term, 30 days, 60 days or something like that?

Mr. Detlefsen: That is correct.

Mr. Garneau: When the debenture was issued, was it to finance the long-term mortgage loan? You have the prospectus; I do not have the prospectus. But the reason for the issuing of those debentures should be mentioned in that. If the information is correct, we should have an indication at least.

Mr. Smith: I might answer it or, Bill, perhaps you can, just quoting from the prospectus which we have. It says:

The net proceeds from this issue will be added to the bank's general funds and will be utilized for general banking purposes. The purpose of this issue is to enlarge the bank's capital base.

Mr. Garneau: In answering my question earlier, you said you had been informed of this restructuring of the bank, but after the fact. Do you have any knowledge as to what the purpose of that was? Was it to increase the equity? What was the essence of this restructuring, in line with what the Bank of British Columbia had done the year before?

Mr. Detlefsen: I do not know what specific purposes that was to achieve. I believe it was seen by the bank as a proposal similar to that of the Bank of British Columbia and it seemed to be possibly of advantage in terms of its non-producing loan portfolio. But I do not have any specific information. We were not involved or consulted in this matter, and by the time we became knowledgeable it was no longer an issue.

Mr. Garneau: You have no indication that the restructuring of the bank was to write off a certain amount of bad loans after a share issue, for example?

Mr. Detlefsen: It did not happen, so it did not become a matter of further consideration.

Mr. Garneau: But you had not been informed by the management of their intention?

Mr. Detlefsen: Not until after the fact.

Mr. Garneau: Were you informed of this approach by the management? We used the term "Roundex deal", where this company would buy \$100 million of non-productive loan. Were you aware of that? Were you consulted on this matter?

Mr. McKay: If I might answer that question, we were advised of the transaction and the proposal to complete the transaction on August 15, the day prior to our meeting with the Inspector General of Banks that we mentioned in here.

[Translation]

mois d'avril et la fin du mois d'août la Banque du Canada ait eu à injecter beaucoup d'argent dans la banque. C'est pourquoi je me demande s'il n'y avait pas déséquilibre dans l'échéance des prêts hypothécaires et des certificats de placement garanti.

M. Detlefsen: Le financement supplémentaire par la Banque du Canada, qui était devenu minimal avant l'annonce concernant la BCC, était intervenu, à ma connaissance, pour remplacer les prêts institutionnels qui n'avaient pas été renouvelés.

M. Garneau: Et ces prêts étaient des prêts à court terme, pour 30, 60 jours ou des périodes similaires?

M. Detlefsen: En effet.

M. Garneau: L'émission des débentures visait à financer les prêts hypothécaires à long terme? Vous avez le prospectus, je ne l'ai pas. La raison de l'émission des débentures devrait y être indiquée. Si l'information est adéquate, il devrait y avoir au moins une indication.

M. Smith: Je puis essayer de répondre à la question, ou encore vous pouvez répondre, si vous voulez, Bill. Je cite le prospectus:

Les gains nets de cette émission seront ajoutés aux fonds généraux de la banque et seront utilisés à des fins générales. Le but de cette émission est d'accroître le capital de la banque.

M. Garneau: En réponse à une de mes questions antérieures, vous avez indiqué que vous aviez été informés de cette restructuration de la banque après coup. Vous savez quel était son but? Il s'agissait d'accroître l'avoir de la banque? Pourquoi cette restructuration, qui suivait le modèle de la Banque de la Colombie-Britannique un an auparavant?

M. Detlefsen: J'ignore quel était le but exact. Pour la banque, c'était une mesure semblable à celle qu'avait prise la Banque de la Colombie-Britannique. Il y avait peut-être certains avantages pour le portefeuille de prêts improductifs. Je n'ai cependant pas d'autres renseignements sur le sujet. Nous n'avons été ni impliqués ni consultés, et au moment où nous avons été mis au courant il n'y avait plus d'émission.

M. Garneau: Vous ignorez, par exemple, si la restructuration de la banque était destinée à éponger les pertes revenant de mauvais prêts grâce à une émission?

M. Detlefsen: Comme il n'y a pas eu de suite, nous n'avons pas eu à nous poser la question.

M. Garneau: Vous n'aviez quand même pas été informés de l'intention de la direction?

M. Detlefsen: Seulement après coup.

M. Garneau: Vous avez été informés de cette autre tentative de la direction? C'est ce que nous appelons, nous, «l'Affaire Roundex», dans le cadre de laquelle cette compagnie achetait pour 100 millions de dollars de prêts improductifs. Vous avez été consultés dans ce cas-là?

M. McKay: Je puis répondre à la question. Nous avons été avisés de la transaction et de l'intention de la conclure le 15 août, soit la veille de notre réunion, comme nous l'avons dit, avec l'inspecteur général des banques. C'est la date à laquelle

[Texte]

That was a date on which I believe the transaction was essentially agreed to by the parties, and was, as I recall, subject to board approval, and we were given an overview of the transaction. We were not asked to provide any indication as to whether or not we thought the business deal was a good deal, a bad deal, or any sort of assessment of the deal. That was the first time we were apprised of that transaction.

• 1750

Mr. Garneau: If the deal had been submitted to you as auditor, what would your answer have been?

Mr. Detlefsen: There is no deal. Mr. Chairman, I really did not address that question further because the deal did not get consummated, and I really do not have enough detail to answer that question.

Mr. McKay: And certainly the information that was provided to us on August 15 was not sufficient to allow us to make any assessment, because we were told that the deal was very complex.

Mr. Garneau: Would it be fair to say that you would have considered that a very peculiar deal?

Mr. Detlefsen: I am sorry, sir, I did not understand the question.

Mr. Garneau: I am trying to get a professional opinion. I know you might prefer not to answer, and I will accept that, but would it be normal for a bank to make such a deal?

Mr. Detlefsen: I think it was a unique deal, as far as I know, but I really do not have enough details of the specifics to pass an opinion on that.

Mr. Garneau: Were you aware that in July the management of the bank approached the government with a view to raising a certain number of millions of dollars in new capital and used this amount to write off \$50 million in bad loans?

Mr. Detlefsen: I was not aware of that, no.

Mr. McKay: We were made aware of the discussions on very much an overview basis by management on August 14.

Mr. Garneau: The 14th.

Mr. Detlefsen: And that was a meeting I did not attend, so hence my ignorance.

Mr. Garneau: I have a final question about the merger. We have been told, and in fact we have in our files a letter sent by Mr. Bellamy from Burns Fry about a number of approaches he had for a merger. Were you aware of any merger that could have been rejected by Burns Fry, or were you consulted on that?

Mr. Detlefsen: I have not been consulted. Have you?

Mr. McKay: No, sir.

Mr. Garneau: When the National Bank of Canada visited the Northland Bank to evaluate the situation to see if a merger was possible, were you involved in any way?

[Traduction]

les parties se sont entendues au sujet de la transaction. Et si je me souviens bien, le tout était soumis à l'approbation du conseil d'administration et susceptible d'être révisé par nous-mêmes. Nous n'avons pas été appelés à nous prononcer sur le fait que la transaction pouvait être bonne, mauvaise ou autre. C'était la première fois que nous étions mis au courant de la transaction.

M. Garneau: Si la transaction vous avait été présentée en tant que vérificateurs, qu'auriez-vous répondu?

M. Detlefsen: Il n'y a pas eu de transaction. Je ne me suis pas posé la question, monsieur le président, parce que la transaction n'a pas été conclue. Je n'aurais pas suffisamment de détails non plus pour me prononcer.

M. McKay: L'information qui nous a été fournie le 15 août ne nous aurait pas permis de procéder à une évaluation quelconque. On nous a simplement indiqué que la transaction était fort complexe.

M. Garneau: N'est-il pas possible de dire que vous auriez trouvé la transaction très curieuse?

M. Detlefsen: Je m'excuse, mais je n'ai pas compris la question.

M. Garneau: J'essaie d'avoir votre opinion en tant que professionnel. Je sais que vous préférez ne pas répondre, je vous comprends, mais pourrait-il être considéré normal pour une banque de proposer une telle transaction?

M. Detlefsen: C'était une transaction très particulière, pour autant que je puisse en juger, mais je n'ai pas suffisamment de détails pour me prononcer.

M. Garneau: Vous saviez qu'en juillet la direction de la banque avait communiqué avec le gouvernement en vue d'obtenir quelques millions de dollars de nouveau capital et éponger des pertes de 50 millions de dollars sur de mauvais prêts?

M. Detlefsen: Je l'ignorais.

M. McKay: Nous avons été mis au courant des discussions d'une façon très générale par la direction le 14 août.

M. Garneau: Le 14.

M. Detlefsen: C'est la réunion à laquelle je n'ai pas assisté, ce qui explique mon ignorance.

M. Garneau: Encore une question au sujet de la fusion. Nous avons été informés d'une lettre, nous l'avons dans notre dossier, de M. Bellamy de Burns Fry au sujet d'un certain nombre de possibilités de fusion. Vous avez été mis au courant de ces possibilités ou vous avez été consultés à ce sujet?

M. Detlefsen: Je n'ai pas été consulté. Et vous?

M. McKay: Non.

M. Garneau: Avez-vous été impliqués d'une façon quelconque lorsque la Banque Nationale du Canada a visité la Norbanque en vue d'une fusion possible?

[Text]

Mr. Detlefsen: No.

Mr. McKay: No, sir.

Mr. Garneau: I have no further questions.

The Chairman: Thank you, Mr. Garneau. Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman.

I have spent a lot of hours in here, not just with you but with other witnesses, and I am gradually beginning to understand.

A couple of background questions, and then I will get to my issue. When you conduct that audit, do you use a combination of partners and students and CAs?

Mr. Detlefsen: Well, partners, managers, supervisors—yes, chartered accountants.

Mr. Hawkes: The final conclusion that things are in good shape, that you can put your attestation at the end, is that a group decision, or an individual decision made by the head of the audit team?

Mr. Detlefsen: It is only a group decision, sir, in the sense that it is a joint audit, and so it is a decision made jointly by Clarkson Gordon and Thorne Riddell for the 1984 fiscal year.

Mr. Hawkes: So the two independent firms collectively reach that decision?

Mr. Detlefsen: That is correct.

• 1755

Mr. Hawkes: When you are faced with a loan, let us say it is a large one, where a potentially large loan loss provision must be made, it is clear from what you said previously that deciding whether it is a loss provision of \$10 million or \$12 million or \$14 million, if the loan was large enough, there is some dividing line in there that has to be reached and agreed to. Would an individual on the audit team generally make that kind of decision, or if large amounts were involved would they tend to talk it over with some partners and think it through and sit on it for a couple of days?

Mr. Detlefsen: I think the decision at that magnitude is a partner decision. Crawford, would you like to . . . ?

Mr. Smith: Yes. I think in those situations you described, which sound either difficult or significant, it would fall on our shoulders to make the ultimate decision, whereas the staff persons would gather all the relevant details for us in order to make that decision.

Mr. Hawkes: So there is some collectivity; there is some sharing and thinking and you might even go back to your basic office and talk it over with somebody whose opinion you respect.

Mr. Smith: Absolutely.

Mr. LeBourveau: I think there is one additional point, if I might add. In the discussion of any of the loans that are large or where there might be a potential situation for that, the

[Translation]

M. Detlefsen: Non.

M. McKay: Non.

M. Garneau: Je n'ai pas d'autres questions.

Le président: Merci, monsieur Garneau. Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Merci, monsieur le président.

J'ai passé beaucoup d'heures ici, non pas seulement avec vous mais également avec d'autres témoins, et je commence à comprendre.

Je vous pose d'abord quelques questions d'ordre général. Lorsque vous avez procédé à cette vérification, vous avez utilisé un groupe formé de vos associés, d'étudiants et de comptables agréés?

M. Detlefsen: D'associés, de directeurs, de surveillants, de comptables agréés, oui.

M. Hawkes: Votre attestation finale voulant que les affaires soient en bon état relevait d'une décision du groupe ou du chef de l'équipe de vérification?

M. Detlefsen: C'était une décision de groupe seulement en ce sens que la vérification était un effort commun de Clarkson Gordon et Thorne Riddell pour l'année financière 1984. La décision était donc également commune.

M. Hawkes: Les deux bureaux indépendants en sont venus à cette décision commune?

M. Detlefsen: Oui.

M. Hawkes: Dans le cas d'un prêt très important, qui puisse donner lieu à des pertes considérables, lorsqu'il s'agit d'établir une provision pour pertes pouvant atteindre 10, 12 ou 14 millions de dollars, d'après ce que vous avez dit plus tôt, quelqu'un doit prendre une décision à un moment donné. En général, cette décision serait-elle prise par un membre de l'équipe de vérification? Ou dans le cas de montants considérables, y aurait-il des entretiens avec les associés, suivis de quelques jours de réflexion?

M. Detlefsen: S'il s'agit de sommes importantes, la décision serait prise par un associé. Vous voulez en parler, Crawford?

M. Smith: Dans la situation que vous avez décrite, lorsqu'il s'agit de cas difficiles ou importants, la décision ultime nous appartient. Le rôle du personnel consiste à nous communiquer tous les détails pertinents pour que nous puissions prendre une décision.

M. Hawkes: C'est quand même un effort collectif. Il y a une certaine évaluation des renseignements et il est possible qu'on communique avec le bureau pour avoir l'opinion de quelqu'un qu'on respecte.

M. Smith: Certainement.

M. LeBourveau: J'aimerais ajouter un autre point, si vous le permettez. Dans le cas de n'importe quel prêt important, où il y a le risque que vous avez décrit, il y aurait des entretiens

[Texte]

discussions would be conducted jointly with representatives and in most cases partners from both the firms; so it very much is a collective decision.

Mr. Smith: I might add to that, Graham. Also, in the course of conducting any of our audits, whether it be a bank or one of our clients in another industry, we often consult with members of our firm collectively who have expertise in those areas and who may not reside in the area where we are conducting the audit. In others, to be more specific, in this case our own firm, as does Thorne Riddell, has people in say the Toronto office who have expertise in banking, and we do consult them in areas of audit procedures, accepted practices in banks, that kind of thing, in order to draw upon their expertise. So it is more collective than just the four of us.

Mr. Hawkes. Okay. The people involved in that are members of a profession called chartered accountants and most would have at least one university degree plus experience and if they get to partners level they have been CAs for some period of time before they even get to be partners. The professional credential plus is what gets you to that level.

Mr. Detlefsen: Yes, sir.

Mr. Hawkes: Okay. Between September 2 and the 27th, I guess, when the letter was sent to the Minister of State for Finance by the curator, who comes from your profession, to audit this situation and examine all those loans, no matter how many people you had involved, would be a kind of hurried-up process, would it not? I presume you took longer than three weeks to conduct your audit, and you only dealt with 25% of the loans. This would be a hurried-up process without as much chance to reflect and so on—is that reasonable?

Mr. Detlefsen: I could not comment on it, sir, because I do not know the extent and scope of the work of the curator.

Mr. Hawkes: Okay. I will tell you where I am coming to. Certainly Mr. Hitchman's testimony is discrepant from the auditors in terms of the Canadian Commercial Bank by an enormous amount. The opinion we had from the curator this morning about the situation of that bank as he found it and the necessity for loan loss provisions was dramatically different 10 months later. You have given us a litany of events that happened, and those are complicating factors. But there is another difference. The analysis of the loan portfolio done by Mr. Hitchman was done by a banker, Mr. Hitchman being a banker and not a chartered accountant. In the curator's approach to the Northland he used 45 employees of the Royal Bank of Canada to examine a good-sized chunk of that portfolio, and those were not chartered accountants. In a sense, I guess, out of my own background there is a difference quite often in a number of professional areas between professionals and para-professionals.

• 1800

One of the characteristic differences is that a professional is expected and is paid to exercise judgment, to accumulate all

[Traduction]

entre les représentants et dans la plupart des cas avec les associés des deux bureaux. Il s'agirait vraiment d'une décision collective.

M. Smith: Autre chose encore, Graham. Lorsque nous procédons à des vérifications, que ce soit de banques ou d'autres clients dans un secteur quelconque, nous consultons souvent des membres de notre bureau qui n'habitent pas nécessairement les régions où nous sommes. Nous travaillons collectivement. Par exemple, c'est le cas également de Thorne Riddell, nous pouvons avoir à notre bureau de Toronto des experts en services bancaires. Nous les consultons au sujet de nos procédés de vérification, des pratiques acceptées dans les banques, de tout un tas de choses sur lesquelles ils ont des connaissances précises. Donc, il ne s'agit pas seulement que de nous quatre.

M. Hawkes: Les gens qui participent à cet effort sont des comptables agréés professionnels. Ils ont au moins un diplôme universitaire, plus de l'expérience. S'ils sont associés, ils ont une longue expérience en tant que comptables agréés. Pour atteindre ce niveau, il faut qu'ils aient des antécédents professionnels exceptionnels.

M. Detlefsen: Oui.

M. Hawkes: Le curateur est issu de la même profession que vous. Du 2 septembre au 27, alors que la lettre du curateur a été envoyée à la ministre d'État aux Finances, il aurait fallu procéder à la hâte pour examiner tous ces prêts, n'est-ce pas, quel que fut le nombre de personnes qu'on aurait pu affecter à ce travail? Vous avez pris vous-même plus de trois semaines pour effectuer votre vérification et vous n'avez examiné que le quart des prêts. Peut-on dire que le travail du curateur aurait été fait de façon hâtive, sans qu'il ait la possibilité de s'arrêter longuement sur certaines questions?

M. Detlefsen: Je ne suis pas en mesure de vous donner une opinion, parce que j'ignore quelles ont été l'étendue et la portée du travail du curateur.

M. Hawkes: Je vais tenter de vous dire à quoi je veux en venir. Pour la Banque commerciale du Canada, il y a un écart considérable entre le témoignage de M. Hitchman et celui des vérificateurs. Sur la situation de la banque et la nécessité d'une provision pour pertes sur les prêts, l'opinion du curateur que nous avons entendu ce matin est très différente dix mois après. Vous nous avez fait le récit des événements tels que vous les avez vécus, et ils ont leur importance. Il y a cependant une autre différence. L'analyse du portefeuille de prêts effectuée par M. Hitchman est l'oeuvre d'un banquier. M. Hitchman est banquier, non un comptable agréé. Le curateur dans le cas de la Nord Banque a utilisé 45 employés de la Banque royale du Canada pour examiner une bonne partie du portefeuille. Ces gens-là non plus n'étaient pas des comptables agréés. Je sais de par ma propre expérience qu'il peut y avoir des divergences d'opinion selon le groupe de professionnels auxquels on appartient.

Il y a également des différences entre professionnels et para-professionnels. Les professionnels sont appelés à porter un

[Text]

kinds of information and exercise judgment. A para-professional tends to operate more often according to a formula, whether we are into basic sciences, like chemistry or—across the board—other kinds of professionals as well.

I just wonder whether a mechanical formula applied to these loans, without the kind of in-depth professional judgment and the time of people, might account for the 10%-plus difference.

Mr. Detlefsen: Are you referring to the valuation processes by our firm or by the curator?

Mr. Hawkes: The curator used bankers to do an enormous amount of that—that is what he testified this morning—and not chartered accountants.

Mr. Smith: I think you imply perhaps that a formula suggests a degree of precision, and perhaps judgment is less precise, it draws on different resources. There is clearly a difference.

Mr. Hawkes: Judgment is more precise. The simpler the situation, the more precise a formula is likely to be; the more complex the situation, the less precise a formula is likely to be—depending on complexity.

I am sorry I did not ask this morning, but let me ask you another question. Most of us encounter loans officers in our daily existence in banks who deal with residential mortgage considerations or consumer loans to buy a car. Those kinds of loan portfolios would be much, much less complex than a commercial loan for an ongoing enterprise.

Is that characterization fair?

Mr. Detlefsen: Perhaps. Northland Bank had no mortgage lending, but you probably are correct: they are more easily typified into patterns.

Mr. Hawkes: Okay. It seems to me that in terms of a career path the bulk of the employees in banks would have the bulk of their experience in simpler kinds of loans.

Mr. Detlefsen: I could not comment on that.

Mr. Hawkes: Residential and commercial loans would be an enormous part of whatever years of experience they have, and those would be more amenable to formulas than the kinds of loans on which you were asked to pass judgment.

Mr. Detlefsen: I am not sure how to answer. In fact, I am not sure what the question is, sir. I am sorry.

The Chairman: Mr. Hawkes, you have one more question.

Mr. Hawkes: Let me put it in another focus: Were these loan portfolios, out of your judgment of experience, complex things to analyse and reach judgments about? Was there a lot of complexity? Were they characterized by the need to exercise professional judgment?

Mr. Detlefsen: I believe there were complex loans in the portfolio and also ones that were not problematic.

[Translation]

jugement après avoir été saisis de tous les éléments d'information. Les para-professionnels ont plutôt tendance à travailler selon une formule fixe, que ce soit dans le domaine des sciences fondamentales, comme la chimie, ou dans d'autres domaines.

Je me demande si le fait que dans un cas on ait utilisé des formules mécaniques pour évaluer ces prêts, sans une longue réflexion, sans exercer un jugement professionnel, ne pourrait pas justifier l'écart de plus de 10 p. 100.

M. Detlefsen: Vous voulez parler de l'évaluation effectuée par notre bureau ou par le curateur?

M. Hawkes: Le curateur a eu recours à des banquiers, de nombreux banquiers, a-t-il dit ce matin, non pas à des comptables agréés.

M. Smith: Vous voulez dire que l'application d'une formule est plus précise par rapport à l'exercice d'un jugement. Il y a clairement une différence.

M. Hawkes: C'est l'exercice du jugement qui est plus précis. Les formules se prêtent aux situations simples. Plus les situations sont compliquées, moins les formules sont fiables, selon évidemment le degré de complexité.

Il y a une question qui n'a pas encore été abordée ce matin, mais je vais vous la poser. Nous sommes habitués de rencontrer des préposés aux prêts relativement à des prêts hypothécaires ou à des prêts pour l'achat d'automobile, par exemple. Ces prêts sont beaucoup moins compliqués que les prêts commerciaux consentis à des entreprises en activité.

Vous en convenez?

M. Detlefsen: C'est possible. La Norbanque n'avait pas de prêts hypothécaires. Ce que vous dites est quand même juste. Il y a des prêts qui se prêtent mieux que d'autres à des classifications.

M. Hawkes: Il me semble que dans leur carrière la plupart des employés de banque auraient été appelés à traiter les prêts les plus simples.

M. Detlefsen: Je ne suis pas en mesure de vous répondre.

M. Hawkes: Les simples prêts résidentiels et commerciaux compteraient pour une bonne partie de l'expérience que les banquiers auraient. Et ces prêts conviendraient mieux aux formules que les autres prêts dont nous parlons ici et qui demandent un certain jugement.

M. Detlefsen: Je ne sais pas comment vous répondre. Je ne suis pas sûr de bien comprendre la question.

Le président: Encore une question, monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Selon votre expérience, ces portefeuilles de prêts sont difficiles à examiner? Il est difficile de porter des jugements à leur sujet? Leur degré de complexité est-il considérable? Exigent-ils chaque fois l'exercice d'un jugement professionnel?

M. Detlefsen: Il y avait dans le portefeuille des prêts complexes et d'autres plus simples.

[Texte]

Mr. Smith: I think there was a mix, but on balance perhaps there were more which required a collective judgment on our part, more difficult loans clearly.

Mr. Hawkes: All right.

The Chairman: Would you like another five minutes?

Mr. Cassidy: I think maybe we should thank the witnesses.

The Chairman: Fine.

I would like, on behalf of the committee, to thank you for coming before us. I think you have given an excellent presentation. You have answered a lot of questions we had. You have been very forthright and very helpful to us. So, on behalf of the committee, I really want to thank you sincerely for the excellent presentation and answers you provided for us. Thank you so much.

Mr. Detlefsen: Thank you kindly.

Mr. Smith: We are glad to help.

The Chairman: This meeting is adjourned until Monday at 8 p.m.

[Traduction]

M. Smith: Il y avait un mélange des deux catégories, mais de façon générale il y en avait peut-être plus qui demandaient l'exercice d'un jugement collectif. Il y en avait plus qui étaient difficiles.

M. Hawkes: Très bien.

Le président: Vous voulez encore cinq minutes?

M. Cassidy: Non, je pense que nous devrions remercier les témoins.

Le président: Très bien.

Au nom du Comité, je voudrais vous remercier. Vous nous avez fait un excellent exposé. Vous avez également répondu à beaucoup de nos questions. Vous avez été très directs et très utiles. Encore une fois, donc, merci beaucoup.

M. Detlefsen: Merci, monsieur le président.

M. Smith: Nous sommes à votre service.

Le président: La séance est levée. La prochaine réunion aura lieu lundi à 20 heures.



*If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES—TÉMOINS

At 9:30 a.m.:

From Touche Ross Ltd.:

James A. Morrison;
Frank R. Brown.

At 3:30 p.m.:

From Thorne Riddell:

W.K. Detlefsen;
Roderick J. McKay.

From Clarkson Gordon:

J. Crawford Smith;
H. Graham Lebourveau.

A 9 h 30:

De Touche Ross Ltée:

James A. Morrison;
Frank R. Brown.

A 15 h 30:

De Thorne Riddell:

W.K. Detlefsen;
Roderick J. McKay.

De Clarkson Gordon:

J. Crawford Smith;
H. Graham Lebourveau.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 5

Monday, November 4, 1985

Chairman: Scott Fennell

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 5

Le lundi 4 novembre 1985

Président: Scott Fennell

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Legislative Committee on*

BILL C-79

An Act respecting the provision of compensation to
depositors of Canadian Commercial Bank, CCB
Mortgage Investment Corporation and Northland
Bank in respect of uninsured deposits

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité législatif sur le*

PROJET DE LOI C-79

Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la
Banque commerciale du Canada, de la Compagnie
de Placements Hypothécaires CCB et de Norban-
que relativement aux dépôts non assurés

RESPECTING:

Order of Reference

CONCERNANT:

Ordre de renvoi

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the

Thirty-third Parliament, 1984-85

Première session de la

trente-troisième législature, 1984-1985

LEGISLATIVE COMMITTEE ON BILL C-79

Chairman: Scott Fennell

COMITÉ LÉGISLATIF SUR LE PROJET DE LOI C-79

Président: Scott Fennell

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Don Blenkarn
Pierre H. Cadieux
Michael Cassidy
Murray Dorin
Raymond Garneau
Jim Hawkes
Jim Jepson
Donald Johnston
Bill Kempling

Claude Lanthier
Nic Leblanc
Doug Lewis
W. Paul McCrossan
George Minaker
Aideen Nicholson
Louis Plamondon
Nelson A. Riis
Norm Warner
Geoff Wilson

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee



MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, NOVEMBER 4, 1985

(8)

[Text]

The Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, met at 8:04 o'clock p.m. this day, the Chairman, Scott Fennell, presiding.

Members of the Committee present: Don Blenkarn, Jim Hawkes, Jim Jepson, Bill Kempling, Claude Lanthier, Aideen Nicholson, Nelson A. Riis and Geoff Wilson.

Other Members present: Alex Kindy and John Oostrom.

Witnesses: From The Bank of Canada: G. Bouey, Governor; G. Thiessen, Deputy Governor; S. Vachon, Adviser.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, October 22, 1985 (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, October 28, 1985, Issue No. 1*).

On Clause 2

Gerald Bouey made a statement and, with the other witnesses, answered questions.

At 10:18 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 4 NOVEMBRE 1985

(8)

[Texte]

Le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque Commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de la Norbanque relativement aux dépôts non assurés, se sont réunis à 20 h 04 ce jour, sous la présidence de Scott Fennell, (*président*).

Membres du Comité présents: Don Blenkarn, Jim Hawkes, Jim Jepson, Bill Kempling, Claude Lanthier, Aileen Nicholson, Nelson A. Riis et Geoff Wilson.

Autres députés présents: Alex Kindy et John Oostrom.

Témoins: De la Banque du Canada: Gerald Bouey, gouverneur; G. Thiessen, sous-gouverneur; S. Vachon, conseiller.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi en date du mardi 22 octobre 1985 (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 28 octobre 1985, fascicule n° 1*).

Article 2

Gerald Bouey fait une déclaration et, avec les autres témoins, répond aux questions.

A 22 h 18 ce jour, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Monday, November 4, 1985

• 2002

The Chairman: Gentlemen, as before, we would like to start our meeting promptly. We are continuing in this legislative committee with Bill C-79 and, tonight, we have with us the Governor of the Bank of Canada, Mr. Gerald Bouey; Mr. G. Thiessen, Deputy Governor, and Mr. S. Vachon, adviser. I understand the Governor has an opening statement and we will let him proceed before following with our questioning when he has finished. Go ahead, Mr. Bouey.

Mr. G. Bouey (Governor of the Bank of Canada): Mr. Chairman and hon. members, I really do not have much to say about the involvement of the Bank of Canada with the Canadian Commercial Bank and the Northland Bank which you may not already have heard. However, in case you may find it helpful, I have distributed to you copies of the statement I made on May 9, 1985 before the Standing Committee on Finance, Trade and Economic Affairs, as well as of part of a speech I gave in September that deals with this matter. I propose this evening to summarize those remarks for you very briefly and to elaborate on them in a couple of places.

The Bank of Canada's involvement with these two banks has arisen from the powers Parliament has given to it in the Bank of Canada Act. These powers permit the Bank to act as "lender of last resort" for Canadian chartered banks in the case of liquidity difficulties—a standard responsibility for central banks. If a chartered bank is encountering withdrawals of funds which it cannot readily meet out of its own resources, the Bank of Canada can advance funds in order to prevent a loss of confidence from spreading and to give a sound institution time to demonstrate that a loss of confidence by its depositors is unjustified. By law, any such loans must be made on a secured basis. Moreover, since the object is just to provide temporary liquidity support, the policy of the bank has been to lend only to institutions judged to be solvent.

The Bank is not able to make such assessments itself. Parliament has not given us the responsibility or the powers to enable us to monitor the financial soundness of chartered banks or to supervise their behaviour. In some countries the central bank does have the responsibility for supervision. In this country, the system of bank supervision based on an information network of external bank auditors, internal bank inspection and bank management was designed by Parliament to operate separately from the Bank of Canada. The contact of the Bank of Canada with this system is, of course, with the Inspector General of Banks, and we rely on him for judgments about the solvency of banks which come to us for liquidity help. The Bank of Canada was thoroughly involved in the

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le lundi 4 novembre 1985

Le président: Messieurs, comme par le passé, j'aimerais que nous fassions preuve de ponctualité. Le Comité législatif continue aujourd'hui l'étude du projet de loi C-79 et nous accueillons ce soir le gouverneur de la Banque du Canada, M. Gerald Bouey, le gouverneur adjoint, M. G. Thiessen et le conseiller de la banque, M. S. Vachon. Je crois savoir que le gouverneur aimerait faire une déclaration préliminaire, après quoi nous passerons aux questions. Allez-y, monsieur Bouey.

M. G. Bouey (gouverneur de la Banque du Canada): Monsieur le président et membres du Comité, je n'ai vraiment pas grand-chose à ajouter au sujet du rôle que la Banque du Canada a joué dans l'affaire de la Banque commerciale du Canada et de la banque Northland. Au cas où les membres du Comité voudraient en prendre connaissance, j'ai quand même distribué le texte de la déclaration que j'ai faite le 9 mai dernier devant le Comité permanent des finances, du commerce et des questions économiques, ainsi qu'un extrait d'une allocution que j'ai prononcée au début de septembre, dans laquelle je traitais de cette question. J'aimerais ce soir résumer à votre intention les propos que j'ai tenus sur ce sujet et aussi développer quelques points.

Le rôle que la Banque du Canada a joué dans cette affaire découle des pouvoirs que le Parlement lui a confiés dans la Loi sur la banque du Canada. Cette loi fait de la banque le prêteur de dernier ressort des banques à charte canadiennes qui éprouvent des problèmes de liquidités, ce qui est une attribution normale pour une banque centrale. Si une banque à charte fait face à des retraits de fonds qu'elle ne peut satisfaire par ses propres liquidités, la Banque du Canada peut lui avancer des fonds pour éviter qu'un manque de confiance ne se propage et pour donner à l'institution, si elle est saine, le temps de démontrer à ses déposants que leurs craintes sont sans fondement. La loi exige que toutes les avances de ce type soient garanties. De plus, comme ces prêts ont pour seul objectif d'aider pour une période limitée des établissements en difficulté, la Banque du Canada a pour politique de les accorder exclusivement aux institutions considérées comme solvables.

La banque n'est pas en mesure d'évaluer elle-même la solvabilité de ces institutions. Le Parlement ne lui a confié ni la responsabilité de surveiller la santé financière des banques à charte ou de superviser leurs activités, ni les pouvoirs nécessaires à cette fin. Dans certains pays, la surveillance des banques fait partie de l'attribution de la banque centrale. Au Canada, cette surveillance s'effectue au moyen d'un réseau d'information regroupant les vérificateurs externes des banques, les systèmes internes d'inspection de ces dernières et la direction de chacune d'elles. Ce réseau a été conçu par le Parlement pour fonctionner séparément de la Banque du Canada. L'intermédiaire entre ce réseau d'information et la Banque du Canada est, bien entendu, l'inspecteur général des banques, et

[Texte]

discussions last March that led to the establishment of a support package for the Canadian Commercial Bank. But we were not in a position to provide information to that part of the discussions bearing on the condition of the bank and therefore how large the support package needed to be.

• 2005

The judgment about the size of the support package required to make the bank solvent and viable was based on the information available at the time the decision had to be made, a judgment that I regard as reasonable in the circumstances. The Bank of Canada, therefore, wholeheartedly supported the effort to save the bank. Since the bank was judged to be solvent and viable, the Bank of Canada was prepared to provide whatever liquidity support was required. We continued to make advances right up to the time, September 1, that we received notification from the Inspector General of Banks that in his opinion the Canadian Commercial Bank could no longer be considered viable.

In the period from March through to September, as our advances to the CCB were rising, the Bank of Canada carefully monitored the situation through frequent contacts, both with the Inspector General of Banks and his staff and directly with the management of the CCB. Officers of the Bank of Canada were in Edmonton frequently during this period. Initially their role was to ensure that the legal agreement needed to take security for our advances was properly documented and registered and that it did indeed provide the necessary collateral. Arrangements were also set up to keep the Bank of Canada up to date on the CCB's current funding needs, on the maturity structure of its deposits and on the bank's plans and efforts to deal with its problems.

The Bank of Canada was kept fully informed of the results of efforts by the Inspector General to supplement the information on the state of the bank, obtained from the CCB's management and its external auditors for the assessments of various parts of the loan portfolio by practising bankers temporarily seconded from other banks. We were encouraged by the fact that the Inspector General of Banks took action in the early summer to employ some retired bankers to have a more extensive look at the CCB's whole loan portfolio. By June, our advances to the CCB had almost reached \$1 billion and it had become quite evident that confidence among depositors in the bank was not likely to return very soon.

[Traduction]

nous nous fions au jugement qu'il formule sur la solvabilité des institutions qui sollicitent notre concours de trésorerie. La Banque du Canada a participé de très près aux discussions qui ont conduit en mars dernier à la mise sur pied du programme d'aide à la Banque commerciale du Canada. Toutefois, nous ne disposions pas à ce moment-là des données qui nous auraient permis d'apporter une contribution aux discussions portant sur la situation financière de l'entreprise, et par conséquent sur l'importance des concours nécessaires.

L'évaluation de l'ampleur des concours nécessaires pour rendre cette banque solvable et viable reposait sur les renseignements disponibles au moment où la décision a été prise, et, dans de telles circonstances, elle m'avait paru raisonnable. La Banque du Canada a donc appuyé sans réserve l'initiative de sauvetage. La Banque commerciale étant considérée comme solvable et viable, la Banque du Canada était disposée à lui fournir tous les concours de trésorerie dont elle aurait besoin. Elle a continué d'accorder des avances à la banque commerciale jusqu'à ce que, le premier septembre, elle reçoive de l'Inspecteur général des banques un avis l'informant que cette institution ne pouvait plus être considérée comme une entreprise viable.

De mars jusqu'à septembre, pendant que le volume de nos avances à la banque commerciale augmentait, la Banque du Canada a suivi la situation de très près en consultant régulièrement sur le sujet l'Inspecteur général des banques et son personnel et en communiquant directement avec la Direction de la banque commerciale. Durant cette période, des cadres de la Banque du Canada se sont rendus fréquemment à Edmonton. Au début, leur mission consistait à s'assurer que les actes juridiques en vertu desquels nos avances seraient garanties soient accompagnés de tous les documents nécessaires, qu'ils soient enregistrés selon les règles et qu'ils nous accordent de fait les sûretés requises. En outre, les dispositions nécessaires avaient été prises pour que la Banque du Canada soit tenue au courant de l'évolution des besoins de financement de la banque commerciale, des échéances des dépôts de cette dernière ainsi que des plans élaborés et des efforts déployés par elle pour essayer de régler ses problèmes.

La Banque du Canada a été bien informée des résultats des efforts déployés par l'Inspecteur général pour compléter, par des évaluations des divers compartiments du portefeuille de prêts de la banque commerciale, les renseignements que la direction de cette banque et les vérificateurs externes lui communiquaient sur la situation de cette dernière. Ces évaluations avaient été faites par des banquiers qui avaient été détachés temporairement des institutions où ils travaillaient. Nous nous sommes félicités de la décision prise par l'Inspecteur général des banques au début de l'été d'engager quelques banquiers à la retraite pour procéder à un examen approfondi de l'ensemble du portefeuille de prêts de la banque commerciale. En juin, les avances que nous avions consenties à cette institution s'élevaient à près d'un milliard de dollars, et il était alors évident que la confiance des déposants dans cette banque ne se rétablirait probablement pas de si tôt.

[Text]

Although a great many depositors left the CCB, in the end it did not fail because of lack of funding. While it was still judged viable, the Bank of Canada provided all the liquidity that the bank required. It failed because of problems with its loan portfolio.

After the support package was arranged for the CCB, the Northland Bank also came under pressure and the Bank of Canada made substantial secured advances to it on the understanding that it was solvent and viable and we continued to do so until we received a similar notification of non-viability on September 1.

That is all I have to say by way of introduction, Mr. Chairman, except to emphasize that the Bank of Canada did all it could to save the two banks. I shall be glad to try to answer your questions.

The Chairman: Thank you. First in order, Mr. Riis.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman. Governor Bouey, it is nice to have you back before our committee once again. It is always nice to have our country's central banker, perhaps the most powerful banker in terms of influence at least in the country, and recognizing, Governor Bouey, that certainly a person in your position as a central banker shapes public opinions, public attitudes. I suppose we could even call you the Lee Iacocca of the financial industry, on the pedestal on which people place you.

I want to go back for a second, as an introductory comment, to January 23, 1983 when you took the unprecedented step of calling *The Globe and Mail* at a time when Howard Eaton had been the president of the Canadian Commercial Bank for some time—leading to a number of questions—when Leonard Rosenberg was in one way or another controlling nearly 30% of the Canadian Commercial Bank and when your colleague, George Hitchman, one of the country's most respected bankers, on his examination found that the loans written with the Canadian Commercial Bank were problem loans from the day they were written on so many occasions. On that day back in January, you said that the Canadian Commercial Bank was a solvent and profitable bank and if it requires any liquidity support the Bank of Canada will provide it. My question to you, Governor Bouey, is what information did you rely on to make that statement which essentially set the tone for an attitude or a mind-set regarding the Canadian banking system from that point on? On what information, and on whom did you depend?

• 2010

Mr. Bouey: Mr. Riis, this is the same question you asked me on May 9, and I will give you the same answer; namely, that I relied on consultation with the Inspector General of Banks. I might add that I did not just call *The Globe and Mail*. I made a statement to the press. I called a number of agencies and I issued a press release. But I have not been allowed to forget

[Translation]

Même si beaucoup de déposants ont retiré leurs fonds de la banque commerciale, la faillite de cette institution n'est pas en fin de compte attribuable à un manque de fonds. Tant que la banque commerciale était considérée comme viable, elle a reçu de la Banque du Canada tous les concours de trésorerie dont elle avait besoin. Si elle a fait faillite, c'est en raison du mauvais état de son portefeuille de prêts.

Après la mise sur pied du programme de remise à flot de la Banque commerciale du Canada, la banque Northland a eu à son tour des problèmes de liquidités. La Banque du Canada lui a donc consenti un volume considérable d'avances garanties, étant entendu que cette banque était solvable et viable. Nous avons continué à lui accorder des avances jusqu'à ce que nous soyons informés, le premier septembre dernier, qu'elle n'était pas viable.

Je terminerai cette introduction, monsieur le président, en soulignant que la Banque du Canada a fait tout son possible pour tirer ces deux banques de leurs difficultés. Je me ferai maintenant un plaisir de répondre à vos questions.

Le président: Merci. Monsieur Riis, vous êtes le premier à avoir la parole.

M. Riis: Merci, monsieur le président. Monsieur Bouey, il est toujours agréable de vous accueillir devant le Comité. Nous sommes toujours ravis de pouvoir entendre le responsable de la Banque centrale du Canada, étant donné que vous êtes probablement le mieux placé dans les milieux bancaires pour influencer et former l'opinion publique et l'attitude des Canadiens vis-à-vis du système bancaire. On pourrait aller jusqu'à dire que vous êtes en quelque sorte le *Lee Iacocca* de l'industrie financière, vue le piédestal sur lequel on vous place.

Tout d'abord, j'aimerais revenir au 23 janvier 1983, date à laquelle vous avez téléphoné au *Globe and Mail*, ce qui ne s'était jamais vu. À l'époque, Howard Eaton était déjà depuis un certain temps président de la Banque commerciale du Canada, ce qui a suscité maintes questions, Leonard Rosenberg détenait presque 30 p. 100 du capital-actions de cette institution et votre collègue, George Hitchman, un des banquiers les plus respectés du pays, venait de constater après examen que les prêts consentis par la Banque commerciale du Canada dans bien des cas, présentaient des problèmes, dès la date où ils avaient été consentis. Ce jour-là, en janvier, vous avez dit que la Banque commerciale du Canada était solvable et rentable, et que si elle avait des problèmes de liquidités, la Banque du Canada lui viendrait en aide. Je voudrais savoir, monsieur Bouey, sur quoi vous vous êtes fondé pour faire cette affirmation qui a essentiellement marqué l'attitude ou l'état d'esprit à l'égard du système bancaire canadien? Quelles étaient vos informations, d'où et de qui les teniez-vous?

M. Bouey: Monsieur Riis, c'est la même question que vous m'avez posée le 9 mai, et je vous donnerai la même réponse: J'ai fait cette affirmation après avoir consulté l'Inspecteur général des banques. J'ajouterais que je n'ai pas seulement appelé le **Globe and Mail*. J'ai fait une déclaration à la presse. J'ai appelé un certain nombre d'agences et j'ai émis un

[Texte]

that I called *The Globe and Mail*, so my advice to you is do not call them, let them call you.

Mr. Riis: I remember the answer you gave the last time we were together, Governor Bouey. I believe the central bank was set up in 1935 as essentially a linchpin for the Canadian banking system. The decision was that the Inspector General of Banks would do the regulating and supervising and the central bank would rely on essentially what was a small group—everybody knew everyone; it was an old-boys' network, and everyone was able to keep an eye on each other and had a lot of confidence in the individual bankers. Since that time, of course, things have changed. There are 70-plus banks. Your office, I think, has well in excess now of 2,000 employees, a payroll in excess of \$50 million a year, a very sophisticated operation, well informed, in tune with the Canadian banking system, and yet on May 9 of this year you said: I will say this, that there is no solvency problem out there. That was referring to a number of banks at the time—there is no solvency problem out there; any liquidity problem we know is of a temporary nature.

Now, I think we have received adequate knowledge subsequently that all of the bank presidents who were part of that March 23 or March 25 weekend rescue package left that meeting feeling very uncertain about what they had done, based on what they have said to us was very little information.

The Minister of State for Finance has said that she was actually inclined or tending to liquidate the bank as an option, again based on very little information, or whatever information she possessed.

Governor Bouey, people, investors, made investment decisions based on that decision. We found out through your comptroller and your chief accountant, Mr. Lamb, that just a handful of days later you were informed that the rescue package likely needed another \$100 million to be successful. The Minister of State for Finance and the Minister of Finance, presumably following your lead as central banker and the most influential banker in the country, said, along with public officials, that everything was sound.

In other words, a very misleading impression was created. The banks were not solvent; the banks had serious management problems. You said that you had a high regard for the management of the bank as to the extent that you were aware of its activities. Do you not think that with 2,000 people at your disposal, and actually more, that the statements you made that set that tone, that encouraged people to invest—shareholders, depositors, debenture holders—based on your information, that in a sense you, I assume inadvertently, misled the people of Canada as a central banker?

Mr. Bouey: Mr. Riis, in looking over all those people we have, I think what might have been a good idea is if you had taken the time to look at the powers of the Bank of Canada as

[Traduction]

communiqué de presse. Mais on ne me pardonnera jamais d'avoir appelé le *Globe and Mail*, et pour cette raison, je vous conseillerais de ne jamais appeler ce journal, attendez qu'il vous appelle.

M. Riis: Monsieur Bouey, je me souviens de la réponse que vous m'avez donnée la dernière fois. Je pense que la banque centrale a été établie en 1935 dans le but essentiellement de venir en aide au système bancaire canadien. Il avait été convenu que l'Inspecteur général des banques établirait les règlements et chapeauterait le système, et que la banque centrale travaillerait essentiellement avec ce qui était alors un petit groupe de personnes qui se connaissaient; c'était comme un groupe de vieux amis où chacun pouvait voir ce que l'autre faisait, où régnait un esprit de confiance à l'égard des banquiers. Les choses ont évidemment changé depuis ce temps-là. Il y a maintenant plus de 70 banques. Votre bureau, je pense, compte bien au delà de 2,000 employés, verse plus de 50 millions de dollars par année en salaires, et constitue un service très sophistiqué, bien informé, au courant du système bancaire canadien; et pourtant, le 9 mai dernier, vous avez dit qu'il n'y avait pas de problème de solvabilité. À ce moment-là, vous faisiez allusion à un certain nombre de banques, et vous avez ajouté que tout problème de liquidités n'était que de nature temporaire.

Maintenant, je pense que nous avons appris par la suite que tous les directeurs de banques qui ont participé à l'opération de sauvetage la fin de semaine du 23 ou du 25 mars avaient quitté la réunion avec un sentiment de grande incertitude sur ce qu'ils venaient de faire, parce qu'ils avaient obtenu très peu d'informations.

La ministre d'État aux Finances a déclaré qu'elle avait été portée à liquider la banque, en fonction toujours de la très faible quantité d'informations dont elle disposait.

Monsieur le gouverneur Bouey, il y a des gens, des investisseurs qui ont fait des placements en fonction de cette décision. Nous avons appris, grâce à votre contrôleur et comptable en chef, M. Lamb, que quelques jours à peine après cette réunion, on vous a informé qu'il faudrait 100 millions de dollars de plus pour assurer le succès de l'opération. La ministre d'État aux Finances et le ministre des Finances, se fondant probablement sur l'opinion de la banque centrale, la banque la plus influente au pays, ont déclaré, comme d'autres fonctionnaires, que tout allait bien.

En d'autres termes, on a induit la population en erreur. Les banques n'étaient pas solvables; elles éprouvaient de sérieux problèmes de gestion. Vous avez dit que vous aviez beaucoup d'estime pour la direction de la banque, dans la mesure où vous étiez au courant de ses activités. Ne croyez-vous pas qu'avec des effectifs de 2,000 employés, et même plus, les déclarations que vous avez faites ont encouragé les gens à investir—les actionnaires, les déposants, les titulaires de débentures—et que, d'une certaine façon, la banque centrale a inconsciemment induit la population du Canada en erreur?

M. Bouey: Monsieur Riis, plutôt que d'avoir recensé le nombre d'employés au service de la Banque du Canada, je pense que vous auriez eu intérêt à consulter la Loi sur la

[Text]

set out in the Bank of Canada Act. The Bank of Canada has no powers to inspect the chartered banks. In fact, there is a provision in the Bank Act that prohibits us from requiring information on individual loans.

I think your problem is you do not understand the role that the Bank of Canada has to play.

• 2015

I have just read a statement setting it out I think very clearly. The people who were involved in that March 25 exercise certainly believed the support package would make the bank solvent. No one there had any incentive to take any different a view. Certainly the Bank of Canada did not want the bank to fail. Neither did the Inspector General nor the banks that were involved, nor the Government of Canada. We were given the information available at that time and we believed it would work. That is how we operated.

You mention that our controller said somewhat later that another \$100 million might have been required. That is not exactly what he said. He did send me a memorandum with a table that showed one could consider potential losses up to another \$101 million. But in his write-up of it he said the Chief Inspector of the Inspector General of Banks would have preferred \$300 million to the \$255 million. During the course of that discussion when we arrived at \$255 million, there were numbers that varied from \$200 million to \$300 million. Finally the decision was \$255 million. The bank did not fail because of \$45 million. That was a worst-case projection. So those decisions were made in good faith on the basis of the information available. I would say to you very strongly that the information available did not warrant allowing that bank to fail on that Monday morning.

Mr. Riis: I accept what you have said, Governor Bouey. I want to go back to the point that because of a position and a statement you made, that there was no solvency problem out there... that was not a finance critic or a member of the Finance committee saying that. That was the most powerful banker in Canada saying that. That sent a very clear signal out to investors—we have had them before our committee—who have said that is largely what they based their information on. If you cannot believe the central banker, who can you believe? Our Finance Minister and Minister of State for Finance and Finance department officials repeated what the central banker presumably said, or in a sense kept that line going publicly, and created the impression that in fact there was no solvency problem. Now we know that was not the case; there was a solvency problem out there. There was a solvency problem with the Canadian Commercial Bank. It became a solvency problem at the Northland Bank, and difficulties with Mercantile, and perhaps even now... I would not say solvency problem with the Continental.

The problem was that you were wrong, as the central banker. Do you not think it was a little imprudent of you? Leave it to the politicians to make those kinds of statements. When the central banker of the country makes those kinds of statements, people invest large sums of money, because if they

[Translation]

Banque du Canada pour voir quels sont ses pouvoirs. La Banque du Canada n'est pas autorisée à inspecter les banques à charte. En fait, une disposition de la Loi sur les banques nous interdit d'exiger des renseignements sur des prêts individuels.

Votre problème, je pense, c'est que vous ne comprenez pas le rôle de la Banque du Canada.

Je viens juste de lire une déclaration qui est très claire, je pense. Ceux qui ont participé à l'exercice du 25 mars croyaient sûrement que l'opération de sauvetage rétablirait la solvabilité de la banque. Personne n'avait de raisons de croire autrement. La Banque du Canada ne voulait certainement pas que la banque fasse faillite. Pas plus que l'Inspecteur général, ou les banques qui ont participé à l'exercice, ou le gouvernement du Canada. Nous croyions que l'opération fonctionnerait, compte tenu de l'information que nous avions en main à ce moment-là. C'est ainsi que nous avons pris notre décision.

Vous mentionnez que notre contrôleur avait dit un peu plus tard qu'il fallait 100 millions de dollars de plus. Ce n'est pas exactement ce qu'il a dit. Il m'a envoyé un message avec un tableau montrant des pertes possibles de 101 millions de dollars de plus. Mais dans son message, il déclarait que l'Inspecteur en chef de l'Inspecteur général des banques aurait préféré 300 millions à 255 millions de dollars. Au cours des discussions, les montants variaient de 200 et 300 millions de dollars. Nous nous sommes finalement entendus sur la somme de 255 millions de dollars. La banque ne s'est pas écroulée à cause de 45 millions de dollars. C'était la pire hypothèse. Ces décisions ont donc été prises de bonne foi en fonction de l'information disponible à ce moment-là. D'après les renseignements que nous avions, il n'était absolument pas question de laisser cette banque faire faillite le lundi matin.

M. Riis: J'accepte votre réponse, monsieur Bouey. J'aimerais revenir à ce que je disais tout à l'heure: à cause de votre prise de position et de la déclaration que vous avez faite—et ce n'est pas un critique financier, ni un membre du comité des Finances, mais bien le banquier le plus influent au Canada qui a dit qu'il n'y avait pas de problème de solvabilité—des investisseurs, et le comité en a rencontré, ont dit avoir pris des décisions sur la foi de cette affirmation. Si la Banque du Canada n'est pas digne de confiance, alors à qui peut-on faire confiance? Le ministre des Finances, le ministre d'État aux Finances et les fonctionnaires du ministère des Finances ont répété ce qu'avait dit le gouverneur de la banque centrale et créé l'impression qu'il n'y avait pas de problème de solvabilité. Nous savons aujourd'hui que ce n'était pas le cas; qu'il y avait effectivement un problème de ce côté-là. La Banque de Commerce du Canada avait un problème de solvabilité. La Northland a eu des problèmes de nature semblable; la Mercantile, d'autres difficultés, et aujourd'hui, je ne dirais pas que la Continentale a des problèmes de solvabilité, mais...

Le problème, c'est que vous vous êtes trompé, vous, le principal banquier du pays. Ne pensez-vous pas avoir manqué un peu de prudence? Laissez les politiciens faire ce genre de déclarations. Quand le principal banquier du pays fait pareille déclaration, les gens investissent d'énormes sommes d'argent,

[Texte]

cannot believe in you, Governor Bouey, who can they believe in?

Mr. Bouey: Mr. Riis, you have to look at that situation pretty carefully. First of all, I was not the first one to say there was no solvency problem out there. That had been determined by the Inspector General of Banks, and the same statement had in fact been made by the Minister of Finance. That is what we all believed. You can say I should protect myself, and I should say perhaps there is no solvency problem out there if the Inspector General has it right; and I suppose he could say there is no solvency problem out there if the auditors have it right.

This is no way to maintain confidence in the system. What you have to have is an inspection system you can believe in, and then state what you do believe. There is no way out for us. If we are lending money to a bank, anyone is justified in inferring that we believe the bank to be solvent. We really do not have any option there. I could say nothing. But when you see the amount of advances we made to that bank, you would be quite justified in saying the central bank must believe the bank is solvent; and you would be right. We did believe the bank was solvent.

Something went wrong. That is why we are having these hearings. That is why I am here tonight. That is why you are here tonight. Something went wrong. The important thing is not to point your finger at the most powerful banker in the country, but to try to find out what went wrong.

Mr. Riis: Governor Bouey, the reason, I suppose, as you say, I am pointing a finger at you is that also we have been pointing fingers at different people, and everybody has been dodging our finger.

• 2020

I am saying to you that you are not like the rest of the people who have been commenting on the banks, that you hold a very special position. You have been involved with the central bank for 30 to 35 years. You have been a central banker for a decade plus.

If to make these public statements you did not have adequate information or the system itself between you and the Inspector General of Banks was inadequate or inappropriate, I would assume that those 2,000 plus employees would have helped you come to that decision and would wonder how this system has evolved for so long without someone like you suggesting that we need some major changes to it.

Mr. Bouey: Well, our 2,000 employees do not work on inspecting banks, Mr. Riis, and surely I have got that across by now.

Mr. Riis: You have got that across. Really, they do not inspect banks, but I assume that they know what is going on in the banking system out there.

[Traduction]

parce que, s'il ne peuvent vous faire confiance à vous, monsieur Bouey, à qui peuvent-ils faire confiance?

M. Bouey: Monsieur Riis, il faut analyser la situation avec soin. Premièrement, je ne suis pas le premier à avoir dit qu'il n'y avait pas de problème de solvabilité. Cette situation a été déterminée par l'Inspecteur général des banques, et la même déclaration a été faite par le ministre des Finances. Vous pourriez dire que j'aurais dû me protéger; j'aurais dû déclarer qu'il n'y avait sans doute pas de problème de solvabilité si l'Inspecteur général l'affirmait; et je suppose que lui aurait pu déclarer qu'il n'y avait pas de problème de solvabilité dans la mesure où les vérificateurs ne s'étaient pas trompés.

Ce n'est pas la façon d'établir un climat de confiance. Nous devons pouvoir faire confiance au système d'inspection, puis faire une déclaration selon nos convictions. Ça ne peut pas être autrement. Si nous prêtons de l'argent à une banque, cela veut dire que nous croyons que la banque est solvable. Nous n'avons vraiment pas le choix. Je pourrais ne rien dire, mais quand vous voyez les montants que nous avons avancés à la banque, vous avez parfaitement raison de dire que la banque centrale doit être convaincue que la banque est solvable; et vous n'avez pas tort. Nous croyions que la banque était solvable.

Quelque chose n'a pas bien marché. C'est pourquoi nous tenons les présentes audiences. C'est pourquoi je suis là ce soir. C'est pourquoi vous êtes là ce soir. Quelque chose n'a pas bien marché. L'important, ce n'est pas de pointer du doigt le banquier le plus influent du pays, mais de chercher à déterminer ce qui n'a pas marché.

M. Riis: Monsieur le gouverneur Bouey, si, comme vous le dites, je vous pointe du doigt, c'est que nous avons aussi pointé du doigt différentes personnes, et tout le monde cherche à se disculper.

Notez que vous n'êtes pas comme le reste des intervenants car vous occupez des fonctions très précises. Vous travaillez à la Banque Centrale depuis 30 ou 35 ans. Il y a plus de 10 ans que vous dirigez cette banque.

A supposer que vous ayez fait ces déclarations publiques sans disposer des renseignements indispensables ou à supposer que les communications que vous avez eues avec l'Inspecteur général des banques n'aient pas été entièrement satisfaisantes, je présume que vous auriez pu compter sur l'aide de ces 2,000 et quelque employés pour prendre cette décision et je me demande pourquoi cela a pris si longtemps avant que des gens comme vous proposent des modifications majeures à ce système.

M. Bouey: Monsieur Riis, nos 2,000 employés ne sont pas responsables de l'inspection des banques et je pensais que cela était bien compris maintenant.

M. Riis: En effet, nous le comprenons. Il est juste de dire qu'ils n'inspectent pas les banques, mais je présume qu'ils savent ce qui se passe dans les milieux bancaires.

[Text]

Mr. Bouey: They do not know what is going on in loan portfolios. They have no way of knowing. We have no power to inspect loan portfolios, and surely you understand that by now.

Mr. Riis: I do understand that by now.

Mr. Bouey: We had no way—and I do not expect anybody else did either—of knowing that the inspection system was not producing accurate results. If you look back over the 60 years you referred to, you can only find two cases, these two cases in Alberta, where the inspection system apparently gave us the wrong information, and how were we to know that in advance?

Mr. Riis: I would hold that probably we were very lucky and that it was only that things got so bad that the management of the Canadian Commercial Bank simply just could not function any longer and the system broke down. I guess I wonder where you have been as our central banker in your relationship with our Inspector General of Banks. Have you been of the assumption that in fact for the last decade everything was fine, that the relationship or the intelligence you were able to obtain regarding the stability of the banking system was adequate for you to do your job? I assume that you must have been satisfied.

Mr. Bouey: Yes, sir. Absolutely. I had no evidence to the contrary and neither did you.

Mr. Riis: No, but I am not a central banker of the country either. I have had no intention of being one.

Mr. Bouey: Why will you not concede the fact that we have no powers to inspect banks? The Inspector General does not report to the Bank of Canada; he reports to the Minister of Finance.

Mr. Riis: Governor, I am well aware of that. Do you think you needed more powers? Obviously to do your job and to give the public impression that as a prudent decision... was inadequate because you gave the wrong information.

Presumably, to ensure that this does not happen in the future we have to change the system. Somehow the relationship between you and the Inspector General's Office is going to have to change so you as our central banker, or whoever is our central banker after you, in fact has the necessary intelligence so when he goes public and says there is no solvency problem out there—the kind of word on which people base their investment decisions—they can have faith that is the case.

When I look at your last report and notice the advances to members of the Canadian Payments Association, the trend line goes up and up now to nearly the \$3-billion range. You tell me maybe today that there is no solvency problem out there. Why should I believe you today when in fact you were so wrong so recently?

[Translation]

M. Bouey: Ils ne savent pas ce qu'il y a dans les portefeuilles de prêts. Il est impossible qu'ils le sachent. Nous n'avons pas l'autorisation de vérifier les portefeuilles de prêts et je suis sûr que vous l'avez compris maintenant.

M. Riis: En effet.

M. Bouey: Pas plus que qui que ce soit nous n'étions en mesure de savoir qu'on ne pouvait pas se fier aux inspections. Revenez 60 ans en arrière, et c'est vous-même qui avez parlé du passé, et vous ne trouverez que deux cas, en Alberta en l'occurrence, où le réseau d'inspection apparemment a signalé de faux renseignements; mais je vous demande bien comment nous aurions pu nous en douter?

M. Riis: Je pense que nous avons eu beaucoup de chance et qu'il s'est tout simplement trouvé que la situation s'est tellement aggravée que la gestion de la Banque Commerciale du Canada ne pouvait tout simplement plus s'adapter; si bien que tout l'édifice s'est écroulé. Je me demande pourtant quel était votre rôle à titre de banquier central par rapport à celui de l'Inspecteur général des banques. Est-ce que vous avez présumé que puisque tout allait très bien depuis 10 ans, vos rapports avec les milieux bancaires ou encore les renseignements que vous obteniez concernant la stabilité des banques vous suffisaient pour faire votre travail? Vous étiez forcément satisfait.

M. Bouey: En effet. Tout à fait. Rien ne me prouvait le contraire, à vous non plus.

M. Riis: Pas du tout, mais je ne suis pas banquier à la Banque Centrale du Canada. Je n'ai jamais eu l'intention de le devenir.

M. Bouey: Pourquoi ne pas admettre que nous n'avons pas le pouvoir d'inspecter les banques? L'Inspecteur des banques ne relève pas de la Banque du Canada mais du ministre des Finances.

M. Riis: Monsieur le gouverneur, je sais très bien cela. Pensez-vous qu'il vous faudrait plus de pouvoirs? Manifestement, pour faire votre travail et pour donner au public l'impression qu'une décision réfléchie... Ce n'était pas le cas, car vous avez donné de faux renseignements.

On peut supposer que pour éviter que cela se reproduise à l'avenir, il sera nécessaire de modifier les choses. Il faudra peut-être modifier vos rapports avec le Bureau de l'Inspecteur général des banques pour que le président de la Banque Centrale, vous ou votre successeur, puissiez compter sur les renseignements nécessaires; de sorte que quand vous ferez des déclarations publiques, quand vous affirmerez qu'il n'y a pas de problème de solvabilité, les gens qui se tournent vers vous pour prendre des renseignements concernant leurs investissements puissent avoir foi dans vos propos.

J'ai parcouru votre dernier rapport et je constate que les avances consenties aux membres de l'Association canadienne des paiements n'ont cessé de grimper pour atteindre presque 3 milliards de dollars actuellement. Vous soutenez aujourd'hui qu'il n'y a pas de problème de solvabilité. Pourquoi devrais-je vous croire aujourd'hui alors que tout récemment vous vous êtes trompé?

[Texte]

Mr. Bouey: Well, if you really want me to take direct responsibility for the solvency of banks then you can get Parliament to give me that power.

Mr. Riis: I do not want you to talk about the solvency of banks if you do not know what is going on out there.

Mr. Bouey: I have already explained to you there is no way of avoiding that because if we make advances to banks then that is a clear indication that we regard the bank as solvent. There is no escape from that.

Mr. Riis: But what is the value of your word today on the solvency of Canada's banks when you make it, if you were called to make it on, say, the Continental?

Mr. Bouey: I think it is very good.

Mr. Riis: Based on past performance?

Mr. Bouey: I do not think I need to answer that question, Mr. Chairman.

Mr. Riis: You have admitted that your intelligence is inadequate, that you do not know what is going on in the banking system, that you take someone else's word for it, and yet you are prepared to go out on a limb and say that the bank or the banking system is solvent.

Mr. Bouey: Well, to follow your logic through, Mr. Riis, then you should feel that the Bank of Canada should not be allowed to make advances to banks either . . .

Mr. Riis: I certainly should not.

Mr. Bouey: —since we have no way of knowing. But surely it is possible to have an inspection system in this country that the central bank can rely on, whether it runs it itself or not. That is what we thought we had, and that is what we have had, and we still have to find out why we did not seem to have it this time.

• 2025

Mr. Riis: Let me ask a last question, Mr. Chairman. Regarding again the March 23 weekend, the important weekend, in a memo from Mr. Lamb, your Comptroller and Chief Accountant, he said that:

... a sum approaching \$1 billion was as far as the bank could go with reasonable security.

I notice that, as late as August 30—just a day before the announcement—you advanced another \$6 million to make a total of \$1.316 billion. My question, Governor Bouey, is why did you go beyond what was identified as a reasonable security limit to the tune of in excess of \$300 million?

Mr. Bouey: My recollection, Mr. Riis, in that case is that he was just talking about the Canadian portfolio; he also took the U.S. dollar portfolio as security.

Mr. Riis: Thank you. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Riis. Mr. Blenkarn.

[Traduction]

M. Bouey: Si vous voulez que je sois responsable de la solvabilité des banques, vous n'avez qu'à demander au Parlement de me donner ce pouvoir.

M. Riis: Je ne veux pas que vous me parliez de la solvabilité des banques si vous n'êtes pas au courant de la situation.

M. Bouey: Je vous ai déjà expliqué que c'est inévitable car dès que nous avançons des fonds aux banques, nous annonçons clairement que nous estimons que cette banque est solvable. Ne cherchez pas plus loin.

M. Riis: Que vaut alors votre parole sur la solvabilité des banques canadiennes aujourd'hui, à supposer qu'on vous demande de vous prononcer sur la Continentale?

M. Bouey: Je pense que sa solvabilité est très bonne.

M. Riis: D'après ce que vous avez pu constater par le passé?

M. Bouey: J'estime que je n'ai pas à répondre à cette question, monsieur le président.

M. Riis: Vous avez reconnu que les renseignements qu'on vous donnait ne suffisaient pas et que vous ne savez pas ce qui se passe dans le milieu bancaire, et pourtant vous êtes prêt à vous hasarder à dire que le système bancaire est solvable.

M. Bouey: Monsieur Riis, en toute logique, vous estimez alors que la Banque du Canada ne devrait pas avoir le droit d'avancer des fonds aux banques non plus . . .

M. Riis: Pas du tout.

M. Bouey: ... puisqu'il nous est impossible de savoir. Toutefois, j'estime qu'il est possible de pouvoir compter au Canada sur une inspection fiable, en laquelle la Banque du Canada peut avoir confiance, même si ce n'est pas elle-même qui la fait. Nous avions l'impression que c'était le cas, et cela a été effectivement le cas; il nous reste à déterminer pourquoi, cette fois-ci, il y a eu une lacune.

M. Riis: Monsieur le président, une dernière question. Je reviens à l'important weekend du 23 mars, et je lis dans une note de M. Lamb à votre contrôleur et comptable en chef, et je cite:

... presque un milliard de dollars serait la somme que la banque pourrait avancer compte tenu des garanties.

Je constate que le 30 août même, la veille de l'annonce de l'effondrement de la banque, vous avez avancé encore 6 millions de dollars, ce qui représente un total de 1.316 milliard de dollars. Monsieur le gouverneur Bouey, pourquoi avez-vous jugé bon de dépasser de 300 millions de dollars la limite sécuritaire qu'on vous indiquait?

M. Bouey: Monsieur Riis, si je me souviens bien, M. Lamb parlait uniquement du portefeuille canadien. Par ailleurs, il a étudié aussi le portefeuille américain, qui pouvait constituer une garantie.

M. Riis: Merci. Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Riis. Monsieur Blenkarn.

[Text]

Mr. Blenkarn: Thank you, Mr. Chairman. Governor, one of the concerns which has developed in people's minds since this problem developed, I think, is the idea that the Bank of Canada takes security for its advances to the chartered banks. But in effect, when the Bank of Canada takes security, it takes an assignment of the liquid assets of the chartered banks to the extent that the remaining and outstanding depositors wind up with no assets to back their deposits. So in the case of the Canadian Commercial Bank, to support \$1.3 billion in round figures of advances, you took an assignment of \$1.8 billion of assets, leaving the creditors, or the depositors, or people who left their money in the bank, with virtually nothing to back their deposits. In the case of the Northland, for \$510 million, you took \$1.1 billion of assets, leaving the depositors again with no money to back their deposits. In other words the very advances to the banks by the Bank of Canada made these banks insolvent, and gave those persons who put deposits in the banks the feeling that they had no security whatsoever for their deposits and, in effect, made the banks bankrupt themselves. Now, you have done the same so far with the Continental and with the Mercantile.

Now where are we going here? Is there something wrong with the system? Why should the Bank of Canada have security? Why should the Bank of Canada be in any different position than is any ordinary depositor? Why should you all of a sudden be in the position, as the Bank of Canada with this tremendous security, and upon seeing huge advances being made by the Bank of Canada to a bank, to frighten the ordinary depositors silly, because they immediately see that perhaps all the security for their deposits has gone.

Mr. Bouey: I should say about three things, Mr. Blenkarn. First of all, we are required by law to take security. We have no option in the matter. Second, if the bank really is solvent, as we believe it to be and as we have been told it is, then there are not any risks for the others. In fact, what we are doing is making sure the bank can survive by allowing it to meet the run on its deposits. That is what we are doing. If the bank is solvent, that means by definition that the assets exceed the liabilities and, therefore, there are enough assets for everybody. Finally, there is a matter of what is possible in practice. It is very hard—I would say really impossible—for the bank to operate by taking a huge number of promissory notes. If the bank is to continue to operate, they need to have these obligations to these liabilities—assets for them, but promissory notes—out on their desk every day. What we do is take an assignment of virtually the whole loan portfolio and that allows them to carry on business as usual.

There is no problem here at all as long as the bank is solvent. If it is insolvent, there is nothing the Bank of Canada can do about that. We have no power to remedy that, which is why we do not lend when the bank is insolvent.

Mr. Blenkarn: Yes, but you in fact protect yourself. You can afford to continue to lend, even though the bank is insolvent, because you take all of the assets . . .

Mr. Bouey: We do not do that, Mr. Blenkarn.

[Translation]

M. Blenkarn: Merci, monsieur le président. Monsieur le gouverneur, depuis le début de toute cette affaire, les gens se sont inquiétés de ce que le Banque du Canada exige des garanties contre les avances qu'elle fait aux banques à charte. En fait, quand la Banque du Canada accepte des garanties, on lui cède les actifs liquides des banques à charte, si bien que les autres déposants se retrouvent sans actif pour garantir leurs dépôts. Dans le cas de la Banque Commerciale du Canada, vous avez avancé quelque 1.3 milliard de dollars et on vous a cédé 1.8 milliard d'actifs, si bien que les créanciers, c'est-à-dire les déposants, les gens qui avaient confié leur argent à la banque se trouvaient avec presque rien en garantie. Dans le cas de la Northland, contre une avance de 510 millions de dollars, on vous a cédé 1.1 milliard de dollars d'actifs, si bien que les déposants ne pouvaient plus compter sur quoi que ce soit pour garantir leurs dépôts. En d'autres termes, les avances faites par la Banque du Canada ont contribué à l'insolvabilité de ces banques et cela a donné l'impression aux déposants que leurs dépôts n'étaient plus garantis et en effet, pour finir, ces banques ont fait faillite. Par ailleurs, vous avez fait la même chose pour la Continentale et la Mercantile.

Que se passe-t-il? Y a-t-il quelque chose qui cloche dans notre système? Pourquoi la Banque du Canada doit-elle avoir des garanties? Pourquoi la Banque du Canada est-elle dans une situation différente de celle du déposant moyen? Pourquoi la Banque du Canada qui peut compter sur ces garanties énormes serait-elle soudainement dans une situation telle, qu'ayant avancé des sommes énormes à une banque, elle affole les déposants moyens qui se disent que tout d'un coup tout ce qui garantit leurs dépôts a disparu.

M. Bouey: J'ai trois choses à vous dire, monsieur Blenkarn. Premièrement, la loi exige que nous demandions des garanties. Nous n'avons pas le choix. Deuxièmement, si une banque est solvable, si on nous a dit qu'elle l'est, il n'y a alors pas de risque pour qui que ce soit. En fait, quand nous avançons de l'argent à une banque, nous lui permettons de survivre car elle peut dès lors honorer ses dépôts. C'est effectivement ce qui se passe. Si la banque est solvable, cela signifie forcément que l'actif dépasse le passif et par conséquent, qu'il y a assez d'actif pour tout le monde. Finalement, il faut regarder le côté pratique. Il est très difficile, voire impossible, qu'une banque puisse fonctionner en acceptant un nombre illimité de billets à ordre. Pour que la banque continue de fonctionner, il faut que ces obligations, ce passif, soient surveillés quotidiennement. Nous demandons qu'on nous cède presque tout le portefeuille des prêts et cela permet à la banque de continuer ses opérations.

Il n'y a aucune difficulté tant que la banque est solvable. Quand elle ne l'est plus, la Banque du Canada ne peut plus rien. Nous n'avons pas le pouvoir d'intervenir et c'est pourquoi nous ne prêtons pas à une banque qui n'est pas solvable.

M. Blenkarn: En fait, vous vous protégez vous-même. Vous pouvez continuer de prêter, même si la banque est insolvable, car vous accaparez tout l'actif . . .

M. Bouey: Monsieur Blenkarn, ce n'est pas ce que nous faisons.

[Texte]

Mr. Blenkarn: —so that the depositors are left out in the cold with this present system. Should we not immediately change the Bank Act and get rid of that security you have? I mean, in effect, your security puts everybody who stays as a depositor in a bank at serious risk. You take an assignment of the loan portfolio. The only security the depositors have is the assets of the bank, the capital of the bank and the assets of the bank. You have taken all the security. When you become the up-front secured creditor, you in effect have the first mortgage on those deposits, and those depositors in the case of a liquidation do not get anything until you are paid off in full.

• 2030

If we did not come with this bill, Governor, what would happen to the CCB? Mr. McGirr would sell off the assets, and presumably he might get \$1.3 billion to cover you, but I bet you he is not going to get a lot more than \$1.3 billion out of those liquid loans. So maybe he has some long-term pieces of real estate and some shares in the Westlands Bank, but it may be until hell nearly freezes over before he gets enough money to cover a nickel on the dollar for the depositors unless this bill goes through.

Now, go to the Northland. Are we not in the same position? Mr. Morrison will wind up having to sell assets. The first \$510 million comes to you. By the time he gets anything back for the ordinary fellows, the guys who really trusted the bank, who put their bucks in the bank, they would have to wait and wait and wait.

Now, are we not in a situation where this particular privilege that the Bank of Canada has must be turned around, and is that not the real reason for getting this bill through? Unless this bill goes through . . . The Bank of Canada is going to be okay, as you say in your notes tonight and your speech of September 23 that you have in your October report. You are okay, but what about all those other little fellows? If this bill does not go through, they do not have a prayer. Is that not right?

Mr. Bouey: The object of the exercise, Mr. Blenkarn, the object of our advances, was to keep the bank in business, and we did not carry on lending once we were told the bank was no longer viable. Now, the reason we follow a policy of not lending if we know the bank is insolvent or not viable is for the very reason you mentioned. That means there would be nothing left for the other people. Of course, we use only the amount of security we need. If we have advances of \$1.3 billion and security of \$1.8 billion, naturally we take only \$1.3 billion. The rest is available to other people if the bank is solvent.

[Traduction]

M. Blenkarn: . . . si bien que le régime actuel veut que les déposants se retrouvent sur le carreau. Ne devrait-on pas modifier immédiatement la Loi sur les banques et lever cette exigence de garanties dans votre cas? En fait, en exigeant des garanties, vous faites courir un risque grave à tous ceux qui persistent à être déposants. vous prenez une option sur le portefeuille de prêts. La seule garantie des déposants, ce sont les éléments d'actif de la banque, son capital et son actif. Vous avez fait main basse sur cette garantie. En devenant le principal créancier garanti, vous avez obtenu la priorité sur ses dépôts, et en cas de liquidation les déposants devront attendre que vous ayez été totalement remboursé avant de toucher quoi que ce soit.

Monsieur le gouverneur, si nous n'avions pas proposé ce projet de loi, que se passerait-il dans le cas de la BCC? M. McGirr vendrait ses éléments d'actif, et je suppose qu'il parviendrait à trouver ces 1,3 milliard de dollars pour vous; mais je vous parie que disposer de ces prêts disponibles ne lui rapporterait beaucoup plus de 1,3 milliard de dollars. Il détient peut-être quelques placements immobiliers à long terme et quelques actions à la banque Westland, mais en l'absence de ce projet de loi il faudrait certainement attendre le déluge avant qu'il puisse trouver suffisamment d'argent pour rembourser à 5 p. 100 les déposants.

Prenons maintenant le cas de la Norbanque. La situation n'est-elle pas la même? M. Morrison finira par devoir vendre ses éléments d'actif. Les 510 premiers millions seront pour vous. Ce n'est pas demain la veille que les simples déposants, ceux qui faisaient véritablement confiance à cette banque, qui y ont placé leurs économies, se verront rembourser quoi que ce soit.

Ne pensez-vous pas qu'il est temps de mettre fin à la situation privilégiée de la Banque du Canada et que c'est justement l'objet véritable de ce projet de loi? À moins que ce projet de loi ne soit adopté . . . la Banque du Canada s'en sortira très bien, comme vous l'avez dit ce soir dans votre exposé et dans votre discours du 23 septembre qui figure dans votre rapport d'octobre. Vous vous en sortez très bien, mais quel est le sort réservé à tous les petits déposants? Si ce projet de loi n'est pas adopté, ils n'ont même pas le loisir de prier. N'est-ce pas?

M. Bouey: L'objet de cet exercice, monsieur Blenkarn, l'objet de ces avances, était de maintenir la banque à flot, et nous y avons mis fin le jour où on nous a dit que cette banque n'était plus viable. Or, si nous cessons d'avancer des fonds quand nous apprenons que la banque est insolvable, c'est justement pour la raison que vous venez de mentionner. Si nous continuions, il n'y aurait plus rien pour les autres. Bien entendu, nous n'utilisons que le montant de garantie qui nous est nécessaire. Si nos avances se chiffrent à 1,3 milliard de dollars et si la garantie est de 1,8 milliard de dollars, bien entendu nous ne prenons que 1,3 milliard de dollars. Ce qui reste est à la disposition des autres créanciers si la banque est solvable.

[Text]

Mr. Blenkarn: No, it is not. It is not available to the other people until you are paid off.

Mr. Bouey: That is right.

Mr. Blenkarn: All right. In other words, if those loans cannot be liquidated for 100¢ on the dollar, then you get your 100¢ and the other people get precious little. In other words, with this privilege to the Bank of Canada that is in the Bank Act, it would be impossible to liquidate this bank and give depositors anything because you have most of the security, certainly in the CCB.

Now, have you recommended to the Minister that something be done to change this, and is this not one of the concerns we have with the continuing solvency problem with banks? As long as you wind up with a privilege, then every time you make an advance you put ordinary depositors at greater and greater risk. Those who stick with the bank have less and less security to protect them as you make advances. Is that not the situation?

Mr. Bouey: I do not really agree with you, Mr. Blenkarn. It may appear that way, but we enter these exercises in order to keep the bank going. We intend to lend only as long as the bank is solvent, and naturally, we start on these exercises with strong hopes of success. In fact, if we did not do this, if we did not lend, the alternative would be presumably for the bank to be unable to meet its liabilities very early on and fail at an early stage. So this is what we do.

Now, I suppose you could conceive of a situation where we loaned without security. I do not know if Parliament would really wish the central bank to make very large loans without security. It has not so far.

Mr. Blenkarn: Why do you think you should be in a better position than the ordinary unseemingly Joe who puts his money in the bank or the municipality that understands that the banking system is great, so they put their \$7 million or \$9 million in the bank because they have surplus tax money on hand and they are waiting to pay their bills? They put their money on short-term in the bank. Why are they, why are they in less privileged position than the Bank of Canada, with all the money and the power of the Bank of Canada, the advice from the Inspector General of Banks and the Minister of Finance, why should they be in a worse position because you happen to make an advance?

• 2035

Mr. Bouey: We go into the bank because it is in trouble. That is one difference. And this is a . . .

Mr. Blenkarn: You go into the bank, you say, because it is in trouble. The question I ask you is: Are you putting the bank further in trouble when you go in? In other words, when they see you coming, when they see you making very large advances, do you not, in effect, make an advance that really is an announcement that says, "I have AIDS, I have VD; boy, I am going". Do you really not put the fear of God into the

[Translation]

M. Blenkarn: Non. Ce n'est pas à leur disposition tant que vous n'avez pas été remboursé.

M. Bouey: C'est exact.

M. Blenkarn: Très bien. En d'autres termes, si ces prêts ne peuvent être liquidés à 100 p. 100 de leur valeur, vous touchez vos 100 p. 100 et les autres ramassent les miettes. En d'autres termes, à cause de ce privilège accordé à la Banque du Canada par la Loi sur les banques, il serait impossible de mettre cette banque en liquidation et de donner quoi que ce soit aux déposants puisque vous avez priorité sur presque toute la garantie, dans le cas de la BCC, en tout cas.

Avez-vous recommandé au ministre de modifier cette situation, et n'est-ce pas un des problèmes que nous pose cette question de solvabilité des banques? Tant que vous conserverez ce privilège, chaque fois que vous ferez une avance vous accroîtrez d'autant le risque que courent les déposants ordinaires. Ceux qui n'abandonnent pas la banque voient leurs garanties diminuer proportionnellement à vos avances. N'est-ce pas le cas?

M. Bouey: Je ne suis pas vraiment d'accord avec vous, monsieur Blenkarn. Cela peut sembler ainsi, mais l'objet de ces exercices est de maintenir à flot la banque concernée. Nous ne faisons des avances que tant que la banque est solvable, et naturellement, nous ne nous livrons à ces exercices que si les espoirs de succès sont réels. D'ailleurs, si nous ne faisons pas d'avances, il est à présumer que la banque serait beaucoup plus tôt dans l'incapacité de remplir ses obligations et déposerait son bilan beaucoup plus tôt. C'est donc ce que nous faisons.

Je suppose que l'autre solution serait de consentir des prêts sans garantie. Je ne sais si le Parlement serait d'accord pour que la banque centrale consente des prêts très importants sans garantie. Ce n'est pas le cas jusqu'à présent.

M. Blenkarn: Pourquoi pensez-vous que votre position devrait être supérieure à celle du déposant ordinaire qui place ses économies à la banque ou la municipalité qui, faisant confiance à l'excellence de notre système bancaire, place ses 7 ou 9 millions de dollars parce qu'elle a un excédent d'impôt foncier et qu'elle a de l'avance sur ses échéances? Elles placent leur argent à court terme. Pourquoi leur position serait-elle moins privilégiée que celle de la Banque du Canada qui est riche, qui a les pouvoirs d'une banque centrale, qui bénéficie des conseils de l'inspecteur général des banques et du ministre des Finances, pourquoi devraient-elles se trouver dans une position moins favorisée simplement parce que vous leur consentez des avances?

M. Bouey: Nous intervenons parce que la banque a des problèmes. C'est là la différence. Et c'est . . .

M. Blenkarn: Vous dites intervenir parce que la banque a des ennuis. Je vous pose la question suivante: ne créez-vous pas encore plus d'ennuis à cette banque en intervenant? En d'autres termes, lorsqu'ils vous voient arriver, lorsqu'ils vous voient consentir ces grosses avances, cela ne revient-il pas à annoncer publiquement que cette banque a le SIDA, qu'elle a la vérole, qu'elle va crever. Est-ce que vous n'inspirez pas ainsi

[Texte]

depositors and the market generally? Do you not put them in a position so that it is like an announcement that says, we are bankrupt because we had to take money from the Bank of Canada? Is not the advance from the Bank of Canada alone enough to frighten the market?

Mr. Bouey: I do not think it should be. It may appear that . . .

Mr. Blenkarn: Well, that has been our experience this fall.

Mr. Bouey: Well, let us just remember what our experience has been. What happened here was that we loaned money to a bank that everybody concerned believed to be viable, and it did not turn out to be viable. That is what went wrong. It was not the fact that we took security. Not at all.

Mr. Blenkarn: Well, you say that you lent it to them because they were viable. They were viable until August 31, but they become unviable on September 1. All of a sudden, like so. I mean, you in fact made advances to the CCB up until the Friday . . .

Mr. Bouey: That is right.

Mr. Blenkarn: —before the long weekend. Is that correct?

Mr. Bouey: That is correct.

Mr. Blenkarn: And at the time it was viable. And then, on the long weekend it became non-viable. Now, is not the question of whether a bank is viable or not viable a question of an opinion by the Inspector General of Banks, presumably?

Mr. Bouey: Yes, but he does have to form that opinion on some day or other.

Mr. Blenkarn: Well, it still is a question of opinion. In other words, was there any material change in the assets of the Canadian Commercial Bank from March 22, 1985 to September 1, 1985? Was there any . . . ? Did the loan portfolio become suddenly worse? Did the officers of the bank become suddenly more negligent? Or was it because you happened to make advances and people happened to run off with their deposits because they had no faith?

Mr. Bouey: No. It was because the Inspector General of Banks determined that the assets of the bank were not good enough to allow it to be viable. He made that determination by September 1, and he made it on the basis of information he collected or received from the bank during that period. It had nothing to do with our advances.

Mr. Blenkarn: You make advances because you think the bank is viable. And in making those advances, you make them only because you are able to obtain an assignment of the loan portfolio with sufficient security in the loan portfolio that, in your opinion, the Bank of Canada would be repaid. Is that not correct?

Mr. Bouey: That is correct and, in our opinion, everybody would be repaid because we do it while we think the bank is solvent.

[Traduction]

la crainte de Dieu aux déposants en particulier et au marché en général? Est-ce que pour la banque cela ne revient pas à dire publiquement: nous sommes pratiquement en banqueroute puisque nous avons dû emprunter de l'argent à la Banque du Canada? Est-ce que cette avance de la Banque du Canada ne suffit-elle pas à elle seule à effrayer le marché?

M. Bouey: Il n'y a pas de raisons. Cela peut paraître . . .

M. Blenkarn: C'est l'expérience de cet automne.

M. Bouey: Essayons de résumer les faits d'une manière un peu plus précise. Nous avons prêté de l'argent à une banque que tous les intéressés pensaient viables et malheureusement ils se sont trompés. C'est cela qui a provoqué tous ces événements. Ce n'est pas le fait que nous ayons pris une garantie. Pas du tout.

M. Blenkarn: Vous dites avoir prêté de l'argent à cette banque parce qu'elle était viable. Elle était viable jusqu'au 31 août mais ne l'était plus à partir du 1^{er} septembre. Tout d'un coup. Vous avez consenti des avances à la BCC jusqu'au vendredi . . .

M. Bouey: C'est exact.

M. Blenkarn: . . . avant le long week-end, n'est-ce pas?

M. Bouey: C'est exact.

M. Blenkarn: Et à l'époque elle était encore viable. Puis, à la fin de ce long week-end, elle ne l'était plus. Cette question de la viabilité d'une banque ne repose-t-elle pas entièrement sur l'opinion de l'Inspecteur général des banques?

M. Bouey: Oui, mais il lui faut former cette opinion un jour ou l'autre.

M. Blenkarn: C'est toujours une question d'opinions. En d'autres termes, y a-t-il eu modification appréciable des actifs de la Banque Commerciale du Canada entre le 22 mars 1985 et 1^{er} septembre 1985? Y a-t-il eu . . . ? La situation du portefeuille de prêts a-t-elle empiré d'un seul coup? Les cadres de la banque sont-ils devenus plus négligents d'un seul coup? Ou est-ce que ce sont vos avances qui ont fait fuir les déposants parce qu'ils n'avaient plus confiance?

M. Bouey: Non. C'est parce que l'Inspecteur général des banques a conclu que les actifs de la banque n'étaient pas suffisamment bons pour autoriser sa viabilité. Il est arrivé à cette conclusion le 1^{er} septembre et il y est arrivé sur la foi de renseignements recueillis ou communiqués par la banque pendant cette période. Cela n'avait rien à voir avec nos avances.

M. Blenkarn: Vous faites des avances parce que vous pensez que la banque est viable. Mais ces avances, vous ne les faites que parce que vous êtes en mesure d'obtenir la priorité sur le portefeuille de prêts avec une garantie suffisante, à votre avis, de remboursements, n'est-ce pas?

M. Bouey: C'est exact car, à notre avis, tout le monde serait ainsi remboursé, étant donné que nous agissons ainsi tant que nous pensons que la banque est solvable.

[Text]

Mr. Blenkarn: Now, are you saying that when you make those advances and you check the loan portfolio, you are capable, in your opinion, to determine everyone will be paid? Or are you only making those advances on the basis that there is enough security to make sure that you will be paid?

Mr. Bouey: Well, we do not . . .

Mr. Blenkarn: Is the latter not the truth? There is enough security to make sure that you will be paid.

Mr. Bouey: We look at both sides. We look at the security. It would be, you know, quite a nuisance to try to take the security bit by bit in step with our advances. So we do. We start with the most liquid assets. And we make hundreds of advances, most of them for a very short term. Most of them against government securities.

Mr. Blenkarn: Yes

Mr. Bouey: That happens . . .

Mr. Blenkarn: All the time.

Mr. Bouey: —almost every other day.

Mr. Blenkarn: Sure.

Mr. Bouey: But these special cases, where we have to lend against the loan portfolio, it would be very inconvenient to the bank and very difficult for us to take just enough loans to cover our advances as we go along.

• 2040

But as long as the bank is solvent we will not take any more of the security than is required to cover our advances. The rest of the security will be available for everybody else. Everything is fine unless the bank becomes insolvent.

Mr. Blenkarn: But that is not the case.

Mr. Bouey: It is not our fault that the bank becomes insolvent.

Mr. Blenkarn: The fact is you take a first mortgage on the security. Everybody else gets what is left after you are paid off.

Mr. Bouey: But the trouble, Mr. Blenkarn, is that the bank failed. It became insolvent . . . not because of our advances.

Mr. Hawkes: Could I do a brief supplementary on that? Mr. Blenkarn's logic is that as you make advances, and as your advances grow larger, the wise investor starts withdrawing, so the liquidity crisis gets worse. It seems to me quite simple and quite straightforward and quite logical. Are you disagreeing with the logic?

Mr. Bouey: I do not disagree with part of it. It has nothing to do with the security. When people do see our advances growing, and particularly if they are able to link that to any particular bank, they do get the impression that the bank is getting in more and more difficulty. But that is because they see the bank as having to rely on us for more and more help. It has nothing to do with the fact that we took security.

[Translation]

M. Blenkarn: Voulez-vous dire que lorsque vous faites ces avances et que vous vérifiez le portefeuille de prêts, vous êtes en mesure de supposer que tout le monde sera remboursé? Ou ne faites-vous ces avances qu'à la condition que la garantie soit suffisante pour que vous mêmes soyez remboursés?

M. Bouey: Nous ne . . .

M. Blenkarn: Est-ce que ce n'est pas cette dernière condition qui correspond à la vérité? Qu'il y ait une garantie suffisante pour que vous soyez remboursés?

M. Bouey: Nous étudions les deux aspects. Nous étudions la question de garantie. Comme vous le savez, essayer de faire correspondre une garantie à chacune de nos avances serait extrêmement compliqué. Nous commençons donc par les éléments d'actif les plus disponibles. Nous faisons des centaines d'avances dont la majorité sont à très court terme, dont la majorité sont garanties par le gouvernement.

M. Blenkarn: Oui.

M. Bouey: Nous le faisons . . .

M. Blenkarn: Tout le temps.

M. Bouey: . . . pratiquement un jour sur deux.

M. Blenkarn: Bien sûr.

M. Bouey: Mais dans ces cas spéciaux où c'est le portefeuille de prêts qui sert de garantie, il serait fort incommode pour la Banque et très compliqué pour nous de garantir ponctuellement chacune de nos avances.

Tant que la banque est solvable, nous n'exigeons pas de garanties supérieures à nos avances. Ce qui reste de garantie est à la disposition de tous les autres intéressés. Il n'y a pas de problème à moins que la banque ne devienne insolvable.

M. Blenkarn: Mais ce n'est pas le cas.

M. Bouey: Ce n'est pas de notre faute si la banque devient insolvable.

M. Blenkarn: Il reste que vous avez la priorité sur la garantie. Les autres ont ce qui reste une fois que vous avez été payés.

M. Bouey: Oui, mais le problème, monsieur Blenkarn, c'est que cette banque a fait faillite. Elle est devenue insolvable . . . et pas à cause de nos avances.

M. Hawkes: Pourrais-je poser une petite question complémentaire? M. Blenkarn dit que vous faites des avances et que plus vos avances deviennent importantes, plus les investisseurs prudents retirent leurs dépôts et la crise de liquidité empire. Cette argumentation me semble tout à fait simple et tout à fait logique. Vous n'êtes pas d'accord avec cette logique?

M. Bouey: Je ne la réfute pas entièrement. Cela n'a rien à voir avec la garantie. Lorsque les gens voient que nos avances sont de plus en plus grosses, surtout s'ils arrivent à faire le lien avec une banque particulière, ils ont l'impression que cette banque connaît des difficultés croissantes. Mais c'est parce qu'ils considèrent que cette banque doit de plus en plus

[Texte]

Mr. Hawkes: If individual depositors were paid first, the CDIC second, and the Bank of Canada third on the realization of assets, do you or do you not think people might leave their money in the bank a little longer?

Mr. Bouey: How long people left their money in these banks had nothing to do with the final outcome. The final outcome depended on their assets, which did not turn out to be good enough.

Mr. Hawkes: We are not talking at this point about CCB or Northland. We are talking about a public policy principle of whether or not the Bank of Canada in the future should be in the preferred creditor position over depositors or whether it should be in second position or third position. Should individual depositors be ahead of the Bank of Canada in their security on assets, or equal? A number of public policy positions can be taken, and it is for the future. What the future should be was really the thrust of the original question. It was not a question about the Canadian Commercial Bank or Northland, but we are learning out of this what the policy should be for the future. It seems to me if you want to encourage people to keep their money in the bank, then the Bank of Canada must drop down; must drop down to second or third position. That would do the most to protect individual depositors.

Mr. Bouey: It would not, of course, stop insolvency.

Mr. Blenkarn: No, it might not. But the fact is that at least it would not encourage it.

Mr. Bouey: It would not prevent the insolvency. You could conceive of a system where the central bank did not take security. It would be quite a different system. The central bank would have to know an awful lot more about the banks than it does know now. I do not really know what Parliament would think about an institution like ours using public funds, public moneys, in this way. Sometimes to give a bank time to turn around the advances have to be very large. They may have to be outstanding for a long time. These are public funds.

You notice in the law the Government of Canada's own deposits come before other claimants. Now the Government of Canada does not rank equally with other depositors. But you would like public funds disbursed by us to rank with the bottom somewhere.

Mr. Blenkarn: I raise the issue, Governor, as my colleague has pointed out, because we are in the soup here. We have a great deal of money outstanding. I note you have nearly \$3 billion outstanding by the bank to banks and bankers; and it is not just the CCB and Northland, obviously, at this point. It seems to me a matter of serious public policy where we go. Do we continue with the security position? I think you will remember in the famous meeting in March the banks themselves insisted that they ranked with you equally, or with the Government of Canada, on any recovery of their deposits of

[Traduction]

compter sur notre aide. Cela n'a rien à voir avec le fait que nous ayons la priorité sur la garantie.

M. Hawkes: Si les déposants individuels étaient payés en premier, la SAD en deuxième et la Banque du Canada en troisième en réalisant les éléments d'actif, ne pensez-vous pas que les intéressés seraient peut-être incités à laisser leur argent dans cette banque un peu plus longtemps?

M. Bouey: Que les déposants aient retiré leur argent plus tôt ou plus tard n'a eu aucune incidence sur le résultat final. Le résultat final dépendait des éléments d'actif de ces banques qui ne se sont pas avérés suffisants.

M. Hawkes: Pour le moment, nous ne parlons ni de la BCC ni de Northbank. Nous parlons d'un principe de politique publique. La Banque du Canada devrait-elle ou non à l'avenir bénéficier d'une situation de créancier privilégié par rapport aux autres déposants ou ne devrait-elle venir qu'en deuxième ou troisième position? Les déposants individuels devraient-ils avoir la priorité en matière de garantie sur la Banque du Canada ou être sur un pied d'égalité? Le choix se pose pour nous et ce choix pèsera sur l'avenir. La question qui vous a été posée portait en réalité sur ce choix. Il ne s'agissait pas de la Banque Commerciale du Canada ni de Northbank, mais de ce que nous devons en tirer comme leçon pour l'avenir. Il me semble que si nous voulons encourager les déposants à laisser leur argent à la banque, dans l'ordre des priorités, il faut que la Banque du Canada tombe à la deuxième ou à la troisième place. Cela protégerait au maximum les déposants individuels.

M. Bouey: Cela ne changerait rien pour autant à l'insolvabilité.

M. Blenkarn: Non, c'est possible. Mais pour le moins, cela ne l'encouragerait pas.

M. Bouey: Cela ne l'éviterait pas. Vous pourriez imaginer un système où la banque centrale ne prendrait pas de garanties. Ce système serait fort différent. La banque centrale devrait en savoir beaucoup plus sur les banques qu'elle n'en sait actuellement. Je ne sais pas vraiment ce que penserait le Parlement d'une institution comme la nôtre qui utiliserait les deniers publics de cette manière. Parfois, pour donner le temps à une banque de se retourner, les avances doivent être très importantes. Elles peuvent rester en souffrance pendant très longtemps. Il s'agit de deniers publics.

Dans la loi, les propres dépôts du gouvernement du Canada ont la priorité sur les autres. Le gouvernement du Canada n'occupe pas un rang égal à celui des autres déposants. Vous voudriez cependant qu'en matière de remboursement des deniers publics que nous prêtons, nous venions après les autres.

M. Blenkarn: Monsieur le gouverneur, si j'ai soulevé cette question, comme mon collègue l'a indiqué, c'est parce que notre situation n'est pas brillante. Nous avons beaucoup d'argent en souffrance. Les banques et les banquiers vous doivent près de 3 milliards de dollars; et de toute évidence, il n'y a pas que la BCC et la Northbank. Il me semble que le choix de la nouvelle politique qui se pose pour nous est très sérieux. Devons-nous conserver cette position de garantie? Vous devez vous souvenir qu'au cours de la fameuse réunion de mars, les banques elles-mêmes ont insisté pour dire qu'elles se

[Text]

\$60 million. I do not know what the interpretation of that agreement is, but I know their interpretation is that they rank equal with the Government of Canada and presumably the Bank of Canada.

Mr. Bouey: Not the Bank of Canada, no.

Mr. Blenkarn: But with the Government of Canada, as a Government of Canada deposit, as you point out, first.

• 2045

Mr. Bouey: Not with a Government of Canada deposit, with the government's contribution to that support package. That is all. Government of Canada deposits still rank ahead.

The Chairman: Thank you, Mr. Blenkarn. I will put you down for the next round.

Miss Nicholson.

Ms Nicholson: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to ask the Governor some questions about the security. As the Governor has stated, the Bank of Canada takes security back when it assists with liquidity. By August 9, according to some figures that were filed in the Alberta court, the total amount advanced by the Bank of Canada was \$1.305 billion. Can you confirm that figure?

Mr. Bouey: Yes, I can confirm that: \$1.305 billion.

Ms Nicholson: Thank you. Now, that is as of August 9.

On April 23, when Mr. Lamb examined the collateral for the advances by the Bank of Canada, his report said that the Bank of Canada could advance \$949 million to \$1.079 billion, with reasonable safety against the loans booked in Canada. Can you tell me how you decided to go above that figure to \$1.3 billion?

Mr. Bouey: I think I should say two things about that, Miss Nicholson. One is, I think at that stage he was looking at the Canadian portfolio only. Secondly, while that was a view he expressed as a comptroller, what would be the safe margin, that was not necessarily the final decision of the management of the Bank of Canada.

Ms Nicholson: I see. Now, the assets that you took in security had a book value then of \$1.8 billion. By August 9, what had you established as the actual value of those?

Mr. Bouey: We felt that the margin was safe enough—after all, about \$0.5 billion—but we were not doing an evaluation of the loans. As I have stated several times, we do not do evaluations of loans portfolios. We do rely on the Inspector General of Banks, for his inspections. We keep in close touch with him. We received reports from the banks and so on. But we did not go through that \$1.305 billion dollars loan by loan. We were not equipped to do that.

[Translation]

considéraient votre égal ou l'égal du gouvernement du Canada eu égard au recouvrement de leurs dépôts de 60 millions de dollars. Je ne sais pas quelle est l'interprétation de cette entente, mais je sais que les banques estiment occuper le même rang que le gouvernement du Canada, et je suppose, que la Banque du Canada.

M. Bouey: Pas le même que celui de la Banque du Canada, non.

M. Blenkarn: Mais le même que celui du gouvernement du Canada, en tant que dépôt du gouvernement du Canada, comme vous l'avez vous-même dit.

M. Bouey: Pas le même que celui d'un dépôt du gouvernement du Canada, pas le même que celui de la contribution du gouvernement à cet ensemble de mesures. C'est tout. Les dépôts du gouvernement du Canada ont toujours la priorité.

Le président: Merci, monsieur Blenkarn. Je vous inscris pour le tour suivant.

Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président.

J'aimerais poser au gouverneur quelques questions concernant la garantie. Comme vous l'avez indiqué, lorsque la Banque du Canada intervient, elle prend des garanties. Le 9 août, selon certains chiffres déposés au greffe du tribunal de l'Alberta, le montant total des avances de la Banque du Canada était de 1,305 milliard de dollars. Pouvez-vous confirmer ce chiffre?

M. Bouey: Oui, je peux le confirmer: 1,305 milliard.

Mme Nicholson: Merci. C'était le 9 août.

Le 23 avril, lorsque M. Lamb a étudié le nantissement des avances de la Banque du Canada, selon son rapport, la Banque du Canada pouvait avancer de 949 millions à 1,079 milliard, presque en toute sécurité au regard du nombre de prêts purement canadiens. Pouvez-vous me dire pourquoi vous avez décidé de dépasser ce chiffre de 1,300 milliard?

M. Bouey: Je devrais dire deux choses à ce sujet, mademoiselle Nicholson. Premièrement, je crois qu'à l'époque il ne tenait compte que du portefeuille canadien. Deuxièmement, bien qu'il ait exprimé son avis en tant que contrôleur sur la marge de sécurité, ce n'était pas forcément la décision finale de la direction de la Banque du Canada.

Mme Nicholson: Je vois. Les éléments d'actif que vous avez pris comme sécurité avaient une valeur comptable de 1,800 milliard. Le 9 août, quel était selon vous la valeur réelle de ces éléments?

M. Bouey: Nous estimions que la marge de sécurité était suffisante—après tout, environ 0.5 milliard—mais nous n'avions pas évalué les prêts. Comme je l'ai déjà répété à plusieurs reprises, nous n'évaluons pas les portefeuilles de prêts. Nous faisons confiance aux rapports de l'Inspecteur général des banques. Nous restons toujours en étroit contact avec lui. Nous avons reçu les rapports des banques, etc. Cependant, nous n'avons pas calculé ces 1,305 milliard en

[Texte]

Ms Nicholson: Yes, I have heard you say that, Governor Bouey. But I wonder if you could explain something to me. In your statement here today, when you described the fact that officers of the Bank of Canada were in Edmonton frequently during the period, you say:

Initially, their role was to ensure that the legal agreement needed to take security for our advances was properly documented and registered.

And the second part states:

and that it did indeed provide the necessary collateral.

When you state "that it did indeed provide the necessary collateral", are you saying now that this is simply a matter of looking at the Inspector General of Banks' reports?

Mr. Bouey: It is looking at the book value, yes.

Ms Nicholson: I see. However, just going on book value, then, by August 9, you had security of \$1.8 billion book value, and you were surely beginning to have some doubts that did not represent the actual value. You had advanced \$1.3 billion. Did it surprise you, then, that the Minister of State for Finance on that date was issuing letters to shareholders assuring them of the bank's long term viability and that the Bank of Canada was prepared to continue to provide liquidity? Surely you must have been getting to the point where you would not have been willing to provide liquidity for very much longer.

• 2050

Mr. Bouey: We were willing to provide liquidity at that stage because we still believed the bank to be viable and solvent; and as far as the letter is concerned, I am afraid I do not know anything about it.

Ms Nicholson: Mr. Bouey, did you know that between the signing of the agreement of the Memorandum of Intent on March 24 and the issuance by the Inspector General of Banks on April 27 of the letter with certain guarantees, which the banks had requested, that little or no examination, that there really was no study, that the April 27 letter was based on essentially what the Canadian Commercial Bank had provided?

Mr. Bouey: No, I do not think that is quite right. I think the Inspector General had a couple of people in the bank looking at the support package of loans.

Ms Nicholson: After the total picture.

Can you explain something to me, Governor Bouey? The Bank of Canada Act provides a limitation of six months on loans or advances. Exactly how is this interpreted? In the case of the Canadian Commercial Bank, were you in a position where what you had advanced each time was treated as a separate loan with a separate life of six months, or is it cumulative? In other words, again by August, since the first

[Traduction]

évaluant chaque prêt individuellement. Nous n'en avons pas les moyens.

Mme Nicholson: En effet, je vous l'ai déjà entendu dire, monsieur Bouey. Cependant, je me demande si vous ne pourriez pas m'expliquer quelque chose. Dans votre déclaration de ce soir, vous nous avez dit que les cadres de la Banque du Canada s'étaient rendus fréquemment à Edmonton pendant cette période et vous avez ajouté que:

Au départ, ils avaient pour rôle de s'assurer que l'entente juridique nécessaire au garantissement de nos avances était rédigée en bonne et due forme et enregistrée.

Puis:

et qu'elle était accompagnée du nantissement indispensable.

Lorsque vous dites: qu'elle était accompagnée du nantissement indispensable, entendez-vous sur la simple foi des rapports de l'Inspecteur général des banques?

M. Bouey: Sur la foi de la valeur comptable, oui.

Mme Nicholson: Je vois. Cependant, toujours au sujet de cette valeur comptable, le 9 août, votre garantie en valeur comptable était de 1,8 milliards, et vous deviez assurément commencer à vous douter que cela ne correspondait pas à la valeur réelle. Vous aviez avancé 1,3 milliard de dollars. Avez-vous alors été surpris qu'à cette même date le ministre des Finances envoie des lettres aux actionnaires les assurant de la viabilité à long terme de la banque et de la poursuite des interventions de la Banque du Canada? Il devait être évident qu'assurer ces liquidités connaîtrait un jour ou l'autre un terme.

M. Bouey: Nous étions toujours disposés à assurer ces liquidités car nous pensions toujours que cette banque était viable et solvable. En ce qui concerne cette lettre, je crains ne pas être du tout au courant.

Mme Nicholson: Monsieur Bouey, saviez-vous qu'entre la signature du protocole d'entente le 24 mars et la communication par l'Inspecteur général des banques le 27 avril de la lettre accompagnée de certaines garanties, que pratiquement aucun examen, aucune étude n'avait été réellement réalisée, que cette lettre du 27 avril se fondait pour l'essentiel sur les renseignements communiqués par la Banque Commerciale du Canada?

M. Bouey: Non, je ne pense pas que cela soit tout à fait exact. Je crois que l'Inspecteur général avait envoyé un ou deux de ses collaborateurs à la banque pour étudier la situation.

Mme Nicholson: Une fois la décision prise.

Monsieur Bouey, pouvez-vous m'expliquer quelque chose? La Loi sur la Banque du Canada limite les prêts ou les avances à une durée de six mois. Comment cette disposition est-elle interprétée exactement? Dans le cas de la Banque Commerciale du Canada, chaque avance que vous avez consentie a-t-elle été considérée comme un prêt distinct courant sur six mois, ou y a-t-il eu effet cumulatif? En d'autres termes, encore une fois, en outre, étant donné que le premier prêt a été consenti le

[Text]

loan had started on March 25, were you coming up to the point where you really could not have continued much longer?

Mr. Bouey: No, we were not. We were making 30-day advances. Our interpretation of the law, confirmed by our legal advisers, is that we do have the right to roll over those advances as they mature. We cannot make an advance in the first instance for more than six months, but we can make 30-day advances and continue to roll them over. We were very careful to get legal opinions on that matter after we set out on that path.

Ms Nicholson: How much of the \$1.3 billion has been recovered to date?

Mr. Bouey: We have recovered \$145 million so far, and there are some other loans in the process of being sold. However, our advances have not come down by as much as \$145 million because we have in fact made further advances of \$28 million. We do feel obliged to ensure that the clients of the Canadian Commercial Banks are kept going, and indeed it is a way of protecting our own security. If a borrower from the Canadian Commercial Bank has made an arrangement to borrow funds and requires them, we cannot stand by and allow that customer to go under. So we do make advances to the Canadian Commercial Bank for them to look after their good customers in order to protect our security. So we have collected \$145 million and we have loaned \$28 million, and the amount outstanding now is \$1.199 billion.

Ms Nicholson: That is \$1.199 billion. Thank you.

I would like to go back again to the documents that were filed with the Alberta court at the time of the liquidation.

• 2055

Those show that the Canadian Commercial Bank on June 26 decided to stop performing internal liquidity tests because they relied on the Bank of Canada to meet and supply its liquidity requirements. To an outsider that would sound as though the Canadian Commercial Bank was pretty despondent about its future.

Were you aware that this decision had been made and that this was the state of matters?

Mr. Bouey: We were certainly aware that they were highly dependent on the Bank of Canada for liquidity because deposits were leaving the bank. I am afraid I do not recall anything about internal liquidity tests, but I think we were the only source of liquidity at that stage.

Ms Nicholson: Okay.

Mr. Bouey: I am reminded that we were in close touch with them and we do believe they were doing everything they could to roll over their deposits and get new deposits. They were in fact doing what they could. I am not sure what is meant by an internal liquidity test.

Ms Nicholson: Have you seen the affidavit that was filed by Mr. Taylor on, I think, September 3?

[Translation]

25 mars, étiez-vous arrivé au point où il ne vous était plus véritablement possible de continuer?

M. Bouey: Non. Nous consentions des avances sur 30 jours. Notre interprétation de la loi, confirmée par nos conseillers juridiques, et que nous avons le droit de reporter ces avances à leur maturité. Nous ne pouvons consentir une première avance pour plus de six mois, mais nous pouvons consentir des avances sur 30 jours et les reporter. Une fois sur cette voie, nous nous sommes assurés, deux fois plutôt qu'une, de ce que nous permettait la loi.

Mme Nicholson: Qu'avez-vous récupéré jusqu'à présent sur ces 1.3 milliard de dollars?

M. Bouey: Jusqu'à présent nous avons récupéré 145 millions de dollars et certains autres prêts sont en cours de vente. Cependant, nous n'avons pas véritablement récupéré 145 millions de dollars sur nos avances car en fait nous avons fait des avances supplémentaires se montant à 28 millions de dollars. Nous estimons avoir l'obligation d'assurer le maintien à flot des clients de la Banque Commerciale du Canada ce qui en même temps protège notre propre garantie. Si un emprunteur de la Banque Commerciale du Canada a conclu une entente et a besoin de ses fonds nous intervenons pour que ce client ne fasse pas faillite. Nous consentons donc des avances à la Banque Commerciale du Canada pour qu'elle puisse satisfaire ses bons clients afin de protéger notre garantie. Nous avons donc perçu 145 millions de dollars et nous avons prêté 28 millions de dollars. Le montant dû à l'heure actuelle est de 1.199 milliard de dollars.

Mme Nicholson: 1.199 milliard de dollars. Merci.

J'aimerais encore une fois revenir aux documents qui ont été déposés auprès du gref du tribunal de l'Alberta au moment de la liquidation.

Cela démontre que le 26 juin la Banque Commerciale du Canada avait décidé de ne plus évaluer ses liquidités internes puisqu'elle comptait sur la Banque du Canada pour répondre à ses besoins en liquidités. Vu de l'extérieur, on peut penser que la Banque Commerciale du Canada n'avait pas tellement confiance en son avenir.

Saviez-vous que cette décision avait été prise et que les choses en étaient arrivées là?

M. Bouey: Nous savions bien sûr qu'ils dépendaient énormément de la Banque du Canada pour leurs liquidités à cause de la fuite des dépôts. Je ne me souviens pas de cette histoire d'évaluation des liquidités à terme, mais je crois que nous étions la seule source de liquidités à l'époque.

Mme Nicholson: Très bien.

M. Bouey: On me rappelle que nous étions en étroit contact avec eux et nous croyons qu'ils faisaient tout leur possible pour reporter les dépôts et en attirer de nouveaux. En réalité, ils faisaient ce qu'ils pouvaient. Je ne sais pas vraiment ce que vous entendez par évaluation de liquidités internes.

Mme Nicholson: Avez-vous l'affidavit déposé par M. Taylor le 3 septembre, je crois?

[Texte]

Mr. Bouey: No, I have not.

Ms Nicholson: Perhaps I will send it over to you and then I might come back on this on the second round when you have had a chance to look at it.

Mr. Bouey: All right.

Ms Nicholson: If I have time for one more question, this concerns confidence, Mr. Bouey. All through this we have been hearing a lot about the need to maintain confidence in our banking system, and I think we are all aware that banks often run as much on confidence as on actual assets. But I am beginning to be very uneasy about the definition of confidence as it has been used in this particular case. Surely saying everything is fine when one really has a lot of doubts, so far from maintaining confidence, is going to shake the confidence of the average person in whether they can believe or not what comes from senior officials, from Ministers and so on.

Given the times we live in, when the financial institutions are having to operate in way that is very different from the way they did in the past, is it now time to work out some new ways of maintaining confidence, ways that imply more openness, quicker admission of problems, quicker attempts to deal with them?

Mr. Bouey: I do not really know that that is the case. To engender confidence in a bank I think takes more than just words; I think you need to know that the bank is in fact solvent and have evidence that it is, and that is what we all thought we had. Nobody was operating at that time on the basis that we thought there was a 50:50 chance this might work or something like that. That was not the situation. There was a genuine belief that the support package would work.

I think we have to have an inspection system that enables governors of central banks, inspectors general, ministers of finance, in times when confidence is a problem, to say they know that a bank is sound. I think we are now moving in a good direction. I think the inspection system is being strengthened, but I think it does take solid facts.

I suppose one has to say that you can never be 100% sure. You probably have to be aware something could happen in a fairly short time that would change the situation. But even though some people may have had more doubts than others, I believe the group which were involved in that support package really believed that it would work. Certainly, they did not believe the opposite—namely, that the bank should be allowed to fail.

• 2100

Ms Nicholson: My final question, Mr. Chairman. Mr. Bouey, you may be aware that we had a rather interesting point of view put to us the other day here in committee by the external auditors for the Canadian Commercial Bank. They suggested that because the conditions of the bailout package were so rigorous, they had imposed further difficulties on the

[Traduction]

M. Bouey: Non.

Mme Nicholson: Je vais vous le donner et je pourrais peut-être revenir sur cette question au cours du deuxième tour lorsque vous en aurez pris connaissance.

M. Bouey: Très bien.

Mme Nicholson: S'il me reste le temps de poser encore une question, j'aimerais vous en poser une concernant la confiance, monsieur Bouey. Tout au long de ces débats nous avons beaucoup entendu parler du besoin de maintenir la confiance dans notre système bancaire, et nous savons tous que souvent pour une banque la confiance est un atout aussi important que son actif réel. Cependant, la définition de confiance utilisée dans ce cas particulier commence à me rendre très mal à l'aise. Dire que tout va bien quand en réalité il y a des doutes énormes, loin de maintenir la confiance cela ne peut qu'ébranler la confiance des citoyens ordinaires dans les propos des hauts fonctionnaires, des ministres etc.

Étant donné l'époque dans laquelle nous vivons, lorsque les institutions financières doivent fonctionner d'une manière très différente de celle dont elles fonctionnaient auparavant, n'est-il pas temps de trouver de nouveaux moyens pour maintenir cette confiance, de nouveaux moyens impliquant une plus grande transparence, une reconnaissance plus rapide des problèmes et des interventions plus rapides pour les régler?

M. Bouey: Je ne sais pas vraiment si tel est le cas. À mon avis, de simples mots ne peuvent créer la confiance dans une banque; je crois qu'il est nécessaire de savoir que la banque est solvable, que c'est démontrable, et nous pensions tous que c'était le cas. Personne à l'époque n'est parti du principe que les chances de réussite étaient de 50:50 ou d'un rapport analogue. Pas du tout. Tous les participants croyaient sincèrement que ces mesures réussiraient.

Je crois qu'il nous faut un système d'inspection qui permette au Gouverneur des banques centrales, aux Inspecteurs généraux et au ministre des Finances lorsqu'un problème de confiance se pose d'affirmer que la santé financière de telle ou telle banque est bonne. Je crois que nous sommes maintenant sur la bonne voie. Je crois que le système d'inspection a été renforcé, mais il faut s'appuyer sur des faits solides.

Je suppose qu'on ne peut jamais dire qu'on est sûr à 100 p. 100. Il faut savoir que quelque chose peut arriver très rapidement et changer toute la situation. Toutefois, bien que certains aient peut-être eu des doutes plus profonds que d'autres, je crois que le groupe qui a préparé le plan de soutien croyait vraiment que cela porterait fruit. Ils ne croyaient certainement pas le contraire—c'est-à-dire qu'il fallait laisser la banque faire faillite.

Mme Nicholson: Ma dernière question, monsieur le président. Monsieur Bouey, vous savez peut-être que les vérificateurs externes de la Banque commerciale du Canada ont exprimé ici l'autre jour un point de vue assez intéressant. Ils nous ont laissé entendre que les conditions très rigoureuses du plan de secours avaient créé de nouvelles difficultés à la

[Text]

Canadian Commercial Bank and almost helped bring about its demise. Do you have any comments on that?

Mr. Bouey: Well, that was certainly not the view of the group which put the support package together. Nobody had the slightest incentive to put a support package together which would not work. That is the only comment I have.

Ms Nicholson: At the time, I commented that the requirement for the bank to pay back 50% of its pre-tax profits seemed rather harsh. Did you really think they could do that?

Mr. Bouey: Yes.

Ms Nicholson: Thank you.

The Chairman: Thank you. I would like to "supp" Miss Nicholson just for a minute before our next questioner. I think what we are getting down to, Governor Bouey, is this: We have the management which makes up the financial statements, writes the notes to the financial statements; we have the independent shareholders' auditors doing the audit on the management's statements; we then have the Inspector General of Banks doing an audit of the auditors' statement—with you being at the bottom line relying on this progression that goes back to the management.

Now, I think what this committee would like to know is: Are you putting in any recommendations to change the system, so that there is more direct work from the Inspector General of Banks, who does not report to you but on whom you rely? Is there any way of going from the Inspector General of Banks back to the bank's books to make sure that this kind of thing does not happen?

Mr. Bouey: Mr. Chairman, I think there are a number of proposals there. Of course, as you know, Mr. Justice Estey is expected to make any recommendations he wishes. I think the Minister of State for Finance has said there will be a task force remember that the inspection system has already been changing. The Inspector General of Banks has been using different kinds of people than he has in the past. More recently, he organized some special inspection, using a lot of chartered banks, senior inspectors, senior credit officers and so on. I do not expect he can go on using active people like that, but I think that is the direction he . . . that the government is moving in. And I think that is good.

However, it does bother me a little that, in fact, we have only these two examples of things which have gone wrong in the last 60 years. In other words, the system seemed to work up to this year. Now, I suppose you could argue, as Mr. Riis seemed to be arguing, that we were just lucky for 60 years. But I think it does need some examination.

I do not really want to prejudge the results of the various inquiries going on, but my own recommendation would be, yes, we had better use people who are a little more familiar with the granting of credits than auditors seem to be. However, I

[Translation]

Banque commerciale du Canada et avaient presque provoqué son trépas. Qu'en pensez-vous?

M. Bouey: Le groupe qui a préparé le plan de soutien n'était certainement pas de cet avis. Personne n'était le moins motivé à préparer quelque chose qui ne donnerait rien. C'est tout ce que je peux vous dire.

Mme Nicholson: À l'époque, j'avais déclaré que je trouvais plutôt dure l'exigence voulant que la banque rembourse 50 p. 100 de ses bénéfices bruts. Pensiez-vous vraiment que la banque y parviendrait?

M. Bouey: Oui.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Merci. J'aimerais poser une question supplémentaire à celle de M^{lle} Nicholson avant de céder la parole au prochain intervenant. Je crois que tout se ramène à ceci, monsieur Bouey: La gestion prépare les bilans financiers, et les notes qui y figurent; les vérificateurs indépendants des actionnaires vérifient les bilans de la gestion; ensuite, l'Inspecteur général des banques vérifie le rapport des vérificateurs—et vous, en dernier lieu, devez vous fier à cette évaluation progressive qui vient de la gestion.

Or notre Comité aimerait savoir ceci: allez-vous faire des recommandations en vue de modifier le système de sorte que l'Inspecteur général des banques y travaille plus directement car bien qu'il ne vous fasse pas rapport, vous comptez sur lui? Vous est-il possible de passer directement du rapport de l'Inspecteur général des banques aux livres de la banque afin de vous assurer que cela ne se produise pas?

M. Bouey: Monsieur le président, je crois que vous énoncez là plusieurs propositions. Évidemment, comme vous le savez, on s'attend à ce que M. le juge Estey fasse toutes les recommandations qu'il juge appropriées. Je crois que le ministre d'État aux Finances a déclaré qu'un groupe de travail allait l'on a déjà modifié les méthodes d'inspection. L'Inspecteur général des banques utilise maintenant un genre différent de personnel. Tout récemment il a organisé des inspections spéciales en ayant recours au personnel des banques à charte, à des Inspecteurs principaux et à des agents de crédit expérimentés, etc. Je ne crois pas qu'il puisse continuer à faire appel à ces personnes actives dans d'autres secteurs, mais je crois que c'est la direction qu'il . . . que prend le gouvernement. J'estime que c'est excellent.

Néanmoins, cela m'inquiète un peu que durant les 60 dernières années, seules deux banques aient mal tourné. En d'autres termes, le système semble avoir fonctionné jusqu'à cette année. Je suppose que l'on pourrait prétendre comme semble le faire M. Riis, que nous avons tout simplement eu de la chance pendant 60 ans. Toutefois, je crois qu'il faut y regarder de près.

Je ne voudrais certes pas présumer des résultats des diverses enquêtes en cours, mais je recommanderais certainement pour ma part que nous fassions appel à des personnes qui s'y connaissent un peu mieux que les vérificateurs lorsqu'il s'agit d'accorder du crédit. Toutefois, je n'ai pas grand espoir à ce

[Texte]

am not terribly confident of that, because the system does seem to have worked for a long time in a lot of banks.

The Chairman: Just to interject, it has worked in the United States fairly well up until the last couple of years, as you can appreciate, and even Britain had a bank failure recently—a minor one. There is something missing. I only bring this up because I think you, as the man who puts up the bucks to solve the problem, should put some input into the recommendations of change in this system. I think that is what I was looking for.

Mr. Bouey: We expect to do that.

The Chairman: Thank you.

Mr. Kempling.

Mr. Kempling: Thank you, Mr. Chairman; you stole my first question, but that is par for the course.

• 2105

Governor Bouey, I want to ask you some questions along the same line. What has upset me about this whole process is that as I understand the two banks that were in trouble, their assets represent about 1% of the assets of all the chartered banks, and that 1% seems to have caused quite a bit of trouble and concern in the country. Because of my business background, I tend to think it is a little overblown. Regardless of that, would you think if we were going to make some changes to the Bank of Canada Act, the Bank Act, and various other acts, it would be worth while to look at the possibility of having the Inspector General, for instance, report to the Governor of the Bank of Canada and be part of that institution rather than the Ministry of Finance?

Mr. Bouey: I suppose that is a possibility. Let me say first of all that it is rather remarkable that 1% of the banking system could have so much of an impact on the rest of the system. I think that is partly because we managed for over 60 years not to have a bank failure, so the shock effect was pretty great. As you know, there has still been a good deal of pressure on smaller banks since September 1. It was to try to avoid that shock effect that the March 25 package was put together.

On the question of to whom the Inspector General should report, I am not dogmatic about that. It works in various ways in different countries. In quite a few countries the central bank is responsible; and I think one can see a certain amount of logic there. If you are going to put up the money, maybe you should be allowed to do the inspection as well. But there are quite a few other countries where that is not the case. Clearly the real essential here is to have a very reliable inspection system. If you have that, I do not think it is quite so important.

I would like to see an arrangement—and this really gets back to the kind of question the chairman was asking—whereby the central bank could have a little more input into the system. One could conceive of that taking place through, say, the Canada Deposit Insurance Corporation. So there are some ideas like that knocking around.

[Traduction]

sujet, car le système semble avoir fonctionné pendant longtemps pour un grand nombre de banques.

Le président: Permettez-moi d'intervenir, cela avait assez bien fonctionné aux États-Unis jusqu'à ces dernières années, comme vous le savez, et on a même vu récemment la faillite d'une banque, une petite banque, en Grande-Bretagne. Il manque quelque chose. Si j'en parle, c'est que j'estime que puisque c'est vous qui avancez l'argent lorsqu'il y a des problèmes, vous devriez avoir votre mot à dire en ce qui concerne les changements à ce système. C'est ce que j'espère.

M. Bouey: Nous nous y attendons.

Le président: Merci.

Monsieur Kempling.

M. Kempling: Merci, monsieur le président; vous avez volé ma première question, mais c'était à prévoir.

Monsieur Bouey, je veux vous poser quelques questions dans le même ordre d'idées. Ce qui m'a gêné dans cette affaire, c'est que l'actif des deux banques en difficulté représente environ 1 p. 100 de l'actif de toutes les banques à charte. Or il me semble que ce 1 p. 100 a provoqué beaucoup de difficultés et d'inquiétude. Comme j'ai été dans les affaires, je suis porté à croire que l'on en a fait trop grand cas. Quoi qu'il en soit, croyez-vous que si nous apportons des changements à la Loi sur la Banque du Canada et à la Loi sur les banques il vaille la peine d'envisager par exemple que l'Inspecteur général des banques soit responsable devant le gouverneur de la Banque du Canada et relève de la Banque du Canada plutôt que du ministère des Finances?

M. Bouey: C'est une possibilité. Permettez-moi tout d'abord de dire qu'il est en effet assez remarquable qu'1 p. 100 du système bancaire puisse avoir une telle répercussion sur les 99 p. 100 qui restent. Je crois qu'en partie, c'est parce que nous avons réussi pendant plus de 60 ans à éviter les faillites bancaires, et le choc a donc été considérable. Comme vous le savez, depuis le 1^{er} septembre, il y a eu beaucoup de pressions sur les plus petites banques. C'était justement dans le but d'éviter ce choc qu'on a préparé le plan du 25 mars.

Quant à savoir envers qui l'Inspecteur général des banques doit être responsable, je n'ai pas d'opinion absolue à ce sujet. Il y a toutes sortes de formules selon les pays. Dans plusieurs pays, la banque centrale est responsable; et c'est logique à certains égards. Si c'est votre argent, peut-être devriez-vous également pouvoir faire les inspections. Mais dans plusieurs autres pays, ce n'est pas le cas. L'essentiel en fait, c'est que la procédure d'inspection soit vraiment fiable, auquel cas je ne crois pas que ce soit aussi important.

Ce que j'aimerais vraiment voir—et cela revient à la question que posait le président—ce sont des dispositions qui accorderaient un plus grand rôle à la banque centrale. On pourrait envisager de passer par la Société d'assurance-dépôts du Canada. Ces idées sont dans l'air.

[Text]

Mr. Kempling: It seems a logical thing to me. But as you say, various systems are at work in various countries.

When you received your information from the Inspector General, did you have any conversations with the other bank presidents regarding CCB or Northland? Or is that not the way you do it? It seems to me I would have done that; but I am not you.

Mr. Bouey: I think we have been over this ground before, perhaps on May 9. Our first intimation that the CCB was in real trouble was on March 14, when they came to see us. They came to see the Inspector General on the same day. We knew the bank had not been making a lot of money before then, but we had no idea it was in serious trouble. We did talk to them. We talked to the Inspector General. Very shortly after that, you will recall, we did convene a meeting of the six largest banks, and that is when we talked to them about it. So we really have followed the procedure you suggest.

Mr. Kempling: But the 1% . . . the whole thing seems rather fickle. Here we have the case of Continental, who had an inspection, who were judged to be in pretty good shape, and yet Global Television did a broadcast that floated their logo in the back of a story they did on CCB. It was an error, they tell me. They apologized for it in the same news broadcast, and then went on to confound it after that. The following day there was a sizeable withdrawal from Continental. I know this because I bank there. They have my business in there as well. It just makes me shudder to think here we had inspectors go in, take a look at their situation, judge them to be a pretty good operation, with good management, personnel, and so forth, and yet with just a broadcast of that nature on the 6 p.m. news their position becomes in danger.

• 2110

It just seems to me that there has to be some other way to do this. If I were Continental, I would sue Global. That would be my first reaction. But I am not Continental. But what I did tell them was that I was not going to take my account out of Continental; I was going to leave it there, and my business account is going to stay there because I believe they are good people and I believe they are solvent and that they will overcome any difficulties they have.

Is there any other way we can handle this? On a one-hour broadcast, a matter of a few seconds in a broadcast, we would have that immediate reaction the next day. Surely there has to be some other measure we can use rather than that.

Mr. Bouey: Mr. Kempling, I do not know what you do about that. It is unfortunately the case that banking troubles seem to be exciting news for the media and, I guess, for others. When you see a bank in difficulty, you very often see an article asking who is next, as if there always has to be somebody next. I think we just have to live with that. I cannot think of any form of censorship one can apply.

[Translation]

M. Kempling: Cela me semble logique. Toutefois comme vous le dites, les systèmes varient selon les pays.

Lorsque l'Inspecteur général des banques vous a transmis l'information, avez-vous discuté de la BCC et de la Northland avec d'autres présidents de banque? Ou n'est-ce pas ainsi que vous fonctionnez? Il me semble que c'est ce que j'aurais fait; mais je ne suis pas à votre place.

M. Bouey: Je crois que nous en avons déjà discuté, peut-être le 9 mai. Nous avons appris pour la première fois que la BCC était vraiment en difficulté le 14 mars lorsque les dirigeants de la banque sont venus nous voir. Ils sont allés voir l'Inspecteur général des banques le même jour. Nous savions déjà que la banque n'était pas très prospère, mais nous étions loin de penser qu'elle était vraiment en difficulté. Nous leur avons donc parlé. Nous avons parlé à l'Inspecteur général des banques. Peu après, vous vous rappellerez que nous avons réuni les dirigeants des six plus grandes banques et c'est alors que nous les avons mis au courant. En fait, nous avons suivi la procédure que vous préconisez.

M. Kempling: Mais 1 p. 100 . . . toute l'affaire me semble assez instable. Nous avons le cas de la Banque continentale, laquelle a fait l'objet d'une inspection et a été jugée assez solide; pourtant au cours d'une émission sur la BCC le réseau Global a affiché l'emblème de la Continentale en arrière-plan. On me dit que c'était une erreur. On s'en est excusé au cours du même téléjournal, pour ensuite confondre encore. Le lendemain, il y a eu beaucoup de retrait à la Banque continentale. Je le sais, parce que c'est ma banque. Mon entreprise y fait aussi affaire. Je frémis à l'idée que les Inspecteurs y sont allés, ont étudié la situation, ont jugé que tout allait bien, que la gestion était bonne, le personnel aussi, etc., et qu'à cause d'une émission de ce genre au téléjournal de 18 heures, la banque s'est trouvée en danger.

Il me semble qu'il doit y avoir une autre façon de procéder. Si j'étais la Banque Continentale, j'intenterais des poursuites au réseau Global. Ce serait ma première réaction. Toutefois je ne suis pas la Banque Continentale. Par contre, j'ai bien dit à la Banque Continentale que je n'allais pas fermer mon compte; que j'allais le laisser là et que j'allais également laisser mon compte commercial, car je crois qu'ils sont bien, je crois qu'ils sont solvables et je crois qu'ils surmonteront les difficultés actuelles.

Y a-t-il une autre façon de procéder? Sur la foi d'une émission d'une heure, sur la foi de quelques secondes au cours de cette émission, nous sommes témoins le lendemain de cette réaction immédiate. Il doit certainement y avoir un autre barème que nous puissions utiliser.

M. Bouey: Monsieur Kempling, je ne sais pas ce que l'on peut faire. Malheureusement, il est vrai que lorsque les banques éprouvent des difficultés, les médias, tout comme d'autres je suppose, y voient des manchettes. Lorsqu'une banque éprouve des difficultés, il arrive très souvent qu'on demande dans un article qui sera la suivante, comme si il doit y avoir une suivante. Je crois qu'il faut nous en accommoder.

[Texte]

Mr. Kempling: The alternative to what we have is not very pleasant.

Mr. Riis: Can I have a supplementary, Mr. Chairman, with Mr. Kempling's permission?

Mr. Kempling: Go ahead.

Mr. Riis: Just to pick up on what Bill is saying, Governor Bouey, the Inspector General of Banks sent in, as you said, a team of experienced bankers who came out of Continental and gave Continental a clean bill of health, publicly. At that time, I think all of us accepted the fact that this probably would settle down the more sophisticated investors that were involved, but it did not. In your estimation, is there anyone we could turn to whose pronouncements on the solvency of the bank those sophisticated investors would in fact listen to and believe?

Mr. Bouey: I think it is too . . .

M. Lanthier: Monsieur le président, j'invoque le Règlement, s'il vous plaît.

I would like to raise a point of order. Are we not far from the main discussion for which we set rules at the start? I do not want to bring out the point of my Minister, who said to be careful about the responsible declarations, but are we not far now from our mandate by discussing the case of that bank?

The Chairman: I would like to interject at this moment. I did not know you were going on to that, and I would like to clarify something. We are talking about the CCB and the Northland. The Continental Bank has been given a clear bill of health by the Inspector General of Banks. The public has been gaining confidence, as of the end of last week, in the Continental. They are recovering their deposit situation again.

So please do not let us get something going out of this room, putting another scare. That bank has had enough trouble. It is well managed; it has as low a leverage as any bank in our system. So let us stay off those banks and stay on the banks we are talking about—the Northland and the CCB—if you would not mind.

Mr. Riis: On a point of order, just to follow up on the point my hon. friend made, Mr. Chairman, we are here to discuss \$875 million and we all hope and pray that this is all we are going to be asked to discuss now or in the future. We are talking about ways and means, and I think a number of questions have been asked of the Governor on his recommendations to avoid this situation in the future. He said he intends in fact to make recommendations for change, which is encouraging news.

I think the question I was asking is this. We felt and know that in fact the Continental is solvent; it has been given a clean bill of health. I know the people would maybe believe you, Mr. Chairman, or accept your word, but they certainly did not

[Traduction]

Je ne vois pas comment on pourrait imposer la moindre censure.

M. Kempling: L'alternative n'est pas très séduisante.

M. Riis: Puis-je poser une question supplémentaire, monsieur le président, avec la permission de M. Kempling?

M. Kempling: Allez-y.

M. Riis: Suite à l'intervention de Bill, monsieur Bouey, vous avez dit que l'inspecteur général des banques avait envoyé une équipe de banquiers chevronnés à la Banque Continentale et que ceux-ci avaient publiquement déclaré qu'elle se portait bien. À l'époque, nous avons tous pensé que cette affirmation allait rassurer les investisseurs plus sophistiqués, mais il n'en fut rien. À votre avis, y a-t-il quelqu'un à qui nous puissions nous adresser et dont les affirmations sur la solvabilité d'une banque rassureraient ces investisseurs?

M. Bouey: Je crois qu'il est trop . . .

Mr. Lanthier: Mr. Chairman, a point of order, with your permission.

J'invoque le Règlement. Ne sommes-nous pas très loin de la question principale sur laquelle nous nous étions entendus au début? Je ne veux pas reprendre ce qu'a dit mon ministre, c'est-à-dire qu'il fallait prendre bien garde et s'en tenir à des déclarations responsables, mais ne nous éloignons-nous pas de notre mandat en discutant le cas de cette banque?

Le président: J'aimerais intervenir ici. Je ne savais pas que vous alliez continuer dans cet ordre d'idées et j'aimerais préciser quelque chose. Nous sommes ici pour discuter de la BCC et de la Northland. L'inspecteur général des banques a certifié que tout allait bien à la Banque Continentale. Depuis la fin de la semaine dernière, le public reprend confiance dans la Banque Continentale. La situation de celle-ci se rétablit en ce qui concerne les dépôts.

Ne déclenchons donc pas ici une autre panique, je vous en prie. Cette banque a éprouvé suffisamment de difficultés. C'est une banque bien administrée; son ratio de solvabilité est aussi élevé que celui de toute autre banque. Ne parlons pas de ces autres banques, et restons-en aux banques qui nous intéressent ici—la Northland et la BCC—si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

M. Riis: J'invoque le Règlement. Suite à ce qu'a dit mon bon ami, monsieur le président, j'aimerais souligner que nous sommes ici pour parler des 875 millions de dollars que nous espérons tous être le total de ce qu'on nous demandera maintenant et à l'avenir de discuter. Nous discutons d'un bill de voies et moyens, et je crois qu'il y a plusieurs questions à poser au gouverneur de la Banque du Canada sur ses recommandations, afin d'éviter qu'une telle situation se reproduise. En fait, il a déclaré avoir l'intention de recommander des changements; voilà qui est encourageant.

Je demandais ceci. Nous pensons et nous savons qu'en fait, la Banque Continentale est solvable; elle a été certifiée solvable. Je sais que les gens vous croiraient peut-être, vous, monsieur le président, ou tout au moins accepteraient votre

[Text]

accept that of the Inspector General of Banks. I was asking Governor Bouey who in his estimation ought to make a public comment that in fact would settle down the nervous, sophisticated investor out there.

The Chairman: What I was really trying to get across is this: Let us not take any other banks into this committee.

Mr. Lanthier: Yes.

The Chairman: Let us not discuss them. That is my point. Let us just stay with these banks. You can refer to other banks in the future, but the Continental is over that hump. Leave them over that hump and do not let the media now jump back because we brought this up tonight in this meeting. That is what I am worried about.

I am sorry. Go ahead.

Mr. Lanthier: Yes.

• 2115

Mr. Riis: I appreciate the comment. I do recall, however, back on May 9 when the Governor was here previously, that he joined with us, commenting that there were at least two banks other than the CCB who were receiving liquidity payments and which presumably, going back to Mr. Blenkarn's point, caused some nervousness. That is unnecessary now. That is over with and the Continental is solvent, and I was asking the Governor who ought to make that pronouncement because obviously the Inspector General's pronouncement did not work.

We can leave it, it is not . . .

The Chairman: Okay. Mr. Kempling.

Mr. Kempling: Mr. Chairman, I think that is about all I have to ask under the circumstances. I will pass.

The Chairman: Thank you. Mr. Lanthier.

Mr. Lanthier: Yes. Mr. Bouey told me last time that he could understand French, so if you do not mind.

Monsieur Bouey, vous avez dit tout à l'heure que vous avanciez des fonds lorsqu'une banque était en difficulté.

You said that you were . . . The expression you used in English was, when it is in trouble you are forwarding some funds to that bank.

Est-ce que ce n'est pas une expression qui est un peu forte? Est-ce que ce n'est pas usuel, chez vous, d'avancer des fonds à une banque qui peut être à cours de liquidité temporairement, sans être en crise de liquidité, et que dans le cours normal de vos opérations vous avanciez des liquidités à une telle banque? Donc, dire: il faut qu'une banque soit en difficulté pour avancer des fonds., c'est un peu fort comme expression. Ne trouvez-vous pas?

Mr. Bouey: I agree with you, if that is what I said. It is the case that many banks have temporary liquidity problems, which are not serious and which we look after and they repay us in a day or two and everything goes on.

[Translation]

parole, mais ils n'ont certainement pas accepté celle de l'Inspecteur général des banques. Je demandais donc à M. Bouey qui à son avis pourrait se prononcer publiquement et rassurer l'investisseur nerveux et sophistiqué.

Le président: J'essaie de vous faire comprendre ceci: ne parlons pas d'autres banques ici.

M. Lanthier: Oui.

Le président: N'en parlons pas. Voilà ce que je vous dis. Tenons-nous en à ces deux banques. Vous pourrez parler des autres banques à l'avenir, mais la Banque Continentale a surmonté cette difficulté. Laissons-la tranquille et ne permettons pas à la presse de relancer l'affaire parce que nous en avons parlé ici ce soir. C'est ce qui m'inquiète.

Excusez-moi. Allez-y.

M. Lanthier: Oui.

M. Riis: Je vois. Cependant, lors de sa comparution du 9 mai, le gouverneur a signalé qu'au moins deux autres banques, à part la BCC, avaient reçu des versements en liquide, ce qui aurait donné lieu à quelques angoisses, pour revenir au point de M. Blenkarn. Mais ce n'est plus nécessaire. La Banque continentale est de nouveau stable et j'ai demandé au gouverneur qui devait le confirmer puisque la confirmation de l'Inspecteur général ne semble pas suffire.

Nous pouvons laisser ce cas de côté, il n'est pas . . .

Le président: Très bien. Monsieur Kempling.

M. Kempling: Monsieur le président, je n'ai rien d'autre à ajouter. Je vais laisser la parole à quelqu'un d'autre.

Le président: Merci. Monsieur Lanthier.

M. Lanthier: Oui. Monsieur Bouey m'a dit la dernière fois qu'il comprenait le français, alors avec votre permission, je vais intervenir dans cette langue.

Mr. Bouey, you said earlier that you advanced funds to banks undergoing difficulties.

Vous avez dit que vous étiez . . . En fait, cela revenait à dire que vous pouviez avancer des fonds à une banque en difficulté.

But do you not feel that this is going a little bit too far? Is it not normal for you to advance funds to a bank which is temporarily short of cash without being in trouble? Is it not normal for you to advance to such a bank? Is it not going a little bit too far to state that a bank must be in trouble for you to advance funds?

M. Bouey: Je suis d'accord, surtout si c'est ce que j'ai dit. Il n'est pas rare que des banques éprouvent des petits problèmes temporaires de liquidités. Nous avançons donc des fonds à ces banques qui nous les remboursent en un jour ou deux et tout est réglé.

[Texte]

If they are having a more prolonged liquidity problem, if there is some loss of confidence in the bank, I suppose that is a form of trouble, although it may not be any trouble at all on the asset side, in which case they should be able to recover.

M. Lanthier: Maintenant, cette expression de «problèmes» n'est-elle pas plutôt relative... Si vous avancez 1 milliard de dollars à une banque qui a 1 milliard de dollars d'actif, c'est tellement plus important que si vous avancez 1 milliard de dollars à une banque qui a 50 milliards de dollars d'actif.

Mr. Bouey: That is correct.

M. Lanthier: Est-ce que l'argent qui a été avancé à la Banque canadienne commerciale, le montant total., quel était-il le montant de vos liquidités que vous avez avancées à la fin d'août? À combien était-il rendu?

Mr. Bouey: The amount at the end of August was \$1.3 billion.

M. Lanthier: Est-ce qu'il vous est déjà arrivé d'avancer un montant similaire à une plus grosse banque?

Mr. Bouey: No, I do not think so. No.

M. Lanthier: Non... Ou quelque chose qui approchait 500 millions de dollars?

Mr. Bouey: I think that was a very unusual case. I suspect the Northland at \$500 million was number two.

M. Lanthier: Très bien. Maintenant, tout à l'heure vous avez dit que vous aviez avancé., que la banque n'avait pas de problème, la Banque canadienne commerciale et que la *Northland Bank*, les deux banques qui sont en question maintenant dans le projet de loi que nous sommes en train d'étudier en Comité législatif... À un moment donné, à la question de mon collègue, M. Riis, vous avez répondu que ces deux banques-là étant financièrement solvables, donc que vous n'y voyez pas de problème.

Maintenant, vous avez aussi dit, si j'ai bien compris, que vous vous fiez sur les déclarations de spécialistes ou de l'inspecteur général des banques pour faire votre propre déclaration. D'après vous, après une déclaration semblable, est-ce que le gouvernement avait le choix de compenser les déposants au-dessus de 60,000\$, ou s'il ne l'avait pas ce choix? En d'autres termes, est-ce que nous avions le choix de ne pas les compenser après que le gouvernement, que l'inspecteur général des banques et que le président de la Banque du Canada se soient prononcés que ces banques-là étaient solvables? Est-ce que le gouvernement du Canada avait d'autres alternatives que celle qui a été utilisée, soit d'avancer les fonds pour ceux qui n'étaient pas assurés?

Mr. Bouey: I suppose it always had an alternative in legal terms, but my own view is that these depositors should be compensated. It is the case that the public was told right at the beginning, when this support package was announced, if I may quote:

[Traduction]

Mais il y a d'autres sortes de difficultés, comme des problèmes de liquidités plus longs susceptibles d'entraîner une certaine perte de confiance. Mais si tout va bien du côté des avoirs, la banque doit pouvoir s'en remettre.

Mr. Lanthier: So the word "problems" is relative. If you advance \$1 billion to a bank which has \$1 billion in assets, it is much more important than if you advance the same amount to a bank which had assets worth \$50 billion.

M. Bouey: C'est juste.

Mr. Lanthier: What was the total amount advanced to the CCB by the end of August?

M. Bouey: Il s'agissait de 1,3 milliard de dollars.

Mr. Lanthier: Did you ever advance this kind of money to a larger bank?

M. Bouey: Je ne crois pas. Non.

Mr. Lanthier: No... Something in the order of \$500 million?

M. Bouey: C'était un cas tout à fait exceptionnel. Selon moi, la Northland se situe au deuxième rang avec 500 millions de dollars.

Mr. Lanthier: Very well. You said earlier that you had advanced... that the bank did not have any difficulties, that the Canadian Commercial Bank and the Northland Bank which are dealt with in a bill before the legislative committee... but in answer to my colleague, Mr. Riis, you stated that those two banks were financially solvent and that you did not see any difficulties.

But if I understood you correctly, you also said that you relied on the statements of experts or of the Inspector General of Banks before coming to any conclusions of your own. But after such a statement, do you feel that the government really had the choice but to compensate depositors for accounts over \$60,000? Did we really have a choice but to compensate them after the government, the Inspector General of Banks and the Governor of the Bank of Canada had stated that those banks were solvent? Did the Government of Canada have any other alternative but to advance funds for those who were not insured?

M. Bouey: Juridiquement parlant, le gouvernement n'était pas tenu de procéder ainsi. À mon avis, il fallait indemniser ces déposants. Le public a en effet été informé dès le début. Laissez-moi vous citer un extrait du communiqué de presse sur les mesures de dépannage:

[Text]

The Minister of State for Finance announced today that a joint agreement had been reached to ensure the long-term viability of the Canadian Commercial Bank.

And it goes on. It says later on that I indicated that in those circumstances we would provide liquidity for the Canadian Commercial Bank, and other similar statements were made. The statements I made were made at the time of the Finance, Trade and Economic Affairs session on May 9. I think that is the only time I made a public statement about solvency. But those statements were made. Now, it is the case that when you make statements like that—you know, no one guarantees that a bank will be viable forever, or solvent forever. But this bank lasted only five months, and five months is an awfully short time. Although some things may have changed, perhaps the market for real estate may have changed, it is very hard to say—there were such great changes—that in fact these assurances did not mean anything. So, yes, I feel quite strongly, and the government knows my view, that the uninsured depositors should be compensated.

M. Lanthier: Basé sur cela, monsieur le président, si vous permettez une autre question. Est-ce que vous avez eu l'occasion d'étudier la déposition qu'ont faite ici les gens de la *Surrey Credit Union*, je crois? Est-ce que vous avez eu l'occasion d'étudier cette déposition particulière?

Mr. Bouey: No, I have not seen that.

Mr. Lanthier: You have not seen that. I would like to have your opinion. May I, Mr. Chairman, ask the opinion of Mr. Bouey about the *Surrey Credit Union*? Is it pertinent?

The Chairman: No, it is not. He does not have anything... It is a provincially inspected and provincially guaranteed credit union.

Mr. Blenkarn: A point of order. I think the question is quite appropriate. The *Surrey Credit Union* is claiming to have a debenture on the bank. Now their debenture, the Bank of Canada is claiming to have a debenture in the sense they say they are secured; the *Surrey Credit Union* is not secured.

Mr. Lanthier: Could I just ask my question, and then you can rule on it if it is out of order?

The Chairman: Yes.

Mr. Lanthier: Okay.

La *Surrey Credit Union* avait un dépôt à la Norbanque, je crois. Et sur la foi des déclarations de l'inspecteur général des banques et sur la foi des déclarations de la Banque du Canada, ces gens-là ont converti leurs dépôts en débentures, strictement à cause des déclarations de solvabilité de la part de l'inspecteur général des banques et de celles du gouverneur de la Banque du Canada.

Maintenant, ces gens-là viennent nous voir et nous disent: eh bien, nous aussi on doit être compensés puisque l'on a reçu les mêmes promesses que les déposants ordinaires. Qu'en pensez-vous de cette avance? Est-ce que ma question est conforme au Règlement? Monsieur le président, c'est très pertinent.

[Translation]

Le ministre d'État aux Finances a annoncé aujourd'hui la conclusion d'un accord conjoint destiné à assurer la viabilité à long terme de la Banque Commerciale Canadienne.

Et ça continue. On peut lire plus loin que j'ai déclaré que nous allions fournir du liquide à la Banque Commerciale Canadienne dans les circonstances. D'autres déclarations semblables ont également été faites. Ces déclarations, je les ai faites lors de la séance du 9 mai du Comité des finances et des questions économiques. C'est la seule fois que j'ai fait une déclaration publique sur la solvabilité de ces institutions. Mais j'ai fait ces déclarations. Vous savez, lorsque l'on fait des déclarations semblables... On ne peut garantir la viabilité ou la solvabilité éternelle d'aucune banque. Mais cette banque n'a pas survécu bien longtemps, seulement cinq mois. Même si certaines choses ont changé, comme par exemple le marché de l'immeuble, il est assez difficile de dire—les changements ont été tellement importants—que ces assurances ne veulent rien dire. Selon moi, il faut indemniser les déposants non assurés et le gouvernement est au courant de ma position.

Mr. Lanthier: Mr. Chairman, I would like to ask another question, with your permission, on the same point. Have you had the chance to study the evidence presented by the representatives of the *Surrey Credit Union*? Did you look at that testimony?

M. Bouey: Non.

M. Lanthier: Vous ne l'avez pas vu. J'aurais bien aimé avoir votre avis. Monsieur le président, puis-je demander à M. Bouey son avis sur le témoignage de la *Surrey Credit Union*? Cette question est-elle recevable?

Le président: Non, il n'a rien... Il s'agit d'une caisse de crédit assujettie au règlement provincial et sous garantie provinciale.

M. Blenkarn: J'invoque le Règlement. Cette question est d'après moi tout à fait appropriée. La *Surrey Credit Union* prétend avoir des débentures de cette banque. La Banque du Canada prétend détenir la garantie, et non pas la *Surrey Credit Union*.

M. Lanthier: Je pourrais peut-être commencer par poser ma question et vous déciderez ensuite si elle est recevable ou non.

Le président: D'accord.

M. Lanthier: Très bien.

I believe that the *Surrey Credit Union* had a deposit with the Northland Bank. And solely on the basis of the statements of the Inspector General of Banks and the Bank of Canada, those people converted their deposits into debentures.

And other people are coming to us and telling us that they should also be compensated because they were made the same promises as ordinary depositors. How do you feel about such an advance? Does my question comply with Standing Orders? I believe Mr. Chairman that it is admissible.

[Texte]

The Chairman: I think, Mr. Lanthier, there are other factors that came into the situation that I was advised of by one of our colleagues from British Columbia which I do not really think I should share in a public meeting. I think the Surrey Credit Union had a problem prior to converting that money into a debenture in the Northland Bank, and I do not think it should be brought up here.

Mr. Lanthier: Okay. *Très bien.*

The Chairman: I feel very uncomfortable about it.

• 2125

Mr. Lanthier: I will accept your ruling. But you will have to accept that I had to ask the question because this was an English-speaking *caisse populaire*, and as a Quebecker I had to ask the question.

Mr. Riis: On a point of order on that . . . delete the Surrey Credit Union. There are other debenture holders as well. The Surrey Credit Union simply appeared before us making the point that they made their investment decision based on the word of Governor Bouey and others. I think that is the point. Whether it is Surrey Credit Union or not is irrelevant. That is the reason we are talking about \$875 million here: because of a commitment that presumably had been made by somebody, or a group of persons, to the uninsured depositors. He is asking if this logic does not prevail also with the debenture holders.

The Chairman: Remove any specifics and I will accept the question and ask Mr. Bouey to answer it on the general basis of the \$16 million total for the last debenture, dated May 31, put out by the Northland Bank.

Mr. Lanthier: I accept your ruling.

Ms Nicholson: Mr. Chairman, could I have a very brief supplementary to that? The grant in the bill we have before us is to pay off uninsured depositors. But indeed the whole rationale for that is, as Mr. Bouey has said, the obligation created by the statements made by Ministers and officials about the bank being viable. So I would be interested too in the comments on why there is considered to be more an obligation to depositors and less to shareholders, bearing in mind that the shareholders in the CCB are also, a lot of them, non-profit groups: pension plans and so on.

Mr. Lanthier: This is not in essence my question. It is strictly on the debenture converted from deposits on that \$16 million package.

Mr. Bouey: The subordinated debenture we are talking about I think was with the Northland Bank. There was no support package for the Northland Bank. There were no assurances of long-term viability. It is easy to call up and say is the bank solvent. Any bank that is operating and has not been closed down can be termed to be solvent. Whoever did that was just taking an easy way out to reassure his customer. I think

[Traduction]

Le président: Monsieur Lanthier, un de nos collègues de la Colombie-Britannique m'a signalé qu'un autre facteur entre ici en ligne de compte mais qu'il serait préférable de ne pas le divulguer. Il semble que la *Surrey Credit Union* avait des problèmes avant de convertir ses dépôts en débentures auprès de la Northbank mais il vaudrait mieux ne pas soulever cette question ici.

M. Lanthier: Très bien. Okay.

Le président: Cette question me met fort mal à l'aise.

M. Lanthier: J'accepte votre décision. J'avais une raison bien précise de poser cette question. En effet, il s'agit d'une caisse populaire anglophone mais comme je suis québécois, ce cas m'intéressait particulièrement.

M. Riis: J'invoque le Règlement à cet égard . . . il faudrait supprimer toute allusion directe à la *Surrey Credit Union*. Il y a d'autres détenteurs de débentures. La *Surrey Credit Union* est simplement venue nous expliquer qu'elle avait pris cette décision en matière d'investissement sur la base des déclarations du gouverneur Bouey et d'autres responsables. C'est le seul aspect qu'il convient de retenir. Qu'il s'agisse de la *Surrey Credit Union* ou d'une autre institution, cela n'a aucune importance. C'est la raison pour laquelle nous parlons des 875 millions de dollars. En effet, une personne ou un groupe de personnes se seraient engagés envers les déposants non assurés. Et cette personne voudrait savoir si le même raisonnement ne s'applique pas également aux détenteurs de débentures.

Le président: Si vous supprimez toute précision, votre question sera recevable. Nous pourrions alors demander à M. Bouey de nous expliquer la dernière débenture de la *Northland Bank* qui remonte au 31 mai et qui s'élevait à seize millions de dollars.

M. Lanthier: J'accepte votre décision.

Mme Nicholson: Monsieur le président, puis-je poser une brève question supplémentaire? L'octroi que prévoit le projet de loi dont nous sommes saisis est destiné à rembourser les déposants non assurés. Monsieur Bouey nous a expliqué tout à l'heure que cette mesure avait été prise suite aux déclarations qu'avaient prononcées des ministres et d'autres hauts fonctionnaires sur la solvabilité de la banque. Je ne comprends pas pourquoi le gouvernement est plus engagé envers les déposants que les actionnaires surtout si l'on pense que les actionnaires de la BCC sont en grande partie des groupes sans but lucratif, des fonds de pension, par exemple.

M. Lanthier: Cela n'a rien à voir avec ma question. Ma question portait uniquement sur le transfert des dépôts en débentures pour un montant de seize millions de dollars.

M. Bouey: Cette débenture subordonnée dont nous parlons relève de la Norbanque. Il n'y a pas eu de fonds de secours pour la Norbanque. Il n'y a pas eu non plus de garantie de viabilité à long terme. C'est très facile de téléphoner pour demander si la banque est solvable. Toute banque qui demeure ouverte peut être considérée comme solvable. Il s'agissait tout simplement de rassurer un client. On m'a également posé des

[Text]

the Inspector General has replied to that. When I was asked about that, I was told the Inspector General had been asked and I said I was not in the inspection business and I had nothing to add to what the Inspector General was able to say.

These are subordinated debentures. The holders should know they come after the depositors. That is what "subordinated" means.

These are term things. They usually run for several years. No one can give the holder an assurance that the bank will be all right for several years. Usually the interest paid is higher than on deposits, and that is why they buy them. So in the case of subordinated debenture holders, or in the case of shareholders, I would say they are the risk-takers in the system, and they should know it. They have to accept the consequences. Depositors are not risk-takers to that same extent.

M. Lanthier: Très bien, ça va.

Nous parlons maintenant d'une condition ou d'un système. D'après vous, ce qui est arrivé à la Banque commerciale canadienne et à la Norbanque., est-ce que c'est le résultat d'un système défectueux ou d'une crise économique?

Mr. Bouey: I think the question you are asking me is what all these inquiries are about. I do not really think I can answer it for you. I would say certainly the economic condition has had something to do with it.

• 2130

Certainly in those two banks, which were heavily engaged in energy loans and related real estate transactions... I think they shared the same perception that almost everybody did at that time, that the price of oil would rise and rise; if the price of oil today was what it was projected to be in the national energy policy then we would not be here today worrying about those two banks... at least I do not think we would.

So the economic conditions certainly had something to do with it.

The question of management of the banks, the question of how good the inspections were: I think that is what is being investigated, and I would rather not prejudge those issues.

M. Lanthier: Monsieur le président, il n'a pas répondu à ma question. Je ne parle pas du «pourquoi» des enquêtes; c'est un effet. Je parle de la cause. Si ces deux banques-là sont arrivées à ce stade, vous semblez dire que la cause semble être le prix décroissant et accéléré du pétrole. Est-ce que c'est la seule cause?

Mr. Bouey: No. I did not say that was the only reason.

Mr. Lanthier: No.

Mr. Bouey: I said that the economic situation was obviously a contributing factor. But other factors are being investigated: the question of how good the management was, the question of how well the auditors and the rest of the inspection system did their jobs. Those are being investigated. Maybe if I could

[Translation]

questions à cet égard. Mais j'ai répondu que l'Inspecteur général avait déjà dit ce qu'il avait à dire et que je n'avais aucune responsabilité en matière d'inspection.

Il s'agit de débentures subordonnées. Les détenteurs doivent savoir qu'ils viennent après les déposants. C'est ce que l'on entend par «subordonnées».

Ce sont des billets à durée limitée et ils portent habituellement sur plusieurs années. On ne peut garantir à aucun détenteur que la banque sera solvable pendant tout ce temps. Les intérêts sur les débentures sont habituellement plus élevés que sur les dépôts et c'est pourquoi ils sont populaires. Les personnes qui achètent des débentures subordonnées ou les actionnaires prennent des risques et devraient le savoir. Ces personnes doivent accepter les conséquences de leurs gestes. En règle générale, les déposants ne sont pas des personnes qui aiment prendre autant de risques.

Mr. Lanthier: Very well, I see.

But we are talking about circumstances or a system. Do you think that what happened to the Canadian Commercial Bank or the Northland is the product of a faulty system or an economic crisis?

M. Bouey: Je ne saurais vous le dire. C'est pour cela d'ailleurs que nous avons mis sur pied des commissions d'enquête. Mais la conjoncture est, d'après moi, un facteur important.

Ces deux banques avaient beaucoup de prêts dans le domaine de l'énergie et de l'immobilier. On s'était persuadé, comme tout le monde à l'époque, que le prix du pétrole allait augmenter sans cesse. Vous savez, s'ils avaient vu juste, si les prix avaient suivi le programme de la politique énergétique nationale, nous ne serions pas là en train de parler de ces banques.

Donc la conjoncture a beaucoup à voir avec cette situation.

A mon avis, l'enquête porte surtout sur la gestion et l'inspection et je préfère par conséquent ne pas traiter de ces aspects.

Mr. Lanthier: Mr. Chairman, he did not answer my question. I am not talking about the *raison d'être* of these inquiries. This is a result. I am talking about the cause. You seem to be saying that this problem is the result of the decreasing price of oil. But is it the only cause?

M. Bouey: Non, je n'ai jamais dit que c'était l'unique raison.

M. Lanthier: Non.

M. Bouey: J'ai simplement dit que la conjoncture avait joué. Mais l'enquête porte également sur d'autres facteurs dont la gestion, la vérification et l'inspection. Quand tous ces gens auront fini leur travail, je pourrai peut-être essayer de répondre à votre question. Mais pas maintenant.

[Texte]

answer the question then all these people could go home. I do not know. I would rather not try.

Mr. Lanthier: On vous demande seulement votre opinion, à vous. D'après vous, la cause est-elle accidentelle ou le système n'était-il pas correct? Je vous demande si c'est le système ou si c'est un accident de parcours.

Mr. Bouey: When it comes right down to the question of why this support package did not work, why we did not know more on March 24 than we did, why we did not have better information, I think that is being investigated and I think one has to say that something must have gone wrong somewhere in the inspection system. But there was not much time to assess that situation and I am not willing or I am not able to say I know that it was such-and-such. I think that has to be determined and I think that is why we have an inquiry.

Mr. Lanthier: Pas d'autres questions.

The Chairman: Thank you, Mr. Lanthier.

Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman. I have a series of questions.

The Chairman: I hope they are not too long because I am going to make it 10 minutes each.

Mr. Hawkes: I have a lot of questions.

The Chairman: Well, I will cut you off at the end of 10 minutes.

Mr. Hawkes: When you loan money to a bank you charge interest to the bank. How does your rate of interest compare with wholesale depositors', as an example? Is your rate higher or lower or about the same?

Mr. Bouey: We charge what we call the bank rate, which is the 91-day treasury bill rate plus 0.25%. It may sometimes be lower than wholesale money and other times higher. That depends on the market.

Mr. Hawkes: When the other big six banks lend money, which happens from time to time, or they replace deposits, and that was certainly the case in Northland up to this spring, what is the rate they charge compared to the rate you charge?

Mr. Bouey: I am sorry; I do not get you. Do you mean when they place deposits with the Northland?

Mr. Hawkes: Yes. I forget the figures. I have them in my brief-case. They had about \$225 million in deposits at Northland before you started to replace that with Bank of Canada money, and I am just wondering about the rate they charge versus the rate you charge.

Mr. Bouey: It depends on how they put the money there. If it is an interbank deposit then it is likely to be the rate on CDs, or certificates of deposit. If it is a stand-by line of credit . . . well, I guess you would have to ask them, but I think it is likely to be the prime rate.

[Traduction]

Mr. Lanthier: We are only asking for your opinion. Do you think that this situation is due to an accident or was the system faulty? I am asking whether it was the system or an accident.

M. Bouey: L'enquête déterminera pourquoi le programme de dépannage n'a pas fonctionné, pourquoi nous ne possédions pas plus d'informations le 24 mars et quelles étaient les lacunes du système d'inspection. Car nous n'avons pas eu suffisamment de temps pour bien analyser la situation et j'hésiterais à dire maintenant quelles étaient les causes. Cela reste à déterminer et c'est la raison pour laquelle d'ailleurs nous faisons enquête.

Mr. Lanthier: I have no other questions.

Le président: Merci, monsieur Lanthier.

Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Merci, monsieur le président. J'ai plusieurs questions à poser.

Le président: J'espère qu'elles ne sont pas trop longues, car je vais maintenant vous limiter à dix minutes.

M. Hawkes: Mais j'ai beaucoup de questions.

Le président: Je serai obligé de vous interrompre au bout de dix minutes.

M. Hawkes: Quand vous consentez à un prêt à une banque, vous percevez des intérêts. Vos taux d'intérêts sont-ils supérieurs ou inférieurs à ceux des déposants privilégiés?

M. Bouey: Nous percevons le taux des banques qui est le taux applicable au bon du trésor sur une période de 91 jours plus 0,25 p. 100. C'est un taux parfois légèrement inférieur, parfois légèrement supérieur au taux privilégié. Tout dépend des fluctuations du marché.

M. Hawkes: Est-ce que les six autres grandes banques perçoivent des intérêts semblables aux vôtres lorsqu'elles consentent des prêts, ce qui arrive de temps à autre, ou lorsqu'elles remplacent des dépôts, ce qui était le cas de la Norbanque jusqu'au printemps dernier?

M. Bouey: Je suis désolé, mais je n'ai pas compris. Vous voulez dire lorsqu'elle dépose de l'argent auprès de la Norbanque?

M. Hawkes: Oui. J'ai oublié les chiffres. Ils sont dans mon porte-documents. La Norbanque comptait quelque 225 millions de dollars de dépôts avant que vous commenciez à les remplacer avec de l'argent de la Banque du Canada. Je voulais simplement savoir quel taux elles perçoivent par comparaison aux vôtres.

M. Bouey: Tout dépend de la façon dont ces dépôts sont faits. S'il s'agit d'un dépôt interbanque, c'est sans doute le taux des certificats de dépôts qui prévaut. Mais s'il s'agit d'une ligne de crédit d'urgence . . . Il vaudrait mieux que vous leur demandiez vous-même mais c'est sans doute le taux privilégié.

[Text]

Mr. Hawkes: So that would be higher than your rate, the prime rate?

Mr. Bouey: Yes.

Mr. Hawkes: What about a certificate of deposit? How does that compare to your rate?

Mr. Bouey: It varies; sometimes it is higher and sometimes it is lower.

Mr. Hawkes: I guess the picture I am trying to get is as you advanced \$1.3 billion to the Canadian Commercial Bank were the costs to the bank going up or down for the money?

• 2135

Mr. Bouey: I think the bank rate may have been a bit higher, although under normal circumstances it is pretty hard for banks to borrow at a lower rate than the government. So there is not likely to be much in it.

Mr. Hawkes: Were you involved in writing the bailout package for the Canadian Commercial Bank? Were you involved in the wording on that?

Mr. Bouey: No. The Bank of Canada was not a party to the agreement.

Mr. Hawkes: I see. Did the agreement guarantee that the Bank of Canada would be paid the interest owed to it? Was that mentioned?

Mr. Bouey: No. Our arrangement with the bank is a completely separate arrangement. You know, the bank signs notes when it borrows from us, and it has nothing to do with the support package.

Mr. Hawkes: Why did Mr. McLaughlan come to you on March 14?

Mr. Bouey: He wanted to tell us about the situation in his bank.

Mr. Hawkes: He did not come to you strictly to borrow more money? He came to tell you about the situation, did he? Could you explain what the situation was at that point?

Mr. Bouey: Well, he came to tell us about the reverses he had suffered in energy loans in California; about the fact that he would have to write off larger loans and, if he could not work out some system of support, in time, the bank would not be viable. He told us exactly the same thing as he told the Inspector General of Banks, and I think he hoped to enlist our support in trying to work out some kind of solution. I think he also wanted us to know this just in case he should have a liquidity problem which he did not have at that time, although one could easily have developed. And of course, it did develop even after the support package.

Mr. Hawkes: "In time" is the phrase you used—the suggestion that the bank might become non-viable "in time". Did he give you an estimate of time?

[Translation]

M. Hawkes: Mais c'est un taux supérieur au vôtre, à ce moment-là?

M. Bouey: C'est juste.

M. Hawkes: Et quand est-il des certificats de dépôts? Je veux dire, par comparaison à vos taux?

M. Bouey: Tout dépend. Ils sont parfois inférieurs, parfois supérieurs.

M. Hawkes: En fait, ce que je veux savoir, c'est si les coûts de la banque sont supérieurs ou inférieurs lorsque vous avez avancé les 1,3 milliard de dollars à la Banque Commerciale canadienne?

M. Bouey: Le taux des banques était peut-être un peu supérieur même si, en règle générale, il est plus rare que les banques puissent emprunter à un taux inférieur à celui du gouvernement. Ce n'est pas très courant.

M. Hawkes: Avez-vous participé à l'élaboration du programme de dépannage de la Banque Commerciale canadienne? Y avez-vous contribué?

M. Bouey: Non. La Banque du Canada n'était pas partie à cet accord.

M. Hawkes: Je vois. Mais l'accord prévoyait-il le remboursement des intérêts dus à la Banque du Canada? Est-ce que c'était prévu?

M. Bouey: Non. Notre accord avec la banque est complètement distinct. La banque nous signe des billets lorsqu'elle nous emprunte de l'argent et cela n'a rien à voir avec le programme de dépannage.

M. Hawkes: Pourquoi M. McLaughlan s'est-il adressé à vous le 14 mars?

M. Bouey: Il voulait nous expliquer la situation de sa banque.

M. Hawkes: Il ne venait donc pas tout simplement pour vous emprunter encore un peu plus d'argent? Il venait vous décrire sa situation, n'est-ce pas? Pouvez-vous nous décrire quelle était cette situation à ce moment-là?

M. Bouey: Et bien, il est venu nous expliquer les problèmes des prêts énergétiques consentis en Californie et qu'il lui faudrait radier des prêts considérables et que s'il ne pouvait trouver aucune aide, la banque deviendrait insolvable. Il nous a répété la même chose qu'il avait déjà dite à l'Inspecteur général des banques et j'ai l'impression qu'il espérait obtenir notre aide pour trouver une solution. Il tenait également à nous mettre au courant par le cas où il aurait eu des problèmes de liquidités, ce qui n'était pas le cas à ce moment-là mais aurait très bien se produire. Et c'est ce qui s'est passé même après que le programme de dépannage ait été mis au point.

M. Hawkes: Vous avez dit qu'il était possible que la banque finisse par devenir insolvable. Vous avait-il donné une idée du temps que cela prendrait?

[Texte]

Mr. Bouey: I think he said he would have to write off quite a few of these loans in the second quarter of his fiscal year.

Mr. Hawkes: Did he give you a sense of the amount?

Mr. Bouey: No; I do not recall that he gave an actual amount of write-offs. But of course he did indicate, as you know from the support package, that he thought he needed assistance in about the range the support package gave him.

Mr. Hawkes: So in one quarter, the accelerated write-offs would exceed the capital assets of the bank, and carry it into a negative position without support. That much he was clear on?

Mr. Bouey: I think that would have happened by the end of another quarter; yes.

Mr. Hawkes: And he did not at that time provide you with an estimate? Like, we are dealing at this point with March 14. We have not even finished with the first quarter, and you are getting warning about write-offs which are going to occur in the second quarter.

Mr. Bouey: Mr. Chairman, we were already into the second quarter of his fiscal year, which he would have to report on sometime in May.

Mr. Hawkes: Okay. In your statement to us, you say:

... the policy of the bank has been to lend only to institutions that are judged to be solvent.

That is not a legislated requirement; that is a policy?

Mr. Bouey: Yes, it is a policy. It is based on the view that, if the bank is no longer solvent, looking after its liquidity position will not solve its problems; also, that lending, and thereby using up more security, will damage other people's interests.

Mr. Hawkes: Who sets the policy? Does government set the policy, or do you set it?

Mr. Bouey: The management of the bank sets the policy.

Mr. Hawkes: The management of the bank sets the policy. And you say in your brief that:

The Bank is not able to make such assessments itself.

That is solvency assessments?

Mr. Bouey: That is correct.

Mr. Hawkes: Later on you say, in terms of the Inspector General of Banks that you rely on him for judgments about the solvency of the banks which come to you for liquidity help.

Mr. Bouey: Yes.

Mr. Hawkes: Do the banks have the right to borrow money from you, or the privilege?

[Traduction]

M. Bouey: Il me semble qu'il nous avait expliqué qu'il lui faudrait radier un bon nombre de ces prêts vers le deuxième trimestre de son année financière.

M. Hawkes: Vous a-t-il donné une idée du montant?

M. Bouey: Non. Je ne me souviens pas qu'il nous ait cité un chiffre exact. Mais vous êtes au courant des détails du programme de dépannage. Il nous a dit qu'il aurait sans doute besoin d'une aide de cet ordre-là.

M. Hawkes: Ceci revient donc à dire que au cours d'un seul trimestre, les prêts radiés finiraient par dépasser les avoirs en capitaux de la banque qui risquait l'insolvabilité si elle était incapable de trouver de l'aide. C'est ce qu'il avait déclaré?

M. Bouey: À mon avis, cela se serait passé au bout d'un second trimestre.

M. Hawkes: Et il ne vous a pas fourni d'évaluation à ce moment-là? Nous parlons maintenant du 14 mars. Le premier trimestre n'était pas encore terminé et on vous servait des avertissements au sujet de la nécessité de radier des prêts au cours du second trimestre.

M. Bouey: Monsieur le président, nous en étions déjà au deuxième trimestre de son année financière pour laquelle le bilan aurait dû être déposé vers le mois de mai.

M. Hawkes: Je vois. Vous nous avez dit dans votre déclaration:

... la banque a pour politique de ne prêter qu'aux institutions qui sont considérées comme solvables.

Il ne s'agit pas d'une exigence législative mais bien d'une politique, n'est-ce pas?

M. Bouey: Il s'agit en effet d'une politique. En effet, si une banque n'est plus solvable, le fait de l'aider au niveau des liquidités ne règlera pas ses problèmes. Qui plus est, le fait de lui consentir un prêt et de puiser dans les garanties ne fera que nuire aux intérêts des autres.

M. Hawkes: Qui établit la politique? Est-ce le gouvernement ou vous?

M. Bouey: La direction de la banque est responsable de la politique.

M. Hawkes: Je vois. Vous déclarez également dans votre mémoire:

La banque n'est pas en mesure de faire ce genre d'évaluation.

Vous vouliez parler de solvabilité?

M. Bouey: C'est juste.

M. Hawkes: Vous dites un peu plus loin que vous vous fiez au jugement de l'inspecteur général des banques pour ce qui est de la solvabilité des banques qui vous demandent de les aider au niveau de leur liquidité.

M. Bouey: C'est juste.

M. Hawkes: Les banques ont-elles le droit ou le privilège de vous emprunter de l'argent?

[Text]

Mr. Bouey: It is not a right. The Bank of Canada Act says we may advance funds on the pledge of security. We may.

Mr. Hawkes: You may advance funds on the pledge of security. I see. I am having a little trouble here. You have the policy. On March 14 you were told you have an insolvent bank and continue to advance funds through the 25th.

• 2140

Mr. Bouey: No, absolutely not. We did not advance funds on March 14, we did not advance funds until some time after March 25. We were not told the bank was insolvent, as of that moment. We were told that it was headed in that direction.

Mr. Hawkes: Is it the Inspector General of Banks whom you rely on for judgment about solvency?

Mr. Bouey: Yes.

Mr. Hawkes: How do you end up calling the meeting then on March 20?

Mr. Bouey: The meeting with the banks?

Mr. Hawkes: Yes.

Mr. Bouey: Somebody had to call it. We decided the Bank of Canada was not a bad place to have it, so I called it. It could have been called by other people.

Mr. Hawkes: The difficulty for me is at that point it seems to me you become a player. You call the meeting, you chair the meeting, you are a player in a situation that in other parts of your statement to us suggest that you are passive. Somebody asks you for a loan, you go to the Inspector General of Banks. You say, is it solvent or is it not? He says, yes, it is solvent. You advance the funds, on the basis of securities. Now, all of a sudden, on March 20, you are a player and I do not understand—not just a player but a very potent player.

Mr. Bouey: I do not think it should surprise you that the central bank would have some interest in the continued record of the Canadian banking system not having failures. We do have a role to play. It is one of providing liquidity, but it is providing liquidity to solvent banks. So I do not think it is surprising that we should be interested in seeing whether that bank could not be supported.

Mr. Hawkes: Your statement leaves me still confused. Are you the passive recipient of the Inspector General of Banks' judgment, which you assert quite strongly and you have confirmed?

Mr. Bouey: Yes.

Mr. Hawkes: You are passive?

[Translation]

M. Bouey: Il ne s'agit pas d'un droit. La Loi sur la Banque du Canada stipule simplement que la banque est habilitée à avancer des fonds sur la base d'une garantie. Nous habilités à le faire.

M. Hawkes: Vous êtes habilités à avancer des fonds sur garantie. Je vois. Cela me cause quelque problème. Vous avez une politique. On vous parle le 14 mars d'une banque insolvable mais vous continuez de lui avancer des fonds jusqu'au 25.

M. Bouey: C'est faux. Nous n'avons pas avancé de fonds le 14 mars, nous ne l'avons fait qu'après le 25 mars. On ne nous avait pas dit alors que la banque était insolvable. On nous avait simplement dit qu'elle courait le risque de le devenir.

M. Hawkes: Vous vous fiez au jugement de l'Inspecteur général des banques pour les questions de solvabilité, n'est-ce pas?

M. Bouey: C'est exact.

M. Hawkes: Qu'est-ce qui vous a poussé à convoquer cette réunion le 20 mars?

M. Bouey: La rencontre avec les banques?

M. Hawkes: C'est cela.

M. Bouey: Quelqu'un devait en prendre la responsabilité. Nous avons décidé que ce n'était pas une mauvaise idée d'avoir cette réunion à la Banque du Canada et c'est pourquoi nous l'avons convoqué. Mais d'autres auraient pu tout aussi bien le faire.

M. Hawkes: Vous avez donc fini par vous impliquer dans cette affaire. C'est ce qui me pose des problèmes. Vous avez convoqué la réunion, vous l'avez présidé et vous avez joué un rôle de participant dans une situation à l'égard de laquelle vous vous prétendez neutre. Quelqu'un vous demande un prêt et vous vous adressez à l'Inspecteur général des banques. Vous lui demandez si la banque est solvable et il vous répond dans l'affirmative. Vous avancez donc des fonds sur la base de certaines garanties. Mais tout d'un coup, le 20 mars, vous jouez un rôle de participant et je comprends pas... pas seulement un participant, mais bien un participant très puissant.

M. Bouey: Cela ne devrait pas vous étonner si la banque centrale tient à protéger le système bancaire canadien contre toute faillite. Nous avons un rôle à jouer. Notre rôle consiste à fournir de l'aide en matière de liquidités aux banques solvables. Je ne vois pas ce que cela a d'étonnant en soi que nous nous soyons demandés s'il était possible de venir en aide à cette banque.

M. Hawkes: Je suis encore un peu perplexe. Vous avez déclaré et confirmé que vous dépendiez du jugement de l'Inspecteur général des banques. N'est-ce pas?

M. Bouey: Oui.

M. Hawkes: Vous jouez donc un rôle passif?

[Texte]

The Chairman: Mr. Hawkes, this is your last question.

Mr. Bouey: I do not think that stops us from having a very strong interest in what happens to banks.

Mr. Hawkes: You are the supplier of liquidity to those six chartered banks among other situations . . .

Mr. Bouey: To all the chartered banks . . .

Mr. Hawkes: Okay, to all the chartered banks in the country.

Mr. Bouey: —when they need it.

Mr. Hawkes: It seems to me, it would have been relatively easy for you to influence their judgment on that weekend, operating from the position of chairing it, calling it, with the concern you are currently expressing to us. I am just wondering whether you feel—what is confusing is that you do not have the horses, you do not have the information. You are the passive recipient of a judgment and now, all of a sudden, you are in a central role . . . The chairman is cutting me off, because he has the power to cut me off. Chairmanships are very powerful.

Were you involved in influencing that meeting? How could you be a passive chairman or were you not a passive chairman? And, if you were not a passive chairman, what conclusion did you want the meeting to reach?

Mr. Bouey: I felt, and I have stated this before, that if an arrangement could be made, a suitable arrangement with other parties, one that was not too expensive, an effort should be made to support that bank. And, acting as chairman, I did state that view. As chairman, I asked the Chief Executive Officer of the Canadian Commercial Bank to make a presentation on the situation in his bank. He was cross-examined by the other CEOs. The Inspector General of Banks expressed his view and I made a proposal for a solution. The Deputy Minister of Finance was there; he had a chance to express his views. So everybody had a chance to talk. The banks came to their conclusion. I can assure you, there was no twisting of arms going on. They came to their conclusion unanimously to join in the package.

• 2145

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes. Miss Nicholson has a supplementary.

Mr. Hawkes: Excuse me, but just on a point of order, Mr. Chairman, the fact that the Canadian Commercial Bank was at the meeting is not in the statement in either place. Members might wish to add it.

Mr. Bouey: They were called in while the CEO made a presentation and answered questions, and then he left. He was there for a limited time.

The Chairman: Thank you. Miss Nicholson.

Ms Nicholson: Thank you, Mr. Chairman. Following on Mr. Hawkes' question about when the Bank of Canada actually began advancing money to the Canadian Commercial

[Traduction]

Le président: Ce sera votre dernière question, monsieur Hawkes.

M. Bouey: Cela ne devrait pas nous empêcher de surveiller de près la situation des banques.

M. Hawkes: Entre autres, vous jouez celui de fournisseur de liquidités aux six banques à charte . . .

M. Bouey: À toutes les banques à charte . . .

M. Hawkes: Soit, à toutes les banques à charte du pays.

M. Bouey: . . . lorsqu'elles en ont besoin.

M. Hawkes: Mais puisque c'est vous qui aviez convoqué la réunion et qui la présidiez, cela a dû vous être relativement facile d'influencer leur jugement lors de la fin de semaine en question. Surtout si l'on tient compte des déclarations que vous venez de nous faire. Mais ne pensez-vous pas . . . vous n'aviez aucun pouvoir et aucune donnée. Vous vous contentez de recevoir des jugements de manière passive et tout d'un coup, vous vous retrouvez dans le rôle de premier plan . . . Le président m'a interrompu parce qu'il est habilité à le faire. Les présidents sont très puissants.

Avez-vous influencé le déroulement de la réunion? Étiez-vous un président passif ou non? Et sinon, quelles sont les conclusions que vous vouliez obtenir à la fin de la rencontre?

M. Bouey: Je pensais, et je l'ai déjà déclaré, que s'il était possible d'arriver à un accord convenable avec les autres parties, un accord qui ne coûte pas trop cher, qu'il valait la peine de venir en aide à cette banque. Et je l'ai dit en ma capacité de président. Et également en ma capacité de président, j'ai demandé au président directeur général de la Banque commerciale canadienne de décrire la situation de sa banque. Les autres présidents directeurs généraux ont ensuite procédé au contre-interrogatoire. L'inspecteur général des banques a donné son avis et j'ai proposé une solution. Le sous-ministre des finances était présent et a également exprimé sa position. Donc tout le monde a pu donner son point de vue. Les banques sont arrivées à leur propres conclusions. Personne ne s'est fait forcer la main. Tous ont décidé à l'unanimité de participer au programme de dépannage.

Le président: Merci, monsieur Hawkes. M^{lle} Nicholson a une question supplémentaire.

M. Hawkes: Excusez-moi, mais j'aimerais invoquer le Règlement, monsieur le président. Le fait que la BCC était représentée à cette réunion ne figure pas dans le document.

M. Bouey: La BCC avait été convoquée pendant que le PDG témoignait et répondait aux questions, ensuite il est parti. Il n'est resté que peu de temps.

Le président: Merci. Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président. M. Hawkes a demandé quand la Banque du Canada avait réellement commencé à avancer de l'argent à la BCC, et si j'ai bien

[Text]

Bank, as I understand the chronology, there was the weekend of Saturday, March 23, when the decision was made by the Ministers to bail out the bank; Sunday, March 24, and the night up to Monday morning—something like 0700 Monday, March 25—during which the negotiations were going on. But the participating banks had made it a condition that they have a letter from the Inspector General of Banks confirming his opinion that this package would make the bank viable. That letter was not given until April 27 and my understanding is the moneys flowed on April 29.

My question says that, during that month, there was very little examination; only problem loans were looked at. It was another condition of the banks that two people be put in to monitor, but their terms of agreement were made only afterwards—I think they went in in mid-May. So really, the final participation agreement and the moneys from the Bank of Canada went out on an awful lot of faith it seems to me. I wonder if the Governor would agree that a full month before getting down to doing a more complete examination seems a rather leisurely approach.

Mr. Bouey: The commitment was made at the time of the announcement by the Minister that this agreement had been reached . . .

Ms Nicholson: Subject to.

Mr. Bouey: No. Not subject to anything.

Ms Nicholson: Oh, I think so, if you read the agreement. I think Condition 10 of the agreement says:

It is a condition of this memorandum that the Inspector General of Banks shall have delivered a letter to the support group confirming his opinion that, on receipt by CCB of the purchase price for the participation certificates, CCB will be solvent.

That is what continues to puzzle me. There was a whole month.

Mr. Bouey: Miss Nicholson, the way you do things is that, once the agreement has been reached and announced by the Minister, the rest is just a matter of putting the legal words in place. Everyone was really committed from March 25 onward.

Ms Nicholson: Regardless of facts. And then they did not want to be disturbed by the facts.

Mr. Blenkarn: Do not bother about that.

Mr. Bouey: I have tried to say already that this had to be a decision which was made then; otherwise, the bank would have had to close on March 25. We had to go with the facts we had at that time.

The Chairman: Thank you, Miss Nicholson. I am trying to get at these other people.

Ms Nicholson: Yes, of course. Thank you.

The Chairman: Mr. Kindy, and then Mr. Riis.

Mr. Kindy: I would like to continue with the line of questioning by Mr. Hawkes. You said that you had confidence that the bank was viable but, on the other hand, that you had

[Translation]

compris la chronologie des faits, c'est pendant le week-end du samedi 23 mars que les ministres ont décidé de sauver la banque; toute la journée du dimanche, et jusqu'au lundi matin, vers sept heures du matin, les négociations se sont poursuivies. Les banques participantes exigeaient que l'Inspecteur général des banques leur confirme par écrit que le plan envisagé permettrait vraiment de sauver la banque. Cette lettre n'a pas été donnée avant le 27 avril, et d'après ce qu'on m'a dit, les fonds ont commencé à rentrer le 29 avril.

Pendant tout le mois qui s'est écoulé, on a vérifié très peu de choses, à part certains prêts problématiques. Les banques avaient également exigé que deux personnes soient chargées de contrôler tout cela, mais les responsabilités de ces deux personnes n'ont été définies que plus tard, vers la mi-mai. J'en conclus donc que l'entente finale ainsi que les avances accordées par la Banque du Canada ont été décidées avec une confiance quasiment aveugle. Le gouverneur est-il prêt à reconnaître avec moi qu'on n'a pas manifesté beaucoup de diligence étant donné que l'examen approfondi des dossiers n'a commencé qu'un mois plus tard.

M. Bouey: L'engagement a été pris au moment où le ministre a annoncé que l'entente était signée . . .

Mme Nicholson: Sous réserve de.

M. Bouey: Non. Il n'y avait aucune réserve.

Mme Nicholson: Si, relisez l'entente. À la condition n° 10, il est dit que:

Ce protocole d'entente est accepté à condition que l'Inspecteur général des banques fasse parvenir une lettre aux banques participantes confirmant son opinion que la BCC sera solvable lorsqu'elle recevra le prix d'achat des certificats de participation.

Or, un mois complet s'est écoulé, et c'est cela qui me sidère.

M. Bouey: Mademoiselle Nicholson, normalement, une fois que l'entente a été conclue et annoncée par le ministre, il ne s'agit plus que d'en préparer le libellé juridique. Tout le monde s'est vraiment engagé à partir du 25 mars.

Mme Nicholson: Quels que soient les faits. Personne ne voulait se laisser inquiéter par les faits.

M. Blenkarn: Ne vous en préoccupez pas.

M. Bouey: J'ai déjà essayé de vous faire comprendre que cette décision devait être prise, sinon, la banque aurait dû fermer ses portes le 25 mars. Il nous a donc fallu faire face à la réalité de cette époque-là.

Le président: Merci, mademoiselle Nicholson. Je vais essayer de donner la parole à d'autres membres du Comité.

Mme Nicholson: Bien sûr. Merci.

Le président: Monsieur Kindy, qui sera suivi de M. Riis.

M. Kindy: J'aimerais revenir sur le sujet abordé par M. Hawkes. Vous avez dit être convaincu que la banque était viable mais que, par ailleurs, le président du conseil d'adminis-

[Texte]

information from the Chairman saying that it was not viable. Therefore, I imagine you called that meeting. Could you explain, in a situation where you have a statement from the chairman of a bank telling you that it is not viable, and the Inspector General of Banks tells you that bank is viable, who is really right on that issue?

Mr. Bouey: There was no conflict at that time. The Bank of Canada was not lending money at that time, and the chairman . . . well, I do not think he used the word "viable" at all.

Mr. Kindy: You said that he said that it might go under in the second quarter.

Mr. Bouey: He said he had some serious loan problems. That is what he thinks would have happened. And that is why the meeting was called; that is why the support package was put together, and it was afterwards that the Bank of Canada started to advance money. In other words, we did not advance any money until we were assured of the solvency of the bank.

• 2150

Mr. Kindy: And you were assured of the solvency by the Inspector General of Banks.

Mr. Bouey: Yes.

Mr. Kindy: So you still have confidence in his judgment, or do you not?

Mr. Bouey: Yes, I do have confidence in his judgment.

Mr. Kindy: So if he were to suggest to you again another bank that is solvent, you would believe him.

Mr. Bouey: He has changed his method of inspection since then. Yes, I would believe him.

Mr. Kindy: So if he changed his method of inspection, it means the other method of inspection was not good at that time.

Mr. Bouey: I think it is clear to all of us that something went wrong last March, is it not?

Mr. Kindy: So somebody was responsible for it, I imagine.

Mr. Bouey: That is why we are here, yes.

Mr. Kindy: Who would you say has to shoulder the blame for what went wrong? There is almost \$1 billion involved of taxpayers' money.

Mr. Bouey: I am not the judge here.

Mr. Kindy: I know you are not the judge. But you said he had to change his methods of investigation.

Mr. Bouey: I said he has changed his methods.

Mr. Kindy: Yes. Why did he change it?

Mr. Bouey: Because of this experience.

Mr. Kindy: So his method was not good.

[Traduction]

tration vous avait fait savoir qu'elle ne l'était pas. C'est donc pour cela, je suppose, que vous avez convoqué cette réunion. Vous vous retrouvez donc dans une situation où le président du conseil d'administration d'une banque vous dit que son organisme n'est pas viable, d'une part, et où l'Inspecteur général des banques vous dit qu'elle l'est, d'autre part; comment déterminer qui a raison?

M. Bouey: Ces deux affirmations n'étaient pas contradictoires à l'époque. La Banque du Canada ne prêtait pas de l'argent à cette banque, et le président du conseil d'administration . . . je ne pense pas qu'il a employé le terme «viable».

M. Kindy: Il aurait dit, selon vous, que la banque risquait de faire faillite au cours du deuxième trimestre.

M. Bouey: Il a dit qu'il avait de graves problèmes avec certains prêts, et il craignait que cela n'arrive. C'est la raison pour laquelle on a convoqué la réunion et conçu ce plan de sauvetage. Ce n'est qu'après que la Banque du Canada a commencé à avancer de l'argent à cette banque. En d'autres termes, nous n'avons pas avancé d'argent à la BCC tant que nous n'étions pas convaincus de sa solvabilité.

M. Kindy: Et l'Inspecteur général des banques vous a convaincu de la solvabilité de la BCC.

M. Bouey: Oui.

M. Kindy: Faites-vous toujours confiance à son jugement?

M. Bouey: Oui.

M. Kindy: S'il vous disait aujourd'hui qu'une autre banque est solvable, vous le croiriez toujours.

M. Bouey: Oui, je le croirais. Il a modifié depuis ses méthodes d'inspection.

M. Kindy: S'il a modifié ses méthodes d'inspection, cela signifie que les précédentes n'étaient pas bonnes.

M. Bouey: Nous savons tous parfaitement que quelque chose n'a pas marché en mars dernier, n'est-ce pas?

M. Kindy: Et je suppose que quelqu'un en était responsable.

M. Bouey: C'est la raison pour laquelle nous sommes ici.

M. Kindy: À votre avis, qui en est responsable? Cela représente près de 1 milliard de dollars de deniers publics.

M. Bouey: Ce n'est pas à moi de juger.

M. Kindy: Peut-être, mais vous nous dites que l'Inspecteur a changé, depuis, ses méthodes d'inspection.

M. Bouey: C'est ce que j'ai dit, en effet.

M. Kindy: Dans ce cas, pourquoi?

M. Bouey: Parce qu'il a su tirer une leçon de cette expérience.

M. Kindy: Donc, ses méthodes précédentes n'étaient pas bonnes.

[Text]

Mr. Bouey: Something went wrong in the case of these two banks. I think we can all agree on that. The system seemed to work all right for 60 years up to then and it seems to have worked all right in the case of other banks.

Mr. Kindy: Now, I am going to change the subject-matter. What is your opinion of smaller banks, not the six big ones but the smaller banks? Do you believe they have a place in western Canada? Those two banks that went under were in western Canada. Do you believe there is—

M. Lanthier: Monsieur le président, j'invoque le Règlement . . . encore une fois.

This is far from what was said at the first meeting, very far. We are the non-secured depositors of these two banks. I think this is very far, and it might be harmful.

The Chairman: I was listening to you carefully, but I was waiting until you had finished. But I think the line of questioning is going beyond the scope of this committee. The scope of this committee is look at the two banks. We are investigating how they inspect these banks, and that has changed. He acknowledged that there have been changes there. But I do not think I would want the governor to state anything at this point, because they have done an audit on these banks. They are healthy; they are clean. I think we should leave that alone and deal with the CCB and the Northland Bank, if you do not mind.

Mr. Kindy: Okay. Thank you, Mr. Chairman.

Let us say you assured the Canadian people and the Inspector General of Banks that the banks were solid, that they were solvent, and people invested money in those banks. Now, you made a statement here in the committee that you thought everybody should be compensated because of the statements you made. I understand that. So because of your statement and the statement of the Inspector General of Banks, we should pay out those who were not insured.

Now, what is happening to all those people who had shares in the banks and so on and so forth? They are the real losers. But your statement was that the banks were solvent, so how do you square it? You are giving money to some people and you do not give money to others.

The Chairman: I think that question has already been answered, Mr. Kindy, earlier this evening, and the governor answered that quite clearly. The shareholders are the risk-takers and they are the last people to be paid out.

Mr. Kindy: Yes, I understand that. But the thing is that the governor has said we have to pay those who were not insured "because I gave the commitment". There are some people who think some people should not be paid.

The Chairman: It has been answered. Mr. Kindy, the depositors are not risk-takers. They have their money on

[Translation]

M. Bouey: Nous reconnaissons tous que quelque chose n'a pas marché pour ces deux banques. Le système semblait bien fonctionner depuis 60 ans, en tout cas pour toutes les autres banques.

M. Kindy: Je vais maintenant passer à un autre sujet. Que pensez-vous des petites banques, mis à part les six grandes? À votre avis, ont-elles un rôle à jouer dans l'ouest du Canada? Je vous pose cette question parce que les deux banques qui ont fait faillite étaient implantées dans cette région. Pensez-vous . . .

Mr. Lanthier: Mr. Chairman, another point of order.

Nous sommes très loin de ce qui a été dit à la première réunion. Nous cherchons en effet aujourd'hui à savoir pourquoi on verse cette somme aux déposants non assurés de ces deux banques. Je pense qu'on va beaucoup trop loin et que cela risque d'être négatif.

Le président: J'écoutais très attentivement, mais j'attendais que vous ayez fini. J'estime en effet que les questions posées débordent nettement le mandat de notre Comité. Nous sommes chargés d'étudier la situation des deux banques, d'examiner les méthodes d'inspection, et caetera. M. Bouey a reconnu que ces méthodes avaient été modifiées, mais je ne voudrais pas qu'il aille plus loin, pour l'instant, étant donné qu'une vérification financière de ces banques a déjà été faite et qu'elles ont été déclarées solvables. J'estime donc que nous devrions circonscrire nos questions à la BCC et à la Norbanque.

M. Kindy: Très bien. Merci, monsieur le président.

Supposons que vous ayez assuré le peuple canadien et l'Inspecteur général des banques que ces banques étaient solvables et qu'en conséquence, des déposants y aient investi de l'argent. Vous avez déclaré devant notre Comité qu'étant donné ces assurances qui ont été données, tout le monde devrait être indemnisé. Je comprends. En d'autres termes, étant donné les déclarations publiques que vous et l'Inspecteur général des banques avez faites, nous devons aujourd'hui indemniser ce qui n'était pas assuré.

Or, qu'advient-il de tous ceux qui avaient des actions et autres titres dans ces banques? Ce sont eux les vrais perdants. Vous, vous aviez publiquement affirmé que ces banques étaient solvables, alors que proposez-vous à ceux qui ont acheté des actions ou d'autres titres de ces banques? Vous indemnisez les déposants mais vous n'indemnisez pas les actionnaires.

Le président: Monsieur Kindy, je crois que le gouverneur de la Banque du Canada a déjà répondu à cette question et ce, en termes clairs. Les actionnaires prennent des risques, et il est donc normal qu'ils soient les derniers à être remboursés.

M. Kindy: Je comprends, mais je pose cette question parce que le gouverneur a dit tout à l'heure qu'il fallait indemniser les non-assurés «parce que j'avais pris cet engagement». Or, d'aucuns prétendent que ces déposants ne devraient pas être indemnisés.

Le président: Le gouverneur a déjà répondu à cette question en disant que les déposants ne cherchent pas à prendre des

[Texte]

deposit with the bank. The shareholders and debenture holders are down the list and are risk-takers, and the subordinated debenture holder got a higher return on his investment than did the ordinary depositor. So the point is that he was saying that depositors like himself should be repaid, but not the risk-takers.

• 2155

Mr. Kindy: Are they supposed to be repaid because of the statement you made? I think this is a fair question.

Mr. Bouey: Not by myself. I am not the only one who made statements. My statements were based on statements made by Ministers and also by the Inspector General of Banks. But I did make statements, and I made them before the Finance, Trade and Economic Affairs committee. That is the only place I did make public statements, in response to questions.

But certainly when you organize a support package and you say it is going to be all right, five months is a very short time for that to last. These people were encouraged to keep their money. They supported the banks there. It does seem to me there is a reasonable case, although of course it is a government decision, to compensate them. So I certainly do support that.

Mr. Kindy: Let us say the bank had the problem, the chairman came to you and he said, look, things are bad and I might go under in the next quarter. If you had not gone public on that, you would have supported him or whatever, not going public. Do you think this might have helped the Canadian Commercial Bank to survive?

Mr. Bouey: I do not understand what you mean.

Mr. Kindy: Once a banking situation becomes public knowledge, then everybody is running for his money. But if it were done in such a way that it was not public knowledge—in the press, let us say—do you think the bank could have survived?

Mr. Bouey: I do not see how it could have been done in that way.

Mr. Kindy: It is a hypothetical question.

Mr. Bouey: The support package involved, just for one part of it, the Government of Canada putting in money, which required an act of Parliament. There is no way of hushing this up.

Mr. Kindy: I am not saying “hushing it up”. That support package was not sufficient. It was proven later the support package was not sufficient.

Mr. Bouey: But that is the only thing that could have saved the bank: to have a support package that would work.

The Chairman: Mr. Kindy, I think you are asking the governor some questions that sound like a Sunday-morning quarterback rehearsing what has happened in the game. He

[Traduction]

risques. Ils veulent tout simplement déposer de l'argent dans une banque. Par contre, les actionnaires et les détenteurs d'obligations figurent au bas de la liste des priorités, étant donné qu'ils sont prêts à prendre des risques pour que leur investissement leur rapporte plus qu'un simple déposant. Le gouverneur a donc affirmé que les déposants devraient être remboursés, mais pas ceux qui prennent des risques.

M. Kindy: J'aimerais quand même savoir si ces déposants vont être remboursés simplement parce que le gouverneur a fait cette déclaration.

M. Bouey: Je ne suis pas le seul à avoir fait ce genre de déclaration. Les assurances que j'ai données étaient fondées sur celles qu'avaient données les ministres et l'Inspecteur général des banques. Je reconnais cependant avoir fait ce genre de déclaration devant le Comité des finances, mais c'est la seule fois que je l'ai fait, en réponse à des questions.

Lorsqu'on met sur pied un plan de sauvetage et qu'on affirme que tout va bien marcher, cinq mois, c'est peu. On a encouragé ces déposants à ne pas retirer leur argent, et il me semble donc tout à fait raisonnable, et c'est le gouvernement qui en prend la décision, de les indemniser. J'appuie tout à fait cette décision.

M. Kindy: Supposons que la banque avait ce problème et que le président du conseil d'administration soit venu vous trouver pour vous dire que la situation était grave et que sa banque risquait de faire faillite dans les trois mois. Si vous n'en aviez pas parlé publiquement, et si vous aviez aidé cette banque d'une façon ou d'une autre, pensez-vous que la BCC aurait pu survivre?

M. Bouey: Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

M. Kindy: Lorsque la rumeur court qu'une banque a des problèmes, tous les déposants se ruent pour reprendre leur argent. Par contre, si la situation de la banque n'avait pas été révélée aux journalistes, pensez-vous que la banque aurait pu survivre?

M. Bouey: Je ne vois pas comment cela aurait pu se passer ainsi.

M. Kindy: C'est une question hypothétique.

M. Bouey: La participation du gouvernement du Canada dans le plan de sauvetage nécessitait l'adoption d'une loi par le Parlement. Il était donc impossible de dissimuler cette affaire.

M. Kindy: Je ne parle pas de dissimulation. Ce plan de sauvetage n'a manifestement pas été suffisant.

M. Bouey: Peut-être, mais c'était la seule chose qui pouvait sauver la banque.

Le président: Monsieur Kindy, vous soumettez le gouverneur à un interrogatoire qui ressemble un peu au récit que pourrait faire un joueur de football le dimanche matin de son match de la veille. Le gouverneur nous a déjà dit que les

[Text]

has told us earlier that from the information he had it was not as bad as it appears now.

Mr. Riis: The governor indicated, again to take off from Mr. Kindy's point, that the uninsured depositors are not risk-takers to the same extent. Once you are uninsured, of course, there is a certain element of risk.

About maintaining market discipline and prudent banking practices, Governor Bouey, would you be able to make any case that the uninsured depositors ought to be compensated up to a point; perhaps not 100¢ on the dollar, but up to a reflection of what assets are left after you had finished them with your liquidity injection? In other words, treat the uninsured depositors as you would any bankrupt situation. This is a bankrupt bank, and they would get what the assets reflect.

Mr. Bouey: In the case of what you might call, if we can call it that, an ordinary bank failure, I would certainly say that is what ought to be done. But this is no ordinary bank failure. This is one with a support package that encouraged people to keep their money in the bank. I think that changes the situation a great deal.

Mr. Riis: In other words, in retrospect—and it is easy to be commenting as a result of hindsight—because of some errors in judgment or lack of information, as you indicated earlier on behalf of the Inspector General, decisions were made. The five bankers involved were nervous. The Minister of State for Finance was nervous. I assume you were nervous, but based on a little bit of information and a hunch and the word of the Inspector General you made a commitment to the people of Canada and to the depositors.

• 2200

Mr. Bouey: I was not as nervous as you might think, Mr. Riis.

Mr. Riis: No.

Mr. Bouey: The situation did look quite plausible. The auditors had signed the certificate in December which showed the bank had a good deal of capital that was intact. The chief executive officer of the bank came along only four months later and said he needed about \$240 million of help, which would, if he got it, keep the capital of the bank where it was, and he provided explanations for that. The Inspector General thought that was reasonable. The alternative, if we chose to say that was not good enough and that was not enough information, was to let the bank fail. That was the spot we were in.

I do not think the judgment was unreasonable at all on the basis of the information we had, and we had no reason not to believe the information.

Mr. Riis: I appreciate that.

In your statement at the beginning of tonight's session you indicated that the Bank of Canada carefully monitored the

[Translation]

informations qu'il avait reçues à ce sujet n'étaient pas aussi négatives qu'elles semblent l'être aujourd'hui.

M. Riis: Toujours sur le même sujet, je voudrais revenir sur ce que le gouverneur a dit au sujet des déposants non assurés, à savoir qu'ils ne prennent pas des risques comme les actionnaires. Pourtant, si vous n'êtes pas assuré, vous courez un certain risque.

Si l'on invoque la discipline du marché et de bonnes pratiques bancaires, estimez-vous, monsieur le gouverneur, que les déposants non assurés devraient être indemnisés jusqu'à un certain point, et non pas à 100 p. 100? On pourrait par exemple les indemniser en fonction de l'actif qui resterait une fois que la liquidation sera terminée? En d'autres termes, vous pourriez considérer ces déposants non assurés comme n'importe quel créancier dans une situation de faillite. Ainsi, ces déposants, tout comme les créanciers, seraient remboursés en fonction de l'actif restant.

M. Bouey: S'il s'agissait de la simple faillite d'une banque, peut-être, et même certainement. Toutefois, il ne s'agit pas d'une faillite ordinaire. On a en effet mis sur pied un plan de sauvetage par lequel on a encouragé des déposants à ne pas retirer leur argent de la banque. Cela change tout.

M. Riis: En d'autres termes, on peut dire maintenant, avec du recul, et je reconnais que c'est toujours plus facile, que des décisions ont été prises à la suite d'informations erronées qui vous auraient été communiquées par l'inspecteur général. Les cinq banquiers en cause étaient inquiets, tout comme le ministre d'État aux finances d'ailleurs. Vous étiez inquiet, vous aussi, mais étant donné les informations que vous avez reçues et les assurances de l'inspecteur général, vous vous êtes engagé devant le peuple canadien et devant les déposants.

M. Bouey: Je n'étais pas aussi inquiet que vous semblez le penser, monsieur Riis.

M. Riis: Non.

M. Bouey: La situation me semblait tout à fait vraisemblable. En décembre, les vérificateurs avaient signé le certificat attestant qu'une bonne partie du capital de la banque était intact. Quatre mois plus tard, le directeur général de la banque a dit qu'il avait besoin d'environ 240 millions de dollars, somme qui, selon ses explications, était nécessaire pour préserver le capital de la banque. L'inspecteur général a jugé cela raisonnable. Si nous avions estimé que cela n'était pas suffisant et que les informations n'étaient pas exactes, nous aurions pu choisir l'autre option et laisser la banque faire faillite. Voilà donc la situation dans laquelle nous nous trouvions.

A mon avis, la décision qui a été prise était raisonnable compte tenu des informations dont nous disposions et que nous n'avions pas lieu de mettre en doute.

M. Riis: Je comprends.

Au début de la réunion, tout à l'heure, vous avez dit que la Banque du Canada surveillait de très près la situation par des

[Texte]

situation through frequent contacts with the Inspector General and directly with the management of CCB.

Mr. Bouey: Yes.

Mr. Riis: Presumably that was after the original rescue package.

Mr. Bouey: Yes.

Mr. Riis: Mr. Hitchman—I assume that you respect his judgment—submitted an interim report in the middle of the summer highly critical of the management of the bank, their lending practices, with some recommendations. The auditors that have come before us indicated, as well as the curator, that the situation must have deteriorated significantly very rapidly because, as you say, they had filed their reports in December saying it looked good. But of course something happened in the intervening weeks between then and now.

When you were carefully monitoring the situation and providing liquidity up until the day before, virtually, the weekend of the wind-up announcement, what kind of monitoring were you doing? Could you outline that to give us an idea of how you and your people monitored the situation?

Mr. Bouey: We had to look at quite a number of things. We had to ensure that we had a loan agreement that was satisfactory and that the records of the loan were there. We had to monitor the liquidity requirements of the bank. We had to follow that closely. We kept in touch with the Inspector General in regard to how his inspections were going. We had the bank report to us on its plans, as well. Those are the kinds of things we did.

Incidentally, when you refer to Mr. Hitchman I think the kinds of problems he claimed to find were not problems that were arising during those months; these were problems of loans that had existed for some time, at least for the most part. I think you will see that there has been a great deal of controversy over Mr. Hitchman's report, and it is not at all clear what the final judgment will be on that.

Mr. Riis: I agree. It will not be clear until, presumably, the Estey inquiry is completed. But I was thinking more of your position, Governor, and presumably the relationship and the respect you would put into his recommendations or the value you would place on his recommendations as a prudent, respected banker in the community. He had some very serious things to say about the information presumably that you received originally, saying that the bad loans were written since the day they were written. There were bad loans and bad practices in place. It was a condemning statement, which had been in contradiction to the information you had received on the March weekend, presumably, when you said that you had full confidence in the management of the bank, and so on.

Mr. Bouey: You realize that the Hitchman report came available very late in the game.

Mr. Riis: Yes.

[Traduction]

contacts fréquents avec l'Inspecteur général et avec les responsables de la BCC.

M. Bouey: C'est exact.

M. Riis: Je suppose que cela se passait après la mise sur pied du premier plan de sauvetage.

M. Bouey: Oui.

M. Riis: M. Hitchman, dont vous respectez certainement le jugement, a soumis un rapport provisoire au milieu de l'été, rapport qui critique sévèrement la direction de la banque et ses procédures d'octroi de prêts; M. Hitchman faisait également plusieurs recommandations. Les vérificateurs qui ont comparu devant notre Comité ont indiqué, tout comme le curateur, que la situation avait dû se détériorer considérablement en très peu de temps étant donné qu'au mois de décembre précédent, leurs rapports indiquaient que tout allait bien. Quelque chose s'est donc produit au cours des quelques semaines qui séparent ces deux dates.

J'aimerais savoir quel genre de contrôle vous exerciez et quelles avances vous avez faites jusqu'au jour, pratiquement, de l'annonce de la faillite de la banque. De quelle façon contrôliez-vous la situation?

M. Bouey: Nous devons surveiller plusieurs choses à la fois. Nous devons nous assurer que le contrat de prêts était satisfaisant et que les prêts étaient bien enregistrés. Nous avons dû également contrôler les besoins de la banque en matière de liquidités, et ce, de très près. Nous sommes restés en contact étroit avec l'Inspecteur général en ce qui concerne les résultats de ses inspections. Nous avons également reçu le plan d'action envisagé par la banque, etc.

A propos, vous parliez tout à l'heure de M. Hitchman, et je voudrais vous signaler que le genre de problèmes qu'il prétend avoir décelés ne se sont pas posés pendant ces mois-là, car ils se rapportaient à des prêts dont la plupart avaient été octroyés depuis quelque temps déjà. Le rapport de M. Hitchman est très controversé, et nul ne sait quelle conclusion définitive on en tirera.

M. Riis: Je comprends. Vous voulez sans doute parler de la conclusion que permettra d'en tirer l'enquête du juge Estey. Je parlais cependant plus précisément de votre position à vous, en tant que gouverneur, et de la valeur que vous avez accordée à ses recommandations. Il portait de graves accusations en ce qui concerne les informations que vous auriez apparemment reçues au début, à savoir que les créances véreuses étaient véreuses depuis le début. Donc, non seulement y avait-il des créances véreuses, mais les procédures observées par la banque étaient tout à fait anormales. C'est une conclusion fort négative, qui contredit les informations que vous avez reçues pendant ce week-end de mars et qui vous ont fait déclarer publiquement que vous faisiez entièrement confiance à l'équipe dirigeante de la banque.

M. Bouey: N'oubliez pas que le rapport Hitchman a été publié bien après.

M. Riis: Oui.

[Text]

Mr. Bouey: And I must say that it struck me as being a pretty extreme report.

Mr. Riis: All right.

Perhaps a closing question, Governor Bouey. Based on what you have just said, with the CCB or the Northland and others you will provide liquidity, you will advance funds based on your decision. What credit judgment—I do not know if that is the right term—do you use? What documentation, what evidence do you use to determine whether or not you will provide liquidity and to what extent? I am thinking about the Canadian Commercial Bank, but also I am thinking of perhaps more recent examples as well. What process do you go through?

• 2205

Mr. Bouey: I think it is very hard for us to refuse to provide liquidity, if we are assured that the bank is solvent because, if we do not, then we will be responsible for its failure. So we take account of that and then ensure that we have enough security. Mr. Blenkarn does not like it very much, but we do take quite a margin of security to protect us.

Mr. Riis: So in a sense, there is no test, as long as the Inspector General of Banks has not declared the bank insolvent. You will give all the liquidity it requests, as long as there is some security behind that.

Mr. Bouey: Basically, that is right, unless we have some serious reason to question his judgment, which we did not have in this case.

Mr. Riis: This is my last question, Governor. You said something very interesting earlier when you, I think, agreed that there had been problems in the past; that you too, as well as others, presumably, intend to recommend changes to the system. Do you have any idea when you intend to recommend those changes and to whom you will recommend them?

Mr. Bouey: I think it really is a bit premature when we have not really got to the bottom of what went wrong. Why was the support package not enough? I do not want to prejudge that too much, but I have already . . .

Mr. Riis: I am sorry, I think I misunderstood you. Were these recommendations referring only to the Canadian Commercial Bank or to your central bank and its operations, particularly in relationship with the Office of the Inspector General of Banks? I might have misunderstood what you were saying.

Mr. Bouey: I think if we are of the view that something did go wrong, then we ought to recommend to the government that some changes be made in the inspection system. I think those changes are in fact in the process of being made to quite an extent. As you know, these more recent inspections were entirely different from what we saw before. Now, to what extent that change was wholly necessary, I do not know. It seems to me that what they did was more or less confirm the inspections that had been carried out in the ordinary way. So

[Translation]

M. Bouey: Et je dois dire que ce rapport m'a paru très sévère.

M. Riis: Très bien.

Pour terminer, monsieur le gouverneur, j'aimerais savoir en fonction de quels critères vous avancez des fonds à une banque, que ce soit la BCC, la Norbanque ou d'autres? Selon quels critères vous déterminez qu'une banque est solvable et que, par conséquent, vous pouvez lui avancer des liquidités? Je pense bien sûr plus particulièrement à la BCC, mais aussi à d'autres exemples plus récents. Quels critères utilisez-vous donc pour prendre ce genre de décision?

M. Bouey: Je crois qu'il nous est vraiment très difficile de refuser des liquidités, si on nous garantit qu'une banque est solvable, car si nous ne le faisons pas, nous serons alors responsables de son échec. Nous nous en assurons donc et ensuite nous nous assurons que nous avons les garanties nécessaires. M. Blenkarn n'aime pas beaucoup cela, mais nous exigeons de grosses garanties afin de nous protéger.

M. Riis: Donc dans un certain sens, il n'y a pas de critères particuliers, si l'Inspecteur général des banques n'a pas déclaré la banque insolvable. S'il y a des garanties, vous accordez tout l'argent demandé.

M. Bouey: Essentiellement, c'est juste, à moins que nous ayons tout lieu de mettre en doute son jugement, ce qui n'était pas le cas ici.

M. Riis: Voici ma dernière question, monsieur. Vous avez dit quelque chose de très intéressant plus tôt, lorsque vous avez reconnu qu'il y avait eu des problèmes par le passé; que vous aviez l'intention, vous aussi, tout comme d'autres, peut-on le supposer, de recommander des changements. Savez-vous quand vous avez l'intention de recommander ces changements et à qui vous allez faire de telles recommandations?

M. Bouey: Je crois qu'il est vraiment un peu tôt pour le dire puisque nous ne savons pas encore pourquoi les choses ont mal tourné. Pourquoi le plan de sauvetage n'a-t-il pas suffi? Je ne veux pas trop anticiper, mais j'ai déjà . . .

M. Riis: Excusez-moi, je crois vous avoir mal compris. Parlez-vous de recommandations portant uniquement sur la Banque Commerciale du Canada, ou sur votre banque centrale et ses activités, plus particulièrement sur vos relations avec le bureau de l'Inspecteur général des banques? J'ai peut-être mal compris ce que vous disiez.

M. Bouey: Je crois que si nous établissons que quelque chose a mal fonctionné, alors il nous faudra recommander au gouvernement d'apporter certaines modifications au système d'inspection. Ces changements sont déjà en cours jusqu'à un certain point. Comme vous le savez, les dernières inspections différaient du tout au tout de ce que nous avons connu auparavant. À quel point ces changements étaient-ils nécessaires, je n'en sais rien. Il me semble qu'on a tout simplement plus ou moins confirmé le résultat des inspections qu'on avait

[Texte]

some more questions have to be asked. But I think, on the basis of what I have seen, I would feel more comfortable if, in fact, experienced credit officers played a greater role in the inspection system. Now, just how that is to be worked out I think we will have to give more attention to.

Mr. Riis: Use real bankers as opposed to the people we presently use?

Mr. Bouey: I do not want to run down all the auditors in the country; some of them might be pretty good at this job. But I think the Inspector General of Banks would be in a more comfortable position if he had more help of that kind.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: I think what Governor Bouey is saying is that he needs the auditors but, in conjunction with the auditors, he needs some real expert bankers to review the loans, to discuss them with the auditors. They are two different functions.

Mr. Bouey: Mr. Chairman, I do not really want to get into the position of prejudging the results of the inquiry.

The Chairman: I know that, but I think you are saying, broaden it out.

Mr. Bouey: That is the way my thinking has tended to go.

The Chairman: Yes.

Mr. Blenkarn, you have a supplementary?

Mr. Blenkarn: Yes. Briefly, Governor, it has been suggested that the loan assets of the Canadian Commercial Bank are worth about 70¢ on the dollar, and that is roughly what you have advanced against those loan assets. What is the reason that the bank was declared not viable? Was there no more security for any further advance by the Bank of Canada and, therefore, the bank had to be declared non-viable on September 1?

Mr. Bouey: Let me say, first of all, I do not know where you get the 70¢ on the dollar; I do not have that number. I think the question of whether or not the bank was still viable is one you should address to the Inspector General of Banks. He made that determination.

The Chairman: Will the witnesses bear with us for another five minutes? Mr. Hawkes, I think, would like to ask some more questions?

Mr. Bouey: Certainly.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman.

Did Northland come to you prior to September 1? You mentioned in your statement that the CCB came to you on March 14. Did Northland come to you in the same fashion?

Mr. Bouey: No, the Northland problems, Mr. Hawkes, developed in quite a different way. In the first instance anyway, in the early part, they really suffered from the spillover from the Canadian Commercial Bank affair. People withdrew deposits from the Northland Bank simply because

[Traduction]

effectuées de la façon habituelle. Il reste donc des questions à poser. Toutefois j'estime en me fondant sur ce que j'ai vu, que je serais plus à l'aise si en fait des agents de crédit expérimentés jouaient un plus grand rôle lors des inspections. Quant au détail, je crois qu'il faudra y réfléchir.

M. Riis: Faire appel à de vrais banquiers plutôt qu'à ceux que nous utilisons actuellement?

M. Bouey: Je ne veux pas dénigrer tous les vérificateurs du pays; certains font peut-être très bien ce travail. Mais je crois que l'inspecteur général des banques serait en meilleure posture s'il avait plus d'aide de ce genre.

M. Riis: Merci, monsieur le président.

Le président: Je crois que M. Bouey dit qu'en fait il a besoin des vérificateurs, mais qu'il lui faut également quelques vrais banquiers compétents pour revoir les prêts et pour les expliquer aux vérificateurs. Ce sont deux fonctions différentes.

M. Bouey: Monsieur le président, je ne veux pas présumer des résultats de l'enquête.

Le président: Je le sais, mais je crois que vous recommandez de diversifier.

M. Bouey: J'ai tendance à le penser.

Le président: Oui.

Monsieur Blenkarn, vous avez une question supplémentaire?

M. Blenkarn: Oui. Brièvement, monsieur Bouey, on a laissé entendre que les prêts de la Banque Commerciale du Canada valent environ 70c. du dollar, ce qui est environ ce que vous avez avancé contre ces prêts. Comment se fait-il alors que l'on ait déclaré la banque insolvable? Est-ce parce qu'il n'y avait plus rien à offrir en garantie à la Banque du Canada pour d'autres avances qu'il a fallu déclarer la banque insolvable le 1^{er} septembre?

M. Bouey: Tout d'abord j'aimerais dire que je ne sais pas d'où vous tirez ce chiffre de 70c. du dollar; je n'ai pas ce chiffre. Je crois que c'est à l'inspecteur général des banques qu'il vous faut demander si la banque était ou non toujours solvable. C'est lui qui a tranché la question.

Le président: Les témoins patienteraient-ils encore cinq minutes? Je crois que M. Hawkes aimerait poser encore quelques questions?

M. Bouey: Certainement.

Le président: Merci beaucoup.

M. Hawkes: Merci, monsieur le président.

La Norbanque s'est-elle adressée à vous avant le 1^{er} septembre? Vous avez mentionné dans votre déclaration que la BCC était venue vous voir le 14 mars. La Norbanque s'est-elle adressée à vous de la même façon?

M. Bouey: Non, monsieur Hawkes, les problèmes de la Norbanque ont évolué d'une façon tout à fait différente. Au tout début, cette banque a souffert en fait des retombées de l'affaire de la Banque Commerciale du Canada. Les gens ont retiré leur argent de la Norbanque tout simplement parce

[Text]

they were worried that it might . . . Well, I guess they were worried about small banks in that area. So their problem, unlike the CCB's, was very much a liquidity problem at the start. The CCB really was being close to a solvency problem which had to be rectified before we could look after the liquidity. When the Northland began to borrow from us, which was in the spring—I think the date is there, it was quite early on—April 1. That was regarded by us and by the bank as strictly a liquidity problem, strictly a confidence spillover problem and they continued to borrow small amounts from us for quite a while. Then it mounted up and it was not until quite late, I would say August probably, that in fact it began to look like an asset problem as well.

• 2210

Mr. Hawkes: I want to check . . . there is a lot of confusion in this situation for those of us who have been to every one of these hearings. On your statement you make the statement:

We were encouraged by the fact that the Inspector General of Banks took action in the early summer to employ some retired bankers to have a more extensive look at the CCB's whole loan portfolio.

Was it your impression that those retired bankers were looking at the whole loan portfolio?

Mr. Bouey: That is what we thought they set out to do, yes. In fact, as you know from the report, they only looked at something like 84 loans.

Mr. Hawkes: But the information that was available to you in the process, subsequent to August 12, between then and September 1, were you under the impression they had looked at the whole thing?

Mr. Bouey: No.

Mr. Hawkes: When did your impression change?

Mr. Bouey: My recollection is that while the final report of Mr. Hitchman was not available until late August—in fact, I never saw the final report until after September 1—there was a preliminary report toward the beginning of August which . . .

Mr. Hawkes: July 31.

Mr. Bouey: July 31, something like that, which I think I saw a few pages of shortly after, enough to get the gist of it.

Mr. Hawkes: It was based on a very small number of loans, about 35 at that time.

Mr. Bouey: That is right, yes.

Mr. Hawkes: Okay. In that same paragraph you say:

The Bank of Canada was kept fully informed of the results of efforts by the Inspector General to supplement the information on the state of the bank obtained from the CCB's management and its external auditors with assess-

[Translation]

qu'ils craignaient que peut-être . . . Je suppose qu'ils s'inquiétaient des petites banques dans cette région. Donc le problème de la Norbanque, contrairement à celui de la BCC, a commencé par en être un de liquidités. Dans le cas de la BCC, il fallait remédier à un problème de solvabilité avant de pouvoir remédier à celui des liquidités. Lorsque la Norbanque a commencé à emprunter de nous, c'est-à-dire au printemps—je crois que la date est ici, c'était au tout début—le 1^{er} avril. Nous avons estimé tout comme la banque qu'il s'agissait strictement d'un problème de liquidités, strictement d'un problème de confiance par effet d'entraînement, et la banque a continué à nous emprunter de petites sommes pendant assez longtemps. Le problème s'est aggravé, mais ce n'est que assez tard, je dirais probablement au mois d'août, qu'en fait nous avons commencé à y voir aussi un problème d'actif.

M. Hawkes: Je veux vérifier . . . Toute cette affaire est très confuse pour ceux d'entre nous qui ont assisté à toutes les réunions. Dans votre déclaration, vous affirmez:

Nous nous sommes félicités de la décision prise par l'Inspecteur général des banques au début de l'été d'engager quelques banquiers à la retraite pour procéder à un examen approfondi de l'ensemble du portefeuille de prêts de la Banque Commerciale.

Aviez-vous l'impression que ces banquiers à la retraite examinaient l'ensemble du portefeuille de prêts?

M. Bouey: C'est ce que nous pensions, oui. En fait, comme vous l'avez appris dans le rapport, ils n'ont examiné que quelque 84 prêts.

M. Hawkes: À la lumière des renseignements dont vous disposiez après le 12 août, et avant le 1^{er} septembre, aviez-vous l'impression qu'ils avaient étudié tous les prêts?

M. Bouey: Non.

M. Hawkes: Quand votre impression a-t-elle changé?

M. Bouey: Si j'ai bonne mémoire, le rapport final de M. Hitchman n'a pas été disponible avant la fin du mois d'août—en fait, je n'ai vu le rapport final qu'après le 1^{er} septembre—il y a eu un rapport préliminaire vers le début du mois d'août, dans lequel . . .

M. Hawkes: Le 31 juillet.

M. Bouey: Le 31 juillet, environ, dont j'ai vu quelques pages peu après, juste pour en avoir une idée.

M. Hawkes: Ce premier rapport portait sur peu de prêts, environ 35.

M. Bouey: En effet, oui.

M. Hawkes: Très bien. Dans le même paragraphe, vous dites:

La Banque du Canada a été bien informée du résultat des efforts déployés par l'Inspecteur général pour compléter, par des évaluations des divers compartiments du portefeuille de prêts de la Banque Commerciale, les renseignements que la direction de cette banque et que les vérificateurs externes lui

[Texte]

ments of various parts of the loan portfolio by practising bankers temporarily seconded from other banks.

Mr. Bouey: Yes.

Mr. Hawkes: The key words there, I think, are "to supplement the information". There is nothing in that statement which indicates that you judged the information from management or external auditors to be bad, it is simply insufficient. It needs to be supplemented, added to. What part of the loan portfolio did you feel had to be added to?

Mr. Bouey: Initially, as you know, the chartered bankers that were engaged by the Inspector General of Banks looked just at the support package loans. I think that is my recollection. And then that was broadened out to look at the rest of the portfolio too, at least that was the intention. But as you know, Mr. Hitchman came to his conclusions after a limited number of loans.

Mr. Hawkes: Thank you. What . . .

The Chairman: This is your last question. I think the witness has had enough.

Mr. Hawkes: I am not sure I have. I bow to your wisdom, Mr. Chairman.

You made the point the other day, and I want to run it by you because I think we are on two sides of this issue, you and I. We have here two banks in western Canada that have lived through a recession. They were audited in the period of the last couple of years by at least six of the major chartered accountancy firms in this country, who characteristically employed people with a college degree and several years of experience and several years on top of that before they become partners, who spent hundreds of person-days, professional days examining loans on the basis of their potential collectability. These were difficult loans in many cases because they are dealing with commercial enterprises that require cashflow sheets and judgment on management, and so on. They go through 1984 with a very clear picture that these banks have collectable loans.

• 2215

Mr. Bouey: Yes.

Mr. Hawkes: Bankers for the most part of their experience on the credit side, the early days, at least for most of them, are spent in consumer loans and household mortgages, and so on, where the cash value of assets tends to be a huge part of the collateral rather than the ongoing relationship between suppliers and customers and market share and all of these kinds of things, and we get this sudden change in 1985 that as near as I can see comes about primarily because a different group of people move in, examine files, and reach a different conclusion than people have been reaching over a longer period of time with more resources. I guess the original phrase that

[Traduction]

communiquaient sur la situation de cette dernière. Ces évaluations avaient été faites par des banquiers qui avaient été détachés temporairement des institutions où ils travaillaient.

M. Bouey: Oui.

M. Hawkes: Ce qui est important là, je crois, c'est «pour compléter». Rien dans ce que vous dites ne laisse entendre qu'à votre avis la direction ou les vérificateurs externes avaient fourni de mauvais renseignements, mais plutôt que ceux-ci étaient insuffisants. Qu'il fallait compléter, etc. Selon vous, au sujet de quel portefeuille de prêts vous fallait-il des renseignements supplémentaires?

M. Bouey: À l'origine, comme vous le savez, les banquiers des banques à charte dont l'Inspecteur général des banques avait retenu les services n'ont étudié que les prêts faisant partie du plan de sauvetage. Il me semble que c'est cela. Ensuite on a élargi leur mandat afin qu'ils étudient le reste du portefeuille, du moins c'est ce qui était prévu. Toutefois, comme vous le savez, M. Hitchman a tiré ses conclusions après avoir examiné un nombre limité de prêts.

M. Hawkes: Merci. Quel . . .

Le président: Ce sera votre dernière question. Je crois que le témoin en a assez.

M. Hawkes: Je ne sais pas si j'en ai assez, mais je m'incline devant votre sagesse, monsieur le président.

L'autre jour, vous avez fait valoir quelque chose que j'aimerais reprendre, car nous avons chacun notre point de vue sur la question. Il s'agit ici de deux banques de l'Ouest du pays qui ont traversé la crise. Au cours des quelques dernières années, au moins six des principales maisons de comptables agréés ont vérifié leurs livres, des maisons qui ont l'habitude d'embaucher des diplômés, des personnes ayant plusieurs années d'expérience et plusieurs années d'expérience encore avant de devenir des associés, des comptables qui ont consacré des centaines de jours-personnes, de journées de travail à examiner les prêts pour savoir s'il était possible qu'ils soient remboursés. Il s'agissait de prêts difficiles à évaluer, car dans de nombreux cas, ils avaient été consentis à des entreprises commerciales et il fallait étudier les liquidités et porter un jugement sur la gestion, etc. Ces vérificateurs en 1984 voyaient très clairement que ces banques récupéreraient l'argent prêté.

M. Bouey: Oui.

M. Hawkes: Les banquiers acquièrent pour la plupart leur expérience en matière de crédit, du moins au début, avec les prêts à la consommation ou les prêts hypothécaires où la valeur en espèces des actifs constitue en général la grande part de la garantie. Ils ne s'intéressent pas tant aux relations suivies entre fournisseurs et clients, à la part du marché et à tous ces autres éléments. Or voici qu'il y a un changement soudain en 1985, parce que d'après ce que je peux voir, essentiellement un groupe de personnes différentes s'amène, examine les dossiers, et tire une conclusion différente de celle que les vérificateurs précédents avaient tirée, en faisant une étude à plus long terme

[Text]

twigged me was your sense of joy at having retired bankers move in. I am wondering if people who retired in 1980 or 1981, before the recession set in, are really in the best position to judge the collectability of loans in a brief period of time in 1985, whether that is your judgment as the Governor of the Bank of Canada that was... I think what you have been telling us all night is you trust that information more than you trust the previous information. Did you have some reason for it, and I would like to understand it?

Mr. Bouey: I think their practical experience as credit officers probably does have something to add, Mr. Hawkes, but I would remind you that it was really the judgment of the chief executive officer of the Canadian Commercial Bank that was the crucial thing, who came along four months after he had been audited and said, I need \$240 million to make up for bad loans. He was not a retired banker, he was the chief executive officer. That was the major difference.

Mr. Hawkes: It was not the case with Northland.

Mr. Bouey: The Northland case, no, you are right. I am really not able to tell you much about the inspection of Northland. I was not involved at all.

Mr. Hawkes: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes.

I would like to express my sincere thanks to Mr. Bouey and the other two gentlemen from the bank for coming tonight, bearing with us through two hours and seventeen minutes. I thank you deeply for the time you gave us. It really was a great help to us to assess—you know, getting this bill put through. Thank you so much, Governor Bouey.

Mr. Bouey: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: The meeting is adjourned.

[Translation]

et en y consacrant plus de ressources. Je suppose que ce qui m'a alerté, c'était votre sentiment de joie parce qu'on avait fait appel à des banquiers à la retraite. Je me demande si des gens qui ont pris leur retraite en 1980 ou 1981, avant la crise, sont vraiment bien placés pour juger si, au cours d'une brève période en 1985, certains prêts vont être remboursés alors que vous comme gouverneur de la Banque du Canada aviez jugé que... Je crois qu'essentiellement toute la soirée vous nous avez dit que vous aviez plus confiance dans ces renseignements que dans les précédents. Et si vous aviez une raison pour ce faire, j'aimerais bien la comprendre?

M. Bouey: Je crois que leur expérience pratique comme agents de crédit ajoute probablement quelque chose, monsieur Hawkes, mais j'aimerais vous rappeler qu'en fait d'éléments essentiels, c'était le jugement du président-directeur général de la Banque Commerciale du Canada qui s'est amené quatre mois après la vérification pour nous dire, j'ai besoin de 240 millions de dollars pour éponger de mauvais prêts. Il n'était pas un banquier à la retraite, il était le président-directeur général. C'était là la grande différence.

M. Hawkes: Ce n'était pas le cas de la Norbanque.

M. Bouey: Le cas de la Norbanque, non, vous avez raison. Je ne peux vraiment pas vous dire grand-chose au sujet des inspections à la Norbanque. Je n'y ai pas du tout participé.

M. Hawkes: Merci.

Le président: Merci, monsieur Hawkes.

Je tiens à remercier sincèrement M. Bouey et les deux témoins de la Banque qui l'accompagnaient d'être venus ce soir et de nous avoir accordé deux heures et dix-sept minutes. Je vous remercie très sincèrement du temps que vous nous avez accordé. Cela va vraiment beaucoup nous aider à évaluer—à adopter ce projet de loi. Merci beaucoup, monsieur Bouey.

M. Bouey: Merci, monsieur le président.

Le président: La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Bank of Canada:

Mr. G. Bouey, Governor;
Mr. G. Thiessen, Deputy Governor;
Mr. S. Vachon, Adviser.

De la Banque du Canada:

M. G. Bouey, gouverneur;
M. G. Thiessen, sous-gouverneur;
M. S. Vachon, conseiller.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 6

Tuesday, November 5, 1985

Chairman: Scott Fennell

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 6

Le mardi 5 novembre 1985

Président: Scott Fennell

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Legislative Committee on*

BILL C-79

An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité législatif sur le*

PROJET DE LOI C-79

Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés

RESPECTING:

Order of Reference

CONCERNANT:

Ordre de renvoi

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985

LEGISLATIVE COMMITTEE ON BILL C-79

Chairman: Scott Fennell

COMITÉ LÉGISLATIF SUR LE PROJET DE LOI C-79

Président: Scott Fennell

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Don Blenkarn
Pierre H. Cadieux
Michael Cassidy
Murray Dorin
Raymond Garneau
Jim Hawkes
Jim Jepson
Donald Johnston
Bill Kempling

Alex Kindy
Claude Lanthier
Nic Leblanc
Doug Lewis
George Minaker
Aideen Nicholson
Louis Plamondon
Nelson A. Riis
Norm Warner
Geoff Wilson

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee

Pursuant to Standing Order 70(6)(b)

On Tuesday, November 5, 1985:

Alex Kindy replaced W. Paul McCrossan.

Conformément à l'article 70(6)b) du Règlement

Le mardi 5 novembre 1985:

Alex Kindy remplace W. Paul McCrossan.



MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, NOVEMBER 5, 1985
(9)

[Text]

The Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, met at 11:03 o'clock a.m. this day, the Chairman, Scott Fennell, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Bill Kempling, Nelson A. Riis and Norm Warner.

Other Members present: Alex Kindy and John Oostrom.

Witnesses: From the Northland Bank: William E. Neapole, President and Chief Executive Officer; Robert A. Wilson, Chairman of the Board.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, October 22, 1985 (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, October 28, 1985, Issue No. 1*).

On Clause 2

The witnesses made a statement and answered questions.

At 1:56 o'clock p.m., the Committee adjourned until 3:30 p.m. this day.

AFTERNOON SITTING
(10)

The Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, met at 3:32 o'clock p.m. this day, the Chairman, Scott Fennell, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Donald Johnston, Bill Kempling, Alex Kindy, Nelson A. Riis, Norm Warner and Geoff Wilson.

Witnesses: From the Office of the Inspector General of Banks: W.A. Kennett, Inspector General; Donald M. Macpherson, Assistant Inspector General; Neville Grant, Director, Inspection Division; Ursula Menke, Counsel.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, October 22, 1985 (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, October 28, 1985, Issue No. 1*).

On Clause 2

The witnesses answered questions.

At 4:52 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 5:26 o'clock p.m., the sitting resumed.

Questioning of the witnesses resumed.

PROCÈS-VERBAUX

LE MARDI 5 NOVEMBRE 1985
(9)

[Texte]

Le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque Commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de la Norbanque relativement aux dépôts non assurés, se réunit ce jour à 11 h 03, sous la présidence de Scott Fennell, (président).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Bill Kempling, Nelson A. Riis et Norm Warner.

Autres députés présents: Alex Kindy et John Oostrom.

Témoins: De la Norbanque: William E. Neapole, président et chef de la direction; Robert A. Wilson, président du Conseil.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi en date du mardi 22 octobre 1985 (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 28 octobre 1985, fascicule n° 1*).

Article 2

Les témoins font une déclaration et répondent aux questions.

A 13 h 56, le Comité s'ajourne jusqu'à 15 h 30 aujourd'hui.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI
(10)

Le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque Commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de la Norbanque relativement aux dépôts non assurés, se réunit ce jour à 15 h 32, sous la présidence de Scott Fennell, (président).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michael Cassidy, Murray Dorin, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Donald Johnston, Bill Kempling, Alex Kingy, Nelson A. Riis, Norm Warner et Geoff Wilson.

Témoins: Du Bureau de l'Inspecteur général des banques: W.A. Kennett, inspecteur général; Donald M. Macpherson, inspecteur général adjoint; Neville Grant, directeur, division des inspections; Ursula Menke, conseiller juridique.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 22 octobre 1985 (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 28 octobre 1985, fascicule n° 1*).

Article 2

Les témoins répondent aux questions.

A 16 h 52, le Comité interrompt les travaux.

A 17 h 26, le Comité reprend les travaux.

L'interrogatoire des témoins reprend.

At 7:05 o'clock p.m., the Committee adjourned until 8:00 o'clock p.m. this day.

EVENING SITTING

(11)

The Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, met at 8:05 o'clock p.m. this day, the Chairman, Scott Fennell, presiding.

Members of the Committee present: Murray Dorin, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Aileen Nicholson and Nelson A. Riis.

Other Member present: John Oostrom.

Witnesses: From the Canada Deposit Insurance Corporation: Ronald A. McKinlay, Chairman; Charles C. de Léry, Chief Executive Officer; J.P. Sabourin, Chief Operating Officer; Charles F. Scott, Counsel.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, October 22, 1985 (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, October 28, 1985, Issue No. 1*).

On Clause 2

The witnesses made a statement and answered questions.

At 9:29 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

A 19 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à 20 heures aujourd'hui.

SÉANCE DU SOIR

(11)

Le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque Commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de la Norbanque relativement aux dépôts non assurés, se réunit ce jour à 20 h 05, sous la présidence de Scott Fennell, (*président*).

Membres du Comité présents: Murray Dorin, Raymond Garneau, Jim Hawkes, Aileen Nicholson et Nelson A. Riis.

Autre député présent: John Oostrom.

Témoins: De la Société d'assurance-dépôts du Canada: Ronald A. McKinlay, président; Charles C. de Léry, chef de la direction; J.P. Sabourin, administrateur en chef des opérations; Charles F. Scott, conseiller juridique.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 22 octobre 1985 (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 28 octobre 1985, fascicule n° 1*).

Article 2

Les témoins font une déclaration et répondent aux questions.

A 21 h 29, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee

EVIDENCE

*(Recorded by Electronic Apparatus)**[Texte]*

Tuesday, November 5, 1985

• 1101

The Chairman: Order, please. This is a continuation of the legislative committee on Bill C-79. Today we have before us as witnesses Mr. William E. Neapole, president and chief executive officer, and Mr. Robert A. Wilson, chairman, from the Northland Bank.

Gentlemen, I want to express my thanks for your coming here today. I understand you have an opening statement. If you would like to go through the opening statement, then we will open up for questions to our members. Thank you very much.

Mr. Robert A. Wilson (Chairman, Northland Bank): Thank you, Mr. Chairman. We appear before you today at your request and really because we consider it our duty to do so. We will try to be of any service we can to the members of the committee in answering questions.

We do operate—and we wanted to make this point to you for your understanding early—under the real constraint, as the members here would understand, of a curatorship. As a consequence of that, we may need your indulgence to ensure that we do not breach our present responsibility to the curator. I think it fair to say that both the curator and ourselves are learning how to live responsibly with this because there are very few parallels. I believe it is new in banking history. But we are doing our best with it, and we will be conscious throughout our discussion of that obligation to our curator. So we will try to couch our answers with that in mind, Mr. Chairman.

Upon passage and implementation of the proposed legislation, the Government of Canada in one form or another will be the sole deposit creditor of Northland. The proportions will be roughly Bank of Canada, \$550 million; Canadian Deposit Insurance Corporation, \$200 million; and then the funds provided under Bill C-79, roughly \$400 million.

We would like to address the situation from the point of view of developing a “least-cost” scenario. We think there is a better, far less costly way than embracing Northland in Bill C-79 and proceeding to liquidation. Let us briefly explain.

• 1105

We must recognize the obvious fact that the realization of assets of any business, including banks, will be far less in the forced sale context of a liquidation than as a going concern. Losses on liquidating a bank are indeed impossible to predict in advance because of the complexity and contingent liability

TÉMOIGNAGES

*(Enregistrement électronique)**[Traduction]*

Le mardi 5 novembre 1985

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît. Nous poursuivons aujourd'hui l'étude du projet de loi C-79. Nous accueillons M. William E. Neapole, président et directeur exécutif de la Norbanque, et M. Robert A. Wilson, président du conseil.

Messieurs, je vous remercie d'être venus comparaître aujourd'hui. Je crois savoir que vous souhaitez faire une déclaration préliminaire. Je vous demanderais donc de bien vouloir présenter votre exposé, après quoi les membres du Comité vous poseront des questions. Merci beaucoup.

M. Robert A. Wilson (président, Norbanque): Merci, monsieur le président. Si nous comparaissons devant le Comité aujourd'hui, c'est bien sûr à la demande de celui-ci, mais également parce que nous estimons que c'est notre devoir de le faire. C'est pourquoi nous nous efforcerons de répondre à toutes les questions des membres du Comité.

Il convient de souligner dès le départ que notre comparution devant le Comité est soumise à certaines contraintes attribuables au fait que la Norbanque est sous curatelle. Par conséquent, nous vous demandons d'être indulgents car nous devons nous efforcer de respecter nos obligations envers le curateur. Il est juste de dire, je crois, que le curateur, ainsi que nous-mêmes, sommes en période d'apprentissage à cette mise sous curatelle, l'histoire des institutions bancaires ne fournissant que très peu de précédents, voire aucun. Nous y consacrons tous nos efforts, cependant, et dans nos échanges avec vous et dans les réponses que nous donnerons à vos questions, monsieur le président, nous devons sans exception tenir compte de nos obligations envers le curateur.

Lors de l'adoption et de la mise en vigueur du projet de loi, le gouvernement du Canada deviendra, d'une façon ou d'une autre, l'unique détenteur des dépôts de la Norbanque. Les proportions attribuables à chacun des organismes s'élèveront à environ 550 millions de dollars pour la Banque du Canada, à 200 millions de dollars pour la Société d'assurance-dépôts du Canada et environ 400 millions de dollars seront fournis en vertu du projet de loi C-79.

Nous aimerions traiter de cette question dans le but d'élaborer un scénario qui serait «le moins coûteux.» Nous pensons qu'il existe un bien meilleur moyen, qui serait beaucoup moins coûteux, que d'inclure la Norbanque dans le projet de loi C-79, et procéder à la liquidation de la banque. Permettez-nous de donner une brève explication.

Nous devons admettre qu'il est évident que la vente des éléments d'actif de toute entreprise, y compris ceux des banques, rapportera beaucoup moins, dans le contexte d'une vente forcée entourant une liquidation que dans celui d'une vente effectuée dans le but d'assurer la survie de l'entreprise. Il

[Text]

aspects of bank asset management. My colleague, Mr. Neapole, of course will be much better able to speak in depth on this than I.

We are fully confident that with the support of the Government of Canada Northland can embark on a work-out program that will minimize losses sufficiently to be absorbed by the bank's present capital and a portion of future earnings. This is a position we have taken consistently and continue to believe.

On the deposit side, the Government of Canada will in any event become the effective sole depositor when these three passages come together. On the loan side, a determination to treat the bank and its assets on a going concern basis will surely produce far better results. At the end of the day, if we follow this scenario, there would still be a bank playing a useful economic development and job creation role in a market where it is badly needed, and has been since 1975, when I believe some of the members here might well have participated in our discussion of the chartering.

Instead of merely an addition to the government deficit, contrast that result with liquidation, which will produce a widening circle of economic devastation. It will have a negative impact on surrounding market values, borrowers bankrupted because of being squeezed badly, jobs lost and economic activity extinguished. We recognize the government's exposure and believe the best strategy to optimize recovery and minimize both financial loss and the devastating impact on our clients is to avoid liquidation. Restructuring, with a sensible work-out program that satisfies government and is deemed to be with confidence workable by management, will work in the interests of government, business, and the banking system. Indeed, we truly believe that in such a process of demonstrating our ability to be restored to life we will rebuild confidence in Canadian banks generally.

Mr. Chairman, that is our opening statement. We felt it should be deliberately short. We are at your service to deal with any questions we can to the best of our ability. I should explain that in my role as chairman, although I have been trying hard to learn about banking in the 10 years I have served, I am not a career banker. My field is management. I have been a professor, a consultant, and an executive.

I have had the good fortune to be associated with the president and now chief executive officer of the bank. I had the personal mission to find him and persuade him to join us. He is a man of some 22 years experience in one of the big five, in all aspects, before he joined us. I defer certainly to his knowledge of banking in respect of some of the questions you will want to ask. I will do my best to participate from a strategy and policy point of view. We also have with us Terrence McMahon, Q.C., who is our counsel. He will not speak, which is very difficult for a lawyer to do, but will be available to us, of course, if we need counsel.

[Translation]

est impossible de prédire le montant des pertes découlant de la liquidation d'une banque en raison des aspects complexes de la gestion de l'actif d'une telle institution et du passif éventuel exigible qui en découle. Bien sûr, mon collègue M. Neapole pourra vous en dire beaucoup plus long là-dessus.

Nous croyons fermement qu'avec l'appui du gouvernement du Canada, la Norbanque peut entreprendre un programme de redressement qui minimisera les pertes suffisamment pour qu'elles puissent être absorbées par les fonds actuels de la banque et par une partie des revenus futurs. C'est une position que nous avons adoptée dès le début et que nous avons toujours maintenue.

En ce qui a trait aux dépôts, le gouvernement du Canada deviendra dans les faits, l'unique déposant, une fois les trois transactions complétées. Pour ce qui est des prêts, la décision de considérer la banque et son actif dans l'optique d'une «entreprise en activité» produirait sûrement de meilleurs résultats. À la fin de la journée, la banque sera toujours là, jouant un rôle important dans le développement économique et dans la création d'emplois, dans un marché où l'on en a grandement besoin, et ce depuis 1975.

Elle jouera ce rôle plutôt que de ne simplement composer qu'une addition de plus au déficit gouvernemental. Il s'agit là d'un contraste qui se traduit par la liquidation qui, à son tour, produit un cercle de dévastation économique grandissant: impact négatif sur les valeurs du marché, faillites des emprunteurs ou grave resserrement de leur crédit, pertes d'emploi et fin de l'activité économique. Nous reconnaissons la position exposée du gouvernement, mais nous croyons néanmoins que la meilleure stratégie serait d'éviter la liquidation, ce qui optimiserait le redressement de la banque, minimiserait les pertes financières et les répercussions dévastatrices sur nos clients. Nous croyons qu'un plan de redressement raisonnable sera dans l'intérêt du gouvernement, du monde des affaires et du système bancaire. En outre, nous regagnerons en cours de route la confiance du public dans les banques canadiennes.

Monsieur le président, voilà qui met fin à notre déclaration préliminaire, que nous avons voulu brève. Nous sommes maintenant disposés à répondre à vos questions du mieux que nous pourrons. Je dois vous expliquer que bien que président du conseil, je ne suis pas banquier de carrière et que je m'efforce, depuis ma nomination à ce poste il y a dix ans, de me sensibiliser au système bancaire. Mon domaine de prédilection est la gestion et j'ai été professeur, expert-conseil et cadre.

Pendant mon séjour à la banque, j'ai eu le bonheur de faire la connaissance de son président, qui est aujourd'hui aussi son directeur exécutif. En effet, j'ai été personnellement chargé de le recruter et de le persuader de se joindre à nous. Avant son arrivée à la Norbanque il a travaillé pendant environ vingt-deux ans dans une des cinq grandes banques à charte, où il a fait un tour d'horizon de tous les aspects du milieu bancaire. C'est donc à lui qu'il appartiendra de répondre aux questions que vous poserez sur les opérations bancaires, tandis que je m'efforcerai d'apporter le point de vue d'un stratège et d'un planificateur. Monsieur Terrence McMahon, c.r., avocat de la

[Texte]

So that is our plan. We welcome, sir, your questions, and we will do our best.

• 1110

The Chairman: Thank you, Mr. Wilson. That point you made will be proven when Mr. Blenkarn starts asking his questions. I would like to start with Mr. Garneau.

M. Garneau: Monsieur le président, le 1^{er} septembre, la ministre d'État aux Finances annonçait la décision du gouvernement de nommer un curateur à la Norbanque pour éventuellement procéder à la liquidation. À quel moment la direction de la banque a-t-elle été avisée de cette décision du gouvernement?

Mr. R. Wilson: Mr. Chairman, the directors of the bank, other than the two or three members of the board whom I was able to gather together to accompany me to Ottawa on relatively short notice, were advised on Sunday morning, the day after the advice was given to Mr. Neapole, our general counsel, and myself. I requested that opportunity of the Minister and was granted it, and on Sunday morning I made a conference call to those members of the board I was able to reach.

M. Garneau: Vous dites que c'est le jour précédant l'annonce, que vous avez été avisé de la décision du gouvernement.

Mr. R. Wilson: We were informed of the government's decision on Saturday, August 31, in the afternoon. We requested the opportunity to check with the board members with respect to the appointment of a curator. We did so on Sunday morning, September 1. The announcement was made by the Minister on that evening, I believe, if my recollection is correct, of September 1.

M. Garneau: Avant, dans les semaines ou le mois qui a précédé cette annonce du gouvernement, est-ce que l'inspecteur général des banques, des représentants de la Banque du Canada ou d'autres personnes désignées par des autorités gouvernementales ont procédé à l'analyse de la qualité et de la valeur des actifs de la Norbanque, et si oui, par qui le travail a été fait? Est-ce que vous avez été informé du résultat de ce rapport?

Mr. R. Wilson: Mr. Garneau, I will defer to my colleague in the matter of the analyses that were made, but I can say in answer to the last part of your question that we were not informed of the exact results but rather the end conclusion of that analysis.

Mr. William E. Neapole (President and Chief Executive Officer, Northland Bank): Mr. Garneau, during the months of July and August, a representative of the Inspector General's department spent . . . I think he arrived July 15, and he was there until, I believe, approximately August 16, during which

[Traduction]

banque, nous accompagne aussi. Il restera muet, ce qui est fort difficile pour un avocat, mais il nous conseillera au besoin.

Voilà donc nos propositions. Monsieur le président, nous sommes prêts à répondre à vos questions.

Le président: Merci, monsieur Wilson. Nous verrons s'il est bien vrai que les avocats trouvent difficile de se taire au moment où M. Blenkarn prendra la parole. M. Garneau posera les premières questions.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, on September 1st, the Minister of State for Finance announced that the government had decided to name a curator who would take over the Northland Bank's operations and eventually liquidate it. When were the directors of the bank informed of the government's decision?

M. R. Wilson: Monsieur le président, la direction de la banque, sauf deux ou trois membres du conseil que je n'ai pu retrouver dans un si court laps de temps pour leur demander de m'accompagner à Ottawa, a été prévenue le dimanche matin, c'est-à-dire un jour après que M. Neapole, notre avocat et moi-même l'avons appris. J'ai demandé à la ministre si elle pouvait me permettre de prévenir la direction, elle m'a accordé sa permission, et le dimanche matin, j'ai communiqué, par appel-conférence, avec tous les membres du conseil que j'ai pu rejoindre.

Mr. Garneau: You say you were advised of the government's decision the day before it was announced.

M. R. Wilson: On nous a informés de la décision du gouvernement le samedi 31 août, en après-midi. Nous avons demandé s'il était possible de consulter les membres du conseil au sujet de la nomination d'un curateur, ce que nous avons fait le dimanche 1^{er} septembre, en matinée. Si je me souviens bien, la ministre a annoncé sa décision dans la soirée du 1^{er} septembre.

Mr. Garneau: During the weeks or the month which preceded the government's announcement, did the Inspector General of Banks, representatives of the Bank of Canada or other persons appointed by the government analyse the quality and the value of the Northland Bank's assets and, if so, who undertook this analysis and were you informed of the conclusions contained in the report?

M. R. Wilson: Monsieur Garneau, je m'en remets à mon collègue, qui pourra vous répondre au sujet des analyses, mais en réponse à la dernière partie de votre question, je puis vous dire qu'on ne nous a pas informés du contenu précis du rapport, mais uniquement de la conclusion qui en avait été dégagée.

M. William E. Neapole (président et directeur exécutif, Norbanque): Monsieur Garneau, un représentant du Département de l'Inspecteur général est arrivé chez nous le 15 juillet, je crois, et il est resté jusqu'au 16 août environ, et pendant cette période, nous croyons savoir qu'il a examiné certains des

[Text]

time we understand that he reviewed certain loan files within the bank. There was very minimal communication between this gentleman and personnel of the bank. We were not aware that he was preparing a report per se. We were never informed as to what the results of that report were. During our discussions in Ottawa on Labour Day weekend we were advised that such a report had been prepared for the first time. We were not given any details, however, of what was in that report. And to this date we still have not been provided with any details of what was in that report.

• 1115

Mr. Garneau: So nobody ever told you that the total equity of the bank would be washed out by the bad loans?

Mr. Neapole: The first suggestion communicated to us in any sort of fashion that such might be the case was during our discussions in Ottawa on the Labour Day weekend.

Mr. Garneau: But no figures had been given to you?

Mr. Neapole: No figures were provided in those discussions, no specific figures, no.

Mr. Garneau: Not even a ballpark figure?

Mr. Neapole: Only that the conclusions contained in the report were . . . I cannot remember the precise words, but the suggestion was that they were dramatically at variance with management's perceptions of values.

Mr. Garneau: Do you know if this representative of the government ever got in touch with the external auditor to seek his point of view on the quality of assets of the bank?

Mr. Neapole: Do you mean during the period that he was in the bank?

Mr. Garneau: Between July 15 until August 16.

Mr. Neapole: We are not aware of whether or not there was any contact. Certainly we were not aware at the time, and I am still not sure in my mind whether there was contact with our external auditors.

Mr. Garneau: You said that you had a minimum relationship with . . . I do not know the name of the gentlemen.

Mr. Neapole: His name was Mr. Adamson.

Mr. Garneau: Mr. Adamson. Did Mr. Adamson ask you about your point of view on a certain number of loans or the quality of those loans and about your expectation as to the future of those loans?

Mr. Neapole: I should perhaps mention that I met Mr. Adamson when he arrived at the bank—actually accidentally on the elevator. I saw him again on August 16, but I did not see him in the interim.

Mr. Garneau: Do you know if he met with some of your senior officers or your loan portfolio managers or . . .

[Translation]

dossiers de prêts consentis par la banque. Les contacts entre cette personne et les employés de la banque étaient réduits au minimum. Nous ne savions pas qu'il était chargé de préparer un rapport. On ne nous a jamais informés des conclusions de ce rapport, d'ailleurs. Nous avons appris l'existence de ce rapport pendant les discussions que nous avons eues à Ottawa pendant la fin de semaine de la Fête du travail. Toutefois, aucun détail n'a été fourni quant au contenu du rapport et aujourd'hui même, nous ne savons pas ce qu'il contient.

M. Garneau: C'est donc dire que personne ne vous a dit que les prêts douteux de la banque réduiraient à rien son actif?

M. Neapole: Les premières indications en ce sens nous ont été données pendant les échanges que nous avons eus à Ottawa pendant la fin de semaine de la Fête du travail.

M. Garneau: On ne vous a fourni aucun chiffre?

M. Neapole: Au cours de ces discussions, on n'a cité aucun chiffre précis.

M. Garneau: On n'a même pas donné de chiffre approximatif?

M. Neapole: Je ne me souviens pas des paroles exactes utilisées, mais elles laissaient croire que la perception qu'avaient les directeurs de la banque quant à sa santé économique ne concordait pas du tout avec la perception qu'avaient les rédacteurs du rapport.

M. Garneau: Saviez-vous si le représentant détaché par le gouvernement avait communiqué avec le vérificateur externe afin d'obtenir son opinion sur la qualité de l'actif de la banque?

M. Neapole: Vous voulez dire pendant qu'il était chez nous?

M. Garneau: Entre le 15 juillet et le 16 août.

M. Neapole: Nous ne savons pas s'il a eu des contacts. Chose certaine, nous ne le savions pas à l'époque et aujourd'hui même, je ne sais pas s'il a communiqué avec nos vérificateurs externes.

M. Garneau: Vous nous avez dit que le contact que vous avez eu avec cette personne, dont je ne connais pas le nom, était réduit au minimum.

M. Neapole: Il s'agit d'un M. Adamson.

M. Garneau: M. Adamson vous a-t-il demandé ce que vous pensiez de certains des prêts, ou de la qualité de ceux-ci, ainsi que de vos prévisions quant à l'avenir de ces prêts?

M. Neapole: Je dois vous signaler que j'ai rencontré M. Adamson de façon fortuite, dans l'ascenseur, en fait, à l'époque où il est arrivé à la banque. Je l'ai revu le 16 août, mais je ne l'ai pas du tout vu dans l'intervalle.

M. Garneau: Savez-vous s'il a rencontré certains cadres supérieurs de la banque ou des responsables du portefeuille de prêts, ou . . .

[*Texte*]

Mr. Neapole: My understanding is that during the roughly four weeks that he was conducting his examination he had a relatively minimal amount of discussion with relatively junior people in the head office credit administrative department. Most of that revolved around retrieving information—that is, just searching for files and things in order to assist him in his review. There was a relatively modest amount of discussion with credit department personnel, and a very minimal amount of discussion with our senior vice-president for credit.

Mr. Garneau: When the decision had been made to put your bank under a curatorship, what was your reaction at that time? What attitude did you take during the discussions? Did you agree with the decision?

Mr. Neapole: As Mr. Wilson mentioned, the first we heard of a decision to place the bank in curatorship was on the Saturday afternoon or evening of Labour Day weekend. I think it is safe to say that we were astonished that the government would take such a step. I believe our initial reaction was that we were almost speechless. It took us a little while to kind of regain our composure and be able to deal with the situation in any sort of coherent way.

• 1120

Mr. Garneau: In the press release of September 1, the Minister of State for Finance stated that the management of the bank would have a limited time period to seek to reorganize its affairs and amalgamate with another financial institution. Did you discuss this possibility with the Minister?

Mr. Neapole: Subsequent to Labour Day, yes. We have had—

Mr. Garneau: Just a minute. When you were aware of the decision by the Minister to appoint a curator to the Northland Bank, did you discuss this time limit you would have after the appointment of the curator to amalgamate the bank with another financial institution?

Mr. Neapole: On Labour Day weekend we asked specifically what the expectation would be of a reasonable amount of time to pursue an amalgamation or a reorganization. It was left somewhat vague, but the sort of approximation was two, three, four weeks, and then possibly more time if we were giving the appearance of having a realistic prospect of success.

Mr. Garneau: Was it the first time you discussed with the government, or government officials, the possibility of restructuring the bank?

Mr. Neapole: No, it was not the first time. We had had a variety of discussions over a reasonable period of time about hypothetical restructuring proposals.

Mr. Garneau: When did those discussions occur?

Mr. Neapole: I guess it depends on what your definition of a restructuring proposal is. But in the very first instance, in the summer of 1983, we made the Inspector General and his officials aware of our intention to embark on a program to

[*Traduction*]

M. Neapole: Selon mes renseignements, pendant les quelque quatre semaines qu'il a consacrées à son examen, il a eu des échanges très limités, et ce, avec des employés occupant des postes relativement peu élevés au sein du service de l'administration du crédit. Ces contacts avaient pour objet surtout le repérage de renseignements et le rassemblement de dossiers nécessaires à son examen. Les discussions qu'il a eues avec les employés du service du crédit ont été relativement modestes et celles qu'il a eues avec le vice-président supérieur chargé du crédit ont été très minimes.

M. Garneau: Lorsque le gouvernement a décidé de mettre votre banque sous curatelle, comment avez-vous réagi? Quelle attitude avez-vous prise pendant les discussions? Étiez-vous d'accord avec la décision?

M. Neapole: Comme M. Wilson l'a indiqué, nous avons appris pour la première fois que la banque serait mise sous curatelle pendant l'après-midi ou la soirée du samedi de la fin de semaine de la Fête du travail. On peut dire sans se tromper que nous avons été étonnés de voir le gouvernement prendre une telle mesure. Initialement, je crois que nous sommes restés pour ainsi dire bouche bée. Il nous a fallu un certain temps pour nous remettre d'aplomb et retrouver nos moyens, afin de faire face à la situation.

M. Garneau: Dans le communiqué de presse du 1^{er} septembre, la ministre d'État aux Finances déclarait que la direction de la banque disposait d'un temps limité pour tenter de réorganiser ses affaires et fusionner avec une autre institution financière. Avez-vous discuté de cette possibilité avec la ministre?

M. Neapole: Après la Fête du travail, oui. Nous avons eu . . .

M. Garneau: Un instant. Lorsque vous avez su que la ministre nommait un curateur pour votre banque, avez-vous discuté des délais dont vous disposeriez après la nomination de ce curateur pour vous associer à une autre institution financière?

M. Neapole: La fin de semaine de la Fête du travail, nous avons expressément demandé qu'est-ce que l'on considérerait comme des délais raisonnables pour tenter de fusionner ou de nous réorganiser. La réponse a été quelque peu vague, environ 2, 3, 4 semaines, et peut-être davantage si nous semblions avoir des chances réelles de succès.

M. Garneau: S'agissait-il de la première fois que vous discutiez avec le gouvernement ou avec des responsables gouvernementaux de la possibilité de restructurer la banque?

M. Neapole: Non, ce n'était pas la première fois. Nous avions eu divers entretiens pendant assez longtemps ayant trait à d'éventuelles propositions de restructuration.

M. Garneau: Quand ont eu lieu ces entretiens?

M. Neapole: Tout dépend, je suppose, de votre définition d'une proposition de restructuration. La toute première fois, c'était à l'été de 1983, lorsque nous avons fait connaître à l'inspecteur général des banques et à son personnel notre

[Text]

expand the capital of the bank, which was subsequently pursued and completed through the fall of 1983 and the early part of 1984. It was a fairly significant recapitalization in the sense that we virtually doubled the capital base of the bank. I suppose in that sense, because of the relative size of the capital contribution that was raised, that it could be styled as a form of restructure.

Subsequently in late 1984—I believe it would have been approximately mid-November 1984—we had further discussions with the Inspector General's department about the possibility, on a hypothetical basis, of doing some further recapitalizing, and so on. Beyond that then, we did not proceed with anything specific at that point.

We did, however, in January 1985—either January or very late December 1984—commence discussions with Wood Gundy, at their initiative, which subsequently led to us preparing and filing preliminary prospectuses for a public issue of preferred shares and debentures, and those prospectuses were filed in late February 1985. It was that public issue that was interrupted, shall we say, by the announcement of the CCB restructuring in late March. Through the summer of 1985 we had further discussions about potential for recapitalization, a restructuring type of strategy, in late July, and then nothing more beyond that until approximately mid-August, when it was suggested to us rather emphatically that we consider the possibility of merger and open discussions with the National Bank.

• 1125

Mr. R. Wilson: If I may, Mr. Garneau, just emphasize what Mr. Neapole has been saying, those discussions were not with the Minister; they were with the Inspector General and his people, with whom we have had very close contact ever since this bank was formed. We have discussed each one of these strategies and sought his advice as we have proceeded.

The thrust of his initiative on August 16 had to do at that point, to our knowledge, exclusively with the fact that we were into the Bank of Canada for a considerable amount of funding, which we had recognized for some time and had brought forward for discussion with them, along with some of our ideas for taking ourselves out of the Bank of Canada. That was the only problem then under discussion.

Mr. Garneau: When you met with the Inspector General in mid-November to talk about the issue of new shares—preferred, or I do not know what—what was the reason? I ask this because when one looks at your financial statement, your capital ratio was probably the lowest of the amount that a Schedule A bank... you had about 15 times the total asset, which is pretty low in Canadian terms. But why then did you get in touch with the Inspector General to increase your capital? Were you aware of the bad loans? Did you discuss that with him, that you would have to take a write-off in your

[Translation]

intention de nous lancer dans un programme en vue d'augmenter le capital de la banque, auquel nous avons donné suite à l'automne de 1983 et au début de 1984 jusqu'à son aboutissement. Nous avons effectué une refonte de capital assez considérable, en ce sens que nous avons presque doublé le capital de la banque. Je suppose que l'on pourrait parler d'une forme de restructuration, à cause de l'importance relative du capital que nous avons trouvé.

Par la suite à la fin de 1984, je crois que c'était vers la mi-novembre de 1984, nous avons tenu d'autres discussions avec le Département de l'Inspecteur général sur la possibilité, purement hypothétique, d'une autre restructuration, etc. Mais les choses en sont restées là.

Toutefois, en janvier 1985—soit en janvier ou à la fin du mois de décembre de 1984—nous avons à l'initiative de Wood Gundy entrepris des discussions avec cette firme, ce qui nous a entraînés par la suite à préparer et à déposer des prospectus préliminaires à l'émission publique d'actions privilégiées et de débetures; nous avons déposé ces prospectus vers la fin du mois de février 1985. Or c'est justement cette émission publique qui a été interrompue, disons, lorsque l'on a annoncé la restructuration de la BCC à la fin du mois de mars. Au cours de l'été de 1985, vers la fin du mois de juillet, nous avons eu d'autres entretiens sur la possibilité de remanier le capital, sur une stratégie de restructuration. Les choses ne sont pas allées plus loin avant le milieu du mois d'août lorsqu'il nous a été suggéré de façon assez catégorique de songer à la possibilité d'une fusion et de tenir des entretiens avec la Banque nationale du Canada.

M. R. Wilson: Avec votre permission, monsieur Garneau, je tiens simplement à souligner un des points mentionnés par M. Neapole, c'est-à-dire que ces entretiens n'étaient pas avec la ministre; nous en avons discuté avec l'Inspecteur général des banques et son personnel avec qui nous étions en relation très étroite depuis la création de cette banque. Nous avons discuté de chacune de ces stratégies et demandé les conseils de l'Inspecteur général, au fur et à mesure.

A notre connaissance, son initiative du 16 août portait exclusivement sur le financement considérable que nous avions obtenu de la Banque du Canada, ce dont nous voulions discuter avec le bureau de l'Inspecteur général afin de présenter quelques-unes de nos idées pour éteindre cette dette avec la Banque du Canada. C'était le seul problème faisant alors l'objet de discussion.

M. Garneau: Lorsque vous avez rencontré l'Inspecteur général des banques vers la mi-novembre afin de parler de l'émission de nouvelles actions—privilégiées, ou autres, je n'en sais rien—pourquoi l'avez-vous fait? Je vous le demande, parce que lorsque l'on étudie votre bilan financier, votre ratio de financement était probablement le plus faible de toutes les banques de l'annexe A—puisque vous aviez environ quinze fois le total de vos actifs, ce qui est assez faible au Canada. Pourquoi dans ce cas avez-vous communiqué avec l'Inspecteur général des banques en vue d'augmenter votre capital? Saviez-

[Texte]

loan portfolio? What was the reason for wanting to issue a capital when you were so well capitalized compared to other Schedule A banks?

Mr. Neapole: I think it is worthwhile to perhaps spend just a minute or so on some background.

There was no question throughout the period from approximately mid-1981... up until that point in time there was considerable weakness in the economy in the west, and the financial institutions, especially those that were focused primarily in the west, were experiencing various levels of difficulty. The question of an appropriate capital ratio for an institution under those market circumstances was a matter of discussion from time to time between ourselves and the Inspector General's office. And just as a matter of common sense, it struck us that it was prudent and appropriate for us to appear, if you like, overcapitalized.

Mr. Garneau: What was the amount of the issue that you contemplated, or you discussed with the Inspector General?

Mr. Neapole: Well, we never really got into dealing with the specifics of a proposal. Our discussion was more hypothetical, about the strategy, if you like, of doing some additional capital at that time.

Again, our problem in many ways in managing and operating these western financial institutions has been a function of perceptions of weakness. Our stance, if you like, over the past two or three years has been that we think we are in better shape than perhaps people are giving us credit for. Nevertheless, we have to deal with their perceptions in the real world and we have to continue to add to capital when it makes sense and when it is possible at reasonable prices and so on.

Mr. Garneau: What response did you receive from the Inspector General's office?

Mr. Neapole: At that time, the response that we received was that basically we were performing up to expectations and that he thought that perhaps we were... How shall I put it? I do not remember his precise words, but essentially he felt it was unnecessary for us to proceed with that kind of a program at that time, because we were doing perfectly well without it. He was a bit concerned that a pattern could develop. This was immediately following the restructuring that had been announced at the Bank of British Columbia, and he was concerned that a pattern could develop in people's minds where there would be an expectation for institution after institution to feel compelled to do this kind of thing.

• 1130

Mr. Garneau: Yet he agreed with you when you came with the proposal put forward by Wood Gundy.

Mr. Neapole: It was at a different point in time. It was on Wood Gundy's initiation. In the beginning of January, we were making a tour of our stand-by line banks, the big five, and also visited with the National Bank basically to brief them and

[Traduction]

vous que vous aviez de mauvais prêts? Lui en avez-vous parlé, lui avez-vous dit qu'il vous faudrait radier certains prêts de votre portefeuille? Pourquoi vouliez-vous remanier votre capital alors que la structure de votre capital se comparait très avantageusement à celle des autres banques de l'annexe A?

M. Neapole: Je crois qu'il vaudrait peut-être la peine de vous dresser l'historique pendant quelques instants.

Il ne fait aucun doute qu'au cours de toute cette période à compter du milieu de 1981 environ... que jusqu'à cette date, l'économie de l'Ouest accusait de graves faiblesses, et que les institutions financières, surtout celles oeuvrant surtout dans l'Ouest, connaissaient des difficultés à divers niveaux. De temps à autre, nous discussions avec le Département de l'Inspecteur général de la question du ratio de financement qui convenait dans ces circonstances. Il nous a donc semblé tout à fait raisonnable dans ce contexte, prudent et approprié d'avoir l'air «surcapitalisés», si l'on veut.

M. Garneau: Vous envisagiez une émission de combien, ou vous discutiez de combien avec l'Inspecteur général?

M. Neapole: Nous n'avons jamais vraiment parlé en termes précis. Nos entretiens portaient surtout sur cette hypothèse, sur la stratégie si l'on veut, d'un apport de capital à ce moment-là.

Je le répète, à de nombreux égards, dans notre gestion-exploitation de ces institutions financières de l'Ouest, nous avons dû faire face à une perception de faiblesse. Notre position au cours des deux ou trois dernières années a été que nous étions en meilleur état que le public ne le croyait. Néanmoins, il nous fallait faire face à ces perceptions dans le monde réel et il nous fallait continuer à augmenter le capital si cela était raisonnable, si cela était possible, à un prix raisonnable, etc.

M. Garneau: Quelle réponse vous a-t-on donnée chez l'Inspecteur général?

M. Neapole: À l'époque, il nous avait répondu qu'essentiellement, notre performance était à la hauteur de ses espérances, et qu'il pensait que peut-être nous étions... comment dire? J'oublie ses paroles exactes, mais essentiellement, il estimait qu'il nous était inutile de donner suite à un programme de ce genre, à ce moment-là, parce que nous nous arrangions très bien sans cela. Il craignait un peu que nous soyons imités. C'était tout de suite après la restructuration annoncée à la Banque de la Colombie-Britannique, et il s'inquiétait que les gens viennent à penser, à s'attendre à ce qu'une institution après l'autre se sente obligée de faire la même chose.

M. Garneau: Pourtant il s'est rangé à votre avis lorsque vous lui avez soumis la proposition de Wood Gundy.

M. Neapole: C'était à un moment différent. C'était à l'initiative de Wood Gundy. Au début du mois de janvier, nous faisons la tournée des banques qui nous fournissent des lignes de crédit de soutien, les cinq grandes banques, et notamment la

[Text]

bring them up to date on our progress to that point, because we were involved in discussions to renew our stand-by lines. We had at least one of the major banks encourage us, if we could, to proceed with more capital.

The Chairman: Mr. Garneau, this is your last question.

Mr. Garneau: Yes. The reason I am asking all those questions is because later on during the summer you came up with a package that had been called the Rondix package. I had the impression that at that time something like \$100 million of bad loans—I do not know if it was a complete write-off or not—were in your books. I wonder if you knew in November that at a point you would have to face the facts and write down up to \$100 million of bad loans. This is why I have been asking all those questions in the beginning, to know at what point you were informed yourself, but also your accountants and your people, that the book value you showed on your balance sheet was not really there and you would have to make a very tough decision. Had you informed the Inspector General in your discussions in November or in January about this possibility that you were aware of?

Mr. Neapole: No, and I think it is important to address the issue and try to provide some understanding as to why these discussions ever took place at all. As I tried to explain earlier, in managing a financial institution over the last couple of years, especially in western Canada, it has been very difficult to deal with perceptions of weakness. We have consistently encountered difficulties in convincing, if you like, the market of our real level of quality, whether it is asset quality or earnings quality.

Now, we have been continually faced with a sort of a scepticism, so to speak, about our situation. In some respects it has been a kind of refusal of the marketplace to recognize that some institutions could be doing a little better or are a lot better perhaps than some others. In spite of what we consider to be a reasonably strong trend of improvement, the market measuring devices of liquidity levels in the deposit markets and prices in the stock markets did not always give us what we felt was the appropriate level of recognition.

Notwithstanding our own confidence in our own stated values and our ability ultimately to realize those values, we felt at the same time that it was impossible for us to ignore signals in the marketplace. We had to deal with those signals, and essentially we had to respond by overcapitalizing, if you like, and in that way trying to bolster confidence and so on.

The Chairman: Thank you, Mr. Garneau. Mr. Blenkarn.

Mr. Blenkarn: Thank you, Mr. Chairman. When did you first have a run on your bank in terms of a run-off of deposits? You ended up at the end of August with roughly \$510 million owing to the Bank of Canada. When did you start experiencing

[Translation]

Banque nationale du Canada, essentiellement pour les mettre au courant et faire le point sur nos progrès jusqu'à ce moment-là, car il s'agissait de renouveler nos lignes de crédit de soutien. Au moins une des grandes banques nous a encouragés à remanier notre capital si nous le pouvions.

Le président: Monsieur Garneau, ce sera votre dernière question.

M. Garneau: Oui. Si je pose toutes ces questions, c'est parce que plus tard, au cours de l'été, vous avez conçu un programme qu'on a appelé Rondix. J'avais l'impression à l'époque que quelque 100 millions de dollars de créances irrécouvrables figuraient dans vos livres—je ne sais pas si c'était des prêts à radier complètement ou non. Je me demande si vous saviez au mois de novembre qu'il viendrait un moment où faisant face à la réalité, il vous faudrait radier jusqu'à 100 millions de dollars de créances irrécouvrables. C'est pourquoi j'ai posé toutes ces questions au début, afin de savoir quand vous aviez appris, vous ainsi que vos comptables et votre personnel, que la valeur comptable figurant à vos états financiers n'existait pas vraiment et qu'il vous fallait prendre une décision très difficile. Au cours de vos entretiens au mois de novembre ou au mois de janvier, avez-vous informé l'Inspecteur général de cette possibilité dont vous étiez au courant?

M. Neapole: Non, je crois qu'il est important de se pencher sur la question et d'essayer de faire comprendre pourquoi ces discussions ont en fait eu lieu. Comme j'ai essayé de vous l'expliquer plus tôt, dans notre gestion d'une institution financière au cours des quelques dernières années, surtout dans l'ouest du Canada, il a été très difficile de s'attaquer aux perceptions de faiblesse. Nous avons continuellement éprouvé des difficultés à convaincre, si on veut, le marché de notre qualité réelle, que l'on parle de qualité de l'actif ou de qualité de nos revenus.

Nous avons continuellement dû faire face si l'on veut à une sorte de scepticisme quant à notre situation. À certains égards, le marché semblait refuser d'admettre que certaines institutions s'en tiraient peut-être un peu mieux ou étaient beaucoup plus solides que d'autres. Malgré ce que nous estimions une tendance assez forte à l'amélioration, les mécanismes que le marché utilise pour évaluer les liquidités de dépôts et les prix des actions sur le marché ne nous accordaient pas toujours ce que nous estimions être la confiance qui nous était due.

Nonobstant notre propre confiance dans nos valeurs comptables et dans notre capacité de réaliser le moment venu ces valeurs, nous estimions qu'il nous était impossible de ne pas tenir compte des signaux du marché. Il nous fallait réagir à ces signaux, et il nous fallait essentiellement réagir en surcapitalisant si l'on veut, pour essayer de cette façon d'accroître la confiance.

Le président: Merci, monsieur Garneau. Monsieur Blenkarn.

M. Blenkarn: Merci, monsieur le président. A quand remonte le premier assaut sur votre banque, la première fuite de dépôts? Vous vous êtes retrouvés à la fin du mois d'août avec une dette d'environ 510 millions de dollars à la Banque du Canada. Quand a commencé la ruée sur votre banque, et avez-

[Texte]

the run, and how rapidly did you have to keep coming to the Bank of Canada for more and more money?

• 1135

Mr. Neapole: I will try to be as precise as I can. During the week of March 18, the week prior to the CCB announcement, we had zeroed out our stand-by line draw-downs with the major banks. In other words, we did not owe anybody any money under our stand-by facilities, whether it was the big banks or the Bank of Canada. In the weeks following the March 25 announcement, we had a relatively immediate and relatively significant reaction in the wholesale deposit markets, to the point where by the end of April, within five weeks of the CCB announcement, we were using the full amount of our stand-by lines from the big banks, which at that time aggregated \$225 million, and we were also, in addition to that, using I think it was \$85 million of Bank of Canada advances. That tells me it is \$310 million in the aggregate.

The trend slowed down somewhat during May, but it continued. By the end of May I believe the aggregate figure from all sources of stand-by support, whether it be Bank of Canada or big banks, totalled around \$360 million, plus or minus perhaps \$10 million or \$15 million.

It seemed to peak in roughly the first week in June. As I recall, the peak number was around \$375 million. During the later weeks of June the situation improved somewhat, and by the end of June or the beginning of July my recollection is that the overall amount of support we were using from the Bank of Canada—and by that time, by the way, we were exclusively using the Bank of Canada, not the big banks . . .

Mr. Blenkarn: Why did you get out of the big banks?

Mr. Neapole: May I come back to that in a minute, after I finish tracing the numbers?

Mr. Blenkarn: All right.

Mr. Neapole: The number improved by about \$60 million by the first week in July. During July we had a fair amount of unfavourable press attention, alluding to runs on the bank. In fact the trend, of course, had reversed, and we were improving at that stage quite a bit. But once the press treatment gathered steam, the run-off of deposits started again.

Mr. Blenkarn: That is that famous *Maclean's* article?

Mr. Neapole: No, the actual beginning of it was some press treatment that appeared in Edmonton and then went across the wire and was replicated in most of the major newspapers. The *Maclean's* article was actually a follow-up to that.

Mr. R. Wilson: It had effect immediately because it was directly related to CCB problems. The bridge was made in the commentary that CCB was in trouble again and therefore

[Traduction]

vous dû vous adresser souvent à la Banque du Canada pour obtenir toujours plus de liquidités?

M. Neapole: Je vais essayer d'être le plus précis possible. Au cours de la semaine du 18 mars, la semaine avant l'annonce au sujet de la BCC, nous avions éliminé nos lignes de crédit de soutien dans les grandes banques. En d'autres termes, nous ne devions plus d'argent sur nos lignes de crédit de soutien, que ce soit aux grandes banques ou à la Banque du Canada. Dans les semaines qui ont suivi l'annonce du 25 mars, nous avons subi une réaction assez immédiate et assez importante des marchés des dépôts en bloc, à un point tel qu'à la fin avril, cinq semaines après l'annonce concernant la BCC, nous faisons pleinement appel à nos lignes de crédit de soutien des grandes banques, qui se chiffraient à l'époque à 225 millions de dollars, en plus d'avoir recours à 85 millions de dollars en avance de la Banque du Canada. On me dit que c'était 310 millions de dollars en tout.

La tendance s'est ralentie quelque peu au cours du mois de mai, mais a continué. À la fin mai, je crois que le total provenant de toutes nos sources de financement de soutien, de la Banque du Canada ou des grandes banques, se chiffrait à environ 360 millions de dollars, à 10 ou 15 millions de dollars près.

La ruée sur la banque a atteint son apogée vers la première semaine du mois de juin. Si j'ai bonne mémoire, le montant maximum s'est situé à environ 375 millions de dollars. Au cours des dernières semaines du mois de juin, la situation s'est quelque peu améliorée, et à la fin juin ou au début juillet, si j'ai bonne mémoire, le soutien total de la Banque du Canada—en passant, nous nous approvisionnions exclusivement à la Banque du Canada, et non chez les grandes banques . . .

M. Blenkarn: Pourquoi avez-vous cessé de faire affaire avec les grandes banques?

M. Neapole: J'y reviendrai dans un instant avec votre permission, lorsque j'aurai fini de vous donner les chiffres.

M. Blenkarn: Très bien.

M. Neapole: Il y a eu une amélioration d'environ 60 millions de dollars dès la première semaine du mois de juillet. Au cours du mois de juillet, nous avons fait l'objet d'articles défavorables dans la presse, où il était fait allusion aux ruées sur la banque. En fait, évidemment, la tendance s'était renversée, et les choses s'amélioraient considérablement. Toutefois, la campagne menée dans la presse a pris de l'ampleur, et la fuite des dépôts a recommencé.

M. Blenkarn: Vous parlez de l'article notoire dans *Maclean's*?

M. Neapole: Non, en fait cela a commencé par un article dans les journaux d'Edmonton qui a été diffusé et repris dans la plupart des grands journaux. En fait, l'article dans *Maclean's* y faisait suite.

M. R. Wilson: L'effet a été immédiat, car c'était directement lié aux problèmes de la BCC. On a fait un lien dans les commentaires entre le fait que la BCC éprouvait à nouveau

[Text]

Northland was in trouble again. The reference to the runs that appeared in the Edmonton press really had reference to the run that took place in March, not in July. So they were simply outdated by two or three months. But it was self-fulfilling.

I would like to make the comment too, because I thought our management deserved a lot of credit for this, that we did not accept passively the increase in our exposure in the Bank of Canada. We immediately implemented in March, when we began to see the run-off, a very vigorous retail deposit-gathering plan as a counter-attack. Mr. Neapole did not mention that, but I think it is important to understand that we did that.

Mr. Blenkarn: We will come to that as we go. In any event, from the press problems that developed in July it just got nothing but worse. Is that what happened?

Mr. Neapole: Precisely. From I think it was July 10 to the end of the month, a total of maybe 15 business days or so, as I recall, we lost about \$100 million of deposits. In other words, the improving trend of June was completely reversed and whatever gains had been made during June were lost again during the latter part of July.

• 1140

Mr. Blenkarn: That would bring you to \$400 million.

Mr. Neapole: I think at the end of July we were standing at \$378 million to \$400 million, in that neighbourhood.

Mr. Blenkarn: Yes.

Mr. Neapole: It is hard to be precise about these numbers. As you know, in the Bank of Canada clearing mechanisms there is a one-day delay, and there were days in late July when we were losing \$20 million in a day.

Mr. Blenkarn: You went into August and you continued to bleed, did you?

Mr. Neapole: Of course by the time the end of August rolled around it was up to just over \$500 million.

Mr. Blenkarn: You mentioned that you had these standing lines of credit with the major banks for \$225 million. Why did you terminate those lines, why did you lose those lines, and when did the major banks decide to pull out support?

Mr. Neapole: I do not think it is fair to say that the major banks did decide to pull the cork, as you say. We in fact had had ongoing discussions with the major banks for many quarters, in fact for a couple of years. These lines had originated in 1983. During January we made a round of visits to the big banks to provide briefings and reports and so on on the bank's progress and to discuss renewal at that time. At that time they were conscious and several of them mentioned to us that they felt the need for the lines was declining. In fact, at that point in time, when they were renewed, they were cut from \$250 million to \$200 million from the big five.

The National Bank had a parallel facility which was basically the same type of facility but not under the same

[Translation]

des difficultés et donc que la Norbanque aussi en éprouvait. La mention des ruées sur la banque dont il était question dans les journaux d'Edmonton remontait en fait au mois de mars et non au mois de juillet. La nouvelle était déjà vieille de deux ou trois mois. C'était prophétique.

J'aimerais également dire, parce que j'estime que notre direction mérite une grande part du crédit, que nous n'avons pas accepté passivement notre dépendance accrue envers la Banque du Canada. Nous avons immédiatement instauré au mois de mars, lorsque nous avons commencé à être victimes d'une fuite de dépôts, un programme très dynamique en vue d'attirer les dépôts. M. Neapole ne l'a pas mentionné, mais je crois qu'il faut bien comprendre que nous l'avons fait.

M. Blenkarn: Nous y viendrons. Quoi qu'il en soit, suite aux problèmes que vous a créés la presse au mois de juillet, les choses n'ont fait qu'empirer. N'est-ce pas?

M. Neapole: Justement. À compter, je crois, du 10 juillet jusqu'à la fin du mois, en tout peut-être quinze jours ouvrables, nous avons perdu si je me souviens bien des dépôts se chiffrant à environ 100 millions de dollars. En d'autres termes, il y a eu revirement total et nous avons reperdu fin juillet tous les gains réalisés en juin.

M. Blenkarn: Vous êtes redescendus à 400 millions de dollars.

M. Neapole: À la fin juillet nous tournions aux alentours de 378 à 400 millions de dollars.

M. Blenkarn: Oui.

M. Neapole: Il est difficile d'être précis. Comme vous le savez, l'intervention de la Banque du Canada se fait avec un jour de retard, et il est arrivé au mois de juillet que nous perdions 20 millions de dollars par jour.

M. Blenkarn: En août, l'hémorragie s'est poursuivie, n'est-ce pas?

M. Neapole: Bien entendu quand la fin août est arrivée, cela dépassait les 500 millions de dollars.

M. Blenkarn: Vous nous avez dit que vous aviez un crédit permanent de 225 millions de dollars auprès des principales banques. Pourquoi ce crédit vous a-t-il été supprimé et quand les grandes banques ont-elles décidé de ne plus vous soutenir?

M. Neapole: Je ne pense pas qu'il soit juste de dire que les grandes banques aient décidé de ne plus nous soutenir. En fait, nous étions en pourparlers constants avec ces banques depuis plusieurs trimestres, en fait depuis deux ans. Ces lignes de crédit avaient été ouvertes en 1983. En janvier, nous avons fait le tour des grandes banques pour les informer des progrès réalisés par notre banque et pour négocier un renouvellement de ces lignes de crédit. Plusieurs d'entre elles nous ont alors dit que la nécessité de ces lignes ne leur semblait plus aussi pressante. Lors du renouvellement, d'ailleurs, les cinq grandes ont réduit ces lignes de 250 millions à 200 millions de dollars.

La Banque Nationale bénéficiait d'une ligne de crédit analogue mais en vertu d'une entente différente. Cette ligne se

[Texte]

agreement. It was for \$25 million; hence the \$225 million total I referred to earlier.

When we did the renewal in early 1985 it was agreed that, rather than renew for the six-month period that had been the pattern for the past two or three renewals, we would renew it for three months. Based on the way our funding statistics were trending at that point, it was felt that when the next renewal came up in June the probability was that there might be a need perhaps for one more renewal beyond that and then after that we would be free of the lines altogether.

Mr. Blenkarn: That is fine looking at it from early spring, but by June you were in deep trouble. Why did you all of a sudden lose those lines of credit and what effort did you make to get those lines reinstated back to at least \$250 million?

Mr. Neapole: I was just trying to give you the backgrounds, because the dialogue with the banks was an ongoing thing.

During April, immediately following the CCB announcement, when our usage of the lines went up dramatically and right to the limit during April, we had a number of conversations with our agent bank on the facility, most of which were basically reassuring in the sense that we were encouraged to believe the banks were supportive and so on.

In late April we sensed that there was sort of a change in the mood. I believe I was in a conversation with the Inspector General in late April where he hinted that we might be looking at some form of examination by the big banks as part of the next renewal process. At the time we suggested that we thought that was inappropriate and that if we could not continue these kinds of lines on the client-banker relationship that had existed up to that point then we thought we would perhaps prefer not to continue them.

The other thing was that by the end of April we were using a noticeable amount of Bank of Canada support over and above our stand-by lines. In a sense the stand-by lines' purpose of providing, if you like, a liquidity buffer to the bank had really been sort of superseded by events and totals at that time. So we started to come to the conclusion that we should be paying more attention to a point of view that the Inspector General had volunteered to us consistently, which was that we should not make exclusive use of the big banks and that we should take advantage of the price differential in using Bank of Canada support.

• 1145

I should mention that this was predicated on the fact that there was a common understanding that a continuation of reasonable profits was a component in the maintenance of confidence. To have unused stand-by lines that are a little bit pricey is one thing, but to have stand-by lines you are using that are a little bit pricey is something else, because then they do start to have a material impact on your profitability.

[Traduction]

montait à 25 millions de dollars d'où le total de 225 millions dont j'ai parlé un peu plus tôt.

Lorsque nous avons négocié le renouvellement au début de 1985, il a été convenu que le terme serait de trois mois et non plus de six mois comme pour les deux ou trois renouvellements précédents. Compte tenu de l'évolution de notre courbe de financement, il a été jugé que fort probablement lors du renouvellement suivant en juin nous aurions peut-être encore besoin d'un autre renouvellement, mais que par après nous serions totalement libérés de ces lignes de crédit.

M. Blenkarn: Cela pouvait sembler probable au début du printemps, mais en juin vous étiez pratiquement aux abois. Pourquoi avez-vous perdu tout d'un coup toutes ces lignes de crédit et quels efforts avez-vous dû faire pour que ces banques vous réaccordent un minimum de 250 millions de dollars?

M. Neapole: C'est justement ce que j'essaie de vous expliquer en vous faisant un résumé des événements car ce dialogue avec les banques était permanent.

Dans le courant du mois d'avril, immédiatement après l'annonce de la BCC, lorsque l'utilisation de ces lignes a connu une augmentation spectaculaire et que nous avons atteint le plafond, nous avons eu un certain nombre de conversations avec le représentant des banques qui, pour l'essentiel, nous a rassurés dans la mesure où on nous a encouragés à croire que les banques ne nous lâcheraient jamais, etc.

Fin avril, nous avons senti que quelque chose était en train de changer. Je crois que c'est lors d'une conversation fin avril que l'inspecteur général m'a laissé entendre que les grandes banques réclameraient peut-être que la prochaine négociation de renouvellement s'accompagne d'une forme d'examen. Nous lui avons suggéré qu'à notre avis c'était tout à fait inopportun et que si ces lignes de crédit ne pouvaient plus être fondées sur des relations client-banquier comme elles l'avaient été jusqu'alors, il serait possible que nous préférions y mettre un terme.

De plus, à la fin avril nous bénéficions d'un soutien considérable de la Banque du Canada en plus de nos lignes permanentes. Dans une certaine mesure, si vous voulez, l'objet de ces lignes permanentes qui était d'assurer à notre banque une marge de liquidités avait en quelque sorte été relégué au deuxième plan par les événements. Nous avons donc commencé à penser que nous devrions prêter plus d'attention aux conseils souvent répétés sans que nous le demandions de l'inspecteur général, à savoir que nous ne devrions pas compter exclusivement sur les principales banques et que nous devrions profiter du différentiel de prix offert par la Banque du Canada.

Il ne faudrait pas oublier qu'il était généralement entendu que pour maintenir la confiance il nous fallait démontrer que nous continuions, entre autres, à faire des bénéfices raisonnables. Avoir des lignes permanentes inutilisées qui coûtent un peu cher est une chose, mais avoir des lignes permanentes qui coûtent un peu cher mais que vous utilisez est une autre chose car elles finissent par avoir une incidence appréciable sur les

[Text]

Anyway, a combination of circumstances led us to the conclusion that a switch-over from the big banks to the Bank of Canada was appropriate. Then it was discussed with the Inspector General of Banks and the Bank of Canada and subsequently implemented.

Mr. Blenkarn: By the end of August, roughly half your deposits were with the Bank of Canada.

Mr. Neapole: About 40%, I think, 40% roughly.

Mr. Blenkarn: Your total liabilities were somewhere around \$1.15 billion. Now, your assets were \$1.35 billion, roughly. Is that not correct?

Mr. Neapole: Approximately, yes.

Mr. Blenkarn: Yes. So you have on the face of it a \$200 million surplus, assets over liabilities.

Mr. Neapole: I think \$100 million is more the number.

Mr. Blenkarn: What are these assets worth? We are talking about your being insolvent at this point.

Mr. Neapole: We are not talking about that.

Mr. Blenkarn: You are saying you are not insolvent. Is that it?

Mr. Neapole: We have no reason to believe we are insolvent. We are on the record with our published figures stating the conditions of the bank, and we have no reason to change our view on those numbers.

Mr. R. Wilson: As a matter of fact, Mr. Chairman, Mr. Blenkarn makes a very good point there. At the time—and it harks back, I suppose, in part to what Mr. Garneau intimated—on Labour Day weekend when we were advised of the curatorship, our board asked me to advise the Ministers that we did not acquiesce in the appointment of a curator because we continued to feel that we could work our way out of the problem, given some time. I think it important perhaps to make the point that the reason we were into the Bank of Canada for only \$500 million . . . When I say that, I do not mean to minimize in any sense the magnitude, but rather to indicate that the balance was a rapidly growing retail deposit accumulation. We had no retail deposits back in 1983, and we launched that counter-attack because we had become aware of our susceptibility to the volatility of wholesale markets. Each time any other small bank hiccupped, we would get some of the backwash.

Mr. Blenkarn: Mr. Wilson, I would like to speak to that for a moment.

Mr. R. Wilson: Surely.

Mr. Blenkarn: Your high-pressure radio advertising all summer was essentially this: Go to your own bank and see what they will pay you; come to see us and we will pay you 1% more. That was essentially your advertising. Now, what kind of honest banking principles can be based on that kind of advertising? Is that not the sure way to indicate to everybody

[Translation]

béfices. Quoi qu'il en soit, une combinaison de circonstances nous a incités à conclure que passer des banques principales à la Banque du Canada était opportun. Nous en avons discuté avec l'inspecteur général des banques et avec la Banque du Canada et l'affaire a été conclue.

M. Blenkarn: À la fin du mois d'août, à peu près la moitié de vos dépôts se trouvaient à la Banque du Canada.

M. Neapole: Environ 40 p. 100, je crois, 40 p. 100 à peu près.

M. Blenkarn: L'ensemble de votre passif était d'environ 1.15 milliard de dollars. Votre actif était d'environ 1.35 milliard de dollars. N'est-ce pas?

M. Neapole: Environ, oui.

M. Blenkarn: Oui. Vous avez donc un excédent de 200 millions de dollars, une différence de 200 millions de dollars entre l'actif et le passif.

M. Neapole: Je dirais plutôt 100 millions de dollars.

M. Blenkarn: Quelle est la valeur de ces éléments d'actif? On dit qu'à l'heure actuelle vous êtes insolvables.

M. Neapole: Ce n'est pas ce que nous disons.

M. Blenkarn: Vous dites que vous n'êtes pas insolvables, c'est bien cela?

M. Neapole: Nous n'avons aucune raison de croire que nous sommes insolvables. Nous avons publié nos chiffres indiquant la situation de la banque et nous n'avons aucune raison de revenir sur ces chiffres.

M. R. Wilson: Monsieur le président, M. Blenkarn a tout à fait raison. Lorsque nous avons été informés—et cela nous ramène, je suppose, en partie aux propos de M. Garneau—le week-end de la Fête du travail de notre mise sous tutelle d'un curateur, notre conseil d'administration m'a demandé d'informer les ministres que nous nous opposions à la nomination d'un curateur car nous étions toujours convaincus que si on nous laissait le temps nous parviendrions à sortir de ce problème. Je crois qu'il importe peut-être de signaler que la raison pour laquelle nous n'avions demandé que 500 millions de dollars à la Banque du Canada . . . Si je dis cela, ce n'est pas parce que je veux minimiser l'importance de cette somme, mais simplement vous indiquer que la part des dépôts de détail connaissait une croissance très rapide. En 1983, nous n'avions pas de dépôts de détail et nous avons lancé cette contre-attaque en prenant conscience du fait que nous étions à la merci de la volatilité des marchés de gros. Chaque fois qu'une autre petite banque avait le hoquet, nous en ressentions le contrecoup.

M. Blenkarn: Monsieur Wilson, j'aimerais justement qu'on en parle.

M. R. Wilson: Bien sûr.

M. Blenkarn: Votre campagne de publicité agressive à la radio pendant tout l'été pouvait se résumer à: demander à votre banquier quel taux il est prêt à vous consentir; nous vous donnerons 1 p. 100 de plus. C'était pour l'essentiel votre publicité. Comment peut-on parler d'honnêteté quand on fait une telle publicité? N'était-ce pas le sûr moyen d'indiquer à

[Texte]

that by gosh, we are risky? Is that not what you were telling the public? Is that not what you were telling the market?

Mr. R. Wilson: You make a good point, and of course, in making a marketing judgment we weighed whether we would break into the retail deposits from a standing start without making some kind of drum-beating for the reason that those banks who are already well established in retail banking were simply accepted in that role and had been for many years. We felt we had to draw some attention. This was the advice we had from professional marketers—I mean we had to draw some attention to our now being present in that market in order to break in. Now this is exactly in accord with your point, in that our strategy was then to massage our rates down, which we had already started to do, and to test market acceptance. We wondered if we could keep those deposits with a slightly lower rate. So we had already begun to do that.

• 1150

Mr. Neapole: May I make a comment on that question too? At the time that particular marketing campaign was conceived, the market was clearly tiered in terms of rates between large institutions and junior institutions. We were among the junior institutions from the standpoint of . . .

Mr. Blenkarn: You created a third institution. Did you not almost say to the market, that there is a third institution called fly by night and catch what you can?

Mr. Neapole: Mr. Chairman, the point I was going to make was that the interest rates we were advertising were very consistent with the junior tier of the market. What we were doing was drawing our attention to the difference between the rate that was paid between senior institutions and junior institutions to highlight the fact that most of the deposit switch-over we were anticipating would come from senior institutions. In fact, that proved to be the case. Most of the deposits we attracted during our retail strategy, all the way back from 1983 onwards, came to us from large institutions paying significantly lower rates of interest.

Mr. Blenkarn: I will let it go, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Blenkarn. Mr. Riis.

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Neapole, before you joined Financial Trustco you were with the Royal Bank, I think.

Mr. Neapole: That is right.

Mr. Riis: And you were known to be writing a lot of big energy loans while there.

Mr. Neapole: I wrote some, yes.

Mr. Riis: How successful were those loans you wrote?

Mr. Neapole: On average, I would say reasonable. I have been away from the bank now for about three years—a little longer than that—and of course since I have departed I have not been able to track them, but . . .

[Traduction]

tout le monde que vous étiez prêts à prendre des risques? N'est-ce pas ce que vous disiez au public? N'est-ce pas ce que vous disiez au marché?

M. R. Wilson: Vous avez raison, et bien entendu, en prenant notre décision nous avons estimé qu'il était nécessaire pour pénétrer le marché du détail, d'être agressifs et de battre le rappel puisque la vocation de ces banques qui tenaient déjà ce marché n'était contestée par personne, et ce depuis des années. Il fallait que nous attirions l'attention. C'était le conseil que nous avaient donné les professionnels du marketing—il fallait que nous manifestations notre présence si nous voulions pénétrer ce marché. Vous avez donc tout à fait raison, il fallait que nous réduisions nos taux, ce que nous avons déjà commencé à faire et il nous fallait sonder le marché. Nous nous demandions si nous pourrions conserver ces dépôts avec un taux légèrement inférieur. Nous avons donc déjà commencé à faire cela.

M. Neapole: Pourrais-je également dire un mot à ce sujet? Au moment où cette campagne a été conçue, il y avait une division claire du marché en matière de taux entre les grandes institutions et les jeunes institutions. Nous appartenions à la catégorie des jeunes institutions du point de vue . . .

M. Blenkarn: Vous avez créé une troisième catégorie. N'avez-vous pratiquement pas dit au marché qu'il existait une troisième catégorie beaucoup moins regardante et prête à tout?

M. Neapole: Monsieur le président, j'allais dire que les taux d'intérêt que nous offrions étaient tout à fait comparables à ceux offerts par les jeunes institutions. Nous ne faisons qu'attirer l'attention sur la différence entre les taux versés par les grandes institutions et les jeunes institutions pour indiquer que la majorité de ces dépôts que nous envisagions nous viendraient des grandes institutions. En fait, c'est ce qui est arrivé. La majorité des dépôts que nous avons attirés pendant notre campagne, à partir de 1983, nous sont venus des grandes institutions versant des taux d'intérêt considérablement inférieurs.

M. Blenkarn: J'en resterai là pour le moment, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Blenkarn. Monsieur Riis.

M. Riis: Merci, monsieur le président. Monsieur Neapole, avant de rejoindre le rang de la *Financial Trustco* vous travailliez pour la Banque Royale, je crois.

M. Neapole: C'est exact.

M. Riis: Et vous avez la réputation d'y avoir eu la responsabilité de beaucoup de gros prêts énergétiques.

M. Neapole: Oui.

M. Riis: Quel a été le succès de ces prêts?

M. Neapole: En moyenne, je dirais raisonnable. Cela fait maintenant trois ans que j'ai quitté cette banque—un peu plus longtemps que cela—et bien entendu depuis mon départ je n'ai pu suivre ces dossiers, mais . . .

[Text]

Mr. Riis: Did you part in good company? I mean, were you good friends when you left the Royal?

Mr. Neapole: Yes.

Mr. Riis: And you joined Financial Trustco for a short period, did you?

Mr. Neapole: For approximately a year.

Mr. Riis: Has your bank been doing business with Financial Trustco?

Mr. Neapole: Yes.

Mr. Riis: Joint deals?

Mr. Neapole: Some joint deals, some direct business, yes.

Mr. Riis: Chairman Wilson, you were also with the Royal Bank, I understand, at one time. Is that right?

Mr. R. Wilson: For two weeks as a bank junior.

Mr. Riis: Two weeks.

Mr. R. Wilson: That is accurate. I was with the Royal Bank for that period of time.

Mr. Riis: As the chairman of the bank, what banking experience do you have?

Mr. R. Wilson: Very little. What I have accumulated is with Northland. The reason . . .

Mr. Riis: And you have been with Northland for how long?

Mr. R. Wilson: Ten years. This has been a learning experience for me in a great many ways. I should say in all seriousness, though, that the reason why the management consulting firm of which I was president was asked to do a study—which led eventually to the creation of Northland—was because we had been retained for a period of three or four years by the First Bank System operating out of Minneapolis; so secondhand, we were working with the chief executive officer there in some reorganization. Thus I had some exposure, but that is all.

Mr. Riis: Yes. Mr. Neapole, you mentioned that back in 1983-84 you made some major strides in growth. I presume you were attempting to grow out of some difficult situations. Can you describe the quality of the additional loans you were writing at the time?

Mr. Neapole: I will try to as best I can. It might be worthwhile for you to understand the genesis of that strategy.

Mr. Riis: If you are going to develop that strategy, could you comment . . . ? Well, presumably at that time you were also making efforts to move more of your work into central Canada, I believe.

Mr. Neapole: The strategy we developed during 1983 had a multiple approach to it, one being that we wanted to work on our problem loan portfolio to reduce it in absolute terms as best we could and as much as market conditions would permit. At the same time, though, we wanted to make it shrink in

[Translation]

M. Riis: Votre départ s'est-il bien passé? Je veux dire, étiez-vous encore bons amis lorsque vous avez quitté la Banque Royale?

M. Neapole: Oui.

M. Riis: Et vous avez rejoint les rangs de la *Financial Trustco* pendant une brève période, n'est-ce pas?

M. Neapole: Pendant environ un an.

M. Riis: Votre banque fait-elle affaires avec la *Financial Trustco*?

M. Neapole: Oui.

M. Riis: Des transactions communes?

M. Neapole: Quelques transactions communes, quelques affaires directes, oui.

M. Riis: Monsieur Wilson, je crois que vous avez également travaillé pour la Banque Royale, n'est-ce pas?

M. R. Wilson: Deux semaines d'apprentissage.

M. Riis: Deux semaines.

M. R. Wilson: C'est exact. J'ai travaillé pour la Banque Royale pendant deux semaines.

M. Riis: Vous êtes président de cette banque. Quelle est votre expérience bancaire?

M. R. Wilson: Très minime. C'est au sein de la Norbanque que j'ai accumulé mon expérience. La raison . . .

M. Riis: Et cela fait combien de temps que vous êtes à la Norbanque?

M. R. Wilson: Dix ans. J'ai beaucoup appris, à de nombreux égards. Pour être sérieux, cependant, je devrais dire que s'il a été fait appel pour cette étude—qui finalement a mené à l'établissement de la Norbanque—au cabinet d'experts-conseils dont j'étais le président, c'est parce que nos services avaient été retenus pour une période de trois ou quatre ans par la *First Bank System* de Minneapolis; donc indirectement, avec le président-directeur général, nous avons la responsabilité d'une certaine réorganisation. J'ai donc ainsi été en contact avec le monde bancaire, mais en contact pas plus.

M. Riis: Oui. Monsieur Neapole, vous avez dit avoir connu en 1983-1984 une croissance assez importante. Je suppose que c'était pour vous sortir de certaines situations difficiles. Pouvez-vous nous décrire la qualité des prêts supplémentaires que vous consentiez à l'époque?

M. Neapole: Je ferai de mon mieux. Il serait peut-être utile que vous compreniez la genèse de cette stratégie.

M. Riis: Si vous nous expliquez cette stratégie, pourriez-vous en même temps nous dire . . . ? Je suppose qu'à l'époque vous faisiez également des efforts pour vous implanter plus dans le Canada central, je suppose.

M. Neapole: La stratégie que nous avons suivie en 1983 était à approche multiple. Entre autres, nous voulions régler notre problème de portefeuille de prêts en le réduisant en termes absolus autant qu'il était possible et autant que les conditions du marché nous le permettaient. En même temps, cependant,

[Texte]

relative terms, because it was clearly a drain on the bank's earning capability. So we decided it would be appropriate for us to seek new business to accomplish that.

• 1155

Market conditions at the time were somewhat stagnant. Growth in the banking industry I believe was either flat or negative, and in some institutions it was quite negative. Our judgment was that the result of that situation was that there was a fair amount of reasonable loan demand around that was not necessarily being adequately serviced by institutions that were in a no-growth mode; with the result that we felt that by being selective we could find adequate new loan growth to meet our strategy.

That turned out to be the case. The growth we have accumulated over the last couple of years has been of a consistently acceptable quality.

Mr. Riis: Where was that growth primarily geographically?

Mr. Neapole: The growth took place in a number of markets. It took place in Alberta. It took place in Ontario. It took place to a lesser extent spread across the rest of our branch system, mostly in western Canada. But I might mention that in Alberta most of the growth, or a good percentage of the growth, we put on during those two years was in a different type of business from what we had been focused on prior to that.

Northland really began to become involved in energy lending only in 1982, by which time most of the risk had been wrung out of the oil business as a result of a decline in pricing expectations. I think it is safe to say most lenders would agree that energy loans that originated from about late 1982 onwards, after the adjustment in lending parameters that took place with the decline in pricing expectations, have for the most part been a lot less troublesome than energy situations originating prior to that.

Our success in Ontario was reasonable. I think in the year and a half or so that our Toronto office was in business we wrote about \$70 million to \$75 million of all-new lending business . . .

Mr. Riis: Can you comment specifically on the Dexeigh, Hees, Bronfman, connection with the bank?

Mr. Neapole: I would be delighted to. I have just one last comment. The Ontario growth has proven to be virtually trouble-free in everybody's opinion, including the curators.

Mr. R. Wilson: Would it not be appropriate, Bill, to make the comment that our loan portfolio—that is, the growth to which you referred, Mr. Riis—has been relatively trouble-free? I think that is an appropriate point.

Mr. Neapole: Coming back to your question about the Bronfman, Dexeigh, Hees situation, a fair amount of detail on that situation is a matter of record, in the sense that we provided disclosure in our preliminary prospectus in late

[Traduction]

nous voulions le réduire en valeur relative car il était clair qu'il taxait les possibilités de gain de la banque. Nous avons donc décidé qu'il convenait à cette fin que nous trouvions de nouveaux marchés.

A l'époque, le marché était assez stagnant. Je crois que la croissance de l'industrie bancaire était nulle ou négative et que pour certaines institutions elle était tout à fait négative. Cette situation nous a fait penser qu'il devait exister une demande assez forte de prêts raisonnables qui n'était peut-être pas satisfaite par ces institutions à croissance nulle et, en étant sélectifs nous devions pouvoir l'attirer réalisant ainsi cette croissance réclamée par notre stratégie.

C'est exactement ce qui s'est passé. La croissance que nous avons accumulée au cours des deux dernières années s'est révélée être d'une qualité acceptable et constante.

M. Riis: Où cette croissance a-t-elle été la plus importante du point de vue géographique?

M. Neapole: Il y a eu croissance sur un certain nombre de marchés. Il y a eu croissance en Alberta. Il y a eu croissance en Ontario. Il y a eu croissance à un moindre degré dans toutes nos filiales, surtout dans l'ouest du Canada. Je devrais peut-être ajouter qu'en Alberta pendant ces deux ans nous avons fait porter la majorité de cette croissance, ou un bon pourcentage de cette croissance, sur un type différent d'activités par rapport à ce que nous faisions auparavant.

La Norbanque n'a vraiment commencé à participer sous forme de prêts aux activités énergétiques qu'en 1982 alors qu'il n'y avait pratiquement plus de contestation des facteurs de risque, les espérances de prix des compagnies pétrolières ayant été brutalement réduites. Je crois pouvoir dire que la majorité des bailleurs conviendront que les prêts énergétiques consentis à partir de 1982, après l'ajustement des paramètres de prêts en fonction de la réduction des espérances de prix, ont pour la plupart causé beaucoup moins de problèmes que pendant les années précédentes.

Nous avons connu un succès raisonnable en Ontario. Je crois qu'au cours des quelque 18 mois d'activité de notre bureau de Toronto, les nouveaux prêts que nous avons consentis se sont montés à environ 70 ou 75 millions\$. . .

M. Riis: Pouvez-vous nous parler plus particulièrement des rapports des Dexeigh, Hees et Bronfman avec votre banque?

M. Neapole: J'ai encore un dernier commentaire à faire. La croissance en Ontario s'est révélée virtuellement sans problème de l'avis de tout le monde, y compris les curateurs.

M. R. Wilson: Ne serait-il pas opportun, Bill, de dire que notre portefeuille de prêts—c'est-à-dire, cette croissance dont vous avez parlé, monsieur Riis—n'a relativement pas connu de problème? Je crois qu'il importe de le signaler.

M. Neapole: Pour revenir à votre question concernant la situation des Bronfman, Dexeigh et Hees, nombre de renseignements relatifs à cette question sont publics puisque nous les avons divulgués dans notre appel de souscription publique

[Text]

February. The rationale behind that transaction was that the bank had a high concentration, coming out of 1982-83, in real estate assets, both performing and non-performing. As part of a conscious strategy to try to diversify away from that concentration, we went looking for ways in a sense to deal off real estate assets, whether they were for closure properties or whether they were loans. The motivation behind that deal from the bank's standpoint was to accomplish that.

It is true that by providing financing to the purchasers to purchase those assets and having those assets continuing to be pledged as security for that financing, we were in theory exposed to the same risks. However, by introducing the new owner-sponsors, if you like, to the situation, we gained a variety of benefits. We gained some financial strength. We gained some management strength. We gained some association and potentially future benefits in development of that relationship, and so on.

• 1200

Mr. Riis: Can you elaborate on that last point, please, Mr. Neapole?

Mr. Neapole: One of the problems that a small regional bank always faces is that it is hard to crack into doing deals and doing business with major corporations who have varied and extensive interests.

Mr. Riis: So you established, in a sense, a relationship or the beginning of a relationship with the Bronfman empire sort of thing?

Mr. Neapole: That is right.

Mr. Riis: Basically what you are saying today is that you think what we are doing here ought not to include the Northland; you feel that with your new initiatives, particularly into, as you say, Ontario and other aspects of Alberta, your attempts to deal with your problem loans, you have the potential to develop a viable bank, given time, and that we ought not to proceed with this bill including Northland as part of it. Is that correct?

Mr. Neapole: I think I would prefer to answer that by reminding the committee of where we were on March 22.

Mr. Riis: As you do that—provide us with a thumbnail sketch of where you were—it would be useful, I think, for us to hear very specifically where you see yourself going. In other words, if we were to cut you loose from this bill, and give you the nod, what would be a likely scenario for Northland as a viable banking operation?

Mr. Neapole: I will try to deal with that perhaps in two separate responses. The first one is to address your question of whether or not we feel we should be included in this bill, and so on. As Mr. Wilson said in the opening statement, our preference is that Northland Bank should be preserved somehow and that the strategies and the skills that were brought to bear in Northland Bank over the last two or three years, and got us to the point on March 22 where we had a liquid bank and a sold out public issue being underwritten by

[Translation]

préliminaire à la fin février. Pour expliquer cette transaction, il faut que vous sachiez que notre banque pour sortir de l'année 82-83 avait concentré une grande partie de ses investissements dans l'immobilier. Certains de ces éléments d'actif rapportaient, d'autres non. Dans un effort conscient de diversification et pour échapper à cette concentration, nous avons cherché les moyens de nous dessaisir de ces éléments d'immobilier, qu'il s'agisse de biens ou de prêts. Si notre banque a conclu ce marché c'était dans ce but.

Il est vrai qu'en finançant nous-mêmes l'achat de ces éléments d'actif et en continuant à offrir comme garantie de financement ces mêmes éléments d'actif, nous nous exposons en théorie aux mêmes risques. Cependant, en introduisant ce nouveau concept de commanditaires-propriétaires, si vous voulez, nous avons gagné toutes sortes d'avantages. Nous avons gagné une certaine vigueur financière. Ce concept nous a ouvert de nouvelles perspectives.

M. Riis: Pourriez-vous être un peu plus précis à ce sujet, s'il vous plaît, monsieur Neapole?

M. Neapole: Un des problèmes d'une petite banque régionale est qu'il lui est toujours très difficile de s'associer aux entreprises des grosses sociétés dont les intérêts sont variés et nombreux.

M. Riis: Donc, dans une certaine mesure, vous avez jeté les bases d'une association avec l'empire Bronfman?

M. Neapole: Exactement.

M. Riis: Donc, pour l'essentiel, selon vous, nous ne devrions pas inclure la Norbanque, car compte tenu de vos nouvelles initiatives, en particulier, comme vous nous l'avez dit, en Ontario et en Alberta, pour d'autres raisons, de vos tentatives de règlements de vos prêts à problème, vous avez tout ce qu'il faut, avec le temps, pour viabiliser votre banque et que nous ne devrions pas inclure dans ce projet de loi la Norbanque. Est-ce cela?

M. Neapole: Je crois que je préférerais vous répondre en vous rappelant quelle était la situation le 22 mars.

M. Riis: Ce résumé de la situation est certes fort utile, mais à mon avis, il sera encore plus utile que vous nous indiquiez avec précision comment vous voyez votre avenir. En d'autres termes, si nous vous excluons de ce projet de loi, si nous vous donnions le feu vert, quel scénario de viabilisation de la Norbanque proposeriez-vous?

M. Neapole: Je donnerais deux réponses à votre question. Premièrement, vous m'avez demandé si nous devrions ou non être inclus dans ce projet de loi. Comme l'a dit M. Wilson dans sa déclaration préliminaire, nous préférierions que la Norbanque soit épargnée et que vous considériez que les talents de stratège utilisés par la Norbanque au cours des deux ou trois dernières années qui nous ont permis à partir du 22 mars de reconstituer notre capital et de faire vendre en prise ferme une émission publique par une des principales maisons de place-

[Texte]

one of the country's leading investment dealers, and broadly distributed, was a reasonable test, so to speak, of the bank's legitimacy and viability. We think we could return to that point.

We think the events of the last several months, and in particular the reality of curatorship, will make it very difficult. We think the market perceptions and the confidence factor is, of course, vital, but we do believe that in terms of optimizing asset values and continuing to make an economic contribution in our markets that a preservation embodying a work-out—basically, I guess, it could be argued now the whole bank has become a sort of a work-out project as distinct from individual loan files—that it can and should be made to work. We think we have the nucleus of the people who can execute that strategy. We think their track record proves it. The infrastructure of the bank, certainly the key people and so on, is still intact, notwithstanding the circumstances of the past several months. We recommend that approach, certainly, and we feel confident that it could be executed.

Mr. Riis: Help me in understanding . . . Who is it who has said that you are incapable of returning to viability? Who has made that decision?

Mr. Neapole: It is a complicated process. It involves officials from the Inspector General's department providing advice. Rather than trying to recite my understanding of it, I think the best thing would be just to refer to the chain of events that have been described in press releases and so on that led up to the appointment of the curatorship.

Mr. R. Wilson: If I may, Mr. Riis, Mr. Chairman, I am not aware that anyone has said that we cannot again become viable. Indeed, I would suggest that the only reason that the Ministers gave us some time without specifying an exact period in which to try to regain viability was because they were prepared to consider that there might be a chance.

• 1205

So I am not aware that anyone has said we cannot become so, but a question was raised—and properly so in our judgment—in light of our exposure in the Bank of Canada whether we could continue to fund ourselves. That question was raised. I think the distinction should be made in that respect.

Mr. Riis: I appreciate that. Would a likely scenario be some form of amalgamation as the most likely way of rescuing the situation?

Mr. Neapole: I guess my reaction to that is that the possibilities, be they of reorganization or amalgamation, are many and varied. It is partly a function of man-hours and the ability to have the appropriate conditions to pursue those many and varied potential options.

Mr. Riis: In a sense then you have received a death sentence and there is nothing flowing out of that. You are dead so there is no point in pursuing a merger option or a restructuring option. Is that where we are now, so we are sort of debating the death sentence?

[Traduction]

ment du pays démontrent d'une manière raisonnable, pour ainsi dire, notre légitimité et notre viabilité. Nous pensons pouvoir les reconquérir.

Nous pensons que les événements des derniers mois, et en particulier la mise sous tutelle, rendront les choses très difficiles. Nous estimons que les perceptions du marché ainsi que le facteur de confiance sont, bien entendu, vitaux, mais nous sommes convaincus qu'un réaménagement optimisant la valeur de nos éléments d'actif et maintenant notre présence économique sur nos marchés—je suppose qu'en réalité il ne s'agit plus tant de régler le problème de certains prêts individuels mais plutôt de réaménager notre banque—peut et devrait marcher. Nous pensons avoir le noyau de personnes aptes à exécuter cette stratégie. Leur expérience passée le prouve. L'infrastructure de la banque—les postes clés, en tout cas—est toujours intacte malgré les événements des derniers mois. Nous recommandons cette solution et nous sommes convaincus de son succès.

M. Riis: Aidez-moi à comprendre . . . Qui a dit qu'un retour à la viabilité de votre banque était impossible? Qui a pris cette décision?

M. Neapole: C'est un processus complexe. C'est en partie à la suite de l'avis donné par les agents de l'Inspecteur général des banques. Plutôt que d'essayer de vous en donner mon interprétation, le mieux serait simplement de se référer à la suite d'événements rapportés dans les communiqués de presse ayant mené à la nomination du curateur.

M. R. Wilson: Si vous me le permettez, monsieur Riis, que je sache, personne n'a dit qu'un retour à la viabilité de notre banque était impossible. J'irais même jusqu'à dire que si les ministres nous ont accordé un répit sans fixer de délai précis, c'est parce qu'ils pensaient qu'il y avait peut-être une chance de retour à la viabilité.

Je ne pense donc pas que quelqu'un ait dit que c'était impossible, mais la question a été posée—et à juste titre à notre avis—à la lumière des révélations de la Banque du Canada de savoir si nous pourrions continuer à nous financer. La question a été posée. Je crois qu'il importe de faire la distinction.

M. Riis: Je comprends. Est-ce qu'une forme de fusion pourrait être une solution vraisemblable?

M. Neapole: Ma réaction à ce genre de question est que les possibilités, qu'il s'agisse de réorganisation ou de fusion, sont nombreuses et variées. C'est en partie une question de ressources humaines et de conditions nous permettant d'explorer ces options potentielles, nombreuses et variées.

M. Riis: Donc, en quelque sorte, vous avez été condamnés à mort et il n'y a aucun recours. Vous êtes morts et envisager une possibilité de fusion ou de réorganisation est superflu. Devons-nous simplement débattre de l'opportunité de cette condamnation à mort?

[Text]

Mr. R. Wilson: No, I would say we are not dead until and unless a liquidation order is sought and executed and we have...

Mr. Riis: But no active effort is being made now, I presume, by yourselves in seeking out an amalgamation option or a restructuring option.

Mr. R. Wilson: I suppose it is a matter of...

Mr. Riis: At the bank everyone is sort of there sitting around waiting for something to happen.

Mr. Neapole: Let me deal with that question because I think there are some important preconditions to any potential preservation of the bank. Clearly, with the bank under curatorship and much discussion taking place both in public and privately about the reasons for the curatorship and the sometimes somewhat esoteric debate about solvency or insolvency, viability or lack of viability, etc., it follows that any preservation of the bank is going to require first of all approval and encouragement and so on from government. I do not mean to suggest, by being here today and by promoting, so to speak, the concept of preservation of the bank, that it will be easy. It will not be easy and it will not be without some cost. I think in the opening statement we alluded to the fact that it was a least-cost scenario. The cost, I think it should be emphasized, is not just measured in dollars and cents. It is measured in terms of jobs and economic activity and a whole variety of other factors that are much more difficult to put a price on. But coming back to your point about actual possibilities or actual situations under review or discussion or whatever, I think it is probably best left unanswered at this point.

Mr. R. Wilson: I agree with my colleague on that, except to make the point again that we do not believe we are dead. In fact, one of the reasons we felt we had a duty to appear before you this morning was really to state that and to ask the committee as being representative of the House of Commons to carry the message back to Parliament, if you like, that we continue to feel confident that, given the right circumstances, we can make it work. Our track record indicates that we have been able to make it work.

Beyond that, I guess I would hark back to the original chartering. As a first principle, as some members here may recall, we sought to make a contribution to the economic development of western Canada. That is our first objective and I would beg that we have in that interval discovered that there is room for that kind of contribution.

• 1210

We have allied ourselves with economic initiatives that all four provincial governments have undertaken and we have worked very closely with the Inspector General's office to see that we were doing it as part of the system. We believe we have started, and frankly we would like to finish the job.

[Translation]

M. R. Wilson: Non, je dirais que nous ne sommes pas morts tant et aussi longtemps qu'un arrêt de liquidation n'aura pas été prononcé et que nous ayons...

M. Riis: Je suppose que vous n'êtes pas en train d'explorer activement des possibilités de fusion ou de réorganisation.

M. R. Wilson: Je suppose que c'est une question...

M. Riis: À la banque, tout le monde attend en quelque sorte la suite des événements.

M. Neapole: Permettez-moi d'aborder cette question car je pense que toute préservation potentielle de la banque doit s'accompagner de préalables importants. Il est clair que la banque étant mise sous tutelle et que les discussions à la fois publiques et privées sur les raisons de cette mise sous tutelle allant bon train ainsi que le débat parfois un peu ésotérique sur la solvabilité ou l'insolvabilité, la viabilité ou le manque de viabilité, etc., toute tentative de préservation de cette banque ne pourra se faire que si elle est approuvée et encouragée par le gouvernement. Je ne suggère pas un instant, par ma présence et mes propos aujourd'hui, pour ainsi dire, que la préservation de cette banque sera chose aisée. Cela ne sera pas aisé et cela ne se fera pas sans frais. Je crois que dans notre déclaration d'ouverture, nous avons bien dit qu'il s'agissait du scénario le moins onéreux. Ce coût, et il importe de le rappeler, ne se mesure pas simplement en dollars et en cents. Il se mesure en termes d'emplois, d'activité économique et procède de toute une variété d'autres facteurs dont il encoore beaucoup plus difficile de fixer le prix. Cependant, pour revenir à votre point concernant les possibilités qui font l'objet d'études ou de discussions, que sais-je, je crois qu'il est probablement préférable de laisser cette question en suspens pour le moment.

M. R. Wilson: Je suis d'accord avec mon collègue à ce sujet si ce n'est qu'encoore une fois, nous ne croyons pas être morts. En fait, si nous avons estimé de notre devoir de comparaître devant vous ce matin, c'est parce que nous voulions vous demander en tant que Comité représentant la Chambre des communes de faire parvenir le message suivant au Parlement: nous continuons à être convaincus du succès de notre entreprise si on nous en donne les moyens. Notre expérience passée indique que nous y sommes parvenus jusqu'à présent.

A part cela, je vous renverrais à la charte originale. Comme premier principe, comme certains d'entre vous s'en souviendront, nous avons voulu contribuer à l'expansion économique de l'ouest du Canada. Cela est notre objectif premier et je pense qu'il s'est effectivement avéré qu'il y a place pour ce genre de contribution.

Nous nous sommes donc ralliés aux initiatives économiques que tous les quatre gouvernements provinciaux ont prises et nous avons travaillé en collaboration très étroite avec le bureau de l'inspecteur général pour bien nous assurer que nous respectons les règles du système. Nous pensons avoir fait un bon début et, franchement, nous aimerions parachever la tâche.

[Texte]

Mr. Attewell: Mr. Chairman, may I ask a question?

The Chairman: Of course.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, we have heard a lot about the impact of the lack of confidence since March on the deposit side of your institution. Could you share with us what impact this whole climate has had on the quality of your assets?

Mr. Neapole: I think the . . .

Mr. Attewell: The quality and collectability of your assets.

Mr. Neapole: Yes. I think it would be a reasonable response to say that in the interval of time between March and September 1, the lending side of our business was only very marginally affected and it was not necessarily affected from the standpoint of quality or collectability. I think it might have been affected slightly by the perception that some borrowers or potential borrowers might have started to develop as to our ability to fund their loan requirements and their potential future loan requirements. But when the bank started to receive publicity about its funding difficulties, certainly a thinking borrower—especially when contemplating future expansion or whatever—might start to wonder whether or not his bank, if it happened to be Northland, was going to be sufficiently capable of funding itself to be able to embrace his future requirements, be they revolving-type requirements or be they as yet unplanned requirements.

As far as the actual quality of the assets that were already there is concerned, I do not believe there was very much effect, if any, on the quality of those assets. I think it is important to remember that liquidity problems and funding situations are very distinctly different from the activities that are taking place on the other side of the balance sheet.

Mr. Attewell: Thank you.

The Chairman: Are you finished?

Mr. Riis: Yes, thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: I would like to just ask one question. Are you having any ongoing dialogue with the curator regarding what you have been telling us today?

Mr. Neapole: First of all, curatorship, particularly if you were not enthusiastic about its creation to begin with, is a little bit of an unusual situation. In the initial phases of the curatorship, perhaps the first two or three weeks, let us say, the curator's preoccupation, and perhaps quite rightly so, was to learn to understand the bank and to evaluate it and to, in effect, get control of it from the standpoint of its systems and all of the complexity of the ongoing operation.

From the point of view of asset values, I think you have heard testimony here already, quite extensive testimony, that suggests there is some fairly dramatic differences of opinion about asset quality and those differences of opinion are real in the sense that the positions are different enough that it is somewhat difficult to reconcile them.

[Traduction]

M. Attewell: Monsieur le président, pourrais-je poser une question?

Le président: Bien sûr.

M. Attewell: Monsieur le président, on nous a beaucoup parlé des conséquences du manque de confiance depuis le mois de mars sur les dépôts dans votre banque. Pouvez-vous nous dire quelles ont été les répercussions de ce climat général sur la qualité de votre actif?

M. Neapole: Je pense que . . .

M. Attewell: La qualité de votre actif et la possibilité de le recouvrer.

M. Neapole: Oui. Je pense qu'il est juste de dire qu'entre le mois de mars et le 1er septembre, le secteur prêts de notre banque n'a été affecté que très peu, et pas du tout sur le plan du recouvrement de nos créances. Il a pu y avoir une légère incidence du fait que certains débiteurs ou emprunteurs potentiels ont pu se demander si nous serions capables de leur fournir les prêts dont ils auraient besoin. Une fois que les difficultés de la banque ont été rendues publiques, un emprunteur réfléchi—particulièrement une entreprise qui envisageait une expansion prochaine—pouvait se demander à juste titre si la Norbanque serait en mesure de lui apporter les liquidités nécessaires, que ce soit sous forme d'une ligne de crédit ou d'un prêt futur.

En ce qui concerne la qualité des créances déjà contractées, je ne crois pas qu'elle en ait beaucoup souffert. Il faut bien savoir que les problèmes de liquidités, de disponibilité de fonds, d'une banque sont tout à fait séparés de ce qui se passe sur l'autre feuille du bilan.

M. Attewell: Je vous remercie.

Le président: Avez-vous fini?

M. Riis: Oui, merci, monsieur le président.

Le président: J'aimerais poser juste une question. Poursuivez-vous un dialogue avec le curateur concernant ce que vous nous avez dit aujourd'hui?

M. Neapole: Tout d'abord, la tutelle, surtout si vous n'avez pas accueilli la mise en tutelle avec enthousiasme au départ, est une situation quelque peu inhabituelle. Dans la première phase, disons pendant les deux ou trois premières semaines, le curateur, et c'est normal, a surtout cherché à comprendre la banque, son fonctionnement et ses opérations afin d'en prendre le contrôle.

En ce qui concerne la valeur des créances, je pense que vous avez entendu mes témoignages qui font ressortir des divergences d'opinions très considérables à cet égard, à tel point qu'il est difficile de se faire une idée juste de la situation.

[Text]

As far as the potential for the bank's ability to be restructured, amalgamated or reorganized is concerned, again, the dialogue with the curator is to some extent influenced, almost overshadowed, if you like, by the difference in perception as to how big the problem is. The long and the short of it is that the process of finding a solution, other than liquidation for the bank, has been basically a management and board of directors area, if you like. There has not been a whole lot of interaction or planning, shall we say, in that direction between officers and directors of the bank and the curator.

• 1215

The Chairman: Thank you. Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman. I would like to welcome a couple of fellow Calgarians to the meeting.

Mr. Neapole, perhaps you could just take a minute or two and contrast for us your experience with one of the big banks versus the experience with a relatively small regional bank. What difference does that make to you as a banker in terms of the kinds of things you deal with, the kinds of decisions you make?

Mr. Neapole: First of all, I think the big banks and the small banks are quite different from one another. I think they are different organizationally; they are different in terms of their built-in cost structures, but they are quite different philosophically as well. I think it is safe to say that with the proliferation of smaller banks—I guess the first one in quite a while was the Bank of British Columbia and then subsequently Northland and some of the others—they started up partly for philosophical reasons, as well as for the traditional reasons of making a profit and so on.

I think the people who are attracted to own banks, be directors of banks, work in banks, are to some extent as interested in the philosophical differences as they are in the financial differences. We used to joke, so to speak, that some of our management people were refugees from big banks. I think, for example, one of the manifestations of that has been, in spite of the fact that Northland Bank has been an institution dealing with difficulties for the last three years or so, and that has been more or less generally recognized, the adhesion and commitment of management has solidified and improved over that period of time. Even in the course of the last six or seven months, when we have been dealing with some rather extraordinary circumstances, it has hung together very well.

The marketplace that we address is different. Our target market is the junior and intermediate business market. We are not involved in multinational credits, to any great extent, if at all. Our business is generally relationship intensive. We spend probably more man-hours, and we would like to think perhaps better quality man-hours, in developing those relationships and understanding them, with the result that we get a premium price typically. Part of the reason why we pay premium rates is because on the other side we are lending at premium rates.

[Translation]

En ce qui concerne la possibilité d'une restructuration, d'une fusion ou d'une réorganisation de la banque, là encore le dialogue avec le curateur est largement influencé, et même dominé par la différence de perception quant à l'ampleur du problème. En bref, donc, l'idée de chercher une solution autre que la liquidation de la banque provient principalement de la direction et du conseil d'administration de celle-ci. Il n'y a pas eu beaucoup d'interaction ou de planification concertée dans ce sens entre les cadres et les administrateurs de la banque et le curateur.

Le président: Je vous remercie. Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Je vous remercie, monsieur le président. Je souhaite la bienvenue à mes concitoyens de Calgary à notre réunion.

Monsieur Neapole, peut-être pourriez-vous prendre une minute ou deux pour comparer, dans le cadre de votre expérience, le fonctionnement d'une grande banque et celui d'une petite banque régionale. Quelle différence y a-t-il pour un banquier, sur le plan des affaires que vous réalisez et du genre de décisions que vous prenez?

M. Neapole: Tout d'abord, je crois que les grosses banques et les petites banques sont des entités très différentes. Elles sont organisées différemment, leurs coûts de fonctionnement sont différents et elles diffèrent aussi au plan conceptuel. Je crois que le grand nombre de petites banques qui ont fait leur apparition—la première et pendant longtemps la seule a été la Banque de Colombie-Britannique, suivie ensuite de Norbanque et de quelques autres—est fondé sur un certain nombre de considérations philosophiques en sus des motifs traditionnels de profit, etc.

Je pense que ceux qui sont attirés par la banque, qui veulent fonder ou diriger les banques sont mus tout autant par des considérations philosophiques que financières. Nous disions souvent, en plaisantant, que nos cadres étaient des transfuges des grosses banques. L'une des manifestations de cet état d'esprit a été le fait que, bien que Norbanque se débattait dans des difficultés depuis déjà trois ans à peu près et que cela se savait, l'adhésion et la solidarité de la direction n'ont cessé de s'amplifier pendant tout ce temps. Même au cours des six ou sept derniers mois, alors que nous nous trouvions confrontés à des circonstances plutôt extraordinaires, l'équipe est restée très soudée.

Le marché que nous visons est différent. Notre marché cible est celui de l'entreprise petite et moyenne. Nous ne sommes guère actifs, ou même pas du tout, sur le marché financier international. Nos affaires sont fondées sur les relations personnelles. Nous consacrons beaucoup plus d'heures par personne, et peut-être aussi des heures de meilleure qualité, à développer ces relations, à comprendre nos clients, et c'est pourquoi nous pouvons facturer nos services plus cher. Si nous pouvons verser des taux d'intérêt supérieurs aux autres banques, c'est parce que nos clients eux-mêmes nous en versent de plus élevés.

[Texte]

We do not provide full services. We cannot afford them generally. Most of the systems, electronic infrastructure and so on, are prohibitively expensive for a bank that does not have the economies of scale of vast volumes. It puts us at some disadvantages—for example, not being a full clearing bank. Nevertheless, we have generally built a clientele that look to us as their prime bank but not their only bank. For example, they do their day-to-day transactional type of banking with perhaps one of the major banks, but they do their borrowing or their focused deposit activity with us, because of either price or service or other value added components that they see in our service.

The smaller banks, in my judgment, have a very important role to play. First of all, we do not really crowd the big banks in terms of market share, but we do crowd them in terms of setting an example sometimes. For example, in Alberta, I think we have about \$500 million or \$600 million of total loan portfolio. Our clients employ about 6,000 people. We think we have made a pretty important contribution in that economy, particularly at a time when the economy has been struggling somewhat over the last two or three years.

• 1220

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Neapole. The curator was here with us the other day, and he sent a letter to the Minister on September 27 in which he indicated that he thought your liabilities exceeded your assets. He did not tell us by how much, but in the document he left with us he says:

On completion of our review of the loan portfolio, an extensive review meeting was held by us and our agents from the Royal Bank with Messrs Fortier, Brunet and Whetstein to obtain their reaction to our notes and observations.

That must have been an important meeting. Did it occur prior to September 27?

Mr. Neapole: Yes, it did.

Mr. Hawkes: There is a rumour in Calgary that about \$250 million worth of those loans were classified as "trouble" loans. Is that figure roughly correct? Is that the kind of breakdown that was discussed at that meeting?

Mr. Neapole: I do not want to duck the question, but I think it is probably counter-productive to the possibility of preserving the bank for us to dwell too much on specific numbers. I will tell you why.

I believe when Mr. Morrison was here he made the point that if in fact the bank proceeds into liquidation, too much sort of preconditioning of the market as to what the value of the assets are is counter-productive to the liquidation process. I frankly agree with him on that point. So I accept that as one reason why I do not think we should spend too much time on the actual numbers.

The other reason, though, is because I think it is also counter-productive from the point of view of the potential

[Traduction]

Nous ne fournissons pas une pleine gamme de services car nous n'en avons pas les moyens. La plupart des systèmes bancaires, l'infrastructure électronique, etc., coûtent tellement cher qu'une petite banque n'a pas les moyens de se les offrir. C'est parfois un désavantage—par exemple, l'impossibilité pour nous d'offrir un plein service de compensation. Néanmoins, nous avons su nous constituer une clientèle qui a fait de nous sa principale banque, sinon la seule. Par exemple, nos clients confient leurs transactions au jour le jour à l'une des grandes banques mais déposent chez nous la plus grande partie de leurs liquidités et contractent auprès de nous leurs emprunts, parce que nos prix ou nos services en général sont meilleurs.

A mon avis, les petites banques ont un rôle très important à jouer, principalement parce que nous imposons une sorte d'exemple aux grandes banques, même si nous ne réussissons pas à leur enlever une part substantielle du marché. Par exemple, nous avons en Alberta un portefeuille de prêts d'environ 500 ou 600 millions de dollars. Nos clients emploient quelque 6,000 personnes. Nous pensons avoir apporté une contribution relativement importante à cette économie, particulièrement dans une époque de crise comme celle qui régne depuis deux ou trois ans.

M. Hawkes: Je vous remercie, monsieur Neapole. Nous avons entendu le curateur l'autre jour et il a envoyé une lettre au ministre le 27 septembre, disant qu'il considérait que votre passif dépasse votre actif. Il ne nous a pas dit de combien mais, dans le document qu'il nous a remis, il déclare:

Après avoir terminé l'examen du portefeuille de prêts, nous avons convoqué une séance de révision réunissant nous-mêmes et les mandataires de la Banque Royale, ainsi que MM. Fortier, Brunet et Whetstein, afin d'entendre leur avis concernant nos notes et observations.

Cela a dû être une réunion importante. A-t-elle eu lieu avant le 27 septembre?

M. Neapole: Oui.

M. Hawkes: Une rumeur circule à Calgary, selon laquelle des prêts d'une valeur de 250 millions de dollars environ étaient classés comme «créances douteuses». Est-ce que ce chiffre est à peu près exact? Est-ce là le chiffre qui a été avancé lors de cette réunion?

M. Neapole: Ce n'est pas que je veuille éviter votre question, mais il ne me paraît pas utile, dans l'intérêt de la préservation de la banque, de lancer de tels chiffres. Je vais vous expliquer pourquoi.

Je crois que M. Morrison vous a déjà indiqué que, si la banque doit être liquidée, il serait néfaste de préconditionner le marché en produisant des chiffres sur la valeur de cet actif. Je suis tout à fait d'accord avec lui là-dessus. Voilà l'une des raisons pour lesquelles je préfère ne pas donner de chiffres précis.

L'autre raison est que cela réduirait également les chances de survie de la banque. J'ai dit tout à l'heure que nous avions

[Text]

preservation of the bank as well. I mentioned earlier that we had a problem with perceptions, and I think by dealing extensively with specific numbers—the curator's numbers or our numbers or whatever—that basically we will not accomplish much except to convince the outside world to accept the most draconian estimate rather than something that might be arguably a lot closer to reality.

Mr. Hawkes: We appreciate your comments. I think you did say earlier today that very little of the new business was in trouble. In terms of the problem loans that you did discuss, can you give us a percentage figure? Is it 10% of problem loans from new business, or 25%, or 5%? Can you give us some sense of what portion of that is old versus new?

Mr. Neapole: I think when you talk about new loans versus old loans, you should distinguish the difference between a loan that is entirely a new loan—a brand-new connection, brand-new proposition and a new financing—as distinct from incremental funding that may have been provided on an old loan, possibly in connection with a work-out strategy.

Now, when we talk about brand-new loans, loans where there was no sort of history prior to say 1983, the portfolio has been pristine. Perhaps the best example is our Toronto branch: we were not in the market there before 1983, yet there since 1983, as I mentioned earlier, I think we wrote about \$75 million worth of loans; and after examination, even by the curator, that portfolio was judged to be virtually trouble-free. When I say virtually trouble-free, I think maybe there was a \$100,000 classified out of \$75 million—so more or less perfect, if you like.

• 1225

The question of the quality of new funding on older connections does form a matter of some debate between the point of view of management and the point of view of the curator. Of course that means we may differ in our opinion in terms of the overall loan.

We have situations, for example, where two or three years ago we may have recognized a loan as a problem loan. We might have judged the magnitude of the actual problem part of the loan to have been, say, \$1 million on a \$5-million loan, and possibly since that time we might have advanced some additional money as part of a work-out or a restructuring strategy. We may judge that today we have reduced that marginal risk as a result of the strategy. We may have a difference of opinion with someone else's evaluation, and then the question becomes: Was that a good new loan or was that a bad new loan? It really is not a new loan at all. It is really part of a strategy affecting an old loan.

So it is important to understand that distinction, and I think it is safe to say that there would not be much difference of opinion between the bank's management and the curator as it relates to real new loans.

Mr. Hawkes: Were your real estate loans in the province of Alberta essentially for commercial property such as shopping

[Translation]

un problème de perception et je crois qu'en nous étendant trop sur des chiffres précis—que ce soit ceux du curateur ou les nôtres ou d'autres encore—nous ne ferons rien d'autre que de convaincre tout le monde extérieur d'accepter l'estimation la plus draconienne plutôt qu'un chiffre peut-être plus proche de la réalité.

M. Hawkes: Je comprends bien cela. Vous avez dit tout à l'heure que très peu de vos prêts nouveaux étaient douteux. Pouvez-vous nous dire quelle est la part des créances nouvelles dans les créances douteuses dont vous parliez? Est-ce 10 p. 100, 25 p. 100, ou 5 p. 100? Pouvez-vous nous donner une idée de la qualité des créances nouvelles par rapport aux anciennes?

M. Neapole: Lorsque vous parlez de créances nouvelles par rapport aux créances anciennes, il faut bien distinguer entre un prêt qui est entièrement nouveau—quelque chose de tout à fait récent—et les prêts anciens renégociés, peut-être dans le cadre d'un plan de sauvetage.

Dans le cas des prêts entièrement nouveaux, accordés disons depuis 1983, le portefeuille est absolument sans tache. Le meilleur exemple en est peut-être notre succursale de Toronto: nous ne l'avons ouverte qu'après 1983 mais nous avons pu y souscrire pour quelque 75 millions de dollars de prêts; ce portefeuille, même après examen du curateur, est jugé virtuellement sans tache. Lorsque je dis virtuellement, il y peut-être une créance douteuse de 100,000\$ sur un total de 75 millions—donc un résultat quasiment parfait, si vous voulez.

La question de la qualité des prêts nouveaux en complément de prêts anciens fait l'objet de quelques divergences de vue entre la direction et le curateur. Évidemment, cela affecte l'opinion sur la qualité d'ensemble de ces prêts.

Il y a des cas, par exemple, où nous nous sommes aperçus il y a deux ou trois ans que telle ou telle créance était devenue douteuse. Nous avons pu juger alors que la proportion douteuse du prêt total représentait, mettons 1 million sur un total de 5 millions, et nous avons pu être amenés à avancer des fonds supplémentaires dans le cadre d'une stratégie de restructuration ou de sauvetage. Nous pouvons juger qu'aujourd'hui, nous avons réduit le risque marginal de cette manière. Notre opinion à cet égard peut différer de celle de quelqu'un d'autre et la question devient alors de savoir: ce nouveau prêt est-il bon ou bien est-il mauvais? En fait, ce n'est pas vraiment un nouveau prêt, c'est une réorganisation d'un prêt ancien.

Il faut donc bien comprendre cette distinction et je pense qu'en ce qui concerne les prêts entièrement nouveaux, il n'y a pas beaucoup de divergences d'avis entre nous-mêmes et le curateur.

M. Hawkes: Est-ce que vos prêts immobiliers en Alberta portaient principalement sur des propriétés commerciales telles

[Texte]

centres and apartment buildings, things of that kind rather than residential?

Mr. Neapole: The bank has never been in the single-unit residential lending business and still is not. We did have some residential, but it was virtually all multi-family situations. The bulk of exposure in real estate, in both British Columbia and Alberta, was commercial property of one kind or another.

Mr. Hawkes: But two or three years ago, my memory tells me, vacancy rates in that kind of accommodation hit about 25%.

Mr. Neapole: Depending on the city and the point in time when you looked, some of the vacancy rates became very frightening, yes.

Mr. Hawkes: What is the situation today relative to what it was at the high point?

Mr. Neapole: It depends on the marketplace you look at. Calgary has probably experienced the best recovery from where it was say a year and a half or two years ago, but other markets have shown improvements.

They vary a lot. We are involved in some situations in smaller centres, places like Grande Prairie and Lethbridge and so on, and some of the smaller markets, particularly a market like Grande Prairie for example, experienced very, very wide swings in vacancy rates. Of course the absolute size of the market is not anywhere nearly as large as say Calgary or Edmonton. But I guess we are most encouraged by the improvement in Calgary. It tends to follow the same pattern, but a little more slowly, in Edmonton.

Mr. Hawkes: With those kinds of loans two years ago, if you have vacancy rates of that kind across a fairly large real estate portfolio then the immediate collectability or the payment of interest must have been worse than it is today. That is what my common sense tells me. In other words, if vacancy rates are going down then rental incomes are going up and the opportunity to make interest payments on whatever money has been borrowed should be improved.

Is that the general trend? You set aside your real estate stuff into Epicon, put a new management team in there, and you have been managing those real estate loans in a special way, as I understand it. What has been the experience over the last 12 months? What is the direction of it?

Mr. Neapole: The experience over the last 12 months has been almost completely positive. But, as I say, it has varied from market to market and from property to property.

I think it is also important to remember that there is a lag factor between what seems apparent perhaps in terms of a vacancy rate statistic and what is actually happening in terms of cashflow coming into the bank. Typically the recognition, if you like, of the market trend takes a while to be translated into the financial performance, and sometimes it is measured in weeks and sometimes it is measured in months.

[Traduction]

que des centres d'achat et des immeubles locatifs, plutôt que sur des propriétés résidentielles?

M. Neapole: La banque n'a jamais été active sur le marché hypothécaire individuel et ne l'est toujours pas. Nous avons accordé quelques prêts résidentiels mais il s'agissait, dans presque tous les cas, d'immeubles à logements multiples. Notre activité hypothécaire, tant en Colombie-Britannique qu'en Alberta, intéressait des propriétés commerciales d'une sorte ou d'une autre.

M. Hawkes: Mais si je me souviens bien, il y a deux ou trois ans, le taux d'occupation de ce genre d'immeubles est tombé à environ 75 p. 100.

M. Neapole: Selon la ville et selon le moment, il est vrai qu'un nombre effrayant de ces locaux ne trouvaient pas d'occupants.

M. Hawkes: Et comment la situation a-t-elle évolué depuis?

M. Neapole: Cela dépend de la localité. C'est probablement à Calgary que la reprise a été la meilleure par rapport à la situation d'il y a un an et demi ou deux ans, mais le marché s'est également amélioré ailleurs.

Le marché varie beaucoup. Nous sommes présents dans certains petits centres, comme Grande Prairie et Lethbridge, etc., où les taux d'occupation, et particulièrement à Grande Prairie, ont énormément fluctué ces derniers temps. Évidemment, ce sont des marchés beaucoup plus restreints que Calgary ou Edmonton. Mais le redressement du marché de Calgary est très encourageant et celui d'Edmonton suit la même courbe, mais un peu plus lentement.

M. Hawkes: Dans le cas de ces prêts, il y a deux ans, avec des taux d'occupation aussi bas dans une grande partie de votre portefeuille immobilier, les perspectives de recouvrer vos prêts ou de percevoir les intérêts devaient être pires qu'aujourd'hui. Cela tombe sous le sens. Autrement dit, lorsque le taux d'occupation augmente, les revenus de loyers augmentent également et la possibilité pour le débiteur de payer les intérêts sur son emprunt s'améliore.

Est-ce là une tendance générale? Vous avez concentré votre portefeuille immobilier dans *Epicon*, vous y avez placé une nouvelle équipe de gestion et vous avez géré ces prêts immobiliers de manière spéciale, si je comprends bien. Quels ont été les résultats au cours des douze derniers mois? Quelle est la tendance?

M. Neapole: L'expérience des douze derniers mois est presque entièrement positive. Mais, comme je l'ai dit, la situation varie de localité en localité et d'immeuble en immeuble.

Il faut savoir également qu'il y a un certain délai entre une progression du taux d'occupation et l'amélioration des rentrées de la banque. Si vous voulez, il faut attendre quelques semaines, et parfois quelques mois, pour qu'une amélioration du marché se traduise par un meilleur rapport financier.

[Text]

• 1230

Generally, our feeling is that the trends in the performance and the prospects of the real estate we have been exposed to over the past two or three years have been generally improving. They have been improving faster in Alberta than in British Columbia, but they have been improving right across the board. Mind you, I would argue, with some risk of being immodest, that a fair amount of that improvement has been the result of our own initiative.

The Chairman: Mr. Hawkes, you are down to your last question.

Mr. Hawkes: I have so many, Mr. Chairman.

The Chairman: I know; you always have so many.

Mr. Hawkes: I guess I will just stay with Epicon then for a last question. Is the performance of Epicon this month better than it was in August? Is the trend line continuing as nearly as you can tell? You are under curatorship, so things are still happening.

Mr. Neapole: Without addressing the specific performance in the Northland Bank for, say, the last two months, I think it is safe to say that the trend in the market is continuing. It is not a wild improvement; it is a gradual, slow, steady improvement. But the improvement is continuing in our primary markets, and to the extent that this will inevitably reflect into our own performance, I suppose you could make an extrapolative calculation. But we do not have precise details on month-over-month performance for the last two months.

Mr. Hawkes: Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes. Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: Mr. Neapole, I think you realize we have had an enormous conflict of testimony relative to the Northland Bank, and because of the fact that Northland was not reviewed in the spring perhaps we have had less information to deal with. You have also stated that the market in your opinion undervalued the quality of earnings and assets for Northland. I think certainly there is a dispute between say the market, bank analysts, and so on and yourselves. I understand, in fact, that if you had asked in the market a year or so ago which was the better bank, the CCB or the Northland, the CCB would have been rated higher than the Northland.

Mr. Neapole: Depending on who you talk to, yes.

Mr. Cassidy: Okay. Nonetheless, you also state that when Wood Gundy, a respected financial house, underwrote your debenture issue in February that was a market test. I am not sure. Did you in fact sell out that debenture issue, or was it committed, or did it ever proceed?

Mr. Neapole: I can trace it for you. We started to anticipate a public issue of preferred shares, with warrants attached, going concurrently with a public issue of subordinated debentures. We filed preliminary prospectuses for both issues

[Translation]

De façon générale, nous considérons que les résultats et les perspectives des propriétés immobilières sur lesquelles nous détenons des hypothèques vont en s'améliorant. Le marché s'est amélioré plus rapidement en Alberta qu'en Colombie-Britannique mais l'amélioration est néanmoins générale. Je vous signale, au risque de manquer de modestie, qu'une bonne partie de cette amélioration est due à notre propre initiative.

Le président: Votre dernière question, monsieur Hawkes.

M. Hawkes: C'est que j'en ai tellement, monsieur le président.

Le président: Je sais, vous en avez toujours tellement.

M. Hawkes: Je crois que je vais parler de Epicon pour ma dernière question. Est-ce que les résultats d'Epicon ce mois-ci sont meilleurs que ceux d'août. Est-ce que la tendance à l'amélioration se poursuit, pour autant que vous puissiez en juger? Vous n'êtes pas encore en liquidation, si bien que les choses peuvent encore évoluer.

M. Neapole: Sans parler des résultats spécifiques de Norbanque pendant les deux derniers mois, je crois pouvoir dire sans crainte que la tendance du marché se poursuit. Ce n'est pas une hausse brutale, mais une amélioration graduelle, lente et régulière. Elle se poursuit dans tous nos marchés principaux et dans la mesure où cela va inévitablement se répercuter sur nos propres résultats, je pense que l'on peut être optimiste. Mais nous n'avons pas de chiffre précis concernant les résultats des deux derniers mois.

M. Hawkes: Je vous remercie.

Le président: Je vous remercie, monsieur Hawkes. Monsieur Cassidy.

M. Cassidy: Monsieur Neapole, je crois que vous savez que nous avons entendu des indications extrêmement contradictoires concernant Norbanque et, du fait qu'elle n'a pas été inspectée ce printemps, nous avons moins de données la concernant. Vous avez dit également que le marché sous-évaluait, à votre avis, la qualité de vos revenus et de vos actifs. Il y a manifestement une divergence de vues entre le marché, les analystes des banques et vous-même. Je crois savoir, d'ailleurs, que si on avait demandé au marché il y a un an à peu près qu'elle était la meilleure banque, la BCC ou Norbanque, la BCC aurait reçu la préférence.

M. Neapole: Selon l'interlocuteur, oui.

M. Cassidy: Bien. Néanmoins, vous dites également que l'émission d'obligations à laquelle vous avez procédé en février, souscrite par Wood Gundy, une maison de courtage hautement respectée, était indicative du marché. Je ne sais pas trop. Avez-vous en fait placé toutes les obligations et l'émission a-t-elle seulement eu lieu?

M. Neapole: Je vais vous expliquer. Nous projetions une émission publique d'actions privilégiées, avec certificats, lancée simultanément à une émission publique d'obligations subordonnées. Nous avons déposé les prospectus préliminaires pour

[Texte]

on the same day in late February. Essentially, the prospectuses were identical other than the details of the different instruments. The order book, so to speak, for the debenture was filled up more or less immediately, and I think it consisted of about only four or five or six—a very small number, anyway—institutional investors. We were going to reserve judgment until a final filing date as to whether we would file the final prospectus on the debentures and make them public instruments, if you like, or whether because of the narrowness of the subscription lists we would just complete the debenture as a private placement. So we were like that in terms of the debenture. But as far as the preferred shares were concerned, the intention always was that they would be broadly distributed at a retail level.

Mr. Cassidy: Did you in fact issue the debentures, and did you subsequently issue the preferred shares?

Mr. Neapole: We did not issue the preferred shares.

Mr. Cassidy: And the debentures?

Mr. Neapole: The debentures were subsequently issued as a private placement. They closed on May 31. The size of the issue was reduced from \$20 million to \$16 million. The reason for that was that it was a function of issuing capacity. It is a complicated calculation, but in any event, we had to shrink the issue because the preferred shares were not going concurrently.

Mr. Cassidy: Let me come back now to the prospectuses. Were the prospectuses you issued in 1984 and then the preliminary one in 1985 approved in some way or reviewed by the Inspector General of Banks or by the Bank of Canada?

Mr. Neapole: Yes, they were.

Mr. Cassidy: Did the Inspector General of Banks approve the prospectus you issued in February?

• 1235

Mr. Neapole: My understanding is that the term they use is “issuing a receipt” for it. That is the approval signal, if you like. My understanding is yes, the receipt for the prospectus was issued.

Mr. Cassidy: The preliminary prospectus was a public document, was it not?

Mr. Neapole: It was filed with the securities commissions right across the country.

Mr. Cassidy: And before doing it, therefore, you had to get that receipt, which indicated that the Inspector General was saying, look, unless I learn something I do not know now, this is okay. That was the essence of the receipt.

Mr. Neapole: The process is that you file the prospectuses with the various securities commissions and the Inspector General concurrently, and then you subsequently receive approval from the various commissions and the Inspector General. You receive the Inspector General's approval, as I have put it, by his issuing the receipt for the prospectus.

[Traduction]

les deux émissions, le même jour, à la fin du mois de février. Les prospectus étaient virtuellement identiques, sauf pour ce qui concerne la description des deux titres. Le carnet de commandes, pour ainsi dire, des obligations a été plus ou moins rempli immédiatement par quatre ou cinq ou six—un très petit nombre en tout cas—maisons de placements. Nous voulions attendre jusqu'à la date du dépôt final pour décider si nous voulions faire une émission publique de ces obligations, ou bien si, étant donné le petit nombre des souscripteurs, nous en ferions un placement privé. Nous hésitions donc en ce qui concerne les obligations. Dans le cas des actions privilégiées, au contraire, notre intention bien arrêtée était de les distribuer bien largement au niveau du détail.

M. Cassidy: Avez-vous effectivement émis les obligations et avez-vous émis ultérieurement les actions privilégiées?

M. Neapole: Nous n'avons pas émis les actions privilégiées.

M. Cassidy: Et les obligations?

M. Neapole: Les obligations ont été émises à titre de placement privé, la date de clôture étant le 31 mai. Nous avons ramené le chiffre de l'émission de 20 millions de dollars à 16 millions de dollars, pour des raisons d'ordre technique. Le calcul est très complexe mais, quoi qu'il en soit, il nous a fallu réduire le montant de l'émission parce que les actions privilégiées n'étaient pas émises en même temps.

M. Cassidy: Revenons-en aux prospectus. Est-ce que les prospectus que vous avez publiés en 1984 et le prospectus préliminaire de 1985 ont été approuvés ou examinés d'une manière ou d'une autre par l'Inspecteur général des banques et par la Banque du Canada?

M. Neapole: Oui.

M. Cassidy: L'Inspecteur général des banques a-t-il approuvé le prospectus que vous avez émis en février?

M. Neapole: Je crois que le terme technique qu'ils emploient est «émission d'un reçu». C'est par cet acte que se manifeste l'autorisation, si vous voulez. Je crois savoir que, effectivement, le reçu du prospectus a été émis.

M. Cassidy: Le prospectus préliminaire était un document public, n'est-ce pas?

M. Neapole: Il a été déposé auprès des commissions des valeurs mobilières dans tout le pays.

M. Cassidy: Et avant de le déposer, il vous fallait le reçu par lequel l'inspecteur général donnait son accord, sous réserve d'indications nouvelles qu'il n'aurait pas possédées à ce moment-là. C'est cela la signification du reçu.

M. Neapole: La procédure est que vous déposez simultanément le prospectus auprès des diverses commissions des valeurs mobilières et auprès de l'inspecteur général et chacun donne son approbation. L'inspecteur général manifeste son approbation, comme vous l'avez dit, par l'émission du reçu.

[Text]

Mr. Cassidy: When you file. This is prior to its being made public, though, is it not?

Mr. Neapole: No, it becomes public the minute you file it with the various securities commissions.

Mr. Cassidy: And did the Inspector General subsequent to your initial filing then issue the receipt for the . . . ?

Mr. Neapole: Yes.

Mr. Cassidy: The order of events was that Mr. Adamson, from the IG's office, came in August or July and spent a month dealing with, you said, basically, junior management. The Inspector General then informed the Bank of Canada that your bank was not viable, and since the Bank of Canada could no longer advance funds to you, because of the Inspector General's recommendation, the Inspector General then informed the Minister of State for Finance that your bank had to be liquidated because it had to go under.

Mr. Neapole: I think that was a fair summary until you used the word "liquidated". I think he informed them that because we could not meet our liabilities, in his judgment, as they came due, it would be appropriate to proceed with the appointment of the curator.

Mr. Cassidy: That all hinged, though . . . we have the evidence from Mr. Detlefsen that it was not until August that the auditors said that valuation of the bank would be made on a liquidation rather than on a going-concern basis.

As I understand it, the Inspector General's actions were, as far as you can perceive, based primarily on the findings of his inspector, Mr. Adamson, during midsummer of 1985.

Mr. Neapole: You have an advantage over me, because I have not been able to figure out how he arrived at the conclusions he arrived at. First of all, we were not aware that Mr. Adamson was in fact filing a report. We were not aware of what was going to be in the report, and still do not know. We do not know what other factors the Inspector General may or may not have considered in coming to the conclusions he came to. We did not have specific discussion with him about the process he was using to come to that conclusion. I do not want to speculate how he did it. It was just something we were not involved in.

Mr. Cassidy: Let me say to you I think it is in your interest, if you are going to save your bank, to be as frank as you can in this hearing. When we spoke to the auditors and we asked them a number of questions relative to their giving their signatures to the 1984 report, dated October 31, was there any material deterioration in the operations or the asset values of the bank's loans or assets between the end of October and the summer of 1985?

Mr. Neapole: In my judgment, no. We went on the record periodically through the year, in the normal quarterly reporting that is provided to the public, in essence reporting trends of improvement.

Mr. Cassidy: Your 1984 report indicated that your non-performing loans had fallen from \$116 million to approxi-

[Translation]

M. Cassidy: Au moment où vous le déposez, mais avant la publication n'est-ce pas?

M. Neapole: Non, le prospectus devient public à l'instant où vous le déposez auprès des diverses commissions des valeurs mobilières.

M. Cassidy: Et est-ce que l'inspecteur général, après ce dépôt initial, a émis le reçu?

M. Neapole: Oui.

M. Cassidy: La chronologie des événements est que M. Adamson, du Bureau de l'inspecteur général, est venu en août ou juillet et a passé un mois à discuter, comme vous l'avez dit, avec des cadres subalternes. L'inspecteur général a alors informé la Banque du Canada que votre banque n'était pas viable et, puisque celle-ci ne pouvait plus vous avancer de fonds à cause de cette recommandation de l'inspecteur général, ce dernier a alors informé le ministre d'État aux Finances que votre banque devait être liquidée car elle n'était plus solvable.

M. Neapole: C'est un bon résumé des événements, sauf le mot «liquidation». Je crois qu'il a informé le ministre que, ne pouvant faire face à nos obligations au fur et à mesure qu'elles viendraient à échéance, il convenait de nommer un curateur.

M. Cassidy: Mais tout cela reposait sur . . . M. Detlefsen nous a dit dans son témoignage que ce n'est qu'au mois d'août que les vérificateurs ont décidé d'évaluer la banque sur la base d'une liquidation plutôt que d'une poursuite des activités de la banque.

Si je comprends bien, l'inspecteur général a fondé sa décision principalement sur les conclusions tirées par son inspecteur, M. Adamson, durant l'été 1985.

M. Neapole: Vous en savez plus que moi, car je n'ai jamais pu déterminer sur quoi il a fondé ses conclusions. Tout d'abord, nous ne savions pas que M. Adamson rédigeait un rapport. Nous ne savions pas quel serait le contenu du rapport et nous ne le savons toujours pas. Nous ne savons pas quels autres facteurs l'inspecteur général a pris ou n'a pas pris en considération pour prendre sa décision. Nous n'avons jamais parlé avec lui du raisonnement qu'il a suivi. Je ne peux donc hasarder aucune opinion car tout cela s'est fait totalement en dehors de nous.

M. Cassidy: Permettez-moi de vous dire qu'il est dans votre intérêt, si vous voulez avoir une chance de sauver votre banque, d'être aussi franc que possible avec nous. Lorsque nous avons parlé aux vérificateurs et leur avons posé un certain nombre de questions concernant l'agrément qu'ils ont donné au rapport annuel daté du 31 octobre 1984, y a-t-il eu une détérioration sensible des résultats ou de la valeur de l'actif de la banque entre la fin du mois d'octobre et l'été 1985?

M. Neapole: À mon avis, non. Nous n'avons cessé de faire état d'améliorations dans les rapports trimestriels normaux que nous avons publiés.

M. Cassidy: Votre rapport 1984 indiquait que vos prêts improductifs étaient tombés de 116 millions de dollars à

[Texte]

mately \$75 million, because of the special concentration of work-out arrangements.

Mr. Neapole: Precisely.

Mr. Cassidy: What had been the trend, or what had happened to those non-performing loans, from the end of October 1984 until the midsummer of 1985?

Mr. Neapole: I do not know whether you have the first-, second-, and third-quarter interim reports, but the reports will indicate that there was a very modest drop in the first quarter, \$2 million or \$3 million. It dropped more significantly in the second quarter. I think the total dropped down to about \$57 million. Then there was another modest decline, to the high 40s, as I recall, in the third quarter.

• 1240

Mr. Cassidy: I am not a banker, but I have learned over the last few weeks that there are many ways of describing loans that are in trouble.

Mr. Neapole: That is right.

Mr. Cassidy: And whether you describe it as non-current loans or as troubled loans or that kind of thing, while your register of non-performing loans was improving was there deterioration in non-current loans or in other classes of what might be called troubled loans over the course of the period from the end of October of 1984 until the Inspector General moved in?

Mr. Neapole: Without getting into a lot of detailed descriptions or definitions of the various categories of non-performing, under-performing, non-current, or whatever, let me just answer the question as simply as I can by saying that in my judgment the overall quality and ultimate collectability of our loan portfolio was continually improving for virtually the whole of calendar 1984 and 1985.

Mr. Cassidy: Was there any sudden set-back in that which perhaps was linked in some way to the run on the bank that took place after March?

Mr. Neapole: Internally, no. The set-back, if there was one, was in the external markets' perceptions. This is why I tried to draw the contrast between where we were on March 22 with a sold out public issue and where we were in August when analysis and decision-making was going on leading to the appointment of a curator. In my judgment, the principal change was external and did not have a direct relationship to asset quality at all.

Mr. Cassidy: So you state quite categorically that asset quality was improving over the entire period when the future of the bank was being questioned.

Mr. Neapole: We were signing reports stating that, and issuing them publicly, and we stand by them.

Mr. Cassidy: Did the Inspector General comment to you in your contacts with the Inspector General about quality of

[Traduction]

environ 75 millions de dollars, grâce aux mesures de sauvetage que vous avez prises.

M. Neapole: Précisément.

M. Cassidy: Quelle a été la tendance, ou bien qu'est-il advenu de ces prêts improductifs entre la fin d'octobre 1984 et le milieu de l'été 1985?

M. Neapole: Je ne sais pas si vous avez lu les rapports des premier, deuxième et troisième trimestres, mais tous montrent une baisse très modeste dans le premier trimestre, de l'ordre de deux à trois millions. La baisse a été plus sensible au deuxième trimestre et je crois que le total est tombé à environ 57 millions de dollars. Ensuite, il y a eu un autre recul modeste d'une dizaine de millions au troisième trimestre.

M. Cassidy: Je ne suis pas banquier moi-même, mais j'ai eu l'occasion d'apprendre au cours des dernières semaines qu'il y a 36 façons de décrire les prêts qui posent des problèmes.

M. Neapole: C'est exact.

M. Cassidy: Que vous qualifiez ces prêts de non courants, de problématiques ou autres, j'aimerais savoir si, malgré une amélioration de votre registre des prêts improductifs, vous avez enregistré une détérioration au niveau des prêts non courants et des autres catégories de prêts problématiques entre la fin octobre 1984 et le moment où l'inspecteur général est intervenu?

M. Neapole: Sans entrer dans le menu détail des différentes catégories de prêts improductifs, non courants ou quoi que ce soit, permettez-moi de vous dire tout simplement qu'à mon avis, la situation globale et les perspectives de remboursement de notre portefeuille de prêts sont restées en constante amélioration pendant pratiquement toute l'année civile de 1984 et de 1985.

M. Cassidy: Avez-vous connu des difficultés soudaines qui seraient éventuellement à l'origine du retrait des capitaux qui s'est produit après mars?

M. Neapole: Si nous avons eu des difficultés, ce n'est pas au sein de la banque, mais plutôt au niveau de notre image sur les marchés extérieurs. C'est la raison pour laquelle j'ai essayé de faire ressortir le contraste entre la situation dans laquelle nous nous trouvions, au 22 mars, lorsque nous avons réussi à écouler toute une série de titres, et la situation dans laquelle nous nous trouvions au mois d'août, lorsque l'on en est arrivé à nommer un liquidateur. À mon avis, l'évolution de cette situation a essentiellement été provoquée par des causes externes et n'avait aucun lien direct avec la qualité de l'actif de la banque.

M. Cassidy: Vous prétendez donc avec insistance que la situation de l'actif s'est améliorée pendant toute cette période, alors même que l'avenir de la banque était remise en question.

M. Neapole: Nous avons signé des rapports l'attestant publiquement, et nous n'avons pas changé d'avis.

M. Cassidy: L'inspecteur général vous a-t-il dit quoi que ce soit au sujet de la situation de l'actif ou des gains pendant la période précédant le mois de juillet 1985?

[Text]

assets or quality of earnings over the period prior to July of 1985?

Mr. Neapole: In the general sense we have had discussions in those general areas as long as I have been at Northland. There is no particularly significant change in the substance or the tone of those discussions.

Mr. Cassidy: Let me ask you this then, and this is a very puzzling question to me. Northland is genuinely a western regional bank. Some 75% of your assets were in Alberta and B.C. at the end of October. CCB had moved away from its regional base, and only 20% of their loans were in Alberta, compared to close to 60% for your bank. Although Barbara McDougall keeps on talking about the energy and real estate crash in Alberta, the fact is that Northland was far more heavily invested in real estate and energy loans than the CCB, yet at the end of October you showed a modest loan provision. Shortly after that the CCB, far less heavily concentrated in areas that people say were in trouble, had to have a bail-out, which as it turns out was inadequate at more than 10% of its assets. What is the difference between the two banks? And how is it that the Northland in your opinion was able to keep its nose above water, even if barely, while the CCB was drowning?

Mr. Neapole: First of all, I do not want to talk about CCB, because I am not privy to enough information on CCB to be able to exercise judgment on what they were or were not doing, or their relative quality. I can talk about our own bank.

Northland's history in the late 1970s was somewhat less spectacular in terms of growth rates and so on than CCB. That is just a simple comparison of growth rates. It is true that the concentrations that you mention were and are in existence in our bank, especially in the Province of Alberta, and it is true that CCB announced publicly, earlier than Northland, an intention to diversify geographically, and implemented that strategy quite a bit before Northland.

• 1245

I would simply suggest to you two things: first of all, it is wrong to assume that growth in Alberta necessarily implies more concentration from the standpoint of risk. Quite a bit of our growth in Alberta, as I mentioned earlier, through 1983, 1984 and 1985 was in types of risks, industries that were different than the types of risks we had been accumulating prior to 1983. Our actual total concentration in real estate declined through 1984 and 1985, and of course we did make a modest amount of geographical diversification through our expansion in Ontario.

You questioned how we could have these modest levels of loan loss provisions while at the same time being focused in a troubled economy and with a relatively high percentage of non-performing loans. I think the answer I would like to try to put across here is an answer similar to the one we used last

[Translation]

M. Neapole: Nous en avons discuté sur un plan général, pendant que j'étais à Norbanque. Il n'y a pas eu de changement substantiel quant au fond ou à la forme de ces discussions.

M. Cassidy: Permettez-moi dans ce cas de vous poser une question qui m'intrigue beaucoup. Norbanque est véritablement une banque régionale de l'Ouest. En effet, environ 75 p. 100 de votre actif se trouvaient en Alberta et en Colombie-Britannique à la fin du mois d'octobre. La BCC, elle, n'était plus vraiment une banque régionale puisque 20 p. 100 seulement de ses prêts avaient été accordés en Alberta, alors que dans le cas de votre banque, ce chiffre atteint presque 60 p. 100. Bien que Barbara McDougall n'arrête pas de parler de la crise qui frappe le secteur énergétique et immobilier en Alberta, le fait est que Norbanque avait accordé beaucoup plus de prêts dans ces deux secteurs que la BCC et que pourtant, à la fin du mois d'octobre, vous n'aviez qu'une modeste provision à cet égard. Peu de temps après, la BCC, qui avait beaucoup moins concentré ses prêts dans les secteurs apparemment en difficulté, a dû être renflouée, et l'on se rend compte aujourd'hui que ce plan de sauvetage est loin d'être suffisant puisqu'il manquait encore plus de 10 p. 100 de l'actif. Quelle est la différence entre les deux banques? Comment se fait-il que Norbanque ait réussi à garder la tête hors de l'eau, même si c'était de justesse, alors que la BCC était en train de s'enfoncer?

M. Neapole: Tout d'abord, je ne peux rien vous dire au sujet de la BCC, car je ne dispose pas des informations nécessaires, mais je peux par contre vous parler de ma propre banque.

À la fin des années 70, la performance de Norbanque n'était pas aussi spectaculaire que celle de la BCC en ce qui concerne notamment le taux d'expansion. Vous avez raison de dire que nos prêts étaient concentrés dans la province de l'Alberta, et que la BCC a annoncé publiquement, avant Norbanque, son intention de se diversifier sur le plan géographique, ce qu'elle a donc fait bien avant Norbanque.

Je voudrais simplement vous dire deux choses: d'abord, il est faux de prétendre qu'en concentrant davantage nos prêts en Alberta nous avons couru davantage de risques. Comme je l'ai dit tout à l'heure, en 1983, 1984 et 1985, nous avons augmenté nos prêts dans cette province dans des secteurs qui présentaient un risque différent des autres secteurs dans lesquels nous avions investi avant 1983. En réalité, le taux de concentration de nos prêts dans le secteur immobilier a diminué en 1984 et 1985, et je me permets de vous rappeler que nous avons réussi, quoique modestement, à implanter nos services en Ontario.

Vous me demandez pourquoi nos provisions pour pertes étaient si modestes alors qu'à la même époque, nous en accordions un grand nombre dans des secteurs en difficulté et que déjà, un pourcentage relativement élevé de ces prêts était improductif. Permettez-moi de vous donner la même réponse

[Texte]

March when we were asked precisely that kind of question by investment analysts. It is along the lines that the appropriate level of loan loss provisioning, in our judgment, is the level that works. What I mean by that is that provisioning for loss is a number that you arrive at after factoring in everything you know about the particular asset, and that includes where you have been, where you are and where you reasonably think you are likely to end up. That is after evaluating the quality of the customer, his management, the underlying assets, the market conditions, and eventually the work-out strategy that you may or may not be applying to that particular situation.

The appropriateness of the level of loan loss provisions in the aggregate within an institution, it seems to me, has to be judged against trends and against track record of performance over more than one period of time, more than one reporting period of time and . . .

Mr. Cassidy: I do not want to encourage you to make too long an answer, because I have several . . .

The Chairman: Mr. Cassidy, we are into your last question now.

Mr. Cassidy: All right. I guess the last question I would ask you is this. I will make it double-barrelled, because I have two last questions. Do you consider that the Northland is a victim of actions by the Inspector General of Banks? That is the first half. In the second, since you have come saying give this bank a chance, could you give us an estimate of what you think the cost might be to the taxpayers—that is what we are dealing with in this bill—of liquidation of Northland as opposed to a work-out strategy such as you propose?

Mr. Neapole: I will answer the second part of the question first and say that I cannot give you an estimate of the cost to the taxpayers of liquidation. I do not think anybody can, personally, because the ultimate cost will be determined by the liquidation transactions and, because they have not happened yet, nobody can really foresee what they will produce. But I can, as a matter of opinion, tell you that I think that the rationalization approach, work-out approach, restructuring approach, if you like, will produce less cost. I think there has been a lot of testimony before us that attests to that and I think it is only a matter of common sense that this logic is accepted.

As far as the first part of your question is concerned as to whether or not we think we were a victim, I think the best way for me to answer that is to suggest that on Labour Day weekend we did not acquiesce in the action the government was taking. We stated at the time we thought it was inappropriate and we still feel that. The process that led to the decision did not include us in terms of the analysis and the discussions and so on, so it is hard for us to know exactly how it was arrived at. But we think the decision was wrong, ill-advised. Whether that makes us a victim or not, I am not going to say.

[Traduction]

que celle que nous avons donnée en mars dernier, lorsque des analystes financiers nous ont posé exactement la même question. Nous avons calculé cette provision pour pertes au niveau qui nous a paru adéquat. Je veux dire par là, que pour faire ce calcul, il faut tenir compte de toutes les caractéristiques de l'actif en question, y compris les antécédents, la situation actuelle et les perspectives raisonnables. Vous évaluez donc la solvabilité du client, la qualité de sa gestion, l'actif initial, la conjoncture économique et, finalement, la stratégie que vous envisagez dans ce cas-là.

Lorsqu'on essaie d'évaluer si la provision pour pertes d'un établissement financier était suffisante ou pas, j'estime qu'il faut tenir compte des tendances et de la performance de cet établissement depuis plusieurs années, et non pas pendant une période limitée . . .

M. Cassidy: Je ne voudrais pas vous inciter à me donner une réponse trop longue, car j'ai plusieurs . . .

Le président: Monsieur Cassidy ce sera votre dernière question.

M. Cassidy: Dans ce cas, je vais essayer de faire d'une pierre deux coups. Pensez-vous que Norbanque a été victime des mesures prises par l'Inspecteur général des banques? Deuxièmement, puisque vous êtes venu nous demander de donner une autre chance à cette banque, pourriez-vous nous dire approximativement combien il en coûterait aux contribuables, puisque c'est ce dont il s'agit dans ce projet de loi, de liquider Norbanque ou, au contraire, d'adopter la stratégie que vous proposez?

M. Neapole: Permettez-moi de répondre d'abord à la deuxième partie de la question. Je ne peux pas vous dire approximativement combien il en coûterait aux contribuables de procéder à la liquidation. Je ne pense d'ailleurs pas que quelqu'un puisse vous le dire, étant donné que ce coût sera déterminé par les transactions de liquidation qui n'ont pas encore été conclues. Je peux par contre vous dire que je suis convaincu que la méthode de rationalisation et de restructuration que je propose sera moins coûteuse. Nous avons beaucoup de preuves à l'appui de cette affirmation, et c'est pour cela que j'estime que le bon sens nous oblige à l'accepter.

En ce qui concerne la première partie de votre question, où vous me demandez si Norbanque a été victime des mesures prises par l'Inspecteur général, la meilleure façon de vous répondre est de vous dire que pendant le weekend de la Fête du travail, nous n'approuvions pas les mesures décidées par le gouvernement. À l'époque, nous pensions qu'elles étaient inappropriées, et nous en sommes toujours convaincus. Toutefois, nous n'avons pas pu participer aux discussions qui ont abouti à cette décision, et il nous est par conséquent difficile de savoir exactement comment elle a été prise. Mais nous estimons cependant que cette décision n'était pas la bonne. Qu'on en soit aujourd'hui victimes ou pas, je ne peux pas vous le dire.

[Text]

[Translation]

• 1250

The Chairman: Thank you, Mr. Cassidy. Before we continue, I would request of the witnesses that I have a number of additional questioners. Are you prepared to stay beyond 1 p.m.?

Mr. Neapole: We are at your disposal.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Kindy.

Mr. Kindy: Thank you, Mr. Chairman. I would like to welcome you too, being a Calgarian, to this committee.

I would like to know a little bit more about Mr. Adamson's involvement in looking through the books. I find it somewhat surprising that you said you met him in the elevator, that this is the contact you had as the president of the bank.

Was Mr. Adamson a known figure in the Office of the Inspector General of Banks? Was he a longstanding servant of the Inspector General of Bank's office? Or was he somebody who was hired just for that purpose, to come to your bank?

Mr. Neapole: My understanding is that he joined the Inspector General Bank's staff at about the beginning of July. I do not know much more about him. I do understand that he worked for one of the big five banks prior to that, but I do not know much about his background or credentials.

Mr. Kindy: So you were not informed who he was or what his experience was in this particular . . . what his qualifications were for this particular job?

Mr. Neapole: When the Inspector General of Banks informed us that Mr. Adamson would be coming, he mentioned that he had recently joined . . . Actually, I think we were advised he was coming before he had joined the Inspector General of Banks' staff, that he would be joining and coming out to look at credits. I do not recall whether we were told or whether we presumed that he had a banking and credit background. But as far as details were concerned, we did not have much.

Mr. Kindy: Do you know what bank he was with before he joined the . . . ?

Mr. Neapole: I believe it was the Canadian Imperial Bank of Commerce.

Mr. Kindy: Now, he talked only with your junior people or the vice-president for credit. At one time you said that he had discussions. Did he ever consult the board or yourself regarding what the assets were, what the situation was?

Mr. Neapole: As I mentioned, I ran into him inadvertently the first day he arrived. We introduced ourselves and I welcomed him to the bank. I suggested that I would, in due course, no doubt, be having further contacts and discussions with him. Subsequently, I was advised by our chief operating officer that they had a sort of preliminary meeting and it was agreed that Mr. Adamson would go away to the credit department. We would be co-operating with him to make available files and other material that he needed in order to conduct his review. As he accumulated items for discussion and so on that he wanted to go over, he simply had to advise

Le président: Merci, monsieur Cassidy. Avant de poursuivre, j'aimerais signaler aux témoins que j'ai encore plusieurs noms sur ma liste. Êtes-vous prêts à rester plus tard que 13 heures?

M. Neapole: Nous sommes à votre disposition.

Le président: Merci beaucoup. Monsieur Kindy.

M. Kindy: Merci, monsieur le président. J'aimerais souhaiter la bienvenue à l'un de mes concitoyens de Calgary.

J'aimerais en savoir davantage sur le rôle de M. Adamson dans la vérification des livres comptables. J'ai été un peu surpris d'entendre que vous aviez fait sa connaissance dans l'ascenseur et que c'est la seule fois que vous l'avez rencontré, vous, le directeur général de la banque.

M. Adamson était-il connu au bureau de l'Inspecteur général des banques? Y travaillait-il depuis longtemps ou a-t-il été engagé spécialement pour vérifier les livres de votre banque?

M. Neapole: Je crois savoir qu'il est entré au bureau de l'Inspecteur des banques vers le début du mois de juillet. Je sais peu de choses sur lui, si ce n'est qu'il a travaillé auparavant pour l'une des cinq grandes banques, mais je n'en sais pas plus sur ses antécédents.

M. Kindy: Donc, vous n'aviez aucune information sur lui, sur son expérience et sur ses capacités de remplir cette mission particulière?

M. Neapole: Lorsque l'Inspecteur général des banques nous a prévenus de l'arrivée de M. Adamson, il nous a dit qu'il venait d'entrer . . . en fait, je crois que nous avons été prévenus que M. Adamson allait venir vérifier notre portefeuille de prêts avant même que celui-ci n'ait commencé à travailler pour l'Inspecteur général des banques. Je ne me souviens pas si l'on nous a donné des précisions sur ses antécédents bancaires, mais nous n'avons guère reçu de détails à ce sujet.

M. Kindy: Dans quelle banque travaillait-il avant d'aller . . . ?

M. Neapole: À la Banque impériale de commerce, je crois.

M. Kindy: Il n'a donc rencontré que vos employés et le vice-président des services de crédit. J'aimerais savoir s'il vous a demandé, à vous ou au conseil d'administration, des précisions sur la valeur de l'actif?

M. Neapole: Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je l'ai rencontré tout à fait par hasard le jour de son arrivée. Nous nous sommes présentés l'un à l'autre et je lui ai souhaité la bienvenue chez nous. Je lui ai également dit que j'aurais certainement l'occasion de le revoir. Par la suite, le chef de notre service d'exploitation m'a dit qu'il l'avait rencontré et qu'il avait été convenu que M. Adamson se rendrait au département du crédit, que nous lui communiquerions tous les documents dont il avait besoin pour mener à bien son étude. Au fur et à mesure qu'il avait des informations à demander sur le sujet qu'il étudiait, il lui suffisait de contacter les responsa-

[Texte]

the people he was interacting with and we would make arrangements to have appropriate discussion sessions. It would depend on what it was he wanted to talk about, which files and so on. There was a certain amount of that type of dialogue that did go on. I mentioned earlier though that it was relatively minimal, in terms of actual hours consumed, and that most of the dialogue was at a junior or middle-management level, a very limited amount of it with executive personnel and none of it with me.

Mr. Kindy: I want to just ask you your personal opinion, having been in banking. Do you feel you can make a proper assessment of a portfolio if you do not deal with the upper management or get more information on the assets? If you had to do it, do you think you would have gone in and rocked the boat a little bit more with senior management? Would you have had an opinion here and there?

Mr. Neapole: I guess to some extent that might have depended on what I found when reviewing the paper. As a matter of discipline, we try to keep our files as up to date and as comprehensive as possible, so that they properly reflect the condition of a particular loan account, if only because it is just good business and good housekeeping to do it that way and preserve continuity and so on. But with human nature being what it is, these files are never perfect, so there is always additional information and additional insight that can be gained by dialogue with the people who are actively involved in the management, whether it be at the branch level, at the intermediate level, or at the executive level.

• 1255

Mr. Kindy: In March you did not need a line of credit; it was zero. Things were going well for you; you did not need the big banks or the Bank of Canada. After that everything went down, and progressively you got into a situation where you were helped just by the Bank of Canada.

At the same time, is it fair to say that the economy in western Canada—Alberta especially—has been slowly improving so that the value of the assets as projected should go up and not down on a long-term basis? This is what I find strange. You got into difficulty, but really things started improving slowly in Alberta.

Mr. R. Wilson: Mr. Chairman and Dr. Kindy, that is in fact the subject of a paper by a University of Calgary economist, which just came into our possession. It makes a general observation indeed that the value of assets in Alberta has bottomed out and is on the increase in value. Whether or not our bank's assets will improve, I think it fair to assume that would be the case. But additionally, we have the benefit of a Royal Bank economist's submission in Edmonton within the last few days predicting that the Alberta economy has not only bottomed out and is now turning up, but that it will be above the national average over the next five to eight years.

Mr. Kindy: Thank you. To come back to the curator, what was the relationship between him and the Royal Bank? Is there any relationship between them?

[Traduction]

bles pour que nous organisions les discussions nécessaires. Tout dépendait du sujet dont il voulait parler, des dossiers dont il avait besoin, etc. C'est donc ainsi que s'est organisé ce dialogue. J'ai dit tout à l'heure que les échanges avaient été relativement minimes, et je veux parler du nombre d'heures consacrées à ces discussions, et qu'ils avaient surtout eu lieu avec des cadres moyens ou subalternes, très peu avec des cadres supérieurs et aucun avec moi.

M. Kindy: Ayant moi-même travaillé dans une banque, j'aimerais savoir si vous estimez qu'on peut faire une évaluation adéquate d'un portefeuille sans rencontrer les cadres supérieurs et sans demander plus de détail sur l'actif? Si vous étiez chargé de faire une telle évaluation, n'auriez-vous pas fait un peu plus de remue-ménage auprès de la haute direction?

M. Neapole: Tout dépend, je suppose, de ce que j'aurais constaté en examinant le document. Par souci de discipline, nous essayons de tenir nos dossiers aussi à jour et aussi détaillés que possible, afin qu'ils reflètent adéquatement la situation d'un compte de prêt donné, ne serait-ce que pour assurer une gestion saine et pour préserver une certaine continuité. Cependant, la nature humaine étant ce qu'elle est, ces dossiers ne sont jamais parfaits, de sorte qu'on peut toujours glaner des informations supplémentaires en dialoguant avec ceux qui participent activement à la gestion de l'établissement, que ce soit au niveau des succursales, des cadres moyens ou de la haute direction.

M. Kindy: En mars, vous n'aviez pas besoin de l'aide des grandes banques ou de la Banque du Canada, car tout allait bien pour vous. Tout d'un coup, la situation s'est détériorée et, peu à peu, il n'est plus resté que la Banque du Canada pour venir à votre aide.

Or, à la même époque, l'économie de l'ouest du Canada, notamment celle de l'Alberta, recommençait à démarrer, de sorte que la valeur prévue des actifs auraient dû augmenter et non pas diminuer, à long terme. Voilà ce que je trouve bizarre. Vous avez eu des difficultés au moment même où la situation commençait à s'améliorer en Alberta.

M. R. Wilson: C'est justement là le thème d'un document préparé par un économiste de l'Université de l'Alberta et que nous venons de recevoir. L'auteur constate, sur un plan général, que la valeur des actifs en Alberta est sorti du creux de la vague et qu'elle recommence à augmenter. Il me semble donc logique d'en conclure que les actifs de notre banque augmenteront également. De plus, le rapport d'un économiste de la Banque royale, publié il y a quelques jours à Edmonton, prévoit que non seulement l'économie de l'Alberta vient de sortir du creux de la vague, mais qu'elle va enregistrer un taux de croissance supérieur à la moyenne nationale au cours des cinq à huit prochaines années.

M. Kindy: Merci. Pour en revenir au liquidateur, y avait-il une relation entre lui et la Banque royale?

[Text]

Mr. Neapole: Mr. Chairman, when the curator was appointed on Labour Day weekend and we met with him on the Labour Day Monday holiday, we were advised that the Royal Bank of Canada would be providing support to the curator in the form of—I do not know how many, but I think it was around 30 or 35, possibly as many as 40—Royal Bank employees who were going to assist the curator in evaluating the loan portfolio. Over the next two or three weeks that took place. Essentially the curator's evaluation of the loan portfolio, I guess it could be argued, is actually the Royal Bank's evaluation of the loan portfolio. The lion's share—if not 95% or so—of the actual evaluation file-by-file work, was done by Royal Bank employees. Is that the answer you were seeking?

Mr. Kindy: In a way. It is one of your competitors that does the evaluation of the thing and reports to the curator; he is working together . . .

Mr. Neapole: I think the technical arrangement is that he is an agent of the curator, yes.

Mr. Kindy: Thank you.

The Chairman: Just to follow up on Mr. Kindy, you mentioned the Royal Bank economic forecast and the University of Alberta economic paper. Could you provide us with copies of each of those?

Mr. R. Wilson: I would be very happy to, Mr. Chairman. We will get that from Calgary and send it to your attention.

The Chairman: Send it to the clerk of the committee, please. Thank you.

• 1300

Mr. Kindy: Just one supplementary: Once the curator came into place, were any transactions done between the other banks, and cheques signed? I think at that point you could not do it. Were any transactions done between the other banks and the Northland Bank through the curator or the Royal Bank, for instance?

Mr. Neapole: I think I know where you are coming from on that. The curator had, among other things, to make arrangements as quickly as possible to continue to be able to operate the bank in terms of conducting bank accounts and so on because on the Labour Day weekend the bank's accounts, as they existed at that point, were frozen—not just the bank's accounts, but client accounts with the bank and so on. Everything was frozen. So immediately the curator had to initiate arrangements to have new accounts set up on which the curator would also co-sign along with bank officers to operate on an ongoing basis: pay bills, accept payments, etc.

During the first four or five days of curatorship those arrangements were being negotiated and arrived at between the curator and the bank they selected to deal with, which happened to be the Royal Bank, which also happened to be the bank Northland had been dealing with all along anyway.

Some transactions took place during the first week or so of curatorship about which we had some differences of opinion

[Translation]

M. Neapole: Monsieur le président, lorsque le liquidateur a été nommé pendant le weekend de la Fête du travail et que nous l'avons rencontré le lundi de cette fête, on nous a dit que la Banque royale du Canada allait détacher, je ne sais plus combien, mais une trentaine ou une quarantaine d'employés auprès du liquidateur pour l'aider à évaluer le portefeuille de prêts. C'est ce qui s'est passé au cours des deux ou trois semaines qui ont suivi. En fait, on pourrait prétendre que l'évaluation que le liquidateur a faite du portefeuille de prêts a été faite par la Banque royale, puisque près de 95 p. 100 des dossiers ont été évalués par des employés de la Banque royale. Cela répond-il à votre question?

M. Kindy: D'une certaine façon. C'est donc l'un de vos concurrents qui a effectué cette évaluation et en a fait rapport au liquidateur; il travaille . . .

M. Neapole: Je pense qu'en théorie, c'est un mandataire du liquidateur.

M. Kindy: Merci.

Le président: Vous avez parlé des prévisions d'un économiste de la Banque royale et d'un document d'un économiste de l'Université de l'Alberta. Pourriez-vous nous en donner des exemplaires?

M. R. Wilson: Volontiers, monsieur le président. Je vous les enverrai de Calgary.

Le président: Adressez-les au greffier du Comité, s'il vous plaît.

M. Kindy: Permettez-moi de vous poser une question supplémentaire. Une fois le liquidateur nommé, des transactions ont-elles été conclues entre les autres banques, des chèques signés ou autres? Je pense qu'à ce moment-là, vous ne pouviez pas le faire. Des transactions ont-elles été conclues entre d'autres banques et Norbanque par l'intermédiaire du liquidateur de la Banque royale, par exemple?

M. Neapole: Je vois d'où vous tenez cela. Le liquidateur avait notamment pour tâche de s'arranger au plus vite pour que la banque puisse poursuivre ses activités ordinaires, car, pendant le weekend de la Fête du travail, les comptes de la banque et ceux des clients avaient été gelés. Donc, dès sa nomination, le liquidateur a dû ouvrir de nouveaux comptes pour assurer les transactions ordinaires, notamment le paiement des factures, l'acceptation des dépôts, etc. Ces transactions étaient signées par lui et par les agents de la banque.

Pendant les quatre à cinq jours qui ont suivi la nomination du liquidateur, ces arrangements ont été négociés entre ce dernier et la banque qu'ils avaient choisie, à savoir la Banque royale, laquelle traitait déjà depuis longtemps avec Norbanque.

Pendant la première semaine de mise en liquidation judiciaire, des transactions ont été conclues à propos desquelles

[Texte]

with the curator as to the propriety, I guess you could say. I think that is what you are referring to.

Mr. Kindy: That is what I am referring to, yes.

Mr. Neapole: There were a couple of situations . . .

Mr. Kindy: Could you explain why you felt there were some differences of opinion as to the legality and propriety of those transactions?

Mr. Neapole: I would really rather not. The fact is that . . .

The Chairman: Thank you, Mr. Kindy. Mr. Dorin.

Mr. Dorin: Thank you. Obviously, as you say, there are varying opinions as to the value of the bank and whether or not it was solvent. If the bank was not insolvent, as is your opinion, why was there no apparent merger or acquisition interest? Is that not the ultimate acid test?

Mr. Neapole: I do not think that is the ultimate acid test, no. A merger or acquisition under the circumstances of July and August 1985 as these relate to our bank, or, for that matter, perhaps CCB as well, would have been unquestionably affected by the publicity and by the weight of information that was accumulating in the marketplace about illiquidity and the perception, which was almost universal by August, that something untoward was going to happen to CCB. The effects that the market may or may not have been anticipating during August and subsequently would have meant that any sort of hurry-up approach to a merger would not have been, let us say, a normal, business-as-usual type of transaction. So I do not think it would have been fair to style that kind of a transaction, whether it occurred or not, as an acid test.

Mr. Dorin: I agree with you that it would not have been seen to be in the normal course of business, but neither is the situation of the Mercantile, which I draw to your attention.

• 1305

Do you think the limitation of ownership of banks to 10% was a detriment to your ability—and let us not talk about even since August—to structure some form of a proposal or a deal? Might there have been an Olympia & York or someone out there who would have been interested in acquiring a share of the bank and putting up the capital you needed?

Mr. Neapole: Without answering that question in the specific sense of Northland Bank, let us say in the last six months or so, I would suggest to you that my personal opinion, which is not Northland Bank's official opinion—I am not sure the bank has an official opinion on this question—is that the smaller tier of the banking community would probably be better served by allowing higher concentrations of ownership. I am not necessarily saying as high as control, or absolute control, but to allow somebody to have more than 10% I think would probably be beneficial by opening up, potentially, access to pools of capital where, for one reason or another, they are not interested in positions of less than 10%. In other words, it would improve access to capital; and I think the smaller

[Traduction]

nous n'étions pas tout à fait d'accord avec le liquidateur, et c'est sans doute à cela que vous faites allusion.

M. Kindy: En effet.

M. Neapole: Dans plusieurs cas . . .

M. Kindy: Pourquoi aviez-vous des réserves quant à la légalité et au bien-fondé de ces transactions?

M. Neapole: Je préfère ne pas vous les dévoiler. En fait . . .

Le président: Merci, monsieur Kindy. Monsieur Dorin.

M. Dorin: Merci. Comme vous le dites, chacun a sa propre opinion en ce qui concerne la valeur de l'actif de sa banque et la solvabilité de cette dernière. Si, comme vous l'estimez, la banque était solvable, pourquoi n'y a-t-il pas eu de proposition de fusion ou d'acquisition? N'est-ce pas là un indice déterminant?

M. Neapole: Je ne pense pas. Étant donné les circonstances dans lesquelles se trouvait notre banque et sans doute aussi la BCC en juillet et en août 1985, une proposition de fusion ou d'acquisition aurait été inévitablement touchée par la publicité et par les informations circulant dans le marché au sujet des problèmes de liquidité de la banque, et en août, tout le monde pensait que quelque chose de fâcheux allait arriver à la BCC. Étant donné les conséquences que certains envisageaient peut-être déjà en août, une proposition de fusion élaborée à la hâte n'aurait pas été considérée comme une transaction, disons, normale. Il est donc injuste d'en conclure que, parce qu'une telle transaction n'a pas été conclue, la société n'était pas solvable.

M. Dorin: Il est vrai qu'une telle proposition n'aurait pas été considérée comme une transaction normale, mais je me permets de vous signaler que la situation de la Mercantile ne l'est pas non plus.

Pensez-vous que l'interdiction de posséder plus de 10 p. 100 de l'actif d'une banque vous a empêchés d'élaborer une proposition ou une transaction? Des investisseurs comme *Olympia & York* auraient-ils été intéressés à acheter une part de la banque, vous fournissant ainsi le capital dont vous aviez besoin?

M. Neapole: Je ne peux pas vous donner une réponse précise au sujet de Norbanque, mais disons que depuis six mois, et c'est là mon opinion personnelle, j'ai l'impression qu'il serait dans l'intérêt des petites banques de ne plus être assujetties à cette limite de 10 p. 100. Je ne demande pas pour autant qu'on autorise un seul actionnaire à détenir le contrôle absolu d'une banque, mais j'estime que la hausse de ce plafond de 10 p. 100 serait bénéfique puisque les banques pourraient ainsi avoir accès à des réserves de capitaux plus importantes, ce qui est particulièrement intéressant pour les petites banques.

[Text]

institutions' appeal to those kinds of pools of capital in some respects would be quite interesting.

Mr. Dorin: One of the difficulties in the liquidation versus the work-out situation that you favour is that at least in the liquidation, while it is an unknown number, there is a finite end, whereas in the work-out situation, if the government has to have a continuing involvement, that implies a continuing interest, a continuing risk; and in my view risk belongs in the private sector, not with the government. We have not seen, at least publicly or to my knowledge, any proposals where even if the government were to throw in \$100 million or \$200 million to sweeten the pot, so to speak, to sweeten the deal, somebody has said yes, we will get involved with this bank and we will try to make this work. That is the difficulty, in my view, to the government's being involved. It means we would effectively be the owners of the bank for an indefinite period, and that is somewhat . . .

Mr. Neapole: I guess my response to that is that under the situation as it is now contemplated, effectively the government is going to be the owner of the bank anyway, by exposing itself for all but roughly \$100 million of the risk. As our opening statement suggested, we do not at this time, starting from the point we are at today, expect that any solution is going to be a zero-cost solution. The only question is whether or not it is a less-cost solution.

About exposure to risk, I would argue that with appropriate checks and balances the key is to avoid exposure to increased risk, or increased marginal risk, and not to be so preoccupied with the risk as it exists today, because the risk as it exists today is already in place and it is just a question of how you come at realizing that down-side, if you like, over the next several weeks, months, or years, in which strategy you prefer to adopt.

Mr. R. Wilson: Indeed, the question is not only a banking question, I would submit, but also an interesting generic question. There is no way of measuring the down-side of liquidation. There is no way; because, you see, of the social and contingent possibilities downstream for borrowers, businesses, employees. It is not possible to measure or predict the cost of liquidation, particularly with a bank which is involved with so many hundreds of borrowers and so many hundreds of businesses that are dependent on debt financing. However, there are ways of capping the government exposure, and indeed of setting in position a plan to reduce that exposure, so that in effect we are minimizing the ultimate cost to taxpayers rather than just adding it to the deficit.

The second point you raise I think is an equally valid point. We believe liquidation would destroy an enterprise which is performing in the western economy with immeasurable cost and which is not predictable, so that also influences our position.

• 1310

If I may, Mr. Chairman, just go one step further, on this merger I can speak with some sense of involvement because in our consulting practice we used to be brought in to counsel on the legitimacy of mergers. A shotgun merger is not a merger;

[Translation]

M. Dorin: La stratégie que vous proposez présente un inconvénient par rapport à la liquidation en ce sens que cette dernière, même si l'évaluation de l'actif n'est pas encore connue, permet d'en finir avec tout cela, alors que votre stratégie implique la participation constante du gouvernement et, donc, un risque permanent. Or, j'estime que le risque doit être assumé par le secteur privé et non par le gouvernement. Que je sache, même lorsque le gouvernement propose d'injecter 100 ou 200 millions de dollars pour que la pilule soit moins amère, personne n'est prêt à prendre des risques pour que cette banque remarche bien. À mon avis, c'est là le problème que pose l'intervention du gouvernement, qui se retrouverait en fait propriétaire de la banque pendant une période indéterminée, ce qui . . .

M. Neapole: Étant donné la situation qu'on peut aujourd'hui envisager, le gouvernement va de toute façon se retrouver propriétaire de la banque puisqu'il assume un risque de près de 100 millions de dollars. Comme nous l'avons dit au début, nous ne pensons pas, pour l'instant, qu'il sera possible de trouver une solution gratuite. Le problème est donc de choisir la solution la moins coûteuse.

En ce qui concerne les risques, je prétends que la mise en place des contrepois nécessaires devrait permettre d'éviter une augmentation des risques, ou des risques marginaux en tout cas; quoi qu'il en soit, il ne faut pas être obsédé par cet élément de risque, car ce qui est un risque aujourd'hui présente quand même des perspectives, que ce soit dans plusieurs semaines, dans plusieurs mois ou dans plusieurs années, selon la stratégie que vous choisissez.

M. R. Wilson: Le problème ne se pose pas seulement au niveau bancaire, mais aussi de façon plus générale. Il est impossible d'évaluer le coût de la liquidation, car toutes sortes de facteurs sociaux et autres vont intervenir au niveau des emprunteurs, des entreprises, des employés, etc. Il est donc impossible de déterminer ce coût à l'avance, d'autant plus que la banque a des centaines d'emprunteurs et des centaines d'entreprises qui dépendent d'elle. Quoi qu'il en soit, il est possible de limiter les risques auxquels le gouvernement s'expose et, partant, le coût qu'en assumera finalement le contribuable, plutôt que d'augmenter encore le déficit.

Votre deuxième remarque est tout aussi valable. À notre avis, la liquidation entraînerait la destruction d'une entreprise imprévisible et très coûteuse dans le contexte de l'économie occidentale et influence par conséquent notre position.

Avec votre permission, monsieur le président, je vais ajouter quelque chose au sujet des fusions. Notre bureau de consultants a souvent été invité à donner son avis sur la légitimité de certaines fusions. Une fusion obligatoire ne peut être considé-

[Texte]

it is a take-over. And the only time a take-over works effectively is when it is predatory and one party to the merger has all the power, in effect, to extinguish the other party. But a true merger, using that term in the right sense, in the sense that I am sure you are using it . . .

Mr. Dorin: I am not really distinguishing between the two per se.

Mr. R. Wilson: I see.

Mr. Dorin: I guess what I am effectively talking about is somebody from the private sector putting up the money rather than the government. That is the bottom line.

Mr. R. Wilson: Right. We believe, with you, that the market ought to make it evident that a business should survive.

Mr. Dorin: Could I ask you just one question regarding the \$16 million debenture? In fact, I believe that was not very widely distributed at all. The Government of Alberta bought a share; the Surrey Credit Union bought part of that, and I do not know how many others were involved. Now, for other reasons, the Surrey Credit Union has been before us. What do you think induced them to buy that large an amount, to take \$7.5 million of a \$16 million debenture?

Mr. Neapole: First of all, it was their decision. It is an arm's-length transaction. I have seen some of the material they have presented to this committee. We had a relationship with Surrey Credit Union that predated the debenture's closing, and of course, they were a depositor of the bank. But I would say the judgment they made to purchase that instrument on that particular day was their decision, and it is hard for me to speculate on it.

Mr. Dorin: How much did the Alberta government purchase?

Mr. Neapole: The Government of Alberta owns \$5 million of that issue.

Mr. Dorin: The government bought it by and large to indicate support or to assist the bank rather than as a commercial investment, I would suggest. So really, the only significant other purchaser was the Surrey Credit Union, and I am wondering if there were things beyond a simple commercial transaction.

Mr. R. Wilson: I would submit, Mr. Chairman, that there probably were. One should go back into Northland Bank history to understand that the original promoters of the concept of a Northland Bank were largely credit unions and co-operatives. The reason the credit unions were involved with Northland was that they were expressly and specifically not satisfied with the service of the big banks to small businesses in western Canada—and I am quoting them—"remote from the decision-making points in eastern Canada". They felt that the reason for their interest was that they would give more attention with someone deliberately structured to work with small businesses. We had a great deal of encouragement.

[Traduction]

rée comme une fusion. Il s'agit plutôt de la prise en charge de l'entreprise. Une prise en charge est efficace uniquement si le preneur détient tous les pouvoirs et supprime entièrement l'autre partie à la transaction. Par contre, la fusion, dans le sens réel du terme, et c'est sans doute celui-là que vous utilisez . . .

M. Dorin: Je ne fais pas vraiment la différence entre les deux.

M. R. Wilson: Je vois.

M. Dorin: Je veux surtout parler d'investisseurs du secteur privé par opposition au gouvernement. C'est surtout de cela dont il est question.

M. R. Wilson: Très bien. Je suis d'accord avec vous car, à mon avis, le marché décide de la survie d'une entreprise.

M. Dorin: Me permettez-vous de vous poser une seule question concernant la débenture de seize millions de dollars? Que je sache, cette débenture n'a pas été offerte à tout le monde. Le gouvernement de l'Alberta et la *Surrey Credit Union* ont acheté une part, mais je ne connais rien des autres actionnaires. La *Surrey Credit Union* est venue témoigner devant nous pour d'autres raisons. Pouvez-vous nous dire pourquoi cette caisse de crédit a décidé d'acheter une part de 7,5 millions de dollars d'une débenture de seize millions de dollars?

M. Neapole: C'était leur décision. Il s'agit d'une transaction sans lien de dépendance. J'ai vu certains des documents que cette société a soumis au comité. La *Surrey Credit Union* était l'un des déposants de la banque et notre relation d'affaires avec cette caisse datait d'avant la clôture de la débenture. Je serais bien mal placé cependant pour vous expliquer pourquoi ils ont pris la décision d'acheter cette part.

M. Dorin: Et quelle est la part du gouvernement de l'Alberta dans cette transaction?

M. Neapole: Le gouvernement de l'Alberta a acheté une part de cinq millions de dollars.

M. Dorin: Le gouvernement a sans doute investi ce montant pour montrer son appui ou alors pour venir en aide à la banque. J'ai l'impression qu'il ne s'agissait pas vraiment d'un investissement commercial. La *Surrey Credit Union* était donc le seul autre acheteur important. Je me demande s'il s'agissait vraiment d'une simple transaction commerciale.

M. R. Wilson: Monsieur le président, il y a dû avoir d'autres facteurs. Si vous regardez l'histoire de la Norbanque, vous verrez que ses promoteurs étaient les caisses de crédit et les coopératives. Les caisses de crédit ont décidé d'offrir leur participation à la Norbanque parce qu'elle n'étaient vraiment pas satisfaites des services que les grosses banques offraient aux petites entreprises dans l'ouest du pays qui, selon elles, étaient éloignées des centres décisionnels de l'est du Canada. À leur avis, il était préférable de mettre sur pied une structure parfaitement adaptée à la petite entreprise. Nous avons reçu énormément d'encouragement.

[Text]

• 1315

I should mention that it was even explored with the then Inspector General, and the Finance Committee of the House and of the Senate, as to whether the credit unions could in fact form their own bank, and it was discovered that it was not possible. But what they did do was to invest heavily in us, and we have continued to have a very close relationship with credit unions across Canada, probably the closest—well, easily the closest—of any bank. Their shareholdings have diminished over time as new issues of capital have taken place, but we still have many shareholders among credit unions and we still have many credit union members who are shareholders individually. So I think Surrey was very much aware of this. Surrey is a leader in the British Columbia credit union movement and has been eager to see us continue the effort.

The Chairman: Thank you, Mr. Dorin. Your time is up. There is a supplementary by Mr. Riis and then Mr. Garneau. A short supplementary?

Mr. Riis: A short supplementary. The question posed by my colleague is a critical one, and the history lesson was helpful, Mr. Wilson. But we cannot understand why the Surrey Credit Union in their right mind would have bought a debenture unless there was something else involved. As you say, Mr. Neapole, you have read the transcripts, and certainly there was the beginning of an explanation that there were other arrangements you had made. You are asking us to believe what you are saying here today and to have credence in your comments. Why do you not give us a straight answer? What was the deal, or what was the arrangement, with the Surrey Credit Union that encouraged them to take out such a large debenture at such a sensitive time?

Mr. Neapole: First of all, your comment that you wonder how anybody in his right mind could have bought that debenture I suggest to you is a little bit unfair.

Mr. Riis: Perhaps as to why the Surrey Credit Union would take \$7.5 million of its assets of \$9 million and put it into a debenture.

The Chairman: That is 80% of their equity.

Mr. Riis: Yes, 80% of their equity . . .

Mr. Dorin: That is the question. We would not question it if people had bought half a million or a million dollars, etc., but it is that substantial amount. I think we are both interested to know whether they were protecting some other investment, or they had other reasons over and above a simple commercial transaction in buying the investment.

Mr. Riis: And you have an opportunity to be straight with the committee, so that we can believe that everything else you have said to this point in fact is straight as well.

Mr. Neapole: The background to it was complicated. We have had contact with the Surrey Credit Union and a number of other credit unions over the last several months about how

[Translation]

L'idée a d'abord été soumise à l'Inspecteur général et au Comité des finances de la Chambre et du Sénat. Mais il s'est avéré impossible pour les caisses de crédit de former leurs propres banques. Elles ont donc décidé d'investir chez nous et nous continuons d'avoir avec les caisses de crédit des liens très étroits, sans doute les plus étroits qu'il puisse exister avec aucune banque. Le nombre de leurs actions a diminué au fil des ans en fonction des nouvelles émissions de capital. Nous comptons cependant encore énormément d'actionnaires parmi les caisses de crédit dont certaines sont des actionnaires individuels. À mon avis, Surrey était parfaitement au courant de la situation. En effet, Surrey joue un rôle de leadership dans le domaine en Colombie-Britannique et nous encourage à poursuivre nos efforts.

Le président: Je vous remercie, monsieur Dorin. Votre temps est écoulé. M. Riis a une supplémenteaire et il sera suivi de M. Garneau. Est-elle courte?

M. Riis: Elle est toute petite. Mon collègue a posé une question fort intéressante et la leçon d'histoire nous a beaucoup servi, monsieur Wilson. Nous ne comprenons cependant toujours pas pourquoi la *Surrey Credit Union* a jugé opportun d'acheter une débenture. Cela nous amène à conclure qu'il devait y avoir d'autres raisons cachées. Vous avez lu la transcription des délibérations, monsieur Neapole. Vous savez comme nous qu'on nous a fourni un début d'explication quant aux autres dispositions que vous avez prises. Vous nous demandez de croire vos déclarations d'aujourd'hui. Mais alors pourquoi ne pas nous donner une réponse simple et directe? Quels arrangements avez-vous conclus avec la *Surrey Credit Union* pour l'inciter à acheter une débenture aussi considérable à une telle époque?

M. Neapole: Je vous trouve un peu injuste de prétendre qu'aucune personne avertie n'aurait acheté cette débenture.

M. Riis: Mais nous nous demandons toujours pourquoi la *Surrey Credit Union* était disposée à investir 7,5 millions de dollars de ses 9 millions de dollars d'avoirs dans une débenture?

Le président: Il s'agissait de 80 p. 100 de leur capital.

M. Riis: Oui, 80 p. 100 de leur capital . . .

M. Dorin: Il s'agit en effet d'un montant considérable. Personne n'aurait posé de questions si un acheteur s'était présenté pour un demi-million ou un million de dollars. Nous voulons savoir s'ils protégeaient d'autres investissements, ou alors, si la Surrey avait d'autres raisons d'investir dans cette débenture et si elle considérait vraiment cet investissement comme une simple transaction commerciale.

M. Riis: Nous vous fournissons ici l'occasion rêvée de nous donner une réponse directe. Ceci nous aiderait peut-être à croire également tout ce que vous nous avez dit jusqu'à maintenant.

M. Neapole: Les antécédents sont assez complexes. Nous avons été en communication avec la *Surrey Credit Union* et un certain nombre d'autres caisses de crédit au cours des quelques

[Texte]

we could help them, and particularly as to what we had learned in terms of real estate work-outs. In the case of the Surrey Credit Union, we were able to assist them in a specific area, and the credit union reciprocated by not only purchasing the debenture but entered into an additional arrangement with us—actually, it was before the debenture took place—where we provided a sort of back-to-back revolving liquidity arrangement with the Surrey Credit Union for, as I understand it, \$20 million.

Mr. Garneau: Before the signing of the debenture?

Mr. Neapole: Yes, yes. Basically what it boiled down to was that it gave them an ability to fluctuate their liquidity at rates that were advantageous to them, and it gave us a certain advantage in that to the extent they were not fully utilizing the back-to-back arrangement at all times it gave us a contribution to our liquidity. So there were three or four elements to the relationship. I think it is fair to say that the purchase of the debenture was in reciprocation of the combination of these things. Also, I think the important thing to remember is that the relationship went back some time before the debenture purchase took place. I would also argue that they were not the sole purchaser of that issue. There were others. It was a market-price transaction, and was sold by the bank according to an appropriate offering memorandum with damn good disclosure.

• 1320

At that point in time it was important for financial institutions in the market to continue to sort of express confidence in one another. We were very gratified, frankly, by the fact that they were willing to express that confidence.

The Chairman: Thank you, Mr. Riis. Mr. Garneau, and then back to you, Mr. Riis.

Mr. Garneau: On the same subject, after the signing of this debenture with Surrey Credit Union, did you buy any loans from this credit union?

Mr. Neapole: No.

Mr. Garneau: I would like to follow on the line of questioning asked by Mr. Kindy for Calgary East about your relationship with the curator, particularly at the beginning of their responsibilities. I refer to this article published in *The Globe and Mail* of September 18. I understand that you disagree with the way they settled this problem about \$25 million to \$30 million of cheques that had to be cashed through the normal process. Did you ask for legal advice before refusing to concur to this settlement?

Mr. Neapole: You are referring to the same matter that was raised by the other member . . .

Mr. Garneau: From the Royal Bank . . .

Mr. Neapole: At the time the situation arose, it was, as I recall, 4 o'clock or 5 o'clock on a Friday afternoon in Calgary. We were aware that it was proposed that certain entries be passed, and we were requested to co-sign, along with the

[Traduction]

derniers mois pour essayer de déterminer comment nous pouvions leur venir en aide, particulièrement grâce à ce que nous avions appris en matière d'arrangements dans le domaine de l'immobilier. Nous avons été en mesure de venir en aide à la *Surrey Credit Union* dans un domaine bien précis et la caisse en a fait de même à notre égard non seulement en achetant cette débenture mais aussi en concluant un arrangement supplémentaire avec nous. En fait, cela s'est passé même avant l'histoire de la débenture. Nous avons passé avec la caisse une sorte d'arrangement renouvelable pour des liquidités d'une valeur de 20 millions de dollars, si je ne m'abuse.

M. Garneau: Avant la souscription de la débenture?

M. Neapole: Oui, oui. Cet arrangement leur permettait de faire fluctuer leurs liquidités à des taux avantageux pour la caisse et comme les fonds n'étaient pas utilisés constamment et pleinement, cela ajoutait un peu à nos liquidités. Il y avait donc trois ou quatre éléments dans notre relation. Ce sont ces raisons qui ont poussé la caisse à acheter une part de la débenture. N'oubliez surtout pas que ces relations d'affaires existaient déjà depuis longtemps au moment où la transaction relative à la débenture a été conclue. Et n'oubliez pas non plus qu'il y a eu d'autres participants à cette transaction. Il s'agissait d'une transaction au prix du marché et la banque a offert cette débenture conformément aux conditions énoncées dans l'avis. Aucun renseignement pertinent n'a été caché.

A cette époque, il était très important que les institutions financières continuent de montrer qu'elles avaient confiance les unes dans les autres. Nous étions très reconnaissants de ces témoignages de confiance.

Le président: Je vous remercie, monsieur Riis. Monsieur Garneau suivi de M. Riis.

M. Garneau: Aviez-vous acheté des prêts à la *Surrey Credit Union* après avoir acheté cette débenture?

M. Neapole: Non.

M. Garneau: Je vais poursuivre dans la même veine que M. Kindy de Calgary East et vous poser des questions sur votre relation avec le curateur surtout au moment de son entrée en fonction. Je vous renvoie à l'article publié sur cette affaire dans le *Globe and Mail* du 18 septembre. Il semble que vous n'étiez pas d'accord avec la façon dont on a réglé ce problème des 25 à 30 millions de dollars de chèques qui devaient être touchés selon la procédure normale. Avez-vous demandé des avis juridiques avant de refuser d'accepter ce règlement?

M. Neapole: Vous abordez le même sujet que l'autre membre . . .

M. Garneau: . . . de la Banque Royale . . .

M. Neapole: Ce problème est survenu vers 16 ou 17 heures vendredi après-midi à Calgary, si je me souviens bien. Nous savions qu'il avait été proposé que certaines inscriptions soient faites et on nous a demandé de cosigner avec le curateur les

[Text]

curator, the appropriate documentation to authorize the passing of those entries. At the time we were approached to do that, we expressed the view that we did not think it was proper, using banker's judgment. Subsequently the matter was reviewed by myself in conversation with counsel, and counsel's opinion was that our judgment was correct.

Mr. Garneau: Is it true that you were so worried about this affair that you, or a member of the board or other officials of your bank, discussed this matter with Mr. MacAdam of the Prime Minister's Office?

Mr. Neapole: That is true.

Mr. Garneau: What type of answer did you receive?

Mr. Neapole: It was not so much a question of an answer, it was just that the information was noted.

Mr. Garneau: You never heard about it later on?

Mr. Neapole: No.

Mr. Garneau: I would like to . . .

Mr. Neapole: I beg your pardon, that is not strictly correct. Approximately two or three days later I received a telephone call from a lawyer who was acting for the government in some capacity or other who asked me to review it with him on the telephone, and I did. So there was some reaction in that sense.

Mr. Garneau: Leading to September 1, the only report we are aware of, even though we do not know the contents of this report, was Mr. Adamson's report. The other information we have is the letter signed by Touche Ross on September 27. I think you are aware of this letter. You certainly have read the letter. On page 2 of this letter, the third paragraph of page 2, the curator stated that:

The book value of Northland's loan portfolio does not reflect an adequate provision for loan losses. It appeared to us that the amount required to give recognition to such loan losses would exceed the amount of Northland's capital base consisting of capital and reserves and subordinated debt, as shown in the interim report.

And later on they say:

In this regard, it should be noted that the loan portfolio analysis conducted by our representatives and by representatives of the Royal Bank of Canada is supported by the assessments contained in a document prepared by the Internal Chief Inspector of Northland as a result of his branch inspection during the period April 1, 1984 to July 1, 1985. Every condition is given in Northland's account to the foregoing assessment, such account would show that the liabilities of Northland exceed its assets.

• 1325

Could you share with us what exactly was this internal chief inspector of Northland's report Mr. Morrison referred to in his letter?

Mr. Neapole: Yes. I can deal with that, I think, adequately. The chief inspector's role in the bank is to conduct periodic

[Translation]

documents nécessaires pour autoriser ces inscriptions. Nous avons bien dit à ce moment-là qu'en bons banquiers, nous n'estimions pas cette mesure appropriée. J'ai passé l'affaire en revue avec le conseiller juridique et, selon lui, notre jugement était bon.

M. Garneau: Est-il vrai que cette affaire vous tracassait tellement que vous-même, ou un membre du conseil ou d'autres responsables de votre banque, avez discuté de cette affaire avec M. MacAdam du bureau du premier ministre?

M. Neapole: C'est exact.

M. Garneau: Et que vous a-t-on répondu?

M. Neapole: Il ne s'agissait pas vraiment d'une réponse, il s'agissait plutôt de prendre des renseignements.

M. Garneau: Et on ne vous en a jamais reparlé?

M. Neapole: Non.

M. Garneau: Je vais . . .

M. Neapole: Je m'excuse, mais ce n'est pas entièrement vrai. Deux ou trois jours plus tard, j'ai reçu un appel d'un avocat qui représentait le gouvernement d'une façon ou d'une autre et il m'a demandé de lui expliquer l'affaire de nouveau au téléphone, ce que j'ai fait. C'était une sorte de réaction.

M. Garneau: Nous sommes au courant de l'existence d'un seul rapport qui couvre la période allant jusqu'au 1^{er} septembre mais nous n'en connaissons pas la teneur. Il s'agit du rapport de M. Adamson. Les autres renseignements en notre possession proviennent d'une lettre de Touche Ross en date du 27 septembre. Vous devez connaître cette lettre. Vous l'avez lue. Le curateur déclare au troisième paragraphe de la page 2:

La valeur comptable du portefeuille de prêts de la Norbanque ne contient pas des réserves suffisantes pour parer aux pertes sur prêts. A notre avis, les réserves nécessaires pour couvrir ces pertes dépasseraient le montant de la base de capitaux de la Norbanque qui est constituée de capitaux, de réserves et de dettes subordonnées comme en témoigne le rapport provisoire.

Et on trouve plus loin:

Il convient également de signaler que l'analyse du portefeuille de prêts que nos représentants et les représentants de la Banque Royale du Canada ont effectuée est confirmée par les évaluations qui figurent dans un document qu'a rédigé l'inspecteur en chef interne de la Norbanque, suite à l'inspection effectuée entre le 1^{er} avril 1984 et le 1^{er} juillet 1985. On fait état de toutes les conditions du compte de la Norbanque pour ce qui concerne cette évaluation, et ce compte montrait que le passif de la Norbanque était supérieur à son actif.

Pouvez-vous nous dire exactement en quoi consiste ce rapport de l'inspecteur en chef interne de la Norbanque auquel M. Morrison fait allusion dans sa lettre?

M. Neapole: Oui, je pense bien pouvoir vous répondre de façon satisfaisante. L'Inspecteur en chef de la banque est

[Texte]

inspections of the individual branch units and among other things review the loan portfolios of those branches. As he concludes each of his inspections, he makes a summary report on his findings and those reports are filed with senior management. They are filed with the audit committee of the board. I am not exactly sure of the process in terms in which they are filed with the Office of the Inspector General of Banks, whether it is on an "as requested" basis or automatic. In any event, they are available to the Office of the Inspector General of Banks.

Mr. Garneau: The external auditors too?

Mr. Neapole: As far as I know, yes. In any event, the inspector's role, as we mandate it within our bank, is to review loans, make a classification of those loans as he deems appropriate in terms of their relative condition, and to report accordingly. We do not extend his mandate to determine the level of provisioning. We judge that is more appropriately reserved to senior executive management. We also have sort of designed his inspection mandate in such a way that especially in the last two years his focus has been primarily on new loan growth.

Within Northland Bank... First of all, I should explain that it is not that big. The total number of branches is very small and the total number of loan files is relatively small. The senior executive management are extremely familiar with the loan portfolio. As we mentioned earlier, a large percentage of loans that are considered problem loans, work-out candidates or whatever, have been around for a while. They are catalogued extensively and adequately. So from about late 1983 onwards we did not expect our inspector, in doing his annual reviews, to preoccupy himself unduly with rewriting reports on accounts that were already clearly identified and catalogued and understood as problem loans. We wanted his focus primarily on new loan growth, because much of that new loan growth was happening at the sort of grass-roots level in the branch structure. We wanted to make sure that we were not in any way seeing any erosion in quality control.

Obviously larger loans, coming up through the executive ranks for credit review and so on, were being carefully scrutinized at head office anyway. But we were particularly concerned about the sort of \$100,000, \$200,000, \$300,000 types of accounts that were not necessarily coming to the top level of the bank for decision-making.

Now, the inspector's style of reporting internally is somewhat... How shall I say it?

Mr. Garneau: It is tough.

Mr. Neapole: Tough, yes—deliberately so. It is intended that he should be a harsh critic. We would rather have over-kill than under-kill in terms of inspection criticism. Now, the inspector's reports, when added up in summary, which I think the curator was referring to in his letter, indicate total classifications of all categories of weakness of something in excess of approximately \$300 million. But it is very important to understand that does not indicate necessarily losses. It simply indicates something that is undesirable or could be improved within the situation.

[Traduction]

chargé d'effectuer des inspections périodiques des succursales et de passer en revue le portefeuille de prêts de ces dernières. Il effectue ensuite un rapport sommaire sur chacune de ces inspections et le remet à la haute direction. Ces rapports sont ensuite transmis au Comité de vérification du conseil. Mais j'ignore s'ils sont ensuite envoyés au bureau de l'Inspecteur général des banques, si cela se fait sur demande ou alors de manière automatique. De toute façon, ils sont à la disposition du bureau de l'Inspecteur général des banques.

M. Garneau: Et des vérificateurs externes aussi?

M. Neapole: Je pense que oui. De toute façon, le mandat de l'inspecteur au sein de notre banque consiste à passer les prêts en revue et à les catégoriser selon leur condition et d'en faire rapport. Il ne lui appartient pas de déterminer le taux des réserves. Cette responsabilité revient, selon nous, à la haute direction. Au cours des deux dernières années, nous avons surtout chargé l'inspecteur de se concentrer sur la croissance des nouveaux prêts.

A la Norbanque... Vous savez, ce n'est pas une très grande institution. Nous ne comptons pas beaucoup de succursales et notre portefeuille de prêts n'est pas très considérable. La haute direction le connaît très bien. Comme nous l'avons signalé tout à l'heure, la plupart des prêts problèmes causent des difficultés depuis longtemps déjà. On connaît tous les détails de leur situation. Par conséquent, nous avons demandé à notre inspecteur, à partir de la fin de l'année 1983, environ, de ne pas trop s'attarder, dans le cadre de ses examens annuels, à rédiger des rapports sur les prêts problèmes car nous en connaissions parfaitement tous les détails. Nous ne voulions surtout pas qu'il y ait des réductions au niveau du contrôle de la qualité.

De toute façon, les prêts plus considérables faisaient l'objet d'un examen au niveau de la haute direction et du siège social. Nous nous inquiétions beaucoup plus des prêts de 100,000, 200,000 et 300,000 dollars qui n'étaient pas assujettis aux décisions de la haute direction.

Les rapports de l'inspecteur sont en général... Comment puis-je les décrire?

M. Garneau: Stricts.

M. Neapole: Oui, ses rapports sont très stricts et il joue le rôle d'un critique très sévère. Nous préférons qu'il critique trop que pas assez. D'après les rapports de l'inspecteur auxquels le curator a fait allusion dans sa lettre, il semble que le total des prêts faibles soit supérieur à 300 millions de dollars. Mais il ne s'agit pas nécessairement de pertes. Il s'agit plutôt d'une situation qu'il faudrait améliorer.

[Text]

• 1330

In the case of the internal inspector's actual categorization of loans in the critical categories of doubtful and bad, his totals do not substantiate or agree with the curator's assessment. They are dramatically different.

Mr. Cassidy: The Inspector General's?

Mr. Neapole: No, I am saying the chief inspector of the bank.

Mr. Cassidy: Okay.

Mr. Neapole: By the way, the chief inspector of the bank is a tough critic, as I said, and deliberately so.

Mr. Garneau: As it seemed to be a very important part of the letter of Touche Ross to the Minister of State for Finance, have you discussed this particular problem with Mr. Morrison?

Mr. Neapole: In the broad context of discussion of their assessment and ours, yes.

Mr. Garneau: In the same letter, the last paragraph, it is very difficult for us to understand the real meaning of this paragraph. When Mr. Morrison talks about . . . he says:

We do not suggest that we have seen any evidence of wrongdoing, only that it appears to us that it may be considered appropriate to make such an inquiry.

Are you aware of any self-dealing that may have occurred between a borrower who would have been at the same time an executive or an official of the bank?

Mr. Neapole: Absolutely not.

Mr. Garneau: You are not aware of that?

Mr. Neapole: I am not aware of it, no.

Mr. Garneau: Another line of questioning: When we look at your consolidated statement of income, and from your financial statement we have the figures starting in 1980 until 1984, except for the year 1982, when it seems to have been a very tough year, you have shown a profit before taxes and also you have paid income tax in 1980-81 and 1984. But particularly as far as 1984 is concerned, you have shown a profit of \$4.2 million before taxes. But there is a major item under the heading "other income" where you had \$2.4 million of other income revenue in 1983 and \$8.1 million in 1984.

I do not know what conclusion one can draw from the reading of your financial statement. Is it possible that you have restructured the loan, capitalized the interest and counted the revenue, plus the fee income, and have finally shown a profit before taxes of \$4 million? I am trying to get at why Mr. Adamson wrote such a bad report to his boss as to cause him to make the decision to appoint a curator to your bank. I am not saying that there is any wrongdoing, but I am trying to find the reason why they made the decision.

As you know, I have stated publicly that I could not understand the reason why your bank was going to be shut down and liquidated. I even made proposals to the contrary. But I am just trying to find the reason why. Is it a possibility

[Translation]

Le total des prêts douteux et des prêts en souffrance mentionnés par l'inspecteur interne dans son rapport n'est pas conforme à l'évaluation du curateur. La différence est considérable.

M. Cassidy: Vous parlez de l'inspecteur général?

M. Neapole: Non, je parle de l'inspecteur en chef de la banque.

M. Cassidy: Je vois.

M. Neapole: Je l'ai dit et je le répète: l'inspecteur en chef de la banque est un critique très sévère, et pour cause.

M. Garneau: Avez-vous discuté de ce problème avec M. Morrison? Il semble en effet que ce soit là une partie importante de la lettre que Touche Ross a envoyé au ministre d'état aux finances.

M. Neapole: Oui, dans le contexte général de nos discussions sur leur évaluation et la nôtre.

M. Garneau: Nous n'avons pas très bien compris le dernier paragraphe de cette même lettre. M. Morrison dit en effet:

Nous ne prétendons pas avoir trouvé des preuves de méfait. Nous disons simplement qu'il conviendrait d'effectuer une enquête.

Avez-vous eu connaissance d'une transaction intéressée impliquant un emprunteur qui aurait été en même temps un administrateur ou un directeur de la banque?

M. Neapole: Non.

M. Garneau: Vous n'étiez pas au courant?

M. Neapole: Je n'en ai pas eu connaissance.

M. Garneau: J'ai d'autres questions à poser. L'état de vos revenus consolidés et votre bilan nous fournissent des données qui vont de 1980 à 1984. À l'exception de l'année 1982 qui semble avoir été particulièrement dure, on constate que vous avez réalisé des profits avant impôts et payé des impôts en 1980-1982 et en 1984. En 1984, vous avez réalisé 4.2 milliard de dollars de profits avant impôt. Sous la rubrique autres revenus on trouve 2.4 million d'autres revenus pour 1983 et 8.1 million pour 1984.

Je ne sais pas vraiment quelles conclusions on peut tirer de votre état financier. Se peut-il que vous ayez restructuré le prêt, amorti les intérêts, compté les revenus, ajouté les honoraires pour un total de 4 millions de dollars de profits avant impôt? J'essaie de comprendre pourquoi M. Adamson a fait un si mauvais rapport à son chef que ce dernier a décidé de nommer un séquestre. Je ne dis pas qu'il y a eu méfait, mais j'essaie de comprendre pourquoi cette décision a été prise.

Comme vous le savez, et je l'ai déjà déclaré publiquement, je ne comprends pas pourquoi on a décidé de fermer votre banque et de liquider ses avoirs. J'ai même fait des recommandations contraires. J'essaie simplement de comprendre les raisons qui ont motivé cette décision. Est-il possible que vous ayez

[Texte]

that you have restructured the loan? We have heard all sorts of rumours. I would like to get the information from your side.

Mr. Neapole: Let me try to answer that as effectively as I can. In turning the Northland Bank around, which is a process that has really been under way starting from the year you refer to of 1982, which was the first year the bank had reported an operating loss in its history and was in the midst of grappling with recognition...

Mr. Garneau: Excuse me. Is this when you were appointed to the bank?

Mr. Neapole: No, I arrived at the bank in June of 1983.

Mr. Garneau: Okay.

Mr. Neapole: But starting in 1982 the bank was dealing with the recognition of the effects of the recession and beginning to develop strategies and policies, if you like, to deal with the reality of turnaround.

• 1335

In 1983 those policies, strategies and so on started to take shape and started to move forward. We recognized at an early date—I think it is safe to say before I arrived at the bank—that for Northland to do a cost-effective turnaround it had to become proactive; that it could not simply write reports, phone receivers, have them appointed and eventually close files; that it was not going to be cost-effective and it would not be the appropriate or the right answer for Northland.

Northland had to learn how to work with assets, whether it was restructuring them, whether it was taking over management in some cases, whether it was indulging in trading activity, for example on assets, or whatever it was. We had to learn how to manage the inventory, if you like, for ourselves, rather than dealing it off and delegating it off to court-appointed receivers and so on.

Through early 1983 some people were attracted to become associated with the bank, which ultimately led to the creation of our real estate subsidiary—highly talented people, by the way—and from within Northland's own ranks the sort of creative, imaginative management types of people started to emerge. Initially the focus was on restructuring assets and it has continued that way, but in addition to that, over the past 18 months or so, especially showing up in the results of 1984 and subsequently in 1985, Northland has been able to turn those skills to fresh revenue producing that is not associated with restructuring or rescue operations. When we were concluding our year-end audit in late November-December of 1984 we had considerable discussion with our auditors about analysis and accounting treatment as applied to fee income in particular, which I think is your focus in this question.

The net result of it all was that the auditors had come at that point in time to the realization that Northland had become a bit of a hybrid as a bank in the sense that it was not completely following traditional modes and patterns of what we are more commonly used to, especially with the larger banks, and that Northland's value-added or merchant banking

[Traduction]

restructuré le prêt? Nous avons entendu toutes sortes de rumeurs. Mais j'aimerais connaître votre point de vue.

M. Neapole: Je vais essayer de vous répondre aussi directement que possible. La Norbanque a déclaré des pertes pour la première fois en 1982 et s'est par conséquent lancée dans toutes sortes d'activités pour essayer de reprendre le dessus. Au beau milieu de cette affaire...

M. Garneau: Excusez-moi, mais est-ce que vous avez été nommé à la banque à ce moment-là?

M. Neapole: Non. Je suis arrivé en juin 1983.

M. Garneau: Très bien.

M. Neapole: En 1982, la banque a commencé à subir le contrecoup de la récession et à essayer d'élaborer des stratégies et des politiques en vue de son redressement.

Ces politiques et stratégies ont commencé à donner des résultats en 1983. La Northland Bank avait compris, même avant mon arrivée, que la planification était essentielle si elle voulait demeurer rentable. Elle avait compris qu'on ne pouvait se contenter de rédiger des rapports, de téléphoner à des séquestres, de les faire nommer et de fermer les dossiers. On avait compris que ce système n'était pas rentable et ne convenait pas non plus à la Northland Bank.

Il fallait que la Northland Bank apprenne à s'occuper d'actifs, à les restructurer au besoin, à prendre des entreprises en charge dans certains cas et même à se lancer dans des activités commerciales dans le contexte des actifs, par exemple. Nous avons été obligés d'apprendre à gérer des inventaires au lieu de nous en défaire ou d'en déléguer la responsabilité à des séquestres nommés par les tribunaux.

Au début des années 1983, notre banque attirait beaucoup de monde et c'est pourquoi nous avons fini par mettre sur pied notre propre agent d'immeubles. Nous attirions des gens forts compétents et les cadres qui avaient beaucoup de créativité ou d'imagination ont fini par émerger de nos propres rangs. Au début, nous nous sommes surtout concentrés sur la restructuration des avoirs et nous avons continué ainsi. Depuis un an et demi environ, et cela se reflète dans les données pour 1984 et 1985, la Northland Bank a réussi à se servir de ses talents pour trouver des nouvelles sources de revenu qui n'ont rien à voir avec la restructuration ou les activités de dépannage. Au moment de mettre fin à notre vérification de fin d'année à la fin de novembre—décembre 1984, nous avons beaucoup parlé avec nos vérificateurs d'analyses et de comptabilité en matière d'honoraires surtout, ce qui est je pense au coeur de votre question.

Les vérificateurs avaient fini par se rendre compte du fait que la Northland Bank était devenue une banque hybride, en ce sens qu'elle n'était pas parfaitement conforme à la structure classique que nous connaissons tous, qui est celle des grosses banques. Ils s'étaient également rendus compte que les activités de banques marchandes ou la plus-value de la

[Text]

activities, or however they are styled, were real. They were creating value in situations for clients, sometimes new clients, sometimes old clients, and sometimes in situations where assets did not come on our books but we simply were selling service. The conclusion was that the fee income recognition was appropriate to the circumstances, and really I think it is safe to say that it attracted a certain amount of admiration.

Mr. Garneau: But what about . . .

The Chairman: Mr. Garneau, this is your last question. I would like to get Mr. Riis on and it is getting close to 2 p.m.

Mr. Garneau: What about the capitalization of interest? When one looks at your revenue—interest and dividend income, \$95.5 million—what would be the amount of those revenues coming from increasing a loan to allow the borrower to pay you back the interest? Was it the policy of the bank to do that in certain instances . . .

Mr. Neapole: No.

Mr. Garneau: —and if so, what would the amount be?

Mr. Neapole: First, I cannot answer the question as to the amount because we do not catalogue it separately. We do not distinguish in our accounting between interest capitalized or interest paid in cash. The interest dollar is an interest dollar; we do not keep separate records.

• 1340

I can tell you the bank does not have a policy to capitalize interest, nor does it have a policy not to capitalize interest. Interest capitalization is a function of the ad hoc situation as it applies to any particular account or asset. As a general rule, if interest is capitalized, there is a reason why it is being done in that way, either because of the particulars of the financing, such as a construction loan in process, or where it reflects changing circumstances: additional security, changed business plan, changed prospects, or whatever. We do not capitalize interest for the sake of optics.

Mr. Garneau: When one looks at your books and sees that your non-performing loans went down from \$75 million to \$45 million, it is not because you restructured the loans, increased the amount due, or paid the interest due on those loans to yourself?

Mr. Neapole: No, not by itself. It is not as simplistic as that, no.

Mr. Riis: Mr. Neapole, when the curator came in, the curator stopped the arrangement that was being assembled as the Rondix arrangement. Can you explain why he stopped that?

Mr. Neapole: First of all, the Rondix transaction was signed in mid-August. It was signed subject to board approval, which was subsequently dealt with at the August 22 board meeting. After the board meeting, through discussion and negotiation, it was scheduled to close September 30. Of course, in the intervening time the curator was appointed and installed. During the month of September a certain amount of discussion took place between bank management and the curator on whether we would or we would not be in a position to close the

[Translation]

Northland Bank, si vous voulez, étaient bien réelles. Nous réussissions à tirer parti de nos relations avec nos clients, anciens et nouveaux. Nous vendions nos services. Donc ces revenus découlant d'honoraires étaient appropriés dans les circonstances et nous ont attiré une certaine admiration.

M. Garneau: Mais qu'en est-il . . .

Le président: Monsieur Garneau, votre dernière question. Le tour de M. Riis approche et il sera bientôt 14 heures.

M. Garneau: Et que faites-vous de la capitalisation des intérêts? Quelle est la part de vos revenus—95,5 millions de dollars en intérêts et dividendes—qui découlent des augmentations de prêts consentis à des emprunteurs pour les aider à vous rembourser l'intérêt dû? Était-ce la pratique de la banque de consentir ce genre d'augmentation dans certains cas . . .

M. Neapole: Non.

M. Garneau: . . . et dans l'affirmative, de combien s'agit-il?

M. Neapole: Je ne peux rien vous dire pour ce qui est du montant parce que nous n'avons pas de rubrique spéciale. Notre système de comptabilité ne fait pas de différence entre les intérêts capitalisés et les intérêts payés en espèces. Nous utilisons la même rubrique.

Je puis vous dire que la banque n'a pas pour politique de capitaliser les intérêts ou de ne pas les capitaliser. La capitalisation des intérêts dépend de la situation particulière propre à tout compte ou bien donné. En règle générale, la capitalisation des intérêts peut être justifiée; elle est parfois imputable aux modalités du financement, un prêt de construction ou à un changement de circonstances: garantie supplémentaire, modification du plan d'entreprise, changements de circonstances et ainsi de suite. Nous ne procédons pas à la capitalisation des intérêts pour le plaisir de le faire.

M. Garneau: En étudiant vos livres, on constate que vos prêts non productifs ont été ramenés de 75,000 millions de dollars à 45 millions de dollars, mais peut-on en attribuer la cause au fait que vous ayez réaménagé ces prêts, augmenté le montant dû ou versé les intérêts dus à votre propre compte?

M. Neapole: Non, ce n'est pas uniquement cela. La situation n'est pas aussi simple.

M. Riis: Monsieur Neapole, lorsque le curateur a comparu devant ce Comité, il a mis fin au plan qui était en cours d'aménagement, le plan Rondix. Pouvez-vous nous expliquer pourquoi?

M. Neapole: Tout d'abord, ce plan Rondix a été signé à la mi-août. Il a été signé sous réserve de l'approbation du conseil d'administration qui en a discuté lors de sa réunion du 22 août. Après cette réunion et après de nombreuses discussions et négociations, il était entendu que la banque fermerait ses portes le 30 septembre. Or, entre temps, on a nommé un curateur. Pendant le mois de septembre, des discussions ont eu lieu entre les dirigeants de la banque et le curateur pour savoir si la transaction Rondix pouvait ou non être ratifiée. Au fur et

[Texte]

Rondix transaction. As it became closer and closer to the scheduled closing date of September 30 . . . I do not remember the precise date, but as we were getting very near that closing date, the curator provided us with a memorandum or letter—some sort of a written communication—that they were not prepared to concur in the closing of that transaction. As I recall, the communication simply said it was not in the interests of the bank, but no other explanation was provided.

Mr. Riis: Did many or any officers of the bank have loans with the bank?

Mr. Neapole: Quite a few, yes. Most bankers have loans with their employer. The loan situation with employees of Northland Bank, I would say, was fairly consistent with banking industry standards in policy and amounts and so on.

Mr. Riis: Earlier you said a merger was not an impossibility. Are there, right now, options you are considering? Do you have possible merger options in mind?

Mr. Neapole: If you do not mind, I will not answer that question. The question we are trying to deal with is that any reorganization, amalgamation, merger, or restructuring that permits the bank to continue to work essentially along the same lines in asset values and so on as it has been doing is preferable to liquidation. To speculate or to discuss at this point hypotheticals or "what-ifs" or "maybes" in terms of deals I do not think would be worthwhile.

Mr. Riis: Preferable to liquidation. The last question: in impact on the economy, particularly the Alberta economy, in economic development, job creation and so on, what is the difference in impact between being able at this point somehow to rescue through one of the processes you have identified and liquidation?

Mr. Neapole: I guess everyone looks at it from his own point of view. I see it as being a sort of three-category situation.

• 1345

The people who are AAA credits, let us say the excellent borrowers that are very definitely acceptable at any bank, will generally land on their feet either through their own initiative or through some other bank's initiative. The absolutely terrible loan situations will also eventually proceed to a somewhat predetermined fate, whether it is as a result of management's dealing with it ultimately as a write-off or whatever or whether it is put through a liquidation process. To me, the troubled area and the area where we should focus our concern is all the people who are in between. They are not terrible loans where they need to be written off; but at the same time, they may not be companies whose fortunes are at an all-time high, because we are still coming out of a recession in western Canada.

The other problem is that there is a tendency, a natural human nature type of problem, where if you are a client of a bank in liquidation you are suspect. You may be tainted, and it may make it somewhat more difficult for you to do a normal type of refinancing.

[Traduction]

à mesure que l'on se rapprochait de la date fatidique du 30 septembre—je ne me souviens plus de la date exacte—le curateur nous a adressé une note ou une lettre indiquant qu'il n'était pas disposé à avaliser cette transaction. D'après mes souvenirs, cette note disait simplement qu'il agissait dans l'intérêt de la banque, sans autre explication.

M. Riis: Des cadres supérieurs de la banque avaient-ils emprunté de l'argent à la banque même?

M. Neapole: Un certain nombre en avait emprunté oui. La plupart des banquiers empruntent de l'argent à leur employeur. Je crois pouvoir dire qu'en l'occurrence la situation à la Norbanque était à peu près la même que dans les autres banques, eu égard aux prêts, à leur montant, etc.

M. Riis: Vous avez dit tout à l'heure qu'une fusion était possible. Êtes-vous en train d'étudier certaines propositions à l'heure actuelle? Songez-vous à fusionner avec un autre établissement?

M. Neapole: Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais ne pas répondre à cette question. Nous estimons que toute réorganisation, fusion ou restructuration qui permettrait à la banque de continuer d'exercer les mêmes activités qu'auparavant, d'avoir les mêmes éléments d'actif et ainsi de suite, serait préférable à la liquidation. Mais je ne pense pas qu'il soit très utile de discuter des accords que nous pourrions conclure, ni de se perdre en conjectures.

M. Riis: Préférable à la liquidation, avez-vous dit. Voici ma dernière question: si vous réussissiez à remettre la banque d'aplomb et que vous évitiez la liquidation, quelles seraient les différentes répercussions sur l'économie, l'économie de l'Alberta en particulier, sur le développement économique et sur la création d'emplois?

M. Neapole: Je crois que, là-dessus, chacun a son propre point de vue. Il existe, à mon avis, trois situations différentes.

Ceux dont la solvabilité est cotée AAA, c'est-à-dire les emprunteurs dont le dossier est irréprochable et qui sont acceptés par n'importe quelle banque, s'en sortiront en général soit grâce à leurs propres efforts, soit par l'entremise d'une autre banque. Le sort des prêts catastrophiques sera également rapidement réglé, la direction décidant de les mettre au compte des pertes et profits ou de les liquider. Pour ma part, nous devrions concentrer notre attention sur les cas qui se trouvent entre ces deux extrêmes. Ce ne sont pas de mauvais prêts qui devront nécessairement être radiés; mais en même temps, ces prêts ont peut-être été accordés à des compagnies qui subissent des revers de fortune temporaires car la récession n'a pas tout à fait lâché prise dans l'ouest du Canada.

Notre problème est un problème humain cette fois-ci: si vous êtes client d'une banque en cours de liquidation, vous devenez automatiquement suspect. Votre réputation en souffre et vous aurez peut-être plus de mal à refinancer vos prêts.

[Text]

The combination of all these factors suggests that a number of companies will be inconvenienced at least, and possibly in jeopardy, that would not otherwise be.

Mr. Riis: Thank you.

The Chairman: Thank you. Mr. Hawkes, it is 1.45 p.m. We have a long day still ahead of us. I plead with you to be brief. If anybody else wants to excuse himself, we can continue hearing from the witness. I have to endure it but I do not request that everybody else has to.

Mr. Hawkes: I have two quick areas. Mr. Garneau opened the area of the analysis of fee income. You mentioned that you were non-traditional in a couple of areas—you sold services and no assets were involved—and you mentioned the merchant banking side. Can you give us a quick illustration of those non-traditional income earnings?

Mr. Neapole: It is difficult to illustrate without using real examples, and confidentiality is a problem. But let me say that for example because of our exposure in the real estate business in essence we became to some extent a real estate company. As a result of management techniques and the amount of exposure we had to real estate, most of it troubled real estate, we became exposed and known in the real estate market primarily through our subsidiary, Epicon Properties.

As a result, like any active market, when you are in the market you see things going past. You get exposed to situations and you occasionally find opportunities where you can introduce, say, a buyer to a seller, where you might be able to provide some advice as to how financing might be structured in such a way that a transaction is facilitated and get paid for your trouble, whether it is in the form of a fee that is not related to an asset or whether perhaps it crystalizes into a situation that is attractive for the bank to do the financing or whatever.

But the point is that by being pro-active business people out in the market and being exposed in two key areas of real estate and energy where there are transactions going on and where there are lots of especially junior and intermediate companies that need technical and financial advice, if you are exposed to these kinds of situations you get the opportunity to translate that into fee revenue whether or not it is involved in creating an asset. Because of the evolution of our bank and because of the fact that we built this expertise really to address our own problem initially, we are now getting spin-off benefit; it really started to show up and accelerate through 1984.

Mr. Hawkes: Thank you. The other question I have is about the Inspector General of Banks. To what extent did decisions made by him in the last 12 months require you to keep your books in a different way, to write things down in a different way? To what extent is there some shift here in his requirements that account for some of this?

• 1350

Mr. Neapole: There were some new accounting requirements that were introduced at the end of 1984—I believe they

[Translation]

Tous ces facteurs réunis incommoderont certaines sociétés ou les destabiliseront, ce qui n'aurait normalement pas été le cas.

M. Riis: Merci.

Le président: Merci. Monsieur Hawkes, il est 13h45. La journée est loin d'être terminée. Je vous exhorte à être bref. Si quelqu'un d'autre désire partir, qu'il le fasse, nous pourrions continuer à entendre le témoin. Je suis obligé de rester, mais je n'exige pas à ce que tout le monde reste.

M. Hawkes: J'ai deux questions très brèves à poser. M. Garneau a abordé la question des revenus d'honoraires. Vous avez dit que vous ne suiviez pas la pratique normale dans deux domaines—vous vendiez des services sans que des éléments d'actifs entrent en jeu—et vous avez parlé des prêts commerciaux. Pourriez-vous nous donner rapidement des exemples de ces gains non traditionnels?

M. Neapole: Il est difficile de le faire sans vous donner d'exemple concret, et nous sommes tenus au secret. Mais je pourrais vous dire, par exemple, que nous sommes petit à petit devenus une compagnie immobilière en raison essentiellement de notre présence soutenue dans ce domaine. Nos techniques de gestion et notre présence sur le marché immobilier, en difficulté dans la plupart des cas, nous ont amené à nous faire connaître sur le marché de l'immobilier par l'entremise de notre filiale, *Epicon Properties*.

Or, lorsque vous êtes présent sur le marché, vous voyez ce qui s'y passe. Certains cas se présentent à vous et vous trouvez parfois le moyen de présenter un acheteur à un vendeur, par exemple, ce qui vous permet de donner quelques conseils sur un mode de financement qui permettrait de faciliter une transaction; vous recevez de l'argent en compensation, que ce soit sous forme d'honoraires qui ne sont liés à aucun élément d'actifs ou sous forme d'un marché conclu avec la banque pour laquelle vous travaillez.

Ainsi, en étant très actif sur le marché et en connaissant bien la situation dans le domaine de l'immobilier et de l'énergie, domaines dans lesquelles des transactions ont lieu constamment et où de moyennes et petites sociétés en particulier ont besoin de conseils techniques et financiers, nous pouvons obtenir ainsi des honoraires, qu'un bien soit créé ou non. En raison de l'évolution de notre banque et du fait que nous avons bâti ce savoir-faire pour pouvoir au départ résoudre nos propres problèmes, nous en recueillons de plus en plus les fruits et cette tendance s'est poursuivie tout au long de l'année 1984.

M. Hawkes: Merci. Mon autre question porte sur l'Inspecteur général des banques. Dans quelle mesure les décisions qu'il a prises au cours des douze derniers mois vous ont-elles amenés à tenir vos livres différemment, à tout consigner de façon différente? Peut-on attribuer une partie de ces événements aux conditions qu'il a imposées?

M. Neapole: Certains nouveaux impératifs comptables ont été introduits à la fin de l'année 1984: je crois qu'ils sont entrés

[Texte]

took effect on November 1, 1984 for fiscal 1985—but they were not particularly material in terms of the impact as it related to our bank at least. The biggest shift that has changed in the last 12 or 18 months has not been so much in the way you account or the way you keep the books, it has been more in the area of what is disclosed and what is not disclosed in terms of public reporting. For example, banks are now reporting statistics on non-productive loans as part of their annual—at least annual, and some of them are doing it quarterly—disclosure to their shareholders; that is a relatively recent development. But the material impact of the changes I think you are referring to was not particularly significant.

Mr. Hawkes: So it is just a public disclosure in a different way that may have changed people's confidence to some extent.

Mr. Neapole: I do not think that frankly had much to do with it, because through 1984 banks that were issuing prospectuses were starting to provide that disclosure in anticipation of their upcoming annual reports anyway. All the banks in Canada, as far as I know, provided disclosure in their annual reports on non-performing loans this year—like at the beginning of 1985, when their annual reports came out. I do not think the disclosure played a major role in so far as confidence was concerned. I think that frankly most of the new disclosures had already been discounted in market perceptions.

Mr. Hawkes: I have one last question. Is there anything in your knowledge base that would suggest that Mr. Adamson or the 45 Royal Bank people who helped the curator had much experience with what you referred to as non-traditional merchant banking or the selling of services? Is there anything in those banking situations that would suggest they might have a lot of experience with that kind of thing?

Mr. Neapole: My exposure to Mr. Adamson would not allow me to give you an opinion, because as I say, my exposure to him was minimal, virtually zero. As far as the Royal Bank people were concerned, the only Royal Banker I got any personal exposure to during the time of the curatorship was the senior man from the Royal Bank, who I happen to have known for years because of my background in the Royal Bank. But as far as the rest of the Royal Bank team was concerned in terms of what their exposure might or might not have been to those kinds of activities, I really could not comment because I do not know much about who they were.

I would argue, just to kind of make the point, if you like, that over the past two or three years Northland has become somewhat unique in Canadian banking in terms of its sort of off-balance-sheet activities.

Mr. Hawkes: Which suggests other bankers might not have a lot of exposure to it.

Mr. Neapole: In the earlier testimony provided to the committee I read where our annual report was described as aggressive and including some unusual rhetoric and so on. One of the points we were trying to make in the annual report, not just in the financial statistics but in some of what was prepared

[Traduction]

en vigueur le 1^{er} novembre 1984 pour l'exercice de 1985, mais n'ont pas eu beaucoup d'effet sur notre banque. Ce qui a changé au cours des 12 à 18 derniers mois, ce n'est pas tant la façon dont les livres doivent être tenus, mais plutôt ce qui doit être rendu public et ce qui ne doit pas l'être. Par exemple, les banques doivent désormais présenter dans le rapport annuel—et certaines d'entre elles dans le rapport trimestriel—envoyé à leurs actionnaires les statistiques portant sur les prêts non-productifs; ceci est relativement récent. Mais je ne peux pas dire que ces quelques modifications ont eu beaucoup d'effet sur notre banque.

M. Hawkes: Ainsi, la confiance du public aurait été quelque peu ébranlée par la façon différente dont certaines données sont publiées.

M. Neapole: À franchement parler, je ne pense pas que cela ait eu beaucoup d'effet, car en 1984, en préparant leur prospectus, les banques divulguaient déjà ces renseignements avant la publication de leur rapport annuel. À ma connaissance, toutes les banques du Canada ont divulgué dans leur rapport annuel le nombre de prêts non-productifs qu'elles détenaient cette année-là, au début de 1985, lorsqu'elles ont publié leur rapport annuel. Je ne pense pas que ce facteur ait eu beaucoup d'effet sur la confiance du public en général. À franchement parler, je crois que la plupart de ces nouveaux renseignements avaient déjà été pris en ligne de compte par le marché.

M. Hawkes: J'ai une dernière question à vous poser. Pensez-vous que M. Adamson ou les 45 autres conseillers de la Banque royale qui ont aidé le curateur connaissaient bien ce que vous baptisez prêts commerciaux non-traditionnels ou vente de services? Pensez-vous que ces cadres supérieurs de la Banque royale aient eu beaucoup d'expérience en la matière?

M. Neapole: Je ne connais pas suffisamment M. Adamson pour vous donner une opinion arrêtée à son sujet car, comme je vous l'ai dit, je le connais très peu. Pour ce qui est des cadres supérieurs de la Banque royale, pendant toute la durée de la curatelle, je n'ai eu de rapports qu'avec le grand responsable que je connais depuis des années ayant travaillé pour la Banque royale. Pour le reste de l'équipe de la Banque royale, je ne peux pas vous dire s'ils étaient au courant de ces activités car je les connais fort peu.

Je dirais qu'au cours des 2 ou 3 dernières années, la Northland occupe une place unique au sein du système bancaire canadien en raison des activités parafinancières qu'elle exerce.

M. Hawkes: Ce qui nous donne à penser que l'expérience des autres banquiers en la matière n'est pas très grande.

M. Neapole: J'ai lu dans les témoignages antérieurs donnés au comité, que notre rapport annuel avait été cité pour son caractère dynamique et ses théories inhabituelles. Dans notre rapport annuel, et pas seulement dans les statistiques financières, mais aussi dans certains documents qui ont été préparés à

[Text]

for it, we were basically trying to use the annual report as an instrument to convey an understanding to our shareholders and others of how this evolution was taking place in Northland, and the fact that we were becoming this sort of hybrid that I described, where we were somewhere in between a traditional type of bank and a pure merchant bank, and that the change in the composition of our income was reflecting that.

The Chairman: Thank you, Mr. Hawkes. I would like to thank the witnesses for the extended time they have given us today and the thorough questioning we had an opportunity to make of you. I really appreciate your coming down here and expressing your concern and what you are trying to do. We will take it into consideration in our deliberations, and thank you very much for appearing.

• 1355

This meeting is adjourned. We will reconvene at 3.30 sharp this afternoon in this room, when Mr. W. Kennett, the Inspector General of Banks, will join us.

AFTERNOON SITTING

• 1530

The Chairman: I would like to call this meeting to order. It is a continuation of the legislative committee on Bill C-79.

Today, we have with us the Office of the Inspector General of Banks. Representing the office, we have Mr. W.A. Kennett, the Inspector General; Mr. Neville Grant, Director, Inspection Division; and I think we have Mr. Macpherson, the Deputy Inspector General. You can introduce anyone else you have brought with you.

I understand you do not have an opening statement. Then I will open the committee hearings to hear from you and you can introduce the other people who are with you; then we will go straight into questioning.

Mr. W.A. Kennett (Inspector General of Banks): Mr. Chairman, thank you very much for that introduction. I have with me Miss Ursula Menke, the legal adviser to the office; Mr. Neville, my Chief Inspector; Mr. Don Macpherson, the Assistant Inspector General of Banks; and Mr. Tom Williams, our special adviser.

We have also in the room and available, Mr. André Brossard, our Director of Compliance, and Mr. Ian Ruxton, our Director of Research.

You are correct, sir, we do not have a statement. We have, particularly in Mr. Blenkarn's committee, the Finance, Trade and Economic Affairs Committee... they have made statements from time to time. I think the subject-matter is well known to this group and instead of taking the time of the committee with a statement, we are prepared to do our best in answering questions and focusing on the matters that are of most direct interest to the committee members.

[Translation]

cet effet, nous voulions faire comprendre à nos actionnaires, entre autres, le chemin suivi par la Northland et le fait que nous étions en train de devenir cet animal hybride dont j'ai parlé, à mi-chemin entre une banque de type traditionnel et une banque purement marchande et que les changements intervenus dans la composition de nos revenus reflétaient cet état de choses.

Le président: Merci, monsieur Hawkes. Je voudrais remercier les témoins d'être restés si longtemps aujourd'hui ce qui nous a permis de vous interroger à fond. Je vous remercie sincèrement d'être venus ici et de nous avoir présenté votre point de vue, vos inquiétudes et vos tentatives de sauvetage. Nous en tiendrons compte dans nos délibérations et je vous remercie d'avoir comparu devant ce Comité.

La séance est levée. Nous nous réunirons de nouveau cet après-midi à 15h 30 précises, dans cette même salle, heure à laquelle nous entendrons M. W. Kennett, inspecteur général des banques.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

Le président: Cette séance du comité législatif est ouverte, et nous poursuivons l'étude du projet de loi C-79.

Nous accueillons cet après-midi le bureau de l'inspecteur général des banques en la personne de son inspecteur général, M. W.A. Kennett, de son directeur de l'inspection, M. Neville Grant, et de son inspecteur général adjoint, M. Macpherson. Pourriez-vous nous présenter les autres personnes qui vous accompagnent?

Je sais que vous n'avez pas de déclaration à faire. Par conséquent, je vous laisserai nous présenter vos collègues, après quoi nous passerons directement aux questions.

M. W.A. Kennett (inspecteur général des banques): Monsieur le président, merci beaucoup pour votre présentation. M'accompagnent cet après-midi M^{me} Ursula Menke, conseillère juridique, M. Neville, mon directeur de l'inspection, M. Don Macpherson, inspecteur général adjoint, et M. Tom Williams, notre conseiller spécial.

M'ont accompagné également, et sont tout disposés à répondre à vos questions, M. André Brossard, directeur de l'application de la loi et M. Ian Ruxton, directeur à la recherche.

Nous n'avons en effet aucune déclaration à présenter. Nous avons déjà présenté notre position à plusieurs reprises, en comparaisant devant le comité des finances, du commerce et des affaires économiques présidé par M. Blenkarn. Comme la question est bien connue de votre groupe de députés, nous avons jugé inutile de vous faire perdre votre temps; nous ferons de notre mieux pour répondre à vos questions et pour nous attarder aux questions qui intéressent directement les membres du comité.

[Texte]

The Chairman: Thank you, Mr. Johnston.

Mr. Johnston: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Kennett, there is a lot of finger pointing going on, as you know, and a lot of it is being pointed at the inspection, specifically at your office. I note that a statement has been made by Mr. Vachon to the effect that—I think it was the morning of March 21, on that weekend. The date is stated as March 21. In any case, it was the weekend which began on March 22, I thought. In any event, there was a meeting at which you are quoted, in the recollection of Mr. Vachon, as reported in the media, as saying “Purchase of the loan losses would indeed make the bank viable”. That is a very categorical statement. Could you tell the committee, first of all, if that statement is accurate—if that is what you said—and on what basis, at that point in time, you made that categorical statement? I should go through you, Mr. Chairman. I apologize for that.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, the meeting on the morning of March 21 was, as I recall it, a meeting of Ministers and officials to determine the alternatives before us at that particular juncture and to set the policy for what turned out to be an active weekend of negotiation, leading to the announcement on the morning of Monday, March 25, that a support arrangement had been made. It was therefore a meeting to take policy decisions. One of the possibilities before us was more or less the kind of arrangement that was finally reached. This particular arrangement had been developed by the bank itself in consultation with people in my office, both in Edmonton and in Ottawa, in the course of the preceding three or four days. I had only been back in Ottawa myself a day or so by that point of time, but I had been fully briefed on the discussions that had been occurring, the planning and arrangements.

• 1535

My recollection about that meeting was that it was determined it was certainly worth trying to save this bank, and it was my view a plan had been developed that seemed at that time to be adequate to do the job. This plan was modified slightly in the course of the discussions over the next few days, but essentially it had been developed and was generally explained to the Ministers at the time, and it was decided to proceed along those lines and to invite the bankers in to meet with us on the next day.

Mr. Johnston: Mr. Chairman, the witness has not indicated whether the statement was quite as categorical as it appears in the reports. But that being said; since obviously the statement and the recommendation which you allegedly made turned out to be grossly incorrect, where, in your view, Mr. Kennett, did the responsibility lie? You were only back several days; you had some information which apparently convinced you that this transaction would make the banks viable. Where are you going to point your finger in this issue?

Mr. Kennett: Well, Mr. Chairman, I think while it is very pertinent and relevant to get the facts on the table, the

[Traduction]

Le président: Merci, Monsieur Johnston.

M. Johnston: Merci, monsieur le président.

Monsieur Kennett, vous savez sans doute que l'on cherche beaucoup ces temps-ci à jeter le blâme sur quelqu'un pour la situation désastreuse dans laquelle se trouvent les banques et que l'on blâme souvent le système d'inspection, et en particulier votre bureau. J'ai sous les yeux une déclaration émise par M. Vachon et se rapportant à la matinée du 21 mars, ou en tout cas, à la fin de semaine débutant le 22 mars. Quoi qu'il en soit, d'après ce que disent les journaux, M. Vachon aurait parlé d'une réunion à laquelle vous auriez déclaré que «l'achat des pertes sur les prêts permettrait en effet de rentabiliser la banque». C'est une déclaration très catégorique. Pourriez-vous tout d'abord dire au comité si vous avez bien dit cela, et dans l'affirmative, sur quoi vous fondiez-vous à ce moment-là pour émettre cette opinion? Monsieur le président, veuillez m'excuser de ne pas m'être adressé au témoin par votre intermédiaire.

M. Kennett: Monsieur le président, la réunion du 21 mars au matin réunissait, si je me rappelle bien, les ministres et fonctionnaires intéressés et visait à déterminer quelles étaient les solutions qui s'offraient à nous, dans la conjoncture de ce jour-là, et à établir la politique qui permettrait d'annoncer le lundi matin 25 mars, après ce qui s'est trouvé être une fin de semaine active de négociations, un ensemble de mesures de sauvetage. Il s'agissait donc d'une réunion visant à prendre des décisions d'ordre politique. L'une des options qui s'offrait à nous, c'était justement le genre d'entente dont nous sommes enfin convenus. C'était la banque qui avait songé à une entente de ce genre, après consultation avec les gens de mon bureau, à Edmonton et à Ottawa, au cours des trois ou quatre journées qui précédaient la réunion. Moi-même, je n'étais de retour à Ottawa que depuis un jour ou deux, mais j'avais été pleinement mis au courant des discussions qui avaient eu cours, de même que des plans et des ententes.

Si je me rappelle bien, il avait été convenu à la réunion qu'il valait la peine d'essayer de sauver la banque, et le plan élaboré à ce moment-là me semblait tout à fait pouvoir répondre à cet objectif. Le plan a été modifié quelque peu au cours des discussions qui ont eu lieu pendant les jours suivants, mais c'est en fait ce plan qui avait été expliqué aux ministres intéressés et à la suite duquel on a décidé d'inviter les banquiers à nous rencontrer le lendemain.

M. Johnston: Monsieur le président, le témoin ne nous a pas dit s'il avait été aussi catégorique que semblent le faire croire les comptes-rendus. Mais quoi qu'il en soit, puisqu'il s'est trouvé que vous aviez tout à fait tort d'émettre cette opinion et de recommander cette initiative, pourriez-vous nous dire qui, monsieur Kennett, en est le responsable, d'après vous? Vous n'étiez revenu au pays que depuis quelques jours, et il semble que l'information que vous aviez en mains vous ait apparemment convaincu que cette transaction permettrait de rentabiliser les banques. Sur qui allez-vous jeter le blâme?

M. Kennett: Monsieur le président, il est évidemment nécessaire d'aller chercher les faits exacts; mais la situation est

[Text]

situation is complicated enough that it is hard to find a single goat, and I think it is quite unfair to approach the problem from that dimension. If I were to point my finger, sir, what I would point it at is the economic circumstances—the fact that through the late 1970s, we went through a period of boom, with mounting rates of inflation; probably an unparalleled boom in western Canada, as I say, which, combined with inflation, allowed these banks to grow strongly in that region and indeed to prosper.

While there were some practices that we were concerned about and raised with the bank from time to time—and that is not unusual; we usually find something to complain about in the course of our inspection process. The fact is that the Canadian Commercial Bank was growing and it was profitable. It could boast that its profits were in the top quartile of all of the banks and it could boast that its loan losses through this period, I think right through 1981, were not at all unusual in relation to the experience of the industry. But then, sir, that period was followed by a bust, one of the deepest and most prolonged recessions that we have had since the Great Depression and I guess, in the circumstance, it is not surprising that there were serious problems.

Mr. Johnston: Mr. Kennett, the question I am asking you really has nothing to do with how the banks got into that state; the question is why, on March 21—what state the bank was in: how it got there—the recession, bad management, whatever—seems to me is completely another issue. The issue is what it is that made you satisfied that you could make a categorical recommendation—if you did, which you have not really answered yet—to the Ministers that this transaction would make the bank viable.

• 1540

Mr. Kennett: Mr. Chairman, we started with the annual financial statements of the bank, which showed that the bank was struggling and was barely profitable after tax in 1984. It lost money before tax. We knew there were problems and that the bank was struggling. We were all hoping that we were coming to the end of this difficult period in Alberta and that we could look to a strengthening situation.

The annual financial statements showed that this bank had capital in reserves of something like \$121 million. This really was our starting point. This was not old history; it was just three or four months ago, at the end of the fiscal year and at the end of the auditor's review.

What we had understood, as we developed and progressed through this period, was that problems had arisen in the energy portfolio in the United States, and that these had arisen in the course of early 1985. With the further decline in world oil prices towards the end of January, there was a very sharp fallout, particularly in the energy services business in the western United States. By the bank's own admission, on the

[Translation]

beaucoup trop complexe pour que l'on tente de blâmer un seul bouc émissaire. En outre, c'est injuste, d'après moi, d'aborder le problème sous cet angle. Mais si je devais blâmer quelque chose, ce serait les circonstances économiques: tout au long des années 1970, nous avons connu une vague de prospérité, et les taux d'inflation ont grimpé; cette vague de prospérité sans précédent dans l'ouest du Canada, à laquelle venait s'ajouter le facteur de l'inflation, a permis à ces banques de croître et de prospérer dans cette région.

Il y avait évidemment certaines pratiques bancaires qui nous inquiétaient et que nous mentionnions aux banques de temps à autre; ce n'est pas inusité de notre part, puisque nous trouvons toujours à nous plaindre de quelque chose, au cours de nos inspections. Mais le fait est que la Banque Commerciale du Canada prospérait et qu'elle était rentable. Elle pouvait se vanter du fait que ses profits étaient situés dans le quartile supérieur, par rapport à toutes les autres banques, et du fait que ces pertes sur prêts—tout au cours de cette période-là et jusqu'en 1981—étaient tout à fait courantes par rapport au reste du secteur bancaire. Mais cette période faste fut suivie par un creux de vague, c'est-à-dire par une récession très prolongée, comme nous n'en avons pas vu depuis la grande dépression; et voilà pourquoi, dans les circonstances, de graves problèmes ont surgi.

M. Johnston: Monsieur Kennett, je ne vous demande pas comment les banques en sont arrivées là; que ce soit à cause d'une récession ou à cause d'une mauvaise gestion de leurs affaires, peu importe, cela me semble être une toute autre paire de manches. Je veux savoir pourquoi, le 21 mars... Je veux savoir pourquoi vous avez cru bon d'affirmer au ministre de façon aussi catégorique—vous ne nous avez toujours pas dit si c'était vrai—que cette transaction rentabiliserait la banque.

M. Kennett: Monsieur le président, nous avons commencé par étudier les états financiers annuels de la banque qui nous ont montré que la banque luttait pour surnager et avait à peine fait des profits après impôts en 1984. Elle avait même perdu de l'argent avant déduction de l'impôt. Nous savions que les affaires de la banque n'étaient pas très bonnes et qu'elle avait des problèmes. Mais nous espérions tous voir approcher la fin de cette période difficile en Alberta et souhaitions tous un raffermissement de la situation.

Les états financiers annuels montraient que la banque avait des réserves de capitaux d'environ 121 millions de dollars, ce qui constituait notre point de départ. Ce n'est pas de l'histoire tellement ancienne; cela remonte à trois ou quatre mois à peine, c'est-à-dire à la fin de l'année financière et de l'analyse du vérificateur.

Au fil de notre étude de cette période dans la vie de la banque, nous avons fini par comprendre que des difficultés avaient surgi, au début de 1985, dans le portefeuille des prêts au secteur énergétique aux États-Unis. En outre, le déclin subséquent des prix mondiaux du pétrole vers la fin de janvier a entraîné une chute très grave des prix, particulièrement dans le secteur des services énergétiques de l'Ouest américain. La

[Texte]

basis of its studies this had a potentially severe impact on the bank and, in their view, would require write-downs of some \$85 million. Clearly this would make an enormous dent in the capital of the bank. Clearly action needed to be taken of some kind to try to resolve the problem.

In the development of a program that we hoped would resolve the problem, there was some review of the loans. It was decided that a further \$160 million or so of write-downs should be taken to strengthen the bank, and that an infusion of funds should be made. The initial proposal was \$244 million, I believe, increased to \$255 million as a result of the arithmetic of the package as it was put together. The infusion of funds, which were interest-free funds, would put the bank in a position where it could continue as a viable operation.

Mr. Johnston: Mr. Kennett, the Minister to whom you report, the Minister of State for Finance, through the judicial inquiry is revealed as having recommended against the support package. Now, are you saying that she did not accept the advice of you, the senior official who reports to her, with respect to this support package? Did you say the bank would be viable, while she said she could not support this approach?

Mr. Kennett: Mr. Chairman, I have no comment to make about the position of the Minister of State for Finance. I can tell you that in the course of the meeting to which you refer and to which Mr. Vachon referred to in his testimony, I believe before the Estey commission, this proposal was seriously considered and that I was prepared to support it as being a solution to a problem.

Mr. Johnston: Had you felt that you had sufficient evidence at the time to support the proposal and to state that the bank would be viable?

Mr. Kennett: It was certainly my view, on the basis of the material that had been developed and having in mind the history which, as I said, goes back to the financial statements of 1984, which showed the bank with \$121 million of capital in reserves, plus some debentures. This was what we felt we knew about the bank at the time. What was involved was the write-down of \$244 million of bad loans, of non-performing loans, which went well beyond, or seemed to go well beyond, the immediate problem of the \$85 million of the write-offs, which the bank had decided was required in relation to the... I guess they were primarily oil-rig loans in the United States. With these write-downs and with the infusion of, as I said before, \$244 million, eventually to become \$255 million, of new interest-free funds, we had reason to believe—we certainly thought we had reason to believe, good reason to believe—that would do the trick for the bank.

• 1545

Mr. Johnston: Mr. Kennett, I believe it was in late April, perhaps April 29 or April 27, 1985, when you signed a Letter of

[Traduction]

banque a donc entrepris des études et a fini par admettre que cette situation pourrait avoir des conséquences désastreuses pour elle et pourrait exiger de sa part qu'elle inscrive quelque 85 millions de dollars au chapitre des valeurs inactives, ce qui grugerait évidemment une part énorme de son capital. Il devenait évident qu'il était nécessaire de prendre des mesures pour tenter de résoudre le problème.

En essayant de déterminer la meilleure façon de rétablir la situation, la révision de certains dossiers de prêts a été entreprise. Il a donc été décidé d'accepter une réduction supplémentaire de quelque 160 millions de dollars pour affermir la banque et d'y infuser d'autres fonds. La proposition initiale se chiffrait à 244 millions de dollars, mais elle est passée à 255 millions de dollars au moment du dernier calcul de l'ensemble de mesures proposées. Cette infusion de fonds sans intérêt devait permettre à la banque de poursuivre ses opérations de façon rentable.

M. Johnston: Monsieur Kennett, la commission d'enquête aurait révélé que la ministre d'État aux Finances, de qui vous relevez, n'a pas accepté votre recommandation d'instaurer ce train de mesures. Si j'ai bien compris, la ministre a rejeté la recommandation d'un train de mesures qui lui avait été faite par son fonctionnaire supérieur des banques? Avez-vous essayé de la convaincre que la banque serait rentable, alors qu'elle refusait d'accepter l'initiative que vous lui proposiez?

M. Kennett: Monsieur le président, je ne puis permettre de commenter la prise de position de la ministre d'État aux Finances. Je puis vous dire qu'au cours de la réunion dont vous parlez et dont parlait M. Vachon dans son témoignage devant la commission Estey, la proposition a été prise au sérieux et que j'étais prêt à la recommander comme solution au problème.

M. Johnston: Et vous aviez suffisamment d'informations, d'après vous, pour pouvoir appuyer la proposition et affirmer que la banque serait rentable?

M. Kennett: C'était en tout cas mon avis, à la lumière des informations qui m'avaient été transmises et à la lumière des événements qui remontaient aux états financiers de 1984 dans lesquels on voyait des réserves en capitaux de 121 millions de dollars pour la banque, outre quelques débetures. Nous pensions que cela représentait un tableau assez exact de la situation de la banque, à ce moment-là. En fait, il s'agissait d'inscrire au chapitre des valeurs inactives quelque 244 millions de dollars de prêts improductifs, ce qui semblait dépasser de beaucoup le problème immédiat des radiations de 85 millions de dollars que la banque jugeait nécessaire à cause de... J'imagine que c'était surtout à cause des prêts consentis pour des plates-formes de forage aux États-Unis. Ces radiations, de même que l'injection de 244, puis de 255\$ millions de dollars de fonds sans intérêt, nous portaient à croire—comme nous le pensions à l'époque—que nous pourrions sauver la banque.

M. Johnston: Monsieur Kennett, je pense que vous avez signé, le 27 ou le 29 avril 1985, une lettre d'accord assurant

[Text]

Comfort, reassuring that the bank would be viable, based on that support package.

This suggests that nothing intervened between the weekend meeting of March 22, 1985 and when your signed that letter, over a month later, which led you to in any way change your mind with respect to the viability of the bank based on the support package. Is that a correct assumption?

Mr. Kennett: That is a correct assumption. That is exactly right. We did what we felt we could do in terms of due diligence, having in mind what we thought we knew of the bank up until that point of time. We felt that the situation was sustainable. The agreement was reached; the Letter of Intent was reached and signed in the course of that weekend—I have forgotten whether it was March 24 or March 25. We worked through the clock in that period. However, the Letter of Intent was signed. The deal, after a long difficult negotiation, was settled. Although everybody was not perfectly happy with the deal, as far as I know, everybody felt—it was the collective view—that it put the bank in a viable situation.

We spent virtually the whole of April converting the Letter of Intent, the deal as we understood it, into the legal documentation, which, in the normal course of events, meant the signing of the letter. Effectively, the letter, at least notionally, was drafted and agreed to in the course of that weekend. The rest was paperwork. The rest was the lawyers pulling the agreements together.

Mr. Johnston: I have one quick last question, Mr. Chairman.

The fact which I think many of us find startling is that the record shows many of the bankers at that meeting had reservations about this transaction. A number of them offered auditors in order to construct a SWAT team to go in and rapidly evaluate the loan portfolio of the CCB.

Apparently, it was not thought that was necessary; the decision was made on a basis of evidence which you and the Ministers, with perhaps the exception of the Minister of State for Finance, considered adequate.

The last question I would like you to answer is, why, in any case, no matter what one might have thought about the state of the underlying portfolio, would the offer of those banks and the opportunity to use that expertise have been rejected by the government?

Mr. Kennett: Mr. Chairman, there has been a certain amount of confusion about the testimony relating to offers, what was accepted and what was rejected. In response to you, sir, I would like to put my recollection on the record.

As we identified the problem—the bank, if you like, brought the problem to us as a result of its own the U.S. marketplace. Mr. Macpherson sent Mr. Grant to Edmonton, and we, for the first time in the history of the office I suppose, borrowed some experienced bankers to help us begin a review, to get some sense of the situation and indeed, to help us determine whether or not the situation was developing in the way that the bank was describing. So immediately Mr. Macpherson, who was in

[Translation]

vos interlocuteurs que la banque resterait viable, grâce aux mesures de renflouement.

Si je comprends bien, rien n'est intervenu entre la réunion de la fin de semaine du 22 mars 1985 et la date à laquelle vous avez signé cette lettre, plus d'un mois plus tard, qui vous ait conduit à changer d'avis en ce qui concerne la rentabilité de la banque.

M. Kennett: C'est exact. Nous avons agi le plus rapidement possible, à la lumière d'informations que nous pensions complètes. Nous pensions qu'il était possible de rétablir la situation. L'accord a donc été conclu, et la lettre d'intention a été signée au cours de la fin de semaine, le 24 et le 25 mars. En fait, nous avons travaillé 24 heures sur 24 au cours de cette fin de semaine-là. Donc, la déclaration d'intention a été signée et la transaction conclue, après de longues et ardues négociations. Même si tous n'étaient pas entièrement satisfaits, tous pensaient collectivement que ces mesures rétabliraient la rentabilité de la banque.

Nous avons consacré tout le mois d'avril à convertir la déclaration d'intention—c'est-à-dire la transaction—en documents juridiques devant aboutir normalement à la signature de la déclaration. Celle-ci avait donc été rédigée et acceptée dans les grandes lignes au cours de la fin de semaine. Il restait alors aux avocats à faire leur travail et à réunir tous les documents.

M. Johnston: Une dernière question qui sera brève, monsieur le président.

Ce qui surprend beaucoup d'entre nous, c'est que—d'après le compte rendu de la réunion—un bon nombre des banquiers présents avaient émis des réserves au sujet de la transaction. Certains d'entre eux avaient d'ailleurs, offert les services de leurs vérificateurs pour former une équipe spéciale en vue d'évaluer rapidement le portefeuille des prêts de la banque.

Il semble que l'on n'ait pas jugé cela nécessaire; la décision a donc été prise à la lumière d'informations que vous-mêmes que et les ministres—à l'exception peut-être de la ministre d'état aux finances—jugeaient suffisantes.

Voici ma dernière question: quel qu'ait pu être l'état du portefeuille de prêts en question, pourquoi le gouvernement aurait-il jugé bon de rejeter l'offre de ces banques et refusé d'avoir recours à leurs experts?

M. Kennett: Monsieur le président, le témoignage n'explique pas clairement quelles offres ont été acceptées et lesquelles ont été rejetées. Permettez-moi de me rappeler à haute voix ce qui s'est passé.

C'est d'abord la banque qui nous a permis d'identifier le problème et qui nous en a fait part à la suite de ses propres études et de ce qu'elle avait constaté sur le marché américain. M. Macpherson a alors envoyé M. Grant à Edmonton, et notre bureau—pour la première fois de son histoire—a fait appel à quelques banquiers d'expérience pour nous aider à analyser la situation et à bien la comprendre, et pour nous aider à déterminer si elle évoluait bien dans le sens que prévoyait la

[Texte]

charge in the office at that particular moment, set in train the beginnings of a review, and we met then with the bankers on the Friday—I guess that was the 22nd. Some of the bankers suggested a further review, a quick review with a team of bankers, and my recollection of that recommendation was that it was accepted. I phoned Mr. Grant in Edmonton and asked him to be available and to have the bank's credit officers available to meet with a team of bankers that would go in first thing Saturday morning, and they were—and the bankers did not arrive.

• 1550

When we began the meeting with the bankers again on Sunday, the bankers had gone back and we reconvened with them on Sunday. This question was immediately raised and as best I can tell, in the intense activity that occurred in the course of the Friday, the bankers simply did not have the opportunity to get out of the room to make the phone calls to get the process operating. But they certainly did first thing Sunday morning, and a team of bankers did go in to the bank on that Sunday. They were organized by Mr. Grant and they were represented in Edmonton and in one or two sites in California, Los Angeles and Santa Ana, and they reviewed a number of the loans. Mr. Grant pulled it all together and late Sunday, our time, reported back on the result. As a result of this very hasty perusal of the the loans, something like 45% of the loans in the bank, if I recall correctly, were covered in one way or another by these people and the results were reported back to the bankers.

My recollection may not be perfect, but as I recall it, in the period following the weekend, some of the bankers still expressed the view that a further review of the bank would probably be a useful event. And indeed, they had provided for some further review in the participation agreement which finally was signed at the end of April. It specifically provided for two special representatives to be appointed by the Office of the Inspector General of Banks on the recommendation of the banks themselves. As soon as the participation agreements were signed at the end of April, we proceeded immediately with the appointment of these two representatives, who had been recommended by the banks, and we put them in place for a review of the so-called participation assets, the \$550 million of loans that had been set aside as part of the agreement and \$255 million of which had been written down.

I guess we had a minor surprise in the two people who were recommended to us by the banks. There was nothing wrong with the people; they were very fine people, but they were active bankers that were being assigned to our office. We had, I thought, discussed the possibility of having recommended to us some recently retired bankers. Anyway, they were two active bankers, but we had an undertaking in the participation agreement.

[Traduction]

banque. M. Macpherson, qui était alors le principal responsable au bureau, a tout de suite pris les dispositions nécessaires pour que l'étude puisse débiter, et nous avons rencontré les banquiers le vendredi. C'était, je pense, le 22. Plusieurs banquiers ont alors proposé que nous fassions une étude plus poussée, un rapide survol dont serait responsable une équipe de banquiers, et si ma mémoire est juste, leur recommandation avait été acceptée. J'ai téléphoné à M. Grant, à Edmonton, et je lui ai demandé de se libérer et de libérer également les agents de crédit de la banque, pour qu'ils puissent, tous ensemble, rencontrer une équipe de banquiers tôt samedi matin. Tout le monde était prêt, mais les banquiers ne sont jamais venus.

Les banquiers étaient repartis, et nous avons dû les reconvoquer le dimanche. On leur posa tout de suite la question, et d'après ce que j'ai pu voir, dans tout le tourbillon du vendredi, il avait tout simplement été impossible pour les banquiers de sortir de la salle pour faire les appels téléphoniques et mettre les choses en branle. Ils ont cependant pris les devants tôt dimanche matin, et une équipe de banquiers s'est rendue à la banque le dimanche. Ils avaient été organisés par M. Grant et ils avaient une représentation à Edmonton et dans une ou deux localités en Californie, notamment Los Angeles et Santa Ana. Ils ont passé en revue un certain nombre de prêts. M. Grant a rassemblé tous les renseignements, et nous recevions tard dans la journée de dimanche un rapport sur les résultats obtenus. Ce rapide examen des prêts avait révélé, si ma mémoire est bonne, que quelque chose de l'ordre de 45 p. 100 des prêts de la banque étaient couverts d'une façon ou d'une autre par ces gens-là, mais tous ces renseignements furent transmis aux banquiers.

Si je ne m'abuse, dans les jours qui suivirent, certains banquiers continuaient de dire qu'une étude plus approfondie de la situation de la banque serait sans doute utile. D'ailleurs, l'entente de participation signée à la fin du mois d'avril prévoyait une étude plus poussée. Cette entente prévoyait notamment que le Bureau de l'inspecteur général des banques nomme deux représentants spéciaux, suivant les recommandations des banques elles-mêmes. Dès la signature de ces ententes à la fin du mois d'avril, nous avons tout de suite nommé ces deux représentants, qui avaient été recommandés par les banques, et nous les avons chargés d'examiner l'actif de participation, si vous voulez, autrement dit, les prêts d'un total de 550 millions de dollars qui avaient été mis de côté dans le cadre de l'entente et les 255 millions de dollars qui avaient été amortis.

Je dois dire que les banques nous avaient quelque peu surpris avec les deux personnes qu'elles avaient recommandées. Elles étaient tout à fait compétentes, mais c'était des banquiers encore actifs. Nous avions—en tout cas, c'est ce qui me semble—discuté de la possibilité qu'on nous recommande des banquiers qui auraient récemment pris leur retraite. Quoi qu'il en soit, nous nous sommes retrouvés avec ces deux banquiers actifs, et nous n'y pouvions rien, vu l'engagement que nous avions pris dans le cadre de l'entente de participation.

[Text]

We put these active bankers to work immediately and they did a complete review of the participation assets in five weeks or so. In our initial discussion with these bankers, we talked about extending their terms of reference to include a wider review, and we very much had that in mind. In fact, the bank itself raised concerns about the appropriateness of having active bankers—who had, at some stage, returned to their banks, and be competing with them for lending business—review the condition of their good loans, if you like. Therefore, the bank objected. I discussed this objection with a few of the senior people in some of the major banks. The response I got was that they could understand a little bit the concern of the bank in this regard.

• 1555

As a result, we replaced Mr. Cockburn and Mr. Johnson with two retired bankers and with Mr. Hitchman, so we had a team of three who could take on the participation agreement responsibilities and who could continue the investigation into the rest of the portfolio. This led eventually to what has been known as the Hitchman report.

The Chairman: Thank you, Mr. Johnston. Mr. Blenkarn.

Mr. Blenkarn: Thank you, Mr. Chairman. I want to get onto something different. A number of us have been in Finance committee meetings where we have discussed the CCB *ad nauseum*. But we have not heard anything at all from you, Mr. Kennett, with respect to why you advised the Minister to put a curator in charge of the Northland Bank on December 1, and why you advised the Minister—presumably you advised the Minister—with respect to receivership of the Northland Bank. What action did you take, leading you to believe that the Northland Bank was not viable on September 1?

Mr. Kennett: Mr. Chairman, needless to say, the two stories are linked. By June, the Canadian Commercial Bank was coming to us to reveal that, in their efforts to sell the participation assets, they were being unsuccessful in obtaining the kind of price in the marketplace that they thought those assets warranted.

Mr. Blenkarn: This is the CCB?

Mr. Kennett: This is the CCB.

Mr. Blenkarn: What has this to do with Northland?

Mr. Kennett: It told us something about the condition of the market.

Mr. Blenkarn: Oh, we knew the problem in market.

Mr. Kennett: No, sir, I am sorry. I certainly did not know the depth of the price decline in the marketplace in some of those assets. Clearly, if we had understood fully the depression of those prices in the marketplace, the support package would have been much bigger. We had not understood the extent of

[Translation]

Nous les avons donc tout de suite mis au travail, et il leur a fallu cinq semaines pour effectuer une étude approfondie de l'avoir de participation. Lors de nos premières discussions avec ces banquiers, nous avons discuté de la possibilité de prolonger leur mandat, de façon à ce qu'ils puissent entreprendre une étude encore plus vaste, et nous avons toujours cela en tête. D'ailleurs, la banque elle-même s'interrogeait sur l'à-propos de la décision de demander à des banquiers actifs—qui allaient, à un moment donné, réintégrer leurs postes dans leurs banques et lui faire concurrence—d'examiner l'état de ses bons prêts, si vous voulez. La banque s'y est donc opposé, et j'en ai discuté avec les détenteurs des postes clés de plusieurs des grosses banques. Ceux-ci ont réagi en me disant qu'ils comprenaient un peu les préoccupations de la banque sur ce plan.

Nous avons donc décidé de remplacer MM. Cockburn et Johnson par deux banquiers à la retraite, auxquels nous avons ajouté M. Hitchman. Nous avons donc une équipe de trois qui était en mesure de s'acquitter de toutes les responsabilités se rapportant à l'entente de participation et de poursuivre l'enquête sur le reste du portefeuille. Les travaux de ces trois messieurs ont été entérinés dans le rapport Hitchman.

Le président: Merci, monsieur Johnston. Monsieur Blenkarn.

M. Blenkarn: Merci, monsieur le président. J'aimerais discuter d'autre chose. Plusieurs d'entre nous ont assisté à des réunions du Comité des finances au cours desquelles nous avons discuté de la BCC *ad nauseam*. Mais vous ne nous avez jamais dit, monsieur Kennett, pourquoi vous aviez conseillé au ministre de nommer un curateur responsable de Norbanque le 1^{er} décembre et pourquoi vous lui avez également recommandé—j'imagine que c'est vous qui l'avez recommandé au ministre—de mettre Norbanque sous séquestre. Sur quoi vous étiez-vous fondé pour dire que Norbanque n'était pas fiable le 1^{er} septembre?

M. Kennett: Inutile de préciser, monsieur le président, que les deux choses sont liées. En juin, la Banque Commerciale du Canada venait nous voir pour nous dire qu'elle n'avait pas réussi à obtenir sur le marché le prix qu'elle voulait—et qu'elle jugeait correspondre à leur juste valeur—pour ses avoirs de participation.

M. Blenkarn: Vous parlez de la BCC?

M. Kennett: Oui, de la BCC.

M. Blenkarn: Cela a-t-il quelque chose à voir avec Norbanque?

M. Kennett: Cela nous a dit quelque chose au sujet de l'état du marché.

M. Blenkarn: Nous étions déjà au courant du problème qui régnait sur le marché.

M. Kennett: Non, monsieur, je regrette. En ce qui me concerne, j'ignorais encore la gravité de la chute des prix de certains de ces avoirs sur la place du marché. Il est évident que si nous avions pleinement compris la gravité de la situation, le programme de sauvetage que nous aurions mis au point aurait

[Texte]

the depression of those prices in the marketplace. But in having the market tested in this way, it began to tell us that the situation was really more serious than we had any reason to believe. Because the concentration of assets in the Northland Bank in the commercial real estate market was rather like the concentration in the Canadian Commercial Bank, it elevated our concern about the condition of the bank. We sent inspectors into the bank . . .

Mr. Blenkarn: Which inspectors did you send in?

Mr. Kennett: We sent Mr. Adamson, whom we had just hired from the Canadian Imperial Bank of Commerce, I guess. He is a gentleman with considerable credit experience in the bank. For personal reasons, he wanted to remain with his family in Ottawa, and he had been asked to move. He became available and it was an opportunity for us.

Mr. Blenkarn: When did he go into the bank?

Mr. Kennett: Mr. Adamson joined us, I think, in June. I could not give you an exact date, but in June.

Mr. Blenkarn: When did he go into the Northland?

Mr. Kennett: Oh, into the Northland. Shortly after he joined.

Mr. Blenkarn: Was it some time in July or sometime after the middle of July?

Mr. Kennett: He was in the Northland on two occasions. As soon as he became a full staff member, the first thing we did was to send him to the Northland. An inspection of the Northland Bank had begun in May. Because of an increasing concern about the condition of the bank, it had become a very elongated, prolonged inspection.

Mr. Blenkarn: All right. Can you give us the names of the people who worked for the Inspector General's Office and the days and times they were involved in the Northland Bank?

Mr. Kennett: We could look up those records and provide them to you.

• 1600

Mr. Blenkarn: Is it possible you could get that this afternoon? Your people are here.

Mr. Kennett: I will ask Mr. Grant to try that. He was organizing those . . .

Mr. Blenkarn: Did Mr. Adamson prepare a written report with respect to the Northland, in the same fashion as Mr. Hitchman prepared a report with respect to the CCB?

Mr. Kennett: Mr. Adamson went into the bank in June and stayed through a part of July. He then came out and we had further discussions. Mr. Adamson then returned to the bank for a further review with a Mr. Cook, a retired banker, whom

[Traduction]

été bien plus important. Nous n'avions pas compris à quel point ces prix chutaient sur le marché. Mais ce petit essai de vente sur le marché nous a montré que la situation était bien plus grave que nous l'aurions cru. Nous pouvions faire un parallèle entre la concentration de l'avoir de Norbanque dans l'immobilier commercial et la concentration du côté de la Banque Commerciale du Canada, et cela n'a fait que multiplier nos craintes quant à la situation financière de la banque. Nous avons envoyé des inspecteurs à la banque . . .

M. Blenkarn: Quels inspecteurs?

M. Kennett: Nous y avons envoyé M. Adamson, qui travaillait auparavant à la Banque Impériale de Commerce du Canada, et que nous venions tout juste d'embaucher. C'est un homme d'une grande expérience dans le domaine du crédit. La banque qui l'employait lui avait demandé de déménager, mais pour des raisons tout à fait personnelles, il avait préféré rester avec sa famille à Ottawa. C'est à ce moment-là que nous avons décidé de faire appel à ses services.

M. Blenkarn: Quand est-il allé à la banque?

M. Kennett: Il me semble que M. Adamson s'est joint à notre équipe en juin. Je ne pourrais vous donner la date exacte, mais c'était au mois de juin.

M. Blenkarn: Quand est-il allé chez Norbanque?

M. Kennett: Ah, vous voulez parler de Norbanque? Peu de temps après son arrivée.

M. Blenkarn: Était-ce en juillet, dans la deuxième moitié du mois de juillet?

M. Kennett: Il est allé chez Norbanque à deux reprises. Dès son entrée en fonction chez nous, nous l'avons tout de suite envoyé chez Norbanque. Une inspection Norbanque avait débuté en mai, mais, nos inquiétudes relativement à la situation financière de la banque allant en se multipliant, l'inspection avait été prolongée.

M. Blenkarn: Très bien. Pourriez-vous nous donner les noms des personnes qui ont travaillé pour le Bureau de l'inspecteur général, ainsi que les jours et les heures de travail qu'elles ont consacrés à l'étude de la situation de Norbanque?

M. Kennett: Nous ferons des recherches dans nos dossiers et nous vous fournirons ces renseignements.

M. Blenkarn: Vous serait-il possible de nous fournir ces renseignements cet après-midi? Les spécialistes de votre bureau sont ici.

M. Kennett: Je demanderai à M. Grant de voir ce qu'il peut faire. C'est lui qui était responsable de l'organisation de ces . . .

M. Blenkarn: M. Adamson a-t-il préparé un rapport écrit sur Norbanque, comme l'avait fait M. Hitchman pour la BCC?

M. Kennett: M. Adamson s'est rendu à la banque en juin et il y est resté jusqu'en juillet. Nous avons eu d'autres discussions avec lui à son retour. M. Adamson est alors retourné à la banque avec M. Cook, un banquier à la retraite, à qui nous

[Text]

we had contacted to help Mr. Adamson with the review. Both Mr. Cook and Mr. Adamson eventually filed reports with us.

Mr. Blenkarn: What was their evaluation of the assets of the bank?

Mr. Kennett: I cannot remember the precise figures in relation to their reports, but there was no doubt that those reports suggested the same kinds of problems, similar kinds of problems, in the Northland Bank as what Mr. Hitchman...

Mr. Blenkarn: That is not what I asked you, though. I asked you what their evaluation was. The bank declared, in its three-quarter year statement, dated July 31, 1985, that it had assets of \$1.364 billion. Now were the assets worth that or were they not worth that?

Mr. Kennett: The analysis done by Messrs. Adamson and Cook demonstrated to us that write-downs were required, which would almost surely have eliminated the capital of the bank.

Mr. Blenkarn: Did you talk to the accountants of the Northland Bank?

Mr. Kennett: An inspection was in process at that time and I am sure we talked to the accountants of the bank in relation to that inspection. Mr. Macpherson was on that inspection and he might talk a little bit about it.

Mr. D.M. Macpherson (Assistant Inspector General of Banks): Mr. Chairman, I assume Mr. Blenkarn means the auditors of the bank.

Mr. Blenkarn: That is right.

Mr. Macpherson: Indeed, we did speak with the auditors of the bank in the course of the inspection, which took place in the month of May.

Mr. Blenkarn: That inspection referred though to the previous year's end, did it not?

Mr. Macpherson: Together with the updated information we had been able to accumulate from the bank in the period between the completion of the year-end audit and the date of the inspection. At that meeting we raised a number of concerns with the auditors of the bank and heard from them that they were indeed in fairly close contact with the bank in terms of their opinion being sought in connection with significant new loan arrangements or the appropriate accounting treatment to be given to the significant fee income the bank was earning in the course of its current business.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, I returned to western Canada in early July. I did a tour of the banks in western Canada on or about July 9 and met the auditors of both the Edmonton and the Calgary banks, at that time; we met again with the bank and with the auditors of the bank towards the end of August.

Mr. Blenkarn: At that time, towards the end of August, did you tell the auditors of the Northland that you would be recommending a curatorship and that you felt the bank was no longer viable?

[Translation]

avions demandé d'aider M. Adamson dans son étude. Et M. Cook et M. Adamson nous ont par la suite remis des rapports.

M. Blenkarn: Quelle a été leur évaluation de l'avoir de la banque?

M. Kennett: Je ne me souviens pas des chiffres exacts qui figuraient dans leurs rapports, mais ils y ont soulevé, en ce qui concerne Norbanque, le même genre de problèmes que ceux dont M. Hitchman...

M. Blenkarn: Vous n'avez pas répondu à ma question. Je vous ai demandé de me donner leur évaluation. La banque avait déclaré dans ses états financiers couvrant les trois premiers trimestres de l'année, datés du 31 juillet 1985, que ses avoirs se chiffraient à 1,364 milliard de dollars. Les avoirs de la banque valaient-ils ou ne valaient-ils pas ce montant?

M. Kennett: L'analyse faite par MM. Adamson et Cook révélait que des radiations s'imposaient, et ces radiations auraient sans doute éliminé le capital de la banque.

M. Blenkarn: Avez-vous eu des discussions avec les comptables de Norbanque?

M. Kennett: Une inspection était déjà en cours, et je suis convaincu que nous en avons discuté avec les comptables de la banque. M. Macpherson participait à cette inspection, et il a peut-être eu l'occasion d'en discuter.

M. D.M. Macpherson (inspecteur général adjoint des banques): Monsieur le président, je suppose que M. Blenkarn veut parler des vérificateurs de la banque.

M. Blenkarn: C'est exact.

M. Macpherson: Nous avons en effet eu des discussions avec les vérificateurs de la banque dans le courant de l'inspection, qui a été effectuée au mois de mai.

M. Blenkarn: Cette inspection couvrait cependant la période allant jusqu'à la fin de l'année précédente, n'est-ce pas?

M. Macpherson: Ainsi que les renseignements à jour que nous avons pu obtenir auprès de la banque entre la date à laquelle la vérification de fin d'année avait été terminée et la date de l'inspection. Lors de notre rencontre avec les vérificateurs de la banque, nous avions soulevé plusieurs questions, et ceux-ci nous avaient dit qu'ils entretenaient des rapports assez étroits avec la banque, qui avait cherché à obtenir leur opinion sur les nouveaux arrangements de prêt et sur le traitement qu'il faudrait donner dans les livres au revenu important que la banque touchait sous forme de frais perçus, et ce, dans le cadre de ses activités habituelles.

M. Kennett: Monsieur le président, je suis retourné dans l'Ouest au début du mois de juillet. J'ai fait une tournée des banques de l'Ouest du pays vers le 9 juillet et j'ai rencontré les vérificateurs des banques d'Edmonton et de Calgary. Nous avons de nouveau rencontré les responsables de la banque et les vérificateurs vers la fin du mois d'août.

M. Blenkarn: À cette époque-là, c'est-à-dire vers la fin du mois d'août, avez-vous fait savoir aux vérificateurs de Norbanque que vous alliez recommander une mise sous séquestre et que vous étiez d'avis que la banque n'était plus viable?

[Texte]

Mr. Kennett: The final decision had not been taken, but clearly our concern was at a very high level and the nature of our concern was relayed to the auditors.

Mr. Blenkarn: Did you have any evaluators go out and actually value the securities that Northland claimed were worth \$1.364 billion on July 31, 1985?

Mr. Kennett: No, Mr. Chairman. The review that Mr. Adamson and Mr. Cook did was the same kind of review that Messrs. Hitchman, Farthing and Taylor did at the CCB.

Mr. Blenkarn: Did they not get new credit reports on the borrowers? Did they not go and physically check assets that were pledged as security on which the bank had mortgages, and that type of thing? Did they not bring in the appraisers from the Department of Public Works and check out assets?

• 1605

Mr. Kennett: No, Mr. Chairman, it would have taken a very long time indeed to go through the portfolio of that bank, checking those asset values. These were experienced credit people and understood what they were about.

Mr. Blenkarn: All right, let us take that at face value for a moment. But let us take a look at the portfolio of this bank: 24.83% of the loan portfolio is with 14 customers. Another 22.27% is with 40 more customers. Indeed, 106 customers represent 61% of the assets. Now, are you telling me that you did not look at those major assets in detail, check the appraisals on those major assets, check the credit on those major assets, individually and in detail, before you made this decision to . . .

Mr. Kennett: I am not sure how you are getting those figures.

Mr. Blenkarn: I am getting them from Touche Ross Limited and the curator who was before this committee.

Mr. Kennett: There were several, towards the end particularly—through 1985, there were two or three very large loans by that bank to companies in the process of selling packages of assets. What I am saying is, there was not one asset or one piece of collateral. There were a great many pieces of collateral that made up those single loans, as individual loans. And even checking those out would have been an enormous task.

Also, I must confess, there is a certain sense that there is some absoluteness about appraisals and all you need to do is get them and you have got all the wisdom. I recall a story . . .

Mr. Blenkarn: You do not have to recall a story. We had the Appraisal Institute of Canada before our Finance committee. We have had our go at appraisers as well as you have. But the recommendation from your colleague, Mr. Hammond, was that he is using, as you perhaps are aware, appraisers from the

[Traduction]

M. Kennett: La décision finale n'avait pas encore été prise, mais nous étions très inquiets et nous avons exposé nos inquiétudes aux vérificateurs.

M. Blenkarn: Avez-vous chargé des évaluateurs d'aller sur place évaluer les garanties que Norbanque prétendait avoir et qu'elle chiffrait elle-même à 1,364 milliard de dollars le 31 juillet 1985?

M. Kennett: Non, monsieur le président. L'examen effectué par MM. Adamson et Cook était semblable à celui qu'avaient fait MM. Hitchman, Farthing et Taylor à la BCC.

M. Blenkarn: N'ont-ils pas demandé à avoir de nouveaux rapports sur la solvabilité des emprunteurs? Ne sont-ils pas allés eux-mêmes sur place vérifier les avoirs qui avaient été fournis à titre de garanties pour les hypothèques consenties par la banque? N'ont-ils pas fait venir des évaluateurs du ministère des Travaux publics, pour que ceux-ci vérifient la valeur de ces biens?

M. Kennett: Non, monsieur le président. Il aurait fallu beaucoup de temps pour examiner l'ensemble du portefeuille de la banque et pour vérifier la valeur de tous ces biens. Ces personnes étaient des spécialistes dans le domaine du crédit et ils comprenaient de quoi il retournait.

M. Blenkarn: Très bien. Mais regardons un peu ce que l'on en sait déjà. Prenons le portefeuille de la banque: 24,83 p. 100 du portefeuille de prêts est détenu par 14 clients. Quarante autres clients comptent pour 22,27 p. 100 du portefeuille. Finalement, 106 clients comptent pour 61 p. 100 de l'avoir de la banque. Vous me dites que vous n'avez pas fait un examen approfondi de ces avoirs importants, que vous n'en avez pas vérifié la valeur, que vous n'avez pas vérifié les possibilités de crédit des emprunteurs avant de décider de . . .

M. Kennett: Je ne vois pas très bien comment vous en êtes arrivé à ces chiffres-là.

M. Blenkarn: Ce sont les chiffres qui ont été fournis par la société Touche Ross Limitée et par le curateur, qui est venu comparaître devant le Comité.

M. Kennett: Il y en avait plusieurs, surtout vers la fin . . . en 1985, la banque avait consenti deux ou trois prêts importants à des compagnies qui vendaient des biens groupés. Ce que j'essaie de dire, c'est qu'il ne s'agissait pas d'un seul avoir, d'un seul bien ou d'une seule garantie. Chacun de ces prêts était constitué de plusieurs éléments, et la vérification de chacun de ces éléments, de chacune de ces obligations, aurait demandé un travail énorme.

Je soulignerais par ailleurs que les gens ont tendance à considérer les évaluations comme étant des déclarations absolues. Les gens ont l'impression qu'il suffit de les avoir pour savoir quoi faire. Je me souviens d'une histoire . . .

M. Blenkarn: Inutile de nous la raconter. Des représentants de l'Institut canadien des évaluateurs sont venus comparaître devant le Comité des finances. Nous avons donc eu, tout comme vous, l'occasion d'en discuter avec les évaluateurs. Mais votre collègue, M. Hammond, avait recommandé,

[Text]

Department of Public Works who are people he feels the Government of Canada can trust—indeed, the Government of Canada does trust—to give him some pretty good ideas of values. I thought perhaps you would have taken that particular course of action because, of course, you have been on top of the Northland as you have indicated, so far, from June right through until the end of August. With only 14 big loans and 106 loans representing 61% of the portfolio, somewhere along the line, I would have thought in that three-month period, you would have had detail, exact detail on at least a reasonable percentage of them.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, we had . . .

Mr. Garneau: Mr. Chairman, did you say 106?

Mr. Blenkarn: There are 106, yes.

Mr. Garneau: No, it is 1,106.

Mr. Blenkarn: No, it is 106 customers . . .

Mr. Garneau: It is 1,106 customers.

The Chairman: What he is talking about is the top three . . .

Mr. Garneau: Oh, okay.

Mr. Blenkarn: I am talking the top three in that. I am not talking about the loans under \$2 million, but the loans from \$3 million up.

Mr. Garneau: Yes, okay. Sorry.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, by the time the final decision was taken on September 1, we had three levels of evidence about the condition of the bank; one of them was the Adamson Cook review. Another one was a mounting level of concern in the bank itself about its condition and its future. And the third was some reporting that we received from the National Bank, which went in in August to see whether there was a merger possibility. The collective evidence, along with the extent of the funding problems of that bank, led us to believe that the bank could no longer be considered to be viable. And that was the decision that was taken and signed on September 1st.

Mr. Blenkarn: The assets are \$1.643 billion. What is your view as to the value of those assets, having had Cook and Adamson in there; having had the other bank in there—the National Bank? What is your view as to the value of those assets at this point?

• 1610

Mr. Kennett: Mr. Chairman, as I have explained, a full review of every asset was not undertaken—far from it. A sufficient review was taken so that we could rest assured the bank was no longer viable. That was the question: Was the bank going to be viable? Could it be saved? Was there reason to hope that it could be saved, or could it not be? The fact is that we had hoped things would turn out better. We had been extremely patient in following and encouraging the bank for a couple of years. However, by the time we were getting into the middle of 1985, for the reasons I have suggested—the experience of the Canadian Commercial Bank, the fact that

[Translation]

comme vous le savez sans doute, de recourir à des évaluateurs du ministère des Travaux publics, des spécialistes en qui le gouvernement du Canada pouvait, selon lui—je pense que c'est le cas—avoir confiance, pour que ceux-ci lui donnent des renseignements au sujet des différentes valeurs. Je pensais que vous auriez opté pour cette formule, car, comme vous l'avez dit, vous avez suivi l'évolution de Norbanque de juin jusqu'à la fin du mois d'août. Vu qu'il n'y avait que 14 gros prêts et que 106 prêts comptaient à eux seuls pour 61 p. 100 du portefeuille, je me suis dit que cet intervalle de trois mois aurait dû vous suffire pour obtenir des renseignements très détaillés sur bon nombre de ces prêts.

M. Kennett: Monsieur le président, nous avions . . .

M. Garneau: Monsieur le président, avez-vous dit 106?

M. Blenkarn: Oui, 106.

M. Garneau: Non. Il s'agit de 1,106.

M. Blenkarn: Non, il s'agit de 106 clients . . .

M. Garneau: Il s'agit de 1,106 clients.

Le président: Il parle des trois premiers . . .

M. Garneau: Je vois.

M. Blenkarn: Je parle des trois premiers. Je ne parle pas des prêts d'une valeur inférieure à 2 millions de dollars, mais bien des prêts d'une valeur d'au moins 3 millions de dollars.

M. Garneau: D'accord. Excusez-moi.

M. Kennett: Monsieur le président, lorsque la décision finale fut prise, le 1^{er} septembre, nous avions des renseignements qui nous provenaient de trois sources différentes. Premièrement, l'étude Adamson Cook. Deuxièmement, nous savions que la banque elle-même s'inquiétait de sa situation financière et de son avenir. Troisièmement, nous avions reçu des renseignements de la Banque Nationale, qui avait en outre examiné la possibilité d'une fusion. Tous ces renseignements, ajoutés à ce que nous savions des problèmes de financement de la banque, nous ont amenés à la conclusion que la banque ne pouvait plus être considérée comme viable. Ce qui explique notre décision, que l'on ratifiait le 1^{er} septembre.

M. Blenkarn: L'avoir total a été chiffré à 1,643 milliard de dollars. Vu ce qu'ont dit Cook et Adamson, ainsi que la Banque Nationale, quelle serait votre évaluation de cet avoir? Quelle est, selon vous, la valeur actuelle de cet actif?

M. Kennett: Monsieur le président, comme je l'ai déjà expliqué, nous n'avons pas entrepris un examen complet de chaque élément d'actif, loin de là. Notre examen était suffisant pour nous permettre de conclure que la banque n'était plus viable. Nous nous sommes posé la question suivante: la banque restait-elle viable? Pouvait-elle être sauvée? Était-on en droit d'espérer qu'elle puisse survivre? Le fait est que nous espérions découvrir un tableau différent. Nous avons fait preuve d'une très grande patience à l'égard de la banque, que nous avons suivie et encouragée pendant à peu près deux ans. Toutefois, vers le milieu de 1985, pour les raisons que j'ai déjà expli-

[Texte]

the funding was leaving the bank—it was by then heavily dependent for its funding on the Bank of Canada—and the new look and concern about the quality of the assets in the bank—it became, regrettably, extremely clear the bank could not continue in business further.

Mr. Blenkarn: All right. We are now facing a bill that will cover the uninsured depositors. The insured depositors are covered by the CDIC. Through the Bank of Canada, the Government of Canada has \$540 million in this bank. It is going to be putting up another \$424 million to uninsured depositors. It is going to fund the CDIC to the best part of \$250 million further. We are in the soup for a lot of money here. Did you contemplate what the cost to the government would be if this bank went into receivership and the assets had to be raffled off in a hurry, rather than sold as a going concern? Did you make any recommendations to the Minister in that regard?

Mr. Kennett: Mr. Chairman, we did not do a refined evaluation of that kind. The principal question was whether this bank was viable or not, and the decision was that it was not viable. We carefully recruited an experienced curator, who at the will of the court may eventually be involved in the winding-up of this institution. As I believe Mr. McGirr explained—and I am getting . . . there are so many committees meeting on this subject now, I can no longer remember who appears where . . .

The Chairman: Mr. Morrison is to do with the Northland; Mr. McGirr is Canadian Commercial Bank.

Mr. Kennett: That is right. But as Mr. McGirr stated in his testimony before one of the committees, their job is to preserve values and not to fire-sell the assets, but by managing the assets and by selling them carefully over time, to preserve values. While that was a statement by Mr. McGirr, I think it was also endorsed by Mr. Morrison in the same . . .

Mr. Blenkarn: You know what the cost is because you have been a director of the CDIC. You have been involved in that capacity in looking at the liquidation results of 14 trust companies, and you have seen how much we have lost on these liquidations. Would you have any reason to believe that this liquidation would not be even a greater loss than any of the trust company losses?

Mr. Kennett: There is no doubt that the losses will be significant. However, what they will be sir, I do not know. What they will be, I do not know.

Mr. Blenkarn: You made no reference to the Minister or suggestion to her with reference to how we handle this to save or cost as little as possible?

Mr. Kennett: I guess the recommendations relate to the appointment of the curator, the finding of the best people available to manage those assets over time in a reasonable and cost-saving way.

The Chairman: Thank you. Mr. Riis.

[Traduction]

quées—l'expérience de la Banque Commerciale du Canada, les fuites de fonds—la banque est devenue de plus en plus tributaire de la Banque du Canada—à quoi s'ajoutait l'inquiétude naissante au sujet de la qualité des éléments d'actifs de la banque—il est malheureusement devenu évident que celle-ci ne pouvait rester ouverte.

M. Blenkarn: Bon. Nous avons maintenant un projet de loi qui prévoit l'indemnisation des déposants non assurés. Les déposants assurés seront indemnisés par la Société d'assurance-dépôts du Canada. Par l'entremise de la Banque du Canada, le gouvernement a dans cette banque 540 millions de dollars. Il va en outre verser 424 millions aux déposants non assurés. Il va en outre fournir une bonne part des 250 millions supplémentaires dont aura besoin la Société d'assurance-dépôts du Canada. La facture est élevée. Avez-vous pensé à ce qu'il en coûterait au gouvernement si la banque devait faire faillite et si son actif devait être bradé à la hâte, plutôt que vendu comme fonds de commerce? Avez-vous fait des recommandations au ministre à ce propos?

M. Kennett: Monsieur le président, nous n'avons pas fait une évaluation aussi détaillée. La principale question était de savoir si la banque était viable ou non, et nous avons conclu qu'elle ne l'était pas. Nous avons choisi avec soin un curateur compétent que le tribunal pourrait éventuellement charger de la liquidation de l'institution. Comme l'a expliqué, je crois, M. McGirr . . . il y a tellement de comités qui examinent actuellement cette question que je ne sais plus qui comparait devant . . .

Le président: M. Morrison est chargé de Norbanque; M. McGirr, de la Banque Commerciale du Canada.

M. Kennett: C'est cela. Mais comme l'a dit M. McGirr dans son témoignage devant un comité, il a pour tâche de protéger les actifs, et non pas de les brader, il doit les gérer et en disposer prudemment le moment venu, pour protéger leur valeur. C'est ce qu'a dit M. McGirr et qu'a confirmé M. Morrison dans le même . . .

M. Blenkarn: Vous savez ce qu'il en coûte, car vous avez fait partie du conseil d'administration de la Société d'assurance-dépôts du Canada. À ce titre, vous avez eu connaissance des résultats des liquidations de 14 sociétés de fiducie, et vous avez pu voir combien nous en coûtaient ces liquidations. Avez-vous des raisons de penser que cette liquidation ne coûterait pas davantage que celle de n'importe quelle société de fiducie?

M. Kennett: Il ne fait aucun doute que les pertes seront élevées. Mais je ne peux pas vous dire ce qu'elles seront exactement, monsieur. Je ne sais pas à combien elles s'élèveront.

M. Blenkarn: Vous n'avez donné aucun conseil à la ministre, vous ne lui avez fait aucune suggestion quant à la façon de limiter les pertes?

M. Kennett: Mes recommandations portaient sur la nomination d'un curateur, le recrutement des meilleurs experts disponibles pour la gestion raisonnable et économe des actifs.

Le président: Merci. Monsieur Riis.

[Text]

Mr. Riis: Thank you, Mr. Chairman. Mr. Kennett, as my friend Mr. Blenkarn has indicated, we are here because there is a bill for \$875 million of taxpayers' money. That is, the people who are sitting around the table and here today will all be paying their portion, or at least most of them will, not all of them. We are trying to find out who has to accept some responsibility on this. If I can paraphrase Pogo, it seems we have found the problem, and I suspect it is you. I want to outline why I say that.

• 1615

The Inspector General of banks has an awesome responsibility. You provide all of the banking intelligence for the Central Bank. Mr. Bouey made that perfectly clear last evening. He counts on you for advice in terms of the bank's solvency situation and so on; presumably, the Minister of Finance and the Minister of State for Finance listen to you, because your job is to regulate and supervise and monitor and be on top of what is going on out there.

One of the recent times you were before our committee you commented that you had an effective vehicle which does enable you to keep a fairly sharp solvency look at these organizations, the banks. I think it is fair to say we have a better and more continuing grip on these banks than we have ever had in the past. We have a network of information which comes to us and helps us do a pretty good job. And so on and so forth.

Based on advice—presumably received from you—the Minister of State, yourself, the governor and the Minister of Finance, including the Prime Minister, all made public utterances that the banks were solvent, that there was stability in the system. He used those terms “There is no problem out there for those banks”—meaning western banks specifically—before this committee on May 9, based on your information.

Based on those public utterances, a lot of people decided to put or maintain their deposits in Canadian Commercial Bank and Northland, bought debentures, presumably purchased shares; and we find out your advice was inappropriate, inadequate, wrong, for whatever reason. I do not suppose you misled people. I do not think anyone would do that; but, obviously, you did not have an adequate source of information on which to base your recommendations.

It seems to me the reason we are here discussing \$875 million in taxpayers' money to be paid out to uninsured depositors is because people relied on information—your recommendations—which in fact, were wrong. Do you accept that?

Mr. Kennett: Mr. Chairman, Mr. Riis is a very experienced Member of Parliament. He has been a member of the Finance, Trade and Economic Affairs committee for some time. I believe he is well aware of the kind of role my office has tried to play in the banking system and how we have tried to do our job. I think he understands quite well that the system under which we operate is in some sense a tripartite system, with

[Translation]

M. Riis: Merci, monsieur le président. Monsieur Kennett, comme l'a dit mon collègue, M. Blenkarn, si nous sommes ici, c'est parce qu'un projet de loi se propose de dépenser 875 millions de dollars de deniers publics. Cela veut dire que tous ceux qui sont ici présents aujourd'hui en paieront une part, ou du moins la plupart d'entre eux, pas tous. Nous essayons de savoir qui doit accepter une part de responsabilité. Si on me permettait de paraphraser Pogo, je crois que nous avons identifié le problème, et je crois que c'est vous. Laissez-moi vous expliquer pourquoi je dis cela.

La responsabilité de l'Inspecteur général des banques est immense. C'est de vous que la banque centrale obtient tous ses renseignements. M. Bouey l'a dit clairement hier soir. Il se repose sur votre jugement en matière de solvabilité des banques, et ainsi de suite; on peut supposer que le ministre des Finances et la ministre d'État aux Finances vous prêtent l'oreille, puisque votre tâche est de réglementer, de surveiller et de contrôler les banques.

Lors d'une de vos récentes comparutions devant le Comité, vous avez dit que vous avez une organisation efficace, qui vous permet de suivre d'assez près la position de solvabilité des institutions bancaires. On peut dire, je crois, que jamais nous n'avons eu une si bonne idée de la situation. Nous avons un réseau d'information qui nous permet de faire un assez bon travail, etc., etc.

À la suite d'informations—qui venaient présumément de vous—le ministre d'État, le gouverneur de la banque, le ministre des Finances, le premier ministre et vous-même avez dit publiquement que les banques étaient solvables, que le système était stable. Se fondant sur les informations que vous lui avez données, il a dit devant ce Comité même, le 9 mai: «Ces banques n'ont aucun problème», en voulant parler des banques de l'Ouest.

Donnant foi à ces déclarations publiques, bien des gens ont décidé de mettre ou de garder leurs dépôts à la Banque Commerciale du Canada et à Norbanque, ont acheté des obligations, des actions peut-être; nous découvrons ensuite que vos conseils étaient mal fondés, inadéquats, erronés, pour une raison quelconque. Je ne pense pas que vous l'ayez fait volontairement. Je ne crois pas que quiconque ferait une chose pareille; mais de toute évidence, vos moyens d'information étaient insuffisants en l'occurrence.

Il me semble que s'il est question aujourd'hui de dépenser 875 millions de dollars des contribuables canadiens pour indemniser les déposants non assurés, c'est parce que les gens ont accepté vos renseignements, vos recommandations, alors qu'ils étaient erronés. En convenez-vous?

M. Kennett: Monsieur le président, M. Riis est un député d'expérience. Il est membre du Comité des finances, du commerce et des questions économiques depuis un certain temps. Je crois qu'il sait très bien quel rôle mon bureau s'est efforcé de jouer dans le système bancaire, et comment nous faisons notre travail. Je crois qu'il comprend très bien que le système actuel est en quelque sorte un système tripartite, où

[Texte]

certain responsibilities in the hands of the Office of Inspector General of Banks, with certain responsibilities provided to the auditors. There is a whole part of the Bank Act, many sections, devoted solely to the role of the shareholders' auditors in relation to the banks.

As you know sir, each bank is required to have two auditors and they are required to do certain things. This is a rather exceptional circumstance; consequently, there is a relationship of dependence.

In the course of the years I have been in the office, we have been developing our expertise, building our staff, developing our organization. We have instituted a number of proposals, guidelines, rules to the banks to try to ensure that the system will remain strong through very difficult times; but, an area where we have never been involved is in the auditing of banks, and that part of the auditing of banks which involves the detailed appraisal of loan values. This is a very complicated matter.

Mr. Blenkarn referred earlier to his meetings with the appraisers. In a situation such as the one we had in Western Canada, and in the period we experienced from 1981 right to the present time in Western Canada, the evaluation of those assets is an extraordinarily difficult business.

• 1620

Having in mind all those things, I think the system let us down. I make no bones about that. We are trying to act now in a way to fill those apparent gaps in relation to this particular situation. The system has not let us down except in these two circumstances, but it certainly did in these two circumstances.

We are now, through people such as Mr. Adamson and Mr. Cook, the retired banker, and more retired bankers, we have recently . . . we are just in the process of signing up another banker under the executive interchange program. We intend to develop our expertise and to peruse, in a way that we have never before felt that we needed to, the asset quality in our banks.

Mr. Riis: Mr. Kennett, from the years of experience you have brought to bear in your position, were you not aware that the present way in which the appraisal system was being brought to bear in determining the value of the loan portfolios, as well as the auditing procedures . . . were you of the assumption that they were totally adequate to enable you to obtain the information on which to make recommendations and provide advice to the people to whom you do?

Mr. Kennett: Mr. Chairman, I was certainly aware that they were not perfect and that there is a lot of judgment involved in that business. I was also aware that, by and large, auditors, by their own admission, and indeed with the blessing of the Office of Inspector General of Banks, tend to use in auditing banks as a going concern and in relation to the clients as going concerns, intrinsic values of these assets—going concern values, if you like, of these assets—which do not always reflect the current market value, whatever that is.

[Traduction]

certaines responsabilités incombent au Bureau de l'inspecteur général des banques, et d'autres aux vérificateurs. Toute une partie de la Loi sur les banques, de nombreux articles, traitent uniquement du rôle des vérificateurs des actionnaires de la banque.

Comme vous le savez, monsieur, chaque banque doit avoir deux vérificateurs qui doivent faire certaines choses. La situation est quelque peu exceptionnelle, il y a donc un lien de dépendance.

Au fil des années, depuis mon entrée en fonction, nous avons développé notre compétence, augmenté notre personnel, agrandi notre organisation. Nous avons introduit des propositions, des directives, des règlements, dans l'espoir d'assurer la stabilité du système, même par temps difficiles; mais nous n'avons jamais touché à la vérification des banques, et c'est là que doit se faire l'évaluation détaillée des prêts. C'est une question très complexe.

M. Blenkarn a parlé tout à l'heure de ses rencontres avec les évaluateurs. Dans une situation comme celle qu'a connue l'Ouest du pays depuis 1981 et jusqu'à maintenant, l'évaluation des éléments d'actif est une tâche extrêmement difficile.

A la lumière de toutes ces considérations, je pense que le système n'a pas été fiable. Je ne prétends pas le contraire. Nous essayons maintenant de combler les lacunes qu'ont révélées les derniers événements. Le système ne nous a jamais déçus, sauf dans ces deux cas particuliers, mais là, la déception a été grande.

Maintenant, avec l'aide de gens comme M. Adamson et M. Cook, le banquier retraité, et d'autres banquiers retraités, nous avons récemment . . . nous sommes en train d'engager un autre banquier, dans le cadre du programme d'échange de directeurs. Nous avons l'intention d'ajouter à notre champ d'expérience, et d'examiner la qualité des actifs de nos banques, comme on n'a jamais cru nécessaire de le faire auparavant.

M. Riis: Monsieur Kennett, avec les années d'expérience que vous avez à ce poste, ne vous rendiez-vous pas compte que la façon dont on applique actuellement le système d'évaluation dans les calculs de la valeur des portefeuilles de prêts, ainsi que les méthodes de vérification . . . estimiez-vous que ces systèmes étaient parfaitement adéquats et vous permettaient d'obtenir des renseignements suffisamment fiables pour que vous fondiez sur eux les recommandations et les conseils que vous donniez aux autres instances?

M. Kennett: Monsieur le président, je me rendais bien compte que les méthodes n'étaient pas parfaites, et qu'il entraînait dans ces évaluations une bonne part de jugement. Je savais aussi que dans l'ensemble, les vérificateurs, de leur propre aveu, et avec la bénédiction du Bureau de l'inspecteur général des banques, tendent à vérifier les banques comme des entreprises en exploitation, qu'ils voient les clients de la même façon, et qu'ils considèrent la valeur intrinsèque des actifs comme des entreprises en exploitation, ce qui ne donne pas

[Text]

When the economy takes the kind of dip that it did in western Canada in 1982 . . . I suppose what we had was a widening out of the difference between what auditors were prepared to consider as intrinsic values of assets and what one in fact might have received for an asset that had to be sold at a particular point of time.

I do not think I got to this story with Mr. Blenkarn, but it was very much in my mind. It occurred to me when he referred to my experience with CDIC. It goes back to the latter part of 1982, when CDIC was becoming one of the biggest real estate holders in Canada. One of the pieces of real estate that we had was a recently built class A, as it was described to me, office building in downtown Calgary that had been, as I say, recently completed at \$11 million. It was standing empty. Two appraisals had been received; one at \$6 million and one at \$3 million. However, the information I had was that if you put that office building on the market at that particular moment in time, you would have been lucky to have had any bidder at all. Therefore, what the heck was the price of it? Was it zero, was it \$11 million, \$6 million, \$3 million, or what was it?

I guess these were the kinds of problems that the auditors, the bank . . .

Mr. Hawkes: What did you do with that building? What did you count it at?

Mr. Kennett: I cannot remember how CDIC finally . . .

Mr. Hawkes: Oh, come on! You bring an illustration onto this table, and you cannot remember what you did with it for a loan thing; an \$11 million equity that you say was not \$6 million, was not \$3 million . . . You did something with it that brought about this chain of events.

Mr. Kennett: This was in relation to—I do not know. Over a billion dollars worth of assets in these conditions were in the hands of CDIC, and these were not bank assets. They had nothing to do with the Inspector General of Banks and banks. They were assets that had come to us through trust companies and related companies, which I had no personal contact with at all, but . . .

The Chairman: Thank you. Mr. Riis.

• 1625

Mr. Macpherson: Excuse me, Mr. Chairman, may I intervene just for a moment to supplement the response to Mr. Riis' question. As I understand it, it is to the effect of whether the Inspector General was aware that the auditing practices were inadequate. I think this was your question, sir.

We must bear in mind the intricacies and interlocking nature of the system that Mr. Kennett has described as being the supervisory system in this country. One of the fundamental aspects of it is the role of the external auditors. The role is fairly clearly defined in the part of the Bank Act which Mr. Kennett referred to. One of the key points there is that the

[Translation]

toujours une idée exacte de la valeur marchande courante. Lorsque l'activité économique chute, comme cela était le cas dans l'Ouest du Canada en 1982 . . . On peut dire, je suppose, qu'il y a eu alors un élargissement de l'écart entre ce que les vérificateurs considéraient être la valeur intrinsèque des actifs, et leur valeur marchande réelle à ce moment-là.

Je ne pense pas l'avoir dit à M. Blenkarn, mais j'en avais certainement l'intention. Cela m'est venu à l'esprit lorsqu'il a parlé de mon expérience auprès de la Société d'assurance-dépôts du Canada. Cela remonte à la fin de 1982, à l'époque où la SADC devenait l'un des principaux propriétaires immobiliers au pays. Il y avait parmi ces biens immobiliers un édifice commercial de construction récente, au centre-ville de Calgary, que l'on m'avait dit être de toute première classe; comme je l'ai dit, il venait d'être construit au coût de 11 millions de dollars. Il était vide. Nous avons reçu deux évaluations, l'une pour 6 millions de dollars et l'autre pour 3 millions. On m'avait cependant dit que si l'édifice devait être mis en vente à ce moment-là, nous pourrions nous estimer heureux de recevoir une offre. Alors, quel était son prix? Zéro, 11 millions de dollars, 6 millions de dollars, 3 millions de dollars, ou combien?

Voilà, je pense, le genre de questions qu'ont eu à se poser les vérificateurs, la banque . . .

M. Hawkes: Qu'avez-vous fait de cet immeuble? À combien l'avez-vous estimé?

M. Kennett: Je ne sais plus comment la SADC a finalement . . .

M. Hawkes: Oh, je vous en prie! Vous nous donnez un exemple, et vous ne vous souvenez pas de ce que vous avez décidé; une propriété de 11 millions de dollars qui, dites-vous, n'en valait pas 6, n'en valait pas 3 . . . Vous avez pris une décision qui a causé cette suite d'événements.

M. Kennett: C'était en rapport avec . . . je ne sais pas. La SADC détenait plus d'un milliard de dollars d'actifs, et ce n'était pas des actifs bancaires. Ils n'avaient rien à voir avec l'inspecteur général des banques, ni avec les banques. Ces éléments d'actif nous venaient de sociétés de fiducie et de sociétés connexes, avec lesquelles je n'avais aucun contact personnellement, mais . . .

Le président: Merci. Monsieur Riis.

M. Macpherson: Excusez-moi, monsieur le président, si vous le permettez, je voudrais étoffer quelque peu la réponse donnée à M. Riis. Si je l'ai bien compris, il demandait à l'inspecteur général s'il se rendait compte que les méthodes de vérification n'étaient pas satisfaisantes. C'était bien là votre question, monsieur?

Il ne faut pas perdre de vue les complexités et les interrelations du système de surveillance que M. Kennett nous a décrit. L'un des éléments essentiels du système est le rôle que jouent les vérificateurs externes. Ce rôle est relativement bien défini dans la partie de la Loi sur les banques qu'a mentionnée M. Kennett. L'un des principes essentiels est que les vérificateurs

[Texte]

external auditors shall conduct the kind of examination into the affairs of the bank as is necessary in their view to the forming of an opinion as to the fairness of the financial statements of the bank. They are to do so by applying generally accepted auditing standards.

For those who are aware of what it means, or who take the trouble to find out, it is in effect an endorsement by Parliament of the professional standards that are applied in this country by auditors in any audit engagement. The generally accepted auditing standards referred to in the Bank Act as approved by Parliament are those cited in the handbook published by the Canadian Institute of Chartered Accountants.

Mr. Riis: Mr. Macpherson, you know those appraisals are woefully inadequate.

Mr. Macpherson: Appraisals, sir?

Mr. Riis: The appraisals are inadequate, fictional, by and large in many instances. Therefore, the audited statements are fictional accounts of reality. Those are the reports you base your decision on.

Mr. Macpherson: Excuse me, sir; you are making an indictment of the accounting profession in this country.

Mr. Riis: I have listened to and received the advice. They admit that a great deal of it is totally fictional.

Mr. Macpherson: Perhaps they should defend themselves.

Mr. Riis: When I hear you trying to defend your position by saying that you take in all this fiction and come up with these recommendations on which people make investment decisions, I just shudder . . .

Mr. Macpherson: Mr. Chairman, what I am saying is that the supervisory system is well known, and it has been well known in this country for many, many years. An integral part of it is the requirement . . .

Mr. Riis: [Inaudible—Editor]

Mr. Macpherson: Excuse me, sir; may I finish? The role is defined in the Act for the external auditors. Parliament has had ample opportunity since 1923 to change it, if it found it lacking. It has never chosen to do so.

Mr. Riis: But let me ask you this question. Perhaps I will direct it through the Chairman to Mr. Kennett. If this has been a major concern of yours to do your job, I assume that you have been advising and requesting governments up until now to make the change.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, clearly it has not been a major concern. Clearly for 60-odd years, this system has worked rather well. Clearly . . .

Mr. Riis: By accident.

Mr. Kennett: Well, no, I do not think it is by accident at all. I think it is by a lot of professional and devoted people doing their job as best they can. I dwell on the economic circum-

[Traduction]

externes doivent entreprendre un examen des opérations de la banque qui, à leur avis, leur permettra de se faire une opinion quant à la véracité des états financiers de la banque. Ils observent généralement en cela des pratiques de vérification reconnues.

Pour ceux qui comprennent ce que cela veut dire, ou pour ceux qui ont pris la peine de s'en informer, ils savent que cela représente dans les faits une reconnaissance par le Parlement des normes professionnelles qu'adoptent dans notre pays les vérificateurs. Les normes de vérification généralement reconnues dont il est question dans la Loi sur les banques, tel qu'adoptée par le Parlement, sont les normes publiées dans le guide de l'Institut canadien des comptables agréés.

M. Riis: Monsieur Macpherson, vous savez que ces évaluations sont tristement inadéquates.

M. Macpherson: Évaluations, monsieur?

M. Riis: Les évaluations sont inadéquates, et très souvent fictives. Par conséquent, les états financiers vérifiés sont des représentations fictives de la réalité. Et c'est sur ces rapports que vous basez vos décisions.

M. Macpherson: Pardonnez-moi, monsieur, mais vous portez là une accusation contre tous les comptables canadiens.

M. Riis: Je les ai écoutés et entendus. Ils reconnaissent qu'une bonne partie des vérifications sont tout à fait fictives.

M. Macpherson: Ils devraient peut-être se défendre.

M. Riis: Lorsque vous défendez votre position en disant que vous tenez compte de toute cette fiction et qu'à partir de là, vous élaborez des recommandations sur lesquelles les gens basent leurs investissements, j'en tremble . . .

M. Macpherson: Monsieur le président, je dis que le système de surveillance est bien connu, et qu'il est connu depuis de fort nombreuses années. L'un des aspects du système est l'exigence . . .

M. Riis: [Inaudible—éditeur].

M. Macpherson: Excusez-moi, monsieur, puis-je terminer? Le rôle des vérificateurs externes est défini dans la loi. Le Parlement a eu amplement la possibilité de modifier la loi depuis 1923, s'il la trouve inadéquate. Il n'en a pas décidé ainsi.

M. Riis: Mais permettez-moi de vous poser une question. Je vais peut-être plutôt l'adresser à M. Kennett, par l'entremise du président. Si vous estimiez que cela vous empêchait de faire votre travail, je présume que vous avez demandé aux gouvernements successifs, jusqu'ici, d'apporter les modifications nécessaires.

M. Kennett: Monsieur le président, il est évident que ce n'était pas un grand souci pour nous. Depuis une soixantaine d'années, le système nous a plutôt bien servis. De toute évidence . . .

M. Riis: C'était accidentel.

M. Kennett: Non, je ne pense pas du tout que ce soit accidentel. Je pense que bien des gens compétents et dévoués ont fait leur travail de leur mieux. Je reviens sur la conjoncture

[Text]

stances. I started with the economic circumstances, which were rather rare and severe. The notion that . . .

Mr. Riis: I am not going to sit and hear your colleague, Mr. Macpherson, who blames Parliament for not having passed appropriate legislation to allow the appropriate auditing. If it is a problem, we require you to be making these recommendations, and you say you never recommended any. You cannot have it both ways, like the members around this bloody table.

Mr. Kennett: The system has worked quite well. In the exceptional circumstances of these two banks, it let us down. I am admitting it; I am putting it quite clearly on the record that in the exceptional circumstances, it let us down.

I do not know what supervisory system is perfect in this world. The Americans have now lost 100 banks. They have a completely different system, one that does not rely to the same degree on the auditors. Their supervisory system does not rely on the auditors at all. They do the audit, in effect. We can do the audit, if it is the wish of Parliament, and displace the auditors. We can make other kinds of arrangements. We are looking at other kinds of arrangements. Indeed, your other committees, sir, have recommended, for example, that one of the auditors should have reported to us. We think there is a lot of merit to this recommendation. There are other arrangements you are generating and which we respect and think should be met.

Mr. Riis: Let us go back to some specifics, Mr. Kennett.

• 1630

I am going back to the March 22 to 23 meeting, Mr. Macpherson's notes that were tabled I guess in the last day or two at the Estey commission. At that time Mr. McLaughlan indicated that the non-earning loans were \$255 million, and this would rise to \$350 million. I am just going through the transcript provided to us by Mr. Macpherson. Mr. Taylor of the Royal Bank asked you as a matter of fact whether you thought these figures in fact were exceptionally conservative. It says you agreed that they probably were. Mr. Grant—we are pleased to have Mr. Grant here—apparently sent you a memo indicating that he was concerned that the \$255 million was adequate in terms of providing the needed support for a successful rescue package.

I can go on to quote a number of bank presidents. Mr. Bélanger said this bank cannot be saved in the long run; he sees no possibility for CCB's survival. Mr. Mulholland said the package does not go far enough; he said the bankers, having different views, their thinking will likely be in the direction of liquidation. Apparently, as Mr. Johnston indicated earlier, the Minister of State for Finance's inclination was to consider liquidation, given the information presented. The bankers have all told us through testimony that the information they had on which to make this decision made them very nervous, because really all they had to go on was what you told them, the information that was provided through you.

[Translation]

économique. J'ai parlé des circonstances économiques, qui étaient plutôt exceptionnelles et mauvaises. L'idée que . . .

M. Riis: Je ne vais pas, sans réagir, permettre à votre collègue, M. Macpherson, de blâmer le Parlement pour n'avoir pas adopté une loi prévoyant des vérifications adéquates. Si c'est là le problème, vous devez faire les recommandations qui s'imposent, et vous dites que vous ne l'avez pas fait. Vous ne pouvez pas gagner sur tous les tableaux, comme les députés ici présents.

M. Kennett: Le système a très bien fonctionné. Dans les cas exceptionnels de ces deux banques, il a failli. Je dis clairement et publiquement que dans ces cas exceptionnels, le système a failli.

Je ne connais pas de système de surveillance qui soit absolument parfait. Les Américains ont déjà perdu 100 banques. Leur système est tout à fait différent du nôtre; il ne s'appuie pas, comme le nôtre, sur les vérificateurs. En fait, leur système ne s'appuie pas du tout sur les vérificateurs. Les inspecteurs font leur propre vérification. Nous pouvons faire nous-mêmes les vérifications, à la place des vérificateurs, si le Parlement le désire. Nous pouvons prendre d'autres dispositions. Nous sommes en train de les étudier. En fait, vos autres comités ont suggéré, par exemple, que l'un des vérificateurs aurait dû nous faire un rapport. Nous estimons que cette recommandation a beaucoup de mérite. Vous avez prévu d'autres dispositions, que nous entendons respecter.

M. Riis: Revenons aux faits précis, monsieur Kennett.

Je veux maintenant revenir à la réunion des 22 et 23 mars, et plus particulièrement aux notes de M. Macpherson, déposées ces derniers jours auprès de la Commission Estey. À l'époque, M. McLaughlan avait laissé savoir que les prêts improductifs atteignaient 255 millions de dollars, et qu'ils atteindraient 350 millions de dollars. Je ne fais que me reporter ici aux transcriptions que nous a fournies M. Macpherson. M. Taylor, de la Banque Royale, vous a demandé si vous estimiez que ces chiffres étaient extrêmement prudents. Or, vous avez convenu qu'ils l'étaient. M. Grant, que nous sommes heureux d'avoir avec nous aujourd'hui, vous a apparemment envoyé une note de service où il disait se demander si les 255 millions de dollars allaient suffire comme mesure de renflouement.

Je peux ensuite citer les propos d'un certain nombre de présidents de banque. M. Bélanger a dit que cette banque ne pouvait être sauvée à long terme; il ne voit aucune possibilité de survie pour la Banque Commerciale du Canada. M. Mulholland, lui, est d'avis que le train de mesures de renflouement ne va pas assez loin; il pense aussi qu'étant donné que les banquiers sont d'avis différents, ils s'entendront probablement pour proposer la liquidation. Comme M. Johnston l'a indiqué plus tôt, il semble que le ministre d'État aux Finances penchait vers la liquidation, étant donné les renseignements fournis. Lors de leur témoignage, les banquiers nous ont tous dit que les renseignements dont ils avaient pris connaissance et s'étaient servis pour en arriver à leur décision les avaient

[Texte]

Yet on May 7 you came before the Finance Committee and said that the bail-out package was adequate when the director of your own inspection division suggested that it may be inadequate. Now, with all these points, Mr. Kennett, I am curious to know why it is you made this decision when apparently we know now in retrospect it was based on very little information, when you had all these doubters around you as well and some of your closest advisers suggesting that you had best proceed with some caution.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, the negotiations with the bankers began on Friday morning, the 22nd. Mr. McLaughlan of the bank was there, and made a rather extensive presentation on the condition of the bank; the proposal was outlined as it stood then in some detail. The bankers had opportunity at that stage to look at that kind of information, to think about the proposal, and to question Mr. McLaughlan himself on the condition of the bank. Finally, as I recall, in the course of the Sunday and some further review and then the receiving of some further information, the sense of the meeting was that this support arrangement was worth doing and that the bank would be viable. It was not an independent appraisal of myself; the fact is that a good deal of information had been presented. Mr. McLaughlan had appeared before the bankers on the Friday. I am surprised if what you are telling me or what they are telling you is that they knew it would not work but they nonetheless put their shareholders' money on the table.

Mr. Riis: I do not say they knew it would not work. I said they felt very nervous; they felt they needed more information, that the information they had was not adequate, but they decided to go along because you apparently were feeling quite strongly that you had confidence in this bail-out package.

Mr. Kennett: Well, as I say, they . . .

Mr. Riis: Then they offered to provide you with experienced bankers immediately thereafter to go in and have a quick look at the situation before it went any further. They indicated that you were not enthusiastic about that offer.

Mr. Kennett: Well I went through that whole process earlier, sir.

Mr. Riis: Did you send in two people or something of that nature?

Mr. Kennett: Well, there was the loan lending of some people from the Royal Bank before this weekend ever occurred. There was a group of 11 people on Sunday. These were all provided by the bankers. They collectively covered . . . I really should have Mr. Grant tell this story; it is his story. They collectively covered about 45% of the bank. I agree that it was a very rushed exercise on that Sunday. However, we thought that there had been some kind of review. I can only say that this was impressionistic, but in the circumstances, we felt that the information which came out of these exercises was

[Traduction]

rendus très nerveux, car la seule chose sur laquelle ils pouvaient se fonder était ce que vous leur aviez fourni.

Or, en dépit de cela, le 7 mai, devant le Comité des finances, vous avez affirmé que les mesures de renflouement étaient suffisantes, alors même que les directeurs de vos services d'inspection étaient d'avis que c'était peut-être le contraire. Étant donné tout cela, monsieur Kennett, j'aimerais savoir pourquoi vous avez pris votre décision, puisque nous savons maintenant qu'elle s'est fondée sur très peu de renseignements, et au moment même où se manifestaient tous ces doutes autour de vous et que certains de vos conseillers les plus proches étaient d'avis qu'il fallait procéder avec prudence.

M. Kennett: Monsieur le président, les négociations avec les banquiers ont commencé le vendredi 22 au matin. M. McLaughlan, de la banque, y était, et il fit alors un exposé assez long sur l'état de la banque; cette proposition fut ensuite davantage précisée. Les banquiers eurent alors l'occasion d'examiner les renseignements, d'y réfléchir et d'interroger M. McLaughlan lui-même sur l'état de la banque. Enfin, si ma mémoire ne me trompe pas, dimanche, puis lors d'une étude ultérieure et de la réception de renseignements supplémentaires, il se dégageait une impression que ces mesures de renflouement valaient la peine d'être tentées et que la banque allait être viable. Il ne s'agissait pas d'une évaluation indépendante de la mienne, et bon nombre de renseignements avaient été fournis. M. McLaughlan avait témoigné devant les banquiers le vendredi. Je suis étonné de vos propos, ou des propos qu'on vous a tenus, voulant que ces mesures étaient inutiles, alors qu'on était prêt à y verser l'argent des actionnaires.

M. Riis: Je ne dis pas qu'ils savaient que cela ne marcherait pas. Je dis qu'ils étaient très nerveux; ils estimaient avoir besoin de davantage de renseignements et que ceux dont ils disposaient n'étaient pas suffisants, mais ils ont quand même décidé de donner leur accord parce que vous sembliez manifester beaucoup de confiance en ces mesures.

M. Kennett: Eh bien, ainsi que je l'ai dit, ils . . .

M. Riis: Ils vous ont ensuite proposé les services immédiats de banquiers d'expérience, afin que ces derniers effectuent un rapide examen de la situation avant qu'on prenne toute autre initiative. Ils ont cependant rapporté que vous n'étiez pas très favorable à cela.

M. Kennett: Eh bien, j'étais passé par ce processus auparavant, monsieur Riis.

M. Riis: Avez-vous envoyé deux personnes, ou pris des mesures semblables?

M. Kennett: Eh bien, avant même cette fin de semaine, des spécialistes du prêt de la Banque Royale avaient examiné la question. Le dimanche, il y avait 11 personnes, et elles étaient toutes venues grâce aux banquiers. Ensemble, elles couvraient . . . Je crois vraiment que c'est M. Grant qui devrait vous raconter cela, car c'est son histoire à lui. Ensemble, ils ont couvert environ 45 p. 100 de la banque. Je conviens que l'étude effectuée ce dimanche-là a été très rapide. Cependant, nous estimions qu'un examen quelconque avait été effectué. Il donna des impressions plutôt qu'autre chose, mais compte tenu des circonstances, nous avons estimé que les renseignements

[Text]

broadly within the estimates of the bank itself of the condition of its loan portfolio.

• 1635

Mr. Riis: Perhaps it would be reasonable or appropriate to ask Mr. Grant to explain his memo to you, when he suggested that the package might require another \$100-and-some million. There has been some confusion as to just what he did say in that memo to you. Perhaps he could explain that.

Mr. Kennett: I do not know of a memo. We talked to Mr. Grant on the phone several times in the course of the Thursday, Friday and the weekend. However, let me have Mr. Grant tell you what he was doing.

Mr. Neville Grant (Director, Inspection Division, Office of the Inspector General of Banks): Mr. Chairman, there was not really a memorandum. I was passing information back to our office during the week on the state of the bank's portfolio. Early in the week, I think it was probably Wednesday and Thursday, I had met with Mr. Tolman from the Royal Bank to review the assets of the bank, on which the bank had indicated that write-offs of \$1 million or more on each of these loans would have been required. I reviewed them with Mr. Tolman and I passed the information back to our office. I think that indicated that an additional \$61 million in Canada, and I think it was an additional \$20 million in the United States, was required, above what the bank had said would have been required.

On the Sunday, we had seven bankers in Edmonton and I believe it was four in Santa Ana reviewing another set of assets. They were not the same assets reviewed on Wednesday and Thursday by Mr. Tolman, but the assets which the bank now considered to be earning assets—to be good assets. We came up with an additional possible provision of about \$35 million. This is the information which I passed on to Ottawa.

Mr. Riis: I see. Can I ask for an important clarification, Mr. Kennett? Looking again at Mr. Macpherson's notes for that particular meeting on Friday—I think it was the 22nd, if that was a Friday—when the bankers got together over lunch and presented their unanimous position that the bank's share of the support would be \$60 million, the governments' would be \$120 million and CDIC's would \$75 million... The total package came to \$255 million. As a response to that, the governor had this to say—and I am looking at the notes:

The bank's proposal represents an invitation to the government to close the bank. Mr. Kennett says, "it appears that bank must be closed".

Can you elaborate? When you say "it appears that bank must be closed", what was it you were referring to?

Mr. Kennett: Mr. Chairman, the position that was taken by the negotiators—and it was a negotiation—for the govern-

[Translation]

ainsi obtenus respectaient, grosso modo, les prévisions de la banque elle-même relatives aux conditions de son portefeuille de prêts.

M. Riis: Il serait peut-être raisonnable et approprié de demander à M. Grant de vous expliquer sa note de service; j'entends par là celle où il était d'avis que les mesures de renflouement nécessiteraient peut-être au moins 100 millions de dollars de plus. Il y a eu de la confusion au sujet du contenu de cette note. Peut-être pourrait-il nous l'expliquer.

M. Kennett: Je ne suis pas au courant de l'existence d'une telle note. Nous nous sommes entretenus au téléphone avec M. Grant à plusieurs reprises jeudi, vendredi et au cours de la fin de semaine. Toutefois, laissons M. Grant vous expliquer ce qu'il faisait.

M. Neville Grant (directeur, Division de l'inspection, Bureau de l'inspecteur général des banques): Monsieur le président, il ne s'agissait pas vraiment d'une note de service. Je transmettais des renseignements à notre bureau au cours de la semaine sur l'état du portefeuille de prêts de la banque. Mercredi et jeudi de cette même semaine, j'avais rencontré M. Tolman, de la Banque Royale, afin de réexaminer les avoirs de la banque, car elle avait indiqué qu'il serait nécessaire d'effacer pour au moins 1 million de dollars de ces prêts. Je les ai réexaminés avec M. Tolman et transmis les renseignements à notre bureau. Je crois qu'il ressortait de cela qu'il nous fallait 61 millions de dollars de plus au Canada et 20 millions de dollars de plus aux États-Unis, et ce, à part les sommes dont la banque avait dit qu'elle aurait besoin.

Dimanche, il y avait sept banquiers à Edmonton et quatre à Santa Ana qui réexaminaient d'autres chiffres portant sur les avoirs. Il ne s'agissait cependant pas des avoirs qu'avait étudiés M. Tolman mercredi et jeudi, mais bien plutôt des avoirs productifs aux yeux de la banque. Nous sommes donc arrivés à des réserves possibles d'environ 35 millions de dollars, et j'ai transmis ces renseignements à Ottawa.

M. Riis: Je vois. Pourrais-je maintenant vous demander un éclaircissement important, monsieur Kennett? Me reportant encore une fois aux notes de M. Macpherson ayant trait à la réunion du vendredi—le 22, je crois—alors que les banquiers se sont réunis pour le déjeuner et ont déclaré à l'unanimité que la part de la banque des mesures de renflouement serait de 60 millions de dollars, celle des gouvernements s'établirait à 120 millions de dollars et celle de la Société d'assurance-dépôts du Canada atteindrait 75 millions de dollars... Cela faisait au total 255 millions de dollars. En réponse à cela, le gouverneur a alors dit ce qui suit, et je cite ici les notes:

Les propositions de la banque constituent une invitation au gouvernement de mettre fin aux activités de la banque en question. M. Kennett dit qu'il semble que cette banque doive être fermée.

Pouvez-vous développer? Lorsque vous affirmiez qu'il semble que cette banque doive être fermée, à quoi songiez-vous?

M. Kennett: Monsieur le président, il s'agissait d'une négociation, et la position prise par les négociateurs du

[Texte]

ment, was that the Government of Canada should not, itself, participate in the support arrangement. It was felt that this was a system problem, that there was an important Alberta component to it and that to the extent assistance was needed to resolve this problem—and the concern was about the systemic effect of the failure of this bank—we could look to CDIC to the extent that it might otherwise sustain losses should the bank fail, and to Alberta and the banks themselves to look after the problem. That was the going-in position of the government negotiators and that was what was actively under discussion. The negotiation, in a sense, is reflected in that allusion in Mr. Macpherson's note.

• 1640

The Chairman: Mr. Riis, I have been rather generous. Could you bring up your last question?

Mr. Riis: My last question is a very quick one, Mr. Chairman. It refers to Mr. Hitchman's appearance before us. He kept referring back to this interim report at the end of July, which described a management horror show going on at the Canadian Commercial Bank. He mentioned that bonuses were paid to loan officers for making loans; interest was capitalized on bad loans; fees were charged, amounting to some millions of dollars for rewriting the bad loans and making them into good loans; and other practices followed were totally against the practices as set down by the bank for writing loans, and on and on. You perhaps have read the transcript of his comments here. It was just an unbelievable description of what was going on at the Canadian Commercial Bank.

I am assuming for a moment, in view of his reputation and expertise and his longstanding experience, that there must be at least a good deal of truth to what he had to say. Were you unaware of these kinds of practices that management was undertaking?

Mr. Kennett: Mr. Chairman, there is going to be a lot of evidence, and there is already a lot of evidence, surrounding the Hitchman report. I will let it stand and speak for itself. One of the things you did allude to was bonuses or incentives to lending officers. We were not aware of those. The bank itself maintains to this day that they never were in place and we have not seen any evidence that they ever were in place. It has become a myth. Myths can be true. It has become a myth, but we have no evidence.

Mr. Riis: I should clarify it, Mr. Kennett. Thank you. I do not think Mr. Hitchman actually suggested it. There were some other sources and I do not just recall for the moment who they were.

Mr. Kennett: I do not think it was in the Hitchman report.

Mr. Riis: It was not in the Hitchman report.

Mr. Kennett: I do not think this accusation was there.

[Traduction]

gouvernement était que le gouvernement du Canada ne devrait pas participer aux mesures de renflouement. On estimait qu'il s'agissait d'un problème systémique, que l'Alberta avait une participation importante là-dedans et que dans la mesure où il fallait apporter de l'aide et prémunir le système contre un autre accident de ce genre, on pouvait se tourner vers la Société d'assurance-dépôts du Canada, étant donné que celle-ci pouvait subir des pertes, dans l'éventualité où la banque ferait faillite, et aussi recourir à l'aide de l'Alberta et des banques elles-mêmes pour résoudre le problème. C'était la position initiale des négociateurs du gouvernement, et c'est ce qui a fait l'objet de discussions intensives. Dans un sens, on fait allusion à cette négociation dans la note de M. Macpherson.

Le président: Monsieur Riis, j'ai été plutôt généreux. Auriez-vous l'obligeance de poser votre dernière question?

M. Riis: Je serai très bref, monsieur le président. Cela a trait au témoignage de M. Hitchman devant notre Comité. Ce dernier nous ramenait sans cesse à son rapport intérimaire présenté à la fin du mois de juillet, qui décrivait un chaos administratif à la Banque commerciale du Canada. Il nous a dit qu'on donnait des bonis aux agents de prêt pour le simple fait qu'ils accordaient des prêts; on capitalisait les intérêts dans le cas de prêts douteux; on imposait des droits, parfois de millions de dollars pour avoir transformé des prêts douteux en prêts sûrs dans les livres, et d'autres usages étaient également tout à fait contraire à ce qui se faisait couramment par la banque dans le cas des prêts, etc. Vous avez d'ailleurs peut-être lu la transcription de ses remarques. Il y décrit de façon incroyable ce qui se passait à la Banque commerciale du Canada.

Étant donné sa réputation, ses connaissances et sa longue expérience, il doit y avoir beaucoup de vrai dans ses propos. Ignorez-vous que les gestionnaires s'adonnaient à cette façon de faire?

M. Kennett: Monsieur le président, le rapport Hitchman s'accompagnera de preuves très nombreuses, et d'ailleurs il en existe déjà beaucoup. Pour ma part, je vais plutôt parler en mon propre nom. L'une des choses que vous avez mentionnées ce sont les bonis accordés aux agents de prêt. Or nous n'étions pas au courant de cela. D'ailleurs, la banque elle-même maintient à ce jour qu'il n'y en avait pas et nous n'avons vu aucune preuve qu'ils aient été accordés. C'est devenu un mythe. Il y a bien des mythes qui peuvent se fonder sur une vérité mais en l'occurrence, nous ne disposons d'aucune preuve.

M. Riis: Je devrais être plus précis, monsieur Kennett. Merci. Je ne crois pas que ce soit M. Hitchman qui ait affirmé cela. Il y avait d'autres sources, et je ne m'en souviens tout simplement pas pour le moment.

M. Kennett: Je ne crois pas que cela figurait dans le rapport Hitchman.

M. Riis: Cela n'était pas dans le rapport Hitchman.

M. Kennett: Je ne crois pas que cette accusation y était.

[Text]

Mr. Riis: They were talking about the rewriting of bad loans and capitalizing of interest as a way to clean up the record, so to speak.

Mr. Kennett: We were aware that there were occasions when those kinds of things were done. When we heard about them, we investigated them thoroughly. For example, there was an instance—I have forgotten whether it was in late 1982 or 1983—in which a package of loans was sold to a new subsidiary of the bank, and the point of the exercise was to bring into the bank, through this subsidiary, experienced real estate people to better manage these difficult assets. You could characterize the deal in the way you mentioned, sir, or you could characterize it as a smart move to improve the management of a difficult group of real estate assets.

We felt that in the circumstance what had occurred was reasonable and helpful. There may have been other deals of a similar kind that could not be so characterized. I am not saying there were not. There might well have been other deals that were so characterized.

There are disadvantages to the system of inspections we have had in place. One is that, because you are not looking at individual files, you tend often only by accident to come across some of these kinds of practices. If Mr. Hitchman's description of the situation in the bank is correct and, as I say, the evidence is still very much coming in, we certainly were not aware of the extent of those practices in the bank.

The Chairman: Thank you, Mr. Riis. You have had half an hour or so; it went quickly.

Just one supplementary and it is really to do with the Hitchman report. The Hitchman report had some recommendations. We have never heard any response to those recommendations. He has never heard any response regarding putting the assets in the hands of the six banks and letting them try to work them out over a longer period of time. Have you dismissed his recommendations?

Mr. Kennett: Mr. Chairman, a number of recommendations were considered. This was one of them. It simply was another way of liquidating the bank, as far as we could tell. I could not see that it in any way preserved the bank; it was a distribution of assets in the course of the liquidation of the bank for their better management.

• 1645

The Chairman: It is not the point of trying to preserve the bank, it is trying to reduce the loss to the taxpayer.

Mr. Kennett: Well, it was decided that a better way to do that was to bring in an experienced liquidator and to associate with that liquidator these same banks, in effect. In the one case one major bank was associated with the liquidator; in the other case several banks were for a time associated with the... Well, in one case it was a curator and in another case it became a liquidator under the Winding-up Act.

[Translation]

M. Riis: Il discutait de la transformation des prêts douteux entre autres choses et de la capitalisation de l'intérêt comme moyen d'assainir les dossiers, si je puis m'exprimer ainsi.

M. Kennett: Nous savions que de telles choses se passaient parfois. Lorsque nous avons été mis au courant, nous avons effectué des enquêtes approfondies. Ainsi par exemple, fin 1982 ou début de 1983, je ne me souviens plus, des prêts ont été vendus à une nouvelle filiale de la banque, et l'objectif de cette transaction était d'adjoindre à la banque les services de spécialistes d'expérience dans le domaine de l'immobilier afin de mieux administrer ces dossiers d'avoirs difficiles. Vous pouvez toujours traiter cette transaction comme vous venez de le faire, ou vous pouvez dire qu'il s'agit d'une mesure avisée cherchant à améliorer la gestion des biens immobiliers, qui s'était révélée difficile.

Nous avons estimé que dans les circonstances, les initiatives prises avaient été raisonnables et utiles. Il se peut toutefois que d'autres transactions semblables ne puissent prendre un sens aussi positif. D'ailleurs, je ne dis pas qu'il n'y a pas eu de telles transactions répréhensibles. Il se peut bien qu'il y en ait eu.

Le système d'inspection dont nous disposons à l'heure actuelle comporte certains désavantages. L'un tient au fait qu'étant donné qu'on n'examine pas chaque dossier séparément, on découvre ce genre d'initiative douteuse seulement par hasard. Si la description que fait M. Hitchman de la situation de la banque est exacte et à cet égard, les preuves continuent d'affluer, nous n'étions certainement pas au courant de l'étendue de ces façons de faire à la banque.

Le président: Merci, monsieur Riis. Vous avez eu environ une demi-heure mais cela s'est passé rapidement.

Pour ma part, j'ai une question supplémentaire à poser au sujet du rapport Hitchman. Ce document contient des recommandations. Or nous n'avons jamais entendu de réaction à ces dernières. Lui-même n'a pas entendu parler de la réaction à sa proposition voulant que les avoirs soient remis aux six banques afin qu'elles s'en occupent à plus long terme. Avez-vous repoussé ces recommandations?

M. Kennett: Monsieur le président, nous avons étudié un certain nombre de ces recommandations dont celles que vous venez de mentionner. À notre avis, il s'agissait tout simplement d'une autre façon de liquider la banque. Je ne voyais pas comment cela allait conserver la banque quand il s'agissait d'une distribution des avoirs en cours de liquidation afin qu'ils soient mieux administrés.

Le président: Il ne s'agissait pas d'essayer de conserver la banque mais bien de s'efforcer de réduire les pertes à épouser par les contribuables.

M. Kennett: Et bien, on décida qu'il serait préférable de faire venir un liquidateur d'expérience et de lui obtenir la collaboration des mêmes banques. Dans un cas, une grande banque collabora avec le liquidateur alors que dans un autre, quelques banques s'associèrent avec le... Et bien, dans un cas il s'agissait d'un curateur et dans un autre, on nomma un liquidateur en vertu de la Loi sur les liquidations.

[Texte]

The Chairman: Thank you.

Mr. Kennett: But the banks were associated with the liquidators to help them sort out the initial position.

The Chairman: Liquidators?

Mr. Kennett: One liquidator and one curator. The banks were associated with them to help them sort out the situation and get them on the right track in assisting in the liquidation.

The Chairman: Thank you. Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman. I would like to start with an apology; it is not normal behaviour, but it happens from time to time. I think it is a consequence of a sense of frustration that I feel, as someone who has attended virtually every minute of these hearings, at trying to get information.

The situation, whether it was a good or a bad decision, evolves on the whole issue of how these loan portfolios were evaluated. There is a deposit side to the issue as well. But we have this enormous change in evaluation from the fall of 1984 to September 1. I must say that the external auditors and bank management as we have seen it have been relatively forthcoming in telling us about their methods of evaluating these loans on a collectability basis and the kinds of judgments and the kinds of experience that are involved in it. But we have been singularly unsuccessful with bankers in finding out how these things were evaluated.

I have spent a lifetime career as a teacher of research methodology, where the liability of information is the prerequisite to the validity of the information. Mr. Hitchman's own testimony told us that he evaluated the situation on 84 loans with incomplete files. Now, to a research teacher that is an unreliable information base. Therefore, the judgments that flow from that are not valid.

I want to explore with you in as much detail as I can your information base for the decision you made. The one new piece of information you have laid out here today, and nobody has followed up on it, is that your nervousness increased mightily in the month of June, and it came out of the experience of trying to sell the CCB assets. I forget your exact words, but you were very surprised at how little money you were getting out of that asset package; I presume that is the set-aside package under the bail-out.

It seems to me that the two main components of that package must have been oil service equipment rigs and things of that kind, and major-type real estate, things like shopping centres and apartment blocks. Am I correct that the bulk of the assets in that package were related to those two kinds of security?

Mr. Kennett: That is my recollection, yes.

Mr. Grant: That is right, sir.

[Traduction]

Le président: Merci.

M. Kennett: Cependant, les banques aidèrent les liquidateurs à en arriver à leur première position.

Le président: Les liquidateurs?

M. Kennett: Il y a eu un liquidateur et un curateur. Les banques ont collaboré avec eux afin de les aider à évaluer la situation et à effectuer efficacement la liquidation.

Le président: Merci. Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Merci, monsieur le président. J'aimerais d'abord m'excuser; mon comportement n'est pas représentatif de ce qu'il est d'habitude, mais cela m'arrive de temps en temps. Cela tient probablement à mon irritation et mon sentiment d'impuissance étant donné que j'ai assisté à presque chaque minute de ces audiences afin d'essayer d'obtenir des renseignements.

Que la décision prise ait été bonne ou mauvaise, l'essentiel autour duquel gravite tout le reste, c'est comment ces portefeuilles de prêt ont été évalués. À cet égard, il y a aussi le côté des dépôts. Quoi qu'il en soit, on observe une évolution considérable de l'évaluation entre l'automne de 1984 jusqu'au 1^{er} septembre. Je dois avouer que les vérificateurs de l'extérieur et les gestionnaires de la banque nous ont fourni des renseignements relativement complets sur leurs façons d'évaluer ces prêts, sous l'angle de la possibilité de recouvrer de l'argent et ils ont également été disposés à nous dire quelle était leur expérience et quels jugements ils portaient. Néanmoins, notre interrogation des banquiers au sujet de leur évaluation s'est révélée particulièrement infructueuse.

J'ai fait carrière dans l'enseignement de la méthodologie de recherche, et j'ai précisé que l'exactitude des renseignements est un pré-requis lorsqu'on veut fournir des renseignements valides. Le propre témoignage de M. Hitchman nous précise qu'il avait évalué 84 dossiers de prêt incomplets. Or pour un professeur de méthodologie de la recherche, ce genre de renseignements n'est pas fiable. On peut donc affirmer que les conséquences à en tirer ne peuvent être valides non plus.

J'aimerais donc étudier de la façon la plus poussée possible les renseignements dont vous vous êtes servis pour en arriver à votre décision. La seule nouveauté que vous ayez apportée aujourd'hui, et sur laquelle personne ne vous a interrogés, est que vous êtes devenus beaucoup plus nerveux au mois de juin après avoir essayé de vendre les avoirs de la Banque commerciale du Canada. Les termes que vous avez utilisés m'échappent mais vous avez été très étonnés par les maigres profits que créait la vente de ces avoirs. Je suppose qu'il s'agit des réserves prévues par les mesures de renflouement.

Il me semble que les deux principaux volets de ces mesures doivent avoir été d'une part, les tours de forage du pétrole et autres choses de ce genre, et d'autre part, les principaux biens immobiliers comme des centres d'achat et des immeubles de location. Ai-je raison de dire que l'ensemble des avoirs figurant dans ces réserves étaient liés à ces deux genres de titre?

M. Kennett: Oui, c'est bien ce que je crois me rappeler.

M. Grant: C'est exact, monsieur Kennett.

[Text]

Mr. Hawkes: What is the average length of time to sell a piece of real estate in North America that is worth \$5 million or more? Is that done in a month, two months, three months, or a year?

Mr. Kennett: I am not in the real estate-selling business and I find it very difficult to answer that. I would think it would vary considerably with the state of the economy and the realtor and a lot of things. I simply do not know. I know that when we finished the support arrangement in March it was evident to the bank that it had to market those assets as quickly as possible.

• 1650

Mr. Hawkes: At any price?

Mr. Kennett: No, no, no. The whole point of the exercise was to write them down to a value which they thought represented a real market value at the time. That was their best judgment and they had no reason to underestimate; but they knew they had to market these, because these were non-performing loans, and any interest income which came in from those loans had to be used to pay down the capital.

Mr. Hawkes: So it was a condition of the bailout that they market as quickly as possible.

Mr. Kennett: In effect, yes, a practical condition, not a legal condition.

Mr. Hawkes: Let me ask you a question.

The Chairman: Mr. Hawkes, I am sorry to interrupt, but there is a vote at 5 p.m.. I would like to have an adjournment until we have the vote and come straight back here. If you come back as quickly as I do, you will be the first questioner. If you do not come back as quickly, someone will be put ahead of you.

With the agreement of the witnesses, we have to go and vote. The yellow light is flashing. It is on a financial bill so we have to get over to the House.

Thank you very much. We will be back as quickly as we can.

• 1655

• 1725

The Chairman: Order. I apologize to the witnesses for the delay, but I was unaware there were two votes; I thought there was one.

We will commence where we left off; Mr. Hawkes was beginning his questioning.

Mr. Hawkes: Could Mr. Kennett tell us the book value of that disposable package from Canadian Commercial Bank? What was the book value at that point?

Mr. Kennett: It was \$550 million.

[Translation]

M. Hawkes: En moyenne, combien de temps faut-il en Amérique du Nord pour vendre un titre immobilier valant au moins 5 millions de dollars? Est-ce que cela prend un mois, deux mois, trois mois ou une année?

M. Kennett: Je ne travaille pas dans le domaine de l'immobilier, il m'est donc très difficile de répondre à cela. Cependant, à mon avis, la durée variera considérablement selon l'état de l'économie, l'agent d'immeuble et bon nombre d'autres facteurs. Je ne le sais tout simplement pas. Je sais cependant que lorsque nous avons mis la dernière main au projet d'aide au mois de mars, il était clair pour la banque qu'il fallait disposer de ces avoirs le plus rapidement possible.

M. Hawkes: À n'importe quel prix?

M. Kennett: Non, non, non. L'objectif de l'exercice était de les ramener à une valeur correspondant à ce qui paraissait être la valeur marchande réelle à l'époque. C'est à cette conclusion qu'ils sont arrivés et ils n'avaient aucune raison d'évaluer à la baisse mais ils savaient devoir vendre ces avoirs car il s'agissait de prêts improductifs, et tout revenu tiré des intérêts courus sur ces prêts devait servir pour diminuer le capital.

M. Hawkes: Donc une des conditions du renflouement était qu'on se défasse le plus vite possible de ces avoirs.

M. Kennett: Oui, mais il s'agissait d'une condition pratique et non d'une imposition juridique.

M. Hawkes: J'aimerais vous poser une question.

Le président: Monsieur Hawkes, je m'excuse de vous interrompre mais nous devons aller voter à 17 heures... J'aimerais donc que nous levions la séance afin d'aller voter après quoi nous reviendrons immédiatement ici. Si vous êtes aussi rapide que moi vous serez le premier sur la liste. Si vous ne l'êtes pas toutefois, quelqu'un d'autre figurera en tête de liste.

Si les témoins nous le permettent, nous allons aller voter. La lumière jaune clignote. Il s'agit d'un projet de loi portant affectation de crédit, nous devons donc aller à la Chambre.

Merci beaucoup. Nous reviendrons le plus tôt possible.

Le président: À l'ordre. Je m'excuse auprès des témoins pour ce retard, mais je ne savais pas qu'il y avait deux votes; je pensais qu'il n'y en avait qu'un seul.

Nous allons reprendre où nous avons laissé; M. Hawkes commençait à poser ses questions.

M. Hawkes: M. Kennett pourrait-il nous dire quelle était la valeur au livre de ces actifs liquidables de la Banque Commerciale du Canada? Quelle en était la valeur au livre à ce moment-là?

M. Kennett: Elle était de 550 millions de dollars.

[Texte]

Mr. Hawkes: How much of that was sold?

Mr. Kennett: Well, it was written down by \$255 million, and how much was finally sold, I do not know. A fairly small amount, sir, but I do not know the exact number that was sold.

Mr. Hawkes: Whoops! In earlier testimony, you told us that in the month of June you got a big surprise. You know, you have \$550 million worth of loans, you have written them down by \$255 million. From that, I can assume you are expecting to get \$295 million. If book value is correct, they are on the books now for \$295 million, and you are expecting to retrieve \$295 million out of that? Okay? You express surprise at how little value there was in that package, and now you are telling me you did not sell much.

Mr. Kennett: Well, it was what the bank was being shown. The bank was trying to sell it.

Mr. Hawkes: The bank itself was trying to sell?

Mr. Kennett: That is right, sir.

Mr. Hawkes: They were their own salesmen?

Mr. Kennett: Absolutely. It was their assets; they were their own salesmen. They were trying to preserve themselves in existence, and they were putting these loans up for sale. They were trying to sell them at the 55¢ average price that they had been written down to. They were getting bids for 30¢ to 35¢, and often simply from one bidder, according to the bank itself; and this was a very shaking experience to them.

Now, how many they actually sold, I do not know.

Mr. Hawkes: You do not know?

Mr. Kennett: No.

Mr. Hawkes: In the month of June, you did not know, and now you do not know?

Mr. Kennett: We know what their experience was, but I do not know right now how much they sold. Do we have that information? Yes, I suppose we could find that information.

Mr. Macpherson: Mr. Chairman, under the terms of the support agreement, the bank was obliged to report to us regularly on the progress they were making in liquidating that portfolio. Those reports did come to us and, as Mr. Kennett says, we do not have the numbers at our fingertips but that information is available.

Mr. Hawkes: Can you provide it to the committee in written form?

Mr. Kennett: Yes, we can provide it.

Mr. Hawkes: Okay. Are you sure that you were just selling loans? You were not selling collateral? In other words, you had not seized the collateral on those loans and were attempt-

[Traduction]

M. Hawkes: Quelle part de cet ensemble a été vendue?

M. Kennett: Il y a eu radiation de 255 millions de dollars, mais je ne saurais dire quelle part de cet ensemble a finalement été vendue. Il s'agit d'une somme relativement petite, monsieur, mais je ne saurais vous donner de détail.

M. Hawkes: Oh, là! Lors d'un témoignage précédent vous nous avez dit qu'au mois de juin, vous aviez eu une grande surprise. Vous savez, vous aviez des prêts d'une valeur de 550 millions de dollars, et leurs valeurs avaient été réduites à 255 millions de dollars. Ce calcul me permet de présumer que vous prévoyez recouvrer une somme de 295 millions de dollars. Si la valeur au livre est juste, ces prêts valent maintenant 295 millions de dollars, et vous prévoyez donc recouvrer 295 millions de dollars, n'est-ce pas? D'accord? Vous vous montrez surpris de la faible valeur de cet ensemble, et maintenant vous nous dites que vous n'en avez pas vendus beaucoup.

M. Kennett: Eh bien, c'est ce que l'on avait montré à la banque. La banque tentait de vendre ses actifs.

M. Hawkes: La banque elle-même tentait de vendre ses actifs?

M. Kennett: C'est exact, monsieur.

M. Hawkes: La banque se faisait son propre vendeur?

M. Kennett: Tout à fait. Il s'agissait là des actifs de la banque qui se faisait son propre vendeur. La banque essayait de survivre, et par conséquent elle essayait de vendre ces prêts. Elle essayait de vendre ces prêts au prix moyen de 55c., ce qui représentait leur valeur rajustée. Elle recevait des offres de 30 à 35c., et très souvent elles ne provenaient que d'un seul soumissionnaire, si l'on croit ce que dit la banque. Ce fut une expérience très traumatisante pour les administrateurs.

Je ne saurais dire exactement quelle proportion de ses actifs ont été vendue.

M. Hawkes: Vous n'en savez rien?

M. Kennett: Non.

M. Hawkes: Au mois de juin vous n'en saviez rien, et vous ne savez rien de plus maintenant?

M. Kennett: Nous connaissons la nature de leur expérience, mais je ne sais pas maintenant combien de ses actifs ont été vendus. Avez-vous ces renseignements? Oui, je présume que nous pourrions trouver ce renseignement.

M. Macpherson: Monsieur le président, en vertu de l'accord de soutien, la banque était obligée de nous faire régulièrement rapport des progrès accomplis dans la liquidation de ce portefeuille. Ces rapports ne nous ont pas été envoyés et, comme disait M. Kennett, nous n'avons pas ces renseignements à portée de la main; cependant, nous pourrions les obtenir.

M. Hawkes: Pourriez-vous les envoyer au Comité par écrit?

M. Kennett: Oui, nous pourrions faire cela.

M. Hawkes: D'accord. Êtes-vous sûr que vous ne vendiez que des prêts? Vous ne vendiez pas les garanties de ces prêts? Autrement dit, vous n'aviez pas saisi les garanties de ces prêts?

[Text]

ing to sell collateral, you were simply trying to sell the loans themselves.

• 1730

Mr. Macpherson: Mr. Chairman, the object of the whole support package was to enable the bank to reduce an element of its lending portfolio to a level at which it could either be realized or be carried on on a sustaining profitable basis. The longer term plan in mind was that the entire residual portfolio would be liquidated in an orderly way over a period of time. During the time that it did take to liquidate the portfolio, it was expected that those assets would generate a certain flow of revenue. However, in the course of the liquidation process, it was not cast in stone one way or the other whether they would seize the security and liquidate it or sell the loans; they were to liquidate that portfolio one way or another.

Mr. Hawkes: Did the bank engage a third party, sort of a blind transaction, so that the potential buyer would not know these were Canadian Commercial Bank loans, at least in the negotiation stage? Was the bank using agents in an attempt to sell those loans or was the bank left out there to dry in public . . . that the bail out was announced and the Canadian Commercial Bank was trying to sell those loans?

Mr. Macpherson: I do not know for sure, but I think for the most part the bank was using agents to try to find buyers. However, I do not know that there was any conscious effort on the part of the bank to disguise for whose account the assets were being offered. It would seem necessary to me that, in the course of liquidating a loan, the credit officers of the bank who were familiar with the details of it would be called upon to provide a potential buyer with the background, the information, and everything else the buyer would need to make an informed judgment as to whether he should buy it or not.

Mr. Hawkes: When things went bad in western Canada—thinking now of the big six banks—the collateral for a lot of their loans was oil rigs, to the extent that this arrangement was true of at least \$85 million worth of oil rigs, or oil service equipment.

Mr. Macpherson: Excuse me Mr. Chairman, may I just intervene there? That \$85 million was with respect to the oil rigs and the energy servicing sector in the United States, not in Canada.

Mr. Hawkes: No, I recognize that. However, when you did this write-down of 50%, did you force the big six banks during 1981 and 1982 to write down their oil rig collateral 50% on the books?

Mr. Macpherson: No, sir; neither did we force the CCB to write it down. This was the CCB's proposal; this was their

[Translation]

et vous n'essayiez pas de vendre ces garanties; vous essayiez simplement de vendre les prêts comme tel.

M. Macpherson: Monsieur le président, la raison d'être de ce programme de soutien était de permettre à la banque de réduire un élément de son portefeuille de prêts jusqu'à un niveau qui permettrait de le réaliser ou de le maintenir à un niveau de rentabilité. À plus long terme, l'intention était de faire en sorte que le reste du portefeuille soit liquidé d'une façon ordonnée, sur une période plus longue. Pendant la période de liquidation de ce portefeuille, on prévoyait que ses actifs produirait un certain revenu. Toutefois, pour ce qui est du processus de liquidation, rien n'a été décidé quant à la façon de procéder et il n'était pas entendu que les garanties devaient être saisies ou qu'il s'agissait simplement de vendre les prêts; la banque devait liquider son portefeuille d'une manière ou d'une autre.

M. Hawkes: La banque a-t-elle embauché une tierce partie, pour en venir à un genre de transaction aveugle, afin que les acheteurs possibles ne sachent pas qu'il s'agissait là d'un prêt de la Banque Commerciale du Canada, du moins pas à l'étape des négociations? Pour vendre ces prêts, la banque a-t-elle eu recours à des agents ou si elle a fait elle-même, exposé au grand vent . . . après qu'on ait eu annoncé le programme de renflouage et dit que la Banque Commerciale du Canada essayait de vendre ces prêts?

M. Macpherson: Je n'en suis pas certain, mais je pense que la banque a le plus souvent eu recours à des agents pour essayer de trouver des acheteurs. Cependant, je ne sais pas si la banque a fait un effort conscient pour tenter de cacher au nom de qui ces actifs étaient offerts. Il me semble que pour liquider un prêt, il serait nécessaire que les agents de crédit de la banque, ceux qui connaissent bien les dossiers, soient convoqués pour offrir à l'acheteur possible les renseignements nécessaires et tout ce qu'il faut d'autre pour qu'un acheteur puisse porter un jugement éclairé sur l'opportunité de son achat.

M. Hawkes: Lorsque la situation a mal tourné dans l'Ouest du Canada—je pense ici aux six grandes banques—les garanties sur un bon nombre de ces prêts étaient des équipements de forage; des équipements de forage et de services connexes d'une valeur minimale de 85 millions de dollars avaient été placés en garantie.

M. Macpherson: Excusez-moi, monsieur le président. Me permettez-vous d'intervenir? Ces équipements de forage et de services connexes et valant 85 millions de dollars se trouvaient aux États-Unis, et non au Canada.

M. Hawkes: Je sais cela. Cependant, lorsque vous avez fait ce rajustement de la valeur des prêts à 50 p. 100, avez-vous forcé les six grandes banques en 1981 et 1982 à réduire à 50 p. 100 de la valeur aux livres la valeur de ces équipements de forage placés en garantie?

M. Macpherson: Non, monsieur; nous n'avons pas non plus forcé la BCC à le faire. Ce sont les cadres de la BCC qui ont fait cette proposition; cela faisait partie de leur plan et ils

[Texte]

plan, which they felt was essential to the ongoing viability of the bank.

Mr. Kennett: As has been explained before, under our system, the evaluation of the loan portfolio and the auditing of the banks is done by the auditors, so we were never in a position to require write-downs of groups of assets in banks.

Mr. Hawkes: You see, the system up until about the month of March of this year was that auditors—external auditors and internal bank inspectors—did the bookkeeping. The deviation from the system comes when you use the powers of your office to put other people in there. That is where the deviation comes from. The evidence the committee has had is pretty consistent, that with the old system . . . we had certainly a viable operation in terms of Northland. In fact, it looked quite healthy, but there was more weakness in terms of Canadian Commercial Bank. The minute we move out of the system which existed, we start to run into trouble. Let me ask you this.

Mr. Macpherson: Excuse me, Mr. Chairman, can I just intervene for a second? Mr. Hawkes indicated that all the signs surrounding Northland made it appear fairly healthy, I think he said. I believe, if you analyse those signs carefully, you will see that there were indeed clear signs of ill health in that bank for some time.

Mr. Hawkes: The private sector was willing to do a fairly large debenture until the bail out . . . but anyhow, that is other people's judgment on the same situation.

You hire a new employee in the month of June; his name is Mr. Adamson. Did he or did he not see the reports from the Canadian Commercial Bank and in particular those parts of those reports dealing with the difficulty Canadian Commercial Bank was having in disposing of parts of their loan portfolio? Did he see those?

• 1735

Mr. Kennett: Mr. Adamson joined us in June, and he must have been aware that Canadian Commercial Bank was having problems in the disposal of its assets. However, he was working on the Northland Bank and he was reviewing the assets of the Northland Bank.

Mr. Hawkes: How many years did Mr. Adamson spend in banking in Alberta or B.C.?

Mr. Grant: Mr. Chairman, I am not sure how many years Mr. Adamson spent in Alberta or British Columbia, but he spent a total of 14 years in credit with the Canadian Imperial Bank of Commerce.

Mr. Hawkes: Fourteen years in credit. What about Mr. Cook? How many years did he spend in Alberta or B.C.?

[Traduction]

jugeaient cela essentiel au maintien de la rentabilité de la banque.

M. Kenneth: Comme nous l'avons expliqué auparavant, en vertu de notre système, l'évaluation du portefeuille de prêts et la vérification des banques sont effectuées par les vérificateurs; nous ne sommes donc jamais en mesure d'exiger le rajustement à la baisse d'un groupe d'actifs détenus par une banque.

M. Hawkes: Vous voyez, jusqu'à environ le mois de mars de cette année, le système était que des vérificateurs—des vérificateurs externes et des inspecteurs de la banque—tenaient les livres. Le système est faussé lorsque vous utilisez les pouvoirs qui vous sont conférés pour faire intervenir d'autres personnes dans cet exercice. Voilà la source de la distorsion. Le Comité a reçu des témoignages qui vont tous dans le même sens, à savoir qu'en vertu de l'ancien système . . . La *NorBank* était certainement une entreprise rentable. De fait, cette banque semblait assez solide, mais il y avait plus de faiblesses du côté de la Banque Commerciale du Canada. Sitôt que nous délaissions le système existant, nous avons des difficultés. Voici une autre question.

M. Macpherson: Excusez-moi, monsieur le président. Permettez-moi d'intervenir un instant. Sauf erreur, M. Hawkes a dit que tous les diagnostics de la *NorBank* permettaient de croire que cette entreprise était assez solide. A mon avis, si l'on analyse tous les faits avec attention, on découvrira des signes très nets d'une faiblesse qui se manifestait déjà depuis un certain temps.

M. Hawkes: Le secteur privé était disposé à accorder une débenture assez considérable jusqu'au renfluage . . . Mais quoi qu'il en soit, il s'agit là du jugement d'autres personnes sur cette même situation.

Au mois de juin, vous avez embauché un nouvel employé; son nom est M. Adamson. A-t-il consulté les rapports de la Banque commerciale du Canada, et plus particulièrement la partie de ces rapports portant sur la difficulté de la BCC à se départir d'une partie de son portefeuille de prêts? A-t-il vu ces rapports?

M. Kenneth: M. Adamson s'est joint à nous en juin, et il devait être au courant du fait que la Banque commerciale du Canada avait des difficultés à liquider ses actifs. Toutefois, il travaillait sur le dossier de la Norbanque, à faire une analyse des actifs de cette institution.

M. Hawkes: Pendant combien d'années M. Adamson a-t-il travaillé dans le milieu bancaire en Alberta ou en Colombie-Britannique?

M. Grant: Je n'en suis pas certain, monsieur le président, mais il a travaillé pendant 14 ans au service du crédit de la Banque canadienne impériale de commerce.

M. Hawkes: Quatorze ans au service du crédit. Qu'en est-il de M. Cook? Pendant combien d'années a-t-il travaillé dans le milieu bancaire en Alberta ou en Colombie-Britannique?

[Text]

Mr. Grant: Mr. Cook spent probably—and I am going from memory—about 20 years in Alberta.

Mr. Hawkes: When was the last year?

Mr. Grant: I believe Mr. Cook retired in 1984.

Mr. Hawkes: In Alberta at that point?

Mr. Grant: He is in Calgary.

Mr. Hawkes: Okay. What was his last 10 years? What kind of job did he hold in the bank?

Mr. Grant: I believe he was a senior credit inspector in the bank's inspection department in western Canada.

Mr. Hawkes: He inspected loans which other people made.

Mr. Grant: I believe so, sir.

Mr. Hawkes: That was his occupation. What was Mr. Adamson's position?

Mr. Grant: I think he was a credit review officer in the Canadian Imperial Bank of Commerce's... In the latter period, he was in Toronto. Prior to that, he was in the Ottawa regional office.

Mr. Macpherson: I think if I may add, Mr. Grant, Mr. Adamson was part of the special loans group; that is the group that devotes its attention to work-outs and troubled situations in the bank.

Mr. Hawkes: Okay. One of the standard tests in an elementary research book is to test for the reliability of information. How many of these loans were classified by Mr. Adamson and then by Mr. Cook to see whether or not they agreed on the evaluation or were close together or far apart? That is a standard practice in measuring reliability of information. How was it done?

Mr. Kennett: Mr. Chairman, my understanding is that Mr. Adamson and Mr. Cook, when they worked together in the Northland Bank, were constantly checking against one another. We sent Mr. Adamson in virtually alone the first time, and he felt uncomfortable in that position, and we were happy to have Mr. Cook. The two worked very closely together and verified views, attitudes and judgments constantly, in relation to what they were finding.

Mr. Hawkes: Okay. According to an introductory textbook, that is a sure way to make information probably unreliable. The way you check for reliability is to do it independently and see if it is congruent.

Mr. Kennett: They were working independently. However, as I say, where they had a concern, where they felt that their judgment might not be right, or where they were surprised, they verified.

Mr. Hawkes: Okay. You have two other assessments...

Mr. Macpherson: During the course of their work, Mr. Adamson and Mr. Cook had reason to compare notes with the senior credit management of the bank on situations where there was disagreement, and in the final analysis, the range of

[Translation]

M. Grant: Si ma mémoire est bonne, je pense que M. Cook a probablement passé 20 ans en Alberta.

M. Hawkes: En quelle année a-t-il quitté?

M. Grant: Je pense que M. Cook a pris sa retraite en 1984.

M. Hawkes: Il était en Alberta à ce moment-là?

M. Grant: Il est à Calgary.

M. Hawkes: D'accord. Qu'a-t-il fait pendant les 10 dernières années? Quel genre de poste occupait-il à la Banque?

M. Grant: Je pense qu'il était inspecteur principal du crédit au service d'inspection de la banque, dans l'Ouest du Canada.

M. Hawkes: Il faisait l'inspection des prêts que d'autres personnes consentaient.

M. Grant: Je pense que oui, monsieur.

M. Hawkes: C'était là son occupation. Quel poste M. Adamson occupait-il?

M. Grant: Je crois qu'il était agent d'examen du crédit à la Banque canadienne impériale de commerce... Vers la fin de cette période, il travaillait à Toronto. Auparavant, il travaillait au bureau régional d'Ottawa.

M. Macpherson: Monsieur Grant, permettez-moi d'ajouter que M. Adamson travaillait au sein du groupe des prêts spéciaux; il s'agit du groupe qui porte toute son attention à trouver des solutions aux cas problèmes que connaît la banque.

M. Hawkes: D'accord. L'une des étapes habituelles de la recherche la plus élémentaire est de vérifier la fiabilité des renseignements. Quelle proportion de ces prêts a été analysée par M. Adamson, puis par M. Cook, pour voir si les deux analyses correspondaient ou si elles étaient très différentes l'une de l'autre? C'est là un moyen habituel de mesurer la fiabilité des renseignements. Comment a-t-on procédé?

M. Kenneth: Monsieur le président, je crois que lorsque M. Adamson et M. Cook ont travaillé à l'analyse du dossier de la Norbanque, ils se consultaient constamment. La première fois nous avons envoyé M. Adamson presque seul, et il n'aimait pas cette situation; nous avons donc été heureux de pouvoir avoir recours à M. Cook. Ces deux personnes ont travaillé en étroite collaboration et comparé continuellement leurs opinions et leurs jugements sur ce qu'ils découvraient.

M. Hawkes: D'accord. La théorie la plus élémentaire indique que c'est là un moyen sûr d'obtenir de l'information peu fiable. Pour faire un test de fiabilité, il faut faire deux analyses indépendantes qui sont ensuite comparées.

M. Kenneth: Ils travaillaient indépendamment l'un de l'autre. Cependant, comme je l'ai dit, lorsqu'ils étaient incertains de leurs jugements, ou lorsqu'ils étaient surpris par certains renseignements, ils se consultaient.

M. Hawkes: D'accord. Vous avez deux autres évaluations...

M. Macpherson: Au cours de leurs travaux, MM. Adamson et Cook ont eu l'occasion de comparer leurs observations avec les responsables principaux du crédit à la banque sur des situations où il y avait désaccord; en dernière analyse, les

[*Texte*]

views between Adamson, Cook and senior credit management was very close together.

Mr. Hawkes: You took the independent judgment of the senior management, the inspector of the bank?

Mr. Macpherson: No, sir. That is not what I said. I said that Mr. Cook and Mr. Adamson reached a view which they then presented to the senior management of the bank and found little discrepancy in their views and those of the management.

Mr. Cassidy: With respect, Mr. Chairman, that was not the evidence we had from the president of the Northland Bank today; it was exactly the opposite.

• 1740

Mr. Kindy: Just the opposite.

Mr. Macpherson: With respect, Mr. Chairman, I cannot speak for what the president of the bank may have said, but you asked us what procedures were followed by Messrs. Adamson and Cook, and I have tried to respond to it.

Mr. Hawkes: So it is your understanding that the senior management of the bank was in agreement with the assessments made by Adamson and Cook?

Mr. Macpherson: The senior credit officer of the bank agreed, in large measure, with what Messrs. Adamson and Cook had concluded.

Mr. Hawkes: Had Messrs. Adamson and Cook concluded that the liabilities exceeded the assets?

Mr. Macpherson: I do not think they had reached the conclusion at this stage.

Mr. Hawkes: What proportion of the loan portfolio, in dollar sense, are we dealing with at this point?

Mr. Macpherson: The data we have, Mr. Chairman, indicate that the Adamson review covered \$525 million, out of a total loan portfolio of \$1.2 billion, as at the end of June.

Mr. Hawkes: What proportion of it was loans which the bank itself classified in the "most troublesome" categories?

Mr. Macpherson: The loans that the bank itself had classified as non-performing—that is, non-interest-earning—was \$36 million and high risk accounts, where repayment of principal is suspect, was \$64 million. This is about \$100 million or 20% of the sample.

Mr. Hawkes: And management and your inspectors at the time felt they had looked at all the trouble loans. Were all the trouble ones in the \$525 million?

Mr. Macpherson: No. I would not say it was the conclusion at the time.

The Chairman: Mr. Hawkes, excuse me; I have to interrupt. I am sorry. You can come back, but we have a technical

[*Traduction*]

opinions émises par Adamson, Cook et les responsables supérieurs du crédit étaient très semblables.

M. Hawkes: Vous avez tenu compte du jugement indépendant des responsables supérieurs, de l'inspecteur de la banque?

M. Macpherson: Non, monsieur. Ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai dit que MM. Cook et Adamson portaient un jugement qu'ils présentaient par la suite aux cadres supérieurs de la banque; il y avait très peu de différence entre leurs jugements et les opinions des gestionnaires.

M. Cassidy: Monsieur le président, en toute déférence, ce n'est pas ce que nous a dit aujourd'hui le président de la Norbanque; il a dit exactement le contraire.

M. Kindy: Tout à fait le contraire.

M. Macpherson: Avec tout le respect que je vous dois, monsieur le président, je ne puis parler au nom du président de la banque, mais vous nous avez demandé quelles procédures ont été suivies par MM. Adamson et Cook et j'ai essayé de répondre à la question.

M. Hawkes: Donc, à votre avis, les cadres supérieurs de la banque étaient d'accord avec l'évaluation faite par Adamson et Cook?

M. Macpherson: Le cadre supérieur responsable du crédit à la banque était d'accord, en grande partie, avec les conclusions de MM. Adamson et Cook.

M. Hawkes: Est-ce que MM. Adamson et Cook en étaient venus à la conclusion que le passif était supérieur à l'actif?

M. Macpherson: Je ne crois pas qu'ils soient arrivés à cette conclusion à ce moment-là.

M. Hawkes: En dollars, de quelle proportion du portefeuille de prêts s'agit-il?

M. Macpherson: D'après les données que nous avons, monsieur le président, la revue de M. Adamson portait sur quelque 525 millions de dollars sur un portefeuille de prêts global d'environ 1,2 milliard de dollars à la fin du mois de juin.

M. Hawkes: Et quelle proportion de ce portefeuille était composée de prêts que la banque elle-même avait inscrit à la catégorie des prêts «les plus difficiles»?

M. Macpherson: Il y avait 36 millions de dollars dans les comptes classés improductifs, c'est-à-dire dont les intérêts n'étaient plus versés, et il y avait pour 64 millions de dollars de comptes à risque élevé, où l'on ne comptait même plus récupérer le capital. Ce qui fait environ 100 millions de dollars, soit 20 p. 100 de l'échantillon.

M. Hawkes: Et l'administration et vos inspecteurs, à l'époque, pensaient avoir étudié tous les prêts douteux. Est-ce que ces prêts se trouvaient tous dans le montant de 525 millions de dollars?

M. Macpherson: Non. Je ne dirais pas que c'est là la conclusion à laquelle on en était arrivé à l'époque.

Le président: Monsieur Hawkes, je suis désolé; je dois vous interrompre. Tout à fait désolé. Vous pouvez revenir à la

[Text]

problem. We are losing some of our staff at 6 p.m., namely, one interpreter. In order for Mr. Garneau to have an opportunity, I would like to ask you to cease and desist and let him go on until he is through. Thank you.

Mr. Cassidy: Will you go a full round before coming back to Jim?

The Chairman: Oh, yes, as long as the witnesses are able to stay with us. We did lose some time with the vote. Do you have a time restriction, Mr. Kennett?

Mr. Kennett: Mr. Chairman, we are at your service.

The Chairman: Thank you so much.

Monsieur Garneau.

M. Garneau: Monsieur le président, merci de me permettre de poser mes questions. Je devrai quitter en même temps que l'interprète ayant un engagement à 18h00 auquel je suis obligé d'aller.

Plusieurs questions que j'aurais aimé poser ont déjà été abordées antérieurement. Concernant la *Canadian Commercial Bank* selon les informations que nous avons en mains, vous auriez été avisé officiellement le 14 octobre par la banque CCB qu'elle éprouvait de sérieuses difficultés, qu'elle ne pourrait s'acquitter de ses obligations et aussitôt, tout un processus a été mis en marche.

• 1745

Pourquoi devenait-il si urgent qu'une décision rapide soit prise durant la fin de semaine du 22 mars alors qu'il n'était pas opportun de prendre une décision le 14? Qu'est-il arrivé cette fin de semaine pour qu'il soit absolument essentiel qu'une décision soit prise durant le samedi, le dimanche, alors qu'il était difficile pour quiconque d'en faire une étude sérieuse.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, the problem had been brought to us on March 14, and Mr. Macpherson and Mr. Grant and Mr. Brossard met with the bank. After that, there was a certain amount of activity to attempt to verify the seriousness of the situation. I have talked about that.

There was some search for alternatives; but one way or another the result was that increasing numbers of people were learning about a potential problem here, and there was a growing market apprehension. In the course of the week leading up to that weekend, our sense in the marketplace was that there were increasing rumours that something was happening in the banking system.

We were told about certain people who seemed to know the bank was in some considerable trouble and in consultation with us. As the week proceeded, our apprehension grew that we would be faced with a crisis before we had a solution: we would be faced with a run on the bank, with the risk that in the uncertain marketplace it would spread to other institutions;

[Translation]

charge, mais il y a un petit problème technique. Nous perdons quelqu'un de notre personnel à 18 heures, c'est-à-dire un interprète. Afin que M. Garneau puisse avoir l'occasion de poser ses questions, je vous demanderais de mettre fin à vos interventions pour le moment afin qu'il puisse intervenir lui-même. Merci beaucoup.

M. Cassidy: Et il y aura un tour complet avant de revenir à Jim?

Le président: Oh, oui, tant et aussi longtemps que les témoins pourront rester ici. Nous avons perdu un certain temps à cause du vote. Cela vous pose-t-il des problèmes, monsieur Kennett?

M. Kennett: Monsieur le président, nous sommes à votre disposition.

Le président: Nous vous en remercions.

Mr. Garneau.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, thank you for having allowed me to put my question. I must leave at the same time as the interpreter as I have already a commitment for 6 p.m. and I have to be there.

A lot of questions I had have already been asked. Concerning the Canadian Commercial Bank, according to the information we have in our possession, you were apparently officially advised on October 14, by the CCB, that it was having serious problems and that it would not be able to meet its obligations and, as of that moment, the whole process was set in motion.

Why was it so urgent, all of a sudden, that a quick decision had to be made during the weekend of March 22 whereas it was not opportune to make a decision on March 14? What happened over that weekend so that all of a sudden it became absolutely essential that a decision be made on the Saturday and the Sunday, while it was difficult for anyone to make any kind of serious examination?

M. Kennett: Monsieur le président, le problème avait été porté à notre attention le 14 mars et MM. Macpherson, Grant et Brossard ont rencontré les gens de la banque. Après cela, il y a eu une certaine activité pour essayer de vérifier à quel point la situation était sérieuse. J'en ai déjà parlé.

On a cherché à trouver des solutions de rechange; mais d'une façon ou d'une autre, le résultat fut qu'un nombre sans cesse croissant de gens entendaient parler d'un problème potentiel et l'apprehension se faisait de plus en plus sentir sur le marché. Pendant la semaine précédant cette fin de semaine, nous sentions qu'il y avait de plus en plus de rumeurs qui circulaient sur le marché à propos de toutes sortes de choses qui se passaient dans le système bancaire.

On nous a rapporté l'histoire de certaines personnes qui semblaient savoir que la banque avait des problèmes considérables et certains nous ont même consultés. Au fur et à mesure que se déroulait la semaine, nous craignions de plus en plus que la crise éclate avant que nous puissions trouver la solution: qu'il y aurait affluence de demandes de remboursement, avec

[Texte]

consequently when we worked through Thursday, Friday and the weekend, I believe all of those participants in the support package agreed we just had to have a solution which could be announced by Monday morning. We really risked having the whole thing exposed in some way or other in the marketplace at the beginning of that week—March 25—without a response, without a solution.

So there was a tremendous push, tremendous pressure to try and get this package put together and agreed and announced on Monday morning.

M. Garneau: Le système bancaire, j'entends par là les grandes banques qui ont participé à l'opération de rescapage de 255 millions de dollars, ces banques ont-elles été avisées officiellement de la difficulté le vendredi matin?

Mr. Kennett: Yes, sir.

M. Garneau: Antérieurement, à un certain moment, vous les avez convoqués en leur disant: ça va mal pour la banque CCB. Ces banques n'avaient pas eu d'information privilégiée sur la situation de la Banque canadienne commerciale?

Mr. Kennett: Not to my knowledge, sir. I believe the Governor invited the banks to the meeting on Thursday and . . . Let me ask Mr. Macpherson to respond to that. As I say, I was out of the country until the Tuesday night.

Mr. Macpherson: Mr. Chairman, one contact which had been made was in the course of the week.

Following the meeting with the bank on March 14 contact was made with the Royal Bank of Canada to determine the stance of that bank if it were to be called upon to assist with a merger between the CCB and that bank and to solicit the assistance of that bank, if necessary, in providing manpower and other resources to deal with the situation, if that proved to be necessary.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, just to follow up, the Royal Bank people were loaned to us, so the Royal Bank was approached and asked for assistance, in terms of personnel.

• 1750

M. Garneau: Monsieur Macpherson, pouvez-vous nous dire à quelle date précise ce contact a été fait et par qui?

Mr. Macpherson: Contact was made by myself, Mr. Chairman, March 15, I believe.

M. Garneau: Est-ce que le ministre des Finances ou le ministre d'État aux Finances a été informé de cette démarche?

Mr. Macpherson: Yes, sir; actually, the contact was made on the 14th, and the Minister was made aware of that.

M. Garneau: À quel moment le gouvernement de l'Alberta a-t-il été informé de la situation de la banque et par qui?

[Traduction]

le risque, vu l'incertitude du marché, que la panique se propage à d'autres institutions; conséquemment, quand nous avons travaillé toute la journée du jeudi et du vendredi ainsi que la fin de semaine, je crois que tous ceux qui participaient à l'effort de sauvetage étaient d'accord pour dire qu'il nous fallait absolument avoir une solution que nous pourrions annoncer dès le lundi matin. Nous courions le risque de voir exploser l'affaire en Bourse dès le début de cette semaine, c'est-à-dire le 25 mars, sans avoir de réponse ou de solution prête.

Il y a donc eu des pressions énormes militant en faveur de cette solution et de son annonce dès le lundi matin.

Mr. Garneau: The banking system, and I mean by that the big banks who were involved in the rescue operation of \$255 million, were those banks officially advised of the problems Friday morning?

M. Kennett: Oui, monsieur.

Mr. Garneau: Before that, at one point, you did call them in and tell them that things were bad for the CCB. Those banks had not had any kind of privileged information on the Canadian Commercial Bank's situation?

M. Kennett: Pas à ma connaissance, monsieur. Je crois que le gouverneur a invité les banques à venir à la réunion le jeudi et . . . Permettez-moi de demander à M. Macpherson de répondre à cette question. Comme je l'ai dit, j'étais à l'étranger jusqu'au mardi soir.

M. Macpherson: Monsieur le président, il y a eu une communication pendant cette période d'une semaine.

Suivant la réunion avec la banque le 14 mars, on a communiqué avec la Banque Royale du Canada pour savoir quelle serait l'attitude de cette banque si l'on devait lui demander d'aider à réaliser une fusion entre la BCC et elle-même et aussi pour demander l'aide de cette dernière banque, si c'était nécessaire, afin d'avoir la main-d'oeuvre et les autres ressources nécessaires pour régler le cas, si cela se révélait nécessaire.

M. Kennett: Monsieur le président, dans le même ordre d'idées, les gens de la Banque Royale nous ont été prêtés et l'on a donc demandé de l'aide à la Banque Royale au niveau du personnel.

Mr. Garneau: Mr. Macpherson, could you tell us at what specific date that contact was made and by whom?

M. Macpherson: Ce contact a été fait par moi-même, monsieur le président, le 15 mars, me semble-t-il.

Mr. Garneau: Was the Minister of Finance or the Minister of State advised of that?

M. Macpherson: Oui, monsieur; à vrai dire, le contact a été établi dès le 14 et le ministre en a été informé.

Mr. Garneau: At what point was the Alberta government informed of the bank's situation and by whom?

[Text]

Mr. Macpherson: I cannot answer that, Mr. Chairman. To my knowledge, the initial contact with the Government of Alberta was not made by our office.

M. Garneau: Est-ce que le ministre des Finances ou le trésorier de l'Alberta a participé à la rencontre du vendredi matin avec les grandes banques?

Mr. Macpherson: I think the answer to that question, Mr. Chairman, is no. The deputy treasurer was in Ottawa, but he did not participate in the meeting with the bankers. He was well aware of the nature of the discussions and what was being proposed.

Mr. Kennett: He had arrived in Ottawa by that time. I cannot frankly remember whether he was at the meeting on Friday. He was certainly around during that whole weekend and was being kept fully informed.

M. Garneau: Vous dites que ce n'est pas votre bureau, monsieur Macpherson, et je ne sais pas si c'est le vôtre, monsieur Kennett. Vous ne savez pas qui a avisé le gouvernement de l'Alberta de la difficulté très particulière dans laquelle se trouvait la BCC entre le 15 mars, alors que la Banque Royale a été mise au courant, et le 22, qui était le vendredi de la réunion avec les présidents des banques?

Si je vous expliquais pourquoi je pose ces questions, cela vous aiderait peut-être. J'essaie de comprendre comment il se fait que le gouvernement de l'Alberta est arrivé tout à coup avec 60 millions de dollars dans un domaine qui est nettement de compétence fédérale. J'essaie de comprendre la mécanique qu'il y a derrière cela.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, the Government of Alberta had clearly a declared interest in sustaining Alberta as a western financial centre. It had worked hard to do that in the previous year or so; it had published a white paper that stressed the importance of the diversification of their system, their economy. Clearly part of the diversification was to have there a group of financial institutions that were Alberta-based; it was out of a sympathy for that and a concern for that I guess they had been providing some support for certain other financial institutions in the province. They clearly had an interest, and it was the hope initially in the negotiating process that as a result of that interest they and the banks would help to...

M. Garneau: Il ne fait aucun doute que le gouvernement de l'Alberta avait un intérêt certain dans une institution financière de son territoire, mais je voudrais savoir qui les a mis au courant et qui les a invités à participer au projet de sauvetage. Je serais étonné de voir un gouvernement provincial courir après le gouvernement fédéral et dire: Voici 60 millions de dollars; voici ma part. Il y a sûrement quelqu'un qui a communiqué avec eux. Comment ont-ils été impliqués dans cela? Est-ce eux qui ont insisté pour qu'un projet de sauvetage soit mis sur pied? Comment les choses se sont-elles passées?

[Translation]

M. Macpherson: Je ne puis répondre à cette question, monsieur le président. À ma connaissance, le premier contact avec le gouvernement de l'Alberta n'a pas été fait par notre bureau.

Mr. Garneau: Was the Minister of Finance or the Alberta treasurer involved in the meeting on Friday morning with the big banks?

M. Macpherson: Je crois que la réponse à cette question, monsieur le président, est non. Le sous-ministre du Trésor était à Ottawa, mais il n'a pas participé à la réunion avec les banquiers. Il était au courant de la nature des discussions et savait fort bien ce qui était proposé.

M. Kennett: Il était arrivé à Ottawa à ce moment-là. Je ne me souviens pas, très franchement, s'il était à cette réunion le vendredi. Il se trouvait certainement dans le décor pendant toute cette fin de semaine et on le gardait au fait du déroulement de toute l'affaire.

Mr. Garneau: You say that it was not your office, Mr. Macpherson, and I do not know if it was yours, Mr. Kennett. You do not know who advised the Alberta government about the very particular problems the CCB was having between March 15, when the Royal Bank was made aware of the situation, and the 22nd, which was the Friday the meeting was held with the bank presidents?

If I were to explain why I am putting these questions, perhaps it might help you. I am trying to understand how it is that the Alberta government came up with \$60 million all of a sudden in an area which is distinctly under federal jurisdiction. I am trying to understand the mechanism behind all that.

M. Kennett: Monsieur le président, le gouvernement de l'Alberta avait clairement intérêt à maintenir la réputation de l'Alberta comme centre financier de l'Ouest. La province y avait consacré beaucoup d'efforts depuis une année environ; ce gouvernement avait publié un livre blanc qui soulignait l'importance de la diversification de leur système et de leur économie. Très clairement, avoir un groupe d'institutions financières basées en Alberta faisait partie de cette diversification; c'était à cause d'une certaine sympathie à cet égard et d'une certaine préoccupation aussi à ce niveau, je crois bien, que cette province avait accordé un certain appui financier à d'autres institutions financières de cette province. Ce gouvernement s'intéressait très clairement à la question et on espérait, à l'origine, pendant les négociations, qu'à cause de tout cela, ce gouvernement et les banques s'entendraient pour aider...

Mr. Garneau: Doubtless the Alberta government had a very clear interest in any financial institution on their territory, but I would like to know who advised them of this, and who invited them to participate in the rescue operation. I would be amazed to find out that a provincial government ran after the federal government crying out: Here is \$60 million; here is my share. Surely someone contacted them. How were they involved in the whole thing? Are they the ones who insisted that a rescue operation be set up? How did these things come to pass?

[Texte]

Mr. Macpherson: Mr. Chairman, I believe the initial contact was really by Mr. McLaughlan, the chief executive of the bank, in seeking various means of support for his bank for the reasons that Mr. Kennett outlined—the very fundamental interest by the Government of Alberta in all Alberta-based institutions, particularly Alberta-based banks. Mr. McLaughlan approached the Government of Alberta and we were led to believe that he had signs of potential support from that government to a very significant level. From that point forward, the Alberta government was kept informed, essentially either through government-to-government levels or official-to-official levels, and certainly by March 20 the Deputy Treasurer of Alberta was resident in Ottawa.

• 1755

M. Garneau: Vous nous avez dit tout à l'heure qu'autant que vous sachiez, le gouvernement de l'Alberta n'avait pas participé à la réunion du vendredi avec les représentants des grandes banques. Est-ce exact?

Mr. Macpherson: That is certainly my recollection, Mr. Chairman, but the Deputy Treasurer was on the premises or close by.

M. Garneau: Vous nous avez dit tout à l'heure que ce n'était pas vous qui l'aviez invité. J'imagine qu'il avait été invité par le gouvernement, par le ministre, mais il n'a pas participé à la discussion avec les banques pour organiser le partage du montant qui allait être mis à la disposition de la BCC.

Monsieur Kennett, premièrement, je crois que vous avez recommandé au ministre de procéder à cette opération de sauvetage. Deuxièmement, vous croyiez que 255 millions de dollars suffiraient pour permettre à la banque de survivre. Comment en est-on arrivé à décider que les grandes banques allaient mettre 60 millions de dollars, que le gouvernement de l'Alberta allait mettre 60 millions de dollars et que l'assurance-dépôts du Canada allait mettre un peu d'argent? Comment tout cela a-t-il déterminé? Vous, vous avez fait votre recommandation au ministre. Qu'est-il arrivé par la suite?

Mr. Kennett: Well, Mr. Chairman, we entered the negotiation on the Friday morning with the major banks and, as I mentioned, Mr. McLaughlan set before them the condition of his bank and then the history and how it all occurred—his perception of the situation. He also set before them the kind of proposal that was under discussion and more or less finally accepted. The figure he was working with at that stage was \$244 million.

The government's position was that the solution should be sought with CDIC; the Province of Alberta, which had indicated an interest; and the major banks. They caucused. We were meeting together and then the separate parties caucused from time to time, and my recollection is that after one of the caucuses, in the course of the Friday, the banks came back and said they would insist that the Government of

[Traduction]

M. Macpherson: Monsieur le président, je crois que le contact initial a été effectué par M. McLaughlan, de la Banque, lorsqu'il cherchait divers moyens pour tirer l'épingle du jeu pour sa banque et ce, pour les raisons données par M. Kennett: L'intérêt tout à fait fondamental du gouvernement de l'Alberta pour toute institution basée dans cette province et surtout pour les banques établies en Alberta. Monsieur McLaughlan a approché le gouvernement de l'Alberta et on nous a laissé entendre que ce gouvernement accorderait un appui substantiel dans le cadre des mesures adoptées. À partir de ce moment-là, on a informé le gouvernement de l'Alberta au fur et à mesure du déroulement de l'affaire, soit en communiquant de gouvernement à gouvernement ou de fonctionnaire à fonctionnaire, et il est certain que dès le 20 mars, le sous-secrétaire à la trésorerie de l'Alberta se trouvait à Ottawa.

Mr. Garneau: You told us just now that to your knowledge, the Alberta government was not involved in Friday's meeting with the big bank's representatives. Is that correct?

M. Macpherson: Si ma mémoire est bonne, c'est exact, monsieur le président, mais le sous-secrétaire à la trésorerie était juste à côté ou n'était pas très loin du lieu où se déroulait la chose.

Mr. Garneau: You told us before that it was not you who had invited him. I imagine he was invited by the government, by the Minister, but he did not participate in the discussions with the banks to organize the sharing out of the amount that was to be made available to the CCB.

Mr. Kennett, first of all, I believe that you recommended the Minister should proceed with the rescue operation. Secondly, you believed that \$255 million would be sufficient for the bank's survival. How was the decision arrived at that the big banks would put in \$60 million, the Alberta government \$60 million and that the Canada Deposit Insurance Corporation would be putting in a certain amount? How was all that determined? You made your recommendation to the Minister. What happened after that?

M. Kennett: Eh bien, monsieur le président, nous avons commencé les négociations le vendredi matin avec les grandes banques et, comme je l'ai dit, M. McLaughlan leur a dévoilé la condition où se trouvait sa banque, l'historique de la chose et comment tout cela était arrivé... sa perception de la situation. Il leur a aussi présenté le genre de proposition dont il était question et qui a enfin été accepté, *grosso modo*. Le chiffre dont il se servait à ce moment-là était de 244 millions de dollars.

La position du gouvernement, c'était que la solution devait être trouvée conjointement avec la SADC, la province de l'Alberta, qui avait manifesté un certain intérêt pour l'affaire, ainsi que les grandes banques. Ils palabrerent. Il y avait une rencontre générale de tous les partis qui se séparaient ensuite pour aller consulter chacun de son côté de temps à autre et, à ma souvenance, c'est après un de ces petits conciliabules,

[Text]

Canada participate directly, and suggested the division of 60:60:60:75, which increased the package from the \$244 million that had originally been discussed, to \$255 million. But it was the banks finally who made that recommendation and insisted.

M. Garneau: À quel moment la décision finale a-t-elle été prise? On nous a dit que le premier ministre avait été informé. Est-ce que vous participiez à la rencontre au cours de laquelle le premier ministre avait donné son accord à ces solutions au problème de la BCC?

M. Kennett: Oui, monsieur.

A decision had to be taken. At the end of the Friday, there was a stalemate, if you like. There was no decision, no agreement. And the decision had to be taken whether the government would be prepared to continue the negotiation, in the sense of being prepared to participate along the lines that the banks had suggested. There was a discussion with the Prime Minister, of course, on that important issue on the Saturday morning.

M. Garneau: À ce moment-là, le gouvernement de l'Alberta avait-il dit qu'il acceptait de participer?

• 1800

Mr. Kennett: Mr. Chairman, I honestly cannot recall when the individual parties finally committed. The fact is that as late as 6.30 a.m. on Monday all of the pieces were not put together and there was a serious risk that a curator would go in. The last step in the process was agreement by the bank itself. The board of directors were considering the proposals that were put to them. I guess it was in the course of Sunday, finally, that all of the parties agreed to participate in the 60:60:60:75—

M. Garneau: Étiez-vous le négociateur du gouvernement lors de cette discussion?

Mr. Kennett: The deputy minister of Finance, the Governor and I were all participating in the discussion.

M. Garneau: Vous ne vous rappelez pas à quel moment le gouvernement de l'Alberta a accepté de participer à . . . ?

Mr. Kennett: My impression is that it was fairly early on that the Government of Alberta indicated that this was a matter of great interest and concern to them, and that they would participate. It was quite early on in this process.

M. Garneau: Monsieur le président, j'ai une dernière question à poser concernant la Banque Northland. Pouvez-vous déposer le rapport de M. Adamson?

Mr. Kennett: There is a version, Mr. Chairman, that one of the problems with these reports is that they deal with individual clients, and we have been very anxious to protect client names. But we do have an expurgated version of the report that removes reference to client names.

[Translation]

pendant la journée du vendredi, que les banques sont revenues pour dire qu'elles insisteraient pour que le gouvernement du Canada participe directement à l'affaire et elles ont proposé une division de 60, 60, 60 et 75 millions, ce qui a fait passer le montant global de 244 millions de dollars qu'il était à 255 millions de dollars. Mais ce sont les banques qui, au bout du compte, ont fait cette recommandation et insisté pour qu'elle soit adoptée.

Mr. Garneau: At what point was the final decision made? We were told that the Prime Minister was informed. Were you at the meeting during which the Prime Minister agreed to this solution to the CCB's problem?

Mr. Kennett: Yes, sir.

Il fallait prendre une décision. À la fin de la journée, vendredi, l'affaire stagnait, si vous voulez. Aucune décision, aucun accord. Et il fallait décider si le gouvernement était prêt à continuer les négociations, c'est-à-dire s'il allait assurer sa participation aux conditions proposées par les banques. Il y a eu discussion avec le premier ministre, évidemment, à ce propos, car c'était très important, le samedi matin.

Mr. Garneau: At that point, had the Alberta government said it would participate?

M. Kennett: Monsieur le président, très franchement, je ne me rappelle pas quand les parties individuelles se sont enfin engagées. Reste qu'à 6h30 lundi matin, tous les morceaux n'étaient pas encore en place et que l'on risquait sérieusement de devoir faire appel au service du curateur. La dernière étape, c'était l'accord de la banque elle-même. Le conseil d'administration étudiait les propositions qui leur avaient été faites. Je crois bien que c'est pendant la journée du dimanche, enfin, que toutes les parties étaient d'accord pour participer à raison de 60, 60, 60 et 75 . . .

Mr. Garneau: Were you the government's negotiator during those discussions?

M. Kennett: Le sous-ministre des Finances, le gouverneur et moi-même participions aux délibérations.

Mr. Garneau: You do not remember at what specific moment the Alberta government decided to participate . . . ?

M. Kennett: Mon impression, c'est que le gouvernement de l'Alberta nous a fait comprendre assez tôt que cela l'intéressait au plus haut point et qu'il allait participer. C'était assez tôt dans le déroulement des événements.

Mr. Garneau: Mr. Chairman, I have one last question concerning the Northland Bank. Could you table Mr. Adamson's report?

M. Kennett: Il y en a une version, monsieur le président . . . Un des problèmes à propos de ces rapports, c'est qu'il y est question de clients individuels et nous nous inquiétons de protéger le secret entourant les noms des clients. Mais il existe une version expurgée du rapport où l'on ne retrouve pas les noms des clients.

[Texte]

M. Garneau: Pouvez-vous déposer ce rapport?

Mr. Kennett: Yes, we could do so for you.

M. Garneau: Quel est le montant inscrit dans le rapport? Si vous pouvez le déposer, vous pouvez sans doute nous donner tout de suite des indications globales. Quel était le total des prêts de la Northland qui étaient classés comme pertes totales ou comme une réserve pour pertes? C'est ce document qui semble avoir servi de base à la nomination d'un curateur. Il devait donc y avoir un montant quelconque. C'est sûr qu'il était d'au-delà de 68 millions de dollars, soit l'avoir des actionnaires. Les débentures étaient de tout près de 100 millions de dollars. Alors, quel était le montant total des mauvais prêts? Those two gentlemen were at the bank from the middle of July until the middle of August.

• 1805

Mr. Kennett: Mr. Chairman, as a result of Mr. Adamson's inquiry, we went back to the office to confirm when Mr. Adamson arrived, and the information you have just mentioned is correct. We thought—I had recalled that he had gone into the bank in June. In fact, we hired him some time in the course of June or towards the end of June, but the recollection of the office now is that certain key people in the bank were away for a couple of weeks and they had requested that Mr. Adamson not come in until they were back. Consequently, Mr. Adamson did not get into the bank until towards the middle of July. That information is therefore accurate, and I regret that our recollection at that moment was not . . .

Mr. Garneau: Mr. Macpherson, can you answer the question?

The Chairman: Mr. Garneau, this is your last question.

Mr. Garneau: Mr. Macpherson can answer the question while he is looking for the figures.

Mr. Macpherson: Mr. Chairman, if Mr. Garneau is asking what the provisions were that were identified by Messrs. Adamson and Cook from their review, the number is roughly \$50 million on their sample of the loans.

Mr. Garneau: I am all mixed up, Mr. Chairman.

The Chairman: I am too.

Mr. Macpherson: As I understood Mr. Garneau's question, Mr. Chairman, you asked for the level of provisions.

Mr. Garneau: No. You sent Mr. Adamson to the Northland Bank, together with Mr. Cook, and they made an analysis of the total loan portfolio or a large portion of it. They came back with a report, and in this report there was certainly information about the bad loan, because somewhere we have learned that the equity will be washed out. Therefore, what was the amount of the losses that were in Mr. Adamson's report? He certainly made an evaluation of those losses because otherwise he would not have been able to tell you that the equity of the bank would be washed out.

[Traduction]

Mr. Garneau: Could you table that report?

M. Kennett: Oui, nous pourrions le faire pour vous.

Mr. Garneau: And what is the amount in the report? If you are going to table it, you can doubtless give us ballpark figures right away. What was the total of Northland loans that were classified as total losses or as reserves? That is the document that seems to have been used as a pretext for the appointment of a curator. So there should be some amount. It was of course more than \$68 million, which is the figure for shareholders equity. The debentures were almost \$100 million. So what was the total amount of bad loans? Ces deux messieurs se trouvaient à, la banque de la mi-juillet à la mi-août.

M. Kennett: Monsieur le président, à la suite de l'enquête de M. Adamson, nous sommes retournés au bureau pour confirmer la date d'arrivée de M. Adamson et ce que vous venez de dire est exact. Nous croyons . . . j'avais l'impression qu'il était allé à la banque en juin. En réalité, nous l'avons embauché pendant le mois de juin ou vers la fin de juin, mais au bureau, maintenant, on se souvient que certaines personnes clés à la banque étaient absentes pendant plusieurs semaines et elles avaient demandé que M. Adamson ne se montre pas jusqu'à leur retour. Conséquemment, M. Adamson n'a pas pu faire son travail à la banque avant la mi-juillet. Ce renseignement est donc exact et je suis désolé que notre mémoire collectif . . .

M. Garneau: Monsieur Macpherson, pouvez-vous répondre à la question?

Le président: Monsieur Garneau, c'est votre dernière question.

M. Garneau: M. Macpherson peut répondre à cette question pendant qu'il cherche les chiffres.

M. Macpherson: Monsieur le président, si M. Garneau veut savoir quelles étaient les réserves établies par MM. Adamson et Cook après leur enquête, le chiffre est d'environ 50 millions de dollars à partir de leur échantillonnage des prêts.

M. Garneau: Je suis tout mêlé, monsieur le président.

Le président: Moi aussi.

M. Macpherson: Si j'ai bien compris la question de M. Garneau, monsieur le président, il voulait connaître le niveau des réserves.

M. Garneau: Non. Vous avez envoyé M. Adamson à la Norbanque avec M. Cook et ensemble ils ont analysé le portefeuille des prêts sinon en tout, du moins en grosse partie. Ils sont revenus avec un rapport et dans ce rapport, il y avait certainement des renseignements concernant les mauvaises créances, car nous avons appris que l'avoir des actionnaires était à moins de zéro. Donc, de quel montant de pertes faisait état le rapport de M. Adamson? Il a certainement évalué quelles étaient ces pertes car sinon il n'aurait pas pu vous dire que l'avoir des actionnaires allait disparaître totalement.

[Text]

Mr. Macpherson: Mr. Adamson, as I said, reviewed loans to the extent of something in excess of \$500 million. In his estimation, 78% of those loans were of poor or doubtful quality; and in his estimation, those loans necessitated an additional \$50 million of provisions.

The Chairman: For the number that he . . .

Mr. Macpherson: For the number that he saw.

The Chairman: How many was that of the \$500 million?

Mr. Macpherson: Of the \$500 million, he required roughly a \$50 million write-down.

The Chairman: On the basis of \$1.3 billion, does he need \$130 million?

Mr. Macpherson: I would hesitate to extrapolate just that way, but I think it is safe to assume . . .

The Chairman: I mean approximately.

Mr. Macpherson: I think it is safe to assume that an examination of the remainder of the portfolio would reveal a further requirement for provisions.

Mr. Dorin: What was the capital of the bank at that time?

Mr. Macpherson: It was roughly \$70 million.

Mr. Dorin: The shortfall at that period, if we can assume there was a projection—and obviously you must have, in some way or another, projected that number to come up with a shortfall—would be the difference between \$130 million and you said \$70 million. The shortfall therefore was approximately \$60 million; their liabilities were in excess of \$60 million of their assets, based on this assumption.

Mr. Macpherson: Yes, they were, if you want to extrapolate in that way.

Mr. Hawkes: Mr. Chairman, on a point of order, it is really critical as to whether this \$525 million was randomly selected out of the portfolio or specifically selected.

Mr. Garneau: This is why it would be very important to have the other report and see . . . I am not the type of expert you are and I am not able to gather the information. I was not a professor in that field, but it is very important that we have the old report and be in a position to know exactly what we are talking about. As 78% of \$500 million worth of loans . . . if we make an extrapolation with \$1.3 billion, the \$875 million we talk about in this bill would not be sufficient.

The Chairman: No, no. They are saying of the \$525 million they reviewed there was a shortfall of \$50 million, and so by extrapolating . . .

Mr. Garneau: No. He said that 78% of those loans were bad loans . . .

[Translation]

M. Macpherson: M. Adamson, comme je l'ai dit, a étudié pour quelque 500 millions de dollars de créances. A son avis, 78 p. 100 de ces créances étaient de qualité pauvre ou douteuse; à son avis, il fallait prévoir une réserve supplémentaire de 50 millions de dollars pour ces créances.

Le président: Pour le chiffre qu'il . . .

M. Macpherson: Pour ce qu'il voyait.

Le président: Et cela faisait combien des 500 millions de dollars?

M. Macpherson: Des 500 millions de dollars, il avait besoin d'une réserve d'environ 50 millions de dollars.

Le président: Pour 1,3 milliard de dollars, lui fallait-il 130 millions de dollars?

M. Macpherson: J'hésiterais à faire une telle extrapolation, mais je crois qu'on peut présumer . . .

Le président: Je veux une approximation.

M. Macpherson: Je crois qu'on pourrait dire qu'un examen plus poussé du reste du portefeuille nous apprendrait qu'il faudrait augmenter les réserves.

M. Dorin: Quel était le capital de la banque à ce moment-là?

M. Macpherson: Environ 70 millions de dollars.

M. Dorin: Le déficit à cette époque, si on peut supposer qu'il y a eu extrapolation et de toute évidence il a dû y en avoir une pour que vous puissiez en conclure au déficit, ce déficit, dis-je, serait la différence entre le 130 millions de dollars et les 70 millions de dollars que vous avez avancé. Le déficit était donc environ de 60 millions de dollars alors; le passif était de 60 millions de dollars plus élevé que l'actif, si l'on pose cette hypothèse.

M. Macpherson: Oui, si vous voulez faire une telle extrapolation.

M. Hawkes: Monsieur le président, j'en appelle au Règlement, il est vraiment important de savoir si ce montant de 525 millions de dollars a été choisi au hasard dans le portefeuille ou si l'on a choisi des créances précises.

M. Garneau: C'est pour cela qu'il serait très important d'avoir l'autre rapport pour voir . . . Je ne suis pas l'expert que vous êtes et je ne peux pas colliger ces renseignements. Ce n'est pas dans ce domaine que j'enseignais, mais il est très important que nous ayons en main l'ancien rapport pour savoir exactement de quoi nous parlons. Si l'on prend 78 p. 100 de 500 millions de créances . . . si nous faisons une extrapolation fondée sur le 1,3 milliard de dollars, les 875 millions de dollars que nous prévoyons dans le présent projet de loi ne suffiraient pas à la tâche.

Le président: Non, non. Ils disent que des 525 millions qu'ils ont étudiés, il y avait un déficit de 50 millions de dollars et donc, en extrapolant . . .

M. Garneau: Non. Il a dit que 78 p. 100 de ces créances étaient des mauvaises créances . . .

[Texte]

The Chairman: —were doubtful to the extent of \$50 million.

Mr. Hawkes: The loan loss provision would be \$50 million out of there.

The Chairman: It would be of the doubtful amounts, yes; but it does not mean they were written down by 78%.

• 1810

Mr. Garneau: But a moment ago we were told that the analysis made of the \$521 million loan was non-performing loans were \$36 million and high-risk was \$64 million, for a total of roughly \$100 million. Are you saying now that among those loans he claimed that we should have another \$50 million?

Mr. Macpherson: No, sir. I am saying that Mr. Adamson's sample covered something in excess of \$500 million total principal value of the loans. In doing their work, Messrs. Adamson and Cook began with the weaker loans in the portfolio, the loans that the bank itself had identified as being substandard in one way or another. They then expanded their sample to deal with other loans. The sample totalled over \$500 million. Of that sample, loans with a face value of \$36 million had been identified by the bank as being non-performing or non-earning. A further \$64 million had been identified by the bank as high-risk accounts. There was a further \$254 million involved in real estate loans to developers where the bank had provided virtually 100% financing, plus there was some other stuff. Out of that collection of loans, the review indicated the requirement for \$50 million of provisions beyond what the bank itself had identified.

Mr. Hawkes: And the credit officer agreed to that?

Mr. Macpherson: He would not agree without some discussion, but in the final analysis the credit officer and the review officers were not that far apart on the basis of certain assumptions or projections.

The Chairman: Excuse me, there is a figure missing here. How much had the bank provided for losses on those loans?

Mr. Macpherson: I am not sure.

The Chairman: There is an amount the bank had already provided. This is in excess of the bank provision. Was that \$25 million?

Mr. Macpherson: I do not know if we have that number right here, Mr. Chairman.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, of course this exercise was focusing on additional provisions.

The Chairman: Yes, I realize that. I was just trying to help out to estimate. He said the \$850 million would not be enough for this one bank. I was trying to correct that statement.

[Traduction]

Le président: ... il y avait 50 millions de dollars de créances douteuses.

M. Hawkes: La réserve pour créances douteuses serait de 50 millions de dollars à partir de ce montant.

Le président: Ce serait des créances douteuses, oui; mais cela ne veut pas dire qu'elles ont été rayées à 78 p. 100.

M. Garneau: Mais il y a un instant, on nous a dit qu'à l'analyse de 521 millions de dollars de créances, on en avait conclu pour 36 millions de dollars de créances «non performantes» et 64 millions de dollars de créances qui représentaient un haut risque ce qui donnait environ 100 millions de dollars. Nous dites-vous maintenant qu'il aurait fallu ajouter à cela un autre montant de 50 millions de dollars?

M. Macpherson: Non, monsieur. Je dis que l'échantillonnage de M. Adamson portait sur un peu plus de 500 millions de dollars de créances. En accomplissant leur travail, MM. Adamson et Cook ont d'abord étudié les créances les plus faibles du portefeuille, les créances dont la banque disait elle-même qu'elle posait des problèmes. Ils ont ensuite étendu leur échantillon pour prendre en compte d'autres créances. L'échantillonnage portait sur plus de 500 millions de dollars. De cet échantillon, des prêts d'une valeur nominale de 36 millions de dollars étaient, de l'aveu même de la banque, «inopérante» ou ne rendait pas. La banque a dit qu'il existait encore 64 millions de dollars de créances «à risques élevés». Il y avait encore 254 millions de dollars en créances hypothécaires et pour lesquelles la banque avait fourni un financement de 100 p. 100 ou presque et il y avait d'autres trucs encore. De tous ces prêts, l'examen nous a montré qu'il faudrait prévoir des réserves de 50 millions de dollars en plus de ce que la banque elle-même avait prévu comme créances douteuses.

M. Hawkes: Et l'agent de crédit était d'accord?

M. Macpherson: Il n'aurait pas été d'accord sans avoir débattu quelque peu, mais en dernière analyse, l'agent de crédit et les agents de révision n'étaient pas tellement éloignés les uns des autres en se fondant sur certaines hypothèses ou extrapolation.

Le président: Pardonnez-moi, mais il manque un chiffre. Quelle réserve la banque avait-elle prévue pour les pertes qu'elle encaisserait sur ces créances?

M. Macpherson: Je n'en suis pas sûr.

Le président: Il y a un montant déjà fourni par la banque. Il y a cette réserve qui s'ajoute à la réserve prévue par la banque. Est-ce que c'était 25 millions de dollars?

M. Macpherson: Je ne sais pas si nous avons ce chiffre ici, monsieur le président.

M. Kennett: Monsieur le président, tout cet exercice portait sur des réserves additionnelles.

Le président: Oui, je m'en rends compte. J'essayais tout simplement d'établir le calcul un peu plus précisément. Il a dit que les 850 millions de dollars ne suffiraient pas pour cette seule banque. J'essayais de corriger cette impression.

[Text]

Mr. Macpherson: The information we have, Mr. Chairman, is that at that stage the bank had provided \$6 million against those loans.

The Chairman: So in essence you had provided a total of \$56 million, \$50 million plus their \$6 million, as a loan-loss provision for the \$525 million of loans?

Mr. Macpherson: I am not sure we could really conclude that, Mr. Chairman. I think to avoid misunderstandings we should say that the review indicated that \$50 million was required against that sample, against which the bank had taken \$6 million.

The Chairman: So it is a total of \$50 million.

Mr. Macpherson: A total of \$50 million.

The Chairman: Fine. It is not \$56 million, it is \$50 million.

Mr. Macpherson: A total of \$50 million.

The Chairman: Thank you. I just wanted to identify that.

Mr. Hawkes: Could I just check on the asset side? You mentioned \$70 million of capitalization. Did that include the \$16 million of subordinated debentures that came into the bank at the end of May? We were left with the impression the other day that it was closer to \$100 million.

Mr. Macpherson: No, sir. I was talking about the equity of the bank, excluding the . . .

Mr. Kennett: The equity in reserves, but not the debentures.

Mr. Macpherson: Not the debentures.

Mr. Hawkes: So we could add how much in the way of debentures to that asset side?

The Chairman: \$31 million, I think.

Mr. Hawkes: \$31 million?

The Chairman: Yes.

Mr. Kennett: In our calculation, Mr. Chairman, we do not give full weighting to the debentures.

Mr. Hawkes: What weighting do you give?

Mr. Kennett: About one-third.

Mr. Hawkes: So we are up to \$80 million.

• 1815

The Chairman: You are talking about a multiple ratio, though, are you not? We are talking about, was the bank in bankruptcy at that time? I think there is a difference here, because that would come into equity in that case, would it not?

Mr. Dorin: The one-third waiting is only with regards to the borrowing multiple of the bank and the capital assets.

Mr. Kennett: Right, sir.

[Translation]

M. Macpherson: D'après les renseignements que nous avons, monsieur le président, à un certain moment donné, la banque avait prévu 6 millions de dollars contre ces créances.

Le président: Essentiellement, donc, vous aviez prévu un total de 56 millions de dollars, soit 50 millions de dollars plus les 6 millions de dollars de la banque et c'était la réserve pour les résultats de la révision nous ont fait conclure qu'il fallait 50 millions de dollars pour l'échantillonnage en question et la banque n'avait prévu que 6 millions de dollars.

M. Macpherson: Je ne suis pas sûr que nous puissions vraiment en arriver à cette conclusion, monsieur le président. Je crois que pour éviter tout malentendu, il faudrait dire que les résultats de la révision nous ont fait conclure qu'il fallait 50 millions de dollars pour l'échantillonnage en question et la banque n'avait prévu que 6 millions de dollars.

Le président: Donc, c'est un total de 50 millions de dollars.

M. Macpherson: Un total de 50 millions de dollars.

Le président: Parfait. Ce n'est pas 56 millions de dollars, c'est 50 millions de dollars.

M. Macpherson: Un total de 50 millions de dollars.

Le président: Merci. Je voulais tout simplement le préciser.

M. Hawkes: Pourrais-je faire une petite vérification du côté de l'actif? Vous avez mentionné, 70 millions de dollars de capital. Cela comprenait-il le 16 millions de dollars de débentures subordonnées qui sont arrivées à la banque à la fin mai? On nous a laissé l'impression l'autre jour que c'était un peu plus de 100 millions de dollars.

M. Macpherson: Non, monsieur. Il s'agissait de l'avoir des actionnaires, excluant . . .

M. Kennett: L'avoir en réserves, mais pas les débentures.

M. Macpherson: Pas les débentures.

M. Hawkes: Alors on pourrait ajouter combien, en débentures, du côté de l'actif?

Le président: Je crois que c'est 31 millions de dollars.

M. Hawkes: Trente et un millions de dollars?

Le président: Oui.

M. Kennett: Dans nos calculs, monsieur le président, nous ne donnons pas tout leur poids aux débentures.

M. Hawkes: Quel poids leur donnez-vous?

M. Kennett: Environ un tiers.

M. Hawkes: Nous en sommes donc à 80 millions de dollars.

Le président: Il s'agit d'un rapport multiple n'est-ce pas? Je veux dire, la banque était-elle en faillite à ce moment-là? Je crois qu'il y a une différence ici, car ce montant n'aurait pas été englobé dans l'avoir dans ce cas-là, n'est-ce pas?

M. Dorin: Ce tiers dont il est question ne concerne que le multiple d'emprunt de la banque et l'actif.

M. Kennett: Exactement, monsieur.

[Texte]

Mr. Dorin: So it really has nothing to do with the solvency or insolvency.

Mr. Kennett: No, the debentures would be available to protect the depositors in an insolvency.

Mr. Dorin: The key question here, and I am not sure if I missed it . . . when we talked about the \$525 million sample, did that represent the better loans, or the poorer loans, or some average—or do we know?

Mr. Macpherson: All the poor ones.

Mr. Dorin: Is that the poorest of the loans, do we think?

Mr. Macpherson: Yes, it included the poorest of the loans.

Mr. Dorin: So we could suggest that if we had a capital shortfall of provision required of \$44 million on the poorest of the loans, we had another \$800 million in loans which were presumably in somewhat better shape, we should not have needed any more than another—even if we extrapolated the number, we came to \$130 million—which is on the high side, using this argument. Their capital was in the order of \$70 million.

I am concerned here because it seems to me that we are very close to whether or not the bank was actually solvent or insolvent. Close enough within the margin of error.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, the bank was unable to fund itself; it was heavily dependent on the Bank of Canada for funding.

Mr. Dorin: For liquidity.

Mr. Kennett: Yes, for liquidity.

Mr. Dorin: There is a difference.

Mr. Kennett: No . . .

Mr. Dorin: Mr. Bouey has pointed out repeatedly the difference between funding for liquidity, which they are prepared to provide. He told us in the case of the CCB, whatever was required so long as the bank was solvent. So presumably we could extend that to the Northland as well.

Mr. Kennett: But the Bank of Canada is not prepared to fund a bank forever, I presume.

Mr. Dorin: As long as it is solvent is what we were told. But we did not suggest here that it was due to the liquidity . . .

The Chairman: Let me correct: he did not say forever. He said in some cases they do it for extended periods of time up to six months, but they did not intend to do it forever.

[Traduction]

M. Dorin: Donc, cela n'a vraiment rien à voir avec la solvabilité ou l'insolvabilité.

M. Kennett: Non, les débentures seraient disponibles pour protéger les déposants en cas d'insolvabilité.

M. Dorin: La question clé, et je ne suis pas sûr si j'ai manqué quelque chose . . . lorsque nous parlions de cet échantillonnage de 525 millions de dollars, est-ce que cela représentait les meilleures créances, ou les créances les moins bonnes, ou quelque moyenne . . . ou savons-nous au juste de quoi il s'agit?

M. Macpherson: Toutes les créances les moins bonnes.

M. Dorin: Ce sont donc les créances les moins bonnes, nous semble-t-il?

M. Macpherson: Oui, les créances les moins bonnes étaient comprises dans ce montant.

M. Dorin: Donc, on pourrait croire que s'il y avait eu un déficit de capital ou une réserve de 44 millions de dollars pour les moins bonnes de ces créances, il y avait un autre montant de 800 millions de dollars en créances qui étaient présument en meilleur état et si c'était le cas, nous n'aurions pas eu besoin de plus de . . . même si nous faisons une extrapolation du chiffre, cela nous donnait 130 millions de dollars . . . ce qui est un peu élevé, en se servant de cette argumentation. Et le capital était de l'ordre de 70 millions de dollars.

Ce qui m'inquiète, c'est que nous sommes un peu sur la clôture à savoir si la banque oui ou non était solvable ou insolvable. Cela frise la marge d'erreurs des deux côtés.

M. Kennett: Monsieur le président, la banque ne s'autofinçait plus; elle dépendait énormément pour son financement de la Banque du Canada.

M. Dorin: Pour les liquidités.

M. Kennett: Oui, pour ces liquidités.

M. Dorin: Il y a une différence.

M. Kennett: Non . . .

M. Dorin: M. Bouey a souligné à plusieurs reprises la différence qu'il existe entre le financement pour des raisons de liquidité, que sa banque est prête à fournir. Il nous a dit que dans le cas de la BCC, qu'il fournirait tout ce qu'il faudrait tant que la banque était solvable. Donc, présument, nous pourrions appliquer cela dans le cas de la Norbanque aussi.

M. Kennett: Mais la Banque du Canada n'est pas prête à financer une banque jusqu'à la fin des temps, me semble-t-il.

M. Dorin: Tant et aussi longtemps qu'elle est solvable, nous a-t-on dit. Mais on ne nous a pas dit ici qu'il s'agissait d'une question de liquidité . . .

Le président: Permettez-moi, il n'a pas dit jusqu'à la nuit des temps. Il a bien précisé que dans certains cas la Banque du Canada fournira des fonds pour une période pouvant durer jusqu'à six mois, mais que cela ne se ferait pas jusqu'à la nuit des temps.

[Text]

Mr. Dorin: Except that we are under the impression as a committee here that the curator was appointed because the bank was insolvent, not because it lacked liquidity—no?

Mr. Kennett: The curator was appointed because the bank was, in our best estimate, no longer viable. It could not fund itself through the normal banking market and having in mind what we knew about the quality of the assets from three sources, the solvency of the bank was at least seriously in doubt.

The bank was dependent on the generation of fee income. A lot of the income that was being produced was of doubtful value in the circumstance and we felt, having in mind all of the evidence, that the bank was clearly not viable. Obviously we had lived with these banks, we had wished them success, we were extremely patient with them, but finally, on the basis of the evidence that we were accumulating through that June, July, August period, we felt that the ball game was over.

The Chairman: Mr. Dorin, can we go on to Mr. Cassidy now and then get to you next. Mr. Cassidy.

Mr. Cassidy: I have a lot of questions.

The Chairman: We do not have a lot of time, so do it briefly.

Mr. Cassidy: I have been waiting very patiently, though.

The Chairman: Yes, I know, but you came in late and you are on the list at this certain point and as you . . .

Mr. Cassidy: [it*Inaudible—Editor]

The Chairman: No, I am sorry, later than other people. I had to put other people as they came in ahead of you, like Nelson Riis, Don Johnston.

Mr. Cassidy: I was taking my turn, that is all I am saying.

The Chairman: Okay, but we . . .

Mr. Cassidy: And Mr. Riis goes ahead of me.

The Chairman: We cannot impose too long on the staff nor on the witnesses, because we have another witness in here at 8 p.m. So keep that in mind.

Mr. Cassidy: I will do my best.

Mr. Kennett: it is frustrating to be unable to deal with all the questions one has here. You are now saying that the bank was not necessarily insolvent, but that its solvency was seriously in doubt, is that correct?

Mr. Kennett: Seriously in doubt.

Mr. Cassidy: Okay. You are also stating that having examined a selected portfolio which included the worst loans, and included what appeared to be all the real estate loans of the bank, you came up with a figure for the loss provision of \$50 million. Is that correct?

[Translation]

M. Dorin: Sauf qu'on laisse croire au Comité ici présent que le curateur a été nommé parce que la banque était insolvable et non pas parce qu'il y avait des problèmes de liquidité, n'est-ce pas?

M. Kennett: Le curateur a été nommé parce que la banque, au mieux de nos connaissances, n'était plus viable. Elle ne pouvait plus s'autofinancer en faisant appel au marché bancaire normal et ayant à l'esprit ce que nous savions de la qualité de ces actifs de trois sources différentes, la solvabilité de la banque était au moins sérieusement douteuse.

La banque comptait sur ces redevances pour son revenu. Beaucoup de revenus ainsi créés étaient d'une valeur douteuse dans les circonstances et nous croyons, et ayant à l'esprit tous ces faits, que la banque, très clairement, n'était plus rentable. De toute évidence, nous avons vécu côte à côte avec ces banques, nous leur avons souhaité tout le succès, nous avons été extrêmement patients avec elle, mais au bout du compte, nous fondant sur les faits qui s'accumulaient pendant cette période des mois de juin, juillet et août, nous avions nettement l'impression que le jeu n'en valait plus la chandelle.

Le président: Monsieur Dorin, pourrions-nous passer à M. Cassidy pour ensuite revenir à vous. Monsieur Cassidy.

M. Cassidy: J'ai beaucoup de questions.

Le président: Nous n'avons pas beaucoup de temps alors soyez bref.

M. Cassidy: J'ai cependant attendu très patiemment.

Le président: Oui, je le sais, mais vous êtes tous arrivés en retard, votre nom se trouve sur la liste maintenant et comme vous . . .

M. Cassidy: [Inaudible—Éditeur]

Le président: Non, je suis désolé, plus tard que les autres. J'ai dû inscrire les noms des autres au fur et à mesure qu'ils sont arrivés avant vous, comme Nelson Riis, Don Johnston.

M. Cassidy: C'est tout simplement mon tour, c'est tout ce que je disais.

Le président: Bon, mais nous . . .

M. Cassidy: Et M. Riis passe devant moi.

Le président: Nous ne pouvons en imposer trop longtemps au personnel ni aux témoins, car nous avons un autre témoin ici à 20 heures. Essayez de ne pas l'oublier, s'il vous plaît.

M. Cassidy: Je ferai de mon mieux . . .

Monsieur Kennett, il est très frustrant de ne pas pouvoir obtenir réponse à toutes les questions que l'on se pose ici. Vous nous dites maintenant que la banque n'était pas nécessairement insolvable, mais vous dites que sa solvabilité était très douteuse, n'est-ce pas?

M. Kennett: Très douteuse.

M. Cassidy: Bon. Vous nous dites aussi qu'ayant étudié un portefeuille choisi où l'on retrouvait les créances les plus douteuses et y ayant inclu aussi ce qui semblait être toutes les créances hypothécaires consenties par la banque, vous en êtes

[Texte]

Mr. Kennett: Yes.

Mr. Cassidy: Can you give us an estimate?

Mr. Kennett: That is Mr. Adamson's report.

Mr. Cassidy: All right, is it correct that you directed Mr. Adamson to value on a liquidation basis?

Mr. Kennett: No, absolutely not. No, quite not.

• 1820

Mr. Cassidy: Your testimony is in contradiction to that of the auditors who state specifically that in August 1985 the office advised that the basic concept of valuing on an ongoing basis was no longer appropriate and that a loan loss provision should be calculated on a liquidation basis. Who is correct?

Mr. Kennett: No. This was never the advice I gave the auditors.

Mr. Cassidy: Was Mr. Adamson's calculation based on liquidation value?

Mr. Kennett: No, it was not. The clear direction to Mr. Adamson was to value the portfolio as a going concern. This was what he did and it makes it very clear that this is what he did.

I had a discussion with the auditors and my concern was that the intrinsic values, if you like, they might be giving this portfolio did not adequately reflect what had happened in the Alberta marketplace. As I say, it was brought to our attention rather sharply as the Canadian Commercial Bank began to try to market these loans and we had a better sense of what the market was prepared to pay for certain kinds of loans at this particular period of time.

As the recession had become prolonged, and it became very prolonged, I said to the auditors that they might start with an intrinsic value that represents what they expect the asset value to be in a year or two or three, with some nurturing and management. But as the economy remains depressed and there is no appreciation in those asset values, I said they had better start systematically writing down those intrinsic values towards market.

Mr. Cassidy: Mr. Kennett, the bank's register of non-performing loans fell from \$116 million sometime in 1984 to a figure you have just given us, \$36 million, at the time Mr. Adamson was there. Do you dispute the calculation by the bank? Was the bank lying? And did the auditors support a lie by the bank?

Mr. Kennett: My information is that some of the process of decline in non-performing loans was the result of the packag-

[Traduction]

arrivés à un chiffre de 50 millions de dollars comme réserve pour perte. C'est exact?

M. Kennett: Oui.

M. Cassidy: Pouvez-vous nous donner une évaluation?

M. Kennett: C'est le rapport de M. Adamson.

M. Cassidy: Bon, est-ce exact que vous avez ordonné à M. Adamson de faire son évaluation en prévision d'une liquidation?

M. Kennett: Non, absolument pas. Non, pas du tout.

M. Cassidy: Votre témoignage contredit les vérificateurs qui nous ont dit précisément qu'en août 1985, votre bureau les avait prévenus que le concept fondamental de l'évaluation en fonction des opérations courantes n'était plus satisfaisant et que les réserves pour pertes sur prêts devaient être calculées en fonction de la valeur des prêts lors de leur liquidation. Est-ce juste?

M. Kennett: Non. Je n'ai jamais donné de tels conseils aux vérificateurs.

M. Cassidy: Le calcul de M. Adamson était-il fondé sur la valeur de liquidation?

M. Kennett: Non. M. Adamson a reçu très clairement le mandat d'évaluer ce portefeuille en fonction des opérations courantes. Il est très clair que c'est exactement ce qu'il a fait.

J'ai eu une discussion avec les vérificateurs et ce qui m'inquiétait, c'est que la valeur intrinsèque, si l'on veut, qu'il pourrait accorder à ce portefeuille ne refléterait peut-être pas la situation du marché albertain. Comme je l'ai dit, nous avons été saisis de cette affaire assez brutalement lorsque la banque commerciale du Canada a commencé à tenter de vendre certains de ses prêts et lorsque nous avons mieux vu quels prix les acheteurs étaient disposés à offrir pour certains types de prêts à ce moment-là.

Avec le prolongement de la récession, un prolongement très long, j'ai dit au vérificateur qu'il pourrait commencer par faire un calcul de la valeur intrinsèque qui représenterait la valeur prévue de ces actifs dans un an, deux ans ou trois ans, après amélioration de la gestion. Toutefois, puisque l'économie demeurait faible et que ces actifs ne s'appréciaient pas, j'ai dit qu'il ferait mieux de commencer systématiquement à rajuster à la baisse ces valeurs intrinsèques en fonction de l'offre du marché.

M. Cassidy: Monsieur Kennett, quelque temps en 1984, la liste que la banque dresse de ses mauvaises créances est passée de 116 millions de dollars à ce chiffre que vous venez de nous donner, 36 millions de dollars, au moment où M. Adamson était là. Avez-vous contesté ce calcul de la banque? La banque mentait-elle? Et les vérificateurs ont-ils confirmé un mensonge de la banque?

M. Kennett: D'après mes renseignements, une partie de cette réduction des mauvaises créances découlait d'un réarran-

[Text]

ing and refinancing of the loans, including accumulated interest.

Mr. Cassidy: Is this another fancy word for selling the loans?

Mr. Kennett: They were finding someone who was prepared to buy the loans, with 100% financing by the bank.

Mr. Macpherson: May I just interject for a moment, Mr. Chairman. The bank indeed presented figures that indicated that the non-performing loans on its books were in the process of decline. This was by their definition of what constituted a non-performing loan. They achieved this in many situations through the practice that Mr. Hitchman took such exception to in the CCB and which members of this committee have been talking about through much of this afternoon.

Mr. Hawkes: Mr. Chairman, on a point of order, he has used the word "some" and now he has used the word "many". This simply is not precise. We need more precision. You leave us with a great big cloud of doubt with those two words.

Mr. Cassidy: I would just break in. I think that my friend Mr. Hawkes feels that this bank was basically sunk by a decision of the Inspector General. I would point out that the testimony of both the bank management and also of its auditors was that the quality of its assets was improving steadily over the period from the beginning of 1984 through 1985. Do you agree with this judgment or not?

Mr. Kennett: No sir. I do not. We had . . .

Mr. Cassidy: Well then, in February 1985 the bank issued a prospectus for its debenture. A certificate had to be issued or a receipt had to be issued by your office with respect to the preliminary prospectus. Did you issue the receipt and did it mean that you accepted the contents of the prospectus?

Miss Ursula Menke (Legal Adviser, Office of Inspector General of Banks): Mr. Chairman, the debenture was a private placement. The Bank Act does not require any input from the Inspector General of Banks with respect to a private placement of debentures.

Mr. Cassidy: Did you issue a receipt for the preliminary prospectus indicating that you accepted it? I recognize it did not go on to a final prospectus.

Miss Menke: When you issue a receipt for a preliminary prospectus, all you are doing is saying that you received it. It is literally done at the moment it comes in, before it is even looked at.

• 1825

Mr. Cassidy: Mr. Kennett, you say the system fell down. I recall, because I was on the legislative committee which looked into the trust company failures in Ontario, that the Inspector General of Banks office, along with the Ontario Registrar of Trust and Loan Companies, were excessively slow in under-

[Translation]

gement et d'un refinancement de ces prêts, ce qui comprenait les intérêts accumulés.

M. Cassidy: Est-ce là une autre expression fantaisiste pour décrire la vente des prêts?

M. Kennett: Ils étaient sur le point de trouver quelqu'un qui était disposé à acheter ces prêts, le financement étant assuré à 100 p. 100 par la banque.

M. Macpherson: Monsieur le président, permettez-moi de dire quelques mots. Il est vrai que la banque a présenté des chiffres indiquant que la valeur des mauvaises créances inscrites aux livres diminuait. Mais la banque utilisait sa propre définition de ce qu'est une mauvaise créance. Dans bien des cas, la banque a pu en arriver à ce résultat grâce à une pratique que M. Hitchman a beaucoup critiquée à la BCC et dont les membres de ce Comité ont discuté pendant presque tout l'après-midi.

M. Hawkes: Monsieur le président, j'invoque le Règlement. Il a utilisé le mot «quelqu'un» et maintenant il utilise le mot «plusieurs». Ce n'est pas très précis. Nous avons besoin de plus de précisions. Vous semez beaucoup de doutes chez nous en utilisant ces deux mots.

M. Cassidy: Permettez-moi d'interrompre. Je pense que mon collègue M. Hawkes a l'impression que cette banque a essentiellement été coulée par une décision de l'inspecteur général. Je rappelle que lors de leur témoignage, les gestionnaires de la banque de même que les vérificateurs ont affirmé que la qualité des actifs de la banque s'était constamment améliorée entre le début de 1984 et jusqu'en 1985. Êtes-vous d'accord avec ce jugement?

M. Kennett: Non monsieur. Je ne suis pas d'accord. Nous avions . . .

M. Cassidy: Eh bien alors, en février 1985, la banque a émis un prospectus pour sa débenture. Votre bureau devait accorder un certificat ou un reçu en ce qui a trait à ce prospectus préliminaire. Avez-vous accordé ce reçu, et cela signifiait-il que vous acceptiez le contenu du prospectus?

Mme Ursula Menke (conseillère juridique, Bureau de l'inspecteur général des banques): Monsieur le président, la débenture était un investissement privé. La Loi sur les banques n'exige pas l'intervention de l'inspecteur général des banques dans le cas d'un investissement privé de débentures.

M. Cassidy: Avez-vous émis un reçu pour ce prospectus préliminaire, indiquant ainsi que vous l'acceptiez? Je reconnais qu'un prospectus final n'a pas été publié.

Mme Menke: Lorsque vous émettez un reçu pour un prospectus préliminaire, vous ne faites qu'accuser réception du document. Ce reçu est remis littéralement au moment où le document arrive, avant même qu'on l'examine.

M. Cassidy: Monsieur Kennett, vous dites que le système s'est effondré. J'étais membre du comité législatif qui a étudié la question des faillites de sociétés de fiducie en Ontario, et je me souviens que le bureau de l'inspecteur général des banques, de même que le souignait *Ontario Registrar of Trust and*

[Texte]

standing what was happening with the abuse of those trust companies by Rosenberg and his friends, and therefore contributed, in the opinion of all of us on the committee I think, to a situation where eventually large amounts of money were lost to the public through CDIC.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, I do not understand that statement at all. I do not know how I was excessively slow in relation to an Ontario trust company problem.

Mr. Cassidy: The evidence is quite clearly there, Mr. Inspector General, that the . . .

The Chairman: Mr. Cassidy . . .

Mr. Cassidy: May I go on?

The Chairman: Mr. Cassidy, just . . .

Mr. Cassidy: Who was responsible for the system? I want to know that, Mr. Kennett. Mr. Bouey, the Governor, says he relied on your office for the information about the solvency of these banks. But you say, no, the system fell down. Who was responsible for the system and who should have patched it up?

Mr. Kennett: Mr. Chairman, I have tried to explain the very special circumstances which surrounded these two banks and the economy in which they operated. I have tried to explain the joint roles of the bank's own auditors, the shareholders' auditors, the Office of Inspector General of Banks, and the bank's own internal inspection system, in relation to this whole process. The system fell down in that it did not recognize adequately the extent of the problems in the loan portfolio and the erosion which had occurred.

Mr. Cassidy: The Governor states he relied on you. Among other things, you were responsible for overseeing the work of the auditors, perhaps the bank inspectors. Who was responsible if the system fell down? And who should have been changing practices in terms of surveillance or responding to market information or that kind of thing in the circumstances, where beginning with the trust company failures it was clear we had a different class of problems in financial institutions in this country?

The Chairman: Mr. Cassidy, I would like to interject here. You are talking about the trust companies; we are talking about the banks.

Mr. Cassidy: I am talking about the responsibility of the Inspector General.

The Chairman: I do not believe the Inspector General has any responsibility with respect to provincially chartered trust companies.

Mr. Cassidy: Fine. My point is, though, that that was a signal something has fundamentally changed in terms of the way people were managing financial institutions. Now, who was responsible for insuring that the system adapted to the change in the environment?

[Traduction]

Loan Companies, ont été très lent à comprendre comment Rosenberg et ses amis avaient abusé de ces sociétés de fiducies. Je pense que tous les membres du Comité étaient d'avis que cette lenteur avait contribué à aggraver cette situation où le public a finalement perdu d'importantes sommes, par l'intermédiaire de la SADC.

M. Kennett: Monsieur le président, je ne comprends rien à cette affirmation. Je ne vois pas comment j'ai été excessivement lent dans cette affaire des sociétés de fiducies de l'Ontario.

M. Cassidy: Monsieur l'inspecteur général, toutes les preuves démontrent assez clairement que . . .

Le président: Monsieur Cassidy . . .

M. Cassidy: Puis-je poursuivre?

Le président: Monsieur Cassidy, je . . .

M. Cassidy: Qui était responsable de ce système? Je veux le savoir, monsieur Kennett. M. Bouey, le gouverneur, dit qu'il se fiait sur votre bureau pour obtenir des renseignements sur la solvabilité de ces banques. Vous dites le contraire et affirmez que le système s'est effondré. Qui était responsable de ce système et qui aurait dû le remettre en état?

M. Kennett: Monsieur le président, j'ai tenté d'expliquer les circonstances très particulières dans lesquelles ces deux banques fonctionnaient, de même que le contexte économique qui constituait leur environnement. J'ai tenté d'expliquer le rôle conjoint des vérificateurs de la banque, des vérificateurs des actionnaires, du Bureau de l'inspecteur général des banques ainsi que les services internes d'inspection de la banque dans toute cette affaire. Le système a échoué, en ce sens qu'il ne nous a pas permis de reconnaître précisément la nature des problèmes touchant le portefeuille de prêts, non plus que l'érosion qui s'était produite.

M. Cassidy: Le gouverneur affirme s'être fié à vous. Entre autres choses, vous étiez responsable de surveiller le travail des vérificateurs, et peut-être même des inspecteurs de la banque. Qui est responsable de cet échec du système? Qui aurait dû modifier les pratiques de surveillance ou réagir aux renseignements en provenance du marché dans de telles circonstances, alors que, en commençant par les faillites de sociétés de fiducies, il était évident que les institutions financières du pays connaissaient maintenant un type différent de problème?

Le président: Monsieur Cassidy, permettez-moi de vous interrompre. Vous parlez des sociétés de fiducies; nous parlons des banques.

M. Cassidy: Je parle ici de la responsabilité de l'inspecteur général.

Le président: Je ne crois pas que l'inspecteur général ait de responsabilités quant aux sociétés de fiducies à chartes provinciales.

M. Cassidy: Très bien. Cependant, mon argument est que nous avons là une indication d'un changement fondamental dans la façon dont les gens géraient les institutions financières. Qui était responsable d'assurer que le système s'adaptait aux changements dans l'environnement?

[Text]

Mr. Kennett: That was not a signal that banks were being managed in the same way Mr. Rosenberg's trust companies were being managed. There was never an assumption on our part that was the case; where Mr. Rosenberg turned up in the Canadian Commercial Bank, I think we acted rather promptly to try and solve that problem, out of concern for a spillover effect. When it was realized the then-chairman of the Canadian Commercial Bank had this unfortunate link, there were questions raised with the board of the bank, and eventually Mr. Eaton departed. That was all done rather precipitately, in fact.

Frankly, we assumed, and I think the assumption stands up, that the people managing these banks were essentially honest people. I am not in any sense challenging their honesty. For example, I personally had a high regard for the chairman of the Northland Bank, who had been involved in that bank from the beginning, and I had the same kind of regard for Mr. Pain, the chairman of the Canadian Commercial Bank. These people were struggling with an extremely difficult situation.

In the inflation, and in the attempt to keep the banks alive, I think, and apparently others thought, that certain practices developed to sustain the bank. These may have been justifiable in a very limited way, but as they became more general, they were not justified and were unsustainable.

Mr. Cassidy: Who was responsible for the system, Mr. Kennett? You have not answered my . . .

Mr. Kennett: Several people were responsible for the system.

• 1830

We were responsible for trying to ensure that a whole lot of things went right. The auditors were responsible for declaring on the fairness of the financial statements, and—as an important part of that, because the loan portfolio was the most significant part of the financial statements—that the loans were being properly evaluated in these institutions.

Mr. Macpherson: And after that too, where the management was involved they had to ensure that they engaged in sound business practices; the board of directors had responsibilities to ensure that the management did those sorts of things.

Mr. Cassidy: May I return to the Inspector General's responsibility? The bail-out for the CCB was decided around March 22 or 23. Mr. Hitchman was put in the bank in the early part of July; he had a responsibility for looking at assets of the CCB other than the initial package of \$550 million that is identified as being in trouble.

Given your responsibilities, why would it have taken almost four months between the problem being identified and questions being raised about the quality of the business the CCB was doing and a thorough inspection that went behind what the auditors were reporting with respect to that bank?

[Translation]

M. Kennett: Cela n'indiquait pas que les banques étaient gérées de la même façon que M. Rosenberg gérât ses sociétés de fiducie. Nous n'avons jamais posé une telle hypothèse; lorsque M. Rosenberg est apparu dans le milieu de la Banque Commerciale du Canada, je pense que nous avons agi assez rapidement pour essayer de régler ce problème, préoccupés que nous étions d'un effet d'entraînement. Lorsqu'on a constaté que celui qui était alors président de la Banque Commerciale du Canada avait cette malheureuse relation, le conseil de la banque a posé des questions et finalement M. Eaton a quitté son poste. De fait, tout cela s'est fait assez rapidement.

Franchement, nous avons présumé, et je pense que l'hypothèse tient toujours, que les personnes gérant ces banques étaient essentiellement honnêtes. Je ne remet aucunement en cause leur honnêteté. Par exemple, j'avais personnellement beaucoup d'estime pour le président de la *North Bank*, lui qui avait participé à l'établissement de cette banque dès le tout début; j'avais la même considération pour M. Pain, président de la Banque Commerciale du Canada. Ces gens tentaient de résoudre une situation extrêmement difficile.

Considérant l'inflation, et dans le but d'assurer la survie de ces banques, moi-même et d'autres personnes avons constaté que certaines pratiques ont été instaurées. Ces pratiques étaient peut-être justifiables dans un contexte très limité, mais lorsqu'elles se sont généralisées, elles sont devenues injustifiables et indéfendables.

M. Cassidy: Qui était responsable du système, monsieur Kennett? Vous n'avez pas répondu à ma . . .

M. Kennett: Plusieurs personnes étaient responsables du système.

Nous étions responsables de tenter d'assurer qu'un ensemble de facteurs tourneraient rond. Les vérificateurs étaient responsables d'évaluer la justesse des états financiers et—une partie importante de cela, parce que le portefeuille de prêts était la partie la plus importante des états financiers—d'assurer que ces institutions faisaient une évaluation juste des prêts.

M. Macpherson: De plus, du côté des gestionnaires, ils devaient s'assurer que leur pratique d'affaires était sûre; le conseil de direction avait la responsabilité d'assurer que les gestionnaires faisaient ce genre de chose.

M. Cassidy: Pourrions-nous revenir à la responsabilité de l'inspecteur général? C'est le 22 ou le 23 mars qu'on a décidé de renflouer la BCC. M. Hitchman a été envoyé à la banque au début du mois de juillet; il avait la responsabilité d'analyser les actifs de la BCC autres que ceux contenus dans l'ensemble initial de 550 millions de dollars qui était déjà considéré comme problématique.

Si l'on tient compte de vos responsabilités, pourquoi s'est-il écoulé quatre mois entre le moment où le problème a été constaté et le moment où l'on s'est interrogé sur la qualité des pratiques de la BCC? Pourquoi avoir attendu quatre mois avant de faire une inspection détaillée allant au-delà des

[Texte]

Mr. Kennett: Mr. Chairman, we did have a review. We did have a review of 45% of the assets, and that review did not differ enormously from the range of concerns the bank itself had. In the course of June the bank reported that its experience in the marketplace . . . And in the course of July and into August the bank reported again. In fact, by the time we were into August the bank was re-evaluating its situation in relation to its experience in the marketplace and its profitability as a result of its being unable to market quickly and at the anticipated prices that unwritten-down part of the \$550-million loan portfolio.

Mr. Cassidy: Maybe Mr. Grant can tell us then. The review you refer to of 45% of the bank's assets was done in the course of a day and a half on that weekend, that fateful weekend. Mr. Grant, did you become aware of the kinds of things Mr. Hitchman noted—that is, incomplete files, incomplete information, out-of-date financial statements, and loans where there was no equity involved on the part of the borrower? Were you aware of those kinds of things in the course of your brief inspection of almost half of the bank's assets, and what did you report to the Inspector General?

Mr. Grant: Mr. Chairman, I cannot recall being aware of incomplete files. There were some comments from the bankers that they could not find all the information they wanted on which to make an immediate assessment of the loans, but I put that down to the fact that these were bankers who were quite unfamiliar with the files of the bank. In the short time the bankers had available, one must understand that they were unable to delve very deeply into the files. They were assisted on this occasion by loan officers from the bank, who were able to produce for the bankers the information the bankers thought they needed during that day and a half.

Mr. Cassidy: Mr. Kennett, if all you had to go on was what Mr. Grant has said, a light look at some of the loans in the bank, on what basis were you able to provide the letter of comfort in April, which is now leading us to what may be a billion-dollar loss of taxpayers' money in relation to the CCB announcement?

Mr. Kennett: Mr. Chairman, I have really tried to explain that several times already. We started with the audited accounts of the bank, which suggested that the bank had \$121 million of shareholders' equity and reserves. We accepted at that stage those audited statements as being a fair reflection of the condition of the bank.

As far as we knew, not a lot had occurred in relation to the strength or weakness of those assets between that time and March when we were sitting down to look at a support package, except that by the bank's own evidence it had done a complete reappraisal of its position in the energy portfolio; that

[Traduction]

renseignements que fournissaient les vérificateurs sur cette banque?

M. Kennett: Monsieur le président, nous avons fait un examen. Nous avons examiné 45 p. 100 des actifs, et les résultats de cet examen se rapprochaient beaucoup des préoccupations manifestées par la banque elle-même. Au cours du mois de juin, la banque a fait rapport de ses difficultés dans le marché . . . D'autres rapports ont été présentés au cours du mois de juillet et du mois d'août. De fait, au courant du mois d'août, la banque a réévalué sa situation à la lumière de son expérience au sein du marché et de sa piètre rentabilité qui découlait de son incapacité de vendre rapidement et aux prix prévus cette partie du portefeuille de prêts de 550 millions dont la valeur n'avait pas été rajustée à la baisse.

M. Cassidy: M. Grant pourrait peut-être nous répondre. Vous parlez d'une analyse de 45 p. 100 des actifs de la banque; cet exercice a pris une journée et demie pendant cette fin de semaine fatale. M. Grant, avez-vous alors observé le même genre de chose que M. Hitchman a relevé—à savoir des dossiers incomplets, des renseignements incomplets, des états financiers dépassés, et des prêts pour lesquels les emprunteurs n'avaient donné aucune garantie? Avez-vous observé ce genre de chose lors de votre brève inspection d'environ la moitié des actifs de la banque, et quel rapport avez-vous présenté à l'inspecteur général?

M. Grant: Monsieur le président, je ne me rappelle pas avoir vu de dossiers incomplets. Les banquiers ont dit qu'ils n'ont pas pu trouver tous les renseignements voulus pour leur permettre de faire une évaluation immédiate de ces prêts, mais j'attribue cette difficulté au fait que ces banquiers ne connaissaient pas tellement bien le système de dossiers de la banque. Dans le peu de temps qui leur était accordé, il faut comprendre que ces banquiers n'ont pas pu s'attarder très longtemps sur les dossiers. À ce moment ils ont reçu l'aide des agents de la banque qui ont pu fournir aux banquiers les renseignements que ces derniers jugeaient nécessaires pendant cette journée et demie de travail.

M. Cassidy: M. Kennett, si vous disposiez uniquement des renseignements que vous fournissez à M. Grant, renseignements découlant d'une brève analyse d'une partie des prêts de la banque, sur quoi vous êtes-vous fondé pour émettre en avril une évaluation positive qui nous mène maintenant à ce qui pourrait devenir une perte d'un milliard de dollars de l'argent des contribuables.

M. Kennett: Monsieur le président, j'ai déjà plusieurs fois essayé très fort d'expliquer cela. Nous avons commencé par les comptes de la banque qui avaient fait l'objet d'une vérification laissant entendre que la banque détenait des réserves et des garanties des actionnaires d'une valeur de 121 millions de dollars. À ce moment-là, nous avons reconnu que ces états vérifiés constituaient une image juste de la situation de la banque.

A notre connaissance, la qualité de ces actifs n'avait pas beaucoup changé entre ce moment-là et le mois de mars, alors que nous étudions la possibilité d'un programme d'appui. Nous avons tenu compte du fait que, de son propre aveu, la banque avait fait une réévaluation complète de son portefeuille dans le

[Text]

did involve write-downs that would substantially have wiped out the capital. We were then looking at a support package that it was recommended should do some further cleaning up, which I guess gave us a sense of security that was not warranted. However, it did give us some sense of security, and what was being proposed was that \$255 million of brand new money, interest free, would be put with the bank to strengthen its position and improve its earnings. On the basis on that evidence, the analysis of the bank itself, which was fairly extensive, and on the basis of its presentation to all those present on the Friday of its position and its anticipated effects of this kind of a proposal, I felt that it was a viable kind of a package. We had been looking at its development in Ottawa; Mr. Grant had been looking at some of the information in Edmonton; and the presentation was before that whole group. It was before the experienced bankers and the other participants.

• 1835

The Chairman: Thank you, Mr. Cassidy. We are trying to share it out. Mr. Dorin.

Mr. Dorin: Thank you. I want to try and get down to this question of the system falling down and try to identify just which piece of the system fell down. Earlier, in your opening statement, you repeated a story that I thought had been pretty well discounted. The story was that the bank's problems in March were triggered by a dollar-a-barrel decline in the official world price of oil, which put in jeopardy the drilling rig loans in the United States, etc., and that this was in fact the significant event. Do you believe that to be true?

Mr. Kennett: Evidence was presented to us by the bank itself that this was a significant factor in its situation.

Mr. Dorin: In view of the fact that those loans represented approximately \$85 million or 3% of its portfolio, would an entire bank would be brought to its knees by a dollar-a-barrel change in the price of oil? We found earlier in the spring that this was not a very plausible suggestion.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, the loan portfolio we were looking at was, as I recall, something like \$125 million. In some degree, it had been performing up to this point of time and some of it was expected to continue to perform for a short while more. However, contracts were going to mature and with this new situation, it was quite sure that these contracts would not be renewed. Consequently, virtually all of these loans were expected to become non-performing, totally non-performing, and in that circumstance the bank felt that it had no alternative but to write the collateral of those loans down to market, which was about 15% of the book value of the loans. That threw up the \$85 million which they felt had to be taken in the bookkeeping of the bank and which we agreed should be taken. Now, Mr. Macpherson has something to add.

Mr. Macpherson: Mr. Chairman, let me take that a step further because I think it is fundamental in the understanding of this whole situation. In large measure, what the bank was telling us when they presented this situation to us in March was that looking forward, they were concerned about the viability of the bank as the result of an unsustainable level of

[Translation]

secteur énergétique; cette évaluation comprenait des rajustements à la baisse occasionnant une réduction considérable du capital. Nous étudions alors la possibilité d'un programme d'appui où l'on allait recommander d'autres mesures de nettoyage, ce qui nous a donné un certain sentiment de sécurité qui n'était pas fondé. Cela nous a donné un sentiment de sécurité. La proposition était d'injecter 255 millions de dollars, sans intérêt, dans la banque pour renforcer sa situation et pour améliorer ses revenus. Dans ces conditions, et avec l'analyse en profondeur de la banque elle-même, avec l'exposé de sa position et des répercussions de la proposition présentée aux membres le vendredi, j'ai estimé que l'affaire était viable. Nous avons surveillé l'évolution à Ottawa; M. Grant a étudié les renseignements à Edmonton; et l'exposé a été fait devant l'ensemble du groupe, c'est-à-dire devant des banquiers expérimentés et d'autres participants.

Le président: Merci, monsieur Cassidy. Nous essayons de partager le temps. Monsieur Dorin.

M. Dorin: Merci. J'aimerais parler de l'échec du système afin de trouver quelle partie du système a échoué. Dans vos remarques liminaires, vous avez répété une histoire que je crois savoir dénuée de tout fondement. Les problèmes de la banque auraient été causés par la diminution du prix mondial du pétrole par 1\$ le baril, ce qui a menacé les prêts pour le forage pétrolier aux États-Unis. Le croyez-vous?

M. Kennett: La direction de la banque elle-même nous a dit que ce fait a joué un rôle important.

M. Dorin: Étant donné que ces prêts s'élevaient à 85 millions de dollars, ou 3 p. 100 de son portefeuille, estimez-vous qu'une banque échouerait à cause d'un changement mineur dans le prix du pétrole? Au printemps, nous avons pensé que la suggestion n'était pas très vraisemblable.

M. Kennett: Monsieur le président, si ma mémoire est fidèle, le portefeuille de prêts était de 125 millions de dollars. Dans une certaine mesure, il avait marché jusqu'à cette date, et l'on avait prévu qu'il allait marcher encore quelque peu. Des contrats viendraient à l'échéance et l'on ne pensait pas les renouveler. Donc, on avait estimé que l'ensemble de ces prêts serait tout à fait improductif et la banque s'est vue obligée de réduire les titres remis en nantissement aux valeurs du marché, c'est-à-dire, à environ 15 p. 100 de la valeur comptable de ses prêts. De là les 85 millions de dollars dans les livres de la banque, pour lesquels nous sommes d'accord. M. Macpherson a quelque chose à ajouter.

M. Macpherson: Monsieur le président, permettez-moi d'ajouter quelque chose d'indispensable pour comprendre la situation. Quand la direction de la banque nous a expliqué la situation au mois de mars, elle s'inquiétait de la viabilité de la banque à cause de ses prêts qui seraient improductifs. La banque avait fait de son mieux pour traiter une quantité

[Texte]

loans going onto a non-performing or non-earning basis. The bank was doing its best to cope with an abnormally large volume of those loans, both in the United States and in Canada, but had succeeded to that point in coaxing sufficient returns out of that portfolio to keep the bank marginally profitable. It was the events that Mr. Kennett described which tipped the bank's non-performing loan portfolio to a level that was no longer sustainable, and the bank, from that point forward, was in a non-profit or losing situation for as far as they could see into the future. In the absence of any corrective action, regardless of how much was written off, then and there, sooner or later the bank would be insolvent simply because the capital would be eroded through continuing operating losses.

Mr. Dorin: It is my view that the bank was likely insolvent as of its last or its most recent year end, being October 1984.

• 1840

Now, you might dispute it. You have suggested that there was a tripartite system and that you have a large reliance on the auditors. You will be aware, however, that the auditors have really two options, namely, to issue an unqualified opinion or to qualify the opinion. There are really only two. They have no ability to take any other action which you, presumably, could take if you became aware of other problems. I would like to point out to you that the auditors did identify a great number of problems with the bank, and presumably you would be aware of this information. I presume that you have received the memoranda they provide or they do as a course of their audit.

Mr. Macpherson: Yes, sir, but if I may interject. The letter, which is known in the trade as the post-audit letter, was dated by the auditors March 1, 1985. We had requested a copy of the letter as early as, I think, December or January 1985. We had reminded the bank on more than one occasion that we were waiting for it. The bank itself did not receive the document from the auditors until March.

Mr. Dorin: Did it not cause you some concern that maybe things were happening which you should become aware of and take a little closer look at?

Mr. Macpherson: Not necessarily. It is fairly customary in the trade for the post-audit letter to follow the signing of the statements, which are really the essence of the auditor's work. The post-audit letter follows the issuance of the statement by some considerable time.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, during this period, we were all looking for some recovery in Alberta. I guess we were not getting it. We thought we might be getting it, but at least we were not aware of further deterioration through the period until we learned about the deterioration in the U.S. loan portfolio related to energy services.

Mr. Macpherson: Could I add just another thought, Mr. Chairman? Mr. Cassidy has referred to a prospectus with respect to the Northland. As the committee is probably well aware, the CCB also came to the market with a prospectus early in 1985. As is customary in these circumstances, the auditors give their negative comfort in those situation, which

[Traduction]

anormale de ses prêts, aux États-Unis et au Canada, et elle avait réussi à produire assez de revenus dans le portefeuille pour rester légèrement profitable. Mais, comme l'a dit M. Kennett, ces événements ont changé l'équilibre de façon à ne plus soutenir le portefeuille improductif, et, à ce moment-là, la banque se trouvait en déficit pour l'avenir prévisible. Quels que soient les montants épongés, à défaut de mesures correctives, la banque allait être insolvable car le capital serait érodé par les pertes d'exploitation continues.

M. Dorin: J'estime que la banque était insolvable à la fin de son année financière, à savoir, en octobre 1984.

Vous n'êtes peut-être pas d'accord. Vous avez dit que le système est tripartite et que vous vous fiez aux vérificateurs. Vous savez, cependant, que les vérificateurs n'ont que deux options, c'est-à-dire, de donner une opinion sans réserve ou sous réserve. Ils ne peuvent pas prendre les mesures que vous pourriez prendre une fois saisi du problème. Je vous rappelle que les vérificateurs ont constaté beaucoup de problèmes dans la banque et je tiens pour acquit que vous en seriez avisé, que vous auriez reçu la note qu'ils ont faite pendant la vérification.

M. Macpherson: Oui, monsieur, mais j'aimerais donner une précision. Cette lettre, après vérification, était datée du 1^{er} mars. Nous en avons demandé copie en décembre ou en janvier 1985. Nous avons signalé à la banque à quelques reprises que nous l'attendions. La banque n'a reçu la lettre de vérification qu'au mois de mars.

M. Dorin: N'étiez-vous pas inquiet? N'avez-vous pas pensé que quelque chose ne marchait pas ou qu'il fallait examiner la situation?

M. Macpherson: Pas nécessairement. Il est assez normal pour la lettre de vérification de suivre la signature des états financiers, qui sont, après tout, l'essentiel du travail du vérificateur. Il y a toujours un grand laps de temps entre l'émission de l'état financier et la lettre de vérification.

M. Kennett: Monsieur le président, à ce moment nous avons tous espéré une reprise en Alberta, mais elle n'est pas arrivée. Nous l'avons prévue, mais nous n'étions pas conscients de la détérioration du portefeuille de prêts américains dans le domaine des services énergétiques.

M. Macpherson: Puis-je ajouter quelque chose, monsieur le président? M. Cassidy a parlé du prospectus de la Norbanque. Le Comité sait probablement que la BCC a émis un prospectus au début de 1985. Comme d'habitude, les vérificateurs ont donné leur avis, portant sur les états financiers vérifiés des

[Text]

contains audited statements of some months previous. The auditors normally make a statement along the lines that they have no reason to believe that the data contained in the prospectus . . .

Mr. Dorin: That there was not any material change.

Mr. Macpherson: That is right. That there is no material change in the information.

Mr. Dorin: However, I am concerned here that we are trying to pass the responsibility to the auditors for something that is in fact your responsibility. As I said before, their duty is to audit and to report, and they did. You did not have access to the most recent report because it was not available until March 1. But in the one earlier, in the 1983 memorandum, they said:

To the greatest extent possible, the bank attempts to maintain the going-concern value of the security by taking control of the assets and finding competent new management, thereby allowing time for the market value to press assets in return.

It goes on to mention:

In both cases, success of a bank strategy in avoiding major losses on these accounts is dependent upon future economic recovery.

It talks about capitalization of interest. It says:

It is not yet possible to know how much, if any, such capitalized interest might be collected. The most significant instances are set out in Schedule 1 of this memorandum. Examples of loans where we felt additional provisions might have been made by the bank are set out in Schedule 2 of this memorandum.

That was the 1983 memorandum, not the 1984 one.

You have indicated yourself that you were monitoring the bank situation. I guess it was in our May 7 meeting with you when you said:

Mr. Chairman, we began a close surveillance on this bank at the end of 1981, and through 1982, 1983 and 1984, right up to the events which we are concerned about today.

You spoke about close surveillance. And then you said:

However, when the bank came on March 14 and reviewed our situation, up to that point, we had no notion of the extent of the problems they posed to us.

If you had a close surveillance, you have had some notion of the problems. And I really have difficulty . . .

Mr. Kennett: Mr. Chairman, we had some notion of the problems. We would discuss them regularly with the auditors.

• 1845

The important word from our point of view, I guess, was that we had no notion of the extent of the problems, the extent to which some of these practices were carried on in the bank and the extent of the depreciation in the marketplace. There

[Translation]

derniers mois. Les vérificateurs disent alors normalement qu'ils n'ont pas raison de croire que les données du prospectus . . .

M. Dorin: Il n'existe pas de changement majeur.

M. Macpherson: C'est exact, qu'il n'y a pas de changement majeur dans les données.

M. Dorin: Je me préoccupe du fait que nous essayons de mettre sur le dos des vérificateurs des choses qui sont votre responsabilité. Comme je l'ai dit, il leur incombe de faire une vérification et un rapport, ce qu'ils ont fait. Vous n'avez pas eu accès à leur rapport le plus récent, car il n'était pas disponible avant le 1^{er} mars, mais dans la note de 1983, ils ont dit:

Dans la mesure du possible, la banque essaie de maintenir la valeur permanente de la sécurité en prenant contrôle de l'actif et en essayant de trouver des nouveaux cadres compétents, en attendant que le marché reprenne.

La note continue:

Dans les deux cas, la réussite de la stratégie de la banque, visant à éviter de grandes pertes sur les comptes, dépend d'une relance économique.

Quant à la capitalisation des intérêts, elle dit:

Il n'est pas encore possible de déterminer comment récupérer de tels intérêts capitalisés. Les exemples les plus frappants se trouvent à l'annexe 1 de cette note. À l'annexe 2, vous trouverez des cas où nous estimons que la banque aurait pris des mesures supplémentaires.

Il s'agit de la note de 1983, pas de 1984.

Vous avez dit vous-même que vous avez surveillé la situation. Je pense que c'était à l'occasion de notre réunion du 7 mai que vous avez dit:

Monsieur le président, nous avons commencé à surveiller de près les affaires de cette banque à la fin de 1981 et nous avons continué en 1982, 1983, 1984 et jusqu'aux événements qui nous occupent aujourd'hui.

Vous avez parlé de surveiller de près. Ensuite vous avez dit:

Quand les représentants de la banque sont venus nous voir le 14 mars pour passer en revue leur situation, jusqu'à ce moment-là, nous n'avions aucune idée de l'étendue du problème dont ils venaient nous parler.

Si vous aviez surveillé les affaires de près, vous auriez eu une idée du problème. À vrai dire, j'ai des difficultés . . .

M. Kennett: Monsieur le président, nous avions une idée du problème, car nous l'avions discuté de façon régulière avec les vérificateurs.

Mais nous n'avions aucune idée de l'étendue du problème, de l'étendue de ces pratiques de la banque ni de l'étendue de la détérioration du marché. Nous n'avons pas compris l'étendue de deux facteurs. J'estime que si les vérificateurs eux-mêmes

[Texte]

were two factors that we really did not understand the extent of. In my view, if the auditors themselves had understood the extent of this they should certainly not have signed those statements.

Mr. Dorin: In spite of that, if we accept that then and we accept the fact that we put together the support package in March, you were still prepared to express your satisfaction that the support package would be adequate in spite of what is clearly a lack of appreciation for the gravity of the situation. How do you reconcile those two?

Mr. Kennett: On the basis of the audited statements and the process in the bank, what we believed to be the situation in relation to management and the board—the whole situation led us to believe that this could still succeed, that \$255 million of new interest-free money in the bank would enable that bank to succeed.

Mr. Dorin: And even at that point . . . You said earlier here that with regard to the Northland you became concerned about the Northland after the Canadian Commercial Bank was unsuccessful in realizing the 55 cents on the dollar they had hoped to receive.

Mr. Kennett: An inspection was in process in May at the Northland Bank, and there were several signals that there were problems there. The CCB experience strengthened the concern, and finally the audits revealed that the situation was no longer acceptable.

Mr. Dorin: I just have one last question. Under section 242 of the Bank Act it says that the Minister, who you represent:

may enlarge or extend the scope of an audit of the business and affairs of a bank or direct any other or particular examination to be made or procedure to be established in any particular case as in his opinion the public interest may require, and the bank shall, in respect thereof, pay to the auditors such remuneration . . .

Later on in the act it says with regard to banks that "they shall comply with any rules or any directives given by the Minister".

I would like to ask, with regard to both of these banks, did you ever require any special auditing to be done, any special reporting to be done by the banks because of their precarious situations? Did you ever give them any directives to comply with?

Mr. Macpherson: Before Mr. Kennett answers that, Mr. Dorin, when you talk about directives you have picked a few words out of that section. That section deals with capital and liquidity, and that is the only area in which the Minister may give directives. Am I not correct?

Mr. Dorin: It is from that section. I would suggest . . .

Mr. Macpherson: That is the only one, sir. That is the only area of the act that gives the Minister power to direct a bank.

Mr. Kennett: Mr. Chairman, there was special reporting required in relation to certain of the real estate assets that were sold to a subsidiary company and were managed separately. So there certainly were things that were done to

[Traduction]

avaient vraiment saisi l'étendue du problème, ils n'auraient pas signé ces états financiers.

M. Dorin: Si nous acceptons ce fait, et le fait que nous avons injecté de l'aide au mois de mars, vous vous êtes dit satisfait de l'appui, malgré le fait que vous n'avez pas saisi le sérieux du problème. Comment expliquez-vous cela?

M. Kennett: Il y avait des états financiers vérifiés et le nouveau rapport entre les cadres et la direction, et nous avons pensé que nous pouvions réussir, grâce à l'injection de 255 millions de dollars, sans intérêt.

M. Dorin: Même à ce moment . . . Vous avez dit tout-à-l'heure que vous vous êtes inquiété de la Norbanque une fois que la Banque Commerciale du Canada n'a pas réussi à obtenir 55c. du dollar comme elle l'avait espéré.

M. Kennett: Au mois de mai, l'inspection se déroulait à la Norbanque, et il semblait y avoir des problèmes. L'expérience de la BCC a renforcé notre inquiétude, et la vérification a révélé que la situation n'était plus acceptable.

M. Dorin: Une dernière question. À l'article 242 de la Loi sur les banques, il est dit que le ministre, que vous représentez: peut étendre la portée de la vérification des affaires internes et des activités de la banque ou ordonner un autre examen, un examen spécial, l'adoption d'une autre méthode ou d'une méthode spéciale dans certains cas où il estime que ces mesures s'imposent dans l'intérêt public; la banque doit, à cet égard, verser aux vérificateurs la rémunération . . .

Ensuite, il est dit que toute banque est tenue d'observer les règlements ou les instructions écrites que le ministre pourrait donner.

A l'égard de ces deux banques, j'aimerais demander si vous avez fait une vérification spéciale, ou un rapport spécial sur ces banques, à cause de leur situation précaire? Leur avez-vous envoyé des instructions écrites?

M. Macpherson: Avant que M. Kennett réponde, monsieur Dorin, quand vous parlez des instructions écrites, vous avez cité quelques mots d'un article. Cet article porte sur le capital social et les liquidités, et c'est le seul domaine dans lequel le ministre peut émettre des directives. Ai-je raison?

M. Dorin: C'est l'article. Je suggère . . .

M. Macpherson: C'est le seul domaine, monsieur. C'est le seul domaine dans la loi où le ministre a le pouvoir d'intervenir dans une banque.

M. Kennett: Monsieur le président, des rapports spéciaux sur les actifs immobiliers étaient nécessaires, car ils étaient vendus à une filiale et ils étaient gérés de façon distincte. Donc, nous avons pris des mesures visant à améliorer notre

[Text]

enhance our ability to follow the treatment of certain assets in the bank. There were discussions with the auditors. As this year wore on and we needed more information and the banks were asking for more information, it was not suggested by the banks that we obtain that information by going to the auditors for a special audit.

Mr. Macpherson: May I interject again, Mr. Chairman? Mr. Dorin is quoting the act. I think he is also aware, if he has looked carefully at the act, that there is a statutory responsibility in there placed upon the auditors to bring to the attention of the management of the bank and the Inspector General any situations that come to their notice that may have the potential of endangering the well-being of the bank.

Mr. Dorin: I am well aware of that, and I brought that to their attention and asked them about that.

• 1850

Mr. Macpherson: And we have never received such a report on either of these banks.

The Chairman: Thank you, Mr. Dorin. Mr. Kindy.

Mr. Kindy: Tank you, Mr. Chairman.

I would like to come back to the Northland Bank and the involvement with Mr. Adamson. As you are aware, the Mr. Adamson, who did the study in July and August, was a new man in your department. You hired him and you sent him to a very sensitive position—not knowing his background very well, I understand—and his report was a report that finally told you that the bank was not solvent.

Could you explain how much trust you had in someone . . . ? You did not have anybody else in your department that you had knowledge of who could have done that job, because he had worked for you for so many years, but you took somebody from outside and you put him in a position where he decides and you follow his recommendations that the bank is not solvent.

Mr. Kennett: Well, Mr. Chairman, there had been an earlier part of the inspection where Mr. Macpherson and others were on site. There was a sense of a need to know a good deal more about the loan portfolio. We had just recruited Mr. Adamson, who was a very experienced credit officer, to help us with that. He got started on that process. We then . . .

Mr. Kindy: What was his function in the other place? What was his title? Who was he? Was a senior man or a junior man?

Mr. Kennett: He was in credit review and workout situations.

Mr. Kindy: Was he considered a senior or a junior member?

Mr. Kennett: Middle management.

Mr. Kindy: So you sent him in there and he decides that the bank is not solvent.

Mr. Kennett: No, no, no. There was a lot of evidence that gave us considerable concern, but he brought a lot of judgments to bear about some of the loan practices and some of the need for further write-downs, and then we teamed Mr. Cook

[Translation]

capacité de surveiller la gestion de certains actifs de la banque. Nous avons eu des discussions avec les vérificateurs. Au cours de l'année, nous avions besoin de plus de renseignements, les banques avaient demandé plus de renseignements, mais les banques n'ont pas proposé d'obtenir ces données du moyen d'une vérification spéciale.

M. Macpherson: Puis-je interrompre encore une fois, monsieur le président? M. Dorin cite la loi, mais il sait, s'il l'a lue avec soin, qu'il y a responsabilité pour les vérificateurs de porter à l'intention de la direction de la banque ou de l'inspecteur général les situations qui pourraient nuire à la banque.

M. Dorin: Je le sais très bien, comme je l'ai dit aux vérificateurs, et je leur ai posé des questions.

M. Macpherson: Et nous n'avons jamais reçu un tel rapport sur l'une ou l'autre de ces banques.

Le président: Merci, monsieur Dorin. Monsieur Kindy.

M. Kindy: Merci, monsieur le président.

J'aimerais revenir à la Norbanque et à M. Adamson. Comme vous le savez, M. Adamson, qui a fait l'étude en juillet et août, était nouveau chez vous. Vous l'avez embauché et vous lui avez confié, une situation très délicate sans trop, il me semble, connaître ses antécédents—mais finalement, son rapport vous a indiqué que la banque n'était pas solvable.

Voulez-vous nous expliquer comment vous avez pu tant vous fier à quelqu'un . . . ? N'aviez-vous personne d'autre qui aurait pu faire le travail, à cause de son expérience, au lieu de prendre quelqu'un de l'extérieur? C'était à lui de décider si la banque était solvable et vous avez accepté sa recommandation que la banque n'était pas solvable.

M. Kennett: Monsieur le président, une inspection préliminaire avait été faite par M. Macpherson et d'autres, mais nous avions ressenti le besoin d'en connaître davantage sur le portefeuille de prêts. Nous venions d'embaucher M. Adamson, un agent de crédit expérimenté, pour nous aider. Il a commencé son étude. Ensuite, nous . . .

M. Kindy: Quel était son rôle? Quel était son titre? S'agit-il d'un poste supérieur ou subalterne?

M. Kennett: Il faisait partie de l'équipe de révision du crédit.

M. Kindy: S'agit-il d'un membre supérieur ou subalterne?

M. Kennett: D'un poste moyen.

M. Kindy: Alors, vous l'avez envoyé et c'est lui qui a décidé que la banque n'était pas solvable.

M. Kennett: Non, non, non. Nous avons été inquiets des renseignements et il a évalué les pratiques des prêts et la nécessité de faire d'autres réductions. Nous l'avons mis en équipe avec M. Cook, dont nous avons noté l'expérience tout à

[Texte]

with him, and we described Mr. Cook's experience earlier. Mr. Cook was a very experienced credit inspector in Calgary, familiar with that marketplace, and he was . . .

Mr. Kindy: I am talking about Mr. Adamson right now.

Mr. Kennett: Yes, but Mr. Cook was very supportive of the work that was done.

Mr. Kindy: But I am talking about Mr. Adamson. I did not ask you about Mr. Cook. I was asking you about Mr. Adamson, and I think Mr. Cook is a different matter. Mr. Adamson, you said was a middle-level bureaucrat. What bank was he in, the Canadian Commercial Bank?

Mr. Kennett: The Canadian Imperial Bank of Commerce.

Mr. Kindy: The Canadian Imperial Bank of Commerce. So he had good recommendations as far as you knew. You looked at his background and you were satisfied that he could do the job.

Mr. Kennett: Yes.

Mr. Kindy: There was nobody else in your department who could have done it?

Mr. Kennett: Well, one of our other inspectors accompanied him from time to time in that inspection, but we did not have people on . . . Mr. Grant, did we have people of comparable credit evaluation experience on staff at the time?

Mr. Grant: I think we had one other, an inspector who could probably have performed the job as well—Mr. d'Entremont, who had had about 20 years' experience in banking.

Mr. Kindy: But you did not send him. You relied on somebody who was completely new to the department.

Mr. Grant: Mr. d'Entremont had been there in the spring and had had a look at the bank.

Mr. Kindy: In what, the Northland Bank?

Mr. Grant: The Northland Bank, yes.

Mr. Kindy: Yes, but we are talking about the report in July-August. That is when the fact was finally triggered that the bank was not solvent. I am talking about that one.

It surprises me, let us say, that you would entrust to somebody who was completely new to the department a very serious matter.

Mr. Kennett: Well, Mr. Chairman, we entrusted to the CCB three retired bankers. The fact is that we were looking for help from the best people we could find and make available at the time.

Mr. Kindy: Did you not have enough staff? You did not have enough staff . . .

Mr. Kennett: No. We have not been in the business of evaluating credits in that way. We have not been in that business. We have left that business essentially to the auditors in their annual audits and to the bank itself. With the inspection team we had—it was well known that the group was small—and with the definition of responsibilities in the Act

[Traduction]

l'heure. M. Cook avait beaucoup d'expérience dans l'évaluation de crédit à Calgary, il connaissait le marché; il était . . .

M. Kindy: Je parle de M. Adamson en ce moment.

M. Kennett: Oui, mais M. Cook a approuvé le travail accompli.

M. Kindy: Moi je parle de M. Adamson et je n'ai pas posé des questions sur M. Cook. J'ai parlé de M. Adamson et je pense que M. Cook c'est autre chose. M. Adamson, vous l'avez dit, occupait un poste moyen. Pour quelle banque a-t-il travaillé, la BCC?

M. Kennett: La Banque de Commerce canadienne impériale.

M. Kindy: La Banque de Commerce canadienne impériale. Alors, il avait de bonnes recommandations, d'après vous. Vous avez examiné ses antécédents et vous étiez satisfaits qu'il pouvait faire le travail.

M. Kennett: Oui.

M. Kindy: Il n'y avait personne d'autre qui aurait pu le faire?

M. Kennett: De temps à autre, un de nos autres inspecteurs l'a accompagné, mais nous n'avons pas de gens . . . Monsieur Grant, avions-nous du personnel avec de l'expérience comparable dans l'évaluation du crédit à l'époque?

M. Grant: Il y avait une autre personne, un inspecteur qui aurait pu faire le travail aussi bien, c'est-à-dire M. d'Entremont, qui avait 20 ans d'expérience dans les banques.

M. Kindy: Mais vous ne l'avez pas envoyé. Vous vous êtes fiés à quelqu'un qui était tout à fait nouveau.

M. Grant: M. d'Entremont était allé à la banque au printemps.

M. Kindy: À la Norbanque?

M. Grant: Oui, à la Norbanque.

M. Kindy: Mais nous parlons du rapport aux mois de juillet-août. C'est ce rapport qui a dit que la banque n'était pas solvable. Je parle de ce rapport.

Je suis étonné que vous ayez pu confier à quelqu'un qui était totalement nouveau, une affaire aussi grave.

M. Kennett: Monsieur le président, nous avons envoyé trois banquiers à la retraite à la BCC. Nous voulions trouver les gens les plus compétents disponibles à l'époque.

M. Kindy: N'aviez-vous pas assez de personnel? Vous n'aviez pas assez de personnel . . .

M. Kennett: Non. Normalement, nous ne faisons pas une évaluation de crédit de cette façon. Nous n'avons pas fait ce genre de travail. D'après nous, c'était aux vérificateurs de s'occuper de cela au cours de leur vérification annuelle, et à la banque elle-même. Étant donné l'équipe dont nous disposions pour l'inspection—elle était relativement réduite—étant donné par ailleurs les responsabilités qui nous incombent de par la loi

[Text]

and the historic relationships, we were never in a position to do that kind of loan evaluation.

• 1855

Mr. Kindy: Mr. Neapole, who testified, told us he met the inspector, Mr. Adamson, just in the elevator, and this is the whole conversation he had. He said Mr. Adamson did not see much of the senior staff in the bank. Is that correct?

Mr. Kennett: Mr. Adamson was having, I think, fairly regular conversations with Mr. Guénette, the Chief Credit Officer of the bank, and Mr. Macpherson's evidence is that, by and large, after a number of discussions, there were no enormous differences between those two people in the final appraisal of that loan portfolio.

Mr. Kindy: Coming back to the Commercial, when the rescue package of \$255 million was brought, Mr. Grant said he telephoned you and gave you information that there was maybe more money needed. What did you do with this information?

Mr. Kennett: I passed it on to the assembled group of people which was discussing the package and determining its size and character.

Mr. Kindy: Did you express any opinion about it?

Mr. Kennett: I was still very much in contact with the bank and using our best judgment and that of the bank to determine whether this was going to seriously affect the viability of the package. The view we got was that the package was still viable, that it would still . . .

Mr. Kindy: So that you would not need the extra money that Mr. Grant . . .

Mr. Kennett: The \$255 million would save it.

Mr. Kindy: So you . . .

Mr. Kennett: Mr. Grant did not suggest extra money. His report suggested there might well be more write-downs of assets to be taken, and the bank in some instances certainly did not agree with some of that evaluation by other bankers in the bank.

Mr. Kindy: Your advice to the government was that the bank could be saved?

Mr. Kennett: Finally—yes, finally—yes, yes sir. The write-downs of \$255 million and the infusion of new capital, new interest-free money to that extent, would make the bank viable. That was the best information that . . .

Mr. Kindy: What surprises me is that you told us when finally the bank was trying to get rid of some of the assets and selling them at 55 cents on the dollar you found out that suddenly it was worth only 35¢ and that you did not realize in what state the economy was. I think everybody was aware that

[Translation]

et la façon dont traditionnellement nous procédons, nous n'avons pas eu à porter de jugement sur la situation des prêts.

M. Kindy: Nous avons entendu ici le témoignage de M. Neapole, qui nous a dit avoir eu l'occasion de bavarder avec M. Adamson, l'inspecteur, dans l'ascenseur; c'est à peu près ce à quoi se sont limités leurs échanges. D'après lui, il n'y a pas eu beaucoup de contacts entre M. Adamson et la direction de la banque. Êtes-vous d'accord?

M. Kennett: Pourtant, si je ne me trompe, M. Adamson rencontrait assez régulièrement M. Guénette, le directeur de la banque chargé de la division du crédit, et d'après M. Macpherson, ils sont parvenus tous deux à des conclusions complètement différentes sur l'état des créances de la banque.

M. Kindy: J'aimerais maintenant revenir à la Banque commerciale; M. Grant a dit qu'au moment où l'on était en train de discuter des 255 millions de dollars du plan de sauvetage, il vous avait téléphoné pour vous dire que ce ne serait peut-être pas suffisant. Comment avez-vous réagi?

M. Kennett: J'ai transmis l'information au groupe de gens qui en discutaient.

M. Kindy: Avez-vous alors émis un avis?

M. Kennett: J'étais alors en contact permanent avec la banque, et nous avons essayé de déterminer, au mieux de nos connaissances et de celles de la banque, si effectivement cette somme suffirait. Nous pensions que ce plan de sauvetage pouvait réussir . . .

M. Kindy: Et à l'encontre de M. Grant, vous pensiez que cela suffirait . . .

M. Kennett: Nous pensions effectivement que 255 millions de dollars permettraient à la banque de s'en sortir.

M. Kindy: Aussi vous n'avez pas . . .

M. Kennett: M. Grant n'a d'ailleurs pas dit qu'il faudrait des fonds supplémentaires. Il a simplement laissé entendre, dans son rapport, qu'il faudrait peut-être encore réduire la valeur estimative de certains actifs, tandis que la banque—de son côté—avait parfois un avis différent de celui des autres banquiers.

M. Kindy: Ce que vous avez dit alors au gouvernement, c'est que le plan de sauvetage pouvait donner de bons résultats?

M. Kennett: Finalement, et en dernière analyse, oui. Cette réduction de valeur des actifs de 255 millions de dollars, plus l'injection de capitaux frais—en l'occurrence des prêts sans intérêt—devaient permettre à la banque de se sortir d'affaire. Voilà, au mieux de nos connaissances . . .

M. Kindy: Mais vous avez été finalement obligé de constater que la banque, au moment où elle a essayé de céder certains de ses actifs à 55c. le dollar, n'en a obtenu que 35; et je suis étonné que vous nous ayez dit n'avoir pas, à l'époque, vraiment su dans quel état se trouvait notre économie. Or je pense que tout le monde savait exactement ce qu'il en était pour l'ouest

[Texte]

the economy in western Canada, especially in Alberta, was down. I think it was a known fact.

Mr. Kennett: No doubt it was down. That is why the loans were written down from 100¢ to 55¢ on average. Some of them were written lower; some of them were not written quite as low.

Mr. Kindy: You said this contributed to your decision to move on the Northland?

Mr. Kennett: It raised our level of concern about the adequacy of the audited figures.

Mr. Kindy: Yes, but you said you were all surprised that the economy was in that state. Were you living somewhere in . . .

Mr. Kennett: No, matter of degree.

Mr. Macpherson: May I interject for a moment, Mr. Chairman? I think there is one aspect of this no one has discussed yet; that is, the write-down to a level the bank expected would return to it roughly 50 cents to 55 cents on the dollar on the residual of assets was based on an orderly disposition of those assets over, as I recall, say an 18-month period. In the course of that weekend, a significant change was made to the conditions of the support arrangement. I do not know if we want to get into the precise details but it had to do with the required treatment by the bank of payments receipts of cash that it would receive in the course of the liquidation process. The proposition brought to us by the CCB entailed a certain amount of income being recognized by the bank in the course of this orderly liquidation of the assets. At the insistence of the support group of banks, that arrangement was changed; therefore, the support agreement, as it was finally signed, in effect consigned the entire portfolio remaining in the hands of the CCB to a non-performing status forever—virtually. This had an immediate negative impact on the projections the bank had made concerning its continuing profitability. Bear in mind that the idea behind the whole thing was to reduce the loans that were non-performing, or partially performing, to a level where they could be generating income at a close to market level. This change in the support agreement removed that possibility and necessitated a much shorter liquidation period than the bank had initially anticipated. The bank was in effect pushed into a more rapid liquidation, which would obviously depress the values it could expect to receive in the liquidation.

• 1900

Mr. Kindy: That would certainly . . .

The Chairman: Order, Mr. Kindy. We have imposed upon our witnesses to the maximum extent. I think they have been very kind.

Mr. Kindy: This will be my last question.

The Chairman: No, there will be no more questions. I am sorry. We have another meeting starting at 8 p.m. We have staff here who have to get a break for dinner. I am sorry, but I want to thank the witnesses very much . . .

[Traduction]

du Canada, tout particulièrement l'Alberta. De notoriété publique, l'économie était au déclin.

M. Kennett: Sans aucun doute. Voilà pourquoi on a réestimé les prêts à 55c. en moyenne du dollar. Parfois moins; parfois un peu plus.

M. Kindy: Et vous dites que c'est ce qui vous a incité à vous occuper de la Norbanque?

M. Kennett: C'est alors effectivement que nous avons posé des questions sur les résultats de la vérification.

M. Kindy: Oui, mais vous nous dites tout de même que vous étiez tous très surpris par l'état de l'économie. Étiez-vous donc ailleurs . . .

M. Kennett: Non, c'est une question de degré.

M. Macpherson: Puis-je intervenir juste un instant, monsieur le président? Il y a une chose que l'on a omis de dire jusqu'ici, c'est que la banque avait donné une évaluation de 50 à 55c., en fonction d'un projet de liquidation de ses actifs étalée sur 18 mois. Or, au cours de ce fameux week-end, c'est une décision toute différente qui a été prise, dans le cadre du plan de sauvetage. Je ne sais pas si nous devons ici entrer dans les détails, mais cela avait affaire avec la façon dont la banque comptabiliserait certaines de ses rentrées d'argent provenant de la liquidation des actifs. La BCC nous avait fait un certain nombre de propositions sur la comptabilisation du produit de cette liquidation projetée. Mais, sur les instances du groupe de banques réunies, il en fut décidé autrement; c'est dans ces conditions que le plan de sauvetage a été signé. C'est-à-dire que tous ces prêts devaient être considérés comme des prêts non productifs, à jamais non productifs. Cela venait évidemment complètement bouleverser les prévisions que la banque avait faites. N'oubliez pas que l'idée de la banque était effectivement de réduire la valeur de ces prêts non productifs, pour ainsi dire non productifs, ou insuffisamment productifs, de telle façon qu'ils puissent le devenir, à un taux proche à celui du marché. La décision qui venait d'être prise, par les responsables du plan de sauvetage, ne permettait plus d'escompter ce genre de rapport, et a finalement contraint la banque à liquider en beaucoup moins de temps que prévu. En raison de cette liquidation précipitée la banque n'a pas pu en obtenir la valeur escomptée.

M. Kindy: Très certainement . . .

Le président: À l'ordre, monsieur Kindy. Je pense que nous avons demandé à nos témoins le maximum de ce que l'on peut attendre d'eux. À mon avis, ils ont fait preuve de beaucoup de bonne volonté.

M. Kindy: Ce sera ma dernière question.

Le président: Non, ce sera tout pour aujourd'hui. Je vous prie de bien vouloir m'excuser. Nous avons une autre séance à 20 heures. N'oubliez pas que le personnel veut sans doute

[Text]

Mr. Cassidy: Mr. Chairman, may I just interrupt to say that the very last comment by Mr. Macpherson in fact introduces new material? If Mr. Kindy wishes a couple of those questions, instead of me, that is okay.

The Chairman: They have borne with us until 7 p.m. We have more witnesses coming in at 8 p.m.

Mr. Cassidy: I agree.

The Chairman: We have people here who have to work from 8 p.m. until probably 10.30 p.m. I think it is unfair and I think you have to accept that they have been kind enough to stay here until 7 p.m. We kept the other witnesses before this until 2 p.m. Our staff has not had a sufficient amount of time off today.

Mr. Cassidy: Yes.

The Chairman: I am sorry, but we have a long day. It is wearing thin. I think we have to excuse the witnesses now and recess this meeting until later.

Mr. Cassidy: May I just point out then, without putting a question, that Mr. Macpherson has stated two things which I think very materially affected the prospect for viability of the bank and yet were not reflected in the Inspector General's opinion.

First, all the loans—the \$550 million—were put in a non-performing status which took about \$20 million or \$25 million worth of interest income away from the bank subsequent to March. Secondly, liquidation was to be performed in the course of a few months instead of over 18 months, which meant that liquidation receipts would be much less.

The Chairman: Is this the CCB or the Northland?

Mr. Cassidy: This is the CCB and that is the evidence which I believe Mr. Macpherson has given. It was hinted at by other witnesses earlier. We could obviously discuss this among ourselves and if need be, call Mr. Kennett back on that.

The Chairman: We cannot. This is the end of it.

Mr. Cassidy: That is why I raised the question, Mr. Chairman.

The Chairman: Would you then like to comment on it, Mr. Macpherson?

Mr. Macpherson: I will just say that this was certainly a negative factor and one that had not been anticipated when we went into the discussions. It was still our view, and it certainly was still the view of the bank, that it was not so negative as to make this proposition not viable. It was obviously not the position of the bankers present that it would make the proposition not viable, or I am sure they would not have pushed it.

[Translation]

diner. Excusez-moi, mais je vais être obligé maintenant de remercier les témoins...

M. Cassidy: Monsieur le président, permettez-moi juste de faire remarquer que la dernière observation de M. Macpherson nous met en fait sur une nouvelle piste. Si M. Kindy veut poser quelques questions, à ma place, je n'y vois aucun inconvénient.

Le président: Je vous rappelle que les témoins sont restés avec nous jusqu'à 19 heures. Nous avons une autre séance à 20 heures.

M. Cassidy: Je comprends.

Le président: D'autre part le personnel va sans doute être obligé de rester ici de 8 heures à 10h30. Voilà des gens qui ont déjà accepté de travailler jusqu'à 19 heures, alors que nous avions déjà siégé jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Je pense que cela fait une journée un peu trop chargée.

M. Cassidy: Oui.

Le président: J'en suis désolé, mais c'est une journée très longue. Cela commence à devenir un peu lourd. Il va donc falloir excuser les témoins et suspendre nos travaux.

M. Cassidy: Sans vouloir poser de questions, j'aimerais faire remarquer que M. Macpherson a dit deux choses, qui, sur le fond, jettent une lumière assez neuve sur la question de savoir si oui ou non la banque pouvait s'en sortir; et de cela l'inspecteur général ne semblait pas tenir compte.

Tout d'abord, il y a ces prêts—550 millions de dollars—qui ont été considérés comme des prêts non productifs, ce qui fait donc 20 ou 25 millions de versement d'intérêts en moins pour la banque à partir du mois de mars. Et deuxièmement, le fait que la liquidation devrait avoir lieu en l'espace de quelques mois, au lieu d'un an et demi, ce qui signifie évidemment que le produit de cette opération serait beaucoup moins avantageux pour la banque.

Le président: Parlez-vous de la BCC ou de la Norbanque?

M. Cassidy: De la BCC, et c'est bien ce que M. Macpherson nous a dit, si je ne me trompe. D'autres témoins y avaient déjà fait allusion. Nous pourrions donc en discuter entre nous, pour savoir si oui ou non il y a lieu de réinviter M. Kennett à venir répondre à nos questions.

Le président: Ce n'est pas possible. Nous allons être obligés de nous arrêter là.

M. Cassidy: Voilà pourquoi je pose la question, monsieur le président.

Le président: Est-ce que vous voulez répondre à cela, monsieur Macpherson?

M. Macpherson: Voilà évidemment qui est venu assombrir le tableau, et nous n'avions pas prévu cela au moment où nous avons entamé les discussions. Mais nous pensions, et la banque était certainement d'accord, que ce n'était pas suffisant pour empêcher le plan de sauvetage de réussir. Les banquiers présents ne le pensaient certainement pas non plus, sinon ils n'auraient pas insisté pour que l'on prenne la décision.

[Texte]

The Chairman: I am afraid we have to close it off. Thank you. I would like to express on behalf of the committee our extreme thanks for staying with us, bearing with us. We appreciate the time you gave and the information you provided us.

Mr. Kennett: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Hopefully we will get this bill through this week. Thank you.

The meeting is adjourned.

EVENING SITTING

• 2006

The Chairman: Order, please.

We are reconvening the Legislative Committee on Bill C-79.

Tonight we have with us officers of the Canada Deposit Insurance Corporation: Mr. Ronald McKinlay, Chairman; Mr. Charles C. de Léry, Chief Executive Officer; and Mr. J.P. Sabourin, Chief Operating Officer.

I would like just to state before we start that Mr. McKinlay and I go back about 30 years. He has been asked to come here tonight and is rather nervous, but he was brought in when the horses had all run out the door. So please, gentlemen, be kind to Mr. McKinlay, because he is just new in the situation. Also he is my friend, and I think I have been kind to everybody around the table during these meetings.

With that brief introduction, I would like to welcome you here. Thank you for coming. I think this will be a brief meeting. Some of the information we were looking for we have already gathered today. I understand you have an opening statement, and would you like to proceed with that.

Mr. Ronald A. McKinlay (Chairman, Canada Deposit Insurance Corporation): Mr. Chairman, hon. members, thank you for your kind words of assurance and comfort. As you know, it was only October 1 when I became Chairman of the Board of Directors of Canada Deposit Insurance Corporation, although for several months before that I acted as a consultant to assist with the liquidation of real property types of assets held by agents and receivers and liquidators for the benefit of CDIC.

Some of you may be interested in what sort of an animal is sitting at the end of this table. Maybe I should tell you that I retired as Chairman of the Clarkson Company Limited in January of this year in accordance with that firm's age-60 retirement policy, having spent about 20 years with the firm.

Before joining Clarkson I was an industrial adviser with the Bank of Montreal. While the job title was somewhat vague, the primary function was recovering loans which others should not have made. It was during this interlude that your chairman and our family were neighbours, and we have agreed not to tell

[Traduction]

Le président: Je pense que nous allons être obligés d'en finir là. Merci. Au nom de tout le Comité, je tiens à vous remercier tout particulièrement d'avoir bien voulu répondre patiemment à nos questions. Nous apprécions beaucoup que vous ayez pu nous consacrer une partie de votre temps et nous fournir tous ces renseignements.

M. Kennett: Merci, monsieur le président.

Le président: Espérons que le projet de loi sera adopté la semaine prochaine. Merci.

La séance est levée.

SÉANCE DU SOIR

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît.

Nous reprenons l'étude du projet de loi C-79.

Nous accueillons ce soir les cadres supérieurs de la société d'assurance-dépôts du Canada, à savoir, M. Ronald McKinlay, président; M. Charles C. de Léry, président-directeur-général et M. J.P. Sabourin, administrateur en chef.

Je voudrais vous dire avant de commencer que M. McKinlay et moi-même nous connaissons depuis environ 30 ans. Il a été convoqué ici ce soir et est un peu nerveux, mais je dois préciser qu'il a été nommé alors que le mal avait déjà été fait. Alors je vous en prie, messieurs, soyez gentils avec lui, car il n'a été nommé que depuis peu à son poste. Il est aussi mon ami, et je crois avoir ménagé tous ceux qui se trouvent autour de cette table tout au long de ces réunions.

Cela dit, j'aimerais vous souhaiter officiellement la bienvenue. Je vous remercie d'être venus. Je crois que cette réunion sera courte, car nous avons déjà obtenu aujourd'hui certains renseignements que nous recherchions. Je crois que vous avez une déclaration à faire et je vous demanderai de bien vouloir commencer.

M. Ronald A. McKinlay (président, Société d'assurance-dépôts du Canada): Monsieur le président, mesdames et messieurs, je vous remercie de l'assurance et du réconfort que vous m'avez donné. Comme vous le savez je n'ai été nommé président du conseil d'administration de la Société d'assurance-dépôts du Canada que le 1^{er} octobre, même si plusieurs mois auparavant j'avais aidé la société à liquider certains biens mobiliers que détenaient des fondés de pouvoir, des séquestres et des liquidateurs.

Certains d'entre vous veulent sans doute savoir quelle sorte de citoyen siège au bout de cette table. J'étais président de la *Clarkson Company Limited* jusqu'au mois de janvier 1985 et, ayant atteint l'âge de 60 ans, j'ai pris ma retraite conformément aux règles établies par cette société, après y avoir travaillé 20 ans.

Avant d'entrer chez Clarkson, j'étais conseiller industriel auprès de la banque de Montréal. Même si ce titre est un peu vague, j'étais chargé de recouvrer les prêts que d'autres n'auraient pas dû consentir. C'est à cette époque que votre président et notre famille étaient voisins, et nous sommes

[Text]

any more tales about each other. I think I am the winner in that undertaking.

Anyway, in view of my relatively short involvement with the CDIC, I appreciate, Mr. Chairman, that you have made it possible for the two senior executive officers of the corporation and our retained counsel, Mr. Scott, to sit with us tonight, and I am sure they will be able to answer questions you may direct to them.

Dealing now with the corporation itself, it is proposed that the government will retain the services of CDIC to make the payments to the uninsured depositors of the Canadian Commercial Bank, the Northland Bank and, if necessary, the CCB Mortgage Investment Corporation.

It may be helpful, therefore, for the committee to have some background concerning the recent activities of the corporation and the historical and legal framework within which it operates in order that its role under Bill C-79 can be fully understood.

I am sure you will all recall that it was in 1967 that Parliament created the Canada Deposit Insurance Corporation to provide protection for modest depositors in member institutions. Those institutions are, of course, banks, federally chartered trust and loan companies and many provincially incorporated trust and loan companies.

Originally the insured amount for each deposit was \$20,000. In 1983 Parliament increased the amount to \$60,000 per deposit in each institution, and in addition protection was afforded registered retirement saving plans, RRIFs and RHOSPs.

The corporation is governed by its board of directors, which is presently comprised of the Chairman, the Governor of the Bank of Canada, the Deputy Minister of Finance, the Superintendent of Banks and the Inspector General of Banks.

• 2010

Inspections of member institutions are carried out annually for the corporation by the Inspector General of Banks in the case of chartered banks, the Superintendent of Insurance in the case of federal trust and loan companies, and by provincial regulators in the case of provincial trust and loan companies. By special arrangements the Superintendent of Insurance may carry out inspections on behalf of provinces.

While the corporation by law is a Crown agency, it is funded by premium assessments levied against member institutions. The premium level is currently 1/30th of 1% of the insured amount of each deposit of the member institution as of April 30 each year.

If I could digress for just a moment, it is no secret to most of you that the government is contemplating increasing that

[Translation]

convenus de ne pas en dire plus long sur le sujet; de toute façon je crois que j'en sors gagnant.

N'ayant été nommé président de la Société d'assurance-dépôts du Canada que depuis peu, je vous remercie, monsieur le président, d'avoir autorisé les deux cadres supérieurs de la société et notre avocat, M. Scott, à siéger avec nous ce soir, et je suis sûr qu'ils pourront répondre aux questions que vous aurez à leur poser.

Pour en revenir à la société, il a été convenu que le gouvernement demande à celle-ci de l'aider à effectuer le remboursement des dépôts non assurés que détenait la Banque Commerciale du Canada, la Norbanque et, éventuellement la compagnie de placement hypothécaire CCB.

Pour la gouverne des membres du Comité, permettez moi de vous donner de plus amples renseignements sur les récentes activités de la société ainsi que sur son cadre historique et légal afin qu'il puisse bien comprendre le rôle que la SADC est appelée à jouer dans le cadre du projet de loi C-79.

Comme vous le savez probablement, la SADC a été créée en 1967, en vertu d'une loi afin de fournir aux déposants une assurance contre la perte des petits dépôts confiés aux institutions ayant adhéré aux régimes d'assurance-dépôts du Canada. Ces institutions sont nommément les banques, les compagnies de fiducie et de prêt constituées en vertu d'une loi fédérale ainsi que certaines compagnies de fiducie et de prêt constituées en vertu d'une loi provinciale.

Au moment de la création du régime, la limite d'assurance pour chaque dépôt était de 20,000\$. En 1983, le parlement portait ce montant à 60,000\$ par déposant pour chaque institution membre et offrait une assurance distincte pour les régimes enregistrés d'épargne retraite et les fonds enregistrés de revenus de retraite.

La société est administrée par un conseil formé du président, du gouverneur de la banque du Canada, du sous-ministre des finances, du surintendant des assurances et de l'Inspecteur général des banques.

Les inspections annuelles des banques à charte sont effectuées pour la société par l'Inspecteur général des banques, celles des compagnies de fiducie et de prêts constituées en vertu des lois fédérales par le surintendant des assurances, et celles des compagnies de fiducie et de prêts constituées en vertu des lois provinciales par les représentants de l'organisme de réglementation de cette province. Le surintendant des assurances peut aussi, sur demande, effectuer les inspections pour les provinces.

Même si la société est légalement une société de la Couronne, le fonds d'assurance qu'elle administre provient des primes qu'elle perçoit de ses institutions-membres. Cette prime est actuellement de 1/30 de 1 p. 100 des dépôts assurés au 30 avril de chaque année.

Permettez-moi une petite parenthèse; il est de notoriété publique que le gouvernement envisage de porter cette prime à

[Texte]

premium to 1/10th of 1%. Otherwise we would have difficulty over the long term in maintaining solvency.

The corporation is very much aware that its losses are ultimately recoverable from member institutions by way of premiums. Hence the contemplated increase in premiums.

The corporation is empowered to borrow from the Consolidated Revenue Fund, and because of the number of financially troubled member institutions whose depositors were recently reimbursed by the corporation under its insurance scheme, recourse to this facility has been necessary. The corporation's borrowings from the CRF now stand at about \$915 million. We expect these borrowings will increase by a further \$100 million by the end of 1985.

We have some material publicly made available concerning the Deposit Insurance Corporation. It is made available to the public and others, and you can pick it up, if you wish to do so.

In March of this year the directors of the corporation participated in the attempt of the federal government, the Alberta government, and the major banks to rescue the Canadian Commercial Bank by acquiring an interest in certain assets from CCB. CDIC was authorized by the directors to make available \$75 million in that effort. This was done in the belief that by participating in the rescue attempt the corporation would reduce its risk or avert the loss it would face if CCB failed at that time. I am sure we will all agree it is regrettable that attempt was not successful.

On September 1 the directors of the corporation were obliged to reconsider the situation in the light of the appointment of curators by the Minister of Finance for both the Canadian Commercial Bank and the Northland Bank to deal with what I am sure you have heard many times is the most serious problem to face the Canadian financial system in some years. At that time, in the case of both banks, the directors of the corporation considered that an application for winding up the two banks was appropriate. Court proceedings in Alberta and Manitoba, the head office jurisdictions of the two banks, have therefore been initiated under the appropriate federal legislation, which is the Winding Up Act. A separate proceeding was undertaken in the Alberta court for the CCB Mortgage Investment Corporation.

Acting under the authority of orders granted by the courts in those jurisdictions, CDIC has proceeded to compensate the insured depositors of both banks and those depositors with the CCB Mortgage Investment Corporation whose deposits have matured. This has been a very substantial undertaking. The corporation has issued almost 29,000 cheques, having a value of nearly \$600 million, to the depositors of CCB, Northland Bank, and the Mortgage Investment Corporation. While there have been some unavoidable delays, occasioned by injunction proceedings, the staff of the corporation have worked very hard to ensure that these payments have been processed expeditiously and economically once the legal impediments were removed. In the case of the Northland Bank, the vast preponderance of the insured deposits was paid out within 24

[Traduction]

1/10 de 1 p. 100. Dans le cas contraire, nous aurions beaucoup de difficultés à rester solvables à long terme.

La société est tout à fait consciente que les pertes qu'elle encourt sont, au bout du compte, défrayées par les institutions membres qui paient les primes. D'où l'augmentation probable des primes.

La société est autorisée à faire des emprunts sur le fond du revenu consolidé. Elle a d'ailleurs récemment contracté de tels emprunts pour rembourser les déposants de certaines de ses institutions membres, qui ont connu de graves difficultés financières. La société doit actuellement 915 millions de dollars au fonds du revenu consolidé et à ce montant devrait s'ajouter 100 autres millions de dollars d'ici le 31 décembre 1985.

Nous avons préparé à l'intention des membres du Comité divers documents exposant les activités de la société. Ces documents peuvent être distribués, entre autres, au public, et vous pouvez vous en procurer si vous le désirez.

En mars dernier, les administrateurs de la société ont tenté, de concert avec le gouvernement du Canada, le gouvernement de l'Alberta et les grandes banques du pays, de sauver la Banque Commerciale du Canada en se portant acquéreurs de certains éléments d'actifs de cette dernière. Les administrateurs ont donc autorisé la société à contribuer 75 millions de dollars dans cet effort. Ce faisant, la société tentait de réduire ses risques et même d'éviter les pertes qu'elle était susceptible d'essuyer en cas de liquidation. Il est dommage, comme nous le croyons tous, que le plan de sauvetage de la BCC n'ait pas donné les résultats escomptés.

Le 1^{er} septembre, par suite de la nomination, par le ministre des Finances, de curateurs pour la Banque commerciale du Canada et la Norbanque, les administrateurs de la société ont dû réévaluer la situation afin de trouver d'autres mesures susceptibles de régler le grave problème avec lequel était aux prises le système financier canadien. Les administrateurs de la société ont jugé qu'il valait mieux demander une ordonnance de liquidation pour les deux banques. Les procédures judiciaires ont donc été entreprises en Alberta et au Manitoba, où se trouvent les sièges sociaux des deux banques, en vertu de la loi fédérale ad hoc (en l'occurrence la Loi sur liquidation). En ce qui a trait à la compagnie de placements hypothécaires CCB, des procédures distinctes ont été entamées devant la cour de l'Alberta.

Après l'émission des ordonnances par les cours compétentes, la SADC a commencé à rembourser les dépôts assurés aux déposants des deux banques ainsi que les dépôts de la compagnie de placements hypothécaires CCB qui arrivaient à échéance. La charge de travail a été énorme. En effet, la société a émis près de 29,000 chèques aux déposants de la BCC, de la Norbanque et de la compagnie de placements hypothécaires CCB, pour une valeur d'environ 600 millions de dollars. En dépit des délais causés par les procédures d'injonction, les membres du personnel de la société ont travaillé d'arrache-pied pour expédier les chèques de remboursement avec célérité et efficacité. Dans le cas de la Norbanque, les nombreux dépôts assurés ont été remboursés dans les 24 heures

[Text]

hours of the injunction being lifted. I consider this to be a significant accomplishment and much to the credit of the CDIC staff.

• 2015

Because of its expertise and the mechanics necessary to make compensation payments, CDIC was approached by the government to administer the proposed pay-out scheme contained in Bill C-79, which we are considering tonight, with respect to the payments to uninsured depositors of CCB, Northland Bank and the CCB Mortgage Investment Corporation.

Upon passage of the bill, it is anticipated that CDIC on behalf of the government will process the applications of the uninsured depositors, verifying information set out in the application against the records of the member institution and arranging for payment of verified claims.

Because the proposal contained in this bill does not relate to deposits insured by CDIC, it is important to remember that in this case CDIC will not be paying out its own funds. Rather, it will be simply acting as a paying agent for the Government of Canada on the basis that its costs of this operation will be for the account of the government.

Mr. Chairman, I hope these remarks will be of some assistance to you and the members of your committee in your deliberations and my colleagues and I will do our best to answer any questions which the committee may have to address to us.

The Chairman: Thank you, Mr. McKinlay. The first questioner is Monsieur Garneau.

M. Garneau: Si je comprends bien, tous les déposants de 60,000\$ et moins de la CCB et de sa filiale ont été remboursés.

M. Charles C. de Léry (chef de la direction, Société d'assurance-dépôts du Canada): Oui, tous les déposants des deux banques ont été remboursés.

M. Garneau: Des deux banques?

M. de Léry: Oui, mais pas les déposants des régimes d'épargne-retraite de la Northland qui seront remboursés d'ici deux, trois ou quatre semaines. Nous devons faire des arrangements spéciaux pour le transfert de ces sommes à un autre administrateur ou à un autre fiduciaire afin de ne pas déenregistrer les régimes. Cela devrait être fait d'ici trois ou quatre semaines au maximum.

M. Garneau: Ils seront transférés à la demande du propriétaire du fonds de retraite?

M. de Léry: Non, nous le faisons nous-mêmes et nous en avisons ensuite les clients par lettre. Nous leur donnons la possibilité de changer de fiduciaire si le fiduciaire ou l'administrateur que nous avons choisi ne leur convient pas.

M. Garneau: Vous dites à la page 4 de votre mémoire que la valeur des remboursements effectués est de 600 millions de

[Translation]

qui ont suivi la levée de l'injonction. C'est du beau travail qui devrait être porté au crédit du personnel de la SADC.

Misant sur l'expérience de la SADC dans la matière, le gouvernement a demandé à la société de veiller au remboursement des dépôts non assurés de la BCC, de la Norbanque et de la compagnie de placement hypothécaire BCC, lequel remboursement fait l'objet du projet de loi C-79.

Lorsque le projet de loi sera adopté, la SADC aidera le gouvernement à traiter les demandes de remboursement des dépôts non assurés, comparera l'information donnée par les déposants avec celle versée aux dossiers de l'institution membre et veillera au remboursement des dépôts jugés conformes.

Étant donné que la proposition contenue dans le projet de loi ne vise pas les dépôts assurés par la SADC, il importe de souligner le fait que la SADC n'utilisera pas ses propres fonds pour ce remboursement. De fait, la SADC n'est que mandatée par le gouvernement pour rembourser les déposants en son nom et, par conséquent, il incombe au gouvernement d'utiliser ses propres fonds.

J'espère, monsieur le président, que ces quelques observations éclaireront tous les membres du Comité. Mes collègues et moi nous tenons à votre entière disposition pour répondre à vos questions.

Le président: Merci, monsieur McKinlay. M. Garneau posera la première question.

Mr. Garneau: If I understand correctly, all deposits of \$60,000 or less with the CCB and its subsidiary have been reimbursed.

Mr. Charles C. de Léry (Chief Executive Officer, Canada Deposit Insurance Corporation): Yes, all of the depositors from both banks have been reimbursed.

Mr. Garneau: From both banks?

Mr. de Léry: Yes, except for those who had savings in retirement savings plans with the Northland, who will be compensated within two, three, or four weeks. We have to make special arrangements to have these funds transferred to another administrator or another trustee to avoid deregistering the plans. This should be done within three or four weeks at the most.

Mr. Garneau: Will these funds be transferred at the request of the owner of the registered retirement savings plan?

Mr. de Léry: No. We do it ourselves and send the clients written notices. We give them the opportunity of choosing another trustee if the trustee or the administrator we have chosen does not suit them.

Mr. Garneau: You say on page four of your brief that some \$600 million has been reimbursed. Of this \$600 million, how

[Texte]

dollars. De ces 600 millions de dollars, quel montant est allé à la CCB et à sa filiale hypothécaire, et quel montant a été versé aux déposants de la Northland?

M. de Léry: Pour la CCB MIC, qui est la filiale, nous avons versé jusqu'à maintenant 45 millions de dollars et, pour la CCB, 278 millions de dollars.

M. Garneau: Quarante- cinq millions de dollars pour la filiale hypothécaire?

M. de Léry: Quarante-cinq millions pour la filiale, oui, ainsi que 278 millions de dollars pour la Banque Commerciale et 193 millions de dollars pour la Northland. Maintenant, il faut se rappeler qu'en ce qui concerne la CCB MIC, nous ne remboursons que les dépôts qui viennent à échéance et non pas tous les dépôts. Nous ne procéderons au remboursement de tous les dépôts assurés que s'il y a une ordonnance disant que la CCB MIC doit être mise en liquidation.

M. Garneau: Dans le cas de la CCB, la demande pour procéder à la liquidation a été acceptée et le liquidateur a été nommé, mais dans le cas de la filiale, ce n'est pas encore fait.

M. de Léry: Ce n'est pas encore fait, non. Cependant, la cour a ordonné que les dépôts soient gelés, ce qui permet à la Société d'assurance-dépôts du Canada de procéder au remboursement des dépôts qui arrivent à échéance.

M. Garneau: Dans le cadre des responsabilités de la Société d'assurance-dépôts du Canada, quels montants vous reste-t-il à couvrir dans le cas de la CCB et de sa filiale hypothécaire?

• 2020

M. de Léry: Dans le cas de la CCB, il ne reste rien à couvrir, mais dans le cas de la filiale, la CCB MIC, il nous reste à rembourser un montant d'environ 65 millions ou 70 millions de dollars.

M. Garneau: Et dans le cas de la Norbanque, évidemment, il s'agira des dépôts non assurés.

M. de Léry: C'est cela.

M. Garneau: Dans le cas de la Norbanque, avez-vous remboursé seulement les dépôts qui étaient arrivés à échéance ou bien tous les dépôts?

M. de Léry: Tous les dépôts.

M. Garneau: Même si l'ordre de liquidation n'est pas accordé?

M. de Léry: Oui.

M. Garneau: Pour ce qui est de votre implication dans l'administration proposée au projet de loi C-79, dans votre mémoire, vous dites que vous allez agir pour le compte du ministre des Finances, si je comprends bien.

M. de Léry: Pour le compte du gouvernement du Canada.

M. Garneau: Donc, les chèques que vous émettrez seront tirés sur le Fonds du revenu consolidé du Canada et non pas sur des fonds de la Société d'assurance-dépôts.

M. de Léry: C'est cela, oui.

[Traduction]

much was used to compensate CCB and CCB Mortgage Investment Corporation depositors, and how much was paid out to Northland depositors?

Mr. de Léry: We have paid out \$45 million to date to CCB MIC, i.e. the subsidiary, depositors and \$278 million to CCB depositors.

Mr. Garneau: So \$45 million has been spent to compensate MIC depositors?

Mr. de Léry: Yes, \$45 million for the subsidiary company, \$278 million for the Canadian Commercial Bank, and \$193 million for the Northland. But it must be remembered that we only compensate depositors with the CCB MIC whose deposits have matured and not all depositors. We will reimburse all insured deposits only if a liquidation order is issued for the CCB MIC.

Mr. Garneau: The liquidation application for the CCB has been accepted, and the liquidator has been appointed, but this has not yet been done in the case of the subsidiary.

Mr. de Léry: No. It has not been done yet. However, the court has ordered a freeze on deposits which has allowed the Canada Deposit Insurance Corporation to proceed to compensate depositors whose deposits have matured.

Mr. Garneau: In the context of the responsibilities of the Canada Deposit Insurance Corporation, what amounts must still be covered from the CCB and its mortgage investment corporation?

Mr. de Léry: There are no payouts pending for the CCB, but in the case of the subsidiary, the CCB MIC, about \$65 or \$70 million remains to be reimbursed.

Mr. Garneau: And in the case of the Northland Bank, uninsured deposits are involved of course.

Mr. de Léry: That is correct.

Mr. Garneau: Did you only compensate those depositors with the Northland whose deposits had matured, or did you reimburse all deposits?

Mr. de Léry: All deposits.

Mr. Garneau: Even though the liquidation order has not yet been granted?

Mr. de Léry: Yes.

Mr. Garneau: As for your involvement in administering the proposed payment scheme contained in Bill C-79, in your brief, you say that you will be acting for the Minister of Finance, if I understand correctly.

Mr. de Léry: On behalf of the Government of Canada.

Mr. Garneau: So you will be issuing cheques on the Consolidated Revenue Fund and not on CDIC funds.

Mr. de Léry: That is right.

[Text]

M. Garneau: Comment est déterminée la rémunération de la Société d'assurance-dépôts? Est-ce un tarif horaire? Est-ce un pourcentage?

M. de Léry: Simplement nos coûts additionnels, monsieur Garneau. Nous ne percevons du gouvernement que les coûts de fonctionnement que nous pourrions encourir dans le remboursement de ces dépôts-là. Nous ne percevons rien en ce qui concerne nos honoraires d'administration, etc., car cela fait partie de nos coûts normaux de fonctionnement. Il me sera peut-être nécessaire, de même qu'à plusieurs de mes collègues, de faire des heures supplémentaires, mais il n'y aura pas de frais pour ces heures supplémentaires.

M. Garneau: Vous fonctionnez avec le coût marginal additionnel.

C'est tout, monsieur le président.

The Chairman: Thank you.

Mr. Riis.

Mr. Riis: Mr. McKinlay, at some point in the future, there will be a pay-out to the uninsured depositors. When the assets of the bank are liquidated over time that money will flow back, first of all, to the central bank—pay off what they have in there—and then what is left over will come back through you presumably. It will perhaps not come through the CDIC, but come back to reimburse the Consolidated Revenue Fund. Where does that money go?

Mr. McKinlay: My understanding is that the recoveries made will first go to the Bank of Canada because they are a secured creditor, as was discussed last evening, and thereafter the balance will be divided on a *pari passu* basis, subject to any minor secured claims, but between the funds advanced on the uninsured deposits and the funds advanced to pay out the insured deposits. Is that correct, Mr. Scott?

Mr. Charles F. Scott, Q.C. (Legal Adviser, Canada Deposit Insurance Corporation): Yes, together, sir, with the claims of the banks that took part in the support package in March.

Mr. Riis: I see.

Mr. C. Scott: With the exception of CDIC, which stands back in respect of that \$75 million event.

Mr. Riis: One of the things we are trying to determine... we want to get some feeling, some indication, of how much of the \$875 million may be returned eventually.

Mr. McKinlay: I have been following the proceedings and I know that question has been asked a number of times. It is very, very difficult at this stage to make any kind of reason judgment as to what those recoveries would be. I have been a receiver and trustee in bankruptcy many times, nothing of this size, and I would think the liquidator of CCB, even at this juncture, would have a very, very difficult time trying to assess, with any degree of accuracy and responsibility, what the ultimate result will be.

I think I should tell you in that regard that Mr. Sabourin and I were in Edmonton last week and we pressed the liquida-

[Translation]

Mr. Garneau: How is the CDIC remuneration going to be arranged? Will you be paid by the hour, or will you receive a percentage?

Mr. de Léry: Only our additional costs will be reimbursed, Mr. Garneau. The government will only cover the operating costs we might incur in reimbursing the deposits. We will not be receiving any administration fees or anything like that, as they are part of our normal operating costs. Myself and several of my colleagues may have to work overtime, but there will be no charge for these overtime hours.

Mr. Garneau: So you are working on a marginal additional cost basis.

That is all, Mr. Chairman.

Le président: Merci.

Monsieur Riis.

M. Riis: Monsieur McKinlay, à un moment donné les déposants non-assurés seront remboursés. Quand l'actif de la banque sera liquidé ces sommes seront récupérées, en premier, par la banque centrale... Elle sera indemnisée des sommes qui lui sont dues... et je suppose que vous serez chargé d'administrer le solde. Ou peut-être est-ce le Fonds du revenu consolidé qui récupérera ces sommes. Où ira cet argent?

M. McKinlay: À ma connaissance, les sommes récupérées iront tout d'abord à la Banque du Canada en sa qualité de créancier nanti, comme il a été dit hier soir, et le solde sera réparti proportionnellement, sous réserve de demandes déposées par de petits créanciers nantis, entre l'argent avancé pour rembourser les dépôts non assurés et l'argent avancé pour rembourser les dépôts assurés. Est-ce exact, monsieur Scott?

M. Charles F. Scott, c.r. (conseiller juridique, Société de l'assurance-dépôts du Canada): Oui, mais il faut aussi tenir compte des demandes qui seront déposées par les banques qui ont contribué au renflouement en mars.

M. Riis: Je vois.

M. C. Scott: Exception faite de la SADC qui n'a pas participé à cette opération de 75 millions de dollars.

M. Riis: L'une des choses que nous tentons de déterminer... Nous essayons de voir, approximativement, quelle partie des 875 millions de dollars seront un jour remboursés.

M. McKinlay: J'ai suivi les délibérations et je sais que cette question a été posée à plusieurs reprises. Il est très, très difficile de dire à ce stade-ci quelle somme pourrait être récupérée. J'ai été séquestre et syndic de faillite à plusieurs reprises, bien que je ne me sois jamais occupé d'affaires de cette ampleur, mais je pense que les liquidateurs de la BCC auraient beaucoup de mal, même maintenant, à préciser, d'une manière responsable, ce qu'il en résultera.

Je devrais ajouter que M. Sabourin et moi-même étions à Edmonton la semaine dernière et que nous avons longuement

[Texte]

tor very hard on that question. I generally believe he does not know the answer. We will press him very much more strenuously the next time we meet him.

Mr. Riis: Did he give you any parameters, Mr. McKinlay? Is there anything that you can give us, even a notion of where this—is it going to be 90¢ on the dollar or are we going to get 10¢ or 50¢, or is it just totally impossible to give us an indication?

• 2025

Mr. McKinlay: I would think that the best indication you can have would be taking the information provided by Mr. Hitchman in his report, assuming that is probably on the conservative side, and then drawing your conclusions therefrom.

Mr. Riis: What conclusion would we draw from that?

Mr. McKinlay: What Mr. Hitchman said I am not precisely sure.

Mr. Garneau: . . . a billion dollars in bad loans.

Mr. Riis: I do not understand what that might mean, Mr. McKinlay. Can you help me?

Mr. McKinlay: I really cannot be precise.

Mr. Riis: I realize you cannot be precise, but just to interpret what . . .

Mr. McKinlay: I do not have Mr. Hitchman's report in front of me, but I would suggest, at the risk of being repetitive, that you take a look at what he said, assume that it is a little bit conservative, and then determine what the pay-out might be, the recoveries might be, on the basis of that. Mr. Hitchman is a seasoned, experienced banker, and I think you have to provide some reliance on the numbers he has given.

Mr. Riis: This pay-out scheme that you are now involved with as well in terms of paying off the uninsured depositors, what do you think of the idea of—you are a banker yourself and have had experience in this business for years—paying out one hundred cents on the dollar for uninsured depositors?

Mr. McKinlay: With great respect, Mr. Riis, that is a bit of "why did you stop beating your wife" question. That is government policy, and it has been decided for a multitude of reasons to proceed in that fashion. I do not think it is appropriate for me to comment on the appropriateness or wisdom or otherwise of that decision. If I was a depositor of CCB and had more than \$60,000 in that bank, which is unlikely because it is a lot of money, but if that was the case, I would be very happy with the decision if I was going to effect some recovery which I otherwise might not. There are so many factors that come into assessing the appropriateness or otherwise of that decision that it really, I think, is beyond the scope of anybody at this end of the table to make any comment on that.

Mr. Riis: In your experience, Mr. McKinlay, do you know of any other instance where a bank that has failed has received

[Traduction]

interrogé le liquidateur à ce sujet. Je crois sincèrement qu'il ne peut répondre à cette question. Nous allons insister encore davantage pour obtenir une réponse la prochaine fois que nous nous entretiendrons avec lui.

M. Riis: Vous a-t-il laissé entendre quoi que ce soit, monsieur McKinlay? Pouvez-vous nous donner même une idée approximative de l'argent qui sera récupérée; obtiendrons-nous 90c., 10c. ou 50c. par dollar, ou alors vous est-il réellement impossible de vous prononcer?

M. McKinlay: À mon avis, le meilleur moyen de s'en rendre compte est de se reporter aux renseignements que M. Hitchman a inclus dans son rapport, sans oublier que ces chiffres sont assez modérés, et de tirer ensuite vos propres conclusions.

M. Riis: Et à quelles conclusions parviendrions-nous?

M. McKinlay: Je ne sais pas au juste ce qu'a dit M. Hitchman.

M. Garneau: . . . pour un milliard de dollars de créances irrécouvrables.

M. Riis: Je ne comprends pas ce que cela pourrait signifier, monsieur McKinlay. Pouvez-vous m'éclairer?

M. McKinlay: Je ne peux vraiment pas être plus précis.

M. Riis: Je le comprends, mais si vous interprétez ce que . . .

M. McKinlay: Je n'ai pas le rapport de M. Hitchman sous les yeux, mais au risque de me répéter, je vous suggère de lire ce qu'il a dit, de vous souvenir que c'était assez modéré, et de calculer à partir de là quels seraient les versements et combien on arriverait à recouvrer. M. Hitchman est un banquier expérimenté, qui en a vu d'autres, et je crois que vous pouvez vous fier jusqu'à un certain point à ses chiffres.

M. Riis: Ce programme de remboursement auquel vous participez actuellement et qui consiste à rembourser les déposants non assurés, qu'en pensez-vous—vous êtes vous-même banquier, vous avez de longues années d'expérience—rembourser à 100 p. 100 les déposants sans assurance?

M. McKinlay: Très respectueusement, monsieur Riis, c'est un peu comme demander quand vous avez cessé de battre votre femme. C'est la politique du gouvernement, arrêtée pour toutes sortes de raisons. Je ne crois pas qu'il convienne que je dise si cette décision est appropriée, sage ou autre. Si j'étais l'un des déposants de la BCC et que j'avais plus de 60,000\$ dans cette banque, ce qui est très peu probable, car c'est beaucoup d'argent, mais enfin, si c'était le cas, je serais très heureux de cette décision qui me permettrait un recouvrement normalement impossible. Il faut tenir compte d'un très nombre de facteurs pour décider si cette décision était ou non appropriée, et personne à ce bout-ci de la table n'est capable de les évaluer ou de dire quoi que ce soit à ce sujet.

M. Riis: D'après votre expérience, monsieur McKinlay, connaissez-vous d'autres cas où une banque en faillite ait reçu une aide directe des contribuables dans le cadre d'un pro-

[Text]

directly from the taxpayers this kind of a rescue package, or this kind of pay-out scheme?

Mr. McKinlay: ... the recent difficulties in the banks that we are talking about, I guess the answer is I am not aware of any. I do not know whether anyone else here is aware of anything like that.

Mr. J.P. Sabourin (Chief Operating Officer, Canada Deposit Insurance Corporation): There was not a bank, but there was certainly Pioneer Trust—the advances made by Saskatchewan. They ... the uninsured depositors of Pioneer.

Mr. Riis: Yes. There, of course, the case they made was that on the very certificates that the actual individuals had, somebody in the firm had indicated the fact it was insured, and therefore people assumed that it was. None of these uninsured depositors were under the impression that they were insured by CDIC.

Mr. Sabourin: Well ...

Mr. Riis: None of you gentlemen are aware of any example, or any incidents anywhere, where this approach has been used before, and I ask that in all sincerity. I am not aware of any. I am assuming that—

The Chairman: Could I interject for minute? There are some cases. Johnson Matthey in Britain, in order to get around the problem, they nationalized it on the basis that their gold reserves were so great it could have an effect on the gold markets in the world. The other examples are Seattle First, Penn State, Continental of Illinois. The FDIC reimbursed all those people their full amount.

Mr. Riis: No. The FDIC ... the question—

The Chairman: You said anywhere. That is why ...

Mr. Riis: The question, Mr. Chairman, was using taxpayers' money paid directly to the uninsured depositors. You are talking about FDIC.

The Chairman: Yes, I know.

Mr. Riis: And these are CDIC.

The Chairman: But FDIC was much better funded than CDIC.

Mr. Riis: I am talking about the taxpayers of the State of Washington.

The Chairman: Well, the only one I can give you is Johnson Matthey.

Mr. Riis: Okay, we have an example, then.

The Chairman: Yes.

Mr. Riis: Good. Thank you, Mr. Chairman.

One more question. On page 2, Mr. McKinlay, when you were mentioning the corporation's borrowings from the Consolidated Revenue Fund being \$915 million and perhaps going up so high as another \$100 million, when these borrow-

[Translation]

gramme de secours ou d'un programme de remboursement de ce genre?

M. McKinlay: ... lors des récentes difficultés qu'ont éprouvées les banques, je dois vous dire que je n'en connais pas. Je ne sais pas si quelqu'un d'autre ici est au courant.

M. J.P. Sabourin (administrateur en chef des opérations, Société d'assurance-dépôts du Canada): Il n'y a aucune banque, mais il y a certainement eu *Pioneer Trust*—le gouvernement de la Saskatchewan a avancé de l'argent, destiné aux déposants sans assurance de *Pioneer*.

M. Riis: Oui. En effet, dans ce cas on a fait valoir que sur les certificats individuels mêmes, un employé de la fiducie avait inscrit qu'il s'agissait de dépôts assurés, et donc que le public avait assumé qu'il en était ainsi. Mais dans le cas actuel, aucun des déposants sans assurance n'avait l'impression que la SADC assurait son dépôt.

M. Sabourin: Eh bien ...

M. Riis: Aucun de vous, messieurs, ne connaît un exemple ou un cas quelconque, où l'on ait eu recours à cette approche, je vous pose la question en toute sincérité. Je n'en connais aucun. Je présume que ...

Le président: Puis-je intervenir un instant? Il y a eu des cas, comme Johnson Matthey en Grande-Bretagne, où afin de contourner la difficulté, on a nationalisé l'institution en prétendant que ses réserves en or étaient si considérables qu'elles auraient pu avoir une incidence sur les marchés mondiaux de l'or. Il y a d'autres exemples, *Seattle First*, *Penn State*, *Continental of Illinois*. La FDIC (*Federal Deposit Insurance Corporation*) a remboursé intégralement à tous les déposants.

M. Riis: Non. La FDIC ... la question ...

Le président: Vous avez dit un cas quelconque, c'est pourquoi ...

M. Riis: La question, monsieur le président, portait sur l'utilisation directe des deniers publics pour rembourser les déposants sans assurance. Vous avez parlé de la FDIC.

Le président: Oui, je sais.

M. Riis: Alors qu'il s'agit de la SADC.

Le président: Mais la FDIC est beaucoup plus financée que la SADC.

M. Riis: Je parle des contribuables de l'État de Washington.

Le président: Dans ce cas le seul exemple que je puisse vous donner, c'est Johnson Matthey.

M. Riis: Très bien, il y a un exemple donc.

Le président: Oui.

M. Riis: Très bien. Merci, monsieur le président.

Encore une question. À la page 2, monsieur McKinlay, vous mentionnez que la société a emprunté 915 millions de dollars au fond du revenu consolidé et qu'il faudrait peut-être encore 100 millions de dollars. Versez-vous des intérêts? Lorsque la

[Texte]

ings take place, is there some interest paid? When CDIC gets that money, do they pay interest on that, or . . . ?

Mr. McKinlay: Yes. I cannot tell you precisely what the rate is, but it is something below prime. Do you have that, J.P.?

Mr. Sabourin: It is the cost of borrowings to Crown corporations.

Mr. Riis: What rate would that be, do you know?

• 2030

Mr. Sabourin: The rate changes on a monthly basis.

Mr. Riis: Okay. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Mr. Riis. Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman. Please excuse my absence. I was busy chairing another committee. I am sorry I missed the introductory remarks and if I ask questions which have already been asked and answered, I hope you will warn me.

In reading over the statement, there are several questions that occur to me. It is clear that the Inspector General of Banks does your inspection. For example, you have no facilities to do any inspection of banking situations on your own. You do not have the staff or the resources.

Mr. McKinlay: That is correct.

Mr. Hawkes: So you are dependent on that judgment.

Mr. McKinlay: Yes.

Mr. Hawkes: You indicate here that the corporation was authorized by the directors to make available \$75 million in the effort to bail out the Canadian Commercial Bank, I assume that is the issue.

Previous testimony has raised some questions in my mind. Let me ask you the first one. When did your board of directors meet? On what date did they meet and authorize you to do that?

Mr. McKinlay: I cannot answer that question. As you know, I was not involved at that time but maybe Mr. de Léry or Mr. Sabourin . . .

Mr. Dorin: Maybe if you could mention who comprises the board, the answer would be self-explanatory.

Mr. Hawkes: Who is on the board?

Mr. de Léry: I believe it was some time in March, but of the exact day I am not sure. But it was some time in March that the board met, March 25.

Mr. Hawkes: Who is on the board?

The Chairman: The chairman, the Governor of the Bank of Canada, the Deputy Minister of Finance, the Superintendent of Insurance and the Inspector General of Banks.

[Traduction]

SADC reçoit cet argent, devez-vous verser des intérêts, ou . . . ?

M. McKinlay: Oui. Je ne peux pas vous dire exactement quel est le taux, mais c'est inférieur au taux préférentiel. Avez-vous ce chiffre, J.P.?

M. Sabourin: C'est la même chose que pour les sociétés de la Couronne.

M. Riis: Savez-vous à combien se chiffre ce taux?

M. Sabourin: Le taux change tous les mois.

M. Riis: Très bien. Merci, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Riis. Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Merci, monsieur le président. Excusez mon retard. Je présidais un autre comité. Je regrette d'avoir manqué l'exposé; si l'on déjà répondu à mes questions, j'espère que vous me préviendrez.

En lisant votre exposé, plusieurs questions me viennent à l'esprit. Manifestement, c'est l'Inspecteur général des banques qui fait vos inspections. En effet, vous n'avez pas du tout les moyens de faire vous-mêmes les inspections dans les banques. Vous n'avez ni le personnel ni les ressources.

M. McKinlay: En effet.

M. Hawkes: Donc vous devez vous en remettre à son jugement.

M. McKinlay: Oui.

M. Hawkes: Vous dites que les administrateurs ont autorisé la société à verser 75 millions de dollars afin de sauver la Banque commerciale du Canada; c'est, je crois, toute la question.

Quelques questions me sont venues à l'esprit en écoutant des témoignages précédents. Permettez-moi de vous poser la première d'entre elles. Quand votre conseil d'administration s'est-il réuni? À quelle date s'est-il réuni et vous a-t-il autorisé à agir de la sorte?

M. McKinlay: Je ne saurais répondre à cette question. Comme vous le savez, je n'étais pas là à l'époque, mais peut-être M. de Léry ou M. Sabourin . . .

M. Dorin: Si vous disiez qui fait partie du conseil d'administration, la réponse serait évidente.

M. Hawkes: Qui fait partie du conseil?

M. de Léry: Je crois que c'est au mois de mars, mais la date exacte m'échappe. Mais c'est au mois de mars que le conseil s'est réuni, le 25 mars.

M. Hawkes: Qui fait partie du conseil?

Le président: Le président, le gouverneur de la Banque du Canada, le sous-ministre des finances, le surintendant des assurances et l'Inspecteur général des banques.

[Text]

Mr. Hawkes: Was the representative of your group physically present at the meeting which the Governor of the Bank of Canada called on Friday the . . . Was it March 20?

Mr. Garneau: Friday, March 22; Saturday, March 23; Sunday, March 24 and Monday, March 25.

Mr. Hawkes: I have to get my head back into banks and out of immigration.

Mr. McKinlay: I think Mr. Scott, who was involved at that time, could answer that question with some precision.

Mr. C. Scott: Mr. Chairman, my understanding is that they were not there. There were various directors of the corporation present, I think more in their capacity as Inspector General of Banks, Superintendent of Insurance, Deputy Minister of Finance and so on, rather than in their capacity as directors of the corporation.

Mr. Hawkes: Have you done this before? Was that a brand new type of board of directors' decision? Or has the board of directors made a similar decision in the past in any other circumstance?

Mr. McKinlay: Mr. Hawkes, Mr. Scott advises me that from time to time the corporation has made advances to corporations, but I presume they have all been repaid. Is that correct?

Mr. C. Scott: I think they are in the process of being repaid, sir. The largest that springs to mind, I guess, are the various troubled Ontario trust companies. There have been various advances made into those situations and into various other of the troubled financial institutions that have been handled by the corporation over the past three years.

Mr. Hawkes: Can you explain to me the word "advance"? Have these all been of the same kind to those institutions as well? What is an advance in this particular circumstance? Is it the same . . .

Mr. McKinlay: In the case of the CCB, my understanding is that the corporation purchased an interest in certain loans of CCB and participated in the rescue package to the extent of \$75 million.

Mr. Hawkes: Is that the definition? Like, that is a purchase of an interest in a loan, a \$75 million purchase of an interest in a package of loans. Is that the kind you did with the trust companies? Was that the purchase of an interest in loans? Or is there a different definition of advance?

Mr. Sabourin: With the trust companies it was loans on security.

Mr. Hawkes: Could you explain that to me? You purchased loans . . .

Mr. Sabourin: No, it was an advance, a loan made with security. In other words, CDIC advanced loans and took security to secure its loans.

[Translation]

M. Hawkes: Est-ce que votre représentant était bel et bien présent à la réunion convoquée par le gouverneur de la Banque du Canada le vendredi . . . Était-ce le 20 mars?

M. Garneau: Le vendredi 22 mars; le samedi 23 mars; le dimanche 24 mars et le lundi 25 mars.

M. Hawkes: Il faut que je me remette dans les banques et que j'oublie l'immigration.

M. McKinlay: Je crois que M. Scott qui a été mêlé à l'affaire pourrait répondre plus précisément à cette question.

M. C. Scott: Monsieur le président, d'après ce que j'en sais, il n'y était pas. Plusieurs directeurs de la société y étaient, mais plutôt en leur qualité d'inspecteur général des banques, de surintendant des assurances, de sous-ministre des finances, etc., et non comme administrateurs de la Société d'assurance-dépôts du Canada.

M. Hawkes: Est-ce que cela s'est déjà fait? S'agissait-il d'un type nouveau de décision du conseil d'administration? Ou est-ce que le conseil d'administration a déjà pris une décision semblable par le passé, dans d'autres circonstances?

M. McKinlay: Monsieur Hawkes, M. Scott me dit que de temps à autre, la société a consenti des avances à des sociétés, mais je présume que ces prêts ont été remboursés. N'est-ce pas?

M. C. Scott: On nous rembourse actuellement ces prêts, monsieur. Les prêts les plus importants qui me viennent à l'esprit, je suppose, sont ceux consentis aux diverses sociétés de fiducie de l'Ontario, qui sont en difficulté. Des avances ont été consenties, dans ce cas particulier, ainsi que dans le cas d'autres institutions financières en difficulté au cours des trois dernières années.

M. Hawkes: Pouvez-vous me dire ce que vous entendez par des «avances»? S'agit-il toujours du même genre d'avances dans le cas de ces institutions aussi? Qu'appellez-vous une avance dans ces circonstances? Est-ce la même . . .

M. McKinlay: Dans le cas de la BCC, d'après ce que j'ai compris, la société s'est portée acquéreur de certains éléments de prêts de la BCC, et a versé 75 millions de dollars au pour le plan de sauvetage . . .

M. Hawkes: Est-ce là votre définition? C'est-à-dire que vous vous portez acquéreur de certains prêts, d'un intérêt dans un portefeuille de prêts pour 75 millions de dollars. Est-ce que vous avez fait pour les sociétés de fiducie? Y avez-vous également acheté des intérêts dans des prêts? Dans ce cas, avez-vous défini de façon différente une avance?

M. Sabourin: Dans le cas des sociétés de fiducie, nous avons consenti des prêts sur garantie.

M. Hawkes: Pouvez-vous m'expliquer ce que cela veut dire? Vous avez acheté des prêts . . .

M. Sabourin: Non, il s'agissait d'une avance, d'un prêt consenti sur garantie. En d'autres termes, la SADC a consenti des prêts et a exigé des garanties.

[Texte]

• 2035

Mr. Hawkes: So this was a very different decision? You took an unsecured position. You took a risk.

Mr. McKinlay: I think I could say that the board, as far as I can determine, did not think they were making an unsecured advance in March when they participated in the rescue package. It may turn out that in fact is the case, but there was security taken.

Mr. Hawkes: Is there a board minute that you could make available to the committee, when this decision was taken?

Mr. de Léry: We do not have it here, sir, but we certainly could supply it.

Mr. Hawkes: Were all members of the board present?

Mr. de Léry: I believe at the time, if I may answer that question, the chairman was not there. We had a chairman by the name of Monsieur Robert De Coster, who resigned last May. He was not present at the time.

Mr. Hawkes: Did his resignation have anything to do with this situation or was it . . .

Mr. de Léry: I do not believe so, sir, no.

The Chairman: Who sat in the chair at the board meeting?

Mr. de Léry: I believe at the time Mr. Hammond, the Superintendent of Insurance, was the acting chairman. The chairman was then on vacation. Is that right? I believe it was Mr. Hammond.

Mr. Hawkes: The sense we have had from other witnesses is that all parties to that bail-out decision at that point in time thought it would work. There is nothing in anybody's recollection of doubt. Did your group feel quite confident that the bail-out was not only going to work but get your money back? Was there a sense you were going to get your \$75 million back?

Mr. McKinlay: Mr. Hawkes, I think you have the people at this end of the table, other than Mr. Scott possibly, at a bit of a disadvantage. I have been with the corporation since October 1 and am obviously not involved in that matter at all. But I presume the directors considered the matter seriously and expected the advance would be recovered.

Mr. Hawkes: What is the normal trigger point for you to begin to pay back depositors? What triggers it? Is it a court action to appoint a liquidator? At what legal point does your corporation begin to pay back depositors?

Mr. C. Scott: The corporation, sir, is entitled to make those payments when certain conditions are met. Those conditions are set out in section 13, subsection 4.1. They essentially are

[Traduction]

M. Hawkes: Et dans ce cas-ci? Vous avez avancé de l'argent sans garantie? Vous avez pris un risque.

M. McKinlay: Je ne pense pas, quant à moi, que le conseil d'administration, au mois de mars, lorsqu'il a décidé de participer au plan de sauvetage et d'avancer des fonds sans garantie, a estimé prendre un risque. Même si finalement les événements lui ont donné tort, je pense que des garanties ont été prises.

M. Hawkes: Pourriez-vous transmettre au Comité le compte rendu de la séance du conseil d'administration au cours de laquelle cette décision a été prise?

M. de Léry: Nous ne l'avons pas ici, mais nous pourrions certainement vous le fournir.

M. Hawkes: Tous les membres du conseil d'administration étaient-ils présents?

M. de Léry: Si vous me permettez de répondre à la question, je crois que le président n'était pas là. Le président était à l'époque M. Robert De Coster, qui a démissionné au mois de mai dernier. Il n'était pas présent à cette réunion.

M. Hawkes: Est-ce que sa démission a quelque chose à voir avec cette affaire . . .

M. de Léry: Je ne le pense pas, non.

Le président: Qui a donc présidé la réunion du conseil d'administration?

M. de Léry: C'est le surintendant des assurances, M. Hammond, qui était là à titre de président suppléant. Le président était en vacances. Est-ce bien cela? Je crois bien que c'était M. Hammond.

M. Hawkes: D'après ce que nous ont dit les autres témoins, toutes les personnes engagées dans cette opération de renflouement pensaient à ce moment-là que cela marcherait. Il n'y avait là-dessus, d'après ce que peuvent se rappeler les témoins, aucun doute. Aviez-vous donc l'impression que non seulement le plan de sauvetage donnerait de bons résultats, mais que vous pourriez récupérer les fonds que vous aviez avancés? C'est-à-dire les 75\$ millions de dollars.

M. McKinlay: Monsieur Hawkes, je pense que les gens qui sont assis de ce côté-ci de la table, à part M. Scott, sont dans une position un peu délicate. En effet, j'ai pris mes fonctions à la société au 1^{er} octobre et je n'ai donc pas participé à tous ces événements. Mais j'imagine que les administrateurs du moment ont réfléchi sérieusement à la question, et qu'ils pensaient récupérer les sommes avancées.

M. Hawkes: Qu'est-ce qui fait que vous décidiez, à un moment ou un autre, de rembourser les déposants? Qu'est-ce qui déclenche cette décision? Est-ce que cela dépend de la nomination d'un syndic par un tribunal? À partir de quel moment, dans la procédure qui est engagée devant les tribunaux, votre société décide-t-elle de rembourser les déposants?

M. C. Scott: La société peut commencer à rembourser lorsque certaines conditions sont réunies. Ces conditions sont énumérées à l'article 13, alinéa 4.1. Il faut à la fois une

[Text]

that a winding up order has been granted or a court order has been given, restraining the financial institution from repaying deposits and, added to both of those conditions, that the corporation is satisfied that the member institution will be unable to make payment in full and without delay. That is the earliest opportunity for the corporation to make payment. Traditionally, it has made payments at the early opportunity, and I do not think the law is entirely clear as to when the fundamental and forcible legal obligation of the corporation comes into play. But that certainly has been the time when a corporation has made payment.

Mr. Hawkes: If I can pass on to you a compliment, I was at a social event in Calgary on Friday and the speed of the Northland cheques was astounding. Several people came up to me and mentioned that.

Your authority to pay that, in the case of Northland, what part of it are you using and how does that differ with your authority in terms of Canadian Commercial Bank?

Mr. C. Scott: The legal authority is that there has been an order granted. That order was granted by Mr. Justice Kennedy of the Court of Queen's Bench in Manitoba, I believe on September—it is either September 4 or September 10. I believe it was September 10. It is termed in the business a freeze order. He directed that the Northland not pay its deposits and that is the enabling act, if you will, which permitted the corporation then, given the other constraints of subsection 4.1 of section 13 to make payment. There has been no liquidator or provisional liquidator appointed Northland as yet.

• 2040

Mr. Hawkes: Was that Justice Kennedy with both situations?

Mr. C. Scott: No, sir, he dealt only with the Northland Bank. In the case of the Canadian Commercial Bank an order was granted a few days earlier appointing a provisional liquidator of the Canadian Commercial Bank. That was appointed by a judge again of the Court of Queen's Bench but this time in Alberta.

Mr. Hawkes: Okay.

Mr. C. Scott: Justice Wacowich, I believe, sir.

Mr. Hawkes: On page 3 of your statement you say that on September 1 the directors of the corporation were obliged to reconsider the situation in light of the appointment of curators by the Minister of Finance. A little later on:

At that time, in the case of both banks, the directors of the corporation considered that an application for the winding-up of the two banks was appropriate.

Does that mean on September 1? What does "at that time" mean, and was there a formal board meeting to reach this judgment? Where does this statement come from?

[Translation]

ordonnance de liquidation d'un tribunal, ou une ordonnance interdisant à l'institution financière de rembourser les dépôts; mais en même temps nous devons avoir la conviction que l'institution membre en question n'est pas en mesure de respecter ses échéances. Il faut au moins que ces conditions soient réunies pour que nous intervenions. En général nous n'attendons pas le dernier moment, mais je ne sais pas à partir de quand nous ne pouvons pas nous soustraire à l'obligation de rembourser; je pense que là-dessus la loi n'est pas très claire. Jusqu'ici c'est ainsi que nous avons fonctionné.

M. Hawkes: À ce sujet je peux me permettre de vous transmettre des félicitations; ce fut un véritable événement à Calgary, vendredi, lorsqu'on s'est aperçu à quelle vitesse les chèques—sur la Norbanque était encaissé. Diverses personnes sont venues m'en parler.

Qu'est-ce qui vous y autorise dans le cas de la Norbanque, et du point de vue juridique en quoi est-ce différent du cas de la Banque commerciale du Canada?

M. C. Scott: Précisément, dans ce cas-ci, nous avons bénéficié d'une ordonnance. M. Kennedy, juge à la Cour du banc de la reine du Manitoba, a rendu une ordonnance à cet effet le 4 ou le 10 septembre, si je ne me trompe. Le 10, je crois. Dans le jargon du métier on parle d'un gel. C'est-à-dire que c'est un ordre, donné à la Norbanque, de ne pas rembourser les dépôts; c'est en même temps l'acte juridique qui nous autorise à intervenir, dans les conditions fixées à l'alinéa 4.1 de l'article 13, et d'effectuer les paiements en question. Pour le moment aucun liquidateur, pas même provisoire, n'a été nommé.

M. Hawkes: Était-ce le juge Kennedy dans les deux cas?

M. C. Scott: Non monsieur, ce juge-là ne s'est occupé que de la Norbanque. Quelques jours plus tôt, une ordonnance avait été rendue désignant un liquidateur temporaire pour la Banque commerciale du Canada. Dans ce cas là également, c'est un juge de la Cour du banc de la Reine qui l'a désigné, mais cette fois c'était en Alberta.

M. Hawkes: Je vois.

M. C. Scott: Je pense qu'il s'agissait du juge Wacowich.

M. Hawkes: À la page 3 de votre exposé, vous dites que le 1^{er} septembre les administrateurs de la société se sont vus forcés de revoir la situation, étant donné que le ministre des Finances avait nommé des curateurs. Un peu plus loin vous dites:

A ce moment-là, dans le cas des deux banques, les dirigeants de la société ont considéré qu'il était souhaitable de demander que les deux banques soient liquidées.

Dois-je comprendre que c'était le 1^{er} septembre? Que voulez-vous dire par «à ce moment-là»? Y a-t-il eu réunion officielle du conseil d'administration avant l'expression de ce jugement? D'où vient cette affirmation?

[Texte]

Mr. de Léry: There was a formal board meeting on that day, at which time the matter was discussed and it was decided to proceed in that matter.

Mr. Hawkes: Was the conclusion of the board based on the principle of solvency? Did the board reach a formal decision that this was a solvency situation?

Mr. de Léry: No, it was based on viability. The banks were no longer viable.

Mr. Hawkes: It was based on viability. How does viability differ from solvency?

Mr. de Léry: That it could not, I guess, meet its future obligations and it had liquidity problems and that the Bank of Canada was no longer going to do any more funding and it was not viable.

Mr. Hawkes: So it is a decision of the Bank of . . . We really have a problem here because the Governor of the Bank of Canada told us that he took instructions from the Inspector General and ceased to provide liquidity at the moment of . . .

The Chairman: Not instructions.

Mr. Hawkes: The judgment.

The Chairman: No, he took recommendations and advice from the Inspector General.

Mr. Hawkes: Recommendations and advice based on solvency. Stopping the provision of liquidity capital was related to the notion of solvency. I guess we have begun to suspect—and I am sorry I had to leave the last session before it was quite over—that the cashflow, the deposit side of Northland, was of a very different order in this consideration than it was in Canadian Commercial. We had a situation in Canadian Commercial where the Bank of Canada went up to \$1.3 billion of a \$1.8-billion deposit situation, and yet we come along to Northland at the \$500-million or \$525-million mark on a \$1.1-billion or \$1.2-billion situation. We have a whole different consideration. The Bank of Canada is not in that situation to the same extent as it was with Commercial.

I think the evidence we got from the Inspector General some few hours ago was that on the relevance of the bad loans or the loan loss provisions vis-à-vis the capital base the bank was still solvent. I think that is a fair conclusion to reach.

The Chairman: I would like to clarify that. It was not viable because the sole depositor would have to be the Bank of Canada and the Bank of Canada did not want to be left in that position.

Mr. C. Scott: The applications the corporation brought were based upon solvency but perhaps of a slightly different nature than and I think the question was designed to elicit. The application brought before the court—and there was a distinction between the applications brought for the Northland and the CCB—had to do with the inability of the two banks to meet their liabilities as they came due. A distinction was

[Traduction]

M. de Léry: Ce jour-là, il y a eu réunion officielle du conseil d'administration, et la question y a été discutée. Une décision a été prise.

M. Hawkes: Est-ce le principe de la solvabilité qui sous-tendait la conclusion du conseil d'administration? Le conseil d'administration a-t-il décidé officiellement que la solvabilité était en cause?

M. de Léry: Non. Il a tenu compte de la viabilité. Les banques n'étaient plus viables.

M. Hawkes: Je vois. Quelle différence faites-vous entre la viabilité et la solvabilité?

M. de Léry: Et bien, je suppose que le conseil estimait que la banque ne pourrait pas faire face à ses obligations futures, qu'elle avait des difficultés à propos de ce qui est des liquidités et que la Banque du Canada allait cesser d'avancer des fonds. Elle n'était donc plus viable.

M. Hawkes: La décision de la Banque du . . . Nous faisons face à une véritable difficulté étant donné que le gouverneur de la Banque du Canada nous a dit qu'il avait écouté les directives de l'Inspecteur général et qu'il avait cessé d'avancer des fonds au moment où . . .

Le président: Il ne s'agit pas de directives.

M. Hawkes: Disons, le jugement.

Le président: Non, il a dit qu'il avait reçu de l'Inspecteur général des recommandations et des conseils.

M. Hawkes: Recommandations et conseils fondés sur la solvabilité. Pour cesser d'avancer des fonds, la Banque du Canada s'est fiée à la solvabilité. J'ai dû quitter la dernière réunion avant la fin. Je pense qu'on a commencé à soupçonner que l'encaisse, les dépôts de la Norbanque, n'étaient pas du tout dans le même état que ceux de la Banque commerciale du Canada. Dans le cas de cette dernière, la Banque du Canada a avancé 1,3 milliard de dollars en acceptant en garantie 1,8 milliard de dépôt, alors que dans le cas de la Norbanque, l'avance était de 500 ou 525 millions de dollars contre 1,1 milliard de dollars ou 1,2 milliard de dollars. Les deux situations sont très différentes. La Banque du Canada n'a pas autant d'enjeu dans ce cas-là que dans le cas de la Banque commerciale.

Je pense que l'Inspecteur général nous a dit il y a quelques heures que malgré les prêts douteux, la banque était encore soluble si l'on comparait les pertes au capital. Je pense que cette conclusion est justifiée.

Le président: Je voudrais apporter une précision. La banque n'était plus viable, car le seul déposant aurait été la Banque du Canada, situation dans laquelle la Banque du Canada ne souhaitait pas se trouver.

M. C. Scott: La demande de la société était fondée sur la solvabilité, mais elle était peut-être un peu différente de ce à quoi on pourrait s'attendre. Les demandes présentées pour la Norbanque et la BCC n'étaient pas identiques. Le tribunal a été saisi d'une demande du fait que les deux banques ne pouvaient plus honorer leurs créances à échéance. La différence a été bien établie par le ministre et par la société pour ce

[Text]

drawn both, I think, by the Minister and by the corporation in the way the Northland Bank was handled. The application for the winding-up was deferred for a number of weeks in the case of the Northland, but not in the case of the Canadian Commercial Bank, which proceeded immediately. So I think there was some recognition of the distinction between the two cases, but the applications in both cases were based on the inability of the banks to meet their obligations as they came due. Also, the curators had announced that they would not be paying deposits so I think that was another factor in the consideration.

• 2045

Mr. Hawkes: You see, it is part of the significance of your statement, and I do not know how carefully crafted it was, although I suspect it was well thought through that you are telling us really that the Governor of the Bank of Canada, the Deputy Minister of Finance, the Superintendent of Insurance and the Inspector General of Banks, on September 1, reached the conclusion in a formal meeting that winding up of the two banks was appropriate—yet, we had only a curator in the Northland. We had all the talk which flowed from there about possible mergers and all these other kinds of things and, yet, according to your statement, these very, very powerful people in our system on September 1, reached the conclusion that winding up was the appropriate action. I think that is a new piece of information. Is it an ill-considered statement? a sloppy statement? or is that really what happened? Do you have a minute of your board of directors meeting that shows that conclusion on September 1?

Mr. McKinlay: Was that a question, Mr. Hawkes?

Mr. Hawkes: Yes.

Mr. McKinlay: There are minutes of the board meeting available which support that statement.

Mr. Hawkes: Could we, Mr. Chairman, have those? I think that would be possible.

Mr. McKinlay: They are not available in the room at this moment but they can be made available.

The Chairman: Would you provide them for the clerk at your convenience?

Mr. McKinlay: Yes.

The Chairman: Thank you. Mr. Hawkes, I would like to move along and then come back to you.

Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman.

I have just one rather simple factual question which is about the deposits on which CDIC does pay. And it is \$60,000 per individual, per institution, but RRSPs and some other programs may be separate. Is that right?

Mr. McKinlay: That is correct.

Miss Nicholson: Somebody told me the other day that it might be possible for one individual to get four payments of

[Translation]

qui est de la Norbanque. La demande de liquidation a été repoussée de quelques semaines dans le cas de la Norbanque, mais pas dans le cas de la Banque commerciale du Canada, où ce fut immédiat. Je pense qu'on peut bien voir la différence entre les deux cas, mais il y a un point: les demandes étaient fondées sur l'incapacité des banques à rembourser leurs créances à échéance. En outre, les curateurs ont annoncé qu'ils ne rembourseraient pas les dépôts, ce qui a également pesé dans la balance.

M. Hawkes: En fait, l'essentiel de votre déclaration est là; j'espère y voir clair, et je suppose que vous l'avez bien pesée. En fait, vous affirmez que le gouverneur de la Banque du Canada, le sous-ministre des Finances, le surintendant des assurances et l'inspecteur général des banques, lors d'une réunion officielle tenue le 1^{er} septembre, sont parvenus à la conclusion qu'il serait souhaitable que les deux banques soient liquidées. Pourtant, c'est seulement pour la Norbanque qu'un curateur a été désigné. Ensuite, il y a eu toutes sortes de rumeurs de fusion possible; pourtant, selon votre déclaration, ces gens très puissants ont conclu, le 1^{er} septembre, qu'il était souhaitable de liquider les banques. Je pense que c'est un fait nouveau. Cette déclaration a-t-elle été faite à la légère? Est-ce vraiment ce qui est arrivé? Avez-vous le procès-verbal de la réunion du conseil d'administration qui indique quelle a été l'issue des discussions le 1^{er} septembre?

M. McKinlay: Monsieur Hawkes, était-ce là une question?

M. Hawkes: Oui.

M. McKinlay: Il existe des procès-verbaux de la réunion du conseil d'administration qui corroborent cette affirmation.

M. Hawkes: Monsieur le président, pourrait-on en prendre connaissance? Ce devrait être possible.

M. McKinlay: Nous ne les avons pas ici pour l'instant, mais on pourra les obtenir.

Le président: Pourriez-vous les remettre à notre greffier?

M. McKinlay: Volontiers.

Le président: Merci. Monsieur Hawkes, j'aimerais poursuivre et vous donner la parole plus tard.

Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président.

Je voudrais tout simplement vérifier un fait concernant les dépôts remboursés par la Société d'assurance-dépôts du Canada. Il s'agirait de 60,000\$ par déposant, par institution, mais les REER et d'autres valeurs seraient considérées à part. Est-ce que je me trompe?

M. McKinlay: Non.

Mme Nicholson: Quelqu'un m'a dit l'autre jour qu'il serait possible qu'une personne reçoive quatre remboursements de

[Texte]

\$60,000 each. Can you tell me how that could be managed out of one institution?

Mr. McKinlay: I believe in section 2.1 of the Schedule to the Act, and this, I think, will answer your hypothetical question—it provides that, if a person had \$60,000 on deposit in an ordinary deposit account, that would be insured. If they had an RRSP with up to \$60,000 in it, the \$60,000 there would be insured. If they had a registered retirement income fund account, that would be insured. And if they had a registered homeowner savings plan account, that would be insured. I know that is set out in section 2.1 of the Schedule to the Act.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Just to clarify, I do not think you can go... well, what was the maximum of a RHOSP?

Mr. Dorin: It is \$10,000.

The Chairman: Yes, \$10,000. That is what I thought. So just to clarify that, you could not go up to \$60,000 on a RHOSP.

Mr. McKinlay: You are absolutely right.

The Chairman: I just thought about it; she asked the question about \$60,000 from each of 4 sources.

Miss Nicholson: It could be \$60,000 from each of 3, plus \$10,000 from an RHOSP. And what about if it were a spousal plan—a joint account? Can each partner get \$60,000 back?

Mr. McKinlay: If they are properly designated in the bank, yes.

Miss Nicholson: So therefore, theoretically, it would be possible for someone to get \$240,000 back in insured deposits if they...

Mr. Sabourin: Joint accounts are considered a separate type of deposit and would, therefore, be insured for \$60,000. So an individual could have \$60,000 in his own name, \$60,000 in a joint, \$60,000 in an RRSP, \$60,000 in a registered retirement income fund—registered homeowners savings plan.

Mr. Riis: And the spouse could have \$60,000.

Mr. Sabourin: That is right, and the spouse could have the same.

Miss Nicholson: Thank you.

The Chairman: Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I have only one question, which is that once you reimburse depositors, whether they be insured or uninsured... well, in some instances, I believe you have chosen to reimburse uninsured depositors because it was deemed by the corporation to be more economical to do that and assume all the assets, etc., do you then assume all of the rights they otherwise would have had with regard to claims on assets, or any claims against officers, directors, whatever?

Mr. McKinlay: It is my understanding that CDIC ends up being, in a straightforward case, the single depositor in an

[Traduction]

60,000\$ chacun. Pouvez-vous me dire comment on peut faire cela dans le cas d'une seule institution?

M. McKinlay: Je pense qu'à l'article 2.1 de l'annexe à la loi, vous trouverez la réponse à votre question hypothétique. Cet article prévoit que si une personne a un dépôt de 60,000\$ dans un compte ordinaire, ce dépôt est assuré. Si en outre cette personne détient un REER jusqu'à concurrence de 60,000\$, cette somme est assurée. Si par ailleurs, elle a un compte enregistré de revenu de retraite, ce serait assuré. D'autre part, si elle a un REEL, elle est également assurée. Je sais que tout cela est prévu à l'article 2.1 de l'annexe à la loi.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Permettez-moi de demander une précision. Quel est le montant maximum d'un REEL?

M. Dorin: C'est 10,000\$.

Le président: Je vois. C'est bien ce que je pensais. Un REEL ne pourrait jamais atteindre 60,000\$.

M. McKinlay: Vous avez tout à fait raison.

Le président: La question de M^{lle} Nicholson laissait entendre que 60,000\$ seraient versés dans chacun des quatre cas.

Mme Nicholson: Il s'agirait de 60,000\$ dans les trois premiers cas et de 10,000\$ dans le cas d'un REEL. Qu'en est-il des régimes conjoints? Est-ce que chacun des associés peut toucher 60,000\$?

M. McKinlay: Si cela est explicitement prévu à la banque, oui.

Mme Nicholson: Par conséquent, en théorie, il serait possible que quelqu'un reçoive 240,000\$ de l'assurance si...

M. Sabourin: Les comptes conjoints sont considérés dans une catégorie à part et par conséquent l'assurance serait jusqu'à concurrence de 60,000\$. Ainsi, un particulier pourrait avoir 60,000\$ en son nom propre, 60,000\$ dans un compte conjoint, 60,000\$ de REER, 60,000\$ dans un compte enregistré d'épargne-retraite et en plus, un régime enregistré d'épargne-logement.

M. Riis: Et le conjoint pourrait avoir 60,000\$ aussi.

M. Sabourin: C'est juste.

Mme Nicholson: Merci.

Le président: Monsieur Dorin.

M. Dorin: Je n'ai qu'une seule question. Quand vous remboursez un déposant, qu'il soit assuré ou non... Dans certains cas, vous avez choisi de rembourser les déposants non assurés, car la société a jugé que c'était plus avantageux que d'assumer tous les actifs. Assumez-vous ensuite tous les droits que ces gens auraient pu faire valoir sur les actifs ou encore toutes les réclamations contre les administrateurs et les cadres?

M. McKinlay: Je crois savoir que la Société d'assurance-dépôts du Canada, pour finir, serait tout simplement le seul

[Text]

insured category. Instead of there being hundreds of them, we would be the insured depositor and we would take, in effect, the subrogation or assignment of the rights that the depositors would otherwise have.

• 2050

Mr. Dorin: Thank you.

The Chairman: I have a few questions. First, you are now \$1 billion in the hole, Mr. McKinlay.

Mr. McKinlay: That shows a lot of hard work, Mr. Chairman.

The Chairman: That leaves you with a corporation similar to the ones you have been trying to resuscitate for many years. Do you anticipate that, by changing the premium rate from one-thirtieth to one-tenth, you can recover that money, that direction?

Mr. McKinlay: I anticipated the question, and on the assumption that we have no other disasters of consequence, we are confident that we can carry on and keep our borrowings from the Consolidated Revenue Fund below the \$1.5 billion cap. Roughly speaking, we expect that by the end of 1988 those borrowings would be down closer to \$500 million than where they are now.

Mr. Garneau: May I ask a supplementary question?

The Chairman: Yes.

Mr. Garneau: You say that with one-tenth of 1% premium, without any other bankruptcy of a bank or trust company, at the end of 1988, you said . . . ?

Mr. McKinlay: Yes.

Mr. Garneau: Your borrowing will be at \$500 million, which would be half of what it is now.

Mr. McKinlay: Yes.

Mr. Garneau: So at the end of the decade, there will be no debt at all.

Mr. McKinlay: Indeed, we hope so, yes.

Mr. Garneau: Do you think it is really necessary to increase the premium and in five years pay all the debts that occur in one year?

Mr. McKinlay: Absolutely. There is no question that the premiums must be increased because you have the spiralling effect. If the premiums are not increased, the borrowing will increase, interest will increase, and we will find out that we are in the same position as some of the other financial institutions have tragically found themselves in recently. So it is essential that the premiums be increased.

As you know, the act does provide for a rebate of premiums and that kind of thing if the corporation gets itself into a sound financial position, but regrettably, that is not a problem that we face or that we are going to face instantly.

Mr. Garneau: I am sorry, Mr. Chairman.

[Translation]

déposant dans la catégorie assurée. Au lieu d'avoir des centaines de déposants, nous deviendrions le seul déposant assuré, et c'est nous qui assumerions les droits des autres déposants.

M. Dorin: Merci.

Le président: J'ai quelques questions à poser. Tout d'abord, vous dites que vous avez un déficit d'un milliard de dollars, monsieur McKinlay.

M. McKinlay: C'est parce que nous avons beaucoup travaillé, monsieur le président.

Le président: Votre société est donc dans le même bateau que celle que vous tentez de ressusciter depuis de nombreuses années. Pensez-vous vraiment qu'en faisant passer le taux de prime de 1/30 à 1/10, vous pourrez recouvrer cet argent et vous réorienter?

M. McKinlay: J'avais prévu la question; en supposant qu'aucun autre désastre ne s'abatte sur nous, nous pensons pouvoir maintenir nos emprunts du Fonds de revenu consolidé en deçà du cap de 1,5 milliard de dollars. En gros, nous espérons avoir fait baisser nos emprunts à 500 millions de dollars, d'ici la fin de 1988.

M. Garneau: Me permettez-vous une question supplémentaire?

Le président: Oui.

M. Garneau: Vous espérez qu'avez un taux de prime de 1/10 de 1 p. 100, en supposant qu'il n'y ait aucune autre faillite bancaire ni fiduciaire, vous pourrez, d'ici la fin de 1988 . . . ?

M. McKinlay: Oui.

M. Garneau: Vos emprunts auront baissé à 500 millions de dollars, soit à la moitié de ce qu'ils représentent aujourd'hui.

M. McKinlay: Oui.

M. Garneau: D'ici la fin de la décennie, par conséquent, vous ne devriez plus avoir du tout de dette.

M. McKinlay: C'est ce que nous espérons, en effet.

M. Garneau: Est-il vraiment nécessaire de faire monter la prime et de rembourser d'ici cinq ans toutes les dettes de l'année?

M. McKinlay: Absolument. Il faut absolument augmenter les primes, à cause de l'effet d'entraînement. En maintenant les primes au même niveau, les emprunts vont augmenter, de même que les intérêts, et nous pouvons nous retrouver dans la même position que toutes les autres institutions financières qui ont lamentablement fait naufrage récemment. Il est donc essentiel de faire monter les primes.

Vous savez que la loi prévoit une réduction des primes, si la société restabilise sa position financière; mais malheureusement, ce n'est pas un problème qui risque de nous préoccuper dans l'immédiat.

M. Garneau: Je m'excuse, monsieur le président.

[Texte]

The Chairman: Fine. I understand the FDIC . . . I am sorry to use it as a comparison, but I would like to know because we are close neighbours with the United States. What premium rate does the FDIC use?

Mr. McKinlay: I cannot tell you that, Mr. Chairman. That information is in the office. I do not have it at my fingertips.

The Chairman: It has been considered. You must look at other countries to come up with your one-tenth, so it has been considered.

Mr. Riis: Perhaps someone else could give the answer, the people here.

Mr. Sabourin: Mr. Chairman, there is one-twelfth of 1%.

The Chairman: One-twelfth?

Mr. Sabourin: Yes, but on all the deposits, on the total deposits.

The Chairman: On total deposits?

Mr. Sabourin: Yes, sir, and of course, in CDIC right now it is one-thirtieth of 1% on the insured portion only.

The Chairman: So that is the way they are able to fund, through the FDIC, these full-payment payments out that they have gone through in the last period, because I understand they still have \$16 billion in reserves.

Mr. Sabourin: Yes, they have had a number of bankruptcies also and liquidations.

The Chairman: Yes, many. Continental alone was quite an astronomical sum of money.

You said that by 1988 you would be down \$500 million and you hope by the end of the decade you will be at zero. What recommendations are you going to be making to ensure that there is a better watch-dog system of our banking system than has appeared in the last year?

Mr. McKinlay: Mr. Chairman, you could write a book on that subject, and I think it would be somewhat arrogant of me in the extreme, at this juncture, to pose a lot of crisp recommendations.

• 2055

As we know, the problem is being reviewed by the Estey commission. Notwithstanding that, it is my feeling, clearly, on the basis of what I heard when I was here last evening, that something went wrong with the monitoring, regulating system in the country. Certainly it is obvious that there have to be more early warnings for what is going on in financial institutions. A page can be taken out of the Auditor General's book, where such things as comprehensive audits are carried out, where you are not simply looking at the numbers of a corporation but at its business plans, the quality of its management, and many other factors other than the historical, outdated, audited financial statement-type data.

I was quoted in the press a few weeks ago as saying we could be as much as 15 or 20 months out of date with information on

[Traduction]

Le président: Bien. Je n'aime pas nous comparer aux États-Unis, mais il y a une question que j'aimerais poser, étant donné que nous en sommes les proches voisins. Quel est le taux de prime de la FDIC?

M. McKinlay: Je ne peux vous répondre, monsieur le président. J'ai toute l'information au bureau, mais pas ici sous la main.

Le président: Mais vous en avez tenu compte, n'est-ce pas? J'imagine qu'avant d'établir votre taux à 1/10, vous avez regardé ce qui se passait ailleurs.

M. Riis: Les autres témoins peuvent peut-être répondre?

M. Sabourin: Monsieur le président, la FDIC a fixé son taux à 1/12 de 1 p. 100.

Le président: Un douzième?

M. Sabourin: Oui, mais sur l'ensemble des dépôts, c'est-à-dire sur le total des dépôts.

Le président: Sur le total?

M. Sabourin: Oui; or, à la SADC, le taux est actuellement 1/30 de 1 p. 100 pour la partie assurée seulement.

Le président: Voilà donc comment il a été possible—par l'entremise de la FDIC—de financer la totalité des paiements au cours des dernières années; si j'ai bien compris, la FDIC a toujours 16 milliards de dollars de réserve, n'est-ce pas?

M. Sabourin: En effet, mais elle a déjà connu un certain nombre de faillites et de liquidations.

Le président: En effet, beaucoup. La Banque continentale à elle seule représente une somme astronomique.

Vous dites que d'ici 1988, vos emprunts seraient abaissés à 500 millions de dollars, et que vous espériez pouvoir les liquider d'ici la fin de la décennie. Qu'est-ce que vous allez nous recommander pour que le système de surveillance des banques fonctionne mieux qu'au cours de la dernière année?

M. McKinlay: Monsieur le président, on pourrait écrire un livre là-dessus. Il serait très arrogant de ma part, à cette étape-ci, de proposer une série de recommandations rigoureuses.

Le problème est évidemment analysé en ce moment par la commission Estey. Mais j'ai l'impression, d'après ce que j'ai entendu hier soir, qu'il y a eu une faille dans le système de surveillance et de réglementation au pays. Il est évident que des signaux d'alarme doivent pouvoir être déclenchés beaucoup plus tôt dans les institutions financières. On pourrait se reporter au rapport du Vérificateur général sur les vérifications exhaustives: il ne faut pas uniquement analyser les chiffres que fournissent les institutions, mais il faut également analyser leur plan d'action, la qualité de leur direction et beaucoup d'autres facteurs qui n'ont rien à voir avec les données financières de vérification, qui peuvent être désuètes.

J'ai dit il y a quelques semaines, et les journalistes l'ont rapporté, que l'information sur laquelle nous fondions certai-

[Text]

which very, very important decisions are being made. There is an opportunity for the regulators and the government to take a leap forward in the whole concept of regulating financial institutions, concentrating more on where the business is going, looking ahead, as opposed to looking behind to see where it has been. This would be a major departure, but I think it is necessary to avert these kinds of problems in the future.

It is also important that the responsibility for reporting to the regulators be placed clearly on the shoulders of the professional accounting firms. They are the people with the skills. You may not like what they have done with these banks and their procedures, and audits may be under review and question. Notwithstanding that, that is where the talent lies; and unless that talent is harnessed, I do not think it is going to be possible to have the available expertise that is needed to do a modernized monitoring of financial institutions.

The Chairman: I must say of all the witnesses, I finally have some confidence that somebody is coming up with some positive ideas. Miss Nicholson and I are Chairman and Vice-Chairman respectively of the Public Accounts Committee. We are going to the Comprehensive Auditing Foundation in Montreal, and it was a question I was going to bring up there. So you have beaten me to the gun. I am glad you thought of it. I think it is an excellent approach, and I think it could solve many of the problems within Crown corporations and governments and departments.

Mr. McKinlay: I will just report, Mr. Chairman, that Canada Deposit Insurance Corporation is scheduled to be reviewed on a comprehensive audit basis by the Auditor General in 1986. Work is beginning on that now.

The Chairman: That is marvellous. I feel very happy with your response. I am sure you will be giving that input, because you are such a major player if a bank goes down that I am sure they will listen to you and something will be done.

Miss Nicholson: The witnesses may know that my party has been saying the names of the uninsured depositors should be made public because these are people who are receiving an *ex gratia* payment from the government. However, I would of course take a totally different viewpoint in the case of insured depositors, because those people are bank customers who are being insured as planned, whereas in the other case it is exceptional. So I want to make it clear that I want to respect the kind of confidentiality you have to maintain.

But given that limit, are you able to say in terms of categories, and without giving any identifying information, how the \$600 million you issued in the form of 29,000 cheques broke down? That is an average of something under \$21,000 per depositor, I think. Were they in fact mostly near that average, or did you have a big range?

[Translation]

nes décisions très importantes était parfois de 15 à 20 mois en retard. Les organismes de réglementation et le gouvernement ont ici l'occasion de faire un pas de géant et de faire avancer la notion de réglementation des institutions financières, en se concentrant beaucoup plus sur l'orientation des activités commerciales, par opposition à ce qui s'y est déjà passé. Ce serait un changement d'orientation majeure, mais il me semble nécessaire de prévenir la répétition de maux de ce genre.

Il est également important que la responsabilité de signaler tout problème aux organismes de réglementation réside clairement entre les mains des comptables professionnels, puisque ce sont les plus compétents en la matière. Vous n'êtes peut-être pas très satisfait de la façon dont les comptables ont pris en main les procédures bancaires, et il se peut fort bien que leurs vérifications soient remises en question. Néanmoins, ce sont eux qui ont le talent voulu, et si on ne fait pas appel à eux, il ne nous sera pas possible d'aller chercher d'autres experts qui puissent exercer une surveillance des institutions financières, selon des méthodes modernes.

Le président: De tous les témoins, j'avoue que vous êtes celui qui me donne le plus de confiance et qui me semble apporter des idées positives. M^{me} Nicholson et moi-même sommes respectivement présidente et vice-président respectivement du Comité des comptes publics; nous devons assister à une réunion de la Fondation de la vérification exhaustive à Montréal, et j'avais l'intention d'y poser cette question. Vous m'avez devancé. Mais je suis heureux de voir que vous y avez songé. C'est une excellente façon de procéder, et qui—me semble-t-il—pourra résoudre bon nombre des problèmes qui existent dans les sociétés d'État et dans les ministères du gouvernement fédéral.

M. McKinlay: Monsieur le président, puis-je vous signaler que la Société d'assurance-dépôts au Canada doit faire l'objet d'une vérification exhaustive par le Vérificateur général, en 1986. Le travail est déjà entamé.

Le président: Merveilleux. Votre réponse me comble d'aise. Je suis sûr que vous contribuerez grandement à leur vérification et que l'on vous écouterait attentivement, étant donné que vous jouez un rôle si important dans toute faillite bancaire.

Mme Nicholson: Je voudrais aviser les témoins que mon parti réclame la divulgation du nom des déposants non assurés, puisque ce sont des gens que le gouvernement rembourse à titre gratuit. Cependant, je suis d'un tout autre avis dans le cas des déposants assurés, puisqu'il s'agit, dans ce cas-ci, de clients bancaires qui continuent d'être assurés comme prévu, contrairement aux premiers, qui le sont à titre exceptionnel. Je veux donc préciser que je respecte le sceau de la confidentialité que vous voulez apposer sur le nom de vos clients.

Mais cette réserve ayant été émise, et sans divulguer de l'information qui pourrait nous permettre de les identifier, pourriez-vous nous expliquer comment se ventilaient, par catégorie, les 600 millions de dollars que vous avez émis sous forme de quelque 29,000 chèques? Je pense que cela donne une moyenne de quelque 21,000\$ par déposant. Est-ce que cela représente la moyenne, ou est-ce que la gamme était plus vaste?

[Texte]

Mr. McKinlay: That is a very difficult question to answer. I suppose that information could be extracted, but I would be concerned about where the answer to the question might lead.

• 2100

A lot of havoc has been wrought on the financial communities by these disasters, and I think we should be very careful not to compound the problem. I would prefer not to provide that information for a multitude of reasons.

Miss Nicholson: The question was leading, of course, to the question of need, that if in fact most of the depositors were well within the \$60,000 limit then I think we have to say that most people had their needs met within the existing legislation and the question of the need for the additional legislation still remains to be proved.

Mr. McKinlay: The full details of the pay-out arrangements, almost on an individual basis, have been filed with the Estey commission. Until such time as Mr. Justice Estey decides whether or not that information should be made public I think it should be left where it is.

Miss Nicholson: Mr. Chairman, I think the witness misunderstood my question. I thought I was trying to make very clear that I had no interest whatever in individuals who are insured; I was merely trying to get sort of an overall picture.

Perhaps I will let somebody else ask a question while my temper settles down, because I do not care for being lectured by witnesses. I find it very inappropriate. I will come back to my questions in a few minutes.

The Chairman: Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: Thank you, Mr. Chairman.

Do you have a warning list of trust and loan companies, federal or provincial, or chartered banks that may be headed to trouble? Is an early warning given to you from regulators?

Mr. McKinlay: The answer to that question is yes. The Superintendent of Insurance—and the Inspector General, if it is applicable—does attempt to give us some information on a highly confidential basis concerning financial institutions that may appear to be having problems. Fortunately, in many cases names have come on and gone off the list.

Mr. Hawkes: Do you have a record of when you were first warned about the Canadian Commercial Bank?

Mr. McKinlay: I cannot answer that question because I do not know, but I would think that information would be available in the board meeting minutes.

Mr. Hawkes: The same situation for Northland? Does anybody at the table know when they were first warned by the Inspector General that there might be a problem with Northland?

Mr. C. Scott: I can, I hope, answer your first question from memory. As I recall from the minutes, the first dealing by the

[Traduction]

M. McKinlay: Il m'est difficile de vous répondre. J'imagine qu'on pourrait vous donner cette information, mais ce qui m'inquiète, c'est ce à quoi elle pourrait servir.

On a beaucoup blâmé les institutions financières pour les désastres survenus, et il faut prendre garde de ne pas venir encore aggraver le problème. Je préférerais ne pas fournir cette information-là, pour une multitude de raisons.

Mme Nicholson: Ma question visait évidemment à définir les besoins; puisque la plupart des déposants étaient bien en deçà de la limite de 60,000\$, la loi actuelle les protège suffisamment. Voilà pourquoi il reste à prouver qu'une loi supplémentaire est absolument nécessaire.

M. McKinlay: Tous les détails des remboursements—établis pour chaque client ou presque—ont été déposés auprès de la Commission Estey. Je préfère ne pas vous donner plus de détail, tant que le juge Estey n'aura pas décidé si le renseignement doit être rendu public ou non.

Mme Nicholson: Monsieur le président, le témoin a mal interprété ma question. J'ai essayé d'expliquer très clairement que je ne m'intéressais aucunement au nom des particuliers qui étaient assurés; je tentais simplement d'obtenir une idée générale de la situation.

Je laisserai quelqu'un d'autre interroger les témoins, pour me permettre de me calmer: je n'apprécie pas du tout que les témoins se permettent de me faire la morale. C'est tout à fait déplacé. Je reprendrai mes questions dans quelques minutes.

Le président: Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Merci, monsieur le président.

Avez-vous une liste qui indique quelles sociétés de fiducie ou de prêt, qu'elles soient fédérales ou provinciales, ou quelles banques à charte risquent d'avoir des problèmes? Les organismes de réglementation vous en avertissent-ils suffisamment d'avance?

M. McKinlay: Oui. Le Surintendant des assurances—et l'Inspecteur général des banques, au besoin—peuvent nous dire sur une base confidentielle quelles sont les institutions financières dont les affaires semblent cahoteuses. Heureusement, beaucoup de noms ont déjà été rayés de la liste.

M. Hawkes: Vous rappelez-vous quand on vous a averti des difficultés de la Banque commerciale canadienne pour la première fois?

M. McKinlay: Je ne saurais vous répondre; mais j'imagine que le renseignement paraît dans le procès-verbal d'une de nos réunions du conseil d'administration.

M. Hawkes: Est-ce la même chose pour la Norbanque? L'un des témoins peut-il nous dire quand l'Inspecteur général les a avertis pour la première fois des problèmes auxquels se heurtait la Norbanque?

M. C. Scott: Je pense que je peux répondre de mémoire à votre question au sujet de la Banque commerciale. Si je me

[Text]

board with respect to CCB was on March 15, 1985. There were subsequent meetings with the board during March leading up to the March 25 agreement.

With respect to Northland, my recollection is that the minutes at some point thereafter expressed a concern about the liquidity of that bank. I do not recall that there was a precise expression of concern for its survivability prior to late August.

The Chairman: Can I stop you on this just for a minute?

I worry about the date you gave me because on October 15—and I will read it; it is from the Senate hearings of October 10, 1985—Senator Kirby asked:

When did you first inform the Minister of State for Finance of potential difficulties with the CCB?

Mr. Kennett: When the current government took power.

Now, Mr. Kennett was aware of trouble in the CCB in September, 1984 and you were not advised until March... I am only putting this on the record so you are aware that you were not on the early warning system.

• 2105

Mr. C. Scott: Sir, I guess I was attempting to answer the question dealing with the minutes of the corporation, and from memory. To the extent that Mr. Kennett is a member of the board, he, of course, as you have indicated, had some discussion with the Minister. I think there has been evidence elsewhere, going back to September of last year. I was answering the question, I hope, as Mr. Hawkes had related it to the minutes of the corporation.

The Chairman: So you had prior warning to the minutes?

Mr. C. Scott: Well, as I say, I think Mr. Kennett had prior warning. I do not...

The Chairman: But he would share that with you, would he not?

Mr. C. Scott: I think you will have to ask the officials of the corporation, but I think that is...

The Chairman: I mean, would it not be normal? Would you not expect it? To the Chairman, you were not here, but would you not expect that type of warning?

Mr. McKinlay: Mr. Chairman, Mr. Sabourin wrote to the Inspector General of Banks on or about January 5, 1985—this year—and asked if there were any problems in the banking community, chartered banks. And he received a reply back acknowledging that there were no problems.

The Chairman: Thank you. Sorry, that was my supplementary. Thank you.

Mr. Hawkes: That letter was dated January 5, 1985, okay. I guess previous testimony told us that on March 14, the bank, I guess partly as a consequence of American initiatives, reported to both the Inspector General of Banks and to the Governor of

[Translation]

rappelle bien le compte rendu de la réunion, la première fois que le conseil d'administration a parlé de la Banque commerciale, c'était le 15 mars 1985. Le conseil s'est réuni par la suite en mars, jusqu'à la signature de l'accord du 25 mars.

En ce qui concerne la Norbanque, je crois me rappeler que l'on s'est inquiété de la liquidité de la banque, quelque temps après. Si je me rappelle bien les comptes rendus, on ne s'est pas vraiment inquiété de la survie de la banque, avant la fin d'août.

Le président: Puis-je vous interrompre?

Êtes-vous sûr de la date? Je vous cite un passage des audiences sénatoriales remontant au 10 octobre 1985 au cours desquelles le sénateur Kirby a demandé ce qui suit:

Quand avez-vous informé pour la première fois le ministre d'État au Finances des difficultés que risquait de connaître la BCC?

M. Kennett: Lorsque le gouvernement en place est arrivé au pouvoir.

M. Kenneth était au courant, dès septembre 1984, des difficultés de la BCC et vous n'en avez été informés qu'en mars... Il est donc bien évident, et j'insiste là-dessus, que vous n'étiez pas dans le secret des dieux.

M. C. Scott: J'essayais de répondre de mémoire à la question concernant le procès-verbal de cette réunion. Dans la mesure où M. Kenneth fait partie du conseil d'administration, il a certainement, comme vous l'avez dit, eu des discussions avec le ministre. Il en existe sans doute d'autres preuves, si l'on remonte à septembre de l'année dernière. J'espère donc avoir répondu à la question que M. Hawkes avait reliée au procès-verbal de cette réunion.

Le président: Il y avait donc eu un avertissement avant cette réunion?

M. C. Scott: M. Kenneth, sans doute oui, mais moi...

Le président: Pourtant, il aurait dû vous en informer, n'est-ce pas?

M. C. Scott: Il vous faudra poser la question aux cadres de la société, mais je pense que...

Le président: Cela ne serait-il pas normal? Ne vous attendriez-vous pas à être prévenu? Aux yeux du président, vous n'existez pas, mais n'estimeriez-vous pas devoir être informé?

M. McKinlay: Monsieur le président, M. Sabourin a adressé une lettre à l'Inspecteur général des banques vers le 5 janvier 1985 pour lui demander s'il y avait des problèmes dans les milieux bancaires et dans les banques à charte. Il a reçu une réponse affirmant qu'il n'y en avait pas.

Le président: Merci. Je m'excuse de vous avoir interrompu pour poser cette question supplémentaire. Merci.

M. Hawkes: Cette lettre date du 5 janvier 1985, très bien. Des témoins nous ont déjà affirmé que le 14 mars, la banque, sans doute un peu à cause des initiatives américaines, a signalé à l'Inspecteur général des banques et au Gouverneur de la

[Texte]

the Bank of Canada that they were in trouble and it came to you in terms of a minute the very next day. So it was a self-reported phenomenon at that point.

The recall is that the survivability issue, I guess, in terms of Northland came in late August. Is that . . . ?

Mr. C. Scott: I am treading on thin ice. That is my recollection, sir, of the minutes, which I do not have. I was not present. I am only able to tell you my recollection of the minutes.

Mr. Hawkes: I think it would be helpful to have those minutes as well.

Why would you be on an early warning list? What is it about your function that is aided or helped by so-called early warning?

Mr. McKinlay: I think it should be noted that there are several regulators, inspectors. There is the Inspector General of Banks, who does the chartered banks. There is the Superintendent of Insurance, who does the insurance companies. And the provincial regulators. The Superintendent of Insurance, Mr. Hammond, has attempted to provide us with information concerning companies which his department suspects may be having difficulties. And that is a regular monthly report which we receive from him.

Mr. Hawkes: That is a monthly written document, is it, from the Superintendent of Insurance?

Mr. McKinlay: Yes.

Mr. Hawkes: Going back over your corporate memories, has there ever been another situation that came upon you so quickly as Northland?

Mr. Sabourin: Yes.

Mr. Hawkes: There has? Is that rare or common or could you give us the illustration of which one?

Mr. Sabourin: Well, if we take Pioneer Trust as an example, there were some problems. In the latter part of 1984 we were told that this was going to be a funding package. And we were informed in the early part of February, 1985 that the company had closed its doors. So CDIC proceeded that day to present itself in Pioneer Trust to start the payment of insured depositors.

Mr. Hawkes: But if it was February 1985, you did have two or three months' warning then?

Mr. Sabourin: No, we did not. We knew only days before that the company was closing its doors and that the funding was not going to be there.

Mr. Hawkes: I see.

Mr. Sabourin: So it has happened in the past.

Mr. Hawkes: You had some warning in 1984 that it was in trouble, but the warning of closing the doors came right . . .

[Traduction]

Banque du Canada qu'elle était en difficulté, ce dont vous avez eu confirmation le lendemain, quand vous avez reçu le procès-verbal. Donc, à ce moment-là, il s'agissait d'un problème que la banque signalait de sa propre initiative.

Le problème de la survie de la Norbanque s'est posé à la fin d'août, n'est-ce pas . . . ?

M. C. Scott: Je n'ose pas trop m'aventurer, car je n'ai pas le texte du procès-verbal et je dois faire appel à ma mémoire. Je n'étais pas présent à la réunion.

M. Hawkes: Il serait utile que nous ayons également le texte de ce procès-verbal.

Pourquoi devriez-vous compter parmi les premières personnes à être informées? Dans quelle mesure cela vous aiderait-il à mieux vous acquitter de vos responsabilités?

M. McKinlay: Il ne faut pas oublier qu'il y a plusieurs paliers de réglementation et d'inspection. L'Inspecteur général des banques est chargé de surveiller les banques à charte. Le Surintendant des Assurances est responsable des compagnies d'assurance. Il y a également la réglementation provinciale. Le Surintendant des Assurances, M. Hammond, a essayé de nous renseigner sur les compagnies que son département soupçonne d'être en difficulté. Il nous transmet régulièrement ces informations sous forme d'un rapport mensuel.

M. Hawkes: Vous voulez parler d'un rapport mensuel du Surintendant des Assurances?

M. McKinlay: Oui.

M. Hawkes: Au cours de votre carrière, avez-vous jamais entendu parler d'une crise aussi soudaine que celle qui a frappé la Norbanque?

M. Sabourin: Oui.

M. Hawkes: Laquelle? S'agit-il d'un phénomène rare ou courant? Pouvez-vous nous en donner un exemple?

M. Sabourin: Je peux vous donner l'exemple de *Pioneer Trust*, qui connaissait des difficultés. À la fin de 1984, on a appris que des fonds avaient été prêtés à cette société. Par la suite, au début de février 1985, la société a fermé ses portes. Des représentants de la SADC se sont présentés le jour même chez *Pioneer Trust* pour commencer à rembourser les déposants assurés.

M. Hawkes: Puisque cela s'est passé en février 1985, vous aviez été avertis deux ou trois mois à l'avance?

M. Sabourin: Non. Ce n'est que quelques jours avant que nous avons appris que la société allait fermer ses portes faute de capitaux.

M. Hawkes: Je vois.

M. Sabourin: Donc, cela s'est déjà produit.

M. Hawkes: Vous avez été avertis en 1984 que cette société éprouvait des difficultés, mais vous n'avez été prévenus qu'elle allait fermer ses portes que quelques jours . . .

[Text]

[Translation]

• 2110

Mr. Sabourin: That is right, on the liquidation of the company. We had warnings that, yes, it had problems, but not insurmountable ones, that it was getting funded. It did not receive funding, and at the last minute in February, it closed its doors and was put in liquidation a week after.

Mr. Hawkes: Okay.

Mr. Sabourin: Circumstances do change and sometimes . . .

Mr. Garneau: May I ask a question? On that particular case, was the decision to close the door made by the provincial government? Who made the decision?

Mr. Sabourin: It was made by the company itself.

Mr. Garneau: Are you sure of that? The discussion I had with the administration of this company led me to believe differently, but okay.

Mr. Sabourin: That is my recollection. I may be wrong.

Mr. Hawkes: When you pay out insured depositors, do they sign some kind of release?

Mr. Sabourin: It is not necessary. Under our act, there is a subrogation clause.

Mr. Hawkes: Can you explain that?

Mr. Sabourin: If they accept payment, through our act we have provided the subrogation. Basically, all they do is, by accepting payment, hand over their claims against the assets or against the estate of the company. Our act says "subrogation to the rights of interests of the depositor", so basically we stand in their shoes.

Mr. Hawkes: Will that change at all if these funds are voted and you pay out these funds to the uninsured depositors? Will the wording of that subrogation be identical or have you thought through that?

Mr. C. Scott: The rights and interests of the uninsured depositor will vest in Her Majesty, not in this corporation. This corporation's funds are not being paid out for uninsured depositors. If my memory serves me correctly, I think section 10 of this act provides, in effect, for the same kind of subrogation, but in respect to the Government of Canada.

The Chairman: Mr. Hawkes, you have one last question and then you can come back in the next round.

Mr. Hawkes: It will be your job to get that paperwork all in order and present it to Her Majesty, and you will get a fee for that of what dimension, or is that settled?

Mr. de Léry: We are doing it at cost, sir, so there will be no real fee. It will be at cost. Whatever additional expenses we have to incur to carry out this responsibility or this job, we will pass on, yes, to the government. But I would not call it a fee.

Mr. Hawkes: Thank you.

M. Sabourin: C'est cela. Au moment où la compagnie a été liquidée. On nous a prévenus qu'il y avait des problèmes, mais on nous a dit aussi qu'ils n'étaient pas insurmontables, qu'on trouverait les fonds dont on avait besoin. Mais on ne les a pas trouvés, et, à la dernière minute, au mois de février, elle a fermé ses portes et, une semaine plus tard, on a entrepris sa liquidation.

M. Hawkes: Très bien.

M. Sabourin: Il arrive que les circonstances changent . . .

M. Garneau: Puis-je poser une question? Est-ce le gouvernement provincial qui a décidé qu'elle serait liquidée? Qui a pris la décision?

M. Sabourin: La compagnie elle-même.

M. Garneau: Êtes-vous certain? Ce n'est pas l'impression que j'ai eue lorsque j'en ai discuté avec les dirigeants de la compagnie. Enfin.

M. Sabourin: Je vous l'ai dit de mémoire. Il se peut que je me trompe.

M. Hawkes: Lorsque le déposant est indemnisé, doit-il signer une quittance?

M. Sabourin: Ce n'est pas nécessaire. La loi prévoit une subrogation.

M. Hawkes: Qu'est-ce que c'est que cela?

M. Sabourin: La loi prévoit que, si le déposant accepte le paiement, il y a une subrogation. En acceptant le paiement, les déposants renoncent à réclamer ce que la compagnie peut leur devoir. On parle, dans la loi de «subrogation . . . à tous les droits et intérêts du déposant», ce qui veut dire que c'est nous qui agissons au nom du déposant.

M. Hawkes: Si vous remboursez les dépôts non assurés, est-ce que tout cela va changer? L'article prévoyant la subrogation s'appliquera-t-il toujours? Est-ce que vous y avez réfléchi?

M. C. Scott: Les droits et intérêts des déposants non assurés seront cédés à Sa Majesté, et non à la Société d'assurance-dépôts. Les déposants non assurés ne seront pas remboursés à même les fonds de la société. Si je me souviens bien, l'article 10 du projet de loi prévoit une subrogation semblable, mais en faveur du gouvernement fédéral.

Le président: Je vous invite, monsieur Hawkes, à poser une dernière question, après quoi je vous inscris au deuxième tour.

M. Hawkes: Ce sera vous qui serez chargé de rassembler les documents pour les soumettre aux représentants de Sa Majesté, et je suppose que vous serez rémunérés. Cette rémunération s'élèvera à combien? Ou est-ce que tout cela est déjà réglé?

M. de Léry: On le fait à prix coûtant, monsieur. On ne sera pas vraiment rémunérés. Ce sera à prix coûtant. S'il y a des frais additionnels, on demandera au gouvernement de nous les rembourser. Mais on ne peut pas parler de rémunération.

M. Hawkes: Merci.

[Texte]

The Chairman: Miss Nicholson.

Miss Nicholson: Thank you, Mr. Chairman.

Last spring when, I believe, Pioneer Trust was in difficulty, it was found that many depositors who held deposits in foreign exchange, or in some other way which excluded it from CDIC coverage, had in fact been given the impression by the institution that their deposits were fully covered. This was raised in the House, and the Minister of State for Finance undertook to ensure that all institutions knew to be rather careful about this. Yet, apparently in the case of the Canadian Commercial Bank there are several hundred depositors, I am advised, in several branches, mostly in the east rather than the west, who had deposits in U.S. currency and nevertheless had been given certificates saying they were fully covered by CDIC. I gather they kept the hot line at the Canadian Commercial Bank busy for a little while.

Now, does the CDIC consider that it has any obligation to ensure that participating institutions give depositors correct information about what is insured and what is not?

Mr. C. Scott: Miss Nicholson, in so far as the question relates to whether or not there is an obligation on the part of the corporation, I know of none that comes from the act and I cannot think of any that would arise otherwise at law.

• 2115

I know the corporation has attempted on occasion—and, again, I am speaking only from a recollection of the reviewing documents—to ensure that member institutions provide timely and correct advice to depositors. And you will see in the materials which the chairman referred to earlier that there are various brochures which are handed out, prepared by the corporation. Again, I have a recollection which may be faulty, but there is reference in them to the fact that only Canadian dollar deposits are insured. Also, my recollection is the corporation has engaged in correspondence with various member institutions—I am thinking particularly of the CCB—to ensure that correct information is given.

If the question was designed to elicit a legal answer I think my advice to the corporation would be that it has no such obligation, but I think there have been instances where the corporation has attempted to ensure that correct information is given to depositors.

Miss Nicholson: No, Mr. Chairman, I was not seeking a legal answer. I merely wanted to know what, if anything, had been done following the situation with Pioneer last spring by CDIC, or whether this was regarded as being a responsibility of the member institutions solely.

Mr. Sabourin: On the question of insurability, the CDIC has sent out several directives to its member institutions since the Pioneer situation clarifying the deposit insurance aspect to ensure that the financial institutions and their staffs are well aware of the deposits which are insured and non-insurable in the stamping provisions. We have also made a hard push to have all our brochures in all the institutions, in all the

[Traduction]

Le président: Mademoiselle Nicholson.

Mme Nicholson: Merci, monsieur le président.

Au printemps dernier, la *Pioneer Trust* était en difficulté. Beaucoup de clients, dont les dépôts étaient en devises étrangères ou sous une autre forme exclue par la SADC, avaient l'impression que leurs dépôts étaient assurés, mais on a constaté, à ce moment-là, qu'ils ne l'étaient pas. On a soulevé la question à la Chambre, et le ministre d'État aux Finances a encouragé les institutions financières à être très prudents à cet égard. On me dit qu'il y a plusieurs centaines de déposants, qui ont des dépôts en devises américaines dans un certain nombre de succursales de la Banque Commerciale du Canada, dans l'Est plutôt que dans l'Ouest, qui auraient reçu des certificats confirmant que leurs dépôts étaient entièrement assurés. On me dit que, pendant un certain temps, les lignes téléphoniques de la BCC étaient pas mal occupées.

La SADC a-t-elle l'obligation d'assurer que les renseignements donnés aux déposants par les institutions membres sont corrects? Je parle de la question de savoir si les dépôts sont assurés ou non.

M. C. Scott: Autant que je sache, mademoiselle Nicholson, il n'y a pas d'obligation. La loi ne prévoit rien de la sorte, et je ne vois pas d'autres possibilités.

Pour autant que je me souvienne de l'examen des documents, je sais que la société a essayé à quelques reprises d'assurer que les institutions membres offrent des conseils opportuns et des données correctes aux déposants. Dans la documentation à laquelle le président a fait allusion tout à l'heure vous trouverez différentes brochures émanant de la société. Encore là, pour autant que je m'en souvienne, on y mentionne que seuls les dépôts en dollars canadiens sont assurés. De plus, si je me souviens bien, la société entretenait une correspondance avec diverses institutions membres, notamment la BCC, afin de s'assurer qu'elles obtenaient des renseignements exacts.

Si vous avez posé la question pour obtenir une réponse juridique, je dirais que la société n'a pas d'obligation en ce sens, mais à plusieurs reprises elle a tenté de transmettre aux déposants les données correctes.

Mme Nicholson: Monsieur le président, je ne cherche pas de réponse juridique. Je cherche simplement à savoir quelles mesures la SADC avait prises après la fermeture de la Pioneer au printemps ou si elle estimait que la responsabilité reposait uniquement sur les institutions membres?

M. Sabourin: Quant à la possibilité d'assurance, la SADC a émis plusieurs directives à ces institutions membres depuis l'incident Pioneer afin d'éclairer les questions liées à l'assurance-dépôt, et pour que les institutions financières et leur personnel soient informés des dépôts assurés et de ceux qui ne peuvent l'être en vertu des dispositions d'enregistrement. Nous nous sommes efforcés de distribuer ces brochures et dépliants dans toutes les institutions, dans toutes les succursales, pour

[Text]

branches, available for the public, and we answer thousands of correspondents.

In respect of insured deposits, we are constantly monitoring the situation. We look at the newspapers to ensure that there are no questions of misinformation in so far as member institutions providing or trying to attract deposits. So, yes, we have been certainly monitoring the situation closely and I have directed our institutions to act accordingly.

Miss Nicholson: Which deposits are not insured apart from those in foreign currency?

Mr. Sabourin: Any deposit that is not redeemable within five years from the date of the deposit, fair note deposits and, of course, foreign currency deposits. These are the main ones.

The Chairman: Thank you.

Mr. Garneau.

Mr. Garneau: If Bill C-79 is adopted, you will act as the government agency to pay the uninsured depositors. How are you going to make sure that those deposits are real—I mean, the deposits you are going to reimburse? Who gave you the information? Who gave you the assurance that those deposits really exist in the bank and that they have been really there for a while?

Mr. Sabourin: The situation is that, once CDIC decides to do a payout, it physically presents itself at the institution, supplemented by auditors, and we do a complete audit of the deposit liability system. We go from the applications, cheque registers, and we do a sample—enough to satisfy ourselves that the deposits are there. And if we find a problem in the system, then there is a complete review of the whole system. We may take 500, 600, 700—maybe a couple of thousand—to ensure that the systems are in place to give us full satisfaction that we are doing a payout.

We even go a step further. One of our responsibilities is to ensure that no depositor gets more than \$60,000. In most instances, we have to correlate all the information. We check names, addresses, postal code numbers, and try to match the depositors as best as possible to ensure that no depositor receives more than \$60,000.

Mr. Garneau: This is for the \$60,000. But now, for the uninsured depositors, you have a million dollars of deposits to reimburse.

Mr. Sabourin: Yes, sir. The responsibility of the CDIC first of all is to balance the ledgers; balance the cards. Also, to do bank "recs"; ensure that the whole deposit liabilities are there. We cannot pay-off depositors, unless we know that they are all there, so it is a complete audit of deposit liabilities in total. From there, we work down to what is insured. And we always have the figures of the uninsured depositors. Of course we have all that information, because a number of uninsured depositors are insured to the \$60,000 level.

[Translation]

que le public y ait accès, et nous répondons à des milliers de demandes.

Quant au dépôts assurés, nous surveillons la situation de façon continue. Nous surveillons les journaux afin que le public soit bien renseigné sur les modalités de dépôts chez nos institutions membres. Donc, la réponse est oui. Nous surveillons de près, et j'ai donné la consigne à nos institutions pour qu'elles agissent en conséquence.

Mme Nicholson: Quels sont les dépôts qui ne sont pas assurés, les devises étrangères mises à part?

M. Sabourin: Tout dépôt qui n'est pas remboursable dans les cinq ans suivant la date du dépôt, les dépôts imposés et, évidemment, les dépôts en devises étrangères. Voilà les principaux.

Le président: Merci.

Monsieur Garneau.

M. Garneau: Si le bill C-79 est adopté, vous serez l'organisme gouvernemental responsable du remboursement des déposants non assurés. Comment allez-vous vous assurer que ces dépôts que vous allez rembourser sont réels? Qui vous aura donné les renseignements pour le prouver? Qui vous aura donné l'assurance que ces dépôts existent véritablement à la banque et qu'ils y sont depuis un bon moment?

M. Sabourin: Dès que la FADC décide de rembourser, elle envoie dans l'institution son représentant, accompagné de vérificateurs, qui font une vérification complète du passif en dépôts. Nous examinons les demandes, les registres de chèques et nous faisons une sorte d'échantillonnage, assez représentatif quand même pour nous satisfaire que les dépôts y sont véritablement. Si nous tombons sur une difficulté, le système entier est assujéti à un réexamen complet. Sinon, nous prenons 500, 600, 700 ou quelques milliers d'échantillons afin de nous assurer que tout est satisfaisant et que le remboursement sera justifié.

Nous allons même plus loin. L'une de nos responsabilités est de nous assurer qu'aucun déposant ne reçoit plus que 60,000\$. Dans la plupart des cas, nous mettons toutes les données en corrélation. Nous vérifions les noms, les adresses, les codes postaux, nous essayons de comparer les renseignements dans la mesure du possible afin que personne ne reçoive plus que 60,000\$.

M. Garneau: Voilà pour les 60,000\$. Mais dans le cas des déposants non assurés, vous en avez pour un million de dollars.

M. Sabourin: Oui, monsieur. Il incombe à la SADC de clôturer les livres, de dresser le bilan. De plus, elle doit faire des «reconnaisances» des banques pour s'assurer que le passif est tel qu'il est indiqué. Nous ne pouvons rembourser des déposants à moins de savoir qu'ils existent et que leurs dépôts sont en banque. Donc il faut effectuer une vérification intégrale du passif en dépôts. À partir de ce moment-là, nous travaillons progressivement sur les dépôts assurés, gardant toujours en main les chiffres concernant les déposants non assurés. Évidemment, nous avons tous les renseignements, car

[Texte]

[Traduction]

bon nombre de ces déposants non assurés sont quand même assurés jusqu'à concurrence de 60,000 dollars.

• 2120

So we have to do the work. We have to do the full deposit liability auditing to be able to provide the payment of deposit insurance.

Mr. Garneau: That is very nice.

You have only 20 to 25 people, I understand, at the corporation. So you are going to hire other auditors. We have the external auditor of the bank, we have now the curator, and you are going to ask other auditors to check everything.

Mr. Sabourin: No, in most instances we use the curator or the liquidator staff—the audit side. We do a complete auditing of the deposit liability system. It is our responsibility to ensure that no depositor gets paid who is not owed moneys. For facility purposes we use the liquidator staff; the auditors of the liquidator staff. We are all aware that a firm like Clarkson or Price Waterhouse has a department of insolvency liquidators and also have auditors. So it is just a matter of using the same people, who have full knowledge . . . and we will provide that information, of course, to the liquidator, because we work hand in hand with the liquidator, to get down to the numbers.

Mr. Garneau: Yes, but it is going to be the first time that CDIC will have to reimburse uninsured depositors. It is one thing to check, if you paid \$600 million, 29,000 cheques. It is a rather low average. But in this case, one depositor may receive . . . and remain unknown to us and unknown to the Canadian taxpayer because the government does not want to give us the list. So nobody will really know but you gentlemen who received millions of dollars from the taxpayers.

I just wanted to make sure that you double-check. I would prefer the government to come clean with the taxpayer and deposit the list. But you have a very big responsibility. All types of rumours are circulating around. I just want to tell you that it is a very important question.

Is it fair to say the mechanism you have used for the insured depositor is sufficient to protect the taxpayers' money from uninsured depositors with deposits of \$2 million? I do not have the list here, but I think one is over a little over \$2 million. I hope it is a real depositor, not a fake one coming from the list . . .

Mr. Sabourin: Yes, sir.

Mr. Garneau: —at the last minute.

Mr. Sabourin: We have been doing for the last little while a lot of work on identifying any set-offs, any loans, related to depositors. We are certainly working diligently to get all that information. I can assure you that no payments will be paid to any depositor unless he is owed those funds.

Alors il faut faire le travail. Il faut faire la vérification complète pour déterminer notre responsabilité relativement à ces dépôts avant de payer les indemnités.

M. Garneau: Très bien.

Je crois savoir que le personnel de la société n'est composé que de 20 à 25 personnes. Vous allez maintenant embaucher d'autres vérificateurs. Il y a déjà le vérificateur externe, le curateur, et vous allez demander aux autres vérificateurs de tout vérifier de nouveau.

M. Sabourin: Non, la plupart du temps, nous utilisons le curateur ou les responsables de la liquidation, c'est-à-dire le personnel chargé de la vérification. Nous faisons une vérification complète du système pour déterminer la responsabilité relativement à ces dépôts. C'est à nous de nous assurer que personne n'est indemnisé sans raison. Pour faciliter la chose, nous utilisons les responsables de la liquidation, le personnel chargé de la vérification. Nous savons tous qu'une entreprise telle que la Clarkson ou la Price Waterhouse a une section chargée de la liquidation et une autre chargée de la vérification. Il s'agit d'utiliser les mêmes gens, qui sont pleinement renseignés . . . Nous fournissons les renseignements, bien sûr, aux responsables de la liquidation, car nous travaillons en étroite collaboration avec eux pour déterminer les chiffres.

M. Garneau: Oui, mais c'est la première fois que la SADC aura à rembourser des déposants non assurés. Vous avez envoyé 29,000 chèques pour un total de 600 millions de dollars; cela fait une moyenne assez basse. Dans le cas des dépôts non assurés, un déposant peut toucher . . . sans être connu de nous ni des contribuables, pour la seule raison que le gouvernement ne veut pas fournir la liste. Alors, vous serez les seuls à connaître les noms des personnes qui ont reçu des millions de dollars des contribuables.

Je veux simplement m'assurer que vous allez faire une deuxième vérification. J'aurais préféré que le gouvernement dépose la liste pour l'édification des contribuables. Vous avez une très grande responsabilité. Toutes sortes de rumeurs courent. Je vous rappelle que la question est très importante.

Pouvez-vous m'assurer que les mécanismes établis pour le remboursement des déposants assurés sont suffisants pour empêcher les déposants non assurés, qui ont déposé plus de 2 millions de dollars, de toucher l'argent des contribuables? Je n'ai pas la liste sous les yeux, mais je pense que l'un d'eux a déposé plus de 2 millions de dollars. J'espère que c'est un vrai déposant, et pas un faux déposant qui figure sur la liste . . .

M. Sabourin: Oui monsieur.

M. Garneau: . . . au dernier moment.

M. Sabourin: Depuis quelque temps, nous avons essayé de déterminer s'il y avait des prêts ou des compensations aux déposants. Nous travaillons très fort pour recueillir tous ces renseignements. Je vous assure qu'aucun déposant ne recevra un paiement auquel il n'a pas droit.

[Text]

Mr. Garneau: But this work is going to be done by the curator.

Mr. Sabourin: No, the work is being done by the audit staff of the curator on our behalf and under our direction.

Mr. de Léry: I might add, Mr. Garneau, that we do go back and check out many, many original applications for deposits. So we are going back right to the original application. We are checking out these applications to make sure again that these are true and valid deposits. That is being done.

We look at the certificates for a lot of reasons. Certificates are there and you have to find the certificates. There are ways of checking on certificates. As you very well know, there are numbers there. You check the numbers: when they were issued and all that. You can find out, because all these certificates are numbered and you can find out when these numbers were issued, by date and so forth. So there are lots of ways and means for us to go back and check the records. It is just as important for us to check a \$1 million deposit as it a \$20,000 deposit.

Mr. Sabourin: I might add, Mr. Garneau, that CDIC is audited and examined each year by the Auditor General.

Mr. Garneau: But we have heard a lot about external auditors.

Mr. Sabourin: No, the Auditor General of Canada.

Mr. Garneau: Yes, but it is the same . . .

Mr. Sabourin: They do the audits. They verify the pay-outs. We have had a clean bill of health in so far as payments are concerned.

Mr. Garneau: But the reason why I was asking this question is that it is going to be the first time your corporation will be asked to reimburse uninsured depositors.

Mr. Sabourin: There is no difference.

Mr. Garneau: There is a difference in the amount of money.

Mr. Sabourin: There is a difference in the magnitude, yes, but in the work and the administration of CDIC in doing any insured pay-out, it is as important for us with a \$60,000 deposit payment as it is with a \$6 million. The work is the same. The requirement to do a complete review of the process has to be done.

• 2125

Mr. de Léry: We maybe should add, Mr. Garneau—and this is not the first time—we did it for the Province of Saskatchewan in connection with Pioneer, where the Province of Saskatchewan decided to pay uninsured depositors, and we helped them out in that regard.

Mr. Garneau: You acted for the firm.

Mr. de Léry: Yes, we did, sir.

The Chairman: Mr. Riis, there is another example for you where the taxpayer has paid. It just dawned on me. That is what you are looking for, is it not?

[Translation]

M. Garneau: Mais c'est le curateur qui fera le travail.

M. Sabourin: Non, le personnel du bureau du curateur fait la vérification sous notre direction et pour notre compte.

M. de Léry: J'aimerais ajouter, monsieur Garneau, que nous revenons en arrière et nous examinons de très nombreuses demandes de dépôt. Nous examinons la demande originale afin de nous assurer qu'il s'agit de vrais dépôts. Ce travail est actuellement en train.

Nous examinons les certificats pour beaucoup de raisons. Les certificats existent, et il faut les trouver. Il y a des moyens de les vérifier. Comme vous le savez, il y a des chiffres sur ces certificats. Il faut les vérifier, ainsi que la date d'émission et bien d'autres détails. Il y a donc plusieurs moyens de vérifier les dossiers. Il est pour nous aussi important de vérifier un dépôt d'un million de dollars qu'un dépôt de 20,000 dollars.

M. Sabourin: J'aimerais ajouter, monsieur Garneau, que la SADC est l'objet d'une vérification et d'une inspection annuelles de la part du vérificateur général.

M. Garneau: Mais nous avons entendu beaucoup de choses au sujet des vérificateurs externes.

M. Sabourin: Non, je parle du vérificateur général du Canada.

M. Garneau: Oui, mais c'est le même . . .

M. Sabourin: Son personnel fait la vérification, il examine les paiements. Ces paiements doivent être irréprochables.

M. Garneau: Si je vous pose la question, c'est que c'est la première fois que votre société aura à rembourser les déposants non assurés.

M. Sabourin: Il n'y a pas de différence.

M. Garneau: Il y a une différence de montant.

M. Sabourin: La quantité d'argent est différente, mais le travail et l'administration sont pour nous aussi importants pour un paiement de 60,000 dollars que pour un paiement de 6 millions de dollars. Le travail est le même. Il faut passer tout le processus en revue.

M. de Léry: Nous devrions peut-être ajouter, monsieur Garneau, que ce n'est pas la première fois. Nous l'avons fait pour la compagnie Pioneer à la demande de la Saskatchewan qui avait décidé de rembourser les déposants non assurés.

M. Garneau: Vous avez joué un rôle d'intermédiaire.

M. de Léry: Oui.

Le président: Monsieur Riis, cela fait un autre exemple où le contribuable a payé. Je viens tout juste de m'en rendre compte. C'était bien ce que vous vouliez savoir, n'est-ce pas?

[Texte]

Mr. Hawkes: One last question, Mr. Chairman.

The Chairman: One last question, Mr. Hawkes. His one-last question usually stretches into 10, so we have to watch him.

Mr. Hawkes: You will be simply amazed.

Do the minutes record whether decisions are unanimous, or on division, or not?

Mr. Sabourin: The minutes report that the decision has been made by the board of directors.

Mr. Hawkes: And not whether it was on division. That is a great term around here—on division.

Mr. Sabourin: I do not recollect that there has been division—

Mr. de Léry: I do not in the time I have been with the corporation, which is about 16, 17 months, recall where there was any division.

Mr. Hawkes: We could assume probably that all decisions—the decision to use the 75 million; to take a position; the decision to wind up the banks on September 1—were unanimous.

Mr. de Léry: Yes, sir.

Mr. Hawkes: By all members who were in attendance?

A Witness: That is correct.

A Witness: A certain percent was registered.

The Chairman: I would like to express, on behalf of the committee, our extreme thanks to you, Mr. McKinlay, and the other gentlemen from CDIC. It has been a great help for us tonight. You provided us with some very important information that will be added to our—

Mr. Riis: Could I add one point, to Mr. McKinlay? It is not a question, it is just an observation.

The Chairman: Okay.

Mr. Riis: In your new position, Mr. McKinlay, if you have an opportunity again to sit in on a meeting like they had on the weekend of March 23, if we were ever unfortunate to have to go through that, we would hope that you would use your years of experience, perhaps to throw some caution to the wind before these decisions are made again, or, rather, not throw caution to the wind until these decisions are made.

The Chairman: I think Mr. McKinlay has shown his good judgment tonight in some of the answers he has given to us, and I really want to thank him very much on behalf of the committee for appearing before us and providing us with the help to get this bill back into the House. Thank you so much.

Mr. C. Scott: Mr. Chairman, just before you break, may I correct something? I led Mr. de Léry into a slight error in one answer, and I apologize to him and to the committee. The question was, I think, from Mr. Hawkes, with regard to whether the September 1 decision was based on insolvency. A recollection which I passed on to Mr. de Léry was that it

[Traduction]

M. Hawkes: Une dernière question, monsieur le président.

Le président: Une dernière question, monsieur Hawkes. Généralement, ses dernières questions durent au moins dix minutes, nous allons donc le surveiller de près.

M. Hawkes: Je vais vous surprendre.

Les procès verbaux indiquent-ils ou non si les décisions ont été prises à l'unanimité ou à la simple majorité?

M. Sabourin: Les procès-verbaux rapportent que la décision a été prise par le conseil d'administration.

M. Hawkes: Sans préciser si elle a été prise à la simple majorité, expression très à la mode en ce moment.

M. Sabourin: Je n'ai pas souvenir . . .

M. de Léry: Cela fait environ 16 à 17 mois que je travaille pour la société et je ne me souviens pas qu'aucune décision ait été prise à la simple majorité.

M. Hawkes: Nous pouvons donc supposer que toutes les décisions—la décision d'utiliser les 75 millions de dollars; la décision de liquider les banques le 1^{er} septembre—ont été prises à l'unanimité.

M. de Léry: Oui, monsieur.

M. Hawkes: Par tous les membres présents?

Un témoin: C'est exact.

Un témoin: Un certain pourcentage a été enregistré.

Le président: Je tiens à exprimer au nom du comité nos sincères remerciements à M. McKinlay et à l'autre représentant de la SADC. Votre témoignage nous a été fort utile. Vous nous avez communiqué des renseignements très importants qui seront versés à notre . . .

M. Riis: Puis-je ajouter une chose à l'intention de M. McKinlay? Il ne s'agit pas d'une question, mais d'une simple observation.

Le président: D'accord.

M. Riis: Dans vos nouvelles fonctions, monsieur McKinlay, si jamais vous participez de nouveau à une réunion analogue à celle qui a eu lieu pendant le weekend du 23 mars, si jamais nous avions la malchance de revivre la même expérience, nous osons espérer que, fort de vos années d'expérience, vous rappèlez les autres participants à la prudence avant qu'ils ne prennent leurs décisions.

Le président: Je crois que M. McKinlay nous a donné la preuve, ce soir, de la sûreté de son jugement dans certaines de ses réponses, et je tiens tout particulièrement à le remercier au nom du Comité d'avoir répondu à notre invitation et de nous avoir prêté assistance pour que nous renvoyons au plus tôt ce projet de loi devant la Chambre. Merci beaucoup.

M. C. Scott: Monsieur le président, avant que vous ne leviez la séance, puis-je apporter une rectification? J'ai induit M. de Léry à répondre à une question d'une manière un peu erronée et je m'en excuse auprès de lui et du Comité. Je crois que la question avait été posée par M. Hawkes. Il voulait savoir si la décision du premier septembre se fondait sur l'insolvabilité.

[Text]

related to viability. Indeed the minute does speak of viability, but the conclusion that the board reached at that point was that the banks were insolvent. Both words were there, and I want to correct any misapprehension when you get a copy of the minutes to ensure that was my error.

Mr. Hawkes: Could you read that to us? Is that possible?

Mr. C. Scott: I have only the one from the Northland, a copy of it, here. It is a public document, sir. It has been filed in the court in Winnipeg.

Be it resolved that, one, the corporation is of the opinion that the Northland Bank, the Bank, is insolvent . . .

And then it carries on with various other authorizations and resolutions. But that was the conclusion of the board at that time.

Mr. Hawkes: Number one.

Mr. C. Scott: Yes, sir.

Mr. Hawkes: Thank you very much.

The Chairman: This meeting is adjourned until 9.30 a.m. on Thursday, at which time we will start in on a clause-by-clause study of the bill.

[Translation]

J'ai dit à M. de Léry que selon mes souvenirs elle avait été fondée sur la viabilité. En vérité, le procès verbal parle de viabilité, mais la conclusion à laquelle avait alors abouti le conseil d'administration était que ces banques étaient insolvables. Les deux termes figurent dans le procès verbal et je tiens à rectifier tout malentendu avant que vous ne receviez copie de ce procès-verbal. C'est mon erreur.

M. Hawkes: Pourriez-vous nous en faire lecture? Est-ce possible?

M. C. Scott: Je n'ai que la copie concernant la Norbanque. Ce document est public, monsieur. Il a été déposé auprès du greffe du tribunal de Winnipeg.

Il est résolu que, premièrement, la société est de l'avis que la Norbanque, la banque, est insolvable . . .

Suivent diverses autres autorisations et résolutions. Il reste que c'était la conclusion du conseil d'administration à l'époque.

M. Hawkes: Numéro un.

M. C. Scott: Oui, monsieur.

M. Hawkes: Merci beaucoup.

Le président: La séance est levée jusqu'à jeudi 9h30, heure à laquelle nous entamerons l'étude, article par article, du projet de loi.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES—TÉMOINS

At 11:00 a.m.:

From the Northland Bank:

William E. Neapole, President and Chief Executive Officer;
Robert A. Wilson, Chairman of the Board.

At 3:30 p.m.:

From the Office of the Inspector General of Banks:

W.A. Kennett, Inspector General;
Donald M. Macpherson, Assistant Inspector General;
Neville Grant, Director, Inspection Division;
Ursula Menke, Counsel.

At 8:00 p.m.:

From the Canada Deposit Insurance Corporation:

Ronald A. McKinlay, Chairman;
Charles C. de Léry, Chief Executive Officer;
J.P. Sabourin, Chief Operating Officer;
Charles F. Scott, Counsel.

A 11 heures:

De la Norbanque:

William E. Neapole, président et chef de la direction;
Robert A. Wilson, président du Conseil.

A 15 h 30:

Du Bureau de l'Inspecteur général des banques:

W.A. Kennett, inspecteur général;
Donald M. Macpherson, inspecteur général adjoint;
Neville Grant, directeur, division des inspections;
Ursula Menke, conseiller juridique.

A 20 heures:

De la Société d'assurance-dépôts du Canada:

Ronald A. McKinlay, président;
Charles C. de Léry, chef de la direction;
J.P. Sabourin, administrateur en chef des opérations;
Charles F. Scott, conseiller juridique.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 7

Thursday, November 7, 1985

Chairman: Scott Fennell

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 7

Le jeudi 7 novembre 1985

Président: Scott Fennell

*Minutes of Proceedings and Evidence
of the Legislative Committee on*

BILL C-79

An Act respecting the provision of compensation to
depositors of Canadian Commercial Bank, CCB
Mortgage Investment Corporation and Northland
Bank in respect of uninsured deposits

*Procès-verbaux et témoignages
du Comité législatif sur le*

PROJET DE LOI C-79

Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la
Banque commerciale du Canada, de la Compagnie
de Placements Hypothécaires CCB et de Norban-
que relativement aux dépôts non assurés

RESPECTING:

Order of Reference

INCLUDING:

The Report to the House

CONCERNANT:

Ordre de renvoi

Y COMPRIS:

Le Rapport à la Chambre

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the
Thirty-third Parliament, 1984-85

Première session de la
trente-troisième législature, 1984-1985

Chairman: Scott Fennell

Président: Scott Fennell

MEMBERS/MEMBRES

Bill Attewell
Don Blenkarn
Pierre H. Cadieux
Michael Cassidy
Gérald Comeau
Murray Dorin
Raymond Garneau
Jim Hawkes
Jim Jepson
Donald Johnston

Bill Kempling
Alex Kindy
Fred King
Claude Lanthier
Doug Lewis
George Minaker
Aideen Nicholson
Louis Plamondon
Nelson A. Riis
Norm Warner

(Quorum 11)

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee

Pursuant to Standing Order 70(6)(b)

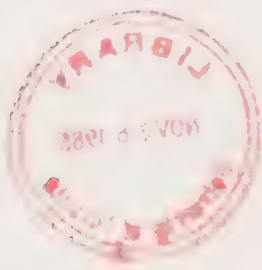
On Thursday, November 7, 1985:

Michel Champagne replaced Geoff Wilson;
Fred King replaced Nic Leblanc;
Gérald Comeau replaced Michel Champagne.

Conformément à l'article 70(6)b) du Règlement

Le jeudi 7 novembre 1985:

Michel Champagne remplace Geoff Wilson;
Fred King remplace Nic Leblanc;
Gérald Comeau remplace Michel Champagne.



REPORT TO THE HOUSE

Thursday, November 7, 1985

The Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, has the honour to report the Bill to the House.

In accordance with its Order of Reference of Tuesday, October 22, 1985, your Committee has considered Bill C-79 and has agreed to report it without amendment.

A copy of the Minutes of Proceedings and Evidence relating to this bill (*Issues Nos. 1 to 7 which includes this report*) is tabled.

Respectfully submitted,

Le président,

SCOTT FENNELL,

Chairman.

RAPPORT À LA CHAMBRE

Le jeudi 7 novembre 1985

Le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque Commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés, a l'honneur de rapporter le projet de loi à la Chambre.

Conformément à son Ordre de renvoi du mardi 22 octobre 1985, votre Comité a étudié le projet de loi C-79 et a convenu d'en faire rapport sans modification.

Un exemplaire des Procès-verbaux et témoignages relatifs à ce projet de loi (*fascicules nos 1 à 7 qui comprend le présent rapport*) est déposé.

Respectueusement soumis,

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, NOVEMBER 7, 1985
(12)

[Text]

The Legislative Committee on Bill C-79, An Act respecting the provision of compensation to depositors of Canadian Commercial Bank, CCB Mortgage Investment Corporation and Northland Bank in respect of uninsured deposits, met at 9:50 o'clock a.m. this day, the Chairman, Scott Fennell, presiding.

Members of the Committee present: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michel Champagne, Gérald Comeau, Murray Dorin, Jim Hawkes, Bill Kempling, Alex Kindy, Fred King, George Minaker, Nelson A. Riis and Norm Warner.

Witnesses: From the Department of Finance: Gordon King, General Director, Financial Sector Policy Branch. *From the Department of Justice:* Hy Calof, Assistant Deputy Minister, Legal Services, Department of Finance.

The Committee resumed consideration of its Order of Reference dated Tuesday, October 22, 1985 (*See Minutes of Proceedings and Evidence, Monday, October 28, 1985, Issue No. 1*).

On Clause 2

The witnesses answered questions.

Clause 2 carried on division.

On Clause 3

Mr. Riis moved,—That Clause 3 of Bill C-79 be deleted and the following substituted:

“(a) Subject to this Act and regulations, the Canada Deposit Insurance Corporation make a cash advance to the uninsured depositors of the Canadian Commercial Bank and the Northland Bank.

(b) That the amount of the cash advance to each individual uninsured depositor be equal to the amount of the uninsured deposit multiplied by a percentage estimate by the respective liquidators of the two banks of the present value of the net collections of respective assets of the banks.

(c) That those receiving cash advances from the Canada Deposit Insurance Corporation in lieu of uninsured deposits have their names made public.”

And debate arising thereon, the Chairman suggested that the amendment had been offered at the wrong place in the Bill.

By unanimous consent, Mr. Riis withdrew his amendment.

Clause 3 carried on division.

Clauses 4, 5 and 6 carried severally on division.

On Clause 7

Mr. Riis moved,—That Clause 7 of Bill C-79 be deleted and the following substituted:

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 7 NOVEMBRE 1985
(12)

[Traduction]

Le Comité législatif sur le projet de loi C-79, Loi prévoyant une indemnité aux déposants de la Banque commerciale du Canada, de la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB et de Norbanque relativement aux dépôts non assurés, se réunit, ce jour à 9 h 50, sous la présidence de Scott Fennell, (*président*).

Membres du Comité présents: Bill Attewell, Don Blenkarn, Michel Champagne, Gérald Comeau, Murray Dorin, Jim Hawkes, Bill Kempling, Alex Kindy, Fred King, George Minaker, Nelson A. Riis, Norm Warner.

Témoins: Du ministère des Finances: Gordon King, directeur général, direction de la politique du secteur financier. *Du ministère de la Justice:* Hy Calof, sous-ministre adjoint, Services juridiques, ministère des Finances.

Le Comité reprend l'étude de son ordre de renvoi du mardi 22 octobre 1985. (*Voir Procès-verbaux et témoignages du lundi 28 octobre 1985, fascicule n° 1*).

Article 2

Les témoins répondent aux questions.

L'article 2 est adopté avec voix dissidente.

Article 3

M. Riis propose,—Que l'article 3 du projet de loi C-79 soit supprimé et remplacé par ce qui suit:

«a) Sous réserve des dispositions de la présente loi et de ses règlements, que la Société d'assurance-dépôts du Canada verse des avances à découvert aux déposants non assurés de la Banque Commerciale du Canada et de la Norbanque.

b) Que le montant de l'assurance à découvert ainsi versée à chacun des déposants non assurés égale le montant du dépôt non assuré, multiplié par une estimation au pourcentage, par les liquidateurs respectifs des deux banques, de la valeur actuelle de l'ensemble des avoirs respectifs des banques.

c) Que les noms des personnes qui reçoivent de la Société d'assurance-dépôts, des avances à découvert en guise de dépôts non assurés soient rendus publics.»

Un débat s'ensuit, puis le président propose que l'amendement est formulé au mauvais endroit dans le projet de loi.

Par consentement unanime, M. Riis retire son amendement.

L'article 3 est adopté avec voix dissidente.

Les articles 4, 5 et 6 sont respectivement adoptés avec voix dissidente.

Article 7

M. Riis propose,—Que l'article 7 du projet de loi C-79 soit supprimé et remplacé par ce qui suit:

“(a) Subject to this Act and regulations, the Canada Deposit Insurance Corporation make a cash advance to the uninsured depositors of the Canadian Commercial Bank and the Northland Bank.

(b) That the amount of the cash advance to each individual uninsured depositor be equal to the amount of the uninsured deposit multiplied by a percentage estimate by the respective liquidators of the two banks of the present value of the net collections of the respective assets of the banks.

(c) That those receiving cash advances from the Canada Deposit Insurance Corporation in lieu of uninsured deposits have their names made public.”

And debate arising thereon, the Chairman ruled the amendment out of order on the grounds that it sought “to leave out from the first word to the end of the clause in order to substitute other words or to effect a redrafting of the clause”. (Beauchesne’s Fifth Edition, p. 233, c. 773(9))

Clause 7 carried on division.

Clauses 8, 9, 10 and 11 carried severally on division.

On Clause 12

Mr. Riis moved,—That Bill C-79 be amended by adding immediately after line 35 on page 6 the following section:

“(3) Notwithstanding the Bank Act, the Minister shall cause to be published in this year’s Public Accounts a list of all depositors to which a payment was made under this Act.”

After debate, the question being put on the amendment, it was negatived on division.

Clause 12 carried on division.

Clauses 13, 14, 15, 16 and 17 carried severally on division.

Clause 1 carried.

The Title carried.

The Bill carried on division.

Ordered,—That the Chairman report C-79 without amendment to the House.

At 11:08 o’clock p.m. the Committee adjourned to the call of the Chair.

«a) Sous réserve des dispositions de la présente loi et de ses règlements, que la Société d’assurance-dépôts du Canada verse des avances à découvert aux déposants non assurés de la Banque Commerciale du Canada et de la Norbanque.

b) Que le montant de l’assurance à découvert ainsi versée à chacun des déposants non assurés égale le montant du dépôt non assuré, multiplié par une estimation au pourcentage, par les liquidateurs respectifs des deux banques, de la valeur actuelle de l’ensemble des avoirs respectifs des banques.

c) Que les noms des personnes qui reçoivent de la Société d’assurance-dépôts, des avances à découvert en guise de dépôts non assurés soient rendus publics.»

Un débat s’ensuit, puis le président déclare l’amendement irrecevable car il propose d’insérer des mots «en vue de remplacer par une autre la disposition que contient l’article, ou de retrancher tous les mots... du premier au dernier». (*Beauchesne*, cinquième édition, p. 239, commentaire 773(9)).

L’article 7 est adopté avec voix dissidente.

Les articles 8, 9 et 10 sont respectivement adoptés avec voix dissidente.

Article 12

M. Riis propose,—Que le projet de loi C-79 soit modifié en ajoutant à la suite de la ligne 32, page 6, ce qui suit:

«(3) Nonobstant la *Loi sur les banques*, le ministre fera paraître dans les Comptes publics de cette année une liste de tous les déposants à qui un paiement a été effectué en vertu de ladite loi.»

Après débat, l’amendement est mis aux voix et rejeté.

L’article 12 est adopté avec voix dissidente.

Les articles 13, 14, 15, 16 et 17 sont respectivement adoptés.

L’article 1 est adopté.

Le titre est adopté.

Le projet de loi est adopté avec voix dissidente.

Il est ordonné,—Que le président présente à la Chambre le projet de loi C-79 sans amendements.

A 11 h 08, le Comité s’ajourne jusqu’à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité

Charles Bellemare

Clerk of the Committee

EVIDENCE

(Recorded by Electronic Apparatus)

[Texte]

Thursday, November 7, 1985

• 0950

The Chairman: Order, please. We are going to proceed. I admit that we do not have a quorum, but until we get a quorum we are going to go through clause-by-clause discussion, and then when we get the quorum we will approve the clauses. Sometime this morning we should have a quorum.

Today we have as witnesses Mr. Gordon King, General Director, Financial Sector Policy Branch—everybody knows him, he has been in the House so often—and Mr. Hy Calof, Assistant Deputy Minister, Legal Services, Department of Finance; I think everybody knows him. They are here to answer any technical questions regarding the various clauses in the bill, so they can answer the questions we may come up with.

Let us now commence with clause 2.

On clause 2—*Definitions*

The Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: Mr. Chairman, I hope we can use this clause 2 as an opportunity for committee members to get into some discussion about two topics that I think we have to deal with. The first relates to Northland Bank and the second relates to the debenture holders. I think these are two outstanding issues that have been brought to our attention that we have to address and deal with in some way or another.

As for Northland, my question is this. Bill C-79 is intended to provide pay-out to the uninsured depositors of Northland. Northland is not in liquidation at the moment. We heard from the president and the chairman of the board as well as the Senate Committee on National Finance. Just to start a discussion—and I hope we can have at least a short discussion—it seems to me that after you heard what they had to say and what they had to say about the evidence that was produced that led to their demise, perhaps the Governor and Inspector General of Banks, the Minister of Finance—I am not sure where CDIC was in that—when it came to dealing with the CCB did not handle that whole process all that well, to put it mildly perhaps.

Let us say there were lots of unanswered questions about how CCB was handled in terms of winding it down, as to whether or not that fateful decision back on March 22, 23 and 24 was the correct one, whether or not it was based on adequate information and so on. But it seems to me there was a sense that it was mishandled. When you look at Northland, you almost get the impression that they over-reacted, that they looked at a potentially bad situation and felt: We do not want to create another CCB, so let us move in and knock these

TÉMOIGNAGES

(Enregistrement électronique)

[Traduction]

Le jeudi 7 novembre 1985

Le président: À l'ordre, s'il vous plaît. Nous allons maintenant commencer. Je reconnais que nous n'avons pas le quorum, mais en attendant d'être suffisamment nombreux, nous pourrions néanmoins discuter des différents articles, et nous les adopterons une fois le quorum atteint. Et il devrait l'être à un moment ou à un autre dans le courant de la matinée.

Nous accueillons parmi nous ce matin M. Gordon King, directeur général, Direction de la politique du secteur financier—tout le monde le connaît car il est souvent venu à la Chambre—et M. Hy Calof, sous-ministre adjoint, Direction juridique, ministère des Finances, que tout le monde connaît également il me semble. Ils sont ici pour répondre aux questions techniques que vous voudrez leur poser relativement aux différents articles du projet de loi.

Commençons par l'article 2.

Article 2—*Définitions*

Le président: Monsieur Riis.

M. Riis: Monsieur le président, j'espère que nous pourrions, à partir de l'article 2, entamer une discussion générale au sujet de deux questions que nous nous devons, il me semble, d'examiner. Premièrement, la Norbanque, et, deuxièmement, les détenteurs des débetures. Il s'agit là de deux questions qui ont été portées à notre attention et qu'il nous reste encore à régler.

En ce qui concerne la Norbanque, ma question est la suivante. Le projet de loi C-79 a pour objet de garantir un remboursement aux déposants non assurés de la Norbanque. Or, la Norbanque n'est pas en liquidation. Nous avons entendu le président ainsi que le président du conseil d'administration et le Comité du Sénat sur les finances nationales. En guise d'introduction à la discussion—et j'espère que nous pourrions avoir au moins une petite discussion là-dessus—je dirais qu'il me semble, vu ce qu'ils ont dit et vu leurs déclarations relativement aux témoignages et aux preuves qui ont été déposés et qui se sont soldés par leur démantèlement, que le gouverneur et l'inspecteur général des banques ainsi que le ministre des Finances—et je ne sais pas très bien quel rôle aurait joué là-dedans la Société d'assurance-dépôts du Canada (SADC)—n'ont peut-être pas pris les mesures qu'il fallait relativement à la Banque Commerciale du Canada, c'est le moins qu'on puisse dire.

Disons qu'un grand nombre de questions relativement à l'affaire de la BCC, à la façon dont ses activités ont été réduites et à la justesse des renseignements sur lesquels on s'était fondé pour rendre la décision fatale du 22, du 23 ou du 24 mars dernier, sont restées sans réponse; mais j'ai également la très nette impression qu'on s'y est mal pris, qu'on a été maladroits. Dans le cas de la Norbanque, par exemple, on a presque l'impression qu'ils ont réagi avec excès, qu'ils ont vu une situation qui était plutôt mauvaise et qu'ils ont réagi en

[Texte]

people off right now. Northland came to us and said they were convinced, as the bankers in place, that they could make a go of it, that the bank could be made viable with some help from the federal government.

So the question I raise, Mr. Chairman, for yourself and perhaps for the other members of the committee is: In light of what they have said, is it appropriate for us to move now with this, which sends a very clear signal that in fact yes, they are paying off the uninsured depositors, at least up to 60% on this go-around? Does that preclude any possibility of changes being made that would in fact see that bank assisted and sustained as a viable banking entity in western Canada?

The Chairman: Before that, I would like to ask a question of the witnesses. I trust you were listening to Mr. Riis. If what he stated and what we have heard is some witnesses really indicating that the question of this bank's solvency was not the major issue, that it was the viability and the single depositor . . . If this bill went through and the curator all of a sudden said they need the money in now, but I think this thing could be worked through to make the bank viable, could this money be treated as a loan to be repaid, or does passing this bill mean the liquidator automatically walks in and winds up the bank?

• 0955

Mr. Hy Calof (Assistant Deputy Minister, Legal Services, Department of Finance): What the bill seeks is authority to pay to the depositors the amount of their uninsured deposit. So on the first question, it is not a question of a loan. The provision under the legislation is that there be a payment in respect of which Her Majesty would require all the rights, titles, and interests of the depositor. That is that part of it.

On the second part of the question . . .

The Chairman: So in effect the government is the creditor.

Mr. Calof: The government has all the rights, titles, and interests. It is as if the government were the depositor at that stage of the game.

The Chairman: So in essence there would be a single depositor . . .

Mr. Calof: Correct.

The Chairman: —for the bank, which they would try to work out if they could.

Mr. Calof: Absolutely. There would be the single depositor, being Her Majesty in right of Canada.

On the second point, the bill does not require as a condition precedent that the winding-up order be obtained, that the

[Traduction]

disant: nous ne voulons pas créer une autre BCC, alors intervenons tout de suite. Les banquiers responsables de la Norbanque sont venus nous voir et ils nous ont dit qu'ils se sentaient en mesure de se débrouiller, que selon eux, la banque pourrait redevenir viable si elle bénéficiait d'une aide du gouvernement fédéral.

Monsieur le président, la question que je vous pose, à vous et aux autres membres du Comité est la suivante: vu ce qu'ils nous ont dit, est-il opportun que nous prenions tout de suite des mesures qui donneront un signal très clair aux gens, qui reviendront à dire: oui, ils vont rembourser les déposants non assurés, jusqu'à concurrence minimum de 60 p. 100 de la valeur de leurs dépôts, pour cette fois-ci en tout cas? Si nous agissons de la sorte, cela éliminera-t-il la possibilité pour nous de prendre d'autres mesures afin d'aider la banque et d'en faire de nouveau une entité bancaire viable dans l'Ouest canadien?

Le président: Avant que de discuter de cela, j'aimerais poser une question aux témoins. Vous avez sans doute écouté M. Riis. S'il a raison et s'il est vrai, conformément à ce que nous ont dit certains témoins, que le gros problème n'était pas vraiment la solvabilité de la banque, mais bien sa viabilité et le fait qu'un seul déposant . . . Si le projet de loi est adopté, et si le séquestre décide tout d'un coup qu'il veut l'argent tout de suite—je pense quant à moi que nous pourrions nous arranger de façon à rendre la banque viable à nouveau—cet argent pourrait-il être versé sous forme de prêt devant être remboursé, ou bien l'adoption du projet de loi signifierait-elle que le séquestre devrait procéder automatiquement et immédiatement à la liquidation de la banque?

M. Hy Calof (sous-ministre adjoint, Direction juridique, ministère des Finances): Ce que prévoit le projet de loi, c'est l'autorisation de rembourser aux déposants un montant équivalent à leurs dépôts non assurés. Pour répondre à votre première question, il ne s'agit donc pas d'un prêt. En effet, l'une des dispositions du projet de loi prévoit, en cas de paiement, la cession à Sa Majesté, de tous les droits, titres et intérêts des déposants. C'est une des conditions du projet de loi.

Quant au deuxième volet de votre question . . .

Le président: Le gouvernement serait donc en fait le créancier.

M. Calof: Le gouvernement aurait tous les droits, titres et intérêts. Comme si c'était lui le déposant, à ce moment-là.

Le président: Il n'y aurait donc qu'un seul déposant . . .

M. Calof: C'est exact.

Le président: . . . en ce qui concerne la banque, et ils essaieraient de s'entendre .

M. Calof: Absolument. Il n'y aurait plus qu'un déposant, Sa Majesté du Chef du Canada.

En ce qui concerne la deuxième question, le projet de loi n'exige pas que l'on obtienne l'ordre de liquidation avant de

[Text]

liquidation be actually in process. So indeed, as we know in the case of Northland, there is a curator; there has not yet been appointed a provisional liquidator. Nevertheless, after the bill receives royal assent, one could still proceed and make all payments to the depositors of Northland for the uninsured amount of their deposits and in theory no further steps towards the winding up are mandated by this bill.

The Chairman: In effect they can do precisely what the Bank of England did with Johnson Matthey. They nationalized them, and now they have them cleaned up and they are turning around and reprivatizing them. So that could be done.

Mr. Kempling: In the case of Northland or of CCB?

The Chairman: Northland. I am talking as a comparison with Johnson Matthey in Britain.

Mr. Kempling: No liquidator has been appointed.

Mr. Calof: That is correct. I think one has to be fully conscious of the different status of the two institutions in question.

The Chairman: Yes, we are aware. I was talking only about the Northland. There is no question about the CCB.

Mr. Riis: I guess I do raise with my colleagues here a concern, that I guess technically we are not bringing down or closing the door totally. But it seems to me we are sending quite a significant signal if we pass this Bill C-79 as it is presently before us, essentially saying, well, we are paying off the uninsured depositors now. CDIC paid off the insured depositors. It is not a very positive signal we are sending out to that part of the country that we are interested in doing what we can to save that particular bank. In my own heart I do not feel we are ready at this point to send out that very destructive signal...

Mr. Kempling: We are not sending out a destructive signal; not in the case of Northland, we are not, because no liquidator has been appointed.

Mr. Riis: Technically you are right, Bill. But what are we telling people out there? What are we telling the people who are concerned with that bank? Do we say we are moving in here; we are paying out everybody at CCB—because they are finished, obviously—we are paying out everybody with Northland because... because what? They are not quite finished, or we are not quite sure?

Mr. Kempling: Because they cannot proceed unless they have some funds with which to operate. They are not taking deposits in. If they are going to sell any of the accounts off, there are two sides to the accounts. There is a depositors side and a loan side. As we heard from Mr. McGirr the other evening, that creates a real problem in getting rid of and cleaning the matter up.

But if I may pursue it for a moment, from my point of view the whole thing revolves around the... The whole industry has probably learned a hell of a lot from this exercise. The whole

[Translation]

procéder à la liquidation. Dans le cas de la Norbanque, il y a un séquestre, mais personne n'a encore été nommé liquidateur provisoire. Quoi qu'il en soit, une fois que le projet de loi a reçu la sanction royale, il serait toujours possible d'aller de l'avant et de rembourser aux déposants de la Norbanque la partie non assurée de leurs dépôts. Théoriquement, le projet de loi ne prévoit rien d'autre quant à la liquidation de la banque.

Le président: En fait, l'on pourrait faire exactement ce qui a été fait dans le cas de la *Bank of England* et de Johnson Matthey. Les Britanniques les ont nationalisés, ils ont fait un peu de ménage, et maintenant, ils les revendent au secteur privé. Ce serait donc faisable.

M. Kempling: Dans le cas de la Norbanque ou de la BBC?

Le président: De la Norbanque. Je faisais une comparaison entre la Norbanque et Johnson Matthey, en Grande-Bretagne.

M. Kempling: On n'a pas encore nommé de liquidateur.

M. Calof: C'est exact. Et je pense qu'il faut être conscient de la différence qui existe entre ces deux institutions.

Le président: Nous en sommes conscients. On ne parle ici que de la Norbanque. Le sort de la BCC a déjà été réglé.

M. Riis: Si j'ai bien compris, techniquement parlant, nous ne fermons pas complètement la porte. Mais il me semble que si nous adoptons le projet de loi C-79 dans son libellé actuel, cela reviendrait à dire que nous allons dès maintenant rembourser les déposants non assurés. La SADC a, quant à elle, remboursé les déposants assurés. Si nous adoptons le projet de loi, cela n'enverrait pas un signal très positif à cette partie du pays. Pareille décision ne les convaincrat pas que nous voulons faire notre possible pour sauver cette banque. En mon for intérieur, je ne pense pas que nous soyons prêts à envoyer pareil signal, qui ne serait pas du tout constructif...

M. Kempling: Nous n'envoyons pas de signal destructif, en tout cas pas dans le cas de la Norbanque, car nous n'avons pas désigné de liquidateur.

M. Riis: Sur le plan purement technique, vous avez raison, Bill. Mais que disons-nous en fait aux gens là-bas? Que disons-nous à ceux qui s'inquiètent du sort de la banque? Leur disons-nous que nous allons intervenir, que nous allons payer tout le monde à la BCC—parce que cette banque-là est manifestement finie—que nous allons rembourser tout le monde à la Norbanque parce que... Parce que quoi? Cette banque n'est pas encore finie, ou bien n'en sommes-nous pas sûrs?

M. Kempling: Parce qu'ils ne pourront rien faire tant qu'ils n'auront pas des fonds à leur disposition. Ils n'acceptent plus de dépôts. S'il s'agit de vendre un certain nombre de comptes, il ne faut pas oublier qu'il y a deux côtés à chaque compte. Il y a les dépôts, et il y a les prêts. Comme M. McGirr nous l'a expliqué l'autre soir, cela pose vraiment des problèmes lorsqu'on essaie d'éliminer certains éléments et de faire un peu de ménage.

Mais d'après moi, toute cette question tourne autour de... Cette affaire aura appris beaucoup de choses à l'industrie toute entière. Tout cela est imputable au fait qu'on a évalué les portefeuilles de prêt un peu trop à la légère. C'était là le hic.

[Texte]

thing revolves around the very fickle way some of the loan portfolios have been valued. That is what it comes down to.

• 1000

It is the same as a businessman running an inventory. You can take your inventory and use the traditional method of evaluating your inventory at cost or market, whichever is the lower. I could take you by the hand and introduce you to some people who are on the stock exchange, public companies, who value their inventory on replacement costs.

Mr. Kempling: The point is that how you value these things is all-important. As I was just saying, in the case of a business you could really mislead your banker as to how you value your inventory. That is why when you go into a bank and say you will give your inventory as part of your collateral he values your inventory at 35% of the value you show there, for the very reason that the methods that are used are somewhat flawed.

We have seen here in the evidence we have had before us a case, which Jim jumped at the other night, where one of the witnesses said they had a building that was in a loan portfolio at \$11 million and someone had it valued at \$6 million and someone else at \$3 million. The witness said he did not know if it could actually have been sold for \$1 if he could not find a buyer for it.

To me, this is the whole thing. Whether you restructure it or not, it still comes down to what you are going to do with those loan portfolios, how you are going to value them and by what criteria. From what we learn from this whole thing, certainly I think it is going to be tougher for business people down the road in the way they have been doing business with their bankers.

I would like to see us proceed. We are not closing the door on Northland. No liquidator has been appointed. It is still possible, if they got some of those loans into some semblance of order, that someone could come along and either revitalize or merge or take over the balance of Northland. That is a possibility. But I do not see any possibility of resurrecting CCB, I will tell you that.

Mr. Riis: No.

Mr. Kempling: I think the legislation is crafted that way so we move in that direction.

The Chairman: Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: I guess the Constitution of Canada was the last time I felt so anguished as a Member of Parliament about what we were doing.

I found the day we had the Inspector General of Banks and then the evening with the CDIC to be sort of a cap on the testimony that I think came before this committee at least, and I have some nervousness that we did not have some of those witnesses back, in that as we learned more about it we could

[Traduction]

On pourrait établir un parallèle avec l'homme d'affaires qui dresse un inventaire. Vous pouvez prendre votre inventaire et utiliser la méthode d'évaluation traditionnelle qui veut que vous répertoriez le coût et la valeur marchande de vos produits, pour ensuite utiliser le moindre des deux. Je pourrais vous prendre par la main et vous présenter à des responsables de sociétés qui sont cotés à la bourse et qui évaluent leur inventaire en fonction du coût de remplacement.

M. Kempling: La méthode d'évaluation est extrêmement importante. Comme je le disais à l'instant, un entrepreneur pourrait facilement induire en erreur son banquier, selon la façon dont il aura établi son inventaire. Et c'est justement pourquoi, si vous proposez votre inventaire comme garantie pour un prêt, votre banquier l'évaluera à 35 p. 100 de la valeur que vous lui aurez indiquée, justement parce que les méthodes d'évaluation et de calcul peuvent être manipulées.

L'autre soir, Jim a bondi lorsqu'un des témoins nous a dit qu'il avait dans son portefeuille de prêts un immeuble évalué à 11 millions de dollars, mais qu'une personne avait évalué à 6 millions de dollars et une autre à 3 millions de dollars. Le témoin nous a dit qu'il n'était même pas certain de pouvoir le vendre pour un dollar, s'il ne pouvait trouver acheteur.

Selon moi, c'est là le noeud de l'affaire. Que vous optiez ou non pour une restructuration totale, l'important c'est ce que vous allez faire avec ces portefeuilles de prêts, la façon dont vous allez les évaluer et les critères sur lesquels vous allez vous appuyer. Vu tout ce que cette affaire nous a appris, je pense qu'à l'avenir il sera beaucoup plus difficile pour les entrepreneurs de traiter avec leurs banquiers.

J'aimerais que nous allions de l'avant avec ce projet de loi. Nous n'allons pas fermer la porte à la *Northland*. Aucun liquidateur n'a été désigné. Si la banque parvenait à mettre de l'ordre dans ses prêts—et c'est toujours possible—quelqu'un pourrait très bien intervenir pour revitaliser la banque, pour proposer une fusion ou pour récupérer ce qui restera de la *Northland*. C'est une possibilité. Mais je puis vous dire qu'une résurrection de la BCC est selon moi exclus.

M. Riis: Tout à fait.

M. Kempling: Je pense que le projet de loi a été conçu de façon à nous permettre d'opter pour cette solution.

Le président: Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: La dernière fois que j'ai ressenti pareille angoisse face à ce que j'étais en train de faire en ma qualité de député, c'était lors du débat sur la Constitution canadienne.

La comparution de l'inspecteur général des banques et la soirée que nous avons passée avec les représentants de la SADC ont selon moi été le couronnement des témoignages entendus par notre comité à tout le moins, et cela m'ennuie que nous n'ayons pas reconvoqué ces mêmes invités. En effet, vu ce

[Text]

have asked some different questions in the beginning with some others.

My own conclusion is that the CDIC board of directors, the Governor of the Bank of Canada, the Inspector General of Banks and that group that reached the conclusion on September 1 that Northland Bank was not solvent made a mistake. I think the evidence that came from Adamson at that point, which was really the most up-to-date and solid evidence they had, was clearly that the bank was solvent. If all Adamson wanted was a \$50-million write-off, they had \$70 million of assets and \$31 million of subordinated debentures. So you had, in the sense of a balance sheet, a solvent bank on September 1.

The information we got in terms of September 27 from the curator may or may not be correct. He is one witness I would have liked to have had back, because I think Mr. Kempling has identified very clearly the nature of the valuation of inventory and what we are dealing with here is the valuation of that.

I think the use of 45 people from the Royal Bank who may or may not have had much experience with merchant banking may lie at the heart of that valuation difference. Certainly the external auditors and the bank's own inspector and the following of the manual and so on, may not have been perfect, but it seemed reasonable and it is hard for me to believe, as someone from the city of Calgary, that the collectability of loans for any bank in 1985 in that region would be worse than it was in 1984 or worse than it was in 1983. Across a large loan portfolio, it just seems to me crystal clear that the collectability of loans situation must have improved in 1985. Therefore I think there is a problem.

• 1005

I think they reached the decision essentially because of the influence of the Governor of the Bank of Canada who had an overriding concern for the liquidity of the Canadian banking system, and that the real problem with Northland was the run-out of depositors. I think the words they used "being non-solvent" in the board minutes really refers to the relationship between assets and liabilities and they should not have reached a solvency decision.

They could indeed have reached a viability decision at that point if the Governor of the Bank of Canada was not prepared to provide the liquidity, because without deposits the bank was non-viable.

Mr. Riis: Do you think they were gun-shy?

Mr. Hawkes: I think he was facing a situation that in this country, without precedent, there is a run on bank depositors. The Continental Bank situation today is a continuation of that.

[Translation]

que nous avons appris depuis, nous aurions peut-être d'autres questions à leur poser maintenant.

Ma conclusion à moi, c'est que le conseil d'administration de la SADC, le gouverneur de la Banque du Canada, l'inspecteur général des banques et le groupe qui a rendu sa décision fatidique le 1^{er} septembre ont eu tort de déclarer que la *Northland Bank* n'était pas solvable. En effet, le rapport Adamson, qui était alors le document le plus solide et le plus à jour, expliquait clairement que la banque était bel et bien solvable. Si tout ce que M. Adamson voulait c'était une radiation de 50 millions de dollars, ils auraient eu un avoir de 70 millions de dollars et des obligations de second rang représentant au total 31 millions de dollars. Étant donné ce bilan, la banque était solvable le 1^{er} septembre.

Les renseignements qui nous ont été fournis par le séquestre le 27 septembre peuvent être justes, comme ils peuvent être faux. Voilà un témoin que j'aurais aimé entendre de nouveau, quand M. Kempling a clairement expliqué le problème qui existe au niveau de l'évaluation de l'inventaire, et c'est ce dont il est question ici.

Le noeud de l'affaire, c'est peut-être le fait que l'on ait fait appel, pour l'évaluation, à 45 employés de la Banque royale qui n'avaient pas forcément beaucoup d'expérience dans le domaine des opérations bancaires commerciales. Le travail fait par les vérificateurs externes et par l'inspecteur de la banque n'était peut-être pas parfait, et peut-être qu'il n'aurait pas fallu suivre le manuel à la lettre, mais cela semblait raisonnable à l'époque, j'ai du mal à croire, moi qui suis originaire de Calgary, que le recouvrement des prêts par n'importe quelle banque de la région en 1985 aurait été moins bon qu'en 1984 ou 1983. Avec n'importe quel portefeuille de prêts d'importance, il me semble que c'est clair comme de l'eau de roche que la situation en ce qui concerne le recouvrement des prêts a dû s'améliorer en 1985. Et c'est pourquoi je pense qu'il y a un problème.

Je pense que s'il ont pris cette décision, c'est surtout à cause de l'influence du gouverneur de la banque du Canada, dont la première préoccupation est la disponibilité de fonds à l'intérieur du système bancaire canadien. Le gros problème avec la Norbanque, c'était la panique et la fuite des déposants. On lit dans le procès verbal de la réunion du conseil d'administration les mots «en situation de non solvabilité», mais je pense que cela devait renvoyer à l'écart entre l'actif et le passif, et je pense que ce fut une erreur de décider que la banque n'était plus solvable.

Le conseil d'administration aurait pu se prononcer sur sa viabilité si le gouverneur de la banque du Canada avait refusé de fournir des capitaux, car sans dépôts la banque n'était pas viable.

M. Riis: Pensez-vous qu'ils ont tout simplement eu peur?

M. Hawkes: Je pense que le gouverneur de la banque s'est rendu compte qu'il était face à une situation sans précédent au Canada, notamment une fuite de déposants. Et la situation actuelle de la Banque Continentale n'est que la suite de cela.

[Texte]

They reached judgments about how to stop the run on depositors, and that was to move towards wind-up. Okay?

We are now two months down the road and we are still getting erosion of depositor confidence in this country, so they may have reached the wrong decision.

The Chairman: Mr. Hawkes, please. We are talking about the Northland Bank and the CCB. What you are stating is not an accurate statement. You have no fact for it. Please, would you stay on these two banks? Specifically, right now we are trying to deal with the Northland Bank. Please!

Mr. Hawkes: Okay. I sit here today ready to support this package of material, because I think, as the witnesses have indicated, what this bill will do is replace the depositors that currently exist in the Northland Bank with the Government of Canada as the sole depositor, through one of its agencies, the Bank of Canada, the CDIC or the cash that comes from this bill.

Is that a good move or is it not? I personally feel it is, because I think the depositors have cash frozen in that situation at this point. And who are those depositors? I think the bulk of them are in that range beyond \$60,000 but not up to \$120,000. That is the largest number. A common characteristic of those depositors, I think, is that they are senior citizens who depend on that deposit income for their retirement or they tend to be small businesses and the deposits represented part of their cashflow or part of their security situation. And the longer their cash is frozen, the more difficulty those two kinds of people will be in. I think it behoves us, as parliamentarians, to restore that cashflow to them.

I think there is an ancillary benefit to moving in this direction, in that I think it will go at least some way toward restoring some faith in Canadians about the safety of their deposits in banks; that if we take this action and we pay out those depositors so that they can get on with their lives and their businesses, in some small measure at least it will restore that faith in the Canadian banking system. I think Parliament would be well served if indeed we moved in that direction.

So that is how I have come to some level of comfort in doing this. I recognize that 40% of those depositors will not get paid out until next April. If the bank is reformed, resurrected, or something happens to it, they have the list of their previous depositors; 40% of those deposits are still in the names of the depositors through till next April. So you still have a base from which to build future deposits and future financial health.

The Chairman: Okay. Bill Kempling.

Mr. Kempling: I just wanted to add a point to what Jim has said. The Governor of the Bank of Canada, when he was here, told us that they supply funds and take security for those funds. He has no other way to move under the present legislation. He cannot take an equity position. Well, I suppose he could, but he has never given out funds for liquidity

[Traduction]

Ils ont voulu mettre fin à l'hémorragie, et c'est pourquoi ils ont penché du côté de la liquidation. Me suivez-vous?

Deux mois se sont écoulés depuis, et c'est toujours la dégringolade en ce qui concerne la confiance des déposants canadiens. C'est ce qui m'amène à croire qu'ils ont pris la mauvaise décision.

Le président: Monsieur Hawkes, je vous en prie. Nous discutons de la Norbanque et de la BCC. Ce que vous dites n'est pas juste. Vous n'avez aucune preuve. Je vous demanderais de limiter vos remarques à ces deux banques. Et la discussion en cours porte plus particulièrement sur la Norbanque.

M. Hawkes: Très bien. Je suis prêt à appuyer ce qui est proposé dans le cadre du projet de loi car je pense que, comme nous l'ont dit les témoins, le projet de loi remplacera les déposants actuels de la Norbanque par le gouvernement canadien, qui sera alors, par l'intermédiaire de l'un de ces organismes, notamment la Banque du Canada... ou encore la SADC ou l'argent qui découlera du projet de loi... le seul et unique déposant.

Est-ce ou non une bonne chose? Je pense que oui, car à l'heure actuelle l'argent des déposants est gelé. Et qui sont ces déposants? Le gros d'entre eux ont plus de \$60,000 en banque mais moins de \$120,000. Je parle là de la majorité d'entre eux. La caractéristique commune de ces déposants, c'est que ce sont des personnes âgées qui comptent sur les revenus que leur procurent ces dépôts pour leur retraite. Et il y a également des petites entreprises, et ces dépôts représentent une partie de leur marge d'auto-financement ou de leur garantie. Plus le gel de ces fonds sera long, plus ces gens souffriront. Et il me semble qu'il nous incombe, à nous parlementaires, de leur rendre leur argent.

Si nous allions dans ce sens, cela présenterait encore un autre avantage: Cela permettrait de rétablir au moins en partie la confiance des Canadiens en ce qui concerne les dépôts bancaires. Si nous remboursions ces déposants, ce qui leur permettrait de reprendre leur chemin et de se remettre au travail, ils regagneraient peut-être au moins une partie de la confiance qu'ils avaient autrefois vis-à-vis du système bancaire canadien. Il me semble que le parlement serait bien servi si nous options pour cette solution-là.

Voilà le cheminement que j'ai suivi et qui a apaisé au moins certaines de mes craintes. Je sais que 40 p. 100 de ces déposants ne seront remboursés qu'en avril prochain. Si la banque renaît ou si elle est reconstituée, les responsables auront la liste des anciens déposants. Quarante pour cent des dépôts continueront de se faire au nom des déposants jusqu'en avril. Il restera donc toujours une base à partir de laquelle il serait possible de redonner vie à la banque.

Le président: Très bien. Bill Kempling.

M. Kempling: J'aimerais tout simplement ajouter quelque chose à ce que vient de dire Jim. Le gouverneur de la Banque du Canada lors de sa comparution, nous a dit que tout ce que la banque peut faire, aux termes de la loi actuelle, c'est accorder les prêts et ce sur garantie. Elle ne peut pas détenir d'actifs. Je suppose que c'est possible, mais le gouverneur de la

[Text]

purposes without security. But the very security he is taking is in question, and that is the dilemma we face. We do not know the real values that are there.

• 1010

Certainly the people who come in from the Bank of Montreal, or wherever they came from, to evaluate the loan portfolios maybe were looking at it through different eyes, but they are looking at what they view as a crisis situation. Like a doctor in an emergency, they are trying to stem the flow of funds out of here in trying to come to some balance. I do not believe we have another course.

I think the lessons we are going to learn from this are pretty severe, really. And the point by the chairman, Scott Pennell, about the confidence of depositors is an important factor as well. I know you are aware of examples in the past where some of us made a comment about the liquidity of a bank and there has been an immediate run. We had the fellow from British Columbia, I forget his name, in the legislature there who made some comment about the Canadian Imperial Bank of Commerce, and there was an immediate reaction in the marketplace. We had a case in Newfoundland about the Bank of Nova Scotia, where there was an immediate run in a small town in Newfoundland. It is a very critical and "iffy" thing. I sit with all the assets of my business and otherwise in Continental, and we have told Continental we are going to stay with them, because I think they are good people whom I think will survive. But I would like to see us proceed with this. I do not know, Mr. Riis, if you have a bias, but I would . . .

The Chairman: I would like to see us get back . . . Mr. Riis, you started the subject, so you can come back and then . . .

Mr. Riis: I think this has been a most valuable discussion. Mr. Kempling has asked if there is any obvious alternative. Perhaps I can offer at least a suggestion. What encouraged me to be even making these comments is obviously the fact that the confidence of depositors in western Canada is still not there. I am thinking of the collapse in the last couple of days in British Columbia. It is a very fragile situation out there. People are looking for some strong signals, and I think perhaps the paper tabled yesterday would be at least a step in that direction—hopefully.

However, I am also sensitive—I know all of us around this table are, particularly those from western Canada—about the kinds of signals we are sending into western Canada about the Northland Bank, especially after the recent revelations before us. We can recall back not too many weeks ago when the president of the bank took the unprecedented step of calling a press conference and saying he had been cut loose, that he was not being given an opportunity to proceed with examining some measure of improving the situation to make it viable. Unfortunately, I cannot think of the term; it was "build out" or something like that. I appreciate . . .

[Translation]

banque n'a jamais accordé de réserve de liquidité sans garantie. Or, c'est justement cette garantie même qui est en question; voilà notre dilemme. Nous ne savons pas à combien se chiffrent les valeurs qui restent.

Il est certain que ceux qui sont venus de la Banque de Montréal, ou d'ailleurs, je n'en sais rien, afin d'évaluer le portefeuille de prêts ont peut-être envisagé la chose différemment, mais à leurs yeux, il s'agissait d'une situation de crise. Comme le médecin lors d'une urgence, ils essayaient d'enrayer la fuite de capitaux afin de maintenir un certain équilibre. Je ne crois pas que nous puissions suivre une voie différente.

A mon avis, nous allons en réalité en tirer des leçons très sévères. Il y a un autre facteur important aussi, le point qu'a fait valoir le président, Scott Pennell sur la confiance des déposants. Je sais que vous connaissez des exemples tirés du passé, où certains parmi nous ont dit quelque chose au sujet des liquidités d'une banque et il y a immédiatement eu fuite de capitaux. Nous avons vu le type de la Colombie-Britannique, j'oublie son nom, à l'assemblée législative faire quelques commentaires au sujet de la Banque impériale de commerce du Canada et tout de suite il y a eu une réaction du marché. Il y a eu le cas à Terre-Neuve dans une petite ville, de la Banque de la Nouvelle-Écosse qui a connu un assaut immédiat. C'est quelque chose de très critique, de très délicat. J'ai moi-même tout l'actif de mon entreprise et tout le reste à la Banque continentale, et nous avons bien dit à la Banque continentale que nous allons rester chez elle, car les gens y sont compétents et à mon avis ils vont survivre. Quoi qu'il en soit, j'aimerais que nous avancions. Je ne sais pas, monsieur Riis, si vous avez une préférence, mais j'aimerais . . .

Le président: J'aimerais que nous revenions . . . monsieur Riis, vous aviez abordé le sujet, et donc peut-être pouvez-vous y revenir, et ensuite . . .

M. Riis: Je crois que cet échange a une grande valeur. M. Kempling a demandé s'il n'y avait pas d'autres options évidentes. Peut-être puis-je au moins faire une suggestion. Ce qui me pousse à faire le moindre commentaire, c'est manifestement le fait que nous sommes toujours témoins d'un manque de confiance chez les déposants de l'Ouest du Canada. Je songe notamment au dernier effondrement ces derniers jours en Colombie-Britannique. La situation est très délicate. Le public cherche des signaux forts, et peut-être le document déposé hier pourrait-il constituer au moins un pas dans cette direction—du moins je l'espère.

Quoi qu'il en soit, je suis également sensibilisé, comme nous tous ici autour de la table, et surtout les députés de l'Ouest du pays—au genre de signaux que nous renvoyons dans l'Ouest du pays au sujet de la Norbanque, particulièrement à la lumière des dernières révélations. Nous nous rappelons tous qu'il y a quelques semaines, le président de cette banque a pris l'initiative extraordinaire de tenir une conférence de presse au cours de laquelle il a déclaré qu'on l'avait laissé à la dérive, qu'on ne lui avait pas donné la possibilité d'étudier les moyens qui lui auraient permis d'améliorer les choses et de remettre sur pied

[Texte]

Mr. Kempling: Work-out.

Mr. Riis: Work-out, yes—the work-out package. When they appeared before us again that same frustration seemed to exist. They wanted that opportunity. They felt that given the opportunity they could do something. I appreciate the comments that have been made. It does not perhaps close the door, although I think the signal is in that direction.

Could we as a committee, just as an adjunct to discussing this paper or this clause-by-clause report now, somehow make a request or an overture to the appropriate Minister that somehow we proceed with examining the feasibility of continuing with Northland? In other words, if this is not a positive signal that we are playing through today, when we go through clause by clause, could we at least have the responsibility, in knowing what we do, to approach the appropriate authority to set up a mechanism where at least we will keep this option alive for a while longer?

The Chairman: Yes. May I just interject? I have checked with the clerk to see if we could make a recommendation from this committee. We cannot.

Mr. Riis: Okay.

The Chairman: However, I think we have some press here today, fortunately, who are hearing the views of all sides on this situation.

• 1015

As a chairman, I will report back to the Minister and tell her the deep concern this committee has that they jumped the gun a little too quickly, and would she take this into consideration because we have co-operated to get this bill back in the House; would she give us a commitment that she will have someone review the situation carefully to see if there is any possibility before they appoint a liquidator.

Mr. Kempling: Mr. Chairman, I think the choice of words is going to be critical here. I do not know whether I would endorse a position that we jumped the gun, as an example.

The Chairman: Perhaps, I said.

Mr. Kempling: The message I would like to see us give is that they allow the curator to proceed with the affairs of the Northland Bank. There are only two or three ways it is going to be made viable—which is the term you used—and that is if the government puts equity into it, or if they get a bunch of depositors to put some money into it, or if they find some other shareholders, or a buyer. That is the only way it is going to go. They are not going to find some magic numbers and it will suddenly be . . . Someone has to put the base money in there on which it can do business. I would be comfortable with a statement not referring necessarily to whether or not they jumped the gun or not. That is a judgment call; somebody

[Traduction]

sa banque. Malheureusement, j'oublie le terme; il a parlé de «construire» ou quelque chose du genre. Je comprends . . .

M. Kempling: Mettre au point.

M. Riis: Mettre au point, oui—mettre au point un programme. Lors de la comparution suivante des témoins de la banque, cette même frustration semblait toujours exister. Ils voulaient avoir cette chance. Ils estimaient que si on leur en donnait la possibilité, ils pourraient faire quelque chose. Je comprends ce que chacun a dit. On ne ferme peut-être pas tout à fait la porte, bien que ce soit ce que nous semblons envisager.

Pourrions-nous comme comité, en plus de discuter de ce projet de loi ou en plus du rapport sur l'étude article par article, faire peut-être une demande ou aborder la question avec le ministre responsable d'étudier la possibilité de laisser la Norbanque continuer ses activités? En d'autres termes, si aujourd'hui le signal que nous envoyons n'est pas positif, lorsque nous ferons l'étude article par article, pourrions-nous avoir un engagement, surtout à la lumière de ce que nous savons, à l'effet qu'on communiquera avec les autorités responsables, les priant de mettre sur pied un mécanisme qui permette au moins de garder cette option encore un peu?

Le président: Oui. Puis-je intervenir? J'ai vérifié avec le greffier pour savoir si notre Comité peut faire des recommandations. C'est impossible.

M. Riis: Très bien.

Le président: Toutefois, je crois que nous avons quelques journalistes ici aujourd'hui, et c'est heureux, puisqu'ils entendent les opinions de tous les partis sur cette affaire.

En ma qualité de président, je mettrai la ministre au courant et je lui dirai que notre Comité craint que le gouvernement n'ait agi trop rapidement et je lui demanderai d'en tenir compte, parce que nous avons fait preuve de coopération en renvoyant ce projet de loi à la Chambre; par conséquent, s'engagerait-elle à faire revoir, en détail, la situation par quelqu'un pour voir s'il ne serait pas possible de faire quelque chose avant de nommer un liquidateur.

M. Kempling: Monsieur le président, je crois qu'il faut faire très attention aux mots choisis. Je ne sais pas si j'appuierais l'idée que le gouvernement a agi trop rapidement par exemple.

Le président: J'ai dit peut-être.

M. Kempling: Je préférerais que l'on fasse passer le message que nous voulons qu'il soit permis au curateur de s'occuper des affaires de la Norbank. Il n'y a que deux ou trois façons de rendre la banque viable—c'est l'expression que vous avez utilisée—à savoir si le gouvernement y investit, ou si on trouve un groupe de déposants pour y investir—ou si on trouve d'autres actionnaires, ou un acheteur. Voilà les seules options. On ne trouvera pas de chiffres magiques au ministère des Finances qui soudainement . . . Il faut une mise de fonds si la banque doit vaquer à ses affaires. Je préférerais qu'il ne soit pas nécessairement mentionné que le gouvernement a ou n'a pas agi de façon précipitée. C'est une question de jugement; or, quelqu'un a déjà décidé. Nous pouvons comme nous l'avons

[Text]

made a judgment call. We can argue, and have been arguing, whether that judgment is right or wrong, but that is academic.

Your concern is down the road—the confidence of the people in western Canada in regional banks. That is your major concern. I think if we framed the statement along that line; that we would hope that the Minister would monitor the activities of the curator to see whether or not the Northland Bank could be reconstructed, or bought out, but at least not go into receivership. I think something along that line. But I would not necessarily put words in the Minister's mouth. I think it would be a desire from this committee, in view of the evidence, that we hope the Northland Bank can be revived in one way or another.

The Chairman: Mr. Dorin.

Mr. Dorin: I do not really have much to add, other than that I think, as everyone says, it is academic. We have to pass this bill and pay out the depositors. If the bank were to open its doors tomorrow in some way, shape, or form with the backing of the Bank of Canada, anyone who has 5¢ in there would be there to take it out. I do not think there is any choice but to pay them out. If there is anything else that can be done after, that is something else. But the matter of the bill before us is quite clear, I think—to get the depositors cleared out of the way—and then we will worry about what will happen to the bank. I just think we should get on with the bill.

Mr. Riis: What I hear is essentially what I think we need to do, get on with the bill, but on the other hand not walk away now and forget about Northland and say you guys are on your own now, good luck, knowing full well they cannot do it on their own, that they need our support, at least until all the viable alternatives have been explored thoroughly. Then we can make up our minds.

As Mr. Kempling has indicated, the options are clear, and as long as we can send a clear signal through you, Mr. Chairman, to the Minister that we would like to continue with Northland... Whether that is an involvement of the Finance committee or her department is up to her to decide. That is a clear signal, I think, that would be appropriate from us.

The Chairman: We will follow up on that. I do not want too many more questioners on this. We have 11 people finally; please be brief, because I want to get started while I have some people here. We can go back into discussion as people walk out.

Mr. Minaker: Mr. Chairman, I sat here for about half an hour waiting for a quorum, so I think I will take only one minute. I believe the Minister and her department are trying to do everything that is feasible to protect the taxpayers' money to the best extent they can with regard to Northland, and also they are trying to look at alternatives. She has indicated that publicly, so I do not think a motion would be necessary if the department is doing what they are doing. I would have to vote against the motion if it were put forward.

[Translation]

fait, débattre du bien-fondé de ce jugement, mais c'est de la spéculation.

Ce qui vous intéresse, c'est l'avenir—c'est la confiance des citoyens de l'Ouest du Canada dans les banques régionales. C'est là votre grande préoccupation. Si nous rédigeons notre déclaration de cette façon, c'est-à-dire que nous espérons que la ministre surveillera les activités du curateur pour voir s'il y a lieu ou non de restructurer la Norbank, de l'acheter, ou tout au moins de ne pas nommer de séquestre. Quelque chose dans cette veine. Mais quoi qu'il en soit, je ne parlerai pas au nom de la ministre. Je crois qu'il nous faut simplement dire que, se fondant sur les témoignages, le Comité souhaite qu'il soit possible de ressusciter la Norbank d'une façon ou d'une autre.

Le président: Monsieur Dorin.

M. Dorin: Je n'ai vraiment pas grand-chose à ajouter, car comme tout le monde le dit, c'est de la spéculation. Il nous faut adopter ce projet de loi et rembourser les déposants. Si la banque ouvrirait ses portes demain, sous quelque forme que ce soit, grâce à l'appui de la Banque du Canada, tout déposant qui y a 5 sous serait là pour retirer son argent. Je ne crois pas que nous ayons d'autre choix que de rembourser. Si par la suite, il y a moyen d'agir, c'est autre chose. Néanmoins, le projet de loi dont nous sommes saisis est très clair, à mon avis—il vise à écarter les déposants—et ensuite nous pourrions nous inquiéter du sort de la banque. Je crois tout simplement qu'il faut faire avancer le projet de loi.

M. Riis: Essentiellement, je vous entends dire ce que je trouve nécessaire aussi, faire avancer le projet de loi, mais d'autre part, ne pas tout laisser tomber maintenant et oublier la Norbank en leur disant: «écoutez les gars, bonne chance, débrouillez-vous seuls», en sachant très bien qu'ils ne peuvent pas se débrouiller seuls, qu'ils ont besoin de notre appui, tout au moins jusqu'à ce qu'on ait examiné à fond toutes les autres possibilités. Ce n'est qu'alors que nous pourrions nous décider.

Comme l'a mentionné M. Kempling, les options sont claires, et si nous pouvons envoyer par votre entremise, monsieur le président, à la ministre, un message clair que nous voulons continuer à nous occuper de la Norbank... que ce soit le Comité des finances qui s'en occupe ou son ministère, c'est à elle d'en décider. Mais je crois qu'il convient que nous envoyions un tel message.

Le président: Nous nous en occuperons. Je ne veux pas qu'il y ait encore beaucoup d'intervenants à ce sujet. Nous sommes enfin 11; soyez brefs, je vous en prie, car je veux que nous commencions pendant que nous avons le nombre nécessaire. Nous pourrions reprendre la discussion au fur et à mesure que nous perdrons des gens.

M. Minaker: Monsieur le président, j'ai attendu le quorum ici pendant une demi-heure, et donc je crois pouvoir prendre une minute. Je crois que la ministre et son ministère, font de leur mieux afin de protéger dans toute la mesure du possible les deniers publics, tout en cherchant d'autres options. Elle l'a déclaré publiquement, et je ne crois donc pas qu'il soit nécessaire d'adopter une motion si le ministère agit déjà. Il me faudrait donc voter contre une telle motion si elle était présentée.

[Texte]

Mr. Riis: There was not a motion put forward.

Mr. Minaker: I am saying if one is put forward. I will vote against it; I do not think it is necessary.

The Chairman: There is no motion. We cannot put a motion.

Mr. Minaker: I am just saying we talked about this earlier, Mr. Chairman, and I am just adding my comments to what we talked about.

The Chairman: We can just take it upon ourselves to speak to the Minister and ask her to keep her eyes open. That is all. We are not making a motion or a statement. We are not allowed to out of this committee.

Mr. Riis: I am not clear what George is saying.

Mr. Minaker: My understanding is you wanted something in the minutes or a recommendation from this committee to the Minister regarding Northland.

• 1020

Mr. Minaker: I am not clear on what you were just saying. I was of the understanding that you wanted something in the minutes or recommendation from this committee to the Minister regarding Northland.

The Chairman: I pointed that out at the beginning. We do not have that right to make a recommendation. This is strictly a recommendation that the chairman is going to carry forward to the Minister, basically.

Mr. Minaker: I am saying it is not necessary to, Mr. Chairman. Okay? That is my comment.

The Chairman: Okay. Then . . .

Mr. Minaker: I do not feel it is necessary.

The Chairman: Okay. Are there any other dissenting votes on that point? Mr. Attewell.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, I do not know how and exactly when it would be addressed, but you are aware that some of the proposals we have put forth in our recommendation as a result of the green paper do allow for a larger ownership than 10% in a bank. One of the few possibilities for a bank like that being revived again would be for one, two or three large shareholders to undertake it. That was precluded under the 10% rule. It is just a lot more difficult. So if there is a hope of something happening, I would suggest or think that is one of the most attractive avenues, if the Minister, in her wisdom, saw that indeed she wanted to proceed.

I think we have kind of paved the way a little bit, certainly in one step. It is a greater possibility now.

The Chairman: Yes. Mr. Kindy.

Mr. Kindy: I would support the idea that we do something about Northland.

[Traduction]

M. Riis: Aucune motion n'a été présentée.

M. Minaker: J'ai dit que si une motion était présentée, je m'y opposerai car je ne crois pas que ce soit nécessaire.

Le président: Il n'y a pas de motion. Nous ne pouvons pas adopter de motion.

M. Minaker: Nous en avons déjà parlé plus tôt, monsieur le président, et j'ajoutais simplement quelque chose à ce que je vous ai déjà dit.

Le président: Nous pouvons tout simplement prendre sur nous de parler à la ministre et de lui demander de ne pas fermer les yeux. C'est tout. Nous ne présentons pas de motion ni de déclaration. Ce Comité n'en a pas le droit.

M. Riis: Je ne comprends pas très bien ce que dit George.

M. Minaker: J'avais cru comprendre que vous vouliez que quelque chose figure au procès-verbal ou que le Comité transmette une recommandation à la ministre au sujet de la Norbank.

M. Minaker: Je n'ai pas très bien saisi ce que vous venez de dire. J'avais cru comprendre que vous vouliez que le Comité inclue quelque chose dans son procès-verbal ou formule une recommandation sur la Norbanque à l'intention du ministre.

Le président: J'ai fait remarquer au tout début que nous n'avions pas le droit de formuler de recommandation. Il s'agit strictement d'une recommandation que je vais transmettre à la ministre.

M. Minaker: Je prétends que ce n'est pas nécessaire, monsieur le président. D'accord? C'est ce que j'ai dit.

Le président: Très bien. Dans ce cas . . .

M. Minaker: Je ne crois pas que ce soit nécessaire.

Le président: Très bien. Y a-t-il d'autres députés qui s'y opposent? Monsieur Attewell.

M. Attewell: Monsieur le président, je ne sais ni comment ni quand la décision sera prise, mais vous savez que dans nos recommandations, suite à l'étude du Livre vert, nous proposons de faire passer à plus de 10 p. 100 le niveau de propriété dans une banque. Un des seuls moyens de ressusciter une banque comme la Norbanque serait justement qu'un ou deux ou trois gros actionnaires s'en chargent. C'était interdit en vertu du règlement des 10 p. 100. Car c'est beaucoup plus difficile. Donc, s'il y a le moindre espoir, je dirai ou tout au moins je pense que ce serait là l'un des mécanismes les plus attrayants, si la ministre dans sa sagesse décidait qu'elle voulait faire quelque chose.

Je crois que nous avons plus ou moins ouvert la voie à cette mesure ou, tout au moins, la possibilité en est maintenant plus grande.

Le président: En effet. Monsieur Kindy.

M. Kindy: J'appuie l'idée que nous fassions quelque chose au sujet de la Norbanque.

[Text]

The Chairman: That is what we are talking about, only Northland.

Mr. Kindy: Yes, only Northland. So I would suggest that the chairman convey this to the Minister, telling her that she should not put the two banks together. She should consider reviving Northland.

The Chairman: Are there any other dissenting views, other than Mr. Minaker? Then I will be responsible to carry that message forward with the one exception. Yes, Mr. Riis.

Mr. Riis: I said there were two items in clause 2 that I thought we should examine as a committee. The second one was the matter put forward regarding the subordinated debenture holders. If in fact the reason we are doing this—I think the Minister and others have essentially, without quite saying it, said that the Government of Canada has an obligation, as a result of comments made publicly, to provide a payout to the uninsured depositors.

We are suggesting that people kept their deposits in the Canadian Commercial Bank and Northland Bank because they had what they understood was an almost virtual commitment on behalf of the government that it was a secure institution. That was the argument put forward by the Surrey Credit Union representatives when they were here. In spite of what we might think of the Surrey Credit Union, in spite of what we might think of why they were involved and so on, there was the principle of a tacit government guarantee as to solvency coming from the governor of the central bank. That is why they said they decided to go the route of debentures as opposed to remaining a depositor.

I am asking the committee for some guidance. If we feel as a committee we owe full deposit return for the uninsured depositors because of commitments made by the government, why do we not feel the same way regarding the debenture holders?

The Chairman: Could I hear from the witnesses on this subject?

Mr. Gordon King (General Director, Financial Sector Policy Branch, Department of Finance): There is obviously an element of value judgment in that decision, which I think is the role of Cabinet Ministers and politicians. I can make perhaps some observations at a technical level as to the distinction between the deposit holders and the subordinated debenture holders. The subordinated debenture holders are regarded as contributing to the capital base of the bank. I think it is clearly understood that is the purpose of that money; that is the capital base of the bank. That is to protect in a sense the safety of the depositors. So I think one could certainly interpret the situation as being one that . . . Any statement about the safety of the depositors would imply that one of the things that helped protect those depositors was the fact there were other investors who had taken the risk of investing both equity and subordinated debentures. Possibly their money was lost in order to protect the depositors.

[Translation]

Le président: Justement, il n'est question que de la Norbanque.

M. Kindy: Oui, uniquement la Norbanque. Je suggère donc que le président transmette ce message à la ministre, en lui disant qu'elle ne devrait pas mettre les deux banques dans le même sac. Qu'elle devrait songer à ressusciter la Norbanque.

Le président: Y a-t-il d'autres refus que celui de M. Minaker? Donc j'assume la responsabilité de transmettre ce message, avec un seul avis contraire. Oui, monsieur Riis.

M. Riis: J'avais dit qu'à mon avis, il fallait que le Comité examine deux aspects de l'article 2. Le deuxième de ces aspects était la question des détenteurs de débentures de deuxième ordre. Si en fait nous agissons—je crois que la ministre et d'autres ont essentiellement dit, sans toutefois le préciser, que le gouvernement du Canada avait l'obligation de rembourser les déposants sans assurance à cause des commentaires qui avaient été faits publiquement.

Nous avons dit ici que le public avait laissé ses dépôts à la Banque commerciale du Canada et à la Norbanque parce qu'il croyait que le gouvernement s'était, à toutes fins pratiques, engagé en disant que l'institution était stable. C'est là l'argument invoqué par les représentants de la Caisse de crédit de Surrey lorsqu'ils ont comparu. Quoi que nous pensions de la Caisse de crédit de Surrey, et quelles qu'aient été les raisons de leurs agissements, n'oublions pas pour autant le principe d'une garantie de solvabilité que le gouvernement a tacitement donné par l'entremise du gouverneur de la banque centrale. C'est pourquoi les représentants de la Caisse de crédit de Surrey ont dit qu'ils avaient décidé de choisir les débentures plutôt que de garder leurs dépôts.

Je demande au Comité de m'aider. Si nous estimons, comme Comité, que nous devons le remboursement intégral des dépôts aux déposants non assurés parce que le gouvernement s'y est engagé, pourquoi ne ressentons-nous pas la même obligation à l'égard des détenteurs de débentures?

Le président: Les témoins pourraient-ils répondre?

M. Gordon King (directeur général, Direction des politiques financières, ministère des Finances): Manifestement, une certaine part de jugement entre dans cette décision, et c'est aux ministres et aux politiciens que revient ce rôle. Je peux peut-être faire quelques remarques techniques, sur la distinction qui existe entre le détenteur d'un dépôt et le détenteur d'obligations de second rang. On estime en général que ces derniers contribuent au capital action de la banque. C'est-à-dire qu'ils protègent en un certain sens la sécurité des déposants. On pourrait donc certainement interpréter la situation comme étant . . . Toute déclaration portant sur la sécurité des déposants sous-entend que l'un des éléments qui va aider à protéger ces déposants, c'est le fait qu'il existe d'autres investisseurs qui ont couru des risques en investissant et dans l'actif et dans les débentures de deuxième rang. On peut supposer qu'ils vont peut-être perdre leur investissement afin de protéger les déposants.

[Texte]

[Traduction]

• 1025

The Chairman: Mr. Kempling.

Mr. Kempling: I could not agree with the proposal Mr. Riis is putting forward.

Mr. Riis: I am not making a proposal; I am just examining the logic of our decision.

Mr. Kempling: Fine, I appreciate that. I withdraw that comment. But I listened very carefully to the witnesses from Surrey Credit Union, and quite frankly I was astounded at the method they used in coming to the decision to take the money from a deposit account and put it into a subordinate debenture account—in other words, taking it from a deposit and putting it, as our witnesses said, in almost a capital position.

When you look at it, they hired Wood Gundy. Wood Gundy also had previously been working with Northland Bank. Wood Gundy was playing both sides of the road, really, and Wood Gundy did not give them an opinion on what they should do with this deposit money at all. In fact, the witness said he called the Wood Gundy official, and the Wood Gundy official said he was not in his office and could not talk to him until tomorrow. When he called tomorrow, he said he could not tell him anything until they got an opinion from their lawyers, McCarthy & McCarthy, a few days away.

Now, based on that information and on reports, as they said, in *The Globe and Mail* of what the governor allegedly said, what the Minister allegedly said, and what the Inspector General of Banks allegedly said, they recommended to their board of directors that the money be removed from a deposit account and put into a subordinate debenture. Quite frankly, they should be run out of office on a pole for making a decision based on that. They have responsibilities to their directors, to their shareholders, and I think they made a damned silly mistake and a poor judgment call, and now they want the Government of Canada to bail them out from that. I think they are hung with it, Nelson, quite frankly. In any other situation, they are hung with it.

Mr. Dorin: Were you here when we asked the Northland Bank, chairman and president, about the sale of that debenture? I think it is quite clear that although we did not get the full evidence there is something more than meets the eye behind the purchase of that debenture.

Mr. Kempling: I agree.

The Chairman: Mr. Riis.

Mr. Riis: Notwithstanding the excellent points made—and I agree with the observations that have been drawn—they said to us that critical in their decision-making were the comments made by X, Y, Z and so on. Now, we have not had any depositors here at all asking why they decided to keep their deposits in. I suspect that if we did they would say exactly the same thing: that they were jittery, they were nervous, but because the governor or X or Y said everything was fine they

Le président: Monsieur Kempling.

M. Kempling: Je ne suis pas d'accord avec la proposition de M. Riis.

M. Riis: Ce n'est pas une proposition; j'essaie simplement d'examiner la logique de notre décision.

M. Kempling: Parfait. Je comprend. Je retire cette remarque. Néanmoins, j'ai écouté très attentivement les témoins de la caisse de crédit de Surrey, et très franchement, j'ai été étonné d'apprendre quelle méthode ils ont utilisé pour en venir à la décision de retirer leur argent d'un compte de dépôt pour le placer dans des débentures de deuxième rang, en d'autres termes, de transformer leurs dépôts presque en capital action comme l'on dit nos témoins.

Regardons les choses. Ils ont embauché Wood Gundy. Or, Wood Gundy avait travaillé précédemment avec la *North Bank*. Wood Gundy agissait pour les deux parties si l'on veut, mais en réalité, ne leur a pas donné la moindre opinion sur ce qu'ils devaient faire de leurs dépôts. En fait, le témoin a déclaré avoir téléphoné à un représentant de Wood Gundy pour se faire répondre par ce dernier qu'il n'était pas à son bureau et qu'il ne pouvait pas lui parler avant le lendemain. Lorsqu'il a rappelé, on lui a répondu chez Wood Gundy qu'on ne pouvait rien lui dire avant d'avoir obtenu une opinion des avocats, McCarthy & McCarty, quelques jours plus tard.

C'est donc en se fondant sur ces renseignements et sur les articles de journaux publiés dans *The Globe and Mail* de ce qu'aurait dit le gouverneur de la Banque du Canada, la ministre, l'inspecteur général des banques, qu'ils nous ont dit avoir recommandé à leur conseil d'administration le retrait de l'argent sur dépôt et son investissement dans des débentures de deuxième rang. Très franchement, s'ils se sont fondés sur de tels éléments pour reprendre leur décision, on devrait les expulser de leurs bureaux, *manu militari*. Ils ont des responsabilités à l'égard de leurs directeurs, de leurs actionnaires, et à mon avis, ils ont commis une erreur bête, ils ont fait preuve de mauvais jugement, et maintenant ils veulent que le gouvernement du Canada les tire de là. Très franchement, Nelson, je crois qu'ils sont pris. Quelle que soit la situation, ils devront s'en accommoder.

M. Dorin: Étiez-vous ici lorsque nous avons interrogé les présidents de la *North Bank* au sujet de la vente de cette débenture? Je crois qu'il est très clair que bien qu'on ne nous ait pas tout dit à ce sujet, l'achat de cette débenture cache quelque chose.

M. Kempling: En effet.

Le président: Monsieur Riis.

M. Riis: Nonobstant les excellents arguments qu'on a fait valoir—et je suis d'accord avec les conclusions qu'on en a tiré—ils nous ont dit que ce qui a surtout influencé leur décision, c'était les commentaires de X, Y et Z. Évidemment, aucun déposant n'est venu ici pour que nous puissions leur demander pourquoi ils avaient laissé leurs dépôts à la banque. Mais j'ai l'impression que si nous avions pu les interroger, ils nous auraient répondu la même chose: Ils étaient inquiets, ils

[Text]

had confidence and left them in. For that reason, we are saying we have an obligation to bail them out.

Mr. Dorin: We had to come up with some reason to make...

Mr. Riis: But we have not heard from a single depositor. We have not even asked why the depositors kept their money, God knows, in those banks. We have assumed that they too read *The Globe and Mail* reports or they too heard the press comments of these critical opinion-makers and confidence-builders and believed what they had to say.

Mr. Kempling: Let me put it to you...

Mr. Riis: Bill, what I am trying to distinguish is this. Notwithstanding the peculiarity of why on earth they acted as very imprudent bankers, I do not understand the difference between... We have not talked to any depositors. They might have been doing all kinds of silly things as well, or allegedly silly things, in their own investment decisions. Nevertheless, they made them based on those public utterances. That is the assumption we are making.

Unfortunately, we dragged the Surrey Credit Union here to hear what they had to say, and then we opened up all kinds of other peculiar tales. But if we had not had them here, we would assume the same thing: that they must have done that because they said it was because of what these critical people said. It is that logic that I do not understand.

Mr. Kempling: I see your point. If I may, Mr. Chairman, when we had the Northland people here and having heard the Surrey Credit Union, what ran through my mind was: Were the bankers bonkers or was there hanky-panky in the banky? There is something else, as Murray has said. There is something else there. But I was trying to reconstruct in my mind the chief executive officers, the president and the CEO and the chairman of the board going to the board of directors and putting the proposition to them. Look, fellas, we have \$7.5 million in the deposit account. They did not give them an alternative. They did not say that because of the turmoil and the events that are going on in Northland and CCB, we would recommend first that perhaps we should put it in treasury notes for the time being, or that we should put it in one of the big five banks for the time being, or whatever.

They did not give them any alternative, according to the Surrey Credit Union people. They just said they were going to take it from a deposit account and put it into a subordinate debenture account. They did not run it by their lawyer; they did not run it by their auditor; and they certainly did not take any advice from Wood Gundy, because none was given. So it is...

[Translation]

étaient nerveux, mais parce que le gouverneur, ou parce que X ou Y a dit que tout allait bien; ils avaient confiance, et ils ont laissé leur argent en banque. Pour cette raison, nous disons maintenant que nous devons les tirer de là.

M. Dorin: Il nous fallait trouver une raison pour...

M. Riis: Mais nous n'avons pas entendu un seul déposant. Nous n'avons même pas demandé pourquoi les déposants ont laissé Dieu seul sait pourquoi leur argent dans ces banques. Nous avons supposé qu'eux aussi avaient lu les rapports dans *The Globe and Mail*, ou qu'ils avaient entendu les communiqués de presse de ces grands pondeurs d'opinion et constructeurs de confiance et qu'ils avaient cru ce qu'on leur disait.

M. Kempling: Permettez-moi de vous faire remarquer...

M. Riis: Bill, voici ce que j'essaie de savoir. Nonobstant le fait qu'ils ont agi comme des banquiers très imprudents, je n'arrive pas à comprendre la différence entre... Nous n'avons parlé à aucun déposant. Il se peut que les déposants eux aussi aient fait toutes sortes de bêtises, ou du moins peut-on le prétendre, en prenant leurs propres décisions sur leurs investissements. Néanmoins, ils se sont fondés sur des déclarations publiques. C'est du moins ce que nous supposons.

Malheureusement, nous avons traîné les représentants de la caisse de crédit de Surrey ici pour entendre ce qu'ils avaient à dire, et ils ont raconté toutes sortes d'histoires bizarres. Toutefois, s'ils n'étaient pas venus ici, nous aurions supposé la même chose: qu'ils avaient agi de cette façon à cause de ce qu'avaient dit ces gens importants. Je n'arrive pas à comprendre notre raisonnement.

M. Kempling: Je vois ce que vous voulez dire. Avec votre permission, monsieur le président, lorsque j'ai entendu les témoins de la *Noth Bank*, et lorsque j'ai entendu les représentants de la caisse de crédit de Surrey, je me suis dit: Les banquiers étaient-ils fous où y a-t-il eu entourloupettes à la banque? Il y a autre chose, comme l'a dit Murray. Il y a un autre élément qui intervient. J'essayais de m'imaginer le président, le président directeur général et le président du conseil en train de soumettre leurs propositions au conseil d'administration. Ils leur ont sans doute dit: «écoutez, les gars, nous avons 7.5 millions de dollars dans le compte des dépôts». Ils ne leur ont même pas donné de choix. Ils ne leur ont pas dit qu'à cause du bouleversement et des événements survenus à la Norbanque et à la BCC ils recommanderaient tout d'abord qu'on opte pour l'heure pour les billets du Trésor ou bien qu'on demande à l'une des cinq grosses banques d'intervenir dans un premier temps.

Ils ne leur ont donné aucun choix, d'après ce que nous ont dit les représentants de la *Surrey Credit Union*. Ils se sont contentés de déclarer qu'ils allaient prendre cet argent dans le compte des dépôts et le verser dans un compte d'obligation de second rang. Ils n'ont demandé l'approbation ni de leur avocat ni de leur vérificateur et ils n'ont certainement pas demandé l'avis à Wood Gundy, parce qu'il n'y a rien dans les dossiers à cet effet. Par conséquent...

[Texte]

[Traduction]

• 1030

Mr. Riis: Mr. Chairman, to my learned friend, I have a similar frustration when I try to understand the inner workings of the Surrey Credit Union. Notwithstanding that, we are making a decision to provide \$875 million here today to the uninsured depositors, assuming that they left their money in there because of public utterances that were made. I think that is by and large the rationale we are using; if we are not, I cannot understand why we are doing this.

Now, let us forget Surrey. There were three other debenture holders. Why would we not assume that they decided to take out that debenture, based on that same information?

Mr. Kempling: They could not necessarily take out the debenture unless it was an instant . . . I mean, a debenture has terms and conditions attached to it.

Mr. Riis: Yes.

Mr. Kempling: And as far as liability is concerned, it has a place in the order of things. I mean, they could not just go in and say we are going to pull our debenture out of here . . .

Mr. Riis: No, no. I am sorry. You misunderstood what I was saying. At the time that the Surrey Credit Union decided to take out that debenture through Wood Gundy, at that offering, there were three others as well that did the same thing at the same time.

Mr. Dorin: Who were they?

Mr. Riis: I do not know. I do not know who the depositors are either.

Mr. Dorin: The other major one was the Province of Alberta, who did it to support the bank. Their interest was not a commercial one.

Mr. Riis: Well, let us say there were two others, then. I am trying to find the logic of why we are cutting these folks adrift and not the other ones.

The Chairman: Can I interject for a minute, Mr. Riis? What you asked for in your first request, which we agreed with, could resolve your second request, because now you are dealing with it as though the company is in liquidation. Now, you requested it not be in liquidation. If there is a chance of Northland's survival, then the debenture holders would come into play. They would be the next in order to come back. So I think we should deal with it on a positive basis as opposed to negative, if I may suggest. And when you look at the Surrey Credit Union, I think they would hope that there would be open thinking about the future of the Northland Bank. I do not think we can ask if both ways here we are talking against ourselves, that is all.

Mr. Riis: Okay. I appreciate the interjection, Mr. Chairman. Would it be too much to ask you, as the chairman who has taken on the undertaking to relay the concerns of the members to the Minister, that you do that in writing and you provide us with a copy, so that we feel part of the process?

M. Riis: Monsieur le président, je tiens à dire à mon savant collègue que j'éprouve la même frustration que lui lorsque j'essaie de comprendre les rouages internes de la *Surrey Credit Union*. Quoi qu'il en soit, nous sommes ici réunis pour décider si nous voulons ou non verser 875 millions de dollars aux déposants non assurés, l'hypothèse étant qu'ils ont laissé leur argent dans la banque à cause des déclarations publiques qui avaient été faites. Je pense que c'est là la logique. Et si j'ai tort là-dessus, je ne comprends vraiment pas ce qu'on fait ici.

Oublions la *Surrey Credit Union*. Il y avait trois autres détenteurs de débentures. Pourquoi ne supposerait-on pas qu'en fonction de ces mêmes renseignements ils ont décidé de retirer leur débenture?

M. Kempling: Ils ne pouvaient pas forcément reprendre cette débenture à moins qu'il n'y ait eu une clause . . . une débenture est accompagnée de clauses et de conditions.

M. Riis: Oui.

M. Kempling: Et cela intervient du côté du passif. Autrement dit, ils ne pouvaient pas tout simplement rentrer et annoncer qu'ils allaient retirer leur débenture . . .

M. Riis: Non. Vous m'avez mal compris. Lorsque la *Surrey Credit Union* a décidé de retirer cette débenture par l'intermédiaire de Wood Gundy, il y en avait trois autres qui faisaient la même chose.

M. Dorin: De qui s'agit-il?

M. Riis: Je n'en sais rien. J'ignore moi aussi quels étaient les déposants.

M. Dorin: L'autre joueur important, c'était la province de l'Alberta, qui l'a fait pour appuyer la banque. Son intérêt n'était pas de nature commerciale.

M. Riis: Alors, disons qu'il y en avait deux autres. J'essaie de comprendre pourquoi on laisserait ces gens-là couler, mais pas les autres.

Le président: Puis-je intervenir, monsieur Riis? Ce que vous demandiez dans votre première question—nous étions d'accord—pourrait régler votre deuxième demande, car vous parlez comme si la société était en liquidation. Or, vous avez demandé qu'elle ne soit pas mise en liquidation. Si la Norbanque a des chances de survie, alors les détenteurs des obligations auront un rôle à jouer. Ce seront eux les prochains sur la liste qui reviendront. Je proposerai donc qu'on examine les choses dans une optique positive et non pas négative. Pour ce qui est de la *Surrey Credit Union*, je pense que ses responsables ont toujours espéré que l'avenir de la Norbanque serait examiné dans une optique ouverte. Je ne pense pas que nous puissions transmettre notre requête si nous nous contredisons. Voilà tout.

M. Riis: Très bien. Je vous remercie de votre intervention, monsieur le président. Serait-ce trop vous demander, vous qui vous êtes engagé à transmettre les préoccupations des députés au ministre, que vous le fassiez par écrit et que vous nous en

[Text]

The Chairman: Yes, and I will check with the members of this committee before it goes out.

Mr. Riis: Okay.

The Chairman: With the steering group of this committee, if I may. That is as far as . . .

Mr. Riis: All right, then. That satisfies my concerns.

The Chairman: Are you satisfied with that?

Mr. Riis: Yes.

The Chairman: Thank you.

Mr. Hawkes: Mr. Chairman, I would just like to put one thought on the record in relation to that. Parliament does not allow a legislative committee or the House of Commons really as a whole to increase the liability of the Crown without the proper documentation. So there is nothing formal we can do about that situation in an amendment.

Mr. Riis: You could have another bill come forward.

Mr. Hawkes: Yes, another bill could come forward. And I think the chairman has just spoken good logic in relation to both shareholders and debenture holders, that at this moment it is a bank under curatorship and until liquidation you could not do anything. Thank you.

• 1035

Clause 2 agreed to

An hon. member: On division

On clause 3—*Payment to depositor*

The Chairman: I believe there is an amendment submitted by the New Democratic Party on clause 3.

Mr. Riis: I think the amendment has been circulated.

The Chairman: I regret to address a small problem. Unfortunately we did not get this amendment in time. We got an earlier amendment and had it translated, but unfortunately we did not get this one translated in time. I apologize to whomever in the committee it affects.

Mr. Riis: Perhaps it should not be your apology; it should be my apology, for not having drafted it in both official languages.

Mr. Chairman, I do not suppose this requires a long discussion. Looking at the approaches used elsewhere, looking at what is a normal bankruptcy proceeding, and noting what the Finance committee has recommended in its proposals, that there be no more bank bail-outs, but—which unfortunately the media did not pick up, in a sense, at the first go-around—that there be a pay-out provision for those people immediately, based on the value, or at least the best estimate, of the liquidated assets . . . It is in that spirit that I felt it was appropriate, even at this late date, as we go through stage-by-stage, that I move this amendment to clause 3.

[Translation]

fournissiez une copie, afin que nous ayons le sentiment d'avoir véritablement participé au processus?

Le président: Certainement, et je vérifierai auprès des membres du Comité avant de transmettre ma lettre.

M. Riis: Très bien.

Le président: Je vérifierai auprès du Comité directeur, si vous êtes d'accord. C'est-à-dire en ce qui concerne . . .

M. Riis: Très bien. Cela apaise mes craintes.

Le président: Êtes-vous satisfait?

M. Riis: Oui.

Le président: Merci.

M. Hawkes: Monsieur le président, j'aurais une remarque à faire à ce propos. Le Parlement n'a pas habilité les Comités législatifs ni la Chambre des communes dans son ensemble à augmenter la dette de la Couronne en l'absence d'une documentation adéquate. Par conséquent, nous ne pouvons adopter aucun amendement qui modifierait cette situation.

M. Riis: Nous pourrions proposer un autre projet de loi.

M. Hawkes: C'est vrai. Et ce que vient de dire le président au sujet des actionnaires et des détenteurs de débetures est tout à fait logique: en effet, la banque est sous séquestre, et tant qu'il n'a pas été décidé de la liquider, nous ne pouvons rien faire. Merci.

L'article 2 est adopté

Une voix: Sur division.

Article 3—*Paiement au déposant*

Le président: Je pense que les Néo-démocrates ont déposé un amendement à l'article 3.

M. Riis: Je pense que le texte de l'amendement a été distribué.

Le président: J'ai le regret de vous aviser d'un petit problème. Nous n'avons malheureusement pas reçu cet amendement à temps. Nous en avons reçu un autre et nous avons pu le faire traduire, mais celui-ci nous est arrivé trop tard. Je m'excuse auprès de ceux que cela ennuie.

M. Riis: C'est plutôt moi qui devrais m'excuser de ne pas l'avoir rédigé dans les deux langues officielles.

Monsieur le président, je ne pense pas qu'il faille nous lancer dans une longue discussion là-dessus. Vu les approches qui ont été utilisées ailleurs, vu la marche à suivre habituelle dans le cas de faillites, et vu ce que le Comité des finances a recommandé, autrement dit qu'il n'y ait plus d'opérations de sauvetage—ce que les médias n'avaient pas saisi la première fois—mais que l'on prévoit rembourser tout de suite ces déposants, en nous appuyant sur la valeur ou sur une évaluation de l'avoir liquidé . . . C'est dans cet esprit que j'ai décidé qu'il serait opportun, dans le contexte de notre étude article par article du projet de loi—de proposer, même si nous ne

[Texte]

Mr. Kempling: Mr. Chairman, we have only . . .

Mr. Riis: One liquidator.

Mr. Kempling: —one liquidator, and we have liquidators here of the two banks. We have had the curators and the one liquidator before us, and none of them has been in a position to give any estimate of the net value of the assets of the banks. In fact, one refused to give any figure at all, because they do not know. They do not know. And the time factor as well . . . I remember Mr. McGirr saying he did not know how long it was going to take. He cited, in fact, that his company were the liquidators at IOS, and they have been working 10 years on that.

I know what your point is, and I appreciate your point, but I look upon this as a means of just . . . There would never be any resolution if we approved this amendment.

Mr. Riis: I appreciate what you are saying, Bill. We are going to have to come to grips with this in some way, because if the recommendation of the Finance committee's response to the green paper is to be implemented, this is exactly what we are recommending. Now, we have not identified who it is that is going to make this determination. You are right that the curators and others who came before us did not provide us with a figure. We can appreciate perhaps why they did not. It is not that they could not. I realize you cannot put an accurate figure on it until it is all over. But what we are asking to do with the white paper, and what this amendment is attempting to do, is for someone who has looked at the loan portfolio, who understands the reality of the geographic areas involved, to make the best guess, the best estimate he can. As we discussed with the white paper at some length, we would have to live with that. This is an attempt, if you like, to set the stage for that discussion, and preferably for this bill.

Mr. Kempling: Well, receivers and liquidators—the thing they have to protect is their reputation. They would, if anything, I would think, place a value on the very low side rather than on the high side. And that is not to the advantage of the people involved, depositors or others. I would think they would come in on the very low side, rather than perhaps have their reputation sullied at a future date for coming in with what was estimated to be a very high figure.

The Chairman: I would like to interject for a minute. I have discussed this with the clerk, and it appears your amendment has some flaws to begin with. The major flaw is that it really applies to clause 7 rather than clause 3, because you are dealing with the repayment—how it is going to be done.

Mr. Riis: Fair enough, Mr. Chairman. So I will withdraw that amendment at this point then.

[Traduction]

sommes plus au début de notre entreprise, cet amendement à l'article 3.

M. Kempling: Monsieur le président, il n'y a . . .

M. Riis: Qu'un liquidateur.

M. Kempling: . . . qu'un liquidateur, et nous avons ici les liquidateurs des deux banques. Nous avons rencontré les curateurs et le liquidateur, et aucun d'entre eux n'a pu nous donner une évaluation de l'avoir net des banques. Il y en a même un qui a catégoriquement refusé de citer un chiffre. Ils ne sont pas au courant. Il y a également le facteur temps . . . Je me souviens que M. McGirr nous avait dit qu'il ne savait pas combien de temps cela allait demander. Il nous a même dit que c'était sa société qui avait été chargée de liquider l'IOS, et qu'ils y travaillaient depuis dix ans.

Je comprends ce que vous avez voulu dire, et j'apprécie vos remarques, mais, d'après moi, il s'agit tout simplement d'un moyen de . . . Le problème ne serait jamais réglé si nous adoptions cet amendement.

M. Riis: J'apprécie ce que vous dites, Bill. Il nous faudra trancher d'une façon ou d'une autre, car s'il nous faut adopter la recommandation faite par le Comité des finances en réponse au Livre vert, c'est précisément cela que nous recommandons. Il demeure que nous n'avons pas identifié celui ou celle qui aura à prendre la décision finale. Il est vrai, comme vous l'avez souligné, que les curateurs et les autres personnes qui sont venus comparaître devant le Comité ne nous ont fourni aucun chiffre. Et nous comprenons peut-être pourquoi. Ce n'est pas tellement qu'ils ne pouvaient pas. Il faudra attendre la fin de tout cela pour donner un chiffre exact. Mais ce que demande le Livre blanc et ce que nous demandons par l'intermédiaire de cet amendement, c'est qu'un spécialiste qui a examiné le portefeuille de prêts et qui comprend la réalité géographique des régions concernées nous fournisse la meilleure évaluation possible. Nous en avons d'ailleurs déjà longuement discuté dans le contexte du Livre blanc. Ce que nous voulons, si vous voulez, c'est d'essayer de préparer une mise en scène pour la discussion et, de préférence, pour le projet de loi.

M. Kempling: Les séquestres et les liquidateurs . . . ce qu'ils veulent protéger, c'est leur réputation. Je pense qu'ils préféreraient sous-évaluer que surévaluer quelque chose. Mais cela ne rendrait pas du tout service aux intéressés, c'est-à-dire les déposants. Je pense qu'ils auraient tendance à sous-évaluer le portefeuille, plutôt que de s'exposer à se faire reprocher par la suite d'avoir donné un chiffre beaucoup trop élevé.

Le président: Si vous me le permettez, j'aimerais intervenir un instant. J'en ai discuté avec le greffier, et il semblerait que votre amendement comporte déjà certaines lacunes. En effet, l'amendement s'applique en fait plutôt à l'article 7 qu'à l'article 3, parce qu'il s'agit du remboursement, de la façon dont ce remboursement sera effectué.

M. Riis: D'accord, monsieur le président. Je retire mon amendement.

[Text]

The Chairman: Would you?

Mr. Riis: Yes.

The Chairman: Thank you. Could we have unanimous consent to withdraw the amendment?

Some hon. members: Agreed.

Clauses 3 to 6 inclusive agreed to

The Chairman: You are on division on everything, are you not?

Mr. Riis: Let us just put it like that.

On Clause 7—*Time of payment*

The Chairman: You will notice I held back. I was waiting for you.

Mr. Riis: Give me at least a little break. We are on clause 7 and it is not even 11 a.m. yet. May I move this amendment under clause 7 then, Mr. Chairman?

The Chairman: The clerk would like to speak to you, Mr. Riis. Could you speak to the clerk? I will listen to Mr. Hawkes for minute. Apparently you have to rewrite this. Mr. Hawkes.

Mr. Hawkes: I think the proposed amendment does two things. I think its basic intent is to replace the 60:40 formula with some formula to be discovered that relates to the two situations in an individual manner. But it has another impact, as I read it, that no one has talked about, and that is the impact that the creditor would become the CDIC instead of the Government of Canada, instead of Her Majesty, because it speaks about the cash advance coming from the Canada Deposit Insurance Corporation and not from Her Majesty and therefore would affect the balance sheet of the CDIC and perhaps the premiums of the CDIC.

If I could just repeat that for you, Mr. Riis, I said that I think your amendment has two impacts. The first is that of replacing the 60:40 formula, which is a partial payment and a complete payment. It replaces it with some unknown value which somebody shall decide and which will relate in different ways to the two situations. The Canadian Commercial Bank may not have as strong an asset base as Northland and therefore the depositors there would get less percentage and the Northland depositors might indeed get a higher percentage. But the impact no one has discussed at this point is that it replaces Her Majesty by the CDIC as the creditor. You are asserting that it should be out of CDIC funds that the advance is made, and therefore the CDIC becomes the up-front provider of the funds and ultimately the beneficiary of whatever comes from assets.

I am not sure this committee can transfer that kind of a liability to that kind of a corporation. I do not know where . . .

Mr. Kempling: You are saying, in other words, that the liquidators assume the royal prerogative in effect.

[Translation]

Le président: Vous voulez bien le retirer?

M. Riis: Oui.

Le président: Merci. Ai-je le consentement unanime du Comité pour que la motion de M. Riis soit retirée?

Des voix: D'accord.

Les articles 3 à 6 inclusivement sont adoptés.

Le président: Tous les articles du projet de loi seront adoptés sur division, c'est bien cela?

M. Riis: Vous pouvez dire cela.

Article 7—*Paiement*

Le président: Vous remarquerez que j'ai patienté. Je vous attendais.

M. Riis: Donnez-moi le temps de souffler. Nous en sommes à l'article 7 et il n'est même pas 11 heures du matin. Monsieur le président, puis-je proposer un amendement à l'article 7?

Le président: Le greffier aimerait vous parler, monsieur Riis. J'écouterai M. Hawkes en attendant. Il semblerait que vous allez devoir réécrire le texte de l'amendement. Monsieur Hawkes.

M. Hawkes: Je pense que l'amendement qui vient d'être proposé permettrait de faire deux choses. Tout d'abord, il remplacerait la formule de partage 60-40 par une formule qui reste encore à fixer mais qui proposerait une solution pour chacune des deux situations. Mais si je me fie à mon interprétation de cet amendement, il aurait encore une autre conséquence, dont personne n'a fait état jusqu'ici. En effet, le créancier serait non plus le gouvernement canadien, non plus Sa Majesté, mais la SADC. L'avance de fonds serait versée non pas par Sa Majesté mais par la Société d'assurance-dépôts du Canada, et ce serait donc le bilan et les primes de cette dernière qui seraient touchées.

Monsieur Riis, si vous me le permettez, je reprendrai, pour votre gouverne, les explications que je viens de donner. Je pense que votre amendement aurait deux conséquences. Tout d'abord, il remplacerait la formule 60-40, pour ce qui est des paiements partiels et des paiements intégraux. Il remplacerait cette formule par une valeur qui reste encore à fixer et qui interviendrait de façon différente dans chacune des situations. La Banque Commerciale du Canada n'a peut-être pas un avoir aussi riche que Norbanque, et les déposants de la première recevraient peut-être un plus faible pourcentage que ceux de Norbanque. Mais il y aurait une autre conséquence, dont personne n'a jusqu'ici fait état: votre amendement remplacerait Sa Majesté par la SADC, qui deviendrait alors le créancier. Vous affirmez que l'avance sera puisée dans les fonds de la SADC. Cette dernière deviendrait alors le principal créancier et c'est à elle que reviendrait les éventuels bénéfices ultérieurs.

Je ne suis pas convaincu que le Comité soit habilité à transférer ce genre de responsabilité à ce genre de société. Je ne sais pas où . . .

M. Kempling: Ce que vous dites, c'est que les liquidateurs assumeraient en fait la prérogative royale.

[Texte]

Mr. Hawkes: Well, that is in a sense . . .

The Chairman: I think in this case, Mr. Hawkes, actually it does refer in the bill that the CDIC is to pay these funds out on behalf of the government. So . . .

Mr. Hawkes: But clearly as an agent of the government. The funds come from Her Majesty.

The Chairman: Yes, Her Majesty the Queen.

Mr. Hawkes: That is right. But I think if we were to pass this amendment—if you read it carefully, it says that the Canada Deposit Insurance Corporation makes a cash advance, and the funds in that case would come from the Canada Deposit Insurance Corporation—we would be taking a board decision. That is my reading. Maybe we could ask the witnesses. They have legal training.

The Chairman: Yes. I would like to ask the witnesses for a comment on this.

Mr. Calof: I think I would agree with the last comment that has been made with respect to paragraph (a). One would have to amend the CDIC Act at the same time because it has no authority to carry out this type of activity on its own. This of course could be done.

On the other two points, one was just referred to: paragraph (a) refers to cash advances; whether that connotes a repayment I do not know. Thirdly, it just refers to CCB and Northland Bank; I presume the intention there was specifically to drop the CCB-MIC, but I do not know.

• 1045

Mr. Riis: Mr. Chairman, I forgot the MIC. But just to make a point, this whole bill is under the assumption that the CDIC is the vehicle through which the government is providing the 60 and 40 pay-out.

Mr. Hawkes: But at the moment, you see, the Governor of the Bank of Canada gets his money first, the CDIC gets their money second, and Her Majesty gets money third. That is the intent of this bill. What you are doing is putting CDIC at risk.

Mr. Riis: No, what I am doing is simply recognizing that CDIC is to continue to be the vehicle that the government is using simply to provide from the Consolidated Revenue Fund moneys to the uninsured depositors.

Mr. Hawkes: It does not say that.

Mr. Riis: Well, I assume that is what it says in the bill, and this amendment would be part of the bill, and CDIC would be operating in that capacity.

[Traduction]

M. Hawkes: Dans un certain sens . . .

Le président: Monsieur Hawkes, je pense que le projet de loi stipule clairement que la SADC versera ces fonds au nom du gouvernement. Par conséquent . . .

M. Hawkes: En tant qu'agent du gouvernement. Les fonds proviennent de Sa Majesté.

Le président: Oui, Sa Majesté la Reine.

M. Hawkes: C'est exact. Mais si nous adoptions cet amendement—si vous le lisez attentivement, vous verrez qu'il dit que la Société d'assurance-dépôts du Canada consent une avance de fonds, et les fonds proviendraient, dans ce cas-ci, de la Société d'assurance-dépôts du Canada—cela reviendrait à prendre une décision qui relèverait normalement du conseil d'administration. Voilà en tous cas mon interprétation de cet amendement. Les témoins pourraient peut-être nous donner leur point de vue. Ils ont une formation juridique.

Le président: Oui. Je demanderais aux témoins de nous dire ce qu'ils en pensent.

M. Calof: Je suis d'accord avec le dernier commentaire qui a été fait relativement au paragraphe a). Il faudrait également modifier la Loi sur la Société d'assurance-dépôts du Canada, car celle-ci n'est pas habilitée à entreprendre ce genre d'activité indépendamment. Et cette loi pourrait bien sûr être modifiée.

Pour ce qui est du paragraphe a), celui-ci fait état d'avance de fonds, mais je ne sais s'il faut en déduire que cette avance doit être remboursée. Troisièmement, il n'est question que de la BCC et de Norbanque. J'imagine qu'on a volontairement laissé de côté la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB, mais je n'en sais rien après tout.

M. Riis: Monsieur le président, j'ai oublié la Compagnie de Placements Hypothécaires CCB. Je soulignerais, afin que ce soit bien clair, que ce projet de loi repose dans son ensemble sur l'hypothèse selon laquelle ce serait par l'intermédiaire de la SADC que le gouvernement effectuerait ce remboursement 60-40.

M. Hawkes: Mais, voyez-vous, à l'heure actuelle c'est le gouverneur de la Banque du Canada qui aurait son argent le premier, la SADC venant au deuxième rang et Sa Majesté au troisième. Voilà ce qui est prévu dans le cadre de ce projet de loi. Vous mettez en danger la SADC.

M. Riis: Non. Je reconnais tout simplement que le gouvernement doit continuer de passer par l'intermédiaire de la SADC pour aller chercher dans le Fonds du revenu consolidé les sommes d'argent qu'il compte verser aux déposants non assurés.

M. Hawkes: Ce n'est pas ce que dit l'amendement.

M. Riis: J'imagine que c'est ce que dit le projet de loi, et cet amendement serait incorporé dans le projet de loi. Et la SADC serait tenue de continuer de fonctionner de cette façon.

[Text]

The Chairman: Excuse me, let me get back to something Mr. Hawkes said. The division between CDIC and the government I believe would be *pari passu*.

Mr. Calof: Yes.

The Chairman: That was just to correct that. I would like to interrupt. I think you are also putting another stumbling block in front of the Northland Bank on paragraph (b) that I am worried about, because you are leaving the depositor still in there who wants to be out of there because he is only getting a percentage of the thing. I think the only way there is any hope of ever even looking at this thing is really to let the depositor out, put the government in as a single depositor and move from there. So I would not want to hurt the other points you brought up earlier.

Mr. Riis: So perhaps paragraph (b) ought to refer only to the Canadian Commercial Bank?

The Chairman: Yes. I think Mr. Attewell has a question.

Mr. Attewell: Mr. Chairman, through you, I want to ask Mr. Riis if on paragraph (b) he might explain that a little further. Let me just state what I think you mean there, and you correct me please. You are really wanting to pay the uninsured part of any deposit—the net value, so to speak, of what the assets will bring. Is that the thrust of your approach?

Mr. Riis: That is right.

Mr. Attewell: So what do you mean on the third line when you say a “percentage estimate”?

Mr. Riis: In other words, of the bill's \$875 million now, when the assets are liquidated what are we likely to get, going to the uninsured depositors? That percentage would be a percentage of the \$875 million.

Mr. Attewell: Okay. There are a couple of technical problems. Maybe they are not technical, but I would think you might almost be forced . . .

Let us say this was a good thing to do. I had some reservations on it, but if it was a good thing to do you would likely have to take two cuts at it. One you might call a conservative estimate, maybe 75% of what you expected to get back, and then there would be a final step when you realized all the values. Seven, eight or ten years out, you would have one final pay-out, so to speak. So I think you would be for something like Bill Kempling said, to come in on a pretty low basis just to ensure that you did not overpay. There is a distinct possibility that you could do that because of the complexity.

My second question is more of a technical thing. You say “based on the present value”. As you know, you cannot do a present value without making an assumption of what interest rate you are going to use, whether it is 10% . . . When you start going five, six or ten years out on a present-value calculation, the net value can be almost next to zero. But did you have a rate in mind at which you would calculate that present value?

[Translation]

Le président: Excusez-moi, mais j'aimerais revenir sur quelque chose qu'a dit M. Hawkes. La division entre la SADC et le gouvernement se ferait je pense, sur un pied d'égalité.

M. Calof: Oui.

Le président: Je voulais tout simplement corriger ce qui avait été dit. Pour passer maintenant à autre chose, je pense que vous placeriez encore un autre obstacle devant Norbanque avec le paragraphe b), et cela m'inquiète, car vous bloqueriez le déposant qui veut s'en aller, parce qu'il n'aurait en fait qu'un pourcentage de son avoir. La seule solution, selon moi, c'est de laisser les déposants sortir, désigner le gouvernement comme seul déposant et redémarrer à partir de là. Mais je ne voudrais pas que ces dernières remarques remettent en question les points que vous avez soulevés tout à l'heure.

M. Riis: Le paragraphe b) ne devrait peut-être faire état que de la Banque commerciale du Canada. C'est bien ce que vous dites, n'est-ce pas?

Le président: Oui. M. Attewell aimerait je pense poser une question.

M. Attewell: Monsieur le président, M. Riis pourrait-il nous fournir des explications supplémentaires relativement au paragraphe b). Laissez-moi vous dire comment je l'interprète, et vous me corrigerez si j'ai tort. Vous voulez en fait payer la partie non assurée de tous les dépôts . . . la valeur nette, si vous voulez, de ce que rapportera l'avoir. Est-ce bien cela?

M. Riis: C'est exact.

M. Attewell: Dans ce cas, qu'entendez-vous par *pourcentage déterminé* à la troisième ligne?

M. Riis: Sur les 875 millions de dollars dont il est question dans le projet de loi, une fois liquidé l'ensemble de l'avoir, que pensons-nous toucher? Combien d'argent aurons-nous à donner aux déposants non assurés? Ce pourcentage sera un pourcentage de 875 millions de dollars.

M. Attewell: Très bien. Mais il y a un certain nombre de problèmes techniques. Peut-être qu'ils ne sont pas techniques, mais je pense que vous seriez presque obligé . . .

Admettons que ce soit la chose à faire. J'avais quelques réserves, mais si c'était la chose à faire, il vous faudrait sans doute vous y prendre à deux fois. Il y aurait tout d'abord ce que l'on pourrait appeler une évaluation ou une estimation prudente: peut-être 75 p. 100 de ce que vous espérez récupérer. Viendrait ensuite l'étape finale, une fois toutes les opérations terminées. Sept, huit ou dix ans plus tard, il y aurait en quelque sorte un paiement final. Je pense que vous feriez comme Bill Kempling l'a dit tout à l'heure: autrement dit, vous commenceriez à un niveau assez bas pour être bien certain de ne pas payer trop. Et cette possibilité existe vu la complexité de la situation.

Ma deuxième question est plutôt d'ordre technique. Vous dites «en fonction de la valeur actuelle». Comme vous le savez, vous ne pouvez pas faire une évaluation sans choisir d'abord un taux d'intérêt, que ce soit 10 p. 100 . . . Si à partir d'une valeur actuelle vous faites des projections sur cinq, six ou dix ans, la valeur nette pourrait très bien être ramenée à zéro. Avez-vous

[Texte]

Mr. Riis: No, I did not have a rate in mind, Mr. Attewell. What I was attempting to do, as a member of the committee, was to put into immediate practice the recommendations flowing out of the white paper. At that time, again, I do not think we distinguished between a two-pay-out system—in other words, a conservative pay-out and then a follow-up with an accurate pay-out later. Perhaps that is an alternative we will consider.

Mr. Attewell: Yes. In our paper that we were all a part of—or many of us—I think that is a recommendation, the details of which will need to be worked out by other people.

The Chairman: Bill Kempling, then George Minaker.

• 1050

Mr. Kempling: I have just a comment on uninsured depositors, Mr. Chairman. I attended a function a couple or three weeks ago where I sat with the treasurer of a municipality that will be unnamed for the record, but he was the treasurer of a municipality who had several millions of dollars on deposit with Northland. Naturally I was very interested in what was going on and how they are making out. He told me a rather amazing story. He said you know, we have been putting our money in the smaller banks for a number of years, and over those years we have earned an extra \$8 million in interest—that is, by putting our money in the smaller banks as opposed to the larger big six banks. He said that even this year, with all the difficulties that have gone on this year, they are still \$400,000 ahead in their interest account on moneys out on deposit.

Now, I think the impression has been spread that some of the uninsured depositors are hanging on by their teeth, that they are going to go into bankruptcy and so forth. They are not. In this case they have earned substantial . . . I mean, they took a greater risk and they got a greater reward. They took the risk, they got the reward. So they are not all destitute. They are not all, I suggest, like the Surrey Credit Union in the decision they made. Therefore, I think we should temper our awards to these people on that line. We do not want to reward them for making their deposits in the bank; we are trying to see that they get out without any injury to speak of. They have made substantial gains in many many cases, as the treasurer of this particular city told me that day.

The Chairman: Thank you. Mr. Minaker, can you make it brief, please?

Mr. Minaker: Mr. Chairman, what Mr. Riis said was not completely correct. I was part of the committee, and I basically support an idea somewhat similar to paragraph (b) as proposed in his amendment, but the committee could not come to a conclusion on the method or the precise technique as to how we might handle the situation we are faced with today. I

[Traduction]

songé au taux d'intérêt que vous feriez intervenir pour calculer la valeur actuelle de l'avoir?

M. Riis: Non, monsieur Attewell. Ce que j'essayais de faire, en ma qualité de membre du Comité, c'était de mettre tout de suite en pratique les recommandations du Livre blanc. À l'époque, je ne pense pas que nous ayons discuté de la possibilité de mettre en place un système de remboursement en deux étapes, comportant un premier remboursement modéré et un remboursement plus juste un peu plus tard. C'est peut-être là une possibilité que nous pourrions envisager.

M. Attewell: Oui. Dans le document auquel nous avons tous travaillé . . . c'est le cas de plusieurs d'entre nous . . . je pense que c'est là l'une des recommandations, dont le détail devra être mis au point par des spécialistes.

Le président: Bill Kempling, suivi de George Minaker.

M. Kempling: J'aimerais faire une brève remarque sur les déposants non assurés, monsieur le président. Il y a deux ou trois semaines, j'ai eu l'occasion de rencontrer, à une cérémonie quelconque, le trésorier d'une municipalité que je ne nommerai pas. Cette municipalité avait plusieurs millions de dollars en dépôt à Norbanque. Bien sûr, cela m'intéressait beaucoup et je lui ai posé plusieurs questions. Il m'a alors raconté une histoire tout à fait étonnante. Il m'a dit en effet que, depuis un certain nombre d'années, la municipalité plaçait de l'argent dans des petites banques, ce qui lui avait rapporté 8 millions de dollars supplémentaires en intérêt. Quand je dis 8 millions de dollars supplémentaires, c'est en fait 8 millions de plus que cela lui aurait rapporté dans les six grandes banques. Il m'a dit que même cette année, malgré toutes les difficultés, la municipalité avait touché 400,000\$ d'intérêt de plus sur ses dépôts.

D'aucuns voudraient nous faire croire que certains déposants non assurés sont pris à la gorge, qu'ils sont sur le point de faire faillite, etc. Or, ce n'est pas le cas. La municipalité dont je viens de vous parler a gagné des sommes considérables . . . En d'autres termes, elle a pris des risques plus grands et la récompense a été proportionnelle. Donc, ces déposants non assurés ne sont pas tous pris à la gorge. Ils ne sont pas tous comme la caisse de crédit de Surrey, et c'est pour cela que j'estime que nous devrions être un peu moins généreux à leur égard. Nous ne voulons certainement pas les récompenser d'avoir placé leur argent à la banque, nous voulons simplement nous assurer qu'ils s'en sortent sains et saufs. Donc, comme le trésorier de cette municipalité me l'a dit l'autre jour, bon nombre de ces déposants ont touché beaucoup d'argent en intérêt.

Le président: Merci. Monsieur Minaker, soyez bref, je vous en prie.

M. Minaker: Monsieur le président, ce qu'à dit M. Riis n'était pas tout à fait correct. Je faisais partie du comité et j'appuie le principe général du paragraphe b) qu'il propose dans son amendement. Toutefois, le comité n'a pas pu se prononcer quant à la méthode ou à la technique particulière

[Text]

believe maybe this might have been Mr. Riis' proposal of how it would be handled. I basically supported the idea and still do in the report.

The concern I have is instituting it into this legislation at this time would be unfair. As I have indicated in the House of Commons, I feel there was a visual display of confidence in the bank when the Governor of the Bank of Canada, the Inspector General of Banks, two provincial governments and the federal government indicated on the information they had at that time that the banks could survive. Part of that survival is based on a team effort of the depositors keeping their money in the bank or banks involved.

I think it would be unfair to put what I would call "retroactive" legislation in place if we were to do this. I feel there is an obligation to those depositors who did keep their money in the bank, believing that the bank would survive and that everybody would benefit from the survival of the bank. So I would have to vote against this amendment for those reasons, even though I basically understand what Mr. Riis is trying to achieve. In the long term I think we both want to see that achieved for the taxpayers of Canada.

The Chairman: Thank you. We have discussed this amendment, Mr. Riis, and the Chair has reservations concerning the amendment. Under *Beauchesne's* fifth edition, citation 773 subparagraph 9 states:

(9) An amendment may not be proposed . . . to leave out from the first word to the end of the clause in order to substitute other words or to effect a redrafting of the clause, such amendments being in the nature of a new clause.

We have talked about it, and it is not in order as an amendment. But I will hear from you.

Mr. Riis: I am not going to argue with your decision, Mr. Chairman, but help me to understand what *Beauchesne* says. If one had moved that clause 7 be deleted and that was passed, one could then move that a new clause 7 be inserted.

The Chairman: That is also out of order.

• 1055

Mr. Riis: Why is that? Could you explain? I am thinking back to what you . . .

The Chairman: The proper course apparently is to vote against the clause, and if everybody votes against the clause it is out.

Mr. Riis: Perhaps we could do that.

The Chairman: Okay. We will vote on clause 7.

Mr. Riis: All right.

An hon. member: On division.

Clause 7 agreed to

Mr. Riis: That is not the kind of civility I was hoping for.

[Translation]

qui s'imposait dans ce genre de situation. J'en appuyais donc en principe général, et je le fais toujours dans le rapport.

Par contre, je me demande comment nous pouvons l'inscrire aujourd'hui dans le projet de loi sans risquer d'être injuste. Comme je l'ai dit à la Chambre, j'estime que la banque a reçu l'appui et la confiance manifestes du gouverneur de la Banque du Canada, de l'Inspecteur général des banques, des deux gouvernements provinciaux et du gouvernement fédéral lorsque ces derniers ont indiqué que, sur la foi des informations dont ils disposaient, les banques pouvaient survivre. Il fallait également, pour qu'elles survivent, que les déposants ne retirent pas leur argent. C'était donc un effort collectif.

Je pense qu'il serait injuste d'adopter une loi «rétroactive». En effet, nous avons contracté une obligation à l'égard des déposants qui n'ont pas retiré leur argent de la banque parce qu'ils étaient convaincus que celle-ci survivrait et que, finalement, tout le monde en profiterait. Je suis donc contre cet amendement, même si je comprends l'objectif poursuivi par M. Riis. À long terme, nous voulons tous l'atteindre, par égard pour les contribuables.

Le président: Merci. Nous avons discuté de l'amendement, monsieur Riis, mais le président a certaines réserves à son égard. Dans la cinquième édition du *Beauchesne*, le paragraphe 9 de l'article 773 porte que:

(9) Serait irrecevable tout amendement proposant . . . de retrancher tous les mots d'un article, du premier au dernier, en vue d'y substituer d'autres mots, ni de rédiger de nouveau l'article, car ce sont là autant de propositions qui constituent des articles nouveaux.

J'estime que cet amendement est irrecevable, mais je suis prêt à vous écouter encore une fois.

M. Riis: Je ne conteste pas votre décision, monsieur le président, mais j'aimerais que vous m'aidiez à comprendre ce que signifie cette disposition du *Beauchesne*. Si quelqu'un propose une motion supprimant l'article 7 et que cette motion est adoptée, un autre peut certainement proposer qu'un nouvel article 7 soit inséré.

Le président: C'est également irrecevable.

M. Riis: Pourquoi? Pourriez-vous nous l'expliquer?

Le président: Selon la procédure normale, si tout le monde vote contre l'article, l'article est rejeté.

M. Riis: Nous pourrions peut-être le faire.

Le président: Nous allons passer au vote sur l'article 7.

M. Riis: Très bien.

Des voix: Sur division.

L'article 7 est adopté

M. Riis: Je m'attendais à plus de civilité.

[Texte]

The Chairman: I think you expected it, though.

Clauses 8 to 11 inclusive agreed to

On clause 12—*powers*

Mr. Riis: Mr. Chairman, I would like to assist one of my absent colleagues today and move an amendment under clause 12.

I move that Bill C-79 be amended by adding immediately after line 35 on page 6 the following:

Notwithstanding the Bank Act, the Minister shall cause to be published in this year's Public Accounts a list of all depositors to which a payment was made under this Act.

In other words, it is attempting, Mr. Chairman—at least to obtain later—what amendment 1(c), the one I proposed, was attempting to do. I do not expect this requires a long discussion, because there is a difference of views in terms of the uninsured depositors being made public.

I suppose very briefly, Mr. Chairman, this bill is unprecedented. This is not a typical banking situation. This is not something you would find in or out of the Bank Act, presumably. No one wrote the Bank Act with this type of bill in mind. I do think it is only fair that in this case, as in other bankruptcy situations, if people are going to be receiving large amounts of money—substantial amounts of public money in this case—they be made to come forward. Their identification should be made public.

The Chairman: Thank you. I would like to hear from the witnesses. As I understand it, section 271 of the Bank Act states that you cannot release this information.

Mr. Calof: The question, Mr. Chairman, of the release of deposit information of course has been fairly extensively debated on a number of levels now—both here, I understand, and at the Senate committee.

It is an interpretation of the effect of section 251 of the Bank Act that the relations between the bank and its customers is inviolate. It is a secrecy provision. It is designed to preserve and ensure the confidentiality of the dealings of the bank and its relations with its customers. The clear implication therefore is that information is retained as secret, notwithstanding that it has been passed on to the Minister. That is the advice with which the Minister has been proceeding.

Mr. Riis: Mr. Chairman, I have a question. Is there a Canadian Commercial Bank today?

Mr. Calof: Yes.

Mr. Riis: There is.

Mr. Calof: Subject to the final winding-up order.

Mr. Riis: In other words, these people are still customers of the bank?

Mr. Calof: Yes.

[Traduction]

Le président: Vous vous y attendiez sans doute, quand même.

Les articles 8 à 11 inclus sont adoptés

Article 12—*Pouvoirs*

M. Riis: Monsieur le président, en l'absence d'un de mes collègues, j'aimerais proposer un amendement à l'article 12.

Je propose de modifier le Bill C-79 en ajoutant immédiatement après la ligne 32, page 6, ce qui suit:

Nonobstant la Loi sur les banques, le Ministre doit faire publier, dans les Comptes publics de cette année, une liste de tous les déposants auxquels un paiement a été fait en vertu de la présente loi.

En d'autres termes, j'essaie d'obtenir, même si c'est plus tard, ce que mon amendement 1c) recherchait. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'en discuter longtemps, étant donné que certains ne sont pas d'accord pour publier le nom des déposants non assurés.

Ce projet de loi, monsieur le président, est sans précédent, puisqu'il traite d'une situation bancaire tout à fait particulière, qui ne pourrait sans doute pas être régie par des dispositions de la Loi sur les banques. Personne, en rédigeant cette Loi sur les banques, n'avait envisagé ce genre de situation et, donc, ce genre de projet de loi. Il est donc normal que dans ce cas, comme dans le cas de n'importe quelle faillite, le nom de ceux qui reçoivent une somme importante du trésor public soit divulgué.

Le président: Merci. Je vais donner la parole aux témoins. Si je comprends bien, l'article 251 de la Loi sur les banques vous empêche de divulguer ce genre d'information.

M. Calof: La divulgation de renseignements sur les déposants a fait l'objet de longues discussions à plusieurs niveaux—notamment ici, d'après ce qu'on m'a dit, et au comité du Sénat.

Selon l'article 251 de la Loi sur les banques, il semble que les relations entre la banque ses clients soient confidentielles. Cet article est destiné à garantir le secret qui entoure les transactions conclues entre la banque et ses clients. Force nous est donc de conclure que cette information doit demeurer secrète, même si elle a été transmise au ministre. C'est le conseil qui a été donné au ministre.

M. Riis: Monsieur le président, permettez-moi de poser une question. La Banque commerciale canadienne existe-t-elle encore aujourd'hui?

M. Calof: Oui.

M. Riis: Ah bon!

M. Calof: Tant que l'ordonnance de liquidation n'aura pas été décrétée.

M. Riis: En d'autres termes, ces gens-là sont toujours des clients de la banque?

M. Calof: Oui.

[Text]

Mr. Riis: They are still depositors of the bank. The bank is in liquidation.

• 1100

Mr. Calof: A provisional liquidator has been appointed for the bank, it is accepted; but the charter of the bank, I would suggest, has not yet been surrendered.

Mr. Kindy: I tend to agree with Mr. Riis. I think the people are supposed to know to whom they are paying the money. It is a bankrupt bank. As far as I understand it, that bank does not exist any more. Why, then, should people not be aware, as in any bankruptcy, of to whom those moneys go? To have an open government is to tell to whom we are paying the money. Whatever the advice of the legal counsel is, I still believe the bank is non-existent as such, because these are uninsured deposits and they are getting 100 cents on the dollar. I think we should let the people know to whom the money is owed.

Mr. Minaker: I have become very concerned with this particular amendment, because it sets a precedent I would not want to see take place in other avenues of legislation. The reason I say that is I have always been opposed to full disclosure acts, which I had to sign at one point on becoming a member of a certain level of government. I was prepared to do that because I knew the ground rules when I got into the situation of running for the position. But to announce to the public that Joe Blow has \$300,000 of assets or deposits and to list his name puts in the public eye, to those people who want to take advantage of it... they can be threatened, they can have people kidnapped.

These are the kinds of things that can take place, and for the very reason I believe there is confidentiality with the Income Tax Act: that it is that person's business how much he or she has in value of worth. I believe these depositors, when they deposited their money in the bank, were not expecting their names would be publicized and how many dollars of money they had. I would think to start this type of action would be very dangerous. I would not like to see it take place, for those very reasons, that it allows those people who are criminals in our society to have a list of people who have amounts of money. Whether they have it at home or whether they have it in a bank, they now know their worth. I do not think that is a right approach, in my opinion.

Mr. Riis: I appreciate the comments Bill makes. However, let us face it. When this individual put \$300,000 on deposit, that was not insured. If something went wrong with the bank, that individual put it in there knowing that amount of money was not insured.

Mr. Blenkarn: The amendment is out of order, so I do not see any reason why it is being discussed.

Mr. Riis: Well, is it out of order?

The Chairman: I have checked with the clerk, and he does not feel it is. He feels it should be put to a vote. That was his recommendation to me.

[Translation]

M. Riis: La banque est en liquidation, mais ces gens-là sont toujours des déposants.

M. Calof: Un liquidateur provisoire a été nommé, mais les statuts de la banque n'ont pas encore été remis.

M. Kindy: Je suis plutôt d'accord avec M. Riis. Le public a le droit de savoir quels déposants on va indemniser. La banque est en faillite et, que je sache, elle n'existe plus. Pourquoi donc le public ne pourrait-il pas être informé, comme dans le cas de toute autre faillite, du nom de ceux qui seront indemnisés? Si vous voulez un gouvernement transparent, il faut révéler le nom de ceux que vous aller indemniser. Quel que soit l'avis juridique que vous avez reçu, j'estime que la banque n'existe plus; de plus, étant donné que les déposants non assurés sont remboursés à 100 p. 100, le public a le droit de connaître leurs noms.

M. Minaker: Cet amendement me pose beaucoup de problèmes car il constitue une sorte de précédent qu'on pourrait invoquer dans d'autres textes législatifs. J'ai toujours été opposé aux lois qui exigent une divulgation totale, même si j'ai dû m'y plier à un certain moment, pour devenir membre d'un certain gouvernement. Je l'ai accepté parce que je connaissais les règles du jeu dès le départ, lorsque j'ai posé ma candidature. Par contre, si l'on révèle au public que Pierre Tremblay a 300,000\$ en dépôt, certaines personnes pourront profiter de cette information pour faire des menaces, pour procéder à des enlèvements, que sais-je.

Voilà donc le genre de choses qui risquent de se produire, et c'est justement pour cela que la Loi de l'impôt sur le revenu contient des dispositions sur le secret qui doit entourer les déclarations d'impôts. Lorsqu'ils ont placé leur argent à la banque, les déposants ne pensaient pas que leur nom risquerait d'être publié, avec le montant de leur dépôt. À mon avis, il serait fort dangereux de commencer ce genre de chose. Pour toutes ces raisons, donc, je suis contre cet amendement, car il permettrait aux criminels d'avoir la liste de ceux qui ont de l'argent. Que cet argent soit chez leur propriétaire ou à la banque, les criminels sauront qu'il existe. Ce n'est donc pas la bonne façon de procéder, à mon avis.

M. Riis: Je comprends l'opposition de Bill, cependant, il faut bien reconnaître que ces individus ont mis 300,000\$ en dépôt mais ne les ont pas assurés. Donc, ils savaient parfaitement qu'en cas de crise, ils n'étaient pas assurés.

M. Blenkarn: L'amendement est irrecevable, et je ne vois donc pas pourquoi on en discute encore.

M. Riis: Il est irrecevable?

Le président: Le greffier me dit que non. Il estime qu'on devrait le mettre aux voix. Voilà ce qu'il me recommande.

[Texte]

Mr. Blenkarn: Mr. Chairman, I guess we will vote on it, but the fact is it is out of order under the concept of the bill. Certainly it does not belong in clause 12 of the bill. That deals with agreements and so . . .

Mr. Riis: On a point of order, Mr. Chairman, if he is challenging this, that is one thing; if he is just butting in, that is another.

The Chairman: The clerk admits that if it is out of order that would be the way it would be. But shall we try to keep going, Mr. Blenkarn? We have had a lot of dialogue.

Mr. Riis: I do not think, as George has indicated, we are setting a precedent. This is a special bill, dealing with a very unique situation. We are not setting a precedent. When these individuals put in their \$300,000 they were not insured. They ought not to have expected any money. But they are getting full return on their deposits. I must say that in my view, out of this unique and unbelievable situation, if we are going to be paying out \$300,000 to an individual, it is not too much to ask them to tell us who it is who is going to be getting this \$300,000 cheque.

My second and last observation on this point: if this clause were to be amended, as proposed in this bill, this would not take precedence over the provision in the Bank Act. Would it not take precedence over the provision in the Bank Act? I would like to hear from our legal adviser.

• 1105

Mr. Blenkarn: That is why it is out of order. That is exactly why it is out of order.

The Chairman: I would like the witness to answer the question.

Mr. Calof: Indeed, Mr. Riis, as I read the proposed amendment this would override the secrecy provision that is set out in section 251 of the Bank Act. So the answer is yes, it would take precedence over that provision.

Mr. Riis: In other words, if we want as a committee—and going back to the House—to vote in favour of this, it will take precedence over the Bank Act, and the depositors who are obtaining money from this bill would be made public?

Mr. Calof: That would be my interpretation of this provision, indeed.

Mr. Riis: Well then, that seems to be pretty straightforward.

Amendment agreed to on division

Clause 12 as amended agreed to on division

Clauses 13 to 17 inclusive agreed to on division

Clause 1 agreed to

Title agreed to

The Chairman: Shall I report the bill as amended to the House?

Some hon. members: Agreed.

[Traduction]

M. Blenkarn: Monsieur le président, passons alors au vote, mais je prétends qu'il est irrecevable étant donné la nature du projet de loi. En tout cas, il ne se rapporte pas à l'article 12 du projet de loi, puisqu'il traite des ententes . . .

M. Riis: J'invoque le Règlement, monsieur le président. Qu'il conteste mon amendement, c'est une chose, s'il veut tout simplement intervenir dans la discussion, c'est autre chose.

Le président: Le greffier reconnaît que s'il est irrecevable, il n'y a rien à y faire. Pouvons-nous continuer, monsieur Blenkarn? Nous avons beaucoup discuté.

M. Riis: Contrairement à George, je ne pense pas que nous créons un précédent. Il s'agit d'un bill tout à fait spécial, qui traite d'une situation tout à fait unique. Nous ne créons donc pas de précédent. Lorsque ces individus ont placé 300,000\$ à la banque, ils savaient qu'ils n'étaient pas assurés. Ils ne devaient donc pas s'attendre à être remboursés; or, ils le sont à 100 p. 100. Étant donné cette situation tout à fait unique et incroyable, j'estime que si nous remboursons 300,000\$ à un individu, ce n'est pas trop que de demander à quel nom va être fait le chèque de 300,000\$.

Deuxièmement, et je m'en tiendrai là, si cet article doit être amendé, ainsi que le propose le projet de loi, il ne primera pas sur la disposition de la Loi sur les banques. Cet article ne primerait-il pas sur la disposition de la Loi sur les banques? J'aimerais savoir ce qu'en pense notre conseiller juridique.

M. Blenkarn: C'est exactement la raison pour laquelle il est irrecevable.

Le président: J'aimerais que le témoin réponde à la question.

M. Calof: En effet, M. Riis, l'amendement proposé primerait sur l'article 251 de la Loi sur les banques qui porte notamment sur le secret. Donc, il est vrai que cet amendement primerait sur cette disposition.

M. Riis: En d'autres termes, si notre Comité accepte cet amendement, celui-ci primera sur la Loi sur les banques, et le nom des déposants remboursés dans le cadre de ce projet de loi sera divulgué?

M. Calof: C'est ainsi que j'interprète cette disposition.

M. Riis: Dans ce cas, tout me semble assez clair.

L'amendement est adopté, sur division

L'article 12 tel que modifié est adopté sur division

Les articles 13 à 17 inclus sont adoptés sur division

L'article 1 est adopté

Le titre est adopté

Le président: Dois-je renvoyer le projet de loi tel que modifié à la Chambre?

Des voix: D'accord.

[Text]

The Chairman: Gentlemen, I would like to adjourn not only this meeting but this legislative committee. Thank you.

[Translation]

Le président: Messieurs, je vous propose de lever la séance et d'ajourner les travaux de notre Comité législatif. Merci.



*If undelivered, return COVER ONLY to
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES—TÉMOINS

From the Department of Finance:

Gordon King, General Director, Financial Sector Policy
Branch.

Du ministère des Finances:

Gordon King, directeur général, Direction de la politique du
secteur financier.

From the Department of Justice:

Hy Calof, Assistant Deputy Minister, Legal Services,
Department of Finance.

Du ministère de la Justice:

Hy Calof, sous-ministre adjoint, Services juridiques,
ministère des Finances.



CANADA

INDEX

LEGISLATIVE COMMITTEE ON

BILL C-79 Financial Institutions Depositors Compensation Act

HOUSE OF COMMONS

Issues 1-7 • 1985 • 1st Session • 33rd Parliament

Chairman: Mr. Scott Fennell



The Index is available in both official languages.

Published under authority of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from the Canadian Government Publishing Centre, Supply and Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

L'index est disponible dans les deux langues officielles.

Publié en conformité de l'autorité du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Canada.

En vente: Centre d'édition du gouvernement du Canada, Approvisionnements et Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

GUIDE TO THE USERS

This Index is a subject-based and cross-referenced index which provides subject analysis as well as corresponding entries under the names of individual Members of Parliament.

Each participating Member and witness has a global entry, based on the order of reference that covers all pages where he/she spoke.

Knowles, Hon. Stanley (NDP—Winnipeg North Centre)
Regional Economic Expansion Department estimates,
1984-1985, main, **15:9**, 11-2, 19



Testimony and debate are analysed for subject content and the entries are arranged alphabetically.

Member subject entry	Knowles Steel industry, 15:9
-------------------------	---

Main subject sub-heading	Steel industry Exports, 15:9
-----------------------------	---

Included in the index are several headings that may be particularly useful; a list under Witnesses shows all appearances by individuals and organizations before the Committee; the heading Orders of Reference lists all matters studied by the committee; the section Procedure records all items of a procedural nature including those listed in the Minutes.

The index is extensively cross-referenced to account for organization of subject detail and varying terminology. Cross-references to a first sub-heading are denoted by a long dash “—”.

Women *see* Canadian Forces—Training

A list of dates of meetings of the committee with the corresponding issue numbers may be found under the heading “Dates and Issues” on the following page.

INDEX

HOUSE OF COMMONS LEGISLATIVE COMMITTEE

OFFICIAL REPORT

FIRST SESSION—THIRTY-THIRD PARLIAMENT

Abbreviations: A.=Appendices. Amdt.=amendment. M.=motion. S.O.=standing order.

DATES AND ISSUES

—1985—

October: 28th, 1; 29th, 2; 30th, 3; 31st, 4.

November: 4th, 5; 5th, 6; 7th, 7.

- Accountants** *see* Banks and banking—Loans, Valuation; Canadian Commercial Bank—Hitchman review of loans
- Alberta** *see* Banks and banking—Foreclosures—Loans, Real estate; Canadian Commercial Bank—Economic conditions; Northland Bank—Assets
- Alberta Government** *see* Canadian Commercial Bank—Financial support package; Northland Bank—Recapitalization
- Amalgamations** *see* Banks and banking
- Annual reports** *see* Northland Bank—Financial difficulties, Indicators
- Attewell, Mr. Bill** (PC—Don Valley East)
 Canadian Commercial Bank, 2:44-7; 3:15, 59
 Deposits, uninsured, 7:24-5
 Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 1:43; 2:44-7; 3:15, 59, 63; 4:15, 22-5; 6:23; 7:15, 24-5
 Northland Bank, 4:15, 23-4; 6:23; 7:15
 Procedure
 Recommendation to Minister, 7:15
 Witnesses, M., 3:63
- Auditors** *see* Banks and banking; Canadian Commercial Bank; Financial institutions—Mergers; Northland Bank
- Audits** *see* Banks and banking; Canadian Commercial Bank—Loans
- “Bail-out”** *see* Canadian Commercial Bank—Financial support package
- Bank Act** *see* Banks and banking; Canadian Commercial Bank—Curator, Appointment—Loans, Non-earning; Deposits, uninsured—Identities; Inspector General of Banks Office—Role; Northland Bank—Recovery
- Bank of British Columbia** *see* Northland Bank—Restructuring
- Bank of Canada**
 Advances to Canadian Payments Association members, 5:10
 Limitations, Bank of Canada Act regulations, 5:19-20, 34
 Liquidity funding, policy, 6:87; 7:11-2
 Preferred creditor position, implications, 3:45; 5:12-8; 6:108
 Establishment, mandate, Bank of Canada Act regulations, 5:4, 7-11
 Governor *see* Canadian Commercial Bank—Solvency
 Lending rate/policies, 5:31-3
See also Banks and banking—Inspection system; Canadian Commercial Bank; Deposits, uninsured; Northland Bank; Witnesses
- Bank of Canada Act** *see* Bank of Canada—Advances, Limitations—Establishment
- Bankers** *see* Banks and banking—Loans, Valuation
- Bankruptcy** *see* Banks and banking
- Bankruptcy Act** *see* Banks and banking—Bankruptcy
- Banks and banking**
 Amalgamations, mergers, Bank Act regulations affecting, 3:22-3
 Assets *see* Canadian Commercial Bank; Northland Bank
 Audit procedures, 4:74-5
 Auditors, external
 Reporting responsibilities, Bank Act regulations, 6:97-8, 120
 See also Banks and banking—Inspection system, Inspector General of Banks
 Audits, liquidation/“going concern” evaluations, comparison, 2:68-9
 Bankruptcy, commercial, Bankruptcy Act provisions, 3:60
 Capitalization, regulations, 2:73
 Collateral *see* Northland Bank—Assets
 Competition, Bank Act amendments increasing, 3:8, 23
- Banks and banking—Cont.**
 Confidentiality, Bank Act secrecy provisions, 7:27, 29
 Consumer confidence, maintaining, importance, Bill C-79 effects, 5:20; 7:11
See also Banks and banking—Failures—Financial difficulties; Canadian Commercial Bank—Financial support package; Continental Bank of Canada
 Credit *see* Northland Bank
 Debentures
 Private placement, Inspector General of Banks role, Bank Act regulations, 6:90
 Purpose, 7:16
 Equity *see* Canadian Commercial Bank—Loans; Northland Bank; Surrey Credit Union—Financial position
 Failures
 Impact, mood of uncertainty, western Canada, 3:71
 See also Canadian Commercial Bank; Home Bank
 Financial difficulties
 Economic conditions, western Canada, effects, 4:33
 Public pronouncements, impact, 7:12
 Financial statements *see* Northland Bank—Financial difficulties, Indicators
 Financial support package *see* Canadian Commercial Bank; Northland Bank
 Foreclosures, Alberta, 2:51-2
 Hardship fund *see* Canadian Commercial Bank—Financial support package, Alternatives
 “Information hotline” *see* Canadian Commercial Bank; Northland Bank—Financial difficulties
 Inspection system, adequacy, 5:4, 10-1, 21-4; 6:91-2
 Chief inspector, internal, role, 6:42-4
 See also Northland Bank
 Improvements, suggestions, 5:42-3; 6:119-20
 Inspector General of Banks/Bank of Canada roles, relationship, 5:10, 22-4, 34
 Inspector General of Banks/external auditors, Bank Act regulations, 6:62-6
 Methods *see* Inspector General of Banks Office
 See also Canada Deposit Insurance Corporation—Member institutions; Northland Bank
 Liquidation, Winding-Up Act regulations governing, 3:60-1
 See also Banks and banking—Audits; Canadian Commercial Bank
 Liquidity *see* Bank of Canada—Advances; Canadian Commercial Bank—Financial position
 Loans
 Collectability, 4:46-7
 See also Canadian Commercial Bank—Loans
 Fees *see* Canadian Commercial Bank—Loans, Restructuring; Northland Bank—Loans, Restructuring
 Loss provisions, adequacy, determining, methods, 4:61-5
 See also Canadian Commercial Bank—Loans; Northland Bank—Loans
 Losses *see* Commercial Center Bank—Westlands Bank
 Real estate
 Alberta regulations affecting, 2:75; 3:54
 See also Canadian Commercial Bank—Loans; Northland Bank—Loans
 Valuation methods, bankers/accountants comparison, 4:75-6
 See also Canadian Commercial Bank; Northland Bank
 Management *see* Canadian Commercial Bank; Northland Bank
 Merchant banking *see* Northland Bank
 Regional banks
 Creation, credit unions role, 6:39-40
 Deposits, rates of return, big banks comparison, 7:25
 Role, 1:35-6, 50

Banks and banking—Cont.

- Regional credit committees *see* Canadian Commercial Bank—Loans, Approval
- Regulation, reform, 4:37
- Role, big banks/regional banks comparison, 6:24-5
- See also* Banks and banking—Regional banks, Deposits
- Supervisory system *see* Banks and banking—Inspection system
- See also* Bank of British Columbia; Canadian Commercial Bank; Commercial Center Bank; Continental Bank of Canada; Deposits, uninsured; Economy; Home Bank; Inspector General of Banks Office—Operations; Mercantile Bank of Canada; National Bank of Canada; Northland Bank; Royal Bank of Canada

Bill C-79 *see* Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79)**Blenkarn, Mr. Don** (PC—Mississauga South)

- Bank of Canada, 5:12-7
- Canadian Commercial Bank, 1:22; 2:38-41, 51, 57; 3:14-8, 52, 66-7; 5:15, 18, 43
- Deposits, uninsured, 1:19-22, 25; 3:70
- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 1:6-11, 13, 18-25, 28, 41; 2:38-41, 45, 51-2, 57, 60; 3:12, 14-8, 34, 37, 52, 66-71; 4:6, 8-9, 11-8; 5:12-8, 28, 36, 43; 6:12-7, 56-61; 7:28-9
- Northland Bank, 1:18-23, 41; 3:16; 4:8-9, 11-8; 6:12-7, 56-61
- Procedure
 - Bills, 1:8; 7:28-9
 - Documents, 4:6
 - Expenses, 1:8
 - Filibuster, 1:9
 - Organization meeting, 1:6-10
 - Printing, M., 1:6
 - Questioning of witnesses, 3:34, 37; 5:28
 - Quorum, M., 1:6
 - Report to House, M., 1:6-9
 - Witnesses, 1:8
 - M., 1:10
- Surrey Credit Union, 1:18

Boards of directors *see* Canada Deposit Insurance Corporation; Canadian Commercial Bank; Credit unions; Surrey Credit Union**Bouey, Mr. G.** (Bank of Canada)

- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 5:3-46

Bronfman enterprises *see* Northland Bank—Assets, Real estate**Brown, Mr. Frank R.** (Touche Ross Ltd.)

- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 4:3, 31

Budgets *see* Inspector General of Banks**Cabinet Ministers, ministerial responsibility** *see* Canadian

- Commercial Bank—Financial support package, Government decision

Cadieux, Mr. Pierre H. (PC—Vaudreuil)

- Canadian Commercial Bank, 2:74-5; 3:68-9
- Credit unions, 1:50-1
- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 1:40, 46-7, 50-1; 2:74-5; 3:68-70
- Northland Bank, 1:46-7

California Superintendent of Banks *see* Commercial Center Bank—Files**Calof, Mr. Hy** (Justice Department)

- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 3:3, 23, 25-6; 7:4, 7-8, 23-4, 27-9

Canada Corporations Act, scope, 1:33-4**Canada Deposit Insurance Corporation**

- Board of directors, membership, 6:104, 111
- Borrowings from Consolidated Revenue Fund, interest rates, 6:110-1
- Chairman, background, references, 6:103-4
- Funding, premiums, increasing, 6:104-5, 118-9
- Federal Deposit Insurance Corporation comparison, 6:119
- Mandate, role, 6:104-5
- Member institutions, inspections, 6:104
- Operations, Wyman Committee review, 3:8
- See also* Canadian Commercial Bank; Deposits—Reimbursement; Deposits, insured; Deposits, uninsured—Administration; Northland Bank—Financial position—Liquidation; Pioneer Trust Company—Collapse; Witnesses

Canadian Commercial Bank, financial difficulties/collapse

- Assets, 2:23
- Acquisitions, "goodwill", 2:63
- Disposal, Bill C-79 passage delay, implications, 3:18, 53, 63-4, 69
- Real estate, 2:40-1
- Sale, impact on local market, 3:15
- Shrinkage, 3:52
- Value, composition, 3:14, 44-5, 47, 51-2
- See also* Canadian Commercial Bank—Bank of Canada—Loans, Assignment

Auditors

- External, concerns, Inspector General of Banks consultations, 2:33, 35-6, 38, 40, 43-6, 48-50, 53, 55-6, 63-6, 70-2; 3:32-3
- See also* Canadian Commercial Bank—Financial position—Financial support package—Loans, Files
- Bank of Canada involvement, advances, assets assignment, 2:21-2; 3:16-7, 30, 45, 52; 5:5-6, 9, 11, 18, 26-7, 32, 37, 42; 6:115
- See also* Canadian Commercial Bank—Financial position, Liquidity; Financial support package

Banking practices, 2:8**Board of directors**, 2:22-3**Curator**

- Appointment, Bank Act provisions, 2:32; 3:48
- Powers, increasing, 3:24-6

Deposits, insured, Canada Deposit Insurance Corporation reimbursement, amount, 3:14-5; 6:105-7**Economic conditions factor**, 2:6, 31, 73; 5:30-1; 6:52**Alberta**, 4:48**Employees, disposition**, 3:48, 51, 66-8**Financial position**, 2:31-2

- Auditors, responsibilities, allegations, 2:56-7
- Auditors/Inspector General of Banks conflicting assessments, 2:37; 6:95-7, 101
- Canada Deposit Insurance Corporation notification, 6:121-2
- Government examination, completeness, 2:28; 3:7
- Liquidity, assessments, Bank of Canada role, 5:20-1, 40-2
- Public disclosure, implications, 5:39
- Statements, conflicting, 5:32-3, 36-7
- Viability, Finance Minister of State assurances, letters to shareholders, 3:29-30; 5:19

Financial support package

- Adequacy, assessments, Inspector General of Banks assurances, "letter of comfort", 2:10, 12, 17, 19; 3:11-4, 22, 26-8, 37-8, 40-1; 5:8, 15, 19, 36, 43; 6:51-4, 66-8, 92-4, 100-2
- Alberta Government participation, 6:79-82
- Alternatives, equity position, hardship fund, etc., 3:39-41
- Auditors, role, 2:32, 37, 69-70

Canadian Commercial Bank, financial...—Cont.Financial support package—*Cont.*

- Background, negotiations, 5:35-6; 6:51, 53-4, 78-9, 81-2
- Bank of Canada participation, 5:4-5
- Banks' participation, decision, conditions, 5:35; 6:54-6, 79
- Canada Deposit Insurance Corporation participation, decision, 6:105, 111-3
- Conditions, strictness, effect on recovery, allegations, 2:53-4, 70-1; 3:32, 39; 5:21-2
- Consumer confidence, failure to restore, 2:31-2, 54; 3:19, 26, 29-30, 39-40; 4:33; 5:5
- Cost, 3:15-6
- Government decision, "ministerial responsibility", 3:18-21, 33-5, 39, 42
- Government participation, implications, 6:68-9
- Objective, 3:14
- Hitchman review of loans, 2:29, 35
 - Accounting methods, 2:11, 13-4
 - Findings, 2:17, 29
 - Preliminary report, 2:10-1, 20; 3:9, 21, 28-9; 5:44-5
 - Recommendations, 2:4-5; 6:70-1
 - Terms of reference, 2:9-10
- See also* Canadian Commercial Bank—Loans, Files; Management
- "Information hotline", 3:64
- Liabilities, 3:51-2
- Liquidation, 2:20-1, 61; 6:73-4
 - Canada Deposit Insurance Corporation application under Winding-Up Act, 6:105, 114-6, 129
 - Cost, 3:17
 - Liquidator, appointment, role, mandate, 3:47-8, 50-1
 - Recoveries, estimates, 3:45-7; 6:108-9
 - Timeframe, 3:58-9
- See also* Canadian Commercial Bank—Loans, Assignment
- Loans
 - Accounts, sale to other banks, 3:58, 62, 66, 68, 72-3
 - Approval process, regional credit committees role, 3:56-7
 - Assignment, implications, asset liquidation comparison, 2:24-5; 3:10-1
 - Audit procedures, 2:59-61; 3:70
 - Classification guidelines, 2:6, 8, 12-3, 24, 67; 3:49, 55
 - Collectability, assessments, 5:45-6
 - Drilling rig loans, United States, 2:31, 37-9, 52-3; 3:53-4; 6:74-5
 - Energy sector, National Energy Program effect, etc., 2:14-6, 19, 25-6, 62
 - Equity, 2:19
 - Files, Hitchman/auditors conflicting statements, 2:6-7, 13, 16-7, 34-5, 41-2, 50-1, 57-8, 68, 73-5; 3:55-7; 6:71, 93
 - Geographical distribution, 4:48; 6:32
 - Inspector General of Banks supervision, 2:10, 73
 - See also* Canadian Commercial Bank—Loans, Portfolio
 - Loss provisions, 2:7, 9, 14, 16, 28, 35, 42, 45, 61-2, 64-7; 3:39, 59-60
 - Non-earning, Bank Act definition, 2:54-5; 3:58
 - Portfolio, review under auspices of Inspector General of Banks, 5:44-5; 6:75-7
 - Real estate, 2:8, 18-9, 31, 37, 58-9
 - Restructuring, interest capitalization, fees, 2:46-7, 55-7, 72; 3:32, 71-2; 4:49
 - Reviews, 2:9
 - Value, assessments, 2:37-40; 3:28, 50, 68, 70; 6:71-3
- See also* Canadian Commercial Bank—Hitchman review of loans
- Management, mismanagement allegations, 2:6, 8, 19, 27-8; 3:33, 55; 5:30-1; 6:69-70, 92
 - Hitchman recommendation, 2:18; 5:41
- Merger proposals, 3:38
- Oil prices, decline, impact, 6:52-3, 94-5

Canadian Commercial Bank, financial...—Cont.

Real estate

- Values, decline, effect, 2:6, 58
- See also* Canadian Commercial Bank—Assets—Loans
- Small business, financial position, effects, 3:63
- Solvency, Bank of Canada Governor public statements, effect, 5:6-9, 11
- Subsidiaries, United States operations *see* Commercial Center Bank
- See also* Northland Bank
- Canadian Commercial Bank Mortgage Investment Corporation**, exclusion from Bill C-79, 3:24-5
- Canadian Payments Association** *see* Bank of Canada—Advances
- Capitalization** *see* Banks and banking; Canadian Commercial Bank—Loans, Restructuring; Northland Bank—Recapitalization
- Carpenter, Mr. Wayne** (Surrey Credit Union)
 - Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 1:4, 17-28, 30-51
- Carr, Mr. Douglas** (Peat Marwick Mitchell and Co.)
 - Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 2:3, 33-4, 37-50, 52-4, 56-7, 59-61, 63-4, 66-72, 74-5
- Cassidy, Mr. Mike** (NDP—Ottawa Centre)
 - Banks and banking, 3:60; 6:91-2
 - Canadian Commercial Bank, 3:32-5, 55-60; 4:48-9; 6:92-3, 102
 - Deposits, uninsured, 3:32, 35, 60
 - Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 2:16-20, 27-9, 43, 54-8, 62, 71-4; 3:31-6, 54-60; 4:47-55, 59, 65-71, 77; 6:28-33, 44, 77-8, 88-93, 102
 - Inspector General of Banks Office, 3:31
 - Northland Bank, 4:47-55, 65-70; 6:28-33, 77, 88-90
 - Pioneer Trust Company, 3:36
 - Procedure, questioning of witnesses, 3:34; 4:65
 - Trust companies, 4:50; 6:90-1
- CCB** *see* Canadian Commercial Bank
- CDIC** *see* Canada Deposit Insurance Corporation
- Chairman**, decisions and statements *see* Procedure
- Clarkson Gordon** *see* Witnesses
- Commercial Center Bank**
 - Assets, value, 3:49, 53
 - Corporate structure, 3:66
 - Files, California Superintendent of Banks seizure, 3:65
 - Financial position, profitability, 3:65-6
 - Westlands Bank acquisition, loan losses, implications, 2:27, 31, 62
- Conflict of interest** *see* Northland Bank—Management
- Consolidated Revenue Fund** *see* Canada Deposit Insurance Corporation—Borrowings
- Consumer confidence** *see* Banks and banking
- Consumers** *see* Financial institutions—Regulation
- Continental Bank of Canada**, solvency, public comments, effect, deposit run-offs, 5:8; 12, 24-6; 7:10-1
- Credit** *see* Northland Bank
- Credit unions**
 - Boards of directors, mandate, Credit Unions Act regulations affecting, 1:33-4
 - Deposit insurance, 1:22
 - Investments, regulations affecting, 1:41-2, 50-1

Credit unions—Cont.

Role, lending practices, etc., 1:21, 35, 37-8, 50

See also Banks and banking—Regional banks, Creation; Surrey Credit Union

Credit Unions Act see Credit unions—Boards of directors

Creditors see Northland Bank

Crown Trust Co. see Trust companies—Management

Curator see Canadian Commercial Bank; Northland Bank

de Léry, Mr. Charles C. (Canada Deposit Insurance Corporation)
Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 6:4,
106-8, 111, 113, 115, 124, 128-9

Debentures see Banks and banking; Deposits,
uninsured—Shareholders; Northland Bank—Recapitalization

Debt/equity ratio see Northland Bank—Financial position; Surrey
Credit Union—Financial position

Deposit insurance see Credit unions

Depositors see Northland Bank—Deposits

Deposits

Reimbursement

Canada Deposit Insurance Corporation authority, 6:113-4, 116-8

Subrogation regulations, 6:124

See also Canadian Commercial Bank—Deposits; Deposits,
uninsured; Pioneer Trust Company—Collapse

See also Banks and banking—Regional banks; Continental Bank of
Canada; Northland Bank

Deposits, insured

Coverage, extent, Canada Deposit Insurance Corporation
regulations, 6:104

Customer awareness, Canada Deposit Insurance Corporation
information campaigns, 6:125-6

See also Canadian Commercial Bank; Pioneer Trust
Company—Collapse

Deposits, uninsured, reimbursement

Administration, Canada Deposit Insurance Corporation role,
6:106-8, 124, 126-8, 7:23

Bank of Canada, including, 3:16-7

Banking system discipline, effect, 3:41-2

Cost, 3:14-5, 32

Government obligation, 5:27-9, 38-40; 7:16-9, 26

Identities, disclosure, privacy considerations, Bank Act regulations
affecting, 3:6-7, 9, 22, 35-6, 42-3, 60-2; 4:5; 6:120-1; 7:27-9

Income Tax Act regulations, applicability, 3:24-5

Legislation, Bill C-79 adequacy, 4:19-21

Repayment

Schedule, 3:6, 20; 7:22-6

100% repayment policy, appropriateness, 6:109-10

Set-off rights applicability, 3:69-70; 4:30-1

Shareholders/debenture holders, inclusion, “injurious reliance”
principle applicability, 1:16, 19-25, 27-31, 45, 47-8

See also Northland Bank—Deposits

Detlefsen, Mr. W.K. (Thorne Riddell)

Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 4:3,
33-77

Dorin, Mr. Murray (PC—Edmonton West)

Bank of Canada, 6:87

Banks and banking, 6:39-40, 97-8

Canada Deposit Insurance Corporation, 6:116-8

Canadian Commercial Bank, 2:8-9, 62-3; 3:72-3; 6:94-7

Dorin, Mr. Murray—Cont.

Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79),
2:8-9, 62-3; 3:71-3; 6:37-40, 84, 86-8, 94-8, 117-8; 7:14, 17-9
Northland Bank, 6:37-40, 84, 86-8; 7:14, 17, 19

Drilling rig loans, United States see Canadian Commercial
Bank—Loans

Economic conditions see Banks and banking—Financial difficulties;
Canadian Commercial Bank; Financial institutions—Financial
difficulties; Northland Bank—Financial difficulties

Employees see Canadian Commercial Bank; Northland Bank

Energy resources see Canadian Commercial Bank—Loans; Northland
Bank—Loans

Epicon Properties see Northland Bank—Subsidiaries

Estey inquiry commission, mandate, Inquiries Act provisions, 3:8-9

FDIC see Federal Deposit Insurance Corporation

Federal Deposit Insurance Corporation see Canada Deposit Insurance
Corporation—Funding

Fennell, Mr. Scott (PC—Ontario; Chairman)

Bank of Canada, 6:87

Banks and banking, 5:22-3; 6:119-20; 7:27

Canada Deposit Insurance Corporation, 6:111, 117-9

Canadian Commercial Bank, 2:50; 3:56, 72

Continental Bank of Canada, 5:25-6

Deposits, uninsured, 4:30-1; 7:23

Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 1:6,
8-13, 17, 24-5, 28, 34-5, 38-40, 42-3, 47, 49-51; 2:4, 12, 16, 20,
22, 30, 36, 47, 50, 52, 54, 58-9, 62, 66, 71, 75; 3:5, 9, 11-2, 14-5,
24, 28, 30-1, 34, 36-7, 40, 42-4, 53-4, 56, 59-60, 63, 66, 72-3;
4:4, 6, 9, 12-3, 19-21, 23-5, 30-3, 37, 47, 55, 61, 65, 70-1, 76-7;
5:4, 6, 18, 22-3, 25-6, 28-9, 31, 35-6, 38-40, 43, 45-6; 6:5, 7, 12,
23, 28, 33-4, 36, 40-1, 46, 48, 50, 60-1, 69-72, 77-8, 83-8, 91, 94,
101-3, 106, 110-1, 113, 115-20, 122, 124, 128-30; 7:6-8, 11-6,
19-30

Inspector General of Banks Office, 6:91

Legislative committee, 1:11; 3:11-2, 72; 5:25, 38

Northland Bank, 1:43; 4:19-21, 23-5, 31-2, 61; 6:84-6, 115; 7:7-8,
13, 19

Procedure**Bills**

Amendments, 1:39; 7:21-2

Amendments, inadmissible, 7:21, 26, 28-9

Clause by clause study, 1:8

Chairman, 1:6

Documents, distribution, 4:4

Expenses, meals, 1:8

Meeting, adjourning, 6:101-2

Minister, appearance before Committee, 3:36

Minutes and evidence, distribution to witnesses, 1:51

Organization meeting, 1:6, 8-10

Questioning of witnesses

Questions, 3:11-2, 34; 5:28-9

Time limit, 2:22; 3:9, 14; 4:65; 6:88

Quorum, present, 7:14

Recommendation to Minister, informal, 7:13, 15-6, 20

Report to House

Date designated, M. (Blenkarn), 1:6, 9-10

With recommendation, 7:13, 15

Translation services, interpreter leaving before meeting
adjourned, 6:77-8

Votes in House

Meeting adjourning, 6:72

Fennell, Mr. Scott—Cont.Procedure—*Cont.*Votes in House—*Cont.*

Meeting continuing, 3:28, 30-1, M., agreed to

Witnesses

Appearance before committee, 4:71

M. (Hawkes), 1:34

Expenses, M. (Blenkarn), 1:10

Immunity, 1:40

Statements, 1:13

Summoning, Chairman receiving authorization, M. (Attewell), 3:63

Finance DepartmentGreen paper *see* Financial institutions—Regulation*See also* Witnesses**Finance Minister of State** *see* Canadian Commercial Bank—Financial position, Viability**Financial institutions**

Financial difficulties

Economic conditions, western Canada, effect, 4:33

Impending, warning list, 6:121-4

See also Banks and banking; Canadian Commercial Bank;

Northland Bank

Management *see* Banks and banking; Trust companies

Mergers, auditors' role, 2:69

Ownership limitation regulations *see* Northland Bank—Mergers

Regional institutions

Regulatory framework, creating, proposal, 3:23-4

See also Banks and banking

Regulation and supervision, consumer benefits, Green paper effect, 3:8, 20

See also Banks and banking; Credit unions; Trust companies**Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79)**

Minister of State (Finance)

Consideration, 1:6-51; 2:4-75; 3:5-73; 4:4-77; 5:4-46; 6:5-130;

7:6-30; carried on division, 7:5; report to House without amdt., 7:29, agreed to, 5

Clause 1, 7:29, carried, 5

Clause 2, 7:20, carried on division, 4

Clause 3, 7:22, carried on division, 4

Amdt. (Riis), 7:20-2, withdrawn, 4

Clauses 4 to 6, 7:22, carried severally on division, 4

Clause 7, 7:26, carried on division, 5

Amdt. (Riis), 7:22-6, out of order, 5

Clauses 8 to 11, 7:27, carried severally on division, 5

Clause 12, 7:29, carried on division, 5

Amdt. (Riis), 7:27-9, out of order

Clauses 13 to 17, 7:29, carried severally on division, 5

Title, 7:29, carried, 5

References

Amendments, 1:14, 37

Background, 1:16

Definitions, 4:24

Purpose, 2:43; 3:5-6; 5:13; 7:6-7, 9, 23

Regulations, clauses, 3:24-6

See also Banks and banking—Consumer confidence; Canadian

Commercial Bank—Assets, Disposal; Canadian Commercial

Bank Mortgage Investment Corporation; Deposits,

uninsured—Legislation; Northland Bank—Recovery; Orders of

Reference; Report to House

Foreclosures *see* Banks and banking**Garneau, Mr. Raymond** (L—Laval-des-Rapides)

Canada Deposit Insurance Corporation, 6:118

Canadian Commercial Bank, 2:9-12, 24-5, 37-8, 63-6, 71; 3:9-11, 13, 37-40, 44-8; 6:78-82

Deposits, uninsured, 3:9; 6:107-8, 126-8

Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 2:9-12, 16, 24-5, 36-8, 63-7, 71; 3:9-11, 13-4, 36-40, 43-8; 4:4, 11, 18-22, 37-41, 45, 56-61, 71-4; 6:7-12, 41-6, 60, 78-85, 106-9, 112, 118, 124, 126-8

Northland Bank, 4:11, 18-22, 37-41, 56-60, 71-3; 6:7-12, 41-6, 82-5

Procedure

Documents, 4:4

Minister, 3:36

Questioning of witnesses, 3:9, 37

Grant, Mr. Neville (Inspector General of Banks Office)

Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 6:3, 68, 71, 75-6, 93, 99

Green paper *see* Financial institutions—Regulation**Greymac Trust Co.** *see* Trust companies—Loans**Hawkes, Mr. Jim** (PC—Calgary West)

Bank of Canada, 5:16-7, 31-4

Banks and banking, 1:35-6, 50; 2:51, 68-9, 75; 3:22-3; 4:46-7, 61-5, 74-6; 5:34; 6:24; 7:11

Canada Deposit Insurance Corporation, 6:113-4, 124

Canadian Commercial Bank, 2:12-6, 25-6, 52-4, 67-70; 3:49-56; 5:32-3, 35, 44-6; 6:71-7, 111-6, 122, 129

Canadian Commercial Bank Mortgage Investment Corporation, 3:24-5

Continental Bank of Canada, 7:10-1

Credit unions, 1:35, 38, 50

Deposits, uninsured, 3:22, 24-5; 7:22-3

Financial institutions, 2:69; 3:23-4; 6:121, 123-4

Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79),

1:10, 12, 34-9, 50; 2:12-6, 25-6, 43, 51-4, 67-70, 75; 3:22-5, 48-56; 4:9, 13-4, 20, 25-30, 32, 42-7, 55, 61-5, 71, 74-7; 5:16-7, 31-5, 43-6; 6:24-8, 48-9, 64, 71-7, 84-6, 90, 111-6, 121-4, 129-30; 7:9-11, 20, 22-3

Home Bank, 3:51

Inspector General of Banks Office, 6:75-6

Legislative committee, 1:10, 12

Northland Bank, 1:35-7, 39; 4:9, 13-4, 25-30, 32, 42-6, 55, 76; 5:43; 6:25-8, 48-9, 84-6, 114-6, 121-2, 129; 7:10-1

Procedure

Bills, 7:20

Witnesses, M., 1:34

Hitchman, Mr. George (Individual Presentation)

Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 2:3-30

References *see* Canadian Commercial Bank**Home Bank**, collapse, liabilities, 3:51**Income Tax Act** *see* Deposits, uninsured**“Injurious reliance” principle** *see* Deposits, uninsured—Shareholders**Inquiries Act** *see* Estey inquiry commission**Inspector General of Banks Office**

Budget, staff, increasing, 3:8

Inspection methods, modifying, 5:37-8

Operations, funds, banking industry providing, appropriateness, 3:31

Role, mandate, powers, Bank Act regulations affecting, 2:35; 3:8; 4:36; 6:91

Inspector General of Banks Office—Cont.

- Staff
 - Background, qualifications, 6:34-5, 75-6, 98-100
 - See also Inspector General of Banks Office—Budget
 - See also Banks and banking—Debentures, Private placement—Inspection system; Canadian Commercial Bank; Northland Bank; Witnesses

Insured deposits *see* Deposits, insured**Interest capitalization** *see* Canadian Commercial Bank—Loans, Restructuring; Northland Bank—Loans, Restructuring**Interest rates** *see* Canada Deposit Insurance Corporation—Borrowings**Investments** *see* Credit unions; Surrey Credit Union**Johnston, Hon. Donald J.** (L—Saint-Henri—Westmount)
Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 6:51-4**Justice Department** *see* Witnesses**Kempling, Mr. Bill** (PC—Burlington)

- Bank of Canada, 7:11-2
- Banks and banking, 5:23-4; 7:12, 25
- Canada Corporations Act, 1:33-4
- Canadian Commercial Bank, 3:63-4
- Continental Bank of Canada, 5:24
- Credit unions, 1:33-4
- Deposits, uninsured, 3:61-2
- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 1:32-4, 48-9; 3:21, 61-4; 5:23-6; 7:8-9, 11-4, 17-9, 21-2, 25
- Northland Bank, 1:32-4, 48-9; 7:8-9, 12-4, 17-9, 21
- Procedure, recommendation, 7:13-4

Kennett, Mr. W.A. (Inspector General of Banks Office)

- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 6:3, 50-73, 75-6, 78-83, 85-94, 96-101, 103

Kindy, Mr. Alex (PC—Calgary East)

- Canadian Commercial Bank, 5:36-7, 39; 6:100-1
- Deposits, uninsured, 5:38-9; 7:28
- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 5:36-9; 6:34-7, 77, 98-101; 7:15-6, 28
- Inspector General of Banks Office, 5:37-8; 6:34, 98-100
- Northland Bank, 6:35-7; 7:15-6
- Procedure, recommendation, 7:16

King, Mr. Gordon (Finance Department)

- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 3:3, 17-8, 25, 28, 32, 41; 7:4, 16

Lanthier, Mr. Claude (PC—LaSalle; Parliamentary Secretary to Minister of Finance)

- Canadian Commercial Bank, 5:26-7, 30-1
- Deposits, uninsured, 5:27-8
- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 1:39-42; 3:11-2, 14; 5:25-31, 38
- Legislative committee, 3:11; 5:25, 38
- Northland Bank, 1:40-1; 5:28-9
- Procedure
 - Bills, 1:39
 - Questioning of witnesses, 3:14; 5:28-9
 - Witnesses, 1:40
- Surrey Credit Union, 1:41-2

Lebourveau, Mr. H. Graham (Clarkson Gordon)

- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 4:3, 45, 49-51, 74-5

Legislative committee, mandate, role, terms of reference, 1:10-2; 3:11-2, 72; 5:25, 38**Lending practices** *see* Credit unions—Role; Northland Bank—Loans**Lending rate** *see* Bank of Canada**Lesick, Mr. William G.** (PC—Edmonton East)

- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 1:43-6

“Letter of comfort” *see* Canadian Commercial Bank—Financial support package**Liquidation** *see* Banks and banking; Canadian Commercial Bank; Northland Bank**Liquidator** *see* Canadian Commercial Bank—Liquidation**Liquidity** *see* Bank of Canada; Canadian Commercial Bank—Financial position**Loans** *see* Banks and banking; Canadian Commercial Bank; Northland Bank; Trust companies**Lord, Mr. Robert** (Clarkson Gordon)

- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 2:3, 30-2, 35-42, 44-52, 54-75

Macpherson, Mr. Donald M. (Inspector General of Banks Office)

- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 6:3, 58, 64-5, 73-7, 79-81, 83-7, 90, 92, 94-8, 101-2

McDougall, Hon. Barbara (PC—St. Paul's; Minister of State (Finance))

- Banks and banking
 - Amalgamations, 3:22-3
 - Competition, 3:8
- Canada Deposit Insurance Corporation, operations, 3:8
- Canadian Commercial Bank
 - Assets, 3:14-5, 18
 - Auditors, 3:32-3
 - Bank of Canada involvement, 3:16, 30
 - Deposits, 3:14-5
 - Financial position, 3:7
 - Financial support package, 3:12-6, 18-22, 26-7, 29-30, 32-4, 38-42
 - Hitchman review of loans, 3:21, 29
 - Loans, 3:10, 32
 - Management, 3:33
 - Merger proposals, 3:38
- Canadian Commercial Bank Mortgage Investment Corporation, 3:24-5
- Deposits, uninsured
 - Bank of Canada inclusion, 3:16-7
 - Cost, 3:14-5, 32
 - Identities, 3:6-7, 35-6, 43
 - Repayment schedule, 3:6, 20
- Estey inquiry commission, mandate, 3:8-9
- Financial institutions
 - Regional institutions, 3:24
 - Regulation and supervision, 3:8, 20
- Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 3:5-10, 12-36, 38-43
- Inspector General of Banks Office
 - Budget, 3:8
 - Operations, 3:31
 - Role, 3:8
- Northland Bank, 3:7-8
- Pioneer Trust Company, 3:36
- Superintendent of Insurance, 3:8

McGirr, Mr. Garth (Price Waterhouse)
Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 3:3, 43-73

McKay, Mr. Roderick J. (Thorne Riddell)
Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 4:3, 38-41, 43-4, 47, 50-2, 54, 57-9, 61-4, 66, 68-74

McKinlay, Mr. Ronald A. (Canada Deposit Insurance Corporation)
Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 6:4, 103-6, 108-13, 116-23

Media *see* Northland Bank—Deposits, Run-offs

Menke, Miss Ursula (Inspector General of Banks Office)
Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 6:3, 90

Mercantile Bank of Canada, financial position, 5:8, 12; 6:37

Mergers *see* Banks and banking—Amalgamations; Canadian Commercial Bank; Financial institutions; Northland Bank

Minaker, Mr. George (PC—Winnipeg—St. James)
Deposits, uninsured, 7:26, 28
Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 7:14-5, 25-6, 28
Northland Bank, 7:14-5
Procedure, recommendation, 7:14-5

Minister of State (Finance) *see* Finance Minister of State

Morrison, Mr. James A. (Touche Ross Ltd.)
Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 4:3-32

National Bank of Canada *see* Northland Bank—Merger proposals

National Energy Program *see* Canadian Commercial Bank—Loans, Energy sector

Neapole, Mr. William E. (Northland Bank)
Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 6:3, 7-50

Nicholson, Miss Aileen (L—Trinity)
Bank of Canada, 5:19-20
Banks and banking, 5:21
Canada Deposit Insurance Corporation, 6:116-7, 125-6
Canadian Commercial Bank, 1:17; 2:20-2, 29, 48-9, 67; 3:26-30, 64, 66; 5:18-22, 35-6
Commercial Center Bank, 3:65-6
Deposits, uninsured, 3:42-3; 5:29; 6:120-1
Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 1:7, 11-2, 17-8; 2:20-2, 29, 48-50, 67; 3:5, 12, 14, 26-30, 42-3, 64-6; 5:18-22, 29, 35-6; 6:116-7, 120-1, 125-6
Legislative committee, 1:11-2; 3:12
Northland Bank, 1:17-8
Procedure
Organization meeting, 1:7
Questioning of witnesses, 3:14
Report to House, M. (Blenkarn), 1:7

Northland Bank

Assets
Alberta, value, increasing, 6:35
Collateral security, valuating, enhancing, 4:45-6, 51-2
Real estate, divestiture, Bronfman enterprises involvement, 6:19-20
Recovery, Bank of Canada share, 3:16; 4:17-8, 31-2
Value, quality, assessing, 4:26; 6:7-9, 23-4, 31-2; 7:20-1, 24
See also Northland Bank—Receivership

Northland Bank—Cont.

Auditors, external
Concerns, management letter, 4:37-8; 6:42-3
Meetings with Inspector General of Banks, 4:40-1, 44-5, 53-4, 68-71
Role, responsibilities, 4:34-5
See also Northland Bank—Liquidation—Loans, Evaluation
Creation, 6:18
Credit, stand-by lines, discontinuing, 6:12-6
Creditors, list, 6:5
Curator
Appointment, mandate, management response, 3:25; 4:4-5, 14-5; 6:7, 9, 36-7, 41-2, 88
Qualifications, suitability, 6:49-50
Royal Bank of Canada, relationship, 6:35-6
See also Northland Bank—Loans—Evaluation
Deposits
Depositors, characteristics, 7:11
Retail, establishing market presence, strategy, 6:16-7
Run-offs, media publicity, effects, 6:12-4; 7:10
Surrey Credit Union, value, 1:20, 31, 33
Uninsured, reimbursement, Bill C-79 adequacy, 4:19-21
Employees
Disposition, 4:15-7
Loans, 6:47
Equity position, calculating, 4:23-5
Financial difficulties
Bank of Canada advances, 4:72; 5:6; 6:10, 13, 15, 115
Canadian Commercial Bank collapse, relationship, 1:23-4; 4:33-4, 37, 47, 55; 5:43-4; 6:23, 56-7
Economic conditions factor, 1:26; 4:37
Indicators, annual reports/financial statements, 4:59-60
“Information hotline”, 3:64
Financial position
Canada Deposit Insurance Corporation notification, 6:121-2
Capital reserves, 4:22
Debt/equity ratio, 1:18, 23
Liabilities, 4:12
Public perceptions, implications, 6:11-2
Financial support package, Canadian Commercial Bank, announcement, impact, 1:14-5, 17, 19-20, 22-4, 26, 29, 31-3, 39, 43-8
Inspector, internal, role, 6:42-3
Liquidation
Canada Deposit Insurance Corporation application under Winding-Up Act, 4:5; 6:105, 114-6, 129-30
Economic effects, 6:6, 47-8
Necessity, external auditors, opinion, 4:53
See also Northland Bank—Restructuring, Management proposal
Loans
Classification, 4:25-6, 35, 42, 58-9
Collectability, assessments, 6:31
Customers, concentration, percentage, 6:59-60
Energy, 4:48; 6:19
Evaluation, criteria, curator/Bank of Canada roles, relationship, 4:6-8, 23, 41, 76-7; 6:25-6, 35-6, 76-7; 7:8-10, 12
Evaluation, methods, Inspector General of Banks/external auditors, conflicting statements, 4:26-7, 61; 6:89
Files, completeness, 4:25; 6:35
Geographical distribution, 4:11-2, 48; 6:18-9, 32
Lending practices, soundness, allegations, 4:67-8
Loss provisions, adequacy, determining, 4:18, 21-2, 27-8, 35-6, 38, 45, 52, 56-7, 65-7; 6:32-3, 42, 82-8
New/old, performance comparison, 6:26
Non-performing, 4:42-4; 6:30-1, 48-9, 85, 89-90
Portfolio, evaluation criteria, curator/Bank of Canada roles, relationship, 4:6-8, 23, 41, 76-7; 6:25-6, 35-6, 76-7; 7:8-10, 12

Northland Bank—Cont.**Loans—Cont.**

Real estate, 4:11, 48, 52; 6:26-8, 57, 85

Restructuring, interest capitalization, fees, Rondex transaction, 4:8-10, 38-9, 49-51, 72-3; 6:12, 44-8, 58, 88

Schedule, 4:10-1

See also Northland Bank—Employees

Management

Conflict of interest, 4:23, 59; 6:44

Executives, background, 6:17-8

Quality, Canadian Commercial Bank comparison, 4:7, 48-9, 54-6; 6:32

See also Northland Bank—Auditors, Concerns—Curator,

Appointment—Restructuring

Merchant banking activities, 4:39; 6:45-6, 48

Mergers, proposals, 6:9, 38-9, 47

National Bank of Canada approach, 4:53, 68, 73; 6:60

Ownership limitation regulations affecting, 6:37-8; 7:15

Prospectus, filing, Inspector General of Banks approval process, 6:29-30

Recapitalization, preferred shares/debenture issue, Inspector

General of Banks involvement, 4:72; 6:9-12, 28-9, 86

Alberta Government, debenture acquisition, 6:39; 7:19

Surrey Credit Union, debenture acquisition, circumstances, third party involvement allegations, 1:14-5, 17-23, 25-7, 30-43, 46-9; 2:23; 4:12-4; 5:28-30; 6:39-40; 7:16-9

Receivership, asset disposal, costs, 6:61

Recovery, likelihood

Bank Act regulations affecting, 4:28-30

Bill C-79 passage, implications, 7:6-9, 11-6, 19

Inspector General of Banks assessment, 1:14, 17-9, 23, 27-8, 31, 33; 3:7-8; 4:39-40, 52, 68-9; 6:30, 33, 56-61, 115

Restructuring, alternatives, 4:32; 6:9

Bank of British Columbia model, 4:60, 72

Management proposal, liquidation comparison, 4:73; 6:5-6, 16, 20-2, 33, 38

Subsidiaries, Epicon Properties, creation, purpose, performance, 4:7, 54, 56; 6:27-8, 45, 48

See also Witnesses

Office of the Inspector General of Banks *see* Inspector General of Banks Office

Oil and gas industries

Drilling rig loans *see* Canadian Commercial Bank—Loans

Oil prices *see* Canadian Commercial Bank

Ontario *see* Trust companies—Failures

Orders of Reference, 1:3

Organization meeting *see* Procedure

Organizations appearing *see* Witnesses

Peat Marwick Mitchell and Co. *see* Witnesses

Pedersson, Mr. George (Surrey Credit Union)

Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 1:4, 13-8, 24-39, 41-9, 51

Pioneer Trust Company

Assets, composition, 3:49-50

Collapse, deposits, reimbursement, Canada Deposit Insurance Corporation role, 3:36; 6:110, 123-5, 128

Price Waterhouse *see* Witnesses

Privacy *see* Deposits, uninsured—Identities

Procedure**Bills****Amendments**

Member translating, 1:39

One official language, 7:20

Rewriting, Clerk advising, 7:22

Royal Recommendation, infringing, 1:39; 7:20

Withdrawing, 7:21-2

Amendments, inadmissible

Conflicting with existing legislation, 7:28-9

Effecting redrafting of clause, 7:26

Not related to clause, 7:21

Clause by clause study, scheduling, 1:8

Chairman, appointment by Speaker, 1:6

Documents, distribution, one official language, 4:4, 6

Expenses, meals, Committee paying, 1:8

Filibuster, references, 1:9

Meeting, adjourning, staff requiring break, 6:101-2

Minister, appearance before Committee, scheduling, 3:36

Minutes and evidence, distribution to witnesses, 1:51

Organization meeting, 1:6-10

Printing, minutes and evidence, M. (Blenkarn), 1:6, agreed to, 4

Questioning of witnesses

Questions, relevancy, 3:11-2, 34, 37; 5:28-9

Time limit, 3:9, 14

Chairman enforcing, 2:22; 4:65; 6:88

Quorum

Lack, clause by clause discussion continuing, 7:6

Meeting and receiving/printing evidence without, M. (Blenkarn), 1:6, agreed to, 4

Recommendation to Minister, informal, Committee authorizing Chairman, 7:13-6, 19-20

Report to House

Date designated, M. (Blenkarn), 1:6-10, stood, 4

With recommendation, beyond authority of Committee, 7:13

Translation services, interpreter leaving before meeting adjourned, 6:77-8

Votes in House

Meeting adjourning and reconvening after vote, 6:72

Meeting continuing, 3:28, 30-1, M. (Fennell), agreed to

Witnesses

Appearance before Committee

Extending, 4:71

Scheduling, 1:8-9

M. (Hawkes), 1:34, agreed to, 4-5

Expenses, Committee paying, limit of three representatives per organization, M. (Blenkarn), 1:10, agreed to, 4

Immunity, 1:40

Statements, summarizing, 1:13

Summoning, Chairman receiving authorization, M. (Attewell), 3:63, agreed to, 3-4

Real estate *see* Banks and banking—Loans; Canadian Commercial Bank; Northland Bank—Assets—Loans

Recapitalization *see* Northland Bank

Receivership *see* Northland Bank

Regional credit committees *see* Canadian Commercial Bank—Loans, Approval process

Regional development *see* Financial institutions

Regulation *see* Banks and banking; Financial institutions

Reimbursement *see* Canada Deposit Insurance

Corporation—Deposits; Canadian Commercial Bank—Deposits;

Deposits, insured; Deposits, uninsured; Pioneer Trust

Company—Collapse

Report to House, 7:3**Riis, Mr. Nelson A. (NDP—Kamloops—Shuswap)**

Bank of Canada, 5:7, 9-11
 Banks and banking, 5:10, 42-3; 6:62-3, 65-6; 7:27
 Canada Deposit Insurance Corporation, 6:110-1, 117
 Canadian Commercial Bank, 2:4-8, 22-3, 41-4; 3:18-22, 40-2, 55, 68; 5:6-9, 11, 40-2; 6:66-70, 108-9
 Continental Bank of Canada, 5:25-6
 Deposits, uninsured, 1:28; 3:41; 5:40; 6:109-10; 7:16-9, 23-5, 27-9
 Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 1:6, 8-11, 25-8, 42, 45, 50; 2:4-8, 22-3, 41-4; 3:5, 11-2, 18-22, 40-2, 55-6, 68; 4:6-14, 16-7, 20-1; 5:6-11, 25-6, 29, 40-3; 6:17-22, 40, 46-8, 62-3, 65-70, 108-11, 117, 119, 129; 7:6-10, 12-29
 Legislative committee, 1:10-1; 3:12
 Northland Bank, 1:26-7, 42; 2:23; 4:6-14, 16-7, 20-1; 5:29; 6:17-22, 40, 46-7; 7:6-8, 12-4, 16, 20-1
 Procedure
 Bills, 7:20-2, 26, 28-9
 Organization meeting, 1:6, 8-10
 Questioning of witnesses, 3:11
 Recommendation, 7:13, 15, 19
 Report to House, M. (Blenkarn), 1:6, 9
 Witnesses, 1:8-9
 Surrey Credit Union, 1:42

Rondex *see* Northland Bank—Loans, Restructuring

Royal Bank of Canada *see* Northland Bank—Curator

Sabourin, Mr. J.P. (Canada Deposit Insurance Corporation)

Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 6:4, 110-1, 117, 119, 123-9

St. Germain, Mr. Gerry (PC—Mission—Port Moody)

Deposits, uninsured, 1:24-5, 47-8
 Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 1:12, 24-5, 42-3, 47-8
 Legislative committee, 1:12
 Northland Bank, 1:42-3, 47-8

Scott, Mr. Charles F. (Canada Deposit Insurance Corporation)

Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 6:4, 108, 112-6, 121-5, 129-30

Seaway Trust Co. *see* Trust companies—Loans

Set-off rights *see* Deposits, uninsured

Shares

Shareholders *see* Canadian Commercial Bank—Financial position, Finance Minister; Deposits, uninsured
See also Northland Bank—Recapitalization

Small business *see* Canadian Commercial Bank

Smith, Mr. J. Crawford (Clarkson Gordon)

Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 4:3, 42-3, 46-7, 49, 51-3, 57, 60, 62, 64-5, 67, 72, 74-7

Solvency *see* Canadian Commercial Bank; Continental Bank of Canada; Northland Bank

Subrogation regulations *see* Canada Deposit Insurance Corporation—Deposits

Subsidiaries *see* Northland Bank

Superintendent of Insurance, powers, enhancing, 3:8

Surrey Credit Union

Board of directors, role, 1:36
 Financial position, debt/equity ratio, etc., 1:18, 21, 30

Surrey Credit Union—Cont.

Investments, 1:41-2
 Mandate, membership, etc., 1:13-4
See also Northland Bank—Deposits—Recapitalization; Witnesses

Thorne Riddell *see* Witnesses

Touche Ross Ltd. *see* Witnesses

Trust companies

Assets *see* Pioneer Trust Company
 Failures
 Ontario, 6:90-2, 112
 See also Pioneer Trust Company
 Loans, restructuring, Greymac Trust Co./Seaway Trust Co. practices, implications, 2:18, 73; 4:50
 Management, quality, Crown Trust Co., allegations, 2:18, 73
See also Pioneer Trust Company

Uninsured deposits *see* Deposits, uninsured

United States *see* California Superintendent of Banks; Commercial Center Bank; Drilling rig loans; Federal Deposit Insurance Corporation; Westlands Bank

Warner, Mr. Norman (PC—Stormont—Dundas)

Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 3:70-2

Western Canada *see* Banks and banking—Failures; Financial institutions—Financial difficulties

Westlands Bank *see* Commercial Center Bank

Wilson, Mr. Geoff (PC—Swift Current—Maple Creek)

Canadian Commercial Bank, 2:59-61
 Deposits, uninsured, 1:28-30
 Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 1:28-32; 2:59-61
 Northland Bank, 1:30-2

Wilson, Mr. Robert A. (Northland Bank)

Financial Institutions Depositors Compensation Act (Bill C-79), 6:3, 5-7, 10, 13-4, 16-9, 21-2, 35-6, 38-40

Winding-Up Act *see* Banks and banking—Liquidation; Canadian Commercial Bank—Liquidation, Canada Deposit Insurance Corporation; Northland Bank—Liquidation, Canada Deposit Insurance Corporation

Witnesses (organizations)

Bank of Canada, 5:3-46
 Canada Deposit Insurance Corporation, 6:4, 103-30
 Clarkson Gordon, 2:3, 30-2, 35-42, 44-52, 54-75; 4:3, 42-3, 45-7, 49-53, 57, 60, 62, 64-5, 67, 72, 74-7
 Finance Department, 3:3, 17-8, 25, 28, 32, 41; 7:4, 7-8, 23-4, 27-9
 Inspector General of Banks Office, 6:3, 50-103
 Justice Department, 3:3, 23, 25-6; 7:4, 16
 Northland Bank, 6:3, 5-50
 Peat Marwick Mitchell and Co., 2:3, 33-4, 37-50, 52-4, 56-7, 59-61, 63-4, 66-72, 74-5
 Price Waterhouse, 3:3, 43-73
 Surrey Credit Union, 1:4, 13-51
 Thorne Riddell, 4:3, 33-77
 Touche Ross Ltd., 4:3-32
See also individual witnesses by surname

Wyman Committee *see* Canada Deposit Insurance Corporation—Operations



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

AUG 13 1986

